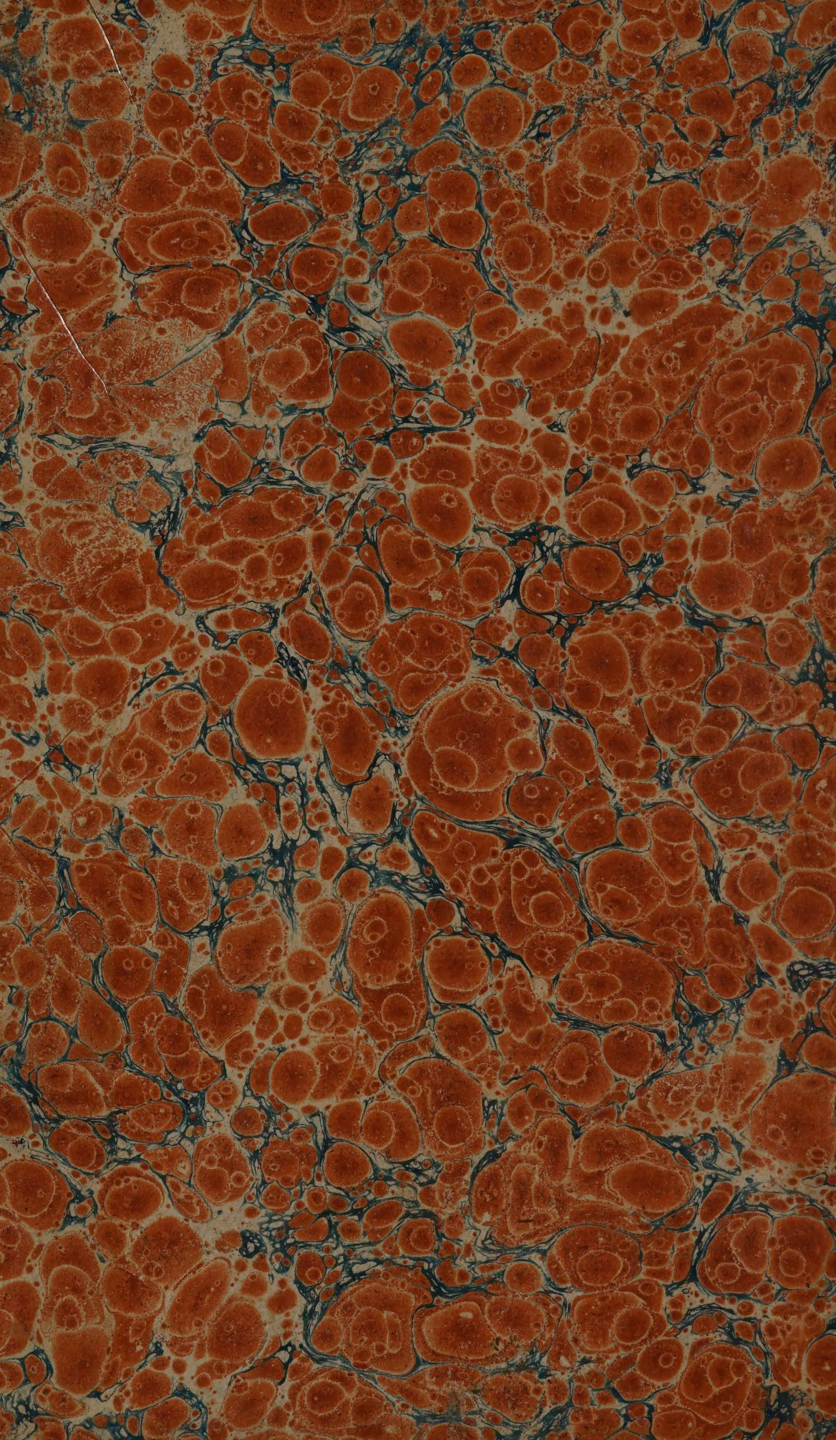
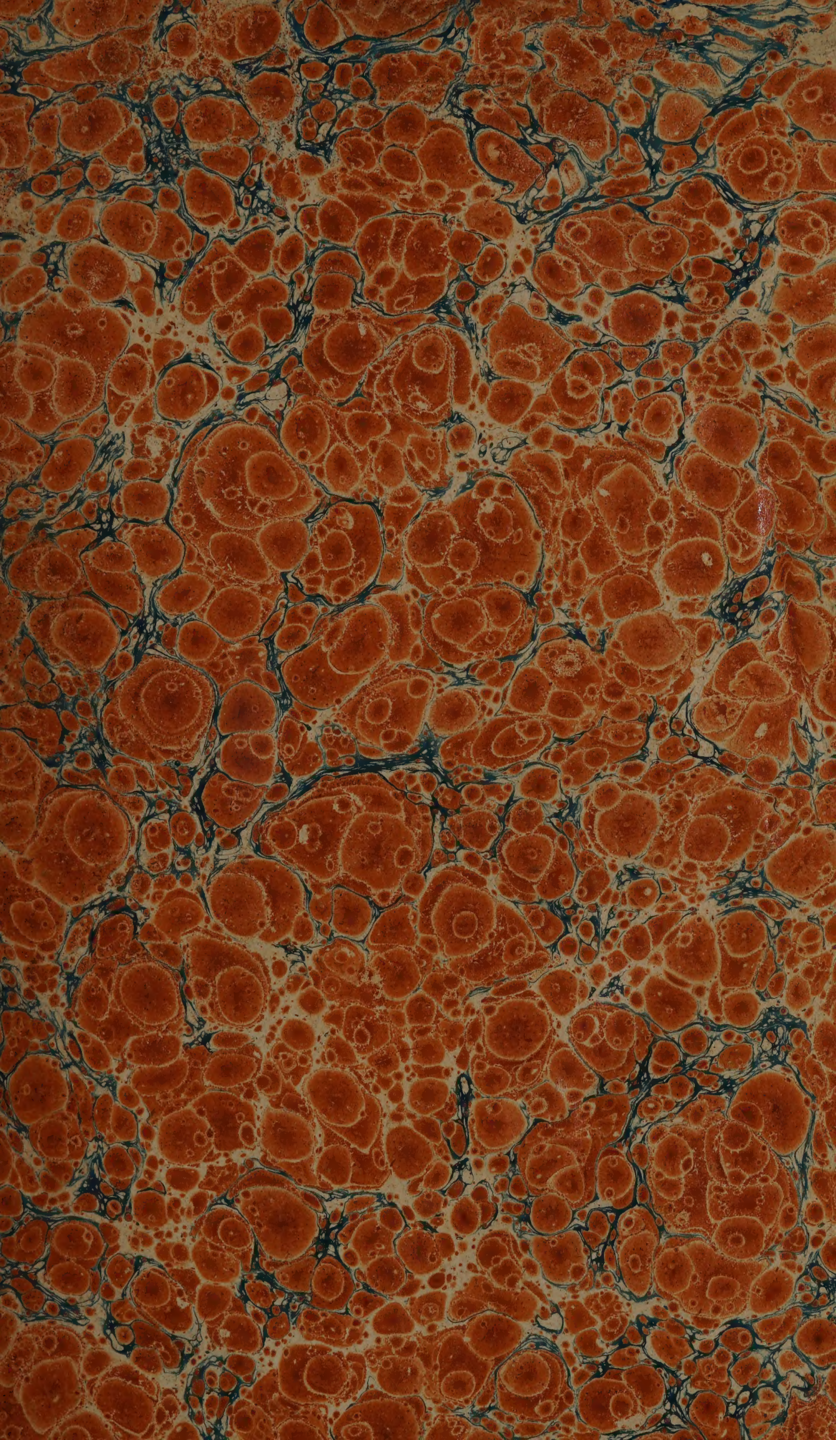




BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

AU—BE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts, que la vérité. (Volt., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1811.

AVIS DES ÉDITEURS

SUR CETTE SECONDE LIVRAISON.

A peine arrivée à son début, notre entreprise a déjà subi toutes les contrariétés qui, dans tous les siècles, signalèrent le berceau des opérations les plus utiles et des découvertes les plus précieuses. Discussions littéraires et judiciaires; accusations et délations de toute espèce, éloges et encouragements plus nombreux encore, rien n'a manqué à la célébrité de la *Biographie universelle.*

Quelque obscurs que soient les ennemis que nous avons eu à combattre, quelques ridicules qu'aient été leurs moyens d'attaque, ils sont cependant parvenus à exciter l'attention du public, et nous devons avouer que nous n'avons pas eu moins besoin, pour leur résister, de la justice de notre cause, que de l'appui des gens honnêtes et éclairés.

Il s'en faut beaucoup que le triomphe que nous avons obtenu puisse réparer tout le tort que nous avons éprouvé par les doutes jetés sur nos opérations, et les retards apportés à nos travaux; mais loin d'en être découragés, nous allons redoubler d'activité; et, marchant désormais sans obstacles, nous devons nous flatter d'aller à notre but avec plus de rapidité. Convaincus néanmoins des soins qu'exige un pareil travail, on n'aura jamais à nous accuser de précipitation ni de négligence; nous aimons mieux faire un ouvrage qui puisse résister au temps et à la critique, que d'improviser une compilation médiocre et éphémère.

On a fait sur la première livraison quelques observations dont nous ferons notre profit; et nous recevrons avec reconnaissance toutes celles que l'on voudra bien nous adresser encore. Si elles ne nous arrivent pas à temps, elles seront renvoyées au Supplément et *Errata* qui se trouveront à la fin de l'ouvrage.

Ceux des souscripteurs qui ont été étonnés de ce que les deux premiers volumes n'avaient pu contenir la seule lettre A, ne le seront peut-être pas moins de ce que le B et le C remplissent aussi chacun plus de deux volumes; mais il nous suffira de dire que les trois premières lettres de l'alphabet forment dans tous les dictionnaires historiques à peu près un tiers de la totalité. Nous pouvons, au reste, assurer que nous serons toujours fort scrupuleux sur le choix des articles et des détails qui les composent, et que nous n'en admettrons que de vraiment utiles.

L'objection que l'on avait faite sur le grand nombre d'articles orientaux qui se trouvent dans les deux premiers volumes, sera sans objet, si l'on veut considérer que la plupart des noms de l'Orient commencent par la lettre A.

L'orthographe que nous avons adoptée pour ces mêmes noms orientaux a aussi étonné quelques personnes. Cependant il est sûr qu'elle est aujourd'hui consacrée dans un grand nombre de bons ouvrages, et que, devenue plus générale, elle rendra bientôt plus facile la connaissance des langues et de l'histoire orientales.

Enfin, on s'est plaint de l'étendue de quelques articles; et ce qui prouve l'injustice d'une grande partie de ces réclamations, c'est que les mêmes personnes nous accusaient d'avoir omis dans ces mêmes articles des détails dont nous pourrions aisément démontrer l'inutilité. Mais nous répondrons à ces objections d'une manière plus efficace, en donnant de nouveaux soins à toutes les parties de cet important ouvrage.

SIGNATURES DES AUTEURS

DE LA SECONDE LIVRAISON.

MM.	
A.	Anonyme.
A. B—t.	Beuchot (A. J. Q.).
A—D—r.	Amar-Durivier.
A—d.	Artaud.
A—g—r.	Auger.
B—be.	Balbe.
B—r. j^{e}.	Barbier j^{e}.
B—e. p.	Barante.
B—p.	Beauchamp.
B—i.	Bernardi.
B—t.	Biot.
B—y.	Bolly (Mme. de).
B—ss.	Boissonnade.
B—g.	Bourgoing.
B. N—g.	Brun-Neergard.
C. G.	Cadet-Gassicourt.
C. M. P.	Pillet.
C—n.	Castellan.
C—au.	Catteau.
C. et A.	Chaussier et Adelon.
C h—n.	Chéron.
C—L.	Choiseul-d'Aillecourt.
C—r.	Clavier.
C. T—y.	Coquebert de Thaizy.
C—S—a.	Corréa-de-Serra.
D—l—e.	Delambre.
D. L.	Delaulnaye.
D—m—t.	Demusset-Pathay.
D. N—l.	De Noual-Lahoussaye.
D—g.	Depping.
D—s.	Desportes (Boscheron).
D—P—s.	Du-Petit-Thouars.
D—t.	Durdent.
E—d.	Esménard.
F—z.	Féletz.
F—e.	Fiévée.
G—s.	Gallais.
G—é.	Ginguené.
G—d.	Giraud.
G—r.	Grosier.
G—t.	Guizot.
J. B. E—d.	Esménard (J. B.).

MM.	
J—n.	Jourdain.
J—u.	Johaneau.
K.	Anonyme.
L—x.	Lacroix.
L—s.	Langlès.
L—T—l.	Lally-Tollendal.
L—p—e.	LaPorte (Hippolyte de).
L—S—e.	La Salle.
L. R—e.	La Renaudière.
M—B—n.	Malte-Brun.
M—n.	Mersan.
M—d.	Michaud.
M—d j^{e}.	Michaud jeune.
N—l.	Noel.
P—i.	Paroletti.
P—t.	Peignot.
P—e.	Ponce.
P—x.	Pujoulx.
Q—R—y.	Quatremère-Roissy.
R—l.	Rossel.
R—n.	Robin.
R—t.	Roquefort.
S—y.	Salabéry.
S—s.	Senones (de).
S. d. S—y.	Silvestre-de-Sacy.
S. S—i.	Simonde-Sismondi.
S—r.	Stapfer.
St—t.	Stassart (de).
S—d.	Suard.
T—d.	Tabaraud.
T—l.	Treneuil.
T—t.	Tissot.
U—i.	Ustéri.
V. B—e.	Van Hertborn.
V—z.	Vannoz (Mme. de).
V—s.	Villers.
V. S—l.	Vincent-Saint-Laurent.
V—t.	Vitet.
V. W.	Van Win (le chevalier de).
W—s.	Weiss.
W—r.	Walkenaer.
X—s.	Revus par M. Suard.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

A

AUBAIS (CHARLES DE BASCHI, marquis D'), d'une famille illustre, originaire d'Italie, qui avait la prétention d'avoir été souveraine, naquit au château de Beauvoisin, près de Nîmes, le 20 mars 1686, et mourut dans celui dont il portait le nom, le 5 mars 1777. Passionné pour les lettres, il leur consacra sa fortune et sa vie. Il fut des académies de Nîmes et de Marseille. Il a publié : I. avec Léon Ménard (*Voy.* ce nom), des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, avec des notes historiques et géographiques*, 1759, 3 vol. in-4°.; II. seul, une *Géographie historique*, 1761, in-8°. Le premier de ces ouvrages est un recueil de divers morceaux qui étaient peu connus, ou totalement ignorés, généalogies, relations de voyages, récits de batailles, de siéges, de troubles civils, chartes, titres, etc. Chaque pièce est précédée d'une notice sur l'auteur, accompagnée de remarques, et suivie, quand elle en est susceptible, d'une table chronologique des événements qui y sont retracés. Parmi beaucoup de choses curieuses et utiles, que renferme cette collection, on en trouve quelques-unes de minutieuses, et qui n'offrent aucun intérêt; mais les compilateurs à qui on la doit avaient pour système que le reproche de minutie, en fait d'histoire, n'est que l'effet d'un préjugé que les ignorants et les paresseux veulent établir, et ils croyaient, disaient-ils, rendre un grand service à la postérité, en travaillant à le détruire. L'un d'eux s'est montré étrangement fidèle à ces maximes, dans sa volumineuse *Histoire de Nîmes*. Les *Pièces fugitives* eurent du succès; la *Géographie historique* n'en eut pas : c'est une misérable compilation sans méthode et sans exactitude. L'auteur s'était cependant procuré les plus grands secours pour ce genre de travail, en rassemblant dans son château une des bibliothèques les plus nombreuses et les mieux choisies, qu'un particulier opulent puisse former.

V. S—L.

AUBAN. . . . . . (marquis DE ST.), mort le 5 septembre 1783, lieutenant-général des armées du roi, après quarante-six ans de service, avait fait dix-sept campagnes, et s'était trouvé à trente-huit siéges ou batailles. Partisan des anciennes ordonnances de l'artillerie française, il a donné : I. *Considérations sur la réforme des armes jugée au conseil de guerre*, 1773, in-8°.; II. *Supplément aux considérations*, etc., in-8°.; III. *Mémoire sur les nouveaux systémes d'Artillerie*, 1775, in-8°.; V. une traduction du *Traité des armes à feu*,

d'Antoni, publiée par le marquis de Fraguier, beau-fils de Saint-Auban (*V.* Antoni). A. B—t.

AUBENTON. *Voy.* Daubenton.

AUBERT, AUDBERT, AUTBERT ou HAUBERT (S.). Ce nom s'est écrit et prononcé de ces différentes manières; il paraît être aussi le même que celui d'Albert, puisque la place Maubert est nommée ainsi parce qu'Albert le Grand, ou maître Aubert y donnait ses leçons. Ce nom a été très-commun dans toutes les parties du royaume, dès les premiers temps de la monarchie. Deux évêques qui l'ont porté ont mérité, par leurs vertus, d'être mis au rang des saints. Le plus ancien fut évêque de Cambrai et d'Arras, en l'an 633. Ces deux siéges étaient réunis à cette époque. Il fut honoré de la confiance de Dagobert, et mourut en 668. Il fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de St.-Ghilain à Cambrai, et celle de St.-Vaast à Arras. Après sa mort, on en consacra deux autres sous son invocation, dans ces deux villes; son corps fut déposé dans celle de Cambrai, et celle d'Arras devint une des principales paroisses de cette ville. Sa fête a été placée au 16 décembre, anniversaire de sa mort. Mabillon a publié sa vie, dans le tome II, *Act. Benedict.* — Le second S. Aubert occupa le siége d'Avranches, au commencement du 8e. siècle, et il en fut le dixième évêque; il s'est rendu célèbre par la fondation du mont St.-Michel. Suivant l'usage de ces temps, on a répandu beaucoup de merveilleux sur les motifs qui l'y déterminèrent. On a dit entre autres choses, qu'un esprit céleste apparut pour lui ordonner de construire un temple, en son nom, sur la pointe d'un rocher, situé au milieu de la mer, et qui se nommait alors le *Mont de la Tombe*. Le saint, jugeant la chose impossible, ne put se résoudre à l'entreprendre: ce ne fut qu'à la troisième apparition, que, convaincu de la puissance de l'archange, par une punition que celui-ci lui infligea, il se mit enfin en devoir d'obéir, et, que surmontant toutes les difficultés, il parvint à bâtir un oratoire dans le lieu indiqué, qui devint bientôt célèbre, sous le nom de *St.-Michel*, *en péril de la mer.* S. Aubert y établit d'abord des chanoines; mais ceux-ci s'étant relâchés, on les remplaça, en 976, par des bénédictins, qui y sont restés jusqu'a la révolution. On a raconté des détails encore plus merveilleux sur cet événement; mais on doit remarquer qu'ils sont exactement les mêmes que ceux qu'on a attribués à la fondation de St.-Michel du mont Gargan, maintenant mont St.-Ange, faite plus d'un siècle avant celle-ci. Cette conformité suffit pour les faire reléguer parmi les fraudes pieuses que l'ignorance inventait alors. Il est probable que S. Aubert, animé de l'esprit sage qui avait dirigé les premiers apôtres, chercha à sanctifier des usages superstitieux, restes du paganisme ou du druïdisme, en leur donnant une direction plus pure; et il suivit, pour y parvenir, une coutume assez généralement établie dans toute la chrétienté, celle de consacrer à S. Michel les lieux élevés qui, sous le paganisme, l'avaient presque tous été à Mercure. Ce nouveau St.-Michel devint en peu de temps l'objet d'un pélerinage très-accrédité. Le corps de S. Aubert y fut déposé après sa mort; mais il fut oublié pendant plus de 300 ans. Ayant été alors découvert par une révélation, cette relique renouvela la ferveur des pélerins, parmi lesquels on a compté les personnages les plus illustres: Louis XI fut de ce nombre, et ce fut ce qui le détermina à établir l'ordre de St.-Michel, en 1469. La fête de S. Aubert a été fixée au 26 juin

anniversaire de la découverte de son corps. D—P—s.

AUBERT DE PUICIBOT, troubadour, qu'on a aussi nommé le *Moine de Puicibot*, était fils d'un châtelain de ce lieu, dans le Limousin, fut placé très-jeune dans un couvent de bénédictins, et ne paraît pas avoir eu une véritable vocation pour cet état. Après avoir en vain cherché, dans la poésie, une ressource contre la gêne et l'ennui du cloître, il quitta son monastère, et se rendit auprès de Savary de Mauléon, qui lui donna les moyens de paraître avec quelque avantage dans plusieurs cours, où il célébra la beauté, dans quelques chansons pleines de jeux de mots, et d'un style négligé et diffus. Long-temps volage, comme tous les troubadours, il parut enfin se fixer; mais sa maîtresse ne voulait épouser qu'un chevalier. Mauléon leva cette difficulté, en armant Aubert chevalier, et assura sa fortune. Heureux époux, Aubert de Puicibot compta trop sur la fidélité de sa femme; et, tandis qu'il alla chercher des aventures en Espagne, l'épouse s'amusa à courir le pays avec un Anglais, qui l'abandonna bientôt. Aubert, aussi peu délicat que sa femme sur le choix de ses plaisirs, était loin, cependant, de soupçonner le vil métier qu'elle avait embrassé. En revenant d'Espagne, il se laissa entraîner dans une de ces maisons où le vice ne sait plus même emprunter l'apparence de la pudeur: ce fut là qu'il revit sa femme. Sa confusion fit place à la colère. On a publié qu'il avait voulu la jeter dans un précipice fameux en Provence; mais il paraît qu'il se borna à la forcer à se faire religieuse, et que, dégoûté du monde, il vendit ses biens, et se fit moine dans le monastère de Pignan, où il mourut, en 1263. P—x.

AUBERT (GUILLAUME), sieur de Massoignes, né à Poitiers, vers 1534; avocat au parlement de Paris, et ensuite avocat-général à la cour des aides, avait acquis, par l'exercice de sa profession, plus de réputation que de fortune. Suivant Lacroix du Maine, il passait pour l'un des hommes les plus savants et les plus éloquents de son temps, ce qui ne l'empêcha pas de vivre dans la misère; il se vit même obligé, à l'âge de près de soixante ans, de se justifier de ce qu'étant avocat-général, il continuait à plaider au parlement pour les particuliers, et d'en donner, pour raison, les tristes circonstances où il se trouvait. On ne peut indiquer au juste l'époque de sa mort, arrivée vers l'an 1596. Il a traduit de l'espagnol, le douzième livre d'*Amadis de Gaule*; il se proposait d'écrire l'histoire des guerres faites pour la conquête de la Terre-Sainte, et il en fit même imprimer le premier livre, en 1559. Il avait également entrepris de continuer l'Histoire de France, depuis l'époque des croisades; mais ces projets n'eurent point de suite. On a, de Guillaume Aubert, I. un *Discours sur les moyens d'entretenir la paix entre les princes chrétiens*, Paris, 1559, in-4°.; traduit en latin, par Martin Helsing, Paris, 1560, in-4°.; II. une *Elégie sur la mort de Joachim du Bellay*, 1560, in-4°.; III. des *Vers à M. de l'Hôpital, sur sa nomination à la place de chancelier*, 1560, et d'autres sur *la mort du comte de Brissac*, 1569, in-8°.; IV. un *Hymne sur la venue du roi Henri III*, in-8°.; V. un recueil de vers et de prose (1585) in-8°., qu'il intitula les *Retranchements*, parce qu'il avait pris sur les heures de ses occupations, pour le composer. Scevole de Ste.-Marthe a traduit en vers latins, la plupart des pièces de poésies de Guillaume Aubert. VI. *Histoire des Guerres*

faites par les Chrétiens contre les Turks, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, Paris, 1559, in-4°., de 74 feuillets. Ce n'est qu'un essai, entrepris par l'auteur, pour prouver qu'il était capable d'exécuter un ouvrage de longue haleine. VII. *les Occasions*, 1595, in-8°. de 64 pages. Ce sont quatre discours politiques, auxquels il a donné des titres bizarres: les *Remueurs*, les *Chevaux*, le *Bien public*, les *Vents*. Aucun de ces ouvrages ne justifie la réputation dont a joui leur auteur. VIII. Quelques opuscules sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. du Poitou* de Dreux du Radier, et les *Mémoires* de Niceron. W—s.

AUBERT (Pierre), né à Lyon le 9 février 1642, composa, à l'âge de seize ans, un petit roman sous le titre de *Voyage de l'île d'Amour*, qui lui fit concevoir l'idée d'un autre, dont le sujet fut le *Retour de l'île d'Amour*. Pendant qu'il était à Paris, son père fit imprimer cet ouvrage, contre les intentions de son auteur. Revenu dans sa patrie, Aubert embrassa la profession d'avocat, fut échevin en 1700, et remplit diverses places de judicature, jusqu'à sa mort, arrivée le 19 février 1733. Il s'était formé une bibliothèque nombreuse, qu'il légua à la ville de Lyon, pour être rendue publique. On a encore de lui: I. un *Recueil de Factums de différents avocats*, Lyon, 1710, 2 vol. in-4°.; II. une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelet*, Lyon, 1728, 3 vol. in-fol., édition que les dernières ont fait oublier; III. quelques *Dissertations* dans les Mémoires et Journaux du temps. Elles n'ont pas été recueillies.

A. B—t.

AUBERT. La médecine s'honore de plusieurs médecins de ce nom, dont la réputation, néanmoins, fut toujours renfermée dans de petites localités.— 1°. Aubert (François), médecin du roi à Marseille, né à Ollioules, le 21 juillet 1692, mort en 1782, qui, plein de philautropie, légua son bien pour fonder un hôpital, et une place de médecin des pauvres. — 2°. Aubert (François), né à Dormans, petite ville de Champagne, le 28 septembre 1695, fut long-temps à la tête des hôpitaux de Châlons-sur-Marne. On a de lui: I. un *Discours sur les maladies des bestiaux*; II. *Consultations médicinales sur la maladie noire*, 1745, in-4°.; III. *Réponse aux écrits de M. Navier, touchant le péritoine*, 1751, in-4°. — 3°. Aubert (Jacques), docteur en philosophie et en médecine, du 16e. siècle, né à Vendôme, et mort à Lausanne, en 1586. Ses ouvrages sont: I. *Libellus de peste*, Laus., 1571, in-8°.; II. un ouvrage sur les tempéraments, *des Natures et Complexions des hommes*, etc., Laus., 1571, in-8°., Paris, 1572, in-16; III. deux ouvrages contre la chimie, *De metallorum ortu et causis, brevis et dilucida explicatio*, Lugd., 1575, in-8°.; *Duæ apologeticæ responsiones ad Josephum Quercetanum*, Lugd., 1576, in-8°.; IV. *Progymnasmata in Joannis Fernelii librum de abditis rerum naturalium causis*, Basileæ, 1579, in-8°.; V. *Institutiones physicæ instar commentariorum in libros physicæ Aristotelis*, Lugd., 1584, in-8°.; VI. *Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectuum præter naturam*, Laus., 1587, in-8°., Lugd., 1596, in-8°. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur. C. et A.

AUBERT-DUBAYET, né à la Louisiane, le 19 août 1759, était en 1780, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais, et, après avoir combattu en Amérique, revint en France

au commmencement de la révolution. On voit par une brochure qu'il publia en 1789, contre les juifs, qu'il n'en adopta pas d'abord les principes; mais il changea bientôt d'opinion, et fut nommé, en 1791, député au corps législatif. Après la session, il rentra dans la carrière militaire, et, en 1793, défendit Mayence. Après un siége opiniâtre, il rendit cette place au roi de Prusse, et en conduisit la garnison contre les Vendéens. Ce corps de troupes contribua puissamment à contenir l'insurrection. Battu, néanmoins, à Clisson, Aubert-Dubayet fut l'objet de quelques dénonciations, dont il finit par triompher. Commandant en 1796, l'armée des côtes de Cherbourg, il fut appelé par le gouvernement directorial, au ministère de la guerre, qu'il ne garda que trois mois, et devint ambassadeur à Constantinople, où il mourut, le 17 décembre 1797. K.

AUBERTIN (Edme), savant ministre de l'église réformée de Charenton, né à Châlons-sur-Marne, en 1595, mort à Paris, en 1652, publia, en 1626: *Conformité de la créance de l'Église et de S. Augustin, sur l'Eucharistie*, in-8°., qu'il reproduisit en 1633, sous cet autre titre: *l'Eucharistie de l'ancienne Église*, in-fol. Comme il y employait des termes injurieux contre les cardinaux Bellarmin et du Perron, et qu'il y prenait la qualité de ministre de l'Église réformée, sans y ajouter l'épithète de *prétendue*, ainsi que l'exigeaient les ordonnances, il y eut un arrêt du conseil, contre l'auteur et contre l'ouvrage; mais l'affaire n'eut aucune suite. Le succès de ce livre, dans la communion d'Aubertin, l'engagea à le traduire en latin. Cette traduction ne parut que deux ans après sa mort, par les soins de Blondel; Deventer, 1654, in-fol. Aubertin y déploie toutes les ressources de son érudition, et toutes les subtilités de sa logique contre le dogme de la présence réelle. Ses objections avaient été prévenues par les cardinaux Bellarmin et Duperron. Elles furent depuis réfutées par Arnauld et Nicole, dans la *Perpétuité de la Foi*. Après sa mort, les catholiques répandirent que ce ministre avait été tourmenté, dans ses derniers moments, par de violents scrupules sur l'orthodoxie de son parti, et qu'il l'aurait abjuré, sans les larmes de sa femme et les emportements de son fils. Les calvinistes prétendirent de leur côté, que M. Olier, curé de St.-Sulpice, se présenta chez lui avec le bailli de St.-Germain, escorté d'un grand nombre de gens du peuple, pour l'intimider. On peut voir, sur ce fait, les observations de l'abbé Joly, sur l'article *Aubertin*, du *Dictionnaire de Bayle*. T—D.

AUBERY (Claude), médecin français du 16e. siècle, qui, ayant embrassé la réforme, se retira à Lausanne, où il devint professeur de philosophie. Il y publia des *Apodictæ orationes*, sur l'*Épître aux Romains*, qui parurent trop conformes aux principes des catholiques. Bèze les fit condamner au synode de Berne. Aubery, mécontent de cette condamnation, revint faire son abjuration à Dijon, où il mourut en 1596. Ses ouvrages annoncent une grande érudition: I. *Posteriorum notionum explicatio*, Lausanne, 1576, in-8°.; II. *De interpretatione*, 1577, in-8°.; III. *Instrumentum doctrinarum omnium*, 1584, in-4°.; IV. *De terræ motu*, 1585, in-8°.; V. *De animæ immortalitate*, in-8°.; VI. *De resurrectione mortuorum*; VII. *De caritate*; VIII. *De concordiâ medicorum*. Il avait fait des Commentaires sur Hippocrate et sur Aristote, qui n'ont point paru. T—D.

AUBERY (Antoine), naquit à

Paris, le 18 mai 1616. Écrivain laborieux, il se levait tous les jours à cinq heures, et travaillait toute la matinée; il travaillait encore l'après-midi jusqu'à six heures, qu'il allait chez MM. Dupuy, de Thou, ou de Vilevault, converser avec les savants qui s'y assemblaient. Pour se délasser de ses études, il lisait quelques pages des Remarques de Vaugelas. Il ne faisait presqu'aucune visite, et en recevait encore moins. Outre les langues savantes, le latin et le grec, il savait l'italien, l'espagnol et l'anglais, et était en état de lire les livres écrits en ces trois langues. Quoique reçu avocat au conseil, en avril 1651, il n'en a guère fait les fonctions. Ainsi, l'histoire de ses ouvrages fait proprement l'histoire de sa vie. Il mourut, le 29 janvier 1695, des suites d'une chute. Voici la liste de ses ouvrages: I. *Histoire générale des cardinaux* (depuis le pontificat de Léon IX), 1642-49, 5 vol. in-4°.; II. *De la prééminence de nos rois, et de leur préséance sur l'empereur et le roi d'Espagne*, 1649, in-4°.; III. *Histoire du cardinal de Joyeuse*, 1654, in-4°.; IV. *Histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, in-fol.; 1666, 2 vol. in-12. « Quoique cette histoire soit faite » sur de bons mémoires, dit Lenglet, » elle est cependant peu estimée..... » Aubery a voulu faire du cardinal » un trop honnête homme, et ne l'a » pas fait assez politique. » Gui-Patin, dans sa 136e. lettre, adressée à Spon, n'en parle pas plus favorablement, et dit qu'Aubery avait fait cet ouvrage pour la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, qui lui en avait fourni les matériaux. V. *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu, depuis l'an* 1616, *jusqu'à la fin de* 1642, 2 vol. in-fol., 1660, et 5 vol. in-12, 1667. Cette dernière édition est préférable. Le libraire Antoine Bertier, qui imprima la première édition, représenta à la reine-mère (Anne d'Autriche), avant d'entreprendre l'impression, qu'il n'osait la publier sans une autorité et une protection particulière de S. M., craignant que quelques personnes, rentrées en grâce à la cour, ne vissent pas avec plaisir rappeler leur conduite passée. « Allez, répondit la reine, travaillez » sans crainte, et faites tant de honte » au vice, qu'il ne reste que la vertu » en France. » VI. *Des justes prétentions du roi sur l'Empire*, Paris, 1667, in-4°. et (Amsterd.), suivant la copie de Paris, in-12. Aubery répète dans ce livre beaucoup de choses qu'il avait déjà avancées dans son *Traité sur la prééminence*. Cet ouvrage donna de l'ombrage à tous les princes d'Allemagne. Le conseil, pour les apaiser, fit conduire l'auteur à la Bastille, où il fut bien traité, visité par les personnes les plus distinguées du royaume, et mis bientôt en liberté. Ce Traité donna naissance à plusieurs ouvrages, que des écrivains allemands publièrent pour le réfuter. VII. *De la dignité de cardinal*, 1673, in-12; VIII. *De la régale*, 1678, in-4°.; IX. *Histoire du cardinal Mazarin, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tirée, pour la plus grande partie, des registres du parlement de Paris*, 1695, 2 vol.; 1751, 4 vol. in-12. Cette Vie, qui commence en 1602 et finit en 1661, est fardée et peu exacte; cependant on y trouve des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est dans le chapitre II du livre VIII de cette Vie, qu'Aubery avance « que le testament politique du cardinal de Richelieu est supposé, » ce qui a fait dire à Voltaire, qu'Aubery fut le premier qui fit connaître la fourbe de son auteur. — AUBERY, son frère, chanoine

de St.-Jacques, puis du St.-Sépulcre, enfin de la Ste.-Chapelle, et confesseur du président Lamoignon, figure dans le *Lutrin* de Boileau, où il est désigné par ces vers du 4e. chant:

Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

A. B—T.

AUBERY, AUBRY (JEAN) ALBÉRICUS, natif du Bourbonnais, médecin du duc de Montpensier, vivait au commencement du 17e. siècle. On a de lui: I. l'*Apologie de la médecine*, en latin, Paris, 1608, in-8°.; II. un *Traité des bains de Bourbon-Lancy et de Bourbon-l'Archambault*, Paris, 1604, in-8°.; III. l'*Antidote de l'Amour*, 1599, in-12, réimprimés, à Delft, en 1663, in-12. D'après la manière dont l'auteur envisage son sujet, il ne paraît pas être du sentiment d'Ovide, qui regarde l'amour comme rebelle aux secours de la médecine:

Nullis amor est medicabilis herbis. (OVIDE.)

— Un autre AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, a publié un excellent ouvrage, sous le titre d'*Oracles de Cos*, Paris, 1776, in-8°., et Paris, 1781, in-8°., avec une *Introduction à la thérapeutique de Cos*. Ce médecin est mort à Luxeuil, en 1795. C. et A.

AUBESPINE (CLAUDE DE L'), baron de Châteauneuf, d'une famille originaire de Bourgogne, fut le premier qui porta le titre de secrétaire-d'état, au lieu de celui de secrétaire des finances, et le transmit à ses successeurs. Il servit son pays avec autant de zèle que d'intelligence, sous François Ier., Henri II, François II et Charles IX. Le premier de ces princes le nomma, en 1545, un des commissaires chargés d'aller négocier la paix de Hardelot, avec les Anglais, et le second l'envoya, en 1555, aux conférences de la Marck. L'Aubespine fut encore un des plénipotentiaires de France au traité de Cateau-Cambresis, et il se trouva aux états de Paris, en 1559, à l'assemblée de Fontainebleau, en 1560; enfin, il n'y eut pas une opération diplomatique, de son temps, dans laquelle il ne fût appelé; et il s'y acquit la réputation d'un des plus habiles négociateurs de l'Europe. Chargé par la cour de traiter avec le prince de Condé et les autres chefs des huguenots, il ne put réussir à les ramener. La morgue qu'ils lui témoignèrent, jointe à la vive douleur qu'il ressentait du triste état de la France, déchirée par les factions, lui causa une maladie, qui le conduisit au tombeau, le 11 novembre 1567. Catherine de Médicis, qui ne faisait rien d'important sans avoir son avis, alla le consulter au chevet de son lit, le jour de la bataille de St.-Denis. Il lui proposa des mesures utiles pour le bien de l'état, et mourut le lendemain. T—D.

AUBESPINE (GABRIEL DE L'), évêque d'Orléans, né le 26 janvier 1579, d'une famille originaire de Beaune, qui avait fourni à l'état plusieurs habiles négociateurs, était fils de Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf, conseiller d'état, et ambassadeur en Angleterre. Après la mort de Jean de l'Aubespine, son parent, évêque d'Orléans, il fut désigné pour lui succéder, n'ayant encore que vingt ans, et fut sacré à Rome, en 1604, par Clément VIII. L'apanage de sa famille était d'être employé dans les négociations. Il s'acquitta avec succès de celles qui lui furent confiées, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer au gouvernement de son diocèse, qu'il édifia par ses vertus, ni à l'étude de l'antiquité ecclésiastique, pour laquelle

il avait un attrait particulier. Il donna, en 1623, un traité: *De veteribus ecclesiæ ritibus*, in-4°.; et ensuite un autre de l'*Ancienne police de l'Église, sur l'administration de l'Eucharistie;* des *Notes sur les Canons de plusieurs conciles*, insérées dans la collection de Labbe, *sur Tertullien et sur Optat de Milève*, que les derniers éditeurs de ces anciens écrivains ont placées au bas des pages. Tous ces ouvrages respirent une érudition choisie, une grande connaissance de l'antiquité, et plus de critique qu'on n'en avait communément alors. Ils répandent beaucoup de lumières sur l'administration des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, dans les premiers siècles de l'Église, matière obscure, qui avait besoin d'être éclaircie par un homme aussi habile. Ses observations ne sont pas toujours justes, mais elles sont ingénieuses et savantes. Il donnait un peu trop aux conjectures, et concluait trop facilement de quelques passages particuliers, de quelques pratiques observées dans certaines églises, à un usage universel. Il se fondait quelquefois sur des ouvrages supposés, tels que ceux qu'on attribuait à S. Denis l'Aréopagite, sur les constitutions apostoliques, qu'il croyait plus anciennes qu'elles ne le sont; du reste il écrivait bien en latin et en français. L'Aubespine, obligé, par le rang de son siége, de se trouver à l'assemblée des évêques de la province de Sens, en 1612, n'y signa qu'à regret la condamnation du fameux livre de Richer. La mort surprit ce savant prélat, à Grenoble, le 15 août 1630, dans un voyage qu'il avait fait pour complimenter Louis XIII, sur le rétablissement de sa santé.

T—D.

AUBESPINE (Charles de l'), marquis de Châteauneuf, frère du précédent, abbé de Préaux, naquit à Paris, en 1580. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ses ambassades, fut fait, en 1630, gouverneur de Touraine et garde des sceaux. Pendant les deux années que dura son ministère, il se déshonora par la conduite qu'il tint dans le procès des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Au lieu de se récuser, en sa qualité d'ecclésiastique, il obtint un bref de Rome qui l'autorisait à présider les commissions où ces deux illustres personnages furent condamnés. Le premier l'avait récusé, attendu qu'ayant profité de la dépouille de son frère, il avait intérêt à le trouver coupable, et à servir la passion de ceux qui l'avaient élevé. Il fut cependant un des juges qui opinèrent à la mort. Quant au dernier, Châteauneuf ayant été page du connétable de Montmorency, on trouvait étrange qu'il osât présider au jugement du fils, après avoir été au service du père. Il était juste que celui qui avait été le vil instrument des vengeances de Richelieu, en devînt la victime dès qu'il voudrait cesser d'en être l'esclave. Les sceaux lui furent ôtés en 1633, et il resta enfermé au château d'Angoulême jusqu'après la mort de Louis XIII. La cause de cette disgrâce a toujours été un mystère. Richelieu, dans son testament, lui reproche un *mauvais procédé*. On suppose que ce mauvais procédé consistait dans des intrigues avec la duchesse de Chevreuse et le chevalier de Jars, pour supplanter le cardinal. Louis XIII, dans sa déclaration pour la régence, avait expressément recommandé de tenir Châteauneuf toujours éloigné; ce qui n'empêcha pas Anne d'Autriche de le rappeler aussitôt après la mort du monarque, pour l'exiler encore au bout de deux ans, comme un des chefs du parti des *im-*

portants. Châteauneuf, ne pouvant vivre sans intriguer, se jeta dans le parti de la *fronde*. La régente lui rendit les sceaux en 1650. Il devint alors l'homme de la cour. Anne d'Autriche le sacrifia ensuite au ressentiment du prince de Condé, qui ne pouvait lui pardonner le jugement du duc de Montmorency. Rappelé de nouveau au conseil par une autre intrigue, il fut encore obligé de céder à la hauteur de Mazarin dont il avait ambitionné la place. Enfin, le vieux courtisan mourut en 1653, *chargé d'années et d'intrigues*, dit Mme. de Motteville. Châteauneuf avait hérité des talents de sa famille pour les négociations et pour les affaires ministérielles; mais son goût pour l'intrigue remplit sa vie d'agitations : ses galanteries déshonorèrent son état, et son orgueil fit dire qu'il avait plutôt les manières d'un grand-vizyr, que celles d'un ministre de la cour de France.— Madeleine de l'AUBESPINE, tante des deux précédents, épouse de Nicolas de Neufville, secrétaire d'état, avait fait, par son esprit et sa beauté, l'ornement de la cour, sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Les poètes du temps, et entre autres Ronsard, célébrèrent ses charmes et ses talents. Elle avait même composé quelques pièces de vers et de prose. On lui attribue une traduction des *Épîtres* d'Ovide. Sa statue en marbre blanc est au Musée des monuments français. T—D.

AUBETERRE (DAVID BOUCHARD, vicomte D'), né à Genève, d'une famille illustre qui s'y était retirée après avoir embrassé la religion protestante, revint dans sa patrie, où il avait obtenu la restitution de ses biens qui avaient été donnés au maréchal de St.-André, fit profession de la religion catholique, et fut nommé gouverneur du Périgord, par Henri IV. Inquiété dans son gouvernement par Montpezat, un des généraux de la ligue, il l'attaqua en 1598, le défit, et se montra généreux en renvoyant les prisonniers; il fit le siége, la même année, de la petite place de l'Isle, en Périgord, et y fut tué d'un coup de mousquet. B—P.

AUBIGNAC (FRANÇOIS HEDELIN, plus connu sous le nom d'abbé D'), naquit à Paris, le 4 août 1604, de Claude Hedelin, avocat au parlement, et de Catherine Paré, fille du célèbre chirurgien Ambroise Paré. Après avoir achevé ses études, il exerça la profession d'avocat à Nemours, où son père avait acheté la charge de lieutenant-général. Il abandonna bientôt le barreau pour l'état ecclésiastique, et devint professeur du duc de Fronsac, neveu du cardinal de Richelieu. Peu de temps après, François Hedelin fut pourvu de l'abbaye d'Aubignac (dont le nom lui est resté), puis de celle de Mainac. L'élève, devenu majeur, fit à son précepteur une pension de 4,000 liv., pour laquelle d'Aubignac eut un procès à soutenir après la mort du duc, en 1646. Cette mort fut, pour l'abbé d'Aubignac, un coup de foudre qui lui fit perdre les pensées de la fortune et des plaisirs de la vie. Il continua cependant à s'occuper de littérature. Sur la fin de ses jours, il se retira à Nemours, où il est mort le 25 juillet 1676. D'Aubignac fut en liaison ou en querelle avec tous les beaux esprits de son temps. Il s'était brouillé avec Ménage et avec P. Corneille, et, de part et d'autre, on publia des épigrammes et des brochures. Les épigrammes n'ont pas été recueillies; les brochures subsistent encore. Celle que l'abbé d'Aubignac fit imprimer contre Ménage, est intitulée : *Térence justifié*, ou *deux Dis-*

sertations sur la troisième comédie de Térence, intitulée : Heautontimorumenos, *contre les erreurs de M. Gilles Ménage, avocat au parlement*, Paris, 1656, in-4°. Elle contient la brochure publiée seize ans auparavant, sous le titre de *Térence justifié*, à l'occasion d'une conversation entre Ménage et d'Aubignac. Ce dernier, qui avait donné quelques conseils à P. Corneille, le vantait partout, et en fit l'éloge dans sa *Pratique du Théâtre*. Irrité de voir que, dans l'examen de ses tragédies, P. Corneille ne faisait nulle mention de lui, d'Aubignac se déchaîna contre ce grand homme, et, saisissant toutes les occasions de l'attaquer, il fit imprimer deux *Dissertations concernant le poëme dramatique, en forme de remarques sur les deux tragédies de Corneille, intitulées : Sophonisbe* et *Sertorius*, Paris, 1663, in-12. Corneille, alarmé, s'en plaignit hautement, et voulut faire arrêter l'impression; n'ayant pu en venir à bout, il engagea un de ses amis à publier les *Défenses de la Sophonisbe et du Sertorius*. L'abbé d'Aubignac y répliqua par ses *Troisième et quatrième Dissertations concernant la tragédie de M. Corneille, intitulée : OEdipe, et Réponse à ses calomnies*, 1663, in-12. Quoique l'abbé d'Aubignac réponde directement à Corneille, il ne faut pas croire que celui-ci fût l'auteur de ses *Défenses*. Outre les ouvrages dont nous venons de parler, on en doit beaucoup d'autres à l'abbé d'Aubignac; les principaux sont : I. *Traité de la nature des Satyres, Brutes, Monstres et Démons*, 1627, in-8°., que quelques-uns attribuent à un autre François Hédelin. II. *La Pratique du Théâtre*, 1657, ou 1669, in-4°. Les exemplaires sous ces deux dates sont de la même édition; réimp. en 1715, à Amsterdam, 2 vol. in-8°. Cette édition contient le *Discours de Gilles Ménage* sur l'*Heautontimorumenos*, et le *Térence justifié*. D'Aubignac travailla jusqu'à la fin de sa vie à retoucher la *Pratique du Théâtre*, et y ajouta un chapitre entier sur les discours de piété dans les tragédies. On le trouve dans les *Mémoires de littérature* du père Desmolets, tome VI, page 210. L'auteur avait retranché de son livre tous les endroits où il parle de Corneille. « *La » Pratique du Théâtre*, dit La Harpe, » est un lourd et ennuyeux commen- » taire d'Aristote, fait par un pédant » sans esprit et sans jugement, qui » entend mal ce qu'il a lu, et qui croit » connaître le théâtre, parce qu'il sait » le grec. » III. *Zénobie, tragédie en prose*, 1647, in-4°. Cette pièce est la seule que l'auteur donna au théâtre. Les auteurs qu'il avait repris dans sa *Pratique du Théâtre* furent ravis de trouver cette occasion de le critiquer. Ils lui reprochèrent que les règles qu'il avait données lui étaient infructueuses; et, comme il se vantait d'être le seul qui eût suivi les règles d'Aristote, le prince de Condé dit un jour « qu'il » savait bon gré à l'abbé d'Aubignac » d'avoir si bien suivi les règles d'A- » ristote; mais qu'il ne pardonnait pas » aux règles d'Aristote d'avoir fait » faire une si mauvaise tragédie à l'ab- » bé d'Aubignac. » IV. *Macarise, ou la Reine des îles Fortunées*, 1664, 2 vol. in-8°. C'est sur cet ouvrage que Richelet, qui l'avait d'abord loué et qui ensuite se brouilla avec d'Aubignac, fit ces quatre vers qu'il lui envoya :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi,
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvais-je faire plus pour toi
Que de rendre un faux témoignage ?

V. *Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coquetterie*, in-12,

1654, 1655, 1659. Cette dernière édition est augmentée d'une lettre d'Ariste à Cléonte, contenant l'apologie de l'*Histoire du temps*. VI. *Essais d'éloquence* : il n'y a qu'un tome d'imprimé; VII. *Discours au roi, sur l'établissement d'une seconde Académie dans sa ville de Paris*, 1664, in-4°. L'abbé d'Aubignac, qui rassemblait chez lui un certain nombre de beaux esprits, demandait le titre d'académie royale pour cette société. Malgré la protection du dauphin, ce *Discours* ne produisit aucun effet. Aucun des ouvrages de l'abbé d'Aubignac n'est lu aujourd'hui, malgré ce jugement de Chapelain : « C'est un esprit » tout de feu, qui se jette à tout, et » qui se tire de tout, sinon à la per- » fection, au moins en sorte qu'il y » a plus lieu de le louer que de le » blâmer. Il prêche, il traite de la » poétique, il fait des romans pro- » fanes et allégoriques. On a vu des » comédies de lui et quelques sonnets » assez approuvés. Il a pour tout cela » une grande érudition, et son style » n'est pas des pires. » Dans les *Mémoires de Sallengre* on trouve un article très-curieux sur la vie et les ouvrages d'Aubignac. A. B—T.

AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa d'), né à St.-Maury, près de Pons, en Saintonge, le 8 février 1550, d'une famille très-ancienne. Sa mère mourut en le mettant au jour, et il nous apprend lui-même que c'est la raison qui le fit nommer Agrippa : *Quasi ægre partus*. Son père lui donna des maîtres fort habiles, et ne négligea rien pour son éducation. Le jeune d'Aubigné répondit si bien à leurs soins, qu'à l'âge de six ans, il lisait déjà le latin, le grec et l'hébreu, et qu'à sept ans et demi, il traduisit en français le *Criton* de Platon, sur la promesse de son père de faire imprimer cet ouvrage, et d'y joindre son portrait. Il n'avait que huit ans et demi, lorsque, passant à Amboise avec son père, celui-ci ayant reconnu sur un échafaud les restes de ses malheureux compagnons, dit à son fils : « Mon enfant, il ne faut point épar- » gner ta tête après la mienne pour » venger ces chefs pleins d'honneur; » si tu t'y épargnes, tu auras ma ma- » lédiction. » Ce peu de mots, et la manière dont ils furent prononcés, firent une grande impression sur d'Aubigné, naturellement plein de courage, et, dès-lors, il attendit avec impatience le moment de se signaler. A 13 ans, il se trouva au siége d'Orléans, où il se fit remarquer par un sang-froid peu commun dans les enfants de cet âge. Ayant perdu son père, dont les affaires étaient fort dérangées, on lui conseilla de renoncer à sa succession, et on l'envoya à Genève, où il étudia quelque temps sous le célèbre Bèze, qui le prit en affection; mais dégoûté des études, il s'enfuit secrètement à Lyon; et à quelque temps de là, il s'enrôla dans les troupes qui, sous le commandement du prince de Condé, désolaient, par zèle de religion, les provinces méridionales de France. Il s'acquit quelque réputation dans cette guerre, et, peu de temps après, il entra au service du roi de Navarre. D'Aubigné se fit remarquer à la cour par la vivacité de son esprit et par son adresse à tous les exercices du corps. Il se fit aimer du roi, et sut en même temps se concilier les bonnes grâces des Guises et des autres grands seigneurs, qui le recherchaient à cause de sa gaîté et de sa facilité à inventer de nouveaux divertissements. Ce fut à cette époque qu'il composa une tragédie de *Circé*. La reine-mère n'en voulut pas permettre la représentation, à raison de

la dépense qu'elle devait occasionner; mais cette pièce fut jouée dans la suite pendant les fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse. Il s'était établi entre d'Aubigné et le jeune roi de Navarre, une amitié qui ne se démentit jamais par la suite. Dans les guerres que Henri IV fut obligé d'entreprendre pour reconquérir son royaume, d'Aubigné lui rendit les plus grands services, bravant tous les dangers, cherchant les postes les plus périlleux, et exposant sa vie pour sauver celle de son maître. Il ne lui fut pas moins utile par son talent pour les négociations. Cependant, ce prince ne récompensa pas d'Aubigné comme il le méritait. Celui-ci, qui croyait avoir conservé le droit de dire la vérité au roi, se plaignit hautement de son ingratitude; Henri entendit ses plaintes, et ne fit rien pour sa fortune. Sa franchise trop rude, la vanité qu'il tirait de ses services, et son refus d'aider le roi dans ses amours, déplurent à ce prince; d'Aubigné le sentit, et se retira de la cour; il y revint quelque temps après, mais il ne tarda pas à être exilé une seconde fois, sur la demande de la reine-mère, à qui d'Aubigné n'épargnait pas les épigrammes. Lassé des intrigues de la cour, et peut-être aussi déterminé par le mauvais état de ses affaires, il se retira dans son gouvernement de Maillezais; mais, tant que vécut Henri IV, il se montra, dans toutes les occasions, sujet fidèle et zélé; aussi, chaque fois qu'il se présenta devant ce prince, il en fut toujours bien accueilli, quoiqu'on n'épargnât aucune manœuvre pour le perdre dans son esprit. Lors même qu'on croyait Henri IV le plus irrité contre d'Aubigné, les ministres ayant pensé qu'il convenait de choisir un lieu plus sûr que Chinon pour y tenir en prison le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue, Henri IV décida qu'on le transférerait à Maillezais, sous la garde de d'Aubigné; et, sur ce que Duplessis Mornay alléguait contre cet avis les sujets de plainte qu'avait ce nouveau gardien, le roi répliqua « que la » parole qu'on tirerait de lui était un » remède suffisant à l'encontre. » Après la mort de son maître, d'Aubigné passa plusieurs années dans la retraite la plus entière; il employa ses loisirs à composer l'histoire de son temps, ouvrage écrit avec beaucoup de franchise et de hardiesse. Les deux premiers volumes furent imprimés avec privilége; mais le troisième n'ayant pas été approuvé, à raison des choses trop libres qu'il contenait, d'Aubigné ne laissa pas de le faire imprimer. Cette hardiesse lui réussit mal; car aussitôt que ce volume parut, il fut condamné à être brûlé avec les deux premiers, par arrêt du parlement de Paris, en date du 4 janvier 1620. D'Aubigné, pour éviter les persécutions dont il était menacé, se réfugia à Genève. Son éloignement et la privation de ses biens n'avaient point encore apaisé ses ennemis; ils le poursuivirent, sous prétexte, qu'au mépris des lois, il avait employé, à la réparation des bastions de la ville de Genève, les matériaux d'une église ruinée dès 1572, et obtinrent un arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée. C'était le quatrième arrêt de mort rendu contre lui, pour de semblables crimes, « lesquels, dit-il, » m'ont fait honneur et plaisir. » Dans ce même temps, on parlait de lui faire épouser, à Genève, une veuve de l'ancienne maison des *Burlamaqui*, aimée et considérée pour sa vertu, son illustre extraction et ses biens, qui étaient considérables. D'Aubigné, pour l'éprouver, lui annonça, le premier,

l'arrêt rendu contre lui ; mais cette nouvelle ne changea rien à la résolution de cette femme courageuse, et leur mariage se conclut vers 1622. Il mourut à Genève, le 29 avril 1630, âgé de quatre-vingts ans, et fut enterré dans le cloître de l'église St.-Pierre. Il avait composé lui-même son épitaphe. Il eût été facile de grossir cet article d'anecdotes sur d'Aubigné; mais outre qu'elles se trouvent dans tous les recueils, nous pensons qu'un Dictionnaire historique ne doit pas être composé sur le plan d'un *Ana*. Nous rapporterons cependant ici un trait fort connu de d'Aubigné, par la raison qu'il a été défiguré par ceux qui l'ont cité. Une nuit qu'il était couché dans la garde-robe de son maître, avec le sieur de la Force, il lui dit, à plusieurs reprises : « Notre maî» tre est un ladre vert, et le plus » ingrat mortel qu'il y ait sur la face » de la terre. » La Force, qui sommeillait, lui demanda ce qu'il disait; le roi, qui avait entendu d'Aubigné, répéta le propos, de quoi d'Aubigné resta un peu confus; mais son maître ne lui en fit pas pour cela plus mauvais visage le lendemain; aussi ne lui en donna-t-il pas un quart d'écu davantage. Voilà le trait tel que d'Aubigné le rapporte lui-même. Il avoue qu'il fut confus en entendant le roi, et on conviendra qu'il avait lieu de l'être ; mais il ne dit pas qu'il répondit : « Sire, dormez ; nous en avons » bien d'autres à dire. » Ce mot eût été le comble de l'audace. D'Aubigné avait épousé, en premières noces, le 6 juin 1583, Suzanne de Lezay. Il eut plusieurs enfants de ce mariage, entre autres Constant, père de la célèbre dame de Maintenon. Voici le catalogue de ses ouvrages : I. *Vers funèbres sur la mort d'Étienne Jodelle*, Paris, 1574, in-4°. ; II. *les Tragiques donnés au public par le larcin de Prométhée*, au Désert, 1616, in-4°.; sans date, in-8°.; Genève, la Rovière, 1623, in-8°. Cet ouvrage est très-curieux : quoiqu'il ait eu plusieurs éditions, il n'en est pas moins rare ; mais c'est à tort que quelques bibliographes ont dit qu'il avait été brûlé. III. *Les Aventures du baron de Fæneste, divisées en quatre parties* ; la première édition complète est imprimée au Désert, (Maillé), 1630, in-8°.; Cologne, 1729-1731; Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8°., roman satirique fort piquant; IV. *Confession catholique du sieur de Sancy* ; c'est une satire contre ce seigneur, l'un des favoris de Henri IV ; elle a été imprimée plusieurs fois dans les Recueils de pièces du temps ; V. *Histoire universelle, depuis l'an* 1550 *jusqu'à l'an* 1601, Maillé (St-Jean-d'Angely), Jean Moussat, 1616, 1618 et 1620, 3 vol. in-fol. ; Amsterdam (Genève) ; les héritiers de Hiérom. Commelin, 1626, in-fol. : la première édition est la plus rare ; mais la seconde est la plus complète et la meilleure ; cependant, comme la première contient des traits satiriques qui ne se trouvent pas dans la nouvelle édition, on peut les réunir; VI. *Lettres du sieur d'Aubigné sur quelques histoires de France, et sur la sienne*, Maillé, 1620, in-8°. ; VII. *Libre Discours sur l'état présent des églises réformées en France*, 1625, in-8°.; VIII. *Petites Œuvres mêlées du sieur d'Aubigné, en prose et en vers*, Genève, Pierre Aubert, 1630, in-8°., rare ; IX. *Histoire secrète de Théod. Agripp. d'Aubigné, écrite par lui-même*, impr. plusieurs fois avec les *Aventures du baron de Fæneste.* On peut consulter cet ouvrage, où l'on trouve bien des particularités curieuses et intéressantes. On lira aus-

si avec plaisir l'article d'*Aubigné* dans le Dictionnaire de Prosper Marchand. W—s.

AUBIGNÉ (NATHAN D'), appelé en latin ALBINEUS, dit LA FOSSE, fils du précédent, exerça la médecine à Genève, où il obtint la bourgeoisie en 1627. Il a publié *Bibliotheca chemica, contracta, ex delectu et emendatione Nathanis Albinei*, Genève, 1654, in-8°.; 1673, in-8°., recueil de divers Traités, ainsi que le titre l'indique : on y trouve entr'autres le *Novum lumen chemicum*, de Michel Sendivogius, polonais ; et l'*Arcanum philosophiæ hermeticæ*, de d'Espagnet.—AUBIGNÉ (Tite d'), fils, et non pas frère de Nathan, né à Genève en 1634, docteur en médecine en 1660, puis ingénieur ordinaire au service de Hollande, a publié *la Défense droite, qui est la fortification défensive establie sur les principes fixes et nouveaux de M. de Cœhorn*, Breda, 1705, in-8°. A. B—T.

AUBIN. *Voy.* SAINT-AUBIN.

AUBLET (JEAN BAPTISTE CHRISTOPHE FUSÉE), botaniste français, né à Salon en Provence, le 4 nov. 1720, s'échappa de la maison paternelle, et alla à Montpellier pour s'y livrer à l'étude de la botanique; il passa ensuite dans les colonies espagnoles d'Amérique, où il exerça la profession de pharmacien. De retour dans sa patrie, il fut envoyé à l'Isle-de-France, en 1752, pour y établir une pharmacie et un jardin de botanique. Il y séjourna neuf ans. Il eut des altercations avec le célèbre Poivre, et on lui reproche d'avoir contrarié les projets de cet administrateur pour la naturalisation des arbres à épiceries dans cette colonie, jusque-là qu'on l'accusa d'avoir fait passer à l'eau bouillante les graines qu'on lui avait confiées, afin de détruire leur faculté germinative; ce qui est hors de toute vraisemblance. Il examina les plantes de l'Isle, mais superficiellement, et revint en Europe. Il fut envoyé, en 1762, à la Guiane, où il rassembla un herbier considérable. Ce pays, n'ayant pas été parcouru par les botanistes, offrait une moisson aussi riche que nouvelle ; car Préfontaine, Barrère et Mlle. Mérian, l'avaient à peine effleuré. Aublet dit, dans sa relation, qu'il pénétra fort avant dans les contrées désertes ; d'autres assurent qu'étant retenu par une maladie, fruit de ses débauches, il dut sa collection à des nègres qu'il envoyait parcourir les forêts. De là il passa, en 1764, à l'île de St.-Domingue, sur l'établissement que le comte d'Estaing avait formé au môle St.-Nicolas, et il revint à Paris l'année suivante. Bernard de Jussieu le détermina à arranger les matériaux qu'il avait apportés de ses voyages, et il en résulta un ouvrage remarquable, qui parut en 1775, sous le titre de *Plantes de la Guiane*, 4 vol. in-4°., dont deux de planches, au nombre de 392. Sur environ 800 plantes qui y sont décrites, près de la moitié sont nouvelles. Les figures sont gravées presque au simple trait; elles sont correctes, mais, n'ayant été dessinées que sur des échantillons desséchés, elles manquent de détails sur la fructification. Les plantes y sont rangées suivant la méthode de Linné. M. de Jussieu a donné un nouvel intérêt à cet ouvrage, en rapportant le plus grand nombre des genres qu'il contient à ses familles naturelles, dans son *Genera Plantarum*, publié en 1789; mais il n'a pu faire ce travail que d'après les figures incomplètes et les descriptions données par Aublet; car son herbier, qui aurait été si utile pour la vérification des caractères, avait été

vendu, pour une somme modique, au célèbre M. Bancks. Aublet avait conservé à ses genres les noms que les indigènes donnent à chaque espèce. Cependant M. de Jussieu les a presque tous adoptés, en supprimant, dans quelques uns, la répétition trop dure des syllabes qui ont le même son. Les botanistes étrangers, Schreber entre autres, se conformant aux lois établies par Linné, les ont changés ; soit en tirant les uns du grec, soit en consacrant les autres à la mémoire de quelques botanistes, plus ou moins célèbres, mais qui n'avaient peut-être jamais vu ces plantes, même sèches. Il est douteux que la science ait gagné à ces changements, d'autant plus que ces nouveaux noms sont souvent plus choquants pour l'oreille que ceux qu'ils remplacent. Aublet publia dans le même ouvrage une liste très-peu nombreuse des plantes qu'il avait observées à l'Isle-de-France, et il ne les fit connaître que par la simple citation des noms et des figures donnés par Rhéede et Rumphius, auxquels il les rapporte; mais il y en a plusieurs qui n'y ont jamais existé. Il cite aussi des plantes de la Guiane, qu'il prétend avoir trouvées à l'Isle-de-France; mais cela est très-douteux. Il y a ajouté des mémoires curieux, et qui ont de l'utilité, sur l'emploi et la culture de diverses plantes. Beaucoup plus occupé des plaisirs que l'on trouve facilement dans les colonies, que de l'étude de la botanique, Aublet se vantait d'avoir laissé plus de 300 enfants dans les pays qu'il avait parcourus. Il est mort à Paris, le 6 mai 1778. L'abbé Rozier (*Journal de Physique*, tom. Ier.) lui avait dédié un genre; mais, par une faute d'orthographe, il le nomma *Obletia*; Linné l'a réuni depuis aux *Verveines*, en conservant le nom pour désigner l'espèce sur laquelle on l'avait formé (*Verbena Aubletia*.) Gaertner lui en a ensuite consacré un; mais il n'a pas été généralement adopté, parce qu'il avait été donné précédemment au voyageur Sonnerat. Enfin M. Richard, de l'Institut, qui a habité l'île de Cayenne et la Guiane, et de qui on attend une *Flore* complète de ces contrées, a donné le nom d'*Aubletia* à l'un de ses nouveaux genres. D—P—s.

AUBREY (Jean), en latin *Albericus*, antiquaire anglais, né en 1625 ou 1626 à Easton-Piers, dans le comté de Wilt, fut un des premiers membres de la société royale de Londres. C'était un homme également versé dans l'histoire naturelle, la littérature et les antiquités ; d'ailleurs crédule et superstitieux, comme on peut en juger par quelques-uns de ses ouvrages. Il a écrit : I. la *Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury*, restée manuscrite, mais où le docteur Blackbourne a puisé de bons matériaux pour la *Vie de Hobbes* ; II. *Mélanges sur les sujets suivants : Fatalité de jours, fatalité locale, prodiges, présages, songes, apparitions*, etc., 1696, et 1721 avec des additions ; III. *Voyage dans le comté de Surrey, commencé en* 1673, *fini en* 1692, 5 vol. in-8°., 1719; IV. *Histoire naturelle de la partie septentrionale du comté de Wilt* (incomplète et restée inédite); V. *Idée d'éducation universelle*; VI. des *Lettres sur la physique et autres sujets intéressants*, publiées dans différents recueils ; VII. *quelques Notices inédites sur des auteurs anglais, et autres manuscrits*. Jean Aubrey a eu part à l'ouvrage intitulé : *Monasticon anglicanum*; et il a fourni à

M. Wood des matériaux curieux pour son histoire de l'université d'Oxford. Il est mort vers l'année 1700, dans un état voisin de l'indigence. X—s.

AUBRIET (Claude), peintre de plantes, de fleurs, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1651, et mourut à Paris, en 1743. Ses talents et la célébrité qu'il avait acquise, le firent nommer dessinateur du Jardin du roi; et ce fut en cette qualité qu'il accompagna Tournefort dans le Levant. A son retour, il remplaça Jean Joubert, peintre du roi, au Jardin royal, et y continua la magnifique collection de dessins de plantes sur vélin, que Nicolas Robert avait commencée à Blois, par ordre de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Louis XIV ayant hérité de cette collection, la fit continuer et déposer à la bibliothèque du roi. Depuis la révolution, on l'a transportée au muséum d'histoire naturelle, où on l'augmente annuellement de douze dessins. Elle est maintenant composée de 66 vol. in-fol. Aubriet, successeur de Joubert, lui est de beaucoup supérieur, mais est resté au dessous de Robert. Mlle. Basseporte qui remplaça Aubriet son maître, lui fut inférieure. Mais le successeur de cette dernière, en 1780, a donné à ce genre de dessin toute la perfection dont il paraît susceptible. C'est d'après les dessins d'Aubriet qu'ont été gravées les planches des *Éléments de botanique* de Tournefort, qui servirent ensuite dans la version latine de cet ouvrage, ou les *Institutiones rei herbariæ*, avec le Corollaire. C'est à lui qu'on doit aussi les figures du Voyage de cet auteur, dans le Levant; il en avait rapporté les dessins originaux, faits sur les lieux. Après son retour, il fut employé par Seb. Vaillant à dessiner les plantes qui composent le *Botanicon Parisiense*, Leyde, 1727, in-fol. On voit au cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque impériale de Paris, 5 vol. in-fol., de ses dessins, qui renferment: I. un superbe *Recueil de coquillages et de poissons*, grand in-fol. oblong; II. *Deux Suites de papillons, d'oiseaux et de poissons*. Plusieurs autres suites de dessins sont dans les cabinets de quelques amateurs. Dirigé par Tournefort, Aubriet devint un habile botaniste; aussi ne négligea-t-il aucun détail, et il fit entrer dans ses dessins les plus petites parties, surtout celles des fleurs, et il en exprima toujours le nombre, la forme et les proportions relatives, avec beaucoup d'exactitude, quoiqu'on n'y fît pas beaucoup d'attention alors. Tournefort lui-même n'en fit pas toujours mention dans ses descriptions. Il ne faut pas croire pour cela que celui-ci ne les eût pas remarquées. C'est un reproche très-gratuit que lui fait Linné, qui va même jusqu'à faire entendre qu'Aubriet était plus habile botaniste que Tournefort. Tout porte à croire que le peintre n'exprimait que ce qui lui était indiqué par le naturaliste. D—P—s.

AUBRIOT (Hugues), prévôt de Paris, sous Charles V, né à Dijon, de parents obscurs, fut d'abord intendant des finances. Charles V le chargea de diriger la nouvelle enceinte de Paris, et les fortifications nécessaires à sa sûreté, entre autres, du château de la Bastille, pour lui servir de boulevart contre les Anglais. Les murs de la porte St.-Antoine, le long de la Seine, pour retenir la rivière dans ses débordements, le Pont-au-Change, le Pont-St.-Michel, le Petit-Châtelet, pour réprimer les excès des étudiants de l'université, sont l'ouvrage d'Aubriot. C'est lui qui, le premier, imagina

les égoûts, ou canaux souterrains, pour l'écoulement des immondices. Victime de son zèle à maintenir l'ordre public, il s'attira l'animosité de l'université, qui était alors très-puissante, et, ayant voulu faire arrêter quelques écoliers insolents, les partisans de la maison d'Orléans, ennemie de celle de Bourgogne, à laquelle il devait son élévation, se joignirent à ses persécuteurs. On lui fit son procès, comme coupable du crime d'hérésie. Il fut condamné, renfermé à la Bastille, puis transféré, quelques mois après, dans les prisons de l'évêché, que l'on nommait *Oubliettes*. En 1381, les Maillotins brisèrent sa prison, pour le mettre à leur tête. Aubriot, victime d'une faction, n'était pas fait pour conduire des factieux; il s'arracha, le soir même, de leurs mains, et se réfugia dans sa patrie, où il mourut l'année suivante. — Jean AUBRIOT, évêque de Châlons-sur-Saône, en 1346, président de la chambre des comptes de Dijon, et conseiller d'Othon IV, duc de Bourgogne, auquel il rendit de grands services, était de la même famille. T—D.

AUBRY, médecin. *Voy.* AUBERY.

AUBRY (JACQUES-CHARLES), jurisconsulte, né sur la fin du 17ᵉ. siècle, fut reçu au parlement, en 1707. Ses plaidoyers sont estimés, et l'on doit regretter que ses consultations et ses mémoires imprimés n'aient pas été réunis. Le plus remarquable est *contre le comte d'Agénois pour les ducs et pairs*. Sa logique était serrée, et il savait surtout fort bien manier l'arme de l'ironie. Il mourut, le 22 octobre 1739, âgé de cinquante-un ans. Il laissa deux fils et une fille; et son fils aîné, qui embrassa la profession de son père, s'y distingua comme lui.

M—X.

AUBRY (JEAN-BAPTISTE), né en 1736 à Deyviller, près d'Épinal, dès l'âge de 16 ans se destina à l'état ecclésiastique. Les jésuites, chez qui il avait été élevé, voulaient le faire entrer dans leur société. Aubry choisit l'ordre de St.-Benoît, et entra à Moyen-Moutier, monastère de la congrégation de St.-Vannes. Tout son temps était consacré à l'étude et à la lecture, et il avait la méthode de faire, des ouvrages qu'il lisait, des extraits, qui lui furent très-utiles dans la suite; aussi disait-il: « Ce n'est guère qu'avec des livres » qu'on fait des livres. » A la mort de Remi Cellier, à qui l'on doit l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Aubry fut, avec un de ses confrères, chargé de la continuation de cet ouvrage. Les deux collaborateurs eurent bientôt composé un volume, qu'on soumit à plusieurs savants de la congrégation de St.-Maur, qui en firent de grands éloges; mais l'imprimeur en ayant offert un prix trop modique, ce travail n'a pas vu le jour, et il est à croire que cet ouvrage restera toujours imparfait. La suppression des ordres monastiques en France mit Aubry dans un état voisin de la misère. Ses ouvrages ne furent pas une source de fortune. Il n'a rien écrit de neuf, de bien saillant, rien qui porte l'empreinte d'un génie original, ni même d'un esprit brillant; mais on remarque dans tous ses écrits la pureté du style et de la morale. Aubry est mort à Commercy, le 4 octobre 1809. On a de lui: I. *L'Ami philosophe et politique, ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié*, 1776, in-8°. « Votre ouvrage, écrivait d'Alembert à l'auteur, est le livre d'un » philosophe vertueux et citoyen. » II. *Théorie de l'ame des bêtes*, 1780, nouvelle édition, 1790; III. *Questions philosophiques sur la religion*

naturelle, 1783, in-8°. Toutes les objections des philosophes sont rassemblées dans ce volume, et sont réfutées séparément. Riballier le censeur, l'abbé Bergier, d'Alembert et Lalande ont fait l'éloge de cet ouvrage. L'abbé Guinot, auteur des *Leçons philosophiques*, en fit cependant la critique; et, pour sa défense, Aubry publia ses *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne*; IV. *Leçons métaphysiques à un milord incrédule sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790; V. *Questions aux philosophes du jour, sur l'ame et la matière*, 1791; VI. l'*Anti-Condillac*, ou *Harangue aux idéologues modernes*, 1801; VII. *Nouvelle Théorie des êtres*, 1804. Le *Journal des Débats* ayant maltraité cet ouvrage, l'auteur publia son *Aubade*, ou *Lettres apologétiques et critiques à MM. Geoffroy et Mongin*. VIII. *Le nouveau Mentor*, 1807, ouvrage contenant des notions courtes et claires sur les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts. A. B—T.

AUBUSSON (Pierre d'), grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, naquit en 1423; il descendait, par son père, des anciens vicomtes de la Marche, et, par sa mère, il était allié aux rois d'Angleterre. Presque au sortir de l'enfance, il porta les armes dans la Hongrie, alors déplorable théâtre des ravages des Othomans; et, à peine âgé de vingt ans, il mérita, par sa prudence et son intrépidité, d'être distingué de Sigismond de Luxembourg, alors empereur d'Allemagne, sous les drapeaux duquel il était venu se ranger. Des apparences de guerre entre l'Angleterre et la France le rappelèrent dans sa patrie. Au milieu du tumulte des camps et dans les intervalles de repos, il s'était livré à l'étude de la géographie, de l'histoire et des mathématiques. Son esprit était aussi formé que son jugement, et sa réputation répondait à sa naissance et à son instruction, lorsque son cousin Jean d'Aubusson, chambellan du roi Charles VII, le présenta à la cour. Il ne tarda pas à gagner les bonnes grâces du dauphin, qui régna depuis sous le nom de Louis XI. D'Aubusson l'accompagna au siége de Montereau, en 1447; et, s'il ne put pas empêcher le scandale d'un fils révolté contre son père, du moins la sagesse de ses conseils disposa le jeune prince à un prompt retour. D'Aubusson suivit le dauphin dans son expédition contre les Suisses, en 1444, à l'attaque de Bâle, et au combat de Saint-Jacques. Un assez long repos succéda à ces guerres d'une importance secondaire. D'Aubusson, indigné de l'oisiveté, et animé par les nobles exemples de Huniade et de Scunlerby, dont il partageait la haine contre l'ennemi du nom chrétien, conçut l'idée de se rendre à Rhodes, et d'entrer dans l'illustre et religieuse milice dont la vocation était de poursuivre et de combattre sans relâche les musulmans. Il obtint bientôt, par sa conduite, une commanderie, et le grand-maître de Milly l'envoya ambassadeur en France, pour obtenir des secours contre les infidèles. Il négocia si habilement et avec tant de succès, que Charles VII, en refusant d'entrer publiquement dans la ligue contre les Othomans, permit qu'on levât des décimes sur tout le clergé pour subvenir aux frais de la guerre, et fit donner à d'Aubusson 16,000 écus d'or. Le succès de sa négociation ne fit qu'ajouter à la haute idée de ses talents, et à la bienveillance de l'ordre. Né Français, il soutenait avec fermeté les prérogatives de sa nation, et son noble caractère se développa dans les conseils de Rho-

des, comme dans les cours de la chrétienté. Des Ursins, successeur de Milly, ayant créé une nouvelle dignité de bailli capitulaire, pour les chevaliers de la langue d'Auvergne, le commandeur d'Aubusson en fut revêtu le premier, et, bientôt après, le grand-prieuré d'Auvergne lui fut déféré. La surintendance des fortifications de l'île lui fut confiée; son esprit actif et son génie supérieur suffisaient à tout : il était l'ame et le bras du conseil de la religion. Les vœux des chevaliers et même du peuple l'appelaient à la grande maîtrise, lorsque la mort de Des Ursins, en 1476, le fit proclamer unanimement. D'Aubusson ne pouvait être élu dans des circonstances plus glorieuses, ni plus difficiles. Le conquérant de Constantinople, Mahomet II, menaçait l'île de Rhodes avec toute sa puissance. Le nouveau grand-maître fit tête à cet orage. Le port de Rhodes fut fermé, par ses ordres, avec une grosse chaîne; de nouveaux forts, de nouveaux ouvrages furent construits, et tous les préparatifs d'une défense vigoureuse furent achevés avant l'apparition des Othomans. Ce fut en 1480 que leur flotte parut devant l'île, forte de cent soixante vaisseaux de haut bord, portant 100,000 hommes de débarquement, commandés par le pacha Paléologue, renégat de la race des derniers empereurs grecs, et qui s'était vendu au conquérant. Après un siége de deux mois, le grand-maître vit les Othomans découragés de la résistance, effrayés de leurs pertes, humiliés de leurs affronts, se rembarquer honteusement. D'Aubusson, qui, depuis le premier assaut, n'avait pas quitté les remparts et s'était toujours montré le premier aux postes les plus périlleux, rentra dans son palais, couvert de son propre sang et de celui des ennemis. Il remercia Dieu de ses succès, et bâtit, en actions de grâces, la magnifique église de Ste.-Marie de la *Victoire*. La mort de Mahomet II empêcha les suites terribles de sa colère et de sa honte; il préparait, contre Rhodes, un second armement encore plus formidable, lorsqu'il mourut, en 1481. Sa mort laissa le trône à Bajazet II; mais Jem, ou Zizime, son frère puîné, le lui disputait. Ce prince, vaincu, proscrit, poursuivi, demanda un asyle au généreux d'Aubusson. Le grand-maître l'accorda par humanité et par politique, et devint l'hôte et le protecteur d'un prince du sang des sulthans. Forcé, au bout de quelques mois, d'éloigner cet infortuné, que la haine de son frère cherchait à atteindre par le fer ou par le poison, le grand-maître accorda la générosité avec l'intérêt et la tranquillité de l'ordre dont il était chef, en faisant passer Zizime en France, sous la garde du chevalier de Blanchefort, et en le faisant garder dans la commanderie de Bourgneuf, en Auvergne. Le pape Innocent VIII exigea que le prince othoman fût remis entre ses mains : le grand-maître n'osa pas désobéir au souverain pontife, dont il dépendait immédiatement. Zizime passa à Rome, et d'Aubusson, pour prix de sa soumission, fut revêtu de la pourpre, en 1489. Cependant, les princes chrétiens, et Charles VIII à leur tête, préparaient une croisade contre les Othomans. D'Aubusson, indigné de la mauvaise foi de Bajazet, avait accepté l'honneur de la commander. La mort violente et imprévue de Zizime, dont on accusa le pape Alexandre VI, les jalousies des puissances alliées, dissipèrent cette grande entreprise. D'Aubusson, pénétré de douleur de voir son nom et son honneur compromis par la perfidie dont son illustre pro-

tégé avait été la victime; de voir un si vaste armement n'aboutir qu'à de vaines menaces, tomba dans une mélancolie profonde qui le fit descendre au tombeau, le 13 juillet 1503, à l'âge de quatre-vingts ans. Pendant trente-un ans qu'avait duré son sage et brillant *magistère*, il ne cessa pas d'être chéri et respecté de ses chevaliers : unissant une piété solide à une valeur éprouvée, la fermeté à la douceur, l'économie à la bienfaisance, il fut le plus illustre grand-maître que l'ordre eût encore vu à sa tête. On a, sous le nom de Pierre d'Aubusson, un récit en latin du siége de Rhodes, sous ce titre : *De servatâ urbe præsidioque suo, et insigni contrà Turcas victoriâ, ad Fridericum III imperatorem relatio*; il se trouve dans le recueil *De Scriptoribus Germaniæ*, Francfort, 1602, in-folio. Le père Bouhours (*V.* ce mot), a écrit la *Vie* du grand-maître d'Aubusson. S—Y.

AUBUSSON (FRANÇOIS D'), duc de la Feuillade. *Voy.* LA FEUILLADE.

AUBUSSON (JEAN D'), troubadour du 13e. siècle, a laissé une pièce assez singulière, dans laquelle, en se faisant expliquer un rêve, il fait allusion à l'expédition de Frédéric II, empereur d'Allemagne, contre la ligue de Lombardie, dont il explique les résultats. Cette allégorie dialoguée peut servir à juger quelle étendue les jurisconsultes d'alors, d'après lesquels il y a lieu de croire qu'Aubusson raisonne, voulaient donner à la domination des empereurs d'Allemagne. Millot a rapporté cette pièce dans son *Histoire littéraire des Troubadours*. P—X.

AUBUSSON (JEAN D') DE LA MAISON-NEUFVE. C'est ainsi qu'il faut écrire le nom de cet auteur, et Duverdier a commis une faute, en le nommant simplement *Jean de la Maison-neufve*; car il semble par-là le distinguer de *Jean d'Aubusson*, et fait deux auteurs d'un seul. Il paraît, par le titre qu'il joignait à son nom, qu'il était d'une famille noble et propriétaire de fiefs. Peut-être, et c'est l'opinion de l'abbé Goujet, que le mot de *Berruyer*, ajouté au titre *de la Maison-neufve*, par Duverdier, prouve qu'il était originaire du Berry. Il était né vers 1530. Il fit imprimer, à Paris : I. *Discours sur le magnifique recueil (accueil) fait par les Vénitiens à M. le cardinal de Lorraine*, en 1556; II. *l'Adieu des neuf Muses, aux rois, princes et princesses de France, à leur département du festin nuptial de François de Valois et de Marie Stuart, reine d'Écosse*, en 1558; III. le *Colloque social de paix, justice, miséricorde, et vérité, pour l'heureux accord entre le roi de France et d'Espagne*, in-8°., 1559. Ce dernier ouvrage est en vers. IV. *Huictains poétiques de l'onction des rois élus de Dieu, et de l'obéissance que leurs sujets leur doivent porter*, Paris, Pierre Gauthier, 1561. La Monnoye lui attribue : *la Déploration sur le trépas de noble et vénérable personne, M. Maître François Le Picart, docteur en théologie*, 1550, in-8°., ayant trouvé dans ces mots : *Dena suasu boni*, qu'on lit au bas de cette pièce, l'anagramme de Jean d'Aubusson. W—S.

AUCOUR (BARBIER D'), *Voy.* BARBIER.

AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE), s'est distingué à la fin du 18e. siècle, en réunissant à un haut degré de perfection les talents du peintre aux connaissances du naturaliste. Il naquit à Rochefort, en 1759, d'un employé dans les vivres de la marine, dont la fortune ne lui permit pas de seconder les dispositions de son fils. Celui-ci vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, pour

y étudier le dessin et la peinture. Devenu très-habile à peindre le portrait en miniature, il vivait honorablement du produit de cet art. En 1789, M. Gigot d'Orcy, receveur-général des finances, connu par son goût pour l'histoire naturelle, et par la magnificence avec laquelle il contribuait à ses progrès, ayant eu l'occasion de juger des talents d'Audebert, l'employa pour peindre les objets les plus rares de son immense collection, et l'envoya ensuite en Angleterre et en Hollande, d'où il rapporta de nombreux dessins, qui servirent à l'*Histoire des insectes*, de M. Olivier, aujourd'hui membre de l'institut. Ces occupations déterminèrent le goût d'Audebert pour l'histoire naturelle, et bientôt ce goût devint une passion. Voulant n'être plus asservi aux idées d'autrui, il entreprit des ouvrages qui l'ont à jamais illustré. Le premier est l'*Histoire naturelle des Singes, des Makis et des Galéopithèques*, 1 vol. gr. in-fol., figures imprimées en couleur, Paris, 1800, contenant 62 planches. Cet ouvrage fit une vive sensation parmi les naturalistes. L'auteur, réunissant les qualités de peintre, de graveur et d'écrivain, sut faire marcher de front ces trois parties, avec un accord parfait, et jusqu'alors sans exemple. Naturellement industrieux et adroit, il étudia tous les procédés de la gravure, et les tentatives qu'on avait faites pour lui donner les couleurs, si utiles dans l'histoire naturelle. Le moyen le plus ingénieux qu'on eût imaginé, était d'avoir, pour une seule épreuve, autant de planches que l'on employait de couleurs différentes. Audebert sut appliquer sur la planche même les couleurs qui conviennent à chaque partie, en sorte que l'on y faisait une espèce de peinture. Un passage des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, par Dodart, publiés en 1679, peut faire croire que ce moyen était connu à cette époque. Audebert donna bientôt à cet art toute la perfection dont il était susceptible : ce fut en employant des couleurs à l'huile, plus solides et plus durables que les couleurs à l'eau, qu'on employait auparavant. De plus, il réussit à y imprimer de l'or, dont il varia les couleurs de manière à imiter les plus brillants effets de ses modèles. Cet art une fois créé, l'histoire naturelle s'enrichit de ses produits; ils étonnèrent par leur magnificence. Audebert publia l'*Histoire des Colibris, des Oiseaux-Mouches, des Jacamars et des Promerops*, 1 vol. gr. in-fol., Paris, 1802. Cet ouvrage est regardé comme le plus parfait qui ait jamais paru en ce genre. Audebert, non content d'imiter fidèlement les couleurs, surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, par l'esprit avec lequel il saisit l'expression de ces oiseaux, auxquels il donna, pour ainsi dire, la vie; il descendit aux plus petits détails. Les descriptions dont il est lui-même l'auteur, sont dignes de l'ouvrage. Il voulut aussi que la magnificence de la typographie concourût à la perfection de ce beau monument; mais un tel livre, ne pouvant convenir qu'à des souverains, ou à de riches amateurs, on n'en tira que 200 exemplaires, grand in-fol., dont la lettre au bas de chaque figure est en or; plus, 100 exemplaires très-grand in-4°., et 15 seulement grand in-fol., dont tout le texte est imprimé en or, non pas en lettres dorées au pinceau, mais ce fut en appliquant à la typographie le procédé qu'il avait découvert pour la gravure; un exemplaire sur vélin, avec les dessins originaux, appartient à l'éditeur, M. Desray. Cet ouvrage était à peine commencé, qu'Audebert en méditait d'autres; il voulait com-

pléter l'*Histoire des Oiseaux*, celle des *Mammifères*, et ensuite faire celle de l'*Homme*. Il paraissait ne connaître de bornes à ses travaux que celles de la nature. Il préparait et empaillait avec beaucoup d'adresse les animaux, et il se formait un très-beau cabinet; mais il ne se bornait pas à étudier la nature sur des squelettes; il savait l'observer vivante; les plus petits détails ne pouvaient échapper à sa patience et à sa sagacité. Il nourrissait depuis long-temps des araignées, ce qui lui avait donné les moyens de faire des remarques curieuses sur leur histoire. Audebert s'était donc préparé des travaux auxquels une très-longue vie eût à peine suffi pour les exécuter, lorsqu'en 1800, la mort l'enleva, à l'âge de quarante-deux ans. Aussi estimable par ses mœurs que par ses talents, son cœur était sensible et généreux. Quoique naturellement calme et réfléchi, il avait beaucoup de gaîté, et sa société était agréable. Il aimait la littérature, et même il a composé des comédies. Quand la mort vint arracher Audebert à ses travaux, il commençait l'*Histoire des Grimpereaux et des Oiseaux de Paradis*, etc., 1 vol. L'éditeur, M. Desray, qui possédait ses matériaux et la connaissance des procédés qu'il avait découverts et employés, a fait terminer ces deux derniers ouvrages avec autant de perfection que ce qui avait été dirigé par l'auteur lui-même. Le texte a été rédigé par M. Vieillot, naturaliste, ami d'Audebert. Ces deux ouvrages sont réunis sous ce titre collectif: *Oiseaux dorés ou à reflets métalliques*, 2 vol. grand in-fol. et grand in-4°., Paris, 1802, Desray. C'est sur le même plan et d'après les mêmes procédés que M. Vieillot a publié: *Histoire des Oiseaux de l'Amérique septentrionale*, qui fait suite. C'est à Audebert que *les Oiseaux d'Afrique*, de Levaillant, ont dû leur succès: il a dirigé l'impression des figures de cet ouvrage jusqu'à la treizième livraison. Les autres branches de l'histoire naturelle, et surtout la botanique, ont profité des découvertes d'Audebert; de-là, ces ouvrages précieux, tels que *le Jardin de Malmaison*, de Ventenat, et *les Liliacées*, de Redouté, qui, réunissant l'exactitude à la magnificence, ont acquis, dans ce genre, à la France une prééminence que les autres nations ont en vain tenté de lui enlever. D—P—s.

AUDÉE, hérésiarque du 4e. siècle, natif de Mésopotamie, était célèbre dans sa province par son zèle pour la religion, et par l'austérité de ses mœurs. Il joignait malheureusement à ces qualités un caractère orgueilleux et morose, qui le portait à censurer sans ménagement, non seulement les désordres qu'il voyait dans l'Église, mais encore les personnes, surtout les prêtres et les évêques coupables, qu'il reprenait avec autant de hauteur que d'amertume. Cette hardiesse importune, qui ne savait se plier à aucune convenance, le rendit insupportable, et l'exposa à des contradictions qui révoltèrent son orgueil. Il se sépara de l'Église, afin de ne pas communiquer avec les hommes vicieux qu'elle souffrait dans son sein. Il entraîna beaucoup de monde dans son schisme, et séduisit même un évêque, qui lui donna la consécration épiscopale. Devenu chef d'une secte, dont le caractère principal était une aversion invincible pour toute espèce de condescendance, on le déféra à l'empereur Constance, qui le relégua en Scythie, où il travailla avec succès à la conversion des infidèles. Étant passé de là dans le pays des Goths, il y bâtit des monastères, prêcha la pratique de la

virginité et de la vie solitaire. On ignore l'époque de sa mort. S. Épiphane semble dire qu'elle fut antérieure à l'an 372, où Athanaric chassa tous les chrétiens de la Gothie. Sa secte fut gouvernée, après lui, par des évêques qu'il avait établis. Ces évêques étant morts avant 377, plusieurs Audiens rentrèrent dans l'Église. Les autres, réduits à un petit nombre, se rassemblèrent sur les bords de l'Euphrate, où ils furent joints par ceux qui avaient été chassés de la Gothie, et par tous les autres, qui étaient répandus sur le mont Taurus, dans la Palestine et dans l'Arabie. Ils demeuraient dans des monastères, ou dans des cabanes, à peu de distance des villes, ne communiquaient point avec les catholiques. S. Épiphane loue la pureté de leurs mœurs, et la discipline sévère qui régnait parmi eux. Théodoret, au contraire, leur reproche une grande dissolution. Il paraît effectivement que, dans les derniers temps, ils avaient dégénéré de leur première austérité. Audée, dans le commencement de son schisme, n'était tombé dans aucune erreur sur la foi. Cependant, dès cette époque, il célébra la Pâque le même jour que les juifs, prétendant que le concile de Nicée n'avait changé à cet égard la pratique de l'Église que par complaisance pour Constantin, que l'on voulait flatter, en faisant tomber la fête de Pâques le jour de sa naissance; ce qui présente une absurdité ridicule, puisque, selon la correction faite par ce concile, la fête de Pâques ne doit point être fixée à un certain jour, comme l'était l'anniversaire de la fête de l'empereur, mais changer tous les ans. Audée, prenant ensuite trop à la lettre ce qui est dit dans la *Genèse*, que « l'homme est fait à l'image de » Dieu, » se jeta dans l'erreur des anthropomorphites, en donnant à Dieu une forme humaine. Le P. Pétau a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Les Audiens donnèrent dans quelques erreurs des manichéens. Ils enseignèrent que Dieu n'avait point créé les ténèbres, ni le feu, ni l'eau, et que ces éléments étaient éternels. Leur pratique pour l'absolution des péchés était singulière. Ils admettaient une partie des livres canoniques; ils en avaient une autre partie d'apocryphes, qu'ils mettaient au-dessus des autres. Ils les rangeaient sur deux lignes, les canoniques d'un côté, les apocryphes de l'autre; faisaient passer les pécheurs entre les deux lignes, en confessant leurs péchés. Après quoi ils leur donnaient l'absolution, sans en exiger aucune satisfaction canonique. Cette secte n'existait plus sur la fin du 5e. siècle. T—D.

AUDEFROI, surnommé le BATARD, trouvère, ou poète français du 13e. siècle, a composé plusieurs *lais*. Le Grand en cite cinq dans son *Recueil des fabliaux*, et considère Audefroi comme l'inventeur de ces petits poëmes que nous nommons *romances*. Ces *lais* offrent chacun une histoire, racontée en plusieurs stances terminées par un refrain. Les manuscrits de la Bibliothèque impériale contiennent même la musique de ces romances. P—X.

AUDEN-AERD (ROBERT VAN), naquit à Gand, en 1663. Le désir de se perfectionner dans la peinture, qu'il avait étudiée dans son pays, lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il séjourna long-temps à Rome, où il reçut des leçons de Carle Maratte, qui le prit dans une singulière affection. Ayant été chargé de graver quelques-uns des tableaux de ce maître, et cet essai ayant réussi, Auden-Aerd se consacra entièrement à la gravure. Il a exécuté un assez grand nombre d'ou-

vrages estimables, non seulement d'après Carle Maratte, mais aussi d'après les tableaux de Daniel de Volterre, d'Annibal Carrache, du Dominiquin, de Piètre de Cortonne, du cavalier Bernin, et de quelques autres. Parmi toutes ces estampes, on distingue *la Mort de la Vierge*, et *le Martyre de S. Blaise*. Cet artiste mérite d'être cité avec éloge, autant par l'esprit et le sentiment qu'il a mis dans ses productions, que par la multitude des beaux tableaux qu'il a gravés. Il est mort en 1743, dans sa patrie. P—E.

AUDIFFREDI (JEAN-BAPTISTE), dominicain, né à Saorgio, près de Nice, en 1714, mourut le 3 juillet 1794. On n'a aucun détail sur la vie de ce savant, qui, au rapport de M. Lalande, était, en 1765, bibliothécaire de la Minerve à Rome. Suivant le même auteur, le père Jean-Baptiste Audiffredi n'était plus chargé de la bibliothèque que le cardinal Casanatte avait léguée au couvent de la Minerve. Il s'était bâti un petit observatoire, et il a publié quelques dissertations astronomiques, dont les premières sont indiquées dans son catalogue de la bibliothèque Casanatte. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Catalogus historico-criticus Romanorum editionum sæculi XV*, Romæ, 1783, in-4°., ouvrage très-estimé ; II. *Catalogus historico-criticus editionum italicarum sæculi XV*, Romæ, 1794, in-4°.; III. *Catalogus bibliothecæ Casanatensis librorum typis impressorum*, Romæ, 1761-88, 4 vol. in-folio. L'abbé Mercier de St.-Léger regardait ce catalogue comme un chef-d'œuvre ; malheureusement il n'est pas terminé, et ne va que jusqu'à la lettre *L*. IV. *Phœnomena cœlestia observata*, *Romæ*, 1753-54-55-56 ; V. *Transitûs Veneris antè solem observati Romæ*, 6 *junii* 1761, *expositio*, Romæ 1762, in-8°. ; VI. *Investigatio parallaxis solis, exercitatio* DADEI RUFFI, Romæ, 1765, in-4°. Les mots *Dadei Ruffi*, sont l'anagramme d'Audiffredi. VII. *Dimostrazione della stazione della cometa*, 1769, Romæ, 1770. La comparaison de ces diverses dates pourrait faire croire qu'il s'était d'abord livré à l'astronomie ; mais que le soin de la bibliothèque Casanatte l'avait tourné tout entier vers les recherches bibliographiques, dont il s'est occupé jusqu'à sa mort, et qu'il n'interrompait que pour observer quelques phénomènes extraordinaires, tels que le passage de Vénus et la comète de 1769. D—L—E.

AUDIFFRET (HERCULE), général de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, est auteur de plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu est intitulé : *Questions spirituelles et curieuses sur les psaumes*, 1668, in-12; ses oraisons funèbres de la princesse de Condé et du duc de Candale ont eu de la réputation; on y voit peu de traces du mauvais goût qui régnait alors, et elles prouvent que le père Audiffret était digne de tracer à Fléchier, son neveu et son disciple, la route de la véritable éloquence. Né à Carpentras, le 15 mai 1603, il y mourut, le 6 avril 1659. ST—T.

AUDIFRET (J.-B.), né à Marseille, et mort à Nancy, en 1733, à soixante-seize ans, parcourut avec honneur la carrière diplomatique, et fut successivement envoyé extraordinaire de France à Mantoue, à Parme, à Modène et en Lorraine. Il employa tous ses loisirs à l'étude des sciences géographiques, et commença à publier, en 1689, *la Géographie ancienne, moderne et historique*. Les 2 vol. in-4°., ou 3 vol. in-12, qu'il fit paraître, ne renferment que l'Europe. Dans cet ouvrage, l'auteur com-

bine les événements de l'histoire avec la description des lieux, et, par cette méthode nouvelle alors, et perfectionnée depuis, donne à la science ce degré d'intérêt qu'elle ne peut attendre d'une nomenclature sèche et aride.

L. R—E.

AUDIGUIER (VITAL D'), né, vers 1565, à Clermont, suivant les auteurs du *Dictionnaire historique*, qui ne disent pas où ils ont puisé ce fait, mais plus vraisemblablement à la Ménor, terre dans le Rouërgue, qui appartenait à sa famille. Son père avait dans la magistrature une place qu'il lui résigna. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1590. Son attachement à la cause du roi lui fit souvent courir des dangers, et même il fut blessé par des soldats du parti des ligueurs, en deux occasions. Ce fut à cette époque qu'il entra dans la carrière militaire; il fit plusieurs campagnes, se trouva à un grand nombre d'affaires, et, quoiqu'il eût du courage et qu'il cherchât toutes les occasions de se distinguer, il n'obtint aucun avancement. La paix lui permettant de se retirer, il vint demeurer à Paris, où il se lia d'amitié avec les plus beaux esprits du temps. Il ne manquait lui-même ni d'esprit, ni de goût; son éducation n'avait point été négligée; et, comme il s'aperçut que tous ceux qui faisaient des vers obtenaient facilement l'entrée des meilleures maisons, il se mit à en composer. D'Audiguier n'était point poète, et il n'attachait pas une très-grande importance à ses vers; aussi ne se pressait-il pas de les recueillir. Des malheurs qui lui arrivèrent, achevant de le ruiner, l'obligèrent de se faire une ressource de sa plume. Ce fut alors qu'il se mit à faire des traductions de l'espagnol. Elles eurent la plupart du succès, et l'Académie française, en 1638, les désigna parmi les ouvrages les mieux écrits qu'il y eût dans notre langue. Elles n'ont maintenant aucune réputation, parce que nous en avons de meilleures. Sa traduction des *Nouvelles de Cervantes* et celle des *Aventures de Lazarille de Tormes*, ont été réimprimées le plus souvent. Il a traduit aussi les *Travaux de Persille et de Sigismonde*, de Cervantès, 1626, in-8°. Le *Vrai et ancien usage des duels*, Paris, 1617, in-8°., est un livre curieux, et qui, au jugement de Bayle, n'est pas indigne de conserver une place dans les bibliothèques. Ses poésies ont été imprimées en 1606 et en 1614, et réimprimées en partie dans les recueils du temps. On trouvera la liste de ses ouvrages, dans le *Dictionnaire de Moréri*. On ne peut fixer d'une manière précise l'époque de sa mort; les uns la placent, en 1625, Bayle, en 1630, et d'autres en 1634; mais on s'accorde à dire qu'il fut assassiné. On a confondu notre Vital d'Audiguier avec son neveu, qui se nommait *Pierre*, et on leur a attribué indifféremment les mêmes ouvrages. — Il y a eu aussi un Henri d'AUDIGUIER, sieur de Mazet, avocat-général de la reine-mère, en 1662; celui-ci n'est connu que par des corrections à la traduction d'Héliodore, par Montlyard, 1626, 1628, in-8°., et par une mauvaise brochure in-4°., contre Mézeray. Elle a pour titre le *Censeur censuré, adressé au sieur Sandricourt* (*Fr. Eud. de Mézeray*), *auteur d'un libelle, intitulé: le Censeur du temps.*

W—s.

AUDINOT (NICOLAS-MÉDARD), né à Nancy, débuta au théâtre italien, le 3 janvier 1764, et se retira en 1767, à l'occasion d'un passe-droit qu'on lui avait fait. Pendant les années 1767 et 1768, il exploita le théâtre de Versailles, et revint à Paris en 1769. Son res-

sentiment contre la comédie italienne n'était pas éteint; il loua une loge à la foire St.-Germain, et y plaça des *bamboches*, ou comédiens de bois; chaque figure imitait un acteur de la comédie italienne. La nouveauté de ce spectacle, la ressemblance des personnages piquèrent la curiosité, et les comédiens de bois attirèrent la foule. Audinot avait acheté, dès le commencement de cette année, l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'Ambigu comique; il y construisit une salle, dont il fit l'ouverture au mois de juillet; il y continua ses représentations de comédiens de bois, et y ajouta de petits ballets. En 1770, il prit le titre d'*Ambigu comique*, et substitua, à ses marionnettes, des enfants, auxquels il faisait représenter quelques scènes détachées, telles que le *Testament de Polichinelle*. Il avait mis sur sa toile cette inscription : *Sicut infantes audi nos*. Audinot fut secondé dans son entreprise par Arnoult, qu'il s'associa par la suite. Il obtint de tels succès, qu'il se vit forcé, en 1772, d'agrandir sa salle, où l'on commença à représenter de grandes pantomimes, qui firent la fortune de l'entrepreneur. Il y avait déjà long-temps qu'Audinot avait affermé son théâtre, quand il mourut, le 21 mai 1801. On a de lui: I. *le Tonnelier*, opéra comique à trois acteurs, représenté le 28 sept. 1761, sans succès, et cependant imprimé, 1761, in-8°. Quelques situations théâtrales firent naître l'idée de le remettre au théâtre. M. Quétant se chargea d'y faire des changements. *Le Tonnelier*, joué le 16 mars 1765, eut alors un très-grand succès, et est resté au théâtre. Cette pièce a été réimprimée un grand nombre de fois, et même traduite en allemand, en 1774. II. *Dorothée*, pantomime, précédée des *Preux Chevaliers*, prologue pantomime, 1782, in-8°. Audinot était un excellent acteur pour les rôles dits *à tablier*; ce fut lui qui créa le rôle du Maréchal ferrant, dans la pièce de ce nom. A. B—T.

AUDOIN ou ALDUIN (ALDUINUS HIELDUINUS), est regardé comme le 9e. roi des Lombards hors d'Italie. Cette peuplade, anciennement appelée *Viniles*, qui faisait partie du grand peuple des Suèves, s'était originairement établie sur l'Elbe, et transplantée depuis, par plusieurs migrations, dans la Pannonie. Alduin, commença la conquête de cette dernière contrée, vers l'an 527, et l'avait entièrement achevée en 548. Il eut à combattre, pendant long-temps, les Hérules et les Gépides, peuple goth d'origine, dont le nom signifie *Paresseux*, et ainsi surnommé, parce qu'il n'avait suivi que long-temps après les premiers conquérants Ostrogoths et Visigoths ses frères. Ces Gépides, qui habitaient sur la rive gauche du Danube, dans l'ancienne Dacie, s'y étaient déjà rendus formidables. Audoin détruisit leur armée en 551, et mourut vers l'an 553. Ce prince avait épousé Rodelinde, fille de Hermanfried ou Hermanfroi, roi de Thuringe et d'Amalberge, issue du mariage de Trasimond, roi des Vandales, avec Amalafride, qui fut assassinée en Afrique. Audoin laissa de Rodelinde deux enfants, Alboin Ier., roi des Lombards en Italie (*Voy.* ALBOIN), et un autre fils dont les historiens ne nous ont point conservé le nom. X.

AUDOIN DE CHAIGNEBRUN (HENRI), était chirurgien de la généralité de Paris, dans le milieu du 18e. siècle. Il avait été employé dans les armées du roi, et fut ensuite long-temps médecin des épidémies. Non seulement il étudia les maladies épidémiques qui attaquent les hommes, mais il porta aussi son at-

tention sur celles qui frappent les animaux. On a de lui la *Relation d'une maladie épidémique et contagieuse qui a régné l'été et l'automne de 1757, sur les animaux de différentes espèces dans la Brie*, Paris, 1762, in-12, qui est un des meilleurs ouvrages de la médecine vétérinaire. Goulin, dans des *Mémoires*, a consigné un grand nombre des observations précieuses d'Audoin sur les maladies des animaux. Ce chirurgien a aussi écrit plus particulièrement sur son art et sur l'anatomie; mais ces écrits n'ont rien de bien remarquable; l'un rapproche les différentes méthodes de faire l'opération de la taille; un autre est relatif à la cautérisation des plaies d'armes à feu. Ses *Cartes microcosmographiques*, ou *Description du corps humain*, 1770, in-4°., furent même l'objet d'une contestation entre lui et Chirol, contre lequel il revendiquait cette idée, quoique celui-ci, dès 1762, eût fait paraître sa première *Carte d'angéiologie*.

C. et A.

AUDOUL (Gaspard), né en Provence, avocat à Paris, et membre du conseil de la maison d'Orléans, mort en 1691, est auteur d'un *Traité de l'Origine de la Régale, et des causes de son établissement*, 1708, in-4°. Cet ouvrage est rare; il doit sa célébrité à la censure qu'il a encourue par bref de Clément XI, du 18 janvier 1710. Le parlement supprima le bref du pape, tout en reconnaissant que le livre d'Audoul contient des choses dignes de répréhension, que cependant il ne condamna pas nommément. L'auteur combat avec vigueur, dans ce livre, Bellarmin et Baronius.

A. B—t.

AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric, roi de France, lui avait déjà donné trois fils, lorsque ce prince forma la résolution de se séparer d'elle. Frédégonde, attachée au service de la reine, pour donner à ce prince un prétexte de rompre son mariage, conseilla à Audovère de tenir elle-même, sur les fonds de baptême, le dernier fils dont elle était accouchée pendant l'absence du roi, lui persuadant qu'en se faisant doublement mère de cet enfant, elle en serait plus chère à son époux. A cette époque, l'Église interdisait rigoureusement le mariage entre ceux qui avaient contracté une alliance spirituelle; on fit valoir contre la reine l'union spirituelle qu'elle venait de contracter avec Chilpéric, en devenant marraine d'un de ses enfants, et il la répudia. Il est probable que cette histoire a été inventée à plaisir; car l'évêque, auquel les lois canoniques devaient être connues, se serait opposé au dessein de la reine; et d'ailleurs on sait que Chilpéric n'était pas assez scrupuleux pour chercher des prétextes quand il voulait satisfaire ses passions; il le prouva, en faisant périr, quelque temps après, sa seconde femme, Galesuinte, sœur de la célèbre Brunehaut. Ce ne fut qu'après l'assassinat de Galesuinte, que Chilpéric épousa Frédégonde, dont le bonheur et les forfaits étonnent encore aujourd'hui les esprits réfléchis: cette femme fit étrangler Audovère vers l'an 580, dans le monastère où elle s'était retirée depuis sa répudiation.

F—e.

AUDRA (Joseph), né à Lyon, en 1714, ecclésiastique, professa d'abord la philosophie dans sa patrie. *L'État de la population de la généralité de Lyon*, qui parut sous le nom de *Mézence*, secrétaire de l'intendance, fut le fruit de ses loisirs et de ses liaisons avec l'intendant, M. de la Michaudière. En 1769, l'abbé Audra fut nommé professeur d'histoire,

au collége royal de Toulouse, et remplit cette chaire d'une manière distinguée. La part qu'il prit, dans cette ville, à l'affaire de Sirven, et l'activité de ses démarches pour faire triompher son innocence, le mirent en correspondance avec Voltaire. « Vous » avez dû recevoir, lui mandait l'au» teur d'*Alzire*, le factum des dix-sept » avocats au parlement de Paris, en » faveur de Sirven: il est très-bien » fait; mais Sirven vous devra beau» coup plus qu'aux dix-sept avocats, » et vous aurez fait une action digne » de la philosophie et de vous. » Audra jouissait d'une considération due à ses talents et à ses services, lorsqu'il publia en 1770 le 1er. vol. d'une *Histoire générale.* Voltaire applaudit à cette production, et écrivit à l'auteur: « D'Alem» bert est bien content de votre *Abrégé* » *sur l'Histoire générale.* Quelques » fanatiques n'en sont pas si contents; » mais c'est qu'ils n'ont ni esprit, ni » mœurs. A l'égard de votre sage » hardiesse, vous n'avez rien à crain» dre : il n'y a pas un mot dans » votre écrit sur lequel on puisse » vous inquiéter. On sera fâché; mais » comme les plaideurs qui ont perdu » leur procès. Vous avez d'ailleurs un » archevêque qui pense comme vous, » qui est prudent comme vous, et qui » sera bientôt de l'académie. » Cet archevêque, qui était M. de Brienne, ne justifia pas les assurances de Voltaire. L'abbé Audra se démit de sa place; un mandement de l'archevêque condamna l'ouvrage, sans désigner l'auteur, comme rempli de maximes erronées. Celui-ci, frappé de cette flétrissure, tomba malade d'une fièvre maligne, eut le transport au cerveau, et mourut en vingt-quatre heures à Toulouse, le 17 sept. 1770. Voltaire fut très-sensible à cet événement, qui, dit son éditeur, lui arrachait encore des larmes quelques jours avant sa mort. Une lettre de Voltaire à d'Alembert (21 décembre 1770) donne de plus grands détails sur cette affaire, et justifie la conduite de M. de Brienne, qui mit dans ses procédés tous les ménagements qu'on pouvait désirer, qui soutint seul l'abbé Audra, durant une année entière, contre le parlement, les évêques, l'assemblée du clergé, mais qui se vit enfin obligé de céder aux clameurs (*Voy.* la Note sur le 62e. chap. de l'*Essai sur l'Histoire générale*). N—L.

AUDRAN (CHARLES, ou KARLE). Cet oncle du célèbre Girard Audran naquit à Paris, en 1594, et mourut dans la même ville, en 1674; il était fils de Louis Audran, officier de louveterie sous Henri IV. Ayant commencé à Paris l'étude du dessin et de la gravure, il entreprit le voyage d'Italie pour se perfectionner. Ce fut à Rome qu'il fit connaissance avec Corneille Bloemaert, et qu'il s'identifia, en quelque sorte, avec la manière de ce maître. On a de cet artiste un assez grand nombre d'estampes, d'après le Dominiquin, le Titien, le Cortone, le Guide, l'Albane, Le Sueur, les Carrache et autres grands maîtres; les plus capitales sont une *Annonciation* et une *Assomption.* P—E.

AUDRAN (CLAUDE), né à Paris, en 1597, et mort à Lyon, en 1677, fut le père du célèbre Girard Audran, et c'est là son meilleur titre à l'immortalité. Ses estampes médiocres, quoique d'un assez bon goût, sont peu connues. Il eut trois fils, Germain, professeur à l'académie de Lyon, et dont on a quelques estampes; Claude, et Girard. P—E.

AUDRAN (CLAUDE), peintre, fils du précédent, né à Lyon, en 1641, fut placé d'abord dans l'école de Perrier, et en 1658, vint à Paris, où

Errard le fit travailler dans les appartements de la reine, dont il avait la direction. Charles Lebrun, témoin de sa facilité à peindre, l'employa pour les ébauches des *Batailles d'Alexandre*. De ce moment, Audran ne fut plus que l'imitateur, ou, pour mieux dire, le copiste servile de son nouveau maître; il ne sembla plus voir dans la peinture d'autre manière que celle de cet artiste, et, comme il arrive d'ordinaire, sa réputation en souffrit. Toutefois, les ouvrages de Claude Audran prouvent qu'il aurait pu obtenir une place honorable parmi les artistes de l'école française, s'il eût voulu penser et travailler d'après lui-même. Il fut reçu, en 1675, à l'académie, sur un tableau représentant l'*Institution de l'Eucharistie*, et nommé professeur en 1681. Ses principaux ouvrages sont : une *Décollation de S. Jean-Baptiste*, *S. Denis*, *S. Louis*, et *le Miracle des cinq pains*, la chapelle du château de Sceaux, le grand escalier de Versailles, la galerie des Tuileries, etc. Claude Audran mourut à Paris, en 1684, à l'âge de quarante-trois ans, sans avoir jamais été marié. Ce fut lui qui composa et exécuta, de concert avec le régent, les sujets de *Daphnis et Chloé*, qui furent gravés par Benoît Audran. — Un autre Audran, nommé aussi *Claude*, et neveu de celui-ci, préféra comme lui la peinture à la gravure, où tous leurs parents acquirent plus ou moins de réputation. Il naquit à Lyon, en 1658, et mourut à Paris, en 1734, au Luxembourg. Le genre des arabesques, ou grotesques, est celui qu'il a le plus particulièrement cultivé. Il travailla beaucoup à Versailles, et dans les maisons royales. On ne lui connaît d'autre élève que Wateau. D—t.

AUDRAN (Girard) peut être regardé comme le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé, et comme l'un des artistes qui ont le plus contribué à illustrer le siècle de Louis XIV, en propageant dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont honoré l'école française. Audran naquit le 2 août 1640, à Lyon, où il reçut les premiers éléments de son art, de Claude Audran son père, et de là vint à Paris, pour se perfectionner. Il fut bientôt l'ami de Lebrun, avec lequel il passera à la postérité. Voulant mettre à profit les grandes dispositions dont la nature l'avait doué, et convaincu que, sans une profonde étude du dessin, il est impossible à un graveur d'atteindre à la perfection, il se détermina à faire le voyage d'Italie. Arrivé à Rome, en 1666, il employa trois années à l'étude de l'antique, dont il dessina les plus belles statues; mais ne bornant pas ses travaux à cette seule étude, il s'appliqua aussi à copier avec le crayon et le pinceau, les chefs-d'œuvre de Raphaël, et ceux des autres grands maîtres qui ont contribué à donner tant de célébrité à l'école d'Italie; grava un plafond peint par Pietre de Cortonne, et plusieurs tableaux du Dominiquin. Colbert, qui avait su apprécier les talents d'Audran, et qui voulait les rendre utiles à la France, le fit rappeler par Louis XIV, lui obtint une pension et un logement aux Gobelins. De retour dans sa patrie, cet artiste fut chargé de graver, pour le roi, la suite des *Batailles d'Alexandre*. Cette production immortelle répandit dans toute l'Europe la réputation de Lebrun et celle d'Audran. Plusieurs artistes même, surtout en Italie, trouvèrent plus de correction dans les traductions que dans les originaux. Une multitude d'autres ouvrages mirent le comble à la gloire d'Audran. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on distingue son *Recueil des*

proportions du corps humain, qu'il a gravé d'après ses dessins; son *Martyre de S. Laurent*, d'après Le Sueur; la *Peste d'Eaque*, et le plafond du Val-de-Grâce, d'après Mignard; le *Martyre de Ste. Agnès*, d'après le Dominiquin; la *Femme adultère ; le Pyrrhus ;* le *Coriolan ;* le *Baptéme du Pharisien*, d'après le Poussin, et surtout l'*Enlèvement de la Vérité*, d'après le même. Les épreuves avant la draperie de cette dernière estampe, sont fort rares. L'académie de peinture, qui avait reçu Audran dans son sein, le nomma un de ses conseillers, en 1681. Un grand sentiment de dessin, fier et correct, un burin souple et ferme, un faire large, une touche savante, qui est toujours celle du maître qu'il traduit, caractérisent les productions d'Audran. On ne saurait, sans injustice, lui contester la supériorité sur tous les graveurs qui l'ont précédé ou suivi : les jeunes gens qui courent la même carrière ne sauraient choisir un meilleur modèle. Girard Audran a traité le genre de l'histoire avec la noblesse et la dignité qui lui conviennent. Sans s'attacher à un servile arrangement de hachures, on remarque dans les parties où il a cru devoir en faire usage, qu'il possédait à fond les principes de son art, et qu'il en connaissait toutes les ressources. Son style, sans avoir ce fini précieux, trop souvent le cachet de la médiocrité, est loin de ce désordre et de cette négligence que l'impuissance de mieux faire voudrait présenter quelquefois comme le résultat du savoir et du goût. Entre ses savantes mains, le burin et la pointe semblent s'être métamorphosés en pinceaux, et en avoir acquis l'empâtement et la suavité. Dans sa marche savante, on reconnaît toujours l'artiste habile qui suit pas à pas la nature, qu'il a étudiée et méditée profondément, et le traducteur fidèle qui a approfondi les secrets de son art. Girard Audran termina sa carrière à Paris, en 1703, universellement regretté, autant pour ses qualités aimables et douces, que pour la supériorité de ses talents. P—E.

AUDRAN (Benoît), fils de Germain Audran, graveur à Lyon, né dans cette ville, le 3 novembre 1661, vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, se mettre sous la direction de Girard Audran son oncle. Entre autres ouvrages estimables qu'il a produits, on remarque les *sept Sacrements*, du Poussin; *Alexandre malade*, peint par Le Sueur, et le *Serpent d'airain*, de Lebrun. Louis XIV, juste appréciateur des talents, répandit ses bienfaits sur Benoît Audran, comme il l'avait fait sur toute sa famille. L'académie le reçut au nombre de ses membres, et le nomma l'un de ses conseillers, en 1715. Cet artiste mourut à Louzouer, près de Sens, en 1721, dans une terre acquise du produit de ses talents. — Louis, son jeune frère, né à Lyon, en 1670, et mort à Paris en 1712, fut aussi élève de Girard; dans le nombre de ses productions, on distingue les *Œuvres de miséricorde*, d'après Bourdon. P—E.

AUDRAN (Jean), autre fils de Germain Audran, neveu et élève de Girard Audran, naquit à Lyon en 1667. Sans avoir atteint, comme son oncle, à la sublimité de l'art, il peut être placé au rang des graveurs habiles. Ses *Batailles d'Alexandre* en petit; son *Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin; son *Esther* et son *Athalie*, d'après les Coypel, lui assignent une place distinguée parmi ses confrères. Une vie longue et laborieuse le mit à portée d'exécuter un grand nombre d'ouvrages. Louis XIV lui accorda, en

1707, le titre de son graveur, auquel il joignit une pension et un logement aux Gobelins; l'année suivante, l'académie lui ouvrit ses portes. Jean Audran mourut à Paris, en 1756, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. P—E.

AUDREIN (Yves-Marie), ancien professeur du collége de Quimper, préfet des études au collége de Louis-le-Grand, fut ensuite coadjuteur et vice-gérent à celui des Grassins. Des sermons qu'il avait prononcés lui acquirent quelque réputation, et il fut nommé grand-vicaire *ad honores* de plusieurs évêques. Il publia, dans les premières années de la révolution, un plan d'éducation, dont la base était de retirer l'enseignement aux corporations, et de soumettre tous les élèves à un même mode d'instruction nationale. Nommé député du Morbihan à l'assemblée législative, il fut commissaire pour l'examen des papiers trouvés aux Tuileries après le 10 août 1792. Élu député du même département à la convention, il s'y prononça en différentes époques en faveur des mesures révolutionnaires. Un écrit qu'il publia en juillet 1795, en faveur de la fille de Louis XVI, procura à cette jeune princesse quelques adoucissements dans sa captivité. Rentré, à la fin de la session de la convention, dans la classe des citoyens, il fut nommé évêque de Quimper par une assemblée de prêtres assermentés. Il se rendait dans son diocèse en 1800, lorsque la diligence où il était fut arrêtée par les chouans qui l'en arrachèrent et l'assassinèrent sous les yeux de ses compagnons de voyage. On a de l'abbé Audrein : I. *Discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790 : II. *Mémoire sur l'éducation nationale française*; III. *Recueil de discours à la jeunesse*, 1790, in-12; IV. *Mémoire à l'assemblée nationale sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, 1792, in-8°.; V. *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8°.; VI. quelques Rapports aux assemblées dont il a fait partie. A. B—T.

AUFFRAY (François), gentilhomme breton, et chanoine de St.-Brieux, né sur la fin du 16e. siècle, était encore jeune quand il publia une tragi-comédie morale, intitulée : *Zoantropie*, ou *de la Vie de l'homme, embellie de feintes appropriées au sujet*, Paris, 1614, 1615, in-8°.; il la dédia, par une ode, au cardinal de Bonzi, évêque de Béziers, grand aumônier de la reine. Son canonicat de St.-Brieux en fut peut-être la récompense. Il n'en méritait aucune; car sa pièce est au-dessous du médiocre, tant sous le rapport de l'invention que sous celui du style. Les vers qui se trouvent à la suite ne valent pas mieux. Il fallait qu'Auffray eût bien peu de talent, puisque Colletet, qui n'était pas un juge difficile, dit « qu'il s'exprime si rustiquement, et avec un style si contraint et si barbare, qu'il semble tenir un peu plus de l'air de l'antique langage des Goths et des Vandales que de l'air de notre langue française. » Colletet ajoute qu'il publia en 1625, à St.-Brieux, les *Hymnes et les Cantiques de l'Église, trad. en vers français sur les plus beaux airs de ce temps-là*, et qu'à la fin de ce livre, il y a un assez bon nombre de quatrains et sentences morales tirées de S. Grégoire de Nazianze. W—s.

AUFRESNE (Jean Rival), acteur français, mérite une place distinguée dans les annales du théâtre,

quoiqu'on n'ait joui que peu de temps en France de ses talents. Il naquit à Genève, en 1729, d'un horloger nommé *Rival*, dont J.-J. Rousseau parle dans ses *Confessions*, comme d'un homme d'esprit et de goût. Rival était également lié avec Voltaire, et lui adressa une pièce de vers, intitulée les *Torts*, à laquelle le poète de Ferney fit une réponse qui est imprimée dans ses œuvres. Le jeune Rival, destiné à l'état d'horloger, partageait les goûts de son père pour la littérature, et annonçait un talent distingué pour la déclamation, lorqu'il fut appelé, vers l'année 1757, dans une ville de Normandie, pour des affaires de commerce. Sa passion pour le théâtre lui fit contracter des liaisons avec les comédiens qui y étaient établis; l'un d'entr'eux s'étant trouvé indisposé quelques heures avant la représentation d'une tragédie, on engagea Rival à le remplacer; il hésita quelques instants, mais on flatta sa vanité, et les applaudissements qu'il recueillit le déterminèrent à suivre cette carrière. Sa famille ayant vu avec peine son changement d'état, pour l'apaiser, il quitta son nom, et prit celui d'*Aufresne*, sous lequel il a toujours été connu au théâtre. Après avoir joue dans les principales villes des provinces et dans les pays étrangers, et s'être appliqué à un système de déclamation qui lui était propre, il débuta, le 30 mai 1765, à la Comédie française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna*, avec un brillant succès, et sut vaincre les préventions du public, accoutumé au débit emphatique de la plupart des acteurs de ce temps. Aufresne parlait presque la tragédie, et rappelait, dit-on, à beaucoup d'égards, par le naturel de son débit, la manière de Baron. Sans chercher à discuter ici une question souvent reproduite, on peut dire du moins qu'Aufresne faisait sortir de cette simplicité même des traits sublimes qui subjuguaient les spectateurs; cependant ce naturel, qu'on ne pouvait censurer dans les rôles de *pères* de la haute comédie, qu'il jouait également avec beaucoup de succès, lui fit une foule d'ennemis secrets et intéressés de tous ses camarades. Il fallait qu'il changeât de manière, ou que la Comédie toute entière changeât la sienne: voilà ce qui s'opposa à ce qu'Aufresne fût admis comme sociétaire à la Comédie française. Satisfait du public, mais fatigué de la lutte inégale qu'il avait à soutenir contre ses camarades, il quitta la France. On lit, dans une lettre de Frédéric II, roi de Prusse, à Voltaire, ce passage: « Nous avons eu, l'année » passée, Aufresne, dont le jeu noble, » simple et vrai, m'a fort contenté. » Le Kain va venir ici cet été, et je » lui verrai représenter vos tragédies. » C'est une fête pour moi; il faudra » voir si les efforts de l'art surpassent » dans Le Kain ce que la nature a » produit dans l'autre. » Cette lettre est de l'année 1775. L'année suivante, Aufresne, après avoir fait un voyage en Italie, vint à Ferney, où il reçut de Voltaire les plus vifs applaudissements. « Vous me prêtez par votre jeu » plus d'esprit que je n'en ai, » lui dit ce vieillard, qui flattait parce qu'il aimait à être flatté. Aufresne reçut en Russie un accueil très-distingué de Catherine II, et a continué de jouir de la faveur publique sous les successeurs de cette impératrice: quelques mois avant sa mort, arrivée vers l'année 1806, il a joué ce même rôle d'Auguste dans lequel il avait débuté, et, malgré son grand âge, il y a produit beaucoup d'effet. Cet acteur jouissait de l'estime générale dans le pays où il s'était fixé. P—x.

AUGER (EDMOND), né en 1515, au village d'Alleman, dans le voisinage de Troyes, d'un père qui était laboureur, fit ses études chez son oncle, curé de campagne. On a dit que dans sa jeunesse, il avait été bateleur et qu'il avait mené l'ours dans les rues. Un fait plus certain, c'est qu'il entreprit le voyage de Rome à pied, mendiant son pain, muni d'une lettre de recommandation pour un jésuite de cette ville, qu'il trouva mort à son arrivée. Auger, dépourvu de toute ressource, se fit écrivain public au Campo *de' Fiori*. Cet état ne lui fournissant pas de quoi vivre, il entra au collége des jésuites, en qualité de garçon de cuisine. On s'aperçut bientôt qu'il avait fait de bonnes études. S. Ignace l'admit au noviciat. Il professa les humanités à Pérouse, à Padoue, et la philosophie au collége romain. Son talent pour la chaire se manisfesta dans les exhortations qu'il faisait au peuple dans les rues, selon l'usage des Italiens. Lainez l'envoya, en 1559, en France pour travailler à la conversion des huguenots. Sa mission eut de grands succès dans plusieurs villes du Midi; mais son zèle le porta souvent à des déclamations qui eurent des suites fâcheuses, surtout à Bordeaux. Le fameux baron des Adrets l'arrêta à Valence, et le condamna à être pendu. Il était déjà sur l'échelle pour monter à la potence, lorsqu'un ministre, attendri du discours qu'il prononça dans cette position, obtint sa grâce, dans l'espoir d'en faire un prosélyte de sa secte. Auger, échappé à ce danger, reprit ses missions avec encore plus d'ardeur. Il eut de grands succès en Auvergne, principalement à Issoire, où 1,500 huguenots rentrèrent dans le sein de l'Église. Il ne fut pas moins heureux à Lyon, où il eut l'avantage de rétablir l'exercice de la religion catholique. Chargé de prêcher le carême de 1575, devant Henri III, ce prince le nomma son prédicateur ordinaire, et le prit pour son confesseur. Cette dernière commission lui attira le reproche d'avoir inspiré à son pénitent le goût des petites pratiques d'une dévotion minutieuse, au lieu de le réprimander sur les vices qui déshonorèrent la vie de ce monarque. Ce reproche paraît justifié par l'ouvrage qu'Auger publia, en 1584, sous ce titre : *Métanéologie sur le sujet de l'archi-congrégation des pénitents de l'Annonciation de N.-D., et de toutes les autres dévotieuses assemblées de l'Eglise.* C'est un mélange bizarre de citations profanes et sacrées, pour justifier la confrérie des pénitents blancs, établie par Henri III, et aux processions de laquelle ce prince assistait vêtu d'un sac de toile. Son attachement à la personne de Henri III le rendit odieux aux ligueurs. Ils l'obligèrent de se réfugier à Lyon, puis à Tournon, de passer ensuite en Italie, où il voyagea de ville en ville, regardé comme un excommunié, et alla mourir, en 1591, à Côme, épuisé de fatigue et de chagrin. Le P. Auger se distingua par sa constante fidélité à la cause royale dans un temps et dans un corps où cette qualité était fort rare; ce qui fait dire à l'historien Mathieu « que, s'il eût vécu et qu'on ne lui eût défendu la chaire, il eût fait autant de service que tous les autres de son ordre pouvaient faire de mal. » On a vanté sa modération envers les protestants; mais cet éloge est démenti par plusieurs de ses ouvrages, entre autres, par celui qui a pour titre : *le Pédagogue d'armes, pour instruire un prince à bien entreprendre et à heureusement terminer une bonne guerre.* C'est un vrai manifeste contre

les religionnaires. On doit en dire autant de son *Sacre spirituel*, dont il serait à souhaiter qu'on n'eût à reprendre que le titre ridicule. On a encore de cet auteur une cinquantaine de livres de controverses, oubliés aujourd'hui ; un *Catéchisme* français, grec et latin, dont il se débita, à Paris, en huit ans, près de 40,000 exemplaires ; les définitions en sont claires et justes ; mais les maximes n'en sont pas toujours exactes ; *Breviarium Romanum, cum rubricis Gallicis*, Paris, 1588, 2 vol. in-fol. C'est ce qu'on appelle le *Bréviaire de Henri III*. On dit que le P. Auger avait refusé un évêché, et qu'il avait converti 40,000 protestants. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois. Il était éloquent pour le temps, et fort considéré de tous les gens de lettres. T—D.

AUGER (NICOLAS). Ce comédien, après avoir joué, avec beaucoup de succès, l'emploi des valets, sur le théâtre de Vienne en Autriche, vint débuter à Paris, le 14 avril 1763, dans le même emploi. Ses débuts furent très-brillants, puisque Armand, qui était depuis quarante ans en possession de ces rôles, dit, en le voyant, qu'Auger le ferait un jour oublier. Cependant, le public, après avoir cédé au charme de la nouveauté, ne fut point injuste envers un comédien célèbre, et, quoi qu'on ait publié, Préville conserva la faveur dont il jouissait, et que nulle comparaison ne pouvait lui enlever. Auger était grand ; sa taille était bien proportionnée ; sa figure convenait parfaitement à l'emploi qu'il avait choisi ; sa physionomie avait de la mobilité, et il en abusait quelquefois, en se laissant aller à des grimaces, à des charges outrées ; il en introduisit même dans quelques rôles qui auraient dû lui imposer de la retenue ; telle est celle du gros bâton de réglisse qu'il offrait dans la scène où, jouant le Tartuffe, il cherche à séduire Elmire ; plaisanterie indécente qui a long-temps été répétée comme une tradition théâtrale. Il avait demandé à débuter dans la tragédie ; le froid accueil qu'il reçut dans les rôles d'Huascar et de Warwick lui prouva que le cothurne ne lui convenait nullement : il a cependant joué avec succès quelques rôles qui exigent de la noblesse, tel que celui du Commandeur, dans le *Père de famille*. Auger quitta la comédie en 1782, et mourut à Paris, le 26 février 1783. P—X.

AUGER (ATHANASE), né à Paris, le 12 décembre 1734, ecclésiastique, fut d'abord professeur de rhétorique au collége de Rouen. L'évêque de Lescar, M. de Noé, qui l'avait connu dans cette ville, le fit son grand-vicaire, et l'appelait, en riant, son grand-vicaire *in partibus Atheniensium*, allusion à sa profonde connaissance de la langue de Démosthènes. L'abbé Auger, transporté d'Athènes à Paris, était, en effet, plutôt un philosophe grec qu'un Français du 18e. siècle. Ses traits retraçaient ceux de Socrate, comme sa conduite offrait les vertus du sage de la Grèce. Étranger à toutes les jouissances dont le luxe nous a fait des besoins, son unique passion était l'étude, devenue pour lui une des premières nécessités de la vie. Content d'un revenu plus que modeste, qu'il partageait avec une famille peu aisée, jamais on ne le vit grossir la foule des solliciteurs, et demander les grâces qui vont si rarement chercher ceux qui se contentent de les mériter. Modeste, ingénu, bienveillant, il joignait à la simplicité d'un enfant, la candeur et l'innocence des mœurs patriarchales. Sans fiel, incapable de ressentiment,

docile à la critique, souffrant la contradiction, il sut pourtant dire la vérité aux grands sans les blesser, et trouvait au besoin la chaleur et l'énergie nécessaires pour défendre ces anciens dont la lecture avait fait les délices et l'occupation de toute sa vie. Aussi eut-il le rare bonheur de ne connaître ni ennemis, ni envieux, et ces vers de Sélis, pour son portrait, n'eurent point de contradicteurs :

Voici l'auteur qui réunit
Le cœur, les mœurs, le don d'écrire;
Que jamais on n'entend médire,
Et dont personne ne médit.

Reçu à l'académie des inscriptions, il s'y fit estimer, et encore plus aimer, par sa franchise et sa bonté. Les commencements de la révolution avaient de quoi séduire une ame pure, noble et fière, et qui ne vit, dans les premiers accès de cette fièvre terrible, que le terme des abus et la naissance d'un meilleur ordre de choses; mais cette adhésion aux premiers principes ne put l'entraîner à aucun acte dont il eût à rougir. Cet écrivain estimable, qui cultiva les lettres sans les avilir, leur fut enlevé le 7 février 1792. Son éloge funèbre, par Hérault de Séchelles, qui avait fait avec lui une étude approfondie de la langue grecque et des grands modèles qui l'immortalisent, fut lu à la séance publique de la société des neuf sœurs, le 25 mars de la même année, et imprimé depuis. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harangues de Démosthènes et d'Eschines, sur la couronne*, Rouen, 1768, in-12; II. *Œuvres complètes* de *Démosthènes et d'Eschine*, 1777 et 1788, 6 vol. in-8°. Il est le premier qui ait fait passer dans notre langue tout ce qui nous reste de ces deux orateurs, dont on ne connaissait que quelques discours; mais tout le feu de ces grands maîtres s'éteint sous les mains timides du traducteur. Sa version se recommande par la correction, par l'exactitude; mais elle manque de vie, de chaleur et de noblesse. Cependant, ce grand ouvrage l'occupa dix ans, et son panégyriste nous apprend qu'il le refondit en entier, avant de donner la seconde édition. III. *Œuvres complètes d'Isocrate*, 1783, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent, parce qu'il est plus facile de reproduire la froide symétrie d'Isocrate, que l'éloquence impétueuse et rapide de Démosthènes. Cependant, un critique, sans doute trop sévère, dit que le traducteur savait mieux le grec que le français, et que, si son travail pouvait servir aux études des jeunes gens, il n'était pas fait pour donner aux gens du monde une idée de l'éloquence des anciens, et de l'élégance attique. IV. *Œuvres complètes de Lysias*, 1783, in-8°.; V. *Homélies, Discours, et Lettres choisies de S. Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8°.; VI. *Discours choisis de Cicéron*, 1787, 3 vol. in-12. Il les avait traduits tous, et il avait autant médité l'orateur romain que l'orateur grec. VII. *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et des œuvres de Xénophon*, 1788, 2 vol. in-8°.; VIII. *Homélies et Lettres choisies de S. Basile-le-Grand*, 1788, in-8°. IX. *Projet d'éducation publique, précédé de quelques réflexions sur l'assemblée nationale*, 1789, in-8°.; X. *Catéchisme du citoyen français*. XI. *Des gouvernements en général, et en particulier de celui qui nous convient*, 1791, in-8°.; XII. *Combien il nous importe d'avoir la paix*, 1792, in-8°. XIII. *De la constitution des Romains, sous les rois et au temps de la république*, 1792, 3 vol. in-8°. L'auteur avait consacré plus de trente ans à cet important ouvrage. Il y présente la consti-

tution romaine, d'abord dans son ensemble, ensuite dans chacune de ses parties, et développe l'organisation des trois pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, et leur action simultanée et réciproque. XIV. *De la tragédie grecque*, 1792, in-8°. Ce dernier écrit, qui parut quatre jours après la mort de l'auteur, était destiné à servir de préface à une traduction des trois tragiques grecs, en prose et en vers. Les écrits d'Auger, réunis à Paris, dont la partie posthume a été publiée en 1794 (an 2), forment une collection de 29 volumes, in-8°. La partie posthume, en 10 vol. in-8°., contient la *Constitution des Romains*, et la traduction de tous les Discours de Cicéron. N—L.

AUGEREAU (ANTOINE), en latin *Augerellus*, fut reçu imprimeur libraire à Paris, en 1531. Il paraît qu'il exerça aussi l'état de graveur de caractères; car La Caille, dans son *Histoire de l'Imprimerie et de la Librairie*; pag. 104, dit qu'il fut un des premiers qui tailla des poinçons pour les lettres romaines, l'impression de ce temps-là n'étant presque qu'en lettres gothiques. Les éditions données par Augereau ont été assez estimées : en voici quelques-unes, rapportées dans les *Annales typographiques* de Panzer : I. *Plinii Secundi Historiarum naturæ libri XXXVII*, 1532, in-fol.; II. *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, etc., 1532, in-fol.; III. *le Château de Labour*, et *les Faintises du monde*, 1532, in-12; IV. *le Miroir de Marguerite de France, reine de Navarre*, etc., 1533, in-8°.; V. *Hesiodi opera et dies, græcè*, 1533, in-8°.; VI. *M. F. Quintiliani Instit. orat. lib. XII*, 1533, in-fol.; VII. *Eusebius de præparatione evangel.*, 1534, in-8°.; VIII. *S. Augustini de naturá et gratiá libellus*; 1534, in-12; IX. *Sancti Prosperi de gratiá et libero arbitrio epistola*, 1534, in-8°. La Caille lui attribue encore, *Andreæ Naugerii Patricii orationes duæ*, 1531, in-4°.; *Numerus et tituli cardinalium*, etc., 1533, in-8°. *Oraison de Cicéron pour le rappel de Marcellus*, par Antoine Macault, 1534. Panzer n'a point parlé de ces trois derniers ouvrages. Il est présumable qu'Augereau est mort vers 1535, époque à laquelle il exerçait encore, dit Lottin, dans son *Catalogue des libraires de Paris*; mais dès-lors on ne voit plus d'éditions données par lui. P—T.

AUGIER (JEAN), sieur DES MAISONS-NEUVES, conseiller du roi, contrôleur-général des finances à Orléans, était originaire d'Issoudun, où il occupait la place de maître particulier des eaux et forêts. Il avoue lui-même, dans le seul ouvrage que nous ayons de lui, qu'il n'avait jamais fait d'étude, et que c'est le chagrin seul de la perte de son épouse qui l'a engagé à écrire. Il fit imprimer, en un vol. in-8°., en 1589, le Recueil des vers que sa douleur lui avait inspirés, et il l'intitula : *Torrent de pleurs funèbres.* La vraie sensibilité s'annonce d'une manière moins pompeuse, et tout l'étalage qu'Augier fait de la sienne n'a pu garantir ses vers de l'oubli. W—s.

AUGURELLO (JEAN-AURÈLE), poète latin, né à Rimini, vers 1441, professa les belles-lettres à Trévise et à Venise. Il habita le plus souvent la première de ces deux villes, où il mourut le 24 octobre 1524. Outre la poésie, il cultivait la langue grecque, l'histoire, les antiquités et la philosophie. On l'accusa de s'être adonné à l'alchimie; en effet il composa un poëme intitulé *Chrysopœia*, dans lequel il en-

seigne les moyens de faire de l'or; mais le savant Tiraboschi nie qu'il y ait parlé sérieusement, et qu'il ait cru à ce prétendu art. On dit cependant que Léon X, à qui il dédia ce poëme, lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant que celui qui savait faire de l'or n'avait besoin que d'une bourse pour le mettre. Augurello fit des odes, des élégies, des vers ïambes, des discours, qui ont été vivement critiqués par Jules Scaliger, mais où l'on remarque cependant un mérite au-dessus du commun. L'auteur se montre un des plus heureux imitateurs des anciens. Ces poésies furent imprimées à Vérone, 1492, in-4°., et à Venise, 1505, in-8°. Son poëme de la *Chrysopée* parut à Bâle, 1518, in-4°.; Anvers, 1582, in-8°., et a été réimprimé dans la *Bibliotheca chemica curiosa*, de Mauget; il a été trad. en vers français par François Habert, Lyon, 1548, in-16; Paris, 1626, in-8°. Il écrivit aussi un livre intitulé *Geronticon*, ou de la Vieillesse, dédié à son disciple Pierre Lippomano, depuis évêque de Vérone. G—é.

AUGUSTE (Caïus Julius César Octave), originairement appelé *Caïus Octavius*, était fils de Caïus Octavius, et d'Attia, fille de Julia, sœur de Jules César. La famille des Octaviens était originaire de Vellétri, dans le pays des Volsques. La branche dont sortait Auguste était riche, et tenait à l'ordre des chevaliers. Son père fut le premier qui s'éleva jusqu'à l'ordre des sénateurs. Ce dernier, après avoir été préteur, alla en Macédoine, où il acquit de la réputation dans les emplois civils et militaires. Octave, qui est le sujet de cet article, naquit pendant le consulat de Cicéron, l'an de Rome 689, le 23 septembre de l'an 62 avant J.-C. Il perdit son père pendant son enfance. Par les soins de sa mère et de L. M. Philippus, qu'Attia avait épousé en secondes noces, le jeune Octave reçut à Rome une très-bonne éducation, et fit de tels progrès dans l'art de parler, le plus utile et le plus important de tous dans une république, qu'il prononça publiquement l'éloge funèbre de sa grand'mère Julia, n'ayant encore que douze ans. Son jugement prématuré, et la circonspection de sa conduite, lui attirèrent la faveur de son grand-oncle Jules César, qui annonça le dessein de l'adopter, dans le cas où il n'aurait point d'enfants. Il l'aurait même emmené avec lui en Espagne, pour qu'il apprît l'art militaire sous ses ordres, dans la guerre contre le fils de Pompée, si Attia ne l'eût retenu, sous prétexte qu'il était d'une santé faible. Il se trouvait à Apollonie en Epire, où il étudiait l'éloquence, sous le fameux rhéteur grec Apollodore, lorsqu'il apprit en même temps la nouvelle de la mort tragique de son oncle, et de son adoption par ce dernier. Malgré les timides avis de ses amis, il mit à la voile pour l'Italie, afin de connaître sur les lieux mêmes l'état des choses, et de poursuivre, ainsi que l'occasion s'en présenterait, les espérances que lui donnait l'adoption de Jules César. En débarquant à un petit port près de Brindes, il fut visité par une députation des soldats vétérans réunis en cette ville. Conduit en triomphe, et proclamé l'héritier et le vengeur de César, il déclara solennellement son adoption, et prit le nom de son oncle, en y ajoutant celui d'Octave. Il se mit à la tête des vétérans, intercepta, pour son propre usage, le tribut que les provinces au-delà de la mer envoyaient à la capitale, ainsi que tout l'argent qui appartenait à l'état dans la ville de Brindes, et marcha ensuite vers Rome, en traversant la Campanie. Il

n'avait alors que dix-neuf ans, et s'essayait déjà à la souveraine puissance. A Rome, deux partis divisaient l'état, celui des républicains, qui avait fait périr César; celui d'Antoine et de Lépide, qui prétendait le venger, et qui n'avait réellement d'autre intention que celle d'élever leur pouvoir au-dessus des lois. A cette époque, le dernier parti était triomphant, et le consul Antoine exerçait une autorité presqu'absolue. Octave alla d'abord visiter Cicéron, retiré à sa *villa*, près de Cumes; il lui parut très-avantageux de faire entrer dans ses intérêts ce grand orateur, qui, éloigné des deux partis, conservait encore une grande popularité, et qui d'ailleurs haïssait et redoutait Antoine. Lorsqu'Octave approcha de Rome, la plupart des magistrats, des soldats et des citoyens, allèrent à sa rencontre; mais Antoine ne daigna pas faire attention à son arrivée. La première démarche d'Octave fut d'obtenir la ratification légale de son adoption, ce qui se fit de la manière la plus solennelle. Il alla ensuite voir Antoine, lui offrit son amitié, et lui demanda l'argent que César avait laissé pour payer ses legs. Antoine, qui était blessé du ton de fermeté du jeune héritier de César, et qui croyait trouver en lui un obstacle à son ambition, le traita avec beaucoup de hauteur; mais il ne put détruire l'ascendant que prenait Octave sur le peuple, et chaque jour son rival acquérait de la popularité, à mesure que lui-même perdait de la sienne. Les amis de la famille de César ménagèrent entre les deux rivaux une réconciliation, fondée sur l'intérêt qu'ils avaient l'un et l'autre de s'opposer au parti des républicains. Comme leur ambition était la même, il était difficile que leur union fût durable. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, le cœur toujours dévoré de haine et de jalousie. Leur inimitié était si connue, qu'on accusa Octave d'avoir voulu faire assassiner Antoine. Voyant que son rival assemblait une armée, Octave se rendit en Campanie, réunit un grand corps des vétérans de César, et revint à Rome, quoiqu'il n'y eût aucun caractère public et aucune autorité. Il affectait de se conduire toujours par les conseils de Cicéron, qu'il appelait son père. Voyant que le parti du sénat était très-puissant, il s'y réunit, et accepta un commandement dans l'armée qui devait marcher contre Antoine, déclaré ennemi de l'état. Il accompagna les troupes des nouveaux consuls Hirtius et Pansa, lorsqu'ils marchèrent à Modène pour secourir Décimus Brutus. Dans la première affaire de cette campagne, il donna lieu à ses ennemis de soupçonner sa bravoure; dans la seconde, les historiens s'accordent à dire qu'il remplit tous les devoirs d'un général et d'un soldat. Les deux consuls périrent dans cette bataille, et la circonstance de leur mort parut si favorable à Octave, qui restait le maître d'une armée victorieuse, qu'il fut soupçonné, quoiqu'injustement, d'y avoir contribué. Octave ne resta pas long-temps dans le parti du sénat, qui lui préférait Décimus Brutus, l'un des assassins de César; la haine qu'il portait aux chefs de ce nouveau parti, et le peu d'espoir surtout qu'il y trouvait de réaliser ses secrets desseins, le portèrent à se réconcilier avec Antoine, qui venait de réunir une armée très-nombreuse, et marchait en Italie, après en avoir été chassé. Octave, campé à Bologne, essaya, par le moyen de Cicéron, d'obtenir le consulat; comme cette tentative ne réussit point, il eut soin de cacher son mécontentement, et s'occupa des moyens de se venger. Le sénat,

alarmé de la marche d'Antoine, donna la conduite de la guerre à Octave et à Décimus Brutus. Octave, qui avait fait son traité avec Antoine, au lieu de marcher contre lui, vint à Rome demander, à la tête de son armee, le consulat qu'on lui avait refusé. Les républicains firent quelques préparatifs de résistance; mais les soldats et le peuple étaient trop affectionnés à Octave, pour que ses adversaires eussent quelque espoir de succès. Il fut reçu au milieu des plus vives acclamations, et déclaré consul par le peuple, à l'unanimité des suffrages, quoiqu'il n'eût pas encore 20 ans révolus. Un des premiers actes de son autorité consulaire fut de faire condamner légalement tous ceux qui avaient pris part à la mort de César; il fit ensuite révoquer les décrets portés contre Antoine et Lépide, et les invita à revenir en Italie. Il alla au-devant d'eux, et le lieu de l'entrevue fut une île du Rhenus, aujourd'hui *Reno*, petite rivière qui se perd dans le Pô. Ce fut là qu'ils jetèrent les bases de la fameuse puissance appelée le *triumvirat*, dont le principe était une égale distribution du pouvoir suprême entre les trois chefs, qui devaient gouverner d'après de nouvelles lois, et réformer, disaient-ils, la chose publique. Ce plan fut cimenté par l'horrible proscription qui devait faire périr tous leurs rivaux, tous leurs ennemis, et remplir leurs trésors par les confiscations. Ils se sacrifièrent mutuellement plusieurs de leurs proches et de leurs amis; Octave abandonna Cicéron à la vengeance d'Antoine, qui, à son tour, consentit à la proscription de son oncle Lucius César. Un autre sacrifice qu'on exigea d'Octave fut de répudier Servilie pour épouser Clodia, fille du fameux tribun Clodius et de Fulvie, alors épouse d'Antoine. La terreur devança les triumvirs dans les murs de Rome. A leur arrivée, la ville fut inondée du sang de ses citoyens. Ce fut au milieu de ces proscriptions, dont il faut lire le récit dans Appien, qu'Octave et Antoine firent des préparatifs contre Brutus et Cassius, qui s'étaient rendus maîtres des provinces d'Orient. Ayant conduit leur armée en Grèce, ils rencontrèrent les chefs républicains dans les plaines de Philippes, où cette grande contestation entre le triumvirat et la république fut décidée en deux batailles. Octave, retenu par un accès de fièvre, n'assista point au premier combat, à la suite duquel Cassius se donna la mort. Il se montra dans le second, où l'aile qu'il commandait fut d'abord repoussée, mais qui n'en fut pas moins décisif par la victoire d'Antoine et par la mort de Brutus. Antoine, qui avait gagné la bataille, honora la mémoire de son ennemi; Octave se montra moins généreux, et insulta, disent les historiens, aux restes de Brutus. Après cette campagne, la santé d'Octave se trouva si altérée que, lorsqu'il débarqua à Brindes, on désespéra de sa vie. A son retour à Rome, il eut à remplir la tâche difficile de satisfaire l'avidité des soldats, par la distribution des terres conquises sur le parti vaincu. Cette distribution occasionna de grands troubles; Octave vit plusieurs fois sa vie en danger. Au milieu des scènes tumultueuses qui agitaient toute l'Italie, Octave eut à combattre Fulvie, dont il avait répudié la fille Clodia, et Lucius, beau-frère d'Antoine, qui avaient rassemblé des troupes dans la Gaule cisalpine. Après plusieurs combats, Lucius, le chef de cette nouvelle guerre civile, s'enferma dans Pérouse, et fut

bientôt obligé de capituler. La ville fut mise au pillage, et trois cents sénateurs furent condamnés à mourir, pour expier l'attachement qu'ils avaient montré au frère d'Antoine. Ils invoquèrent l'humanité d'Octave, qui se contenta de leur répondre : « Il faut que vous mourriez. » Ce massacre fut présenté comme une offrande pieuse, offerte à un autel élevé aux mânes de Jules César déifié. Antoine, revenu en Italie, fit, avec Octave, un nouvel accord, par lequel ils se partagèrent le monde romain, laissant à Lépide les provinces d'Afrique. Dans ce partage, Octave eut Rome et les provinces de l'ouest. Alors les proscriptions commencèrent à s'arrêter ; Octave laissa revenir les proscrits qui avaient échappé à la mort, et qui ne pouvaient plus lui faire ombrage ; la paix qu'il avait rendue à l'empire romain ne fut troublée que par la révolte de quelques provinces des Gaules, qu'il alla pacifier en personne, et par la guerre maritime de Sextus Pompée, qui dura plusieurs années, et qui fut mêlée de revers et de triomphes. Octave ne pardonna point à Neptune d'avoir favorisé Pompée dans quelques rencontres ; et, long-temps après, il fit enlever sa statue du cirque où l'on célébrait des jeux publics. Ce fut à son retour des Gaules qu'il épousa la fameuse Livie, alors femme de Claudius Néron, qu'il obligea de divorcer, après avoir répudié lui-même Scribonia, sa troisième femme. Trois mois après son mariage, Livie, déjà mère d'une fille, donna le jour à un fils, nommé Tibère, qui, dans la suite, devint empereur. Bientôt le monde romain n'eut plus que deux maîtres. Dans la guerre contre Sextus Pompée, Lépide, qui était venu en Sicile, avec une armée, eut quelques différends avec Octave ; il voulut faire valoir ses droits à l'autorité ; mais le caractère de ce triumvir était si insignifiant, que toute son armée se rangea sous les ordres d'Octave, qui, dans cette affaire, montra beaucoup de prudence et de présence d'esprit. Lépide fut dépouillé de son autorité triumvirale, et il parut si méprisable, qu'on lui permit de vivre. Octave devait bientôt n'avoir plus de rivaux à l'empire. Antoine, qui avait l'Orient, semblait avoir pris les mœurs des peuples soumis à sa domination ; et, quoiqu'avancé en âge, il se livrait à l'amour et à la volupté, tandis que le jeune Octave se montrait un véritable homme d'état, marchant toujours à son but, et profitant de chaque faute de son collégue. Il avait l'avantage très-important de voir Rome dans son partage, cette ville dont le monde était accoutumé à recevoir des lois ; il sut en profiter, et s'appliqua à se faire aimer du peuple, dont il méritait en quelques points la reconnaissance, pour avoir rendu à l'Italie l'abondance et la paix. La générosité ou la prudence, qui lui fit jeter au feu, sans les ouvrir, plusieurs lettres de sénateurs trouvées parmi les papiers de Pompée, parurent annoncer un gouvernement plus doux ; il ajouta encore à sa popularité, en déclarant solennellement qu'il résignerait la puissance suprême, aussitôt qu'Antoine reviendrait de la guerre contre les Parthes. On s'attachait d'autant plus à lui, qu'il avait l'air de dédaigner le pouvoir ; il parut permettre, plutôt que demander, qu'on le revêtît du titre de tribun perpétuel, qualité populaire, et qui fut son premier pas pour arriver à la puissance suprême. A mesure qu'il se rapprochait du peuple romain, il se déclarait plus ouvertement contre Antoine. Profitant de tou-

tes les occasions de rendre son rival odieux, il acheva enfin de soulever contre lui l'indignation des Romains, en lisant publiquement le testament dans lequel l'amant de Cléopâtre reconnaissait pour héritiers les fils qu'il avait eus de cette princesse. Profitant de la disposition des esprits, Octave fit déclarer la guerre à la reine d'Égypte; et, après avoir levé des forces considérables, de terre et de mer, il s'avança vers le golfe d'Ambracie, rencontra la flotte d'Antoine à Actium, et, secondé par son amiral Agrippa, remporta une victoire qui le rendit maître du monde romain. Il poursuivit son rival en Égypte, et termina la guerre, se moquant, avec sa froideur ordinaire, de la proposition que lui fit Antoine, de terminer leurs différends par un combat singulier, en disant qu'il pouvait trouver un autre moyen de mourir. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il leur fit faire de magnifiques funérailles. Un fils, que son compétiteur avait eu de Fulvie, n'en fut pas moins immolé à sa vengeance ou à sa sûreté; un enfant, appelé *Césarion*, que Cléopâtre, disait-on, avait eu de César, subit le même sort; Octave reçut ensuite en faveur le reste de la famille d'Antoine, et n'usa plus de ses succès qu'avec modération. Il resta deux années dans l'Orient, pendant lesquelles il arrangea toutes les affaires de l'Égypte, de la Grèce, de la Syrie, de l'Asie mineure et des îles. De retour à Rome, il triompha pendant trois jours de suite, avec une grande pompe. Délivré de ses rivaux et de ses ennemis, et maître de l'univers, il eut, dit-on, quelque peine à se décider sur le mode de son autorité future; Agrippa, qui l'avait élevé à l'empire par ses victoires, lui conseilla d'y renoncer; Mécène, qui n'avait point eu de part à ses conquêtes, était d'avis qu'il les mît à profit; il suivit l'avis de Mécène, ou plutôt sa propre inclination; et, fidèle à la politique qu'il avait toujours montrée, il chercha à inspirer au peuple et au sénat le désir de le voir maître absolu de l'empire; il abolit les lois du triumvirat, embellit la ville, et s'occupa de réformer les abus nés au milieu des guerres civiles. A la fin de son 7e. consulat, vingt-sept ans avant J.-C., dans la 36e. année de son âge, il se rendit au sénat, et, dans un discours étudié, proposa d'abdiquer la puissance. Le sénat admira sa modération, et le conjura de garder l'empire. Ce fut alors, disent les historiens, une contestation de civilités qui aboutirent à une satisfaction commune; car Octave continua à gouverner l'empire par le sénat, et le sénat se gouverna toujours par Octave. Il reçut alors un nom qui exprimait la dignité de sa personne et de son rang; et ce nom fut celui d'*Auguste*. Auguste réunissait en lui le pouvoir, 1°. d'*imperator* ou empereur, dont la signification fut étendue, et qui le constituait commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer, l'arbitre de la paix et de la guerre; 2°. de proconsul, que lui donnait une suprématie légale sur toutes les provinces qu'il pouvait visiter; 3°. de tribun perpétuel, qui rendait sa personne inviolable, et qui lui donnait le droit de s'opposer à tous les actes publics; 4°. de censeur ou surveillant des mœurs; 5°. de souverain pontife ou de chef de la religion. Il avait de plus une dispense d'observer les lois, suivant sa volonté. A toutes ces prérogatives, on ajouta le titre vénérable de père de la patrie, qui semblait faire considérer son peuple, ou plutôt le genre humain, comme sa famille. Cependant, tous ces pouvoirs, tous ces honneurs, ne lui furent pas conférés à la fois, et ne se trouvèrent réunis sur sa tête qu'après un

intervalle de plusieurs années. Il limita lui-même au terme de dix ans, son autorité, laissant aux circonstances le soin de la renouveler. Il abandonna au sénat la nomination des gouvernements des provinces, à l'exception, cependant, de celles qui étaient exposées aux attaques de l'ennemi, et dans lesquelles se trouvaient rassemblées les légions; il conserva au peuple le droit de choisir les principaux magistrats. L'esprit de sa politique fut toujours de conserver les anciens noms et les anciennes formes, persuadé que les formes et les noms ont plus d'empire sur l'esprit des peuples, que les institutions elles-mêmes. Un de ses plus grands soins était de rendre sa domination insensible, et de cacher la main qui tenait les rênes du monde; il rejeta jusqu'aux noms qui pouvaient déplaire, et, sur toutes choses, la qualité de dictateur, détestée dans Sylla, et odieuse dans César même. Le peuple courut au devant d'une autorité dans laquelle il voyait encore quelque chose de l'ancien gouvernement. « A la » réserve, dit un moderne, de quel- » ques ames fières que rien ne peut » contenter, chacun se faisait hon- » neur de l'apparence de la république, » et n'était pas fâché, en effet, d'une » douce et agréable domination. » Le règne d'Auguste appartient plus à l'histoire générale qu'à la biographie; nous nous contenterons d'en retracer un rapide tableau. Il eut plusieurs guerres à soutenir en Afrique, en Asie, et surtout dans les Gaules et en Espagne, où les légions, animées par sa présence, eurent beaucoup de peine à triompher des Cantabres. Ses armes soumirent l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie; elles continrent les Daces, les Numides et les Éthiopiens. Il fit une alliance avec les Parthes, qui cédèrent l'Arménie, et rendirent les drapeaux enlevés à Crassus et à Antoine. Après avoir pacifié la terre et la mer, Auguste ferma, pour la troisième fois, l'an 744 de Rome, le temple de Janus, qui n'avait été fermé que deux fois avant lui; mais cette paix ne tarda pas à être troublée par la défaite de Varus, qui perdit trois légions dans une bataille contre les Germains, commandés par Arminius (*voy.* Arminius), et se tua lui-même après sa défaite. La nouvelle de cet échec affligea vivement Auguste, qui laissa croître sa barbe et ses cheveux, et s'écria souvent, dans ses accès de douleur : « Varus! imprudent Varus! « rends-moi mes légions! » Cependant, les Germains furent contenus par Tibère, et cessèrent de donner de sérieuses alarmes au chef de l'empire. Auguste, pendant la paix, fit un grand nombre de réglements utiles, et s'occupa de perfectionner son gouvernement, en corrigeant les abus; il donna une nouvelle organisation au sénat; il s'occupa de la réforme des mœurs, surtout dans ce qui concerne les mariages, qu'il encouragea; il fit aussi des lois somptuaires; régla la discipline de l'armée, qu'il avait besoin de contenir; rétablit l'ordre dans les jeux du cirque et dans les spectacles, et travailla à l'embellissement de Rome, qu'il se vanta, avec raison, de laisser de marbre après l'avoir trouvée de brique. Il fit plusieurs voyages, afin de porter partout, selon l'expression de Paterculus, les bienfaits de la paix qu'il avait donnée au monde. Il visita la Sicile et la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Gaule, etc.; fonda, dans plusieurs contrées, des villes et des colonies. Les peuples lui élevèrent des autels, et, par un décret du sénat, le mois de *sextilis* prit le nom d'Auguste. On conspira deux fois contre la vie d'Auguste; Cœpio, Murena, Egna-

vius, etc., furent découverts et punis. Cinna fut plus heureux; après avoir conspiré contre Auguste, il obtint son amitié. La générosité d'Auguste ne fit qu'augmenter l'affection des Romains, et diminua le nombre des mécontents. Dès-lors, il n'eut plus d'ennemis, ni au dedans, ni au dehors; il ne trouva plus d'obstacles à sa volonté, ni à sa puissance, et le maître de l'empire ne pouvait plus avoir de vœux à former, s'il eût gouverné sa propre maison avec autant de bonheur qu'il gouvernait l'univers. Les dérèglements de sa fille Julie l'affligèrent vivement; il se montra même cruel en cette occasion, et traita plus sévèrement ceux qui avaient attenté à l'honneur de sa famille, que ceux qui avaient attenté à sa vie. L'histoire dit qu'il se laissa gouverner, dans sa vieillesse, par Livie, la seule personne, peut-être, qu'il eût véritablement aimée. Après avoir perdu ses enfants, et tous les jeunes princes en qui il avait placé ses espérances pour lui succéder, il ne trouva plus que Tibère, dont il connaissait les mauvaises qualités, pour gouverner après lui l'empire. Son âge avancé, et sa santé, qui s'affaiblissait tous les jours, lui fit enfin désirer le repos. Il venait de faire un voyage vers la côte de Campanie, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Nole, où il se mit au lit, et attendit patiemment les approches de la mort. Le dernier jour de sa vie, disent les historiens, il demanda un miroir, et fit arranger ses cheveux et son visage; alors, faisant venir ses amis autour de son lit, il leur demanda s'il avait bien joué son rôle sur le théâtre de la vie. Lorsqu'ils lui eurent exprimé leur assentiment: « Ainsi donc, » ajouta-t-il, en se servant des paroles que prononçaient les acteurs à la fin des pièces, « adieu, battez des mains. » Quand ils se furent retirés, il fit à Livie de tendres adieux, et rendit dans ses bras les derniers soupirs. Il mourut le 19 du mois qui portait son nom, l'an 14 de J.-C., et de Rome, 765, à l'âge de soixante-seize ans. Si le dernier trait de la vie d'Auguste est authentique, il peut servir à expliquer son caractère, sa politique, et même sa fortune. Il est certain que sa conduite fut toujours calculée et réfléchie, et qu'il eut le grand avantage de rester froid et impassible, au milieu d'un empire agité. Il marcha toujours à son but, sans jamais laisser pénétrer ses desseins. L'effet de cette politique était si sûr, que, sans être un grand guerrier, il profita de la guerre pour arriver à l'empire; il profita de toutes les passions qu'il ne partageait point, et, souvent des qualités qu'il trouva dans les autres. Il vainquit Brutus par Antoine, et Antoine par Agrippa; il changea plusieurs fois de parti, sans rien changer à ses projets, et devint enfin le maître, sans que la haine ou la jalousie eussent pu le deviner. Toute sa vie, il parut refuser l'empire qu'il avait désiré, et, cinq fois, il offrit d'abdiquer une puissance qu'on le priait toujours de retenir entre ses mains. Auguste est un des hommes dont on a dit le plus de bien et le plus de mal. Après avoir promené dans l'empire toutes les fureurs de la guerre civile, il fit connaître aux Romains toutes les douceurs de la paix; et l'histoire est obligée de répéter qu'il aurait dû ne jamais vivre, ou ne jamais mourir. Dès le lendemain de la bataille d'Actium, il regarda comme ses sujets tous les Romains qu'il avait combattus, et les traita avec modération; il oubliait facilement les injures personnelles, et souffrait qu'on fît devant lui l'éloge de Pompée, de Caton et de Brutus. On peut dire qu'il donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne; il ranima

l'agriculture, encouragea les arts, et les fit aimer. Doué d'un goût exquis, et d'un esprit qui s'appliquait à tout, il cultiva et protégea les lettres, et mérita d'attacher son nom à l'une des époques les plus honorables pour l'esprit humain. Après une longue vie, il mourut regretté de l'univers, qu'il avait troublé dans sa jeunesse, moins grand peut-être que César, mais d'un esprit plus réglé; ce qui a fait dire qu'il eût été plus glorieux d'être dans l'armée de César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste. Après sa mort, Drusus communiqua au sénat quatre petits livres écrits de sa main; le premier contenait quelques réglements relatifs à la cérémonie de ses obsèques; le second était un journal des principales actions de sa vie, qui furent gravées sur les colonnes d'airain qui soutenaient le frontispice de son mausolée. Une grande partie de ce journal a été conservée sur un ancien marbre trouvé dans la ville d'Ancyre. Le troisième livre contenait un abrégé des forces et des dépenses de l'empire; le quatrième était un recueil d'instructions pour ses successeurs, qu'il détournait d'entreprendre de nouvelles conquêtes. Les funérailles d'Auguste furent célébrées avec une grande pompe. La maison où il était né, celle où il était mort, furent changées en sanctuaires. Livie se mit à la tête des prêtresses de cette nouvelle divinité. Elle fit compter 10,000 sesterces à un sénateur qui affirma, par serment, qu'il avait vu l'ame d'Auguste monter au ciel. On érigea partout des temples au prince déifié, et un nouvel ordre de prêtres fut institué en son honneur. Tibère lui consacra un sanctuaire dans son propre palais, et choisit vingt-un prêtres parmi les sénateurs. Auguste s'était exercé dans la poésie; il avait composé une tragédie d'*Ajax et Ulysse*, un livre d'épigrammes, et un poëme, intitulé : *la Sicile*. On a souvent cité ces vers sur l'*Énéide*, qu'Auguste sut assez apprécier pour la dérober aux flammes, malgré les dernières volontés de Virgile :

Ergo ne supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas; ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis?
Sed legum servanda fides; suprema voluntas
Quod mandat, fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potiùs legum veneranda potestas
Quam tot congestos noctuque dieque labores
Hauserit una dies !....

Les fragments qui nous restent d'Auguste ont été recueillis par J. Rutgers, et publiés par J. A. Fabricius; Hambourg, 1727, in-4°. Ce volume contient différents opuscules relatifs à Auguste. M—D.

AUGUSTE, dit le PIEUX, duc de Saxe, fils de Henri-le-Pieux, naquit le 31 juillet 1526, fut d'abord administrateur de l'évêché de Mersebourg, succéda, en 1553, à son frère Maurice, dans l'électorat de Saxe, et reçut, treize ans après, de l'empereur Maximilien II, l'investiture de ses états, avec dix étendards, solennité qui fut la dernière de ce genre en Allemagne, les investitures d'apparat étant tombées en désuétude. L'électeur Auguste dissipa, en 1563, une révolte suscitée par les partisans de Jean-Frédéric, duc de Saxe, fils de l'électeur déposé, et fit arrêter et conduire à Vienne ce prince aussi malheureux que son père, et dont les états furent donnés à son frère Guillaume. Les réformés ayant voulu s'introduire dans les états d'Auguste, ce prince les en écarta, et fit dresser le fameux corps de doctrine connu sous le nom de *Formule de concorde*, pour réunir les luthériens qui commençaient à se diviser. Il s'opposa, en 1582, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien, soutenant qu'on ne pouvait l'admettre

sans donner atteinte aux libertés germaniques, attendu le ton impérieux que prenait, pour le faire adopter, le chef de l'Église catholique. L'avis d'Auguste fut suivi par tout le parti protestant. Ce prince mourut le 11 février 1586, après avoir embelli la Saxe de plusieurs édifices publics, et dépensé des sommes considérables à faire bâtir le château d'Augustenbourg; mais ses finances étaient en si bon ordre, qu'il laissa dans son trésor dix-sept millions d'écus. — Son fils, CHRISTIAN Ier., lui succéda. B—P.

AUGUSTE II (FRÉDÉRIC), électeur de Saxe et roi de Pologne, second fils de Jean-George III, électeur de Saxe, et d'Anne-Sophie, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, naquit à Dresde, le 12 mai 1670. La nature l'avait doué d'une force et d'une adresse qui le firent réussir, dès sa première jeunesse, dans les exercices du corps, et une éducation très-soignée lui inspira, pour les occupations de l'esprit, un goût dont l'influence se retrouve dans tout le cours de sa vie. La guerre que l'Europe entière faisait alors à Louis XIV, l'appela sur les bords du Rhin, où son père, joint à l'électeur de Bavière, commandait l'armée de l'Empire. Il se distingua dans plusieurs rencontres; mais l'entreprise des impériaux sur la Franche-Comté n'ayant pas eu de succès, la campagne ne fut que défensive, et le jeune prince n'eut aucune occasion brillante de se faire remarquer. Il n'en apprit pas moins de ses ennemis l'art de la guerre : il devait déjà au séjour qu'il avait fait en France, avant la rupture de la trève de Ratisbonne, cette élégance de ton, ce goût du luxe et des arts qui, dans la suite, firent regarder la cour de Saxe comme la plus brillante d'Europe, après celle de Louis XIV. En 1691, l'électeur son père étant mort, Auguste alla à Vienne, où il se lia d'une étroite amitié avec l'archiduc Joseph, depuis empereur, sous le nom de *Joseph Ier*. Cette amitié l'attacha pour long-temps aux intérêts de l'Autriche. La mort de son frère aîné, Jean George IV, l'ayant rendu maître de la Saxe, il accepta, en 1695, le commandement de l'armée impériale destinée à repousser les Turks, qui se préparaient à entrer dans la Transylvanie, et se rendit à Péter-Waradin pour marcher de là au secours du comte Vétérani, chargé de garder les passages de cette province. Il arriva trop tard: le comte, battu à Lugos, avait été fait prisonnier, et les débris de son armée rejoignirent avec peine celle de l'électeur, qui, après avoir apaisé les troubles de la Transylvanie, et mis les frontières en état de défense, retourna à Vienne pour demander de nouvelles forces. Dans la campagne suivante, Auguste fit avancer les impériaux, et forma le siége de Temeswar; mais il fut bientôt contraint de le lever; les Turks se préparaient à l'attaquer dans ses retranchements. Il les prévint, et engagea avec eux, sur les bords du Begh, une action où la victoire resta indécise; il fit habilement une retraite difficile, et vint camper, le 30 août 1696, à Oltatsch, où il quitta l'armée pour aller consacrer ses soins, son argent et ses troupes à l'acquisition du trône de Pologne, que se disputaient plusieurs rivaux. Jean Sobieski avait laissé trois fils; mais la cour de France n'avait pas oublié qu'en 1672 ce prince, ne soupçonnant pas qu'il dût bientôt régner, avait écrit à Louis XIV, au nom des grands de Pologne, «pour lui demander de leur donner pour roi, ou Turenne, ou Condé, ou un prince de Conti, encore enfant, dont Turenne serait le tuteur.» Turenne et Condé étaient morts; mais le prince de Conti n'était plus en-

fant, et l'abbé de Polignac, ambassadeur de France en Pologne, fit agir en sa faveur tous les ressorts de l'intrigue et tous les pouvoirs de l'éloquence. Tout semblait servir ses projets; la plupart des prétendants avaient été écartés. Jean Przependowiski, castellan de Culm, engagea tout à coup l'électeur de Saxe à se mettre sur les rangs, et l'abbé de Polignac craignit bientôt de ne pouvoir vaincre un adversaire si redoutable. Le cardinal Radziejowski, primat du royaume, ainsi que le plus grand nombre des palatins, soutenaient le prince de Conti; mais Auguste était aux frontières; il vendait ses droits sur quelques-uns de ses états d'Allemagne, pour avoir de l'argent, et employait cet argent à acheter des suffrages; il abjurait le luthéranisme pour embrasser la religion des nouveaux sujets qu'il voulait gagner: la diète s'assembla le 25 juin 1697. Une double élection fut faite le 27; Auguste confirma lui-même la sienne, en entrant aussitôt en Pologne avec dix mille Saxons. La corruption et l'effroi l'emportèrent sur l'adresse du ministre français; l'électeur de Saxe fut couronné à Cracovie, le 15 septembre, et le prince de Conti, après s'être présenté devant Dantzig, fut obligé de revenir en France, laissant son rival possesseur d'une couronne plus difficile à conserver qu'à conquérir. Auguste ne tarda pas à s'en apercevoir. « Élevé, dit Rhulières, dans les » préjugés des souverains, il crut » qu'il lui serait facile de régner arbi- » trairement dans un pays en proie à » tant de désordres.... Il conçut de cette » facilité même, avec laquelle il avait » acquis le royaume, l'espoir dangereux » d'y rendre son autorité absolue. Il vio- » la toutes les conditions qui lui avaient » été prescrites, et, pour conserver » auprès de lui, sous le nom de trou- » pes auxiliaires, l'armée saxonne qu'il » avait juré, à son couronnement, de » renvoyer en Saxe, il chercha à en- » gager la république dans une nou- » velle guerre. » L'occasion s'en présenta bientôt. Par le traité d'Oliva, conclu le 7 mai 1660, la Pologne avait cédé à la Suède la plus grande partie de la Livonie. Auguste, en montant sur le trône, avait fait serment de la rejoindre à ses états; le roi de Danemarck et le czar Pierre Ier. s'engageaient à l'attaquer de leur côté; Charles XII, encore très-jeune, semblait peu propre à la défendre. Auguste fit marcher ses troupes, et parut bientôt à leur tête pour former le siége de Riga. Il eût emporté la place, sans la fermeté du gouverneur, le vieux comte Dalberg. Le siége traînant en longueur, Auguste saisit un prétexte pour se retirer sans honte; la ville était pleine de marchandises hollandaises; les États-Généraux firent faire des représentations à la cour de Pologne, et « le » roi, dit Voltaire, consentit à lever » le siége, plutôt que de causer le moin- » dre dommage à ses alliés, qui ne fu- » rent point étonnés de cet excès de » complaisance, dont ils surent la vé- » ritable cause. » Des motifs déterminants se joignirent à ce prétexte: Auguste apprit la défaite de ses alliés; Charles XII venait de battre le roi de Danemarck sous les murs de Copenhague, et ce prince avait été obligé de se racheter par le traité de Travendahl, conclu le 18 août 1700; Pierre Ier. avait été battu à Narva, et Charles se disposait à pénétrer en Pologne. Auguste sentit la nécessité de songer à se défendre, plutôt qu'à conquérir. Dans une entrevue qu'il eut avec le czar, les deux monarques contractèrent une étroite alliance, se promirent réciproquement 50,000 hommes de troupes, et, après s'être

livrés pendant quinze jours à des excès d'intempérance qui étaient dans les mœurs de l'un et dans les goûts de l'autre, se séparèrent pour aller veiller à la sûreté de leurs états. Alors s'engagea cette lutte digne de l'histoire, et qui a trouvé un historien digne d'elle. Charles XII et Pierre Ier. y attirent seuls les regards ; leurs noms ont jeté un tel éclat, qu'Auguste II, éclipsé, n'est guère connu de la plupart des lecteurs que comme l'ennemi de l'un et l'allié de l'autre : cependant, il fit tout ce que pouvait faire un prince habile et vaillant; il avait à combattre, avec ses fidèles Saxons, l'insubordination polonaise et la bravoure suédoise. Ce royaume, qu'il avait payé si cher, était plein de ses ennemis, que son despotisme avait irrités. Il n'était pas assez fort pour ramener l'unité dans ce désordre : il avait moins une véritable fermeté, qu'une bravoure à toute épreuve, et cet amour opiniâtre du trône, qui naît de l'habitude de régner. Charles XII, bien conseillé par son ministre, le comte de Piper, ne parut jamais le considérer que comme un usurpateur, monté sur le trône en dépit des Polonais, et sépara constamment de la cause du roi celle de la république. Aussi n'eut-il que les troupes saxonnes à combattre; encore Auguste ne pouvait-il pas en faire entrer beaucoup en Pologne : la nation s'y opposait continuellement. Ce fut auprès de Riga que se livra la première bataille ; Auguste ne put s'y trouver, parce qu'il était malade ; en son absence, le maréchal de Sténau la perdit, et rentra dans la Lusace, laissant Charles maître de la Courlande et de la Lithuanie, et, entre autres, de cette petite ville de Birsen, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant. « Ce fut dans cette place, » dit Voltaire, qu'il conçut le dessein » de détrôner le roi de Pologne, par » les mains des Polonais eux-mêmes. » Il eut peu de peine à y réussir ; le cardinal Radziejowski, qui s'était opposé autrefois à l'élection d'Auguste, se mit secrètement à la tête du parti qui voulait le détrôner ; la diète, convoquée à Varsovie le 2 déc. 1701, se sépara sans avoir rien fait que prouver au roi l'état chancelant de son autorité; il envoya à Charles XII la comtesse de Kœnigsmarck, sa maîtresse, pour obtenir une paix avantageuse ; elle ne put obtenir une audience, et, lorsque le primat se rendit lui-même dans le camp suédois pour négocier, Charles lui dit tout haut : « Je ne donnerai point la paix aux » Polonais qu'ils n'aient élu un autre » roi. » Le primat informa tous les palatins de cette réponse : Auguste vit qu'il fallait combattre ; il fit venir 12,000 Saxons, rassembla l'armée polonaise, dite armée de la couronne, et marcha au-devant de son ennemi. Les deux armées se rencontrèrent le 13 juillet 1702, entre Varsovie et Cracovie ; Auguste avait 24,000 hommes ; Charles n'en avait que 12,000 ; mais dès le commencement de l'action, les Polonais lâchèrent le pied, et, malgré la bravoure des Saxons, malgré les efforts de leur prince, qui les ramena trois fois à la charge, Charles remporta une victoire complète, poursuivit Auguste, entra après lui dans Cracovie, en sortit pour le poursuivre encore, et ne se fût arrêté qu'après l'avoir atteint, s'il ne s'était cassé la cuisse en tombant de cheval. Auguste profita de l'intervalle que lui laissait cet accident pour regagner des partisans en Pologne ; la justice de ses plaintes, l'affabilité de ses manières, la facilité de ses promesses, entraînèrent les palatins convoqués à Lublin :

le ministre que l'empereur Léopold avait envoyé à la diète contribua à les ramener ; ils promirent à Auguste une armée de 50,000 Polonais, et donnèrent six semaines aux révoltés pour venir demander pardon à leur roi ; mais ces révoltés formaient aussi à Varsovie une diète ou confédération redoutable que Charles XII, guéri de sa chute, se préparait à appuyer. Il marcha tout à coup contre les restes de l'armée saxonne qui s'étaient rassemblés à Pultusck, et le maréchal de Stenau, battu de nouveau, eut peine à se sauver avec deux régiments. Thorn, Elbing, Marienbourg tombèrent au pouvoir du vainqueur; le 19 avril 1704, la diète de Varsovie déclara Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne; un interrègne fut publié; on fixa le 12 juin suivant pour l'élection d'un nouveau roi; la voix publique et la volonté de Charles appelaient au trône Jacques Sobieski; mais le roi détrôné sut encore écarter ce rival. Sobieski chassait aux environs de Breslau avec son frère Constantin; trente cavaliers saxons, envoyés par Auguste, les saisissent à l'improviste et les emmènent prisonniers à Leipzig: leur frère Alexandre refusa une couronne que sa générosité lui défendait d'accepter aux dépens de son aîné. Charles se vit un moment embarrassé pour trouver un roi: Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, reçut enfin dans Varsovie, le 12 juillet 1704, un honneur qu'il désirait peu, et que, malgré son courage, il défendit ensuite faiblement, parce qu'il n'avait point d'ambition. Auguste, accoutumé à enlever ses rivaux, et qui lui-même s'était vu sur le point d'être enlevé près de Cracovie, par le général suédois Reinschild, qui, l'ayant surpris à table, l'avait forcé de s'enfuir jusqu'à Sandomir, résolut de marcher brusquement sur Varsovie, où Stanislas était resté avec sa famille, une garde polonaise peu sûre, et 1500 Suédois, commandés par le comte de Horn. L'électeur de Saxe touchait aux murs de la ville, avec 20,000 hommes, avant qu'on se doutât de son approche: Stanislas s'enfuit précipitamment; le comte de Horn et ses Suédois furent faits prisonniers; Auguste rançonna durement une capitale infidèle; le nonce du pape, qui l'avait accompagné, menaça de l'excommunication tous les prélats qui l'abandonneraient; mais la surprise d'une ville et la colère de la cour de Rome étaient de faibles secours contre Charles XII, que Stanislas avait rejoint, et qui ne tarda pas à chercher Auguste, soigneux de l'éviter. En vain le monarque détrôné s'efforça de tromper son ennemi par des marches rapides et multipliées; en vain le comte de Schulenbourg, à qui il avait confié l'infanterie saxonne, passa l'Oder sous les yeux de Charles, et exécuta une retraite glorieuse; en vain Auguste eut à Grodno une nouvelle entrevue avec le czar Pierre, qui fit entrer en Pologne un corps considérable de Moscovites: la fortune de Charles triompha de tant d'efforts; le général suédois Reinschild remporta, près de Frauenstadt, le 13 février 1706, une victoire complète sur le comte de Schulenbourg. Auguste commença à trembler pour ses états héréditaires; la fidélité des Saxons méritait qu'il portât désormais sur eux toute sa sollicitude; il fit fortifier Dresde, garnit de troupes la Lusace et toutes ses frontières; mais un pays épuisé ne pouvait opposer qu'une faible résistance à une armée victorieuse: Charles pénétra en Saxe, et ces mêmes Saxons qui, depuis dix ans, combattaient sans murmure pour conquérir à leur prince

des états étrangers, ouvrirent partout leurs portes à l'ennemi qui venait le dépouiller de ses états héréditaires. L'électeur était resté en Pologne avec les Moscovites ses alliés; sentant enfin la nécessité de faire la paix, mais, forcé de négocier secrètement pour ne pas se brouiller avec le czar qui voulait la guerre, il envoya des députés à Charles, et leur donna ses pleins pouvoirs. « Allez, leur dit-il en propres » mots, tâchez de m'obtenir des con- » ditions raisonnables et chrétiennes ». Charles en imposa de fort dures; il exigea qu'Auguste renonçât à la couronne de Pologne, reconnût Stanislas pour roi, abandonnât l'alliance de la Russie, renvoyât libres les princes Sobieski, les prisonniers de guerre, et livrât tous les déserteurs. Pendant que les députés s'efforçaient d'obtenir quelqu'adoucissement, ce prince lui-même, forcé par les Russes, qui ignoraient cette négociation, de livrer bataille au général suédois Mardefeld que Charles avait laissé en Pologne, remportait, près de Kalisch, une grande victoire, rentrait dans Varsovie, et y faisait chanter un *Te Deum*, lorsqu'on lui rapporta la réponse de Charles. L'électeur fut tenté de profiter d'un moment de prospérité; il accusa ses plénipotentiaires d'une précipitation déplacée; mais il n'était plus temps : continuer la guerre, c'était exposer la Saxe à de nouvelles dévastations. Auguste signa le traité qu'on lui proposait, et alla, le 18 décembre 1706, rendre visite à Charles, dans son camp d'Alt-Ranstædt. Pour comble d'humiliation, il se vit forcé d'écrire une lettre de félicitation à Stanislas, en lui envoyant les pierreries et les archives de la couronne, moyennant quoi il redevint paisible possesseur de son électorat, et rentra dans Dresde, où il reçut, peu après, la visite inattendue du roi Charles, qui, marchant contre la Russie, vint *incognito* passer quelques heures avec l'électeur étonné. Celui-ci ne démentit point, en cette occasion, sa réputation de loyauté; il ne voulut pas écouter les insinuations de son premier ministre, le comte de Flemming, qui lui conseillait de ne pas laisser partir son redoutable ennemi. Rendu à ses premiers sujets, Auguste ne s'occupa d'abord que de leur bonheur : il s'appliqua à réformer l'administration et la jurisprudence; il créa de nouvelles chaires dans les universités, et fonda un collége pour l'éducation de la noblesse : les lettres fleurirent sous sa protection; Dresde dut à ses soins de beaux édifices; mais son humeur guerrière ne l'avait pas quitté, et son goût pour le faste l'entraînait souvent à des dépenses ruineuses. En 1708, il fit *incognito* la campagne des Pays-Bas contre la France; en 1709, il se vit rappelé dans ce royaume qu'il avait quitté avec tant de regret, quoiqu'il n'y fût ni puissant ni aimé; Charles XII, battu à Pultawa, ne pouvait plus soutenir le roi qu'il avait fait : le comte de Flemming préparait depuis plusieurs mois les Polonais à rentrer sous la domination d'Auguste. Ce prince protesta contre le traité d'Alt-Ranstædt, rentra en Pologne, où il fut bien accueilli, accorda aux partisans de Stanislas une amnistie générale, engagea le pape à relever ses sujets de leur serment de fidélité envers ce prince, et publia, le 18 août, un long manifeste pour se justifier de ce qu'il redevenait roi, après y avoir renoncé. Comme il demandait un jour à un gentilhomme polonais ce qu'il pensait de cette pièce diplomatique, celui-ci lui répondit : « Il fallait dire tout simplement : At- » tendu que le roi de Suède a été battu » à Pultawa, je suis remonté sur le » trône. » Auguste reprit avec le scep-

tre ses deux projets favoris, se venger des Suédois et asservir les Polonais : ils occupèrent le reste de sa vie. Pour réussir dans le premier, il eut à Thorn une entrevue avec le czar Pierre, et les deux monarques, de concert avec le roi de Danemarck, firent entrer leurs troupes en Poméranie. La Suède, malgré l'absence de son roi, et l'épuisement où elle se trouvait, repoussa ces attaques : le comte de Steinbock remporta, près de Gadebusch, le 20 décembre 1712, une grande victoire sur les alliés, qui furent obligés de lever le siége de Stralsund et de Wismar. Les Turks firent une diversion qui, bien que peu vigoureuse, ne laissa pas d'effrayer et d'occuper les confédérés; le roi de Prusse prit la Poméranie en séquestre : enfin, en 1714, un congrès s'ouvrit à Brunswick pour la pacification des états du Nord. Les prétentions exagérées de tous les souverains qui y avaient des députés ne laissaient aux amis de la paix que de faibles espérances, lorsque Charles XII, de retour à Stralsund, manifesta l'intention de recommencer la guerre avec acharnement. Une nouvelle ligue, dont le roi de Pologne était le principal moteur, se forma contre lui; Stralsund, inutilement défendu par Charles, se rendit, le 21 décembre 1715. La Suède semblait toucher à sa ruine; mais les projets du baron de Gœrtz, qui méditait une alliance entre ce royaume et la Russie, portèrent la désunion parmi les confédérés : le czar fut sur le point de s'unir avec Charles XII pour détrôner Auguste et rétablir Stanislas. La défiance régnait entre les cours du Nord; elles s'épiaient mutuellement, lorsque la mort de Charles XII, en 1718, mit un terme à cet état d'inquiétude. Auguste fit sa paix avec la Suède, pour consacrer tous ses soins, tantôt aux querelles que lui suscitait la noblesse polonaise, tantôt aux fêtes qu'il se plaisait à donner. En remontant sur le trône de Pologne, il avait repris, comme on l'a déjà dit, le dessein d'y rendre son pouvoir absolu : le séjour des troupes saxonnes semblait lui en fournir les moyens; ces troupes, dispersées dans tout le royaume, y subsistaient aux dépens de la noblesse qu'elles opprimaient, et qu'insultaient, dans sa misère, le luxe et les plaisirs de la cour. Une confédération fut bientôt formée pour résister à ces vexations. Tout à coup, la cavalerie saxonne se vit attaquée et détruite sur tous les points. Fidèle à ce précepte héréditaire chez les Polonais : « Brûlez vos maisons, et errez » dans votre pays, les armes à la main, » plutôt que de vous soumettre au pou» voir arbitraire, » un simple gentilhomme, nommé *Ledukoski*, se mit à la tête de la nouvelle ligue. Auguste eut recours à la médiation du czar; en 1717, la paix fut conclue entre la république et le roi; les troupes saxonnes sortirent du royaume, et « Auguste, renonçant alors, dit Rhu» lières, au dessein d'asservir cette » nation par la force, ne chercha plus » qu'à la corrompre et à la séduire.... » Il s'abandonna à la mollesse et au » luxe. Son plus beau régiment de » dragons fut donné à un de ses plus » dangereux voisins, à Frédéric-Guil» laume, roi de Prusse, en échange » de douze grands vases de porce» laine. Sa cour était fastueuse et po» lie.... Les Polonais, dont les mœurs » sont faciles, se livrèrent à tous les » dangers de son exemple, et si les » premières années de ce règne avaient » augmenté les désordres de l'état, » celles qui suivirent y ajoutèrent bien» tôt le désordre des mœurs. » On lit avec étonnement le détail des fêtes que ce monarque donna au roi et au prince

héréditaire de Prusse qui étaient venus le visiter : une armée, campée à Mühlberg, près de l'Elbe, offrit à ces souverains le spectacle d'une bataille fictive, où la vérité des tableaux n'était égalée que par leur magnificence. C'était le plus souvent aux dépens de la Saxe que le roi de Pologne étalait un luxe si somptueux. Cependant, il se faisait aimer de ses sujets, et soutenait avec dignité l'éclat de son rang dans les cours d'Europe, envoyait le comte de Hoym complimenter Louis XV sur son mariage avec la fille de Stanislas, cherchait à s'agrandir en Allemagne aux dépens de la succession de Charles VI, en refusant d'approuver la pragmatique sanction de cet empereur, projetait de céder aux puissances voisines quelques provinces de la Pologne, afin de les engager à le soutenir dans son dessein de rendre la royauté héréditaire dans sa maison, et unissait ainsi, par une bizarre alliance, des sentiments généreux à des habitudes despotiques, le goût des plaisirs aux soucis de l'ambition, et l'inquiétude d'une humeur guerrière à la mollesse d'une vie voluptueuse. La mort vint mettre un terme à ses fêtes et à ses projets. Comme il se rendait, en 1733, à une diète convoquée à Varsovie, la gangrène se mit à une plaie qu'il avait à la cuisse, et il mourut dans cette ville, le 1er. février de cette année. On cite de lui plusieurs mots pleins de bonté et de sagesse. Il accordait aux catholiques et aux protestants une égale tolérance. Sa femme, Christine Eberhardine, fille du margrave de Brandebourg-Culmbach, n'ayant jamais voulu renoncer au luthéranisme, il ne fit rien pour l'y contraindre; mais ce refus empêcha cette princesse d'être couronnée reine de Pologne. Il donna ordre un jour, au primat et aux sénateurs, de faire cesser quelques vexations exercées par les catholiques contre les protestants : « J'ai été établi de Dieu, » leur dit-il, pour protéger mes sujets » sans exception, et pour les maintenir » dans leurs priviléges, conformément aux lois du royaume. » — Il laissa de sa femme, un seul fils, FRÉDÉRIC-AUGUSTE (*V.* l'article suivant); mais il eut de ses maîtresses, un grand nombre d'enfants, entre autres, le célèbre MAURICE, comte de Saxe, que lui donna la comtesse de Kœnigsmarck (*Voy.* son article). Le *Dictionnaire historique* de Bâle (Supplém., tome I, p. 968), a donné la liste des maîtresses et des enfants naturels d'Auguste II.

G—T.

AUGUSTE III (FRÉDÉRIC), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et succéda, en 1733, à son père, dans l'électorat de Saxe. Vers la fin de la même année, Louis XV voulut placer sur le trône de Pologne Stanislas Leczinski, dont il avait épousé la fille; mais la France était trop éloignée pour envoyer assez de troupes dans ce royaume. Une partie de la noblesse polonaise, retirée du champ d'élection, et soutenue d'une armée russe, élut Auguste III, qu'elle opposa à Stanislas, protégé par la cour de France; cependant Auguste ne fut universellement reconnu roi de Pologne que dans la diète de pacification ouverte à Varsovie, en 1736. Quoique dépourvu des grandes qualités de son père, ce prince marcha en apparence sur les mêmes traces, se ruinant en magnificences, en musique et en tableaux, sans s'y connaître. Sa physionomie épaisse et muette n'avait aucun caractère, et son esprit était si borné que jamais il ne put apprendre la langue de son royaume; son unique passion fut pour la chasse, et il abandonna tous les soins du gouvernement au

comte de Brulh, son favori, assez adroit pour que ce monarque médiocre, mais orgueilleux et jaloux de son autorité, crût toujours l'exercer lui-même. Pour satisfaire chaque jour aux nouvelles fantaisies d'Auguste, le favori chargea en Saxe, la banque de l'état, de plus de billets qu'elle n'avait de fonds, et mit à l'enchère tous les emplois de la république. Du reste, le maître et le favori n'eurent point d'autre système politique qu'une entière dépendance de la Russie. Tandis qu'Auguste portait tranquillement le sceptre de la Pologne, de longs orages politiques, excités par son élection, exerçaient leurs ravages dans d'autres contrées. Ce prince préférait le séjour de Dresde à celui de Varsovie, parce que les forêts de son électorat étaient plus agréables pour la chasse que celles de son royaume, et parce qu'étant ennemi de toute représentation, il n'était pas obligé de tenir une cour à Dresde; mais ses longues absences laissaient le gouvernement de Pologne dans une sorte d'inaction : jamais les diètes ou les assemblées de la nation ne furent plus orageuses et plus inutiles par l'entêtement de leurs membres. Pendant toute la durée de ce règne, la nation s'assembla toujours vainement, et presque toujours les prétextes les plus frivoles suffirent pour faire rompre les diètes. Auguste paraissait aisément consolé quand la saison était favorable pour retourner en Saxe, et l'un des plus grands royaumes de l'Europe resta pendant près de trente années sans aucune sorte d'administration. Toutefois, sous cette espèce d'anarchie régulière, la Pologne paraissait heureuse et tranquille : il n'en fut pas de même de la Saxe. Alarmé de l'accroissement subit de la puissance prussienne, le roi de Pologne forma, comme électeur de Saxe, une alliance avec la reine de Hongrie, s'engageant à faire marcher au secours de la reine une armée de 30,000 hommes, au moyen de subsides que l'Angleterre et la Hollande promirent de lui payer. Cette armée, réunie à l'armée autrichienne, s'étant avancée en Silésie, y essuya une entière défaite. Le roi de Prusse attaqua la Saxe, et battit de nouveau, le 15 décembre 1745, l'armée de l'électeur, à la vue même de Dresde. Auguste abandonna précipitamment sa capitale, prit soin de sauver les tableaux et les porcelaines, et oublia les archives de l'électorat, qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Auguste se réfugia dans son royaume; mais son ministre préféra le secours des Russes à celui d'une armée polonaise. L'électeur-roi ne recouvra la Saxe, l'année suivante, qu'en vertu d'un traité humiliant, et moyennant un million d'écus d'empire, qu'il paya au roi de Prusse. En 1756, il se vit enveloppé dans la guerre de sept ans par ce même monarque, qui pénétra de nouveau en Saxe, sous prétexte de prévenir les entreprises hostiles de la reine de Hongrie et de son allié. L'électeur-roi essaya en vain de détourner l'orage, en faisant faire à Frédéric II des propositions de neutralité; pour réponse, il ne reçut que ces mots accablants : « Tout ce que vous me propo- » sez ne me convient pas. » Auguste sortit de Dresde le 10 septembre, et se rendit au camp de Pirna, où 17,000 Saxons étaient campés. Frédéric s'empara de nouveau de Dresde, investit l'armée saxone, et l'obligea, le 15 octobre, de se rendre par capitulation. Le même jour, Auguste se retira au château de Kœnigstein, et de là à Varsovie; mais son autorité, déjà peu respectée en Pologne, le fut moins encore après la perte de son électorat. L'avènement

de Catherine II au trône de Russie fut une source de nouveaux malheurs pour Auguste. Le duc Charles son fils, ayant été attaqué en Courlande par les Russes, qui voulaient son expulsion, Auguste ne put résister à cette nouvelle infortune. Atteint d'une maladie dangereuse, la situation de son fils l'occupait nuit et jour ; mais la Saxe, restée depuis six ans à la discrétion de la Prusse, lui ayant été rendue à la paix d'Huberts, en 1763, cette heureuse nouvelle suspendit ses chagrins. Le séjour de Dresde se presenta à son esprit comme un asyle contre le malheur qui le menaçait en Pologne, par les efforts de la Russie pour éloigner du trône de Pologne les princes Saxons, devenus alliés de la France. Les mouvements des troupes russes firent prendre à Auguste la résolution de fuir de son royaume, et, malgré sa faiblesse, il partit à la hâte pour la Saxe, abandonnant pour jamais la Pologne. Arrivé à Dresde, il s'y plongea dans l'inaction qu'il chérissait; mais un violent accès de goutte lui étant remonté dans la poitrine, il mourut le 5 octobre 1763. Ce prince, malgré ses malheurs, et des intentions droites, laissa une mémoire peu recommandable. En montant sur le trône de Pologne, il avait embrassé, comme son père, la religion catholique, dans laquelle ses descendants ont persévéré, quoique la confession d'Augsbourg soit la seule établie en Saxe. — Son fils, Frédéric-Christian Léopold, lui succéda dans l'électorat de Saxe, et Stanislas Poniatowski sur le trône de Pologne.

B—P.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. *V.* Brunswick.

AUGUSTE (Guillaume), prince de Prusse, général en chef de l'armée prussienne, second fils de Frédéric-Guillaume Ier., naquit à Berlin, le 9 août 1722. Ce prince était le favori de son père, et ne le quittait presque jamais. Lorsque son frère Frédéric II fut monté sur le trône, le prince Auguste Guillaume se distingua dans les deux premières campagnes de Silésie, et surtout à la bataille de Hohenfriedberg (le 4 juin 1745). En mai 1756, il fut fait général de l'infanterie, et contribua à cerner le camp des Saxons, près de Pirna, au commencement de la guerre de sept ans. Il ne déploya pas moins de bravoure dans la bataille de Lewositz. Le roi, son frère, lui remit le commandement de l'armée qui avait été battue à Kollin; mais mécontent de la retraite que fit le prince aux environs de Zittaw, il lui écrivit une lettre fort dure. Le prince désespéré, quitta l'armée, tomba malade et mourut le 12 juin 1758, à Oranienbourg. Frédéric II montra dans cette occasion, une dureté qui étonnerait, si elle n'était pas d'accord avec les autres traits de son caractère. La correspondance qui eut lieu entre les deux frères a été publiée en 1769, sous le titre d'*Anecdotes pour éclaircir l'histoire de la maison de Brandebourg et de la dernière guerre :* il est impossible, en la lisant, de ne pas s'intéresser au prince. Son autre frère, le prince Henri, fut si affecté de cette mort, et si irrité de la conduite du roi, qu'il ne put jamais la lui pardonner entièrement.

G—T.

AUGUSTE d'Udine, poète latin du 16e. siècle, se nommait *Graziani*, et prit, selon l'usage de ce temps-là, les noms de *Publius Augustus Grazianus ;* mais il se bornait le plus ordinairement à celui d'Auguste. Sur une médaille frappée en son honneur, on lit, autour de sa figure couronnée de laurier, ces simples mots : *Augustus vates.* On a imprimé un livre de ses odes, sous ce titre : *Augusti vatis*

Odæ, Venise, 1529, in-4°. Elles sont précédées d'une vie de l'auteur, où l'on apprend qu'il professa les belles-lettres à Trieste et à Udine sa patrie, qu'il aimait beaucoup l'astronomie, et qu'il chanta quelquefois dans ses vers les événements futurs, ce qui fait voir que c'était plutôt l'astrologie que l'astronomie qu'il cultivait; qu'enfin il avait fleuri sous trois empereurs, Frédéric IV, Maximilien et Charles-Quint, dont le premier lui avait décerné la couronne de laurier. Il mourut à Udine, où on lui érigea un tombeau de marbre, avec cette courte inscription.

Augustus vates hic situs est.

G—É.

AUGUSTI (Frédéric-Albert), naquit en 1696, à Francfort-sur-l'Oder, de parents juifs qui, à l'époque de sa circoncision, lui donnèrent les noms de *Josué Ben Abraham Herschel*. Ayant fait ses études à Bresci, en Lithuanie, il voulut se rendre à Constantinople, mais il fut réduit en esclavage, et racheté par un négociant Polonais; il fit ensuite de nouvelles études à Cracovie et à Prague, et fut, en 1722, converti au christianisme, par le surintendant luthérien Reinhard, dont il avait, par hasard, fait la connaissance à Sondershausen. Après son baptême, il étudia de nouveau, à Gotha et à Leipzig, devint, en 1734, pasteur à Eschenberg, dans le duché de Gotha, et y mourut, en 1782, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa vie fut exemplaire, et on ne peut avoir de doute sur la sincérité de sa conversion. On lui doit de très-bonnes apologies de la religion chrétienne, contre les juifs, et des ouvrages utiles : I. *Diss. de adventûs Christi necessitate, tempore templi secundi*, Leipz., 1794, in-4°.; II. *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*, Gotha, 1731, in-4°. III. *Mystères des juifs, concernant le fleuve miraculeux Sambathion*, et les *Juifs rouges pour l'explication du v. 12, du ch. XVII du Second livre des rois*, Erfurt, 1748, in-8°. (en allemand); IV. *Notice sur les Karaïtes*, ibid., 1752, in-8°. (en allemand); V. *Dissertationes historico-philol. in quibus Judæorum hodiernorum consuetudines, mores et ritus, tam in rebus sacris, quam civilibus exponuntur*, ibid., 1753, in-8°. Ses écrits sont tous indiqués dans le *Répertoire des auteurs allemands morts*, de 1750-1800, par J. G. Meusel, Ier. vol., pag. 118. Un ami d'Augusti a publié sa Vie, rédigée sur les matériaux qu'il fournit lui-même : elle a paru en allemand, à Erfurt, en 1791, in-8°.

S—R.

AUGUSTIN (S.), naquit à Tagaste, petite ville d'Afrique, le 13 nov. 354, sous le règne de l'empereur Constance. Lui-même nous a laissé de grands détails sur sa vie, dans son livre des *Confessions*. De tous ses ouvrages, il n'en est aucun qui ait plus contribué à jeter de l'intérêt sur S. Augustin. La science, les vertus, la constance des saints sont un objet d'éternelle vénération; la piété de S. Augustin avait ce caractère d'amour passionné pour Dieu, qui, dans tous les siècles, a toujours séduit et entraîné; les récits qu'il a faits de ses fautes, de son orageuse jeunesse, l'effet progressif des sentiments religieux sur son ame, qui resta encore long-temps faible, après avoir été persuadée, tout cela le rend moins étranger à notre humanité, que la plupart des autres pères de l'Église. Les *Confessions* de S. Augustin sont une prière continuelle; il s'adresse sans cesse à Dieu avec une sorte de familiarité d'adoration, singulière et touchante; il le supplie de lui donner la lumière nécessaire pour découvrir

les fautes qu'il a pu commettre dans tous les temps de sa vie, et il exhale avec force des sentiments de honte et de repentir. Ses scrupules ont, par fois, trop de subtilité, c'est là le défaut de son génie; les écoles de philosophie, le goût particulier aux Africains, et le caractère général de l'esprit à cette époque, l'ont quelquefois éloigné de la simplicité. S. Augustin raconte comment il fut élevé par les soins d'une mère pieuse, Ste. Monique, qui désira ardemment de le rendre savant et religieux; il s'accuse d'avoir mal répondu à cette éducation. Mais dès son enfance, on démêle en lui les penchants qu'il sanctifia depuis; on les retrouve toujours au milieu de ses fautes; à peine savait-il parler, qu'il priait Dieu ardemment de lui éviter les punitions que ses maîtres lui faisaient craindre. N'est-ce pas la piété la plus sincère et la plus ardente que puisse montrer un enfant? Dans ses études, les règles de la grammaire, l'étude du grec, tout ce qui demandait un travail positif le rebutait; mais il fondait en larmes en lisant la mort de Didon, et il ne pouvait se séparer de ces fables de l'antiquité, qui animaient son imagination : telle fut la direction que prit son esprit. Un peu plus tard, il commença à se livrer avec ardeur aux passions de la jeunesse. Dès l'âge de seize ans, il conçut un penchant violent pour les femmes, et goûta avec ivresse les plaisirs des sens. Sa mère s'en affligeait; son père, nous dit-il lui-même, s'en inquiétait moins; il lui importait surtout que son fils devînt docte, éloquent, et capable d'acquérir de la gloire et de la fortune. Ses parents, rassemblant leurs modiques ressources, parvinrent à l'envoyer à Carthage pour achever ses études; jusqu'alors c'était à Madaure qu'il avait été enseigné. Il continua à se livrer aux plaisirs avec un avide empressement. Cependant, il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât à de honteuses débauches. « Eh qu'est-ce qui faisait mon » plaisir, s'écrie-t-il, sinon d'aimer et » d'être aimé? » Aussi s'attacha-t-il uniquement à une femme qu'il aima pendant quinze ans avec fidélité, dont il eut un fils, et qu'il ne quitta que lorsqu'il commença à réformer sa vie. En même temps il s'appliquait avec soin à la rhétorique et à l'éloquence, et se préparait à suivre la carrière du barreau; il s'accuse du goût extrême qu'il avait alors pour les représentations de théâtre; il y trouvait des émotions conformes aux sentiments auxquels il se livrait. Il était dans sa 19e. année, étudiant avec zèle les lettres et l'éloquence, lorsqu'il vint à lire un livre de Cicéron, nommé *Hortensius*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Ce livre renfermait une exhortation à la philosophie; il fit en lui une soudaine révolution; et dès-lors il conçut une ardeur incroyable pour la vérité et pour la sagesse; mais le philosophe qui avait éveillé en lui ce sentiment, était loin de le satisfaire. S. Augustin se trouva ramené vers cet amour de Dieu, qu'il avait sucé avec le lait, et qui lui était entré bien avant dans le cœur. Dès-lors il chercha à combler cet intervalle immense qui sépare les premières notions de la sagesse humaine, des sommets célestes de la religion. Il était en cet état d'anxiété où met la recherche des plus hautes vérités, lorsqu'il entendit professer les systèmes des manichéens. Il en fut séduit, et embrassa leur secte avec un grand zèle. Il trouva que leurs raisonnements étaient bien liés, et résultaient d'une dialectique qui procédait régulièrement. Son cœur n'était point satisfait; il lui semblait souvent que les manichéens le conduisaient à de

grandes absurdités ; mais accoutumé à la philosophie humaine, il se contentait d'un systême, dès qu'il rendait compte d'une difficulté. Le manichéisme se fondait alors sur deux erreurs principales : l'existence des deux principes, et la persuasion que ces deux principes étaient deux substances subtiles, inhérentes à la matière ; c'était un panthéisme double et matériel, mêlé d'une physique ridicule, de superstitions magiques, et de fables grossières ; où l'imagination africaine trouvait moyen de déployer quelques séductions. S. Augustin devint non seulement manichéen, mais il entraîna plusieurs de ses amis dans son erreur ; et y demeura attaché pendant neuf ans. De plus en plus ébranlé par les difficultés qu'il se faisait, et par les absurdités que l'étude des physiciens et des astronomes lui laissait apercevoir dans le manichéisme, mais ne sachant que substituer à ce systême, sentant le besoin de ne pas laisser sans solution les questions qui importent le plus à tout homme qui pense, il n'abjurait pas positivement sa secte. C'était la philosophie d'Aristote qui le tenait pour ainsi dire renfermé dans les absurdités des manichéens. Accoutumé à croire que toutes nos idées ont nos sens pour unique principe, il ne pouvait s'élever à aucune notion spirituelle ; la matière et ses propriétés étaient les seules vérités qui lui semblassent exister. Une des choses qui contribua à le dégoûter davantage des manichéens, ce furent ses conversations avec Fauste, le chef de la secte. On lui avait annoncé que toutes ses objections seraient résolues par cet habile sophiste ; il vit un homme agréable, mais peu savant, plus spirituel que profond, et détournant adroitement les questions pour éviter les difficultés. Pendant ces neuf années, S. Augustin croissait toujours en savoir, en éloquence, en méditation ; les peines de la vie et le développement de son esprit le rapprochaient de plus en plus des idées de la vraie religion. La perte de son meilleur ami, qu'il vit mourir avec les consolations chrétiennes, la douleur continuelle de sa mère, qui s'affligeait de le voir manichéen, tout contribuait à le pousser au but qu'il devait atteindre. Après avoir professé l'éloquence, soit à Carthage, soit à Tagaste ; après avoir composé son premier ouvrage, *De la beauté et de la convenance*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, il se rendit à Rome ; c'était un théâtre plus digne de ses talents ; d'ailleurs, le désordre des mœurs de Carthage lui était odieux. Il se déroba furtivement aux larmes de sa mère, et quitta l'Afrique ; il passa peu de temps à Rome, et alla remplir à Milan une place de professeur d'éloquence, à laquelle il fut nommé. S. Ambroise, occupait le siége de Milan, et ses saintes prédications étaient célèbres. L'amour de l'éloquence attira d'abord S. Augustin, et, peu à peu, il en vint à goûter non seulement la diction, mais aussi la doctrine du prélat. Les livres des platoniciens contribuèrent encore à le tirer d'erreur. Cette philosophie idéale remplit son ame d'une noble flamme, le souleva au-dessus du matérialisme, dont il ne pouvait sortir, et le plaça tout-à-fait sur le seuil de la religion ; car Platon et l'école d'Alexandrie étaient arrivés aux notions les plus raisonnables de la Divinité ; ils avaient dégagé Dieu et l'ame humaine de toute idée matérielle. Ainsi, S. Augustin apprenait de S. Ambroise à révérer l'Évangile, et de Platon à se faire une idée de l'essence divine ; mais il n'avait pas encore uni ces deux choses par le lien de la révélation, en quoi

consiste le vrai fondement de la religion. Sa mère vint le joindre; Alype et Nébride, ses vertueux amis, vinrent vivre avec lui. Ses méditations devenaient de plus en plus profondes, sa vie prenait chaque jour plus de gravité; il marchait d'un pas rapide vers la religion : il était convaincu; mais quitter tout attachement à la terre lui paraissait trop rude. Il reconnut facilement le néant de la gloire et de l'ambition; mais il ne pouvait arracher de son cœur les plaisirs de l'amour. Il quitta la femme avec laquelle il vivait, mais peu après il en prit une autre. Il lut l'Écriture-Sainte, et, pour la première fois, il en sentit toute la puissance. Ses agitations, ses combats redoublaient; tout le poussait vers une sublime résolution; enfin, un jour qu'on lui avait raconté comment deux officiers de l'empereur venaient d'abandonner leur brillante existence pour vivre chrétiennement, il sentit en lui un mouvement extraordinaire, et une lutte décisive s'engagea dans son ame. Il quitta son ami Alype; il ne pouvait plus parler, tant il était agité. Il alla se coucher sous un figuier; se roulant par terre, versant des torrents de larmes; il demanda à Dieu de lui donner plus de force. Alors, il lui sembla entendre une voix, qui disait : » Prenez, et lisez; » il se leva, et prenant les *Epîtres* de S. Paul, il les ouvrit au hasard, avec une inexprimable angoisse. Il y lut : « Ne vivez pas dans » les festins ni dans l'impudicité. Re» vêtez-vous de N. S. J.-C., et ne cher» chez pas à contenter votre chair sui» vant les désirs de votre sensualité. » Dès ce moment, il se sentit tranquille et soulagé; son sort fut fixé. Cette scène, la plus sublime peut-être qui puisse se passer dans le cœur d'un homme, est dépeinte d'une façon admirable dans les *Confessions*; on ne saurait rien lire de plus vrai et de plus élevé. Cette époque de sa vie a paru si intéressante, que l'Église, par un privilége que S. Augustin ne partage qu'avec S. Paul, l'a consacrée par une fête particulière, qui se célèbre le 5 du mois de mai. Dès-lors, il ne s'occupa plus qu'à vivre saintement; il se retira à la campagne avec quelques amis, qui, se réglant toujours sur lui, étaient devenus de pieux chrétiens. Ste. Monique présidait à cette sainte société, où l'on se livrait sans cesse à de religieux entretiens et à des études assidues. S. Augustin élevait, en outre, avec soin et amour, son fils Adéodat, qui donnait de grandes espérances. Dans cette retraite, il composa divers ouvrages. Ses amis recueillaient les conférences qu'ils avaient avec lui, et plusieurs nous sont parvenues. Il fit un livre contre les académiciens et leur septicisme; un autre sur la vie bienheureuse, où il soutient que la connaissance et l'amour de Dieu peuvent, dès cette vie, conduire à la béatitude; un troisième, intitulé : *De l'Ordre*, où il essaie à montrer comment les biens et les maux sont compris dans l'ordre de la providence, et passe ensuite à tracer l'ordre qu'il faut suivre dans les études pour arriver à la connaissance des choses incorporelles : il fit aussi ses *Soliloques*, qui sont une peinture de l'état de son ame, et de la jouissance qu'il éprouvait à dompter le reste de ses passions, pour servir et aimer Dieu uniquement. Ce fut ainsi qu'il se rendit digne du baptême; il le reçut, dans sa trente-troisième année, des mains de S. Ambroise, en même temps qu'Alype et Adéodat. Il résolut alors de retourner en Afrique : ce fut à cette époque qu'il perdit sa mère. Ce lui fut une cruelle douleur, que la religion seule put adoucir. Il passa encore quelque temps à Rome, où, continuant sa vie stu-

dieuse, il fit les livres des mœurs de l'Église contre les manichéens, et de la grandeur de l'ame. Il commença aussi son ouvrage sur le libre arbitre. De retour en Afrique, il vendit ses biens pour en donner le produit aux pauvres, et conserva seulement de quoi vivre frugalement, en commun, avec quelques amis. Cependant, ses écrits et ses travaux sur la religion allaient toujours se multipliant. Il vivait ainsi depuis trois ans, lorsqu'un jour, étant à l'église d'Hippone, l'évêque qui était vieux, témoigna le désir d'ordonner un prêtre qui pût l'aider et lui succéder; le peuple se saisit de S. Augustin, et le força à promettre qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique. Il se faisait une idée si sévère des devoirs du ministère, qu'il obéit à la voix publique avec crainte et douleur. Dès-lors, il commença à prêcher avec un incroyable succès; la piété se répandait à sa voix, l'Afrique s'emplissait de monastères. Une foule de disciples se pressait autour du prédicateur, qui exerçait à la fois l'empire de la religion, de la philosophie et de l'éloquence. Il rassembla, comme à Tagaste, dans une maison contigüe à l'église, des serviteurs de Dieu que son exemple porta au renoncement des choses du monde. Là, on recevait des enfants pour les instruire, des catéchumènes pour les disposer au baptême. Plusieurs autres églises en tirèrent des colonies pour faire de semblables institutions, qui furent la pépinière de l'épiscopat. Ces communautés de prêtres et de clercs ont servi, dans ces derniers temps, de modèle à l'érection des séminaires. S. Augustin composait toujours de nouveaux écrits, spécialement contre le manichéisme, dont il avait connu tout le danger. En 393, un concile d'Afrique se rassembla à Hippone, et S. Augustin y parut avec un grand éclat. Peu après, il commença à combattre les donatistes, dont l'hérésie intolérante désolait l'Afrique. Ils prétendaient que les évêques, s'étant montrés faibles pendant la persécution de Dioclétien, avaient perdu leurs pouvoirs; qu'ils n'avaient pu depuis, ni les exercer, ni les communiquer; ils regardaient comme nuls les sacrements donnés par ces évêques et leurs successeurs, et dans leur prétendue rigidité, ils condamnaient et persécutaient l'Église, en s'abandonnant à mille désordres. S. Augustin se livra avec ardeur à les ramener par ses livres, ses conférences et ses sermons; il y réussissait souvent. En 395, il fut fait évêque d'Hippone, conjointement avec le vieillard Valère, que jusqu'alors il avait simplement aidé dans ses fonctions; il ne fut pas moins admirable dans ce haut rang. Sa piété, sa douceur, son savoir, son zèle à convertir les hérétiques, sa charité envers les pauvres, ses soins éclairés pour les affaires civiles lui attirèrent la vénération de toute l'Afrique. C'est principalement par ses longs et pénibles combats contre les donatistes, qui couvraient presque toute l'Afrique, où ils comptaient plus de cinq cents évêques de leur parti, qu'il signala la première époque de son épiscopat. Plus jaloux d'éteindre le schisme par des mesures pacifiques, que de s'acquérir la gloire du triomphe par des victoires éclatantes, il chercha tous les moyens de douceur qui lui parurent propres à les rapprocher; il engagea même les préfets à modifier, en leur faveur, la rigueur des lois impériales, toutes les fois que la sûreté publique n'y était pas intéressée. On le vit s'adresser aux plus considérables d'entre eux, à leurs évêques surtout, pour les amener à des discussions amicales; les aller trouver jusque dans leurs assem-

blées : « Au nom de Dieu, leur disait-» il, cherchons ensemble et de bonne » foi la vérité. — Gardez vos brebis, » lui répondait souvent l'évêque dona-» tiste, et laissez-nous les nôtres. — » Fort bien, répliquait Augustin, voi-» là mes brebis, voilà les vôtres ; mais » où est le troupeau de J.-C. ? » Les donatistes, redoutant son éloquence, incidentaient sur des règles d'étiquette. Augustin, guidé par l'esprit de charité, leur ôtait ce moyen illusoire, en s'élevant au-dessus des formes canoniques, toutes les fois que l'occasion de conserver ou de rétablir l'unité se présenta, soit en les mettant à l'écart, soit en suspendant leur exercice. C'est ainsi qu'il fit décréter, par le concile de Carthage, en 401, que l'on pourrait admettre dans leurs grades respectifs, ceux des ecclésiastiques donatistes, qui voudraient se réunir, lorsque cette condescendance tendrait à faciliter d'autres réunions. C'est ainsi que, pour préliminaire à la célèbre conférence de Carthage, il décida les évêques catholiques à proposer la cession de leurs siéges, s'ils succombaient dans la dispute, et à recevoir les évêques donatistes en partage de leur dignité et de leur ministère, s'ils triomphaient ; et, dans le cas où les peuples témoigneraient de la répugnance à voir deux évêques en même temps sur un siége, à donner l'un et l'autre leur démission en faveur d'un troisième, qui serait élu canoniquement. « C'est pour le peuple chrétien » que nous sommes évêques, disait-il ; » la dignité épiscopale nous sera bien » plus honorable, si, en la quittant, » nous réunissons le troupeau de J.-C., » que si nous le dispersions en la rete-» nant. Dans les causes importantes, » où il s'agit de détruire de grandes » scissions, et de faire cesser de » grands scandales, il faut savoir se » relâcher d'une trop rigoureuse sé-» vérité, et employer tous les remèdes » que suggère la charité. Que les do-» natistes reviennent à l'Église ; qu'ils » soient prêtres, évêques pour son » utilité, comme ils l'avaient été dans » le schisme pour la combattre ; bien » loin d'en concevoir de la jalousie, » nous les exhortons à venir, nous » allons les chercher dans les rues, » sur les chemins, dans les haies, » pour les ramener, et nous les em-» brassons tendrement, lorsqu'ils sont » arrivés : qu'ils viennent, et que la » paix se fasse, voilà tout ce que nous » demandons. » Ce fut en publiant hautement ces grandes maximes d'ordre public et de charité chrétienne, qu'Augustin contint dans le silence ceux de ses collégues dont la mesure proposée aurait pu révolter l'ambition, qu'il réprima les murmures de certains catholiques, qui, peu instruits de l'esprit de l'Église, osaient la blâmer, et qu'il a mérité l'admiration de la postérité. Plus de cinq cents évêques, de part ou d'autre, s'étaient rendus à Carthage. La conférence, ouverte le 1er. juin 411, dura trois jours. Augustin, l'organe des orthodoxes, démontra l'universalité de la véritable Église, que les donatistes prétendaient concentrer dans leur société. Plusieurs évêques rentrèrent dans le sein de l'unité avec leurs troupeaux ; et l'on apprit, par la conduite de ce grand homme, quelle est la voie qu'on doit suivre pour terminer les guerres religieuses. Augustin était encore aux prises avec les donatistes, lorsque l'affaire la plus importante que l'Église ait eue peut-être jamais à démêler, l'appela à de nouveaux combats. « Dès que Pélage parut, dit Bossuet, » les particuliers, les évêques, les con-» ciles, les papes, et tout le monde, en » un mot, tant en Orient qu'en Occi-» dent, tournèrent les yeux vers ce père

» (Augustin) comme vers celui qu'on » chargeait, par un suffrage commun, » de la cause de l'Église. On le consul- » tait de tous côtés sur cette hérésie, » dont il découvrit d'abord le venin, » pendant qu'elle se cachait sous une » apparence trompeuse et par des » termes enveloppés. » Il l'attaqua dans des sermons et dans des écrits, avant qu'elle eût été condamnée, sans toutefois nommer les chefs, dans l'espérance de les gagner par la modération de ses procédés; mais quand Pélage eut surpris le concile de Diospolis par une confession captieuse; quand ses disciples, vaincus en Afrique, eurent trouvé des protecteurs à Rome, et jusque sur la chaire de S. Pierre, alors Augustin électrisa tous ses collègues, devint le régulateur de toutes leurs démarches, l'ame de tous leurs conciles. On commençait à agiter les questions du libre arbitre, de la grâce et de la prédestination; lui-même avait traité du libre arbitre en combattant les manichéens, et avait montré comment le mal provient de la volonté de l'homme. Il n'avait point essayé de déterminer jusqu'à quel point cette volonté était souveraine; il s'appliqua à cette question dans ses Livres *de la prédestination*. Là, évitant l'hérésie des pélagiens et des semi-pélagiens, qui donnaient une extension indéfinie au libre arbitre, et voulaient que la grâce fût une récompense et non pas une cause des mérites de l'homme, il établit que le premier commencement de la foi n'est pas moins un don de la grâce que toute la suite des bonnes œuvres. Cette doctrine est fort délicate, et S. Augustin convenait que, dès qu'on parle du libre arbitre, il semble qu'on nie la grâce, et réciproquement. On sent, au fond du cœur, que les deux principes sont vrais à la fois; mais ces vérités de sentiment sont difficiles à exprimer: ce qui fait que l'on ne saurait assigner bien précisément leurs limites. Il semble que S. Augustin soit tombé dans une sorte de fatalisme, puisque la première volonté du bien est un don gratuit de Dieu. On ne la recevrait donc que par une sorte de prédestination; mais S. Augustin a toujours pris soin de protester contre toute conséquence exagérée qu'on pourrait tirer de sa doctrine. Avant lui, on avait peu traité ces questions; comme on n'avait pas eu à se précautionner contre les hérétiques, qui outrèrent le libre arbitre, on n'avait pas parlé de la grâce; et l'Église approuve et révère de saints écrivains, qui semblent s'accorder mal avec S. Augustin, plutôt par ce qu'ils n'ont pas dit que par ce qu'ils ont dit. S. Augustin employa sa vie entière à maintenir la foi catholique contre les attaques de toute espèce, à la répandre par ses vertus. De tous les points du monde chrétien, on lui soumettait toutes les difficultés, et l'on implorait son savoir et son éloquence. Son zèle ne se ralentissait pas; il terrassa les manichéens, il fit condamner les pélagiens par les conciles, il confondit les donatistes dans plusieurs conférences, il écrivit contre les priscillianistes; mais le plus beau et le plus complet de ses ouvrages, dont l'intérêt a subsisté en entier dans la chaleur des controverses, c'est la *Cité de Dieu*. Lorsqu'en 410, Rome fut prise par Alaric, et que la plus belle partie du monde civilisé était en proie aux barbares, il s'éleva des clameurs contre la religion; le reste des païens et des philosophes se prit à dire que, depuis l'établissement de la religion, le monde était de plus en plus livré à d'effroyables calamités. S. Augustin entreprit alors de montrer combien, même lorsqu'elle est éclairée par la plus pure

philosophie, l'idolâtrie est impuissante à donner aux hommes, même le bonheur de cette vie. Puis il explique ce que c'est que la cité céleste, c'est-à-dire l'église de Dieu, qui subsiste là haut dans toute sa gloire, et dont quelques fragments sont dispersés parmi la cité terrestre: c'est l'opposition continuelle de l'amour des choses de ce monde, avec l'amour des choses divines, et leur combat commencé depuis la chute des anges. Presque toute la doctrine de S. Augustin se retrouve dans ce livre, qui est sans doute la plus noble peinture de la religion chrétienne; elle y est présentée, comme dans tous ses écrits, avec une douceur pénétrante. Il semble toujours appeler les hommes au bonheur et à la plénitude de l'ame, non pas seulement pour l'éternité, mais encore pour cette vie : il parlait d'après son expérience. Plein de passion et de scrupule, lui-même n'avait pu trouver de calme que dans cet asyle. En 429, le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, appela les Vandales et leur roi Genseric ; la contrée fut bientôt livrée à mille maux par cette incursion, et les derniers jours de S. Augustin, qui pour lors avait soixante-quinze ans, furent rendus amers par la vue de ce fléau. En vain Boniface se repentit de sa trahison, et voulut arrêter ceux qu'il avait appelés ; il fut plusieurs fois vaincu, et finit par s'enfermer dans Hippone, où les Vandales vinrent l'assiéger. Le saint évêque ne se laissa point abattre, et prodigua des secours et des consolations à son troupeau malheureux. Cependant, il demandait à Dieu de ne pas lui laisser voir la ruine de sa ville; il mourut le troisième mois du siége, le 28 août 430. On rendit de grands honneurs à sa mémoire; quelques années après, il paraît que son corps fut transporté en Sardaigne, d'où il a été, dit-on, dans le 8e. siècle, apporté dans l'église de St.-Pierre de Pavie, où il est révéré. Son disciple, S. Posside, a écrit sa vie, et rassemblé ses ouvrages. En s'adressant aux lecteurs, il dit : « Je crois que » ceux qui ont eu le bonheur de » l'entendre lui-même parler dans » l'église, ont eu encore plus d'avan» tages pour profiter de ses lumières; » mais ils en ont eu moins que ceux » qui ont été témoins de ses actions » et de sa vie; car il n'a rien enseigné » qu'il n'ait lui-même pratiqué. » S. Augustin a continué d'obtenir la vénération de toute l'Église catholique. Quelques jésuites, emportés par leur ardeur contre les jansénistes, ont parlé de lui sans respect, sans justice et sans décence. On peut dire que, parmi les pères de l'Église, il y en a eu de plus savants, de plus habiles dans le langage, d'un goût plus pur; il y en a eu aussi qui ont eu occasion de souffrir davantage pour la foi. Il n'en est point qui attire plus à la religion, qui la fasse aimer davantage, qui pénètre plus dans le cœur de l'homme. Il a été surnommé le *Docteur de la grâce*, et les peintres, dans leurs tableaux, lui ont donné pour symbole un cœur enflammé. On trouve dans ses écrits trop d'allégories; mais elles lui fournissaient une certaine facilité pour appuyer les instructions qu'il donnait à son peuple; des pointes, des antithèses, des rimes même, alors en vogue, mais qu'il a admises tard dans ses discours; car ses premiers écrits sont cités comme des modèles dans le genre de traiter les graves questions de doctrine, et il n'affaiblit depuis son style, selon la remarque d'Érasme, que pour s'accommoder au goût de ceux à qui il parlait. Ses ouvrages, en général, forment un corps complet de théologie. Le seul livre de

la *Doctrine chrétienne* contient, au jugement de Bossuet, plus de principes pour entendre l'Écriture-Sainte, qu'il n'y en a dans tous les autres docteurs. Ses *Sermons*, dont il nous reste près de quatre cents, faits pour la plupart sur-le-champ, sont de simples homélies, où l'on voit un pasteur qui instruit ses brebis; un maître, ses disciples; un père, ses enfants. Ils sont écrits sans art, sans plan; mais on voit qu'il savait imprimer ses instructions dans les esprits, par des expressions agréables; des pensées vives et subtiles, adaptées au génie des Africains, qui en étaient souvent touchés jusqu'aux larmes. Comme tous les grands hommes, il s'est peint dans ses *Lettres;* il y développe sa belle ame, y fait admirer une vaste étendue de connaissances, une éloquence naturelle, une prudence consommée, un zèle ardent pour les intérêts de l'Église, un amour constant pour la vérité, une piété tendre et solide, une bonté qui ne se refusait à personne, une modestie sans égale. Consulté de toutes parts, et sur toutes sortes de questions, plusieurs de ses réponses sont des traités complets; on y trouve presque entière l'Histoire ecclésiastique de son temps, surtout celle des donatistes et des pélagiens. La meilleure édition des *Œuvres de S. Augustin* a été donnée en onze tomes in-folio, par les Bénédictins (F. Delfau, Th. Blampin, P. Coutant, et Cl. Guesnié), 1679 et années suivantes. Il est bon de joindre à cette édition l'*Appendix Augustinianus*, volume qui fait partie de la réimpression des œuvres de ce père, faite à Anvers, par les soins de T. Le Clerc, 1700-3, douze tomes en 9 volumes in-folio. Dans l'*Histoire générale des Ecrivains sacrés*, on trouve une analyse excellente de ses *Œuvres*, en 2 vol. in-4°. M. de Tillemont a écrit sa vie. Cet ouvrage a de la réputation, et la mérite en effet A.

AUGUSTIN (S.), ou AUSTIN, premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé, en 596, par S. Grégoire le grand, pour prêcher le christianisme en Angleterre, dont il est regardé comme l'apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastère de St.-André de Rome, dont il était prieur, et commença par lui conférer l'épiscopat. Augustin s'étant d'abord arrêté à la cour de Brunehault, reine de France, fit de là, avec ses compagnons, un premier voyage en Angleterre. Effrayé des difficultés et des dangers à courir, en venant proposer une religion nouvelle à un peuple encore peu civilisé, et dont il ignorait entièrement la langue, il adressa quelques représentations à la cour de Rome; mais le pape, loin de vouloir abandonner son dessein, autorisa le missionnaire à prendre avec lui quelques interprètes pris parmi les Francs, dont le langage était à peu près le même que celui des Anglo-Saxons. Ils furent, cette fois, accueillis mieux qu'ils n'avaient pu espérer de l'être, par Ethelbert, roi de Kent, qui, à la vérité, laissait à Berthe, sa femme, fille de Charibert, et aux Français qu'elle avait amenés avec elle, le libre exercice de leur religion; et ils s'établirent, en 597, à Dorovernum, appelé depuis Cantorbéry. Après une conférence où, par l'entremise de ses interprètes, Augustin exposa devant le roi, les principes fondamentaux de la religion chrétienne, et reçut, en conséquence, la permission de tenter quelques conversions, il se mit à prêcher l'Évangile, et ne fit d'abord que peu de prosélytes; mais, lorsqu'Ethelbert eut consenti à recevoir le baptême, son exemple fut suivi par un grand nombre de

ses sujets. Bientôt l'influence de l'envoyé de S. Grégoire s'étendit si loin, que dans un seul jour, celui de Noël, il baptisa 10,000 personnes, dans la Swale. A défaut de prêtres suffisants pour la cérémonie, Augustin bénit cette rivière, puis ordonna au peuple assemblé d'y entrer deux par deux, qui se conféreraient mutuellement, au nom de la Ste. Trinité, le Sacrement de régénération. Dans les premiers temps de sa mission, il fut loin de forcer les consciences, et se borna à convertir les temples païens en églises chrétiennes; mais ses rapides succès ayant étendu ses vues et augmenté son zèle, il forma le désir d'obtenir, en qualité d'archevêque de Cantorbéry, l'autorité suprême sur toute l'Église anglaise, quoiqu'à peine encore formée. Il eut effectivement l'aveu du pape, et reçut de lui le *pallium*, avec des instructions pour ériger douze évêchés, dont il devait être le métropolitain. L'attachement d'Augustin pour le Saint-Siège lui fit tenter des efforts pour amener sous sa juridiction les évêques anglais du pays de Galles, qui différaient de l'Église romaine par la célébration de la Pâques et quelques autres pratiques. Mais les anciens Bretons étaient aussi jaloux de leurs droits religieux, que de leur liberté civile. On a reproché, peut-être injustement, au premier archevêque de Cantorbery, d'avoir employé d'autres moyens que ceux de la persuasion pour arriver à ses fins, et d'avoir excité Ethelbert à tomber les armes à la main sur ces évêques, qui refusaient de reconnaître l'autorité pontificale. Il y a peu de saints dans la légende auxquels on ait attribué autant de miracles. Ce qui est incontestable, c'est le changement opéré depuis sa mission, dans les mœurs de l'Angleterre. Il mourut en 604; d'autres disent en 607 ou 614, après avoir nommé Laurence son successeur.

L—P—E.

AUGUSTIN (Antoine), archevêque de Tarragone, et l'un des plus célèbres jurisconsultes et des plus illustres prélats que l'Espagne ait produits, naquit à Sarragoce en 1516. Son père, vice-chancelier d'Aragon et président en chef de la cour souveraine de justice de ce royaume, n'épargna point les soins et les dépenses pour l'instruction de ce fils qu'il destinait à l'Église. Il fut envoyé aux universités d'Alcala de Henarès et de Salamanque, d'où il passa à Bologne en Italie, pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. A l'âge de vingt-cinq ans, il publia son premier ouvrage, intitulé: *Emendationum et opinionum juris civilis libri quatuor*, qui lui fit une grande réputation de savoir et de goût; car il fut un des premiers qui fit servir les antiquités romaines à l'intelligence du droit de ce même peuple. Trois ans après, le pape Paul III le nomma auditeur de Rote, aux instances de l'empereur Charles-Quint. Jules III l'envoya en Angleterre, lors du mariage du prince Philippe avec la reine Marie. De retour à Rome, Paul IV lui conféra l'évêché d'Alise, et l'employa en Allemagne auprès de l'empereur Ferdinand. Philippe II, roi d'Espagne, le fit transférer au siége de Lérida, et ce fut en cette qualité qu'il assista au concile de Trente, où il se distingua par ses vertus et ses connaissances. En 1574, il fut fait archevêque de Tarragone, où il mourut en 1586, âgé de soixante-dix ans. Il jouit pendant sa vie de la plus haute considération, et les ouvrages qu'il a laissés conserveront sa célébrité dans tous les temps. Nous les diviserons

en trois classes, ceux qui concernent la littérature; le droit civil; et les matières ecclésiastiques. Les premiers sont : I. *In Marcum Terentium Varronem de linguâ latinâ emendationes et notæ*, Rome, 1557; II. *In Sextum Pompeïum Festum notæ*, Rome et Paris; III. *Familiæ Romanorum XXX cum Fulvii Ursini notis*, Rome, 1557, in-fol.; cet ouvrage fut réimprimé à Lyon en 1594, in-4°.; IV. *Fragmenta veterum historicorum ab eo et Fulvio Ursino collecta*, Anvers, 1595, in-8°.; V. *Epistola ad Hieronymum Blancam de Cæsaraugustanæ patriæ communis episcopis atque conciliis*, imprimée à la suite des *Fasti Aragonensium* de Blanca; VI. *Dialogos de las medallas, inscripciones y otras antiguidades*. Cet ouvrage a été traduit en latin, en italien et en d'autres langues. La première édition, Tarragone, 1575, in-4°., est rare. Les ouvrages suivants sur le droit civil : VII. *Emendationum et opinionum juris civilis lib. VI, et ad Modestinum de excusationibus liber singularis, et ad Lælium Taurellum de militiis epistola*; la première édition est de Lyon, 1544, in-4°.; on l'a réimprimée à Lyon, à Venise et à Bâle; VIII. *De legibus et senatusconsultis*, Rome, 1583, in-4°., réimprimé à Paris et à Lyon; IX. *De propriis nominibus pandectarum*, Tarragone, 1579, in-fol.; X. *Constitutionum codicis Justinianæi collectio*, Ilerda, 1567, in-8°.; XI. *Novellarum Juliani antecessoris epitome, cum notis et constitutionibus, græcè*, Ilerda, 1567, in-8°. et in-fol. Il a publié sur les matières ecclésiastiques : XII. *Antiquæ collectiones Decretalium, cum notis*, Ilerda, 1567, in-fol., réimprimé à Rome, 1583, in-fol.; Paris, 1609, in-fol.; XIII. *Canones pœnitentiales, cum notis*, Tarragone, 1581, in-4°., réimprimé à Venise et à Paris; XIV. *Dialogi XL de emendatione Gratiani*, Tarragone, 1581, in-4°., réimprimé à Paris, 1804, in-8°. : Baluze en donna une édition avec des notes, 1672, in-8°.; XV. *Notæ in canones LXXII ab Adriano papa promulgatos*, etc. Cet ouvrage a été publié dans le cinquième volume de la *Collection des conciles*, par Bini; XVI. *Constitutiones provinciales et synodales Tarraconensium*, Tarragone, 1580, in-4°.; XVII. *Epitome juris pontificii veteris*, Tarragone, 1586, in-fol., réimprimé à Paris, 1641, in-4°.; XVIII. *De quibusdam veteribus canonum collectoribus judicium*, imprimé dans la *Collection des Décisions de la Rote romaine* de Théodose de Rossi. C — S—A.

AUGUSTIN de Sienne. *V.* AGOSTINO.

AUGUSTIN, surnommé VÉNITIEN, né à Venise, vers 1490, apprit dans cette ville les premiers éléments du dessin et de la gravure, et se rendit à Rome pour étudier sous les yeux de Marc-Antoine Raimondi. Il y fit de si grands progrès, qu'il fut bientôt regardé comme un de ses meilleurs élèves. A l'époque du sac de Rome, en 1527, Augustin, ainsi que Marc de Ravenne, son compagnon d'étude, furent obligés de quitter cette ville, pour se retirer à Florence, où le premier grava un *Christ*, d'après André del Sarte, production qui n'obtint pas l'assentiment de ce maître. Augustin occupe un rang distingué parmi les artistes ses contemporains : cependant il est éloigné de la correction qui distingue les ouvrages de Marc-Antoine. Les estampes d'Augustin sont assez rares, et son Œuvre très-difficile à compléter. On y trouve

beaucoup de sujets dont il a fait lui-même les compositions; on en remarque quelques-uns qui sont tellement dans la manière de Marc-Antoine, que plusieurs amateurs les attribuent à ce maître. Il marquait ordinairement ses gravures d'un A et d'un V, placés sur une petite tablette, ou quelquefois posés à cru sur l'estampe. Ses principaux ouvrages, sont: une *Iphigénie*, d'après l'antique; une *Adoration des Bergers*, d'après Jules Romain; un *Sacrifice d'Isaac*; un *Portement de croix*, d'après Raphaël, et les *Israélites dans le désert*, d'après Polidore de Carravage. Cet artiste, étant retourné à Rome, mourut dans cette ville, vers 1540. P—E.

AUGUSTULE (ROMULUS), dernier empereur d'Occident, mériterait à peine que l'histoire fît mention de lui, s'il n'avait, en réunissant les noms du fondateur de Rome et du premier des Césars, rattaché les plus grands souvenirs de l'histoire romaine à l'époque la plus honteuse de sa décadence. Tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il était parfaitement beau. Son père, Oreste, patrice de Rome, ayant reçu ordre de l'empereur Népos, qui résidait à Ravenne, de réunir quelques troupes pour repousser les barbares, depuis long-temps maîtres de toutes les provinces d'Occident, conçut le projet de s'emparer du trône. Un sceptre sans appui, méprisé par les Romains mêmes qui ne pouvaient plus le défendre, et dédaigné par leurs vainqueurs, qui, plus d'une fois, en avaient disposé à leur gré, n'était, à cette époque, qu'une conquête sans difficulté comme sans gloire. Népos n'essaya point de résister; il abandonna Ravenne; Oreste y entra aussitôt, et fit proclamer son fils empereur, en 475. Les Romains, par dérision, ajoutèrent un diminutif au titre d'*Auguste* que prenait ce faible souverain. Oreste continua de régner sous le nom de son fils; il envoya des députés à Constantinople, pour rechercher l'alliance et l'appui de Basilisque, qui venait de détrôner Zénon; mais des alliances étrangères et les vains efforts de la politique ne pouvaient soutenir un empire qui n'avait plus de sujets. L'Italie était inondée de barbares; les Hérules, les Squirres, les Huns, formaient eux-mêmes l'armée. Un refus les irrita; ils se lassèrent de servir ces Césars, rangés depuis si long-temps sous leur dépendance; Odoacre, l'un d'eux, reçut le titre de roi, et se chargea d'effacer la dernière ombre de la puissance romaine; Oreste fut pris dans Pavie, et décapité à Plaisance, le 28 août 476. Le 4 septembre suivant, les vainqueurs entrèrent dans Ravenne; Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre; sa jeunesse excita la pitié; on lui laissa la vie, et Odoacre lui assigna pour retraite le château de Lucullane, en Campanie, avec une forte pension, et il y vécut avec assez de liberté. L'empire d'Occident, qui s'éteignit sous son règne, avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 ans depuis la bataille d'Actium. Sa chute, prévue et commencée depuis long-temps, fut à peine aperçue du reste du monde; Constantin l'avait préparée en transférant le siége de l'empire à Constantinople. Ses successeurs ne firent rien pour la retarder, et ceux du grand Théodose en précipitèrent le moment. Bientôt, sur ses débris, s'élevèrent les fondements des états dont les annales forment l'histoire moderne de l'Europe. L—S—E.

AULAIRE. *V.* SAINT-AULAIRE.

AULBERY. *V.* ALBERY.

AULISIO (DOMINIQUE D'), célèbre

littérateur du 17e. et du 18e. siècles, naquit à Naples, le 14 janvier 1639, de riches et honnêtes parents, qu'il perdit à sept ans. S'étant appliqué à l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la poésie, il fit de si grands progrès, qu'à dix-neuf ans il fut choisi pour enseigner la poétique à la plus grande partie de la noblesse napolitaine. Aulisio s'adonna à l'étude des langues orientales et de toutes les langues d'Europe; il les apprit si bien, qu'il expliquait couramment tout ce qui regarde le genre, les règles, et les différents dialectes des premières, et qu'il parlait presque toutes les autres avec une égale facilité. Il s'appliqua ensuite à l'histoire, à la chronologie et à la numismatique, dont il fit une étude particulière. Outre ces sciences, il acquit à un degré supérieur la connaissance des lois, fut reçu docteur en droit civil et en droit canon, et exerça quelque temps la profession d'avocat; il quitta ensuite le barreau, dans le seul but d'acquérir de nouvelles connaissances. Il apprit la philosophie, la médecine, les hautes mathématiques, la perspective, la géographie, l'astronomie, science dont il donna des leçons publiques, et où il a fait des découvertes. Après avoir généreusement refusé plusieurs places qui lui étaient offertes, il accepta enfin, en 1664, une chaire de droit civil dans l'université de Naples. Il y professa pendant plusieurs années avec éclat. Il fut membre de plusieurs académies, et admis aux assemblées littéraires que le duc de Medina-Celi, vice-roi de Naples, réunissait dans son palais; assemblées où il n'appelait que les littérateurs les plus distingués. Aulisio mourut à Naples, le 29 janvier 1717, âgé de 78 ans, et fut inhumé dans l'église de Ste. Anne. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Gymnasii constructione; De Mausolei architecturâ; De harmoniâ Timaicâ; De numeris medicis; De Colo mayerano*, Naples, 1693, in-4°. : le premier, le second et le dernier de ces traités ont été réimprimés dans le 3e. volume du *Novus Thesaurus Antiquit.*, de Sallengre; II. *Commentariorum juris civilis*, etc., en 2 vol. in-4°., imprimés à Naples, le premier en 1719, et le deuxième en 1720; III. *Ragionamenti intorno a' principi della filosofia e teologia degli Assiri*, etc.; ce sont deux discours que l'auteur avait lus dans les assemblées littéraires dont on a parlé; ils sont imprimés dans le vol. VI du recueil publié à Venise, sous le titre de *Miscellanea di varie operette*; IV. *Delle scuole sacre libri due postumi*, etc., Naples, 1723, 2 vol. in-4°.; V. plusieurs autres productions restées manuscrites, parmi lesquelles on remarque *Dell' architettura civile e militare; De origine Medicinæ; Della poetica; Della lirica, e dell' Osiri, osia poesia Fenicia, e loro cronologia*, etc.

G—É.

AULNOY. *V.* AUNOY.

AULU-GELLE (AULUS-GELLIUS, ou, selon quelques écrivains, AGELLIUS), célèbre grammairien et critique, vivait dans le 2e. siècle, à Rome, sa ville natale, sous les empereurs Adrien et Antonin, et mourut au commencement du règne de Marc Aurèle. On a pris, pour fixer le vrai nom de cet auteur, beaucoup plus de peines que le sujet ne le méritait. Aulu-Gelle étudia la grammaire sous Sulpicius Apollinaris, et la rhétorique sous Titus Castritius et Antonius Julianus. Dans sa jeunesse, il vint à Athènes, et y vécut dans la société de plusieurs savants. Il voyagea, pour son instruction, dans une grande partie de la Grèce. De retour à Rome, il se

destina à l'étude des lois, et fut nommé juge. Les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle méritent un rang distingué parmi les ouvrages que l'antiquité nous a transmis. L'auteur, comme il nous en informe dans sa préface, donna ce titre à son livre, parce que la plus grande partie en fut écrite à Athènes, dans les longues soirées d'hiver. Son but était d'amuser l'esprit de ses enfants et le sien, dans l'intervalle de travaux plus importants. D'après la manière dont le recueil fut composé, les morceaux en devaient nécessairement être mélangés, et d'une valeur inégale. « Lors- » que, dit-il, un livre grec ou latin » me tombait sous la main, ou lorsque » j'apprenais quelque chose de remar- » quable, ou qui plaisait à mon ima- » gination, j'écrivais sans examen et » sans ordre. » Ces notes devinrent la base de son ouvrage, dans lequel l'auteur place les objets comme le hasard les lui a présentés. Ce recueil contient un grand nombre d'observations critiques sur plusieurs auteurs; des anecdotes historiques et biographiques, avec des réflexions; de courtes discussions sur divers sujets, tels que la grammaire, les antiquités, la morale, la philosophie, la physique, etc. Il s'y trouve des choses triviales et dénuées d'intérêt; mais il y en a beaucoup d'intéressantes, et elles sont accompagnées de remarques ingénieuses, mais d'un style souvent obscur. L'ouvrage est surtout recommandable, comme renfermant un grand nombre de fragments d'anciens auteurs dont on n'a plus les ouvrages. S. Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, loue l'élégance du style d'Aulu-Gelle; mais, quelque rang que la critique accorde à cet auteur, sous ce rapport, on ne peut lui refuser des recherches profondes et une vaste érudition. Les *Nuits attiques* furent imprimées, pour la première fois, à Rome, en 1469, in-fol., par Sweynheym et Pannartz, et, la même année, le savant Jean André, évêque d'Aléria, publia, dans la même ville, des notes sur cet auteur. La seconde édition fut publiée en 1472, à Venise, par Jenson. Plusieurs autres éditions parurent au 15e. siècle; et, dans le 16e., celle d'Alde, Venise, 1515; Paris, in-8°., 1585, avec les excellentes recherches critiques de Henri Etienne. Les dernières éditions dignes d'être remarquées, sont celles *ad usum Delphini*, in-4°., 1681; des Elzevirs, Amsterd., 1651, in-12; de Leyde, *cum notis variorum*, 1666; de Gronovius, Leyde, 1706, in-4°.; et de Conrad, Leipzig, 1762, 2 vol. in-8°. Beloe a donné, en 1795, 3 vol. in-8°., une traduction d'Aulu-Gelle, en anglais, avec des notes intéressantes. L'abbé Douzé de Verteuil en a fait une traduction française, Paris, 1776-77, en 3 vol. in-12. D—T.

AUMALE (CLAUDE DE LORRAINE, duc D'), fils de René II, duc de Lorraine, auquel il succéda au comté d'Aumale, s'établit en France, où il obtint des lettres de naturalisation, et fut pourvu de la charge de grand-veneur. Il commanda, en 1515, les troupes du duc de Gueldre, son oncle, à la bataille de Marignan, défit les Anglais devant Hesdin, en 1522, et les Allemands devant Neufchâteau, en Lorraine. Pendant la prison de François Ier., il alla joindre, avec un corps de troupes, le duc Antoine son frère, pour s'opposer aux paysans révoltés de Misnie, de Souabe et d'Alsace, qui se préparaient à pénétrer en Lorraine et en France; il les défit et les dissipa à Saverne, et reçut à cette occasion des lettres de félicitation du parlement de Paris. François Ier. érigea en sa faveur la terre de Guise en duché, et le nomma gouverneur de la Cham-

pagne, que le duc d'Aumale mit à couvert des incursions de l'ennemi. En 1542, il fit la conquête du duché de Luxembourg, et pourvut, deux ans après, à la sûreté des Parisiens alarmés. De-là, date l'affection qu'ils vouèrent depuis aux princes de sa maison. Il mourut à Joinville, le 12 avril 1550. Claude Ier. de Lorraine était grand, beau, spirituel, magnifique, homme d'état et habile capitaine, ce qui était fort rare. Ses enfants, dont il créa la fortune, héritèrent d'une partie de ses qualités, mais poussèrent plus loin leur ambition (*V*. GUISE et LORRAINE).
B—P.

AUMALE (CLAUDE II DE LORRAINE, duc D'), troisième fils du précédent, naquit en 1523; il eut en partage la terre d'Aumale et la charge de grand-veneur de France, et obtint en 1550, le gouvernement de Bourgogne. Il assista au sacre des rois Henri II, François II et Charles IX. A la première de ces cérémonies, on vit éclater les prétentions des princes de la maison de Lorraine, nouvellement établis en France, et qui allaient néanmoins jusqu'à s'égaler aux princes du sang. Dans une occasion solennelle, le duc d'Aumale ayant pris rang avec le duc de Vendôme: « C'est tout ce » que je pourrais permettre au duc de » Lorraine, chef de votre maison, lui » dit ce dernier. — Il est vrai, répon» dit d'Aumale, que vous avez le pas » sur lui en France, mais non ailleurs; » car il est souverain, et vous, sujet » et vassal de la couronne: Mr. de » Lorraine ne relève que de Dieu et » de son épée. » Henri II décida en faveur du duc d'Aumale, qui ne tarda pas à se signaler, en suivant les traces de ses ancêtres dans la carrière des armes. Il vint au secours de Metz, assiégé, en 1552, par Charles-Quint, et défendu par François, duc de Guise, son frère. Chargé d'observer, avec un petit corps de troupes, le margrave de Brandebourg, qui commandait un corps de 26,000 hommes, il fut attaqué, battu, blessé de trois coups de pistolet, et fait prisonnier. Remis en liberté, en 1553, il donna des preuves de sa valeur au combat de Renti, et prit d'assaut la ville de Volpiano en Piémont. En 1558, il eut part à la reprise de Calais, et ensuite aux batailles de Dreux, de St.-Denis et de Moncontour. Ce prince ne pardonna jamais à l'amiral Coligni la mort de François, duc de Guise, son frère, dont il le regardait comme l'auteur ou le complice; résolu de la venger lorsque l'occasion s'en présenterait, il fut l'un des principaux moteurs du massacre de la St.-Barthélemi; mais, après avoir satisfait sa vengeance sur l'amiral et sur les seigneurs de son parti les plus distingués, il revint aux sentiment de générosité qui lui étaient naturels, et contribua, avec le duc Henri de Guise, son neveu, à sauver du carnage un grand nombre de personnes. C'est le témoignage que lui rend La Popelinière, écrivain protestant. Le duc d'Aumale suivit le duc d'Anjou au siége de la Rochelle, en 1573, et y fut emporté, le 14 mars, d'un boulet de canon.
B—P.

AUMALE (CHARLES DE LORRAINE, duc D'), fils du précédent, lui succéda au duché d'Aumale, ainsi que dans la charge de grand-veneur. La ligue, qui était l'ouvrage de sa maison, eut en lui un de ses plus ardents défenseurs. Il présida en 1586, avec le duc de Guise, à l'assemblée des ligueurs tenue dans l'abbaye d'Orcamp, où l'on résolut de prendre les armes contre les huguenots, sans attendre les ordres du roi. Le duc d'Aumale surprit, au mois de décembre, la ville de Dourlens; mais, jaloux

de la popularité du duc et du cardinal de Guise, il fit avertir Henri III qu'ils préparaient tout pour attenter à sa personne, espérant, ainsi que le duc de Mayenne, devenir, par leur mort, le chef principal de la ligue. L'un et l'autre ne furent pas trompés dans leurs espérances; car ils partagèrent entre eux le commandement qu'ils ambitionnaient. En 1589, la ligue des seize déféra au duc d'Aumale le commandement de Paris. Étant sorti de cette ville avec un corps de troupes pour assiéger Senlis, il fut défait par le duc de Longueville, qui l'obligea de rentrer dans la capitale. Le 21 septembre de la même année, il perdit, avec le duc de Mayenne, la bataille d'Arques contre Henri IV, qui le battit aussi à Ivri. D'Aumale défendit Paris contre ce monarque, qui fut contraint de lever le siége. Défait ensuite par le baron de Biron, chassé d'Amiens par les habitants, qui se soumirent au roi, et voyant les affaires de la ligue désespérées, il aima mieux se tourner du côté des ennemis de la France, que de se soumettre à Henri IV, dont il se crut méprisé, parce que ce prince lui avait refusé le gouvernement de Picardie; il traita avec les Espagnols, qui, secondés par lui, firent de grands progrès dans cette province. Le roi, pour le punir de son obstination, permit que le parlement le déclarât criminel de lèze-majesté, et le condamnât à être écartelé. La sentence fut exécutée en effigie le 24 juillet 1595. La considération dont jouissait le duc d'Aumale à la cour d'Espagne et à celle d'Autriche ne put étouffer les remords que lui causa sa désertion, et, sans la rigueur du parlement, il paraît certain qu'il aurait suivi l'exemple des autres princes de sa maison. Il finit ses jours à Bruxelles en 1631, dans la 77e. année de son âge. — Son frère Claude, chevalier de Malte, dit le *chevalier d'Aumale*, célèbre aussi dans l'histoire de la ligue, se fit remarquer au siége de Dieppe et au combat d'Arques; ayant voulu surprendre St.-Denis sur Henri IV, il fut tué dans l'attaque, le 3 janvier 1591, à l'âge de vingt-huit ans. B—P.

AUMONT (JEAN D'), d'une des plus anciennes maisons de France, naquit en 1522. Dès sa première jeunesse, il porta les armes en Italie, sous le maréchal de Brissac. Il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de St.-Quentin, en 1557. L'année suivante, il se trouva à la prise de Calais; fidèle serviteur de ses rois, Jean d'Aumont combattit pour eux contre les huguenots, en 1562, à la bataille de Dreux, à celles de St.-Denis, de Moncontour, et enfin, au siége de la Rochelle, en 1573. Henri III, devenu roi de France, récompensa ses services en le faisant chevalier de ses ordres, en 1579, et ensuite maréchal de France. A la mort de Henri III, en 1589, le maréchal d'Aumont fut un des premiers à reconnaître Henri IV, et le servit avec le même zèle que ses cinq prédécesseurs. Il reçut de ce prince le gouvernement de la Champagne. Il le joignit devant Dieppe, et se trouva à la journée d'Arques, en 1589; l'année suivante, il se distingua tellement à la bataille d'Ivri, que Henri IV, en l'invitant à souper le soir même de cette mémorable victoire, lui dit: « Il » est juste que vous soyez du festin, » après m'avoir si bien servi à mes » noces ». Nommé ensuite au gouvernement de Bretagne, il sut y tenir tête au duc de Mercœur qui y commandait pour les ligueurs. Il s'empara de différentes places, telles que la ville de Mayenne, le château de Rochefort,

près d'Angers; mais, en assiégeant Camper, à quatre lieues de Tours, il reçut un coup de mousquet qui lui fracassa le bras, et il mourut de sa blessure, le 19 août 1595, à 73 ans. Il avait refusé, comme Crillon, d'assassiner le duc de Guise, et conseilla à Henri III de faire trancher la tête, sur une place publique, à cet illustre rebelle; mais comme la puissance et l'audace de ce grand coupable le mettaient au-dessus des lois, le maréchal respecta le secret de son maître, et s'abstint de juger le moyen de vengeance choisi par lui. Aussi, au moment de l'assassinat du duc, lorsque le cardinal se leva dans la salle du conseil en s'écriant: « Ha! on tue mon » frère! » le maréchal d'Aumont mit l'épée à la main, en disant: « Mort » dieu! qu'homme ne bouge, s'il ne » veut mourir. » Les mémoires de Nevers et de l'Étoile, et d'Aubigné, dans la *Confession de Sancy*, présentent le maréchal d'Aumont comme un preux de l'ancienne roche, et un Franc-Gaulois. Il eut pour première femme Antoinette Chabot, de qui descendent les derniers ducs d'Aumont, et, en secondes noces, une fille de Florimond Robertet, veuve de Jacques Babou de la Bourdaisière, dont une des cinq filles fut mariée à Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres, et devint mère d'Annibal d'Estrées, maréchal de France, et de la belle Gabrielle. Le mariage du maréchal d'Aumont avec Mme. de la Bourdaisière, riche et âgée, quoique encore belle, au rapport de Brantôme, lui fit trouver une place dans l'ouvrage satirique intitulé: *Bibliothèque de madame de Montpensier*, sous le no. 21, avec ce titre ridicule: *La nouvelle façon d'entretenir les vieilles lices, et trouver moyen d'avoir argent, par le maréchal d'Aumont, commenté par madame de la Bourdaisière.* D'Aumont fut un des meilleurs capitaines et des plus zélés serviteurs qu'aient eus François Ier., Henri II, François II, Charles IX, Henri III, et Henri IV. — Antoine D'AUMONT, son petit-fils, né en 1601, se distingua dans plusieurs affaires, et surtout à la bataille de Rhétel, en 1650; l'année suivante, il obtint le grade de maréchal de France. Nommé gouverneur de Paris, en 1662, duc et pair, en 1665, il mourut à Paris, en 1669, à l'âge de soixante-huit ans. S—Y.

AUMONT (LOUIS-MARIE-VICTOR D'AUMONT ET DE ROCHEBARON, duc D'), naquit le 9 décembre 1632. Nommé colonel de cavalerie à dix ans, et à 16, capitaine des gardes, en survivance, il accompagna Louis XIV dans les Pays-Bas, avec le titre de brigadier, et prit Armentières, Bergue, Furnes et Courtrai. Il fut ensuite nommé gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Boulogne et du Boulonnais. Le duc d'Aumont y mit les côtes dans un tel état de défense, que les flottes ennemies furent forcées de respecter cette partie du territoire français. Il se maria deux fois, fut membre de l'académie des inscriptions, et mourut subitement à Paris, en 1704, âgé de soixante-douze ans. K.

AUMONT (JACQUES, duc D'), de la même famille que les précédents. On lui offrit le commandement de la garde nationale de Paris, en 1789, lors de la prise de la Bastille; mais il hésita, et on nomma le marquis de la Salle, qui fut remplacé par M. de la Fayette. Lorsque la populace de Paris alla à Versailles, le 5 octobre de la même année, avec une partie de la garde nationale, d'Aumont, qui avait été fait chef de division, en commandait l'avant-garde. Le 20 juin

1791, il commandait le bataillon de garde nationale qui faisait le service près du roi: on l'accusa d'avoir pris part à l'évasion de ce prince, et, après l'avoir maltraité, on le conduisit à l'hôtel-de-ville, d'où il fit passer à l'assemblée nationale une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution. Au mois de juillet suivant, il prit, avec le titre de lieutenant-général, le commandement de Lille, et se fit admettre à la société des amis de la constitution, dans cette ville. Ayant quitté le service en 1793, lorsque tous les ci-devant nobles furent renvoyés, il vécut obscur depuis cette époque, et mourut à l'âge de 66 ans, dans sa terre de Guiscard, à la fin d'octobre 1799. K.

AUNAI (Philippe et Gauthier d'). *Voy.* Marguerite de Bourgogne.

AUNAIRE (S.), évêque d'Auxerre, convoqua, en 581, un synode de prêtres et d'abbés de son diocèse. On y dressa quarante-cinq canons, dont voici les plus propres à donner une idée des mœurs et de la discipline de ce siècle, dans l'église gallicane. Par le premier, il était défendu « de se déguiser le premier jour de janvier en » *vache* ou en *cerf*, ou de donner des » *étrennes diaboliques*; mais on peut » en ce jour se rendre service les » uns aux autres comme dans tout » autre jour de l'année. » Le texte porte: *Cervolo, vel vitulâ facere.* Le premier jour de janvier était alors consacré, par les païens ou les mauvais chrétiens, à se déguiser et à prendre la figure de divers animaux. Le troisième canon défend « de s'assembler » dans des maisons particulières pour » célébrer les veilles des fêtes, et » d'acquitter des vœux à des buis- » sons, à des arbres, à des fontaines, » ou de faire des figures de pied et » d'homme avec du linge. » Le texte porte: *Pede et homine lineo:* Fleuri a lu *ligneo*, puisqu'il a traduit, *des pieds de bois;* cependant toutes les éditions portent *lineo*. Le neuvième canon défend « aux laïques de danser dans » l'église, d'y faire chanter des filles, » ou d'y donner des festins. » S. Aunaire mourut en 605. V—n.

AUNGERVILLE (Richard ou Richard de Bury), prélat anglais, né en 1281, à St.-Edmund's Bury en Suffolk. Edouard III, dont il avait été le gouverneur, le combla d'honneurs et de biens. Il fut sacré évêque de Durham, en 1333, nommé grand-chancelier en 1334, et trésorier d'Angleterre en 1336. Il se montra l'ami des pauvres et le protecteur des lettres, et fonda à Oxford une bibliothèque très-considérable pour le temps. Sa passion pour les livres était telle qu'il entretenait, hors du royaume, des personnes chargées d'augmenter ses richesses en ce genre, et que des copistes, des dessinateurs et des relieurs étaient, pour ainsi dire, établis dans son palais. Il a écrit, en mauvais latin, un ouvrage singulier, intitulé: *Philobiblos*, à l'honneur des livres et sur leur usage, publié à Spire, en 1483, in-4°.; réimprimé à Paris, en 1500; à Oxford, en 1599; et à Leipzig, en 1674, à la suite de *Philologicarum epistolarum centuria una.* Il a laissé deux autres ouvrages: *Orationes ad principes*, et *Epistolæ familiarium*, où l'on trouve quelques lettres adressées par lui au poète Pétrarque. Aungerville mourut à Aukland, en 1345. X—s.

AUNOY, ou AULNOY (Marie-Catherine Jumelle de Berneville, comtesse d'), était femme du comte d'Aunoy qui, accusé, par trois Normands, du crime de lèze-majesté, fut sur le point de perdre la vie, et ne dut son salut qu'aux remords de l'un des accusateurs qui confessa la calomnie;

elle était aussi nièce de cette Mme. Desloges qui, sous Louis XIII, se fit une grande réputation d'esprit, et fut l'amie des hommes les plus distingués de son temps. Mme. d'Aunoy mourut en 1705. On a d'elle des *Contes de fées*, en 4 vol.; *l'Histoire d'Hippolyte, comte de Duglas*, en 2 vol.; des *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672, jusqu'en 1679, tant aux guerres contre les Hollandais qu'à la paix de Nimègue*, en 2 vol., Paris, 1692; des *Mémoires de la cour d'Espagne*, en 2 vol. (elle avait vécu dans cette cour avec sa mère); une *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*, etc. De tous ses nombreux ouvrages, le seul que quelques personnes lisent encore est son *Histoire d'Hippolyte, comte de Duglas*. Il y a de l'imagination et de l'intérêt. Toutefois, l'auteur, comme le dit La Harpe, est une de ces imitatrices de Mme. de la Fayette, fort inférieures à leur modèle pour l'art d'inventer et d'écrire. Ses autres productions sont un mélange monstrueux de faits historiques et de fictions romanesques, où tous les personnages parlent le langage d'une fade galanterie. Les ouvrages mêmes qu'elle donne comme purement historiques ne sont pas exempts de cet alliage. A—G—R.

AURAT. *V.* DORAT.

AURÈLE (S.), était archidiacre de l'église de Carthage, lorsqu'en 388, il en fut nommé archevêque, dignité qui lui donnait une juridiction fort étendue sur les métropolitains de plusieurs provinces d'Afrique. D'après les conseils de S. Augustin, son ami, il assembla plusieurs conciles pour ramener les donatistes à l'orthodoxie. Dans un concile tenu en 412, il condamna, le premier, Célestius, disciple de Pélage, et quatre ans après, Pélage lui-même. S. Aurèle mourut en 423. Le calendrier d'Afrique, formé dans le 5e. siècle, le nomme le 20 de juillet, et l'Église révère sa mémoire ce même jour. D—T.

AURÈLE. *V.* MARC-AURÈLE.

AURELIANUS (*Voy.* CÆLIUS AURELIANUS).

AURELIANUS AMBROSINUS. *V.* AMBROSINUS.

AURÉLIEN (LUCIUS DOMITIUS AURELIANUS), naquit, dans le territoire de Sirmium en Illyrie, d'un paysan qui occupait une petite ferme dans les terres d'Aurélius, riche sénateur. Actif et robuste, il montra bientôt une inclination décidée pour la vie militaire, et s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales. Il s'éleva par degrés, et montra un esprit si martial, que les soldats, pour le distinguer d'un autre officier du même nom, l'appelèrent : *Aurelianus, manus ad ferrum* (*Aurélien, la main à l'épée*). Telle était sa vigueur, qu'on dit qu'en un jour il tua quarante-huit Sarmates, et que, dans la suite, le nombre d'ennemis tués de sa main monta à neuf cent cinquante. L'empereur Valérien lui conféra l'emploi important d'inspecteur des camps romains, et le chargea d'y rétablir la discipline. Il le créa consul, et, à sa recommandation, Ulpius Crinitus, descendant de Trajan, l'adopta, et, lui donnant en mariage sa fille, Ulpia Severina, lui fit part de ses richesses. Sous le règne peu glorieux de Galien, il n'est point question d'Aurélien; mais il reparut de nouveau sous celui de Claude II, qu'il seconda lorsqu'Auréole fut vaincu par cet empereur. Dans la guerre des Goths, il eut le commandement de la cavalerie; et quand l'empereur mourut, il désigna Aurélien comme le plus digne de lui succéder. Les légions d'Illyrie eurent égard à ce choix, et éle-

vèrent Aurélien au pouvoir suprême, l'an 270. Quintilius, frère de Claude, qui commandait dans Aquilée un corps de troupes, prit, de son côté, les marques de la dignité impériale; mais, connaissant la supériorité de son rival, il termina un règne de dix-sept jours, en se faisant ouvrir les veines. N'ayant séjourné que peu de temps à Rome, dans l'intention de s'y faire reconnaître par le sénat, Aurélien retourna dans la Pannonie, que les Goths menaçaient d'une nouvelle irruption. Ils avaient traversé le Danube, lorsque l'empereur, à la tête de ses forces, les joignit, et leur livra une bataille à laquelle la nuit seule put mettre fin. Après cette action douteuse, les deux nations se trouvèrent alors disposées à terminer leur longue guerre par une paix durable. Les Goths s'engagèrent à fournir aux armées romaines un corps d'auxiliaires, et donnèrent des otages, pour assurance que leur retraite serait paisible. Aurélien retira les troupes romaines de la Dacie, et, laissant ainsi tacitement cette province au pouvoir des Goths et des Vandales, il se hâta de revenir en Italie, pour repousser une incursion des Germains. Ces barbares se retiraient avec leur butin, lorsque l'empereur les atteignit près du Danube, et les obligea de se rendre à discrétion. Ici, les récits des historiens sont assez confus, et on ne peut guère concevoir comment une nouvelle incursion des Germains eut assez de succès, pour qu'ils parvinssent jusque dans le nord de l'Italie, où une bataille, livrée près de Plaisance, fut si fatale aux Romains, qu'on crut que l'empire allait être détruit. Rome entière fut en alarmes, et on y mit en usage toutes sortes de pratiques superstitieuses pour détourner le courroux des Dieux. Les Germains s'avancèrent jusqu'à Fano, près de la rivière du Métaure, où, cinq cents ans auparavant, Asdrubal avait perdu son armée et la vie. Ce lieu fut encore heureux aux Romains : l'empereur défit les ennemis, en fit un grand carnage, et, peu après, extermina entièrement, près de Pavie, ceux qui avaient survécu à leur première défaite. On voit encore à Pésaro, éloigné de Fano de cinq milles, un monument érigé par les habitants, en mémoire de ces victoires d'Aurélien. Ayant enfin délivré l'Italie des barbares, Aurélien revint à Rome, où il fit mettre à mort plusieurs sénateurs, soupçonnés d'avoir conspiré contre lui. Il agrandit la ville, et pourvut à sa sûreté par une nouvelle enceinte de murailles, qui avait plus de cinquante milles de tour, et qui porta son nom, quoique ces travaux n'aient été finis que sous le règne de son successeur, Probus. Gibbon prétend que ce fut vers ce temps qu'Aurélien marcha dans les Gaules, pour mettre fin à l'usurpation de Tétricus, qui avait succédé à plusieurs autres gouverneurs et généraux, élevés à l'empire par les troupes de cette province. Tétricus lui-même, fatigué de sa puissance précaire qu'il ne pouvait abdiquer sans danger, avait invité l'empereur à venir le délivrer. Il posta son armée de manière qu'elle fut attaquée avec un grand avantage par Aurélien, et presque entièrement taillée en pièces, près de Châlons en Champagne. Tétricus se rendit au vainqueur, qui ne tarda pas à réduire la Gaule. En 272, Aurélien entreprit l'expédition qui a le plus illustré son règne, en allant combattre Zénobie, reine de Palmyre. Un général, nommé Héraclien, envoyé contre elle par Gallien, avait été battu, et Claude, occupé de la guerre des Goths, l'avait laissée tranquille. Aurélien résolut de venger la majesté de l'empire, et de lui rendre

les provinces qui en avaient été détachées. Il marcha vers l'orient avec ses légions, par l'Illyrie et la Thrace. La douceur avec laquelle il traita les habitants, et la discipline observée par ses troupes, favorisèrent ses succès en Syrie. Comme il s'approchait d'Antioche, Zénobie tenta d'arrêter ses progrès. Une bataille s'engagea près de cette ville, et Aurélien y remporta la victoire, qui fut long-temps disputée. Une autre action, près d'Émèse, décida de la guerre. Zénobie, après cette seconde défaite, se renferma dans Palmyre, et résista quelque temps, avec intrépidité, aux armes d'Aurélien qui avait investi la ville. Les difficultés qu'il rencontrait le portèrent à inviter Zénobie à se rendre; il s'engageait à lui laisser la vie; mais Zénobie lui fit une réponse pleine de courage et même de hauteur, que l'on attribua au célèbre Longin. A la fin, comme Zénobie essayait de s'enfuir en Perse, elle fut prise, et amenée captive en présence de l'empereur. Elle rejeta sa longue résistance sur les gens de son conseil, et surtout sur Longin, dont la mort funeste est une tache à la mémoire d'Aurélien, et même à celle de Zénobie. L'empereur, au reste, traita avec humanité les habitants de Palmyre. Pendant ce temps, Probus avait soumis l'Égypte, et Aurélien reprit le chemin de l'Europe, après avoir réuni à l'empire toutes les possessions de Zénobie. Il avait déjà passé le Bosphore avec son armée, lorsqu'il apprit que les Palmyréniens s'étaient révoltés, et, qu'après avoir massacré la garnison romaine, ils avaient proclamé un nouvel empereur. Aurélien revint sur ses pas avec une célérité qui ne leur permit pas de se mettre en défense, et exerça une vengeance terrible sur l'infortunée ville de Palmyre, qu'il abandonna pendant trois jours à la fureur des soldats. Après cette effroyable exécution, il épargna le peu d'habitants qui restaient, et fit rétablir dans toute sa splendeur le magnifique temple du Soleil, ayant toujours honoré cet astre d'un culte particulier. De là, l'infatigable Aurélien courut en Égypte, où Firmius, allié de Zénobie, avait pris possession d'Alexandrie, et s'était fait proclamer empereur. Aurélien éteignit sans peine cette rébellion, et en fit périr publiquement l'auteur. Il retourna aussitôt après vers l'Italie. On vit à son triomphe une longue suite de riches dépouilles, d'animaux curieux, de gladiateurs, de captifs, d'ambassadeurs venus des parties les plus éloignées de la terre. La marche était fermée par les souverains déposés. Tétricus et son fils parurent avec le costume des rois gaulois; mais l'aspect du premier en état de captif affligeait et humiliait les sénateurs, dont il était le collégue. Zénobie, chargée de chaînes d'or et comme accablée sous le poids d'une immense quantité de bijoux précieux, offrait à l'orgueil romain un aspect plus agréable. Sa rare beauté, sa taille majestueuse et son air noble attirèrent tous les regards. Après que l'empereur eut ainsi fait servir ses antagonistes à l'ornement de son triomphe, il montra de la clémence dans la manière dont il les traita. Zénobie eut près de Tibur une *villa*, où elle passa ses jours avec honneur. Tétricus et son fils recouvrèrent leur rang et leur fortune, et furent comptés parmi les membres les plus respectables du sénat. Aurélien alors donna ses soins à rétablir l'ordre et réformer les abus. Il déploya une grande munificence dans les largesses qu'il fit au peuple de la capitale. On assure qu'après avoir augmenté les

distributions d'huile et de pain, et y avoir ajouté celle d'une certaine quantité de viande de porc, il voulait encore en établir une de vin; mais qu'il en fut détourné par le préfet du prétoire, qui lui dit que, si la populace recevait du vin, elle s'attendrait ensuite à se voir donner des oies et des poulets. Il mérita la reconnaissance générale en faisant remise de tout ce qui était dû au trésor public, et en faisant brûler dans la place Trajane toutes les obligations relatives à ces dettes. On croit qu'Aurélien conservait de la partialité en faveur de l'ordre des plébéïens, auquel il avait appartenu, et qu'il regardait les patriciens avec jalousie et méfiance. Son zèle pour la réforme tint de la sévérité de son caractère, et la dureté du soldat se mêla souvent aux sollicitudes paternelles du monarque. Une sédition eut lieu dans Rome; elle commença par les ouvriers de la monnaie, qui craignaient d'être punis pour leurs malversations; ils eurent l'audace de se retrancher sur le mont Cælius, dans l'intérieur même de la ville. Aurélien les y fit attaquer, et ils furent tous massacrés; mais 7000 hommes des troupes de l'empereur y périrent. Ce malheureux événement donna lieu à une punition terrible, dans laquelle plusieurs sénateurs et patriciens furent enveloppés. On compta parmi ces victimes le fils, ou, selon d'autres, la fille de la propre sœur d'Aurélien. Un voyage en Gaule, et une expédition contre les barbares, qui avaient fait une irruption en Vindélicie, ne furent que le prélude d'une grande entreprise militaire contre l'empire des Perses. Déjà il avait commencé à se mettre en marche pour l'Orient, et attendait en Thrace le moment favorable pour se porter plus avant, quand une conspiration termina ses jours. Il soupçonnait son secrétaire Mnesthée de concussion, et l'avait menacé de lui faire rendre compte. Mnesthée contrefit la main de l'empereur, et montra aux principaux chefs une liste de proscrits, où il avait réuni leurs noms et le sien. La sévérité connue de l'empereur et l'indignation les rendirent crédules; et lorsque l'armée était en marche, ils attaquèrent Aurélien près d'un lieu nommé *Cænophrurium* (le nouveau Château), entre Byzance et Héraclée, et le tuèrent vers la fin de janvier 275. Il périt, dit-on, de la main d'un chef nommé *Mucapor*. Aurélien était âgé d'environ soixante-trois ans, et en avait régné cinq. Sa mort fut vengée. Ses assassins détrompés livrèrent Mnesthée aux bêtes féroces, et élevèrent à Aurélien un tombeau et un temple au lieu où il avait été tué. Ces regrets tardifs ne sauvèrent point leurs jours. Une partie d'entre eux fut massacrée par les soldats; les autres périrent dans la suite par les ordres de Tacite ou de Probus. Aurélien ne laissa qu'une fille. Quoique l'on convînt généralement que cet empereur avait été sage, actif, heureux et très-utile à l'empire, dont il avait arrêté la décadence, le souvenir de ses cruautés se mêla aux justes regrets qu'il inspirait. Après avoir traité les chrétiens avec douceur au commencement de son règne, il avait rendu contre eux des édits terribles; mais il mourut avant leur publication. Aurélien est le premier empereur qui ait porté publiquement un diadême; il fut imité en cela par ses successeurs; cependant, Constantin fut le premier qui fit habituellement usage de cette marque du pouvoir suprême. D—T.

AURÉLIO, roi des Asturies, cousin germain de Froila Ier., et l'un des

conjurés qui assassinèrent ce prince, fut élu roi à sa place, par les grands du royaume, en 768; il renouvela avec les Maures, la trève qu'avait conclue son prédécesseur, apaisa une révolte des esclaves maures, qui s'étaient soulevés contre les chrétiens, leurs maîtres; ouvrit le chemin du trône à Silo, son ami, en lui faisant épouser Adosinda, sa parente, et mourut, en 774, après six ans de règne. B—P.

AURELIO (Louis), né à Pérouse, se distingua dans la carrière des lettres, vers le commencement du 17e. siècle. Étant entré de bonne heure chez les jésuites, il s'appliqua avec tant d'ardeur à la philosophie et à la théologie, qu'on fut obligé de le renvoyer chez son père pour rétablir sa santé, altérée par l'excès du travail. Après trois ans de repos, il s'adonna à la jurisprudence, et fut reçu docteur en droit, comme dans les deux autres facultés. Il fut d'abord nommé bibliothécaire à Pérouse; il alla ensuite à la cour de Vienne, en qualité d'auditeur du nonce apostolique; à son retour, il fut fait chanoine de St.-Jean-de-Latran, et mourut à Rome, en 1637. Cet auteur, qui joignait à l'étude des langues latine, grecque et allemande, une connaissance approfondie de l'histoire, était regardé, par le pape Urbain VIII, comme le premier historiographe de son temps. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ristretto delle storie del Mondo di Orazio Torsellino gesuita, col supplimento di Lod. Aurelio, traduttore de l'opera*, Pérouse, 1623, puis Venise, 1653, in-12. Cette édition a été augmentée d'une seconde partie, jusqu'à l'an 1650, par Bernardo Oldoini, de Gênes; II. *Della Ribellione de' Boemi contra Matthia, e Ferdinando Imperadore, Istoria*, etc., Rome, 1625, et Milan, 1626, in-8°.; III. *Annales Card. Baronii in epitomen redacti*, Rome, 1636, Paris, 1637, 2 vol. in-12; III. *Bzovii continuatio in epitomen redacta*, Rome, 1641, in-12, traduite en français, par Charles Chaulmer, historiographe de France, Paris, 1664, en 6 vol. in-12, puis réimprimée en 8 vol., avec un supplément, depuis l'an 1636 où finit Aurelio, jusqu'en 1664. On a encore de cet auteur des éloges, et différents autres discours. Il écrivit en vers latins, et traduisit lui-même en italien deux tragédies, *Pompée* et *Germanicus*, qui n'ont jamais été imprimées. G—É.

AURELIO (AURELIO), poète vénitien qui florissait vers la fin du 17e. siècle, et au commencement du 18e., fut attaché au duc de Parme, et se distingua particulièrement par la composition de drames en musique. Mazzuchelli, *Scrittori ital.*, tom. I, p. II, rapporte les titres et les dates de trente-six de ces drames, et prévient qu'il ne les indique pas encore tous. Le premier, intitulé *Erginda*, est de l'année 1652, et le dernier, *Amore e Gelosia*, est de 1729. G—É.

AURELIO (JEAN MUZIO), JOANNES MUTIUS AURELIUS, poète latin, né à Mantoue, florissait au commencement du 16e. siècle. Il fut un de ceux qui eurent part à la faveur de Léon X. Ce pape crut, en 1520, contribuer à sa fortune, en le faisant gouverneur d'une ville de l'état romain; mais Aurelio y commit des abus d'autorité et des vexations qui révoltèrent contre lui les habitants. Etant sorti seul un jour sur une mule, il disparut, et fut trouvé, plusieurs jours après, au fond d'un puits, avec sa mule. Le recueil de Math. Toscanus, intitulé : *Carmina illustrium Poëtarum italorum*, contient deux de ses pièces de vers, un hymne à S. Jean-Baptiste, et une élégie adressée à Léon X,

Jules-César Scaliger, dans le VIe. livre de sa *Poétique*, auquel il a donné le titre d'*Hypercritique*, fait un grand éloge d'Aurelio, et particulièrement de cette élégie, où le poète se plaint de sa pauvreté et implore, pour en sortir, la libéralité du pontife. « Il a, dit Scaliger, emprunté toutes ses peintures de Catulle, mais si bien, que je n'oserais assurer que Catulle lui-même pût mieux faire, s'il vivait aujourd'hui. Aussi poli, aussi élégant, il est beaucoup plus soigné que lui, etc. » C'est sans doute la tradition de cet éloge qui a fait écrire, en parlant d'Aurelio, qu'il se proposa Catulle pour modèle, aux obscénités près. Il n'avait en effet garde d'en mettre, ni dans son élégie au pape, ni dans son hymne de S. Jean. G—é.

AURELIUS COTTA (C.), fut consul avec P. Servilius Géminus, l'an 502 de Rome, pendant le cours de la première guerre punique. Après avoir pris Himère, en Sicile, il tenta de s'emparer de l'île et de la ville de Lipari; mais, lorsqu'il était revenu à Messine, pour consulter les augures, ses lieutenants, Q. Cassius et P. Aurélius Pécumola, son parent, attaquèrent la place, malgré sa défense. Il les en punit avec toute la rigueur qu'autorisaient les lois militaires. Cassius fut privé de son grade, et Pécumola, probablement plus coupable, passa dans le rang des simples soldats, après avoir été battu de verges. Aurélius Cotta prit la place d'assaut, et fit massacrer la plus grande partie des habitants. D'accord avec le grand pontife Tib. Coruncanius, il fit dégrader treize sénateurs, et rejeter dans les plus basses classes du peuple 400 chevaliers, qui avaient refusé à Lipari d'obéir à ses ordres. Aux ides d'avril, Aurélius fut honoré d'un triomphe. Onze ans plus tard, à l'époque où la première guerre punique se termina glorieusement pour les Romains, Aurélius Cotta fut nommé censeur, et fit, en cette qualité, le dénombrement du peuple, avec son collégue M. Fabius Butéo. Depuis ce temps, l'histoire ne parle plus de lui. D—t.

AURÉLIUS VICTOR (Sextus), historien romain, vivait au 4e. siècle, probablement depuis le règne de Constance jusqu'à celui de Théodose. Il parle (*Hist.*, ch. 28.) de la 1100e. année depuis la fondation de Rome, qui était la 348e. de J.-C., ou la 12e. du règne de Constance, comme s'étant passée de son temps. Il fait mention d'un tremblement de terre qui eut alors lieu à Nicomédie, sous le consulat de Céréalis, c'est-à-dire, l'an 1110 de la ville, ou 358e. de J.-C. Aurélius Victor était fils de parents obscurs et sans éducation. L'Afrique fut peut-être sa patrie; car dans ses écrits, il donne de grandes louanges à ce pays, qu'il appelle *la gloire du monde*. Malgré la bassesse de son extraction, ses talents l'élevèrent aux honneurs: en 361, Julien le nomma préfet de la 2e. Pannonie; et, pour récompense de ses services, il fut honoré d'une statue d'airain. Long-temps après, il fut préfet de Rome (Amm. Marcellin, liv. XXI, chap. 18.), et en 369, consul avec Valentinien. Il obtint probablement cette dernière dignité sous le règne de Théodose; car il nous reste une inscription, que Sextus Aurélius Victor, préfet de la ville, grava sur un monument, en l'honneur de Théodose. Si tous ces passages ont rapport au même Sextus Aurélius Victor, comme cela n'est pas improbable, il occupa, sous plusieurs empereurs, des postes d'une grande distinction, et vécut jusque vers la fin du 4e. siècle. Il nous reste sous son nom quatre ou-

vrages : I. *Origo gentis Romanæ*; cette histoire allait, d'après son titre, depuis les temps incertains de Janus jusqu'au 10e. consulat de Constance; mais ce que nous en possédons ne s'étend que jusqu'à la première année de la fondation de Rome. II. *De Viris illustribus urbis Romæ*, souvent imprimé dans le 16e. siècle sous les noms de Pline le jeune, de Suétone, ou d'Æmilius Probus. Ce livre, qui commence à Phocas et se termine à Pompée, a aussi été attribué à Cornélius Népos. III. *De Cæsaribus historia, ab Augusto Octavio, id est, à fine Titi-Livii usque ad consulatum decimum Constantii Augusti et Juliani Cæsaris tertium*; IV. *De vita et moribus imperatorum Romanorum excerpta, à Cæsare Augusto usque ad Theodosium imperatorem.* Le troisième de ces ouvrages est le seul qu'on puisse attribuer avec certitude à Aurélius Victor. La première édition de cet auteur fut donnée par André Schott, Anvers, 1579, in-8°. Aurélius Victor a été réimprimé dans les collections de Syburge, 1588-1590, 3 vol. in-fol.; de Gruter, 1611, in-fol.; de Boxhorn, 1632, in-12. Il en a paru beaucoup d'éditions séparées; les meilleures sont, 1°. celle d'Amsterdam, 1733, in-4°., *cum notis variorum, curante Joh. Arntzenio*; 2°. celle de Cobourg, 1759 et 1768, in-8°., *cum notis, J. Fr. Gruneri*; 3°. celle d'Erlang, *ex recensione, J. Fr. Gruneri, cum notis selectis, curante Chr. Harles.* Barbou a imprimé *Aurélius Victor* à la suite d'*Eutrope*, 1793, in-12, édition soignée, par M. Caperonnier. Cet auteur se trouve encore dans les *Scriptores historiæ Romanæ minores*, 1789, in-8°., faisant partie de la collection des Deux-Ponts. D—T.

AURÉLIUS (CORNELIUS), né à Gouda en Hollande, vivait vers le commencement du 16e. siècle, fut chanoine à Hemsdonk, près Dordrecht, et précepteur d'Érasme. Il composa deux traités, l'un *Defensio gloriæ Batavinæ*, l'autre *Elucidarium variarum quæstionum super Batavinâ regione.* Ils furent réunis et publiés ensuite par Bonaventure Vulcanius, sous ce titre : *De situ et laudibus Bataviæ.* L'empereur Maximilien lui envoya la couronne de poète. Aurélius composa encore d'autres ouvrages, et on lui attribua un poëme en l'honneur de l'empereur Charles-Quint, intitulé : *Prognosticon, seu Caroli V Cæsaris præconium.* On ignore l'année de sa mort. K.

AURENG-ZEYB (MOHHY ÊD-DYN, c'est-à-dire, le Vivificateur de la religion, ornement du trône, surnommé dans la suite *Aâlemguyr*, conquérant de l'univers), naquit, pour le malheur de son faible et infortuné père, Châh-Djéhân, le 11 de dzoùl-câdéh 1028 (20 octobre 1619). Son aïeul, Djéhânguyr, fils d'Akbar, occupait encore le trône de l'Hindoustân, et s'estima si heureux de voir augmenter sa famille, qu'il donna au nouveau-né, le nom d'*Aureng-Zeyb*, ornement du trône. Élevé, comme tous les princes asiatiques, dans le fond d'un harem, il ne fit rien de remarquable dans son enfance, ou, du moins, nous ne connaissons de lui aucun trait qui semblât présager la profonde politique, l'insatiable ambition et les grands talents qu'il développa dans la suite. Il eut le même instituteur que ses deux frères aînés : c'était un docteur musulman, jouissant d'une haute réputation, et nommé *Mélik-Ssâleh*, littérateur distingué, comme on peut en juger par une histoire des vingt premières années du règne de son élève, qu'il composa en-

persan, et que nous possédons à la Bibliothèque impériale, en un volume in-fol. Cependant, ce choix n'était pas heureux, si l'on en juge par les reproches qu'Aureng-Zeyb adressa dans la suite à ce savant, qui, en effet, paraît n'avoir enseigné au jeune prince, que la langue arabe, et s'être borné à l'Hindoustân, pour les connaissances géographiques, sans lui parler des autres royaumes de l'Asie. A peine lui avait-il indiqué les noms des royaumes de l'Europe. Aureng-Zeyb répara l'imperfection de son éducation première, par une application assidue et par la force de son génie. Il n'avait que neuf ans, lorsque le sceptre de l'Hindoustân passa (en 1627) des mains de son aïeul entre celles de son père Châh-Djéhân, et il annonçait dès-lors, par son maintien composé, par ses fréquentes prières et par son goût pour la solitude, sa profonde hypocrisie, sa prévoyance et ses projets ultérieurs. Bientôt, on le vit s'inscrire parmi les faqyrs, prendre presque leur costume, et annoncer l'intention de se retirer à Médyne, auprès du tombeau du Prophête. Cependant, il saisit avec empressement l'occasion de mettre de côté, pour quelques instants, le Korân, qu'il portait continuellement sous le bras, et de prendre l'épée. Créé à l'âge de vingt ans (en 1638), *émyr pendje hazâry*, ou chef de quinze mille hommes, il obtint, presque aussitôt, le commandement du Dékehan. Impatient de s'essayer dans la carrière des armes, il profita de l'armée qui était sous son commandement, pour faire une invasion dans le pays de Baglena. Les forteresses furent enlevées, et les chefs réduits à payer le tribut. Après cette expédition, qui fut peu avantageuse pour l'état, à cause de la pauvreté du pays conquis, Aureng-Zeyb demanda et obtint la permission de se rendre à Lâhor, où l'empereur son père avait fixé sa résidence; mais bientôt il eut ordre de retourner dans son gouvernement. Il y reprit sa vie austère, s'occupa de construire des mosquées, fonda la ville d'Aureng-Abâd, et vécut dans une plus grande intimité avec des fâqyrs. Voulant un jour leur donner un témoignage éclatant d'amitié et de vénération, il en invita un grand nombre à un modeste festin, et ensuite voulut les revêtir d'habillements neufs. Ces cénobites refusèrent l'honneur excessif qu'on prétendait leur faire. Le vice-roi insista, et, malgré leurs refus opiniâtres et même leurs efforts, car on alla jusqu'à la violence, ils se retirèrent vêtus plus décemment qu'ils n'étaient venus, et peut-être aussi un peu plus légèrement; car, les vieilles robes ayant été brûlées toutes ensemble, on trouva dans les cendres, une énorme quantité de pièces d'or et d'argent. Cette somme fut d'un grand secours à Aureng-Zeyb, quand il fit la guerre à ses frères. Du gouvernement du Dékehan, il passa (en 1645) à celui du Guzarate, et fixa son séjour à Ahhmed-Abâd, sans changer de manière de vivre, et attendant avec impatience l'occasion de satisfaire l'ambition dont il était intérieurement dévoré. Sa première expédition ne fut pas heureuse; chargé par son père (en 1649), de combattre les troupes persannes, qui avaient fait une invasion dans le Candahar, et s'étaient emparées, l'année précédente, de la capitale de cette province, il ne put les repousser. Vainement fit-il aussi le siège de cette place; il fallut le lever au bout de trois mois, et retourner dans l'Hindoustân, après avoir, à la vérité, remporté sur les Persans quelques avantages, et même une victoire assez complète, mais qui n'eut

aucun résultat heureux. Deux ans après, il fit de nouvelles tentatives sur la même ville, établit un siége dans les formes, et fut encore obligé de le lever. A son retour dans le pays de Kâboul (en 1652), son père le rappela dans le Dékehan. Dârâ-Chékoùh, son frère aîné, prince recommandable par sa piété filiale et par son amour pour les lettres, mais aussi présomptueux qu'imprudent, sollicita et obtint de leur trop faible père, la permission de venger la gloire des armes mogoles, et de se mesurer avec ces invincibles Persans. Il fit le siége de Candahâr, et fut également obligé de se retirer. Aureng-Zeyb triompha en secret, et jura à son frère une haine d'autant plus implacable, que Châh-Djéhân avait déjà désigné publiquement Dârâ pour lui succéder. L'unique moyen de se délivrer d'un rival aussi redoutable était de l'exterminer, et de s'assurer de la couronne le plus promptement possible, et à quelque prix que ce fût. Notre jeune ambitieux s'occupa fortement de remplir ce double but; les circonstances le secondèrent. Châh-Djéhân était tombé dangereusement malade, en 1067 de l'hégire (1656-1657); Dârâ s'empressa de saisir les rênes du gouvernement, et des actes d'autorité arbitraires le rendirent odieux à ses trois autres frères. Les deux plus jeunes d'entre eux, Aureng-Zeyb et Mourâd-Bakhche, se liguèrent contre lui, et accueillirent avec empressement l'êmyr Djemlah, qui avait rempli le poste de principal vizyr auprès de Châh-Djéhân, et qui venait d'être disgracié par Dârâ, à cause de son attachement pour Aureng-Zeyb. Celui-ci feignit de se livrer avec plus d'ardeur aux exercices de piété, et ne se mêla des affaires mondaines que pour remplir les devoirs imposés par sa place. Il excitait secrètement l'ambition de son jeune frère, dont la jalousie, à l'égard de Dârâ, lui était favorable; il comptait bien en faire tourner le résultat à son propre avantage. Mourâd énonça ouvertement ses prétentions à l'empire, et trouva un puissant appui dans Aureng-Zeyb. Ils marchent de concert vers Agrah, avec une armée d'environ 40,000 hommes. Châh-Djéhân veut aller lui-même au-devant de ces fils rebelles; Dârâ parvient à le détourner de ce sage projet, afin d'être chargé de cette expédition. Il se met en effet à la tête de l'armée impériale, composée de plus de 100,000 chevaux et de 50,000 fantassins, suivis d'une nombreuse artillerie. Après plusieurs marches et contre-marches, l'action s'engagea près de Fethh-Abâd, à cinq lieues d'Agrah, le 6 juin 1658; elle fut terrible; Dârâ et Mourâd firent des prodiges de valeur; la conduite d'Aureng-Zeyb fut peut-être moins brillante, mais plus adroite, et contribua puissamment au gain de la bataille, en semant la zizanie parmi les chefs de l'armée de Dârâ, et surtout en gagnant plusieurs d'entre eux, qui restèrent immobiles pendant l'action; quelques-uns même abandonnèrent le champ de bataille, dont ses deux frères restèrent maîtres. L'astucieux Aureng-Zeyb s'empressa de faire honneur de la journée à son jeune frère; après quelques heures de méditation et de prières, il vint devant lui, le Korân à la main, lui adresser ses félicitations, en lui donnant le titre d'*empereur*. Il le traita en public et en particulier avec la soumission la plus respectueuse; et cependant il entretenait une correspondance très-active avec les *nabâb*, ou vice-rois, et autres gouverneurs : il donnait aussi au nouveau monarque un ministre chargé d'observer toutes ses actions. L'armée victorieuse marcha droit sur Agrah;

la ville ne tint pas long-temps ; mais Châh-Djéhân s'était retranché dans son palais avec une assez forte garnison. Aureng-Zeyb entama avec lui une négociation qui fut si adroitement conduite, que le vieux monarque se décida à renvoyer ses gardes, et se mit ainsi à la discrétion de son petit-fils Mohammed. Celui-ci, fidèle aux instructions qu'il avait reçues d'Aureng-Zeyb, son père, le confina dans l'intérieur du harem. Tandis que ses émissaires portaient leurs mains sacriléges sur son père et leur légitime souverain, Aureng-Zeyb faisait sa prière au tombeau d'Akbar, situé dans le voisinage d'Agrah. Les heureuses nouvelles qu'on vint lui annoncer l'arrachèrent à cette pieuse occupation; il s'empressa de se rendre auprès de Mourâd-Bakhche; du plus loin qu'il le vit: « Vous n'étiez jusqu'à présent, » s'écria-t-il, monarque que de nom, » vous l'êtes maintenant en réalité; » mes vœux les plus ardents sont » accomplis; je n'en forme plus que » deux, c'est de faire le pèlerinage de » la Mekke, et de passer ensuite le » reste de mes jours loin des embarras » du monde, dans la prière et dans » la retraite. » Mourâd entreprit de le détourner, au moins pour le moment, d'un semblable dessein, et y réussit facilement. Les deux princes résolurent de marcher sur Dehly, où le fugitif Dârâ avait rassemblé quelques forces : mais au moment de se mettre en mouvement, leur armée se souleva; la paie étant arriérée de quelques mois. Mourâd eut recours aux banquiers d'Agrah; ils furent sourds à ses demandes et à ses propositions. Le prince allait user de violence envers eux et même envers les habitants les plus opulents, lorsque l'astucieux Aureng-Zeyb offrit d'acquitter la solde des troupes avec son propre trésor; le jeune monarque eut l'imprudence d'accepter un service qui recommandait son frère à la reconnaissance de l'armée et de la capitale entière; et bientôt les dispositions de pèlerinage se changèrent en préparatifs de guerre, et Mourâd fut arrêté au milieu de son camp, en présence d'Aureng-Zeyb, lié et envoyé à Agrah, sous bonne garde. Ce dernier ne tarda pas à se rendre à Dehly, où il exerça ouvertement seul l'autorité suprême. Il se trouvait alors dans l'Hindoustân trois souverains vivants; savoir : Châh-Djéhân, enfermé dans la citadelle d'Agrah, et ses deux fils, Dârâ-Chékoùh, qui fuyait alors, et Aureng-Zeyb, ou plutôt Aâlem-Guyr, qui avait saisi le timon des affaires. Nous pourrions encore en citer un quatrième, Châh-Soudjâh, autre fils de Châh-Djéhan. Il donna de vives inquiétudes à son frère, et lui disputa énergiquement la couronne; mais la perfidie de ses officiers, autant que sa propre inexpérience, causa sa ruine; il se vit perdu sans retour, par les suites d'une bataille malheureuse qu'il livra le 21 de rabyi 2e. 1069 (14 janvier 1659); et le 24 ramadhân de la même année, Aureng-Zeyb monta sur le trône avec toutes les cérémonies accoutumées; son nom, changé en celui d'*Aâlem-Guyr*, fut proféré dans les prières publiques, et inscrit sur les monnaies. Le seul compétiteur capable d'inspirer de l'inquiétude au nouveau monarque, était Dârâ-Chékoùh, qui errait dans le nord de l'Inde : il le poursuivit, un traître le livra; on lui coupa la tête aussitôt, et on vint la présenter à Aureng-Zeyb lorsqu'il lisait et méditait le Corân ; il ferma le livre, demanda de l'eau, et fit laver le visage de Dârâ, pour mieux le reconnaître; il lui ouvrit les yeux, et, y ayant découvert une taie qui ne lui laissait aucun doute, il versa un torrent de

larmes en s'écriant : « l'infortuné ! » Il fit embaumer cette tête, et l'envoya à leur malheureux père, qui était à table quand on lui présenta la funeste boîte : il se félicitait de recevoir un témoignage du souvenir de ses enfants. Qu'on juge de son effroi et de son horreur, quand il reconnut la tête de Dârâ, son fils chéri. Mourâd-Bakhche, quoique enfermé étroitement, troublait quelquefois le repos de son frère, sa mort fut résolue ; mais « on emprunta, dit Manucci, le masque de la justice pour couvrir cette grande iniquité. » Aureng-Zeyb se fit d'abord conférer, par le chef de la loi, une espèce de consécration qu'on regarde parmi les Mogols comme le sceau de la juridiction impériale ; le premier usage qu'il fit de sa nouvelle autorité, fut d'ôter la vie à Mourâd-Bakhche. On lui suscita une fausse accusation, appuyée par de faux témoins, qui furent secondés par les astrologues. Aureng-Zeyb voulut être long-temps et vivement sollicité. Il céda, non sans affecter de bien vifs regrets. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, quand il ordonna aux soldats de sa garde de faire piquer son malheureux frère par une de ces couleuvres dont le venin est aussi prompt qu'infaillible. Ce dernier fratricide assurait au coupable la paisible possession de la couronne. Son père, enfermé et soigneusement gardé dans la forteresse d'Agrah, n'avait aucun moyen de ressaisir le pouvoir. Ce fut alors qu'on put reconnaître dans Aâlem-Guyr autant de talent pour l'administration, qu'il en avait montré pour la guerre et les intrigues. Il encouragea l'agriculture et le commerce, établit une garantie pour les propriétés territoriales, simplifia la marche de la justice. Pour la première fois, dans l'empire Mogol, on punit, comme un crime capital, les tentatives faites pour corrompre un juge. Lui-même surveilla les décisions des tribunaux, écouta les réclamations des plaideurs, et destitua plusieurs magistrats iniques ou ineptes. Il ne donna pas moins d'attention à la réforme des mœurs et au maintien des préceptes de la religion. Les musiciennes et les danseuses publiques, qui s'étaient multipliées à l'infini, sous le règne du faible et voluptueux Châh-Djéhan, furent poursuivies avec activité, et contraintes, ou d'abandonner cette scandaleuse profession, ou de ne l'exercer qu'avec le plus grand mystère ; on défendit sévèrement l'usage du vin. Tous ces détails ne lui faisaient pas négliger des objets d'une plus haute importance. Une grande partie des domaines de la couronne avait été distribuée par Akbar aux mécontents de la Perse, qui étaient venus se réfugier à la cour d'Agrah. Cette mesure, dans le principe, assez adroite, avait fini par être funeste à l'état, et l'avait appauvri ; Aureng-Zeyb trouva le moyen de rentrer dans ses domaines aliénés, et envoya ces familles persanes dans le pays de Kachemyr. Son élévation à l'empire, et surtout ses exploits, ses profondes, mais atroces combinaisons, enfin, sa sage administration, attirèrent l'attention de plusieurs potentats ; et on vit successivement arriver à la cour de Dehly des ambassadeurs du chéryf de la Mekke, du roi d'Ethiopie, du roi de Perse, du prince des Ouzbeks. Toutes ces jouissances si flatteuses pour l'amour-propre du monarque indien, ne furent pas sans mélange. Le fameux Sevâdjy, fondateur de la puissance Marhatte, faisait de fréquentes et sanglantes incursions dans différentes provinces de l'empire ; plusieurs villes furent pillées. L'empereur eut encore la douleur d'être obligé de condamner à une prison perpétuelle deux de ses

fils. Ces jeunes princes, dignes imitateurs de leur père, avaient essayé de se faire un parti dans l'état; mais ils manquaient de talents, et ils n'avaient pas affaire à un Châh-Djéhân. On les enferma dans la citadelle de Gualyour; on leur fit boire un poison lent, appelé *poûst*, qui affaiblit insensiblement le corps et l'esprit, et conduit à l'imbécillité et au marasme. Les soins multipliés de l'administration, les inquiétudes et les tourments involontaires d'une conscience bourrelée de remords, juste et inévitable punition des coupables placés par leur rang au-dessus des lois, affectèrent la santé d'Aureng-Zeyb, et le conduisirent aux portes du tombeau; mais sa vigoureuse constitution triompha du mal et de l'ignorance des médecins. Sa convalescence fut longue, et, quand il put se mettre au courant des affaires, il trouva que les sulthanes avaient déjà ourdi de puissantes intrigues en faveur de leurs enfants respectifs. Au reste, la tranquillité de l'empire ne fut pas troublée, et aucun des grands ne conçut, ou du moins ne manifesta des projets ambitieux, tant était profonde la terreur que le nom d'Aureng-Zeyb leur inspirait. Les travaux auxquels il se livra, avant sa parfaite guerison, et surtout les chaleurs de la saison, s'opposaient à son parfait rétablissement. Les médecins lui conseillèrent d'éviter les chaleurs de l'été suivant, en le passant au Kachemyr, pays célèbre par ses beautés pittoresques et par la salubrité du climat. La sœur bien-aimée du monarque, la belle Raûchen-Arâ, qui conservait toujours une grande influence sur son esprit, appuya l'avis des médecins de tout son pouvoir; les sulthanes saisissent toujours avec enthousiasme les occasions de changer de demeure, et de sortir de leur prison habituelle. Le voyage de Kachemyr fut résolu. La cour toute entière, et une armée composée de 35,000 cavaliers, de 10,000 fantassins, avec la grosse et la petite artillerie, suivirent le monarque, qui se mit en marche le 6 décembre 1661. Cette date ne s'accorde pas avec celles qui sont indiquées par le docteur Manucci et par Ferichtah; mais on ne sera pas étonné que nous l'adoptions ici, puisqu'elle nous est fournie par le médecin Bernier, dont l'exactitude est reconnue par les Anglais même. Il fut, comme on le sait, du voyage. La plus grande partie de cet immense cortége, qui eût affamé le petit pays de Kachemyr, resta dans le Lâhor, et l'empereur ne conserva auprès de lui que le moins de femmes qu'il put, les meilleures amies de Raûchen-Arâ-Beygum, les principaux omrâ, et un petit nombre de soldats pour sa garde. La fatigue de la marche et le plaisir de la chasse, auquel il se livrait volontiers, n'interrompirent point ses travaux ordinaires. Les affaires s'expédiaient tout aussi régulièrement qu'on le faisait à Dehly. Malgré cette activité inconcevable, et malgré les précautions qu'il avait prises, des troubles éclatèrent dans le Guzarate. Les Radjepouts descendirent de leurs montagnes pour fondre sur les Mogols; mais ils furent vigoureusement repoussés; leurs princes perdirent leur juridiction héréditaire, et la nation hindoue fut soumise à des gouverneurs musulmans, qui recevaient leur pouvoir du monarque même. Ses armes furent moins heureuses du côté d'Acham; le gouverneur du Bengale, le fidèle Djemlah, fit une expédition contre ce royaume; après de brillants succès, il en fut chassé par la saison des pluies. La mort de ce grand général, celle du fils aîné de l'empereur, et de Châh-Djéhân, son père, qui, toujours soigneusement gardé dans la

citadelle d'Agrah, périt le 27 redjeb 1076 (le 2 février 1666), accablé d'ennuis, et par une rétention d'urine, peut-être par le poison; enfin les excursions et l'arrestation de Sevâdjy, ce fameux chef marhatte, qui fut envoyé à Dehly, au moment même où Aureng-Zeyb arrivait du Kachemyr, sont autant d'événements importants, sur lesquels nous regrettons de ne pouvoir donner des détails qui exciteraient l'intérêt de nos lecteurs; mais qui excéderaient de beaucoup les bornes dans lesquelles nous devons nous restreindre. Une querelle presque ridicule, et occasionnée par l'ineptie d'un secrétaire, rompit la bonne intelligence qui régnait entre Châh-Abbâs II et Aureng-Zeyb, et la guerre éclata entre ces deux souverains, vers l'an de l'hég. 1077 (1666-7). Le Mogol se mit lui-même à la tête de ses troupes. Arrivé dans les environs de Lâhor, il apprit la mort de Châh-Abbâs. Cet événement, dont il aurait pu tirer un grand avantage, avec des dispositions plus belliqueuses, ou s'il eût eu moins d'inquiétudes de la part de ses enfants et des gouverneurs de provinces, le détermina à retourner paisiblement dans sa capitale. Peut-être aussi pensait-il, avec raison, que la nature semble avoir fait de la Perse et de l'Inde deux contrées très-distinctes et très-indépendantes l'une de l'autre, et qu'il y aurait de grands inconvénients à vouloir franchir les barrières qui les séparent. La paix venait d'être conclue entre ces deux royaumes; le monarque s'occupait de l'extirpation du brahmanisme, et surtout de la destruction des pagodes, sur les ruines desquelles il ordonna, au mois de ramadhân 1080 (février 1670), d'élever des mosquées, lorsqu'un de ses fils troubla la tranquillité de l'empire. Châh-Aâlem, à qui il avait confié le gouvernement du Guzarate, essaya de s'y rendre indépendant. À peine son père fut-il instruit de ses premières tentatives, que l'étendart impérial prit la route d'Agrah; le jeune prince intimidé, s'excusa le mieux qu'il put; ses excuses furent agréées, et tout rentra dans l'ordre. Son père fut moins heureux contre Sevâdjy, qui s'était enfui de sa prison de Dehly, et qui trouvait toujours le moyen d'échapper aux armées impériales, les montagnes des Ghattes lui fournissant un asyle presque impénétrable; mais la mort de cet audacieux aventurier, arrivée le 5 avril 1680, ne calma point les justes inquiétudes qu'inspiraient les Marhattes; Sambadjy, son fils et son successeur, marcha plusieurs fois contre les Mogols, et obligea ceux-ci à se concerter avec les Portugais pour le repousser. Pour comble de malheur, un fils d'Aureng-Zeyb se joignit à Sambâdjy, tandis que le monarque faisait, avec très-peu de succès, aux Radjepouts, une guerre qui n'eût pas été beaucoup plus glorieuse, si Sambâdjy eût hérité des talents de son adroit et intrépide père, comme de ses états. Mais son incapacité causa le découragement de l'illustre réfugié; Akbar vit bien qu'un pareil appui n'était pas capable de le porter sur le trône de l'Inde; vaincu par un de ses frères, dans une bataille livrée le 5 moharrem 1092 (15 janvier 1681), il résolut de passer en Perse, et de demander asyle et secours au Châh-Soleïmân, alors régnant. Sa retraite ralentit les hostilités, qui recommencèrent en 1684, et continuèrent pendant plusieurs années, avec des succès à peu près égaux de part et d'autre. Aureng-Zeyb se contenta donc de tenir continuellement Sambâdjy en échec, et, tandis que son gouverneur du Kachemyr lui conquérait une grande partie du Tibet, il dirigea son atten-

tion et ses forces d'un autre côté. L'an 1687 fut pour lui une époque glorieuse. Depuis long-temps les richesses du Visapour et de Golconde avaient excité son avidité. Déjà il avait fait attaquer ces royaumes par un de ses fils; il résolut de marcher en personne, et, quoique âgé de plus de soixante-huit ans, on le vit entrer en campagne avec l'ardeur d'un jeune homme. Le Visapour, gouverné par un monarque de quinze ans, n'opposa pas une longue résistance. Ce prince fut fait prisonnier le 24 de dzoul-càdéh 1098 (1er. octobre 1687). La conquête de Golconde suivit de près celle-ci; la capitale ouvrit ses portes aux Mogols le 29 de rabyï 1er. 1099 (2 février 1688), et, malgré les richesses immenses qu'on y trouva, on battit indignement le roi, pour le forcer d'indiquer le lieu où il avait caché ses diamants. Cette conquête fut le signal de la rupture de la trève conclue avec Sambâdjy; les nombreux mécontents du Visapour et de Golconde s'étaient réfugiés auprès de lui, et il se voyait à la tête d'une puissante armée; mais, au défaut de talents, il joignait les passions les plus basses et les plus déréglées. Elles le conduisirent à sa perte. Il se laissa prendre par un parti mogol. Un de ses officiers, séduit par Aureng-Zeyb, lui suggéra le projet d'enlever une jeune indienne, et, sous prétexte de lui servir de guide, le conduisit dans une embuscade, où un détachement ennemi s'empara facilement du prince Marhatte et de sa petite escorte. On le conduisit devant le monarque indien, qui commença par faire arracher la langue au ministre perfide qui avait livré son maître. Ce misérable fut bientôt étouffé par le sang qui jaillissait de cette horrible plaie. On proposa ensuite à Sambâdjy de changer de religion. Il s'y refusa courageusement; alors, on lui ouvrit le côté, pour lui arracher le cœur; son corps, coupé en plusieurs morceaux, fut livré aux chiens. Aureng-Zeyb voulut être témoin de cette épouvantable exécution. Il avait alors (en 1689), plus de soixante-dix ans. La mort de Sambâdjy répandit la consternation parmi les Marhattes; ils furent harcelés, poursuivis jusque dans leurs montagnes par les Mogols, qui leur enlevèrent successivement leurs principales villes, Sattarah et Pounah, et un grand nombre de forteresses du Dékehan et du Mayssour. Cette pénible expédition occupa les dernières années de la vie d'Aureng-Zeyb. En 1117 (1705-6), il tomba dangereusement malade, et montra une courageuse résignation. Il répétait souvent ces vers persans:

Lorsque tu es arrivé à 80 ou 90 ans,
Tu as dû éprouver de nombreux chagrins;
Mais lorsque de-là tu avances vers la centaine,
C'est la mort qui prend alors la forme de la vie.

Il fut assez heureux pour recouvrer la santé, et quoiqu'il dut sa guérison plutôt à son excellent tempérament et à sa sobriété, qu'aux soins de son médecin, il le fit peser avec des roupies d'or, qu'il lui donna ensuite. Au reste, cette maladie avait sensiblement altéré sa santé, et il traîna une existence languissante, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 28 de dzoul-càdéh, 1118 de l'hég. (le vendredi 21 février 1707); il était alors âgé de quatre-vingt-dix années lunaires et treize jours; il en avait régné cinquante, deux mois et vingt-sept jours. L'époque de sa mort fut celle de la décadence de l'empire Mogol, porté à un si haut degré de splendeur par Akbar, et accru encore par Aureng-Zeyb, qui, entre autres acquisitions importantes, y ajouta les royaumes de Visapour et de Golconde, et beaucoup d'autres territoires importants. Les guerres civiles, qu'il avait eu tant de peine à étouffer entre ses

fils, se rallumèrent avec plus d'activité que jamais après sa mort. Les râdjah (ou princes hindous), tributaires, profitèrent de ces troubles pour se rendre indépendants; les *nabâb*, ou gouverneurs musulmans, devinrent bientôt des souverains; et, sur les ruines de la puissance mogole, s'est élevée la puissance colossale des Anglais, qui prend chaque jour de nouveaux accroissements. Les détails dans lesquels nous sommes entrés, nous paraissent caractériser suffisamment Aureng-Zeyb, et prouver qu'il unissait à la fois et au plus haut degré, les talents politiques et militaires à une profonde hypocrisie, à de vastes conceptions, et au caractère sanguinaire, commun à presque tous les souverains musulmans. Malgré la longueur de cet article, je ne puis résister à la tentation d'y ajouter une anecdote qui en rappellera une autre assez connue. Au mois de dzoul-hedjah 1085, Aureng-Zeyb étant campé près de Haçan-Abâd, dans le Dékehan, ses soldats détournèrent un ruisseau qui faisait tourner un moulin, seule ressource d'une femme et de sa famille. Il en fut averti; non content de faire rendre au ruisseau son cours ordinaire, il envoya cinq roupies d'or à cette femme, en la priant de lui pardonner le tort qu'on lui avait fait sans qu'il en fût instruit. Il combla de bienfaits le mari et les quatre enfants de cette même femme, lui donna en propriété le village qu'elle habitait, et alla lui rendre visite, accompagné de toute sa cour. L—s.

AURÉOLE (Manius Acilius), l'un de ces concurrents éphémères qui se disputèrent l'empire romain. Il était Dace de naissance, et avait été berger dans sa jeunesse; mais lorsqu'il se fut enrôlé dans l'armée romaine, il parvint, par sa bravoure, à commander un corps de cavalerie, avec lequel il rendit de grands services à l'empereur Gallien, dans une bataille contre le rebelle Ingenuus : on assure même qu'il eut le principal honneur de cette journée. Dans la suite, étant commandant en chef en Illyrie, il défit Macrin qui avait pris la pourpre impériale, et incorpora dans son armée les troupes de cet usurpateur, qui venaient de le mettre à mort avec son fils. Auréole demeura pendant quelque temps fidèle à Gallien, et le servit contre Posthumius qui s'était révolté dans les Gaules. Gallien fut défait dans la première bataille, et Posthumius dans la seconde. Auréole qui pouvait le prendre, le laissa s'enfuir et recommencer la guerre. A la fin, peu content d'un pouvoir presque indépendant dans la Rhœtie et sur les bords du Danube, il accepta ouvertement la dignité impériale que ses soldats lui offraient, et marcha en Italie avec des forces considérables. Quelques historiens assurent que Gallien l'avait alors associé à l'empire; d'autres prétendent que les armées abhorraient Gallien, et ne voulaient obéir qu'à des empereurs nommés par elles-mêmes. Gallien le rencontra, et le défit près de Milan. Auréole se réfugia dans cette ville, et y fut assiégé par l'empereur l'an 268, 15e. du règne de Gallien. Tandis que Gallien était devant la place, il fut massacré par des conjurés qu'Auréole avait, dit-on, excités, en faisant circuler dans le camp une liste des officiers dont l'empereur avait l'intention de se défaire. Toutefois cet événement ne fut point avantageux à Auréole; car le nouvel empereur, Claude II, se refusant à lui accorder aucune capitulation, l'obligea de livrer la ville et sa personne à la discrétion du vainqueur. Claude voulut, ou feignit de vouloir lui sauver la vie, mais il fut à la fin mis à mort, à la demande de l'armée, l'an de J.-C. 268.

On raconte la mort d'Auréole d'une manière un peu différente; on dit qu'il était campé à peu de distance de Milan, lorsque Claude le défit; on ajoute que l'empereur lui érigea un monument, et fit bâtir un pont sur l'Adda, au lieu où il avait été tué. Ce pont fut appelé d'abord *Pons Aureoli*, et c'est de là, sans doute, que le village de Pontirole, entre Milan et Bergame, tire son nom. D—T.

AURÉOLUS. *V.* AURIOL (BLAISE D'), et ORIOL (PIERRE).

AURIFABER (ANDRÉ), médecin, né en 1512 à Breslau. Il fit ses études à Wittenberg, et parcourut ensuite l'Italie aux frais d'Albert, margrave de Brandebourg, qui, à son retour, le prit pour son médecin, et le nomma professeur à l'université de Kœnigsberg; il a publié : *Phœmo de curâ canum*, avec des notes et des variantes, Wittenberg, 1545, in-8°. On lui doit aussi *Succini historia*, Koenisberg, 1561, in-4°., insérée par son parent, Laurent Scholze, dans le 4e. livre : *Consiliorum et Epistolarum Cratonis*. Il mourut d'apoplexie, le 12 décembre 1559. Jean Aurifaber, contemporain d'André, lié avec Luther, fut présent à sa mort, et eut beaucoup de part à l'édition de ses œuvres. G—T.

AURIGNY (GILLES D'), né à Beauvais, était avocat au parlement de Paris; l'étude des lois ne le détourna pas de son goût pour la poésie, et il trouva assez de loisir pour composer un grand nombre d'ouvrages. Les curieux en recherchent quelques-uns; ce qui ne doit rien faire préjuger en faveur de leur mérite. Dans sa jeunesse, il publia une édition du *Songe du Vergier*, et, si l'on s'en rapporte au titre, cette édition est la première de ce fameux ouvrage : *Aureus de utrâque potestate, temporali scilicet et spirituali, libellus in hunc usque diem non visus, Somnium Viridarii vulgariter nuncupatus*, Parisiis, Galeotus à Prato, 1516, in-4°. Il fit imprimer ensuite le 52e. *Arrét d'amour, avec les Ordonnances sur le fait des masques*, Paris, 1528, in-8°., et depuis dans différentes éditions des *Arréts d'amour*. J'aurai l'occasion de parler de ce singulier ouvrage, à l'article de Martial de Paris, qu'on en regarde généralement comme l'auteur. Suivant La Croix du Maine, d'Aurigny a recueilli et fait imprimer *quelques Ordonnances des rois de France*. Le même bibliographe lui attribue aussi quelques ouvrages de piété. Ceux de ses écrits, dont suivent les titres, sont les seuls qui soient recherchés : I. *La Généalogie des Dieux poétiques*, composée par l'Innocent égaré; *la Description d'Hercule de Gaule*, composée en grec par Lucien, et traduite en français par ledit Innocent égaré; *la Peinture de Cupido*, par le même, Poitiers, Marnef, 1545, in-12. D'Aurigny a pris, à la tête de ces différentes pièces le nom de *l'Innocent égaré*; peut-être, par allusion à l'égarement où il semblait être en composant des ouvrages un peu plus gais que ne le permettait la sévérité de son état : il était aussi surnommé *le Pamphile*, autre allusion qui n'a plus rien de piquant pour nous. II. *Le Tuteur d'amour*, auquel est comprise la fortune de l'*Innocent en amour*, ensemble un livre où sont : *Épistres*, *Élégies*, *Complaintes*, etc., Lyon, 1547, in-8°.; autre édition, augmentée de quelques pièces, Paris, 1553, in-12, réimprimé dans les *Annales poëtiques*. III. *Contemplation sur la mort de Jésus-Christ*, le tout en rime, Paris, 1547, in-8°.; IV. *Psalmes de David*, trad. en rime, Rouen, sans date. Il a, en outre, abrégé le livre de *Police hu-*

maine, de François Patrice de Sienne, écrit en latin; et Jehan Le Blond a traduit cet abrégé en français, 1544 et 1654, in-8°. Aurigny mourut en 1553. W—s.

AURIOL (Blaise d'), né à Castelnaudary, et chanoine de l'église collégiale de cette ville, a composé un poëme intitulé: *Le Départ d'Amour*. Ce poëme est imprimé à la suite de *la Chasse d'Amour*, d'Octavien de St.-Gelais, et quelques personnes ont conclu de-là, assez légèrement, que c'en était une continuation. Il a été réimprimé à Paris, en 1509, in-fol., et en 1533, in-4°. Ces éditions sont rares et recherchées. Cet ouvrage n'est cependant pas très-estimé, et des critiques prétendent que l'auteur y a inséré en entier des pièces de Charles, duc d'Orléans, sans nommer ce prince. Il ne s'attendait sans doute pas à être convaincu d'un aussi énorme plagiat; et cependant rien ne serait plus facile, aujourd'hui que les poésies du duc d'Orléans sont imprimées. Duverdier dit que d'Auriol a traduit, partie en prose et partie en rime, *les Joies et Douleurs de Notre-Dame*, et d'autres ouvrages de dévotion, imprimés à Toulouse, par Jean Faure, in-4°., 1520. Il était professeur en droit-canon à l'université de cette ville, et il publia, pendant qu'il remplissait cette place, un ouvrage en latin: *Interpretatio de capite, de rescriptione in antiquis*. François Ier., à son passage à Toulouse en 1535, ayant anobli les professeurs de l'université, d'Auriol, au nom de ce corps, harangua le monarque, et fut fait chevalier. Bodin dit, dans sa *République*, que d'Auriol avait une si grande confiance à l'astrologie, que, sur la foi de quelques astrologues qui avaient prédit un déluge pour l'année 1524, il fit construire une espèce d'arche, à l'aide de laquelle il prétendait se sauver; il se démit de sa chaire en 1539, et mourut peu de temps après. W—s.

AURISPA (Jean), l'un de ces illustres érudits italiens du 15e. siècle qui remirent en honneur la littérature grecque et latine, et l'étude des anciens, naquit à Noto, en Sicile, vers l'an 1369. Le désir de s'instruire et le manque absolu des objets nécessaires à son instruction lui firent quitter sa patrie, d'où il resta fort long-temps éloigné. Il s'embarqua vers l'an 1418, pour Constantinople, dans le dessein d'apprendre le grec et de recueillir d'anciens manuscrits. Il y resta plusieurs années; ses recherches furent si heureuses, qu'outre un grand nombre d'écrivains sacrés qu'il avait envoyés de Constantinople en Sicile, il repassa en Italie avec 238 manuscrits grecs d'auteurs profanes, parmi lesquels on comptait l'*Histoire* de Procope, le *Traité de l'Equitation*, par Xénophon; les *Poésies* de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, celles qui sont attribuées à Orphée, toutes les *Œuvres* de Platon, de Proclus, de Plotin, de Xénophon, de Lucien; les *Histoires* d'Arrien, de Dion, de Diodore de Sicile; la *Géographie* de Strabon, etc. Aurispa revint d'abord à Venise, puis à Bologne, où il occupa une chaire de littérature grecque. Niccolò Niccoli, illustre florentin, et Ambroise le Camaldule, se réunirent pour l'appeler à Florence, où il remplaça Guarino de Vérone; mais il n'y resta pas long-temps, et quelques mécontentements particuliers l'engagèrent à en sortir. Il se rendit à Ferrare, où il fut accueilli avec toute la faveur qu'il méritait, par le duc Nicolas III. Il y était en 1438, lorsque l'empereur grec, Jean Paléologue, s'y rendit pour assister au concile assemblé par le pape Eugène IV. Ce pape ayant eu occasion

de reconnaître le mérite d'Aurispa, le nomma son secrétaire en 1441; il occupa six ans cette place, et y fut confirmé par Nicolas V, successeur d'Eugène. Quoique parfaitement traité par ce pontife, qui lui conféra plusieurs bénéfices, Aurispa quitta Rome deux ou trois ans après, pour revenir à Ferrare. Il y mourut vers la fin de 1460, âgé de 90 ans. On a de lui : I. *Hieroclis liber in Pythagoræ aurea carmina, latinitate donatus*, Padoue, 1474, in-4°.; Rome, 1475 et 1495, in-4°.; Lyon, in-12, et Bâle, 1543, in-8°.; II. *Philisci consolatoria ad Ciceronem dùm in Macedoniâ exularet, è Græco Dionis Cassii*, lib. XXXVIII, *Hist. Rom. in latinum versa*, Paris, 1510, in-8°.; III. plusieurs autres traductions du grec en latin qui n'ont pas été imprimées, et dont les manuscrits sont conservés dans les bibliothèques d'Italie. Gessner, dans sa *Bibliothèque*, lui en attribue aussi une des *OEuvres d'Archimède*, mais avec si peu de fondement, qu'Aurispa lui-même, dans une de ses lettres écrites lorsqu'il était très-vieux, et publiée dans la *Collection* de Martène et Durand, tom. III, pag. 714, se plaint de n'avoir jamais pu voir les OEuvres d'Archimède, ni trouver personne qui lui assurât les avoir vues. G—É.

AUROGALLUS (MATTHÆUS), philologue du 16e. siècle, né à Commotau, en Bohême, fut un des co-opérateurs de Luther, pour sa traduction de la *Bible* en langue allemande : il mourut en 1543, à Wittenberg, où il professait les langues hébraïque, grecque et latine. On a de lui : I. *Commentarii rerum Bohemicarum*. Thomas Mitis assure que dans cet ouvrage les *Rhapsodiæ* seules sont d'Aurogallus (*V.* Balbini, *Bohemia docta*, t. 2, p. 79). II. *De Ebræis urbium nominibus*, 2e. édition, augmentée, Bâle, 1539, in-8°.; III. *Grammatica hebr. chaldeæque linguæ*, édition augmentée, Bâle, 1539, in-8°.; IV. *Collectio Gnomicorum, cum Callimachi hymnis, græcisque in illos scholiis*, Bâle, 1523, in-4°. (V. John. Bismarci, *Vitæ præcip. theologorum.*) S—R.

AUSONE (DÉCIUS MAGNUS), le poète le plus célèbre du 4e. siècle, naquit à Bordeaux vers l'an 309. Son père (JULIUS), qui jouissait de la faveur de l'empereur Valentinien, et qui, de son médecin, était devenu préfet d'Illyrie, ne négligea rien pour lui donner une éducation digne de sa naissance. Ausone étudia d'abord sous les maîtres les plus distingués des écoles, déjà fameuses, de Bordeaux, et fut ensuite envoyé sous la direction d'Æmilius Magnus Arborius, son oncle maternel, qui professait la rhétorique à Toulouse. De retour dans sa patrie, il suivit quelque temps le barreau, avec assez d'éclat; mais son goût le ramenant toujours aux belles-lettres, il accepta avec empressement une chaire de grammaire qu'on lui offrit à l'école de Bordeaux. La chaire d'éloquence étant venue à vaquer, quelque temps après, elle lui fut donnée; et la manière dont il s'acquitta de ses nouvelles fonctions, en attirant auprès de lui un grand nombre d'élèves, lui fit une réputation qui s'étendit bientôt dans tout l'empire. Valentinien, sur le bruit de son mérite, lui confia l'éducation de son fils Gratien, et le récompensa de ses soins, en le nommant comte de l'Empire, questeur et préfet du prétoire. Lorsque Gratien fut monté sur le trône, il ne se montra pas moins reconnaissant envers son maître. Vers l'année 379, pendant qu'Ausone était à Trèves, l'empereur lui conféra la dignité de consul dans les Gaules; et la lettre par laquelle

il lui annonce cette faveur, fait un honneur infini à Gratien (*V.* Gratien). Tant que vécut son élève, Ausone demeura à la cour; mais il se retira ensuite dans une terre qu'il possédait aux environs de Bordeaux; il y vécut en homme que la fortune n'avait point abusé, et qui, à la cour même, avait su se garantir de la corruption. Partageant son temps entre quelques amis, la culture des lettres et les plaisirs simples de la campagne, il parvint à une grande vieillesse. On ignore l'époque de sa mort; mais les critiques les mieux instruits la fixent à l'année 394. Ausone avait épousé une femme digne de lui: il la perdit peu d'années après son mariage, et la regretta toute sa vie; il en eut deux fils et une fille. Quelques biographes ont cru qu'il était païen; mais il suffit de savoir que Valentinien a été un des empereurs les plus attachés au christianisme, pour sentir qu'il n'aurait pas confié son fils à un homme qui n'aurait pas professé cette religion. Parmi les poésies d'Ausone, il s'en trouve d'ailleurs qui ne laissent aucun doute sur sa croyance. On a reproché à Ausone d'avoir composé des vers obscènes, et on en a conclu que ses mœurs n'étaient pas pures. La pièce qui a le plus révolté dans ce genre est son *Cento nuptialis*, composé de vers de Virgile auxquels il donne un sens bien éloigné de celui qu'ils ont dans l'auteur original. Sans prétendre justifier Ausone, nous observerons qu'il composa cette pièce dans une cour dont les mœurs étaient tout au moins relâchées; qu'il la composa pour ainsi dire malgré lui, et par ordre de Valentinien; et qu'enfin, prévoyant le tort qu'elle ferait à sa réputation, il s'en excusa d'avance, en y insérant ce vers, si connu de Martial, et dont l'application n'a jamais été plus heureuse:

Lascïva est nobis pagina, vita proba.

Les critiques ne sont pas d'accord sur le rang que mérite Ausone, comme poète; les uns l'ont loué, et les autres l'ont blâmé avec excès. On ne peut nier qu'il n'eût infiniment d'esprit, des connaissances variées; que parmi ses épigrammes, il ne s'en trouve d'excellentes, et que son poëme de la *Moselle* ne mérite une partie des éloges que ses contemporains lui ont donnés. Les naturalistes y ont remarqué une Description des poissons qui se trouvent dans ce fleuve, aussi exacte que l'homme le plus instruit pourrait en faire aujourd'hui. D'un autre côté, on est forcé de convenir que la versification d'Ausone manque de facilité; que son style est dur, et a une partie des défauts de son siècle; sa latinité même est moins pure que celle de Claudien, qui vécut peu de temps après lui. Ausone, en un mot, ne peut pas être regardé comme un modèle; mais les hommes de goût n'en doivent pas moins lui conserver une place honorable parmi les poètes latins. On a d'Ausone des épigrammes, des idylles, dont le poëme de *la Moselle* fait partie; des églogues, des lettres en vers, un discours à Gratien, pour le remercier de l'avoir nommé consul, où l'esprit brille plus que l'éloquence. Quelques personnes, se fondant sur une mauvaise interprétation de sa 16e. épître, croient qu'il avait, en outre, composé une histoire qui commençait à la fondation de Rome, et se terminait à son consulat, une chronique de Cornélius Népos, une traduction des Fables d'Ésope. Il paraît certain qu'il avait écrit des Fables, qui ne comprenaient que les noms des magistrats. Ces ouvrages en prose se sont perdus; les autres ont été réunis en partie, et imprimés, pour la première fois, à Venise, 1472, in-fol. Cette édition est très-rare, et se porte dans les ventes à un prix excessif. Les suivantes sont plus

complètes, et sont fort estimées, Bordeaux, 1580, in-4°., avec les notes de Vinet; celle de Tollius, Heidelberg, in-8°. en 2 vol., dont un comprend les leçons de Joseph Scaliger, et se termine par une notice historique sur notre auteur, Amst., 1671, in-8°. Elle fait partie de la Collection, dite *cum notis varior.*, Paris, 1730, in-4°., à l'usage du dauphin, donnée par M. Souchay. L'abbé Jaubert a publié en français une traduction estimée des poésies d'Ausone, Paris, 1769, 4 vol. in-12, peu commune, Outre Bayle, Goujet et Baillet, qui ont parlé d'Ausone avec quelque étendue, on peut consulter les *Diatrib. in Auson* de M. A. Accorso; l'*Histoire littéraire de France*, et la *Dissertation* de M. de Querlon, insérée dans le 11e. vol. des *Amusements du cœur et de l'esprit*. W—s.

AUSONE (S.), premier évêque d'Angoulême. On ne rapportera ici, de la vie de ce saint, que ce qui, parmi un grand nombre de faits controuvés, paraît le plus vraisemblable. L'idolâtrie régnait encore dans les Gaules, lorsqu'Ausone y prêcha la foi chrétienne. Il convertit, dans le territoire d'Angoulême, un grand nombre de païens, et périt par les ordres des magistrats du lieu, ou par ceux du chef des barbares qui avaient fait une invasion dans le pays. On voyait, près d'Angoulême, une abbaye très-ancienne, dont ce saint fut le fondateur, et à laquelle Charlemagne et les princes ses fils firent de riches donations. Dans la suite, Louis XIII en fit reconstruire le monastère, ruiné par les calvinistes, qui avaient brûlé les reliques du saint martyr, en 1568. L'Église célèbre le 11 juin la commémoration de S. Ausone. D—T.

AUSSURD (Antoine) fut reçu libraire et imprimeur, à Paris, en 1519. On loue la beauté et la correction de ses éditions, parmi lesquelles on remarque *Justinus*, *Florus*, *Sextus Rufus*, 1519, in-fol., qu'il imprima sur un ancien manuscrit tiré de la bibliothèque du collége de Lisieux; et les *Joan. Raulin sermones de penitentiâ*, 1524, in-4°. Panzer ne parle d'aucun des ouvrages imprimés par Aussurd. On croit que cet imprimeur est mort vers 1524. P—T.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour du 13e. siècle, dont il ne nous est parvenu qu'une pièce de vers qui contient de violentes imprécations contre le clergé, au sujet des croisades. Austau, après avoir déploré la mort de S. Louis, maudit tous ceux qui ont été les promoteurs de la guerre dans laquelle il a péri; il dit que, puisque Dieu est pour les infidèles, les chrétiens devraient se faire mahométans, et que l'empereur devrait se croiser avec les Français, pour combattre le clergé, qui a fait périr la chevalerie et qui ne songe qu'à dormir. Si cette pièce ne donne pas une grande idée du talent poétique d'Austau, elle peut servir à faire connaître à quels excès les troubadours se livraient quelquefois dans leurs écrits. P—x.

AUSTIN. *Voy.* Augustin.

AUSTIN (Jean), natif de Walpole, dans le comté de Norfolck, mort à Londres en 1669, fut regardé comme un des meilleurs écrivains de son temps. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Modérateur chrétien*, 1652, in-4°., publié sous le nom de Guillaume Birkley. L'objet de ce traité est de prouver que la persécution, pour cause de religion, est contraire à la raison, à la loi divine et aux principes de la constitution britannique. II. *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance, par un catholique, enfant obéissant de l'Eglise, et loyal sujet du roi*, 1661;

III. *Lettre d'un cavalier du Yorkshire, à son ami;* IV. *Dévotions suivant l'ancienne pratique*, Paris, 1675, in-8°., 2 vol., ouvrage posthume auquel Keightley, ami de l'auteur, ajouta des prières, qui furent attaquées comme contenant l'opinion de Blackloé, sur l'existence d'un état mitoyen pour les ames entre le paradis et l'enfer. V. *Réponse à la Règle de la Foi, du docteur Tillotson.* L'auteur n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Il n'y en a eu que six feuilles d'imprimées. Austin avait publié, sous le protectorat de Cromwell, une suite de pamphlets anonymes, principalement destinés à faire connaître l'état des églises réformées, d'après l'assemblée des théologiens de cent vingt sectes différentes, réunis à Westminster, sous l'autorité du parlement. — On ne doit pas confondre Jean Austin avec Guillaume AUSTIN, avocat de Lincoln's-Inn comme lui, de qui nous avons un *Traité de l'excellence des femmes*, emprunté en grande partie de celui d'Agrippa, *De nobilitate et præcellentiâ fœminei sexûs.* Guillaume Austin a encore composé des *Méditations sur les principales fêtes de l'Eglise*, ouvrage posthume, 1687. T—D.

AUSTREGILDE, seconde femme de Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, ne devait pas prétendre au trône, puisqu'elle était née dans une condition servile, et que Gontran était marié; mais les mœurs des rois de la première race étaient barbares et dissolues, surtout à cette époque, si fertile en crimes et en perfidies que, des quatre fils de Clotaire Ier, qui régnèrent après lui, Gontran a été généralement loué parce qu'il ne fut cruel que par faiblesse, et que ses frères furent méchants avec persévérance. Austregilde, simple suivante de la reine Marcatrude, parvint à la faire répudier, et la remplaça, en l'année 556. D'autant plus vaine de la place qu'elle occupait, qu'elle avait eu plus d'obstacles à franchir pour y arriver, elle ne put supporter les murmures que laissèrent éclater deux frères de la reine Marcatrude, et excita contre eux la colère de Gontran, au point qu'il les poignarda de sa propre main. Austregilde ne goûta pas long-temps le bonheur qu'elle s'était promis sur le trône; deux fils, nés de son mariage, moururent en bas âge; elle-même, frappée d'une maladie de langueur, perdit la vie dans sa 32e année. Avant de fermer les yeux, elle pria son époux de faire égorger sur son tombeau les deux médecins qui l'avaient soignée, les déclarant coupables, puisqu'ils n'avaient pas su la guérir. Gontran lui en fit la promesse, et l'accomplit scrupuleusement. Pour rendre l'anecdote plus croyable, on a conservé le nom de ces deux médecins; ils se nommaient *Donat* et *Nicolas*. F—E.

AUSTREMOINE (S.), en latin *Stremonius*, ou *Strymonius*, un des sept missionnaires qui, vers le milieu du 3e. siècle, prêchèrent la foi dans les Gaules. Il fonda l'église d'Auvergne, nom que la ville principale avait alors, ainsi que la province. Ce siége fut depuis transféré à Clermont. On assure que S. Austremoine fut enterré à l'abbaye d'Issoire. Mabillon a publié l'histoire de la translation de ses reliques à Manzac. L'Église célèbre sa fête le 1er. novembre. K.

AUTELZ (GUILLAUME DES), né à Charolles, en 1529, possédait une terre à Montcenis, et comme il date quelques-uns de ses ouvrages de cette ville, c'est là sans doute ce qui a fait croire qu'il y était né. Pendant qu'il étudiait le droit à l'université de Valence, entraîné par son goût pour la poésie

française et pour les romans, il en composa un, à l'imitation du *Pantagruel* de Rabelais, intitulé : *Fanfreluche et Gaudichon mythistoire baragouine;* mais il resta bien au-dessous de son modèle. Un certain Louis Meygret, de Lyon, ayant publié un ouvrage sur la nécessité de réformer l'orthographe française, en la conformant à la prononciation, Des Autels fit paraître une critique de cet ouvrage. Meygret répliqua avec humeur; Des Autels lui répondit sur le même ton; les deux champions se prodiguèrent les noms les plus injurieux. Chacun prit parti dans cette querelle; il y eut les *meygretistes* et les *anti-meygretistes.* Sans examiner ici lesquels avaient raison, on se contentera d'observer que les anti-meygretistes ont été justifiés par l'événement. Des Autels a composé un grand nombre de vers, tant français que latins. La Croix du Maine lui attribue une *Traduction en vers du poëme de Lucrèce;* elle n'a point été imprimée. On ignore l'époque de sa mort. Rigoley de Juvigny, dans ses *Notes* sur la Croix du Maine, dit que Des Autels mourut environ en 1570, et, par une contradiction, dans ses *Notes* sur Duverdier, qu'il vécut environ 70 ans : ce qui reculerait sa mort jusqu'à l'année 1599; il vivait encore en 1576. Il s'est caché sous le nom de *Glaumalis du Vézelet*, anagramme du sien, dans ses écrits contre Meygret; et sous celui de *G. Terhault*, dans des vers à Ch. Fontaine, poète contemporain, son ami. Ses ouvrages sont : I. *Le Mois de Mai*, Lyon, Guill. Arnoullet. C'est un recueil des poésies qu'il avait composées dans sa première jeunesse. II. *Traité touchant l'ancien orthographe français contre l'orthographe des Meygretistes*, par Glaumalis du Vézelet, Lyon, 1548, in-8°.; Lyon, 1550, in-16, rare; III. *Repos du plus grand travail* (recueil de poésies); Lyon, Jean de Tournes, 1550, in-8°.; IV. *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire baragouine, de la valeur de dix atômes, pour la récréation de tous bons Fanfreluchistes*, Lyon, Jean Diépi (Jean Pidié), in-8°.; Rouen, in-16; Lyon, 1574, in-16; V. *Réplique de Guillaume Des Autelz aux furieuses défenses de Louis Meygret, avec la suite du repos de l'auteur*, Lyon, 1551, in-8°.; VI. *Amoureux repos de Guill. Des Autelz*, Lyon, 1553, in-8°. Ce recueil est divisé en trois parties; la première contient des pièces galantes; la seconde des odes *façons lyriques*, et la troisième une élégie et des épigrammes; il y en a une seconde édition, Lyon, 1560, in-16; VII. *Récréation des Tristes* (mélanges de poésies), Lyon, in-16; VIII. *la Paix venue du ciel*, en vers héroïques; plus, *le Tombeau de l'empereur Charles-Quint*, en douze sonnets, Paris, 1558, Anvers, 1559, in-4°.; IX. *Encomium Galliæ Belgicæ, accesserunt ejusdem alii versiculi*, Antuerpiæ, Ch. Plantin, 1559, in-4°., réimprimé dans les *Deliciæ poëtar. Gallor.* de Gruter. Il a laissé quelques autres ouvrages moins importants. Papillon *Bibl. de Bourgogne*, lui attribue encore une traduction de la *Philosophie d'Amour* de Léon, hébreu, Lyon, 1551, in-8°.; mais c'est à tort; elle est de Pontus de Thiard. W—s.

AUTEROCHE (Chappe d'). *Voy.* Chappe d'Auteroche.

AUTHARIS, roi des Lombards. Après la mort de Cléphis, cette nation ne voulut point lui donner de successeur. Les trente ducs qui gouvernaient les trente principales villes d'Italie crurent pouvoir se dispenser de partager leur autorité avec un supérieur. Les Lombards demeurèrent

dix ans sans chef, et néanmoins les Grecs ne surent point profiter de cet état d'anarchie, pour recouvrer les provinces qu'ils avaient perdues ; mais Childebert, roi des Francs, ayant été engagé, en 584, par l'empereur Maurice, à envahir la Lombardie, les ducs se réunirent pour décerner la couronne à Autharis, fils de Cléphis, leur dernier roi. Ce monarque fit quelques conquêtes sur l'exarque de Ravenne, qu'il contraignit à demander une trève : il repoussa, en 588, une seconde invasion des Francs, sur lesquels il remporta une grande victoire. L'année suivante, il épousa Théodelinde, fille de Garibald, duc de Bavière. Il avait voulu connaître cette princesse par ses propres yeux, avant de la recevoir pour femme, et il s'était mis à la suite des ambassadeurs qu'il envoyait à son père pour en faire la demande. Il ne se fit point connaître avant d'avoir repassé les frontières de Bavière. La princesse seule sut démêler un amant dans les regards du jeune roi, le plus bel homme de sa nation, et plus encore dans la manière passionnée dont il avait saisi sa main, en recevant d'elle une coupe hospitalière. De retour en Italie, Autharis continua la guerre contre les Grecs, et l'on assure que, pénétrant jusqu'à Reggio de Calabre, il poussa son cheval dans les flots, pour atteindre de sa lance une colonne plantée en avant du rivage, à cette extrémité du continent. « Ce n'est qu'ici, dit-il, que je re- » connais la limite du royaume des » Lombards. » Les Francs, cependant, envahirent une troisième fois l'Italie en 590, avec des forces tellement supérieures, qu'Autharis ne put tenir la campagne, et qu'il se réduisit à défendre les places fortes ; mais, au bout de trois mois, le mauvais air et la famine forcèrent les Francs à repasser les montagnes, après avoir perdu plus de la moitié de leur armée. Autharis mourut à Pavie, le 5 septembre de la même année, chéri des Lombards, mais détesté des papes, qui ne lui pardonnaient pas de professer l'arianisme, ainsi que toute sa nation.

S. S—I.

AUTHON. *Voy.* AUTUN.

AUTISTATES ou ANTISTATES, architecte grec, vivait à Athènes, vers la 55e. olympiade. Pisistrate le chargea, ainsi que trois autres architectes, Porinos, Callæschros et Antimachides, de construire un temple magnifique en l'honneur de Jupiter Olympien ; ils en posèrent en effet les fondements ; mais les troubles auxquels Athènes fut ensuite livrée, arrêtèrent ces travaux, qu'on reprit et qu'on abandonna plusieurs fois. La grandeur de l'entreprise effraya ceux qui voulurent tenter de la continuer, et ce ne fut qu'environ sept siècles après, qu'Adrien éleva, sur les fondements bâtis par Pisistrate, un temple qu'il acheva.

L—S—E.

AUTOLYCUS, célèbre mathématicien, né à Pitane, ville éolienne de l'Asie, vivait vers l'an 330 av. J.-C. Il enseigna les mathématiques à Arcésilas le philosophe. Nous avons de lui deux ouvrages : I. *De Sphærâ quæ movetur* ; II. *De vario ortu et occasu Syderum inerrantium libri*. Ils ont été imprimés en grec et en latin, par les soins de Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572, in-8°. ; et en latin, seulement de la traduction de Joseph Auria, napolitain, qui y a joint la traduction de diverses scolies grecques qu'il a trouvées dans les manuscrits, Romæ, 1587 et 1588, in-4°. Les deux ouvrages d'Autolycus ont été trad. en français par P. Forcadel, Paris, 1572, in-4°. — Il y eut, au second siècle, un autre AUTOLYCUS, ami de Théophile

d'Antioche, et que ce patriarche convertit à la foi chrétienne. C—R.

AUTOMNE (Bernard), avocat au parlement de Bordeaux, naquit dans l'Agénois, en 1587. Moins porté à briller au barreau par ses plaidoyers, qu'à se distinguer par ses écrits, à peine dans sa vingtième année, il avait déjà fait imprimer à Paris, *Perse* et *Juvenal*, avec un Commentaire latin très-étendu. Ce fut en 1610 que parut, pour la première fois, son livre, intitulé: *Conférence du droit français avec le droit romain;* en 1629, il en fit faire une troisième édition, Paris, in-fol., et en 1644, une 4e., en deux vol. in-fol. Après ce premier ouvrage sur la jurisprudence, il écrivit, en 1611, sur la *Pratique d'Imbert*, et donna au public, dans le cours de la même année, des Commentaires sur l'ouvrage de droit ayant pour titre : *Jani Lamblœi semestria*, Paris, in-4°. Ils sont pleins de recherches très-curieuses sur les antiquités romaines, et montrent l'étendue des connaissances qu'Automne avait puisées dans les écrits du profond Heineccius et du savant Barnabé Brisson. En 1615, il fit paraître: *Censura Gallica in Jus civile Romanorum*, Paris, in-8°., ouvrage où sont indiquées, dans le plus grand détail, les lois romaines abrogées en France, et celles que son code a conservées. Automne fit encore des Commentaires sur les *Pandectes* et le *Code Justinien*. Ce travail qu'il a intitulé ses *Paratitles*, était fort estimé à l'époque où il parut (1 vol. in-12, Paris, 1617); mais depuis les Traités de Columbet, de Domat et de Ferrière, sur le même sujet, le livre d'Automne est peu consulté. Son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux* est à présent le plus connu de ses divers ouvrages. La meilleure édition est celle de Dupin, 1728, in-fol., avec des notes. On peut dire de toutes les productions de Bernard Automne, qu'on y trouve plus d'érudition que de jugement, et, dans ses discussions, plus de citations que de logique. Il mourut, en 1666, âgé de soixante-dix-neuf ans. M—x.

AUTREAU (Jacques), né à Paris, en 1656, était peintre et poète. Comme peintre, ses ouvrages ne jouirent pas d'une très-grande estime : on fit pourtant quelque cas d'un tableau qui représentait Fontenelle, Lamotte et Danchet, écoutant une lecture; et d'un portrait du cardinal de Fleury, auprès duquel est placé Diogène, éteignant sa lanterne : ce portrait a été gravé. En 1718, à l'âge de plus de 60 ans, Autreau commença à travailler pour le théâtre, et donna sa comédie du *Port-à-l'Anglais*, dont le succès fixa en France les comédiens italiens, qui étaient décidés à retourner dans leur pays. Les *Amants ignorants* et *Démocrite prétendu fou* réussirent aussi beaucoup au théâtre italien; l'*Amante romanesque ou capricieuse*; la *Fille inquiète*, ou le *Besoin d'aimer*, et *Panurge à marier*, y furent froidement accueillis. Autreau donna au théâtre français le *Chevalier Bayard*, qui disparut promptement de la scène, et la *Magie de l'Amour*, qui, mal reçue d'abord, fut ensuite jouée quinze fois de suite, avec beaucoup d'applaudissements. On a encore de lui un opéra de *Platée*, dont Rameau fit la musique. Ses pièces ont été réunies en 4 vol. in-12, Paris, 1749, par Pessellier, qui mit en tête une fort bonne préface, où il peint Autreau comme un homme d'une humeur sauvage et d'un extérieur peu agréable, mais d'un esprit fin, délicat, et surtout naturel, à qui il n'a manqué que de voir meilleure compagnie pour mettre plus de noblesse et de bienséance dans son style. Ses

intrigues sont fort simples et ses dénoûments trop prévus ; mais l'agrément des détails rachète ce défaut. Autreau, en sa double qualité de peintre et de poète, vécut toujours pauvre, et mourut aux Incurables, en 1745, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Dans les fameux couplets attribués à Rousseau, il est appelé *ce peintre Autreau, toujours ivre*. Soit qu'il crût, ou non, Rousseau auteur de ces couplets, il fit contre lui la chanson long-temps célèbre qui commence ainsi :

Or, écoutez petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

A—G—R.

AUTREY (Henry-Fabri, comte d'). *V.* Boulanger.

AUTUN ou AUTHON (Jehan d'), que La Croix du Maine et Du Verdier nomment à tort *Dauthon*, naquit vers l'an 1466, d'une famille noble. Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance; une opinion assez vraisemblable le fait naître en Saintonge (*V.* Barberousse). Entré fort jeune dans l'ordre des Augustins, d'Autun ne tarda pas à se faire connaître par son goût pour la poésie et pour l'histoire; il eut même assez de réputation pour que Louis XII se l'attachât en qualité de *chroniqueur*, c'est-à-dire d'historiographe. Ce monarque le pourvut ensuite de l'abbaye d'Angle, en Poitou, et du prieuré de Clermont-Lodève. Dès ce moment, d'Autun suivit le roi dans tous ses voyages, et, après la mort de ce prince, il se retira dans son abbaye, où il termina ses jours, au mois de janvier 1527, âgé de soixante ans. On a de lui : *Les Annales du roi Louis XII, depuis* 1499 *jusqu'en* 1508, faites en 1506-1508, qui se trouvent parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous les n°s. 8421, 9700 et 9701, in-fol. Théodore Godefroy en fit imprimer les quatre premières années, en 1615, in-4°., à la suite de l'*Histoire de Louis XII*, par Claude Seyssel, et puis séparément, en 1620, in-4°. Les quatre dernières années sont restées en manuscrit. Il est à regretter que ces Annales n'ayent pas été publiées en entier; car l'auteur, témoin de la plupart des faits qu'il rapporte, s'était en outre procuré d'excellents mémoires sur les autres. Il est souvent entré dans des détails qui, pour être longs, n'en sont pas moins curieux. Cependant, l'abbé Garnier, dans son *Histoire de France* (XXII-543), dit que Jehan d'Autun « n'est qu'un » froid bel esprit, fastidieux dans le » détail des petits faits, stérile ou aveu- » gle dans le développement des cau- » ses ». Malgré ce jugement, divers auteurs ont loué d'Autun, pour l'exactitude, la clarté et la précision de son style. Jehan Bouchet, ami de d'Autun, et qui a composé son épitaphe, lui donne dans cette pièce le titre de grand orateur, tant en prose qu'en rime. Il lui attribue une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. Cet ouvrage s'est perdu, et, malgré ce que dit Bouchet, les vers qui nous restent de d'Autun sont au-dessous du médiocre. On a encore de cet auteur : I. *Deux Epistres en vers, dont l'une est le panégyric du Chevalier sans reproche*, Paris, in-4°. sans date ; II. *Epistres envoyées au roy très-chrestien de là les monts, par les estats de France, avec certaines ballades et rondeaulx, sur le faict de la guerre de Venise*, Lyon, 1509, in-4°.; III. *l'Exil de Gesnes la superbe*, Lyon, 1508, et s. d. in-4°. ; IV. enfin, *deux Pièces de vers* en l'honneur de la belle Génoise, Thomassine Spinola, faites par le commandement de Louis XII, et qui n'ont jamais été imprimées. L'abbé Goujet, tome

XI, rapporte l'épitaphe de Jehan d'Autun. R—T.

AUVERGNE (PIERRE D'), troubadour, qui florissait au commencement du 13e. siècle, naquit à Clermont, et prit, sans doute, le nom de la province où il était né. Les manuscrits le désignent comme le meilleur des troubadours connus avant Giraud de Borneil, et lui donnent le surnom de *Vieux*. Il paraît que ce poète joignait à beaucoup de talent une figure très-agréable, ce qui le fit traiter avec distinction par beaucoup de grands seigneurs et de dames. Les vingt-quatre pièces qui nous restent de ce troubadour roulent sur des sujets de galanterie, de dévotion et de politique. Dans presque toutes, il parle de lui avec peu de modestie; mais ce qui dut lui faire beaucoup d'ennemis, c'est un *sirvente*, ou plutôt une satire, dans laquelle il passe en revue les troubadours ses contemporains, qu'il nomme et caractérise par des personnalités révoltantes. Auvergne, dégoûté du monde, embrassa l'état monastique, et l'on peut croire que c'est dans le cloître qu'il a composé de petits poëmes sur des sujets de dévotion. Millot pense que ce troubadour est le même qu'un jacobin du 13e. siècle, connu sous le nom de *Petrus de Alvernia*. P—X.

AUVERGNE (ANTOINE D'), musicien, né à Clermont-Ferrand, le 4 oct. 1713, mort à Lyon, le 12 février 1797, se livra de bonne heure à l'étude de la musique, et fut admis, en 1739, comme violon, au nombre des musiciens de la chambre du roi; ses succès, comme compositeur au Concert spirituel, dont il eut l'entreprise, et à l'Académie royale de musique, dont il fut directeur, lui valurent la place de surintendant de la musique du roi. Il a publié un œuvre de *trio*, et divers motets exécutés au Concert spirituel; mais ses ouvrages les plus remarquables sont ceux qu'il fit représenter à l'Académie royale de musique, à la cour et à l'Opéra-comique; les principaux sont: *Énée et Lavinie*, les *Amours de Tempé*, les *Fêtes d'Euterpe*, *Polyxène*, la *Vénitienne*. Les *Troqueurs*, dont Vadé composa les paroles, peuvent être considérés comme le premier opéra comique français: représenté en 1753, comme l'ouvrage d'un compositeur italien, il eut le plus grand succès. Jusque-là nos opéras comiques avaient été de simples vaudevilles. D'Auvergne a laissé en manuscrit la musique de *Sémiramis*, tragédie en cinq actes, poëme de Roy, et la *Mort d'Orphée*, tragédie en cinq actes, de Marmontel, non représentées. P—X.

AUVERGNE (LATOUR D') *Voy.* LATOUR D'AUVERGNE.

AUVERGNE. *V.* MARTIAL.

AUVIGNY ((JEAN DU CASTRE D'), né dans le Hainault, en 1712, était doué d'une imagination singulière qui l'entraînait tour à tour du plaisir à l'étude, et de l'étude aux projets les plus bizarres et les plus hardis. Il voulait donner le récit de ses propres exploits; mais il n'avait pas encore trente ans; et ne pouvait décrire que quelques actions plus périlleuses et téméraires que dignes de mémoire. Engagé dans les chevau-légers, il alla chercher à l'armée des matériaux plus importants pour son histoire, et trouva la mort à la malheureuse bataille de Dettingen, le 27 juin 1743. D'Auvigny avait publié: I. *Amusements historiques*, 1735, 2 vol. in-12; II. *Anecdotes galantes et tragiques de la cour de Néron*, 1735, in-12; cet ouvrage est aussi attribué à Dellery; III. *Voyages et Aventures d'Aristée et de Télasie*, *histoire galante et héroïque*, 1731, 2 vol. in-12; IV. *Histoire de la ville de Paris* (jusqu'en 1730), 1735, 5

vol. in-12. Les quatre premiers volumes sont de d'Auvigny et de Desfontaines, avec qui il avait demeuré; le cinquième a pour auteur Louis-Joseph de la Barre, qui a revu tout l'ouvrage. V. *Mémoires de madame de Barnevelt*, 1732, 2 vol. in-12. Desfontaines travailla aussi à cet ouvrage, rempli de traits satiriques, et qu'on range dans la classe des romans. VI. *L'Histoire de France et l'Histoire romaine, par demandes et par réponses*, 1759, 2 vol. in-12. Cet ouvrage porte le nom de Desfontaines; mais la *Bibliothèque historique de France* nomme d'Auvigny et l'abbé Guyart comme collaborateurs. VII. *Vies des hommes illustres de la France*, 1739, et ann. suiv., 10 vol. in-12. Les deux suivants ont été donnés, sur ses mémoires, par l'abbé Pérau, qui a travaillé jusqu'au 23e. volume; les tomes 24, 25 et 26 sont de Turpin. On joint à cette collection la *Vie de l'abbé Bignon*, par Pérau, qui forme un 27e. volume. Auvigny a donné les Vies de soixante-dix hommes illustres. Les onze volumes de l'abbé Pérau ne parlent que de quatorze hommes illustres. Aussi les volumes de ce dernier sont-ils plus intéressants que ceux de d'Auvigny. VIII. *La Tragédie en prose, ou la Tragédie extravagante*, comédie en un acte et en prose, 1730, in-12. A. B—T.

AUVRAY (Jean), né en Normandie, vers 1590. Il paraît, d'après Goujet, qu'il avait d'abord étudié la chirurgie, et qu'il y renonça pour le droit; la plupart des compilateurs, qui le copient les uns les autres, assurent qu'il était avocat; mais il ne prend ce titre à la tête d'aucun de ses ouvrages. Son goût l'entraînait vers la poésie, et étant encore fort jeune, il remporta des prix à l'académie de Rouen, connue sous le nom du *Puy*. Il était âgé de dix-huit ans quand il publia un volume de *Poésies diverses, avec un Discours funèbre sur la mort de Henri, duc de Montpensier*, Rouen, 1608, in-12. L'année suivante, il fit représenter une tragi-comédie, intitulée *Marfilie* ou l'*Innocence découverte*. Ces deux ouvrages n'annoncent pas de grands talents dans leur auteur; il ne manquait cependant ni de grâce ni de facilité; quelques-unes de ses poésies étincellent d'esprit; il réussissait surtout dans l'épigramme et dans la satire, et il occuperait un rang distingué parmi nos anciens poètes, si ses meilleures pièces n'étaient pas défigurées par des expressions basses, grossières, et par des images indécentes. Il a aussi composé, dans sa première jeunesse, des poésies chrétiennes, qui sont pour la plupart très-faibles; il pria, en mourant, le libraire Ferrand, son ami, de les faire imprimer. Auvray mourut, en 1633, âgé d'environ quarante-trois ans. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, on a de ce poète: I. *le Trésor sacré de la Muse sainte*, Rouen, 1613, in-8°.; II. *Poëme du sieur Auvray, præmiez au Puy de la Conception*, année 1621, avec *les Grâces de l'auteur à la Vierge*, Rouen, 1622, in-8°.; III. *le Triomphe de la Croix*, Rouen, 1622, in-8°.; IV. *le Banquet des Muses* et *le Théâtre, contenant l'Innocence découverte, la Madonte* et *la Dorinde*. Ces deux dernières pièces sont tirées du roman d'*Astrée*; la première a seule été représentée, Rouen, 1628-31, in-8°. : ce recueil d'Auvray est recherché. Goujet indique une nouvelle édition du *Banquet des Muses*, Rouen, 1633, in-8°.; V. *Œuvres saintes*, recueillies par David Ferrand, Rouen, 1634, in-8°. W—s.

AUXIRON (Jean-Baptiste d'), médecin, né à Baume-les-Dames, vers

1680, mort à Besançon, en 1760, négligea sa profession pour les sciences mathématiques. On a de lui : I. *Démonstration d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750, in-8°.; II. *Nouvelle Manière de diriger la bombe*, Paris, 1754, in-8°. — AUXIRON (Claude-François-Joseph d'), son frère, né en 1676, avocat au parlement de Besançon, fut employé par l'empereur d'Allemagne dans différentes occasions importantes. En récompense de ses services il obtint une place de conseiller aulique à Vienne, où il est mort vers le milieu du siècle dernier. Il a publié un traité de l'*Education d'un prince*, dont le gouverneur des archiducs voulut bien accepter la dédicace. W—s.

AUXIRON (CLAUDE-FRANÇOIS-JOSEPH D'), né à Besançon, en 1728, servit pendant quelque temps dans le régiment d'Austrasie. Ce corps ayant éprouvé une réforme, il revint dans sa famille, où, à l'exemple de son père, il se livra à l'étude des mathématiques. Bientôt après, il fut nommé à une place de capitaine dans un régiment d'artillerie; mais les devoirs que lui imposait cette place, ne lui permettant pas de suivre ses goûts, il donna sa démission, et se retira à Paris. Il se fit d'abord connaître en 1765 par un *Mémoire sur les moyens de fournir des eaux saines à cette ville*, qui en manquait; ce premier mémoire fut suivi d'un second, dans lequel il combattit, mais sans succès, le projet présenté par Mr. Deparcieux, de l'académie des sciences, sur le même objet. Il publia, en 1766, un ouvrage intitulé : *Principes de tous Gouvernements*, ou *Examen des causes de la faiblesse ou de la splendeur de tout état, considéré en lui-même et indépendamment des mœurs*, Paris, 2 vol. in-12. Il a traduit de l'allemand de Jean-Isaïe Silberschlag, pasteur de Magdebourg, sa *Théorie des Fleuves, avec l'art de bâtir dans les eaux et d'en prévenir les ravages*, Paris, Jombert, 1769, in-4°. Il mourut à Paris, en 1778, âgé de cinquante ans. — Pierre-Claude d'AUXIRON son frère, exerça la médecine, et publia plusieurs écrits en faveur de l'inoculation. W—s.

AUXIRON (JEAN-BAPTISTE D'), né à Besançon, en 1736, professeur en droit français à l'université de cette ville. Il a publié : I. *Observations sur les juridictions anciennes et modernes de la ville de Besançon*, 1777, in-8°.; II. *Projets pour les Fontaines publiques de cette ville*, 1777, in-8°.; III. *Réflexions sur le sujet proposé par l'académie de Besançon* (en 1781, sur les Vertus patriotiques), 1783, in-8°.; IV. *Mémoires historiques et critiques sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs*, Genève (Besançon), 1785, in-8°. Le mémoire qu'il envoya à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur les moyens d'éteindre la mendicité en France, obtint les suffrages de cette compagnie; il a laissé, sur ce sujet, un ouvrage important qu'il se proposait de faire imprimer. Il est mort à Besançon, en 1800, âgé de soixante-quatre ans. W—s.

AUZANET (BARTHÉLEMI), d'autres disent *Pierre Ausannet*, jurisconsulte, naquit dans le commencement du 17e. siècle, et fut un des plus célèbres avocats consultants du parlement de Paris. Ses ouvrages, très-recherchés de son temps, sont encore estimés. On distingue dans la collection qui en fut faite, en un volume in-fol., Paris, 1708, ses *Notes sur la Coutume de Paris*, où se trouvent des réflexions neuves et profondes au sujet de la réformation qu'il en

propose, ainsi que ses *Observations* et *Mémoires sur l'étude de la jurisprudence.* Son intégrité et la droiture de son jugement étaient tellement reconnues, que, dans les procès les plus importants, les parties s'en rapportaient d'ordinaire à ses conseils où à son arbitrage. Louis XIV lui accorda le brevet de conseiller d'état. Il mourut, en 1683, âgé de 82 ans. M—x.

AUZEBY (PIERRE), dentiste, né à Nîmes, en 1736, étudia la chirurgie à Toulouse et à Bordeaux, et fut ensuite, à Paris, élève de Mouton, dentiste du roi. Il fut reçu chirurgien-dentiste, en 1762, et pratiqua son art à Lyon avec succès. Il a donné un *Traité d'odontalgie, où l'on présente un nouveau système sur l'origine et la formation des dents, et une description de différentes maladies qui affectent la bouche*, Lyon, 1771, in-12. Auzeby est mort à Lyon en 1791. C. et A.

AUZOUT (ADRIEN), mathématicien, naquit à Rouen, dans le 17e. siècle, et fut un des premiers membres de l'académie des sciences de Paris. On doit le regarder comme l'inventeur du micromètre à fils mobiles, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer les diamètres apparents des petits objets, particulièrement ceux des corps célestes. Avant lui, Huygens avait imaginé de mesurer l'espace occupé par les astres dans le champ des lunettes, et il se servait pour cela de lames de métal mobiles, entre lesquelles il comprenait l'objet observé. Malvasia de Bologne avait substitué à ces lames des fils triangulaires, qui divisaient le champ de la lunette en plusieurs petits carrés égaux : cela était plus facile pour l'observation ; et l'on évitait aussi l'effet de la diffraction de la lumière qui avait lieu sur le bord des lames dans l'appareil de Huygens. Mais ces fils étant fixes, l'appareil perdait un de ses principaux avantages. Auzout imagina de rendre l'un des fils mobile parallèlement à lui-même, au moyen d'une vis dont les mouvements très-lents mesuraient la marche avec une grande exactitude; dès-lors son appareil réunit tous les avantages de celui d'Huygens, sans en avoir les inconvénients. C'est encore, pour le fond, celui dont se servent aujourd'hui les astronomes. Auzout publia sa découverte en 1666, et la fit réimprimer ensuite dans les *Mémoires de l'académie des sciences* pour 1693. L'honneur de cette invention a été réclamée par les Anglais, en faveur de M. Gascoigne, et M. Tounwley a publié à ce sujet une dissertation dans les *Transactions philosophiques*; mais si, comme M. Tounwley l'assure, M. Gascoigne était en possession du micromètre à fils mobiles, du moins il ne l'avait pas publié, et, par conséquent, l'honneur de l'invention doit être attribué à Auzout, qui le premier en a fait jouir les savants. Auzout partagea aussi avec Picard l'honneur d'avoir appliqué les lunettes aux instruments divisés; et l'on doit regarder cette idée comme une des plus heureuses que l'on ait eues pour l'avancement de l'astronomie observatrice, puisque cette invention, celle du micromètre, et l'application du pendule aux horloges, qui est due à Huygens, sont les trois causes principales des progrès immenses que l'art de l'observation a faits depuis cinquante ans. Auzout mourut en 1691. On lui doit un *Traité du Micromètre*, 1667, in-4°., et quelques autres opuscules dont Lalande rapporte les titres dans sa *Bibliographie astronomique.* Il a publié, en outre, dans les *Mémoires de l'académie* plusieurs lettres sur les lunettes, et sur divers autres objets d'observation. B—T.

AVAK, prince arménien, fut nommé, en 1238, commandant d'une armée géorgienne que la reine Rouzoutan envoya contre les Tatars, qui menaçaient son royaume. Après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes en combattant courageusement, il fut obligé de se renfermer dans la forteresse de Gaën, où il conclut un traité par lequel, au moyen d'un tribut et d'un corps d'auxiliaires qu'il fut obligé de fournir aux vainqueurs, il resta maître de l'Arménie. Il obtint ensuite les mêmes conditions pour la Géorgie, et donna, pendant le reste de sa vie, beaucoup de preuves d'attachement au khan des Tatars, nommé *Oukhata*. La reine Rouzoutan le nomma tuteur de son fils, et il mourut sans enfants en 1249, laissant les rênes du gouvernement à sa femme Vartouch. K.

AVALOS (FERDINAND-FRANÇOIS D') marquis de Pescaire, d'une famille distinguée du royaume de Naples, originaire d'Espagne, fit ses premières armes, en 1512, sous les ordres du vice-roi Raymond de Cardone, et fut fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne. Il était alors âgé de vingt-un ans, et, dans sa prison, il composa des poésies qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, poète comme lui. Mais Pescaire ne demeura pas long-temps prisonnier; dès l'année suivante, il était de retour à l'armée; il commandait l'avant-garde de Cardone, et ce fut lui qui réussit à provoquer l'Alviano, de manière à lui faire offrir la bataille où il fut défait, près de Vicence, le 7 octobre 1513. Pescaire acquit plus de gloire encore, le 19 novembre 1521, par la prise de Milan sur le maréchal de Lautrec. Ce succès fut dû à sa valeur et à son audace; car Prosper Colonna, sous les ordres de qui il servait, n'avait pas osé tenter cette entreprise. Il prit ensuite Como, en poursuivant les Français; mais, après avoir promis d'épargner cette ville, il la livra au pillage, et il tenta vainement ensuite de se laver de ce manque de foi, par un duel avec celui qui le lui reprochait. La campagne de 1522 fut brillante pour Pescaire, quoiqu'il ne commandât point en chef. Il secourut Pavie, assiégée par les Français; il se signala dans la bataille de la Bicoque, prit Lodi et Pizzighittone; il contraignit le maréchal de Lescun, frère de Lautrec, à capituler dans Crémone. A la suite de cette capitulation, les Français évacuèrent le Milanez; enfin, il prit Gênes qu'il livra au pillage. Pescaire, par des exploits si brillants, avait acquis la réputation d'un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Il eut la plus grande part aux victoires remportées sur l'amiral Bonnivet et à la journée de Pavie, où François Ier. fut fait prisonnier, le 24 février 1525. Il y fut blessé. Lannoy ayant conduit ce monarque en Espagne, Pescaire devint généralissime de l'armée espagnole. Les princes italiens, jaloux du pouvoir sans bornes qu'avait acquis l'empereur, essayèrent de séduire Pescaire par les offres les plus magnifiques. Il lui promirent de le faire roi de Naples, s'il les aidait à chasser les Allemands et les Espagnols d'Italie. Pescaire parut prêter l'oreille à leurs propositions, et l'on ignore s'il fut d'abord tenté de les accepter, ou si, dès le commencement, il n'avait d'autre but que de connaître leurs secrets; mais, après avoir traité assez long-temps avec Jérôme Morone, conseiller du duc de Milan, il instruisit l'empereur des propositions qu'on lui avait faites, et fit repentir le duc d'avoir songé à le corrompre. Cette duplicité acheva de le rendre odieux aux Milanais, qui

lui reprochaient déjà son orgueil et sa déloyauté. Il mourut à Milan, cette même année, le 4 novembre 1525, âgé de trente-six ans. Son neveu, Alphonse d'Avalos, marquis de Vasto, lui succéda dans le commandement.

S. S—I.

AVALOS (ALPHONSE D'), marquis de Vasto, général de Charles-Quint, en Italie, et capitaine-général du duché de Milan. Alphonse d'Avalos, fils d'Inigo II d'Avalos et de Laure de San Severino, était né à Naples, le 25 mai 1502. Il fit ses premières armes sous les ordres de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, son oncle. Il se distingua au siége de Pavie, par une valeur brillante, et cette même année 1525, son oncle étant mort, il lui succéda dans le commandement des armées de Charles-Quint. En 1532, il passa en Autriche, comme général d'infanterie, pour défendre ce pays contre Soliman. Il suivit l'empereur dans presque toutes ses expéditions, à Tunis et en Provence; partout, il donna des preuves de grand talent militaire et de grande bravoure; mais partout aussi, il laissa percer son caractère dur, vaniteux, faux et perfide. Après la mort d'Antoine de Léva, il fut nommé capitaine-général du duché de Milan, et il gouverna et défendit cette province avec beaucoup de valeur; mais il fit assassiner les négociateurs que François Ier. avait envoyés à Constantinople, lorsqu'ils traversaient le Milanez, après avoir conclu un traité d'alliance entre la France et la Porte. D'Avalos montra, dans plus d'une circonstance, que les crimes ne l'épouvantaient point, lorsqu'il y trouvait son avantage. Il fit lever le siége de Nice, en 1543, au duc d'Enguien et à Barberousse; mais, l'année suivante, le 14 avril, il fut défait à Cérizoles, par ce même duc d'Enguien; on dit même qu'il s'enfuit des premiers de ce combat, où son armée perdit 10,000 hommes. Ses bravades avant cette bataille, dans laquelle on assure qu'il s'était fait suivre par des chars remplis de menottes, pour les prisonniers, rendirent sa disgrâce plus cruelle encore pour lui. Cependant, quoique blessé, il rassembla ses troupes devant Milan, et sauva cette capitale, en sorte que les Français tirèrent peu d'avantage de leur victoire, jusqu'à la paix de Crépy, qui se fit la même année; mais les Milanais, accablés d'impositions, et tourmentés par la dureté et l'arrogance d'Alphonse d'Avalos, recoururent contre lui à la justice de Charles-Quint; ils accusèrent leur gouverneur de péculat, et un ordre avait été donné de vérifier ses comptes, lorsque la mort vint le délivrer de cette humiliation, le dernier jour de mars 1546, à Vigevano. Il laissa plusieurs enfants de Marie d'Aragon, sa femme, fille de Ferdinand, duc de Montalte. Ferdinand de Gonzague lui succéda dans le gouvernement du duché de Milan.

S. S—I.

AVALOS (CONSTANCE D'). *Voy.* AMALFI.

AVANCINUS (NICOLAS), jésuite, originaire du Tirol, fut professeur de rhétorique, de morale et de philosophie à Gratz, et professeur de théologie morale et scholastique à Vienne. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : I. *Imperium Romano-Germanicum, sive Elogia L. Cæsarum Germanorum*, Vienne, 1663, in-4°.; II. *Vita et doctrina J.-C.*, Vienne, 1667, 1674, in-12, traduit en français, Paris, 1713; III. *Poësis lyrica,* Vienne, 1670, Amst. 1711; IV. *Poësis dramatica*, p. I.-IV, Cologne, 1675-79. G—T.

AVANZI (Jean-Marie), célèbre jurisconsulte et poète, né à Rovigo le 23 d'août 1549, étudia dans sa patrie la littérature grecque et latine, sous Antonio Riccoboni, qui se vantait dans la suite d'avoir seul découvert les heureuses dispositions de son élève pour la poésie et l'éloquence. Avanzi apprit les sciences à Ferrare : il se lia d'amitié avec plusieurs célèbres littérateurs, parmi lesquels il suffit de nommer Baptiste Guarini, et le Tasse. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence, et reçut à Padoue le laurier doctoral. Revenu dans sa patrie, il fut nommé avocat fiscal, et remplit en même temps les fonctions d'avocat civil et criminel. Des persécutions que ses ennemis lui suscitèrent, le forcèrent de s'aller établir à Padoue. Il mourut en cette ville le 2 mars 1622. On a de lui : I. *Il Satiro, favola pastorale*, Venise, 1587, in-12; cette espèce de comédie en vers, dans un genre qui était alors fort à la mode, fut représentée à Rovigo, devant le podestat, dans une occasion solennelle; II. *la Lucciola*, (*le Ver luisant*, poëme en IX chants), Padoue, 1627, in-12. Ses autres ouvrages, qui appartiennent, tant à sa profession qu'à l'histoire et à la simple littérature, n'ont pas été imprimés, à l'exception de quelques poésies qui se trouvent dans divers recueils; ainsi, non seulement ses *Consultations sur différentes matières civiles et criminelles*, et son *Histoire ecclésiastique de l'apostasie de Luther*, mais son poëme intitulé : *Le Lagrime di Giacobbe*, celui des *Primi Amori d'Orlando*, et son traité *De partu hominis*, qui était écrit en latin, et que la mort l'empêcha d'achever, n'ont jamais vu le jour que dans des dictionnaires.

G—é.

AVANZINO (Joseph-Marie), de Roveredo, professeur de médecine à Florence, dans le 18e. siècle, fut disciple du célèbre Antonio Vallisnieri, et soutint le sentiment de son maître sur l'origine des fontaines. Vallisnieri ayant publié, en 1715, une Dissertation académique, dans laquelle il démontrait que les sources étaient formées par les eaux pluviales, le docteur Niccolo Gualtieri soutint, dans une autre Dissertation qu'il publia en 1725, que les eaux des fontaines dérivaient de la mer, en filtrant par des voies souterraines. Avanzino défendit l'opinion de Vallisnieri, et réfuta Gualtieri dans une Dissertation qu'il lut le 17 mai 1725, à l'académie de Florence, et qui fut imprimée, avec la seconde édition de la Dissertation de son maître, Venise, 1726, in-4°. On a du même auteur une Dissertation *in lode della Cioccolata*, lue à l'académie des *Apatisti*, de Florence, et imprimée dans cette ville en 1728 et en 1729, in-4°. C'est une réponse au docteur Giov. Bat. Felici, qui avait soutenu que l'usage du chocolat était dangereux, dans un livre intitulé : *Parere intorno all'uso della cioccolata*, Florence, 1728, in-4°. G—é.

AVAUX. *V*. Mesme.

AVAUX (Claude de Mesme, comte d'), surintendant des finances, fut d'abord conseiller au grand-conseil, maître des requêtes et conseiller d'état. Envoyé en ambassade à Venise, en 1627, il engagea cette république à prendre les armes pour assurer au duc de Nevers la possession de Mantoue. Il rendit bientôt lui-même aux Vénitiens un service signalé, en étouffant des semences de division qui naissaient entre eux et le pape Urbain VIII. Ce pontife fut si satisfait du négociateur français, dans les entretiens qu'il eut avec lui à Rome, qu'il le demanda à la cour de France pour ambassa-

deur; mais Louis XIII lui destinait des négociations plus importantes. Il l'envoya en Danemarck, puis en Suède et en Pologne, pour ménager un rapprochement entre ces deux puissances. Le comte d'Avaux remplit l'attente de sa cour, et conclut la fameuse trève de 26 ans, entre les deux royaumes. Au moment de la signature du traité, il s'éleva, entre les ministres des puissances médiatrices, une contestation sur la préséance. D'Avaux prétendait signer avant Douglas, ambassadeur d'Angleterre, et les ministres des États-Généraux refusaient également de céder le pas à ceux de l'électeur de Brandebourg. Pour terminer ce différend, il fut convenu qu'aucun des ministres médiateurs n'apposerait sa signature au traité, et qu'on se bornerait à les nommer dans le préambule. Douglas consentit à ce que l'ambassadeur de France fût nommé le premier dans l'un et l'autre *instrument* de ce traité. D'Avaux s'était acquis dès-lors une telle réputation de probité, que sa parole, dans les négociations, valait un serment. De retour en France, en 1643, on le renvoya presque immédiatement à la Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale. Il ouvrit les négociations à la Haye, avec les Provinces-Unies, et vint ensuite à Munster, où il prit le pas sur les plénipotentiaires espagnols. Rebuté cependant des manières de son collégue Servien à son égard, il demanda son rappel; mais la régente, et surtout Mazarin, dont Servien était la créature, lui ordonnèrent de continuer les négociations. On fut obligé néanmoins d'envoyer le duc de Longueville avec le titre de premier plénipotentiaire, pour que les affaires ne souffrissent pas de cette mésintelligence. On lui donna ordre de s'éclairer des lumières et de l'expérience du comte d'Avaux et de Servien. D'Avaux ouvrit un avis qui termina les différends des trois colléges de l'Empire, sur la forme de leurs délibérations, et parvint, à Osnabruck, à concilier les intérêts des Suédois et de l'électeur de Brandebourg. Il fut révoqué tout à coup, après vingt ans de services signalés, et lorsqu'il était à la veille de conclure un traité célèbre auquel il avait tant contribué. Cette disgrâce était le fruit de l'intrigue et de la jalousie de son collégue Servien, qui l'accusa d'avoir tenu des discours indiscrets et peu respectueux contre le cardinal Mazarin. Ce ministre tout-puissant exila le comte d'Avaux dans ses terres; mais bientôt les troubles de Paris ayant rendu nécessaire à la cour le président de Mesme, frère du négociateur disgracié, le comte d'Avaux fut rappelé, rétabli dans son emploi de surintendant des finances, et consulté dans toutes les affaires délicates. Il mourut le 19 novembre 1650, à cinquante-cinq ans, et fut enterré aux Grands-Augustins de Paris, dans le tombeau de ses ancêtres. Pénétration, jugement net et solide, éloquence persuasive, application et activité, telles sont les qualités qui placent le comte d'Avaux parmi les plus illustres négociateurs qu'ait produits la France. Il savait surtout allier le cérémonial et la gravité des formes diplomatiques avec la politesse française. A tant de qualités, il joignait encore une parfaite connaissance de l'histoire, des langues et des belles-lettres. Voiture, Balzac, et tout ce qui brillait alors sur le Parnasse français, lui rendirent hommage. Les duchesses de Savoie et de Longueville ne pouvaient se lasser de sa correspondance. Il écrivait avec la même facilité et la même politesse, en allemand, en italien et en latin. Les seules taches que l'histoire ait à repro-

cher à son caractère, sont d'avoir montré dans sa disgrâce la faiblesse d'un courtisan, et d'avoir fait éclater, dans le cours même de ses négociations, un zèle outré pour la religion, zèle qui lui attira le blâme de sa cour pendant son ambassade à la Haye, où il s'était permis de faire aux États-Généraux un discours en faveur des catholiques. On a de lui : I. *Exemplum litterarum ad serenissimum Daniæ regem scriptarum*, Paris, 1642, in-fol.; Amsterdam, 1642, in-4°.; II. *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650, in-8°.; III. *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster, en* 1648, Cologne, 1674; Grenoble, 1674, in-12.

B—P.

AVAUX (JEAN-ANTOINE, comte D'), petit-neveu du précédent, hérita non seulement de son nom, mais de ses talents, de ses emplois et même de sa réputation de négociateur habile. Il fut d'abord, ainsi que son oncle, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller d'état et ambassadeur extraordinaire à Venise. Le roi le choisit, en 1672, pour son plénipotentiaire au congrès de Nimègue, dont il termina heureusement les négociations. Il fut envoyé ensuite en Hollande avec le titre d'ambassadeur, et ménagea, en 1684, une trève avec l'empereur, par laquelle la forteresse de Luxembourg fut cédée à Louis XIV. Le renouvellement de la guerre l'ayant rappelé en France, en 1688, le roi le nomma, l'année suivante, ambassadeur auprès de Jacques II, roi d'Angleterre, qui était alors en Irlande. En 1693, il fut envoyé en Suède, où il coopéra aux préliminaires de la paix qui fut conclue depuis à Riswick. Après avoir renouvelé les anciens traités entre les princes d'Allemagne, la Suède et la France, il remplaça, en 1701, le comte de Briord, ambassadeur auprès des États-Généraux. Ses négociations, appuyées par la présence des troupes françaises sur les frontières de la Hollande, déterminèrent d'abord les États à reconnaître Philippe V, en qualité de roi d'Espagne; mais l'influence de l'Angleterre ayant ensuite prévalu, le comte d'Avaux prit congé de États, en 1702, annonçant, dans une déclaration publique, qu'on ne pouvait rien attendre de satisfaisant des négociations qui avaient été commencées. Il mourut à Paris, en 1709, âgé de soixante-neuf ans. Voici ce que dit de ce négociateur le duc de St.-Simon, dans un de ses mémoires qui sont restés inédits : « Le comte d'Avaux était » un des plénipotentiaires à Nimègue, » où, en grand courtisan qu'il était, » il s'attacha à Croissy, son collègue, » frère de Colbert. Quelque temps » après la paix de Nimègue, d'Avaux » fut ambassadeur en Hollande. Le » nom qu'il portait lui servit fort dans » tous les emplois, et le persuada qu'il » en était aussi capable que son oncle. » Il faut pourtant avouer qu'il avait » des talents, de l'adresse, de l'insi- » nuation, de la douceur, et qu'il était » aussi capable que son oncle. Il » fut toujours partout parfaitement » averti.... Il s'acquit en Hollande, une » amitié, une considération singu- » lières. » *Les lettres et négociations d'Estrades, de Colbert de Croissy, et de d'Avaux*, pour les conférences de 1676 et 1677, ont été imprimées à La Haye, 1710, 3 vol. in-12. On a de d'Avaux : I. *Mémoire présenté aux États-Généraux, le* 5 *novembre* 1681, in-12; II. *Négociations du comte d'Avaux en Hollande*, 1752-53, 6 vol. in-12, dont l'abbé Mallet fut l'éditeur.

B—P.

AVED (JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH), peintre, naquit à Douay, le 12 janvier

1702, d'un médecin, et fut orphelin dès l'enfance. Un de ses oncles, capitaine dans les gardes hollandaises, le prit auprès de lui, à Amsterdam. Il le destinait à l'état militaire; mais les ouvrages de Bernard Picart, habile dessinateur et graveur, inspirèrent au jeune Aved un goût très-vif pour les beaux-arts, et bientôt il leur donna la préférence sur l'art de la guerre. Il parcourut les Pays-Bas, pour se perfectionner par l'étude des grands maîtres. Arrivé à Paris, en 1721, il reçut les leçons du peintre Lebel, et eut pour amis, Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain, alors élèves comme lui, mais qui, bientôt (à la vérité dans un temps de décadence), furent à la tête de l'école française. Agréé en 1729, à l'académie, Aved en devint membre en 1734, et ne tarda point à obtenir de la réputation dans le genre du *portrait*. Ce n'est pas que, comme l'ont dit quelques-uns de ses contemporains, « Aved eût le secret de rendre dans ses portraits, non seulement la figure, mais encore le génie, le caractère, les talents, les habitudes des personnes qu'il peignait. » S'il eût mérité de tels éloges, que l'abbé de Fontenai, copié par d'autres biographes, n'a pas manqué de répéter, van Dyck et Titien eux-mêmes ne devraient pas lui être préférés; mais il suffit de dire qu'il avait une touche agréable, un coloris assez harmonieux, et qu'il ne saisissait pas mal la ressemblance. C'en était sans doute assez pour qu'il méritât des éloges, à une époque où ses rivaux n'avaient pas le droit d'être difficiles, et où le goût du public ne pouvait être sûr. Le portrait de Mehemet-Effendi, ambassadeur de la Porte, qu'Aved fit pour être offert au roi Louis XV, lui procura l'avantage de peindre ce monarque lui-même, ainsi que plusieurs personnes de la cour. Aved avait, dans le caractère, cette douceur et cette complaisance qui, dans le genre de peinture qu'il avait embrassé, sont peut-être aussi utiles que les talents, pour donner à un artiste ce qu'on appelle la vogue; aussi fut-il très-employé. Il mourut d'apoplexie, à Paris, le 4 mars 1766, à soixante-quatre ans. D—T.

AVEIRO (DON JOSEPH MASCARENHAS et LANCASTRE, duc D'), grand-maître héréditaire de la maison du roi de Portugal, président de la cour du palais, et l'un des plus grands seigneurs du royaume. Sa maison avait pour tige George, fils naturel de Jean II, dit *le Parfait*. Le duc d'Aveiro fut tout-puissant pendant les dernières années du règne de Jean V; mais il perdit sa faveur à l'avènement de Joseph Ier., en 1750, et devint bientôt l'ennemi personnel du marquis de Pombal, alors premier ministre. Il se lia avec les seigneurs mécontents du nouveau ministère, et avec les jésuites, qui avaient perdu l'emploi de confesseurs de la cour. Une conjuration contre le roi et son premier ministre fut ourdie en secret, et elle éclata le 3 septembre 1758, à 11 heures du soir. Le roi, revenant de son château de Bélem, dans la voiture de Texeira son valet de chambre, pour se rendre *incognito* chez la jeune marquise de Tavora, sa maîtresse, sortait de la porte appelée *la Guesta*, lorsque deux conjurés à cheval, Joseph Polycarpe de Azevedo et Alvarez Fereira son beau-frère, tirèrent en même temps sur sa voiture deux coups de carabine, et le blessèrent grièvement à l'épaule et au bras; mais ce prince ayant eu la présence d'esprit d'ordonner au cocher de rebrousser chemin, évita ainsi le gros des conjurés qui l'attendait sur son passage. De sévères et promptes re-

cherches, pour découvrir les coupables, suivirent immédiatement cet attentat. Le duc d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudents, et, quoique prévenu à temps, il négligea de se sauver. Après l'avoir ensuite essayé inutilement, il fit une assez longue défense dans sa maison de campagne d'Azeitaô, sur les bords du Tage, au-dessus de Lisbonne; mais enfin, arrêté et renfermé, ainsi que la plupart de ses complices, dans les loges destinées aux bêtes féroces, à l'entrée du jardin du roi, à Bélem, on le traita avec la dernière rigueur, pendant toute l'instruction du procès. Ayant d'abord été dégradé de son rang et de ses titres, il fut condamné, par la junte criminelle, à être mené la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Bélem, pour être rompu ensuite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud, et ses cendres jetées à la mer. D'Aveiro subit cette terrible sentence le 13 janvier 1759, à l'âge de 51 ans. Ses armoiries furent effacées, ses biens confisqués, ses châteaux et palais démolis, et défense fut faite, à qui que ce fût, de porter son nom. Le marquis de Tavora fut condamné aux mêmes peines; le marquis d'Autoguia, Braz Joseph Romeiro, Jean Miguel Manoel d'Alvarez, et les deux fils du marquis de Tavora, furent étranglés, puis rompus et brûlés, et leurs cendres jetées à la mer. Ferreira et Azevedo furent condamnés à être brûlés vifs, mais le dernier avait pris la fuite. La vieille marquise Éléonora de Tavora, après avoir vu périr son mari et ses deux fils dans les supplices, fut décapitée. Sa belle-fille, la jeune marquise de Tavora, maîtresse du roi, ne fut point impliquée dans cet effroyable procès; mais elle eut ordre de se retirer dans un couvent. La cour de Lisbonne chassa les jésuites du Portugal, comme instigateurs des coupables (*V.* MALAGRIDA). Telles furent les suites de cette fameuse conjuration, qui excita l'attention de toute l'Europe, et dont la véritable cause est encore l'objet de quelques doutes. Quelques personnes croyent que les coups des conspirateurs n'étaient pas dirigés contre la personne du roi, mais contre le ministre qui régnait sous son nom. La révision du procès sous le dernier règne a mis le crime hors de doute.

B—P.

AVÉIS Ier., second prince de la dynastie des Ilkhaniens, était fils de Haçan-Buzurk, à qui il succéda en 1356. Il se rendit recommandable par ses vertus et son courage. Maître du trône, il songea à étendre l'empire très-borné qu'il avait reçu de son père. Il conquit deux fois l'Adzerbaydjan, prit Moussoul, Marédyn et tous les pays voisins. En 1370, il chassa du Mazendéran l'émyr Vély, qui s'en était emparé après avoir usurpé la couronne; ce fut la dernière expédition remarquable de son règne. Il mourut quelques années après, l'an 776 de l'hég. (1374-5), laissant quatre fils. Peu avant sa mort, ses ministres le prièrent de fixer le sort de l'état par le choix d'un successeur. Il leur désigna son fils Hoceïn; ils lui représentèrent que cette disposition, contraire à Haçan, pourrait le porter à la révolte. « Vous savez, leur dit-il, ce » que vous avez à faire. » Se croyant autorisés par cette réponse, ils firent arrêter Haçan; et Avéïs ayant perdu presque aussitôt la connaissance et la vie, ils firent mourir ce jeune prince, et le mirent dans le même tombeau que son père. Ce meurtre plaça Hoceïn sur le trône, dont Avéïs II le fit bientôt descendre.

J—N.

AVÉIS II, ou AHMED-DJÉSAIR, fils du précédent, se fit proclamer sul-

than, après avoir ôté, en 1381, le trône et la vie à son frère Hocéïn, prince vertueux; mais il trouva, dans un règne malheureux et une fin tragique, le juste châtiment de son crime. Dès qu'il n'eut plus rien à craindre de Bayazyd son frère, et d'Adeld-Aghâ, général et vengeur de Hocéïn, il s'abandonna à toute la violence de son caractère, se livra à la brutalité de ses passions, et devint un exécrable tyran. Le peuple, lassé de ses fureurs, appela à son secours Tamerlan. Avéïs, trop faible pour résister au conquérant tatar, fut dépouillé de ses états, erra quelque temps, revint à Baghdâd, y signala son séjour par des meurtres nombreux, et s'unit à Cara-Yousouf, prince de la dynastie du *mouton noir*, marcha avec lui vers Alep, et de là se rendit auprès du sulthan Bajazet. Cependant, Baghdâd était tombée au pouvoir de Tamerlan, qui s'avançait vers l'Asie mineure, sous le prétexte de punir ce prince d'avoir donné un asyle à son ennemi; Avéïs rentra encore deux fois dans sa capitale, et deux fois il en fut chassé; enfin, il se retira auprès du sulthan d'Égypte, et après la mort de Tamerlan, il forma une ligue avec Cara-Yousouf, qui l'avait chassé de Baghdâd en dernier lieu. Abandonné de Barkok, qu'il avait trahi, il prit des habits de mendiant, s'introduisit dans Baghdâd, y suscita une sédition; et, à sa faveur, remonta sur le trône, et se livra de nouveau à toute la violence de ses passions; mais ses liaisons avec Yousouf furent de courte durée. Il lui fit la guerre, tomba en son pouvoir, et fut mis à mort par le conseil des officiers de son vainqueur, vers l'an 1410. En lui finit la dynastie des Ilkhaniens, qui fut remplacée par celle du *mouton noir*. (*Voy*. CARA-YOUSOUF). J—N.

AVELINE (PIERRE), graveur, membre de l'académie de peinture, a produit un assez grand nombre d'ouvrages dignes d'estime, entre autres, la Mort de Sénèque, d'après Luc Jordans, qu'il a gravée pour la galerie de Dresde; un grand paysage d'après Berghem, plusieurs morceaux d'après Vischer, Vatteau, Jouvenet, Natoire, Oudry, Boucher. Il a gravé aussi d'après ses dessins. Né à Paris en 1710, il est mort dans la même ville en 1760. — Il ne faut pas le confondre avec F. A. AVELINE, son parent, qui a gravé différents sujets. P—E.

AVELLANEDA (ALPHONSE FERNAND DE), du bourg de Tordesillas, en Espagne, dans le 16e. siècle, continua le *Don-Quichotte*. Cette continuation, où l'on ne retrouve ni l'imagination féconde, ni la critique judicieuse et piquante de Cervantes, est intitulée: *La segunda parte del ingenioso hidalgo D. Quixote de la Mancha*, Tarragone, 1614, in-8°., et a été traduite en français par Le Sage, sous le titre de *Nouvelles Aventures de Don-Quichotte de la Manche*, 1704, 1716, 2 vol. in-12. Cervantes, piqué de ce qu'on continuait son ouvrage, se décida à le terminer; et dans les dernières parties de son roman, on trouve plusieurs traits mordants contre Avellaneda. — AVELLANEDA (Didacus), jésuite, né à Grenade, mort à Tolède, le 2 mars 1598, a publié, sans y mettre son nom, *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nominari debeat*, ouvrage composé pour la défense de sa société, à laquelle on reprochait de divulguer la confession, et imprimé à Rome en 1593. — Un autre Didacus AVELLANEDA, de Tolède, a laissé *Tratado de la casa y familla de Avellaneda*, 1613. — AVELLANEDA (Didacus Collantes de), de Guadalaxara, en Cas-

tille, professeur de droit à Siguenza, y fut aussi avocat. On a de lui : *Commentariorum pragmaticæ in favorem rei frumentariæ, et agricolarum, et rerum quæ agriculturæ destinatæ sunt libri tres*, Madrid, 1606, in-4°. A. B—T.

AVELLINO (FRANÇOIS), médecin de Messine, florissait vers l'an 1630, et jouit d'une grande réputation. Il a publié : I. *Expostulatio contra chymicos, quâ eorum paradoxa, seu rationis umbræ (si quæ sint) enucleantur, ejectantur, expelluntur*, Messanæ, 1637, in-4°. ; II. un autre écrit, aussi en latin, *contre ceux qui condamnaient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes*, Messine, 1664. C. et A.

AVENELLES (AUBIN DES), chanoine de Soissons, né vers 1480, a composé quelques pièces de vers assez libres, et qu'on trouve imprimées à la suite d'une traduction française de l'*Art d'aimer* d'Ovide. L'auteur de cette traduction est inconnu ; elle a été imprimée, pour la première fois, suivant M. Barbier, à Genève, in-8°., sans date. Goujet donne ainsi le titre de cette édition : *Ovide, de Arte amandi, translaté de latin en francais, avec le Chief d'amour et les sept Arts libéraux*, Genève, sans date, in-4°., gothique. Si cette édition est effectivement la première, elle a paru à la fin de 1509, ou, au plus tard, en 1510. Il y en a une seconde, Paris, Nicolas Bonfons, in-16, également sans date. C'est la seule que La Croix du Maine ait connue. Estienne Groulleau en donna une nouvelle à Paris, 1548, in-8°.; et une autre, 1556, in-16. M. Barbier en cite une d'Anvers, Gérard Spelman, 1556, in-18. Les pièces qui suivent la traduction de l'*Art d'aimer*, dans ces différentes éditions, appartiennent seules à Des Avenelles. Ce sont la *Clef d'amour*, ou *le Chief d'amour*; *les sept Arts libéraux d'amour; le Remède d'amour*, traduit du latin d'Æneas Silvius (Pie II.), avec les additions de Mantuan ; *la Complainte d'Æneas Silvius sur la description par lui faite des amours d'Eurialus et Lucrèsse*; et enfin, la *Déclamation morale de l'amant renonçant à la folle amour.* La Monnoye n'attribue à Des Avenelles que les trois dernières pièces ; mais M. Barbier lui donne toutes celles que nous venons de citer, et c'est aussi l'opinion de Du Verdier, écrivain presque contemporain de Des Avenelles. W—s.

AVENPACE. *Voy.* ABEN-PACE.

AVENTINUS (JEAN TOURMAYER, plus connu sous le nom D'), était fils d'un cabaretier d'Abensperg, ville de Bavière, où il naquit vers 1476, et où l'on montre encore sa maison. Il étudia à Ingolstadt, puis à Paris, où il fut reçu maître-ès-arts, alla à Vienne donner des leçons de poésie et d'éloquence, puis à Cracovie, où il enseigna le grec et les mathématiques. En 1512, il fut appelé à Munich par le duc de Bavière, pour présider à l'éducation des jeunes ducs Louis et Ernest. Ce fut par l'ordre de ces princes qu'il composa en latin les sept livres de ses *Annales de Bavière.* Il vécut dans le célibat jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans ; mais, songeant alors à se marier, il consulta ses amis, et compara les passages de l'Ecriture-Sainte qui représentent les avantages et les inconvénients du mariage, pour se déterminer sur le parti qu'il prendrait. Il se décida enfin, en disant : « Je suis vieux, » j'ai besoin d'une compagne qui me » serve. » Il fut malheureux dans le choix qu'il fit, et mourut quatre ans

après, le 9 janvier 1534. On a de lui : *Annalium Boiorum libri septem*, ouvrage classique pour ceux qui ne remontent pas aux sources. On avait ouvert à l'auteur, pour ce travail, les archives et les bibliothèques des monastères. La première édition fut donnée en 1554, in-fol., par les soins de Jérôme Ziegler, qui mit en tête la vie d'Aventin. L'éditeur fit quelques retranchements qui déplurent à plusieurs personnes. Nicolas Cisner les rétablit dans l'édition qu'il donna en 1580. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et effacée par celle que publia Gundling, Leipzig, 1710, in-fol. Il faut ajouter à cette édition et à celle de Cisner *Paralipomena ad J. Aventini Annales Boiorum*, que Struve a insérés dans la huitième partie de ses *Acta litteraria*. Ce qui a contribué à maintenir jusqu'à nous la grande réputation des *Annales de Bavière*, c'est que Velser, qui entreprit après lui de traiter le même sujet, n'a pas eu le temps d'achever son ouvrage. Il existe une traduction allemande abrégée des *Annales de Bavière*, faite par Aventin lui-même, et imprimée à Francfort en 1566, et 1622, in-fol. Eric Olaüs Tormius a publié *Antiquitates Danicæ ex J. Aventino selectæ, cum Commentario Joh. Lyscandri*, Copenhague, 1642, in-4°. II. *Chronicon, sive Annales Schirenses*, 1600, 1623, 1716, in-4°. III. *Historia cænobii OEtingensis in Bavariâ cum diplomatibus*, Nuremberg, 1518, in-4°., qu'on trouve aussi dans le second volume de Ludewig, 1718. IV. *Numerandi per digitos manusque, quin etiam loquendi veterum consuetudinis abacus*, 1523, in-4°.; et à la suite des *Annales de Bavière*, 1710; Aventinus avait eu l'idée de cet ouvrage par des Tables représentant l'ancienne manière des Romains de compter sur leurs doigts, qu'il avait trouvées à Ratisbonne. V. *Rudimenta grammaticæ* et *Encyclopædia orbisque doctrinarum*, 1519 et 1520, in-4°.; VI. un *Traité des causes des malheurs de la chrétienté*, dans la *Chronica Turcica* de Londres. VII. *Vita Henrici quarti imperatoris, cum ejusdem imp. epistolis*. Aug. Vind. 1518, in-4°., très-rare.

A. B—T.

AVEN-ZOAR. *V.* Aben-Zohar.

AVERANI (Benoit), né à Florence, le 19 juillet 1645, d'une honnête et ancienne famille, montra, dès sa tendre jeunesse, la plus grande inclination pour l'étude. Au lieu de partager les amusements des jeunes gens de son âge, il lisait continuellement l'Arioste et le Tasse, ou étudiait seul et sans maître l'arithmétique. Envoyé à l'école des jésuites, il y fit des progrès surprenants. Ses compositions, tant en prose qu'en vers, étaient des modèles que son professeur donnait à imiter aux autres élèves. A peine avait-il fini sa rhétorique, qu'un P. dominicain l'engagea à faire un poëme en l'honneur de S. Thomas d'Aquin. L'ouvrage fut composé en deux jours, quoiqu'il fût de plus de trois cents vers. L'auteur y expliquait, avec une clarté surprenante, les mystères les plus secrets de la théologie. En philosophie, il ne se contenta point des leçons qu'on lui donnait; il voulut recourir aux sources mêmes, c'est-à-dire aux ouvrages d'Aristote et de Platon; la doctrine de ce dernier eut pour lui un attrait particulier, et devint dans la suite le sujet favori de ses méditations; il voulut avoir aussi des connaissances en géométrie, en astronomie, et dans toutes les parties des mathématiques; il les apprit sans maître et par la seule force

de son génie. Il étudiait la jurisprudence à Pise, où il fut ensuite reçu docteur, lorsque le cardinal Léopold de Toscane, grand protecteur des lettres, ayant apprécié son mérite, l'engagea à ne pas négliger les études purement littéraires, parce qu'il lui destinait une chaire de belles-lettres dans cette université. Ce fut alors qu'Averani apprit le grec, sans maître, comme il avait appris tout le reste. Au bout de six mois, il fut en état de l'enseigner; et ayant été nommé, en 1676, professeur de littérature grecque, il expliqua l'Anthologie, Euripide et même Thucydide. Il passa ensuite à la chaire d'humanités, et donna des leçons sur Tite-Live, Cicéron et Virgile. Toutes ces leçons ont été imprimées. Il mourut à Pise, le 28 décembre 1707, et fut enterré solennellement dans le *Campo Santo*. Son buste fut placé sur son tombeau, où fut gravée une longue inscription, contenant l'éloge de son savoir, des services qu'il avait rendus aux sciences et de ses vertus. Il était membre de l'académie des *Apatisti* de Florence et de celle de la Crusca. Il fut aussi de celle des Arcades, dès le commencement de son institution, et y prit le nom de *Corileo Nassio*. Il était doué d'un esprit étendu et d'une mémoire prodigieuse. Quoiqu'il n'eût point fait d'extraits des auteurs qu'il avait lus, il les citait de mémoire dans ses discours, ou trouvait avec une extrême facilité dans les auteurs mêmes les passages dont il avait besoin. Il cultivait aussi la poésie latine et italienne, et improvisait facilement dans ces deux langues. Il s'était formé, de tous les systêmes anciens de philosophie morale, un systême particulier qui approchait du stoïcisme. Naturellement taciturne et ennemi des discours inutiles, il n'avait cependant rien de rude dans les manières, il savait jouir d'une conversation intéressante, et aimait à rendre les soins qu'il recevait de l'amitié. On a de lui: I. *Dissertationes habitæ in Pisanâ academiâ; in quibus græcæ, latinæque eloquentiæ principes explicantur et illustrantur*, etc.; *accesserunt ejusdem orationes et carmina omnia iterum edita*, etc., Florence, 1716 et 1717, 3 vol. in-fol.; II. *Dieci lezioni composte sopra il quarto sonetto della prima parte del Canzoniere del Petrarca*, Ravenne, 1707, in-4°.; III. sept Leçons dans le vol. III de la seconde partie des *Prose fiorentine*, et quatre autres dans le vol. IV, sur différents sujets, tels que la théologie des païens, la doctrine de Platon, les antiquités, etc.; IV. plusieurs compositions en vers et en prose, restées manuscrites ou publiées dans divers receuils. G—É.

AVERANI (Joseph), frère du précédent, né à Florence en 1662, fut professeur de droit à Pise, et y mourut le 24 août 1738. Il publia en 1703: *Disputatio de Jure belli et pacis*. On a de lui plusieurs opuscules, entre autres, *Dissertatio de calculorum, seu latrunculorum ludo*, imprimée dans le tome VII du recueil intitulé: *Miscellanea di varie operette*. Il a donné en latin des interprétations du Droit en cinq livres. Les deux premiers parurent à Leyde, 1716, 1736, 2 vol. in-8°.; les trois derniers à Leyde, 1742-46. L'ouvrage entier a été réimprimé à Lyon, 1751, 2 vol. in-4°.; à Leyde, 1753, 2 vol. in-4°., ou 2 vol. in-8°.; à Lyon, 1758, 2 vol. in-4°. « Ces interprétations sont savantes, dit Camus. L'objet principal de l'auteur est de faire disparaître les contradictions des lois ou antinomies apparentes: souvent il y réussit avec beaucoup d'habileté. » A. B—T.

AVERDY (Clément-Charles-François de l'), né à Paris, en 1723, était conseiller au parlement, lorsque sa réputation de probité, appuyée de la protection de Mme. de Pompadour, le fit nommer contrôleur-général, en 1763, à la place de Bertin. L'argent était rare, les dissipations scandaleuses, et les circonstances difficiles. Les écrits ou couplets satiriques sont des sources où l'historien peut puiser plus qu'on ne pense. Le *Noël* fameux qui courut sur la cour de Louis XV, à l'époque de la nomination de l'Averdy, peignit sous des couleurs trop vraies l'apparition d'un homme honnête et impuissant dans le ministère des finances :

N'ayant de confiance
Qu'au poupon nouveau-né
De l'Averdy s'avance
D'un air tout consterné,
Disant : Puisqu'en ce jour
Vous êtes notre oracle,
Jésus, je me livre à vos soins :
Pour subvenir à nos besoins
Il nous faut un miracle.

On attendait de l'Averdy des réformes heureuses et de sages économies; mais on ne lui donnait pas les moyens de les effectuer. Il délivra le commerce des grains de ses entraves; mais ce principe, qui demande à être contenu dans de justes bornes, ne tarda pas à entraîner des abus dans son application. Il fallut imaginer de nouvelles ressources, et en revenir au désastreux moyen de l'augmentation des impôts. Laverdy était un honnête homme timide, et on l'accusa non seulement d'autoriser ce qu'il ne pouvait pas empêcher, mais d'être le complice des abus sur lesquels il avait la faiblesse de fermer les yeux. N'ayant ni l'esprit de la cour, ni l'esprit de sa place, comme ministre il fit tout mal, même le bien. Il fut remercié la même année. Comme il n'avait pas répondu à l'attente générale, et qu'il n'avait pas fait de miracles, les couplets satiriques célébrèrent sa retraite, de même qu'ils avaient célébré son arrivée au ministère; et le Français léger se vengea et se consola d'être grevé de quelques impôts de plus, en chantant ce refrain qui courut dans le temps :

Le roi dimanche
Dit à l'Averdy :
Va-t-en lundi.

Voltaire lui a rendu plus de justice dans une lettre à Taboureau : « Ce » ministre, dit-il, avait fait du bien. » On lui devait la liberté du commerce » des grains, celle de l'exercice de » toutes les professions, la noblesse » donnée aux commerçants, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les » priviléges des corps de ville, l'établissement de la caisse d'amortissement. Trop souvent le public est » injuste et ingrat. » Retiré dans sa terre de Gambais, près de Montfort-l'Amaury, l'Averdy se livrait, dans la retraite, à la culture des lettres, et s'occupait du bonheur de ses vassaux, lorsque la révolution de 1789 arriva. Il en fut une des victimes, et les prétextes ne manquèrent pas pour le perdre. On accusa ce vieillard d'avoir été associé au monopole qui s'était exercé sous son ministère quarante ans auparavant; d'avoir, en 1789, par une suite de cette même haine pour le peuple, fait jeter des grains dans un des bassins de son parc de Gambais, et d'être ainsi complice de la famine, dont les vraies causes et les vrais auteurs n'étaient déjà que trop connus. L'Averdy entendit son arrêt de mort sans aucune émotion ni plainte; il regretta seulement la peine qu'il avait prise de prouver son innocence; et, pour que rien ne manque à l'intérêt de tout être sensible sur le sort de cet innocent et respectable vieillard, nous ajouterons qu'en allant au supplice, il relevait,

par ses consolations et son exemple, le courage abattu d'un de ses compagnons d'infortune. Ce fut avec ce calme et cette fermeté qui n'appartiennent qu'à la vertu, que l'Averdy reçut la mort à soixante-dix ans, le 24 novembre 1793. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'avait admis en 1764 au nombre de ses membres honoraires, à la place du comte d'Argenson. Il a laissé quelques ouvrages, tels que : I. *Code pénal*, 1752, in-12; II. *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°.; III. *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*, dans les *notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. IV. *Suite des expériences de Gambais sur les bleds noirs ou cariés*, 1788, in-8°.; V. (avec G. Poirier) *Tableau général, raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans le Recueil des Mémoires de l'académie des inscriptions, depuis sa naissance jusques et compris* 1788, Paris, 1791, in-4°.

S—Y.

AVEROLDI (JULES-ANTOINE), savant antiquaire du 17e. et du 18e. siècle, naquit à Venise le 6 janvier 1651. Après avoir été reçu docteur en droit à Padoue, il se livra à l'étude des antiquités, et se forma une riche collection de livres, d'inscriptions et de médailles. Son goût le porta à traduire en italien le *Discours sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, écrit en français par Rainssant, de Reims, médecin et antiquaire du roi de France. La traduction d'Averoldi parut à Brescia, 1687, in-8°. Il eut aussi de grandes connaissances et un goût très-exercé en peinture. Il en donne la preuve dans *le Scelte pitture di Brescia additate al forestiere*, Brescia, 1700, in-4°. Il n'y traite pas seulement de la peinture, il y parle aussi des antiquités et des monuments remarquables que renferme Brescia; il rétablit quarante inscriptions qui avaient été publiées d'une manière incorrecte par Rossi et Vinacesi. Averoldi mourut à Brescia, le 5 juin 1717. Outre les deux ouvrages cités, cet auteur a laissé un grand nombre de mémoires sur des objets curieux et intéressants, conservés en manuscrit dans sa famille.

G—É.

AVERRHOES (ABOUL-VÉLYD-MOHAMMED, ou régulièrement IBN-ROCHD), philosophe et médecin arabe, naquit à Cordoue, au 12e. siècle. Sa grande réputation vient surtout de ce qu'il est le premier traducteur des *OEuvres* d'Aristote. Il étudia successivement la jurisprudence, les mathématiques et la médecine. Né avec d'heureuses dispositions, et subtil dialecticien, on le surnomma le *Commentateur*, à cause du grand nombre de volumes qu'il composa pour expliquer Aristote. Il fut plus philosophe, ou médecin spéculateur, que médecin praticien, et plusieurs fois il exprima cette vérité trop peu sentie et si souvent oubliée dans le monde, qu'un honnête homme peut se plaire à la théorie de cette science, mais doit trembler quand il veut en faire la moindre application pratique, tant il est difficile et délicat de préciser les cas. Cependant, à la prière du prince de Maroc, il écrivit un ouvrage de médecine intitulé : *Collyget*, divisé en sept livres, où il s'attache plus à la partie spéculative qu'à la partie pratique; il introduit, dans cette science, plus qu'aucun autre écrivain de sa nation, la philosophie péripatéticienne, et professe une grande estime pour Galien. Averrhoès n'est pas moins

fameux comme philosophe. Ses ennemis, jaloux de sa réputation, cherchèrent à lui enlever la faveur de l'empereur de Maroc, en l'accusant d'hérésie, et celui-ci força le savant à se rétracter à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entraient, acte bien digne du despotisme oriental. Je ne sais si les divers jugements sur les religions chrétienne, juive et mahométane, qu'on lui attribue, sont vrais; il disait la religion chrétienne *impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie; il nommait celle des juifs une *religion d'enfants*, à cause de ses différents préceptes et observations légales; il avouait que la religion de Mahomet, bornée au plaisir des sens, était une *religion de pourceaux*; et, dans son indignation, il s'écriait: *Moriatur anima mea morte philosophorum*. Je ne sais non plus si le reproche d'athéïsme qui lui a été intenté repose sur des fondements plus réels; le fait est qu'à la fin de l'empire des Arabes, leurs écoles ne suivirent plus que sa philosophie, et que, de son vivant même, il fut regardé, par les mahométans, comme un raisonneur hardi et dangereux qui sapait les fondements de toutes les religions, et que la lecture de ses écrits fut interdite aux chrétiens par plusieurs corèdes. Averrhoës mourut à Maroc, l'an 595 de l'hég. (1198 de l'ère chrétienne), selon Abou-Osaibah, qui lui a consacré un article dans sa *Biographie des Médecins*. Son *Commentaire sur Aristote* parut à Venise, en 1495, in-fol., et a été réimprimé plusieurs fois. Son *Collyget*, en sept livres, a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc. Il a aussi publié des *Commentaires sur les Canons d'Avicenne*, Venise, 1484, in-fol.; un *Traité de la thériaque*, réuni à son *Collyget*; un livre *sur les poisons*, Lyon, 1517, in-4°.; un *Traité sur les fièvres*. Dans le livre d'Averrhoës, intitulé: *Collyget*, il y a quelques passages sur les plantes médicinales, mais qui sont de très-peu d'importance. Cependant, Linné lui a consacré, sous le nom d'*Averrhoa*, un genre de plantes qui comprend des arbres de l'Inde dont les fruits sont estimés; ce sont le *Carambola* et le *Bilimbi*. On trouvera la liste des ouvrages d'Averrhoes dans la *Bibl. arab. hisp.* de Casiri. J—n. C. et A.

AVERSA (Thomas), poète italien du 17e. siècle, était d'Amistrato, ville de Sicile; mais s'établit, dès sa première jeunesse à Palerme, où il passa la plus grande partie de sa vie, livré à l'étude des lettres. Il fut d'abord attaché au cardinal Giannettino Doria, archevêque de Palerme, puis à Louis de Moncade, duc de Montalte; enfin à Diégo d'Aragon, duc de Terra-Nuova, qui l'emmena en Espagne, où il se fit estimer par son savoir. Le duc ayant été nommé ambassadeur auprès de l'empereur Ferdinand III, puis auprès du pape Alexandre VI, Aversa eut l'occasion de se faire des amis, tant à Vienne qu'à Rome, parmi les littérateurs les plus distingués; étant de retour à Palerme, il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 3 avril 1663. On a de lui les ouvrages suivants: I. *Piramo e Tisbe*, idylle en langue sicilienne, Palerme, 1617, in-8°.; II. *gli Avventurosi intrichi*, comédie en prose, Palerme, 1637, in-8°.; III. *la Notte di Palermo*, première comédie en langue sicilienne (en vers), Palerme, 1638, in-8°.; IV. *il Pellegrino, ovvero la Sfinge debellata; il Sebastiano, il Bartolommeo*, tragédies sacrées, Palerme, 1641 et 1645, in-8°.; V. *il primo tomo dell' Eneide de Virgilio, tradotto in rima*

siciliana, Palerme, 1654, in-12. Ce premier volume contient les 1er., 2e., 3e. et 4e. livres; le 2e. volume, qui parut en 1657, in-12, contient les 5, 6, 7 et 8e. livres; enfin le 3e. et dernier, imprimé en 1660, in-12, contient le reste de l'*Énéide*. VI. *La Corte nelle selve, trattenimenti modesti ed utili*, etc., Rome, 1657, in-12. Ces *Amusements* sont partagés en plusieurs veillées, pour les derniers jours du carnaval; l'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Tomino d'Amistrato*; il y a joint une de ses comédies, intitulée: *Notte, Fato ed Amore*, et des observations sur cette pièce. Il a encore composé d'autres comédies, des tragi-comédies, des chansons siciliennes et des poëmes, qui sont imprimés à part, ou insérés dans divers recueils. G—É.

AVESBURY (ROBERT), historien anglais du 14e. siècle. On ne connaît rien de sa vie, sinon que, d'après le titre de son ouvrage, il dut être greffier de la cour de l'archevêque de Cantorbéry. Son Histoire intitulée: *Mirabilia gesta magnifici regis Angliæ Domini Edwardi tertii*, contient le détail de tout ce qui s'est passé pendant la vie d'Édouard III, depuis sa naissance jusqu'en 1356, époque où l'ouvrage resta incomplet, sans doute par la mort de l'auteur. Ce morceau estimable de l'histoire d'Angleterre est un récit des faits, justifié par des copies fidèles des actes publics. L'auteur, plus exact que la plupart des écrivains de ce temps, a donné les dates des événements. Si son style a la rudesse de cette époque, ce défaut est amplement compensé par la candeur et l'impartialité de l'historien. Cet ouvrage curieux resta long-temps inconnu, même des savants anglais. En 1720, Thomas Hearne le fit imprimer à Oxford, après avoir collationné trois manuscrits, qu'on croit être du temps de l'auteur. Tyrrel, dans la préface du 3e. vol. de son *Histoire générale d'Angleterre*, dit qu'Avesbury était un écrivain recommandable pour son temps, et très-exact dans le compte qu'il rend des actions du roi Édouard au-delà de la mer, ayant consulté plusieurs lettres originales écrites par des personnes distinguées. L'édition qu'Hearne a donnée de cette Histoire est accompagnée d'un apppendix contenant plusieurs pièces curieuses d'antiquités. On y trouve, entre autres, une copie de la correspondance de Henri VIII avec Anne de Boulen. D—T.

AVESNE. *Voy.* DAVESNE.

AVIANO (JÉRÔME), Vicentin, fut un des poètes de son temps qui réussirent le mieux dans le genre plaisant ou burlesque. Il florissait en 1610; on trouve, dans le 3e. livre du recueil des *Rime piacevoli*, Vicence, 1610, in-12, et dans un autre recueil de ces mêmes *Rime*, 1627, in-12, trois *capitoli*, ou chapitres satiriques dont il est l'auteur: le premier, adressé à une dame, pour se plaindre de l'amour; le second à un seigneur vicentin, pour le féliciter de son mariage; le troisième à la louange des cervelas et des boudins de Milan. Ce dernier est tout-à-fait dans le genre des *capitoli* du Berni, du Mauro, du Lasca et des autres poètes burlesques, qui, soit pour se moquer des éloges que l'on faisait souvent de gens et de choses peu louables, soit par pure plaisanterie, se mirent à faire l'éloge des fruits, des viandes, des anguilles, de la salade, des fèves, de la soif, et même de la peste. G—É.

AVICENNE, ou correctement IBN-SINA (ABOU-ALY HOCËÏN), le plus célèbre des médecins arabes, naquit en sefer 370 de l'hégire (août-septembre 980 de J.-C.), à Afcha-

nah, bourg dépendant de Chyraz et dont son père était gouverneur. Il avait reçu de la nature des dispositions si heureuses, que, dès l'âge de cinq ans, il commença ses études à Bokhara, où son père le conduisit, et apprit en cinq ans les principes du droit, les belles-lettres et la grammaire. Toutes les branches des connaissances cultivées de son temps, furent ensuite successivement l'objet de ses études. Il apprit les sciences physiques et naturelles, la logique, la métaphysique, et, à dix-huit ans, il était assez instruit pour entrer en lice avec ses maîtres. La médecine avait été particulièrement l'objet de ses études; il n'était encore qu'élève à Bokhara, dont la riche bibliothèque lui offrait tous les moyens de s'instruire, lorsqu'il guérit l'émyr Nouh d'une maladie grave. Cette cure jeta les fondements de sa réputation et lui mérita la faveur du prince. De retour auprès de son père, il se forma sous ses yeux à l'administration et à la conduite des affaires. La mort lui ravit cet appui à l'âge de 22 ans, et, depuis ce premier malheur, la vie d'Avicenne n'offre plus qu'un tableau de vicissitudes. Les princes samanides, ses protecteurs, s'avançant à grands pas vers leur ruine, il se retira auprès du roi du Kharizm, où Alfarabius, Abou-Ryhan, et plusieurs autres grands hommes avaient déjà cherché un asyle. Mahmoud-Sébektéguy, conquérant célèbre, qui joignait à la gloire des armes l'amour des lettres, et dont la cour était une académie de savants et de poëtes, écrivit au roi du Kharizm de lui envoyer ces illustres savants. Alfarabius et Abou-Ryhan obéirent; mais Avicenne, qui craignait leurs intrigues et les caprices des grands, préféra prendre la fuite avec Abou-Sahal. Il se dirigea vers Abyverd, et erra longtemps dans le désert qui sépare cette ville du Kharizm, sans guide, sans vivres, et exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Abou-Sahal succomba, et Avicenne, plus heureux, arriva à Abyverd, malade et dénué de tout. De là, il alla à Djordjan. Une guérison désespérée qu'il fit dans un caravansérai, lui fit une grande réputation; mais ce qui contribua surtout à sa fortune en ce pays, fut la guérison du neveu de Cabous (*Voy.* CABOUS). Ce jeune homme était attaqué d'une maladie de langueur qui avait résisté à tous les remèdes. Avicenne, plus adroit, soupçonna qu'elle n'avait d'autre cause que l'amour. Pour s'en assurer, il amena un jour la conversation sur les diverses femmes de la ville, et il reconnut, à l'agitation que le nom de la femme préférée détermina dans le pouls du jeune prince, et la vraie nature du mal, et celle qui le produisait. Ce succès le mit en grande faveur auprès de Cabous; bonheur dont il jouit peu. Cabous passa du trône dans une prison. Avicenne, privé de son bienfaiteur, poursuivi par le ressentiment de Mahmouh-Sébektégui qui avait envoyé son portrait dans tous les pays soumis à son influence, afin qu'on arrêtât celui qui le représentait, se retira à Rey, où il acquit une grande faveur auprès de Madj-Eddaulah, qui y régnait, en le guérissant d'une grande maladie. Il devint son premier médecin et son vizyr. La marche de Mahmoud vers l'Irac le força d'abandonner encore ses dignités. Il alla à Hamadan, où la guérison de Chams-Eddaulah lui valut la dignité de vizyr de ce prince. Au bout de quelque temps, les troupes s'étant révoltées, sa maison fut pillée, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Dégoûté alors des honneurs, il se cacha, et résolut de ne plus reparaître à la cour; mais

Chams-Eddaulah, attaqué d'une nouvelle maladie, le fit chercher avec tant de soin, qu'il découvrit sa retraite, et le força à reprendre ses dignités. Cependant les affaires de l'état ne lui firent point oublier ses travaux. Il consacrait le jour aux premières, et la nuit à ses plaisirs et à la composition de ses ouvrages. Ce fut dans ce poste éminent qu'il conçut le plan de son traité de métaphysique, intitulé: *Ketáb el-Chéfá*, et qu'il composa la première partie de ses *Canons*. A la mort de Chams-Eddaulah, il se démit de sa place de vizyr, et se retira chez un de ses amis, pour se livrer tout entier à la composition de ses ouvrages; mais un des ministres du successeur de ce prince, le soupçonnant d'entretenir des intelligences avec Ala-Eddaulah, sulthân d'Ispahan, le fit enfermer dans un château-fort, d'où il ne sortit que lorsque ce prince eut vaincu le successeur de Chams-Eddaulah. Avicenne revint alors à Hamadan, y composa son traité de philosophie, intitulé: *Adouyeh-Félasyféh*, et se rendit ensuite à Ispahan. Lorsqu'il approcha de cette ville, les courtisans d'Ala-Eddaulah vinrent en grande pompe à sa rencontre, et le conduisirent dans un hôtel richement décoré qu'on lui avait préparé. Le prince le combla de bienfaits, et l'éleva à la dignité de vizyr. Dans cette place éminente, il eut besoin de toute sa politique pour conserver les états de son prince, et le défendre contre Maçoud, fils de Mahmoud-Sebektéguy. Cependant, les soins de la politique, ses excès avec les femmes et à la table, avançaient le terme de sa vie. Un de ses esclaves, qui voulait s'emparer de ses richesses, ayant mêlé une forte dose d'opium à la potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie, lui porta le coup mortel. Il eut bien la force de résister d'abord à la violence du poison; mais sa santé ne put se rétablir. Il mourut en ramadan 428 de l'hég. (1037 de J.-C.), à Hamadan, où il avait été forcé d'accompagner Ala-Eddaulah. On voit encore dans cette ville les ruines de son tombeau. Si quelque chose peut excuser la passion d'Avicenne pour le vin, c'est l'origine qu'il lui donne. « Jamais » je ne dormais, dit-il, une nuit entière. Je travaillais continuellement, » et je connus, au dérangement de ma » santé et à l'affaiblissement de mes » organes, que j'avais besoin de fortifier la nature. Je préférai le vin, » cette liqueur salubre, au sommeil » qui m'aurait ravi un temps précieux; » ajoutons que les malheurs qu'il éprouva contribuèrent beaucoup à le jeter dans ce fâcheux excès. Avicenne est, sans contredit, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Orient. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il s'appliqua à toutes les sciences, et, malgré ses malheurs, ses emplois et ses excès, il composa sur toutes des ouvrages dont chacun semble avoir dû remplir toute entière la vie d'un homme laborieux. L'étendue de ses connaissances ne l'avait point garanti des travers de l'ignorance. Il composa plusieurs *Traités d'alchimie*. La métaphysique l'avait également égaré, et, à force de raisonnements, il était devenu sceptique. On dit que, vers la fin de sa vie, il reconnut ses erreurs. Ce mélange de bien et de mal se retrouve dans tous ses ouvrages, et, si l'on en croit Abdallatif, le mal l'emporte; car cet écrivain dit qu'ils sont dangereux et qu'ils ont perdu beaucoup de gens. En Europe, ses principes philosophiques sont presqu'ignorés; il n'y est connu que comme médecin. Sous ce rapport, son mérite est surtout de compilation, et, maintenant que l'on

possède les monuments précieux de la médecine grecque, Avicenne est oublié comme tout ce qu'a produit l'école arabe; mais il n'en fut pas toujours de même. Aucun homme, depuis Galien et Aristote, n'a exercé dans la science un empire aussi absolu qu'Avicenne. Pendant près de six siècles, ses *Canons* furent suivis exclusivement en Europe dans les écoles. Ce n'est guère que depuis un siècle qu'ils ont été abandonnés par les universités de Montpellier et de Louvain, et c'est une justice à rendre aux universités d'Italie et de Paris que d'avancer qu'elles quittèrent les premières la doctrine des Arabes, pour revenir aux médecins grecs; mais il faut convenir aussi que, d'un excès, on est passé à l'autre, et qu'aujourd'hui Avicenne est trop négligé. Ses *Canons* ont été traduits et imprimés plusieurs fois, en tout ou en partie. La première de toutes ces traductions latines est celle qu'en fit Gérard de Crémone, vers le 12e. siècle, à Tolède, d'après le manuscrit arabe qui existe encore dans la bibliothèque de cette ville. Cette traduction fut imprimée à Paris, en 3 vol. in-fol., avec les commentaires de J. de Partibus. Cette édition est sans date; mais J. de Partibus nous apprend qu'il commença ses commentaires en 1432, et qu'il les finit en 1454. Tout porte à croire qu'elle parut peu après cette dernière époque, c'est-à-dire vers l'an 1460. Les principales éditions des ouvrages d'Avicenne sont : I. *Canon. Avic. libri V, lat. versi à G. de Cremonâ. Tractatus de viribus cordis, Arnaldo de Villanova interpr.*, Ven., 1483; II. *Canon. Avic., hebraicè*, Neapoli, 1492. Les juifs ont beaucoup étudié Avicenne, dont ils possèdent plusieurs traductions. Tout porte à croire que celle-ci est du rabbin Nathan Amathi. III. *Opera philosophica, castigata per canones regulares S. Aug. de viridario*, Ven., 1495, in-fol.; IV. *Metaphysica, sive prima Philosophia, castig. per F. de Macerata et Ant. Fracantianum*, Ven., 1495.; V. *Textus fen Avic., et Cantica lat. cum Isagoge Joannitii*, Ven., 1507; VI. *Canon., cum explan. Gentilis Folgin et supplementis J. à Partibus et Math. de Grado*, Ven., 1520; VII. *Quarta fen. libri primi de universali ratione medendi, Jac. Mantino medico hebræo interprete*, Paris, 1532. Cet ouvrage a été traduit de nouveau par Gratiolus, et publié, avec des notes, à Venise, en 1580; VIII. *Compendium de animâ, lat. fact. ab Alpago cum expos.*, Ven., 1546. IX. *Prima fen quarti Can. de Febribus*, Paris, 1549. X. *Cantica, cum comment. Averrhoës.*, dans le tome X des *Œuvres d'Aristote*, éd. de 1562. XI. *Libri tertii fen secunda, de ægritudine nervorum, ex hebræo in lat. versa*, Parisiis, 1570, in-8°.; *ejusd. libri fen prima tractatûs quarti in quo scribit de ægritudinibus capitis et noxa multa illarum in functionibus sensus et moderaminis; ex hebr. in lat. translatio*, Parisiis, 1572, in-8°. Ces deux ouvrages sont traduits par Cinq-Arbres, professeur d'hébreu au collége royal de France. XII. *Canonis libri quinque, cum præmissâ autoris vitâ, accedit index J. Palamedis in Avic. libros*, Ven., 1582; XIII. *Libri quinque Canon. medic., quibus additi sunt libri logicæ, phys. metaph.*, Romæ, *in typis Medicis*, 1593, in-fol. Cette édition est un chef-d'œuvre de typographie arabe. XIV. *Libri quinque Canon. Avic., ex vers. Ger. de Cremonâ et Alpago, castigat. à J. Costeo et Mos. annotationibus; præmissa est vita Avicennæ ex Jorjano arabo ejus discip., à N. Massa lat. scripta*, Ven.

1608, 2 vol. in-fol. Cette édition, quoique fautive, est celle qu'on cite le plus souvent. XV. *Libri duo Can. Avic. arab. et lat. à P. Kirstenio, cum notis*, Wratislaviæ, 1609; XVI. *De congelatione et conglutinatione lapidis*, se trouve, 1°. dans le 1er. tome de l'*Ars aurifera*, édition de Bâle, 1610; 2°. dans le *Gymnas. chymic.*, de 1659, et dans le *Gebri magisterium*, édit. de 1682. XVII. *Ars chymica*, Perna, 1572. XVIII. *Ad regem Hasen epistola de re rectâ*, imprimé dans le *Theatrum chemic.* On trouve dans le même volume le petit Traité, intitulé: *Declaratio lapidis physicæ*; mais plusieurs personnes croient que ces deux ouvrages ne lui appartiennent point. XIX. *Khothbah Ibn Sina*, prière d'Avicenne, imprimée à la suite des *Proverbes d'Aly*, Leyde, 1629. Vattier l'a traduite en français, sous le titre d'*Hymne d'Avicenne*, et l'a donnée à la suite des mêmes Proverbes, Paris, 1660. XX. *Cantica Avicennæ ex arab. lat. redd. à J. Fauchero*, Nemausi, 1630. XXI. *De morbis mentis tractatus ex arab. in lat. vers. à P. Valterio*, Paris, 1659. XXII. *Canon. Avic. lib. primus, secundus, atque ex lib. quarto, tractatus de febribus, interpret. et scholiis Vospico fortunata et Plemblio*, Lavanii, 1658; XXIII. *la Logique d'Avicenne, traduite en français par Vattier*, Paris, 1678. Vattier, médecin et professeur d'arabe, avait une prédilection particulière pour l'école arabe. Il avait achevé, et remis au célèbre Boivin, son beau-frère, une traduction complète d'Avicenne. Depuis la mort de ce savant académicien, ce manuscrit s'est perdu. XXIV. *De tincturis metallorum*, Francfort, 1530, in-4°., et dans le recueil de *Alchimia*, Francfort, 1550, in-4°.; XXV. *Porta elementorum*, Bâle, 1572, in-8°.; XXVI. *Tractatulus de Alchimiâ*, dans le 2e. vol. de l'*Ars aurifera*, et dans le 1er. de Manget; XXVII. *De Mineralibus*, dans le *Magisterium* de Geber; XXVIII. *Expositio epistolæ Alexandri magni*, dans les deux mêmes recueils. Linné a donné le nom d'*Avicennia* à un genre qui renferme des arbres singuliers qui croissent sur les bords de la mer, dans les pays situés entre les tropiques. On trouvera des détails très-étendus sur Avicenne dans l'*Histoire pragmatique de la médecine*, de Mr. Sprengel, tome II, pag. 401, dans la *Bibliotheca Arab. Hisp.* de Casiri, tom. Ier. pag. 268, et dans l'*Histoire de la philosophie hermétique.* Ce dernier ouvrage donne une nomenclature détaillée des différentes parties de ses Traités d'alchimie qui ont été publiés, et qu'il aurait été trop long de transcrire ici. Nous avons puisé nos détails biographiques sur Avicenne dans l'*Habybul - Seïr* du célèbre Khondémir, historien persan.

J—n. C. et A.

AVIENUS (Rufus Festus) vécut vers l'an 400, et se livra à la traduction d'auteurs grecs en vers latins. Il a fait passer dans cette langue les *Phænomena* d'Aratus, et le *Periegesis* de Denys, sous le titre de *Descriptio orbis terræ*. Il est encore auteur d'un poëme intitulé: *Ora maritima*, en vers ïambes. Cet ouvrage, dans lequel il décrit les mers intérieures, paraît n'être qu'une traduction de quelques écrivains carthaginois. Le premier livre, renfermant la description des côtes de la Méditerranée, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Marseille, est le seul qui nous soit parvenu. A ces différents ouvrages, on doit ajouter une petite pièce de vers, adressée à Flavius Murmécius, et une allégorie des sirènes. On lui attri-

bue encore une traduction de quarante deux fables d'Ésope, en vers élégiaques; mais Harles, et avant lui, Canniegeter, ont prétendu que cette pièce est d'un Flavius Avienus, antérieur à celui-ci de 240 ans. D'autres savants, Vossius, et, de nos jours, Wernsdorf, frappés de la ressemblance de style qui existe entre les ouvrages d'Avienus, dont nous avons parlé, ont cru pouvoir affirmer qu'ils sont tous du même R. F. Avienus. L'édition Princeps d'Avienus est de Venise, 1488, in-4°.; elle ne contient d'Avienus que ses traductions d'Aratus et de Denis. L'édit. de Madrid, 1634, contient de plus les fables de cet auteur. H. Friesemann a donné une édition de la *Description de la terre* avec des notes de Schrader, Heinsius, Saumaise, etc., Amsterdam, 1786, in-8°. Les meilleures éditions des Fables sont celles d'Amsterdam 1731, in-8°., avec les notes de Cannegieter; et d'Amsterdam, 1787, in-8°., avec les notes de Nodell. Les meilleures éditions de la traduction d'Aratus se trouvent dans les *Syntagma Arataeorum* de Grotius, Leyde, 1600, in-8°., et dans le second volume de l'*Aratus* de M. Buhle. Les deux ouvrages géographiques d'Avienus sont insérés dans le tome IV *des Petits Géographes*, Oxford, et dans le tome V des *Poëtæ latini minores*, de Wernsdorff, dont le commentaire est excellent. L. R—E.

AVILA Y ZUNIGA (DON LOUIS D'), grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, natif de Placentia, dans l'Estramadoure, à la fois diplomate, général et historien, fut honoré de l'estime et de la faveur de Charles-Quint, qui l'envoya en ambassade auprès des papes Paul IV et Pie IV, pour presser les opérations du concile de Trente. D'Avila accompagna ensuite ce monarque dans la guerre contre les protestants d'Allemagne, et au siége de Metz, en 1552, où il commanda la cavalerie. On a de lui des *Commentaires de la guerre d'Allemagne, faite par Charles V, pendant les années 1546 et 1547*, Madrid, 1549, in-8°., en espagnol, dont on fit deux éditions, l'année suivante, à Tolède et à Anvers. Cet ouvrage fut traduit depuis en plusieurs langues; l'auteur en donna lui-même une traduction italienne, à Venise, en 1549, in-8°. La traduction latine, publiée à Anvers, 1550, in-8°., est de Guillaume Malinæus; et la traduction allemande, de Philippe Magnus, duc de Brunswick, Wolfenbutel, 1557, in-4°. Il existe aussi trois traductions françaises de cet ouvrage, l'une par Mathieu Vaulchier, héraut d'armes de Charles-Quint, Anvers, 1550, in-8°.; la seconde, par Gilles Boyleau, contrôleur à Cambray, Paris, 1551, in-8°.; et la troisième intitulée: *Histoire de la guerre civile d'Allemagne sous l'empereur Charles-Quint*, Paris, 1672, in-12. Quoique d'Avila ait été taxé de partialité par le président de Thou, ses Commentaires l'ont placé au premier rang des historiens espagnols. Métamorus les regarde comme une heureuse imitation des *Commentaires de César*; et Charles-Quint en faisait tant de cas qu'il s'estimait plus heureux qu'Alexandre d'avoir un tel historien. Le style d'Avila est clair et rapide, quoique dur et quelquefois incorrect; ses sentences sont précises et profondes; ses descriptions rapides et énergiques. D'Avila avait écrit aussi des *Commentaires sur la guerre faite en Afrique par Charles-Quint*; mais cet ouvrage, resté en manuscrit, n'a pu se retrouver. B—P.

AVILA (JEAN D'), né à Almodo-

var del Campo, dans la Nouvelle-Castille, vers l'an 1500, fit sa théologie à Alcala de Henarez, et, après avoir reçu la prêtrise, se destinait à aller prêcher la foi dans les Indes Occidentales ; mais il alla d'abord à Séville, où il fut retenu par l'évêque Alphonse Manrique. A l'âge de trente ans, il commença donc à parcourir non seulement les villes et les bourgs, mais les montagnes et les forêts de l'Andalousie, enseignant le bien par ses préceptes et par ses exemples. Ce fut dans ces fonctions, qui lui méritèrent le nom d'*apôtre de l'Andalousie*, qu'il passa quarante années. Il mourut le 10 mai, 1569. Sa vie et ses œuvres ont été publiées par Martin Ruiz, sous ce titre : *Vida y obras de Juan de Avila, predicador apostolico del' Andaluzia*, Madrid, 1618, 2 vol. in-4°. Elles ont été réimprimées en 1757. C'est sur la première édition qu'Arnauld d'Andilly donna sa traduction française, Paris, 1673, in-fol. Les *Epîtres spirituelles* avaient été traduites par Gabr. Chappuys, Paris, 1588, 2 vol. in-12. Cette traduction retouchée, ou une nouvelle traduction, fut donnée par Simon Martin, minime, 1653, 2 vol. in-12. Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, a consacré un très-long article à d'Avila.

A. B—T.

AVILA (SANCHE D'), né à Avila, en 1546, fut évêque de Murcie, puis de Jaën, eut, en 1615, l'évêché de Sagonte, et, sept ans après, celui de Placentia, où il mourut, le 6 décembre 1625. On a de lui, en espagnol : I. *De la vénération que l'on doit aux corps des Saints et à leurs reliques*, etc., Madrid, 1611, in-fol.; II. des *Sermons*, Baeza, 1615, in-4°.; III. quelques autres ouvrages de piété. Il a traduit du latin en espagnol *les Soupirs de S. Augustin*, Madrid, 1601, 1626, in-16. Il a laissé en manuscrit les *Vies de S. Augustin et de S. Thomas*.

A. B—T.

AVILA (ALPHONSE), né à Belmonte en Espagne, en 1546, entra, à l'âge de vingt ans, dans la compagnie de Jésus, fut supérieur des colléges de Ségovie et de Palencia, et mourut, selon les uns, à Valladolid, le 12 janvier 1613; selon les autres, à Malaga, le 21 mai 1618. C'était, dit-on, un éloquent prédicateur. Il a laissé en latin, deux volumes de sermons, Anvers, 1610, in-4°. — Alphonse AVILA, aussi jésuite, mais qui paraît être différent du précédent, et qu'on croit né à Avila, écrivit en 1583, en espagnol, un *Traité sur le bienheureux S. Second, évêque d'Avila*. — Etienne d'AVILA, Espagnol et jésuite, né à Avila en 1549, mort à Lima, le 14 avril 1601, a laissé : I. *De censuris ecclesiasticis tractatus*, Lyon, 1608, in-4°. ; II. *Compendium summæ, seu Manualis doctoris Navarri in ordinem alphabeticum redactum*, Lyon, 1609, et Paris, 1620, in-16.

A. B—T.

AVILA (GILLES-GONZALÈS D'), né en Espagne, vint, dans son enfance, à Rome, où il fut élevé dans la maison du cardinal Deza : il y acquit des connaissances dans la société de plusieurs savants. A l'âge de vingt ans, il retourna dans sa patrie, et s'établit à Salamanque, où il composa l'*Histoire des Antiquités de la ville de Salamanque*, publiée dans cette ville en 1606, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il y a beaucoup de recherches et une concision assez rare chez les historiens espagnols, avait été précédé d'une petite dissertation sur le taureau en pierre qui se trouvait autrefois sur le pont de Salamanque, et qui paraît être de la plus haute antiquité. Il est à regretter que l'auteur,

au lieu d'examiner plus attentivement les monuments de ce genre qui se trouvent disséminés dans l'Espagne, se soit jeté dans l'histoire fabuleuse d'Hercule, qui l'écarte de sa route, et laisse indécise la question sur l'origine de ces antiquités. En 1612, d'Avila fut appelé à Madrid, et nommé historiographe du roi de Castille, à la place de Tamajus. Dans cette nouvelle charge, il composa: I. le *Théâtre des grandeurs de la ville de Madrid*, 1625, in-fol.; II. l'*Histoire de la vie et des gestes du roi D. Henri III de Castille*, Madrid, 1638, in-fol. (ouvrage que quelques-uns attribuent à P. Barraut Maldonadus); III. le *Théâtre des églises d'Espagne*, Madrid, 1645 50, 4 vol. in-folio; IV. enfin, le *Théâtre des églises des Indes*, 2 volumes, dont le premier contient l'Amérique septentrionale, Madrid, 1649; et l'autre, l'Amérique méridionale, ibid., 1656. Il mourut plus qu'octogénaire, en 1658. D—G.

AVILER (AUGUSTIN-CHARLES D'), architecte, né à Paris, en 1653, d'une famille originaire de Nancy, fit de tels progrès dans son art, qu'à vingt ans, il fut envoyé à l'académie de Rome. Embarqué à Marseille, avec l'architecte Desgodets et l'antiquaire Vaillant, il fut pris par les Algériens, et fait esclave avec tout l'équipage. Sa captivité, qui dura seize mois, ne l'empêcha point de cultiver son art: il dessinait sans cesse, et donna même le plan d'une mosquée construite dans la grande rue de Tunis: on assure que cet édifice est d'un bon goût d'architecture. Lorsqu'en 1676, Louis XIV lui fit rendre la liberté, ainsi qu'à ses compagnons d'infortune, il se rendit à Rome, et, pendant un séjour de cinq ans, il y étudia avec zèle les principaux bâtiments. De retour en France, il travailla sous Mansard; et, malgré ses nombreuses occupations, il traduisit de l'italien, et enrichit de notes le sixième livre de l'*Architecture* de Scamozzi. Cet ouvrage, qui contient les ordres, un volume in-fol., à Paris, 1685, et Leyde, 1713, in-fol., fut suivi d'un très-bon commentaire sur Vignole, qui devint, par les additions de d'Aviler, un cours complet d'architecture, et d'un *Dictionnaire de tous les termes de l'architecture civile et hydraulique*, dont les définitions claires et justes furent adoptées dans les meilleurs dictionnaires de la langue. En faisant travailler d'Aviler, Mansard, selon un usage assez ordinaire, obligeait cet artiste à n'exécuter rien que d'après les dessins qu'il lui fournissait. Désirant se soustraire à ce joug, d'Aviler se rendit à Montpellier pour y exécuter une porte triomphale, appelée aujourd'hui *Porte du Peirou*. M. de Bâville, intendant de la province, se déclara son protecteur, et les villes de Nîmes, Carcassone, Béziers, Montpellier, Toulouse, furent ornées d'édifices qui attestèrent les talents de d'Aviler; dans cette dernière ville, on remarque surtout le magnifique palais archi-épiscopal. Les États récompensèrent d'Aviler, en créant pour lui, en 1693, la place d'architecte de la province. Fixé dans le pays où il trouvait ces avantages, d'Aviler se maria à Montpellier, mais il ne jouit que peu d'années de la situation heureuse qu'il avait méritée, et mourut, dans cette ville, en 1700, n'ayant encore que quarante-sept ans. Son *Cours d'architecture* fut imprimé à Paris en 1691, 2 vol. in-4°., avec figures, et eut plusieurs autres éditions, dont la plus remarquable est celle de Jean Mariette, avec de nouvelles planches, de nouveaux dessins et un grand nombre de remar-

ques. Elle parut à Paris, en 1738, avec une préface, et les Vies de d'Aviler et de Bernin, par l'éditeur.

D—T.

AVIRON. *Voy.* BATELIER (le).

AVIS. *Voy.* AVEIS.

AVIS. *Voy.* LOYSEL.

AVISSE (ETIENNE), mort en 1747, a donné au théâtre français, le *Divorce*, ou les *Epoux mécontents*, 1723; au théâtre italien, la *Réunion forcée*, 1730; la *Gouvernante*, 1737; le *Valet embarrassé*, 1742; les *Petits-Maîtres*, 1743. Les *Vieillards intéressés* qu'on lui attribue, sont de Guyot de Merville, et ne sont autre que le *Dédit inutile*. Long-temps après la mort d'Avisse, une circonstance singulière a tiré son nom de l'injuste oubli où il était tombé. Collin-d'Harleville ayant donné, en 1792, son *Vieux Célibataire*, un journaliste prétendit qu'il avait de grandes obligations à la *Gouvernante* d'Avisse. On voit, en effet, dans les deux pièces, une gouvernante rusée qui aspire à la main de son maître, et un neveu, long-temps écarté par cette femme, à force de mensonges, de lettres controuvées et interceptées, qui parvient à s'introduire auprès de son oncle, déguisé en domestique. Collin-d'Harleville protesta qu'il ignorait jusqu'à l'existence de la comédie d'Avisse. Sa candeur bien connue ne permet pas de croire qu'il ait voulu en imposer; mais, d'un autre côté, les rapports entre les deux ouvrages sont si nombreux et si frappants, qu'il est bien difficile d'imaginer que l'un n'ait pas servi à l'auteur de l'autre. Ne peut-on pas tout concilier, en pensant que Collin-d'Harleville, ayant lu dans sa jeunesse la *Gouvernante* d'Avisse, l'idée seule de la pièce lui était restée dans la mémoire, et que, long-temps après, lorsqu'il voulut faire le *Vieux Célibataire*, il prit pour une conception qui lui appartenait en propre, ce qui n'était au fond qu'une réminiscence? Le *Valet embarrassé* d'Avisse a aussi fourni bien évidemment le sujet de *Ma Tante Aurore*, opéra-comique, joué avec succès dans ces derniers temps.

A—G—R.

AVISSE, né à Paris, vers 1772, s'embarqua à Nantes, à l'âge de quinze ans, pour la traite des nègres. Parti comme mousse, il se fit distinguer dans la traversée, et le capitaine du vaisseau le prit pour son secrétaire. Le voyage de France en Afrique, et d'Afrique en Amérique, fut heureux; Avisse revint en France, et se rembarqua. Ce fut dans ce second voyage que, sur les côtes d'Afrique, à l'âge de dix-sept ans, il perdit la vue. Après deux années de traitements inutiles, il prit son parti avec résignation, et se livra tout entier à l'étude. Montaigne, Sénèque, Horace, étaient ses auteurs favoris. M^r^. Haüy venait de créer l'institut des aveugles travailleurs; Avisse y fut admis comme pensionnaire, et, lorsque l'assemblée législative eut déclaré national cet établissement, il en fut nommé professeur de grammaire et de logique. Il est mort en 1802. M^r^. Delpierre (Dutremblay), a publié les *Œuvres d'Avisse*, Paris, in-12, de 173 p., non compris l'*errata*, sans date, mais imprimé en 1802; 2e. édition, 1803. On y trouve une traduction assez plate, et en prose, de l'*Epître de Pénélope à Ulysse*, d'Ovide; des réflexions morales, quelques vers, des fables, *la Ruse d'aveugle*, comédie en un acte et en vers. Tous ces ouvrages sont médiocres. A. B—T.

AVIT (S.), ALCIMUS ECDITIUS AVITUS, archevêque de Vienne, naquit en Auvergne, au milieu du cinquième siècle, d'une famille patricienne et sénatoriale. Il succéda, en

490, à son père Isicius, dans le siége de Vienne, et devint un des plus illustres prélats des Gaules, par son savoir, ses talents et ses vertus pastorales. Son mérite le fit respecter de Clovis, encore idolâtre, et de Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique arien. Ce dernier prince le chargea d'écrire contre les eutychéens, et il le fit avec succès. Dans la célèbre conférence de Lyon, entre les évêques catholiques et les évêques ariens, en présence du roi de Bourgogne, il confondit les hétérodoxes, les réduisit au silence, et ramena un grand nombre d'hérétiques dans le sein de l'Eglise. Gondebaud, retenu par des considérations politiques, persista dans ses erreurs; mais, après sa mort, son fils Sigismond se rendit aux pressantes sollicitations de S. Avit. Ce prince ayant trempé ses mains dans le sang de son fils, sur de fausses accusations, le saint lui fit sentir l'indignité de son crime, et l'engagea, pour le réparer, à rebâtir le fameux monastère d'Agaune, où il se retira, et mourut dans les exercices de la plus sévère pénitence. On ne sait autre chose du reste de la vie de notre saint, si ce n'est qu'il présida au concile d'Epaune, et qu'il eut la plus grande part aux réglements salutaires qui y furent faits. Il mourut, selon la plus commune opinion, le 5 février 525. Cependant, l'église collégiale de Vienne, qui porte son nom, ne célèbre sa fête que le 20 août. La plupart des ouvrages qu'il avait composés sont perdus; ceux qui nous restent de lui annoncent qu'il était très-versé dans l'Ecriture Sainte, la théologie, et qu'il avait quelque connaissance de l'hébreu et du grec: on y remarque de belles pensées, mais le style en est dur, obscur et embarrassé; c'étaient les défauts de son siècle. Ses vers valent mieux que sa prose; il y a de l'invention, de la facilité; les plans de ses poëmes sont bien tracés et bien conduits. Il y en a cinq sur la création, le péché, et la punition d'Adam, le Déluge, et le passage de la Mer Rouge; et un sur la virginité, en l'honneur de Ste. Fuscine, sa sœur. Les fragments qui nous restent de ses Traités contre les ariens font regretter la perte de ceux que nous n'avons plus. Ses lettres, adressées pour la plupart à des souverains, à des évêques, à des laïques de distinction, sont précieuses par divers points de discipline, de morale et d'histoire, qui y sont traités et éclaircis. On y trouve des traces de la *Prière pour les morts*; des détails curieux sur les Rogations, et la véritable signification du mot *messe*, qu'il nous apprend venir de ce que, dans les salles du prétoire et dans les églises, on employait, comme aujourd'hui, la formule: *Ite, missa est.* Le P. Sirmond recueillit tous ses écrits épars, Paris, 1643, in-8°.; mais l'édition la meilleure et la plus complète est dans la collection des œuvres de ce père, accompagnée de savantes notes pour éclaircir les endroits obscurs et difficiles. Dom Martenne a publié depuis, dans le cinquième volume du *Thesaurus Anecdot.*, une nouvelle homélie qui n'a été découverte que depuis l'édition de Sirmond.

T—D.

AVITABILE. L'histoire littéraire d'Italie, compte, dans le 17e. siècle, trois Napolitains de ce nom: — 1°. Pierre AVITABILE, missionnaire théatin, entra dans cet ordre, en 1607, et fut envoyé à Messine pour achever ses études en théologie: là, son goût pour les missions étrangères s'étant déclaré, il fut nommé, le 4 mai 1626, par la congrégation de la propagande, préfet des missions dans la Georgie et dans les Indes. Après avoir rempli avec beaucoup de zèle les fonctions de cette

place, il mourut à Goa, en 1650. On a de lui une relation intitulée : *De ecclesiastico Georgiæ statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica relatio*, imprimée à Rome après sa mort. — 2°. Corneille AVITABILE, dominicain, vicaire-général et provincial de son ordre, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1636, n'a laissé qu'un ouvrage sur la *Vie religieuse*, suivi de quelques Sermons, imprimés à Naples, en 1605. — 3°. Blaise Majoli d'AVITABILE, qui florissait dans le même temps, fut jurisconsulte, philosophe, théologien et poète. Ses poésies lyriques sont répandues dans plusieurs recueils. On a de lui des *Lettres apologétiques sur la Théologie morale*, et des *Vies de plusieurs académiciens des Arcades*. L'Allacci, dans sa *Dramaturgie*, cite de lui une tragédie en prose, intitulée : *Il Torzone*, Naples, 1701, in-12. Un dictionnaire italien a mis *Torgone*, au lieu de *Torzone*, faute qui a passé dans des Dictionnaires français, où l'on copie, sans examen, les ouvrages étrangers. G—É.

AVITUS, empereur d'Occident, auquel les médailles donnent les prénoms de *Flavius Mœcilius*, tandis que, sur quelques inscriptions, on trouve ceux de *Flavius Eparchius*, naquit en Auvergne, d'une famille considérée parmi les Gaulois. Son règne fut un des plus courts et des plus obscurs de la fin de l'empire d'Occident; et les années de sa jeunesse, qu'il passa dans la Gaule, offrent seules quelques faits que l'histoire aurait peut-être négligés, mais dont la plupart ont été conservés par Sidoine Apollinaire son gendre. Avant qu'Avitus songeât à monter sur le trône, sa valeur, son éloquence et la considération dont il jouissait le rendirent quelquefois utile à ces Romains, qui ne savaient plus défendre leur empire délabré que par des négociations honteuses, ou en soudoyant ces barbares que leurs bras énervés ne pouvaient plus combattre. Avitus leur ménagea plusieurs fois ces tristes ressources; ses talents, fruits d'une éducation soignée, sa force prodigieuse et son adresse dans les exercices, contribuèrent à ses succès. Il commença sa carrière publique en 421; ses compatriotes le députèrent vers l'empereur Honorius pour obtenir le redressement de quelques injustices; sa demande lui ayant été accordée, il se rendit à Toulouse, près de Théodoric, roi des Visigoths, pour réclamer la liberté de quelques otages; celui-ci, charmé par les manières et par la noble assurance du jeune Avitus, fit des efforts inutiles pour le retenir à sa cour; mais il lui promit une amitié qui ne se démentit point. Lorsqu'Aëtius rétablit dans les Gaules la gloire des armes romaines, Avitus apprit l'art de la guerre sous ce chef habile. En 436, Avitus vivait paisiblement dans l'Auvergne, lorsqu'un corps de Huns, soldés par les Romains, traversa cette province pour marcher contre les Visigoths, et commit sur sa route d'horribles ravages. Avitus, voulant s'opposer à ces excès, tua l'un de ces étrangers, favori du chef des Huns; ce dernier, pour venger son compatriote, défia Avitus, et fut tué à son tour : ces auxiliaires indisciplinés savaient mieux piller les provinces romaines que les défendre; ils furent taillés en pièces par les Visigoths, qui mirent le siége devant Narbonne, et poussèrent leurs succès avec vigueur. Avitus employa le crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Théodoric pour faire consentir ce prince à la paix, et reçut, à la même époque, en 439, le titre de préfet des Gaules que lui dé-

cerna Valentinien. Lorsqu'Attila, quelques années après, fondit sur la Gaule et s'avança jusqu'à Orléans, ce fut Avitus qu'Aëtius employa pour déterminer Théodoric à s'unir à lui contre le redoutable conquérant. Toute la Gaule regardait Avitus comme son appui, et le sceptre d'Occident étant tombé entre les mains d'un Gaulois, Pétrone-Maxime, en 455, celui-ci se hâta de confier le commandement de toutes les milices gauloises à son compatriote; Avitus, aussitôt se mit à leur tête, repoussa les Saxons et les peuples du nord de la Germanie, et revint dans la Gaule Narbonnaise pour contenir les Visigoths qui menaçaient d'une nouvelle attaque. Ce fut là qu'il apprit la mort de Maxime; les Gaulois le proclamèrent empereur; Théodoric II lui offrit son appui; Rome et l'Italie, que Genseric venait de ravager, l'appelèrent à grands cris. Tant de suffrages et l'éclat du trône séduisirent Avitus, qui fut proclamé à Toulouse, en 455, et qui ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat pendant quatorze mois. Étant parti pour Rome avec Sidoine Apollinaire, il se fit reconnaître empereur d'Occident par Marcien, empereur d'Orient; mais il se reposa sur Théodoric du soin de reconquérir les provinces d'Espagne, que Requiaire, chef des Suèves, venait d'envahir. La même année, il fit un voyage en Franconie pour conclure un traité avec les Ostrogoths. Ce fut à cette époque que les Erules, qui depuis devinrent si funestes à l'empire romain, commencèrent à y faire des incursions. Avitus se vit bientôt forcé de combattre Genséric, roi des Vandales. Le comte Ricimer, qui commandait la flotte romaine, défit celle de Genséric, en 456; mais son ambition, excitée par cette victoire, lui fit regarder Avitus avec un mépris que la conduite de cet empereur parut justifier. Ricimer, de retour en Italie, y fut reçu comme un libérateur. Il profita de la faveur publique pour fomenter une révolte générale, fit déposer Avitus, le combattit près de Plaisance, et le fit prisonnier; on laissa la vie au prince détrôné, en l'obligeant à se faire évêque de Plaisance. Avitus apprit bientôt que le sénat romain voulait le faire mourir; il prit le parti de se réfugier en Auvergne; mais il mourut en chemin, et fut enterré à Brioude. Il laissa une fille nommée *Papianilla*, qu'avait épousée Sidoine Apollinaire, et un fils nommé *Eccidius*, qui fut préfet des Gaules.

L—S—E.

AVITY. *V.* DAVITY.

AVOGADRO (ALBERT), poète latin, né à Verceil, florissait au 15e. siècle, et passa une partie de sa vie à Florence, au temps du célèbre Cosme de Médicis, père de la patrie, et non pas de Cosme Ier., grand-duc de Toscane, dignité qui ne fut créée qu'un siècle après. Avogadro est auteur d'un ouvrage en vers élégiaques, divisé en deux livres, et intitulé : *De religione et magnificentiâ Cosmi Medicis*, resté en manuscrit jusqu'au 18e. siècle, dans la bibliothèque Laurentienne, et imprimé, pour la première fois, par le savant Lami, dans ses *Deliciæ eruditorum*, tom. XII, 1742. L'auteur y traite des églises, des palais et autres monuments élevés par Cosme de Médicis. Il lui donne de grands et de justes éloges, mais dans un style qui n'est ni poétique ni élégant. G—É.

AVOGADRO (NESTOR-DENIS), patrice novarois, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il se rendit célèbre, sous le nom de *Nestor-Denis da Novarra*. Il florissait dans la dernière moitié du 15e. siècle, et publia un *Lexicon*, ou *Dictionnaire la-*

tin, dont la dédicace, en vers hexamètres, adressée à Louis Sforce, duc de Milan, fait mention du pape Sixte IV, comme encore existant. Ce lexique, qui jouit d'une grande réputation, parut pour la seconde fois, à Venise, en 1488, in-fol. Il a été réimprimé dans le même format, à Milan, 1493; à Paris et Venise, 1496; à Strasbourg, 1502; à Venise, 1506; et, finalement, à Strasbourg, 1507, in-fol. Dans cette dernière édition, on a ajouté les traités suivants, du même auteur : *De octo partibus orationis; Quarundam dictionum et orationum expositio; De quantitate syllabarum; Emendatio Sulpitii de quantitate syllabarum.*

G—É.

AVOGADRO (LUCIA), femme-poète italienne, qui florissait vers l'an 1560, était fille du chevalier J. Jérôme Albano de Bergame, qui fut ensuite cardinal; elle se distingua, dès sa jeunesse, par son talent poétique, et reçut les plus grands éloges des poètes ses contemporains; elle en obtint même du Tasse. Elle épousa en 1560 le chevalier Faustin Avogadro, de l'une des familles nobles les plus distinguées de Brescia. Devenue veuve huit ans après, elle mourut dans le cours de la même année 1568. Il n'est resté d'elle que quelques poésies lyriques, dans le recueil de *Diversi eccellenti poeti Bresciani*, Venise, 1553 et 1554, in-8°., et dans d'autres recueils. Crescimbeni, (*Istor. della volg. poes.*) trouve que cette muse se distingua par des inventions vives et par la douceur et la facilité de son style. Il cite d'elle plusieurs morceaux qui ne démentent point cet éloge. Il y en a aussi quelques-uns dans la première partie des *Componimenti poetici delle più illustri Rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12. G—É.

AVOGADRO (le comte LOUIS), était un gentilhomme de Brescia, qui se montra fidèle aux Vénitiens, ses anciens souverains, pendant la guerre de ligue de Cambrai. Les français s'étaient emparés de Brescia en 1509; ils furent attaqués dans cette ville au commencement de l'année 1512, par André Gretti, procurateur de St.-Marc. Avogadro saisit ce moment pour déterminer ses compatriotes à signaler leur loyauté, en chassant les ennemis du milieu de leur ville : il proclama le nom de St.-Marc, et força le comte du Lude à s'enfermer dans la citadelle; mais Gaston de Foix étant arrivé de Bologne, par une marche forcée, pour secourir du Lude, entra dans la ville, le 19 février, par la citadelle. Le comte Avogadro, à la tête de deux cents citoyens, voulut s'ouvrir un passage au travers des ennemis; mais accablé par le nombre, et fait prisonnier, il fut écartelé. Ses deux fils eurent la tête tranchée. La conjuration d'Avogadro, pour délivrer sa patrie, a été représentée par Du Belloy, dans sa tragédie de *Gaston et Bayard*, comme une perfidie atroce.

S. S—I.

AVOGRADO (JÉRÔME), né à Brescia, d'une noble famille, fils d'Ambroise Avogrado, jurisconsulte de quelque célébrité, florissait vers l'an 1486. Il ne se borna pas à cultiver les lettres avec succès, il fut encore, dans sa patrie, l'appui et le Mécène de ceux qui les cultivaient, titre qui lui convenait parfaitement, dit le savant Mazzuchelli, étant également favorisé des dons de l'esprit et de ceux de la fortune. On lui a attribué la gloire d'avoir été le premier à corriger et à publier en entier les œuvres d'architecture de Vitruve. Peut-être, en effet, fit-il cette correction sur quelques anciens manuscrits, et en prépara-t-il l'édition;

mais aucun des auteurs qui ont écrit, soit sur les livres imprimés à Brescia en particulier, soit sur l'imprimerie en général, n'ayant jamais eu connaissance de cette édition, il est peu vraisemblable qu'elle ait existé. G—É.

AVOND (JACQUES), originaire de Die, dans le Dauphiné, d'après Goujet et Chalvet. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, né dans la religion réformée, et ayant embrassé le culte romain, il prit l'état ecclésiastique. Il défendit le célibat des prêtres, dans un ouvrage, intitulé : *Poëme à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence*, etc., Grenoble, Pierre Fremon, 1651, in-4°. Goujet convient que cet ouvrage prouve plus de zèle que de talent. W—s.

AVOST (JÉROME D'), né à Laval, en 1558 ou 1559, avait une charge dans la maison de Marguerite, première femme du roi Henri IV. Il a traduit de l'italien, de Louis Domenichi, une comédie, intitulée : *Les deux Courtisannes*. Cette pièce n'était point encore imprimée en 1584. Beauchamps, qui en parle d'après nos anciens biographes, n'avait pas étendu ses recherches plus loin. Si l'on s'en rapportait à La Croix du Maine, on serait tenté de regarder Jérôme d'Avost comme l'un des meilleurs poètes de son temps; mais l'on en jugera bien différemment, si l'on prend la peine de lire le troisième chant de sa traduction de *la Jérusalem délivrée* que Duverdier a inséré en entier, comme l'un des bons, dans sa *Bibliothèque*. Je ne sais pas si cette traduction a été imprimée à Lyon, par Barthélemy Honorat, entre les mains de qui Duverdier en avait vu une copie. Si elle est imprimée, elle est fort rare, ainsi que les autres ouvrages de d'Avost, dont voici les titres : I. *Les Amours d'Ismène et de la chaste Ismine*, écrits premièrement en grec par Eustathius; traduits du grec en italien, par Lelio Carassi, et de l'italien en français, par d'Avost, Paris, Nicol. Bonfons, 1582, in-16; II. *Dialogues des grâces et excellences de l'homme, et de ses misères et disgrâces*, trad. de l'ital., d'Alphonse Ulloa, en français, Paris, Robert Colombet, 1583, in-8°.; III. *Poésies de Hiérome d'Avost de Laval, en faveur de plusieurs illustres et nobles personnes*, Paris, Abel Langelier, in-8°.; IV. *Essais sur les Sonnets du divin Pétrarque, avec quelques autres poésies de l'invention de l'auteur*, Paris, Abel Langelier, 1584, in-8°.; V. des *Quatrains de la vie et de la mort*, imprimés à Paris, chez Jean Le Clerc. La Croix du Maine nous apprend que d'Avost se proposait de continuer la traduction de Pétrarque, et l'abbé Goujet dit que ce qu'il en a traduit est assez bon pour son temps. On sera surpris qu'un homme qui avait une place à la cour ait pu trouver le loisir de traduire, avant l'âge de 26 ans, tous les ouvrages que nous venons d'indiquer; mais on le sera davantage, quand on saura qu'à cette époque, il avait en portefeuille la traduction du 4e. volume des *Épîtres de Guevara*, et un autre ouvrage, intitulé : *Les Élites et plus belles Fleurs*, recueillies de toutes les *Œuvres spirituelles*, de Louis de Grenade, qui devait fournir six parties. W—s.

AVRIGNY (HYACINTHE ROBILLARD D'), né à Caen, en 1675, entra chez les jésuites en 1691. Sa santé naturellement délicate, ayant beaucoup souffert dans la régence des humanités, on le fit procureur du collége d'Alençon, emploi peu relevé dans la société, et dans lequel on reléguait ordinairement les sujets qui n'annonçaient aucune capacité pour les sciences ou pour le

gouvernement. C'est dans cette place obscure que le P. d'Avrigny mourut inconnu en 1719, laissant en manuscrit deux ouvrages qui lui ont fait une réputation distinguée parmi les historiens du siècle de Louis XIV. Le premier est intitulé : *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *avec des réflexions et des remarques critiques*, imprimés (à Paris, 1620, chez Guérin) sans nom d'auteur, de ville et d'imprimeur, 4 vol. in-12, réimprimés très-incorrectement à Lyon et à Rouen. Le second ouvrage a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, Paris, 1725, 4 vol. in-12, réimprimés en 1757, en 5 vol., par les soins du P. Griffet, avec des additions et des corrections. Nous n'avons point ces deux ouvrages tels qu'ils sont sortis de la plume de l'auteur. Il fut obligé par ses supérieurs de les soumettre à la révision du P. Lallemant, qui y fit des changements si considérables, qu'on assure que le P. d'Avrigny, affligé de les voir ainsi défigurés, en mourut de chagrin. Ils se recommandent tous les deux par l'élégante précision du style, par l'exactitude des dates, par des anecdotes curieuses, par des remarques critiques poussées souvent jusqu'à la satire, par le développement des faits, plus ingénieux que fidèle. Les défauts qu'on leur reproche tombent principalement sur les *Mémoires ecclésiastiques*. Aussi furent-ils supprimés à Rome par un décret du 2 sept. 1727. M. de Tourouvre, évêque de Rhodez, publia l'année suivante, une lettre pastorale contre ces mémoires, qui depuis ont fourni quelques propositions répréhensibles au recueil des *Assertions*. Les mémoires sur l'histoire universelle n'annoncent pas moins de partialité contre les protestants que les mémoires dogmatiques contre les écrivains de Port-Royal. Les retranchements qu'ils subirent par ordre des supérieurs de l'auteur, eurent principalement pour objet les cruautés exercées dans le Palatinat, qui sont justifiées dans l'imprimé, et les mystères qui couvrirent les mauvais succès de la France, dans la guerre de la succession, que le P. d'Avrigny dévoilait avec beaucoup de franchise. T—D.

AVRIL (Jean), sieur de La Roche, prieur de Corzé, né au Pont-de-Cé, dans l'Anjou, vivait à la fin du 16e. siècle. La Croix du Maine lui donne la qualité de poète latin et français; mais il ne cite de lui aucun ouvrage écrit en latin. Suivant ce bibliothécaire, Avril avait traduit du latin, en vers français, les deux premiers livres du *Zodiaque de la vie humaine*, de Marcel Palingène (Pet. Ang. Manzoli); mais il n'osa pas publier sa traduction, ayant eu connaissance de celle que Scévole de Ste.-Marthe préparait du même poëme. On a de Jean Avril les *Regrets sur la rupture de la paix*, en 1568; *Ode sur les victoires obtenues par M^r. le duc d'Anjou*, imprimés ensemble, en 1570; *le Bienveignement* (l'heureuse arrivée), à *Monseigneur* (le duc d'Anjou,) Angers, Réné Troismailles, 1578. On voit, par les titres de ces pièces, que Jean Avril ne laissait passer aucune circonstance de donner aux grands des louanges qui pouvaient bien n'être pas tout-à-fait désintéressées. W—s.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Élie), religieux minime, né à Paris, en 1652, mort dans la même ville, en 1729, se distingua dans son ordre, par ses sermons et par ses écrits ascétiques, qu'on lit encore aujourd'hui, parce qu'ils sont pleins d'onction, tels sont : I. *les Mé-*

ditations sur la sainte Communion, in-12; II. *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12; III. *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent*, in-12; IV. idem, *pour le temps de Carême*, in-12.; V. idem, *pour les octaves de la Pentecôte, du St.-Sacrement, de l'Assomption*, in-12; VI. *Commentaire affectif sur le* Miserere, *pour servir de préparation à la mort*; VII. *Traité de l'amour de Dieu*; VIII. *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J.-C.*; IX. *Pensées sur divers sujets de morale*, etc. Le P. Avrillon connaissait le cœur humain, et avait le talent d'en pénétrer les plus secrets replis. Sa piété a quelque chose d'attachant, qui se communique à ses lecteurs, et son style, clair et touchant, se rapproche quelquefois de celui de Massillon. G—s.

AVRILLOT (Barbe), plus connue sous le nom de Mme. *Acarie*, qui était celui de son mari, ou de *Sœur Marie de l'Incarnation*, qu'elle prit en entrant en religion, naquit à Paris, le 1er. février 1565, de Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, maître des comptes. Elle montra, dès son enfance, une vertu au-dessus de son âge, et voulut se faire religieuse. Ses parents s'y opposèrent, et lui firent épouser, en 1582, Pierre Acarie, maître des comptes. Son mari, zélé ligueur, sortit de Paris lorsque Henri IV y entra, et la laissa dans la misère, avec six enfants en bas âge. Elle soutint cette épreuve avec une fermeté d'ame qui lui fit beaucoup d'honneur. Sa piété, son zèle pour la religion, lui acquirent une telle considération, qu'elle était consultée dans toutes les entreprises religieuses qui avaient pour objet de réparer les désordres causés par les troubles civils. S'étant crue inspirée du ciel pour travailler à l'établissement des carmelites en France, elle s'en ouvrit à Dom. Beaucousin, vicaire des chartreux de Paris, qui avait été son directeur, et au P. de Bérulle qui l'était alors. Cette pensée ayant été jugée venir de Dieu, dans une conférence tenue entre ces deux personnages, S. François de Sales, les docteurs Duval et Gallemant, il y fut arrêté qu'on ferait venir d'Espagne des religieuses formées par Ste. Thérèse, morte depuis vingt ans, pour exécuter le pieux dessein de Mme. Acarie, qu'on regarde en quelque sorte comme la fondatrice de cet ordre en France. Devenue veuve en 1613, elle y entra en qualité de sœur converse à Amiens. On voulut, par la suite, l'y faire supérieure; elle refusa constamment cette dignité, se retira dans le couvent de Pontoise, qui lui devait son établissement, y vécut dans la pratique exemplaire de toutes les vertus, et y mourut saintement le 18 avril 1618. On rapporte que son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. Pie VI l'a mise, en 1791, au nombre des bienheureux. Sa vie a été écrite par le docteur Duval, par le P. Morin, barnabite, et, en dernier lieu, par l'abbé de Montis, Paris, 1778. — Marguerite Acarie sa fille se fit aussi carmelite, vécut, comme sa mère, d'une manière très-sainte, sous le nom de sœur *Marguerite du Saint-Sacrement*, et mourut à l'âge de soixante-dix ans. M. Tronson a écrit sa vie. T—d.

AXAJACATL, 7e. empereur des Mexicains ou Aztèques, second fils de Montezuma Ier., monta sur le trône en 1464. Sa première expédition fut dirigée contre les Indiens de Quatulco et de Técomptipique, situés à 200 milles, au sud de Mexico. Après avoir défait l'ennemi en bataille rangée, il revint en triomphe dans sa capitale, suivi d'une

foule de captifs qui furent sacrifiés à la cérémonie de son couronnement. Il fit ensuite la conquête de Tlatélolco, ville située sur des îlots, au nord-ouest du temple de Mexitli (dieu de la guerre), et qui avait un roi indépendant. Tlatélolco fut réunie dès-lors, par des ponts, à la ville de Ténochtitlan, ou l'ancienne Mexico. Le reste du règne d'Axajacatl fut heureux et pacifique. Ce prince mourut en 1477, et eut pour successeur Ahuitzol, l'un des électeurs de l'empire. Il avait employé douze ans à soumettre ses ennemis, à étendre les limites du Mexique, et à encourager l'agriculture et les arts.
B—P.

AXELSON (Éric), de la famille Totl; né vassal du Danemarck, il se déclara contre Éric XIII, et passa en Suède pour y soutenir le parti mécontent de l'union de Calmar. Il devint très-puissant dans le pays, et en fut même quelque temps le souverain, sous le titre d'administrateur. Jaloux de Charles Canutson, qui était parvenu à la dignité royale, Axelson se joignit à ses ennemis, et contribua à la révolution qui plaça sur le trône Christian Ier., roi de Danemarck. Mécontent de nouveau du gouvernement danois, il rappela Charles, et lui fit rendre la couronne. Charles étant mort en 1470, Axelson appuya de tout son crédit l'élection de Sten-Sture, en qualité d'administrateur. Sture lui céda la Finlande, où il commanda en souverain jusqu'en 1480, année de sa mort. La famille Toth resta en Suède, où elle fit des alliances illustres. Henri Totl épousa Sigride, fille du roi Eric XIV, et son petit-fils, Claude Toth, joua un rôle brillant à la cour de Christine. Cette princesse se proposait de l'élever au rang de duc, et de lui faire assurer le droit de succéder au trône de Suède, dans le cas où Charles Gustave, nommé prince royal, mourrait sans enfants; mais le chancelier Oxenstiern, et d'autres grands du pays, s'opposèrent à l'exécution de ce projet. C—AU.

AXIOTHÉE. *V.* NICOCLÉS.

AXTEL (DANIEL), officier anglais au service du long-parlement, avait été, dans sa jeunesse, garçon de boutique chez un épicier. D'un caractère sérieux, et imbu de bonne heure des principes des puritains, il acheva d'être exalté par les prédications de leurs chefs; et, ayant pris du service dans leur armée, il parvint au grade de lieutenant-colonel, et s'opposa fortement à toute réconciliation avec Charles Ier. Quand ce prince fut conduit devant ses juges, Axtel commandait le détachement chargé de l'escorter. L'épouse du général Fairfax ayant parlé hautement, ainsi que d'autres femmes, en faveur du roi, Axtel s'écria : « Chassez ces coquines, fusillez-» les. » Sur le chemin du roi, quelques personnes, touchées de compassion, crièrent : « Dieu sauve le roi! » les soldats d'Axtel crièrent : « Justice! justice! » Et lorsque, le dernier jour du jugement, quelques-uns crièrent : « Dieu préserve votre majesté! » les soldats crièrent : « Exécution, exécu-» tion! » Quand la sentence de mort fut prononcée, le roi fut transporté dans une chaise à porteurs au milieu de la rue Royale. Les deux hommes qui le portaient ôtèrent leurs chapeaux par respect, mais les soldats d'Axtel les forcèrent à les mettre sur leur tête. On vérifia dans la suite qu'Axtel avait été jusqu'à battre ses soldats pour leur faire tenir une pareille conduite; que, pendant le procès, il riait et plaisantait avec eux, et qu'il les avait excités à brûler devant le visage du prince, de la poudre qu'il leur avait donnée. Il passa ensuite en Irlande avec Cromwell, obtint le gouvernement de Kil-

kenny, et poursuivit rigoureusement les partisans de la monarchie. Lorsque Cromwell se fut emparé ouvertement du pouvoir, Axtel et plusieurs autres officiers donnèrent leur démission à Henri, fils du protecteur, envoyé par lui en Irlande comme major-général; et Axtel surtout montra, dans cette circonstance, beaucoup d'emportement. Depuis cette époque, il vécut en simple particulier, de la fortune qu'il avait acquise; mais il se vit toujours surveillé, jusqu'à la mort du protecteur. Le long-parlement reprit alors son autorité, et Axtel fut nommé colonel par le lieutenant-général Ludlow. Quoiqu'il eût changé d'idées en matières religieuses, et que de puritain il fût devenu anabaptiste, il ne varia jamais dans ses idées politiques. La réputation qu'il s'était faite à cet égard, et son courage bien prouvé, le firent placer à la tête d'une division d'Irlandais, chargée de défendre le parlement contre Charles II; mais lorsque cette division fut arrivée dans l'Yorkshire, Monk lui fit congédier Axtel, ainsi que ceux qui pensaient comme lui, et choisir d'autres officiers. Axtel tenta ensuite, avec le général Lambert et quelques troupes, de rétablir les affaires de son parti; mais il n'y réussit point, et se tint caché, prévoyant bien que le rôle qu'il avait joué dans le procès du roi l'exposerait à être poursuivi. En effet, après la restauration, il fut du nombre de ceux que Charles II excepta formellement de l'amnistie générale. Mis en jugement, il se défendit sur tous les chefs d'accusation avec une grande présence d'esprit. Il fut condamné à mort, ainsi que le colonel Hacker, et souffrit son supplice avec fermeté. On exerça sur son cadavre d'inutiles cruautés; mais on ne priva point sa veuve et ses sept enfants du bien qu'il avait amassé dans le temps de sa prospérité. D—T.

AXTIUS (Jean Conrard), médecin allemand, a publié un petit traité sur les arbres résineux conifères, tels que les pins, les cèdres, les sapins, les cyprès, etc., dont on extrait la térébenthine et la poix. Il fait connaître les différentes sortes d'utilité que l'on retire de ces arbres, et cite plusieurs passages des poètes. Ses descriptions sont animées et intéressantes, et son style a de l'agrément. Il y a joint une lettre sur l'antimoine, dans laquelle il accuse calomnieusement Guy-Patin, grand ennemi de ce remède, de l'avoir donné à son propre fils pour s'en défaire. L'université d'Iéna exigea d'Axtius une rétractation publique, consignée dans une petite feuille réunie quelquefois à son ouvrage intitulé : *Tractatus de arboribus coniferis, et pice conficiendâ, aliisque ex illis arboribus provenientibus; accessit Epistola de antimonio: Jenæ, typis Samuelis Krebsii*, 1679, in-12.
D—P—s.

AYALA (Pierre Lopez de), né dans le royaume de Murcie en 1332, d'une famille distinguée, servit sous quatre rois de Castille. Il s'attacha d'abord à Pierre-le-Cruel; mais la conduite de ce prince ayant fait révolter ses sujets en 1366, Ayala prit le parti de Henri de Transtamare. Pierre étant revenu dans ses états à la tête d'une armée d'anglais et de navarrois, livra bataille à Henri, le 3 avril 1367, auprès de Naxara ou Navarette. Ayala y fut fait prisonnier (ainsi que Duguesclin), emmené en Angleterre, et renfermé dans un cachot dont il fait la description dans son poëme intitulé : *Rimado de Palacio*, et fut racheté pour une grosse somme d'argent. Henri, victorieux à son tour de Pierre, et maître du royaume, nomma Ayala son conseiller et son ambassadeur auprès de Charles V, roi de France.

Jean Ier., fils de Henri, lui ayant succédé, garda auprès de lui Ayala, qui dans la guerre de Portugal, porteur de l'étendard de l'ordre de la Vanda à la bataille d'Aljubarrata, en 1385, y fut encore fait prisonnier, quoiqu'il eût agi en vaillant soldat et en habile capitaine. Jean Ier. le nomma son grand chambellan, et grand chancelier de Castille. Henri III, successeur de Jean, garda auprès de lui Ayala, qui mourut à Calahorra, en 1407, sous le règne de Jean II. Ayala était l'homme le plus savant, le plus éloquent et le plus brave de toute l'Espagne, et se faisait distinguer dans les conseils comme à l'armée. Il aimait beaucoup les lettres, et fut presque le seul espagnol qui les cultivât de son temps. Ses auteurs favoris étaient S. Grégoire et Tite-Live. Il avait apporté d'Italie ce dernier auteur, jusqu'alors inconnu en Espagne, et le traduisit en espagnol. Cette traduction fut, au rapport d'Antonio, imprimée à Salamanque, sans nom d'auteur, 1497, in-fol., et réimprimée à Cologne, chez Arnauld Birchmann, en 1552 ou 1553. Il avait aussi traduit les *Commentaires de S. Grégoire-le-Grand sur le livre de Job;* le traité d'Isidore, *De summo Bono;* la *Consolation de la philosophie* de Boëce, et l'*Histoire de Troie* de Guy Columna. Il avait composé en espagnol un *Traité de Fauconnerie*, et la *Généalogie de la maison royale.* Il paraît que ces ouvrages et traductions n'ont pas vu le jour; mais, outre le *Tite-Live* d'Ayala, on a encore imprimé de lui, I. une traduction du traité de Boccace, *De Casibus virorum illustrium*, Séville, 1495, in-fol., Alcala de Henarez, 1552, in-fol. Ayala n'avait traduit que les huit premiers livres et le chapitre du 9e., consacré à Artus, roi d'Angleterre. La traduction fut achevée par Alphonse Garzias de Ste.-Marie, doyen des églises de Compostelle et de Ségovie. II. *Cronicas de los reges de Castilla, D. Pedro, D. Henrique II, D. Juan el primero, y D. Henrique tercero*, Pampelune, 1591, in-fol. Cette première édition ne contient que les règnes de Pierre, Henri II, et Jean Ier. L'ouvrage entier a été réimprimé à Saragoce, 1682 : il y a une édition de Madrid, 1779, 4 vol. in-4o. Ayala avait été témoin des événements dont il parle. « Il est, dit Antonio, historien » fidèle, et son style est élégant pour » le temps où il écrivait. » A. B—T.

AYALA (Diego Lopez de), chanoine de Tolède, vers le milieu du 16e. siècle, traduisit en castillan, avec beaucoup d'élégance et de pureté, le *Philocopo* de Boccace, sous le titre de *El Laberinto de Amor*, et l'*Arcadie*, de Sannazar. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-4o., le premier en 1555, le second en 1547; ils jouissent de l'estime des littérateurs espagnols. C—S—A.

AYALA (Gabriel), médecin de la faculté de Louvain, et médecin pensionnaire de la ville de Bruxelles, mort vers 1562, a laissé un recueil de vers latins, imprimé à Anvers, en 1562, in-4o., contenant quatre-vingt-neuf épigrammes qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de : *Popularia epigrammata medica*, un livre d'Élégies, etc. L'auteur convient lui-même que ses épigrammes sont un peu trop longues et peu piquantes; mais il prie le lecteur de faire attention qu'elles sont *Medica et Galenica, non Catulliana.* — Balthazar Ayala, cousin de Gabriel, et né à Anvers, en 1548 environ, jurisconsulte et auditeur général des troupes de Philippe II dans les Pays-Bas, a donné : *De jure, officiis bellicis, ac militari disciplinâ libri tres*, Douai, 1582, in-8o.; An-

vers, 1597, in-8°. — Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, parle de beaucoup d'autres Ayala, qui, la plupart, n'ont composé que des ouvrages de dévotion.

A. B—t.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la maison de Guzman, dans laquelle ce marquisat subsiste encore, naquit vers les premières années du 17e. siècle, et suivit la carrière des armes. Il était proche parent de Louise de Guzman, dont le mari, Jean, duc de Bragance, venait d'être proclamé roi de Portugal (1640). Ayamonte, flatté d'une telle alliance, oublia la fidélité qu'il devait à son propre souverain, et chercha à susciter une révolution dans la province d'Andalousie, qu'il voulut rendre indépendante de la couronne de Castille, d'accord avec le nouveau roi de Portugal. Le duc de Medina Sidonia, beau-frère de celui-ci, se trouvait gouverneur de cette province, où il possédait des biens immenses. L'Espagne était dans un état de décadence sous le règne du pusillanime Philippe IV; tout concourait à séduire l'ambition du duc de Medina Sidonia, et les circonstances fournirent au marquis d'Ayamonte des arguments assez forts pour ébranler sa fidélité. Mais l'indiscrétion du moine Velasco, qui fut trahi par le confident qu'il avait choisi, fit avorter la conspiration, au moment où elle allait être exécutée. Le comte d'Olivarez fut instruit de tout, et le roi Philippe voulut bien laisser à son ministre le soin d'une affaire, dont les détails et la recherche alarmaient encore plus sa paresse, que le danger n'effrayait son imagination. Soit que le duc de Medina Sidonia ne fût coupable d'aucun acte positif de rebellion, soit que le ministre voulût préserver la fière maison de Guzman, dont il était lui-même, de la honte de voir traîner à l'échafaud celui qui en était le chef, il paraît que le marquis d'Ayamonte fut la seule victime sacrifiée, et encore voulut-on jeter une espèce de voile sur la nature du crime qui lui fut imputé. On le flatta de l'espoir d'obtenir sa grâce, jusques au moment où la hache du bourreau allait faire tomber sa tête. Il avait pourtant avoué tout, persuadé qu'il ne serait pas moins favorablement traité que le duc, à qui le roi s'était contenté d'ôter le gouvernement de l'Andalousie. Mais on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès; il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir. Il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre; il soupa ensuite à l'ordinaire, et passa toute la nuit dans un profond sommeil. Il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice: il y marcha sans dire un mot, et mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. (*Voy*. les articles Medina Sidonia (Guzman, duc de), Nicolas Velasco, Louise, etc., Guzman, Bragance, etc.

J. B. E—d.

AYDER-ALY. *Voy*. Hider-Aly.

AYESHA, femme de Mahomet. *V*. Aïchah.

AYGUEBERRE (Jacques Dumas d'). *V*. Aigueberre.

AYLESBURY (Thomas), né à Londres en 1576, fut créé baronet en 1627. Il était très-instruit, surtout dans les mathématiques; mais il mérite plus particulièrement d'être cité pour le noble usage qu'il fit de sa fortune en faveur des savants et des gens de lettres. Non seulement il les recherchait et les réunissait chez lui, mais il faisait encore des pensions à plusieurs d'entre eux. Son attachement à Charles Ier. l'obligea, en 1642, d'aller chercher

un asyle dans les Pays-Bas, où il mourut, en 1657, à l'âge de 81 ans, laissant une fille qui épousa Édouard Hyde de Perton, depuis le fameux comte de Clarendon, et un fils (Guillaume), qui fut choisi par Charles Ier. pour être gouverneur du duc de Buckingham et de son frère. Guillaume parcourut avec ses élèves les différents royaumes de l'Europe. Ce monarque le chargea du soin de traduire de l'italien en anglais l'*Histoire des guerres civiles de France*, par Davila. Cette traduction, où il eut pour collaborateur sir Charles Cotterel, parut à Londres, en 1647, in-fol. Dans une seconde édition, publiée en 1678, on attribue presque tout l'ouvrage à sir Charles Cotterel. Guillaume Aylesbury mourut à la Jamaïque, dans un âge peu avancé. X—s.

AYLETT (Robert), auteur anglais, né au commencement du 17e. siècle, a publié deux ouvrages en vers, intitulés, l'un : *Contemplations divines et morales;* l'autre : *Suzanne, ou le Procès des deux vieillards,* Londres, 1622, in-8°. On lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, publiée sous le nom d'Aylett Sammes, son neveu. X—s.

AYLIN (Jean), ou plutôt Ailino, surnommé de Maniaco, du nom d'un château du Frioul, où il était né, florissait au 14e. siècle. Il écrivit en latin l'histoire de la guerre du Frioul, *Historia Belli Forojuliensis*. On croit que Maniaco, lieu de sa naissance, avait été bâti à la place où était anciennement la ville de Célina, dont parle Pline, et qui depuis long-temps ne subsiste plus. Aylin était notaire, et ses aïeux l'avaient été au même lieu, de père en fils, depuis l'an 1277. Son *Histoire de la guerre du Frioul*, qui s'étend depuis 1366 jusqu'en 1388, a été insérée, par Muratori, dans ses *Antiquitates Italiæ medii ævi*, tom. III, pag. 1187. Ce savant critique avoue qu'Aylin n'écrit pas comme Salluste ni comme Tite-Live ; mais c'est ce qu'on ne peut exiger d'un écrivain du 14e. siècle. Cette histoire contient, relativement à la guerre qui en est le sujet, des particularités qui ne se trouvent point ailleurs. G—é.

AYLMER (Jean), prélat anglais, né à Aylmer-Hall, en Norfolk, vers 1521, d'une famille distinguée. Ayant dû le bienfait de son éducation à la protection de Henri Grey, marquis de Dorset, et depuis duc de Suffolk, il fit à son tour l'éducation des enfants de ce seigneur, et entre autres de lady Jeanne Grey, si célèbre par sa fin tragique : guidée par lui, elle fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, et lui témoigna beaucoup d'affection. L'attachement qu'il montra pour le protestantisme l'obligea de sortir du royaume sous le règne de Marie. Il y rentra à l'avènement d'Elisabeth au trône; mais, malgré son zèle, ses protecteurs et ses talents, s'étant élevé dans ses écrits contre la richesse et le faste des ecclésiastiques, il resta longtemps sans avancement. Il crut devoir se justifier par la suite, en disant que « lorsqu'il était un enfant, il parlait » et pensait comme un enfant. » Ce ne fut qu'en 1576, qu'ayant été élu évêque de Londres, il commença à déployer la plus grande magnificence, entretenant quatre-vingts personnes pour le service de son palais. L'amour de l'argent, l'ambition du pouvoir et l'intolérance religieuse faisaient le fonds dominant de son caractère. Ses procédés tyranniques à l'égard des puritains lui attirèrent des reproches de la part même du gouvernement, et le rendirent tellement odieux qu'il demanda plusieurs fois à résigner son

évêché. Il mourut très-riche en 1594, à l'âge de soixante-treize ans, et fut enterré à S. Paul. Parmi plusieurs traits de sa vie, on cite le courage avec lequel il se fit extraire une dent, pour engager la reine Elisabeth à se soumettre à la même opération. Aylmer avait du talent pour l'éloquence de la chaire, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fît bâiller quelquefois son auditoire. S'apercevant un jour en prêchant que la plupart de ses auditeurs étaient endormis, il tira de sa poche une Bible hébraïque, et se mit à la lire tout haut. La nouveauté des sons réveilla ceux qui dormaient, et ils y prêtèrent d'autant plus d'attention qu'ils n'y comprenaient rien. Alors il reprit la suite de son sermon, après avoir fait observer à ses auditeurs combien il était déraisonnable de prêter si peu d'attention à la parole de Dieu, et de la réserver pour un langage dont ils n'entendaient pas un seul mot. Il est auteur d'une *Réponse au livre de Knox, contre le gouvernement des femmes*, et il a aidé Fox dans la traduction latine de l'*Histoire des Martyrs*. S—D.

AYLOFFE (SIR JOSEPH), antiquaire anglais, né vers 1708, d'une bonne famille du comté d'Essex, a publié : *Calendriers des anciennes chartres*, etc., et *des Archives galloises et écossaises existantes à la tour de Londres*, 1772, in-4°. Il avait entrepris la traduction de l'*Encyclopédie française*, avec des additions relatives à son pays ; mais la première livraison ayant reçu peu d'accueil, l'ouvrage ne fut pas continué. Il a eu part aux éditions des *Collectanea* de Leland, en 9 vol. in-8°., 1770 ; du *Liber niger Scaccarii*, 1771, en 2 vol. in-8°., et il a revu l'édition de 1771 des *Discours curieux*, de Hearne. Il est aussi l'auteur de l'*Universal librarian* (*le Bibliothécaire universel*), et de plusieurs articles intéressants de l'*Archæologia Britannica* (*Mémoires de la Société des antiquaires de Londres*). Il mourut en 1781, âgé de soixante-douze ans. S—D.

AYLON (LUC VASQUEZ D'). *Voy.* FERNAND CORTÈS.

AYM. *Voy.* HAYM.

AYMAR ou ADEMAR, dernier rejeton mâle des comtes d'Angoulême, qui régnaient depuis 866, que Wulgrain reçut ce comté de Charles-le-Chauve son parent, mourut en 1218. Aymar et son frère Guillaume s'étaient emparés d'une partie de l'Angoumois, au préjudice de Mathilde, leur nièce, qui cependant se maintint dans l'autre partie sous la protection de Richard, duc, et depuis roi d'Angleterre. Guillaume mourut ; Aymar recueillit sa succession, et, en 1191, profitant de l'absence de Richard qui était à la croisade, acheva le dépouillement de Mathilde ; puis, apprenant la captivité du roi d'Angleterre, se jeta sur ses terres avec quelques confédérés. Richard, de retour dans ses états, en 1197, les reprend, et fait la conquête de l'Angoumois. Aymar implora sa générosité, et rentra dans ses terres par un arrangement au moyen duquel il fiança Isabelle, sa fille unique, avec Hugues, fils de Mathilde et de Hugues IX de Lusignan, comte de La Marche. Jean, successeur et fils de Richard, enleva Isabelle en 1200, et l'épousa. Après la mort du roi Jean, Isabelle épousa, en 1217, le même Hugues à qui elle avait été promise. A la mort de son père, Isabelle apporta à son mari le comté d'Angoulême. En 1308, Philippe-le-Bel, par une transaction avec les petites-filles de Hugues et d'Isabelle, réunit le comté à sa couronne. Louis, second fils de Charles

V, créé duc d'Orléans en 1392, eut ensuite le comté d'Angoulême; il échut par succession à Charles d'Orléans, père de François Ier.; ce dernier, en 1516, érigea ce comté en duché, en faveur de sa mère; et après la mort de cette princesse, en 1531, le duché fut réuni à la couronne. En 1582, Henri III le donna à Diane, fille naturelle et légitimée de Henri II, qui mourut sans postérité en 1619. Ce fut alors que ce duché fut donné à Charles de Valois (*Voy.* ANGOULÊME). A. B—T.

AYMAR. *V.* ADEMAR et AIMAR.

AYMON, comte de Savoie. *Voy.* SAVOIE (maison de).

AYMON (JEAN), et non AYMONE, né en Dauphiné, y fut curé pendant quelque temps, suivit à Rome l'évêque de Maurienne, se fit recevoir protonotaire, alla à Genève où il abjura le catholicisme, puis à Berne, et à la Haye, où il se maria. Après quelques années, il obtint la permission de rentrer en France, et le cardinal de Noailles, qui lui fit avoir une pension, le plaça au séminaire des Missions étrangères, en 1706. Clément, sous-bibliothécaire du roi, avait été son premier protecteur, et le laissait souvent seul dans la bibliothèque confiée à ses soins : Aymon vola plusieurs manuscrits, en mutila plusieurs, et s'enfuit en Hollande en mai 1707. Parmi les manuscrits volés était l'original des actes du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, qu'il fit imprimer à la Haye, avec les lettres de S. Cyrille Lucar et d'autres écrits, sous le titre de *Monuments authentiques de la Religion grecque*, etc., 1718, in-4°.; reproduit (sans avoir été réimprimé) sous le titre de *Lettres anecdotes de Cyrille Lucar*, Amsterd., 1718, in-4°. Aymon croyait les actes de ce concile inédits; cependant Ant. Michel Fouquère en avait donné une traduction latine, 1676, in-12; une autre traduction latine avait paru en 1678, in-8°. L'abbé Renaudot releva, dans sa *Défense de la perpétuité de la foi*, les raisonnements absurdes, les bévues grossières et les calomnies d'Aymon. En 1709, les états de Hollande obligèrent Aymon de se dessaisir de l'original des actes; mais quelques-uns des autres ouvrages qu'il avait volés ont été perdus. On ignore l'époque de la mort d'Aymon, duquel on a encore : I. *Tous les Synodes nationaux des Églises réformées de France*, 1710, 2 vol. in-4°.; 1636, 2 vol. in-4°. On y trouve la traduction de cinquante lettres de Prosp. de Ste.-Croix au cardinal Charles Borromée. II. *Tableau de la cour de Rome, dans lequel sont représentés au naturel sa politique et son gouvernement, tant spirituel que temporel*, ouvrage satirique et curieux, dont il existe trois éditions, également bonnes, la Haye, 1707, 1726, 1729, in-12. On trouve à la fin du volume la *Prophétie de l'élection des papes, attribuée à Malachie.* III. *Métamorphoses de la Religion romaine*, la Haye, 1700, in-12; IV. de mauvaises traductions des *Lettres et Mémoires du nonce Visconti*, Amsterdam, 1719, 2 vol. in-12, et celles de l'ambassadeur Mendosa, 1716, in-12. Il a été éditeur des *Lettres, Mémoires et Négociations du comte d'Estrades, depuis* 1663 *jusqu'en* 1668, Bruxelles, (la Haye) 1709, 5 vol. in-12; édition tronquée, et qu'a fait oublier celle que Prosper Marchand donna à Londres (la Haye), 1743, 9 vol. in-12; des *Mémoires et Négociations de la cour de France, touchant la paix de Munster*, 1718, in-fol. C'est Nicolas Clément qui avait mis en ordre cet ouvrage. A. B—T.

AYOLAS (JUAN D'), gouverneur du Paraguay, accompagna don Pédro

de Mendoza dans la conquête de la rivière de la Plata, fut chargé, en 1536, du gouvernement provisoire de Buénos-Ayres, et continua la découverte du pays, il remonta les rivières de Parana et du Paraguay, combattit les Indiens, les força à la paix, en obtint des vivres et de jeunes indiennes pour peupler la colonie naissante, et fonda la ville de l'Assomption. Confirmé dans son gouvernement par la cour de Madrid, il voulut ouvrir une communication avec le Pérou, entra dans l'intérieur des terres, vers le nord-ouest, avec 200 Espagnols; et, après avoir pénétré par le Chaco et la province de Chiquitos jusqu'au Pérou, il revint au port de Candélaria, où il ne trouva plus sa flottille, qui venait d'en partir. Il s'établit sur le territoire des Payaguas-Sarigues, qui, s'étant réunis aux Mbayas, autre peuplade d'Indiens sauvages, le surprirent et le tuèrent avec toute sa suite, en 1538. B—P.

AYRAUT (Pierre), Petrus Ærodius, né à Angers, en 1536, fut envoyé à Paris pour y faire ses humanités, et alla ensuite étudier le droit à Toulouse et à Bourges, afin de prendre des leçons de Duareus, de Donellus, de Cujas, les trois jurisconsultes alors les plus estimés. Après avoir pris à Bourges ses degrés de bachelier, à l'âge de vingt-un ans, Ayraut revint dans sa patrie, et y enseigna le droit civil; il y plaida aussi plusieurs causes qui firent remarquer son éloquence et son érudition. Revenu à Paris, bientôt après, il y acquit la réputation d'un des plus célèbres avocats du parlement. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, en 1598, in-8°., et Rouen, 1614, prouvent que sa réputation n'était pas usurpée. Il publia, en 1563, neuf nouvelles Déclamations de Quintilien, qu'il ajouta aux cent trente-six du même auteur, déjà publiées; il corrigea le texte en plusieurs endroits, et l'enrichit de notes estimées. Bientôt après, il fit paraître l'ouvrage du *Retrait lignager*, composé par François Grimaudet, avocat du roi, à Angers, et il y ajouta une préface, dans laquelle il traite de la nature, de la variété et mutation des lois. Cette préface annonce une plume exercée et une connaissance approfondie du droit civil et du droit canonique. Appelé à exercer, à Angers, la charge de lieutenant criminel, Ayraut fit paraître, avant de quitter Paris, un troisième ouvrage, qui a eu plusieurs titres, et dont la dernière édition, imprimée à Paris, in-fol., en 1588, est intitulée: *Rerum ab omni antiquitate judicatarum pandectæ*. Ce fut en 1591 qu'il fit imprimer un livre singulier, intitulé: *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, aux choses inanimées et aux contumax*, in-4°. Il donna, en 1598, des *Opuscules et divers Traités*, in-8°.; et la même année, un livre, qui mit le sceau à sa réputation, sous ce titre: *De l'ordre et instruction judiciaire dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusations publiques, conféré à l'usage de notre France*, Paris, in-4°., réimprimé en 1610 et 1612. Dans ce dernier ouvrage, divisé en quatre livres, on reconnaît le magistrat éclairé, le bon citoyen, et l'homme courageux qui ne craint pas de signaler les vices de l'administration. Convaincu de cette vérité qu'on ne saurait trop répandre, vérité consignée dans le préambule de l'Ordonnance de 1453, « que les royaumes sans bon ordre de justice, n'ont ni durée ni fermeté aucune, » Ayraut fit connaître le danger des nouvelles procédures établies par le chancelier

Poyet (*voy.* ce nom). Pierre Ayraut remplit la charge de lieutenant criminel, dans sa patrie, avec tant d'équité et d'exactitude, qu'il fut appelé l'*écueil des accusés*. Angers s'honora de lui avoir donné naissance, et lui témoigna son estime, en lui accordant la charge d'échevin perpétuel. Pendant les désordres de la ligue, il exerça, par *interim*, la charge de président au présidial de cette ville, partageant son temps entre les devoirs de sa charge et l'éducation de ses enfants; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût accusé de servir le parti de la ligue; mais la place de maître des requêtes qu'il obtint près du duc d'Anjou, depuis Henri III, prouve la confiance qu'on avait dans ses principes. Le discours qu'il prononça, en 1589, sur la mort de Henri III, et la lettre qu'il écrivit ensuite à Henri IV, pour le déterminer à embrasser la religion catholique, prouvent mieux encore combien il était attaché à son souverain. Celui de tous ses ouvrages qui a le plus contribué à le faire connaître des étrangers, et surtout des protestants, est le traité qu'il fit en français et en latin, intitulé : *De jure patrio*, ou *De la puissance paternelle*, Paris, 1595, in-8°., ouvrage où l'on remarque avec plus d'intérêt encore l'instruction, l'éloquence et la chaleur de sentiment d'un père au désespoir. Pasquier, Bodin parlent de ce traité avec le plus grand éloge; Ménage, petit-fils d'Ayraut, et l'un des hommes les plus distingués de son temps, qui a écrit la Vie de son aïeul, en latin, le compare, dans cette occasion, à la plaintive Philomèle, qui pleure ses petits qu'on vient de lui ravir. Pierre Ayraut avait épousé Anne Desjardins, fille du médecin de François Ier. Quinze enfants, dont il laissa dix vivants à sa mort, furent le fruit de cet heureux mariage. Parmi cette nombreuse famille, Pierre Ayraut distingua dans son fils aîné, dès son bas âge, un esprit vif, pénétrant, et il se glorifiait de trouver en lui un digne successeur. Il l'envoya à Paris, chez les jésuites, qui, charmés des heureuses dispositions du jeune René, mirent tout en usage pour le fixer parmi eux, et le déterminèrent, en 1586, à prendre l'habit de leur ordre. Ayraut, indigné, leur fit sommation de lui rendre son fils. Les jésuites le firent évader, et répondirent qu'ils ne savaient ce qu'il était devenu. Ayraut demande une enquête, obtient arrêt du parlement, qui ordonne aux jésuites du collége de Clermont de ne point recevoir René Ayraut, et de communiquer cet ordre à tous les autres colléges. Les jésuites n'ayant point obéi à cet arrêt, Ayraut parvient à le faire appuyer par son souverain, et il présente une requête au pape. Le souverain pontife cède à ces pressantes sollicitations, et se fait présenter le rôle où était le nom de tous les jésuites; mais celui de René Ayraut ne s'y trouve pas. Les jésuites l'avaient autorisé à prendre un autre nom. Le secret fut inviolablement gardé, et, malgré la protection de son souverain et celle du chef même de l'Église, Pierre Ayraut ne put rien obtenir. Ce fut alors qu'après trois ans de peines et de recherches inutiles, ce père infortuné, espérant de sa plume ce que n'avaient pu lui procurer ses sollicitations, composa son livre, *De la puissance paternelle*. Ce moyen ne lui réussit pas davantage, et la douleur qu'il en éprouva, abrégea ses jours. Il mourut en 1601, âgé de soixante-cinq ans. Huit ans avant sa mort, il avait pris la résolution de priver son fils de sa bénédiction, par acte passé devant notaire, en 1593; mais cette même

tendresse paternelle dont il avait donné tant de preuves, surmonta encore son juste ressentiment; car, à sa mort, on trouva parmi ses papiers un écrit dans lequel il donnait à son fils sa bénédiction. Ce fils, au surplus, ne paraît pas avoir justifié les espérances que les jésuites avaient conçues de lui. D'un caractère ardent, obstiné, sacrifiant tous les sentiments de la nature à l'enthousiasme qu'on lui avait inspiré pour son nouvel état, il ne craignit pas de réfuter son père, qui lui avait adressé son livre. Les jésuites, contents de leur succès, mais peut-être honteux de leur conduite, ne jugèrent pas à propos de publier cette réfutation de l'ouvrage de Pierre Ayraut, sous le nom du véritable auteur. Ils la firent paraître sous celui du *Provincial des jésuites de Paris*. On a attribué leur conduite envers Ayraut à un plaidoyer qu'il avait fait contre eux pour les curés de Paris, et dans lequel il les avait fort mal traités. Ce plaidoyer fait partie de la Collection déjà citée.—Son fils René, successivement régent, et enseignant la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différentes villes; recteur à Reims, à Sens, à Besançon, procureur de la province de Champagne, puis de celle de Lyon, mourut à la Flèche, en 1644, après avoir passé par les premiers emplois de son ordre. M—x.

AYRER (Jacques). *Voy.* Eyer.

AYRER (George-Henri), jurisconsulte distingué, né à Meimingen, le 15 mars 1702, mort le 23 avril 1774, à Gœttingue, où il était professeur de droit et doyen de la faculté de jurisprudence; il avait fait ses études à Jéna, et la première période de sa vie avait été consacrée à l'éducation de quelques jeunes seigneurs. A l'exemple d'Heineccius, il avait joint l'étude des classiques à celle du droit, et écrivait en latin avec une élégance remarquable. Il a traduit de l'anglais et enrichi de notes intéressantes, la Dissertation de Blackwell, sur la prééminence des anciens. Ses nombreuses Dissertations, dont Adelung a donné les titres dans son *Supplément au Dictionnaire des Savants* de Jœcher, prouvent l'étendue de son érudition, et la solidité de sa logique. La plupart d'entre elles ont été recueillies sous le titre de: *Opuscula varii argumenti*, 2 vol., Gœttingue, 1746-47, in-8°., et de: *Sylloge nova opusc. min. varii argum*, ibid., 1752. G—t.

AYRMANN (Christophe-Frédéric), savant historien, né le 3 mars 1695, à Leipzig, fit ses études à Wittenberg et fut nommé, en 1721, professeur d'histoire à l'université de Giessen: il s'était occupé de cette science et de celle du droit, depuis que la faiblesse de sa santé l'avait forcé d'abandonner la carrière de la théologie. Ses dispositions hypocondriaques et les difficultés qu'il rencontra dans les diverses fonctions académiques qu'il eut à remplir, rendirent sa vie peu heureuse; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur: la philologie, l'érudition, et en particulier l'histoire de la Hesse, doivent beaucoup à ses recherches; il a publié, sous le nom d'*Emmanuel Sincelus*, plusieurs éditions d'auteurs classiques, entre autres, Velléius Paterculus, Jules-César et Suétone: il y a joint des notes savantes. Ses principaux ouvrages sont d'ailleurs: I. *Diss. hist. chronol. de Siculâ Dionysiorum tyrannide*, Giessen, 1726, in-4°.; II. *Introduction à l'Histoire de la Hesse, pendant les temps anciens et le moyen âge* (en allemand), Francf. et Leipz., 1732, in-8°.; III. *Disp. de originibus Germanicis, sive temporibus Germaniæ priscis, obscuris maximam par-*

tem et fabulosis, Giessen, 1724, in-4°., etc. G—T.

AYSCOUGH (SAMUEL), laborieux écrivain anglais, né à Nottingham, où il commença à étudier sous M. Johnson. Son père ayant éprouvé des revers de fortune, le jeune Ayscough fut retiré de l'école, et devint domestique d'un meunier. En 1770, un homme généreux qui avait été son condisciple, apprenant sa misère, le fit venir à Londres pour lui procurer un emploi au Musée britannique. Là, ses talents commencèrent à être remarqués, et ses appointements augmentèrent jusqu'à ce qu'il fut nommé adjoint bibliothécaire. Tous ceux qui s'adressaient à lui pour des recherches, s'accordent à louer sa complaisance. Il entra dans les ordres, et obtint le bénéfice de St.-Giles-des-Champs. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1805, le lord-chancelier lui donna le bénéfice de Cudham, dans le comté de Kent. Ayscough eut l'honneur de prêcher pendant quinze ans, à St.-Léonard, un sermon annuel devant la Société royale. On a de lui en anglais : I. *Remarques sur les lettres d'un fermier américain, de St.-Jean de Crèvecœur ;* II. *Catalogue des manuscrits du Musée britannique*, Londres, 1782, 2 vol. in-4°., et le *Catalogue des livres* du même Musée, 1788, 2 vol. in-fol.; III. *Table de 56 vol.* du *Gentleman's magazine*, celles du *Monthly Review*, du *British critic*, des *OEuvres de Shakspeare*, etc. Ayscough eut part au classement des archives de la tour de Londres. — AYSCOUGH (George-Edouard), officier anglais, fils du docteur Ayscough, doyen de Bristol, et d'une sœur de lord Lyttleton, a publié : I. *Sémiramis*, tragédie, 1777, in-8°.; II. *Lettres d'un officier dans les gardes, à son ami en Angleterre, contenant quelques remarques sur la France et l'Italie*, 1778, in-8°., et une édition des OEuvres mêlées de son oncle, lord Lyttleton, 1775, in-8°. B—R Je.

AYSCUE. *V.* ASCOUGH.

AYTA (VAN ZUICHEM VIGLIUS DE), jurisconsulte hollandais, né dans la Frise, en 1507, fit ses études à Deventer, Leyde et à la Haye, et se rendit, en 1522, à l'université de Louvain, pour étudier les lettres grecques. Après y avoir passé quatre ans, il alla continuer ses études à Dôle, où il commença une correspondance avec le fameux Erasme. En 1519, Ayta s'établit à Avignon, pour suivre les cours d'André Alciat. Il obtint ensuite les degrés du doctorat à Valence, en Dauphiné, et suivit son maître à Bourges, où il avait été appelé. Il remplaça Alciat dans cette ville pendant deux ans, lorsque celui-ci fut retourné en Italie. Ayta visita ensuite les écoles de Fribourg, Bâle et Tubingue, passa en Italie, et arriva, en 1532, à Padoue. Lié avec les savants les plus distingués de son temps, et très-instruit lui-même dans la science qu'il avait étudiée sous tant de maîtres fameux, Ayta ajouta encore à sa réputation, par les cours qu'il donna à Padoue, où il fut nommé professeur l'année même de son arrivée. La suite de sa vie n'est qu'une succession d'honneurs et de dignités. Il commença par être official de l'évêque de Munster; passa ensuite à Spire, en qualité d'assesseur de la chambre impériale de justice ; de là, il alla occuper, à l'université d'Ingolstadt, la chaire de droit. Charles-Quint l'attira dans les Pays-Bas, et le chargea d'abord d'appuyer, par un écrit, ses prétentions sur les duchés de Gueldre et de Zutphen. En 1544, Ayta fut nommé membre du conseil intime de Malines. En cette qualité, il fut député à Spire, avec le cardinal de Granvelle et d'autres

hommes d'état, pour conclure la paix avec le roi de Danemark, Christiern III, et les ducs de Sleswik-Holstein, Jean et Adolphe. Ayant terminé cette négociation à la satisfaction de l'empereur, Ayta reçut une autre mission pour les affaires de l'empire d'Allemagne. Philippe, chargé par son père du gouvernement des Pays-Bas, nomma Ayta, en 1556, coadjuteur de l'abbaye de St.-Bavon à Gand, puis membre du *Raad van Staaten*. Il reçut aussi une mission pour la cour de France; mais il n'en put atteindre le but, qui était la conclusion de la paix, et il retourna à Bruxelles. Philippe, irrité des entraves qu'il éprouvait dans ses démarches de la part des membres du conseil des Pays-Bas, tenta, vers ce temps, de réformer ce conseil, ou, du moins, de diminuer son autorité. Ayta prévit les troubles que l'esprit remuant de Philippe occasionnerait dans sa patrie, et demanda sa démission; il ne l'obtint qu'après plusieurs sollicitations, en 1565. Les craintes d'Ayta ne furent que trop réalisées dans les années suivantes. Philippe exerça sur les Pays-Bas un despotisme, dont il eut à se repentir dans la suite. Ayta osa faire des représentations au duc d'Albe, et, lorsque celui-ci le menaça de le dénoncer comme un rebelle, Ayta répondit: « J'espère que » le roi m'écoutera plus que vous; » mais sachez que je ne crains rien » pour ma tête, déjà couverte de che- » veux blancs. » Ce n'est pas seulement dans cette occasion qu'il défendit les intérêts de sa patrie. Les preuves qu'il avait données de son attachement à la cause de l'Église romaine et du roi d'Espagne, dit l'historien Hooft, faisaient qu'on l'écoutait patiemment lorsqu'il s'exprimait avec franchise et hardiesse sur les affaires d'état et de religion. Avant d'être nommé coadjuteur de l'abbé de St.-Bavon, il avait été marié avec Jacoba d'Amant, qui mourut sans laisser d'enfants. Dans sa vie ecclésiastique, il fit un noble usage des richesses que lui avaient procurées ses postes honorables: il fonda un hôpital à Zuichem en Frise, et il dota richement, à Louvain, un collége qui fut nommé, d'après lui, le *Collége de Viglius*. Il mourut à Bruxelles, en 1577, âgé de soixante-dix ans. Son corps fut enseveli à Gand, dans l'église de St.-Jean, où, de son vivant, il avait fait préparer sa sépulture. On y a érigé un monument, avec une épitaphe qui rappelle les services essentiels qu'il a rendus à sa patrie. On a frappé, en son honneur, plusieurs médailles avec son portrait, dont on peut voir la description chez *Van Toon nederl. Hist.*, tom. Ier. Il a écrit beaucoup d'ouvrages, dont une partie est encore manuscrite, et a passé de sa bibliothèque dans celle de Louvain. Voici les titres de ceux qui ont été imprimés: I. *Institutiones D. Justiniani in græc. ling. per Theophilum olim traductæ*, Louvain, 1536, in-4°.; II. *Justificatio rationum ob quas regina Hungariæ, Belgii gubernatrix, contra ducem Cliviæ arma sumpsit*, Anvers, 1543, in-8°.; III. *Comment. in tit. X. lib. II. instit. de testamentis*, Bâle, Louvain, etc.; IV. *Comment. in tit. digest. de rebus creditis*, etc., Cologne, 1585, in-8°.; V. *Epistolæ politicæ et historicæ ad Joach. Hopperum*, etc., *curâ Sim. Abbes Gabbema*, Louvain, 1661, in-8°. D—G.

AZALAIS DE PORCAIRAGUES, femme poète, du 12e. siècle, a été mise dans la classe des troubadours: ses poésies, dont il ne nous reste qu'une seule pièce, assez bien écrite, roulaient sur l'inépuisable sujet qui occupait les poètes de ce temps, et l'on conçoit

qu'Azalaïs ne fut pas plus injuste, en se plaignant de l'infidélité des hommes, que les troubadours, en maudissant l'inconstance des femmes. Il paraît qu'elle eut surtout à se plaindre du peu de fidélité de Rambaud, comte d'Orange, troubadour, qui, faisant l'amour en grand seigneur, avait fort peu d'égards pour les femmes d'une classe inférieure : Azalaïs tenait cependant à une famille distinguée de Montpellier. P—x.

AZAMBUZA (Diégo d'), Portugais. Depuis la mort du prince Henri, à qui l'on est redevable des premières découvertes qui ont été faites à la côte occidentale d'Afrique, le commerce des Portugais avait reçu des accroissements considérables. Jean II, petit-neveu de ce prince, qui connaissait les profits immenses que l'état retirait du commerce de la côte de Guinée, parce que son père Alphonse V les lui avait accordés pour l'entretien de sa maison, résolut d'y former un établissement. Il fit choix de l'endroit d'où l'on apportait le plus d'or, et qui, par cette raison, avait été appelé la *Mine*. Diégo d'Azambuza, chargé de l'exécution de ce projet, partit en 1481, ayant douze vaisseaux sous ses ordres, avec des forces suffisantes pour soumettre les habitants, et un nombre d'ouvriers assez considérable; il avait aussi amené avec lui des missionnaires. Son premier soin en arrivant fut de cimenter, par des négociations, la bonne intelligence qui avait existé entre les Portugais et les habitants; ensuite, il débarqua sans difficulté à la tête de sa troupe. Le roi de ces contrées, nommé *Kasamansa*, vint le recevoir, accompagné d'un très-grand nombre de ses sujets. Azambuza lui exposa publiquement les motifs de son voyage; proposa à tous ceux qui étaient venus au-devant de lui de les instruire de la foi chrétienne, et demanda la permission de former un établissement. La première proposition fut acceptée sans répugnance; mais les historiens disent que la seconde fit éclater des marques générales de désapprobation. Azambuza appuya cependant avec tant d'instances sur ce second article, que le roi finit, malgré le mécontentement de ses sujets, par lui permettre de former son établissement. Les Portugais travaillèrent aussitôt à la construction du fort St.-Georges de la Mina. Ce fort fut bâti sur un rocher dont les habitants faisaient un des objets de leur culte; les ouvriers furent souvent troublés dans leurs travaux par des attaques imprévues; mais Azambuza parvint toujours à les apaiser sans effusion de sang. Dès que le fort fut achevé, il renvoya sa flotte en Portugal, et resta encore pendant trois ans pour consolider son établissement, qui, depuis, est devenu le plus considérable de cette côte; ensuite, il revint dans sa patrie. Les historiens portugais donnent de grands éloges à la douceur et à l'intégrité d'Azambuza; ils le rangent parmi ce petit nombre d'hommes qui, sans violence et sans concussions, sont parvenus à s'établir au milieu des nations sauvages. Les mêmes historiens prétendent que c'est le premier établissement européen de la côte de Guinée; selon l'opinion la plus généralement reçue, la côte elle-même a été découverte par les navigateurs de leur nation, sous la direction du prince Henri. On a cependant voulu contester cet honneur à leurs compatriotes, et attribuer la découverte des côtes occidentales d'Afrique à des navigateurs du port de Dieppe. (*Voy.* Labat.) R—l.

AZARA (don Joseph-Nicolas d'), naquit, en 1731, à Barbunales, en Aragon, fit ses études à Huesca, et ensuite à l'université de Salamanque, avec tant d'éclat, qu'il attira l'attention de don Ricardo Wal. Ce ministre de Ferdinand VI lui offrit une place dans la magistrature, dans l'armée ou dans le département des affaires étrangères; don Nicolas, c'est ainsi qu'on l'appelait alors, se décida pour cette dernière carrière. Il s'était familiarisé de bonne heure avec les auteurs romains, et il les possédait assez bien pour écrire en latin avec élégance. Il apprit aussi le grec, qu'il avait d'abord négligé. L'histoire moderne, et particulièrement celle de son pays, fixa son attention; mais son goût dominant l'entraînait vers les beaux-arts, et ce goût fut justifié par l'amitié qui s'établit entre lui et le peintre Raphaël Mengs, amitié qui devint encore plus intime pendant leur séjour à Rome. Le chevalier d'Azara débuta, en 1765, dans la carrière diplomatique; il fut envoyé à Rome, sous Clément XIII, en qualité d'agent du roi pour les affaires ecclésiastiques auprès de la daterie. Il obtint bientôt toute la confiance de sa cour; il seconda ensuite efficacement don Joseph Monino, appelé depuis *Florida Bianca*. Lorsque celui-ci fut élevé au premier ministère, le chevalier d'Azara fut de même chargé des affaires, et il ménagea habilement les intérêts de sa cour; il eut part aux négociations relatives à l'expulsion des jésuites. Florida Bianca fut remplacé par le duc Grimaldi, qui n'avait ni les mêmes talents, ni la même fermeté que lui. Au surplus, le duc Grimaldi n'avait que le titre d'ambassadeur; le chevalier d'Azara en exerçait véritablement les fonctions. Il se montra toujours l'ami de Pie VI, à qui il donna d'utiles conseils. Aussitôt après la mort du duc Grimaldi, d'Azara fut choisi pour lui succéder. Pendant près de vingt ans, le chevalier d'Azara et le cardinal de Bernis eurent, auprès de la cour de Rome, le plus grand crédit. Azara se lia avec tout ce que cette ville réunissait de plus célèbre et de plus distingué: les cardinaux de Bernis, Albani et Borgia, le célèbre antiquaire Winckelmann, Féa, Dagincourt, Marini, Visconti, Dutheil, Artéaga, Casti, etc., et aussi les grands artistes Pickler, Canova, Volpato, Angelica Kaufmann, Gawit, Hamilton, etc., ont été ses amis. D'Azara se montra le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres: il leur rendait accessibles les bibliothèques et les musées; il leur faisait obtenir du travail ou des places, et il les garantissait des abus de l'autorité. Mengs reçut par lui, du roi d'Espagne, la permission de rester à Rome, en conservant son traitement de 6,000 piastres, comme premier peintre du roi. Après la mort de cet artiste, le chevalier d'Azara obtint de sa cour des pensions pour ses enfants, et, pendant son long séjour à Rome, après s'être montré le père de la famille de son ami, il voulut encore élever un monument à sa gloire, en faisant publier, chez le célèbre imprimeur Bodoni, et par les soins de Milizia, une magnifique édition de ses OEuvres, en tête de laquelle il plaça lui-même une élégante notice sur sa vie (*V.* Mengs). Quoiqu'il n'aimât pas les jésuites, et qu'il eût contribué à leur suppression, plusieurs membres distingués de cet ordre, tels qu'Andrès, Requeño, Eximeno, Clavigero, Ortiz, et surtout Artéaga, entretinrent avec lui des liaisons d'amitié, et eurent part à ses bienfaits. Azara eut aussi plusieurs occasions de donner lui-même des preuves de son goût pour les beaux-arts.

A la mort de Charles III, en 1788, il fit ériger, dans l'église de St.-Jacques de la nation espagnole, un temple monoptère d'ordre dorique, dans lequel fut placé le cénotaphe du roi : l'urne était copiée d'après le superbe cénotaphe de porphyre, connu à Rome sous le nom de *Tombeau d'Agrippa*. Ce monument éprouva quelques critiques ; on n'avait encore aucun exemple d'un monoptère carré. Un ami du chevalier d'Azara publia une notice, dans laquelle il faisait mention d'un édifice semblable, qu'éleva Pausanias dans Olympie, à la mémoire d'Oxylus, et cependant les adversaires du chevalier d'Azara ne furent pas pour cela convaincus. Il entreprit, avec le prince Santa-Croce, des fouilles à Tivoli, dans la villa des Pisons ; on y découvrit un grand nombre de têtes, la plupart sans bustes, auxquelles le chevalier d'Azara imposa des noms trop arbitrairement. Plusieurs de ces têtes ont été gravées pour l'édition de sa belle traduction espagnole de la *Vie de Cicéron* par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°., qui est principalement remarquable par la noblesse et la correction du style. Sa principale découverte a été le buste authentique d'Alexandre, dont il a fait hommage à l'empereur Napoléon, et qui est aujourd'hui un des ornements du Musée de Paris ; il trouva encore de jolies peintures à fresque, qui ont été copiées par Mengs, et gravées par Volpato, et deux curieuses mosaïques, dont les élégantes descriptions, publiées par M. Visconti, ont été imprimées par Bodoni. Il avait aussi formé une belle collection de tableaux et une suite de pierres gravées, qui ont paru en Espagne, et dont Mr. Millin a publié les plus intéressantes. Le long crédit du chevalier d'Azara commença à s'affaiblir à l'époque de la révolution française ; il se soutint cependant encore jusqu'en 1796. Les armées occupaient alors le nord de l'Italie, et étaient près de se porter sur Rome, où l'ambassadeur français avait été insulté ; d'Azara, envoyé pour implorer la clémence du vainqueur, ne put atteindre entièrement le but de sa mission. Depuis ce moment, il n'éprouva plus que des amertumes, jusqu'à ce qu'enfin les Français s'étant rendus maîtres de Rome, il se retira à Florence. Quelque temps après, il fut nommé ambassadeur à Paris. Mais le calme dont il croyait jouir fut bientôt troublé par une alternative de faveurs et de disgrâces. Après avoir deux fois perdu et recouvré sa place, par des intrigues de cour, elle lui fut enfin ôtée pour la dernière fois, et il mourut bientôt après, le 26 janvier 1804, au moment où il se proposait de retourner en Italie pour reprendre ses études chéries. Ses funérailles furent suivies d'un nombreux concours. Il est mort sans postérité, et a laissé une collection considérable de meubles précieux, de bustes, de pierres gravées et d'autres productions des arts. Le chevalier d'Azara écrivait dans sa langue avec grâce et énergie ; il écrivait aussi en italien et en français avec facilité. Outre la *Vie du peintre Mengs*, on lui doit un *Éloge funèbre du roi Charles III*, écrit en espagnol ; une traduction espagnole de l'ouvrage de Bowles, sur l'*Histoire naturelle, et la Géographie physique de l'Espagne*, qui a été imprimée deux fois à Madrid, et traduite ensuite en italien, sur la seconde édition, par Milizia, Parme, 1783, in-4°., 2 vol. D'Azara avait aussi soigné le texte de la belle édition d'*Horace*, imprimée par Bodoni, Parme, 1791, 2 vol. in-fol., et la publication du poëme posthume du cardinal de

Bernis, intitulé : *la Religion vengée*, 1795, in-fol. (*Voy.* BERNIS). Le portrait d'Azara a été gravé en camée par Pickler, et peint par Mengs. Il avait traduit dans sa langue, le sixième livre de *Pline*, qui traite des arts, et commencé la traduction des *OEuvres de Sénèque le Philosophe;* mais ces écrits n'ont pas vu le jour. M. Bourgoing a composé une notice sur sa vie, 1804, in-8°. K.

AZARIAS, prophète. *Voy.* OZIAS.

AZARIAS de Rubéis, savant rabbin d'Italie, dont les ouvrages furent imprimés, en 1574, à Mantoue, in-fol., 1 vol., sous le titre de: *La Lumière des yeux*. Il avait lu les livres des chrétiens avec plus de soin que ceux des auteurs juifs, et en avait acquis une connaissance plus étendue. Il s'était aussi appliqué à l'étude de l'histoire et de la critique. Son ouvrage renferme une Histoire de la version des septante, d'après celle d'Aristée. Il y prétend que cette version n'a point été faite sur le texte hébreu, mais sur une paraphrase chaldaïque remplie de fautes. Nous savons cependant que les paraphrases chaldaïques sont postérieures à la version des septante. T—D.

AZARIO (PIERRE), notaire, né à Novare, écrivit une histoire des événements arrivés de son temps en Lombardie; elle est intitulée: *Liber gestorum in Lombardiâ et præcipuè per Dominos Mediolani*; elle commence en 1250, et finit en 1262, temps où il paraît que l'auteur écrivait. Cette histoire ou chronique a été imprimée, pour la première fois, dans le tom. IX, part. VI du *Thesaur. antiquit. Italiæ*, de Pierre Burmann, ensuite dans le tom. XVI, des *Scriptores Rerum Italicarum*, de Muratori. On a encore du même auteur: *De bello Canapiciano et comitatu Masini*, qui se trouve dans le même volume du recueil de Muratori, à la suite du premier ouvrage. G—É.

AZEVEDO (Don JÉRÔME D'), vice-roi des Indes, d'abord commandant-général des Portugais dans l'île de Ceylan, reconnut Philippe II, après la conquête du Portugal par ce prince, et lui fit prêter serment par ses officiers, en 1597; mais l'île s'étant révoltée, en 1612, Azévédo fut contraint de se réfugier à Malvana. Ayant ensuite rassemblé quelques troupes, il força les Chingulais à rentrer dans le devoir, et commit d'horribles cruautés dans cette île. Élevé peu de temps après à la vice-royauté des Indes, il gouverna avec vigueur, fit plusieurs armements, et fut néanmoins soupçonné de favoriser les Anglais. Sa vice-royauté expirée, il revint en Portugal, en 1617, et y fut aussitôt arrêté. Accusé de concussion, de cruauté et de trahison, il mourut dans les fers. B—P.

AZEVEDO (IGNACE), issu d'une des plus illustres familles du Portugal, naquit à Porto, l'an 1527. Destiné à jouir de tous les avantages que lui donnait sa qualité de fils aîné, il en fit le sacrifice en faveur de son frère François, et entra dans l'ordre des jésuites, à Coïmbre, en 1548. Il poussa si loin les abstinences et les mortifications, que ses supérieurs furent obligés de l'exhorter à être moins sévère envers lui-même. On ouvrit dans ce temps, à Lisbonne, le nouveau collége de St.-Antoine. Azévédo en fut nommé recteur, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans. Le zèle qu'il développa dans cette charge, même dans les fonctions les plus pénibles, étonna tous ceux qui en furent témoins. Passant un jour dans la rue auprès de trois malheureux dont la maladie dégoûtante, suite de leurs débauches, avait fait

fuir tous les passants, et même leurs parents, Azévédo, touché de leur sort, et ne consultant que son zèle, les chargea l'un après l'autre sur ses épaules, et les porta à l'hospice, où il resta auprès d'eux jusqu'à leur dernier moment, en leur prodiguant tous les secours, et en les préparant à la mort, par la confession de leurs fautes. L'archevêque de Brague, informé de la sainteté des mœurs d'Azévédo, le fit demander pour l'accompagner dans la tournée qu'il était sur le point de faire dans son diocèse. Nommé recteur des jésuites de Brague, et fatigué, dit son historien, des marques de vénération dont il était l'objet, il demanda à être envoyé aux missions des Indes. Il s'embarqua pour le Brésil, n'emportant avec lui qu'un zèle ardent pour la religion et pour le bonheur de ses semblables. Sa mission dura trois ans, et eut le succès qu'on en devait attendre. Il travailla sans relâche à civiliser les sauvages, et à donner à ses confrères l'exemple d'un vrai missionnaire. A peine de retour à Lisbonne, il songea déjà à une seconde mission; il alla à Rome pour rendre compte de son voyage au chef de l'Église, et il obtint l'approbation de ses nouveaux projets. Azévédo retourna en Espagne et en Portugal, avec la permission de choisir pour compagnons tous les jeunes jésuites qu'il jugerait propres aux missions. Après avoir parcouru les colléges de ces royaumes, et emmené un grand nombre de jeunes gens pour l'accompagner aux Indes, il s'embarqua avec trente-neuf jésuites à Lisbonne, en 1570, sur un vaisseau marchand, laissant les autres sur une escadre qui devait suivre le convoi. Aux environs de l'île de Palme, le vaisseau portugais fut attaqué par Jacques Sourie de la Rochelle, vice-amiral de la reine de Navarre, et zélé calviniste. Le capitaine portugais, croyant que son équipage ne suffisait pas pour la défense de son vaisseau, voulut armer les jeunes jésuites. Azévédo s'y opposa; mais il ne cessa d'exhorter les matelots au combat, et d'employer les religieux aux divers besoins du vaisseau que Jacques Sourie avait déjà entouré de son escadre. Trois Français tentèrent l'abordage; mais n'étant pas suivis des autres, ils furent pris par les Portugais, décapités et jetés dans la mer en présence de Sourie, qui n'en devint que plus furieux, et fit sans relâche tirer sur le vaisseau. Le capitaine et plusieurs matelots furent tués, ce qui obligea le reste de se rendre. Sourie n'assouvit sa rage que sur les jésuites, tant par esprit de secte, que parce qu'il les regardait comme les auteurs de la mort des trois hommes de son équipage. Azévédo et les trente-neuf missionnaires furent massacrés de la manière la plus barbare, et leurs corps, mutilés et jetés dans la mer. Cette cruauté fit beaucoup de bruit en Europe. En Espagne, on révéra dès-lors les victimes de Sourie comme martyrs. Jacques Courtois, dit le Bourguignon, peintre et jésuite, fit de leur mort le sujet d'un tableau. En 1742, l'Église publia enfin la bulle qui proclamait Azévédo et ses compagnons martyrs. Deux jésuites, Jules de Cordara et le Père de Beauvais, ont écrit la Vie d'Azévédo. C'est de l'ouvrage du dernier que sont extraits les détails qu'on vient de lire. Il a fallu cependant les dépouiller du ton merveilleux qui caractérise les récits du jésuite, toujours empressé de relever la gloire de son ordre. D—G.

AZEVEDO (Louis d'), né à Chaves en Portugal, l'an 1573, entra dans l'ordre des jésuites, l'an 1589, et, après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de recteur à Tayne,

il fut envoyé, l'an 1604, avec d'autres missionnaires, en Éthiopie. Pendant trente ans, il y convertit un grand nombre de naturels, et il y mourut en 1634. Il s'était tellement familiarisé, pendant ce long séjour, avec les langues du pays, qu'il fut en état de traduire, conjointement avec Louis Cadeira, le *Nouveau Testament* et le Catéchisme, en langue amharique, et de faire une version éthiopienne des ouvrages ecclésiastiques de Tolète, Vibera et Natalis. Azévédo composa aussi une grammaire de la langue amharique. — AZEVEDO (Sylvestre d'), dominicain, autre missionaire portugais, entreprit, en 1580, le voyage de Camboje, et y prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'un grand nombre de naturels, et plusieurs personnes de la cour du roi de ce pays, se firent baptiser. Le souverain favorisa lui-même le zèle du missionnaire, et l'engagea à écrire, dans la langue du pays, un traité sur la religion chrétienne : *De mysteriis fidei christianæ*. Azévédo mourut, en 1589, quatre ans après avoir achevé cet ouvrage. D—G.

AZNAR, comte de la Vasconie française (Gascogne), chargé en 824, par Pepin, roi d'Aquitaine, d'étouffer la révolte des Vascons navarrois, réussit, fut ensuite attaqué par les Maures, fait prisonnier, et délivré par ces mêmes Vascons, qui le désiraient pour chef. Mécontent de Pepin, Aznar repassa les Pyrénées en 831, s'empara d'une partie de la Navarre, et, à la faveur des troubles qui agitaient la France à cette époque, il se maintint dans son usurpation jusqu'à sa mort, en 836. Sanche, son frère, lui ayant succédé, conserva la souveraineté de la Navarre, sous le titre de comte, et la transmit à son fils Garcias, dont le successeur (don Garcias) paraît avoir porté le premier le titre de roi en 857. Aznar, dont l'origine est inconnue, fut ainsi la tige des souverains de la Navarre, la plus ancienne monarchie des Espagnes, après les Asturies. B—P.

AZO, ou AZON, jurisconsulte du 12e. siècle. Lorsqu'après le recouvrement des *Pandectes*, Irnérius vint enseigner le droit à Bologne, cette école devint très-fameuse; Martin, Bulgare, Piléus, ses disciples, consolidèrent la réputation de cette académie, et Azo, qui suivit les leçons de Piléus, surpassa bientôt son maître, et devint le chef d'une école estimée. Il commença par enseigner le droit à Bologne sa patrie. Obligé de quitter cette ville par les vexations que lui firent éprouver ses rivaux, envieux de sa gloire, il vint à Montpellier, et on lui donna la chaire que venait d'occuper Placentin, jurisconsulte français. Azo, violent par caractère, dur dans la dispute, tranchant dans la discussion, mais savant commentateur et profond jurisconsulte, n'en augmenta pas moins tellement sa réputation à Montpellier, que les habitants de Bologne furent obligés de le rappeler dans leur ville, afin de repeupler leurs écoles, devenues désertes depuis son absence. Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, livre IX, chap. 39, donne, sur la mort d'Azon, une version fabuleuse, démentie et réfutée par Pancirole et Tiraboschi. Azon mourut en 1200. On lui érigea à Bologne un superbe monument en 1416, pour remplacer, dit l'inscription, celui qui lui avait été élevé en 1200, et que le temps avait détruit; c'est dans cette inscription qu'on l'appelle la *lumière des jurisconsultes*. Ses ouvrages, appelés *Summa Azonis*, ses *Gloses sur le Digeste et sur le Code*, imprimés à Spire, en 1482, in-folio, quoique com-

posés dans un siècle encore barbare, sont encore utiles à consulter, en raison de la profonde érudition de ce savant jurisconsulte. (*V.* Fr. Accurse.) K.

AZPILCUÉTA. *Voy.* Navarre.

A'ZYMÉT-GUÉRAÏ, 36e. khân, fils de Fethh-Guéraï, khân de Crimée pendant la guerre des Russes avec les Turks, fut choisi par le dyvân pour remplacer Crym-Guéraï, au commencement d'octobre 1764. La conduite des Russes à l'égard de plusieurs de ses prédécesseurs avait indisposé A'zymét, et il voulut renvoyer le consul qu'ils entretenaient à Bâghtchéh-Séraï. Ceux-ci cherchèrent à se concilier son amitié par des présents; ils lui offrirent de magnifiques pelleteries et mille roubles. L'avidité et le goût du repos déterminèrent le khân à recevoir ces présents et à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Au mois de mars 1765, il reçut ordre de se rendre à Constantinople pour prêter le serment accoutumé, et pour se concerter avec le dyvân sur différentes affaires importantes. On imagina aussitôt qu'il allait être déposé; l'invitation faite à l'ancien khân de se rapprocher de la capitale donnait un nouveau degré de probabilité à cette supposition; cependant A'zymét-Guéraï fit une entrée très-pompeuse le 29 juin 1765, reçut le meilleur accueil du grand-seigneur, et s'en alla très-mécontent des ministres et des officiers de la cour. Il eut les plus grandes peines à obtenir d'eux une vaine promesse d'obliger les Russes à détruire les forts de Kabartah, extrêmement incommodes et dangereux pour la Crimée. Ces utiles représentations lui devinrent funestes, et il fut déposé au mois de mars 1767. Nous ignorons l'époque de sa mort. L—s.

AZYZ-BILLAH (Abou-Mansour-Nézar), 5e. khalyfe fathémite, naquit à Mahdyéh, le 14 de moharrem 344 (10 mai 955 de J.-C.), et succéda à son père, Moëzz-Lédinillah, l'an 365 (975-6). Ce prince, l'un des plus distingués de sa maison, ajouta à son héritage Emesse, Halep, Hamah et Chéïzer. La prière se fit en son nom à Moussoul et dans le Yémen, et ses armes et ses vertus inspirèrent aux peuples voisins la crainte et le respect. Il se proposait d'achever la conquête de la Syrie, lorsque la mort le frappa à Bilbéis, le 28 de ramadhan 386 (14 octobre 996 de J.-C.), après un règne de vingt-un ans, qu'il signala par la construction d'un grand portique dans le palais des khalyfes au Caire, de plusieurs mosquées et autres édifices. Ce fut lui qui dirigea les études d'Ibn-Younis vers l'astronomie, et lui fournit les instruments nécessaires à ses observations. A un grand amour pour les sciences, à la générosité envers ceux qui les cultivaient, il joignait un courage à toute épreuve, une clémence rare chez les princes d'Orient, et la tendresse d'un père pour ses sujets. On rapporte qu'un poète ayant fait des vers injurieux contre son vizyr, dans lesquels il était lui-même attaqué, le ministre vint lui demander vengeance. Azyz, après avoir lu les vers, lui dit: « Comme j'ai part à l'injure, je désire que » vous preniez part avec moi au mérite du pardon que je lui accorde. » Ce khalyfe avait épousé une femme chrétienne qu'il chérissait, et dont il fit les deux frères patriarches, l'un d'Alexandrie et l'autre de Jérusalem. — Son fils, Hakem Bamrillah, lui succéda. J—n.

AZZ-EDDAULAH BOKHTYAR, prince Bouïde, succéda à Moëzz-Eddaulah, son père, le 17 de riby

2e., 356 de l'hég. (1er. avril 967), et régna, comme lui, sur l'Ahwâz, le Khouzistan et Baghdâd. Moëzz-Eddaulah, avant de mourir, lui avait donné de fort bons conseils ; mais il s'abandonna à la débauche, s'entoura de bouffons et de chanteurs. Il s'engagea bientôt de violentes guerres entre les Turks et les Déilémytes, ses partisans. Les deux partis se battirent pendant cinquante jours sur les frontières de Wâcith, et le plus souvent la victoire resta aux Turks. Adhad-Eddaulah, instruit de leur succès, marcha en diligence contre eux, et joignit Azz-Eddaulah dans Wacith. L'arrivée de ce prince fit changer la fortune. Les Turks prirent la fuite vers Baghdâd, où Adhad-Eddaulah vint les assiéger ; il attaqua la ville à l'orient, tandis que Azz-Eddaulah l'attaquait à l'occident : enfin, il la prit, et songea aussitôt à s'assurer le fruit de sa victoire. La révolte des troupes lui en fournit l'occasion. Elles exigeaient d'Azz-Eddaulah la paie de leur solde. Ce prince, dans l'impossibilité de les satisfaire, eut recours à Adhad-Eddaulah, qui lui conseilla d'abdiquer. Azz-Eddaulah obéit, et son astucieux cousin, après avoir publié que, pénétré lui-même de son incapacité, il s'était démis de son autorité, le fit jeter dans les fers. Morzéban, fils d'Azz-Eddaulah, instruit de cette perfidie, écrivit à Rokn-Eddaulah pour lui demander justice. Ce prince, irrité contre Adhâd-Eddaulah, lui ordonna de remettre en liberté Azz-Eddaulah, et de lui restituer ses possessions. Adhad-Eddaulah proposa en vain de lui céder le Farès pour l'Irâc ; il fallut obéir ou combattre contre un père. Dès que Rokn-Eddaulah fut mort, Adhad-Eddaulah renouvela ses propositions à Azz-Eddaulah ; et celui-ci, trop faible pour résister, prit la fuite vers la Syrie, laissant à son adversaire la libre possession de Baghdâd. Il rencontra dans sa retraite Hamdân Ben Nâssir-Eddaulah, qui le persuada de s'emparer de Moussoul, où régnait Abou-Taghleb Ben Nâssir-Eddaulah, son frère. Ce dernier, instruit du conseil de Hamdân, offrit à Azz-Eddaulah de l'aider à rentrer dans Baghdâd, s'il voulait lui livrer Hamdân. Azz-Eddaulah, séduit par cette promesse, remit son hôte entre les mains d'Abou-Taghleb. Délivré d'un ennemi qui l'inquiétait, Abou-Taghleb se dirigea vers Baghdâd ; mais Adhad marchait déjà à sa rencontre, et les deux armées se rencontrèrent près de Tékryt, le 18 de chawâl 367 de l'hég. (30 mai 978.) Après une résistance opiniâtre, l'armée d'Abou-Taghleb fut mise en fuite, et Azz-Eddaulah tomba au pouvoir du vainqueur, qui le fit périr le même jour. Ainsi finit, à l'âge de trente-six ans, un prince faible, et qui s'était souillé par la plus infâme trahison. Assimilé aux animaux par l'aveuglement avec lequel il suivait ses passions, la nature lui avait encore donné, par ses forces physiques, un autre trait de ressemblance avec les plus forts d'entre eux. Il prenait un taureau par ses cornes, et le terrassait. Adhad-Eddaulah, non content de s'être débarrassé de Azz-Eddaulah, fit emprisonner ses six fils. Ils trouvèrent moyen de rompre leurs fers, et se mirent en campagne contre Samsam-Eddaulah (*V.* ce nom) ; mais ayant été défaits, ils furent faits prisonniers. Le vainqueur fit mourir deux d'entre eux, qui, par leur âge et leurs talents, lui paraissaient les plus dangereux : enfin, dans une sédition élevée parmi les troupes de Samsam-Eddaulah, un des quatre captifs fut proclamé sulthan par la mi-

lice, et tua Samsam-Eddaulah, l'an 388 de l'hég. (998 de J.-C.), près de Chyrâz. Cependant, aucun des quatre fils d'Azz-Eddaulah n'a occupé le trône; car Bohâ-Eddaulah (*Voy.* ce nom) succéda à Samsam-Eddaulah. J—N.

AZZANELLO (GRÉGOIRE), né à Crémone, vivait à la cour de Jean-Galéas Visconti, premier duc de Milan; il a laissé un recueil de lettres, conservées en manuscrit à la bibliothèque Ambrosienne. La première de ces lettres, datée de Milan, le 10 septembre 1395, a été publiée par Arisi, dans le tom. Ier. de la *Cremona litterata*. L'auteur décrit les cérémonies qui eurent lieu lorsque l'empereur Venceslas accorda à Jean-Galéas le titre de duc de Milan. Azzanello eut un frère, nommé Pierre, dont Arisi cite deux ouvrages dans le livre ci-dessus, savoir: I. *Commentaria in Galenum et Avicennam*; II. *Compendium statûs patriæ, anni* 1432; mais sans dire s'ils sont imprimés ou non. G—É.

AZZARI (FULVIO), né à Reggio, en Lombardie, florissait vers l'an 1575; il prit le parti des armes, et parvint au grade de capitaine. Il a écrit, en latin, une histoire de son pays, divisée en plusieurs livres. Guasco, dans son *Histoire littéraire de Reggio*, et Vedriani, dans ses *Dottori Modanesi*, la citent souvent, quoiqu'elle n'ait jamais été imprimée; il en a seulement paru un abrégé, publié par Octave Azzari, frère de l'auteur, à Reggio, 1623, in-4°. G—É.

AZZI (FRANÇOIS-MARIE DEGLI), gentilhomme d'Arezzo, et chevalier de St.-Etienne, naquit le 6 mai 1655. Il fut en grand crédit dans sa patrie, et revêtu de tous les emplois honorables qui ne s'accordent qu'aux citoyens les plus distingués. Il faisait ses délassements de la poésie, et fut non seulement membre d'une académie à Arezzo, mais l'un des fondateurs de la colonie arcadienne qui s'y établit, et où il prit le nom d'*Orenio Batilliano*. Il a laissé le recueil suivant: *Genesi, con alcuni sonetti morali*, Florence, 1700, in-8°. Ce n'est point, comme on pourrait le penser d'après le titre, une traduction de la *Genèse*, mais un abrégé mis en sonnets, dont chacun est précédé d'une exposition en prose: ces sonnets sont suivis de poésies morales sur différents sujets. Cet auteur, qui mourut le 8 septembre 1707, avait entrepris une traduction d'Homère en octaves. Il n'eut pas le temps de l'achever. G—É.

AZZI NE'FORTI (FAUSTINA DEGLI), née à Arezzo le 1er. mars 1650, sœur de François-Marie degli Azzi, fut une des femmes-poètes les plus illustres du 17e. siècle; elle fut reçue à l'académie des Arcades, sous le nom de *Selvaggia Eurinomia*, et à celle des Forzati d'Arezzo, sous celui de la *Confusa*. Elle a publié un volume de poésies, sous le titre de *Serto Poetico*, Arezzo, 1694 et 1697, in-4°. Ce recueil, dédié à la grande-duchesse de Toscane, Béatrix de Bavière, contient des odes, des sonnets, des églogues, des madrigaux, etc. L'auteur, qui mourut dans sa patrie, le 4 mai 1724, appartenait à presque toutes les académies d'Italie. Ses autres productions sont éparses dans divers recueils, tels que ceux des *Rimatrici viventi*, publiés par Recanati, Venise, 1716 in-8°.; des *Rimatrici d'ogni secolo*, par la comtesse Bergali, Venise, 1716, in-12., etc. Ce dernier recueil ne contient d'elle qu'une ode et deux sonnets; on trouve dans l'autre six de ses sonnets, tous sur des sujets de piété. G—É.

AZZO (ALBERTO), seigneur de Canossa, feudataire de l'évêque de Reggio, construisit sur le rocher de

Canossa une forteresse presque inexpugnable, où il donna un refuge à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, et depuis femme d'Othon Ier. (*V.* ADÉLAIDE.) Il y fut assiégé par Bérenger II en 956. Ludolfe, fils d'Othon, vint le délivrer. Cet empereur, pour le récompenser, lui donna, en 962, les villes de Reggio et de Modène, et l'éleva au rang de marquis. Il paraît qu'il vivait encore en 978. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde. Deux branches collatérales de cette illustre et antique maison subsistaient encore le siècle dernier, l'une à Vérone, l'autre à Reggio de Modène. Cette dernière s'est éteinte dans la personne de Catherine Canossa, mariée en 1753 au comte Christofano Torelli, de la famille des comtes de Guastalla, et morte le 19 mars 1783. Elle et son époux se signalèrent par leur munificence et leur charité lors de la grande inondation du Pô, en novembre 1765; ils recueillirent dans Guastalla tous les habitants de la rive droite, dont les demeures étaient submergées; ils les logèrent et les nourrirent jusqu'à ce que les eaux fussent retirées. S. S—I.

AZZOGUIDI (TADDEO), Bolonais chef du parti de l'échiquier, et l'homme le plus considéré de Bologne, fit recouvrer la liberté à sa patrie le 20 mars 1376, et, en chassant les troupes de l'Église qui occupaient cette ville et ses forteresses, il déploya autant de modération et de générosité que de prudence et de courage; cependant lui-même fut exilé dès l'année suivante, pour avoir voulu étendre l'amnistie accordée aux rebelles jusqu'aux Pepoli, qui avaient été autrefois seigneurs de Bologne.

S. S—I.

AZZOGUIDI (VALÈRE-FÉLIX), Bolonais qui florissait vers le commencement du 18e. siècle, a publié les deux ouvrages suivants: I. *De origine et vetustate civitatis Bononiæ, regum priscæ Etruscorum sedis, chronologica disquisitio*, Bologne, 1716, in-4°.: il prétend y démontrer que l'origine de Bologne est plus ancienne de sept siècles que celle de Rome; II. *Chronologica et apologetica dissertatio super quæstiones in sacræ Genesis historiam excitatas*, etc., Bologne, 1720, in-4°. Dans cette dissertation, dont on trouve un extrait dans les *Acta eruditorum*, de Leipzig, année 1721, page 246, l'auteur cherche à fixer les années précises de la naissance et de la mort des premiers pères et patriarches nommés dans la *Genèse*, en appuyant ses assertions et ses preuves sur le texte sacré de la Vulgate, et en soutenant la leçon de ce même texte. — Entre plusieurs autres littérateurs qui ont porté le même nom, l'on distingue les deux suivants: Pierre AZZOGUIDI, Bolonais, chanoine de St-Pétrone, en 1475, écrivit en vers une *Vie de Ste. Catherine de Bologne.* Le *Livre de la canonisation de cette Sainte*, Rome, 1679, in-fol., nous apprend que cette vie est imprimée. — Antoine-Marie AZZOGUIDI, mineur conventuel de l'ordre de St.-François, né à Bologne en 1697, et mort en 1770, se distingua dans la prédication, et fut bibliothécaire de son couvent. Il fit paraître, en 1757, les sermons de S. Antoine de Padoue, sur les Psaumes, d'après un manuscrit autographe, avec une préface et des notes; il y joignit l'histoire de la vie et des miracles du saint, écrite par Sicco Polentone. Le volume est intitulé: *Sancti Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, sermones in Psalmos ex autographo nunc primum in lucem editi*, etc. Bologne 1757, in-4°. G—É.

AZZOLINI (DÉCIUS), surnommé

le jeune, pour le distinguer du cardinal Décius Azzolini, son parent, qui mourut en 1587, naquit à Fermo, le 11 avril 1623, fut aussi nommé cardinal, le 2 mars 1654, et mourut à Rome en 1689. Il publia, en italien, des réglements pour la tenue du conclave, qui furent ensuite traduits en latin, sous le titre suivant: *Aphorismi politici, quæ in conclavi observanda habeat cardinalis pontificium axioma ambiens, hujusque desideriis favens. Opus incomparabile, ex italico in latinum translatum à Joachimo Henningio*, Osnabrugh, 1691, in-4°. Il eut du talent pour la poésie, comme le prouve une *canzone*, imprimée d'abord dans les recueils du temps, et réimprimée, par Crescimbeni, dans le tome IV de son *Histoire de la Poésie vulgaire*. Muratori lui a aussi donné le titre d'excellent poète, dans sa *Vie du poète François Lemene*, dont le cardinal Azzolini fut un des principaux protecteurs. G—É.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo, d'une famille noble, fut un des poètes italiens les plus distingués du 17e. siècle; il était neveu du cardinal Décius Azzolini, dit *le vieux*, et oncle de l'autre cardinal du même nom, qui est l'objet de l'article précédent. Il embrassa comme eux la carrière ecclésiastique; Urbain VIII le nomma son secrétaire et le fit conseiller d'état. Le talent et le zèle qu'il déploya dans ces deux places engagèrent le pontife à lui donner, en 1630, l'évêché de Ripa Transona, et celui de Narni, en 1632; il allait l'élever au cardinalat, quand une mort prématurée l'enleva, au mois de novembre de la même année. On a de lui: I. *Stanze nelle nozze di Taddeo Barberini, e di D. Anna Colonna*, Rome, 1629, in-8°.; II. *Satira contro la lussuria*, imprimée dans un choix de poésies italiennes, Venise, 1686, in-8°. Crescimbeni, dans son *Histoire de la Poésie vulgaire*, et Bianchini, dans son *Traité de la Satire italienne*, mettent l'auteur au rang des poètes satiriques les plus célèbres qui ont écrit dans le genre sérieux. Cette satire, où il y a en effet des beautés, parmi beaucoup de défauts qui tiennent au mauvais style de ce temps-là, est sous la forme d'un dialogue entre Apollon et l'auteur. Le poète et le dieu sont du même avis sur le vice qu'ils attaquent, et le sujet est si fertile que la pièce est de neuf cents vers. Les stances d'Azzolini, sur les noces de Taddée Barberini, se trouvent dans le même recueil. Ses autres productions, que l'on dit fort nombreuses, sont restées manuscrites, et sont conservées dans différentes bibliothèques d'Italie. G—É.

B

BAAN (JEAN DE), peintre, naquit à Harlem, le 20 février 1633. Privé, dès l'enfance, de son père et de sa mère, il fut élevé par son oncle Piemans, peintre peu connu. Baan qui avait annoncé pour les arts un goût très-vif, étudia sous Jacques de Backer, lorsqu'il eut perdu Piemans, et, à dix-huit ans, il s'adonna au portrait, prenant pour modèle Van Dyck. En 1660, il se rendit à la Haye, où il peignit plusieurs personnages de la cour. Le mérite de ses ouvrages le fit appeler en Angleterre, où il donna de la jalousie au peintre Lely. Il retourna ensuite en Hollande, et envoya son portrait au grand-duc de Toscane, qui le lui paya, et le fit placer dans sa galerie,

parmi ceux des peintres célèbres. Mandé à Utrecht par Louis XIV, alors maître d'une partie de la Hollande, et qui voulait avoir son portrait de sa main, il s'en excusa, et le monarque français sut apprécier les motifs de son refus. Baan refusa aussi le titre de premier peintre de l'électeur de Brandebourg, et une pension de 6,000 florins. L'amour de la tranquillité lui fit proposer, pour cette place honorable, Jean van Swel, son neveu, et le plus habile de ses élèves. Parmi les nombreux portraits de personnages distingués que Baan fit ensuite, on remarque ceux du prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, et de son frère le duc d'Yorck. Cet artiste, qui faisait un noble emploi de la fortune qu'il devait à ses talents, qui tenait table ouverte pour ses amis et surtout pour ses confrères, aurait dû être respecté par l'envie : il ne le fut point. Le premier peintre de la cour de Frise avait vu avec peine que de Baan fût venu faire des portraits dans cette contrée : il le suivit secrètement à la Haye, et attenta deux fois à ses jours. De Baan fut d'abord sauvé par son chien qui le suivait partout, et ensuite par un ami qui entra chez lui au moment où l'assassin avait déjà le poignard levé sur lui. Dans une autre circonstance, de Baan ne put échapper à ses ennemis qu'en perdant un doigt de la main droite. En 1692, on répandit le bruit qu'il avait perdu la vue; pour prouver la fausseté de ce bruit, il fit le portrait du prince d'Anspach-Brandebourg. Baan mourut à la Haye, en 1702. La plupart de ses portraits sont en Hollande. Celui du prince de Nassau-Ziégen, que le roi de Prusse acquit de la fille de Baan, est regardé comme son chef-d'œuvre. Il fut père de huit enfants; Jacques de Baan, qui, ayant suivi la même carrière, y avait déjà obtenu de grands succès, mourut à Rome, en 1700, âgé seulement de vingt-sept ans. D—T.

BAARDT (Pierre), médecin et poète flamand du 17e. siècle, a laissé deux poëmes, dont l'un, intitule le *Triton de Frise*, qu'il composa à l'occasion de la prise d'Olinda, capitale du Fernambouc, et l'autre, l'*Agriculture pratique de Frise*; ce dernier est estimé, et il a été comparé par quelques personnes aux *Géorgiques* de Virgile; d'autres n'ont regardé cet ouvrage, écrit en patois frison, que comme un travestissement ridicule du poète latin. Baardt a encore publié un volume sur la morale. Prosper Marchand accuse Baardt d'avoir, dans son *Nebulo nebulonum*, 1645, in-8°., copié infidèlement et sans le citer, l'ouvrage de Murner, portant le même titre. — Baardt (Arnold), jurisconsulte à Bruxelles, dans le 16e. siècle, a laissé quelques dissertations sur la jurisprudence, imprimées à Cologne. K.

BAASA, fils d'Ahias, de la tribu d'Issachar, était général des armées de Nadab, roi d'Israël. Après avoir tué ce prince en trahison, au siége de Gébéthon, il usurpa le trône. Le premier usage qu'il fit de sa puissance, fut d'exterminer toute la race de Jéroboam, afin de n'avoir aucun compétiteur qui pût lui disputer la couronne. Il imita néanmoins les impiétés qui avaient attiré cette terrible vengeance du ciel sur la malheureuse famille qu'il remplaçait. Le prophète Jéhu, chargé, par le Seigneur, d'aller lui reprocher son idolâtrie, lui annonça que sa postérité subirait le même sort que celle de Jéroboam; que ses descendants seraient dévorés par les chiens dans les villes, et que, dans les campagnes, ils deviendraient la proie des oiseaux. Cette menace, au lieu de

le faire rentrer en lui-même, le rendit furieux, et il déchargea sa colère sur le prophète qu'il fit aussitôt périr. Baasa fut toujours en guerre avec Asa, roi de Juda, qu'il chercha à bloquer dans son royaume, en construisant la forteresse de Rama; mais Bénadab, roi de Syrie, ayant été appelé au secours d'Asa, fit une puissante diversion, et conquit tout le pays occupé par la tribu de Nephtali. Dès-lors, Rama fut détruite de fond en comble par le roi de Juda. Baasa avait fait de Thersa la capitale de son royaume. Son règne fut de vingt-quatre ans. Il mourut environ l'an 926 av. J.-C. Son fils Ela lui succéda. T—D.

BAAZIUS (Jean), évêque suédois, naquit en 1581. Ayant fait de bonnes études en Allemagne, il fut appelé à professer la théologie en Suède, et il s'éleva ensuite successivement à la dignité d'archidiacre, et à celle d'évêque de Wexiœ. La douceur de son caractère et la modération de ses principes le firent estimer autant que ses connaissances. Il mourut en 1649. Entre les ouvrages qu'il publia, il faut remarquer l'*Histoire ecclésiastique de Suède*, qu'il fit imprimer à Linkœping, en 1642, in-4°., par ordre du gouvernement, pendant la minorité de Christine, sous le titre d'*Inventarium ecclesiæ Sueco-Gothorum*, etc. Cette histoire, qui s'étend depuis les anciens temps jusqu'à l'année 1642, a du mérite, surtout pour les époques plus modernes, quoiqu'elle ait été surpassée par les ouvrages sur le même sujet, publiés depuis par OErnhielm et Celsius. L'évêque Baazius eut trois fils, qui se distinguèrent. — Jean devint archevêque d'Upsal. — Eric, anobli sous le nom de *Leionhielm*, se fit connaître avantageusement dans la carrière des armes. — Benoît, anobli sous le nom d'*Ekeschild*, fut instituteur du prince Charles Gustave, depuis roi de Suède, et composa en latin plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire. C—AU.

BABA, sectaire turk, parut dans la ville d'Amasée, l'an 638 de l'hégire, 1240 de J.-C., exigeant de ceux qui croyaient en lui, cette profession de foi: « Il n'y a qu'un Dieu, et Baba est l'en» voyé de Dieu. » Les mahométans firent d'abord de vains efforts pour s'emparer de cet ennemi de leur croyance. Ses sectateurs étaient si nombreux qu'il se vit bientôt en état de lever une nombreuse armée, dont il se servit pour ravager une grande partie de la Natolie; mais les mahométans, aidés par les Francs, le combattirent avec vigueur, le mirent en déroute, et parvinrent enfin à anéantir sa secte. D—T.

BABEK (Khorremy, ou Harramy), célèbre imposteur, parut en Perse vers la fin du 2e. siècle de l'hégire, et fut le chef d'une secte, dont l'histoire et les dogmes nous sont peu connus. Il paraît cependant que sa doctrine se composait de nouveaux principes sur la transmigration des ames, et de quelques erreurs puisées dans le magisme, et dans la secte des Ismaëly, et qu'elle avait pour base le libertinage et l'impiété; c'est ce qu'indique le surnom de *khorremy* ou *harramy*, donné à Babek. La signification de ces deux mots n'est pas la même, et dépend de la manière dont on les écrit. Si l'on adopte le mot *khorremy*, il désigne un homme livré aux plaisirs des sens. La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'il fut donné à Babek, parce qu'on appelait sa religion *khorrem-dyn*, religion de plaisir; ces deux mots sont persans. La seconde épithète *harramy* est un mot arabe qui signifie *voleur*, *criminel*. Cette courte disgression fait connaître

que la licence ou le meurtre était au nombre des principes de cette secte abominable ; et il est bien rare qu'un libertinage effréné ne soit point suivi du crime. Quelqu'absurde que fût la doctrine de cet imposteur, comme elle favorisait les passions, elle trouva un grand nombre de partisans en Azerbaïdjan, en Arménie et dans toute la Perse. Babek la soutint et la propagea les armes à la main, résista pendant vingt ans aux généraux des khalyfes, entretint des correspondances avec les empereurs grecs, et jeta la terreur jusque dans Baghdâd, siége du khalyfat. Enfin, il fut vaincu, poursuivi et pris par force, selon quelques auteurs, et par ruse, selon d'autres, l'an 222 de l'hégire (837 de J.-C.), et conduit à Baghdâd avec un de ses frères, ses dix-sept enfants, et 3300 de ses prosélytes. Le jour de son entrée dans cette ville fut un jour de fête publique. Le peuple, à peine revenu de sa frayeur, s'abandonna à tous les excès de la joie. Le khalyfe Motassem, alors régnant, avait promis 50,000 ducats à celui qui le tuerait, et le double à celui qui le lui livrerait vivant. Lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il lui fit couper les bras et les jambes, et son cadavre, ainsi mutilé, resta plusieurs jours exposé sur la place publique. La mort de Babek désunit son parti, mais ne l'anéantit point. Plusieurs de ses partisans passèrent sur le territoire grec ; le reste se dispersa dans l'empire musulman, et se confondit ensuite avec les différentes sectes nées dans l'islamisme. Reïske dit, dans ses notes sur Aboûl-Fédâ (tom. II, p. 686), que cette secte fut surnommée *Mohammarah* (*rouge*), ou parce que ses partisans portaient des vêtements de cette couleur, ou parce qu'ils gratifiaient les musulmans de l'épithète d'*ane* (*hamvr*). Le même orientaliste ajoute à cette remarque un passage d'un auteur arabe qu'il croit regarder les *Babeky*, et d'après lequel la secte de Babek aurait paru, la première fois, en 162 de l'hégire (778 de J.-C), dans le Thabaristan ; la seconde en 181 (797), dans le Djordjan ; et la troisième fois en 218 (833) dans le Djebâl. Cette remarque et la citation dont elle est suivie pourraient donner lieu à la critique de s'exercer, si l'étendue de cet article le permettait ; mais nous ne devons présenter que les faits les plus importants, et si Babek n'a point été le fondateur de sa secte, comme il l'a propagée avec le plus de succès et d'éclat, c'est de lui seul que nous avons dû nous occuper. J—N.

BABEUF (François-Noel), né à St.-Quentin, d'un ancien militaire, fut, dans sa jeunesse, laquais, clerc, commissaire à terrier, condamné aux fers comme faussaire, et, dès le commencement de la révolution, s'en montra l'un des plus chauds partisans. Nommé administrateur du district de Montdidier, il fut accusé d'un faux, mis en prison, s'échappa, et vint se cacher à Paris, où il publia un pamphlet contre les jacobins, intitulé : *Du système de dépopulation*, ou *la Vie et les Crimes de Carrier*, 1 vol. in-8°. Changeant bientôt de système, il rédigea un journal incendiaire, intitulé : *le Tribun du Peuple*, par *Gracchus Babeuf*, écrivit tour à tour pour et contre les jacobins, et fut arrêté plusieurs fois, comme voulant avilir la représentation nationale. De retour dans la capitale, après l'organisation de la constitution de l'an 3 de la république (1795), il reprit son journal, y poussa jusqu'à la frénésie les principes de la démagogie, et fut accusé d'avoir tramé un complot contre le gouvernement directorial. Condamné à mort, en 1797, par la haute cour

nationale, assemblée à Vendôme pour le juger ainsi que ses complices, il voulut prévenir l'exécution de ce jugement; mais les coups de stylet qu'il se donna ne furent pas mortels, et il fut exécuté le 25 mai 1797. Les débats de son procès forment 6 vol. in-8°. L'ouvrage publié en 1790, sous le titre de *Cadastre perpétuel*, est de MM. Audifred et Barbeuf. N—L.

BABIN (François), professeur, doyen de la faculté de théologie, et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, où il était né, le 6 décembre 1651, mourut le 19 du même mois, 1734. M. Poncet de la rivière, son évêque, lui procura le prieuré de Pommier-Aigre, et une pension de 2,000 fr. sur l'abbaye de St.-Florentz-le-Saumur, et le chargea de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia 18 volumes qui roulent sur les sacrements, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices, etc. Cet ouvrage méthodique, d'un style simple et clair, a eu beaucoup de cours. Babin était consulté de tous côtés sur les matières ecclésiastiques. Il avait publié, en 1679, une *Relation* de ce qui s'était passé dans l'université d'Angers, au sujet du *jansénisme* et du *cartésianisme*. L'auteur n'y est point favorable aux jansénistes, mais l'ouvrage renferme des pièces intéressantes. Vautier, chanoine d'Angers, ajouta un 19e. vol. sur les états, au travail de Babin, et Audebois de la Chalinière, grand-pénitencier de la même ville (mort en 1759), 3 nouveaux volumes sur la grâce, qui excitèrent de vives réclamations, tant pour la partie historique que pour la partie dogmatique, dont les disciples de S. Augustin se trouvèrent offensés. L'abbé Cotelle de la Blandinière, ancien curé de Soulaines, en Anjou, et second supérieur des prêtres du Mont-Valérien (mort en 1795), fut chargé par l'assemblée du clergé, avec une pension de cent pistoles, de continuer les *Conférences d'Angers*, dont il publia dix nouveaux volumes. On lui reproche de s'y être montré trop favorable aux casuistes relâchés, et trop partisan de la domination épiscopale. Il fut vivement attaqué sur cette partie par le savant Maultrot, dans l'ouvrage intitulé : *Défense du second ordre*, etc., 1787, 3 vol. in-12. Le travail de ces différents auteurs a été réuni en 24 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus généralement répandu qu'on ait en ce genre. Il faut y joindre celui de Chatisel de la Néronière, prieur de Magny, en Anjou, intitulé : *Traité du pouvoir des évêques de France, sur les empêchements du mariage, pour servir de supplément à la nouvelle édition des Conférences d'Angers*, dédié à Pie VI, Avignon, 1782. L'auteur y soutient que les évêques, en aucun temps, n'ont dispensé, de droit commun, des empêchements du mariage, et qu'ils ne peuvent s'en attribuer le pouvoir. Il a été réfuté par M. Maultrot, dans une *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*, Paris, 1789, in-12. T—D.

BABINGTON (Gervais), évêque anglais du 16e. siècle. Après avoir étudié à Cambridge, il entra dans les ordres, et fut successivement chapelain de Henri, comte de Pembroke, évêque de Landaff, en 1591, puis évêque d'Exeter et de Worcester. Il réunissait une piété solide à beaucoup de savoir, et prêchait, dit-on, d'une manière très-pathétique. Ses œuvres, publiées en 1615, in-4°., et réimprimées en 1637, in-fol., contiennent des *Remarques sur le Pentateuque*; une *Exposition du Symbole*, *des Com-*

mandements de Dieu et de l'Oraison dominicale; une *Conférence entre la faiblesse humaine et la religion*, et trois Sermons. Ces ouvrages, écrits dans le style pédantesque du temps, sont peu estimés sous le rapport littéraire. Babington mourut le 17 mai 1610. S—D.

BABINGTON (ANTOINE). *Voy.* ÉLISABETH, reine d'Angleterre, et MARIE STUART.

BABINOT (ALBERT), né dans le Poitou, fut un des premiers disciples de Calvin dans cette province. Il était lecteur en droit à l'université de Poitiers. La Monnoye rapporte, d'après Florimond de Raimond, que Babinot donnait ses leçons dans une salle nommée la *Ministrerie*, et que de-là on l'appelait *M. le Ministre*; il ajoute que ce fut ce qui fit penser Calvin à donner le nom de *Ministres* aux pasteurs de son église. Comme il est facile de trouver à ce nom une étymologie plus naturelle, on peut rejeter celle-ci sans scrupule. Babinot est auteur d'un ouvrage intitulé : *la Christiade*, contenant plusieurs sonnets chrétiens, avec quelques odes et cantiques, Poitiers, 1560, in-8°., dans lequel on aperçoit son penchant pour les opinions nouvelles. Il mourut dans un état si pauvre, qu'il était obligé, dit-on, pour subsister, de *vendre des caques de harengs*. W—s.

BABON, seigneur d'Abensberg et de Rohr, bourgrave de Ratisbonne, vivait du temps de l'empereur Henri II. Ce monarque invita un jour à une chasse tous les gentilshommes qui se trouvaient à Ratisbonne, en leur recommandant de ne pas amener une suite considérable. Babon qui avait, selon les uns, trente, et, selon les autres, trente-deux fils et huit filles, s'en fit accompagner au rendez-vous : l'empereur lui ayant fait des reproches sur le grand nombre de ses gens : « Ce sont » mes fils, répondit Babon, et chacun » d'eux n'a avec lui qu'un domestique. » L'empereur, charmé de leur force et de leur adresse, les retint à sa cour et les dota richement : ils ont été la tige de beaucoup de maisons nobles en Allemagne, telles que celles des comtes d'Abensberg et des comtes de France, mais la plupart sont éteintes aujourd'hui. Babon mourut en 1030. G—T.

BABOUR, ou BABR (ZEHYR-ÊDDYN MOHAMMED). Cet arrière petit-fils de Tamerlan, digne héritier d'une partie des immenses conquêtes de son aïeul, occupe une place importante dans les annales de l'Asie. Ses opérations militaires et politiques, moins brillantes que solides et durables, mériteraient d'exercer la plume d'un habile écrivain européen, et nous regrettons d'être réduits à n'en tracer ici qu'une faible et rapide esquisse. Babour naquit à Indidjah, le 6 de mohharrem 888 (14 février 1483). Omer Cheykh, son père, régnait sur les provinces situées entre Samarcande et l'Indus; les deux principales villes de ce royaume, formé d'une partie des débris des conquêtes de Tymour (Tamerlan), étaient Indidjah et Ferghanah. Le jeune prince montra des dispositions si extraordinaires et si prématurées, que, dès l'âge de 12 ans, il fut chargé du gouvernement d'Indidjah. Son père étant mort le 4 ramadhân, 899 (9 juin 1494), il fut proclamé par les grands, et d'un aveu unanime, souverain de l'empire moghol, dans la Tâtarie occidentale et dans le Koraçan. Nous suivons ici l'opinion de Férichtah, relativement à la date de cette inauguration, qui, selon le *Tarykhi montekheb lubâb*, n'eut lieu qu'en 901. Ce fut alors qu'il prit le titre de *Zehyr éd-dyn* (protecteur de la reli-

gion). Dès-lors, il conçut le projet, comme il nous l'apprend lui-même dans ses *Commentaires*, de conquérir l'Hindoustan; il fit même quelques tentatives; mais, parmi les frères de son père, plusieurs voulurent profiter de la jeunesse et de l'inexpérience de leur neveu pour s'emparer de ses états. A peine eut-il exterminé ces injustes agresseurs, que les rois de Kachgar et de Khoten, descendants, comme lui, de Tymour, lui tombèrent sur les bras. Après avoir repoussé avec avantage ces différentes attaques, il voulut prendre l'offensive, et marcha sur Samarcande. Cette ville ne tarda pas à capituler, afin de se soustraire aux horreurs du pillage. Les soldats de Babour, irrités de se voir privés d'une si belle proie, l'abandonnèrent; la ville nouvellement soumise se révolta, et le vainqueur se trouva réduit aux dernières extrémités. Secondé d'une poignée de braves, il recouvra ses états, envahis en son absence, et se ressaisit de Samarcande, en 906 (1500-1501), autant par la ruse que par la force de ses armes; car il joignait l'astuce à la bravoure. Nous ne devons même pas dissimuler qu'on pourrait lui reprocher de la perfidie; nous citerons pour preuve sa conduite à l'égard du roi de Kandoz, qui l'avait accueilli avec empressement, et qu'il paya de ses bons offices, en provoquant une insurrection dans la capitale même de ce petit souverain, qui fut obligé d'abandonner ses états pour sauver ses jours. Babour s'en empara, et poursuivit sa marche vers le Kaboulistan, qu'il eut aussi bientôt rangé sous son obéissance. En 910 (1504-5), une conduite bien différente de celle qu'il avait tenue à l'égard du roi de Kandoz, lui valut l'acquisition du Candahar. En 913 (1507-8), au moment de livrer bataille à des rebelles du Kaboul, il s'élança en avant de son armée, défiant les plus braves de ses ennemis à un combat singulier. Cinq officiers supérieurs se présentèrent, et mordirent successivement la poussière. Leur armée, pénétrée d'admiration et de terreur, refusa de combattre, et mit bas les armes. La conquête du Kaboulistan et du Candahar procurait à Babour des renseignements fréquents et exacts sur l'état de l'Hindoustan, et lui facilitait même l'accès de cette contrée. Il prit la résolution d'en profiter. Les troubles survenus dans la cour de Déhly, pendant le règne du faible Ibrâhym Lody, étaient très-favorables pour l'exécution de ce grand projet, formé depuis long-temps; mais dont Babour ne s'occupa sérieusement qu'en 924 (1518). A cette époque, il lui naquit un fils, qu'il nomma *Hindol*, comme un heureux présage de la conquête de l'Hindoustan, dit Férichtah. En 925, il passa l'Attock (c'est un des noms de l'Indus); mais il fut bientôt obligé de revenir sur ses pas, pour calmer des séditions qui avaient éclaté dans ses états en son absence. Le 1er. rabyi, 932 (16 décembre 1525), Babour, suivi seulement de dix mille cavaliers d'élite, passa l'Indus, dans l'intention d'attaquer le monarque au centre de ses états. Quelques officiers de ce dernier firent mine de lui résister, dans le Pendjâb; mais ils n'attendirent pas même l'arrivée des Moghols. Le conquérant n'éprouva donc qu'une bien faible résistance; il poursuivit sa marche victorieuse jusqu'aux environs de Déhly. Un de ses postes avancés s'étant emparé d'un grand nombre de prisonniers, Babour eut la cruauté de les faire tous égorger, afin de répandre la terreur parmi les Indiens. Ensuite, il alla camper dans la plaine de Pannibet, où devait se décider le sort de l'Hindoustan. Le 7 redjeb 932 (27

avril 1526), les deux armées se trouvèrent en présence. Babour rangea ses dix mille hommes sur deux lignes, formant quatre divisions, munies chacune d'un corps de réserve : il avait eu soin de faire amarrer ses pièces de canon les unes avec les autres, pour qu'elles ne fussent pas démontées par les éléphants. Pour Ibrahym, qui n'avait aucune idée de l'art de la guerre, il n'adopta aucun ordre de bataille : plein de confiance dans ses cent mille combattants et ses mille éléphants, il espérait écraser les Moghols par le nombre seul de ses troupes ; mais leur déroute fut complète, et le malheureux Ibrahym, plus brave qu'expérimenté, se fit tuer dans l'action. Le mardi 12 redjeb, le vainqueur fit son entrée triomphante dans Déhly. Le prône fut fait en son nom, par le *ssedr*, ou pontife, Zein êd-dyn. Il ne garda pas pour lui une seule pièce d'or du trésor impérial ; une partie fut distribuée à l'armée ; il envoya l'autre à ses sujets du Kaboul et de Samarcande. Il se rendit peu de jours après (le 21 redjeb) à Agrah ; cette capitale ouvrit ses portes et se soumit. La prise de ces deux villes importantes, et la mort du monarque indien ne suffisaient pas pour assurer à Babour la paisible possession de son nouveau royaume. Continuellement occupé à réduire des factieux, ou à étouffer des factions naissantes, il passa dans de continuelles agitations les cinq années qui s'écoulèrent entre la conquête de l'Inde et sa mort très-prématurée. Nous ignorons si ce furent les fatigues ou quelque breuvage perfide qui le conduisirent au tombeau, dans la quarante-neuvième année de son âge ; mais nous savons qu'à la suite d'une maladie, qui fit de rapides progrès, « arriva pour lui » le moment de répondre : *me voilà*, » à l'interpellation du Très-Haut. Le 6 » de djomady 1er. 937 (28 décembre » 1530), l'aigle du souffle de ce monar» que, modèle de piété, s'envola dans » les jardins délicieux du paradis. » Il laissa quatre fils et trois filles : l'aîné, nommé *Humayoun*, lui succéda. A de grands talents politiques et militaires, Babour joignait le goût des lettres, et même des talents littéraires. Il composa lui-même, en langue moghole, la relation de ses conquêtes, et l'histoire de sa vie. Ces *Commentaires*, augmentés par Djihan-guyr, ont été traduits en persan par Abdoul-rahhym. (*Voy*. ce nom). Il a eu la gloire d'avoir fondé une dynastie qui a régné sur l'Hindoustan, pendant plus de deux siècles et demi. Cette dynastie, illustrée par des souverains justement célèbres, tels que Akbar et Aureng-Zeyb, vient d'être anéantie dans la personne de l'infortuné Chah-Aâlem. (*V*. ce nom.) L—s.

BABRIUS, que d'autres nomment Babrias, avait mis en vers choriambes grecs les *Fables d'Ésope* ; sa collection, divisée en dix livres, suivant Suidas, ou en deux seulement, comme le dit Aviénus, fut extrêmement répandue, et fit tomber toutes les précédentes. Elle méritait ce succès, à en juger par les fragments que Suidas nous en a conservés : ses fables, mises en prose sous le Bas-Empire, sont le fonds de la plupart des collections qui portent le nom d'Ésope ; et ces paraphrases, écrites d'un style barbare, nous ont fait perdre l'original. Il paraît certain que Babrius vivait avant Phèdre ; Tyrwhitt croit qu'il florissait un peu avant Auguste, et M. Coray ne balance pas, d'après l'élégance de ses vers, à le reculer jusqu'à l'époque de Bion et Moschus, vers l'an 130 av. J.-C. Tyrwhitt, savant anglais, a donné une excellente dissertation sur Babrius

et sur ses Fables, Londres, 1776, in-8°., que M. Harles a fait réimprimer à Erlang, 1785, in-8°. M. Coray, dans son excellente édition d'*Esope*, Paris, 1810, in-8°., a mis au bas de chaque fable les fragments de Babrius qu'il a pu recueillir. C—R.

BABUR. *Voy*. BABOUR.

BABYLAS (S.), évêque d'Antioche, succéda à Zébin, vers 237 ou 38, et gouverna cette église pendant treize ans, avec autant de zèle que de vertu. On dit que l'empereur Philippe, qui faisait profession du christianisme, s'étant présenté à l'église la veille de Pâques, S. Babylas s'avança sur le seuil de la porte, lui en refusa l'entrée, jusqu'à ce qu'il se fût mis au rang des pénitents, pour expier le meurtre de Gordien, dont il s'était rendu coupable, et que l'empereur obéit. S. Chrysostôme rapporte ce fait, sans élever le moindre doute sur son authenticité; mais Eusèbe n'en parle que comme d'un bruit qu'on racontait de son temps, et qu'il n'avait trouvé écrit nulle part. Environ six ans après, S. Babylas fut mis en prison, chargé de chaînes, par ordre de l'empereur Dèce, et mourut des mauvais traitements qu'on lui fit essuyer en 251. Il voulut être enterré avec ses chaînes, qu'il regardait comme l'instrument de son triomphe. Un siècle après, le César Gallus fit transporter ses reliques, d'Antioche, dans le bourg de Daphné, à deux lieues de cette ville, y éleva une église sous son invocation, à côté du temple d'Apollon. Le voisinage du martyr fit cesser, dit-on, les oracles du dieu, auquel Julien-l'Apostat entreprit, en 362, de rendre la parole. Il n'épargna ni les victimes, ni les libations pour en tirer quelque réponse favorable sur son expédition de Perse. Le dieu, après être resté long-temps insensible aux prières et aux sacrifices de l'empereur, rompit enfin le silence, pour le rejeter sur les corps des chrétiens qui environnaient son temple. Comme ce silence datait surtout de la translation en ce lieu, des reliques de S. Babylas, Julien ordonna aux Galiléens de retirer les cendres et les ossements du S. Patriarche. La piété des fidèles donna, à cette nouvelle translation, l'appareil d'une pompe triomphale. La châsse qui renfermait les reliques du Saint était portée sur un char; les prêtres chantaient, pendant tout le chemin, les endroits des psaumes qui peignent l'impuissance des idoles, et le peuple faisait, à chaque verset, retentir l'air de ce refrain : « Que tous » ceux qui adorent les ouvrages de la » main des hommes, et qui se glori- » fient en leurs faux dieux, soient cou- » verts de confusion. » La nuit suivante, la foudre du ciel tomba sur le temple d'Apollon, réduisit en cendres l'autel et le dieu qui y était adoré, et ne laissa subsister que les murs, dont les débris attestèrent long-temps la vengeance céleste. Julien, furieux, fit tourmenter les prêtres de l'idole, pour savoir si ce désastre venait de leur négligence ou de la vengeance des chrétiens; mais les prêtres et tous les habitants des environs déclarèrent qu'ils avaient vu tomber la foudre du ciel. Ce prince n'osa rétablir ni l'idole, ni le temple, de peur d'attirer la foudre céleste sur sa personne. Il se promettait de décharger toute sa colère sur les chrétiens, au retour de son expédition, où il périt. Les reliques de S. Babylas furent depuis transférées au-delà de l'Oronte, où S. Flavien bâtit une église en son honneur, et institua une fête solennelle. Ce fut à cette occasion que S. Chrysostôme prononça un de ces discours qui ont rendu son nom si célèbre. Il composa même une histoire de S. Babylas. Le judicieux Tille-

mont avoue que l'histoire de S. Babylas est sujette à de grandes difficultés. Bayle n'a pas manqué de les faire valoir. On peut voir, à ce sujet, une dissertation du P. Merlin dans le *Journal de Trévoux*, de juin 1737. T—D.

BACCALAR Y SANNA. *Voy.* St.-Philippe (marquis de).

BACCELLI (Jérôme), d'une famille noble de Florence, naquit en 1514 ou 1515. Il joignit à l'étude de la littérature celle de la médecine, et y devint très-habile. Son mérite littéraire le fit recevoir dans l'académie florentine; il y récita, selon l'usage de cette académie, plusieurs leçons, et en fut créé consul en 1552. Il mourut à Florence en 1581. Il a laissé une traduction italienne de l'*Odyssée*, publiée après sa mort par son frère Baccio Baccelli, sous ce titre: L'*Odissea di Omero, tradotta in volgar fiorentino*, Florence, 1582, in-8°. Cette traduction, qui est en vers *sciolti*, libres ou non rimés, est dédiée, par l'éditeur, au grand-duc de Toscane, François Ier. L'épître dédicatoire nous apprend que Baccelli, surpris par la mort, ne put mettre la dernière main à cette traduction; qu'il avait reçu ordre du grand-duc de traduire aussi l'*Iliade*, mais qu'il n'en avait pas encore achevé le 7e. livre lorsqu'il mourut. Baccio dédia au même grand-duc ce commencement de traduction de l'*Iliade*, mais ne le fit point imprimer. Cette dédicace et les premiers vers de la traduction ont été insérés, par le docteur Lami, dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Riccardi*. On conserve, dans cette même bibliothèque, le manuscrit original des sept livres, et celui de l'*Odyssée* entière. Ce qu'on a prétendu dans une note du troisième volume de la *Bibliothèque des traducteurs* (*Bibliotheca de' Volgarizzatori*), que la traduction de l'*Iliade*, par notre Baccelli, existait entière en manuscrit dans la Bibliothèque vaticane, est dépourvu de tout fondement. G—é.

BACCETTI (Nicolas), florentin, naquit vers l'an 1567. Il prit l'habit dans l'ordre de Cîteaux, et fut successivement abbé de plusieurs couvents de cet ordre. Il le fut, entr'autres, de celui de la Miséricorde de Settimo, hors de Florence, dont il écrivit savamment l'histoire. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, en 1647. Son principal ouvrage est cette Histoire de l'abbaye de Settimo, publiée longtemps après sa mort, par le P. Malachie d'Inguimbert, de Carpentras, religieux du même ordre, théologien du grand-duc de Toscane, et depuis archevêque de Théodosie. Cette Histoire, remplie de recherches curieuses, et accompagnée de notes et d'une préface de l'éditeur, est intitulée: *Nicolai Baccetti, Florentini, ex ordine Cisterciensi abbatis, Septimianæ Historiæ lib. VII*, etc., Rome, 1724, in-fol. G—é.

BACCHANELLI, appelé aussi BACCANELCIUS (Jean), médecin, né à Reggio, et qui florissait dans le 16e. siècle, ne mérite les souvenirs de la postérité que pour deux ouvrages: I. *De consensu medicorum in curandis morbis libri quatuor*; II. *De consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber*, imprimés ensemble, Lutetiæ, 1554, in-16; Venetiis, 1558, in-8°., 1558, in-16; Lugduni, 1572, in-12. L'auteur y rapproche les sentences aphoristiques des anciens médecins grecs et arabes, sur les principaux points de pratique médicale; et, sous ce rapport, il a laissé une source assez précieuse et curieuse à consulter. C. et A.

BACCHIDÈS. *V.* Judas Macabée.

BACCHINI (Benoit), religieux

bénédictin, et l'un des plus savants littérateurs italiens de son temps, naquit de parents honnêtes, à San-Donino, dans le Parmesan, le 31 août 1651. Il étudia d'adord à Parme, sous les jésuites, prit ensuite l'habit de Saint-Benoît, et fit profession en 1668. De nouvelles études le rendirent très-savant dans toutes les parties de la théologie et de l'histoire ecclésiastique. La place qui lui fut donnée, de secrétaire de l'abbé de St-Benoît, à Ferrare, lui fournit l'occasion de passer successivement, avec cet abbé, à Venise, à Plaisance, à Pavie et à Parme; il se lia, dans toutes ces villes, avec les plus célèbres littérateurs. Ce fut aussi alors qu'il se livra avec succès à la prédication; mais, étant revenu à Parme, il obtint de quitter la chaire et le secrétariat, pour se donner tout entier à des études littéraires. Il apprit le grec et l'hébreu. Il commença, peu de temps après, un journal, devenu célèbre sous le titre *de' Letterati d'Italia*. Il ne put cependant se refuser à remplir dans son ordre, plusieurs emplois; mais, dans toutes ses fonctions et dans tous ses voyages, il ne perdait aucune occasion d'augmenter ses connaissances et ses relations avec les hommes célèbres dans les lettres. Lorsqu'il était à Modène, le duc le choisit pour son bibliothécaire; et ce fut Bacchini qui commença à mettre de l'ordre dans les manuscrits de cette nombreuse bibliothèque, où ils avaient été jusqu'alors entassés et confondus. Il mourut à Bologne le 1er. septembre 1721, le lendemain du jour où il avait atteint sa 70e. année. Il était de la plupart des académies italiennes, et prenait, dans celle des Arcades, le nom d'*Ereno Panormio*. Ses principaux ouvrages sont: I. *Giornale de' Litterati*, 9 vol. in-4°., les 5 premiers à Parme, de 1686 à 1690, les 4 autres à Modène, 1692, 1693, 1696 et 1697: il entreprit cet ouvrage à la prière et aux frais du P. Gaudence Roberti, de l'ordre des carmes, qui, de plus, lui fournissait tous les livres dont il avait besoin. Les sept premiers volumes furent faits ainsi, et ne portent point le nom de l'auteur; après la mort du P. Roberti, le libraire Capponi, de Modène, se chargea des dépenses du journal, mais il manqua bientôt aux engagements qu'il avait pris, et ce fut ce qui empêcha Bacchini de continuer ce travail. II. *De sistrorum figuris ac differentiâ.... ob sistri romani effigiem communicatam, dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°.: cette dissertation, qui ne fut d'abord tirée qu'à 50 exemplaires, a été réimprimée par Jacques Tollius, avec des notes et une dissertation nouvelle, Utrecht, 1696, in-4°.; Grævius l'a insérée dans le tome VI de son *Thesaurus antiquitatum romanarum*, p. 407. III. *Anonymi Dialogi tres: de constantiâ; de dignitate tuendâ; de amore erga rempublicam*, Modène, 1691, in-12; l'auteur n'a point mis son nom à ces trois dialogues; celui de l'éditeur est Jacques Cantello, géographe du duc de Modène: le P. Bacchini les écrivit pour se consoler, lorsqu'il fut obligé de quitter Parme, en 1690. IV. *Dell' Istoria del monastero di S. Benedetto di Polirone nello stato di Mantova, libri cinque*, Modène, 1696, in-4°.; cette histoire remonte à l'an 1007; l'auteur y donne dans le plus grand détail la vie de la célèbre comtesse Mathilde, bienfaitrice de ce monastère, et il finit à l'époque de sa mort, en 1115, la première partie, la seule qu'il ait publiée. Quelques vérités énoncées dans le premier volume, ayant déplu, dit le savant Mazzuchelli (*Scrittori italiani*, tom. III, p. 10), à quelques-uns de ces hommes qui

aiment à n'être pas détrompés, cela empêcha la seconde partie de paraître, mais elle s'est conservée en manuscrit. V. *De ecclesiasticæ hierarchiæ originibus dissertatio*, Modène, 1703, in-4°.: dans cette dissertation, remplie de savantes recherches, le P. Bacchini se propose, selon le même savant, de prouver que le gouvernement ecclésiastique fut anciennement réglé sur le modèle du gouvernement civil; c'est-à-dire, qu'on établit les métropoles de l'un dans celles de l'autre; le P. Niceron l'avait dit le premier, et le témoignage d'un savant aussi exact que Mazzuchelli semblerait confirmer cette opinion. Cependant, le système du P. Bacchini y est entièrement contraire. Il réfute, dans son premier chapitre, ceux qui ont soutenu que les apôtres placèrent les métropoles épiscopales dans les villes qui étaient métropoles du gouvernement civil. Il établit, dans le second, que les apôtres, croyant d'abord que c'était aux hébreux seulement qu'était destinée la prédication de l'Évangile, choisirent les villes d'Orient où se trouvait le plus grand nombre de juifs, pour y placer les principales églises, et que, dans leurs premières institutions, ils conformèrent la juridiction des évêques à celle des sanhédrins judaïques. L'auteur approfondit, dans ces deux chapitres, tout ce qui a rapport aux formes, aux divisions et subdivisions du gouvernement civil des Romains et du gouvernement religieux ou théocratique des juifs à cette époque. Il y déploie, comme dans le reste de l'ouvrage une érudition prodigieuse, et conduit par un fil chronologique, très-bien suivi, de ce premier temps à celui où le chef des apôtres établit dans Rome le siége principal de la prédication de l'Évangile. De là, il démontre, dans sa seconde partie, que le gouvernement hiérarchique des églises en Italie ne fut non plus réglé sur le gouvernement politique, ni dès le temps de Constantin, ni aux quatrième et cinquième siècles. Ce système, contraire aux idées le plus généralement reçues, a été fortement combattu; mais il est tel, et on le trouve très-clairement analysé dans les tomes XXII et XXIII du *Giornale de' Letterati d'Italia*, de Venise, 1715 et 1716. Il est singulier que le P. Niceron, qui a tiré de ces deux articles celui qu'il a donné du P. Bacchini, ait pris, au sujet de cet ouvrage, le contrepied de ce que disent les journalistes d'Italie; et il l'est plus encore, que Mazzuchelli, qui ne croit pas ordinairement sur parole, et qui cite dans son article les journalistes d'Italie et Niceron, ait aveuglément suivi ce dernier. Nous nous sommes étendus sur cet article, pour faire voir avec quelle attention et quelle défiance il faut s'appuyer sur les témoignages les plus authentiques et sur les plus respectables autorités. Le P. Bacchini a laissé plusieurs autres ouvrages imprimés et un très-grand nombre qui sont restés inédits. On distingue, parmi les premiers, sa propre vie, écrite en latin, imprimée, pour la première fois, dans le tom. XXXIV du *Giornale de' Letterati*, année 1723, et ensuite avec les *Lettere polemiche*, du même P. Bacchini, *contra il sig. Giacomo Picenino*, etc., Altorf (Milan), 1738. G—É.

BACCHIUS, écrivain grec sur la musique, dont l'époque est absolument inconnue: on ne le croit cependant pas très-ancien. Nous avons de lui des *Éléments de Musique*, par demandes et par réponses, dont la meilleure édition est celle de Meibomius. Fed. Morel a traduit en latin Bacchius, in-8°., sans date, de 24 pages (*Voy.* ARISTOXÈNE). C—R.

BACCHYLIDES, lyrique grec, de Julis, dans l'île de Céos, était neveu du fameux Simonides, et florissait vers l'an second de la 82e. olympiade, suivant la chronique d'Eusèbe (450 avant J.-C.). Il composa des odes, des hymnes et des épigrammes, dont les fragments se trouvent réunis dans le tome Ier., p. 49, des *Analectes* de Brunck, et dans quelques éditions de Pindare. Le scholiaste de Pindare nous apprend, dans un endroit de son *Commentaire sur les Pythiques*, qu'Hiéron préférait les poésies de Bacchylides à celles de Pindare lui-même; et l'empereur Julien faisait un cas particulier de sa morale. Comme poète, il mérita l'honneur d'être imité par Horace, qui lui doit, entre autres, l'idée de sa belle ode *Pastor cùm traheret*, etc.

A—D—R.

BACCI (André), médecin et philosophe célèbre, né à Sant' Elpidio, dans la marche d'Ancône, florissait vers la fin du 16e. siècle. Il fut médecin du pape Sixte-Quint, et professa publiquement la botanique à Rome, depuis 1567 jusqu'en 1600. Il passe pour avoir été très-savant dans la théorie de son art, mais peu exercé dans la pratique. Rarement appelé par les malades, il gagnait si peu de son état, qu'étant accablé de dettes, il fut enfin recueilli dans la maison du cardinal Ascagne Colonne, qui voulut sans doute s'attacher un érudit, plutôt qu'un médecin. On croit qu'il mourut dans les premières années du 16e. siècle. Il a laissé les ouvrages suivants: I. *Del Tevere, della natura e bontà dell' acque, e dell' inondazioni*, lib. II, Rome, 1558, in-8°.; le même ouvrage, en trois livres, Venise, Alde, 1576, in-4°.; Rome, 1599, in-4°. II. *Discorso dell' acque Albule, Bagni di Cesare Augusto a Tivoli*, etc., Rome, 1564, in-4°.; ibidem, 1567, in-4°. III. *Discorso dell' Alicorno, della natura dell' Alicorno e delle sue eccellentissime virtù*; ce discours, dont la seconde édition parut avec d'autres opuscules, Rome, 1587, avait été imprimé seul long-temps auparavant, puisqu'il en fut publié une traduction latine, Venise, 1566 et 1586, in-4°., et qu'il y en eut deux éditions en italien, Florence, 1573, in-4°., et 1582, in-8°. IV. *De Thermis*, lib. VII, Venise, 1571, in-fol.; ce savant ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; le septième livre, qui traite *de Thermis veterum*, a été inséré par Grævius, tom. XII de son *Thesaurus antiquit. roman.* V. *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°.; VI. *Tabula in quâ ordo universi et humanarum scientiarum prima monumenta continentur*, Rome, 1581; VII. *Delle 12 Pietre preziose che risplendevano nella veste sacra del sommo sacerdote*, Rome, 1581, in-4°.; VIII. *De naturali vinorum historiâ, de vinis Italiæ, et de conviviis antiquorum, lib. VII; accessit de factitiis ac cerevisiis, deque Rheni, Galliæ, Hispaniæ et de totius Europæ vinis*, etc., Rome, 1596, in-fol., ouvrage réimprimé plusieurs fois, et cependant assez rare; IX. *Della Gran Bestia detta dagli antichi Alce e delle sue proprietà*, Rome, 1587, in-4°., avec plusieurs autres opuscules du même auteur; X. *Trattato delle gemme e pietre preziose, nella sacra scrittura riferite*: on ignore la date de l'édition italienne de cet ouvrage; il fut traduit en latin et imprimé, Francfort, 1603, in-8°.; ibidem, 1643; XI. *De venenis et antidotis prolegomena*, Rome, 1586, in-4°.; XII. *l'Origine dell' antica città Cluana, che oggi è la nobil terra di Sant' Elpidio*. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, dans un recueil de mémoires

historiques sur l'ancienne ville de Cluana, Macerata, 1692 et 1616, in-4°. Il a été réimprimé depuis avec plus d'exactitude et de soin, sous le titre de *Notizie dell' antica Cluana*, etc., 1716, in-4°. G—É.

BACCIO DA MONTE-LUPO, étudia la sculpture sous Laurent Ghiberti. Dans sa jeunesse, livré à tous les plaisirs, il s'occupait fort peu de son art; mais, arrivé à l'âge mûr, il travailla avec ardeur, et réussit contre toute espérance. On cite, parmi ses ouvrages, une belle statue de S. Jean-Baptiste, qu'il coula en bronze pour l'église *d'Or San Michele*, à Florence; elle lui fut payée 340 florins; il est surtout connu par un nombre infini de crucifix ciselés en bois, d'une grande proportion, et qu'il envoyait dans tous les pays. A l'occasion de l'entrée du pape Léon X à Florence, Baccio construisit un arc de triomphe en charpente, avec des ornements et des figures en terre cuite. Il alla ensuite se fixer à Lucques, où il exécuta beaucoup d'ouvrages de sculpture et d'architecture. Il mourut dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, vers l'an 1533, et fut enterré dans l'église de San Paulino, qu'il avait construite et ornée avec beaucoup de goût et de richesse. Baccio laissa plusieurs enfants. — Son fils, RAPHAEL de Monte-Lupo, eut aussi de grands succès dans la sculpture, et surpassa même son père. Il travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut employé, par Antoine de San Gallo, pour les ornements de la *Santa Casa* de Lorette, et par Michel-Ange, à St.-Pierre de Rome, et à la librairie de St.-Laurent, à Florence. Il exécuta aussi à Rome, et sur les dessins de Michel-Ange, deux figures du mausolée de Jules II, qu'on voit dans l'église de St.-Pierre-aux-Liens. Raphaël de Monte-Lupo travaillait avec la plus grande facilité; lors du voyage de Charles-Quint en Italie, il modela en terre, dans l'espace de cinq jours, deux figures colossales de fleuves, pour décorer l'extrémité du pont de la Trinité, à Florence; et, pour le même sujet, il avait déjà orné le pont St.-Ange, à Rome, de quatorze figures de stuc. Il exécuta la statue de l'*Ange*, de neuf pieds de proportion, qui surmontait la tour carrée du milieu du château St.-Ange, faite en mémoire d'un miracle du temps de S. Grégoire, qui obtint de la clémence divine la cessation de la peste qui ravageait Rome. La statue de Baccio était en marbre; ayant été frappée plusieurs fois de la foudre, elle a été coulée de nos jours en bronze, par un nommé Giordani. Baccio érigea ensuite le tombeau du pape Léon, avec sa statue, dans l'église de Ste.-Marie della Minerva. Enfin, après avoir exécuté une quantité d'autres travaux, tant de sculpture que d'architecture, il se retira à Orviette, où il termina ses jours dans un repos philosophique. Les ouvrages de cet artiste sont peu étudiés, et l'on y remarque trop l'imitation de Michel-Ange. C—N.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO, ou du FRATE, né en 1469, à Savignano, près de Prato en Toscane, vint fort jeune à Florence, chez des parents qui demeuraient à la porte St.-Pierre Gattolino, d'où lui vint le nom de *Baccio della Porta*. Il étudia d'abord dans l'attelier de Cosimo Rosselli; en peu de temps, il y fit de grands progrès, se lia d'amitié avec Albertinelli, son condisciple, qui avait saisi parfaitement sa manière, et avec laquelle il exécuta beaucoup de petits tableaux très-terminés, pour des tabernacles et des oratoires. L'étude des ouvrages de Léo-

nard de Vinci lui donna cette belle et grande manière, cette puissance de coloris et de relief, qui distinguent ses autres ouvrages. Ce fut à cette époque qu'il entreprit la célèbre fresque du cimetière de l'hopital de Ste.-Marie-Nuova, représentant le jugement dernier, et qui fut achevée par Albertinelli. Séduit par les prédications du fanatique Savonarole, il quitta tout pour le suivre, et s'enferma, avec un grand nombre de ses partisans, dans le couvent de St.-Marc, lorsque ce fougueux prédicateur, qui les avait excités à la révolte, fut poursuivi par la justice; les moines refusant de le livrer, on fit le siége du couvent. Baccio, épouvanté, fit vœu d'entrer en religion, s'il échappait à un si grand danger, et Savonarole ayant été enlevé de vive force et mis à mort, le peintre scrupuleux prit, en 1500, l'habit de S. Dominique, dans le même couvent, et se fit appeler *Fra Bartolomeo*. Cet évènement avait tellement ébranlé son imagination, qu'il resta quatre ans sans vouloir toucher ses pinceaux, et ne les reprit même, à la prière des religieux, que pour les consacrer à des objets de dévotion. Dès-lors, et pendant treize ou quatorze ans qu'il vécut encore, il fit des progrès si rapides, que ses derniers tableaux ont été attribués à Raphaël. Ce prince de la peinture était venu, en 1504, à Florence; il contribua en effet, par son exemple et ses conseils, aux succès du Frate; ils firent même un noble échange de leurs connaissances; celui-ci apprit la perspective de son jeune ami et lui donna des leçons de coloris. Quelques années après, Fra Bartolomeo, attiré à Rome par la renommée de Michel-Ange et de Raphaël, rendit justice aux talents de ces rivaux, et eut la modestie bien rare de reconnaître l'infériorité des siens. De retour à Florence, il exécuta plusieurs tableaux d'église, et, pour répondre à ses détracteurs, qui prétendaient qu'il ne savait pas faire la figure en grand, il exécuta son *S. Marc*, dont le caractère est tellement grandiose, indépendamment de sa proportion colossale, qu'on l'a comparé, pour le style, à un ouvrage antique grec. Le musée Napoléon possède cet étonnant tableau. Ses envieux le défièrent encore de faire une figure nue, et, contre leur attente, ils mirent le sceau à sa réputation, en lui faisant produire son *S. Sébastien*, dont le dessin, le coloris et la vérité étaient si parfaits, que cette figure, placée dans l'église de St.-Marc, devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, tant de ferveur alarma les religieux qui enlevèrent ce tableau, et l'envoyèrent en France à François Ier. On peut appeler Fra Bartolomeo le précurseur de Raphaël, et il serait peut-être devenu son émule, s'il eût eu les mêmes occasions de faire valoir ses talents. Son style a de la sévérité et de l'élévation; il est néanmoins très-gracieux dans ses figures jeunes. Son coloris a beaucoup de force et d'éclat; il approche de celui du Titien et du Giorgion, et, pour l'empâtement et le fondu (*sfumatezza*), il le cède à peine aux meilleurs coloristes Lombards. Il est surtout le créateur de la belle manière de draper, et les artistes lui doivent une éternelle reconnaissance pour leur avoir montré l'usage du mannequin à ressorts. Aussi, personne, avant lui, ne sut jeter les draperies avec autant de vérité, mieux accuser le nu sans sécheresse, et donner aux plis autant de souplesse et d'abandon. Baccio aimait aussi beaucoup la musique. Aussi laborieux que désintéressé, il abandonnait le fruit de ses travaux à son couvent. Il mourut en 1517, à quarante-huit ans, et son dernier ta-

bleau, qui n'était qu'une ébauche en grisaille, est un exemple de sa manière d'opérer et un chef-d'œuvre de l'art. On peut le comparer à ces modèles de terre dans lesquels, selon Winckelmann, on reconnaît l'empreinte du génie des grands sculpteurs, mieux qu'on ne peut le faire lorsque le marbre est terminé. Fra Bartolomeo eut pour élèves Cecchino del Frate, Benedetto Ciamfanini, Gabriel Rustici, et Fra Paolo de Pistoie, qui hérita de ses dessins.

C—N.

BACELLAR (ANTOINE BARBOSA), célèbre jurisconsulte, historien et poète portugais, né à Lisbonne, en 1610. Les poésies qu'il publia en 1635, lorsqu'il ne comptait pas encore vingt-cinq ans, lui firent une très-grande réputation parmi ses compatriotes, et l'on voit, par les ouvrages de ses contemporains, qu'ils s'attendaient à avoir en lui un poète du premier ordre. Peut-être aurait-il satisfait leur attente, si la révolution de Portugal n'eût éclaté cinq ans après. Contre l'ordinaire des jeunes gens qui décèlent un génie poétique, il s'était adonné avec ardeur à l'étude de la jurisprudence; et immédiatement après la révolution, en 1641, il publia une très-bonne défense du droit de la maison de Bragance au trône de Portugal. Ces sortes d'allégations de droit jouaient un grand rôle dans la diplomatie du 17e. siècle. Son livre plut à la cour et lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. Dès-lors les espérances qu'il avait données pour la poésie s'évanouirent. Il publia seulement deux ouvrages historiques, qui ne manquent pas de mérite; l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Hollandais de ce continent; l'autre, sur la belle campagne du marquis de Marialva, contre les Espagnols, en 1659. Le premier de ces ouvrages a été traduit en italien, par un anonyme; le second, en bon latin, par Alexis Collotes de Jantillet. Bacellar mourut à Lisbonne, en 1663, à l'âge de cinquante-trois ans, généralement regretté. Il a laissé des ouvrages manuscrits d'histoire et de jurisprudence, imparfaits, qui font voir que, si sa vie ne se fût pas terminée sitôt, il aurait laissé une bien plus grande réputation. C'est ce qui a fait graver sur son tombeau les paroles de l'Écriture : *Dum adhùc ordirer, succîdit me.* Ses poésies ont été toutes recueillies par Pereira da Silva, quelques années après sa mort. Elles sont presque toutes dans le genre lyrique. On y trouve parfois des tournures et même des idées recherchées; mais les expressions en sont toujours pures et poétiques. La pièce principale est intitulée : *Sandades de Lydia.* C—S—A.

BACH (JEAN-SÉBASTIEN), né à Eisenach, le 21 mai 1685, mort en 1754, fit ses études à Lunebourg, fut successivement musicien du duc de Weimar, organiste à Mulhausen, et maître de chapelle du prince d'Anhalt-Cœthen, jusqu'en 1737, où il obtint à Leipzig le titre de compositeur de la cour de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Comme organiste et claveciniste, Sébastien Bach n'avait de son temps aucun rival. Son père, aussi musicien, avait été forcé, pour cause de religion, de quitter Presbourg, sa ville natale, et était venu s'établir en Allemagne, où il fut la tige d'une famille d'où sont sortis plus de cinquante musiciens distingués. Jean-Sébastien Bach devait un jour, en 1717, à Dresde, lutter, sur le forte-piano, avec le célèbre pianiste français, Marchand; celui-ci, pressentant sa défaite, quitta la ville avant le concert, pour en éviter la publicité. Bach excellait dans le contre-point : ses compositions sont pleines d'originalité et d'énergie;

son harmonie est savante, sa mélodie neuve et riche, mais souvent peu agréable ; il a laissé plusieurs morceaux de musique d'église, et beaucoup de musique de piano. Il eut onze fils, tous distingués dans leur art, mais dont quatre surtout s'y sont acquis un grand nom. — 1°. GUILLAUME FRIEDEMANN, l'aîné, né en 1710, à Weimar, maître de chapelle titulaire du duc de Hesse-Darmstadt, mort à Berlin le 1er. juillet 1784, passait pour un des harmonistes les plus savants et des organistes les plus habiles de l'Allemagne ; il publia, en 1778, *six Fugues pour le piano* : c'était aussi un bon mathématicien. — 2°. CHARLES-PHILIPPE-EMMANUEL, né en 1714, entra, en 1738, dans la musique du prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, et fut appelé à Hambourg, en 1767, pour y remplir la place de directeur d'orchestre, vacante par la mort de Telemann : il s'en acquitta avec succès, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 décembre 1788. Ses compositions, pleines d'originalité et de science, sont fort goûtées par les Allemands, qui y admirent un caractère vraiment national ; il exécutait sur le piano avec un rare talent, et ce qu'il a écrit sur ce sujet est fort estimé : *Essai sur la véritable manière de jouer du piano, avec des exemples et six sonates*, deux parties in-4°., 1753-61 et 87. Il a composé un grand nombre de morceaux de musique, entre autres des *Airs pour les cantiques sacrés de Gellert*, Berlin, 1759 ; 5e. édition, Leipzig, 1784. — 3°. JEAN-CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC, né en 1732, maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, passa sa vie entière à Buckebourg, où il mourut le 26 février 1795, après avoir joui de toute la faveur de ce prince, qui aimait et estimait avec raison son talent et son caractère. Une simplicité noble et ferme est le caractère des compositions de Jean-Christophe-Frédéric Bach : il l'a déployée surtout dans sa musique d'église, où un sentiment profond et énergique brille sans charlatanerie, et qui renferme une grande richesse de motifs originaux ; il avait sur le piano un doigter excellent. Plusieurs de ses ouvrages, qui ont eu un grand succès lors de leur exécution, n'ont pas encore été publiés. Parmi ceux qui l'ont été, on remarque : I. *Cantiques sacrés de Münter*, deux collections, Leipzig, 1773-74, in-4°. ; II. *six Sonates pour clavecin, violon et basse*, Riga, 1777 ; III. *trois grands Concertos pour le clavecin*, Francfort-sur-le-Mein, in-fol., etc. — 4°. JEAN-CHRISTIAN, surnommé l'*Anglais*, né à Leipzig, en 1735, fit ses études en musique à Berlin, auprès de son frère Charles-Philippe-Emmanuel. Il s'y fit remarquer de bonne heure par plusieurs compositions pleines de grace : s'étant lié avec des chanteuses italiennes, il alla, en 1754, à Milan, où il ne tarda pas à obtenir une place d'organiste dans une église. En 1759, il se rendit à Londres, où il fut nommé maître de chapelle de la reine, avec un traitement de 1800 écus, fonction qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1782 : il avait été comblé des bienfaits de la cour. Tandis que ses autres frères se distinguaient surtout comme harmonistes, Jean-Christian charmait ses auditeurs par une mélodie gracieuse, spirituelle, neuve, et par des accompagnements fort agréables. Il a composé plusieurs opéras, *Caton*, *Orion*, *Orphée*, *Thémistocle*, etc., et un grand nombre de morceaux de musique qui ont été gravés, soit à Berlin, soit à Amsterdam, soit à Paris, entre autres, *quinze Symphonies* pour huit voix, *dix-huit*

Concertos pour le piano, avec accompagnement, *trente Sonates*, etc.

G—T.

BACH (Jean-Auguste), professeur de droit à Leipzig, né à Hohendorp, en Misnie, le 17 mai 1721, fit ses études à Leipzig sous Gesner, Ernesti et Ritter. Après avoir, pendant quelques années, donné des cours particuliers d'histoire, d'antiquités et de droit, il fut nommé, en 1750, professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne dans l'université de Leipzig, et, en 1753, assesseur du consistoire ecclésiastique. Bach se concilia, dans l'exercice de ces deux places, l'estime générale. C'était un homme d'une grande érudition, non seulement dans la jurisprudence, qui était le principal objet de ses travaux, mais dans toutes les parties des belles lettres. Il écrivait en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance : il cultiva même la poésie, et l'on connaît de lui un éloge de l'imprimerie en vers grecs et latins, composé durant le cours de ses premières études, et quelques élégies pleines d'un talent très-agréable. Sa modestie et la simplicité de ses mœurs étaient extrêmes. Il mourut prématurément le 6 décembre 1759. Son premier ouvrage est une dissertation curieuse sur *les Mystères d'Éleusis*, Leipzig, 1745, in-4°. Il donna ensuite un savant commentaire sur les lois de Trajan, sous le titre de *Comment. de divo Trajano, sive de legibus Trajani*, Leipzig, 1747, in-8°. Son *Historia jurisprudentiæ Romanæ* est devenue classique. On en connaît plusieurs éditions ; la meilleure est celle que M. Stockmann a donnée avec beaucoup d'observations, Leipzig, 1806, in-8°. On doit à Bach une excellente édition de l'*Œconomique*, de l'*Apologie*, de l'*Agésilas*, de l'*Hiéron* et du *Banquet* de Xénophon, Leipzig, 1749, in-8°. Ses notes ont reparu dans l'édition des mêmes Traités de Xénophon, publiée par Zeune, Leipzig, 1782, in-8°. Bach a été l'éditeur du grand ouvrage de Brisson *de Formulis*, Leipzig, 1754, in-fol., et de l'*Œconomia juris* de Berger. Leipzig, 1755, in-4°. Son traité *de Mysteriis Eleusiniis*, et onze autres dissertations sur des sujets de jurisprudence ont été recueillis par Klotz, sous le titre d'*Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1767, in-8°. Klotz a joint à cette collection l'éloge de Bach par Platner. Il y a une première édition de cet éloge, Leipzig, 1759, in-8°. On a encore de Bach un recueil allemand en 6 vol. in-8°., intitulé : *Unpartheyische critik*, etc., c'est-à-dire, *Critique impartiale des ouvrages de Droit*, etc. B—ss.

BACHAUMONT (François le Coigneux de), né à Paris, en 1624, de Jacques le Coigneux, président à mortier, au parlement de Paris, entra de bonne heure dans cette compagnie, en qualité de conseiller-clerc. Il figura dans le parti de la *fronde*, et c'est à lui que cette faction dut son nom, qui a fourni plusieurs dérivés à notre langue. Il dit un jour que le parlement faisait comme ces écoliers qui, s'amusant à fronder dans les fossés de Paris, se séparent dès qu'ils aperçoivent le lieutenant-civil, et se rassemblent de nouveau lorsqu'ils ne le voient plus. La comparaison fut trouvée plaisante ; de ce moment, les ennemis de Mazarin prirent, pour signe de ralliement, des cordons de chapeau en forme de fronde, et furent appelés *frondeurs*. Dans cette guerre, où les épigrammes se mêlaient aux coups de fusils, on peut croire que Bachaumont, né avec le goût et le talent des vers, exerça plus d'une fois sa verve contre le parti de la cour. Les

troubles finis, il se retira des affaires, et se démit de sa charge pour ne plus s'occuper que de jouir et de chanter ses plaisirs. Nombre de bagatelles ingénieuses, échappées à son esprit facile et délicat, ont été insérées, sans nom d'auteur, dans les recueils du temps, où il est impossible de les distinguer. Lefèvre de St-Marc n'a pu rassembler sous son nom que quatre pièces; encore n'assure-t-il pas qu'elles soient toutes de lui : on les trouve à la suite des *Poésies de Chapelle*, 1 vol. in-18, Paris, 1755. Ami intime de Chapelle,

Il lui servit de compagnon
Dans le récit de ce *voyage*,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon. (Volt.)

On ne sait pas au juste quelle part il eut dans la composition de ce joli ouvrage; mais il paraît constant que c'est lui qui a fait ces vers si connus :

Sous un berceau qu'amour exprès
Fit pour charmer quelqu'inhumaine, etc.

Devenu vieux, il songea à faire une fin chrétienne. Il disait à ses amis, étonnés du changement de sa conduite : « Un » honnête homme doit vivre à la porte » de l'église et mourir dans la sacris» tie. » Il mourut en 1702, âgé de soixante-dix-huit ans. Il avait épousé la mère de Mme. de Lambert, connue par d'excellents ouvrages de morale, et n'avait pas peu contribué à cultiver les heureuses dispositions de sa belle-fille. A—G—R

BACHAUMONT (Louis Petit de), né à Paris, à la fin du 17e. siècle, était un paresseux aimable. Depuis longtemps, il vivait chez Mme. Doublet, (morte en 1771 à quatre-vingt-quatorze ans), qui rassemblait dans sa maison grande compagnie. On y faisait un journal de tout ce qui se disait dans le monde. La politique, les belles-lettres, les arts, les détails et aventures de société, tout était de son ressort; c'est ce qui donna naissance aux *Mémoires secrets, pour servir à l'histoire de la république des lettres*. Bachaumont en rédigea les quatre premiers volumes et la moitié du cinquième. L'ouvrage fut continué par Pidansat de Mairobert et autres; il a été imprimé plusieurs fois en 36 vol. in-12. La meilleure édition est celle qui est imprimée en gros caractères. M. Chopin a donné, en 1788, un *Choix des Mémoires secrets*, 2 vol. in-12. M. Merle, en 1808, en a donné un autre abrégé, très-mal fait, sous le titre de *Mémoires historiques, littéraires et critiques*, 2 vol. in-8°.; et dont la seconde édition, qui ne vaut pas mieux, parut en 1809, 3 vol. in-8°. Tous ces abrégés ne peuvent remplacer l'ouvrage de Bachaumont et de ses continuateurs, dans lequel on trouve (depuis le 1er. janvier 1767 jusqu'au 1er. janvier 1788) les analyses de toutes les pièces de théâtre; les relations des assemblées littéraires; les notices des livres nouveaux clandestins, prohibés; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers; les vaudevilles sur la cour; les anecdotes et bons mots; les éloges des savants, des artistes, des hommes de lettres morts, etc.; mais quelquefois, dit M. de Laharpe, « c'est un amas d'absurdités, » ramassées dans les ruisseaux, où les » plus honnêtes gens et les hommes » les plus célèbres en tout genre sont » outragés et calomniés, avec l'impu» dence et la grossièreté des beaux » esprits d'antichambre. » Il est bon d'observer que Laharpe est fort maltraité dans plusieurs passages de ces Mémoires. On a encore de Bachaumont : I. *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 1751, in-8°.; II. *Mémoires sur le Louvre, l'Opéra, la Place Louis XV, les salles de spectacles, la Bibliothèque*

du Roi, 1750, in-12, réimprimés à la suite de l'ouvrage précédent; III. *Vers sur l'achèvement du Louvre*, 1755; IV. la *Vie de l'abbé Gédoyn*, son parent, à la tête des *OEuvres diverses de l'abbé Gédoyn*, publiées par d'Olivet, 1745, in-12; V. une édition du *Quintilien* de Gédoyn, 1752, 4 vol. in-12, en tête de laquelle on a reproduit la vie de ce traducteur. Bachaumont mourut le 28 avril 1771.

A. B—T.

BACHELIER (NICOLAS), sculpteur et architecte, né dans le 16e. siècle, à Toulouse, d'une famille originaire de Lucques, alla, dans sa jeunesse, à Rome, où il eut l'avantage d'entrer dans l'école de Michel-Ange. Le grand goût qu'il y puisa lui donna un juste éloignement pour la manière mesquine et gothique, alors répandue dans le midi de la France, comme dans presque toute l'Europe; mais Bachelier ne pouvait opérer, au fond de sa province, un changement subit dans les arts. On en eut la preuve, lorsqu'après sa mort, plusieurs de ses sculptures furent dorées, opération qui fait disparaître presque totalement aux yeux la grâce des contours et la finesse du travail. Elle n'a presque jamais été employée qu'à ces époques de décadence, où, selon un mot connu d'Apelles, on s'efforce de faire riches les ouvrages qu'on ne peut faire beaux. On ignore l'époque précise de la mort de Nicolas Bachelier; on sait seulement qu'il travaillait encore en 1553. D—T.

BACHELIER (J.-J.) peintre français, né en 1724. Il aurait peu de droits au souvenir de la postérité, s'il n'eût été qu'artiste; car ses talents ne s'élevèrent point au-dessus du médiocre; mais on lui doit un établissement utile. En 1763, il consacra une fortune d'environ 60,000 fr., qu'il avait amassée, à l'établissement d'une école gratuite de dessin, pour les artisans. Après avoir éprouvé quelques obstacles, il se vit protégé par le gouvernement: les secours qu'il en reçut, des souscriptions volontaires et nombreuses, et une taxe légère à laquelle les corps de métiers, pénétrés de l'utilité de son projet, s'assujétirent, le mirent en état de consolider cet établissement. Bachelier fut aussi directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, et contribua à en bannir le mauvais goût. C'est encore à lui qu'on doit l'invention d'une espèce d'encaustique pour préserver les statues de marbre de l'impression de l'air, procédé qui a été connu des anciens, puisqu'on en trouve une recette dans Pline. Unissant ses recherches à celles du comte de Caylus, il aida cet ami des arts à retrouver aussi la peinture encaustique ou à la cire, et peignit même de cette manière plusieurs tableaux. Ce ne pouvait être que l'objet d'une expérience curieuse; car, malgré quelques inconvénients inévitables, la peinture à l'huile est bien préférable à toutes ces manières de peindre des anciens, qu'ils eussent abandonnées sans doute, s'ils avaient connu celle que le hasard découvrit à Jean van Eych (*Voy.* ce nom). Bachelier mourut en 1805, à quatre-vingt-un ans. On a de lui: *Le Conseil de famille*, proverbe en un acte, 1774, in-8°.; II. *Mémoire sur l'éducation des filles*, présenté à l'assemblée nationale, 1789, in-8°. D—T.

BACHER (GEORGE-FRÉDÉRIC), médecin, né à Blotsheim, dans la haute Alsace, le 26 octobre 1709, fut reçu docteur à l'université de Besançon en 1733. Quoique généralement bon médecin, toute sa célébrité repose sur la composition de pilules particulières qui portent son nom, dont la base est l'hellébore, et

dont il avait fait une heureuse application à certaines hydropisies. Il composa sur cette matière : I. *Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques, dans les hydropisies*, Paris, 1765, 1767, in-12, et 1771, avec des augmentations ; II. *Observations faites par ordre de la cour, sur les hydropisies, et sur les effets des pilules toniques*, Paris, 1769, in-12 ; III. *Exposition des différents moyens usités dans le traitement des hydropisies*, 1765, in-12 ; IV. *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776, in-8°. ; V. *Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales*, 1772, in-12 ; VI. *Seconde lettre à M. Bouvart, sur les maladies chroniques*, 1776, in-8°. — Son fils (Alexandre-André-Philippe-Frédéric), né à Thann vers 1730, a parcouru la même carrière à Paris, et continué les observations de son père. Il a coopéré à la rédaction du *Journal de médecine*, avec M. Demangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790, et l'a continué seul depuis 1791 jusqu'en juillet 1793, où ce journal fut interrompu. Ce médecin est mort à Paris, le 19 octobre 1807. M. Barbier, dans la table de son *Dictionnaire des Anonymes*, rapporte que M. Bacher (qu'il a confondu avec son père) avait conçu le plan d'un *Cours de droit public*, qui devait paraître en plusieurs vol. in-8°., et être divisé en 5 parties. M. Bacher fit imprimer, en l'an XI (1803), deux volumes de cet ouvrage ; le premier contenant un dictionnaire des mots employés par les publicistes, et qui n'ont point été rigoureusement définis, avec leur explication ; et le second traitant des propriétés et du système social, et en résultat, de l'instruction. « Ces deux volumes, ajoute » M. Barbier, n'ayant point été ven» dus, sont fort rares, et l'ouvrage » peut être mis au nombre des bizar» reries littéraires. » Si le remède des Bacher n'est pas un spécifique des hydropisies, comme ils le prétendaient, c'est qu'il ne peut y en avoir un contre une maladie qui reconnaît souvent des causes opposées, et le plus souvent une destruction matérielle des organes ; mais au moins il a été souvent utile dans les hydropisies causées par la débilité du système absorbant ; et d'ailleurs, les Bacher méritent des éloges, pour n'avoir pas fait de leur remède un objet de charlatanisme, et avoir de suite procédé, comme de vrais philosophes, en le mettant publiquement au jour. On trouve les détails de sa préparation dans le Dictionnaire de Carrère, dans celui d'Éloy, et surtout dans le *Recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires*, année 1772, in-4°. W—s et C. et A.

BACHET DE MEZIRIAC. *Voy.* MEZIRIAC.

BACHIÈNE (GUILLAUME ALBERT), né à Leerdam, en 1712, fit ses études à Utrecht, et fut nommé, en 1733, prédicateur de la garnison de Namen, et, en 1737, ministre de l'Évangile à Kuilenburg, où il resta jusqu'en 1759. Vers cette époque, il fut appelé à Maëstricht, et y obtint une chaire d'astronomie et de géographie. Pendant les dix-neuf ans qu'il occupa cette place, il publia plusieurs ouvrages géographiques et théologiques. Ceux qui ont rapport à la géographie méritent d'être connus ; ce sont : I. une description géographique de la Terre-Sainte, sous ce titre, *Aardrijkskundige Beschrijving van het Joodsche Land....* ; 1765, 9 cahiers, avec 12 cartes ; cet ouvrage, qui traite de tous les lieux dont il est question dans la Bible, est d'un grand secours pour l'intelligence de ce livre ; II. une géo-

graphie ecclésiastique, *Kerkelijke géographie*, etc., 1778, 5 cahiers, avec des cartes; on y trouve un peu moins d'exactitude que dans l'ouvrage précédent; III. une topographie de la Hollande, *Nieuwe géographie van de vereenigde Nederlanden*, en plusieurs volumes, pour faire suite à la géographie de Busching; IV. une nouvelle édition de la *Géographie de Hubner*, 1769, 6 vol. Bachiène fut nommé, en 1758, membre de la société des sciences de Harlem. Il mourut en 1783, après une longue maladie. — Son frère, Jean-Henri Bachiène, né en 1708, fut également prédicateur et ministre. Il se distingua dans la littérature sacrée, et fut appelé successivement à Driel, Almelo, Amersfort, et à Utrecht. Il mourut en 1789, âgé de quatre-vingt-un ans. Ses ouvrages roulent sur la morale et la théologie; ils sont écrits en hollandais; en voici les titres : I. *Eerste Beginzelen der goddelijke Waarheden*, 1759; II. *Leerreden over zenhanja;* III. *De Leer der sacramenten*, etc., 1771. — Son fils, Philippe-Jean Bachiène, marcha sur les traces de son père; il fut pasteur à Jutphaas, puis à Utrecht, où il enseigna aussi la théologie, avec beaucoup de succès, depuis 1776 jusqu'en 1797, époque de sa mort. D—g.

BACHINI. *Voy*. Bacchini.

BACHIUS. (J.-A.) *Voy*. Bach.

BACHMANN (Jean-Henri), conseiller intime et archiviste du duc de Deux-Ponts, né à Feuchtwangen, le 13 janvier 1719, mort à Deux-Ponts, le 15 juillet 1786, s'est livré à des travaux utiles et étendus, sur la généalogie de la maison de Deux-Ponts, sur le droit politique de ce duché, et sur ses archives qu'il avait mises en ordre, d'après une classification consignée dans son *Droit politique du palatinat de Deux-Ponts*, Tubingen, 1784, in-8°., avec dix tableaux synchronistiques de la généalogie de la maison de Deux-Ponts. Cet ouvrage est fort estimé en Allemagne, comme éclaircissant beaucoup de questions sur l'histoire et le droit politique d'une partie de cette vaste contrée. Bachmann, zélé défenseur des intérêts de la maison qu'il servait, s'était déjà fait connaître par un ouvrage polémique, intitulé : *Exposition des droits par fidéicommis, de la maison palatine en général, et du duc régnant de Deux-Ponts, sur les pays et les sujets laissés par feu Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, avec* 64 *documents et une table généalogique*, Deux-Ponts, 1778, in-4°. Il a aussi publié *Douze Chartes, pour servir à l'histoire de la captivité de Philippe-le-Généreux, landgrave de Hesse, tirées des archives de Deux-Ponts, et accompagnées de notes*, Manheim, 1767, in-8°, et quelques autres écrits de circonstances. — Bachmann, professeur d'histoire et de poésie à Marbourg, dans le 16e. siècle, a composé plusieurs ouvrages pour l'éducation, et entre autres : *Compendium præceptionum poëticarum*, ibid., 1610, in-8°., long-temps en usage dans les écoles, et souvent réimprimé. G—t.

BACHMEGYBI (Etienne-Paul), médecin, né à Frantschin en Hongrie, à la fin du 17e. siècle, avait fait de bonnes études dans les universités d'Allemagne, et exerça la médecine dans divers endroits de la Hongrie. Il connaissait, outre la médecine, la théologie, les mathématiques, la physique et la chimie; il mêlait cependant à l'étude de celle-ci des opérations alchimiques, qui lui occasionnèrent de grandes dépenses. Un vase, qu'il voulait retirer du feu, ayant éclaté, il en eut le visage blessé, et cet accident lui donna un

cancer, dont il mourut, en 1735. Ses ouvrages sont : I. *Observationes de morbo Csœmœr Hungariœ endemico*, dans les *Disp. med.*, de Jean Milleter, Leyde, 1717; II. *Observationes diversœ*, dans les *Observ. med. Uratilav.*, VIII—XV, et dans le *Commerc. litter. Noricum*, 1733; III. *Otia Bachmegybiana*, *documenta verit. fidei roman. cathol. formâ colloquii*, Tirnau, 1733. C—AU.

BACHOV (REINHARD, ou REINIER), jurisconsulte, né à Cologne, en 1544, fut long-temps négociant à Leipzig, où il cultiva aussi les lettres, et en particulier l'étude des langues. Soupçonné de calvinisme, il ne put obtenir aucune grande place, jusqu'à l'avènement de l'électeur Christian Ier., qui le fit échevin en 1585, et bourgmestre en 1588. A la mort de ce prince, on somma Bachov de faire profession de luthéranisme; il s'y refusa, et perdit ses places. Un tumulte populaire survenu à Leipzig, en 1593, pour cause de religion, lui fit perdre encore ses biens, et le força de s'éloigner. Reçu à Heidelberg, par l'électeur de Bavière, il y retrouva des richesses et des honneurs dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 7 fév. 1614. Il a laissé un manuscrit intitulé: *Catechesis Palatinatûs testimoniis Scripturœ ac sententiis Patrum qui primis 500 à C. N. annis in ecclesiâ claruerunt exornata.* — Son fils, né à Leipzig, en 1575, fut d'abord professeur de politique et de droit à Heidelberg. Forcé de quitter cette ville, en 1622, à cause des malheurs du Palatinat, il se rendit à Heilbronn, et revint à Heidelberg l'année suivante: comme l'université était dans une entière décadence, il ne s'occupa longtemps qu'à étudier et à écrire. S'étant rendu à Strasbourg, dans l'espoir d'y gagner sa vie, en donnant des leçons, il ne retira aucun fruit de ce voyage; et, complètement ruiné, il se décida à embrasser la religion catholique. Cette conversion lui fit rendre, par l'électeur Maximilien, sa place de professeur à Heidelberg. Cette ville ayant été prise par les Suédois, en 1635, il embrassa de nouveau le luthéranisme, et en fit profession publiquement. On ignore l'année de sa mort. On a de lui: I. *Disputationum de variis juris civilis materiis liber unus*, 1604, in-8°.; II. *Observationes ad Jo. Paponis arresta*, 1628, in-fol.; III. *Notœ in paratitla Wesembeccii super Pandectas*, 1611, in-4°. G—T.

BACHSTROM (JEAN-FRÉDÉRIC), savant dont la vie a été singulièrement errante et agitée : il était né en Silésie, à la fin du 17e. siècle, d'un père perruquier, et qui voulait que son fils le fût aussi. A l'âge de vingt ans, Bachstrom, sur l'ordre d'un songe miraculeux, se rendit à Halle, pour étudier la théologie; il y fit de rapides progrès; mais de retour en Silésie, son piétisme l'empêcha d'obtenir une place de prédicateur à OEls. En 1717, on le trouve professeur extraordinaire au gymnase de Thorn, d'où il fut banni peu après, pour un sermon hétérodoxe. De 1720 à 1728, il fut aumônier d'un régiment saxon à Varsovie. Il fit des études de médecine, et fut reçu membre de la société royale des sciences de Londres. En 1729, il fonda une imprimerie à Constantinople, fit circuler chez les Turks des livres de piété, et entreprit une traduction de *la Bible* en turk. Les intrigues des copistes mahométans le forcèrent d'abandonner tous ses projets. On n'a sur le reste de sa vie que des renseignements peu authentiques. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : I. *De plicâ Polonicâ*, Copenhague, 1723; II. *Nova œstûs marini theoria*, etc., Leyde, 1734, in-8°.; III.

Art de nager, ou Invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage, Amsterdam, 1741, in-8°., etc. On lui a attribué le *Democritus redivivus*, mais il n'a jamais voulu l'avouer. G—T.

BACICCIO (JEAN-BAPTISTE GAULLI), peintre, né à Gênes en 1639, alla de bonne heure à Rome, où les conseils du Bernin lui furent très-utiles. Il a peint dans cette ville la voûte de l'église du Jésus, remarquable par l'accord des teintes, l'unité de l'action, le relief des objets et l'exactitude de la perspective. Il faut cependant plutôt examiner cet ouvrage dans son ensemble que le juger trop sévèrement dans quelques parties; le dessin n'y est pas toujours correct. Baciccio fit, à St.-François à Ripâ, une *Vierge avec son fils dans ses bras*, dont le profil est très-soigné. Ce tableau a de l'expression et de la couleur; mais les figures ne sont pas bien dessinées. Baciccio a fait, pour la première chapelle à droite en entrant dans l'église de St.-André de Monte-Cavallo, un *S. François Xavier mourant*, d'un très-bel effet. On doit à cet artiste les portraits des sept pontifes sous lesquels il a vécu. C'est surtout dans le genre du portrait qu'il a réussi. Il avait l'habitude de prier les personnes qui se faisaient peindre par lui, de gesticuler et de parler librement, disant qu'il ne voulait pas représenter des statues. Le caractère de Baciccio était ardent et violent. On assure qu'il s'emporta un jour jusqu'à donner un soufflet à son fils, devant une nombreuse compagnie, et que le jeune homme, au désespoir, alla se jeter dans le Tibre. Baciccio mourut en 1709, âgé de soixante-dix ans. A—D.

BACK (ABRAHAM), *V.* BÆCK.

BACKER. Plusieurs peintres de l'école des Pays-Bas ont porté ce nom. Jacques de BACKER, le plus ancien, naquit, en 1530, à Anvers, d'un peintre, qui alla en France où il mourut. Son fils, se trouvant dans une situation pénible, fut obligé de travailler pour un marchand de tableaux, qui le surchargea d'ouvrages, et qui, vendant très-bien tout ce qui sortait du pinceau de Backer, lui disait sans cesse qu'il ne pouvait s'en défaire. Backer le quitta enfin, mais trop tard. L'excès du travail avait anéanti ses forces. Il mourut en 1560, âgé seulement de trente ans. On vante le bon goût de cet artiste pour la disposition des sujets, et son talent pour accorder les fonds avec les figures. On le regarde aussi comme un des bons coloristes d'une école où cette partie de l'art a été portée à un haut degré de perfection. — BACKER, nommé aussi *Jacques*, naquit à Harlingen, en 1608 ou 1609. Il s'adonna surtout aux portraits, qu'il peignait avec beaucoup de facilité; il dessinait très-bien les académies, surtout les corps de femmes, et fit des tableaux d'histoire, dont quelques-uns ont été célébrés par le poète Vondel. On cite surtout un *Jugement dernier*, fait pour l'église des Carmes d'Anvers. Cet artiste mourut à Amsterdam, le 27 août 1641. — Adrien BACKER, neveu du précédent, naquit à Amsterdam, en 1643. Le bon goût de dessin de ses figures porte à croire qu'il étudia en Italie. Son ouvrage le plus considérable est un *Jugement dernier*, fait pour l'hôtel de ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville en 1686. — Enfin, un autre BACKER, né à Anvers, en 1648, travailla en Angleterre, sous la direction et à la pension de Kneller; on assure que plusieurs portraits de sa main ne le cédaient pas à ceux de son patron; mais la situation précaire où Backer fut placé n'a pas permis qu'on

recueillît des détails sur sa personne, ni sur ses ouvrages. D—T.

BACKER (GEORGE), né au commencement du 18e. siècle, fut médecin ordinaire de la reine d'Angleterre, et publia plusieurs ouvrages sur son art : I. *De catarrho et dysenteriâ Londinensibus epidemicis utrisque anno* 1762, Londres, 1764; II. *Recherches sur les avantages de l'inoculation*, Londres, 1776, in-8°.; III. *Opuscula medica*, Londres, 1771, in-8°.; IV. et enfin un *Essai sur les causes de la colique endémique du Devonshire*, 1767, in-8°. K.

BACMEISTER (HARTMAN LOUIS-CHRISTIAN), chevalier de l'ordre de St.-Wlodimir, et membre de l'académie de Pétersbourg, était né à Hernbourg, en 1736, et fit ses études dans les universités d'Allemagne. Ainsi que plusieurs autres savants de son pays, il se rendit à Pétersbourg, et contribua aux progrès des lettres et des sciences en Russie. Il dirigea longtemps le collége allemand de cette ville, et seconda le développement de plusieurs autres institutions utiles. Ses ouvrages, tous écrits en allemand, ne sont pas aussi célèbres que ceux de Pallas, Guldenstedt, Muller, Georgi; mais ils servent à faire connaître la Russie sous plusieurs rapports intéressants, et ceux qui ont écrit sur ce pays les citent souvent. On lui doit : I. un *Abrégé de Géographie de l'empire russe*, Pétersbourg, 1773; II. un *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'histoire de Pierre Ier.*, Riga, 1785; III. une *Bibliothèque russe*, en 11 volumes, 1777 à 1788, contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie, dans la langue du pays et en langues étrangères; la description des principaux monuments d'architecture et de sculpture, des anecdotes historiques et littéraires, et des précis sur les institutions remarquables. Cet ouvrage a été utile à Storch et à Friebe, qui ont publié, l'un et l'autre, une statistique de la Russie. On a aussi de Bacmeister un ouvrage historique sur la Suède, qui est peu connu. Ce savant mourut à Pétersbourg, en 1806. — BACMEISTER (LUC), théologien de Rostock, dans le 16e. siècle, a publié un grand nombre de dissertations théologiques, qui sont aujourd'hui complètement oubliées. C—AU.

BACO (DE LA CHAPELLE), maire de Nantes, en 1792, était auparavant procureur du roi dans cette ville. Député, en 1789, aux états-généraux, il s'y montra partisan zélé des innovations, et ne se fit néanmoins remarquer qu'une seule fois à la tribune, pour signaler l'abbé Maury comme l'auteur des troubles qui agitaient cette assemblée. Devenu maire, après la session, il contribua à la défense de Nantes contre les Vendéens. Accusé ensuite de tenir au parti *fédéraliste*, il fut mis en prison à l'abbaye, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1796). Envoyé par le directoire aux îles de France, en qualité de commissaire, les colons refusèrent de le reconnaître, et il passa à la Guadeloupe, où il est mort en 1801. K.

BACON (ROBERT), théologien anglais, naquit vers la fin du 12e. siècle. On ne sait précisément ni l'époque ni le lieu de sa naissance. Quelques-uns l'ont confondu avec le moine Roger Bacon; d'autres l'ont regardé comme son frère : cette opinion paraît peu probable. Après avoir étudié à Oxford, il vint achever son éducation à Paris, retourna ensuite à Oxford, où il professa la théologie, et se fit une grande réputation comme prédicateur. Sous le règne de Henri III, les barons anglais s'étant coalisés pour résister à

la tyrannie du ministre Pierre Desroches, natif de Poitou, et évêque de Winchester, ainsi qu'à l'influence des étrangers, particulièrement des Poitevins, que ce ministre avait mis en possession de tous les emplois, le roi, pour faire cesser ces troubles, convoqua, dans l'été de 1233, un parlement à Oxford. Les barons refusèrent d'y assister; mais le roi s'y étant rendu, Bacon fut choisi pour prêcher devant lui: ce qu'il fit avec beaucoup de liberté, déclarant que le renvoi de Desroches pouvait seul apaiser le juste mécontentement de la nation. Ce discours fit une grande impression sur le roi, et le prépara à prêter l'oreille aux représentations que vint lui faire l'archevêque de Cantorbéry, à la tête d'un grand nombre d'évêques, et qui, soutenues de menaces d'excommunication, décidèrent enfin le renvoi de Pierre Desroches et des étrangers. Ce sermon avait été prononcé à l'instigation d'Edmon ou S. Edmond, ami et protecteur de Robert Bacon, qui écrivit sa vie. S—D.

BACON (Roger), moine anglais du 13e. siècle, qui, par la force seule de son génie, s'éleva au-dessus des connaissances comme des erreurs de son siècle, et fit, dans plusieurs sciences, des découvertes qui ont obtenu l'admiration des nations les plus éclairées. Il naquit en 1214, à Ilchester, dans le comté de Sommerset, où sa famille était ancienne et considérée. Il était commun alors de voir des jeunes gens des meilleures familles se vouer à l'état monastique; et c'est dans son sein que se sont formés presque tous les hommes qui, dans le moyen âge, se sont distingués par des talents extraordinaires. Il est intéressant de rechercher quels moyens un simple religieux a pu trouver dans les lumières de son siècle, pour exciter et mettre en activité cet esprit d'invention qu'il avait reçu de la nature, et en même temps quels obstacles il eut à vaincre pour suivre les mouvements de son génie, et n'être pas arrêté dans ses travaux par les persécutions que lui suscitèrent l'ignorance et la superstition. Après les études élémentaires, Roger fut admis à l'université d'Oxford, d'où il passa à l'université de Paris, où la réputation des professeurs, leur zèle et leurs talents pour l'enseignement, attiraient, de toutes les parties de l'Europe, une grande affluence de disciples: c'était surtout un usage commun en Angleterre. Roger y suivit avec ardeur les leçons des plus habiles maîtres, fit dans toutes ses études des progrès qui furent remarqués, et y reçut le degré de docteur en théologie. Revenu en Angleterre en 1240, il y prit l'habit monastique dans l'ordre de St-François, et alla se fixer à Oxford. Il paraît que la physique fut d'abord le principal objet de ses travaux; mais cette étude demandait des secours que sa fortune ne lui permettait pas de se procurer. Il trouva de généreux amis de la science, qui, par des contributions volontaires, le mirent en état d'acheter les livres, de construire les instruments, et de faire les expériences dont il avait besoin. Il dit lui-même que, dans le cours de vingt années, il employa à cet usage 2000 l. sterlings, qui représenteraient aujourd'hui près de 100,000 fr. En recherchant avec application les secrets de la nature, il parvint à découvrir certaines propriétés, certaines combinaisons des corps, dont il tira des effets nouveaux, qui en firent admirer l'auteur par ceux qui étaient assez éclairés pour en saisir l'explication naturelle; mais qui parurent assez merveilleux aux ignorants, pour les

attribuer à des opérations magiques, et à la communication de l'auteur avec les esprits infernaux. Cette opinion extravagante fut encouragée par la jalousie et la haine que sa supériorité et ses opinions lui avaient suscitées parmi les religieux de son couvent. Roger d'ailleurs était lié d'amitié avec Robert Greathead, évêque de Lincoln, ennemi du pape Innocent IV, qu'il déclara publiquement être l'Ante-Christ; et lui-même censurait hautement, de vive voix et par écrit, l'ignorance et les mauvaises mœurs des ecclésiastiques, et surtout des moines; il avait même écrit une lettre au pape, pour lui exposer la nécessité d'une réforme du clergé. On dénonça à la cour de Rome les opinions dangereuses et suspectes qu'il manifestait, ainsi que les opérations extraordinaires qu'on regardait comme l'œuvre du démon. Le pape défendit d'abord à Roger de professer dans l'université; mais on ne s'en tint pas là : il fut bientôt renfermé dans une prison, où il ne pouvait communiquer avec personne, et où il n'avait pas même, dit-il, une nourriture suffisante. Il trouva cependant des protecteurs dans quelques personnages des plus éclairés et des plus respectables de son temps. Le digne cardinal, évêque de Sabina et légat du pape en Angleterre, admirait le génie et plaignait le sort du malheureux Roger. Ce cardinal ayant été élevé à la chaire pontificale, sous le nom de *Clément IV*, lui rendit la liberté, et le prit sous sa protection. Il lui avait demandé un recueil de tous les écrits qu'il avait composés; c'est ce recueil, imprimé sous le titre d'*Opus majus*, que Bacon fit remettre au pape, par Jean de Paris, son élève favori, qu'il avait instruit de tout ce que contenaient ces divers écrits. C'est à ce sujet que Bacon, dans la préface de l'*Opus majus*, remarque, comme un exemple des forces naturelles de l'esprit humain, qu'un jeune homme ait été en état, dans l'espace d'une année, de se rendre propre, à force d'intelligence et d'application, tout ce qu'un observateur zélé de la nature a pu acquérir ou découvrir dans l'espace de quarante ans. La tranquillité dont Bacon jouit sous la protection d'un pape généreux et sage, ne fut pas de longue durée. Sous le pontificat de Nicolas III, successeur de Clément IV, le général des franciscains, Jérôme de Esculo, se déclara contre Roger, défendit la lecture de ses ouvrages, et rendit contre lui une sentence d'emprisonnement, qui fut confirmée par le pape. Cette nouvelle détention dura dix ans entiers. Jérôme de Esculo ayant été fait pape, sous le nom de *Nicolas IV*, Roger essaya de le fléchir, en lui adressant, comme une preuve de l'innocence et de l'utilité de ses travaux, un traité intitulé: *Des moyens d'éviter les infirmités de la vieillesse*. Cette démarche n'eut pas un succès bien efficace. Ce ne fut qu'à la fin de ce pontificat, et à la sollicitation de quelques nobles anglais, que Roger obtint sa liberté. Il retourna à Oxford, et publia, vers l'an 1291, un *Abrégé de théologie*. Il mourut bientôt après, en 1292, suivant quelques auteurs; en 1294, suivant d'autres. Son corps fut enterré dans l'église de son couvent, où l'on a conservé long-temps une cellule qu'on appelait le *Cabinet du frère Bacon*, lieu de retraite où il allait se réfugier pour méditer en repos, et où il oubliait les sottises du monde et les calomnies de ses ennemis. Il fut pendant sa vie admiré et persécuté; mais l'admiration était à peu près stérile, et la persécution eut des effets trop cruels. Tandis que des moines auraient voulu le faire brûler

comme magicien, quelques savants lui donnaient le titre de *docteur admirable*, comme on a donné à peu près dans le même temps, à Scot, le titre de *docteur subtil*, et à S. Thomas d'Aquin, celui de *docteur angélique*. La postérité, plus juste et plus éclairée, en le comparant à ses contemporains, le regarde comme un homme extraordinaire et bien supérieur à son siècle. Cependant, il n'a pu s'affranchir de plusieurs des préjugés qui arrêtaient, de son temps, la marche de la raison; il croyait à la pierre philosophale et à l'astrologie judiciaire : c'était, dit Voltaire, *de l'or encroûté de toutes les ordures de son siècle*. La principale découverte de Roger Bacon est la connaissance du télescope ou des lunettes à longue vue. Les passages sur lesquels est fondée cette prétention sont tirés de l'*Opus majus*, page 357, et de son *Traité de perspective*, chapitre de *la vision rompue*. Bacon y examine les effets de la réfraction des rayons de lumière tombant sur une surface sphérique, et il prouve fort bien que, si la surface du milieu le plus dense dans lequel l'objet est plongé, est convexe vers l'œil, cet objet paraîtra plus grand, et au contraire : c'est ce qui lui a fait concevoir que l'interposition d'un milieu dense, figuré sphériquement, grossirait les objets qui seraient au-delà, et il n'en fallait pas davantage à un homme doué d'une forte imagination, comme il l'était, pour lui faire annoncer toutes ces merveilles comme possibles. Les paroles mêmes du texte de Bacon prouvent qu'il n'a jamais fait usage du télescope : il dit qu'au moyen de cet instrument, on peut apercevoir les objets éloignés comme très-proches, et les plus proches comme très-éloignés; qu'un homme peut paraître comme une montagne, et qu'il est possible de compter, à une distance incroyable, les grains d'un monceau de sable. Tout cela est impossible, et surtout ne peut être l'effet du télescope. Il ajoute qu'on peut *faire descendre en apparence le soleil et la lune sur la tête de ses ennemis*, ce qui n'a point de sens. Wood, qui a écrit l'histoire de l'université d'Oxford; Jebb, éditeur de l'*Opus majus*; Molyneux et quelques autres écrivains, ont établi l'opinion que Roger Bacon avait connu le télescope; mais les uns et les autres ne s'étaient laissés entraîner à cette opinion que par l'effet de la prévention nationale, si commune aux Anglais. Smith, plus impartial et meilleur physicien, a réfuté cette prétention par des raisons qui paraissent sans réplique. On ne peut nier que Roger Bacon n'ait eu sur l'optique des vues intéressantes et nouvelles. On trouve dans l'*Opus majus* des observations judicieuses sur la réfraction astronomique, sur la grandeur apparente des objets, et la grosseur extraordinaire du soleil et de la lune observés à l'horizon; mais sur d'autres points de la science, il a commis des erreurs graves, et l'on voit clairement, dans ce qu'il dit des verres concaves et convexes, que ce n'est point d'après des expériences pratiques qu'il raisonne, mais d'après des conjectures hasardées et une théorie très-imparfaite. L'invention de la poudre à canon lui est attribuée avec beaucoup plus de fondement. On voit qu'il possédait plusieurs secrets chimiques très-nouveaux pour ses contemporains. Il parle d'une espèce artificielle de feu inextinguible, qui était probablement une sorte de phosphore. Dans un autre endroit, il dit qu'avec du salpêtre et d'autres ingrédients, on peut former un feu artificiel qui brûlera à la plus grande distance, et au moyen duquel on

pourra produire dans l'air l'effet du tonnerre et de l'éclair, et même avec plus de force que la nature n'en produit; car, ajoute-t-il, une petite portion de matière de la grosseur du pouce, convenablement préparée, peut détruire une armée et une ville entière avec un bruit terrible, accompagné d'une vaste illumination. Dans un autre endroit, il dit positivement qu'avec du salpêtre, du soufre et du charbon, on peut, si l'on en connaît la préparation, imiter le tonnerre et l'éclair. Roger Bacon n'était étranger à aucune science. Il regardait les mathématiques, appliquées à l'observation, comme la seule route qui pût conduire sûrement à la connaissance de la nature. Il étudia plusieurs langues, et il écrivait en latin avec un degré d'élégance et de clarté peu commun de son temps. Il fit des travaux utiles sur la géographie. L'une des choses qui honore le plus sa mémoire, et qui prouve l'étendue et la solidité de ses connaissances en astronomie, c'est la sagacité avec laquelle il découvrit et démontra, sans autre secours que ses propres observations, les erreurs qui existaient dans le calendrier. Dans une lettre au pape Clément IV, il expose clairement les causes de ces erreurs, et indique, avec un degré d'exactitude qui approche de la vérité, la méthode propre à les corriger. Il forma ensuite un calendrier correct, dont il existe encore une copie dans la bibliothèque Bodléienne. Nous ne parlerons pas de la construction prétendue d'une tête de bronze, qui parlait distinctement et même prophétisait : ce conte absurde ne mérite pas d'être réfuté. Nous ne dirons pas, comme l'a fait un des panégyristes de Roger Bacon, qu'il fut *le génie le plus brillant et le plus universel que le monde ait jamais vu*; mais nous croyons qu'on peut le regarder comme un homme extraordinaire, d'un génie aussi étendu que pénétrant, et dont l'exemple fait voir jusqu'où un grand amour de la vérité, un travail opiniâtre et l'ambition de la gloire peuvent élever un esprit supérieur, malgré les préjugés de son siècle, et les persécutions de l'ignorance et de l'envie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Epistola fratris Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ*, Paris, in-4°., 1542; Bâle, in-8°., 1593; Hambourg, in-8°., 1598, 1608 et 1618; II. *Opus majus*, in-fol., Londres 1733 : ce recueil étant l'ouvrage sur lequel se fonde particulièrement la réputation de Roger Bacon, il est utile de faire connaître les divers écrits dont il est composé : dans les deux premiers livres sont compris trois traités ; 1°. *De impedimentis sapientiæ*; 2°. *De causis ignorantiæ humanæ* ; 3°. *De utilitate scientiarum* ; le troisième livre contient le traité *De utilitate linguarum* ; le quatrième, les traités *De centris gravium*, *de ponderibus*, *de valore musices*, *de judiciis astrologiæ*, *de cosmographiâ*, *de situ orbis*, *de regionibus mundi*, *de situ Palestinæ*, *de locis sacris*, *descriptiones locorum mundi*, *prognostica ex siderum cursu* ; dans le cinquième livre, se trouvent divers traités de perspective, et le traité *De specierum multiplicatione* ; le sixième livre enfin, renferme les trois traités, 1°. *De arte experimentali*, 2°. *De radiis solaribus*, 3°. *De coloribus per artem fiendis*. III. Plusieurs traités sur la chimie, imprimés dans le *Thesaurus chemicus*, Francfort, in-8°, 1603 et 1620; IV. *De retardandis senectutis accidentibus*, publié pour la première fois à Oxford, en 1590, et traduit ensuite en anglais, avec des notes, par le docteur Richard Browne, sous le titre de *Remède contre la*

vieillesse, et conservation de la jeunesse, Londres, in-8°. 1683. Quelques autres traités de Roger Bacon, qui n'ont point été imprimés, tels que le *Liber naturalium*, le *Computus Rogeri Baconis*, l'*Opus minus*, l'*Opus tertium*, ont été conservés en manuscrit dans la bibliothèque de l'université de Leyde, et dans les bibliothèques royale et cottonienne, en Angleterre. Le traité *Speculum alchemiæ*, et celui *De potestate mirabili artis et naturæ*, qui n'est qu'un chapitre de l'ouvrage intitulé *Epistola fratris R. Baconis*, etc., ont été traduits en français, par Jacques Girard de Tournus, et publiés, le premier, sous le titre de *Miroir d'alchimie*, Lyon, 1557, in-12; Paris, 1612, 1627, in-8°.; le deuxième, sous le titre de l'*Admirable puissance de l'art et de la nature*, Lyon, 1557, in-8°., très-rare; Paris, 1629, in-8°. S—D.

BACON (Nicolas), célèbre jurisconsulte anglais, et père du fameux François Bacon, baron de Verulam, naquit en 1510, d'une famille ancienne, à Chislehurst, dans le comté de Kent. Il étudia à Cambridge et à Paris, et s'attacha principalement à l'étude du droit. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Henri VIII, qui, lors de la réformation d'Angleterre, lui donna, dans le comté de Suffolk, plusieurs domaines provenant du monastère de St.-Edmund'sbury, et le nomma procureur de la cour des tutèles. Il conserva cette place sous le règne d'Edouard VI; et, malgré la faveur de Henri VIII, sa prudence le sauva de la persécution sous le règne de la reine Marie. La reine Elisabeth le créa chevalier, et le nomma, en 1558, garde du grand-sceau, et membre de son conseil privé. Il eut une grande part à l'établissement de la religion protestante en Angleterre, et s'attira par-là la haine des catholiques. Malgré son zèle et les services éminents qu'il avait rendus, ayant osé, dans les débats concernant la succession au trône, se montrer d'un avis opposé à celui du favori, le comte de Leicester, il lui fut défendu de reparaître à la cour et dans le conseil; mais il parvint ensuite, par la médiation de Cecil, à rentrer en grâce auprès de la reine, et fut de nouveau l'ame du conseil. Il fut nommé, en 1568 et en 1571, pour présider les commissions chargées d'examiner les plaintes réciproques de la reine Marie d'Ecosse et de ses sujets rebelles. Il mourut en 1579, âgé de 69 ans, après avoir occupé vingt ans la place de garde du grand-sceau, avec la réputation d'un homme également sage et habile. Il se montra constamment fidèle à la devise de ses armes : *Mediocria firma*. La reine Elisabeth étant allée le visiter à Redgrave, lui dit que sa maison était trop petite pour lui : « Non, madame, répondit-il, mais V. M. m'a fait trop grand pour ma maison. » Sur la fin de sa vie, il avait pris un embonpoint excessif, ce qui fit dire à Elisabeth, que « l'ame de sir Nicolas était bien logée. » Il a laissé quelques traités de politique et de législation, et un commentaire sur les douze petits prophètes; mais aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. — Sa femme, Anne Bacon, joignait à beaucoup de savoir une piété solide et les vertus de son sexe. Elle a traduit de l'italien en anglais vingt-cinq sermons de Bernardin Ochin, sur la prédestination, etc., publiés en 1550; et, du latin, de l'évêque Jewel, une *Apologie de l'Église anglicane*, imprimée en 1564, in-4°., réimprimée en 1600, in-12. — Ses deux fils, Antoine et François, durent à ses soins leur première éducation. S—D.

BACON (François), fils du précédent, grand-chancelier d'Angleterre, l'un des génies les plus extraordinaires qui aient paru dans aucun siècle, serait, après Newton, le philosophe dont l'Angleterre aurait le plus à se glorifier, si les faiblesses de son caractère et quelques actions de sa vie n'avaient terni la gloire que ses talents et ses travaux lui ont assurée. Né à Londres le 22 janvier 1561, dès son enfance, il donna des preuves d'un esprit supérieur. Ayant été présenté à la reine Elisabeth, elle lui demanda quel âge il avait; il répondit sans hésiter : « Juste » deux ans de moins que le règne » heureux de votre majesté. » Cette réponse frappa la reine, qui depuis s'amusait à le faire parler, et l'appelait en plaisantant son *petit garde des sceaux*. A treize ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit, dans toutes les sciences, des progrès dont la rapidité étonna ses maîtres et ses condisciples. Il n'avait pas encore seize ans, que, frappé de la futilité de la philosophie d'Aristote, il fit un écrit pour la combattre. Il vit dès-lors qu'elle était plus propre à produire et à perpétuer des disputes, qu'à éclairer l'esprit : cette observation semble avoir dirigé tous ses travaux. C'était alors un usage établi en Angleterre, d'envoyer dans les pays étrangers, et particulièrement en France, les jeunes gens destinés à entrer dans les affaires publiques. Le jeune Bacon vint à Paris, à la suite de l'ambassadeur sir Amias Powlet, qui, de bonne heure, conçut une telle estime pour lui, qu'il le fit partir bientôt après pour l'Angleterre, avec un message qui demandait du secret et de la célérité. Après avoir rempli sa mission de manière à mériter des remercîments de la part de la reine, il revint en France, et parcourut différentes provinces, pour s'instruire des mœurs et des lois du pays. A l'âge de dix-neuf ans, il composa un écrit intitulé : *De l'état de l'Europe*, dans lequel on trouve des marques frappantes de la maturité précoce de son jugement. La mort de son père le rappela dans sa patrie, où la médiocrité de son héritage le força à chercher les moyens de se procurer un état conforme à sa naissance. Il se décida pour la jurisprudence, et se livra à l'étude des lois, avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut nommé, n'ayant encore que vingt-huit ans, conseil extraordinaire de la reine. Au milieu des travaux qu'il entreprit pour l'avancement de sa fortune, il ne perdit jamais de vue l'idée qu'il avait conçue de bonne heure, de réformer le plan des études scholastiques, et d'en créer un plus propre à conduire les hommes dans les routes d'une saine philosophie. La place qu'il avait auprès de la reine était plus honorable que lucrative; ses talents, et son alliance avec le grand-trésorier Burleigh et son fils, sir Robert Cecil, principal secrétaire d'état, semblaient l'appeler aux plus grands emplois. Malheureusement Cecil était ennemi déclaré du comte d'Essex, ami et protecteur de Bacon; et cette inimitié de deux courtisans retarda long-temps la fortune de ce dernier. En 1594, Essex employa tout son crédit pour le faire nommer solliciteur général; mais Cecil représenta Bacon comme un homme tellement livré aux études spéculatives, qu'il lui paraissait incapable de cette place. Elisabeth céda à cette objection. Le comte d'Essex, pour dédommager Bacon de ce refus, lui fit présent d'une terre, qu'il accepta avec les démonstrations de la plus vive reconnaissance; mais il oublia, peu de temps après, ce qu'il devait à un si généreux bienfaiteur, qu'il abandonna

dans sa disgrâce, avec une lâcheté que rien ne peut excuser. Tout le monde sait que le comte d'Essex périt sur l'échafaud, accusé de haute trahison. Dans l'instruction du procès, Bacon plaida lui-même contre le comte, sans y être obligé; et après l'exécution de la sentence, il chercha à justifier la conduite du gouvernement, dans un appel au public, intitulé : *Déclaration des trahisons de Robert, comte d'Essex*. Il est vrai que cette déclaration était rédigée avec des ménagements si frappants et un intérêt si marqué pour l'honneur de l'accusé, qu'Elisabeth ne put s'empêcher de dire à Bacon : « Il est aisé de voir que » vous n'avez pas oublié votre an» cienne affection pour le comte ». Cette circonstance prouve, qu'en exécutant la tâche qui lui avait été sans doute imposée par sa souveraine, il sacrifiait les sentiments de son cœur aux intérêts de son ambition. Son ingratitude n'eut pas le succès qu'il en attendait. La voix publique s'éleva contre lui avec tant de force, qu'il se crut obligé d'écrire une longue apologie de sa conduite; mais son éloquence n'eut aucun effet; Elisabeth ne fit rien pour lui, et Bacon, flétri dans l'opinion, fut à la cour l'objet de la haine d'un parti et de la jalousie de l'autre. Après avoir montré une complaisance honteuse et servile dans l'affaire du comte d'Essex, il sembla reprendre sa probité et sa dignité dans sa conduite au parlement. Il avait été choisi, en 1593, pour représenter le comté de Middlesex dans la chambre des communes. Dans les débats qui eurent lieu sur des questions publiques, il vota avec le parti populaire, contre les mesures des ministres, quoiqu'il fût toujours au service de la couronne. Si quelque chose peut atténuer les fautes graves qu'on lui reproche, c'est sa pauvreté. Elisabeth, à qui il avait sacrifié son honneur, ne fit rien pour sa fortune, et il se trouva dans de tels embarras que, deux fois, il fut arrêté pour dettes. Le règne de Jacques Ier. lui fut plus favorable : ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, accueillit Bacon avec distinction, et lui conféra, en 1603, les honneurs de la chevalerie. Bacon se montra digne de cette faveur, par sa conduite au parlement. Il fut chargé de porter au pied du trône des représentations solennelles sur les vexations qu'exerçaient, en son nom, les pourvoyeurs de sa majesté; il s'acquitta de cette commission délicate avec tant de talent et de bonheur qu'il satisfit à la fois le parlement et le roi. La chambre des communes lui vota des remercîments publics, et Jacques Ier. le nomma un de ses conseillers, avec un traitement annuel de 40 liv. sterl., et cette grâce fut bientôt suivie d'une nouvelle pension de 60 liv. sterl. En 1607, il fut nommé solliciteur général. Sa fortune s'accrut alors considérablement par le produit de sa pratique au barreau, et par le mariage qu'il contracta avec Alix de Barnham, fille d'un riche alderman de la cité. Il obtint successivement plusieurs autres places jusqu'en 1617, qu'il obtint celle de garde des sceaux. En 1619, il fut créé lord grand chancelier d'Angleterre, avec le titre de baron de Vérulam, qu'il échangea l'année suivante pour celui de vicomte de St.-Alban. Sa fortune était telle alors, qu'il aurait pu vivre avec la magnificence dont il avait le goût, sans dégrader son caractère par les actes d'avidité qu'on eut à lui reprocher avec trop de raison. Des plaintes graves furent portées contre lui. On l'accusa d'avoir reçu des sommes d'argent pour des concessions de places et de priviléges qu'il avait expédiés sous le

grand-sceau. Ces plaintes furent renvoyées à la chambre des pairs. Bacon, hors d'état de se justifier, voulut éviter l'éclat d'une recherche judiciaire, et adressa à la chambre une lettre de repentir et de soumission, par laquelle il invoque la clémence de ses pairs, et demande que la peine qu'on prononcera contre lui se borne à lui ôter la place éminente qu'il a déshonorée. Les lords exigèrent de lui une confession circonstanciée sur chacun des griefs allégués contre lui. Il envoya un mémoire dans lequel il reconnaissait la vérité de presque toutes les imputations de corruption portées contre lui, en implorant de nouveau la clémence de la chambre. Malgré l'intérêt que le roi témoigna pour lui, et celui que prenait la chambre même à la situation d'un de ses membres, distingué par de si grands talents, elle ne put s'empêcher de rendre un jugement sévère; il fut condamné à payer une amende de 40,000 liv. sterl., et à être emprisonné à la Tour, pendant le bon plaisir du roi; il fut en outre déclaré incapable d'occuper aucun emploi ou office public, de siéger au parlement, et d'approcher même du lieu où résiderait la cour. On ne peut nier que ce jugement ne fût juste, tout rigoureux qu'il était; cependant, il est sûr que, si Bacon se montra avide, ce ne fut point par avarice; car il fut, au contraire, prodigue jusqu'à l'excès. Comme garde des sceaux, il reçut de l'argent pour l'expédition des brevets ou patentes de plusieurs places, obtenues par le crédit du duc de Buckingham, favori de Jacques Ier., auquel Bacon devait une grande partie de son avancement; mais il paraît constant que ce fut particulièrement pour servir la cupidité du protecteur que le protégé se prêta à ces manœuvres coupables, dont il doit cependant partager le blâme, puisqu'il en partageait le honteux bénéfice. Comme chancelier, il reçut aussi de l'argent pour expédier des affaires portées à son tribunal; mais on convient qu'à cette bassesse si indigne de son rang, il ne joignit pas du moins le crime de trahir la justice dans les jugements qu'il rendit sur ces mêmes affaires; il a toujours passé pour un juge aussi équitable qu'éclairé. Il montra une faiblesse excessive à l'égard de ses domestiques, qui s'enrichissaient en vendant la protection de leur maître, et en l'engageant dans des actes de corruption dont ils recevaient le profit. On raconte qu'en rentrant un jour chez lui, ses domestiques se levèrent en le voyant paraître, et qu'il leur dit: « Restez assis, mes maîtres, c'est » votre élévation qui a fait ma chute. » Le jeu de mots qui est dans l'original ne peut se rendre en français, parce que le terme anglais, traduit par celui d'*élévation*, exprime également l'action de *se lever* et de *s'élever*. Après s'être abaissé par des actes honteux d'une complaisance servile et d'une basse vénalité, on le voit quelquefois se relever par des traits de noblesse et de fermeté qui prouvent qu'il avait le sentiment de la justice et de la liberté, alors même qu'il les outrageait; et l'on aime à croire que les crimes qui ont flétri sa mémoire, tenaient plus à une extrême faiblesse de caractère qu'à une perversité naturelle. Le seul tort de Bacon qui ne comporte aucune excuse, c'est son ingrate et lâche conduite envers son bienfaiteur, le comte d'Essex. Il est temps de détourner ses regards du tableau affligeant des fautes de l'homme d'état, pour les porter sur les ouvrages immortels de l'homme de génie; mais ces travaux sont d'une telle étendue, et embrassent des objets si divers et si multipliés, qu'il serait impossible d'en donner une idée à peu

près complète, sans outrepasser de beaucoup les bornes qui nous sont imposées. Nous sommes donc obligés de nous restreindre aux traits principaux qui caractérisent ses écrits. On a vu que, dès ses premières études, il avait été frappé de l'absurdité de la méthode qu'on suivait dans les écoles pour l'enseignement public. Dès ce moment, il conçut le projet hardi d'une refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il embrassa, dans ses vues, le cercle de toutes les connaissances humaines; il observa les rapports qui les unissent entre elles, et commença par en former la classification, suivant les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune des sciences appartenait. De-là cette division en trois classes, de la mémoire, de la raison et de l'imagination; division qui a été parfaitement développée par d'Alembert et Diderot, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*. Ce n'est qu'en lisant les grands ouvrages de ce génie extraordinaire, qu'on peut se mettre en état de le juger; mais ce n'est pas assez de les lire, il faut les étudier; et il faut avoir un esprit déjà muni de beaucoup de connaissances et capable d'une forte attention, pour être en etat de suivre l'auteur dans toutes les routes qu'il parcourt, et d'apprécier jusqu'à quel point ses vues ont pu être utiles et peuvent l'être encore aux progrès des sciences. Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale: il est en effet le premier qui ait bien senti et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vérités et de s'assurer qu'on y est parvenu: c'est celui d'observer la nature, non seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour observer la nature; il faut un art pour diriger les observations; il en faut un, plus difficile encore, pour interroger la nature. C'est pour parvenir à ce double but qu'il a créé des méthodes, dont il a fait des applications sans nombre à toutes les branches des sciences. C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la *grande instauration des sciences*, plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée, dans les deux ouvrages qui en faisaient la base; l'un, *De dignitate et augmentis scientiarum*; l'autre, *Novum organum scientiarum*. Bacon avait étudié toutes les sciences; il avait marqué le point où chacune était parvenue, les fausses directions qui avaient égaré les esprits dans la marche qu'on avait suivie, et la véritable méthode qui pouvait les ramener dans la route de la vérité. Si on le considère comme métaphysicien, il montre autant de sagacité que de profondeur dans ses vues sur les opérations de l'esprit; sur l'association des idées, principe fécond de nos sentiments et de nos opinions; sur les préjugés qui nous environnent dès le berceau et troublent l'exercice de la raison. Il expose très-clairement ce principe, aperçu par Aristote, et si bien développé par Locke, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait les sensations pour base. Comme physicien, il a eu des aperçus très-ingénieux, et a été sur la route de plusieurs découvertes importantes. Il avait imaginé une espèce de machine pneumatique, au moyen de laquelle il paraît avoir soupçonné l'élasticité et la pesanteur de l'air, que Galilée et Torricelli ont eu la gloire de découvrir après lui; mais on ne peut

lui contester d'avoir indiqué assez clairement l'attraction newtonienne, en regardant toutes les parties de la matière comme mues par une force cachée qui les fait graviter l'une vers l'autre. « Il faut, dit-il, ou que les corps graves » soient poussés vers le centre de la » terre, ou qu'ils en soient mutuelle- » ment attirés; et dans ce dernier cas, » il est évident que, plus les corps » en tombant s'approcheront de la » terre, plus fortement ils seront atti- » rés. — Il faudrait, ajoute-t-il, expé- » rimenter si la même horloge à poids » ira plus vite sur le haut d'une mon- » tagne qu'au fond d'une mine. Si la » force des poids diminue sur la mon- » tagne et augmente dans la mine, il » y a apparence que la terre a une » vraie attraction. » Il serait difficile de s'exprimer plus nettement sur ce grand phénomène de la gravitation réciproque des corps; mais ce que Bacon n'avait fait qu'entrevoir, Newton l'a établi sur l'observation, et il l'a démontré par le calcul. Or, la gloire d'une découverte appartient, non à celui qui aperçoit une vérité nouvelle, mais à celui qui la prouve. Bacon a aussi traité de l'histoire naturelle, mais d'une manière abrégée, dans son ouvrage, intitulé : *Sylva sylvarum or a natural History*, etc., Londres, 1635, in-fol., traduit en latin par Jacques Gruter : *Sylva sylvarum, sive Historia naturalis latinè transcripta*, Lug. Batavor., 1648, in-16, Elzevir, 1661, in-12. Il avait particulièrement étudié la médecine, sur laquelle il a composé plusieurs ouvrages, et entre autres un *Traité de la vie et de la mort*, où l'on trouve des vues curieuses; mais la physiologie et la chimie, qui font la base de cette science, étaient encore trop peu avancées pour que Bacon ne tombât pas dans beaucoup d'erreurs. Il croyait qu'au moyen d'un certain régime, on pouvait prolonger la vie humaine fort au-delà des bornes que l'opinion commune lui assigne. Livré de bonne heure à l'étude des lois, les places qu'il remplit l'obligèrent à en faire la principale occupation de sa vie; il les étudia, non en simple jurisconsulte, mais en législateur et en philosophe. On a de lui des *Aphorismes*, aussi remarquables par la profondeur des idées que par l'énergie et la précision du style, et l'on a lieu de croire que Montesquieu les avait lus avec attention. Un homme d'un génie aussi étendu ne pouvait avoir négligé l'étude de la morale : un de ses premiers et de ses plus beaux ouvrages, est un recueil de réflexions sur divers sujets, intitulé, en latin, *Sermones fideles*; et en anglais, *Essays or counsels civil and moral* : on y remarque également et la finesse des observations, et la connaissance approfondie de l'homme et des affaires; on y admire les couleurs d'une imagination brillante dont la pensée s'embellit, et l'éclat d'un style, toujours énergique, précis et animé. Bacon fut aussi historien; mais ce n'est pas le côté le plus brillant de son mérite littéraire. Il a composé une *Histoire de Henri VII*, qui n'est remarquable, ni par la fidélité dans le récit des faits, ni par le style, qui manque souvent de naturel, de dignité et de bon goût. Bacon avait une grande connaissance de l'antiquité. Il a fait un *Traité de la sagesse des anciens*, dans lequel il explique les fables antiques par des allégories très-ingénieuses. Ainsi, montrant partout un esprit supérieur, également étendu, flexible et original, créateur dans plusieurs branches de la philosophie, il fut encore moraliste profond, antiquaire érudit, écrivain souvent élégant, toujours énergique et brillant. On regrette que ce

génie transcendant, qui avait si profondément analysé les causes des erreurs humaines, et démêlé, avec tant de sagacité, les vraies méthodes qui doivent conduire l'esprit dans la recherche de la vérité, ait combattu le système de Copernic, qui commençait à se propager; mais Bacon avait étudié toutes les sciences, excepté les mathématiques, et il ne pouvait appliquer à l'astronomie ni l'observation, ni le calcul, procédé nécessaire alors pour vérifier par soi-même la nouvelle théorie du système du monde. C'est sur ce point seul qu'il est resté au-dessous des esprits éclairés de son temps. Sur toutes les autres parties de la philosophie, il se montra si supérieur à tous ses contemporains, qu'il ne put guère trouver de juges en état d'apprécier la force de son génie, la justesse de ses vues et l'importance de ses travaux. Les preuves d'une vérité nouvelle ont une tout autre force pour celui qui les a trouvées que pour ceux à qui on les offre pour la première fois. Le roi Jacques Ier., en lisant le *Novum organum*, lorsqu'il parut, dit que ce livre était « comme les voies de Dieu, » au-dessus de l'entendement hu» main. » Jacques n'était pas sans connaissances; mais il avait plus de savoir que de philosophie, et plus de pédanterie que de véritables lumières. Bacon pouvait seul être son propre juge : c'est ce qu'il a bien senti lui-même, et ce qu'il a exprimé avec un noble orgueil, dans ce passage de son testament : « Je lègue mon nom et ma » mémoire aux nations étrangères, et » à mes propres concitoyens lorsque » quelque tems encore se sera écoulé. » Dans une lettre adressée à un de ses amis, il s'appelle *le serviteur de la postérité*. Ce qu'il avait prévu a été confirmé par l'événement. La postérité a été plus juste que son siècle, et il a trouvé parmi les étrangers plus d'admirateurs que parmi ses compatriotes. Le docteur Shaw, qui a donné une édition des œuvres de Bacon, rédigée sur un plan qui en rend la lecture plus facile et plus instructive, observe lui-même, dans sa préface, que les étrangers ont exalté à l'excès le mérite de ce philosophe. David Hume semble placer Bacon au-dessous de Galilée et même de Kepler, ses contemporains; opinion étrange de la part d'un écrivain aussi éclairé et aussi impartial dans ses jugements. Il y a plus d'équité, sous une forme heureuse, dans ce mot d'Horace Walpole : « Bacon a été le » prophète des vérités que Newton est » venu ensuite révéler aux hommes. » C'est surtout en France que se sont trouvés les plus dignes appréciateurs des travaux de ce philosophe. On ne peut trop s'étonner que Bayle n'ait consacré que quelques lignes à Bacon dans son *Dictionnaire*, tandis que le sage Gassendi exaltait avec enthousiasme ses écrits, comme devant donner une face nouvelle à la philosophie. Dans le même temps, Sallo, dans un *Journal des Savants*, de 1666, rendait le même hommage au grand-chancelier d'Angleterre. Malgré tous ces éloges, les ouvrages de Bacon étaient peu lus en France, lorsque Voltaire écrivit ses *Lettres sur les Anglais*. Il y rappelle en peu de mots les principaux ouvrages de Bacon, dont il trace avec justesse le véritable caractère, et dont il relève le mérite et l'importance, avec la manière spirituelle, brillante et rapide qui lui est propre. Il cite ce mot de Bolingbroke, qui, interrogé sur le caractère du chancelier Bacon, répondit : « C'était un si grand homme, que » j'ai oublié ses vices » : mot qui exprime un sentiment généreux dans un admirateur du génie, mais qui ne peut pas convenir à la sévérité de l'histoire.

Condillac, dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, présente Bacon comme le créateur du vrai principe de la bonne métaphysique. Diderot et d'Alembert, dans le prospectus de l'*Encyclopédie*, ajoutèrent un nouvel éclat à la renommée de Bacon, et donnèrent plus de poids à leurs éloges, par l'analyse savante qu'ils tracèrent du plan et des vues de ce grand homme. Dans toute l'Europe, l'opinion à cet égard est unanime, et la gloire de Bacon serait parfaite, s'il n'avait été qu'un homme de lettres, et si les faiblesses de l'homme d'état n'avaient imprimé à sa mémoire une tache ineffaçable. Plusieurs des ouvrages de Bacon ont été écrits par lui en anglais, d'autres en latin, quelques-uns dans les deux langues. Nous nous conformerons à l'ordre qu'on a suivi dans la belle édition de 1765, 5 vol. in-4°. (la réimpr. de Londres, 1778, étant très-incorrecte), en commençant par les ouvrages anglais, et en les classant par ordre de matières. OUVRAGES PHILOSOPHIQUES : 1°. *Du progrès et de la dignité des sciences divines et humaines*, en deux livres; 2°. *Histoire naturelle*, *en dix centuries*; 3°. *Fragments de physiologie*. — OUVRAGES DE MORALE : 1°. *Fragment sur les apparences du bien et du mal*; 2°. *Essais*, ou *Maximes civiles et morales*; 3°. *Recueil d'apophthegmes anciens et modernes*. — OUVRAGES POLITIQUES, composés d'écrits sur le procès du comte d'Essex, de discours au parlement et d'autres opuscules. — OUVRAGES HISTORIQUES : 1°. *Histoire du règne de Henri VII*; 2°. *Histoire du règne de Henri VIII*; 3°. *Commencement d'une Histoire de la Grande-Bretagne*. — OUVRAGES RELIGIEUX, comprenant des prières et autres écrits, et la traduction en vers de quelques psaumes. — MÉLANGES, comprenant des lettres, discours, etc. — Les ouvrages écrits en latin, par Bacon, sont : I. *Instauratio magna*, divisée en quatre parties; 1°. *De dignitate et augmentis scientiarum, libri novem*, Leyde, 1652, in-12; 2°. *Novum organum, sive indicia vera de interpretatione naturæ, libri duo*, Leyde, 1650, in-12; 3°. *Parasceve ad Historiam naturalem et experimentalem*, etc.; 4°. *Historia ventorum*; II. *Historia vitæ et mortis*; III. *Historia densi et rari*, Londres, 1623, in-8°.; Leyde, 1636, in-12; IV. *Historia gravis et levis aditus sympathiæ et antipathiæ rerum*; V. *Sulfuris, mercurii et salis*; VI. *Historia et inquisitio de sono et auditu*; VII. *Quæstiones circa mineralia*; VIII. *Inquisitio de Magnete*; IX. *Cogitationes de naturâ rerum*; X. *Prodomus, sive anticipationes philosophiæ secundæ*; XI. *Cogitata et visa de interpretatione naturæ*; XII. *Descriptio globi intellectualis*; XIII. *Impetus philosophici*; XIV. *Parmenides, Telesii et Democriti philosophia*; XV. *Historia regni Henrici septimi*, Amsterdam, Elzevir, 1662, in-12; XVI. *Sermones fideles, sive interiora rerum*, Leyde, 1664, in-12; XVII. *De sapientiâ veterum*, Leyde, 1633, in-12; XVIII. *Nova Atlantis* (ouvrage resté imparfait); XIX. *Imago Julii Cæsaris*; XX. *Imago Augusti Cæsaris*; XXI. *Dialogus de bello sacro*; XXII. *Meditationes sacræ*; XXIII. *Variæ Epistolæ*. Bacon s'était proposé d'écrire en latin tous ses ouvrages philosophiques; mais il n'a exécuté ce projet que pour le *Novum Organum*, l'*Histoire des vents*, celle *de la vie et de la mort*, le *Traité de la sagesse des anciens*, et quelques opuscules. Il a écrit en anglais, et traduit ensuite en latin, le grand ouvrage sur *le Progrès et la*

dignité des sciences, et les *Essais de morale*. Ceux qui sont écrits par l'auteur dans les deux langues, se lisent avec plus d'intérêt dans la leçon latine. Les ouvrages de Bacon qui n'ont pas été traduits par lui-même de l'une des deux langues dans l'autre, l'ont été par d'autres écrivains ; mais ces traductions sont regardées comme inélégantes et défectueuses. Voici l'indication des traductions françaises : I. *Le progrès et avancement aux sciences divines et humaines*, trad. par Maugars, Paris, 1624, in-12 ; II. *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, trad. par le S^r^. de Golefer, Paris, 1632, in-4°. ; III. *Histoire du règne de Henri VII*, trad. par La Tour Hotman, Paris, 1627, in-8°. ; Bruxelles, sans date, in-12 ; IV. *Histoire naturelle* (avec la vie de Bacon), trad. par Pierre Amboise, S^r^. de la Madelaine, Paris, 1631, in-8°. ; V. *Considérations politiques pour entreprendre la guerre contre l'Espagne*, trad. par Maugars, Paris, 1634, in-4°. ; VI. *les Œuvres morales et politiques de F. Bacon*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1626, 1633, in-8°. ; 1636, in-12 ; VII. *l'Artisan de la fortune, les antithèses des choses, les sophismes et les caractères de l'esprit*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1640, in-12 ; VIII. *Essais sur divers sujets de politique et de morale* (publiés par l'abbé Goujet), Paris, 1734, in-12 ; et Londres (Paris), 1740, in-12, sous le titre de *Politique du ch. Bacon* ; IX. *Histoire de la vie et de la mort*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1647, in-8°. ; X. *Histoire des Vents, où il est traité de leur cause et de leurs effets*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1650, in-8°. ; XI. *la Nouvelle Atlantide*, trad. par l'abbé Raguet, Paris, 1702, in-12 ; XII. *Essai sur la justice universelle, ou les Sources du droit*, etc., Paris, Didot jeune, 1806, in-18 ; XIII. *Œuvres complètes*, trad. par M. Ant. Lasalle, avec des notes critiques et littéraires, Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8°. ; c'est à l'occasion de cette traduction, que M. de Luc publia le livre intitulé : *Bacon tel qu'il est, ou Dénonciation d'une traduction française des Œuvres de ce philosophe*, 1800, in-8°. M. Mary-du-Moulin a traduit, de l'anglais de Shaw, des *Fragments extraits des Œuvres de Bacon*, 1765, in-12. Deleyre a donné une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12 ; on y trouve jointe la *Vie de Bacon*, traduite de l'anglais, de David Mallet, par Pouillot. Dans son *Analyse*, Deleyre a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais. Naigeon a inséré l'ouvrage de Deleyre, presque en entier, dans le *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne* de l'*Encyclopédie méthodique* ; mais il a remplacé toutes les idées de Deleyre par des citations de Bacon. La *Vie de Bacon*, par Mallet, a aussi été traduite en français, par Bertin, 1788, in-12 ; on trouve à la suite quelques *Maximes* de l'illustre chancelier. *Le Christianisme de Bacon*, 1799, 2 vol. in-12, est l'ouvrage de M. Emery. M. de Luc a donné, en 1802, un *Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles*, etc., 2 vol. in-8°. On a publié à Londres, *Baconiana, or, certain genuine remains of Francis Bacon*, 1679, in-8°. Bacon mourut le 9 avril 1626. S—D.

BACON (Nathanael), fils de Nicolas, et frère consanguin de François, se distingua dans la peinture. Quoique son talent se soit formé en Italie, son style se rapproche de l'école flamande. On a conservé, en Angleterre, quel-

ques-uns de ses tableaux, où l'on trouve beaucoup de naturel et d'élégance, et un coloris brillant. Il excellait surtout dans le paysage. X—s.

BACON (John), sculpteur anglais, né en 1740, à Southwark, appelé *bourg*, mais qui n'est plus, depuis long-temps, qu'une partie de l'immense ville de Londres, exerça pendant sa jeunesse le métier de peintre en porcelaine. Les statues qui se trouvaient dans la manufacture où il travaillait, lui donnèrent l'idée de s'essayer à modeler. Comme il avait des dispositions pour la sculpture, il fit de tels progrès dans cet art, qu'en 1766, il obtint le prix de la Société d'encouragement. Il gagna encore le premier prix qui ait été donné par l'Académie royale, instituée au mois de décembre 1768; bientôt après, il fut élu membre de cette académie, et il mit à l'exposition annuelle de Sommerset-house, une statue de *Mars*, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il exécuta depuis, à Westminster, les monuments de lord Chatham, de lord Halifax et du major Pearson, et à Bristol, celui d'Élisa Draper, si connue par les lettres de Sterne. Le monument de lord Chatham, qui est un des plus grands ouvrages de Bacon, a essuyé bien des critiques, méritées pour la plupart; mais qui ne tombent pas toutes sur Bacon, puisque l'idée de ce monument n'est pas de lui, mais d'un auteur dramatique, sur le plan duquel il a travaillé; aussi ne doit-on pas être surpris d'y trouver la vaine prétention d'exprimer ce qu'il n'est pas donné à la sculpture de rendre. Bacon a montré l'ignorance de ce principe dans les compositions qui lui appartiennent entièrement, et où il règne le même abus de l'allégorie, la même incohérence et la même obscurité. Ses meilleurs ouvrages sont des figures isolées, et surtout celle de la *Grande-Bretagne lançant la foudre*, et un *Enfant orphelin, suppliant pour qu'on lui accorde un asyle*. Dans presque tous ses ouvrages, on remarque un style peu correct et dépourvu de noblesse, l'emploi le plus ridicule des costumes modernes, des draperies qui sont travaillées avec soin, mais qui manquent de grâce, et une absence totale de ce *grandiose*, qu'il eût peut-être acquis, s'il eût reçu une éducation académique, et s'il eût étudié en Italie d'après l'antique. Toute son assiduité au travail ne put suppléer à ces deux avantages. La facilité de son ciseau, la grâce, et même quelquefois l'expression de ses figures, font regretter qu'il en ait été privé. Bacon n'était pas étranger à la littérature; on a de lui des fables et des épitaphes, médiocres il est vrai. Il mourut en 1799, après avoir exécuté une très-grande quantité d'ouvrages répandus dans toute l'Angleterre. Sa vie a été écrite par Richard Cecil, qui était comme lui de la secte des méthodistes. V. S. M.

BACONTHORP, ou BACON (Jean), moine anglais du 14e. siècle, né à Baconthorp, dans la province de Norfolk, étudia avec distinction à Oxford et à Paris. Il fut nommé provincial des carmes anglais dans une assemblée générale de cet ordre, à Londres, en 1329. C'était un homme d'un esprit actif et d'un caractère ferme qui lui valut le surnom de *docteur résolu*. Cependant, après avoir mécontenté l'Église romaine, en soutenant à Rome, où il se trouvait alors, la légitimité des mariages aux degrés prohibés, il se rétracta, et soutint que, pour les degrés de parenté, défendus par la loi divine, le pape n'avait pas le droit d'accorder des dispenses. Il a été célébré en prose et en vers, comme

un zélé défenseur de la foi catholique contre les Juifs, les Turks et les hérétiques. On a de lui, en latin : I. *Commentaires*, ou *Questions sur les quatre livres des Sentences*, Milan, 1510 et 1611 ; Crémone, 1618 ; II. *Abrégé de la loi de J.-C.*, Venise, 1527. Il mourut à Londres, en 1346. X—s.

BACOUE (Léon), né en 1608, à Castelgeloux, en Gascogne, de parents protestants, embrassa la religion catholique, fit profession chez les récollets, devint évêque de Glandèves en 1672, de Pamiers en 1686, et mourut en 1694. On remarque qu'il est le seul huguenot converti qui soit parvenu à l'épiscopat, sous Louis XIV. Bacoue s'était fait connaître, en 1635, par une traduction française de la *Théologie morale* de Villalobo. Il avait du talent pour la poésie latine, et publia, en 1667, à Toulouse, in-4°., un poëme, sous ce titre : *SS. et B. Patri Clementi IX, carmen panegyricum*, mais il est surtout connu par un autre poëme sur l'éducation d'un prince, rendu public dans le temps qu'on allait donner des précepteurs au dauphin. Ce poëme, auquel il dut son élévation, est intitulé : *Delphinus, seu de primâ principis institutione, libri sex*, Toulouse, 1670, in-4°. ; Paris, 1685, in-12. ; Albi, 1685, in-8°. avec des notes et quelques odes de l'auteur. T—d.

BACUET (Paul), professait la philosophie à Genève en 1632. Il publia, à cette époque, différentes dissertations, fut nommé en 1641 pasteur de l'Église réformée, et envoyé en 1654, à Grenoble, pour y remplir les devoirs de son ministère. Il ne se contentait pas de porter des secours spirituels aux malades de son Église ; il s'occupait aussi du soulagement de leurs infirmités. Ce fut dans le dessein de donner une publicité plus grande aux remèdes dont son expérience lui avait fait reconnaître l'efficacité qu'il fit imprimer en 1670, un vol. in-8°., intitulé : *Hoséas*, ou *l'Apothicaire charitable*. On a encore de lui : I. *Disputatio logica de causis*, Genevæ, 1634, in-4°. ; II. *Disputatio physica de materiâ* ; III. *Disputatio physica de mundo*, inédits. W—s.

BADAKHCHY, poète persan, natif de la province de Badakhchyan, vivait vers le milieu du 10e. siècle de notre ère, et était contemporain du khalyfe abbacyde Moctafy. Il est auteur d'un recueil de poésies assez agréables. Quelques seigneurs de la cour où il vivait étant tombés dans la disgrâce, cette chute fut l'objet de ses chants. Parmi les vers qu'il composa à ce sujet, on remarque le distique suivant : « Il ne faut pas s'étonner de l'alternative de bien et de mal qui se trouve dans les choses humaines, puisque la vie des hommes se mesure toujours par une horloge de sable, où il y a l'heure d'en haut et l'heure d'en bas, qui se suivent. » J—n.

BADALOCCHIO, ou ROSA SISTO, peintre et graveur, naquit à Parme, en 1581. Il suivit le style d'Annibal Carrache, son maître, et vécut avec lui familièrement à Rome. Il fut aussi ami fidèle de Lanfranc, et rechercha sa manière. Badalocchio dessina avec correction. Il fut souvent préféré par Annibal à tous les autres élèves de l'école, particulièrement pour le dessin. Il a gravé les *Loges* de Raphaël, de concert avec Lanfranc, et il a publié six grandes feuilles de la coupole du Corrège, à Parme. On regrette que ce dernier ouvrage, où il y a de la force et de la vérité, n'ait pas été terminé. Badalocchio avait peu d'invention ; mais, comme artiste du second

ordre, il a peint avec succès, à St.-Grégoire, sous le Guide et le Dominiquin; au palais Vérospi, sous l'Albane. La *Galatée* qu'il exécuta dans ce palais serait digne des beaux jours de l'Albane lui-même. Quand Badalocchio luttait avec d'autres que les grands maîtres qu'on vient de nommer, il avait l'avantage. C'est ainsi qu'à Saint-Sébastien de Rome, il a fait mieux que Tacconi, son rival. A Reggio, il a laissé, en petit, la copie du dôme de Parme. La plupart de ses autres ouvrages sont dispersés dans l'état de Modène, au palais ducal, et au palais Gualtieri. Le musée Napoléon a de lui deux tableaux d'un bon goût pour les figures, et qui rappellent le style des Carraches. Badalocchio mourut à Rome, en 1647. Cet artiste était d'un caractère doux et affable. Il se fit constamment chérir par sa modestie et son désintéressement. A—D.

BADCOCK (Samuel), savant critique et théologien anglais, était fils d'un boucher, et naquit à South-Molton, dans le comté de Devon, en 1747. Ses parents, qui étaient *dissenters*, le destinèrent à l'état ecclésiastique. Dans l'école où il fit ses premières études, il se lia avec quelques condisciples imbus des principes du *méthodisme*, et ne put se défendre d'entrer dans les erreurs de ce sombre fanatisme; mais il revint par la suite à des idées plus justes et plus rassurantes sur le culte qu'exige le Dieu des chrétiens. La lecture de quelques écrits du docteur Priestley opéra ce changement; mais peut-être, en s'éloignant des idées étroites et superstitieuses des *méthodistes*, Badcock alla-t-il trop loin dans un sens opposé. Il parut adopter la doctrine des *unitaires*, et s'approcher du *socinianisme*. Badcock est auteur de quelques morceaux de critique, qui se trouvent dans différents ouvrages périodiques anglais, notamment dans le *Monthly Review*. Un des principaux est la critique d'un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit, sous le titre de *Thelyphthora*, publié par un ministre nommé *Madan*. Il a publié aussi un examen de l'authenticité des poëmes de Rowley, et celui de quelques ouvrages du docteur Priestley. On reconnaît, dans tous les ouvrages de Badcock, beaucoup d'érudition, et un esprit juste et étendu. Il mourut à Londres, en 1788. — Badcock (Richard) a observé au microscope la structure des anthères, leur développement, et l'émission du pollen dans plusieurs espèces de plantes. En 1746, il a donné à la société royale de Londres: *Observations microscopiques, sur les fleurs du Houx et de la Grenadille.* (*Transact. philosoph.*, vol. XLIV, N°. 479), et, *Lettre à M. Barker, sur la poussière fécondante de l'If*, (ibid., vol. XLIV, N°. 480).
S—D.

BADE (Herman Ier. de), fils de Berthold Ier., duc de Zæhringen et de Carinthie, épousa Judith, fille d'Adelbert, comte de Calw, ou Calb, qui lui apporta en dot les biens du comté d'Uffgau, pays qui forme le territoire de Bade. On le trouve mentionné dans les chartes d'Allemagne, en 1052, sous le titre de *marquis*. Il se retira, à la fin de sa vie, dans l'abbaye de Cluny, et y mourut le 25 avril 1074. — Son fils, Herman II, prit, pour la première fois, le titre de *margrave*, ou *marquis de Bade*, à la diète de Bâle, tenue au mois de février 1130. C'est de cette époque que datent ce titre et le nom illustre de la maison de Bade. Herman II mourut en 1130. — Son fils, Herman III, servit avec distinction dans les armées de l'empereur Conrad

III, contre Welff, duc de Bavière, et assista, en 1140, au siége de Weinsberg. Il accompagna Conrad à la seconde croisade, et mourut, en 1160. — HERMAN IV fut du nombre des seigneurs qui se croisèrent avec Frédéric Ier., dit *Barberousse*; il combattit vaillamment dans les rencontres qui eurent lieu entre les impériaux et les troupes du sulthan d'Iconium, dans les défilés de l'Asie mineure, et mourut en Cilicie, vers la fin de l'an 1190. Son corps fut inhumé dans la cathédrale d'Antioche, avec celui de l'empereur Frédéric Ier. — HERMAN V lui succéda dans le marquisat de Bade, et son second fils Henri fut la tige des margraves de Hochberg, ou Hachberg. (*Voy*. HOCHBERG). Herman V assista, en 1215, au couronnement de l'empereur Frédéric II, à Aix-la-Chapelle, et servit ce prince avec une fidélité exemplaire dans ses démêlés avec un fils rebelle, Henri, roi des Romains. Il mourut le 16 janvier 1243. — Son fils, HERMAN VI, épousa, vers l'an 1248, Gertrude, petite-fille de Léopold VI, dit *le Glorieux*, duc d'Autriche et de Styrie, et héritière du duché d'Autriche. Herman fit valoir les droits de sa femme à la succession de ce duché, et, par l'intermédiaire du pape Innocent IV, il en reçut l'investiture des mains de Guillaume, roi des Romains; mais il ne jouit pas longtemps d'une si brillante acquisition; car il mourut deux ans après, laissant pour héritier son fils, Frédéric Ier., âgé d'un an. G—T.

BADE (FRÉDÉRIC Ier., margrave de). A la mort de Herman VI, le duché d'Autriche fut enlevé à la maison de Bade. Gertrude, sa veuve, se réfugia, avec son fils Frédéric, à la cour de Louis II, dit *le Sévère*, duc de Bavière. Ce fut là que le jeune Frédéric se lia, de l'amitié la plus tendre, avec son cousin Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe-Hohenstaufen, et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Conradin avait été dépouillé par son oncle Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, de la couronne de Naples et de Sicile, dont il avait hérité de son père Conrad IV, mort en 1254. Charles d'Anjou, soutenu par les prédications d'Urbain IV, avait usurpé cette couronne sur l'usurpateur Mainfroi; mais ses nouveaux sujets, irrités de ses cruautés et de ses exactions, engagèrent Conradin à venir reconquérir un trône qui lui appartenait de droit. Le jeune prince se détermina sans peine à cette entreprise hasardeuse, et Frédéric de Bade résolut de l'accompagner. Privés de la plupart des secours sur lesquels ils avaient compté, les deux amis, se fiant sur leur union et sur leur courage, quittèrent Rome le 10 août 1268, et le 23 août se trouvèrent dans la plaine de Tagliacozzo, en présence de l'armée de Charles. Frédéric engagea l'action, en attaquant un pont défendu par les Provençaux : sa valeur y rencontra une résistance opiniâtre; mais Henri de Castille, ayant passé la rivière au-dessus du pont, rompit les ennemis, les poursuivit dans leur déroute : et la bataille paraissait gagnée, lorsque Charles, s'apercevant du désordre des Allemands, fondit sur eux, fit changer la face des affaires, et remporta une victoire complète. Frédéric accompagna son ami fugitif, comme il l'avait accompagné à la conquête d'un royaume; ils s'embarquèrent sur un bateau de pêcheur; mais Jacques Frangipani, commandant d'Astura, envoya un brigantin à leur poursuite, les fit prisonniers, et les livra à Charles d'Anjou, qui les fit décapiter à Naples, le 26 octobre 1268. Le jeune margrave de Bade,

qui avait tout sacrifié pour servir un ami malheureux, eut le bonheur de ne pas voir sa mort, car il fut exécuté le premier. Conradin ramassa la tête de son ami, la baisa; et, donnant à leur affection fraternelle les derniers sentiments d'un cœur qui devait bientôt cesser de battre, se reprocha amèrement d'avoir enlevé à la tendresse de sa mère ce jeune prince, fils unique, et dont, sans lui, l'existence eût peut-être été longue et heureuse. Rodolphe Ier., second fils de Herman V et oncle de Frédéric, lui succéda dans le margraviat de Bade. G—T.

BADE (Bernard Ier., margrave de), fils de Rodolphe III, dit *le Long*, succéda à son père, en 1372, avec son frère Rodolphe. En 1380, les deux jeunes princes se partagèrent les états paternels, mais Rodolphe étant mort sans enfants, en 1391, laissa sa succession à son frère. Bernard passa sa vie entière en guerres, sans cesse renouvelées, contre les Strasbourgeois, le duc d'Autriche, les villes libres d'Allemagne, et plusieurs seigneurs, que le voisinage de leurs états et l'incertitude de leurs droits réciproques entraînaient tantôt à des alliances, tantôt à des querelles dont la dévastation de leur territoire était presque toujours la suite. Il entra, en 1405, dans la confédération que lia Jean de Nassau, archevêque de Mayence, pour faire monter son neveu Adolphe sur le trône impérial, occupé alors par Robert, comte palatin du Rhin. Bernard mourut le 5 mai 1431, laissant, au sein même des pays qu'avaient ruinés les guerres auxquelles il avait pris part, une grande réputation de prudence, de justice et d'économie.

G—T.

BADE (Jacques Ier., margrave de), fils du précédent. Sa sagesse et sa justice lui firent donner le surnom de *Salomon*. « Lorsqu'on lui rapportait qu'il s'était commis un vol sur » ses terres (dit Æneas Sylvius, depuis » pape, sous le nom de *Pie II*), il » faisait venir ceux qui avaient été » volés, et leur faisait rembourser par » le fisc tout ce qu'ils affirmaient, avec » serment, leur avoir été pris : se » mettant ensuite à la poursuite des » voleurs, s'il parvenait à les arrêter, » il les condamnait au supplice de la » roue ; par-là, il vint à bout, en peu » de temps, d'établir dans ses domaines » une parfaite tranquillité. » Il servit, avec fidélité et dévouement, René, comte de Provence, dans sa querelle avec Antoine de Vaudemont, pour le duché de Lorraine. En 1444, il fournit des secours à Frédéric III, empereur d'Allemagne, dans la guerre contre les Suisses, et fut, en 1446, un des médiateurs du traité qui termina ces différends. Il mourut en 1453. — Son troisième fils, Jean, né le 9 février 1434, fut archevêque de Trèves, et se distingua par sa libéralité : il fut le premier qui prit le titre d'électeur, dans ses lettres, quoique les empereurs l'eussent donné, avant lui, aux archevêques de Trèves. G—T.

BADE (Christophe Ier., margrave de), né le 13 novembre 1453, fils aîné du margrave Charles Ier., lui succéda en 1475. En 1477, il accompagna l'archiduc Maximilien, dans le voyage que ce prince fit en Flandre pour épouser l'héritière de Bourgogne, et en 1479, il se distingua dans la campagne qu'entreprit Maximilien contre Louis XI, qui s'était emparé des provinces de Bourgogne, de Picardie, de Flandre et d'Artois, comme étant des fiefs dévolus à sa couronne. Les Flamands s'étant révoltés, en 1488, contre Maximilien qui les gouvernait, et ce prince ayant été retenu prisonnier à Bruges, Christophe arma

pour le délivrer. La mort de son frère Albert, marquis de Bade-Hochberg, et de Philippe, marquis de Bade-Hochberg-Sausenberg-Rheteln, le mit en possession de ces marquisats, qu'il réunit ainsi au margraviat de Bade. Il mourut le 19 avril 1529, après avoir partagé ses états entre ses trois fils, Philippe, Bernard et Ernest. Philippe Beroalde de Bologne, son contemporain, dit de lui : « Le marquis de Bade, » Christophe, surpasse tous les autres » princes, par sa grandeur d'ame et » par ses autres belles qualités ; l'il» lustre Maximilien n'a fait aucun ex» ploit mémorable, sans qu'il n'y eût » part. Les Allemands s'accordent à le » mettre à la tête de tous les grands » capitaines de son temps. » G—T.

BADE (PHILIPPE Ier., margrave de), fils du précédent. Il prit part aux conférences et aux querelles qu'occasionna, en Allemagne, la réformation de Luther ; il assista, en 1521, à la diète de Worms, convoquée par Charles-Quint, et, en 1526, à la diète de Spire, en qualité de commissaire principal. Ce titre lui donnait, en l'absence de l'empereur, l'administration des affaires de religion, et c'est sans doute ce qui a fait dire à quelques auteurs, qu'il gouvernait en l'absence de Charles-Quint. Philippe avait conclu avec ses frères, Bernard et Ernest, un pacte de succession mutuelle, qui établissait entre eux un ordre d'hérédité mâle, à l'exclusion des filles : le 14 mai 1533, se voyant sans héritier, il fit, à Muhlberg, un testament par lequel il partageait ses états entre ses frères. Il mourut le 17 septembre de la même année. La maison de Bade se divisa alors en deux branches. Bernard II, qui établit la religion protestante dans ses états, fut la tige de la branche de *Bade-Bade*, et Ernest Ier. fut celle de la branche de *Bade-Dourlach*, qui se trouve maintenant en possession de tous les états de Bade. G—T.

BADE-BADE (GUILLAUME Ier., margrave de), né à Bade, le 15 juillet 1593, succéda à son père, Edouard Ier., dit *le Fortuné*. Ce prince s'efforça de rétablir dans ses états la religion catholique, ce qui lui valut la faveur de l'empereur Ferdinand III, qui lui confia, en 1631, le commandement de l'armée destinée à défendre le centre du haut Rhin contre Gustave-Adolphe, qui, après avoir gagné la bataille de Leipzig, s'avançait vers le Danube. Guillaume n'eut aucun succès contre un si redoutable adversaire ; son margraviat fut envahi et dévasté. En 1640, il ouvrit la diète de Ratisbonne, comme plénipotentiaire de Ferdinand III ; mais les bonnes intentions qu'il manifesta pour amener la paix entre les protestants et les catholiques, furent infructueuses. Ce ne fut qu'en 1648, que, par le traité de Westphalie, il vit ses états à l'abri de nouvelles incursions, et les contestations qu'il avait avec Frédéric Ier., margrave de Bade-Dourlach, terminées (*Voy.* FRÉDÉRIC Ier.). Il mourut le 22 mai 1677. G—T.

BADE-BADE (LOUIS-GUILLAUME Ier., margrave de), petit-fils du précédent, naquit à Paris, le 8 avril 1655. Il fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV. La princesse de Carignan, sa mère, voulait l'élever à Paris, mais son père et son aïeul le lui firent enlever furtivement, à l'âge de trois mois, pour qu'il passât son enfance au milieu des peuples qu'il devait gouverner. Après avoir parcouru l'Europe, pour perfectionner son éducation, il fit ses premières armes sous Montécuculli, et contre Turenne, dans la campagne d'Alsace, où fut tué ce grand homme. Le prince de Bade fut chargé de harceler l'armée

française dans sa retraite, et y réussit, jusqu'au moment où le grand Condé vint en prendre le commandement. Montécuculli donna sa démission; le duc de Lorraine prit sa place, et le prince Louis se vit sous ses ordres, jusqu'à la paix de Nimègue, qui le rendit à son margraviat, en 1678. La guerre qui éclata entre la Porte Othomane et l'Autriche, ne tarda pas à l'en arracher; il se jeta dans Vienne, avec un corps de troupes, pendant que les Turks en faisaient le siége. Le duc de Lorraine et le roi de Pologne, Sobieski, marchèrent au secours de cette capitale; le prince de Bade, par une vigoureuse sortie, opère sa jonction avec les Polonais; les Turks sont battus, et se retirent en désordre; l'armée impériale les suit; et, dans les campagnes qui se succédèrent alors rapidement, le prince Louis de Bade se couvrit de gloire, sous les murs de Barckan, de Wicegrade et de Bude. Il distingua le mérite du prince Eugène de Savoie, qui commençait sa brillante carrière, et contracta avec lui une liaison aussi honorable que solide. La guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Autriche, l'électeur de Bavière et le duc de Lorraine furent appelés sur le Rhin; le prince Louis resta seul chargé de la défense du Danube; il remporta sur les Turks, le 24 septembre 1689, la victoire de Nissa, et, le 19 août 1691, celle de Salenckemen. En 1693, il fut appelé en Souabe, pour s'opposer aux Français qui y faisaient des progrès rapides, établit son camp avec tant d'art, que le Grand-Dauphin et le duc de Lorges ne purent l'y forcer; reprit Heidelberg, et se rendit ensuite en Angleterre, pour concerter avec le roi Guillaume les opérations de la guerre contre la France. La campagne s'ouvrit au printemps de 1694. Le prince de Bade fit une irruption en Alsace, trompa la vigilance du duc de Lorges; et, malgré une goutte violente qui l'empêchait de se tenir à cheval, déploya une activité qui lui fit le plus grand honneur. En 1697, il se mit sur les rangs pour la couronne de Pologne, que la mort de Sobieski laissait vacante; mais l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, l'emporta, et après la paix de Ryswick, conclue la même année, le prince de Bade vint se reposer, dans son margraviat, de ses longues fatigues. La guerre de la succession d'Espagne ne lui permit pas de goûter un long repos: il reparut à la tête de l'armée impériale, et prit Landau, malgré la vigoureuse résistance de M. de Mélac. Mais l'activité du marquis, depuis duc de Villars, et l'habileté du maréchal de Catinat, lui firent éprouver plusieurs échecs; il fut battu à Friedlingen. En 1703, il fit construire les fameuses *lignes de Stollhofen*, qui s'étendaient depuis la forêt Noire, par Bühl, jusqu'à Stolhofen et au Rhin, et qui firent admirer son talent pour les fortifications et les retranchements. Cependant Villars poursuivit ses avantages, et remporta une nouvelle victoire à Hochstœdt, près de Donaverth, où l'armée française essuya bientôt après, en 1704, la plus cruelle défaite. Les dernières campagnes du prince de Bade furent moins brillantes que les premières; il n'eut plus que des succès isolés, trop tôt effacés par des revers; mais sa gloire militaire n'en fut pas diminuée, et son vainqueur, le maréchal de Villars rendit justice à son habileté. Après avoir fait vingt-six campagnes, commandé à vingt-cinq siéges, et livré treize batailles, il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, laissant ses états, que la guerre avait ruinés, à son fils Louis-George Ier., sous la

tutelle de sa mère, Françoise-Sibylle-Auguste, fille du dernier duc de Saxe-Lauenbourg, qui, par sa bonne administration, ramena l'abondance dans le margraviat de Bade. G—T.

BADE-DOURLACH (GEORGE-FRÉDÉRIC Ier., margrave de), né le 30 janvier 1573, succéda à son frère Ernest-Frédéric Ier. Il prit chaudement la défense des protestants contre le duc de Bavière, Maximilien Ier., et entra, en 1610, dans l'*union évangélique*, conclue à Halle, sous les auspices de Henri IV, et destinée à combattre la maison d'Autriche. La mort du roi de France jeta quelque incertitude dans les démarches de cette ligue. Le traité de Munich la suspendit un moment ; mais le commencement de la guerre de trente ans, et l'élection de Frédéric V, électeur palatin, au trône de Bohême, renouvelèrent les troubles. Le margrave de Bade embrassa le parti de Frédéric; malgré la défaite de Prague, et les échecs qu'essuya sa cause, il lui demeura constamment fidèle; et comme l'électeur palatin fut mis au ban de l'empire, le prince George-Frédéric, voulant éviter les suites de cet arrêt, mais non abandonner son ami, abdiqua, en 1622, en faveur de son fils, Frédéric Ier., à qui il fit prêter serment par la noblesse badoise; tira de ses coffres l'argent qu'il avait amassé, et leva une armée de seize mille hommes, avec laquelle il ouvrit la campagne. Le comte Ernest de Mansfeld, ayant remporté sur Tilly, général de l'électeur de Bavière, un succès assez important, eût pu opérer sa jonction avec le margrave de Bade, et poursuivre ses avantages ; mais George-Frédéric, voulant battre seul les ennemis, leur présenta la bataille, près de Wimpfen, et fut complètement défait. Les malheurs s'accumulèrent sur la tête de l'électeur palatin et de ses alliés. Au mois d'août 1624, le margrave de Bade-Dourlach vit ses états envahis par une armée de Bavarois, et fut forcé de se réfugier à Genève, et bientôt après à Thonon en Chablais. Il entretint de là une correspondance avec Charles Ier., roi d'Angleterre, pour l'engager à favoriser la réintégration de l'électeur Frédéric dans ses domaines. En ayant obtenu de l'argent, il leva des troupes, et rentra en campagne, en 1627; mais totalement défait par Wallenstein, il quitta, sans retour, une carrière où son habileté n'égalait pas sa valeur, et se retira à Strasbourg, où il mourut, le 24 septembre 1638. G—T.

BADE-DOURLACH (FRÉDÉRIC Ier., margrave de), fils du précédent, né le 6 juillet 1594, fut plus sage que son père dans ses entreprises guerrières. Après avoir vainement tenté de concilier son attachement à la cause du protestantisme avec son désir de préserver ses états des maux de la guerre, en s'efforçant de se maintenir en paix avec l'empereur, il s'unit avec Gustave-Adolphe, et fit la guerre avec vigueur. Après la mort du roi de Suède, il se rendit à l'assemblée d'Heilbronn, fut chargé de traiter d'un emprunt avec le marquis de Feuquières, ministre de France, et continua de servir courageusement le parti des protestants, jusqu'à la paix de Westphalie qui le remit en possession de ses états que les Autrichiens avaient envahis. Son attachement à la France et à la Suède lui valut la protection de ces deux puissances. Les articles XIX et XX du traité réglèrent avantageusement ce qui concernait le margrave de Bade. Il ne jouit pas long-temps de la paix qu'il avait conquise; car il mourut à Dourlach, le 8 septembre 1649. — Son fils, FRÉDÉRIC II, qui

lui succéda, commanda les armées du roi de Suède, Charles-Gustave, que la reine Christine, en abdiquant, avait appelé pour la remplacer, et servit contre la France sous Montécuculli, et sous le prince Louis-Guillaume de Bade-Bade. G—t.

BADE-DOURLACH (Charles Guillaume Ier., margrave de), né le 28 janvier 1679, succéda à Frédéric III, dit *le Grand*, son père. Il fit ses études savantes à Genève, à Lausanne, à Utrecht, et ses études militaires sous le prince Louis-Guillaume de Bade. Après la paix de Rastadt, il entreprit, en 1715, de bâtir un palais et de fonder une ville à Carlsruhe, dans une forêt, à une lieue de Dourlach. Ce palais et cette ville furent construits avec beaucoup de simplicité et d'économie. L'ordre de *la Fidélité* fut institué en mémoire de cette fondation. Charles-Guillaume cultivait les sciences, et surtout la botanique; il enrichit ses jardins d'un grand nombre de plantes étrangères. Il mourut le 11 mai 1738, laissant pour héritier son petit-fils Charles-Frédéric Ier., margrave aujourd'hui régnant, qui a réuni à sa couronne les biens de la maison de Bade-Bade. G—t.

BADEN (Jacques), professeur d'éloquence à l'université de Copenhague, l'un des fondateurs de la littérature danoise. Il naquit à Vordingborg, en Sélande, en 1735, d'une famille peu fortunée. Les *stipendia*, ou *bourses*, que possède l'université de Copenhague, le mirent à même de faire un voyage en Allemagne; il passa plusieurs années à Gœttingue, où il se lia avec le célèbre Heyne. De retour à Copenhague, en 1760, il ouvrit le premier cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays. Il occupa diverses places dans l'instruction publique, et fut nommé, en 1767, membre de l'académie des belles-lettres. Il obtint, en 1780, la place honorable et assez lucrative de professeur ordinaire, qu'il a remplie avec un zèle admirable jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Ses principaux ouvrages sont: I. *Le Journal critique*, commencé en 1768, et terminé en 1779; c'est un des recueils critiques les plus estimables et les plus utiles que le 18e. siècle ait vu naître. Baden s'y montre juge sévère, mais impartial; en relevant des erreurs, il indique les moyens de mieux faire; il conserve partout le ton de dignité qui convient à un ouvrage littéraire. Ce qui rend *le Journal critique* encore plus intéressant, c'est l'époque à laquelle il fût rédigé; ce fut celle de la naissance du bon goût, de la poésie noble et de la véritable éloquence, en Danemarck et en Norwège. Le génie poétique et historique des Islandais avait brillé dans le 11e. et le 12e. siècle; après une barbarie de deux à trois cents ans, la noblesse et le clergé danois commencèrent, dans la dernière moitié du 16e. siècle et la première du 17e. siècle, à cultiver la littérature classique et la langue des Romains; mais, depuis l'établissement de la souveraineté, la noblesse, à l'instar de la cour, dédaignait toute étude, et méprisait surtout la langue de la nation. Au commencement du 18e. siècle, Holberg, norwégien, de retour de son voyage de France, créa un théâtre comique, où il fit briller la gaîté de Plaute et la philosophie de Molière; mais son goût n'était pas sûr; il laissa sa langue telle qu'il l'avait trouvée, défigurée par le mélange des termes allemands, et dépouillée de son caractère original. Entre les années 1760-1780, la nation, animée d'un nouvel enthousiasme, se ressaisit de son propre idiôme, et

l'enrichit en peu d'années d'un grand nombre d'ouvrages estimables : on vit Tullin épurer la langue, comme Malherbe; Ewald créer l'ode et l'élégie; Wessel exceller dans le conte; Nordal-Brun donner deux tragédies conçues dans le système du théâtre français; Guldberg composer une histoire universelle, dans un style noble et élégant; l'orateur Bastholm s'annoncer comme l'heureux disciple de Saurin. Tous ces talents, se développant à la fois, offrirent à la critique de Baden une ample matière; il les guida, les encouragea, les porta surtout à reconnaître des règles fixes; il fut, en un mot, l'Aristarque de sa nation. II. *Journal de l'Université*, publié en 1793-99. D'autres talents avaient succédé aux contemporains de la jeunesse de Baden; les poètes qui, encore aujourd'hui, font le charme du public danois, jouissaient de toute leur célébrité : le vieux critique, reparaissant dans la lice, et voulant encore se mêler de tout, même d'opinions philosophiques, éprouva des chagrins et des défaites. Son journal, éclipsé par dix ou douze feuilles plus goûtées, ne fit que végéter. III. Diverses *Grammaires* des langues grecque, latine, allemande et danoise, accompagnées de *Chrestomathies*, ou Extraits choisis. IV. *Dictionnaire latin et danois*, 1786, 2 vol. in-8°.; *idem* danois et latin : ils ne sont pas très-complets; mais ce qu'on y trouve est passé au creuset d'une saine critique. V. *Annales de Tacite*, traduites en danois, 2 vol., 1773-1778 : c'est un des chefs-d'œuvre littéraires du Dannemarck. VI. *Œuvres d'Horace*, traduites en danois, avec le texte en regard et un commentaire, 2 vol., 1791. La traduction, qui est en prose, manque de grâce et d'harmonie; le commentaire est utile. VII. La *Cyropédie*, traduite en danois, 1766. VIII. Les livres X et XI des *Institutions* de Quintilien, traduits en danois : c'est un de ses meilleurs ouvrages. IX. *Opuscula latina*, 1 vol. Il était très-bon latiniste; il a traité avec succès plusieurs sujets d'érudition philologique. On a une biographie de lui, par le savant professeur Nyerup.

M—B—N.

BADESSA (PAUL), de Messine, poëte italien, jouissait d'une grande réputation, en 1560. Il publia une traduction de cinq livres de l'*Iliade d'Homère*, en vers libres (*sciolti*), Padoue, 1564, in-4°. Mongitore (*Bibliotheca sicula*, tom. II), rapporte qu'il traduisit de même *l'Odyssée* et la plus grande partie des *Métamorphoses d'Ovide*. Il ajoute qu'il existait à Naples une copie manuscrite de cette dernière traduction, dans la riche bibliothèque du jurisconsulte Valletta. Cependant, ce manuscrit n'est mentionné, ni dans le catalogue que Montfaucon a donné de ceux de cette bibliothèque, dans son *Diarium italicum*, ni dans le 24e. vol. du *Giornale de' Letterati*, où ce catalogue est copié avec des additions, à la fin de l'éloge de Valletta.

G—É.

BADI-ÊL-ZEMAN, le dernier descendant de Tamerlan, qui ait régné en Khoracân, était fils de Hoceïn, arrière-petit-fils d'Omar-Cheïkh. Ce dernier était fils de Tamerlan. En possession d'un trône chancelant et menacé de toutes parts, et peu capable de le raffermir, il fut défait par Chaïbek, khan des Uzbecs, et se réfugia en Perse, auprès d'Ismaël Séfy, qui le reçut avec distinction, lui assigna la ville de Tauris pour sa résidence, et lui entretint une maison digne de son rang. Mais lorsque Sélim Ier., empereur turk, s'empara de cette ville, il se rendit maître de la personne de Badi-

êl-Zemân, et le fit conduire à Constantinople, où ce malheureux prince mourut, en 923 de l'hégire (1517 de J.-C.) J—N.

BADIA (Thomas), cardinal, né à Modène, vers l'an 1483, entra jeune dans l'ordre des dominicains. Clément VII le fit maître du sacré palais, et Paul III le députa au colloque de Worms, convoqué par l'empereur Charles-Quint, en 1540. Badia s'y distingua par son zèle pour la foi. Il en fut récompensé, en 1542, par le cardinalat, et mourut à Rome, le 6 septembre 1547. Les auteurs ecclésiastiques, qui ont parlé de lui, lui attribuent plusieurs traités, restés inédits. On n'a imprimé de lui que sa lettre sur le colloque de Worms, adressée au cardinal Contarini, et insérée, par le cardinal Quirini, dans les prolégomènes de la troisième partie des épitres du cardinal Polus. Il eut aussi, selon Echard (*Script. ord. Præd.*, tom. II), la plus grande part à la rédaction du *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendandá ecclesiá*, *S. D. N. D. Paulo III ipso jubente conscriptum et exhibitum*, Rome, 1538, in-4°. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois. G—É.

BADIA (Charles-François), célèbre prédicateur italien, né à Ancône, de parents honnêtes, le 20 juin 1675, fut élevé chez son oncle maternel, ecclésiastique attaché à la cour du duc de Parme. Il se destina d'abord au barreau; mais ayant ensuite préféré l'éloquence sacrée à la profane, il se fit prêtre, et prêcha dans toute l'Italie, avec le plus grand éclat, pendant trente-huit ans. On voulut aussi l'entendre à Vienne, où il n'eut pas moins de succès. Apostolo Zeno en parle avec admiration, dans une de ses lettres, vol. II, pag. 214. L'évêque de Parme, pour le fixer dans cette ville, lui conféra un bénéfice; il y fut ensuite abbé de St.-Nicolas. Victor Amédée, roi de Sardaigne, devant qui il avait prêché, lui donna, en 1727, la riche abbaye de la Novalèse. Appelé avec instance à Turin, pour prononcer l'oraison funèbre de la reine Anne, en 1728, il se fixa dans cette ville; le roi le fit président de l'université, qu'il venait de rétablir. Dès 1727, la ville de Turin lui avait donné le droit de cité; Ancône l'inscrivit, en 1742, sur l'état de sa noblesse. Il fut mis, en 1747, sur celui de Fossombrone, où il avait prêché pour la dernière fois. Il mourut à Turin, le 8 mai 1751. Il était né faible, et le fut toute sa vie; il avait surtout une si grande faiblesse de jambes, que, dès sa jeunesse, il marchait difficilement. Il vécut pourtant, comme on voit, jusqu'à un âge assez avancé. La régularité de sa vie, et la gaîté naturelle de son humeur, qu'il conserva jusqu'au dernier moment, furent sans doute ce qui le conserva. Peu de temps avant sa mort, quelqu'un lui disait, pour le flatter, que le printemps le rétablirait; il répondit, d'un air serein: « Je n'ai » pas le tourment de l'espérance. » On a imprimé de lui deux traductions d'ouvrages français, quelques traités ascétiques, mais surtout ses sermons: I. *Prediche Quaresimali*, Turin, de l'imprimerie royale, 1749, grand in-4°., réimpr., la même année à Venise, in-4°.; II. *Panegirici, ragionamenti ed orazioni diverse*, Venise, 1750, in-4°. Il a de plus laissé un assez grand nombre d'autres sermons, discours, etc., conservés manuscrits dans sa famille. G—É.

BADIUS (Josse), surnommé Ascensius, du village d'Assche, près de Bruxelles, où il vit le jour, en 1462, fit de bonnes études en Flandre et en Italie, et professa les belles-lettres

à Lyon, depuis 1491 jusqu'en 1511, que Robert Gaguin l'attira à Paris. Treschel, imprimeur dans la première de ces villes, l'avait fait correcteur de son imprimerie, et lui avait donné sa fille en mariage. Il monta, à Paris, cette fameuse imprimerie, connue sous le nom de *Prælum Ascensianum*, d'où l'on vit bientôt sortir un grand nombre de livres classiques, ornés de ses notes, ainsi que les meilleurs livres modernes et les siens propres. Mais le besoin de pourvoir à la nourriture de sa famille le força de suspendre ses travaux littéraires, pour se consacrer uniquement à son état d'imprimeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ses trois filles épousèrent trois imprimeurs célèbres, Michel Vascosan, Robert Etienne et Jean de Roigny. Ce dernier continua à faire valoir les presses de son beau-père. Badius est auteur de plusieurs ouvrages, dont les suivants méritent une mention particulière : I. *Navicula stultarum mulierum*, traduit en français par J. Droyn, Paris, sans date, et 1501, in-4°. : il y attaque les vices des femmes, par opposition à *la Nef des fols*, dans laquelle Sébastien Brandt avait fait la satire des hommes. Les peintures licencieuses que Badius y fait ne sont guère propres à inspirer la chasteté, comme il paraît se l'être proposé. II. *Navis stultiferæ collectanea*, en vers latins, presque tous tirés des auteurs anciens, avec un commentaire en prose, 1513, rare. C'est mal à propos qu'on a cru que Badius avait introduit, le premier, en France, l'usage des caractères ronds, vers l'an 1500, où, jusque-là, on ne s'était servi que de caractères gothiques. Il est certain que les premiers livres imprimés en Sorbonne, en 1469 et 1470, par Ulric Géring, le furent en caractères ronds. III. Une *Vie de Thomas à Kempis*. T—D.

BADIUS (Conrad), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, était encore jeune lorsqu'il perdit son père. Il embrassa, comme lui, l'état d'imprimeur. Les premières éditions qu'on connaît de Conrad sont datées de Paris, 1546. Trois ans après, il se retira à Genève, pour se soustraire aux persécutions qu'on commençait à exercer contre les protestants, dont il avait embrassé les opinions. Il s'associa d'abord à Jean Crespin, imprimeur célèbre ; mais il rompit cette société, pour en former une nouvelle avec Robert Etienne, son beau-frère, qui était venu le rejoindre ; ils ont publié ensemble un grand nombre d'éditions estimées, tant pour leur beauté que pour leur correction. Conrad Badius a traduit du latin en français l'ouvrage d'Erasme Alber, intitulé : *Alcoran des Cordeliers*, Genève, 1556, in-12. (*Voy.* Alber.) On a encore de Badius : *Les Vertus de notre maître Nostradamus, en rime*, Genève, 1562, in-8°. La plupart des éditions sorties de ses presses sont enrichies de préfaces de sa façon, remarquables par le goût et la précision. Prosper Marchand rapporte celle qu'il avait mise au devant du *Kreophagia*, ou *Cyclops*, de Théod. de Bèze, comme un exemple d'une extrême modestie : elle mérite d'être lue en entier. Sénebier, lui attribue une *comédie contre Castalion*, sans en faire connaître le format ni l'édition, sans dire même si elle a été imprimée : Joly (*Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*) attribue aussi à Badius *les Satires chrétiennes de la cuisine papale*, Genève, 1560, in-8°., de l'imprimerie de Badius. Cet ouvrage est fort rare. Quelques bibliographes l'ont attribué à P. Viret, mais sans

fondement, puisqu'il n'a jamais fait de vers. D'ailleurs, Sénebier, très-instruit de ce qui concernait Viret, ne fait aucune mention de cet ouvrage dans la liste de ceux de cet auteur. Le même Senebier, et quelques autres biographes placent la mort de Conrad Badius à l'année 1562; mais les conjectures les plus probables sont qu'il mourut à Genève, vers 1568, âgé d'environ cinquante-huit-ans. W—s.

BADOARO (Frédéric), noble vénitien, fils de l'illustre sénateur Alvise Badoaro, naquit en 1518. Il se distingua dans la carrière des lettres et dans celle des affaires publiques. Il fut deux fois ambassadeur de la république, auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Aidé de son ami Dominique Veniero, il institua, en 1558, la fameuse *académie vénitienne*. Elle était composée des hommes les plus distingués de ce temps; et, ayant pris pour emblême une Renommée, elle prit aussi le titre d'académie *della Fama*. Elle devait imprimer avec soin une collection des meilleurs auteurs; il en était déjà sorti plusieurs des presses de l'académie, et Badoaro y avait la plus grande part, lorsqu'une affaire désagréable arrêta cette utile entreprise. Badoaro fut mis en prison, par ordre du sénat, le 19 août 1551; et, par un autre décret, l'académie fut supprimée. On n'avait rien de certain sur la cause de cette disgrâce; seulement, une lettre de Luca Contile, tom. I., pag. 184, portait que Badoaro avait fait, sous le nom de l'académie, quelque chose qui devait lui coûter l'honneur et peut-être la vie; mais, selon ce qu'un patricien très-instruit de l'histoire littéraire de Venise fit connaître au savant Mazzuchelli pendant son séjour dans cette ville (V. *Scritt. ital.* tome III), Badoaro avait commis une infidélité grave dans l'administration de la caisse de l'académie. On ignore s'il parvint ensuite à se justifier; il survécut long-temps à cette honteuse affaire, et ne mourut qu'en 1595. On lui attribue plusieurs ouvrages, la plupart historiques et relatifs à ses deux ambassades, qui n'ont point été imprimés; un recueil de ses harangues latines et italiennes, l'a été, selon quelques auteurs; mais ils ne citent ni le lieu de l'édition, ni la date. G—é.

BADOARO (Lauro), noble de Venise, et poëte italien, naquit vers l'an 1546. Il entra dans la congrégation des frères de la Croix, *de' Crociferi*, et y obtint les premiers emplois. Il se distingua dans la prédication, et fut nommé évêque d'Albe; mais il ne fut point installé dans cet évêché. Il mourut d'hydropisie à 47 ans, et fut enterré dans l'église de Ste.-Marie, dont il était prieur. On a de lui: I. une ode, ou *canzone*, *al sommo ed ottimo pontifice Sisto V*, Rome 1589, in-4°.; II. *Rime spirituali*, Bologne, sans date, in-4°. III. *I sette Salmi Penitenziali ridotti in rime italiane*, Mantoue, 1591 et 1594, in-4°.; l'auteur y prend le titre de *l'Agitato*. G—é.

BADOARO (Pierre), l'un des principaux avocats vénitiens de son temps, florissait en 1570 et mourut en 1591. Agostino Michele, son élève dans l'éloquence du barreau, fit imprimer son oraison funèbre, Venise 1591, in-4°. On y peut apprendre plusieurs particularités de sa vie. Il était fils de Daniel Badoaro, noble vénitien; mais n'étant pas fils légitime, il ne fut point inscrit parmi les patriciens. Resté dans l'ordre des simples citoyens, il s'y distingua par son éloquence et son savoir. Ce n'est point du patricien son père, comme on l'a dit,

dans des dictionnaires où l'on confond ce que l'on copie, à plus forte raison ce qu'on traduit, c'est de lui, Pierre Badoaro, que l'on a un recueil de cinq plaidoyers, sous ce titre : *Orazioni civili secondo la stile di Venezia*, etc., Venise, 1590, in-4°. La même édition reparut avec un nouveau frontispice, en 1593. Il en a été fait une seconde à Bologne, 1744, in-8°. G—É.

BADOARO (JACQUES) noble vénitien, et poëte de quelque réputation, florissait vers le milieu de 17e. siècle. Il fut ami du célèbre frà Paolo Sarpi. On a de lui les trois drames suivants : I. *le Nozze di Enea con Lavinia*, Venise, 1640, in-12 ; II. *l'Ulisse errante*, ibid., 1644, in-12 ; III. *l'Elena rapita da Teseo*, ibid., 1655, in-12 : tous trois furent représentés dans cette ville, sur le théâtre de Saint-Jean et Saint-Paul. On y représenta aussi, en 1641, un autre drame du même auteur, *Il Ritorno d'Ulisse in patria;* mais qui ne paraît pas avoir été imprimé. G—É.

BADOERO (PIERRE), doge de Venise, succéda, en 939, à Pierre Candiano II. Il était fils d'Orco Particiaccio, qui avait précédé Pierre Candiano II dans la dignité ducale; et sa famille, dont il changea le nom de *Particiaccio* en celui de *Badoero*, avait déjà donné six doges à la république de Venise. Bérenger II, roi d'Italie, lui accorda une charte qui confirmait les libertés de la république de Venise, et reconnaissait son droit de battre des monnaies d'or et d'argent, droit réservé, dans ce siècle, aux seuls souverains. Badoero mourut en 942, et eut pour successeur Pierre Candiano III. S. S—I.

BADOLET (JEAN), reçu ministre de l'Église réformée, et citoyen de Genève, en 1655, professa pendant plusieurs années les humanités au collége de cette ville. Il a publié quelques ouvrages, qui prouvent qu'il avait des connaissances dans plus d'un genre. Sénebier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, cite : I. *la Harangue de Frédéric Spanheim* (Geneva restituta), traduite en français, 1635, in-4°. ; II. *Conscientiæ humanæ anatomia*, Genevæ, 1659, in-4°. ; III. *l'Excellence de l'horlogerie*, in-12. ; IV. *Secrets curieux sur diverses choses de la nature et de l'art*, in-8°. W—S.

BADUEL (CLAUDE), né à Nîmes, à la fin du 15e. siècle, dans une condition médiocre, dut son éducation aux bienfaits de la reine de Navarre, sœur de François Ier., ainsi que l'atteste une lettre de cette princesse, et en profita si bien qu'il s'éleva de bonne heure à un rang distingué, parmi les professeurs de l'université de Paris. Lorsqu'en 1539, le roi établit un collége des arts à Nîmes, la place de recteur fut offerte à Baduel ; et, quoique les honoraires en fussent de moitié moindres que le traitement dont il jouissait, il n'hésita pas à se rendre aux vœux de ses concitoyens. En 1555, il se retira à Genève pour pouvoir professer en paix le calvinisme qu'il avait embrassé l'un des premiers et auquel il était très-attaché. Il se fit même recevoir ministre : on lui donna une église à desservir et une chaire de philosophie et de mathématiques. Là, comme à Nîmes, il partagea son temps entre ses devoirs et la composition d'ouvrages d'éloquence et de littérature. Tous ses ouvrages sont écrits en latin ; on en vante la pureté et l'élégance du style : la liste s'en trouve dans l'*Histoire litt. de Genève*, par Senebier; les principaux sont : I. *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habita; epi-*

taphia nonnulla de eâdem, 1542. Ce discours fut dédié à la reine de Navarre. Elle avait honoré Florette de Sarra d'une affection particulière, et l'orateur saisit cette occasion d'offrir un hommage public de sa reconnaissance à la princesse qui l'avait comblé de bienfaits. Son ouvrage a été traduit en français par Rozel. II. *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, 1544, 1577, in-4°., et 1581, in-8°., avec une préface de Grégoire Bresmann, professeur à Leipzig; traduit en français par Guy de la Garde, Paris, 1548, in-8°. Baduel mourut à Genève en 1561.

V. S—L.

BAECK (Abraham), né en Suède en 1713, et mort en 1795. Des connaissances profondes en médecine et une conduite toujours dirigée par la prudence et le désir d'être utile, lui firent obtenir une grande considération. Il devint premier médecin du roi, président du conseil de médecine, chevalier de l'étoile polaire, et membre de l'académie des sciences de Stockholm. Cette société le chargea de faire les éloges d'Hasselquist, d'Olaüs-Celsius, et de Linné, avec lequel il avait eu des relations étroites, et qu'il était en état de juger sous tous les rapports. Baeck a publié plusieurs mémoires sur différents sujets d'histoire naturelle: I. sur la couleur des nègres, dans les *Mémoires de l'académie de Suède*, 1748, réimprimé dans les *Analecta Transalpina*. II. sur un poisson (le Narwhal), dont la corne s'était implantée dans la carène d'un vaisseau, et l'avait percée, dans le tom. VIII des *Mém. Acad. natur. curios*; III. sur le *Pichurim*, espèce de plante du Brésil, dans les *Mémoires de l'acad. de Suède*, 1759; IV. sur le genêt à balai (*spartium seoparium*), ibid., 1765. V. *Oratio de memorabilibus insectis* : c'est la traduction en latin d'un discours de Linné. Ce dernier lui a dédié un genre de plantes, et l'a nommé *Baeckea* ; il appartient à la famille des salicaires. C—au.

BAELI (François), naquit d'une famille noble, à Milazzo en Sicile, le 15 décembre 1639. Des études sérieuses ne l'empêchèrent point, dès sa jeunesse, de se livrer à son goût pour les belles-lettres. Il partit à vingt ans de sa patrie, vint à Paris, et y resta sept ans; il y acheva de s'instruire, surtout dans les mathématiques; il demeura sept autres années à Madrid, et parcourut ensuite presque toutes les autres contrées de l'Europe. De retour dans sa patrie, où il vivait encore en 1707, lorsque Mongitore écrivait sa *Bibliothèque sicilienne*, il y composa les ouvrages suivants : I. *lo Statista ristretto*, Venise, 1676, in-12; II. *la Polissena*, comédie en vers, Venise, 1676, in-12; III. *la Corona, ovvero il giuoco degli Asili, nuova invenzione*, Venise, 1677, in-12; IV. *il Siciliano veridico, ovvero risposta e vera dimostrazione del presente e sussequente stato della città di Messina*, Francfort, 1676, in-12. Il est assez remarquable que ces quatre ouvrages aient paru la même année, un à Francfort, trois à Venise, et tous chez différents libraires. Mongitore n'annonce que comme encore inédits ces derniers ouvrages. V. *Tempe Panajo ovvero la Ninfa linfata, o il talamo alterato, tragicomedia pastorale*; VI. *Tratti lirici, che comprendono odi, e sonetti*. G—é.

BAEREBISTE, roi des Daces, fut contemporain de Sylla, de César et d'Auguste. Ce prince rendit plusieurs lois pour remettre la sobriété en honneur chez ses sujets, et pour accroître leur ardeur belliqueuse. Il leur interdit l'usage du vin, leur ordonna

d'arracher les vignes, et son pouvoir était si absolu qu'ils s'empressèrent de lui obéir. César voulait venger dans le sang des Parthes l'opprobre dont le nom romain avait été couvert en Orient, par la défaite de Crassus. Il comptait aussi réprimer les Daces qui menaçaient la Thrace ; mais il fut assassiné, et ses grands desseins périrent avec lui. Quoique délivré d'un si redoutable adversaire, Baerébiste ne se crut point encore assez puissant pour se mesurer avec les Romains ; les Sarmates avaient passé le Tanaïs (le Don), et attaqué les Scythes d'Europe ; ce fut contre eux qu'il tourna ses armes. Le monarque Dace arrêta leur marche victorieuse sur les rives du Borysthène (le Dniéper), et les força de se diriger vers la Lithuanie. Les Boïens, nation gauloise établie dans la Pannonie, ayant déclaré la guerre à Baerébiste, leur armée fut détruite, et ceux qui échappèrent au carnage furent forcés d'aller au loin chercher une retraite. On nomma *deserta Boiorum* (déserts des Boiens), le vide qu'ils laissèrent dans la Pannonie. Baerébiste fut l'un des héros de son siècle. Actif, vigilant, laborieux, habile guerrier et grand politique, il releva le courage de sa nation que plusieurs défaites avaient affaiblie. Il contraignit les Scordisces et les Bastarnes à lui fournir des troupes, et à se rendre ses tributaires. La Thrace, la Macédoine furent également contraintes de se soumettre à sa domination. Se voyant à la tête d'une armée nombreuse, il s'avança dans l'Illyrie. Les peuples celtes et germains, qui essayèrent de lui résister, furent dispersés ou anéantis ; et la renommée porta, jusqu'à Rome effrayée, la nouvelle de ses exploits. Auguste, qui était sorti vainqueur des guerres civiles, fit marcher ses légions contre ce dangereux ennemi ; mais déjà Baerébiste n'existait plus. Les services qu'il avait rendus à son peuple ne purent le soustraire aux poignards de quelques séditieux, peut-être soudoyés par les Romains. D. N—L.

BAERHOLZ (Daniel), poète allemand de la fin du 17e. siècle, naquit à Elbing, et alla, en 1670, étudier à Giessen avec un jeune comte de Salm. Il fut reçu, la même année, membre de la société de Pregnitz, où il porta le nom d'*Hylas*. De retour dans sa patrie, il fut fait secrétaire, et ensuite membre du sénat. Il mourut en 1688. On a un recueil de ses poésies, publié à Lubeck, en 1674, sous le nom de *Bathys*, dont le troisième volume, qui renferme cent sonnets, porte le titre d'*Hylas*. On a encore de lui, *le Mois d'octobre mémorable*, imprimé à Hambourg, en 1678, in-8°. G—t.

BAERLE (Gaspar van), plus connu en latin sous le nom de Barlæus, naquit le 12 février 1584, à Anvers. Son père, greffier de cette ville, la quitta, lorsqu'elle fut tombée au pouvoir des Espagnols, et s'établit en Hollande. Gaspar, après avoir fait ses cours en théologie, à Leyde, devint, en 1608, ministre de l'église réformée, dans un village de l'isle d'Orer-Flacquè ; ensuite, il obtint, en 1612, la sous-régence du collége de théologie des états de Hollande, à Leyde, et, en 1617, il fut créé professeur de logique dans l'université de cette ville. Pendant les dissensions entre les partisans de Gomarre et d'Arminius, en Hollande, van Baerle, s'étant déclaré en faveur des derniers, et les ayant défendus par ses écrits, perdit ses emplois en 1619, lorsque la doctrine arménienne fut publiquement condamnée. Il s'adonna alors à l'étude de la médecine, et reçut le

grade doctoral à Caen, en Normandie, continuant néanmoins sa demeure à Leyde, et y instruisant quelques jeunes gens dans la philosophie. En 1631, il obtint la chaire de professeur de philosophie et d'éloquence à l'université d'Amsterdam, où il mourut le 14 janvier 1648, après avoir répandu un grand éclat sur cette école naissante. Les poésies latines de van Baerle ont reçu de grands éloges de son temps; mais on les a sûrement exagérés, en le comparant aux meilleurs poètes de l'antiquité. Ses vers hollandais sont moins connus, parce qu'on ne les a pas réunis en collection; ils le méritaient néanmoins. Écrits d'un style pur et facile, ils renferment des idées neuves, spirituelles, et quelquefois sublimes. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Orationes*, 1632, in-fol.; II. *Antiputeanus*, Cosmopoli, 1633, in-4°.; III. *Medicea hospes*, etc., Amst., Blaeu, 1638, in-fol.; IV. *Marie de Médicis entrant dans Amsterdam*, trad. du latin, Blaeu, 1638, in-fol., V. *Brisacum capta* (en vers latins), Blaeu, 1639, in-fol.; VI. *Poëmata*, Amsterd., 1545, in-12, 2 vol.; VII. *Epistolæ*, Amst., 1667, in-8°., 2 vol.; VIII. *Lettres de J. de Vicquefort, avec les réponses de Barlée* (lat. fr.), Amst., 1696, in-12; (fr. seulement), Utrecht, 1712, in-12; IX. *Rerum in Brasiliâ gestarum historia*, Amst., Blaeu, 1647; in-fol.; Clèves, 1660, in-8°.; X. *Faces Augustæ* (en vers lat.), avec Corn. Boyus, 1643, in-8°.; 1656, in-4°.; XI. *Ens rationis*, dans les *Admiranda rerum encomia*, 1676, in-12. — Son frère, Lambert Barlæus, aumonier de l'ambassade hollandaise en France, et ensuite professeur de grec à l'académie de Leyde, a donné un *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode* et le *Timon de Lucien*, avec des notes qui, selon Bayle, n'ont rien de fort profond, mais qui peuvent être utiles à la jeunesse. V. W.

BAERMANN (George-Frédéric), docteur de philosophie, et professeur ordinaire de hautes mathématiques à Wittenberg, naquit à Leipzig, où son père était avocat. Après avoir étudié les langues dans l'école secondaire, il entra, en 1730, à l'école supérieure de cette ville, et s'y voua à l'étude de la théologie, mais surtout à celle des sciences mathématiques. Son amour pour ces sciences l'engagea à aller voir Wolf, à Marbourg. A son retour, il disputa publiquement, sous Heinsius, sur la *longueur la plus convenable à donner aux canons*. Quand il fut devenu maître ès-arts, il défendit des thèses en latin, sur *les leviers curvilignes*. Il obtint, en 1745, la chaire de mathématiques à Wittenberg, fut reçu de la société allemande de Leipzig, et mourut subitement, le 10 février 1769. On a de lui : I. une édition des *Éléments d'Euclide*, sous le titre de *Elementorum Euclidis libri XV, ad græci contextûs fidem recensiti*, Leipzig, 1740, in-8°.; II. *le Maître d'éloquence*, traduit du grec, de Lucien, en allemand, Leipzig, 1745, in-8°.; III. un ouvrage intitulé, *Courte Introduction à la grammaire allemande*, publié long-temps après sa mort, à Leipzig, en 1776, in-8°.; IV. diverses thèses renfermées dans les *Acta eruditorum*. G—t.

BAERSDORP (Corneille van), médecin, issu de l'illustre famille de Borselle, naquit dans la Sélande, au village de Baersdorp, dont sa famille, qui date de 1200, portait alors le nom. Charles-Quint le nomma son médecin, et il devint aussi celui de l'impératrice Eléonore, son épouse, et de la reine Marie, sa sœur; il fut même, par la suite, promu aux digni-

tés de conseiller d'état et de chambellan de l'empereur ; il mourut à Bruges, le 24 nov. 1565, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville. On a de lui : I. *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1538, in-fol. ; II. *Consilium de Arthritide*, Francfort, 1592, in-8°. : ouvrages aujourd'hui parfaitement ignorés. V—E.

BAFFA, ou BAFFI (FRANÇOISE), Vénitienne célèbre par son talent poétique, florissait en 1545. Parmi les lettres imprimées de Doni, il y en a trois qui lui sont adressées, et où elle est comblée d'éloges, ainsi que dans plusieurs autres écrits de ce temps. Ses poésies sont éparses dans quelques recueils. Elle est au nombre des interlocuteurs, et l'on trouve quatre de ses sonnets, dans un *Dialogue amoureux* de Betussi, imprimé à Venise, en 1543, in-8°. ; il n'y en a qu'un seul, à la fin d'un recueil des *Madrigali del Cav. Luigi Cassola*, donné par Giolito, Venise, 1544, in-8°., et deux dans les *Rime diverse*, etc., publiées par Domenichi, ibid., 1549, etc. La comtesse Bergalli en a réimprimé trois dans la première partie de son recueil intitulé : *De' componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12. G—É.

BAFFA (N), savant napolitain, et l'un des érudits italiens le plus profondément versés dans la langue grecque, vers la fin du 18e. siècle, fut une des victimes immolées par la cour de Naples, lorsqu'elle revint de Sicile, après la retraite des Français, en 1799. Pour juger cet événement, il faut se rappeler qu'il n'y avait eu à Naples ni sédition, ni révolte ; que le roi était parti clandestinement, lorsque ses sujets lui offraient de mourir jusqu'au dernier, pour le défendre contre les Français ; que ceux-ci étant entrés aussitôt à Naples, personne même n'avait pu fuir, et que tout le crime des Napolitains, distingués dans tous les genres, qui périrent après le retour du roi, avait été de céder à la force, et d'accepter des fonctions, ou de prendre une part quelconque dans un ordre de choses qu'ils n'avaient nullement contribué à établir. G—É.

BAFFIN (WILLIAM), célèbre pilote anglais, né vers 1584, s'est fait connaître en cette simple qualité, dans les navigations entreprises pour trouver un passage qui devait conduire, par le nord de l'Amérique, dans les mers de Tatarie et de Chine. Il accompagna Hudson, Thomas Button et le capitaine Gibbins. Purchas, dans sa compilation de voyages, intitulée : *Purchas his pilgrimes*, nous a conservé quelques-uns de ses journaux. On y trouve, tome III, livre IV, le journal de la campagne que Baffin fit, en 1612, avec le capitaine James Hall, qui périt de la main des sauvages, et celui de la campagne de 1613, qu'il fit sur une flotte de six navires. Ses deux dernières campagnes vers le pôle sont de 1615 et 1616. Robert Bileth, avec lequel il avait fait ses voyages précédents, commandait le vaisseau, et Baffin était son pilote. Ils parvinrent, en 1616, au 78e. degré de latitude nord, et trouvèrent une baie qu'ils nommèrent Thomas-Smith-Sound. Le journal de Baffin nous apprend que, après avoir passé dans le détroit de Davis, il se trouva obligé de lutter contre les vents du nord-nord-est et nord-nord-ouest pour remonter au nord, et fut souvent arrêté par les glaces ; enfin il parvint à la baie appelée Thomas-Smith-Sound, de là il fit route à l'ouest, pour trouver le passage qui était l'objet de ses recherches ; mais toutes les fois qu'il voulut suivre cette route, il fut arrêté par la côte

ou par des glaces impénétrables; au milieu desquelles le vaisseau se trouva souvent engagé : c'est en suivant cette côte, allant du nord au sud, qu'il parvint aux dernières terres de Davis, dont il avait pris connaissance avant de commencer ses découvertes. Les cartes de Baffin ont été perdues; les géographes ont supposé que les terres qu'il avait visitées étaient jointes à la côte occidentale du Groënland, et ont formé une vaste baie qui porte, dans toutes les mappemondes, le nom de Baffin, mais son existence n'est pas certaine. Les journaux de Baffin sont remplis de remarques utiles; il était astronome, et nous a transmis les résultats d'un grand nombre d'observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. Au fond de la baie qui porte son nom, où fut le terme le plus reculé de ses courses, il observa la plus grande déclinaison connue; elle était de 56° du nord vers l'ouest. On trouve aussi dans ses journaux plusieurs observations du passage de la lune au méridien, qu'il avait faites dans l'intention d'en conclure la longitude. Améric Vespuce avait essayé, près d'un siècle auparavant, de déterminer la position des côtes du Brésil par une observation de ce genre. Il ne nous reste de Baffin que les relations dont on vient de parler, et une lettre adressée à John Wostenholme, dans laquelle il dit positivement qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver. Baffin avait eu le projet de tenter s'il serait possible de découvrir ce passage, en allant d'abord dans les mers de Tatarie et de Chine, et en contournant ensuite le nord de l'Asie et de l'Europe; mais il ne trouva personne qui voulût sacrifier des fonds à cette grande entreprise. C'est en cherchant ce dernier passage, et en suivant la route indiquée par Baffin, que Cook fut arrêté par les glaces, entre les terres de Tatarie et celles du nord de l'Amérique. Baffin navigua ensuite aux Indes, où il fut tué, au commencement de l'année 1622, pendant le siége de la ville d'Ormus, qui fut prise le 23 mai de la même année, par les anglais, réunis à une armée du roi de Perse. R—L.

BAFFO (Georges), patricien de Venise, poète licencieux du 18e. siècle, mort en 1768, a obtenu la triste gloire d'être le rimeur le plus obscène et le plus sale de son temps. Ses poésies, écrites en langage vénitien, ont été publiées à Venise, en 1789, sous le titre de *Cosmopoli*, en quatre volumes in-8°. : ce sont des *canzoni*, des sonnets et des madrigaux, tous sur le même sujet, et où les choses sont partout nommées en toutes lettres. Les Vénitiens louent beaucoup l'originalité de son esprit, l'élégance et la naïveté de son style. Les mœurs, peut-être plus libres à Venise que partout ailleurs, y permettent de lire et de citer Baffo comme un autre poète, dans cette langue molle et efféminée, qui est parfaitement d'accord avec les mœurs. Par une singularité très-remarquable, ce poète, si licencieux, si dissolu dans ses vers, était très-décent dans sa conduite, et d'une telle réserve dans ses discours, qu'il ne s'y permettait même aucune de ces libertés qui échappent aux hommes des mœurs les plus sévères. Il parlait comme une vierge et écrivait comme un satyre. G—É.

BAFFO. Cette sulthane était une jeune chrétienne, de la famille des Baffo, nobles vénitiens; elle fut faite esclave, dans son enfance, par les Turks, sur un vaisseau qui transportait son père à Corfou, dont il avait le gouvernement. Douée d'une rare beauté, elle fut à peine entrée dans le

sérail, qu'Amurath III en devint épris, et elle donna le jour à Mahomet III. Il est sans exemple qu'une sulthane ait conservé aussi long-temps l'amour et la confiance de son maître. Les nombreux enfants qu'elle en eut ne firent qu'ajouter à cet attachement. On assure qu'elle était d'une beauté achevée. La sulthane mère, jalouse du long empire qu'elle exerçait sur son fils, parvint à persuader à ce prince crédule que la mère de Mahomet, et de treize autres princes morts en bas âge, avait dû employer des sortiléges pour se faire aimer si long-temps. Cette suggestion absurde suffit pour porter Amurath III à livrer aux tortures les esclaves attachées à la sulthane, qui jusque-là lui avait été si chère. Cet odieux moyen de trouver une cause monstrueuse à un ascendant qui devait être fondé sur l'esprit, la beauté, la patience et la douceur, n'aboutit qu'à ramener le faible Amurath aux pieds de la séduisante Baffo, dont l'adresse n'alla pourtant jamais jusqu'à se faire déclarer impératrice, comme y était parvenue Roxelane. L'amour d'Amurath cessa cependant d'être exclusif; car on assure qu'il eut plus de cinquante princes ou princesses de la foule d'Odalisques qui habitaient son sérail. Il mourut de débauches à cinquante ans; et la sulthane Baffo jouit d'une autorité absolue, sous le nom de Mahomet III, jusqu'à ce que cet empereur étant mort, en 1603, son fils, Achmet, à son avènement au trône, relégua son aïeule dans le vieux sérail, où elle mourut oubliée.

S—Y.

BAGARD (Charles), médecin, né à Nancy, le 2 janvier 1696, mort en cette ville, le 7 décembre 1772, fut reçu docteur en la faculté de Montpellier, en 1715. Par de grandes connaissances dans son art, il mérita la confiance de Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine, fut nommé son premier médecin, et décoré de l'ordre de St.-Michel, en 1753. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, ses ouvrages, spécialement relatifs à la matière médicale, ne renferment aucune observation nouvelle, et sont absolument sans intérêt de nos jours. Ce sont: I. *Mémoire sur la petite vérole*; II. *Histoire de la thériaque*, 1725, in-4°.; III. *Mémoires sur les macrobies et les centenaires*; IV. *Explication d'un passage d'Hippocrate, touchant les Scythes qui deviennent eunuques*, 1769, in-8°.; V. *Mémoires sur les eaux de Contrexeville, en Lorraine*, 1760, in-4°.; VI. *les Eaux minérales de Nancy*, 1763, in-8°.; VII. *Dissertations sur la cause physique des tremblements de terre, et les épidémies qu'ils occasionnent*; VIII. *Dispensatorium pharmaceutico-chimicum*, 1771, in-fol.; IX. *Pinax materiei medicinalis*, 1771, in-8°.; X. *Quæstio medica an vomitus fæculentus in passione iliacâ ab anti-peristaltico intestinorum motu*, 1715, in-4°. Bagard se servit de son influence auprès de Stanislas, pour faire établir dans sa patrie un jardin de botanique et un collége royal de médecine.

C. et A.

BAGDEDIN (Mahomet), mathématicien arabe, communément placé parmi les auteurs du 10e. siècle. On lui attribue divers traités de géométrie, dont un, sur la *Division des superficies*, a été traduit en latin, par John Dee, de Londres, et par Frédéric Commandini, d'Urbin. Ce dernier le publia, en 1570, à Pésaro, avec un autre sur le même sujet, et dont il était l'auteur. Quelques écrivains pensent que cet ouvrage fut seulement traduit du grec en arabe, par Bagdedin, et qu'il avait été écrit par Euclide,

ou par quelqu'autre mathématicien de l'antiquité. K.

BAGE (Robert), né en 1728, à Darley, village du comté de Derby, en Angleterre. Son père y dirigeait une papeterie, dans laquelle Robert le remplaça; mais son goût le portait aux études littéraires. Quoiqu'il eût assez de talents et de connaissances pour se distinguer dans d'autres genres, il n'a publié que des romans, qui ont eu, il est vrai, beaucoup de succès, et dont plusieurs ont été traduits en différentes langues. Les principaux ont pour titres: I. *le Mont Heneth*; II. *la Belle Syrienne*; III. *James Wallace*; IV. *Barham Downs*; V. *l'Homme tel qu'il est*; VI. *l'Homme tel qu'il n'est pas*. On y trouve de la sensibilité dans le développement des passions, et de la vérité dans les caractères et dans la peinture des mœurs. Robert Bage est mort en 1801. X—s.

BAGFORD (Jean), antiquaire anglais, né à Londres, en 1651, fut d'abord cordonnier, et devint ensuite libraire. Il avait un goût particulier pour former des collections de livres rares, et il parcourut plusieurs fois les pays étrangers pour s'en procurer. Il publia, en 1707, dans les *Transactions philosophiques*, le prospectus d'une *Histoire générale de l'imprimerie*, pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux. On n'a pu lui refuser beaucoup d'intelligence, d'activité et de grandes connaissances bibliographiques. Il était d'ailleurs fort ignorant, et ne savait pas même l'orthographe de sa langue. Il mourut en 1716, âgé de 65 ans. X—s.

BAGGAERT (Jean), né à Flessingue, vers 1657, pratiqua la médecine en cette ville avec beaucoup de succès, et y mourut en 1710. Dans la crainte de céder trop à l'influence du dogme, il voulait à peine admettre une expérience raisonnée, et il exagéra ce qu'on doit entendre par expérience, qui sans doute repose primitivement sur des faits simples et isolés, mais dont une rationelle coordination rend seule possible l'application. On a de lui deux ouvrages écrits en flamand, un sur l'hygiène, combattant l'ancienne théorie des chimistes, successeurs de Willis, sur les acides et les alkalis : I. *la Vérité dégagée des préjugés par un raisonnement juste sur les six choses non naturelles*, avec un discours préliminaire sur la petite vérole, etc., Middelbourg, 1696, in-12; II. un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, Amsterdam, 1710, in-12 : il combat, dans cet écrit, la vieille méthode de tenir les malades chaudement, et que Sydenham, le premier, avait combattue. C. et A.

BAGGER (Jean), naquit à Lunden, en 1646, d'Olaüs Bagger, recteur en théologie. « Il fit ses études à » Copenhague, et voyagea ensuite en » Allemagne, dans les Pays-Bas et en » Angleterre, s'appliquant surtout à » la théologie et aux langues orien- » tales. Revenu dans sa patrie, il fut » professeur de ces langues à Lunden; » mais, en 1674, il demanda et ob- » tint la place de premier pasteur dans » le temple de la Ste.-Vierge, à Co- » penhague. En 1675, il fut reçu doc- » teur, et n'ayant encore que vingt-neuf » ans, devint évêque de Copenhague. » Il mourut en 1693, à quarante-sept » ans. » Si toute la vie de Bagger était comprise dans les lignes qu'on vient de citer, et qui se trouvent dans plusieurs dictionnaires biographiques, son nom n'eût certainement pas mérité une place dans cet ouvrage : il doit cette distinction à une circonstance qui honore peu sa mémoire, et que nous allons rapporter. Parvenu, sans aucun talent mar-

quant, et, grâce à l'influence des parents de sa femme, à la première place parmi le clergé danois, Bagger fut consulté, en 1684, par le gouvernement danois, sur la question suivante: « L'intérêt de la religion évangélique » luthérienne permet-il que les réformés calvinistes, expulsés de France » par Louis XIV, viennent s'établir en » Danemarck? » Remarquons qu'il s'agissait de trente à quarante mille fabricants, manufacturiers et savants qui auraient porté en Danemarck leur industrie et leurs lumières. L'indigne évêque, âgé alors de 38 ans et livré à tous les plaisirs de la société, répondit gravement, « que l'admission des calvinistes exposerait les ames des fidèles » luthériens aux dangers de la tentation, aux risques de la damnation » éternelle; que les calvinistes, » pleins de principes de rebellion, » étaient les auteurs du régicide commis sur la personne de Charles Ier., » et qu'ils avaient, en quelque sorte, » provoqué et nécessité la St-Barthélemi; que leur fausse religion, abominable aux yeux de Dieu et de sa » sainte Église, n'est que le voile » d'une ambition politique, qui a pour » but de bouleverser le monde entier; » enfin, qu'en leur qualité d'hommes, ils sont nos prochains, et ont » droit à notre charité; mais que le » meilleur service de charité à leur » rendre, ce serait de chercher à les » convertir. » Le mémoire de l'évêque, qui depuis a été imprimé, fit l'effet qu'il avait désiré; un gouvernement faible et peu éclairé, perdit à jamais l'occasion d'attirer dans son pays l'intéressante colonie qu'on venait de repousser avec une intolérance aussi extravagante. M—B—N.

BAGLIONE (César), peintre, naquit à Bologne, au commencement du 16e. siècle, et mourut vers 1590. Il fut compétiteur de Crémonini, qui s'était fait une réputation par ses décorations de théâtre et ses ornements de plafond. Baglione entendait mieux le paysage que Crémonini, et avait un pinceau plus hardi et plus prompt, et des idées plus étendues et plus variées. César travailla beaucoup à Parme. On remarque les peintures qu'il laissa dans le palais ducal; elles sont toutes en rapport avec le lieu qu'il devait orner de fresques. Dans un *Garde-manger*, il a peint toutes sortes de comestibles, et des hommes qui les préparent pour un repas; dans un *Four*, tous les ustensiles de la boulangerie; au-dessus d'un *Lavoir*, des blanchisseuses de tout âge, troublées par mille accidents singuliers. Baglione aurait dû ne pas abandonner ce genre, dans lequel il était supérieur; mais il voulut se livrer à l'étude des ornements en grand et des arabesques, qu'il ne savait ni bien concevoir, ni bien exécuter. Ses essais en ce genre lui attirèrent beaucoup de sarcasmes de la part des Carraches, qui florissaient dans le même temps. Cet artiste fut le maître de Lionello Spada, de Dentone et de Pisanelli. Spada est celui de ses élèves qui s'est acquis le plus de gloire. A—D.

BAGLIONE (Gio), peintre et écrivain, naquit vers 1573, à Rome, d'une famille originaire de Pérouse. Ayant montré, dès son enfance, le désir de suivre la carrière des arts, ses parents le mirent, à onze ans, chez François Morelli, florentin, peintre assez médiocre; aussi, le jeune Baglione y resta-t-il peu de temps, et ne dut ses progrès qu'à l'étude des grands maîtres. Il parvint ainsi de lui-même à s'élever au rang des meilleurs peintres de cette époque. Admis, à l'âge de quinze ans, à travailler pour les décors de la bibliothèque du Vatican, le pape Sixte-Quint remarqua ses essais, et lui confia

plusieurs grands ouvrages. Son ardeur pour le travail ayant altéré sa santé, Baglione, pour se rétablir, fit le voyage de Naples, et ne revint à Rome que lors de l'avènement de Clément VIII. En 1600, il exécuta, à l'occasion du grand jubilé, un tableau dans la basilique de St-Jean de Latran. Il travailla pour plusieurs autres papes, pour le duc de Mantoue, et d'autres personnes de distinction. On voit de ses ouvrages à Pérouse, à Lorette, et dans la chapelle Paolina, à Ste.-Marie-Majeure. Il opérait ordinairement à fresque, et il y a peu de tableaux de chevalet de sa main; il imita particulièrement le Cigoli, et fut presque aussi bon coloriste que lui, quoiqu'il lui soit inférieur dans les autres parties. Baglione fut nommé plusieurs fois président (*principe*) de l'académie de Saint-Luc, et occupa d'autres places honorables. Il travaillait encore avec ardeur, en 1642, et l'on ne connaît point l'époque précise de sa mort. Baglione est moins connu comme artiste, que par ses notices sur la vie des peintres de son temps (*Vite de pittori, scultori, architetti dal pontificato di Gregorio XIII, infino a tutto quello di Urbano VIII*, imprimée à Rome, en 1640; la seconde édition est de Naples, 1733). Cet ouvrage est écrit sans prétention, sans esprit de parti; l'auteur s'attache plus à louer les bonnes choses qu'à critiquer les mauvaises. « Quand je lis ce livre, » dit le savant Lanzi, il me semble » entendre parler un vieillard respec» table, qui insiste plus sur les prin» cipes de morale que sur ceux de » l'art. » Cet ouvrage est divisé en cinq dialogues, qui sont des modèles de simplicité, mais un peu monotones. On y trouve des notices exactes sur quatre-vingt-un artistes. C—N.

BAGLIONI (JEAN-PAUL), tyran de Pérouse, né d'une famille illustre de cette ville, et qui avait été long-temps à la tête du parti gibelin et de la noblesse, fit d'abord le métier de *Condottière*, et vers la fin du 15e. siècle, parvint à gouverner sa patrie en souverain. Il était allié de Pandolfe Petrucci, qui occupait le même rang à Sienne; de Vitellozzo Vitelli, seigneur de Città di Castello, et des Médicis, alors émigrés de Florence. Engagé par César Borgia, en 1502, à attaquer le territoire florentin, il fut trahi par lui l'année suivante; et tandis que ses alliés furent massacrés à Sinigaglia, il fut contraint d'abandonner sa patrie à son ennemi. Peu de temps après, il est vrai, la mort d'Alexandre VI, et la ruine de Borgia, encouragèrent Baglioni à rentrer à Pérouse; mais il en fut chassé de nouveau en 1506, par Jules II, qui avait entrepris de reconquérir tous les états du Saint-Siége. Baglioni, émigré, recommença le métier de *Condottière*. Il servit avec distinction les Vénitiens contre la ligue de Cambray, et il fit preuve, dans une situation toujours critique, de talents, de sang-froid et de courage. Engagé, malgré lui, par l'Alviano, dans la bataille de Vicence, le 7 octobre 1513, il fut fait prisonnier par les Espagnols. Lorsque Baglioni recouvra sa liberté, il revint à Pérouse; et à l'aide des troupes qui s'étaient attachées à sa personne, il s'empara de nouveau de la souveraineté. On prétend qu'il l'exerça de la manière la plus tyrannique. Le pape Léon X résolut de mettre un terme à ses vexations, ou plutôt de saisir ce prétexte pour soumettre à l'Église une ville importante. Il appela, en 1520, Baglioni à Rome, comme pour le consulter sur les affaires de l'état : il lui envoya, en même temps, un sauf-conduit, et lui donna les assurances les plus positives

de son amitié et de sa protection; mais dès que Baglioni fut arrivé à Rome, Léon X le fit mettre à la torture; il lui arracha ainsi la confession de tous les crimes qu'il plut à ses bourreaux de lui imputer, et il lui fit trancher la tête. — Son fils ASTORRE, dont l'article suit, s'enfuit à Venise. S. S—I.

BAGLIONI (ASTORRE), fils du précédent, était encore enfant, lorsque sa mère se réfugia avec lui, en 1520, dans les états Vénitiens. Il consacra ses services à la république qui lui avait donné un asyle, et il ne quitta point ses drapeaux pour retourner dans sa patrie, lorsque, par deux fois, son cousin Rodolphe Baglioni recouvra la souveraineté de Pérouse, en 1534 et 1540. Astorre mérita la confiance des Vénitiens, pendant une longue carrière militaire qu'il termina en 1571. Il commandait Famagouste, dans l'île de Chypre, lorsque cette ville fut attaquée, en 1570, par le pacha Mustapha, qui avait envahi ce royaume avec une armée innombrable. Nicosie, capitale de l'île, et Cérines, furent prises par les barbares; Famagouste seule résista pendant toute une année à leurs efforts. Baglioni attendait sa délivrance d'une flotte, armée pour le secourir, par tous les princes d'Italie; mais les plus vaines disputes de préséance empêchèrent cette flotte d'agir, et Baglioni, n'ayant plus que sept barils de poudre, fut réduit à capituler, le 15 août 1571. Mustapha promit de laisser aux Chypriotes une pleine liberté de conscience, et de donner à la garnison et à ses chefs les moyens de retourner à Venise; mais lorsqu'il fut maître de la place, et que Baglioni et Bragadino, qui lui était adjoint, eurent été conduits en sa présence, comme pour une audience de congé, il les fit tout à coup saisir par ses gardes; Baglioni eut la tête tranchée avec tous les officiers de sa garnison; Bragadino fut écorché vif, et sa peau fut portée en triomphe dans les villes de l'Asie mineure; enfin les habitants de Famagouste furent abandonnés à la fureur des soldats. Baglioni réunissait à la bravoure et aux talents militaires le goût et la culture des lettres. Ce fut, au jugement de Crescimbeni et du Quadrio, l'un des poètes les plus élégants de son temps; il ne s'est pourtant conservé de lui que deux sonnets, imprimés, en 1720, in-8°., avec ceux du Coppetta et d'autres poètes de Pérouse. S. S—I.

BAGLIONI (THOMAS), imprimeur vénitien, se fit une certaine réputation dans son art, vers le commencement du 17e. siècle. Un ouvrage assez rare sorti de ses presses, est l'*Histoire des guerres de Flandre, depuis* 1559 *jusqu'en* 1609, par Fr. Lanario d'Aragon, Venise, 1616, in-4°., en italien; réimpression de l'édition d'Anvers, 1615, in-4°. La traduction espagnole est de Madrid, 1623, in-4°. Thomas Baglioni a imprimé un grand nombre de livres; son commerce était considérable. Nous ignorons le temps de sa mort. P—T.

BAGLIVI (GEORGE), célèbre médecin et professeur de la Sapience à Rome, membre de la société royale de Londres, et de celle des Curieux de la nature, naquit, en 1668, à Raguse, selon Haller; et à Lecca, dans le royaume de Naples, selon Comnène. Quoique enlevé jeune à la médecine, qu'il cultivait par goût, il contribua beaucoup à ramener cette science dans la route sûre et féconde de l'observation qu'avaient tracée les Grecs; mais dont s'étaient successivement écartés les Arabes, les auteurs du moyen âge, et enfin, dans les premiers temps de la renaissance des lettres en Europe, les médecins fauteurs du galé-

nisme et de l'alchimie. En effet, les doctrines chimiques de Paracelse et de Van Helmont dominaient alors dans les écoles. Baglivi reconnut bientôt que les faits dont s'occupe la médecine appartiennent à un autre corps de système que ceux de la chimie, et sentit que, pour éviter de faire à ces faits toute application dogmatique fausse, il fallait commencer par leur scrupuleuse observation. C'est ainsi qu'il ordonna son plan d'étude à l'université de Naples, puis à celle de Padoue, où il fut reçu docteur; et que, pour le compléter, il voyagea dans toute l'Italie, visitant les hôpitaux, et recherchant surtout parmi les livres offerts à son érudition, ceux qui peignent et décrivent les phénomènes, au lieu de les expliquer. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, le pape Clément XI, instruit de son mérite, le nomma, malgré son jeune âge, professeur de chirurgie et d'anatomie dans le collége de la Sapience; et ce fut alors que Baglivi professa la plus haute estime pour Hippocrate, dont la voix, disait-il, était moins celle d'un homme que celle de la nature. Cherchant à arracher la médecine aux hypothèses qui s'y introduisaient, et à substituer à la méthode systématique des écoles de son temps, celle d'observation, dont le médecin grec lui présentait à la fois le précepte et l'exemple, on ne pourrait peut-être mieux indiquer aujourd'hui, que ne le fit alors Baglivi, les causes qui avaient suspendu, et même fait rétrograder la marche de la médecine, et dont il trouvait les principales dans le mépris mal entendu ou la négligence des écrits des anciens, un faux genre d'analogie et des comparaisons incomplètes, la manie de créer des hypothèses, l'interruption de la description des maladies en langage aphoristique, etc. Pendant que Stahl, en Allemagne, affranchissait la médecine du joug de la chimie, et renouvelait pour la médecine, à la faveur de son expression amphibologique, *anima*, la philosophie d'une force de vie inventée par Hippocrate, Baglivi, en Italie, tendait au même but, et suivait, au moins en partie, l'impulsion du médecin allemand. Il est vrai qu'il eut la faiblesse de dissimuler cette heureuse direction, et qu'il voulut faire regarder ce nouveau système comme étant en entier son ouvrage; l'opinion publique le lui reprocha dans le temps. Il est de fait encore que, soit qu'il n'ait entrevu qu'en partie la doctrine de Stahl, soit qu'il l'ait forcée en quelques points, il ne la professa guère dans toute sa pureté que sous le rapport pratique, et s'en éloigna souvent dans le dogme. On lui reprocha aussi divers plagiats, sur des points de physiologie, à l'égard de Valsalra, Pacchioni et Malpighi, dont il avait suivi les leçons; mais néanmoins Baglivi jouit avec raison, dans son siècle, d'une réputation brillante, et doit encore la conserver dans le nôtre. Les idées chimiques avaient fait accorder aux parties fluides du corps humain une grande prépondérance, et même une action exclusive dans les phénomènes de la santé et de la maladie; Baglivi, dans un excellent *Essai sur la fibre motrice*, montra que le rôle principal appartenait aux parties solides, comme plus particulièrement pénétrées des forces de la vie. Il peut ainsi être considéré comme le chef des *solidistes* modernes. Ce fut ici qu'il méconnut les principes de Stahl, en exagérant cette influence. Pour expliquer le mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement qu'offre le cerveau, et qui résulte du choc mécanique qu'impriment à ce viscère les artères réunies à sa base, il accorde gratuitement la force contrac-

tive à la membrane fibreuse qui enveloppe cet organe, quoique partout adhérente au crâne; il fit de cette membrane une sorte de muscle antagoniste du cœur, et la regarda comme un centre, duquel se propageaient toutes les oscillations de fibres, et où venait se confondre un double mouvement qu'il supposait avoir lieu, d'une part, de la tête aux diverses parties du corps, et d'autre part, des diverses parties du corps à la tête. Il voulut aussi faire revivre la secte de Thémison et des méthodistes, en réduisant les maladies en trois classes, celles où les solides ont trop de force, celles où ils n'en ont pas assez, et celles où il y a un état mixte. On déplora la faiblesse de l'esprit de l'homme, en voyant ainsi Baglivi lui-même sacrifier à l'hypothèse, et sortir de la route, à la fois expérimentale et dogmatique, dont il avait si bien circonscrit les limites. Il est probable que, sans sa mort prématurée, il eût fait disparaître ces légères taches de ses écrits. Il mourut à trente-huit ans, à Rome, en 1706, épuisé par les nombreux travaux théoriques et pratiques auxquels il se livrait. Ses ouvrages ont été recueillis en un seul volume, sous le titre de *Opera omnia medico-practica et anatomica*, in-4°., Lyon, 1704, 1710, 1715, 1745; Paris, 1711; Anvers, 1715; Bâle, 1737; Venise, 1754, etc. M. Pinel en a donné une nouvelle édition, avec des corrections, des notes et une préface, en 1788, 2 vol. in-8°. C. et A.

BAGNOLI (Jules-César), poète italien, né à Bagnacavallo, dans le Ferrarais, florissait à Rome vers la fin du 15e. siècle. L'Eritreo l'a placé dans sa *Pinacotheca, imag. illustr. viror*, p. 79, et nous apprend qu'il était secrétaire de Michel Peretti, neveu du pape Sixte-Quint, et prince de Venafre, et qu'après avoir été employé par ce prince dans plusieurs affaires importantes, et en avoir reçu des récompenses et des bienfaits, il mourut dans un âge très-avancé. Le même auteur ajoute qu'il était très-versé dans la littérature ancienne, qu'il avait étudié à fond Platon et Aristote, et qu'il parlait avec beaucoup de solidité, principalement de ce qui, dans les œuvres de ce dernier philosophe, regarde la morale, la république, la rhétorique et la poétique; qu'enfin il cultiva aussi la poésie italienne, et qu'outre plusieurs compositions très-soignées, il avait écrit une tragédie, intitulée *les Aragonais*, et un autre du *Jugement de Pâris*. La première a été imprimée à Trapani, 1682, in-4°. On a aussi imprimé de lui, à Rome, dans le même format, une ode ou *canzone*, adressée à Grégoire XV. Ce pape n'ayant été élu qu'en 1621, on s'est trompé, en faisant mourir Bagnoli en 1600, dans un dictionnaire italien, copié sans examen par un dictionnaire français. G—é.

BAGOAS, quoique égyptien et eunuque, avait de la bravoure et des talents militaires. De concert avec Mentor de Rhodes, il contribua à soumettre l'Égypte à Artaxercès Ochus; mais ce prince s'étant conduit avec la plus grande irrévérence envers les temples et les principaux objets du culte des Égyptiens, Bagoas, qui était fort attaché à sa religion, l'empoisonna (*Voy.* Artaxercès Ochus), et mit sur le trône Arsès, le plus jeune de ses fils, qu'il ne tarda pas aussi à faire périr. Il appela alors à la couronne Darius Codoman, qu'il voulut aussi empoisonner peu de temps après; mais Darius s'en étant aperçu, le força à boire lui-même le poison qu'il lui avait préparé, vers l'an 337, av. J.-C. On le croit le même que Bagosès, qui, sous

le règne d'Artaxercès-Ochus, entra lui-même dans le temple pour venger Jésus, frère de Jean, que ce dernier avait tué dans le temple comme son concurrent au souverain pontificat; imposa aux Juifs un tribut de trente drachmes pour chaque agneau offert en sacrifice, et les persécuta durant sept ans. — Bagoas n'est pas un nom propre; ce mot signifiait *eunuque*, en babylonien. Alexandre-le-Grand eut aussi un favori du même nom. C—R.

BAGOLINO (Sébastien), peintre et poète, fils du peintre Léonard Bagolino, de Vérone, naquit à Alcamo en Sicile, le 19 janvier 1560. Il était aussi très-bon musicien. Il fit ses études à Naples où il se fit souvent admirer en récitant ses vers, et en parlant en public avec éloquence et une facilité singulière dans les trois langues, latine, espagnole et italienne. Il fut quelque temps attaché à François de Moncade, qui voulut prendre de lui des leçons de poésie et de peinture. Après la mort de Moncade, en 1597, Bagolino fut appelé par Orosco, évêque de Girgenti, pour traduire en latin ses *Emblêmes espagnols;* ce qu'il fit avec beaucoup de talent. Il ouvrit enfin une école dans sa patrie, et il se délassait de ses occupations en composant, en italien, en espagnol, et dans sa langue maternelle (le sicilien), des épigrammes, des élégies et d'autres pièces de vers, qui lui firent une grande réputation. Il mourut à Alcamo, sa patrie, le 27 juillet 1604, n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Les *Emblêmes d'Orosco*, traduits par lui, forment deux recueils : I. *Emblematum moralium D. Jo. Horoscii Covaruvias et Leyva episcopi Agrigentini libri III, ex Hispanâ linguâ latino carmine redditi à Seb. Bagolino*, Agrigenti, 1601, in-8°.; II. *Ad SS. Dom. Clementem VIII, pontif. Max. sacra symbola ejusdem Horoscii latinitate donata*, etc., ibid., 1601, in-8°. On a de lui un recueil de poésies, *Carmina*, Palerme, in-8°. Le commencement et la fin manquent à ce recueil, la mort de l'auteur en ayant interrompu l'édition. Quelques-unes de ces poésies ont été réimprimées dans un volume intitulé : *Selecta epigrammata*, Palerme, 1656, in-12; mais ce n'est qu'une petite partie de ce qu'il en avait écrit; il atteste lui-même qu'il avait fait sept cents épigrammes et cent élégies. Mongitore, dans sa *Bibliothèque sicilienne*, parle de plusieurs autres ouvrages que Bagolino laissa en manuscrit et qui sont restés inédits. G—É.

BAGOT (Jean), jésuite, né à Rennes, en 1580, fut successivement professeur de philosophie dans divers colléges de France, censeur des livres et théologien de son général à Rome, et mourut recteur de la maison professe de Paris, le 22 août 1664. Ses principaux ouvrages sont : I. *Apologeticus fidei*, Paris 1645, 2 vol. in-fol., production savante, mais diffuse; II. *Defensio juris episcopalis*, Paris, 1655, in-8°.; Rome, 1659, in-8°.; traduit en français, 1655, in-8°. Ce livre fut déféré, par les curés de Paris, à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelques propositions ultramontaines sur la hiérachie et sur l'administration du sacrement de pénitence. L'auteur donna des explications qui parurent insuffisantes. L'assemblée dressa, en conséquence, des articles contre les propositions répréhensibles; « mais la publication en fut arrêtée, dit » Bossuet, par des intrigues de cour. » Le nonce fit agir le cardinal Mazarin, parce qu'on disait, dans un de ces articles, « que les évêques tenaient leur » juridiction immédiatement de J.-C., » ce qui n'empêcha pas l'assemblée d'é-

crire là-dessus une lettre circulaire à tous les évêques du royaume, pour leur déclarer qu'elle avait supprimé le livre, comme contenant des propositions contraires à la hiérarchie, à l'autorité épiscopale, à la discipline ecclésiastique, et capables de troubler le repos de l'Église. Le père Bagot a composé divers autres écrits dans les disputes que sa société eut avec les théologiens de Port-Royal. Il avait, dit-on, formé dans Paris une association de jeunes clercs et de prêtres, qui fut le germe du séminaire des Missions Étrangères. T—D.

BAGSHAW (CHRISTOPHE), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, fut, en 1579, principal du collége de Glocester-Hall. En 1582, il quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Étant passé sur le continent, il fit un court séjour en France, se rendit à Rome, où il étudia la théologie dans le collége anglais, prit le bonnet de docteur dans une université d'Italie, et revint en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il fut arrêté et enfermé au château de Wishich, avec plusieurs autres qui y étaient détenus pour la même cause. Ayant été mis en liberté, il fut chargé, par le clergé, d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre, qui divisait toute l'Église catholique d'Angleterre (*V.* BLACKWELL). Il se retira, quelque temps après, à Paris, où il passa le reste de ses jours, et mourut, vers 1626. Bagshaw savait parfaitement le grec, et était habile controversiste. Dans la dispute entre les réguliers et les séculiers, au sujet de l'archiprêtre, il prit parti pour les derniers, comme on peut en juger par les ouvrages suivants : I. *Relatio compendiosa turbarum quas jesuitæ angli, unà cum G. Blackwello archipresbytero etc., concivère*, Rouen, 1601, in-4°., sous le nom de Jean Mush; II. *Véritable relation de la faction qui a commencé à Wishich, par le P. Edmond, jésuite, en* 1595, etc., Rome 1601; III. *Réponse à certains points d'un libelle, appelé une apologie de la subordination en Angleterre*, Paris, 1603, in-8°. Ces écrits servent à faire connaître l'histoire de l'Église catholique d'Angleterre, sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier. T—D.

BAHA-EDDAULAH. *Voy.* BOHE-EDDAULAH.

BAHARAM. *V.* BAHRAM et BEHRAM.

BAHNSEN (BENOÎT), né à Eyderstœdt, dans le Holstein, vers le milieu du 17e. siècle, exerça à Amsterdam l'état d'arithméticien. Quoiqu'il n'eût fait lui-même aucune étude, sa passion pour la théologie l'engagea à se composer une bibliothèque formée d'un ramas de livres ascétiques, la plupart rongés par les vers, qui se vendirent à l'encan, en 1670, c'est-à-dire, un an après sa mort. Il publia différents ouvrages de théologie mystique, composés par d'autres que par lui, tels que l'*Anti-Christianisme*, qu'il donna néanmoins comme de lui, en omettant le nom du véritable auteur, Joachim Betkius; le *Traité mystique des trois siècles et de leur grand mystère*, de Jules Superberus; *l'Avant-Coureur de la grande conjonction de* 1663, de Godefroy Furchtenichts; *les Révélations divines communiquées à Christophe Cottern, depuis l'année* 1616 *jusqu'à l'année* 1624. Au reste Bahnsen n'a rien écrit lui-même, pas même les préfaces qu'il a mises à la tête des ouvrages qu'il a publiés. G—T.

BAHRDT (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Bischoffs-Werda en Misnie, le 15 août 1741, a été un des théologiens les plus remarquables des temps mo-

dernes, tant par son caractère et ses opinions que par les circonstances de sa vie. Fils d'un ecclésiastique estimable, il reçut sa première éducation dans la maison de son père. On l'envoya de là étudier à Leipzig. Doué d'une rare facilité, et ébloui par quelque succès de collége, Bahrdt porta dans tout le cours de ses études un esprit d'inquiétude et de précipitation qui influa d'une manière fâcheuse sur le reste de sa carrière littéraire. Il obtint en 1762 une place de catéchiste à Leipzig, et fut nommé quelques années après, substitut de son père, et professeur extraordinaire de philologie biblique. Avant cette époque, il avait déjà cherché à étendre sa réputation par quelques écrits de théologie et de critique sacrée, où l'on pouvait remarquer le tour d'esprit et les opinions qui le distinguèrent dans la suite. Son talent pour la prédication lui acquit une gloire plus pure et plus méritée que ses premiers essais. Une étourderie de jeunesse, qui parvint à la connaissance de ses supérieurs, l'obligea à quitter Leipzig en 1768. Il se retira à Erfurt, où il obtint une place de professeur de philosophie. Pour en augmenter les émoluments et se mettre en mesure de professer ses opinions théologiques avec plus d'avantage, il acheta en 1769 le titre de docteur de théologie à Erlang. Ce fut pendant son séjour à Erfurt qu'il publia, entre autres ouvrages de théologie polémique, un *Essai d'un système de dogmatique biblique*, et un écrit anonyme, intitulé *les Vœux du patriote muet*, deux ouvrages où il développait ses principes hétérodoxes, et qui lui attirèrent l'inimitié des théologiens dont il attaquait les opinions. La faculté de théologie de Wittenberg condamna sa doctrine comme hérétique; la faculté de Gœttingue l'expliqua dans un sens moins défavorable, et intervint efficacement pour opérer une réconciliation entre les deux partis. Des désagréments de plus d'un genre, joints à son inquiétude naturelle, rendirent bientôt à Bahrdt le séjour d'Erfurt insupportable. Il quitta cette ville en 1771 pour se rendre à Giessen, où il professa la théologie, et où il prêcha avec succès; mais ses opinions hétérodoxes et la haine du clergé qu'il ne ménageait pas assez, lui attirèrent encore là de nouvelles tracasseries. Sa conduite personnelle, qui n'avait jamais été régulière, lui fit perdre en peu de temps la considération publique. Il était décidé à quitter Giessen, lorsqu'il fut appelé, en 1775, à Marschlins, dans le pays des Grisons, pour y diriger un établissement d'éducation, connu sous le nom de *Philanthopinon*. Il n'y demeura qu'une année. Mécontent du directeur, il saisit la première occasion qui se présenta pour quitter cet établissement, et passa, en qualité de surintendant-général, à Durkheim, dans les terres du prince de Linanges-Dachsbourg. Cette existence honorable ne satisfit pas longtemps son inquiétude et son ambition. Il se fit céder, en 1777, le château inhabité de Heidesheim, près de Worms pour y former un établissement pareil à celui du *Philanthopinon;* mais cet établissement, mal organisé et mal dirigé, ne put se soutenir. Bahrdt fit inutilement un voyage en Hollande et en Angleterre, dans l'espérance d'en ramener des élèves. Un malheur imprévu l'attendait à son retour. Un arrêt de la cour impériale, provoqué par ses ennemis personnels, le déclara incapable d'exercer aucune fonction ecclésiastique, et lui défendit de rien publier sur le ter-

ritoire de l'empire, jusqu'à ce qu'il eût fait une rétractation publique des opinions religieuses énoncées dans ses derniers écrits. L'ouvrage qui servit de prétexte à cet arrêt était la seconde édition de ses *Nouvelles Révélations*, ou *Traduction du Nouveau Testament*, dont la première édition lui avait déjà suscité des tracasseries. Privé de toutes ses places, et obligé de quitter l'Allemagne, Bahrdt réussit à se faire donner un asyle sur les terres du roi de Prusse, et se rendit en fugitif à Halle, en 1779. Ce fut là qu'il publia sa *Profession de foi*, où l'on put remarquer qu'il ménageait moins que jamais l'orthodoxie et le clergé. Sa doctrine n'était guère autre chose qu'un déisme pur, où les miracles étaient rejetés, et où l'immortalité de l'ame n'était pas même enseignée d'une manière bien positive. Bahrdt y donna aussi des cours particuliers de philosophie, de rhétorique et de langues anciennes, et trouvait assez de ressources dans son activité pour s'occuper en même temps de théologie. Sa réputation lui attira des élèves; mais son humeur remuante et son tour d'esprit polémique lui suscitèrent de nouveaux désagréments de la part des ecclésiastiques. Dégoûté du séjour de Halle, il se décida, en 1787, à se retirer dans une campagne aux portes de la ville, où il imagina d'établir une taverne qui fut bientôt très-fréquentée. Cette taverne, située auprès d'une vigne, était le rendez-vous des anciens élèves de Bahrdt et de tous les curieux que sa réputation attirait. Deux pamphlets dont il s'avoua l'auteur le firent mettre en prison à Halle, en 1788. L'un de ces écrits, intitulé l'*Édit de Religion*, comédie en cinq actes, était une pasquinade dirigée contre l'édit de religion du roi de Prusse; l'autre, intitulé l'*Union allemande*, renfermait un plan d'association religieuse également propre à éveiller l'inquiétude des théologiens et celle du gouvernement. Une commission de justice le condamna à deux ans de détention dans la forteresse de Magdebourg; mais le roi réduisit cette peine à une seule année. Bahrdt employa ce temps à composer des mémoires, sous le titre d'*Histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées*. Remis en liberté au bout d'un an, il retourna dans sa maison de campagne près de Halle, où il reprit le cours de ses occupations. Il y mourut le 24 avril 1792, après une vie de cinquante-un ans, abrégée par le déréglement de ses mœurs, par des malheurs auxquels ses imprudences et ses torts donnèrent trop souvent lieu, et empoisonnée, vers la fin, par des chagrins domestiques dont sa conduite irrégulière fut la seule cause. Il hâta encore sa mort par le traitement imprudent qu'il se prescrivit à lui-même dans sa dernière maladie. Tous ses écrits portent l'empreinte de son caractère, et se ressentent de la précipitation souvent forcée avec laquelle il travaillait. Il écrivait et parlait avec une facilité séduisante; il avait même, quand il le fallait, de la force et de la chaleur. Son style était un modèle d'élégance. Il déclamait avec une justesse et une grâce parfaites, et son mérite, comme prédicateur, est celui qu'on lui a le moins contesté. Il savait déguiser en chaire celles de ses opinions religieuses qui auraient pu révolter ses auditeurs. A juger le fonds de ses ouvrages, de ceux même où il a cherché à déployer le plus de science, on ne voit pas qu'il ait beaucoup ajouté aux connaissances assez incomplètes qu'il avait puisées à l'université. Il manqua presque toute sa

vie du loisir et de la tranquillité d'esprit nécessaires pour étudier avec fruit; mais l'habitude de la discussion lui avait rendu familiers certains points de théologie et de critique, et il excellait à les développer. Il trouvait plus facile et d'une utilité plus immédiate d'écrire sur ses propres idées que de travailler sur celles d'autrui. Il paraît qu'il savait assez de français pour écrire dans cette langue, s'il est vrai qu'il ait composé lui-même les prospectus français de ses établissements de Marschlins et de Heidesheim. Nous avons donné à entendre qu'il lisait peu; il est au moins sûr qu'il n'eut jamais de bibliothèque à lui, quoiqu'il se soit trouvé une fois tout ensemble professeur, instituteur, prédicateur et journaliste. Ses principaux ouvrages sont : I. *Recueil de Sermons sur les vérités fondamentales de la religion*, Leipzig, 1764, in-8°.; II. *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 2 vol. in-8°., Gotha et Erfurt, 1769 — 1770; III. *Idées pour servir à l'explication et à la défense de la doctrine de notre Église*, Riga, 1771, in-8°.; *Appendice à cet ouvrage*, 1773, in-8°.; IV. *Considérations sur la religion pour les lecteurs pensants*, Halle, 1771, in-8°., 2e. édit., sous le titre de *Considérations libres sur la religion de Jésus*, Leipzig, 1785, in-8°.; V. *les Nouvelles Révélations de Dieu en lettres et en récits*, 4 vol. in-8°., Riga, 1773, 1774; 3e. édit. du même ouvrage, sous le titre de *Nouveau Testament*, Berlin, 1783, in-8°.; VI. *Profession de foi occasionnée par un arrêt de la cour impériale*, Berlin, 1779, in-8°.; VII. *Traduction de Tacite*, 2 vol., Halle, 1781, in-8°.; VIII. *les Satires de Juvénal traduites en vers*, Dessau, 1781, in-8°.; IX. *Apologie de la raison, appuyée sur les principes de l'Écriture*, Zullichau, 1781, in-8°.; X. *Institutiones logicæ*, Halle, 1782, in-8°.; *Institutiones metaphysicæ*, Halle, 1782, in-8°.; *Rhétorique à l'usage des prédicateurs*, Halle, 1785 et 1792, in-8°.; XI. *Exposé complet des dogmes de la religion, fondé sur la doctrine pure et sans mélange de Jésus*, Berlin, 1787, in-8°.; XII. *De la liberté de la presse et de ses limites*, etc., Zullichau, 1787, in-8°.; XIII. *Histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées*, écrite par lui-même, 4 vol. in-8°., Berlin, 1791; XIV. *Catéchisme de la religion naturelle*, etc., Gœrlitz, 1795, in-8°.; XV. *Bibliothèque de théologie universelle*, Mittau, 1774 — 1775, 4 vol. in-8°., etc. G—T.

BAIARDI, ou BAIARDO (André), poète italien, né à Parme, florissait vers la fin du 15e. siècle et au commencement du 16e. siècle. Il fut en faveur auprès de Louis Sforce, duc de Milan, surnommé *le More*, et servit en qualité d'officier dans ses milices; il était riche, et possédait dans le Parmesan le château ou la forteresse d'Albari, qui fut pris en 1482, et dont les murs furent abattus. Il fut marié et père de plusieurs enfants, ce qui ne l'empêcha pas, comme on le voit dans ses poésies, d'avoir, quoique très-attaché à sa femme, deux maîtresses, dont il appelle l'une son *Aurore*, et l'autre son *Phénix*. Son amour pour cette dernière dura pendant vingt-cinq ans. On ignore le temps précis de sa mort; mais il vivait encore en 1521. Son principal ouvrage est un poëme romanesque intitulé : *Libro d'arme e d'amore nomato Philogine, nel quale si tratta di Adriano e di Narcisa, delle giostre e guerre*

fatte per lui, e di molte altre cose amorose e degne, Parme, 1507, in-4°., 1508, ibid.; Venise, 1520, in-8°, 1530, in-4°., 1535, 38 et 47, in-8°. Ce poëme est en octaves, et divisé seulement en deux livres, mais extrêmement longs, puisque l'un des deux a mille vingt octaves, et l'autre à peu près sept cent soixante. L'auteur le composa en quatre mois, pour obéir aux ordres de celle qu'il appelait son *phénix*. Il avait laissé un recueil de *rime*, ou de poésies lyriques qui sont restées long-temps inédites à Parme dans sa famille. Le docteur J. Fr. Fogliazzi en a fait imprimer une partie à Milan, en 1756, in-8°., avec une vie de l'auteur. Ces *Rime del cavalier Andrea Bajardi Parmigiano* ne contiennent que quarante-deux sonnets et deux *capitoli* en *terza rima*, ou tercets. Elles ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, ni son *Philogine* non plus. G—É.

BAIDOU-KHAN, petit-fils d'Holâkou-Khan, et le 6e. empereur des Moghols de Perse, succéda en reby 2e. 694 de l'hég. (février-mars 1296) à Kandjiatou-Khan, déposé pour ses mœurs corrompues. Il ne jouit pas long-temps du pouvoir. Cazan, fils d'Arghoun, et gouverneur du Khoraçân, sous le prétexte de venger le meurtre de Kandjiatou, s'avança vers la Perse, y commit beaucoup de dégats, et reprit la route du Khoraçân au moment où il allait avoir une entrevue avec Baïdou pour conclure la paix. Il avait été instruit que l'intention de ce dernier était de se saisir de sa personne. Alors ces deux princes usèrent réciproquement de ruse. Cazan s'excusa de son départ sur la prétendue révolte de ses officiers, et Baïdou promit de lui livrer quelques provinces, promesse qu'il ne tint pas, quoique ce fût à cette condition que la paix dût être conclue. Cependant Cazan vint à bout de séduire le plus ferme appui de Baïdou, le général Thogadjar, et lui persuada de détrôner son maître. Sûr de la trahison de cet officier, qui se retira près de lui, il fit marcher ses troupes vers la Perse. Baïdou abandonné, entouré de séditieux, prit la fuite, fut atteint et tué après un règne de huit mois. J—N.

BAIER (JEAN-JACQUES), professeur de médecine à Altorf, savant naturaliste, né à Jéna, en 1677, mort à Altorf, le 14 juillet 1735. Il étudia la médecine à l'université de Jéna; et après y avoir été reçu docteur, en 1700, il se rendit à Halle, et partagea son temps entre les leçons qu'il donnait aux étudiants et les visites des malades. Il alla ensuite à Nuremberg, où il fut agrégé au collége des médecins. En 1704, il fut appelé pour professer la physiologie et la chirurgie à Altorf. Ses talents lui firent obtenir la première place dans la faculté, et la charge de directeur du jardin de botanique. Etant devenu membre de l'académie des *Curieux de la nature*, il en fut nommé conseiller en 1720, directeur en 1729, et président en 1730. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'histoire naturelle des fossiles, et sur la botanique considérée sous les rapports médical et littéraire. Dans la plupart, il montre de grandes connaissances et un esprit judicieux. I. *Oryctographia Norica, sive rerum fossilium ad minerale regnum pertinentium, in territorio Noribergensi ejusque viciniâ observatarum, succincta descriptio*, Noribergæ, 1708, in-4°., tab. 6. Il a donné à cet ouvrage des suppléments qui ont été imprimés dans la description de son musée, qu'il a publiée sous le titre de *Sciagraphia*, et insérés dans

les *Actes des curieux de la nature*, vol. 2, appendix. L'ouvrage principal et les suppléments furent réimprimés ensemble à Nuremberg, avec huit planches, en 1758, in-fol. II. *Sciagraphia musæi sui*, Noribergæ, 1730, in-4°. III. *Adagiorum medicorum centuria*, Altdorfii, 1718, in-4°.; IV. *Secularis memoria horti Altdorfini*, Altdorfiæ, 1726, in-fol. : c'est un petit poëme séculaire, pour célébrer la fondation du jardin de botanique d'Altorf. V. *De hortis celebrioribus Germaniæ*, ibid., in-fol. Ces deux derniers ouvrages furent réunis sous ce titre : *Horti medici academiæ Altdorfinensis historia. Accedit ejusdem auctoris commemoratio celebriorum Germanicæ hortorum, botanico-medicorum*, Altorfii, 1727, in-4°. : cet ouvrage renferme plusieurs pièces intéressantes sur la fondation du jardin académique d'Altorf, sur son histoire, et celle des professeurs qui y ont enseigné la botanique. VI. *Biographia professorum medicinæ, qui in academiâ Altdorfinâ vixerunt*, Noribergæ et Altorfii, 1728, in-4°. : c'est la biographie de plusieurs professeurs en médecine d'Altorf, dont presque tous se sont occupés de la connaissance des végétaux, Jungermann, Gaspard, Maurice, et J. Maurice Hoffmann, Heister et Schultze. En faisant connaître leurs travaux, Baier se montre un juste appréciateur de leur mérite. VII. *Orationum varii argumenti fasciculus*, Altorfiæ, 1727, in-4°. VIII. *Animadversiones physico-medicæ, in Novum Testamentum*, ibid., 1736, in-4°., ouvrage posthume. IX. Baier a composé plusieurs dissertations académiques de 1704 à 1725; mais il n'y en a que deux auxquelles il ait mis son nom, l'une sur le gui et l'autre sur l'armoise. Parmi les autres, il y en a une sur la millefeuille, et une sur le cabaret (*asarum Europæum*), dont il a examiné les propriétés. On peut en voir le catalogue dans la *Biblioth. botan.* de Haller. Il a donné quelques mémoires, insérés dans les *Actes des curieux de la nature*. Les ouvrages suivants ont été publiés par son fils. X. *Monumenta rerum petrificatarum præcipua, Oryctographiæ Noricæ supplementi loco jungenda, interprete filio Ferd.-Jacobo Baiero*, Norembergæ, 1757, in-fol. : ce sont des suppléments au premier ouvrage. XI. *Epistolæ ad viros eruditos eorumdemque responsiones* (1700-1733), *curante filio Ferd.-Jacobo Baier*, Francofurt. et Lipsiæ, 1760, in-4°.

D—P—s.

BAIER (Jean-Guillaume), ecclésiastique luthérien, né à Nuremberg, en 1647. Il fut membre de plusieurs académies de l'Allemagne, recteur et professeur de théologie à l'université de Halle en Saxe, où il est mort en 1694. Il a composé un *Compendium theologicum*, et quelques autres ouvrages, entre autres, I. *De aquâ lustrali pontificiorum*, 1692, in-4°.; II. *Collatio doctrinæ quackerorum et protestantium*, 1694, in-4°. — Un autre Baier (Jean-Guillaume), professeur de physique et ensuite de théologie à Altorf, né en 1675, mort en 1729, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Oleum faciem exhilarans*, Altdorfii, 1706, in-4°. Il a présidé à deux dissertations ou thèses inaugurales; l'une sur deux grands animaux dont parle l'Écriture Sainte, dans le livre de Job : *Dissertatio de Behemoth et de Leviathan, Elephas et Balæna è Job XL, XLI. Respond. G. Steph. Stieber*, Altorfii, 1708, in-4°.; l'autre, sur les fossiles qu'il regarde comme des monuments du déluge universel : *Dissertatio de*

fossilibus diluvii universalis monumentis. Resp. G. Christoph. Eichler, Altdorfii, 1722, in-4°. Il a aussi donné un *Compendium* de théologie.
D—P—s.

BAIER (JEAN-DAVID), frère cadet de Jean Guillaume le jeune, né à Jéna, en 1681, professeur adjoint de théologie dans cette ville, en 1706; pasteur à Weimar, en 1710, surintendant à Dornbourg et à Burgeln, en 1721, remplaça son frère, en 1729, dans les places de pasteur et de professeur de théologie à Altdorf; fut appelé ensuite à présider le consistoire du comté de Wolfstein, et mourut dans cette place, en 1752. On a de lui, entre autres écrits publiés sur différents sujets liés à la théologie, une dissertation latine *sur les fautes politiques imputées à Constantin-le-Grand*, Jéna, 1705, in-4°. Plusieurs autres individus de la même famille se sont aussi fait remarquer dans les sciences et dans le ministère de la religion luthérienne. G—T.

BAIF (LAZARE DE), né au commencement du 16e. siècle, au château des Pins, près de la Flèche, en Anjou, conseiller du roi François Ier., maître des requêtes, ambassadeur de France à Venise et en Allemagne. Il paraît que Baif s'engagea dans l'état ecclésiastique, et même dans la prêtrise, témoin sa dédicace à François Ier., de son traité *De re Navali*. C'était un fort habile homme; son traité *De re Vestiariâ*, celui *De re Navali*, et celui *De re Vasculariâ*, ont joui longtemps de l'estime des savants. Il a traduit en vers français l'*Electre* de Sophocle, Paris, Estienne Rosset, 1537, in-8°., et l'*Hécube* d'Euripide, Paris, Robert Estienne, 1544, 1550, in-8°. Duverdier lui attribue encore une traduction des *quatre premières Vies de Plutarque*, qui se trouvait de son temps à la bibliothèque de Fontainebleau. La traduction du *Traité de l'Imagination*, de Pic de la Mirandole, Paris, 1577, in-8°., n'est point de Lazare de Baïf, mais de son fils, dont elle porte les initiales au frontispice. Lazare de Baïf mourut en 1547.
W—s.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE), né à Venise, en 1532, était fils du précédent. Son père l'envoya étudier sous les meilleurs maîtres, et il eut le plaisir de le voir répondre à leurs soins. Le jeune de Baïf fréquentait l'école de Dorat, en même temps que Ronsard. Il se lia d'amitié avec lui, et ce fut peut-être son exemple qui l'engagea à faire des vers. Il était à peine âgé de vingt-cinq ans, quand il fit imprimer un volume de ceux qu'il avait composés à la louange de quelques beautés vraies ou imaginaires, nommées *Méline* et *Francine*. Le succès de ce premier ouvrage l'encouragea à se livrer entièrement à son penchant pour la poésie, et il ne se passait guère d'événements un peu importants sans qu'il les célébrât. Il obtint par-là quelques récompenses, qu'il ne trouvait cependant pas suffisantes, puisqu'il se plaint souvent de l'ingratitude des grands et de sa mauvaise fortune. Il eut plus d'une fois sujet de se repentir d'avoir négligé les moyens que lui donnaient sa naissance et ses talents pour s'avancer dans le monde, et d'avoir préféré à des avantages réels une gloire vaine et stérile. Baïf est un de ceux qui retardèrent le plus les progrès de la langue française, tout en voulant l'enrichir. Ce n'est pas lui qui eut le premier le mérite assez frivole de composer dans cette langue des vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins (*Voy.* MOUSSET). Cependant, se faisant honneur de cette invention, il donnait aux vers de ce genre le

nom de *baïfins*. Il employait un alphabet bizarre, formé de dix voyelles, dix-neuf consonnes, onze diphthongues et trois triphthongues. Son orthographe n'était pas moins singulière. En 1570, il obtint du roi Charles IX des lettres-patentes pour l'établissement d'une académie de poésie et de musique. Cette société littéraire, la plus ancienne du royaume, ne put se soutenir, à raison du malheur des temps. Baïf mourut pauvre à Paris, le 19 septembre 1589, âgé d'environ soixante ans. On trouvera dans les anciennes *Bibliothèques françaises* le catalogue détaillé de ses ouvrages. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux : I. *Œuvres de J.-Ant. de Baïf, secrétaire de la chambre du roi, contenant neuf livres de poëmes, sept livres des amours, cinq livres des jeux, cinq livres des passe-temps*, Paris, 1572 et 1573, 2 vol. in-8°., rare. II. *Etrénes de poëzie francoëse an vers mesurés; les Besognes et Jours d'Hésiode; les Vers dorés de Pythagoras; Ansenemens de Faukilides; Ansenemens de Naumace aux filles à marier*, Paris, 1574, in-4°. Il y a des exemplaires sur vélin. III. *Mimes, Enseignements et Proverbes en deux livres*, Paris, 1576, in-12, en quatre livres; Paris, 1597, in-8°., rare; Tournon, Cl. Michel, 1619, in-8°., etc. IV. *Tombeau de la royne de Navarre, Marguerite*, ou *Traduction de cent distiques latins des trois sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour, sur le trépas de la royne de Navarre*, par Baïf, du Bellay et Denizot, Paris, 1551, in-8°. V. *Antigone, tragédie en vers de cinq pieds, traduite du grec de Sophocle*, Paris, 1573, in-8°. VI. *le Brave* ou *le Taille-bras*, comédie en cinq actes, imitée de Plaute, en vers de quatre pieds, Paris, 1567, in-8°. (*V.* Beauchamp, *Recherches sur le Théâtre français*, tom. Ier., pag. 436 de l'édition in-8°.) W—s.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, sous-pénitencier de Paris, était né à Abbeville, et mourut à Paris, en 1669. Ses ouvrages, peu lus aujourd'hui, lui firent dans le temps une certaine réputation. I. *Summa conciliorum*, Paris, 1645-50-59, 2 vol. in-fol., et 1672, in-fol.; II. *De Triplici examine ordinandor. confessor. et pœnitentium*, 1651, in-8°.; III. *Sapientia foris prædicans*, 1666, in-4°.; IV. *Theologia affectiva*, 1672, 2 vol. in-fol.; V. *De beneficio crucis*, 1653, in-8°. Cet auteur affecte, dans tous ses ouvrages, de se montrer très-favorable à la morale peu sévère des nouveaux casuistes. M. de Marca, après avoir expulsé de Port-Royal les confesseurs qui dirigeaient ce célèbre monastère, en nomma Bail supérieur et directeur, lequel, après avoir interrogé toutes les religieuses, et suivi leur conduite pendant deux mois, rendit un témoignage honorable à leur régularité, à leur docilité, et à leur orthodoxie; ce qui n'était pas très-conforme aux vues de ceux qui lui avaient fait donner cette commission délicate. T—D.

BAILEY (Thomas), fils de Louis Bailey, évêque de Bangor, auteur d'un ouvrage très-répandu en Angleterre, sous le titre de *Pratique de piété*. Le fils, après avoir fait ses études à Cambridge avec beaucoup de distinction, devint sous-doyen de Well. Pendant la guerre civile, il se retira à Oxford, où il reprit ses études, et reçut le bonnet de docteur en théologie. Bailey était zélé partisan de la cause royale; il suivit Charles Ier. à l'armée, et se trouva au château de Ragland, lorsque ce malheureux prince

y fut reçu par le marquis de Worcester, après la funeste bataille de Naseby, en 1646. Chargé de dresser les articles de la capitulation de ce château, il en sortit pour aller voyager en Flandre et en France. Son séjour dans ces deux pays lui fournit l'occasion d'examiner à fond la religion catholique, et il finit par l'embrasser. Sous le protectorat, il composa, sur les systêmes et les plans des républicains, des pamphlets qui firent beaucoup de sensation : ils étaient intitulés *Bibliotheca regia*. On le reconnut pour en être l'auteur, et il fut confiné à Newgate, ce qui ne l'empêcha pas de continuer d'amuser le public par de nouveaux pamphlets, aux dépens des révolutionnaires. Ce fut pendant sa détention qu'il répandit un autre ouvrage, intitulé *la Fleur des murailles*, par allusion aux murs de sa prison, espèce de roman, entremêlé de traits piquants sur les affaires publiques. Bailey ayant trouvé le moyen de s'évader, se réfugia en Italie, s'y attacha au cardinal Ottoboni, nonce à Ferrare, où il mourut, peu de temps avant le rétablissement de Charles II. C'était un homme plein d'esprit et de savoir; toutes ses productions se ressentent de cette double qualité. Outre les écrits dont on a déjà parlé, nous avons de lui : I. *Certamen religiosum*, ou *Conférence entre le roi Charles Ier. et le marquis de Worcester*, Londres, 1649, in-8°. On l'accusa d'avoir fabriqué cette conférence ; mais il protesta, dans la préface de *la Fleur des murailles*, qu'elle était très-réelle ; qu'elle s'était tenue en sa présence, au château de Ragland, et qu'il l'avait rapportée très-exactement. II. *La Charte royale accordée sous les rois, par Dieu lui-même*, 1649; III. *la Fin des controverses entre les religions catholique et protestante*, Douai, 1654, in-4°.; IV. *la Vie et la mort de Jean Fisher, évêque de Rochester*, Londres 1635, in-8°., composée sur les mémoires du docteur Richard Hall, official de St.-Omer; V. *Défi du docteur Bailey*, qu'on trouve à la fin du catéchisme de Tuberville. T—D.

BAILIES (Guillaume), l'un des médecins de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des colléges des médecins de Londres et d'Edimbourg, a publié, en 1757, un *Essai sur les eaux de Bath*. On raconte qu'ayant été présenté, pour la première fois, au roi de Prusse, à qui on avait beaucoup vanté ses talents, ce prince lui dit, « que, pour avoir acquis tant d'expérience, il devait avoir tué beaucoup de monde. » — « Pas autant que votre » majesté, » répondit le docteur. X—s.

BAILLET (Adrien), naquit à La Neuville en Hez, village à quatre lieues de Beauvais, le 13 juin 1649, de parents pauvres. Les cordeliers du couvent de La Garde, chez lesquels il allait ordinairement servir la messe, voyant ses dispositions, voulurent le faire élever à leurs frais, pour l'attacher à leur ordre. Le curé de La Neuville en détourna le père de Baillet, prit l'enfant chez lui, et, après lui avoir appris les premiers éléments de la langue latine, le mit au collége de Beauvais. Baillet n'y brilla pas beaucoup; il étudiait les langues et l'histoire. Il savait l'hébreu à la fin de ses classes, et, n'étant qu'en rhétorique, il avait déjà fait des tables de chronologie. Ses études finies, en 1672, il régenta deux ans la quatrième, et deux ans la cinquième, dans le collége où il avait été élevé; prit les ordres, en 1676, et accepta un vicariat de campagne, à Lardières, du revenu de 300 liv. Cette modique

somme suffisait à ses dépenses, quoiqu'il fût chargé d'un de ses frères et d'un petit valet; il trouvait même encore de quoi acheter des livres. En 1679, il obtint la place de chappier de l'église de Beaumont, qu'il remplit jusqu'en 1680. Le jeune avocat-général Lamoignon, qui venait de perdre son père, chargea Hermant de lui choisir un bibliothécaire. Baillet fut proposé et accepté. Il entra sur-le-champ en fonctions, et en 1682, il avait rédigé, en trente-cinq volumes in-folio, écrits de sa main, le catalogue de la bibliothèque confiée à ses soins : c'est une table des matières, qui indique non seulement les auteurs qui en ont traité *ex professo*, mais encore tous les endroits où d'autres auteurs en ont parlé en passant. Pendant près de 26 ans, que Baillet fut bibliothécaire de Lamoignon, il ne sortait qu'une fois la semaine (les lundis), et passait tout le reste du temps en études, ou en conférence avec les savants. Il ne dormait que cinq heures par jour, encore le plus souvent habillé, ne faisait qu'un repas, ne buvait pas de vin, ne se chauffait jamais qu'en compagnie; dès qu'il était seul, il éteignait son feu, tant par mortification, que pour être moins distrait de l'étude. Il était d'une taille médiocre; des yeux enfoncés, un large front, des cheveux noirs prévenaient en faveur de son esprit et de sa mémoire. Son extérieur était négligé; il ne se donnait pas le temps de ranger ses habits, ses meubles, se contentant d'ôter de la vue ce qui aurait pu la blesser. Dans ses écrits, la première expression qui se présentait à son esprit, était ordinairement celle dont il se servait; on ne voyait point de ratures dans ses manuscrits. Sa santé, naturellement faible, fut encore altérée par l'excès du travail; il mourut le 21 janvier 1706. On a de lui : I. *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685 et 1686, 9 vol. in-12. Cet ouvrage, trop vaste pour être exécuté par un seul homme, devait avoir six parties. Baillet n'a pu faire que la première et une portion de la seconde. Il y parle des imprimeurs, des critiques, des grammairiens et philologues, des traducteurs, des poètes grecs et latins, et des poètes modernes. Les jugements qu'il y porte des poètes lui attirèrent beaucoup de désagréments. Le père Commire l'attaqua par des épigrammes, dont on peut apprécier le ton par le titre de l'une d'elles : *Asinus in Parnasso*. Les jésuites ne pouvant lui pardonner d'avoir fait l'éloge des écrivains de Port-Royal, et la critique de quelques-uns de la société, l'attaquèrent dans des *Réflexions* pleines de causticité, qu'on attribue au fameux Tellier. Au milieu de beaucoup de chicanes que renfermaient ces écrits satiriques, il y avait des critiques fondées, principalement sur les cinq derniers volumes, composés avec trop de rapidité pour qu'il ne s'y fût pas glissé bien des fautes et des méprises. On ne saurait cependant lui contester le mérite d'avoir tracé un vaste plan, bien conçu, qui a servi de modèle à ceux qui, après lui, sont entrés dans la même carrière, et d'y offrir des morceaux d'une saine critique. « Cet » ouvrage, dit Lamonnoye, est un » tissu à la mosaïque, composé de di- » verses pièces taillées par différentes » mains, artistement rassemblées par » une seule, qui en forme un ensemble » bien ordonné. » II. *Des Enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*, 1688, in-12; III. *des Satires personnelles, Traité historique et critique de celles qui portent le titre d'*ANTI, 1689, 2 volumes in-12. Ménage, piqué d'avoir été re-

pris plusieurs fois dans les *Jugements des savants*, en avait publié une critique sous le titre d'*Anti-Baillet*. Baillet, au lieu de répondre directement à cette attaque, composa et fit imprimer le traité des *Satires personnelles*, où il parle des ouvrages qui portent le titre d'*Anti*, et fait voir que toutes les critiques qui s'attachent aux personnes sont odieuses. Prosper Marchand, dans son *Dictionn. hist.*, donne (au mot *Anti-garasse*) une liste de beaucoup d'*Anti*, « dont Baillet » n'a fait aucune mention, ou dont il n'a » dit qu'un mot en passant. » IV. *Auteurs déguisés sous des noms étrangers, empruntés, supposés, faits à plaisir, chiffrés, renversés, retournés ou changés d'une langue en une autre*, 1690, in-12. Ce n'est que la préface d'un plus grand ouvrage, qu'il abandonna lorsque ses amis lui eurent représenté que ce livre ferait beaucoup de mécontents. Ces quatre ouvrages de Baillet ont été réimprimés avec beaucoup de notes de La Monnoye, Paris, 1722, 7 vol. in-4°. L'*Anti-Baillet*, avec les notes du même éditeur, ne fut imprimé à Paris qu'en 1730, in-4°.; il avait déjà été imprimé en Hollande, dans les éditions données en 1725, 8 vol. in-4°., ou 8 vol. in-12, en 17 parties. Ces éditions de Hollande contiennent, outre l'*Anti-Baillet* et les *Notes* de Lamonnoye, 1°. les *Jugements des Savants sur les Auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert; 2°. les *Réflexions sur les jugements des Savants*, en quatre lettres, par le P. Tellier, jésuite; 3°. *Réflexions d'un académicien sur la vie de Descartes*, par le même Tellier. La vie de Baillet, qu'on trouve dans cette édition, est de Augustin Frion, son neveu. V. *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol. in-4°., dont il publia un abrégé, 1693, in-12. VI. *Histoire de Hollande, depuis la trève de 1609, où finit Grotius, jusqu'à notre temps*, 1690, 4 tomes in-12, publiés sous le nom de la Neuville; VII. *la Dévotion à la Sainte Vierge, et du culte qui lui est dû*, 1694, in-12, ouvrage solide et instructif, où l'auteur tient un juste milieu entre les protestants qui traitent d'idolatrie le culte qu'on rend à la mère de Dieu, et les dévots indiscrets qui le surchargent de pratiques minutieuses, souvent même superstitieuses. Cet ouvrage fut dénoncé à l'archevêque de Paris (de Harlay), qui n'y trouva rien à reprendre, et à la Sorbonne, qui, au lieu de faire droit à la dénonciation, censura le livre de Marie d'Agréda, où ce culte est poussé à des excès ridicules. VIII. *De la conduite des ames*, 1695, in-12, sous le nom de *Daret de Villeneuve*: c'est un traité des devoirs d'un directeur, et de la soumission qui lui est due; IX. *les Vies des Saints*, 1701, 3 vol. in-fol. ou 12 vol. in-8°., ce qui fait un volume pour chaque mois; X. *Histoire des Fêtes mobiles, les Vies des Saints de l'Ancien Testament, la Chronologie et la Topographie des Saints*, 1703, in-folio, ou 5 vol. in-8°. On a réimprimé ces deux ouvrages à Paris, 1704, 4 vol. in-folio, et 1739, 10 vol. in-4°. On préfère les éditions originales. « Cet ouvrage, dit l'abbé » Lenglet, est ce que Baillet a fait de » meilleur; il n'a point laissé passer » de miracle, qu'il ne l'ait examiné de » tout sens. » On a publié, en 1701, un *Abrégé des Vies des Saints*, un vol. in-folio. XI. *Les Maximes de S. Étienne de Grammont*, 1704, in-12, trad. du latin; XII. *Vie d'Edmond Richer*, 1714, in-12; on doute qu'il en soit l'auteur; XIII. *Vie de Godefroi Hermant*, qui avait été son confesseur et son protecteur auprès des Lamoignon, 1717, in-12; XIV. *His-*

toire des démêlés du pape Boniface VIII, avec Philippe-le-Bel, roi de France, 1717, in-12, réimprimé en 1718. L'éditeur fut le P. Lelong, qui y ajouta vingt-deux pièces justificatives. On ne peut être mieux instruit de ces démêlés qu'en lisant l'ouvrage de Baillet, à moins qu'on ne veuille avoir recours aux originaux et autres actes, dont il est un extrait fidèle. XV. *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, 1709, in-12, publiée sous le nom de *Balt. Hezeneil de la Neuville*, anagramme de *Baillet de la Neuville en Hez*. XVI. On attribue généralement à Baillet la *Nouvelle Relation contenant les voyages de Thomas Gage, dans la Nouvelle-Espagne, traduite de l'anglais, par Beaulieu Huet Oneil*, 1676, 2 vol. in-8°.; 1699, 2 vol. in-12. T—D et A. B—T.

BAILLET. *Voy.* St.-Julien.

BAILLEUL, ou BALIOL (Jean de), roi d'Écosse, vers la fin du 13e. siècle. Alexandre III, son prédécesseur, était mort en 1289, laissant pour unique héritière sa petite-fille Marguerite de Norwège. L'ambitieux Édouard Ier., assis alors sur le trône d'Angleterre, avait sur-le-champ fait demander aux six régents nommés par les états d'Ecosse la main de leur jeune reine, qui était sa nièce, pour son fils aîné. Les régents l'avaient accordée, sous la condition que le consentement personnel de la princesse serait nécessaire, et que, jusqu'à sa majorité, ce seraient eux qui gouverneraient le royaume. Edouard y avait souscrit avec une *réserve* vague *des droits de sa couronne*. Le traité signé des deux partis, agréé par le roi de Norwège, garanti par le pape; la princesse embarquée; l'Angleterre et l'Ecosse attendant avec une égale impatience cette jeune héritière, dont la main allait unir les deux peuples; une maladie soudaine vint la frapper de mort au milieu de la traversée, et deux grandes questions s'élevèrent: « A qui désormais appartenait la cou» ronne d'Ecosse? Cette couronne était» elle souverainement indépendante ou » feudataire du monarque anglais? » Edouard, que les barons d'Ecosse choisirent imprudemment pour arbitre de la première question, ne manqua pas de la faire servir à décider la seconde. Il déclara qu'il n'examinerait les droits des prétendants que lorsqu'eux-mêmes auraient reconnu son droit de suzeraineté sur le royaume qu'il allait adjuger. Tous le reconnurent, chacun craignant de compromettre ses prétentions par un refus. Encouragé par ce premier succès, Edouard se mit à soutenir que, pour assurer l'exécution du jugement qu'on lui avait demandé, il devait tenir dans ses mains la couronne qu'il allait donner, et les places fortes d'Ecosse s'ouvrirent de toutes parts aux garnisons qu'il y envoya. Le seul comte d'Angus osa déclarer qu'aucun des châteaux confiés à sa garde ne serait livré aux ennemis de son pays. Il fut fidèle à cette déclaration, et le fut impunément, preuve certaine que les autres avaient désespéré trop tôt de la possibilité de faire leur devoir. Edouard s'occupa de prononcer entre les douze compétiteurs qui se disputaient le trône. Neuf furent évincés sur-le-champ, et le choix resta circonscrit entre Bailleul, Bruce et Hastings, issus tous les trois d'autant de filles de David, comte de Huntington, troisième fils de Henri, prince d'Ecosse, mort avant le roi David Ier. son père. Hastings, qui descendait de la dernière de ces princesses, fut bientôt écarté par le principe de l'indivisibilité de la couronne; Bailleul descendait de l'aînée des trois sœurs,

mais n'en était que petit-fils ; Bruce sortait de la seconde, mais était son fils, et, dans les préjugés comme dans les affections de ces peuples, la proximité du degré l'emportait sur la priorité de la branche. Edouard se décida néanmoins pour Bailleul, parce que le caractère faible de ce candidat le rendait précieux pour ses desseins ; et tels furent les calculs de sa politique, qu'il répondit à l'honorable et touchante confiance des peuples d'Écosse, en choisissant, pour les gouverner, le prince qu'il jugeait le plus capable de les avilir et de les livrer. Bailleul, en effet, à peine assis sur son trône précaire (en 1292), prodigua les actes d'hommage et de servitude envers le monarque anglais. Celui-ci abusa tellement de la bassesse de son vassal, que la fierté écossaise se souleva de tout côté. Bailleul lui-même, soit que la honte se fît enfin sentir à son cœur, soit qu'il craignît d'éprouver le ressentiment de ses sujets s'il ne le partageait pas, fit un traité offensif et défensif avec le roi de France, refusa de comparaître au parlement deNewcastle, sur la citation d'Edouard ; lui déclara, par un manifeste, qu'il était son égal en tout, et ne relevait que de Dieu seul; que les hommages qui lui avaient été arrachés par la violence étaient nuls, et qu'il allait poursuivre la réparation de ces injustices par la voie des armes, si elle ne lui était pas volontairement accordée. La réponse d'Edouard fut le signal d'une guerre qui devait durer soixante-dix ans et d'une haine que des siècles ont pu à peine éteindre. Le sort des armes parut d'abord favoriser le roi d'Ecosse. Plusieurs de ses partis, chassant l'ennemi devant eux, pénétrèrent dans la province d'Yorck, et dix-huit vaisseaux anglais furent coulés bas par sa flotte; mais Edouard vint se précipiter sur l'Ecosse avec toutes ses forces. Maître de Berwick par stratagême, après avoir échoué dans plusieurs attaques, il livra cette malheureuse ville à la fureur de ses soldats ; hommes, femmes, enfants furent passés au fil de l'épée. Les historiens écossais du temps, voulant donner une idée de cette horrible boucherie, ont écrit que « des » moulins auxquels l'eau manquait, » avaient été mis en mouvement par » les ruisseaux du sang répandu. » Ce prodige de cruauté en produisit de terreur : jusqu'à l'idée de résistance fut éteinte dans les villes frontières. Vaincu à la bataille de Dumbar, où il perdit 25,000 hommes, et voyant son ennemi maître d'Edimbourg, de Sterling, de Rocksbourg, Bailleul retomba dans son ancienne faiblesse, vint avec son fils se prosterner devant le vainqueur, et lui remettre à discrétion sa vie et ses sujets. Édouard, après lui avoir fait signer le faux aveu de sa rébellion et l'abdication lâche de sa couronne, l'envoya prisonnier, ainsi que son fils, à la tour de Londres. Ils y restèrent pendant qu'Edouard achevait sa première conquête de l'Ecosse. Rentré à Londres, et sachant trop qu'il n'avait rien à redouter de la liberté des deux Bailleul père et fils, dont le pape surtout sollicitait l'élargissement, le monarque anglais leur donna d'abord la permission d'aller sur leur parole à Oxford, où le roi détrôné fonda le collége de son nom encore existant. Quelque temps après, il renouvela son abdication entre les mains d'Edouard, le reconnut pour maître absolu de l'Ecosse, et lui demanda comme une grâce de n'être jamais renvoyé dans son ci-devant royaume. Il avait consigné précédemment dans un acte passé pardevant notaires « qu'il n'y avait pas de si triste exil qu'il ne préférât au malheur de retourner dans un

pays où il n'avait régné que pour être trahi par tout le monde. » Il ne fut donc pas malheureux en allant, accompagné de son fils, passer le reste de ses jours en Normandie dans sa seigneurie de Château-Gallard, près d'Andeli, ancien berceau de sa famille. (*V.* EDOUARD Ier.) L—T—L.

BAILLEUL (EDOUARD DE), fils du précédent, s'assit sur le trône trente-deux ans après l'abdication de son père. Robert Bruce, issu de celui qui avait disputé la couronne à Jean de Bailleul, n'avait pu supporter la perte de ses droits. Sans être découragé par la fin tragique de cet illustre Wallace, mort sur l'échafaud en 1305 (*V.* WALLACE), il avait levé en 1306 l'étendard de l'insurrection contre la tyrannie anglaise, s'était fait couronner; et, après vingt-deux ans de vicissitudes, à travers les règnes d'Edouard Ier. trois fois vainqueur, et d'Edouard II constamment vaincu, il était enfin parvenu à obtenir qu'Edouard III reconnût l'indépendance de l'Ecosse, et scellât la paix par le mariage de Jeanne sa sœur avec David Bruce, fils de Robert, et l'héritier présomptif de sa couronne. Robert mourut l'année suivante (1329); son fils n'avait que neuf ans. Le comte de Murrai, nommé régent, fut frappé de mort dans l'année, non sans de violents soupçons d'empoisonnement. Jacques, comte de Douglas, le plus ferme appui du jeune David après le régent, périt d'un autre côté dans les guerres d'Aragon. Donald, comte de Marr, successeur de Murrai, faiblement aidé par Dunbar, comte de Merch, qu'on lui associa, se trouva seul, ayant à combattre et des ennemis personnels et toute la faction opposée aux Bruces, des exilés furieux de l'être, des proscrits encore puissants, des comtes d'Angus, d'Athol, de Buchan. En voyant la faiblesse et les troubles de cette minorité, Edouard III se repentit d'avoir renoncé à ce qu'il appela de nouveau ses droits sur la nation écossaise, et conçut le projet de la soumettre, non plus seulement comme vassale, mais comme sujette. Dépouiller brusquement et à force ouverte son beau-frère, sa propre sœur, après les avoir unis dès leur enfance, eût excité trop de scandale, et n'eût peut-être pas été sans danger. On s'y prit de plus loin : le fils de ce Jean Bailleul, qui avait livré son royaume à Edouard Ier., fut jugé propre à le mettre dans les fers d'Edouard III. Twine, gentilhomme écossais, couvert de crimes, et réfugié en Angleterre pour éviter la punition qui le menaçait dans son pays, vint en Normandie trouver Edouard de Bailleul, dans la terre où ce fils de roi s'était accoutumé à vivre tranquille, cultivateur et philosophe. Il fallut faire briller long-temps à ses yeux l'éclat de la couronne; il fallut secouer son ame fortement et à plusieurs reprises pour y faire lever quelques germes d'ambition. Il se rendit enfin. Twine, craignant qu'il ne se rétractât, se hâta de l'embarquer avec une poignée de Normands, lesquels, réunis aux Ecossais exilés, ne formaient pas plus de 600 hommes. Edouard III lui prêta 6000 Anglais, qui parurent être autant d'aventuriers non avoués par leur prince. Avec cette armée, Bailleul descendit sur un point de l'Ecosse où l'on n'était pas préparé à le recevoir. A lui comme à son père, c'était l'ame qui manquait; ce n'était pas la valeur. Il remporta des victoires, prit des villes, tua le régent, passa au fil de l'épée 14,000 Ecossais, et, dans l'année même de son invasion (1332), se fit proclamer roi à Scône,

tandis qu'une escorte fidèle conduisait le jeune Bruce et sa plus jeune épouse, non pas à leur protecteur naturel, déjà regardé comme leur spoliateur, mais au roi de France, leur magnanime appui. L'usurpateur de leur trône, à peine couronné, pensa être enlevé par un parti de 1000 cavaliers, l'élite de la noblesse écossaise; il n'eut que le temps de se jeter à demi-nu sur un cheval sans selle et sans bride, et courut s'enfermer dans Rocksbourg, où il fut poursuivi et assiégé. Il fit bien plus que se dégager; profitant de l'imprudente confiance de ses ennemis, il les surprit par une sortie inattendue, les attira par une fuite simulée, les tailla en pièces, ramena prisonnier le nouveau régent qu'ils avaient élu; et ardent à poursuivre le cours de sa bonne fortune, il envoya un fort détachement dans l'Annandale contre le redoutable Guillaume de Douglas, qui fut blessé et obligé de se rendre. Edouard de Bailleul pouvait dès-lors faire oublier les torts de son père, reconquérir ses droits, et fonder une dynastie glorieuse et bienfaisante sur les suffrages d'un peuple généreux et reconnaissant; mais il ne sut que livrer ce peuple à l'ambition d'Edouard III. Le monarque anglais ne réclama d'abord que la ville de Berwick, objet depuis long-temps contesté entre les deux couronnes, et il la demanda, non pas à Bailleul, avec lequel il n'avait pas encore de liaisons, mais aux partisans du jeune Bruce, qui tenaient cette place pour leur roi mineur. Refusé, comme il s'y était attendu, il vint investir cette place avec sa formidable armée, s'indigna d'y être arrêté pendant quatre mois, ne se connut plus lui-même en découvrant des troupes qui venaient la secourir, fit mettre en croix, au pied des remparts, les deux enfants du gouverneur (*V.* SÉTON), et fondant sur ces troupes levées à la hâte, remporta sur elles cette terrible victoire de Hallidoswn (1333), où périrent 12,000 Ecossais, trois Stuarts, trois Frazers, le généralissime Archambaud de Douglas, et tant d'autres. Maître alors de toute l'Ecosse, autant que de Berwick, Edouard la parcourut en triomphateur, protestant n'avoir d'autre intention que d'arracher le royaume aux factions, en les réunissant toutes sous le sceptre de Bailleul. On vit bientôt celui-ci, dans l'effusion de sa reconnaissance, non seulement se déclarer vassal d'Edouard, mais lui céder toutes les principales places et forteresses d'Ecosse jusqu'à Edimbourg. Les Ecossais frémirent de rage. Le roi d'Angleterre les avait à peine quittés, il avait à peine fait ratifier par son parlement de Newcastle (12 juin 1334) les étranges cessions imposées à son vassal, qu'une nouvelle insurrection des *Bruciens*, comme on les appelait, le força de revenir dompter ceux qu'il avait crus soumis. Un partage ne lui suffit pas alors. Vainqueur, dès qu'il se montrait, par la supériorité de nombre et de tactique, il emmena Bailleul avec lui en Angleterre, après avoir établi le comte d'Athol, irréconciliable ennemi des Bruce, pour gouverneur général. Un an ne s'était pas écoulé, et Robert Stuart, presque aussi jeune que le roi David, dont il avait épousé la sœur, remplissait l'Ecosse des exploits de sa valeur et de son patriotisme, était proclamé régent dans Edimbourg; le comte d'Athol n'osait tenir devant lui; il fallut qu'Edouard III revînt une troisième fois dissiper cette ligue, menant avec lui Bailleul, pour offrir aux Ecossais un prince titulaire de leur race, et le remmenant avec lui, pour rester seul prince réel de leur territoire. Cinq

ans après, Edouard conduisait ses armées en France, Robert Stuart relevait en Ecosse l'étendard royal de son beau-frère ; Bailleul, renvoyé seul dans son prétendu royaume, n'y trouvait plus ni troupes, ni sujets ; et, réduit aux deux places de Sterling et de Berwick, se hâtait de regagner Londres. Edouard l'y rejoignait après avoir signé une trève avec la France. Tous deux allaient encore se remontrer à l'Ecosse; mais, pour la première fois, le fier Edouard lui-même terminait cette campagne par une trève. L'année suivante (1342), David Bruce, âgé de vingt ans, quitta la cour de France, vint se jeter dans les bras de ses fidèles Ecossais, et alla prendre d'assaut la ville de Durham. Edouard accourut avec toute la supériorité de ses forces, et David, trop faible pour risquer une bataille, parut arsez fort pour obtenir une seconde trève. Elle avait duré cinq années, lorsqu'en 1347, voyant Edouard occupé au siége de Calais, David rentra en Angleterre à la tête de 40,000 hommes, vit arriver contre lui une armée formée des vieilles bandes d'Edouard, et commandée par la reine son épouse, l'attaqua témérairement, fut vaincu, fait prisonnier, et conduit à la tour de Londres. Il y était encore enfermé en 1355, lorsque l'infatigable fidélité de ses sujets reprenait pour lui jusqu'à la ville de Berwick. Edouard III traîna encore Bailleul à une sixième conquête de son royaume nominal, et Bailleul au moment de se voir ramené à Londres, fatigué enfin d'une royauté si ridicule, en résigna les derniers restes entre les mains d'Edouard, le 20 janv. 1356, non sans s'être souillé d'une bassesse de plus, en faisant précéder son abdication d'un acte de soumission qui rendait servilement dépendante du monarque anglais la couronne qu'il allait lui céder. On ne sait plus ce que devint Bailleul depuis cette époque. Sa retraite, les dernières années de sa vie, celle de sa mort, sont également ignorées. Son nom n'a été ni inscrit, ni digne de l'être sur la liste des rois d'Ecosse (*V.* Bruce). L—T—l.

BAILLIE (Robert), théologien presbytérien, né à Glasgow, en Écosse, en 1599, étudia à l'université de cette ville, où il fut nommé régent en philosophie, en 1622, professeur de théologie en 1642, et principal quelque temps après la restauration. On s'est assez généralement accordé à le représenter comme un homme d'un caractère naturellement doux et conciliant, mais dénaturé par le fanatisme, et d'ailleurs poussé à la violence qu'il a constamment montrée dans ses opinions, plutôt par les instigations de son parti, que par ses dispositions personnelles. Charles II lui offrit un évêché, qu'il refusa. Dans la maladie dont il mourut, en 1662, il reçut une visite de l'archevêque de Glasgow, nouvellement nommé, à qui il dit avec une franchise un peu rude: « Mr. Andrew, je ne vous appellerai » pas monseigneur; le roi Charles a » voulu aussi faire de moi un seigneur, » comme vous; mais je ne vois pas » dans le *Nouveau Testament*, que » J.-C. ait eu des seigneurs dans sa » maison. » On ajoute que Baillie traita d'ailleurs l'archevêque avec beaucoup d'égards ; il fut un des plus zélés soutiens du parti presbytérien, auprès duquel il se mit en grand crédit par le refus obstiné qu'il fit en 1637, à l'évêque de Glasgow, de prêcher, devant l'assemblée générale d'Édimbourg, en faveur de la liturgie et des canons que Charles voulait introduire en Écosse, malgré la résistance de l'église presbytérienne, à laquelle ont

toujours adhéré les Écossais depuis la réformation : il fut nommé, en 1638, membre de l'assemblée de Glasgow, tenue par les Écossais pour la défense de leur religion, et d'où sortit le fameux *covenant*. Ce fut lui qui, en 1640, porta à Londres les accusations des lords du *covenant* contre l'archevêque de Cantorbéry, Laud ; et dans ces différentes occasions, il s'exprima avec toute la violence de l'esprit de parti. Il était, en 1643, l'un des commissaires de l'église d'Écosse, à cette assemblée de Westminster, où les deux chambres adoptèrent le *covenant*. Cependant, malgré son presbytéranisme, fidèlement attaché à la maison de Stuart, ce fut lui qui, en 1649, lorsque Charles II eut été reconnu roi, alla le complimenter à la Haye, au nom de l'assemblée générale d'Écosse; il exprima avec la plus grande énergie la joie des presbytériens, en voyant Charles appelé au trône, et l'horreur que leur inspirait le meurtre de son père, qu'il regardait comme un exécrable parricide. Robert Baillie était très-savant, connaissait douze à treize langues, et écrivait élégamment en latin. On a de lui un ouvrage intitulé : *Opus historicum et chronologicum*, estimé même des auteurs du parti opposé au sien, et quelques Traités de controverse. Ses lettres et autres écrits ont été publiés par Robert Aikin, en 2 vol. in-8°., Édimbourg, 1775. S—D.

BAILLIE (WILLIAM, ou GUILLAUME), capitaine de cavalerie, dessinateur et graveur au burin, à la pointe, au lavis et en manière noire, naquit en Angleterre vers 1736, et mourut au commencement du 19e. siècle. Sa passion pour les beaux-arts lui ayant fait quitter le service de bonne heure, pour se vouer entièrement à la gravure, il parvint à un degré de talent en ce genre auquel les amateurs atteignent rarement. Son œuvre forme environ cent pièces, soit de sa composition, soit d'après les grands maîtres. Ses morceaux les plus recherchés sont ceux qu'il a gravés d'après Rembrandt. On a de lui une copie du *Peseur d'or* de ce maître, qui est fort estimée, et qu'on prend souvent pour l'original. Il a restauré la planche connue sous le nom de la *Pièce des cent florins*, d'une manière très-adroite. Cet artiste avait l'habitude de marquer ses estampes, non seulement de la date de l'année où il les avait gravées, mais encore de celle du mois dans lequel il les avait terminées. Il y ajoutait presque toujours son nom ou son chiffre. P—E.

BAILLIF (ROCH LE). *Voy.* LARIVIÈRE.

BAILLON (EMMANUEL), naturaliste français, correspondant du Muséum d'histoire naturelle, mort à Abbeville, en 1802, a cultivé avec succès l'ornithologie et la physiologie végétale, sous les rapports de l'utilité immédiate dans l'économie rurale et politique : dans chacune de ces parties il fut un très-bon observateur ; et, sans sortir de son pays, il a trouvé le moyen de recueillir un grand nombre de faits nouveaux et curieux. Il n'a publié sous son nom que trois *Mémoires ;* mais ce sont des ouvrages complets, qui ne laissent rien à désirer sur le sujet qu'ils traitent. Il fit une étude particulière des oiseaux de mer qui habitent les côtes de la Picardie. Plusieurs étaient peu connus, et quelques-uns ne l'étaient pas du tout. Il communiqua les observations qu'il avait faites, sur les mœurs de ces diverses espèces, à Buffon, qui le cite avec éloge. Tous les ans, il envoyait à Paris des oiseaux aquatiques vivants, que l'on élevait au jardin du Muséum. Il avait le ta-

lent de préparer avec beaucoup de dextérité et de grâce, les oiseaux pour les collections d'histoire naturelle; et le Muséum lui doit la plus grande partie de ceux de mer et de rivage des côtes de l'Océan, dont plusieurs sont très-rares. Buffon n'avait pu donner, d'après lui, qu'une notice très-incomplette sur l'oiseau nommé *Barnache*; mais depuis, Baillon ayant été à portée de le mieux observer, a publié un Mémoire dans lequel il en fait la description et l'histoire dans le plus grand détail. Il a donné un *Mémoire sur les causes du dépérissement des bois, et les moyens d'y remédier*, 1791, in-4°. Ce Mémoire remporta le prix que la commune de Paris avait proposé, sur l'invitation de l'assemblée constituante. Il en a donné un autre à la société d'Agriculture de Paris, ann. 1791, trimestre d'hiver : *Sur les sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion.* Pour fixer les sables des Dunes, et parvenir à les rendre propres à la culture et aux plantations d'arbres, il propose d'y cultiver le roseau des Sables (*arundo arenaria*), nommé vulgairement *Hoya.* Ce Mémoire, qui est d'un grand intérêt sous les rapports de l'agriculture et de l'économie rurale de ces contrées, renferme aussi des vues neuves sur l'organisation de cette plante. On voit que Baillon observait aussi bien les végétaux que les animaux. Il a laissé un fils qui suit la même carrière. D—P—s.

BAILLOU (Guillaume de), dit *Ballonius*, médecin français du 16e. siècle, qui contribua le plus à rendre la faculté de Paris, dont il était membre, indépendante du joug des Arabes, et à la ramener à l'étude immédiate des Grecs, et conséquemment de la nature. Il naquit à Paris, en 1538, fit de grands progrès dans les langues latine, grecque, et dans la philosophie, et commença par les enseigner dans l'université de Paris. Ce fut avec les secours qu'apportent inévitablement d'aussi précieuses lumières, qu'il aborda enfin l'étude de la médecine, et fut successivement reçu, dans la faculté de Paris, bachelier en 1568, docteur en 1570. Digne successeur des Duret, Houllier, Fernel, etc., qui avaient été ses maîtres, il sut comme eux s'affranchir de la fausse méthode d'instruction suivie de son temps, et continuer la nouvelle route qu'ils avaient ouverte. Dans ces temps encore voisins de ceux où l'Europe était dans les ténèbres, les esprits un peu actifs, entraînés par les jouissances que leur apportaient les ouvrages des anciens, bien que défigurés dans des traductions arabes, s'attachaient principalement à les commenter et à les traduire; les écrits de Gallien surtout, où les faits, systématiquement disposés, sont liés par une théorie spécieuse et séduisante, les attiraient préférablement à ceux d'Hippocrate, qui peignent plutôt qu'ils n'expliquent la nature. Sans réfléchir que ces livres ne sont précieux que comme recueils de faits, que ces faits se renouvellent tous les jours, on aimait mieux étudier les livres que la nature; admettre ainsi sans examen les faits, que de les soumettre à une nouvelle observation; adopter, enfin, les inductions spéculatives, auxquelles leur observation, plus ou moins exacte, avait conduit, que d'en faire la vérification. Telle fut, en effet, la marche de tous les esprits, dans le commencement du renouvellement des lettres en Europe; et les médecins la suivirent comme les autres savants. Après un siècle d'efforts, faits dans cette fausse direction, on sentit enfin que la nature n'agissait pas moins

publiquement de nos jours que du temps des anciens ; on revint à la consulter, de préférence à des livres, qui n'en offrent qu'une peinture infidèle. Parmi ces livres, on fit le salutaire triage de ceux qui expriment fidèlement ses opérations, d'avec ceux dans lesquels une imagination plus active que solide s'efforce d'établir des philosophies prématurées : on revint enfin à observer soi-même, et à mettre de la critique dans l'érudition. C'est une justice à rendre à l'université de Paris, que de dire qu'elle concourut beaucoup, et la première, à opérer dans la médecine cette révolution que réclamaient toutes les sciences ; et c'en doit être une aussi de compter Baillou parmi ces utiles régénérateurs. En effet, le talent de l'observateur, du praticien exercé et fidèle à la doctrine hippocratique, respire dans tous ses écrits : les maladies y sont décrites, sinon avec la pittoresque concision du père de la médecine, au moins avec une scrupuleuse exactitude : si Baillou n'aide en rien la partie spéculative de la science, au moins il s'abstient de lui imprimer une fausse route, et prépare les matériaux pratiques qui serviront plus tard à l'établir. En 1602, il soutint une thèse, dont voici le sujet : *Si chaque homme n'a pas avec son génie propre sa destinée propre*. Ces thèses, dans la faculté de Paris, se faisaient toutes remarquer par une extrême concision de style, jointe à l'abondance des faits et des pensées ; Baillou, dans la composition de la sienne, fut tellement fidèle à cette méthode, qu'elle lui fournit matière à deux argumentations, chose inouïe jusqu'alors, une en 1602, et l'autre en 1615. Il eut une grande réputation comme professeur, mais il la dut particulièrement à la force de sa voix, et à une subtilité dans les discussions, telle qu'on l'avait surnommé *le fléau des bacheliers*. Sa grande influence sur son siècle et sur le nôtre, est spécialement celle du praticien. On retrouve dans ses ouvrages des notions sur cette inflammation de la membrane muqueuse du larynx et de la trachée artère, remarquable par des concrétions membraniformes, et qu'on a voulu faire regarder dans ces derniers temps comme une maladie nouvelle, sous le nom de *Croup*. Baillou ne fut pas tout-à-fait exempt des erreurs astrologiques de son temps ; il exagéra l'influence des astres ; mais encore cela fut-il pour lui la source d'observations précieuses, et ouvrit-il cette route, qui depuis a illustré Sydenham. Baillou, en effet, long-temps avant le docteur anglais, chercha à trouver dans les constitutions atmosphériques les causes évidentes ou occultes de ces maladies qui frappent constamment dans telles saisons, tels climats, ou accidentellement dans une épidémie momentanée, un plus ou moins grand nombre d'individus : le premier, il fit sentir que l'on pouvait saisir des rapports entre tel état de l'atmosphère et les maladies régnantes d'une saison, ou du moins la couleur commune que chaque saison imprime aux maladies de toute l'année : il montra que, de même qu'il y avait une gradation entre telle constitution atmosphérique et telle autre, il y en avait aussi entre les maladies diverses qui en étaient les produits. Dans ses *Epidemiorum et ephemeridum libri duo*, Parisiis, 1640, in-4°., il a recueilli les constitutions épidémiques, de 1570 à 1579 ; et dans ce travail, où sans doute Sydenham est allé plus loin, mais dont Baillou offrait le premier modèle, on retrouva presque le beau talent d'observation de la médecine grecque. Baillou, en 1580, fut nommé doyen de la faculté ; la peste, qui désolait Pa-

ris alors, lui fournit une occasion de servir à la fois sa science et son pays; il prescrivit de sages précautions, et surtout provoqua contre les charlatans, que le malheur des temps rendait plus dangereux, la répression du gouvernement et la défiance des vrais médecins. Ce fut lui qui alla à St.-Denis porter à Henri IV les hommages de la faculté. Ce prince le nomma, en 1601, premier médecin du dauphin; mais ce paisible et laborieux savant préféra une vie obscure au faste de la cour. Il mourut, en 1616, après quarante-six ans d'exercice dans sa profession, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ses écrits, qui ne furent publiés qu'après sa mort, furent partagés entre deux de ses neveux, Jacques Thévart et Simon Leletier, tous deux médecins. Il y en eut des éditions particulières. I. *Les Constitutions épidémiques* que nous avons déjà citées; II. *Consiliorum medicinalium liber primus*, Paris, 1635, in-4°.; *liber secundus*, ib. 1636, in-4°.; *liber tertius et postremus*, 1649, in-4°.; III. *Definitionum medicinalium liber*, Paris, 1639, in-4°. (Synonymie des termes dont s'est servi Hippocrate); IV. *Commentarius in libellum Theophrasti de vertigine*, Paris, 1640, in-4°.; V. *De convulsionibus libellus*, ib., 1640, in-4°.; VI. *Liber de rhumatismo et pleuritide dorsali*, Paris, 1642, in-4°.; VII. *De virginum et mulierum morbis*, ib., 1643, in-4°.; VIII. *Opuscula medica de arthritide*, *de calculo et urinarum hypostasi*, Paris, 1643, in-4°.; IX. *Adversaria medicinalia*, Paris, in-4°. Tous ont été réunis en une seule édition, par les soins de J. Thevart, *Opera medica omnia Ballonii, studio Jacobi Thevart*, Paris, 1635, 1640, 1643, 1649, 4 vol. in-4°.; Venet., 1734, 1735, 1736, in-4°., 4 volumes en deux. Théodore Tronchin en a donné une nouvelle édition à Genève, 1762, 4 vol. in-4°., avec une préface de sa façon. C. et A.

BAILLU (Pierre de), BAILLIEU, ou BALLIU, florissait à Anvers, vers 1640. Ayant quitté cette ville pour faire le voyage d'Italie, dans le dessein de se perfectionner dans la gravure, il resta à Rome quelques années, après lesquelles il revint dans sa patrie, où il se fit une grande réputation. On a de lui beaucoup d'estampes, d'après Rubens, van Dyck, Cortone, le Guide, Annibal Carrache, et d'autres maîtres. On remarque surtout celle de *S. Athanase*, d'après Rembrandt. P—e.

BAILLY (Louis), né à Bligny, près de Beaune, en 1730, fut successivement professeur de théologie à Dijon, pendant vingt-cinq ans, chanoine de la cathédrale, principal du collége et promoteur-général du diocèse. La révolution l'ayant obligé de s'expatrier, il se réfugia en Suisse, d'où étant revenu en France à l'époque du concordat, il refusa une place de grand-vicaire, et se consacra tout entier au service des pauvres, en qualité de desservant de l'hospice de Beaune. Il remplissait cet honorable et pénible ministère, avec beaucoup d'édification, lorsque la mort l'enleva en 1808. Ses ouvrages sont *Tractatus de verâ religione, ad usum seminariorum*, 2 vol. in-8°.; II. *Tractatus de ecclesiâ*, 1771, 1776, 2 vol. in-8°.; III. *Theologia dogmatica et moralis*, 1789, 8 vol. in-8°. L'auteur en a donné une nouvelle édition adaptée à la discipline établie par le concordat, Lyon, 1804, 8 vol. in-12. IV. *Les Principes de la foi catholique*, qu'il publia en Suisse, et qui furent vendus en peu de mois (*Voy.* Valla). T—d.

BAILLY (Jacques), peintre et garde des tableaux du roi, né à Versailles, en 1701, mort le 18 novembre 1768, fut aussi auteur dramatique. Son *Théâtre et Œuvres mêlées*, 1768, 2 vol. in-8°., contient *Armide*, parodie; *Momus, censeur des théâtres*, opéra comique; *les Victoires de l'Amour*, ballet; des *Pièces fugitives; Phaéton, Omphale, Boland* ou *le Médecin amoureux, Titonet*, parodies; *les Fêtes de la paix*, ballet; *le Bouquet*; l'*Accident imprévu*, comédie; des *Cantatilles* et des *Couplets* : il a fait aussi le *Catalogue des tableaux du cabinet du roi, au Luxembourg*, in-12.

A. B—t.

BAILLY (Jean-Sylvain), garde honoraire des tableaux du roi, de l'académie des sciences, de l'académie française et de l'académie des inscriptions, fils du précédent. La vie de cet homme célèbre offre deux parties fort distinctes; la première, consacrée à l'étude des sciences et des lettres, fut tranquille, heureuse et honorée ; la seconde, livrée aux affaires publiques, fut remplie de troubles, d'infortunes, et finit par l'échafaud. Ces deux périodes si différentes, et toutes deux si instructives, doivent être envisagées séparément. Bailly naquit à Paris, le 15 septembre 1736. Son père, garde des tableaux du roi, le destinait à la peinture ; mais ses dispositions naturelles le portèrent vers les études littéraires. Ses premiers essais furent en poésie. Il composa quelques tragédies qu'il montra à Lanoue, et qui n'ont pas été publiées. Des relations de société lui ayant donné l'occasion de rencontrer l'abbé de Lacaille, il s'attacha bientôt à cet illustre astronome, dont l'amitié, les leçons, surtout l'exemple, le tournèrent entièrement vers l'astronomie. Il apprit l'art des observations sous ce grand maître, et, dès 1762, il fut en état de présenter à l'académie des sciences des observations de la lune, qu'il avait calculées sous sa direction. Il calcula aussi l'orbite de la comète de 1759, dont le retour avait occupé les astronomes ; et en 1763, après la mort de Lacaillé, il entra à l'académie. Cette année même, il publia le calcul d'un grand nombre d'observations d'étoiles zodiacales, faites par Lacaille, dans les années précédentes, travail que ce grand astronome avait suivi avec tant d'assiduité, qu'il lui avait coûté la vie. Vers cette époque, Bailly entreprit un grand travail sur les satellites de Jupiter. La théorie de ces satellites occupait alors beaucoup les astronomes, et cet objet était bien digne de leur attention ; car ces astres, circulant autour de Jupiter, comme les planètes autour du soleil, offrent en petit l'image de notre système planétaire, et les variations qu'éprouvent les éléments de leurs orbites, en vertu de leurs attractions réciproques, annoncent les changements que les siècles futurs verront se développer avec plus de lenteur dans notre système. L'académie des sciences ayant proposé cette théorie pour sujet de prix, en 1764, Bailly, ne devant plus concourir, se hâta de terminer son travail, et le publia en 1766, sous le titre d'*Essai sur la théorie des satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvements*, un vol. in-4°. Le prix de l'académie fut remporté par M. Lagrange, et Bailly, qui n'avait pas pu employer une analyse aussi profonde que ce savant géomètre, eut cependant la satisfaction de voir se confirmer plusieurs des inégalités qu'il avait indiquées. Cette théorie a été portée depuis à son plus haut point de perfection, par M. Laplace; et les tables que M. Delambre a construites,

d'après ses formules, sont aujourd'hui les seules dont les astronomes fassent usage, à cause de leur extrême précision; mais les recherches de Bailly, quoique beaucoup moins parfaites, n'ont pas été sans utilité, et il est toujours honorable pour lui de s'être occupé ainsi d'un sujet accessible pour si peu de personnes. En 1771, il publia encore un *Mémoire* sur la lumière réfléchie par ces mêmes satellites, dans leurs diverses situations autour de Jupiter, et selon les diverses distances de Jupiter au soleil. Il mesurait l'intensité de cette lumière par un procédé ingénieux, en diminuant le champ de sa lunette par des diaphragmes, dont il variait successivement les ouvertures, jusqu'à ce que le satellite devînt tout-à-fait imperceptible à la vue. Pour se procurer cette éclipse fictive, il fallait retrécir plus ou moins l'ouverture de la lunette, selon que la lumière du satellite était plus ou moins forte, et cette diminution en mesurait l'intensité. Jusqu'ici, nous n'avons vu dans Bailly qu'un astronome laborieux, appliqué à des calculs et à des observations pénibles; mais, au milieu de ces travaux, son goût pour la littérature ne l'abandonnait point; et ce goût qui devait lui procurer un jour la plus solide partie de sa gloire était alors son plus doux délassement. Il concourut pour l'éloge de Charles V, proposé par l'académie française, et son discours fut honorablement distingué; il composa aussi l'Éloge de Pierre Corneille; celui de Leibnitz, qui remporta le prix proposé par l'académie de Berlin; celui de Molière, qui obtint un accessit à l'académie française; enfin ceux de Coock, de Gresset, et de Lacaille, qui avait été son maître et son ami. Quoique ces divers écrits annonçassent plus de bel esprit que d'imagination, et plus de recherches que d'élégance, cependant, comme on n'y voyait que le délassement d'un savant livré à des recherches profondes, ils firent honneur à Bailli. Encouragé par ces premiers essais, il chercha dans les sciences un sujet qui, se prêtant aux ornements du style, pût lui assurer cette réputation littéraire qu'il semblait surtout ambitionner; et il entreprit d'écrire l'histoire de l'astronomie. Les succès littéraires ont cela de dangereux pour ceux qui cultivent les sciences, qu'étant par leur nature plus brillants et plus flatteurs, ils les détournent souvent des recherches neuves et profondes, qui seules peuvent établir dans les sciences une réputation durable. Bailly, sensible à ce genre de succès, ne s'occupa plus d'observations. Il publia en 1775, le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie*; les quatre autres parurent successivement dans les années suivantes. Cet ouvrage, écrit avec élégance, d'un style brillant, quelquefois animé, fut reçu avec une extrême faveur. Il en acquit encore davantage par la discussion qui s'engagea entre l'auteur et Voltaire, au sujet des Brames que Voltaire regardait comme les premiers inventeurs des arts et des sciences; au lieu que Bailly, dans son ouvrage, rapportait cette origine à un peuple primitif, qui avait disparu par l'effet de quelque catastrophe, sans laisser de trace de son existence. Ce fut à propos de cette discussion que Bailly publia ses *Lettres sur l'origine des sciences* et *sur l'Atlantide* de Platon. Ces lettres renferment le complément de ses idées sur l'astronomie ancienne, et il ne faut pas les séparer de son grand ouvrage. Quant à ce dernier, si l'on vient à le juger comme ouvrage de science, on ne peut disconvenir qu'il est très-digne d'intérêt. L'*Histoire de l'astro-*

nomie indienne et orientale est remplie de recherches d'érudition fort instructives, et qu'un astronome seul pouvait faire. Peut-être, cependant, trouvera-t-on que, dans ces ouvrages, Bailly s'est trop livré à son imagination, en voulant remonter si haut dans l'histoire de l'astronomie, et en s'efforçant, pour ainsi dire, d'en suivre les traces jusque dans une antiquité fabuleuse. Il est aujourd'hui prouvé que la conjonction générale, qui sert de base aux tables indiennes, et que Bailly s'efforce de présenter comme un phénomène réellement observé, n'est que la simple conclusion d'un calcul rétrograde, fait sur ces tables elles-mêmes; car nos tables astronomiques modernes, qui sont infiniment plus exactes, et que l'on a scrupuleusement éprouvées sur les observations arabes et chaldéennes, montrent que cette prétendue conjonction était fort éloignée d'avoir lieu à l'époque indiquée par les Indiens. La même conséquence, c'est-à-dire le peu d'antiquité des tables indiennes, peut se prouver encore par les valeurs qu'elles assignent au mouvement séculaire de la lune et à l'équation du centre de Jupiter et de Mars; car ces éléments, variant avec les siècles, l'époque à laquelle on les a observés se décèle par les valeurs qu'on leur attribue. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'astronomie ancienne : dans l'*Histoire de l'astronomie moderne*, Bailly s'est toujours montré impartial, et admirateur, sincère autant qu'éclairé, des grandes découvertes. Peut-être les astronomes et les géomètres désireraient-ils dans cet ouvrage plus de profondeur; ils voudraient que les découvertes créatrices y fussent plus nettement détachées, et que les faits y fussent moins enveloppés de réflexions étrangères; mais si ce sont-là des défauts, ils blessent trop peu de personnes pour nuire beaucoup au succès d'un livre. Le style brillant de Bailly contribue encore à les couvrir. La réputation que ces divers ouvrages lui donnèrent dans le monde, comme savant et comme littérateur, le fit désirer par l'académie française, qui le reçut au nombre de ses membres, le 26 février 1784, à la place de Tressan. Cette même année lui offrit encore une occasion aussi flatteuse que favorable pour étendre sa réputation. Les prodiges annoncés par Mesmer occupaient alors toute la France. L'enthousiasme qu'ils excitaient devint tel qu'il dut attirer l'attention du gouvernement. Une commission, choisie parmi les savants et les médecins les plus distingués de la capitale, fut chargée par le roi d'examiner la doctrine du magnétisme animal, sous le double rapport de sa réalité et de son influence sur la morale publique. Bailly fut un des commissaires, et se trouva naturellement chargé de rédiger le résultat des expériences. Le rapport qu'il fit sur cet objet, rapport plein de raison et de saine philosophie, calma tout à coup l'agitation que Mesmer avait excitée, et fixa l'opinion que les vrais physiciens devaient se former de sa doctrine. Quant à la question beaucoup plus importante de l'influence de cette doctrine sur les mœurs, les commissaires crurent devoir en faire la matière d'un rapport secret, destiné à être mis sous les yeux du roi seul; et Bailly fut également chargé de le rédiger. Dans ce rapport, qui a été imprimé depuis, mais qui n'aurait pu l'être alors sans danger, on explique les véritables causes des effets du mesmérisme, de ses succès, de son influence; et on le réduit à ses agents réels, qui sont l'attouchement, l'imitation, et le pouvoir de l'imagination sur les sens. L'année

suivante, en 1785, Bailly fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres; il méritait cette honorable distinction par ses savantes recherches sur l'astronomie orientale. Enfin, en 1787, il se trouva encore heureusement chargé, par l'académie des sciences, d'un rapport important sur la construction des hôpitaux. Autant son rapport sur Mesmer annonçait de sagesse et d'élévation dans l'esprit, autant celui-ci montrait le cœur d'un homme de bien. Jamais les sciences et les lumières de la société perfectionnée n'avaient paru si respectables qu'en ce moment où elles employaient toutes leurs découvertes pour le soulagement des malheureux. Ces deux ouvrages firent beaucoup de sensation dans le public, et inspirèrent une grande estime pour le caractère et les lumières de leur auteur. A l'époque dont nous parlons, Bailly se trouvait membre des trois premiers corps littéraires de la France, honneur que Fontenelle seul, parmi les gens de lettres, avait obtenu avant lui. Respecté pour l'étendue de ses connaissances, pour sa probité, pour son désintéressement; recherché pour les agréments de son esprit, jouissant de tout le bonheur de la vertu, de toutes les faveurs de la renommée, il offrait l'exemple du sort honorable qui est réservé aux hommes de lettres véritablement dignes de ce nom; mais la révolution, en le faisant sortir de sa paisible carrière, pour entrer dans une autre, à laquelle il n'était pas préparé, détruisit toute sa fortune, et le plongea dans un abîme de malheurs. Lorsque les électeurs de Paris s'assemblèrent en 1789, pour nommer des députés aux états-généraux, Bailly fut le premier qu'ils élurent, et ce premier choix pouvait alors être regardé comme une très-grande marque d'estime. Les états s'étant assemblés, il fut encore le premier choisi pour les présider. Il conserva cette place après que les communes se furent constituées en assemblée nationale; et lorsque le roi eut fait défense au tiers-état de s'assembler, ce fut encore lui qui, le 20 juin 1789, présida cette fameuse séance du jeu de paume, dans laquelle tous les députés firent le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une nouvelle constitution. Le 16 juillet, il fut nommé maire de Paris, et l'on a remarqué que cette nomination fut faite le jour même et après l'assassinat de M. de Flesselles; il eût été juste d'ajouter que ceux qui choisissaient Bailly pour maire n'étaient pas les auteurs de ces excès; mais ceux qui cherchaient à les réprimer. Bailly porta, dans cette nouvelle place, sa probité, sa droiture et son désintéressement ordinaires; mais ces vertus privées n'étaient pas suffisantes pour contenir les mouvements d'une populace immense, en proie à l'exaltation la plus violente et à la corruption de divers partis opposés. La faveur dont Bailly jouissait près de cette multitude n'était pas non plus un frein capable de la retenir. Tout-puissant s'il eût voulu faire le mal, il était sans pouvoir pour l'empêcher; et souvent ce peuple dont il était l'idole l'effraya plus encore qu'il ne le flattait par les témoignages tumultueux de son attachement. Les palliatifs que Bailly employa pour conserver l'apparence de la tranquillité publique étaient plutôt propres à retarder les troubles qu'à en détruire les causes. Peut-être, au reste, les choses en étaient-elles venues à ce point, que la main la plus ferme n'aurait pas pu leur résister; du moins on peut penser ainsi, quand on voit ce qui lui en a coûté pour avoir développé une seule fois l'appareil de la force publique, dans la circonstance

la plus juste. Ce fut après le retour du roi, de Varennes : les plus ardents révolutionnaires auraient voulu qu'on profitât de ce moment pour prononcer sa déchéance ; une foule considérable et furieuse se portait au Champ-de-Mars (17 juillet 1791) pour y signer, sur l'autel de la patrie, une pétition dans laquelle cette demande était faite, ou plutôt cette volonté, dictée dans des termes atroces. Bailly se rendit au Champ-de-Mars avec des gardes nationales ; il ordonna aux factieux de se séparer : sur leur refus, il proclama la loi martiale, et les fit disperser par la force. L'assemblée approuva sa conduite ; mais, soit que son caractère paisible répugnât à de pareilles scènes, soit que, comme on l'a supposé, il vît avec peine l'affaiblissement de sa popularité, il envoya sa démission au corps municipal, le 19 septembre 1791 ; néanmoins, d'après les instances qui lui furent faites, il ne quitta sa place de maire que dans les premiers jours de novembre. Alors il se retira entièrement des affaires publiques, et alla cacher son existence à la campagne, dans les environs de Nantes. On a prétendu qu'il avait passé en Angleterre ; mais ses amis intimes ont la certitude qu'il n'a jamais quitté la France. Les troubles croissant toujours, et le parti révolutionnaire étant devenu tout-puissant, Bailly ne se trouva plus en repos dans son asyle, et il songea à le quitter ; d'ailleurs, la nature de son caractère lui rendait très-pénible l'éloignement où il se trouvait de ses anciens amis : il écrivit donc à l'un d'eux, à M. Laplace ; lui fit part de sa situation, et lui demanda s'il ne pourrait pas vivre en sûreté et oublié à Melun, où lui-même s'était retiré. M. Laplace, après avoir pris tous les renseignements nécessaires, lui écrivit qu'il pouvait venir et qu'il habiterait sa propre maison, lui-même ayant le projet de se retirer à une campagne peu éloignée ; mais dans cet intervalle, les événements du 31 mai 1793 étant survenus, les chefs de la terreur créèrent l'armée révolutionnaire, destinée à couvrir la France d'échafauds, et ils envoyèrent un détachement de ces brigands à Melun. Alors M. Laplace écrivit à Bailly de ne point venir, parce qu'il courrait à Melun les plus grands dangers. Bailly reçut cette lettre ; mais par une fatalité inévitable, ou peut-être par cette imprudence du malheur, dont on n'a que trop d'exemples, il persista et voulut toujours se rendre à Melun. En entrant dans cette ville, il fut aussitôt reconnu par un des soldats de l'armée révolutionnaire ; le peuple s'ameuta contre lui. On le traîna à la municipalité, qui, après avoir examiné ses passeports, voulut lui rendre la liberté ; mais la chose était désormais impossible. En vain le maire de la ville, M. Tarbé (des Sablons), employa-t-il, pour le sauver, tous les efforts de la vertu et du courage, il ne put qu'adoucir son malheur. Il fallut, pour satisfaire ces furieux, le retenir en prison chez lui, jusqu'à ce que l'on eût écrit à Paris, pour décider de son sort. On conçoit ce qu'il dut être. Bailly, conduit dans les prisons de Paris, fut appelé en jugement le 10 novembre 1793, devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 11, et exécuté le 12 novembre. Les motifs de son arrêt furent l'affaire du Champ-de-Mars et de prétendus complots avec la famille royale. En effet, appelé comme témoin dans le procès de la reine, Bailly avait eu le courage de déclarer que les accusations portées contre cette princesse étaient fausses et calomnieuses. On le conduisit donc à la mort ; mais cet instant, qui, pour les autres victimes, était le

terme de leurs malheurs, fut pour lui le commencement de la plus terrible agonie. Derrière la charrette qui le conduisait au supplice, on attacha le drapeau rouge qu'il avait fait déployer au Champ-de-Mars, et un groupe de scélérats le suivit pendant toute sa route, en l'accompagnant des plus cruelles vociférations. Cependant une pluie froide et pénétrante glaçait la tête et la poitrine du malheureux vieillard. Arrivé sur la place de la Révolution, on voulut qu'il mourût dans ce Champ-de-Mars, où il avait proclamé la loi martiale; on démonta l'échafaud, et on le traîna lui-même après. Au Champ-de-Mars, on brûla le drapeau devant lui, et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Accablé de tant de cruautés, de fatigues mortelles, il s'évanouit, et lorsqu'il eut repris ses sens, il demanda d'un air calme et fier qu'on terminât ses maux; et comme ses membres glacés par le froid et la pluie l'agitaient d'un tremblement involontaire: « Tu trembles, Bailly, lui dit un » de ses bourreaux. — Oui, je tremble, » dit le vieillard, mais c'est de froid. » Enfin, quand il se croyait près de mourir, un nouveau raffinement de cruauté fit déplacer encore une fois l'échafaud, de peur que l'enceinte *sacrée* du Champ-de-Mars ne fût souillée par le sang d'un si grand criminel. On rétablit donc encore une fois son lit de mort sur un tas de fumier; il y monta. Quelle différence de cette situation avec celle où il se trouvait quelques années auparavant, lorsqu'il présida la première séance des états assemblés. Enfin, il mourut. Sa veuve, après l'avoir perdu, resta dans la plus profonde indigence. En 1797, M. Pastoret la fit assimiler aux veuves des députés morts pour la patrie, et on lui assigna une pension; mais cette pension ne commença à être payée qu'après le 18 brumaire, et ce fut un des premiers actes du ministère de M. Laplace. Jusqu'alors la veuve de Bailly, d'un homme qui avait administré pendant quelque temps les revenus de la ville de Paris avec un absolu pouvoir, ne vivait que de la nourriture journalière que sa section lui accordait; et quoique le désintéressement de Bailly dans une si grande place ne fût qu'un devoir, cependant l'exemple en est assez beau pour valoir la peine d'être remarqué. On a publié deux ouvrages posthumes de Bailly; l'un est un *Essai sur l'origine des fables et des religions anciennes*, l'autre une espèce de *Journal* de sa conduite dans les premiers temps de la révolution. Il est probable qu'il l'écrivait pour lui seul, et non pas dans l'intention de le publier un jour, du moins si l'on en juge par le peu d'importance des détails qu'il y a insérés. Ces détails mêmes montrent Bailly tel que nous l'avons peint dans cet article, rempli des vertus privées, qui font l'honnête homme; mais sans aucune des qualités qui font l'homme d'état. Maintenant que les événements orageux auxquels il prit part sont loin de nous, il est facile de blâmer sa conduite et de dire ce qu'il aurait dû faire. Sur ce point, on n'a pas épargné sa mémoire; mais peut-être ceux qui se montrent si sévères n'auraient pas mieux fait, s'ils eussent été à sa place; et l'on peut leur adresser ces paroles de l'Évangile: « Que celui d'entre vous qui est sans » péché lui jette la première pierre. » — Voici la liste des ouvrages de Bailly: I. *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter*, avec les tables de Jupiter par Jeaurat, 1766, in-4°.; II. *Histoire de l'astronomie ancienne, depuis son origine, jusqu'à l'établissement d'Alexandrie*, 1775, in-4°.; III. *Lettres sur l'origine des sciences*, et

sur celle des peuples d'Asie, 1777, in-8°.; IV. *Lettre sur l'Atlantide de Platon*, 1779, in-8°.; V. *Histoire de l'astronomie moderne* (jusqu'en 1781), Paris, 1778-83, 3 vol. in-4°. Victor Comeyras a fait un abrégé des *Histoires de l'astronomie ancienne et moderne*, 1806, 2 vol. in-8°. Lalande a donné à la suite de sa *Bibliographie astronomique*, une *Histoire abrégée de l'astronomie de* 1781 *à* 1802. C'est un supplément à l'ouvrage de Bailly. M. Voiron vient de publier l'*Histoire de l'astronomie, depuis* 1781 *jusqu'à* 1811, *pour servir de suite à l'Histoire de l'astronomie de Bailly*, Paris, 1811, in-4°. VI. *Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, 1787, in-4°., rare; VII. *Discours de réception à l'académie française*, 1784, in-4°.; VIII. *Rapport des commissaires chargés par l'académie des sciences de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-4°.; IX. *Rapport secret sur le mesmérisme* (dans le *Conservateur*, de N. François de Neufchâteau, an VIII, 2 vol. in-8°.); X. *Rapport des commissaires chargés par l'académie des sciences de l'examen du projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*, 1787, in-4°.; XI. *Procès-verbal des séances et délibérations de l'assemblée générale des électeurs de Paris*, 1790, 3 vol. in-8°., avec M. Duveyrier; XII. *Eloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de l'abbé Lacaille et de Leibnitz*, 1770, in-8°.; XIII. *Discours et Mémoires*, 1790, 2 vol. in-8°. On y trouve les éloges qui forment le volume précédent, un éloge de Coock, les rapports sur le magnétisme animal, et sur les hôpitaux, un mémoire sur les tueries, etc. XIV. *Eloge de Gresset*, Genève, 1785, in-8°.; XV. *Essai sur les fables et sur leur histoire*, 1798, 2 vol. in-8°., ouvrage posthume que l'auteur avait composé en 1781 et 1782. XVI. *Mémoires d'un témoin de la révolution*, ou *Journal des faits qui se sont passés sous ses yeux, et qui ont préparé et fixé la constitution française* (de 1791), Paris, 1804, 3 vol. in-8°., ouvrage posthume. Ces mémoires ne vont que jusqu'au 2 octobre 1789. XVII. *Recueil de pièces intéressantes sur les arts, les sciences et la littérature*, ouvrage posthume, 1810, in-8°. On y trouve les *Vies des peintres allemands* et quelques opuscules peu intéressants, soit en prose, soit en vers. L'éditeur (Cubières-Palmezeaux) y a ajouté, de sa façon, une Vie privée, littéraire et politique de Bailly. Ces deux derniers ouvrages n'étaient pas destinés à l'impression. XVIII. *Justification de Bailly*, par lui-même, dans le tom. II des *Procès fameux*. Nous n'avons pas besoin de dire que la *Conversation de Louis XVI avec Bailly*, insérée dans les *Anecdotes inédites*, 1801, in-8°., est apocryphe. B—T et A. B—T.

BAINBRIDGE (JEAN), astronome anglais, né à Ashby de la Zouch, en 1582; il y fut d'abord médecin et maître de grammaire; mais son goût le portait plus particulièrement vers les mathématiques. Il publia à Londres, en 1619, sa *Description astronomique de la dernière comète*. C'est la fameuse comète de 1618, sur laquelle ont écrit tous les astronomes du temps, et tant d'autres auteurs qui n'étaient nullement astronomes. Il est à remarquer pourtant que Riccioli qui, dans son *Almageste*, a rassemblé toutes les observations de cette comète, ne prononce pas une seule fois le nom de Bainbridge. Sa dissertation plut tellement à Sir Henri Saville, que, sans en connaître autre-

ment l'auteur, il lui conféra la chaire d'astronomie qu'il venait de fonder à l'université d'Oxford. Bainbridge se fixa dès-lors dans cette ville, où il mourut en 1643, âgé de 61 ans. Il avait, en 1620, donné une édition grecque et latine de *la Sphère de Proclus*, des *Hypothèses des Planètes*, et du *Tableau chronologique des Rois de Ptolémée*, Londres, in-4°. Greaves publia, en 1648, à Oxford, sous le titre de *Canicularia*, une traduction latine, avec des augmentations, de la Dissertation composée par Bainbridge, sous le titre de *The Dog Star and canicular days*, etc., ou *le Grand Chien et les Jours caniculaires, avec une démonstration du lever héliaque de Sirius, pour le parallèle de la basse Égypte.* La Lande en parle comme d'un ouvrage devenu rare. Bainbridge avait, dit-on, composé de plus un *Traité contre l'astrologie*, une *Dissertation sur le problême des longitudes*, une autre sur *la planète de Vénus*. Ces ouvrages n'ont point paru. On conserve à la bibliothèque du collége de la Trinité, à Dublin, d'autres manuscrits que Bainbridge avait légués à l'archevêque Usher. On y remarque deux volumes d'observations astronomiques. D—L—E.

BAITHOSUS. *Voy*. SADOC.

BAIUS (MICHEL DE BAY, plus connu sous le nom de), naquit en 1513, au village de Melin, dans le Hainaut: il joignit, de l'aveu même de ses adversaires, à un esprit facile, beaucoup de régularité dans ses mœurs, de modestie dans sa conduite, et d'application à l'étude. Après avoir fourni sa carrière scholastique à Louvain, dans le collége de Standock, il en devint principal, et y professa la philosophie avec éclat pendant six ans, ce qui lui valut la place de président du collége d'Adrien. Ayant pris le bonnet de docteur en 1550, il devint l'année suivante professeur d'écriture sainte. Le mauvais goût de scholastique qui régnait dans l'école de Louvain, révolta son esprit naturellement juste, et les opinions pélagiennes qui y avaient prévalu, en donnant dans l'extrémité opposée à celle des protestants, excitèrent son zèle. Il quitta la méthode vicieuse des scholastiques pour y substituer celle des Pères, en réglant son enseignement sur celui de l'Écriture-Sainte et des anciens docteurs de l'Église, surtout de S. Augustin, dont il avait lu les ouvrages jusqu'à neuf fois. Ce changement dans la forme de l'enseignement public fit naître des contestations. Ruard Tapper, dont il avait été le disciple, vieilli dans le jargon de l'école, s'éleva plus fortement que personne contre la nouvelle méthode. Les franciscains, choqués du peu d'égards de Baïus, pour la doctrine de Scot, firent un relevé de dix-huit propositions, qu'ils dénoncèrent à la faculté de théologie de Paris, sans toutefois nommer aucun auteur qui les eût avancées, ni les livres d'où elles étaient tirées. Cette dénonciation produisit une censure en forme, sous le nom de la faculté, en date du 27 juin 1560, qui déclarait hérétiques quinze de ces propositions, et les trois autres fausses. Le cardinal de Granvelle, archevêque de Malines, voulut étouffer la querelle dans son principe, mais ses efforts furent inutiles. Baïus et Hesselius, son partisan, ayant été députés au concile de Trente, par le roi d'Espagne et par la faculté de Louvain, leurs adversaires en prirent occasion de dénoncer au St.-Siége plusieurs propositions qu'ils prétendaient être extraites des ouvrages du premier. Il s'en justifia par une lettre au cardinal

Simonette, où il disait que plusieurs étaient très-éloignées de ses sentiments, d'autres absolument étrangères à ses écrits, quelques-unes tournées en un mauvais sens, et présentées dans des termes qui seuls pouvaient les rendre répréhensibles. Pie V, sans s'arrêter à ses apologies, publia, le 1er. octobre 1567, une bulle, par laquelle il condamnait *in globo* soixante-seize propositions, avec diverses qualifications plus ou moins fortes, sans aucune application précise à chacune de ces propositions. Baïus n'y était point nommé : elle ne fut ni affichée, ni imprimée, mais seulement lue dans la faculté par Morillon, grand-vicaire de l'archevêque de Malines, qui refusa d'en délivrer une copie, et de la faire inscrire sur les registres. Baïus se plaignit de ce qu'il n'avait été ni entendu, ni averti, de ce qu'il ne paraissait aucun examen régulier des propositions condamnées ; il chercha à en justifier plusieurs, en ce qu'elles se trouvaient les unes en termes formels, les autres en termes équivalents, dans les SS. Pères. Il incidenta sur les qualifications *in globo* qui, disait-il, n'étaient propres qu'à jeter de la confusion dans les esprits. Les disputes continuant dans l'université de Louvain, le jésuite Tolet, depuis cardinal, fut envoyé, treize ans après, pour faire publier la bulle, et obtenir de Baïus sa signature à un formulaire, où il reconnaissait qu'il avait enseigné plusieurs fois des propositions, telles qu'elles étaient condamnées dans la bulle. Ce docteur, après avoir envoyé son apologie au pape, se détermina à signer la formule, moins par conviction des erreurs qu'on lui imputait, que par respect pour l'autorité dont émanait la bulle. Cette bulle est devenue fameuse par la position d'une virgule, qui, placée d'une certaine manière, laisse la liberté de soutenir quelques-unes des propositions, dans le sens propre et naturel que les auteurs ont eu en vue, et qui, placée d'une autre façon, les présente toutes comme condamnées dans le sens qu'elles offrent à l'esprit, et que l'auteur a eu en vue. Ce fait est impossible à vérifier sur l'original de la bulle, qui est écrit sans points ni virgules, et sans distinction d'articles. Cette virgule a enfanté beaucoup de volumes. Cette question est discutée contradictoirement dans l'*Histoire du Baïanisme*, du père Duchêne, jésuite, et dans une *Dissertation* de l'abbé Coudrette, sur les bulles contre Baïus. La soumission de ce docteur ne termina pas les disputes dans l'université de Louvain ; mais leur histoire se rattache à celle du jansénisme. Baïus avait été fait chancelier de l'université en 1575. Il mourut le 16 sept. 1589 ; ses œuvres ont été imprimées par les soins de D. Gerberon, Cologne, 1696, gros in-4°. Baïus avait laissé des fonds pour bâtir un collége.—Jacques BAIUS, son neveu, docteur de Louvain, remplit cette fondation, sous le titre de *Collegium Baianum*. On a de ce dernier, mort en 1614, professeur royal dans la même université, *Institutionum christianæ religionis libri IV; de Eucharistiæ sacramento et de sacrificio missæ libri III.* T—D.

BAJAZET Ier., fils d'Amurath Ier., fut salué empereur sur le champ de bataille de Cassovie, l'an de l'hégire 792 (1390 de J.-C.). Une mort violente et imprévue avait empêché le troisième sulthan des Othomans de désigner son successeur : Jacoub-Chélébi, frère de Bajazet, se crut des droits à hériter de l'empire, parce qu'il avait contribué à l'agrandir par sa valeur. Bajazet ne vit avec raison, dans Jacoub, que le premier de ses sujets, et dans ce sujet qu'un rebelle ;

il le fit mettre à mort. Ses guerres continuelles, soit domestiques, soit étrangères, rappelèrent ce sulthan d'une extrémité à l'autre de son vaste empire: toujours armé, on le voyait presque à la fois apparaître la foudre à la main, en Europe et en Asie. Son étonnante activité, la promptitude de ses coups, l'effet simultané de sa colère et de sa vengeance, le firent surnommer Bajazet *Ildérim* (Bajazet-l'Éclair), et ce nom glorieux, justifié par sa vie, fut l'emblême de l'éphémère et brillant éclat que jeta son règne. A peine vainqueur, en Asie, du prince de Caramanie, son beau-père, il repassa en Europe, pour venger au-delà du Danube l'affront qu'Etienne de Moldavie avait imprimé, sur les bords du Sireth, aux armes othomanes. Tour à tour vainqueur et vaincu dans cette expédition douteuse, que son aïeul désavoua, Bajazet reparut dans la Natolie, et terrassa ce même ennemi dont il avait épousé la fille, et à qui sa clémence avait permis de se relever d'une première chute. Cette fois il fit trancher la tête à Caraman-Ogli, son beau-père, et s'empara de ses états. Bientôt une ligue formidable arma les princes chrétiens contre l'empire othoman. Sigismond, roi de Hongrie, alarmé des succès et de la puissance du sulthan, avait provoqué cette croisade. Ce fut près de Nicopolis en Bulgarie, sur les bords du Danube, que la querelle se vida, à la honte des princes chrétiens, et à la gloire de Bajazet. Il remporta sur les Polonais, les Hongrois et les Français confédérés une victoire signalée, l'an de l'hégire 797 (1395 de J.-C.). Le roi Sigismond prit la fuite; l'élite de la noblesse française périt sur le champ de bataille, où fut obligée de se rendre, et la terreur du nom de Bajazet alla frapper les peuples les plus reculés de l'Occident. Mais le sulthan souilla sa victoire par des actes de cruauté envers les prisonniers; il fit mourir tous ceux qui refusaient d'embrasser l'islamisme, ou qui ne lui donnaient pas l'espérance d'une riche rançon. Lorsqu'on eut racheté la liberté des captifs par des présents et des sommes considérables, il montra, en les renvoyant, plus d'ostentation que de générosité. « Je méprise, dit-il, au fils du duc de Bourgogne, tes armes et tes serments; » tu es jeune, et tu auras peut-être » l'ambition d'effacer la honte ou le » malheur de ta première entreprise. » Rassemble tes forces militaires, annonce ton arrivée, et sois sûr que tu » trouveras toujours Bajazet prêt à t'offrir ta revanche. » La prise de Constantinople manquait seule à la gloire de ses armes; mais il imposait des tributs aux Grecs, et dictait des lois aux derniers successeurs de Constantin. Il allait peut-être entreprendre d'achever son ouvrage, lorsqu'il en fut tout à coup détourné par l'attaque d'un ennemi formidable; Tamerlan, qui venait de se rendre maître d'une grande partie de l'Asie, tourna ses armes contre Bajazet. Tamerlan ne voulait point souffrir d'égal, et le chef des Othomans ne voulait point reconnaître de supérieur. Ils se provoquèrent l'un l'autre par des lettres pleines d'ostentation et de menaces. « Ne sais-tu pas, » écrivait Tamerlan à son rival, que » la plus grande partie de l'Asie obéit » à nos lois? Ouvre les yeux, tandis » qu'il en est temps encore; réfléchis » et détourne les foudres de la ven- » geance: songe que tu n'es qu'un » insecte, et que si tu irrites les élé- » phants, ils t'écraseront sous leurs » pieds. » Bajazet, indigné, répondit à Tamerlan, et repoussa ses outrages par les plus sanglantes injures: « Oses- » tu, lui disait-il, comparer les flèches

» de tes Tatars, toujours prêts à » prendre la fuite, au sabre de mes » intrépides janissaires?... Si je fuis » devant toi, ajoutait-il, puissent mes » femmes m'être enlevées par trois » divorces! mais si tu n'as pas le cou- » rage de m'attendre dans la plaine, » puissent les tiennes ne t'être ren- » dues qu'après avoir satisfait trois » fois aux désirs d'un étranger! » Ces provocations étaient le signal d'une guerre à mort : les deux colosses se heurtèrent dans les plaines d'Ancyre, en Galatie, l'an de l'hégire 804 (1402 de J.-C.). Un million de combattants se mêlèrent, et le sang humain fut versé pendant trois jours et deux nuits. Deux cent quarante mille hommes tués sur le champ de bataille attestèrent que la bravoure et la fureur étaient égales de part et d'autre : mais la fortune accabla Bajazet de toutes les humiliations. Vaincu, fait prisonnier, le dernier coup pour son orgueil fut de ne pouvoir échapper à la magnanimité de Tamerlan. Le vainqueur, informé que le sulthan prisonnier était à l'entrée de sa tente, alla au-devant de lui, le fit asseoir à ses côtés, et plaignit ses malheurs : « C'est par » ta faute, lui dit-il, que le décret » du destin s'est accompli; ce sont » les épines de l'arbre que tu as » planté de ta propre main; mais » je méprise la vengeance; ta vie » et ton honneur sont en sûreté. » Tamerlan rendit à Bajazet sa femme et son fils, et le laissa décoré d'un sceptre et d'une couronne; il avait même promis de lui rendre ses états, lorsqu'une mort naturelle enleva le sulthan au milieu du camp tatar, après quelques mois de captivité. Telle fut la destinée de ce prince, mémorable jouet de la fortune. La vérité historique rejette les traditions populaires qui l'ont représenté renfermé dans une cage de fer, et traîné comme une bête farouche, à la suite de son vainqueur; mais elle admet que Tamerlan, lassé des tentatives que faisait le sulthan captif pour lui échapper, l'ait mené à la suite de son armée dans un chariot couvert; elle admet même qu'il ait eu la pensée de conduire Bajazet jusqu'à Samarcande, pour qu'il y servît d'ornement à son triomphe. Quoi qu'il en soit, ce prince infortuné, que l'orgueil n'abandonna qu'avec la vie, mourut d'apoplexie au camp tatar, devant Ak-Shéir, l'ancienne Antioche de Pisidie, l'an de l'hégyre 806 (ou 1403). Il aurait été le monarque le plus heureux et le plus puissant de son siècle, si Tamerlan n'eût pas été son contemporain. Les historiens orientaux se plaisent à décrire sa magnificence, et peignent la joie des Tatars à la vue de leur butin, après la bataille d'Ancyre. La justice de Bajazet était sévère et implacable; il fit fendre le ventre à l'un de ses chambellans, qu'une pauvre femme accusait d'avoir bu le lait de sa chèvre. Tamerlan donna quelques larmes à sa mémoire, et permit à son fils Mouza de régner sur la capitale de la Natolie. S—Y.

BAJAZET II succéda à son père Mahomet Fatile (Mahomet-le-Vainqueur), l'an de l'hégire 886 (1481). Les premières années de son règne ne furent rien moins que paisibles : il eut à combattre Jem, ou Zizime, son frère, devenu célèbre par ses malheurs. Ce prince ambitieux, qui n'avait pour lui ni le droit ni la force, essaya une lutte inégale : Bajazet le réduisit à aller chercher un asyle chez les chrétiens, et sa vengeance le poursuivit à Rhodes, où il s'était réfugié; mais les chevaliers n'osèrent pas garder un hôte si dangereux, qui pouvait attirer de nouveau sur leur île tous les maux de la guerre et toutes les

forces de l'empire othoman : ils envoyèrent Zizime en France. Bajazet fit partir une ambassade solennelle pour obtenir du roi Louis XII que son frère lui fût livré : ses ambassadeurs ne furent point reçus. Enfin, ce déplorable objet de ses craintes et de sa haine fut forcé d'implorer la protection du pape Alexandre VI, et mourut misérablement (*Voyez* ALEXANDRE VI). Délivré d'un ennemi qui lui semblait si dangereux, le sulthan songea à se venger de ceux qui l'avaient protégé. Sa fureur se tourna sur Cait-Bey, soudan des Mamelucks d'Égypte ; mais ce souverain du Caire était plus aisé à attaquer qu'à vaincre : Bajazet ne put qu'entamer la sanglante querelle que son fils était destiné à terminer par la destruction des Mamelucks et de leur monarchie. Mais s'il ne craignit pas de faire la guerre pour servir ses ressentiments, il la fit avec une égale ardeur pour la gloire du prophète, et la propagation ou la défense de la foi musulmane. Il combattit les Moldaves, soumit la Bosnie et la Croatie, et envoya les Othomans secourir leurs frères, qui, sous le nom des Maures d'Espagne, cédaient à la fortune de Ferdinand et d'Isabelle. Après trente années de travaux et de fatigues, Bajazet désira le repos, et voulut céder le trône à Achmet, son fils aîné; mais le prince Sélim, le second de ses fils, en avait ordonné autrement. Bajazet, vieux et infirme, fut forcé de s'armer contre lui : cette guerre impie se termina par un parricide; le sulthan descendit du trône, il couronna Sélim de sa propre main ; et, quelques jours après, mourut empoisonné par lui à soixante-deux ans. Bajazet II fut actif et courageux ; il aima les savants et les protégea ; il gouverna avec plus de sagesse que d'éclat : ses qualités ne furent pas assez brillantes pour lui mériter des surnoms glorieux ; mais sa piété lui a valu le nom révéré de *Weli*, (le Saint), sous lequel les Othomans l'honorent encore aujourd'hui. Il avait la religieuse habitude d'ordonner qu'on recueillît la poussière qui s'attachait à ses habits, et il en fit faire une brique à l'heure de sa mort, conjurant et ordonnant, sous les plus terribles imprécations, que ce coussin d'un genre singulier, fût mis dans son tombeau, sous son bras droit, en foi des paroles du prophète : « L'homme dont les » pieds ont été couverts de la pous- » sière des sentiers du Seigneur, sera » préservé par lui du feu de l'enfer. » Bajazet II mourut l'an de l'hégire 918 (1512 de J.-C.). S—Y.

BAJAZET, fils d'Achmet Ier. et de la sulthane Kiosens, était un des frères d'Amurath IV. Élevé et gardé dans le sérail, ce prince donnait les plus belles espérances ; sa vivacité, son esprit réunissaient sur lui seul l'intérêt des Othomans : Ibrahim, imbécille et ignoré, n'était point compté parmi les rejetons de la tige impériale, et le sulthan Amurath avait perdu jusque-là tous ses enfants mâles, dans leur bas âge ; mais les droits de Bajazet à l'affection publique ne lui en donnaient qu'à la haine et à la défiance de son frère. Cet ombrageux et cruel souverain, résolu depuis long-temps à sacrifier cette innocente victime, avait cependant toujours cédé aux larmes de leur commune mère, qui intercédait pour Bajazet. Pendant son expédition contre les Persans, l'éloignement enhardit la férocité d'Amurath, et le même messager qui vint annoncer à Constantinople la prise de Revan, apporta l'ordre de mort pour l'infortuné Bajazet. C'est cette touchante catastrophe que le premier des poëtes français a mise sur la scène. La vérité historique est né-

gligée, quand Racine fait dire au grand-vizyr :

> Bajazet dédaigna de tout temps
> La molle oisiveté des enfants des sultans;
> Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
> Et même en fit sous moi la noble expérience....

Depuis une loi de Soliman-le-Grand, les frères ou enfants des sulthans ne paraissaient plus à la tête des armées, et vivaient renfermés dans le sérail. Mais sous le nom d'Orcan (acte III, sc. 8), Racine a dépeint en traits aussi ressemblants que sinistres l'affreux more Békir-Aga, le ministre et le confident des cruautés d'Amurath, dont l'apparition frappa d'effroi le caïmacan, le bostandji bachi, le capitan pacha et tout le divan, avant qu'ils sussent que c'était la tête du prince Bajazet qu'il venait chercher. La sulthane sa mère ne put arrêter le bras des bourreaux ; ses imprécations contre l'un de ses fils n'empêchèrent pas l'autre de périr : du moins se défendit-il avec courage, et ce ne fut qu'après qu'il eut tué quatre de ses meurtriers, que les autres parvinrent enfin à l'étrangler. Ainsi mourut (l'an de l'hégire 1044 (1635), le prince Bajazet, dont tout le crime était d'annoncer des qualités aimables, des vertus nobles et mâles, et d'être le frère d'Amurath. S—y.

BAJAZET, sulthan, fils de Soliman Ier. et de Roxelane, fut célèbre par ses crimes et par le châtiment qu'il en reçut. Après la catastrophe de Mustapha et de Géangir, arrivée l'an de l'hégire 960 (1553), Bajazet était resté le seul prince du sang othoman, avec Sélim, son aîné, qui devint depuis Sélim II ; mais Sélim était désigné par le vieux Soliman comme le successeur à l'empire ; Bajazet, au contraire, objet de toute la tendresse de Roxelane, était destiné par elle à régner au préjudice de son frère, et au mépris de la volonté du sulthan. Il était d'une figure avantageuse, ambitieux, adroit, flatteur et fourbe comme sa mère. Ce fut à son instigation qu'un imposteur parut sous le nom de *Mustapha ;* Bajazet fut convaincu d'avoir été plus que le complice de cet imposteur, et ne dut son salut et son pardon qu'aux larmes et aux supplications de Roxelane, qui désarma la colère de Soliman ; mais elle mourut, et Bajazet rentra dans la voie du crime, autant pour l'intérêt de son ambition que pour celui de sa sûreté. Il déclarait hautement qu'il aimait mieux perdre la vie en combattant pour obtenir le trône, et en le disputant à son frère, qu'en subissant le sort qui l'attendait dès que Sélim serait devenu son maître. Ayant tenté vainement de se défaire de Sélim, Bajazet essaya si le fer ne lui réussirait pas mieux que le poison : il fit prendre les armes aux troupes que le rang et l'autorité de Sanjiac de Kutaïa mettaient à sa disposition : Sélim marcha contre lui, avoué par son père, et par un fetfa du muphti. Bajazet fut vaincu près d'Iconium, l'an de l'hégire 995 (ou 1558), et réduit à chercher un asyle auprès du roi de Perse. La vengeance de Soliman l'y suivit : le prince fugitif, condamné tant qu'il fut criminel, intéressa dès qu'il fut malheureux. Le sofi l'avait fait jeter dans une prison. Soliman envoya des bourreaux, sous le nom d'ambassadeurs, porter à Bajazet le fatal cordon, et l'ordre de mourir. En vain demanda-t-il pour toute grâce la permission d'embrasser ses enfants, dont le monarque persan l'avait séparé. Cette faveur dernière lui fut inhumainement refusée : Bajazet se soumit sans résistance ; et sur un sol étranger, où le courroux de son père était venu l'atteindre au mépris des lois de l'hospitalité et du droit des nations, ce fils coupable de

l'implacable Soliman-le-Grand mourut étranglé et presque plaint, l'an de l'hégire 966 (ou 1559). S—Y.

BAJON, chirurgien français qui a exercé son art à Cayenne et à la Guyane, quelques années avant la fin du 18e. siècle. Il a donné un ouvrage qui renferme de bonnes observations sur l'histoire naturelle, et sur quelques-unes des maladies qui sont les plus communes dans ces contrées, intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de Cayenne et de la Guyane française*, tom. Ier., in-8o., Paris, 1777, avec 5 planches; tom. IIe., Paris, 1778, 4 planches. Il y décrit et donne la figure de plusieurs quadrupèdes alors peu connus, tels que le maipouri, la sarigue, et de la maraye, oiseau singulier par la longueur et la structure de sa trachée-artère. Il y a aussi des observations curieuses sur la torpille et les anguilles électriques de Cayenne, et d'autres, sur des végétaux, particulièrement sur ceux qui y ont été transportés d'Europe. Pendant son séjour dans cette contrée, l'auteur était en correspondance avec Daubenton. D—P—S.

BAKE (LAURENT), poète hollandais de la fin du 17e. siècle, issu d'une des familles les plus distinguées d'Amsterdam, était seigneur de Wulverhorst, et neveu du célèbre poète et historien Noost. Son ouvrage le plus remarquabel est un *Recueil de saints cantiques*, Amst., 1682 et 1621, in-4o.; on en admire encore aujourd'hui la grâce et le ton vraiment poétique. Bake était membre de la société littéraire, très-célèbre dans le temps, qui avait pris pour devise : *In magnis voluisse sat est.* Il est mort en 1714. Vanden-Brœk a publié ses *Mélanges poétiques*, qui sont aussi fort estimés, Amsterdam, 1737, in-4o. V. W.

BAKER (DAVID), savant bénédictin anglais, naquit en 1575 à Abergavenni, dans la province de Montmouth, d'un père qui était juge de l'amirauté et intendant de lord Abergavenni. Après une jeunesse très-orageuse, et après avoir exercé la profession d'avocat, il entra dans l'ordre de S. Benoît, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former la congrégation anglicane des bénédictins. Toute sa vie fut partagée entre la pratique des devoirs de son état, soit comme religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monuments sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre, et principalement sur celle de son ordre. Il avait fait d'immenses recueils, dont aucun n'a été imprimé, tant sur la vie contemplative que sur l'histoire de son pays. Ils ont fourni d'excellents matériaux à plusieurs auteurs, surtout à Reyner et à Cressy, qui n'ont fait que les mettre en ordre, l'un dans son *Apostolat des Bénédictins*, l'autre dans son *Histoire de l'Eglise*. On conservait chez les bénédictines anglaises de Cambray, dont il avait été l'aumônier pendant neuf ans, 9 vol. in-fol. de cet infatigable compilateur. Il avait encore composé 3 vol. in-fol., dont Cressy a tiré sa *Sainte-Sophie*, 2 vol. sur les lois d'Angleterre qui périrent dans le pillage des chapelles catholiques de Londres, lors de la révolution de 1688. Ses *Traités spirituels*, au nombre de quarante, furent attaqués comme contenant des principes de *quiétisme*. Il fit son apologie, et sa doctrine fut approuvée dans une assemblée des bénédictins anglais en 1633. Cependant Robert Barclay s'en est autorisé, dans son *Apologie des Quakers*, pour justifier celle de ces sectaires; mais les passages qu'il en cite sont mal rapportés et mal appliqués. Baker mourut à Londres en

1641. Il était en relation avec tous les savants de son pays, tels que Cambden, Cotton, Spelmann, Selden, Godwin, etc., etc. T—D.

BAKER (RICHARD), historien anglais, né vers l'année 1568 à Sissingherst, dans le comté de Kent, était petit-fils de sir John Baker, chancelier de l'échiquier sous Henri VIII. Il étudia à Oxford, et parcourut ensuite l'Europe pour s'instruire. De retour en Angleterre, il fut, en 1603, créé chevalier par Jacques Ier., et nommé en 1620 grand-shérif du comté d'Oxford. S'étant imprudemment engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, il passa ses dernières années dans la prison de la Fleet comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouvrages, et y mourut le 18 février 1645. On a de lui une *Chronique des rois d'Angleterre depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Cette chronique, bien qu'on y ait relevé une foule d'erreurs grossières, a eu un prodigieux succès en Angleterre, et y est devenue en quelque sorte populaire; le style en est de mauvais goût, déclamatoire et recherché. L'ouvrage fut publié en 1641, réimprimé en 1653 et en 1658 par Edouard Philips, neveu de Milton, qui y ajouta le règne de Charles Ier. D'autres continuateurs l'ont porté jusqu'au règne de Georges Ier. La dernière édition est de 1730. On y a corrigé une partie des erreurs contenues dans les précédentes. Les autres ouvrages de Richard Baker sont principalement: I. *Cato variegatus*, ou les *Distiques moraux de Caton* (en vers), Londres, 1636; II. *Méditations et Recherches sur l'Oraison Dominicale*, Londres, 1637 et 1640, in-4°.; III. *Méditations et Recherches sur les sept Psaumes de la Pénitence*, Londres, 1639, in-4°.; IV. *Apologie des laïcs qui écrivent sur la théologie*, Londres, 1641; V. *Theatrum redivivum*, ou le *Théâtre vengé*, en réponse à l'*Histrio-mastrix* de M. Prynne, Londres, 1662, in-8°.; VI. *Theatrum triumphans*, ou *Essai sur les ouvrages de théâtre*, Londres, 1670, in-8°.; VII. la traduction des trois premières parties des *Lettres de Balzac*, Londres, 1638 et 1654, in-4°., avec des additions. X—s.

BAKER (THOMAS), mathématicien anglais, né, vers l'année 1625, à Ilton, dans le comté de Somerset, étudia à l'université d'Oxford, prit les ordres, et fut nommé vicaire de Bishop's Nymmet, dans le comté de Devon. Il publia, en 1684, un Traité intitulé *la Clef géométrique*, ou *la Porte des équations ouverte*, etc., Londres, in-4°., en latin et en anglais; ouvrage qui a plus de mérite que son titre ne l'annonce. Quelque temps avant sa mort, arrivée en 1690, la société royale de Londres lui décerna une médaille, avec une inscription en son honneur, pour la solution de plusieurs questions mathématiques qu'elle avait proposées. X—s.

BAKER (THOMAS), antiquaire anglais, né le 14 sept. 1656, à Crook, dans le comté de Durham, étudia à l'université de Cambridge, et entra ensuite dans les ordres. Reçu membre du collége de St.-Jean à Cambridge, en 1679, il perdit cette place en 1717, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité au roi George Ier. Le poète Prior, son ami, qui le remplaça, eut la générosité de lui abandonner le traitement attaché à la place; mais Baker n'en conserva pas moins un vif ressentiment de son expulsion, et il avait

coutume d'écrire sur tous ses livres : *Socius ejectus*, ou *Ejectus rector*. Il continua cependant de résider dans le collége, où il était généralement estimé, et où il mourut, le 5 juillet 1740, âgé de 84 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessité d'une révélation*, publié en 1699, sous le voile de l'anonyme, en un vol. in-8°., réimprimé sept fois depuis, notamment en 1709 ou 1710, 1714 et 1738; traduit en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12. Cet ouvrage, qui embrasse l'universalité des connaissances humaines, était au-dessus des forces de Baker, comme on le voit par son peu d'estime pour Bacon, son ignorance et son injustice à l'égard de Copernic, son silence sur Locke, et l'âpreté de ses attaques contre Leclerc, écrivain français, qui, au jugement des Anglais eux-mêmes, lui était bien supérieur en érudition, et qui lui fit une réponse courte, mais énergique, dans la 4e. édition de son *Ars critica*. Le savant Boswell, dans sa *Méthode des études*, range l'ouvrage de Baker parmi les classiques anglais, pour la pureté du style, quoiqu'il s'élève rarement jusqu'à l'élégance. Profondément versé dans la connaissance des antiquités anglaises, il avait conçu le plan d'une *Histoire de l'université de Cambridge*, et ses collections pour cet objet, qui consistent en 39 vol. in-folio et 3 vol. in-4°., presque tous écrits de sa main, ont été conservées dans la bibliothèque de cette université, et dans le musée britannique. On trouve dans la bibilothèque bodléienne deux volumes manuscrits de ses *Lettres à Th. Hearne*. Plusieurs écrivains estimés durent beaucoup à ses conseils, particulièrement l'évêque Burnet, dans son *Histoire de la réformation*. On cite, comme une circonstance remarquable, la liaison qui subsista constamment entre ces deux hommes, malgré la différence de leurs principes. Dans la société, Baker était un homme d'un bon esprit, plein de politesse et de modération. On ignore ce qui avait pu le porter à attaquer si violemment Leclerc; mais il dit, dans la préface de son ouvrage : « J'ai traité » avec décence et respect tous les écri» vains dont j'ai parlé, excepté M. Le» clerc, qui n'a pas mérité un pareil » traitement. » S—D.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, né à Londres vers le commencement du 18e. siècle, publia d'abord plusieurs ouvrages de poésie; mais il se dévoua ensuite tout entier à l'étude de la nature. Il fut reçu, en 1740, membre de la société royale et de celle des antiquaires. Ses découvertes microscopiques, sur les crystallisations et la configuration des molécules salines, lui valurent, en 1744, la médaille d'or, fondée par sir Godefroy Copley. Il a fait, sur les polypes d'eau douce et sur d'autres petits insectes, des expériences très-curieuses; et il a consigné les résultats les plus importants de ses observations dans deux ouvrages estimés, intitulés : l'un, *le Microscope à la portée de tout le monde*, traduit en français par le P. Pezenas, 1754, in-8°.; l'autre, *Usage du Microscope*. Ses poésies sont : une *Invocation à la santé*; l'*Univers*, poëme, imprimé plusieurs fois; et des *Poésies originales*, *sérieuses et badines*, publiées en deux parties, en 1725 et 1726, et où l'on trouve quelques contes spirituels, mais très-licencieux. Henri Baker s'était occupé avec succès, dans sa jeunesse, de l'instruction des sourds-muets. Il mourut

à Londres, en 1774, âgé de plus de soixante-dix ans. Il laissa, par son testament, 100 livres sterl. à la Société royale, pour fonder des leçons d'anatomie et de chimie.—Son fils, David-Erskine BAKER, réunissait beaucoup d'esprit et de savoir à un caractère inconsidéré. Il était marchand de profession; mais, beaucoup plus occupé de littérature que de son commerce, on peut croire qu'il ne fit pas fortune. On a de lui des poésies imprimées dans divers recueils, et un ouvrage intitulé le *Vade mecum du théâtre* (*The companion to the playhouse*), 2 vol. in-12, 1764, et qu'un autre auteur a perfectionné et étendu depuis, et fait réimprimer sous le titre de *Biographia dramatica*. X—s.

BAKEWELL (ROBERT), célèbre fermier anglais, né en 1726, à Dishley, dans le Leicestershire, s'occupa de l'amélioration des bestiaux, et voyagea pour cet objet en Angleterre, en Irlande et en Hollande. Ses essais furent si heureux, que le troupeau de Dishley se faisait remarquer entre tous ceux de l'Angleterre. Bakewell retira d'un seul de ses béliers, pendant le temps de la monte, le produit surprenant de 1200 guinées. La race de son troupeau se reconnaît à la délicatesse des os et de la chair, à la légèreté des intestins et à une disposition à l'assoupissement. Bakewell mourut en 1795 (Voy. *Domestical Encyclop.*, Londres, 1802, tome I, pag. 160, pour la méthode d'engrais suivie par Bakewell.) B—R j^e.

BAKHTICHUA, fut, comme son père, directeur de l'hôpital de Djundy-Chapour, et attaché aux khalyfes arabes. Le premier prince qu'il servit fut Hady. Ce khalyfe, attaqué d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes, fit venir près de lui Bakhtichua, et prit une telle confiance dans ses talents, qu'il crut dès-lors pouvoir se passer de ses autres médecins, et ordonna leur mort; mais Bakhtichua, en bon confrère, prévint l'exécution de cet ordre, en empoisonnant le khalyfe. La mère de Haroun, successeur de Hady, ayant pris en haine Bakhtichua, il fut forcé de retourner à Djundy-Chapour. La médecine fut toujours, chez les Arabes, la route la plus sûre pour parvenir près des princes, et la disgrâce d'un homme habile dans cet art ne put jamais être de longue durée. Haroun ayant été attaqué d'une forte maladie, Bakhtichua revint à la cour, et resta près de ce prince, dont il sut gagner les bonnes grâces. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il est auteur de quelques *Traités de Médecine*. — GABRIEL, son fils, n'acquit pas moins de célébrité que lui (*Voy.* GABRIEL). — Un autre BAKHTICHUA, fils de ce Gabriel, remplaça son père, en 213 de l'hégire (828 de J.-C.), dans la charge de médecin de Mamoùn, eut beaucoup de réputation et d'ennemis, dont les intrigues furent plus d'une fois couronnées de succès, principalement sous le khalyfat de Watek. Ce prince, ou trompé sur le compte de Bakhtichua, ou peut-être dans le désir de s'approprier ses immenses richesses, les fit confisquer, et exila Bakhtichua dans le Derbend. Frappé d'une maladie mortelle, il le rappela, mais trop tard : ce prince mourut avant son arrivée. Sous le khalyfat de Motewekkel, Bakhtichua fut réintégré dans ses biens et ses charges pour n'en jouir que peu de temps; car sa maison était devenue le but de tous les traits de l'envie et de la calomnie, et ses grands biens, fruit de ses longs services, étaient un appât bien flateur pour des princes aussi capricieux qu'avares

et tyranniques : aussi la vie de Bakhtichua ne présente-t-elle qu'une suite non interrompue de faveurs et de disgrâces. Il mourut en séfer 256 de l'hégire (janvier 870). J—N.

BAKHUYSEN (Ludolphe), peintre, né à Embden, en 1631, montra dans sa jeunesse des dispositions singulières pour l'écriture. Après avoir travaillé jusqu'à dix-huit ans chez son père, secrétaire des États, il fut placé dans une maison de commerce à Amsterdam. Ce fut là qu'il commença, sans le secours d'aucun maître, à dessiner à la plume les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Encouragé par le succès de ses premiers essais, il entra dans la carrière de la peinture, et prit des leçons de Van Everdingen; à force de travail, et en fréquentant les ateliers des meilleurs peintres, il parvint à une grande habileté; mais ce qui contribua le plus à ses progrès, ce fut le zèle qu'il mit à étudier la nature. Pour mieux se pénétrer de ses effets extraordinaires, il ne craignait pas de s'exposer aux plus grands dangers. Monté sur une frêle barque, il allait, à l'approche des temps orageux, observer de sang-froid le mouvement des vagues, leur choc impétueux contre les rochers, l'agitation et la tourmente des vaisseaux, et les sillonnements des éclairs et de la foudre : souvent les matelots effrayés le ramenaient à terre, malgré ses instances; alors courant chez lui, sans se distraire, sans parler à personne, il se hâtait de peindre les esquisses qu'il venait de tracer, et en rendait tous les détails avec une admirable exactitude. Un zèle si courageux a valu à Bakhuysen le premier rang parmi les peintres de marine. Ses ouvrages furent très-recherchés, et plusieurs souverains honorèrent son atelier de leur visite; le czar Pierre voulut même suivre ses leçons. Les bourgmestres d'Amsterdam lui commandèrent une grande *Marine*, qu'ils payèrent 1300 florins, et l'envoyèrent à Louis XIV, en 1665. Le Musée Napoléon possède ce beau tableau, ainsi que sept autres *Marines* du même auteur, parmi lesquelles on distingue une *Vue d'Amsterdam*, et celle d'une *Mer houleuse, à l'entrée d'un port*. Toutes les productions de ce maître sont d'une extrême vérité. « Sa couleur, dit Descamps, est excel-» lente, et sa touche très-propre à » imiter les eaux et leur agitation; » ses ciels sont légers et variés à l'in-» fini; en un mot, c'est un peintre dont » les ouvrages seront estimés en tout » temps, comme ils le furent pendant » sa vie. » Bakhuysen cultivait aussi la poésie, et il trouvait encore le temps d'enseigner l'écriture; il inventa même des méthodes pour fixer les principes de cet art. Ses rares talents et ses mœurs douces lui concilièrent l'amitié des gens de lettres, des artistes et des hommes de son temps les plus recommandables. Sa gaîté et sa force d'ame ne l'abandonnèrent point dans les longues souffrances qui terminèrent ses jours, en 1709, à l'âge de soixante-dix-huit ans. V—T.

BAKHTIAR. *V.* Azz-Eddaulah.

BAKKER (Pietter Huysinga), poète hollandais, né en 1715, à Amsterdam, et mort dans la même ville, le 22 oct. 1801, fut l'ami de l'historien Wagenaer qui avait épousé sa sœur. Il survécut à cet homme célèbre, et publia une notice sur sa vie. Les poésies de Bakker, sur divers sujets, forment 3 vol. in-8°., où l'on remarque un poëme estimé, sur l'inondation de 1740. Ses *Satires contre les Anglais* ont été imprimées séparément en un vol. in-4°. On y trouve de la chaleur et de la véhémence, quoique l'auteur fût âgé de 82 ans, quand il les com-

posa. Il était membre de l'académie de Leyde, et il a fait insérer dans le 51e. volume des *Mémoires* de cette société, une *Dissertation* très-savante sur la versification ancienne et moderne des Hollandais. V. W.

BALAAM, fameux devin d'Aram, dans la Mésopotamie. Lorsque les Israélites, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, furent arrivés sur les bords du Jourdain, Balac, roi de Moab, effrayé de leur approche, envoya chercher Balaam pour maudire ce peuple, et lui indiquer les moyens de l'éloigner de ses états. Balaam ayant consulté le Seigneur, en reçut la défense de se rendre à l'invitation de Balac, et surtout de maudire les enfants d'Israël. De nouveaux députés, plus qualifiés que les premiers, et chargés de promesses plus magnifiques, allèrent le presser encore de satisfaire leur roi. Balaam, excité par l'appât des riches présents qui devaient être le prix de sa complaisance, consulta de nouveau le Seigneur pour tâcher d'en avoir une réponse plus favorable. Il lui fut en effet permis de suivre les envoyés de Moab, mais sous la condition de ne faire que ce qui lui serait ordonné de la part du Seigneur. Il partit aussitôt, bien résolu, dans le fond de son cœur, d'entrer dans les vues de Balac. « L'ange du Seigneur, dit l'Écriture, invisible pour lui, mais très-visible pour l'ânesse sur laquelle il était monté, se présente sur le chemin, un glaive nu à la main; l'ânesse effrayée se jette à travers champs; ramenée dans un sentier étroit, où elle retrouve le même obstacle, elle s'agite sous les coups de Balaam, lui froisse la cuisse contre un mur, et s'abat sous lui. Il s'établit alors une lutte très-vive entre l'animal et son maître : Dieu donne la parole au premier, qui se plaint fortement au dernier des mauvais traitements dont il l'accable. Au milieu de ce combat, l'ange se rend visible à Balaam, qui se prosterne à ses pieds, en reçoit des reproches sur le motif secret et intéressé de son voyage, et obtient enfin la permission de le continuer, après que l'ange lui a renouvelé, pour la troisième fois, l'ordre de n'exécuter que ce que le Seigneur lui commandera. Balac alla au-devant de lui jusque sur les confins de son royaume; il le conduisit sur la montagne de Phasga, consacrée à Baal, d'où l'on découvrait une partie du camp d'Israël. Balaam, espérant toujours tirer du Seigneur une réponse conforme à son avidité, dresse des autels, offre des holocaustes, se retire à l'écart pour le consulter encore, et n'en reçoit jamais que le même oracle. Ce fut alors qu'il commença à prononcer, en présence de Balac et des grands de sa cour, cette magnifique prophétie, sur la destinée glorieuse du peuple de Dieu. Balac, étonné de l'entendre donner des bénédictions à ceux qu'il voulait faire maudire, le conduit sur un autre endroit de la montagne, dans l'espoir d'en tirer enfin une réponse plus favorable. Balaam a beau renouveler et multiplier ses sacrifices, le Seigneur le presse encore plus fortement de combler les Israélites de bénédictions, et de lancer ses malédictions sur leurs ennemis. Ses holocaustes, répétés sur la montagne de Phogor, où Balac le conduisit encore, ne lui réussirent pas mieux; il ne s'y borna pas à prédire les victoires des Israélites sur les nations qui voudraient s'opposer à leur établissement dans la terre de Canaan; mais il vit dans le lointain le Messie, sous l'emblême de l'*étoile* sortie de Jacob, pour annoncer le divin libérateur, le *rejeton* qui s'élevera du milieu

d'Israël pour frapper tous les peuples de la gentilité, le *dominateur* enfin qui devra soumettre toutes les nations à son empire spirituel. Balac furieux renvoya Balaam sans récompense, et ce fut alors que celui-ci lui donna le conseil d'envoyer des filles moabites et madianites dans le camp des Israélites pour les corrompre et les porter à l'idolâtrie, afin d'irriter le Seigneur contre eux : ce perfide conseil n'eut que trop de succès. Quelque temps après, Balaam fut tué par les Hébreux victorieux des Madianites. » Cette histoire est de l'an du monde 2515, et av. J.-C., 1489. La prophétie qu'elle contient offre une multitude d'événements qui, vu l'extrême concision du récit, le style figuré dans lequel ils sont annoncés, les variantes du texte original, et la différence des versions, se trouvent enveloppés de certains nuages qui en rendent l'explication difficile, sans en affecter la substance.

T—D.

BALAGNY. *Voy.* MONTLUC.

BALAMIO, ou BALAMY (FERDINAND), médecin du pape Léon X, joignait à la pratique de la médecine des connaissances dans les langues grecque et latine, et cultivait aussi la poésie. Dans la science, il n'a d'autre intérêt de nos jours que comme traducteur de Galien ; il fit une version latine de plusieurs opuscules du médecin de Pergame, savoir : *De cibis boni et mali succi*, Lugd., 1555, 1561 : *Galeni liber de ossibus*, *ad tyrones*, Valentiæ, 1555, in-8°. ; Francofurti ad Mœnum, 1630, in-fol., avec des remarques de G. Hoffmann: *De optimâ corporis nostri constitutione; De bonâ valetudine ; De hirudinibus, cucurbitulâ, cutis incisione et scarificatione*, Rostochii, 1636, in-8°. Ils ont été réunis dans l'édition de Galien, publiée à Venise, chez les Juntes, en 1586, in-fol.

C. et A.

BALAS. *Voy.* ALEXANDRE BALAS.

BALASSA (VALENTIN), comte Hongrois, qui se distingua dans la carrière des armes et dans celle des lettres. Il faisait des vers en latin et en hongrois avec autant de facilité que d'élégance ; et le recueil de ses poésies a été imprimé plusieurs fois à Leutschau et à Debrezin ; Horang lui a consacré un article dans son recueil biographique, intitulé *Memoria Hungarorum*, etc.

C—AU.

BALBES, nom générique de la première famille ou tribu de la république de Quiers, fondée, ont dit quelques antiquaires, vers la fin du 6e. siècle, par le romain Balbus, et rétablie par les Balbes, qui se prétendirent ses descendants, lorsque le pouvoir des empereurs d'Occident déclina dans cette Italie, où Charlemagne avait tout subjugué. Cette république, quoi qu'il faille croire de son origine, devint insensiblement assez florissante pour compter sous sa domination plus de quarante villes ou châteaux, et pour voir son alliance recherchée par les républiques de Gênes et de Venise, la maison de Savoie et autres puissances principales d'Italie. L'ambition des souverains du Montferrat lui suscita des guerres fréquentes. Les Balbes la défendirent long-temps par leurs armes victorieuses, et par une chaîne de forteresses signalées dans le pays sous le nom de *Tours des Balbes*. Attaqués vers le milieu du 12e. siècle par Frédéric Barberousse, qui venait venger le marquis de Montferrat son parent, ils ne purent soutenir à eux seuls une lutte trop inégale ; les tours furent démolies, le territoire de la république ravagé, la capitale livrée aux flammes ; mais il restait au peuple son courage et celui de ses

chefs. La querelle des Guelphes et des Gibelins, dont les premières étincelles s'étaient montrées en 1140, mit toute l'Italie en feu, lorsque Frédéric eut créé le schisme de 1159, en se déclarant le protecteur de l'antipape Victor IV, et lorsque, dépouillant de tous leurs priviléges les villes qu'il ne détruisait pas, il eut tout à la fois alarmé la conscience des peuples, et ulcéré leur patriotisme. Impatients de venger leur patrie, et habiles à en saisir les occasions, les Balbes entraînèrent sous leurs drapeaux tout ce que la population dispersée de leur république avait de citoyens en état de porter les armes; se joignirent partout et à la faction des Guelphes, et aux insurrections des Milanais, et aux confédérés de la ligue de Vérone; se signalèrent enfin dans cette journée mémorable de Lignano (29 mai 1176), où la bravoure de Frédéric fut aussi malheureuse que sa cause était injuste. L'empereur vaincu, son armée entière détruite, et le schisme éteint, les Balbes furent reçus en libérateurs dans l'enceinte de Quiers, qu'on vit bientôt renaître de ses ruines. Alors, une espèce de fédéralisme lia cette république, celle de Testone, et plusieurs autres. Elles se garantirent entre elles leur indépendance, eurent l'empereur d'Occident pour protecteur, et arrêtèrent que, dans les crises périlleuses, des podestats, revêtus d'une dictature absolue, seraient mis à la tête de chaque état; mais que le podestat d'une république serait toujours pris parmi les citoyens d'une autre, dans la crainte que, choisi dans sa propre patrie, il n'eût trop de moyens de l'asservir. Ainsi les Balbes, souvent podestats dans la république de Testone, ne le furent jamais dans celle de Quiers, et cette dernière cependant, en mémoire de leurs services, leur conserva le privilége héréditaire de choisir eux-mêmes dans leur maison le président perpétuel du conseil : eux, de leur côté, s'engagèrent à faire observer la paix parmi les états confédérés, à défendre la sûreté de l'un contre les aggressions de l'autre, et à les défendre tous contre les souverains de Montferrat. Fidèles à ce traité, qui fut signé le neuvième des calendes d'Auguste 1179, les Balbes punirent sévèrement ceux de Testone pour l'avoir violé, en attaquant un de leurs co-états : mais délivrés d'ennemis au dehors, les citoyens de Quiers devinrent turbulents dans leurs murs. Ils conçurent de l'ombrage des services même que leur avaient rendus leurs libérateurs. Les six grandes maisons, dites d'*Albergue*, placées immédiatement après les Balbes, envièrent à ceux-ci la prééminence. Menacés ainsi de toutes parts, mais puissants par le nombre comme par la vaillance, les Balbes conclurent entre eux, le 5 avril 1220, une ligue offensive et défensive, s'engagèrent à reconstruire leurs tours et châteaux forts, à les posséder par indivis, comme appartenant à la défense de tous, à faire en un mot une guerre commune pour des droits communs. Restés vainqueurs, après cinquante ans de combats presque sans interruption, ils accordèrent à leurs ennemis une longue trève, dont l'acte fut signé le dernier jour de mai 1271 par cent huit Balbes, divisés en trente branches, toutes issues de la même tige. Les jalousies, les hostilités recommencèrent en 1341 avec plus d'animosité que jamais. La république, près de succomber sous les factions qui déchiraient son sein, résolut de se donner à un souverain qui eût assez de pouvoir pour contenir les grands, et pas assez pour asservir les peuples. Les Balbes, qui eussent pu

avoir des prétentions pour eux-mêmes, crurent mieux servir leur pays en faisant appeler la maison de Savoie, à laquelle ils appartenaient par plusieurs alliances, et ils signèrent les premiers l'acte par lequel, en 1347, la république, les nobles et le peuple de Quiers choisirent volontairement pour leurs souverains Amé ou Amédée de Savoie, dit *le Comte vert*, et Jacques de Savoie, prince d'Achaïe et de Morée, son cousin. Il fut stipulé que l'état de Quiers continuerait à se gouverner suivant ses us et coutumes; qu'il conserverait le droit de battre monnaie, et de donner l'investiture de ses fiefs; que quatre *sages de guerre*, élus dans les maisons d'Albergue, seraient associés au représentant du prince dans l'exercice de l'autorité, mais que *le premier sage* serait toujours un Balbe, élu par les seuls suffrages de sa famille; qu'enfin, aucun acte n'aurait force de loi, sans avoir été scellé de cinq sceaux différents, le premier des princes de Savoie, le second du peuple, le troisième de la maison Balbe seule, le quatrième des six maisons d'Albergue réunies, et le cinquième de la ville. La paix ne fut pas encore solidement établie. Après quelques disputes, dont les évêques de Turin furent médiateurs en 1376 et 77, toutes les factions, qui enviaient les Balbes, conspirèrent encore pour abaisser leur pouvoir, et leur contestèrent le droit de sceller les lois de leur sceau particulier. Le prince d'Achaïe vint lui-même à Quiers, accompagné de son chancelier, pour juger ce grand procès. « Après avoir » entendu, d'une part, les recteurs du » peuple, les sages du gouvernement » et les syndics des communes; de » l'autre, les nobles seigneurs Balbes, » il prononça, le 1er. mars 1394, ce jugement emphatique : « Attendu » que lesdits seigneurs Balbes ont » joui de ce droit de sceau depuis tant » de siècles, que l'époque à laquelle il » a commencé est sortie de la mémoire » des hommes, nous devons les y » maintenir, et les y maintenons à per» pétuité, sous la charge qu'ils recon» naîtront tenir ce privilége de la cité » et des communes de Quiers. » Quelque favorable que parût être pour les Balbes cet arrêt, ils y virent le premier signe de leur décadence, parce qu'on les forçait à tenir désormais du peuple ce qu'ils avaient prétendu jusque-là ne tenir que d'eux-mêmes. Leur abaissement fut consommé soixante ans après, et il le fut par cela même qui semblait devoir les relever. Valentine et Aymonette Visconti, l'une fille, et l'autre nièce de Galéas, duc de Milan, ayant été mariées, la première à Louis d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France; la seconde, à Louis de Berton, chef de la seconde branche des Balbes, qui, d'un autre côté, s'était étroitement lié avec la république de Venise et son doge, Michel Zeno, non seulement les rivaux ordinaires des Balbes sentirent toutes leurs vieilles jalousies se réveiller; mais les princes de Savoie eux-mêmes soupçonnèrent, dans les appuis que s'était ménagés Louis de Berton, des projets d'ambition dont leur maison avait à se préserver. Les Balbes, cependant, parvinrent encore à faire reconnaître et confirmer encore une fois leurs droits par une délibération de tous les ordres de la république, assemblés le 31 janvier 1422; mais, saisissant le prétexte d'une nouvelle contestation, élevée entre eux et les autres seigneurs d'Albergue, en 1455, Louis II, duc de Savoie, qui venait de marier sa fille au dauphin de France, dépouilla les fondateurs de Quiers des derniers restes de leur antique puissance, en les

assimilant avec tous les nobles des maisons d'Albergue, et en ordonnant que l'âge seul réglât entre eux la présidence du conseil. Les Balbes réclamèrent, et leurs descendants réclamaient encore un siècle après, mais toujours en vain. Gilles de Berton, petit-fils de Louis, neveu du duc de Milan, aima mieux renoncer à sa patrie, qu'y vivre déchu des honneurs de sa famille; et, dès l'année 1456, il alla s'établir dans l'état d'Avignon. Les Avignonais le députèrent à la cour de France en 1479. Il était dans la politique de Louis XI d'élever les villes, et d'abaisser les grands: Berton obtint de lui les plus beaux priviléges pour la ville où il s'était réfugié, et pas le moindre appui pour la restauration de sa famille. Il ne fut pas plus heureux, sous ce rapport, auprès de Louis XII, dont il était cousin au troisième degré, mais à qui Machiavel a reproché, parmi plusieurs fautes politiques, celle *d'avoir ruiné les faibles en Italie.*—Gilles de Berton eut, pour se consoler, la reconnaissance de ses nouveaux concitoyens, qui était un bien réel, la douceur, qui n'était pas tout-à-fait illusoire, de protester, d'époque en époque, contre l'injustice de ceux qu'il avait abjurés; des faveurs de cour, qui, sur un plus grand théâtre, remplacent quelquefois l'indépendance sur un plus petit, et enfin, l'éclat qui reste attaché à de nobles revers. Celui des exploits ne devait pas tarder à reparaître pour ses descendants. Ses regrets eussent été adoucis par la gloire que valut à son second fils le fameux siége de Rhodes, en 1522. Il n'en eut conservé aucun, s'il eût pu lire dans l'avenir qu'un de ses arrières petits-fils serait surnommé *le brave* par un grand souverain, *le brave des braves* par un beaucoup plus grand; qu'il se montrerait le héros de la vertu en même temps que celui de l'honneur; et qu'après avoir créé une gloire nouvelle et un nouveau nom pour sa famille, il serait consacré par les hommages de la postérité la plus reculée, comme le compagnon d'armes et l'ami de cœur d'un roi, le plus brillant modèle de son armée, et le meilleur ami de ses peuples. *Voy.* CRILLON et *voy.* HENRY IV. L—T—L.

BALBI (JEAN), génois, qui, étant entré dans l'ordre des dominicains, est souvent désigné par le nom de S. Jean de Gênes (*Janua Januensis*), florissait en 1286, et vécut jusqu'en 1298. Il n'est guère connu que par un livre de grammaire ou une espèce de lexique, qui fait époque dans l'histoire de la typographie; on désigne communément ce livre par le seul mot *Catholicon*, c'est-à-dire, comme on sait, *universel.* Le titre entier est: *Summa grammaticalis valdè notabilis, quæ Catholicon nominatur*, Moguntiæ per Joannem Faustum, 1460, in-folio; Augsbourg, 1469, in-folio; apud Petrum Schœffer, 1472, in-fol.; Nurembergæ per Koburger, 1483 et 1486, in-folio, et réimprimé ensuite plusieurs fois à Venise, à Lyon, à Paris, à Vienne et à Rouen. G—É.

BALBI, ou BALBO (JÉRÔME), littérateur vénitien, qui eut de son temps beaucoup de célébrité, florissait vers la fin du 15e. siècle et au commencement du 16e. Dans sa jeunesse, il fut, à Rome, élève du célèbre Pomponio Leto. Il vint à Paris en 1485, et obtint, trois ou quatre ans après, une chaire de belles-lettres dans l'université. Il avait si bonne opinion de son savoir, qu'il entreprit de donner aussi des leçons de droit civil et canonique, de sphère, de philosophie morale. Il eut des querelles fort vives avec un professeur français, Guillaume Tardif, et publia contre lui,

en 1494, un Dialogue, intitulé: *Rhetor gloriosus*, auquel Tardif répondit par l'*Anti-Balbica, vel recriminatio Tardiviana.* Il en eut aussi avec un professeur italien, Publio Fausto Andrelini (*Voy.* ANDRELINI), et fut si maltraité par ce redoutable adversaire, qu'il fut obligé de quitter Paris et de se retirer en Angleterre, d'où il passa ensuite à Vienne, avec le titre de professeur de droit impérial (*Juris Cœsarei*), qu'il obtint de l'empereur Maximilien Ier.; puis à Prague, et définitivement en Hongrie. Là, il changea de conduite, prit l'habit ecclésiastique, se fixa quelque temps auprès de l'évêque de Cinq-Églises; et, sur la bonne réputation qu'il se fit, fut choisi par le roi Ladislas pour donner à ses enfants, Louis et Anne, les premiers éléments de l'instruction. Ce roi en fut si satisfait, qu'il le mit, en 1514, à la tête de la collégiale de Presbourg: il lui confia même ensuite plusieurs ambassades honorables. Le roi Louis eut en lui la même confiance, et le députa, en 1522, à la diète de Worms, pour demander des secours contre Soliman. Balbi prononça, dans cette diète, un discours, sans doute très-persuasif, car il obtint le secours demandé. L'archiduc d'Autriche Ferdinand, le nomma, la même année, évêque de Gurck, en Carinthie; il fut envoyé, par ce même archiduc, à Rome, auprès des deux papes Adrien VI et Clément VII. Quoique très-vieux, il accompagna, en qualité de conseiller privé, le jeune empereur Charles-Quint, à Bologne, assista à son couronnement, et écrivit, à ce sujet, son Traité *De coronatione*, Lyon, 1530, in-8°.; Strasbourg, 1621, in-4°. Il mourut en 1535. Ses principaux ouvrages sont: I. *Opusculum epigrammaton*, Augsb., 1494, in-4°. Parmi ces poésies, il s'en trouve un grand nombre de licencieuses, et qui s'accordent mal avec la dernière partie de la vie de l'auteur; mais il les écrivit probablement dans sa jeunesse. Les plus décentes ont été insérées dans les *Deliciœ poëtarum Ital.*, de Gruter, part. I, et dans plusieurs autres recueils. II. *Rhetoris gloriosi liber, per modum dialogi exaratus*, Paris, 1494, in-4°. C'est cette attaque contre Guillaume Tardif, dont nous avons parlé; la réponse de Tardif parut l'année suivante. III. *Ad Clementem VII, Pont. Maximum, de Civili et Bellicâ fortitudine liber, ex mysteriis poëtæ Virgilii nunc primum depromptus*, Rome, 1526, in-4°.; Bologne, 1530, in-4°. Ce volume contient une seconde partie, sur l'origine, les mœurs, l'empire, etc., des Turks; c'est ce second traité qui est connu sous le simple titre de *De rebus Turcicis libri quatuor. Ad Carolum V, imperatorem, de coronatione liber*, Bologne, 1530, in-4°. Ce livre fut réimprimé à Lyon, la même année; à Strasbourg, 1603, in-4°; il a depuis été inséré dans plusieurs recueils de traités politiques sur les droits de l'Empire, etc., entre autres dans le *Tract. de Jure regni et imperii Romani* de Léopold Bebembourg, Strasbourg, 1624, in-4°., et Heidelberg, 1664, in-4°.; et dans le tome I de la *Politica imperialis*, de Melchior Goldast, pag. 102.

G—É.

BALBI (GASPARD), voyageur vénitien, était joaillier de profession. Ayant fait, sans doute pour les affaires de son commerce, un voyage dans les Indes orientales, où il resta neuf ans (de 1579 à 1588), il donna, à son retour dans sa patrie, une description exacte des pays qu'il avait parcourus, et la publia sous ce titre: *Viaggio delle Indie orientali di Gasparo Balbi*, etc., Venise, 1590,

in-8°.; réimprimé, ibid, 1600, in-8°. Cette relation a été aussi insérée par les frères De Bry, dans la septième partie de leur *Recueil de Voyages aux Indes orientales*, imprimée à Francfort, par Wolfang Richter, 1606, et dont le titre porte que cette partie contient, après une première narration, qui est celle de Spilberg, *Alteram novem annorum à Casparo Balby, gemmario Veneto, anno 1579, ex Alepo Babyloniam versùs, et indè porro ad regnum Pegu usque continuatam.* G—É.

BALBI (DOMINIQUE), auteur vénitien, florissait vers la fin du 17e. siècle. On a de lui divers opuscules : I. *lo Sfortunato paziente*, *operetta morale*, en prose, avec des ariettes en musique, représenté à Venise sur la place St.-Marc, et imprimé ibid, 1667, in-12; II. *il Castigamatti*, *ovvero quaderni morali*, *in lingua Veneziana*, Venise, 1668, 1683 et 1695, in-12; ce sont dix *capitoli* en octaves, sur des sujets de morale chrétienne; III. *el Pantalon burlao*, *commedia*, *con alcune composizioni accademiche in prosa e in rima ad essa concernenti*, etc., 1673, in-12; IV. *il Ligamatti*, *cioè raccolte morali in lingua Veneziana*, *estese in quaderni*, Venise, 1675, in-12; V. *il primo Zanne*, *Disgraziato mezzano de' Matrimoni*, *commedia in prosa*, Venise, 1677, in-12; VI. *il secondo Zanne*, *detto Bagattino*, *favorito da amore*, Venise, 1678, 1696, in-12; VII. *il Cacciatore invidiato nel valore e insidiato nella vita e nell'onore*, *tragi-commedia in prosa*, Venise, 1680, in-12. G—É.

BALBIN (DÉCIUS CÉLIUS), sénateur d'une naissance illustre, fut deux fois consul, et eut l'administration de plusieurs provinces de l'empire. Le sénat le fit empereur, conjointement avec Maxime, pour les opposer au tyran Maximin. Balbin ne fut jamais grand homme de guerre. Pendant l'absence de Maxime, une sédition eut lieu dans Rome, entre les prétoriens et le peuple, et fut marquée par les plus terribles excès; l'empereur ne put parvenir à l'apaiser : il fut même insulté. Le tumulte ne cessa que quand il fit voir au peuple Gordien enfant, revêtu de la pourpre, suspendu au col d'un homme d'une taille très-haute. Maximin, à qui Maxime faisait la guerre, fut vaincu, et périt par les mains des siens. Balbin, dont il avait été la terreur, fit éclater sa joie par une hécatombe. Il gouvernait, ainsi que Maxime, avec une grande sagesse, à la satisfaction du sénat et du peuple. Mais les troupes qui avaient fait Maximin empereur le regrettaient. Maxime marcha contre les Parthes, et Balbin contre les Germains. Il y avait entre eux une mésintelligence secrette qui perçait assez. Les soldats y virent un moyen de pouvoir se défaire de tous deux. En ayant trouvé l'occasion, ils se jetèrent sur les deux princes, les dépouillèrent de leurs habits impériaux, les accablèrent d'outrages et de coups, et voulurent les traîner à leur camp; mais informés que les Germains venaient à leurs secours, ils les tuèrent et les laissèrent au milieu du chemin. Ainsi périt, en 238, Balbin, après un an de règne : il était distingué par ses mœurs douces, son éloquence et son talent pour la poésie. Q—R—Y.

BALBINUS (ALOYSIUS BOLESLAUS), laborieux jésuite, né à Kœnigsgratz, en 1611, mort en 1689 à Prague, où il était professeur de rhétorique et préfet des écoles et des congrégations de la Vierge, s'était occupé toute sa vie à faire des recherches sur l'histoire de Bohême. Le premier

fruit de ses veilles fut *Epitome historica rerum Bohemicarum*, etc., Prague, 1677, in-folio. Cet ouvrage fut suivi des *Miscellanea historica regni Bohemorum*, etc., Prague, 1679-87, dix vol. in-fol. L'auteur croyait pousser son travail jusqu'à vingt volumes au moins : mais la mort l'arrêta au dixième : il y traite de l'histoire naturelle, des peuples, de la topographie, des saints, des généalogies, etc., de la Bohême. Les uns lui trouvent trop de partialité, les autres disent qu'il est exact ; mais tous conviennent que c'est un ouvrage essentiel pour l'histoire de ce pays. On a encore de Balbinus quelques poésies latines.

T—D.

BALBOA (Vasco Nuñez de), naquit en Espagne vers l'année 1475. Sa jeunesse fut orageuse. Après avoir dissipé sa fortune, il résolut d'aller la rétablir dans le Nouveau-Monde ; il accompagna Bastidas dans son premier voyage à la côte de Paria. De retour en Espagne, il contracta des dettes nouvelles, et ne put échapper à ses créanciers qu'en se faisant porter secrètement à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour les Indes occidentales. Enciso, qui le commandait, irrité de la conduite du jeune Castillan, menaça de le punir, en l'abandonnant sur une île déserte ; mais les talents et le courage de Balboa lui méritèrent sa grâce. Son premier exploit, en abordant dans le Darien, où il avait conduit Enciso et son équipage, naufragés dans le golfe d'Uraba, fut un triomphe complet sur cinq cents Indiens. Cette victoire le fit élever au grade de commandant par ses associés. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de charger Enciso d'accusations graves, et d'obtenir son emprisonnement, ainsi que la confiscation de ses biens. Cet abus d'autorité fut dans la suite, sinon la cause, du moins le prétexte de la ruine de Balboa. Ce fut alors qu'à la tête des Espagnols, il devint la terreur de cette contrée, et qu'il la rançonna tellement, que le *quint* du roi se monta en peu de temps à cent mille écus. Dans une de ses courses, deux de ses soldats se disputèrent si vivement, pour le partage d'une petite quantité d'or, qu'ils furent sur le point d'en venir aux mains. « Pourquoi vous quereller pour si peu » de chose, leur dit un jeune Cacique » qui était présent ? Si l'amour de ce » métal vous fait troubler la tranquil- » lité de nos contrées, je vous condui- » rai sur les bords d'un autre océan, » dans un pays où il abonde, et où il » sert aux plus vils ustensiles. » On pense bien que sa proposition fut acceptée. Balboa, à la tête de cent quatre-vingt-dix hommes et de mille Indiens, partit le 1er. septembre 1513 pour la découverte de cette contrée riche et fortunée. Après une marche pénible de vingt-cinq jours, il parvint au sommet d'une haute montagne, d'où le grand océan, avec son horizon sans bornes, s'offrit à ses regards. A la vue de cet admirable spectacle, qu'aucun Européen n'avait jusqu'alors contemplé, Balboa transporté s'agenouilla, et remercia le ciel de lui avoir réservé une si magnifique découverte. Alors, s'avançant tout armé vers cet océan, et y entrant jusqu'à la ceinture, en présence des Castillans et des Indiens qui bordaient le rivage : « Je prends » possession, dit-il, de cette mer nou- » velle, au nom de la couronne de » Castille, et mon épée saura lui en » conserver le domaine. » Balboa recueillit ensuite des renseignements sur le vaste empire du Pérou, et reconnut que ses forces étaient insuffisantes pour l'attaquer. Il revint dans le Darien, après une absence de quatre mois,

chargé d'or et de perles. Quelle fut sa surprise, d'y trouver un nouveau gouverneur, Pedrarias, auquel Ferdinand lui ordonnait d'obéir! Cette ingratitude d'un roi, dont Balboa venait d'agrandir les domaines, aurait pu porter tout autre que lui à la révolte : il donna l'exemple de la soumission. L'année suivante, Ferdinand répara ses torts, en le créant adelantade de la mer du Sud, et en lui donnant un pouvoir égal à celui de Pedrarias; mais la haine de cet homme cruel poursuivait un rival dont les talents l'offusquaient; et, quoiqu'après un feint raccommodement, il lui eût donné sa fille en mariage, il finit par lui faire faire son procès, sous prétexte d'insubordination envers Enciso, son ancien commandant. On joignit même à cette accusation, celle de manque de fidélité envers le roi, et de révolte contre le gouverneur. Balboa fut condamné à mort; et, malgré les instantes prières de toute la colonie et de ses juges eux-mêmes, il eut la tête tranchée, à Santa-Maria, en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt le meilleur officier qu'eût alors le roi d'Espagne, celui qui aurait devancé Pizarre dans la découverte du Pérou, et sous lequel se forma ce fameux conquérant.
R—L.

BALBUENA (Bernard de), né à Valdepeñas, dans le diocèse de Tolède, fut évêque de Porto-Ricco, en Amérique, depuis 1620 jusqu'en 1627, année que l'on croit être celle de sa mort. On a de lui : I. *Grandeza Mexicana*, 1604, in-8°.; II. *Siglo de oro en las selvas de Eriphile*, Madrid, 1608, in-8°. Cet ouvrage est composé de dix églogues; III. *El Bernardo, o victoria de Roncesvalles*, poëme héroïque, Madrid, 1624, in-4°. Nicolas Antonio loue dans cet ouvrage l'invention, la majesté de la versification, la richesse des comparaisons, l'élégance et l'exactitude des descriptions, et se plaint de ce qu'il a peu de lecteurs.
A. B—T.

BALBUS (Lucius Cornélius), originaire d'Espagne et d'un sang illustre, naquit à Cadix. La faveur de Jules César, auquel il s'attacha, et d'importantes fonctions qu'il eut à remplir, le firent arriver à la considération et à la fortune. Pompée lui fit obtenir, ainsi qu'à Balbus son oncle, le droit de bourgeoisie romaine. Vers la fin de l'année 733 de Rome, étant proconsul, Balbus défit les Garamantes, peuple d'Afrique inconnu aux Romains, et fit la conquête entière de leur pays. Auguste lui accorda l'honneur du triomphe. La pompe que le vainqueur y étala ne fut pas un spectacle plus nouveau que le triomphateur même : c'était le premier étranger de naissance, qu'on voyait dans Rome, honoré du triomphe. Balbus entra dans les vues de magnificence de l'empereur pour la capitale; il construisit à ses frais un théâtre qui porta son nom. Suivant Strabon, il bâtit pour ses compatriotes, auprès de l'ancienne Cadix, une ville plus considérable, avec un arsenal pour la marine. Un historien dit qu'il laissa en mourant des richesses si considérables, qu'il crut pouvoir léguer au peuple romain vingt-cinq deniers par tête (un peu plus de huit sols de notre monnaie). —D'autres personnages du même nom ont joué un rôle peu important dans l'histoire romaine.
Q—R—Y.

BALCHEN (Jean), amiral anglais, né en 1669, entra de bonne heure dans la marine, et parvint successivement au commandement d'un vaisseau. Il se distingua dans la Méditerranée, sous George Byng. En 1734, il fut fait amiral, et en 1743, gouverneur de Greenwich.

Bientôt après, il vint avec une escadre au secours de sir Ch. Hardy, qui était bloqué dans le Tage, avec une flotte de transports. Ayant rempli sa mission, Balchen fit voile pour l'Angleterre; mais une violente tempête étant survenue, son vaisseau, *la Victoire*, et tout l'équipage périrent près de Jersey, le 3 oct, 1744. Un monument a été élevé dans l'abbaye de Westminster, pour conserver le souvenir de ce triste événement. B—R j^e^.

BALDASSARI (Joseph), professeur d'histoire naturelle à Sienne, dans le 18e. siècle, obtint le prix que l'académie des sciences physiques avait proposé, pour *déterminer les causes de l'incombustibilité de l'amiante*. Ce fut lui qui démontra le premier que la craie est une espèce de sel. Il a publié à Sienne, en 1750, des observations sur les sources de St.-Philippe, qu'il avait trouvées sursaturées de carbonate de chaux, qu'elles déposent assez promptement. On reçoit ce dépôt dans des moules où il se durcit, et l'on forme par ce moyen, en Toscane, de jolis bas-reliefs qui ont l'apparence d'albâtre sculpté. C. G.

BALDAYA (Alonzo-Gonzalez), partit de Portugal en 1434, par ordre du prince Henri, pour continuer la reconnaissance de la côte occidentale d'Afrique. Gilianez l'accompagna dans une barque avec laquelle, deux ans auparavant, il avait doublé le cap Bojador, dont les premiers navires, expédiés par le prince Henri, avaient fait la découverte en 1415. Baldaya et Gilianez s'avancèrent jusqu'à trente lieues au-delà du cap de Bojador, et s'arrêtèrent au port qu'ils nommèrent *Angra dos Ruyvos*. L'année suivante, 1435, ils étendirent leur navigation vingt-quatre lieues plus loin, et revinrent en Europe après avoir reconnu le port, qui, en 1440, a été nommé *Puerto de Cavallero*, par Antoine Gonzalez.

R—L.

BALDE de Ubaldis (Pierre), jurisconsulte fameux dans le 14e. siècle, né à Pérouse, d'un médecin de réputation, nommé François *degli Ubaldi*, manifesta de bonne heure des talents pour l'étude du droit, qu'il apprit sous le célèbre Barthole, dont il devint ensuite l'émule. Il professa d'abord à Pérouse, sa patrie, où il eut pour écolier Pierre de Beaufort, depuis pape, sous le nom de *Grégoire XI*, ensuite à Padoue, puis à Pavie. Il fut attiré dans cette dernière ville par Galéas Visconti, qui cherchait à donner du lustre à son académie, en y appelant des professeurs célèbres. Comme Balde avait une taille peu avantageuse, on s'écria, la première fois qu'il y parut: *Minuit præsentia famam;* à quoi il répondit, sans se déconcerter: *Augebit cætera virtus*. On oublia bientôt sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talents; il mit le comble à sa réputation par une supériorité marquée sur ses rivaux, et acquit de grandes richesses par ses consultations. Il mourut le 28 avril 1400, âgé de soixante-seize ans, des suites de la morsure d'un chien enragé, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-fol. On y trouve des choses singulières, puériles et contradictoires, des assertions dépourvues d'autorité; il est quelquefois superficiel sur ce qui demanderait d'être approfondi; prolixe et minutieux sur des choses inutiles; peu scrupuleux sur les principes, et accommodant ses décisions au temps, aux circonstances et aux personnes: c'est-là la source des contradictions qu'on trouve dans ses ouvrages, qui sont d'ailleurs, comme tous ceux de

ses contemporains, écrits sans méthode et sans le moindre goût. — Il avait deux frères, tous les deux savants dans le droit, Pierre et Ange degli UBALDI; celui-ci, qui mourut à Florence, vers 1423, le même jour que lui, et qui a composé plusieurs gros volumes, passait pour avoir plus de justesse dans l'esprit. Il laissa deux fils, qui se firent aussi une grande réputation dans la même carrière; l'aîné, appelé *Zénobius*, fut évêque de Tipherne. T—D.

BALDE (JACQUES), jésuite, né à Ensisheim, en 1603, fut prédicateur à la cour de Bavière, et un des poètes latins les plus élégants du 17ᵉ. siècle. Un de ses poëmes, en vers élégiaques, intitulé : *Urania victrix*, Munich, 1663, in-8°., plut tellement à Alexandre VII, que ce pape fit présent à l'auteur d'une médaille d'or. Au reste, autant Balde avait de succès dans la poésie latine, autant il était mauvais poète quand il essayait d'écrire dans sa langue. Il mourut à Neubourg, le 9 août 1668. On a un recueil de ses poésies, imprimé à Cologne, 1660, 4 tom. en 2 vol. in-12, contenant, le 1ᵉʳ., ses Odes en 4 livres, un livre d'Épodes, et ses Sylves; le 2ᵉ., ses poésies héroïques; le 3ᵉ., ses satires; le 4ᵉ., ses poésies diverses. Cette édition est remplie de fautes. Jean-Conrad Orellius a donné une édition des poésies choisies de Balde, avec des notes, Turin, 1805, in-8°. — Un autre BALDE (BALDEUS), fut missionnaire dans l'île de Ceylan, puis, à son retour en Europe, pasteur à Beervliet. On a de lui une description de l'île de Ceylan, et des côtes de Malabar et de Coromandel, insérée dans la *Collection de Voyages*, publiée en 12 vol. in-fol., à Amsterdam, en 1670-1683. G—T.

BALDELLI (FRANÇOIS), littérateur italien qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de traductions très-estimées d'anciens auteurs grecs, et d'auteurs latins, tant anciens que modernes, était de Cortone, et florissait dans la seconde moitié du 16ᵉ. siècle. Il fut aussi poète, ou du moins il écrivit en vers, tant dans le genre sérieux que dans le genre badin ou plaisant (*giocoso*). Mais il était surtout très-savant dans les langues grecque et latine, et dans sa propre langue. Il a publié les traductions suivantes : I. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane*, etc., avec l'*Apologie d'Eusèbe de Césarée contre Hiéroclès*, qui comparait Apollonius à J.-C., Florence, 1549, in-8°. Il est à remarquer que cet ouvrage de Philostrate parut traduit la même année, à Venise, par J.-Bernard Gualandi, florentin, in-8°., et ibidem, par Louis Dolce, aussi in-8°. II. Dion Cassius de Nicée, *Histoire romaine*, Venise, 1562, in-4°., et réimprimé plusieurs fois; III. Diodore de Sicile, *Histoire*, ou *Bibliothèque historique*, etc., Venise, 2 vol. in-4°., le premier en 1574, le second en 1575. Cette traduction et la précédente sont les deux plus estimées de Baldelli. IV. Flavius Josephe, vol. 1ᵉʳ. *Antiquités judaïques*, Venise, 1581 et 1583, in-4°.; vol. 2ᵉ. *De la guerre des juifs contre Appien*, etc., Venise, 1581, in-4°.; V. *les Commentaires de Jules César*, Venise, 1554, in-8°.; revus, corrigés et améliorés, ibid., 1557 et 1558; réimprimés plusieurs fois, et surtout ibid., 1575, in-4°. Cette dernière édition ne porte point le nom du traducteur; le célèbre architecte André Palladio l'enrichit d'une longue préface sur l'art militaire des anciens, et de plusieurs planches gravées sur cuivre, dessinées, pour la plus grande partie, par ses deux fils, Léonidas et Horace, mais qu'il fut obligé de ter-

miner lui-même, lorsqu'il les eut perdus tous les deux en moins de trois mois. Ces circonstances donnent à cette édition un prix particulier. Il en fut fait deux autres éditions, avec les mêmes planches, ibid., 1618 et 1619, in-4°., et une dernière en 1737, aussi in-4°. VI. Polydore Virgile, *Dialogues*, Venise, 1550, in-8°.; *Des inventeurs des choses*, Florence, 1587 et 1592, in-4°.; VII. *Abrégé de l'Histoire romaine, depuis la mort de Gordien jusqu'à Justin III*, écrite en latin par Pomponio Leto, suivie de son *Traité des Magistratures, Sacerdoces et Lois des Romains*, Venise, 1549, in-8°.; VIII. *De la guerre des chrétiens contre les barbares, pour le recouvrement des lieux saints*, écrit en latin par Benoît Accolti, Venise, 1549, in-8°. Ces deux dernières traductions, les premières de leur auteur, n'ayant jamais été réimprimées, sont fort rares. IX. *De la guerre des princes chrétiens contre les Sarrazins*, pour le même sujet, écrit en latin par le moine Robert, Florence, 1552, in-8°. Cette trad. est aussi très-rare, sans doute, pour la même raison. On ne connaît de lui que trois ou quatre *Sonnets*; il a aussi un *Capitolo*, en tercets ou *terza rima*, dans le livre second des *Rime piacevoli*, du Berni, du Casa, etc. Vicence, 1603, in-12. G—É.

BALDERIC, ou BAUDRY, évêque de Dol, né vers le milieu du 11e. siècle, à Meun-sur-Loire, fit de très-bonnes études à Angers, dont l'école était alors célèbre. Il embrassa la vie monastique à Bourgueil, en Anjou, et en devint abbé en 1079. Son goût, plutôt que son talent, pour la poésie, le mit en relation avec tous les beaux esprits du temps; mais sa passion pour les lettres profanes, quoi qu'en dise Ordéric Vital, le détourna des devoirs de son état, et l'empêcha de travailler au rétablissement de la vie régulière, qui s'était prodigieusement relâchée sous son prédécesseur. Ce relâchement allait au point que Baudry compare à un juif, un de ses moines, qui voulait observer le précepte de l'Église, sur l'abstinence du samedi :

> Sabata custodis, tanquam Judæus Apella,
> Cum tamen alterius legis iter teneas.

C'est là un reproche d'autant plus singulier, qu'au rapport de Pierre-le-Vénérable, les comédiens même s'astreignaient alors à la loi de l'Église, sur cet article. Yves de Chartres nous apprend qu'ayant mis la reine Bertrade dans ses intérêts, en 1097, en répandant beaucoup d'argent pour se procurer l'évêché d'Orléans, il fut supplanté par un concurrent qui acheta la faveur du roi Philippe Ier., à un plus haut prix, et que, comme il s'en plaignait à ce prince : « Laissez-moi » maintenant, lui répondit Philippe, » profiter de l'argent de votre con- » current; faites-le ensuite déposer, » et j'aurai égard à votre requête : » On croit que cette mortification, jointe aux grands exemples de pénitence qu'il avait presque sous les yeux, dans le nouvel établissement de Fontevrault, à trois lieues de son abbaye, le fit rentrer en lui-même; car, depuis cette époque, sa vie ne présente plus rien que d'édifiant, au point que, selon les historiens du temps, ce fut en considération de sa piété et de sa vertu qu'il obtint, en 1107, le siége de Dol et le pallium de Paschal II. Les Bas-Bretons, peuple alors barbare, ignorant, et livré à toute sorte de désordres, offraient une ample carrière à son zèle; il s'y livra avec une ardeur infatigable; mais enfin, dégoûté par le peu de succès de sa mission, il alla chercher quelques consolations dans les monastères d'Angleterre, où la discipline

régulière venait d'être rétablie dans toute sa ferveur. Étant repassé en Normandie, il retrouva le même spectacle, et l'accueil le plus favorable dans les grandes abbayes de cette province. Il se fixa, les dernières années de sa vie, dans une terre de la même province, dépendante de son évêché de Dol, s'y livra à l'instruction des peuples du voisinage, y construisit deux églises, et y termina ses jours dans un âge très-avancé, le 7 janv. 1129 ou 1130, selon que l'on commence l'année au 1er. janv. ou au 1er. mars. Baudry, soit comme abbé de Bourgueil, soit comme évêque de Dol, fit différents voyages à Rome, fut appelé et assista à presque tous les conciles de son temps. Il composa plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *Historiæ Hierosolymitanæ libri quatuor*. Cette histoire de la première croisade se trouve dans le recueil de Bongars. Elle va depuis 1095 jusqu'en 1099. Le fonds en est pris de Theudebode, historien exact, dont l'ouvrage est inséré dans les historiens de France, de Duchesne, avec une savante préface de Besl. Baudry en retoucha le style barbare; il ajouta ce qu'il avait appris des témoins oculaires, et la fit revoir par Pierre, abbé de Maillesais, son ami, qui avait été de l'expédition. C'est le plus considérable de ses ouvrages. Elle est renommée pour son exactitude. Ordéric Vital l'a souvent copiée. II. *Gesta pontificum Dolensium*. Nous n'en avons que des extraits dans l'*Histoire de Bretagne* de Lebaud, par lesquels on juge que l'auteur s'était particulièrement proposé d'établir le prétendu droit métropolitain de son siége, qu'il faisait remonter à S. Samson, évêque de Dol, au commencement du 6e. siècle. III. *Vita B. Roberti de Arbrissello*. Balderic avait été l'ami de Robert d'Arbrissel. Les mémoires lui ont manqué pour la rendre plus complète; mais, telle qu'elle est, elle porte un caractère de véracité qui appelle la confiance, et c'est un monument important pour l'histoire monastique du XIIe. siècle. Elle fut imprimée à la Flèche, en 1641, avec la relation de la dernière maladie et de la mort de Robert, par André, son confesseur, et des notes de Michel Cosnier, sur les droits de l'abbesse de Fontevrault. Elle a été traduite en français par le P. Chevalier, jésuite, la Flèche, 1647, in-8°. Baudri a composé quelques autres ouvrages, entre autres une *Lettre curieuse aux moines de Fécamp*, *sur les mœurs des Bas-Bretons, et l'état des monastères d'Angleterre et de Normandie*, qu'on trouve dans les *Historiens de France* de D. Bouquet; un poëme historique sur les événements du règne de Philippe Ier., dans les *Historiens de France* de Duchesne, et parmi les manuscrits de ce savant historiographe, conservés à la bibliothèque impériale, le fragment d'un grand poëme sur la conquête d'Angleterre, par Guillaume-le-Bâtard. Du reste, comme l'observe l'abbé Lebeuf, il y a plus d'abondance que de délicatesse dans ses poésies. Il écrivait mieux en prose. — Un autre BALDERIC, surnommé *le Rouge*, fils d'Albert, seigneur de Sarchonville, en Artois, évêque de Noyon et de Tournai, mourut en 1112. Il est auteur d'une *Chronique de Cambrai et d'Arras*, ouvrage curieux et plein de recherches: George Colvener, professeur de théologie à l'université de Douai, la fit imprimer dans cette ville en 1615, in-8°., ornée, 1°. de notes très-amples; 2°. d'un Glossaire des mots de la basse latinité qui se trouvent dans cette chronique; et d'une dissertation sur celui qui en est l'auteur; elle est assez estimée, peu commune,

commence au règne de Clovis, et va jusqu'en 1070. D. N—L et T—D.

BALDI (Bernardin), abbé de Guastalla, l'un des littérateurs les plus illustres de son temps, naquit à Urbin le 6 juin 1553, d'une famille noble, originaire de Pérouse. Il fit ses études sous d'excellents maîtres, qui secondèrent si bien ses dispositions naturelles, qu'étant encore au collége, il traduisit du grec en vers italiens les *Phénomènes* d'Aratus. Il s'adonna ensuite aux mathématiques, et fut envoyé par son père, en 1573, à l'université de Padoue, où il fit sa philosophie, et continua ses autres études. Il s'exerçait à traduire en vers latins des morceaux d'Homère et des autres poètes grecs. De jeunes étrangers qu'il connut dans cette université, lui firent naître l'envie d'apprendre leurs langues; et y ayant mis la même ardeur que dans toutes ses entreprises, il sut, en fort peu de temps, l'allemand et le français. La peste le força, en 1576, à quitter Padoue; il retourna dans sa patrie, où il se livra particulièrement aux mathématiques, et commença même à s'y faire une réputation; mais il ne cessait point pour cela de cultiver les langues, l'histoire, l'antiquité, la poésie latine et italienne, et de tempérer l'austérité des sciences par le charme des belles-lettres, exemple trop rare parmi les savants. Il trouvait du temps pour tout, parce qu'il ne perdait jamais de temps; il lisait même pendant ses repas; et souvent, après son dîner, on le voyait encore lire pour simple amusement ou Euclide, traduit en arabe, car il avait aussi appris les langues orientales, ou quelque livre nouveau, soit allemand, soit français. Ferdinand II de Gonzague, duc de Guastalla, prince aussi distingué par son amour pour les sciences que par son rang, désirait ardemment fixer auprès de lui un savant de ce mérite. Après quelques irrésolutions, Baldi consentit à s'attacher à lui; il se préparait à le suivre en Espagne, lorsqu'il fut attaqué, à Milan, d'une maladie dangereuse. Le célèbre Charles Borromée, oncle du prince, le retint chez lui, lui prodigua les soins les plus empressés, et ne le laissa partir qu'après son entière guérison; si cependant on n'a pas confondu, comme le pense Tiraboschi, Baldi avec Bernardin Baldini, mathématicien, philosophe et poète comme lui, et qui était aussi attaché à Ferdinand de Gonzague. Quoi qu'il en soit, Baldi retourna à Guastalla, où il eut tout le loisir de reprendre ses travaux et de composer plusieurs ouvrages. Les bienfaits du prince vinrent l'y chercher. L'abbaye de Guastalla étant venue à vaquer, en 1586, Ferdinand la lui conféra, sans qu'il y eût pensé, et même sans qu'il eût l'habit ecclésiastique. Il le prit alors, et fut mis en possession de cette riche abbaye. Depuis ce moment, ses études n'eurent presque plus pour objet que les pères, l'histoire des conciles, le droit canon, le chaldéen et l'hébreu. Après un voyage qu'il fit à Rome, où il fut revêtu du titre de protonotaire apostolique, il retourna dans son abbaye; il y mena la vie la plus exemplaire, entièrement livré aux fonctions de son état et aux sciences qui y avaient quelque rapport. Il résigna son bénéfice vers l'an 1610, et se retira de nouveau dans sa patrie, où il s'attacha intimement au duc d'Urbin. Celui-ci le chargea, en 1612, d'aller, en qualité de son ambassadeur à Venise, complimenter le nouveau doge Antoine Memmo. Baldi mourut à Urbin, le 12 octobre 1617. Il est à remarquer que, dans son épitaphe, les chiffres de la date sont transposés,

et qu'au lieu de MDCXVII, on a mis MDXCVII, ce qui a trompé plusieurs écrivains sur la date de sa mort. Peu de savants ont été aussi universels ; il était théologien, mathématicien, philosophe, historien, géographe, antiquaire, orateur et poète. Outre les langues dont on a parlé, il savait l'espagnol, l'esclavon, le turk, le hongrois, l'ancien provençal, et tout ce qu'on pouvait savoir alors des anciennes langues étrusque et sicilienne. Un esprit aussi vif que solide, une mémoire prodigieuse, et un travail infatigable lui avaient fait acquérir cette espèce d'universalité. Il fut de plusieurs académies, et lié avec les littérateurs et les savants les plus célèbres. On assure qu'il avait écrit plus de cent ouvrages ; le plus grand nombre est resté inédit ; on en a cependant beaucoup imprimé de lui ; les principaux sont : I. *la Corona dell' anno*, Vicence, 1589, in-4°. ; c'est un recueil de 106 *Sonnets* sur les principales fêtes de l'année ; II. *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4°. ; ce volume contient un grand nombre de compositions, tant en vers qu'en prose ; en vers, 1°. *la Nautica* (la Navigation), poëme didactique, en vers libres ou non rimés (*sciolti*), divisé en quatre livres, l'un des meilleurs que possède la littérature italienne, si riche dans ce genre de poésie ; 2°. *Egloghe miste ;* la plus estimée de ces quinze églogues est la dernière, intitulée *il Celeo*, ou *dell' Orto ;* elle est regardée en Italie comme l'un des modèles du genre ; 3°. *Sonetti romani ;* 4°. *Rime varie*, etc. ; en prose, deux *Dialogues*, une *Description du palais d'Urbin*, et cent *Apologues*, dont le sujet n'est qu'indiqué avec une élégante concision. Ils ont le mérite d'être presque tous de l'invention de l'auteur ; III. *Il Lauro, scherzo giovanile*, poésies de sa première jeunesse, dont la première édition dut paraître avant 1580 ; la seconde, Pavie, in-12, est de 1600. Crescimbéni cite souvent ce recueil, remarquable par une grande diversité de mesures de vers ; Baldi essaya d'en introduire de nouvelles, entre autres, des vers de quatorze et de dix-huit syllabes ; il en donna des exemples, qui n'ont point été suivis. On trouve encore de ses poésies dans plusieurs recueils de vers du 16e. siècle. IV. *La Deifobe, ovvero gli Oracoli della Sibilla Cumea, monodie*, qui contient en abrégé toute l'Histoire romaine, Venise, 1604, in-8°. ; V. *Il Diluvio universale cantato con nuova maniera di versi*, Pavie, 1604, in-4°. Ces vers, d'une nouvelle espèce, sont ceux de dix-huit syllabes qu'il avait essayés dès sa jeunesse, et qui, au fond, se réduisent à réunir dans une seule ligne un vers de sept syllabes et un de onze. VI. *Concetti morali* (moralités en vers), Parme, 1607, in-4°. ; VII. *Carmina latina*, Parme, 1609, in-12. On voit que, quand même il n'eût été que poète, il eût mérité un rang distingué dans les lettres. Ses principaux ouvrages, comme savant, sont : VIII. *Di Herone Alessandrino degli automati, ovvero machine se muoventi, libri due*, traduits du grec, avec des notes et un discours du traducteur, sur le même sujet, Venise, 1589, et 1601, in-4°. ; IX. *Scamilli impares Vitruviani nova ratione explicati*, etc., Augsbourg 1612, in-4°. L'auteur y donne une nouvelle explication du mot *scamilli*, employé par Vitruve, et réfute toutes celles qui avaient été données avant lui. X. *De verborum Vitruvianorum significatione, sive perpetuus in M. Vitruvium Pollionem Commentarius*, avec une Vie de Vitruve, Augsbourg, 1612, in-4°. Cette espèce de *Lexicon Vitruvianum* a

été insérée, sous ce titre même, avec le traité des *Scamilli*, dans le beau Vitruve, *cum notis variorum*, Amsterdam, Elzévir, 1649, in-fol. XI. *In tabulam Æneam Eugubinam linguâ Etruscâ veteri præscriptam divinatio*, Augsbourg, 1613, in-4°.; XII. *Heronis Ctesibii Belopoëca, seu telifactiva græca et latina*, avec des notes latines et la vie de Héron, aussi en latin, Augsbourg, 1616, in-4°. Cette traduction et les notes ont été insérées dans les *Mathematici veteres*, Paris, de l'imprimerie royale, 1693, in-fol. XIII. *In mechanica Aristotelis problemata exercitationes*, Mayence, 1621. Cette édition est précédée d'une vie abrégée de l'auteur, par Fabrice Scarloncini. XIV. *Cronica de' Matematici, overo Epitome dell'istoria delle vite loro*, Urbin, 1707, in-4°. Cet ouvrage n'est que l'abrégé d'un autre beaucoup plus considérable, auquel Baldi travailla pendant douze ans, et qui devait contenir les vies de plus de deux cents mathématiciens, tant anciens que modernes; il était divisé en deux vol. in-fol.; on en avait promis une édition complète, mais elle n'a jamais paru; XV. *Vita di Federigo Commandino;* cette Vie se trouve dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, vol. XIX. Commandino était un savant mathématicien, compatriote de Baldi, et qui avait été son maître dans cette science. On dit qu'un grand nombre des autres ouvrages de Baldi était conservé en manuscrits dans les archives épiscopales de Guastalla, et qu'ils y périrent par un incendie, à la mort de son successeur. G—é.

BALDI (Camille), savant écrivain du 16e. et du 17e. siècle, naquit à Bologne, vers 1547. Son père avait été, pendant vingt-six ans, professeur de philosophie dans cette célèbre université. Camille suivit ses traces, et s'étant livré comme lui à l'étude de la philosophie, il y fut reçu docteur en 1572; il professa long-temps la logique et les autres parties de cette science dans la même université, et se fit une grande réputation par ses vertus morales autant que par son savoir. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et mourut en 1634, dans sa patrie, d'où il n'était jamais sorti. Ses meilleurs ouvrages imprimés sont : I. *In physiognomica Aristotelis commentarii*, etc., Bologne, 1621, in-fol.; II. *Trattato come da una lettera missiva si conoscano la natura e qualità dello scrittore*, Carpi, 1622, in-4°.; et traduit en latin, Bologne, 1664, in-4°.; III. *Delle mentite e offese di parole come si possano accomodare*, etc., Bologne, 1623, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec beaucoup d'additions et de corrections, après la mort de l'auteur, Venise, sans date; celle de l'épître dédicatoire porte 1633; IV. *Trattato delle imprese annesso all' introduzione alla virtù morale*, etc., Bologne, 1624, in-8°.; V. *De humanarum propensionum ex temperamenti prænotionibus tractatus*, Bologne, 1629 et 1644, in-4°.; VI. *De naturali ex unguium inspectione præsagio commentarius*, Bologne, 1629 et 1664, in-4°.; VII. *I congressi civili*, ouvrage posthume, qui ne fut imprimé qu'en 1681 et 1698, in-4°. G—é.

BALDI, ou BALDUS, médecin, né à Florence, vers les dernières années du 16e. siècle, ou les premières du 17e., exerça la médecine à Rome, avec beaucoup de distinction, et l'enseigna au collége de la Sapience. On lui donna un canonicat, et il fut médecin ordinaire des papes Urbain VIII et Innocent X, Baldi mourut à Rome, quelques mois après. Il a pu-

blié plusieurs ouvrages sur la médecine, et d'autres qui y ont rapport, comme ses deux *Traités sur le baume oriental ou de la Mekke*, et celui qui traite *De la bonté des eaux du Tibre* : I. *Prælectio de contagione pestiferâ*, Romæ 1631, in-4°. ; II. *Disquisitio iatro-physica, ad textum XXIII Hippocratis de aëre, aquis et locis ; accedit de calculorum causis et aquæ Tiberis bonitate*, Romæ, 1637, in-4°. ; III. *De loco affecto in pleuritide Disceptationes*, *contra Joannem Manelphum*, Parisiis, 1640, in-8°. ; Romæ, 1643, in-8°. ; on y a joint une lettre de René Moreau sur cette question ; IV. *Opobalsami orientalis in conficiendâ theriacâ Romæ adhibiti medicæ propugnationes*, Romæ, 1640, in-4°., Noribergæ, 1644, in-12 ; V. *Relatione del miracolo insigne operato in Roma, per intercessione di S. Filippo Neri*, Romæ, 1644, in-4°. ; VI. *Del vero opobalsamo orientale discorso apologetico*, Romæ, 1646, in-4°. Cet ouvrage est posthume. D—P—s.

BALDI (JOSEPH), médecin de Florence, qui y a vécu vers la fin du 17e. Siècle. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur les champignons, divisé en deux livres, sans figures ; il contient des observations curieuses sur la propagation de ces plantes. Il a cherché à connaître leur structure, et à découvrir d'où pouvait provenir la qualité vénéneuse d'un grand nombre d'espèces. Il parle d'un champignon pesant douze livres et demie, que l'on présenta, en 1685, au grand-duc Cosme III de Médicis, et qu'il fut chargé d'examiner. Il trouva qu'il ne contenait aucun poison. C'est une espèce de vesse-de-loup, *lycoperdon* des botanistes, que l'on mange habituellement en Italie. Ce manuscrit servit beaucoup à Micheli, qui le cite avec éloge ; il passa ensuite dans la bibliothèque Nani, à Venise, où il a été décrit, sous le N°. 54, dans le catalogue de cette bibliothèque, publié par Morelli, Venise 1776. D—P—s.

BALDINGER (ERNEST GODEFROY), médecin distingué, né près d'Erfurt, le 13 mai, 1738, était destiné à l'état ecclésiastique ; mais, pendant qu'il faisait ses études au gymnase de Langensalz, il conçut un tel goût pour la médecine, que son père fut obligé de lui permettre d'embrasser cette profession. Il étudia à Erfurt, à Jéna, et, en 1761, fut appelé dans le camp prussien, près de Torgau, pour pratiquer son art dans les hôpitaux militaires. Il y donna des leçons publiques qui furent suivies avec beaucoup d'empressement. Son zèle pour soigner les malades était tel, qu'il passait les nuits près de leur lit, s'exposant à être atteint des maladies les plus dangereuses, ce qui lui arriva en effet. En 1762, il se rendit à Wittenberg et lut publiquement une *Dissertation sur les maladies des soldats*, qui parut si riche en observations importantes et nouvelles, qu'il reprit ce même sujet, avec plus d'étendue, dans son ouvrage, intitulé : *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, in-8°., Langensalz, 1774 (il y en a une seconde édition). Nommé professeur à Gœttingue, en 1763, il s'acquittait de cette place avec distinction, lorsque le landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II, l'appela à Cassel, en lui donnant le titre de premier médecin de la cour et de directeur-général de tous les établissements de médecine. En 1785, il fut transplanté à Marbourg, dont l'université venait d'être réorganisée, et il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 2 janvier 1804. C'était un homme d'un caractère bon, franc et honnête, mais grossier et peu

tempérant; il avait formé une bibliothèque de seize mille volumes, du meilleur choix, et dont ses héritiers publièrent le catalogue en 1805. On a de Baldinger quatre-vingt-quatre ouvrages, y compris ses programmes académiques; les principaux sont : I. *Magasin pour les médecins*, in-12, Clèves; II. *Nouveau Magasin*, 2 vol., Leipzig, 1779-99, in-8°.; III. *Sylloge opusculorum selectorum*, etc., 1 vol. in-4°., Gœttingue, 1776-82, in-8°.; IV. *Litteratura universæ materiæ medicæ*, etc., Marbourg, 1793, in-8°.; V. *Historia mercurii et mercurialium medica*, Gœttingue, 2 vol. in-8°., 1783 et 1785; VI. *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, Langensalz, 1774, in-8°. Versé dans l'étude de la botanique, il a aussi publié divers ouvrages sur cette science, et notamment : I. *Catalogus dissertationum quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt*, Altemburgi, 1768, in-4°.; II. *sur l'Etude de la Botanique et de la manière de l'apprendre*, Jéna 1770, in-4°. (en allemand). Le professeur Creutzer a prononcé son oraison funèbre. G—T.

BALDINI (BACCIO), orfévre et graveur à Florence, vivait dans le 15e. siècle. Contemporain de Maso Finiguerra, auquel les Italiens attribuent l'invention de la gravure, ou pour mieux dire celle de l'imprimerie en taille-douce, Baldini s'empara promptement de cette précieuse découverte; aidé de Sandro Botticelli, qui lui composait des sujets, il eut bientôt surpassé l'inventeur. On trouve, dans une édition des ouvrages du Dante, imprimée à Florence en 1481, par Nicolo di Lorenzo della Magna, devenue très-rare, deux vignettes de la composition de Botticelli, qu'on présume avoir été gravées par Baldini. P—E.

BALDINI (BACCIO), médecin et orateur florentin, se rendit célèbre dans la seconde moitié du 16e. siècle; il professa long-temps la médecine à Pise, et fut premier médecin de Cosme Ier., grand-duc de Florence, qui l'admit dans sa familiarité la plus intime. Il fut aussi garde de la bibliothèque Laurentienne, et l'un des membres les plus distingués de l'académie florentine : il fut, en cette qualité, du nombre des commissaires chargés par le grand-duc de la revision du *Décameron* de Boccace (*Voy.* BOCCACE). Il mourut vers l'an 1585. On a imprimé de lui les ouvrages suivants : I. *Discorso sopra la mascherata della genealogia degli dei de' Gentili, mandata fuori dall' illustriss. ed eccel. sig. duca di Firenze*, etc., Florence, 1565, in-4°. Ce discours est anonyme, mais Fontanini, Haym, et tous les bibliographes l'attribuent à Baccio Baldini. II. Un discours, une harangue, et un panégyrique à la louange de Cosme Ier., imprimés à Florence, en 1574 et 1577, in-4°.; III. la Vie de ce prince, ou *Vita di Cosimo I, gran duca di Toscana*, Flor., 1578, in-fol., et 1615, in-4°.; III. *Discorso dell' essenza del fato e delle forze sue, sopra le cose del mondo*, etc., Florence, 1578, in-4°. gr. Ce discours, prononcé dans l'académie, a rapport à un passage du *Purgatoire* du Dante, chant XVI, qui commence ainsi : *Lo mondo è ben cosi tutto deserto*; IV. *In librum Hippocratis de aquis, aëre et locis commentaria, et tractatus de cucumeribus*, Florence, 1585, in-4°. G—É.

BALDINI (BERNARDIN, et non pas BERNARD), médecin, philosophe, mathématicien, et poète italien célèbre au 16e. siècle, naquit dans une terre voisine du lac Majeur, vers l'an 1515. Il

fut professeur en médecine à l'université de Pavie, et enseigna aussi publiquement les mathématiques à Milan. Il mourut dans cette ville, le 12 janvier 1600, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ses principaux ouvrages imprimés sont : I. *Dialogi duo*, Milan, 1558, in-8°. L'un de ces dialogues traite *de multitudine rerum et de unitate ejus quod est;* l'autre, *de materiâ omnium disciplinarum*. II. *Epistolæ variæ in quibus cùm aliarum artium præcepta, tum philosophiæ potissimum illustrare contendit*, Milan, 1558, in-8°.; III. *Dialogus de præstantiâ et dignitate juris civilis et artis medicæ*, Milan, 1559 et 1587, in-4°; IV. *Problemata excerpta ex commentariis Galeni in Hippocratem*, Venise, 1567 et 1587, in-8°; V. *De Bello à Christianis et Othomanicis gesto carmen*, Milan, 1571, in-4°. ; VI. *De Bello Othomanicorum ad manes gesto carmen*, Milan, 1572 et 1574, in-4°.; VII. *In pestilentiam libellus* (en vers), Milan, 1577, in-4°.; VIII. divers ouvrages d'Aristote, traduits en vers latins, l'*Art poétique*, Milan, 1576 et 1578; *les Œconomiques*, 1578; les huit livres de *Physique*, 1600, tous in-4°.; IX. *De Stellis, iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines* (en vers latins), Venise, 1579, in-4°.; X. *De Diis fabulosis antiquarum gentium* (idem), Milan, 1588, in-4°.; XI. *Carmina varia*, Milan, 1574, in-4°. On imprima un *Appendix* à ses vers latins, Milan, 1600, in-4°. XII. *Stanze..... nelle quali è descritto l'orribile ed aspro verno dell' anno* 1571, Milan, 1571, in-4°. G—É.

BALDINI (Jean-François), littérateur et savant italien du 18e. siècle, naquit à Brescia, le 4 février 1677. Après avoir terminé avec beaucoup de succès, ses études dans sa patrie, chez les clercs réguliers de la congrégation Somasque, il en prit luimême l'habit en 1694. Il professa la rhétorique, et ensuite, pendant douze ans, à Milan, la philosophie. Il suivit, dans ce dernier enseignement, non la méthode d'Aristote, mais celle de Descartes, qui était dans sa nouveauté. Il passa de Milan à Rome, où il fut successivement élevé, par différents papes, à toutes les dignités de son ordre, et à d'autres dignités de la cour de Rome. Il mourut à Tivoli, en 1765. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *Lettera sopra le forze viventi;* cette lettre est imprimée dans la collection de Calogerà, vol. IV; II. *Relazione dell' aurora boreale veduta in Roma li 16 decemb. 1737 venendo li 17.*, Rome, 1738. Cette relation, lue par l'auteur, dans une réunion académique des *Arcadiens* (et non pas des *Arcades*, comme on le dit toujours en France), a aussi été réimprimée dans la collection ci-dessus, vol. XVII; III. *Dissertazione sopra vasetti di Creta in gran numero trovati in una camera sepolcrale*, etc., imprimée dans le recueil des *Essais et Dissertations académiques lus dans l'académie étrusque de Cortone*, vol. II; IV. *Dissertazione sopra un antica piastra di bronzo*, insérée dans le même recueil, vol. III; V. *Numismata imperatorum Romanorum præstantiora per Jo.* Vaillant, *editio prima Romana plurimis rarissimis nummis aucta*, Rome, 1743, 3 vol. in-4°. Le mérite particulier de cette édition est dû au P. Baldini, qui a augmenté de près de moitié l'ouvrage de Vaillant. J. Khell y a donné un supplément, à Vienne, en 1767. G—É.

BALDINUCCI (Philippe), l'un des bons écrivains d'Italie, dans le

17e. siècle, naquit à Florence vers 1624. Sa famille, qui était dans l'aisance, lui fit étudier les belles-lettres, et il y joignit de lui-même l'étude théorique des arts du dessin. La protection constante du cardinal Léopold de Médicis, amateur très-éclairé, lui donna les moyens de se livrer en entier à de savantes recherches sur les ouvrages et la manière des grands maîtres; il fit, par ordre de son protecteur, un voyage en Lombardie, où il recueillit une foule de notions curieuses qui le mirent en état, à son retour dans sa patrie, de travailler à son grand ouvrage sur l'histoire des artistes célèbres, qu'il ne commença à publier qu'en 1681. Cet ouvrage lui ayant acquis une grande réputation, Christine, reine de Suède, l'engagea à écrire la vie du cavalier Bernin. Baldinucci fit à cet effet le voyage de Rome; il y fut accueilli par tous les gens de mérite. De retour à Florence, les portes de l'académie de la Crusca lui furent ouvertes, et il y fut reçu sous le nom de *Lustrato*, qu'il avait déjà pris lors de son admission à l'académie de dessin. A la mort du cardinal de Médicis, Baldinucci trouva un nouveau protecteur dans le grand-duc Cosme III, qui lui laissa la direction de la belle série de dessins du cardinal, dont il avait depuis long-temps commencé la classification. D'abord il ne comptait faire qu'une table de matières, puis des tablettes chronologiques; enfin, il entreprit la chronique dont nous avons déjà parlé, et qu'il intitula : *Notizie de' Professori del disegno da Cimabue in quà ;* il la divisa en siècles et en décennales, depuis 1260 jusqu'en 1670; la mort l'empêcha de pousser cette histoire plus loin, et il ne put même achever la rédaction de la vie de Brunelleschi, de Michel-Ange et de plusieurs autres artistes du premier rang qu'il avait laissés en arrière, parce qu'il considérait cette partie de son travail comme la plus difficile. La première édition des *Notizie*, etc., est en 6 volumes in-4°., imprimée à Florence, de 1681 à 1688; et après la mort de l'auteur, par les soins de son fils et du cavalier Gabburi, de 1702 à 1728; 2e. édition, avec les notes de Manni, en 20 vol. in-8°., Florence, 1767 à 1774. Les opuscules de Baldinucci réunis forment le 21e vol.; il contient quelques lettres, un écrit intitulé *la Veillée*, dialogue dans lequel il répond aux critiques qu'on avait faites de son ouvrage; un discours lu dans l'académie de la Crusca : enfin la vie des plus célèbres graveurs, intitulée *Cominciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame colle vite,* etc., Florence, 1686, in-4°. Joseph Piacenza, architecte de Turin, avait entrepris une nouvelle édition, avec des dissertations et annotations; il n'en existe que 2 vol. in-4°., 1768-70. Baldinucci mourut en 1696, à l'âge de soixante-douze ans. — Il laissa un fils (l'avocat Francesco Saverio BALDINUCCI), qui hérita des connaissances de son père, se chargea de mettre la dernière main à cet important travail, et d'en faire jouir le public qui en désirait vivement la publication. C—N.

BALDOCK (RALPH DE), prélat anglais des 13e. et 14e. siècles, étudia à Oxford, fut élu évêque de Londres en 1304; mais son élection ayant éprouvé quelques obstacles en Angleterre, il eut recours au St.-Siége, et fut sacré à Lyon en 1306. Deux ans après, le pape le nomma un de ses commissaires pour l'examen des accusations portées contre les Templiers. Il fut quelque temps grand-chancelier d'Angleterre sous le règne

d'Edouard Ier. On lui doit plusieurs fondations ecclésiastiques dans son diocèse. Il avait composé en latin une *Histoire des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, et que Léland dit avoir vue à Londres; mais cet ouvrage a été perdu. Il a laissé aussi le *Recueil des statuts et constitutions de l'église de S. Paul*, que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale. Il est mort à Stepney en 1313. X—s.

BALDOVINETTI (Alessio), florentin, devint artiste contre le gré de son père, qui, ayant gagné sa fortune dans le commerce, le destinait à cet état. Devenu élève de Paul Uccello, il prit la manière dure et sèche de son maître; il terminait beaucoup ses ouvrages, et surtout les fonds de paysage dont il ornait ses tableaux. Il travailla pour la grande chapelle de la Sainte-Trinité et pour l'Annonciade; et, ayant appris d'un pèlerin allemand le procédé de la peinture en mosaïque, il exécuta plusieurs ouvrages de ce genre. Il était généreux, faisait beaucoup de dépense avec ses amis; pour s'assurer une retraite dans ses vieux jours, il demanda à entrer à l'hôpital de St.-Paul, et y fit transporter une grande cassette, laissant croire qu'elle renfermait le reste de sa fortune, dont l'hôpital devait hériter; aussi eut-on beaucoup d'attention, de prévenances pour lui; mais lorsqu'il mourut, en 1499, âgé de soixante-quatorze ans, on ne trouva dans la cassette que des dessins et un petit traité sur la peinture en mosaïque. Domenico Ghirlandaio a été le plus célèbre de ses disciples. C—n.

BALDOVINI (François), poète italien du 17e. siècle, naquit, le 27 février 1635, de parents honnêtes, mais peu riches. Il fit ses études sous les jésuites, et fut ensuite reçu docteur en droit dans l'université de Pise. Son talent poétique lui valut la protection du cardinal Chigi, qui lui procura, à Rome, la place de secrétaire du cardinal Nini, de Sienne, qu'il exerça pendant à peu près dix ans. A quarante ans il se fit prêtre, retourna dans sa patrie, où il obtint successivement des prieurés, chapellenies, et autres dignités ecclésiastiques. Il fut aussi protonotaire apostolique, et membre de plusieurs académies. Il mourut le 18 novembre 1716. On a de lui une espèce d'Églogue, ou de morceau de poésie villageoise, qui est regardée comme l'une des meilleures de ce genre; elle est intitulée: *Lamento di Cecco da Varlungo*. Ce n'est point en langue purement italienne qu'elle est écrite, mais dans le langage des paysans et des ouvriers de Toscane, et remplie des idiotismes, des tours et des manières de parler proverbiales qui sont propres à ce langage. Le naturel des sentiments et la naïveté des expressions en font le mérite. Laurent de Médicis composa le premier dans ce genre, à la fin du 15e. siècle, une pièce, intitulée: *La Nencia da Barberino*, qui en est le meilleur modèle, et, depuis ce temps, on n'avait rien fait qui valût le *Lamento di Cecco*. L'auteur s'y proposa de traiter, dans un style honnête, le sujet indécent du prêtre de Varlongo, amoureux de la *Belcolore*. Ce petit poëme fut publié, pour la première fois, par le marquis Bartolommei, Florence, 1694, in-4°., avec une très-courte préface de l'éditeur et quelques gravures. Francesco Baldovini y était déguisé sous le nom anagrammatique de *Fiesolano Branducci*. L'abbé Horace Marrini en a donné une nouvelle édition, avec de savantes notes, pour expliquer les mots, les tours et les proverbes florentins, et précédée de la Vie de l'auteur, Flo-

rence, 1755, in-4°. Il a été réimprimé plusieurs fois depuis, avec ou sans les notes. On trouve un morceau du même auteur dans le recueil des *Poesie burlesche del Berni e d'altri*, tome III, Florence (Naples), 1723, in-8°. Ce sont des stances en vers appelés *sdruccioli*, adressées au célèbre Redi. Baldovini avait laissé d'autres poésies qui n'ont point été imprimées, mais dont on trouve beaucoup de citations dans sa Vie, écrite par l'abbé Marrini, *ubi suprà*. G—É.

BALDUCCI (François), poète italien, né à Palerme, florissait vers le commencement du 17e. siècle. Il cultiva, dès sa première jeunesse, la poésie et les belles-lettres; mais il mena, pendant plusieurs années, une vie errante, s'enrôla, à Rome, dans les troupes que le pape Clément VIII envoyait en Allemagne, et, après y avoir fait quelque séjour, revint à Rome, où il reprit ses travaux littéraires. Sa facilité poétique, et l'usage qu'il en faisait auprès des grands, lui valurent souvent de riches récompenses; mais il dépensait sans ordre et sans mesure, et bientôt il se vit réduit aux plus tristes ressources. Forcé d'entrer au service de quelques grands seigneurs, son humeur inconstante et difficile ne lui permit pas de rester long-temps chez aucun d'eux. Même destinée le suivit à Naples, et, lorsqu'il fut revenu à Rome, il s'y trouva encore plus malheureux. L'état ecclésiastique lui présenta cependant une ressource. Il fut chapelain de l'hôpital de St.-Sixte, et ensuite accueilli et logé chez le prince de Gallicano, Pompeo Colonna; mais il y tomba malade, et, ne voulant point être incommode dans le palais de ce prince, il se fit transporter à l'hôpital de la Basilique de St.-Jean-de-Latran, où il mourut, en 1642, après vingt-deux jours d'une fièvre ardente, accompagnée du plus déplorable délire. Ses Poésies lyriques, ou *Rime*, ont été publiées, la première partie, à Rome, 1630 et 1645, in-12; la seconde, ibid., 1646 et 1647; ensuite les deux parties, à Venise, 1655 et 1663, in-12. Il excellait dans le genre anacréontique, et Crescimbeni assure qu'il fut le premier à composer des *oratorio* et des *cantates*. Ses *Canzoni siciliane*, qui ont beaucoup d'originalité, se trouvent dans le tome Ier., part. II des *Muse siciliane*, etc., Palerme, 1647 et 1662, in-12. On trouve aussi de ses sonnets dans quelques autres recueils. G—É.

BALDUIN (Frédéric), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, étudia d'abord à l'école de Meissen, et ensuite à Wittenberg, où il devint professeur de théologie et assesseur du consistoire. Il fut quelque temps prédicateur à Prague, et retourna de là à Wittenberg, où il mourut en 1627. On distingue, parmi ses ouvrages de théologie, un *Commentaire latin sur les Epîtres de S. Paul*, et une *Défense de la confession d'Augsbourg*. — Son petit-fils Balduin (Chrétien-Adolphe), percepteur d'impôts à Hayn en Saxe, vécut dans le milieu du 17e. siècle. Il avait fait des études de droit, et s'occupa de théologie et de chimie. On a de lui plusieurs dissertations sur les métaux, et notamment sur la reproduction de l'argent. Il est mort en 1682. G—T.

BALDWIN (Guillaume), né dans l'ouest de l'Angleterre, fit ses études à Oxford, devint un des plus célèbres instituteurs de son temps, et mourut environ l'an 1564, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans cet état. Il est auteur des ouvrages suivants: I. *la Philosophie morale*, ou *les Vies et les Dits des philosophes, des empereurs et des rois*,

ouvrage qui a été souvent réimprimé; II. *Préceptes et conseils des philosophes*; III. *Paraphrase en vers anglais des cantiques de Salomon*, Londres, 1549, in-4°.; IV. l'*Usage des adages*; V. *Exemples et proverbes*; *Comédies*; *Modèle pour les magistrats*, relativement aux vies des Anglais malheureux, en vers, 1559. — Un autre BALDWIN (Thomas), né à Exeter, d'une famille obscure, entra dans l'ordre de Cîteaux, s'éleva, en 1181, par son mérite, à l'évéché de Worcester, d'où il fut transféré en 1184, sur le siège de Cantorbéry. Il suivit Richard Ier. dans la Palestine, lui fut très-utile par la sagesse de ses conseils, soutint le courage des croisés par ses prédications, s'attira leur confiance par les secours pécuniaires qu'il leur distribua, et mourut de maladie, en 1191, au siége de Ptolémaïde. C'était un homme doux, modeste, de mœurs irréprochables, mais d'une indulgence excessive, ce qui lui valut une lettre du pape, dont l'adresse portait : *Monacho ferventissimo, abbati calido, episcopo tepido, archiepiscopo remisso.* C'est à lui que les archevêques de Cantorbéry doivent le palais de Lambeth, dans le faubourg de Londres, de ce nom, où ils font leur résidence. Il avait commencé l'établissement d'un chapitre séculier dans sa ville archiépiscopale, pour y transférer l'élection des archevêques, que l'indiscipline des moines de sa cathédrale rendait toujours orageuse et scandaleuse : mais la cour de Rome, que ses appels, résultants des divisions qui naissaient de ces orages, rendaient maîtresse des nominations, le força d'y renoncer. Baldwin était savant et bon théologien pour le temps. On trouve quelques-uns de ses écrits dans la *Bibliothèque Cistercienne*. T—D.

BALE, ou BALEUS (JEAN), théologien et historien anglais, né à Cove dans la province de Suffolk, en 1495, fut élevé dans la religion catholique, et entra, à quatorze ans, chez les carmes de Dunwich; mais la réformation commençant à faire des progrès, il se fit protestant; en partie, à ce qu'il semble, pour obéir à ce précepte, *Qui non continet, nubat*, qu'il cite lui-même, à l'occasion de son mariage avec *sa fidèle Dorothée* (Dorotheam fidelem). Il écrivit alors contre sa première croyance quelques ouvrages pleins d'aigreur, qui lui attirèrent de violentes persécutions de la part des catholiques, dont Henri VIII protégeait encore les opinions à beaucoup d'égards, quoiqu'il eût secoué le joug de l'autorité du pape. Bale fut obligé d'aller chercher un asyle dans les Pays-Bas; il revint en Angleterre à l'avénement d'Édouard VI; son savoir et son zèle lui valurent plusieurs bénéfices considérables. Nommé évêque d'Ossory, en Irlande, il refusa de se laisser sacrer selon les formes usitées par la cour de Rome. Après quelques délais occasionnés par ce refus, il fut enfin sacré par l'archevêque de Dublin, en 1553, année de l'avénement de la reine Marie. Les mesures rigoureuses qu'il employa pour propager la réformation dans son diocèse, ne réussirent qu'à le faire abhorrer; et les habitants, presque tous zélés catholiques, le regardèrent et le traitèrent comme un ennemi. Cinq de ses domestiques furent massacrés sous ses yeux; lui-même ne dut la vie qu'à un secours de quatre cents hommes que lui envoya le magistrat. Après être demeuré quelque temps caché dans Dublin, il résolut de s'éloigner d'un pays où il était devenu si odieux; mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut pris par un vaisseau de guerre hollandais, dont le capitaine le

dépouilla de tout ce qu'il avait emporté. Après plusieurs aventures fâcheuses, il fut emmené prisonnier en Hollande, où il n'obtint sa liberté qu'en payant 30 livres sterlings. Il passa à Bâle tout le temps du règne de la reine Marie. L'avénement d'Élisabeth le rappela en Angleterre; mais rendu sage par le malheur, et peu jaloux des honneurs de l'épiscopat, il se contenta d'un simple canonicat dans l'église de Cantorbéry, auquel il fut nommé en 1560. Il mourut dans cette ville en 1563, dans la 68e. année de son âge. Il a beaucoup écrit en latin et en anglais, en vers et en prose; mais le seul ouvrage qui lui ait donné un rang parmi les auteurs de sa nation, est son *Précis des Vies des Écrivains célèbres de la Grande-Bretagne*, publié, pour la première fois, en 1549, in-4°., à Wesel, sous le titre de *Summarium illustrium majoris Britanniæ scriptorum*, réimprimé ensuite à Bâle, avec des additions nombreuses, et des corrections, sous le titre suivant: *Scriptorum illustrium majoris Britanniæ, quam nunc Angliam ac Scotiam vocant, catalogus; à Japheto per* 3618 *annos usque ad annum hunc Domini*; Bâle, 1557, etc. Une troisième édition en parut, en 1559, avec de nouvelles additions. Malgré l'esprit de parti qui domine dans cet ouvrage, il est assez estimé. Parmi les autres écrits de ce théologien, on remarque une *Chronique concernant sir John Oldcastle, la nomination de Jean Bale à l'évêché d'Ossory, en Irlande, ses persécutions*, etc.; des pièces de vers dans un genre bizarre; des comédies sur des sujets tirés de l'Écriture, tels que la prédication de S. Jean; l'enfance, la tentation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ, etc.; ces pièces, qui paraîtraient d'un ridicule burlesque à un auditoire moderne, étaient représentées fort gravement par de jeunes écoliers, sous la direction de l'évêque d'Ossory. Les ouvrages de Jean Bale sont devenus rares. Il est regardé comme le plus ancien des auteurs dramatiques dans la langue anglaise. S—D.

BALECHOU (Jean-Jacques), graveur, fils d'un bonnetier, naquit à Arles, en 1715; il reçut les premiers éléments de son art d'un nommé *Michel*, graveur de cachets à Avignon. Venu de bonne heure à Paris, il se plaça sous la direction de Bernard Lépicié, secrétaire de l'académie de peinture, etc. Ayant fait de rapides progrès, surtout dans le genre du burin, il fut chargé de la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne, destiné à être mis à la tête de la collection de la galerie de Dresde: ce portrait est son chef-d'œuvre. Accusé d'avoir vendu à son profit un nombre des premières épreuves de ce portrait, et ne s'étant pas disculpé de cette accusation, Balechou se vit contraint de quitter la France pour retourner à Avignon, et fut rayé de la liste des membres de l'académie, à laquelle ses talents l'avaient fait agréer. Ce fut dans cette dernière ville qu'il exécuta ses trois estampes d'après Vernet, les *Baigneuses*, le *Calme* et la *Tempête*, qui eurent un prodigieux succès, ainsi que sa *Ste.-Geneviève*, d'après Carle Vanloo, qui est son dernier ouvrage. Il mourut à Avignon le 18 août 1765. Si l'on considère Balechou comme buriniste, peu de graveurs peuvent lui être comparés; rien de plus brillant que son burin; mais si nous examinons sévèrement ses productions, nous serons forcés de convenir que souvent il ne leur a donné cet éclat qu'aux dépens de la véritable imitation de la nature; la vigueur,

l'harmonie de sa tempête sont heureuses, les rochers mouillés par le mouvement des vagues sont très-bien, ses eaux sont superbes : Wollet est convenu qu'il avait cette estampe sous les yeux lorsqu'il a gravé son sujet de *la Pêche*. Ses terrains, son paysage, en général tout ce qui demande du goût et de la légèreté, est froid et lourd. Les chairs de ses baigneuses sont noires et dures. La trop grande pureté de burin qu'il a mise dans la tête et les bras de sa *Ste.-Geneviève*, et même dans les draperies, leur donne un ton qui imite le bronze, nuit à l'effet, et détruit l'illusion. Son *Portrait du roi de Pologne*, ainsi que quelques autres qui présentent dans leur ensemble plus de moelleux, d'opposition dans le travail, et de variété dans le style, seront toujours recherchés des amateurs, surtout le premier, dont les belles épreuves se vendent un très-haut prix. P—E.

BALEN (Henri van), peintre d'histoire, est au premier rang des peintres flamands; natif d'Anvers, et disciple d'Adam van Oort, il fut le premier maître de van Dyck. Il alla étudier en Italie, où son assiduité à copier et à peindre d'après l'antique, fut couronnée d'un brillant succès; ses ouvrages furent recherchés par leur touche agréable, et se trouvent dans les cabinets les plus distingués. Il ne revint dans sa patrie qu'après une très-longue absence; mais il y revint enrichi par le fruit de ses talents : il mourut à Anvers, en 1632. Son dessin était correct, et sa couleur fort bonne. Ses principaux tableaux sont : I. un *Festin des Dieux*; II. un *Jugement de Pâris*; III. un *S. Jean dans le désert*; IV. une *Annonciation*. On a vu quelque temps au Musée Napoléon, une *Sainte Famille dans le désert*, peinte par Balen; mais ce tableau, apporté de Prusse ne s'y trouve plus. La galerie du Sénat conserve un autre petit tableau du même, représentant *Abraham renvoyant Agar*. — Son fils, dirigé par ses soins dans la même carrière, y obtint aussi quelques succès, mais il est resté bien loin derrière lui. V—E.

BALES (Pierre), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, regardé comme un des premiers inventeurs de l'art d'écrire par abréviations, art extrêmement employé en Angleterre, possédait un talent remarquable pour écrire en petit caractère; il présenta, en 1575, à la reine Élisabeth, une bague dont le chaton, de la grandeur d'un demi-sou anglais, contenait le *Pater*, le *Credo*, les dix *Commandements de Dieu*, deux courtes prières latines, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de J.-C., et celle du règne d'Élisabeth, écrits d'une manière très-lisible; il n'était pas moins habile à imiter les diverses écritures, et pouvait ajouter, à une lettre écrite par une autre main, un post-scriptum qui ne se distinguait pas du reste de la lettre. Le secrétaire d'état Walsingham se servit utilement de ce talent dans différentes manœuvres politiques, notamment pour découvrir quelques conspirations en faveur de la malheureuse reine d'Écosse. P. Bales est un des premiers maîtres anglais qui aient fait graver des modèles de leur écriture. Il avait inventé un chiffre extrêmement simple, connu sous le nom d'*Alphabet linéal*, où toutes les lettres étaient représentées par de simples lignes ou traits dirigés en différents sens; il publia, en 1590, un recueil intitulé *le Maître d'écriture, contenant trois livres en un, dont le premier enseigne à écrire vite; le deuxième, à écrire correctement; le troisième, à bien*

écrire, Londres, in-4°., réimprimé en 1597, avec un grand nombre de pièces de vers, composées à sa louange par des littérateurs distingués de son temps. Il est mort en 1610. X—s.

BALESDENS (JEAN), de l'académie française, était né à Paris, vers la fin du 16e. siècle. Ses talents étaient médiocres, mais il était secrétaire du chancelier Séguier, protecteur de l'académie, et les académiciens voulurent témoigner à ce magistrat leur reconnaissance en le recevant. Balesdens, s'étant trouvé sur les rangs en même temps que le grand Corneille, écrivit à l'académie pour la prier de faire attention à son peu de mérite et à l'éminente supériorité de son concurrent. Corneille fut nommé, et l'élection de Balesdens retardée de deux ans. Il mourut à Paris, le 27 octobre 1675, dans un âge avancé, et sans avoir été marié. Quelques personnes assurent qu'il était prêtre, et même aumônier honoraire du roi. Il possédait des bénéfices, et il prenait quelquefois la qualité de prieur de St.-Germain d'Alluye. Il a très-peu écrit, et le plus souvent il s'est borné aux fonctions d'éditeur. On lui doit des éditions de la plupart des ouvrages de Savonarole; du *Chartiludium logicæ* (jeu de cartes logique) de Thomas Murner; des *Scholies latines* de Jean Gagney, sur les Évangiles et les Actes des Apôtres; des *Éloges des Hommes illustres* de Papire Masson; Paris, 1638, 2 vol. in-8°.; des *Œuvres Spirituelles* de S. Grégoire de Tours; des *Épîtres de Ste. Catherine de Sienne*; du *Traité de l'eau-de-vie*, de Brouault; des *Fables d'Ésope*, traduites en français, et accompagnées de *Maximes morales*; et enfin de quelques autres ouvrages moins importants. W—s.

BALESTRA (ANTOINE), peintre véronais, naquit en 1666. Il fut d'abord marchand; mais à vingt-un ans il s'adonna à la peinture; il étudia à Venise sous Bellucci, le même qui devint ensuite premier peintre de Joseph Ier. et de Charles VI. De Venise, il passa à Bologne, et alla enfin à Rome prendre des leçons de Carle Maratte. Balestra essaya de réunir le mérite de chacune des écoles où il avait travaillé, et se composa un style mélangé dans lequel le vénitien ne domine jamais. On recherche assez cet artiste, dont les ouvrages sont très-soignés. Son dessin est pur, son pinceau a de la facilité, ses conceptions sont gaies et pleines de charmes; il fut souvent employé par les cours étrangères. On lui reproche d'avoir trop peint avec de l'huile cuite, parce que les peintures faites d'après ce procédé peuvent se détériorer avant un demi-siècle. Balestra fit des élèves distingués, parmi lesquels on compte J.-B. Mariotti, Joseph Nogari, Charles Salis, et Baroni Cavalcabò. Comme toute l'école de Maratte, il aimait dans ses tableaux une sorte de brouillard qu'on ne peut pas définir aisément. Quelquefois ce brouillard y est appliqué mal à propos, et produit un effet désagréable à l'œil, mais souvent aussi, il y jette une harmonie et un repos qui attachent et disposent à une douce mélancolie. On a comparé Balestra à Catulle, son compatriote, comme on a comparé l'Albane à Anacréon. On n'est pas d'accord sur l'époque de sa mort, qui arriva, suivant les uns, en 1734, et suivant Guarienti, Zanetti et Oretti, en 1740. A—D.

BALETTI (GIANETTA-ROSA-BENOZZI), née à Toulouse, actrice célèbre à la Comédie italienne, sous le nom de *Silvia*, dans l'emploi des amoureuses, qu'elle joua pendant plus de quarante ans : elle était née à Tou-

louse, de parents italiens, et mourut à Paris en 1758. — Son mari, Joseph Baletti, né à Munich, connu au même théâtre sous le nom de *Mario*, y joua long-temps l'emploi des amoureux : cet acteur faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir à Paris, en 1716. Il mourut en 1762. — Leur fils, Louis Baletti, reçu à la Comédie italienne en 1744, s'y distingua long-temps comme acteur et comme danseur.

P—x.

BALEY (Gautier), médecin et ecclésiastique anglais, né à Portsham, dans le comté de Dorset, avait étudié à Oxford, où il fut nommé, en 1561, professeur royal de médecine; il fut ensuite chargé de l'administration de cette université, et devint enfin l'un des médecins ordinaires de la reine Élisabeth. On a de lui : I. *Traité de trois sortes de poivre commun*, 1558 ou 1588, in-8°.; II. *Petit Traité sur la conservation de la vue*, publié d'abord in-12, sous le règne d'Élizabeth, réimprimé à Oxford, en 1616 et en 1654, in-8°.; III. *Directions pour la santé naturelle et artificielle, avec des remèdes pour toutes les maladies des yeux*, 1626, in-4°.; IV. *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum*, etc. (inédit). Gautier Baley mourut le 3 mars 1592, âgé de soixante-trois ans.

X—s.

BALFOUR (André), noble écossais qui employa une partie de ses revenus à faire fleurir les sciences à Édimbourg, sa patrie; il contribua principalement à la fondation du Muséum et du jardin de botanique de cette ville, en 1680. Robert Sibbald, qui était son ami et son collègue, voulut transmettre à la postérité le souvenir de ses bienfaits et des encouragements qu'il avait donnés aux sciences, ainsi que son frère sir Jacob Balfour, en les consignant dans un ouvrage particulier, sous le titre de *Memoria Balfouriana*. Tout récemment, son compatriote Robert Brown, vient de contribuer à tirer ce nom de l'oubli, qu'il ne méritait pas, en donnant le nom de *Balfouria* à l'un des nombreux genres de plantes de la Nouvelle-Hollande, qu'il a établis et qu'il vient de publier. D—P—s.

BALGUY (Jean), savant théologien, était né à Sheffield, dans le comté d'Yorck; il fut admis, en 1702, au collége de St.-Jean, à Cambridge, et eut souvent à regretter d'y avoir employé près de deux années à lire des romans, qui pouvaient bien développer son imagination, mais nullement tourner à l'avantage de son instruction ou de son goût. La lecture de Tite-Live fut pour lui une occupation bien plus profitable, et lui donna le goût des études sérieuses auxquelles il se dévoua désormais. Ayant pris les ordres ecclésiastiques, il se distingua pendant plusieurs années comme prédicateur, et se montra défenseur zélé de la liberté religieuse, dans une dispute concernant l'autorité de l'Église, qui eut lieu à l'occasion d'un sermon prêché devant le roi par le docteur Hoadly, évêque de Bangor, et dont le texte était : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Il serait trop long de le suivre dans tous ses travaux de controverse. Lord Shaftesbury lui en fournit une très-intéressante, en avançant, dans son ouvrage, intitulé *les Caractères*, que la vertu pouvait être regardée comme un sentiment d'instinct. Ce système, appuyé par Hutcheson, donna lieu à une réponse que Balguy publia, en 1726, sous ce titre : *Lettre à un déiste, sur la beauté et l'excellence des vertus morales, et l'appui qu'elles trouvent*

dans la révélation chrétienne. Il donna, en 1728, un traité intitulé: *Le Fondement de la bonté morale*, ou *Recherche approfondie de l'origine de nos idées sur la vertu*; et, en 1730, des *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la Providence.* Ce dernier ouvrage avait pour but de prouver que les vues de la Divinité et ses bienfaits s'expliquent plutôt par un principe de rectitude que par un principe de bienveillance. En 1741, Balguy publia un *Essai sur la rédemption*, puis deux volumes de *Sermons*, que les Anglais mettent au nombre des meilleurs qu'ils aient eus. Les écrits de Balguy, fruits d'une raison éclairée, ont contribué à répandre dans la théologie et l'étude des matières religieuses, des idées libérales et l'esprit de discussion. Il mourut, en 1748, âgé de 63 ans. Ses talents et son caractère auraient dû lui valoir des places plus éminentes dans l'Église, qu'une simple prébende de Salesbury, et un humble vicariat de North-Allerton; mais l'amitié de Hoadly et de Clarke, ainsi que son zèle raisonné pour la religion, le recommandent bien mieux à la mémoire de son pays que de grandes dignités. — Son fils, Thomas BALGUY, qui a suivi la même carrière, a laissé plusieurs écrits peu importants sur des questions théologiques. L—P—E.

BALICOURT (MARGUERITE-THÉRÈSE DE), comédienne, débuta au Théâtre-Français le 29 novembre 1727, dans le rôle de *Cléopâtre*. Ses succès furent si brillants, qu'elle fut reçue à part entière dès le mois suivant. Quoique cette actrice fût très-jeune pour l'emploi des reines, elle réunissait tant d'avantages, que l'on passa légèrement sur ce défaut, devenu moins sensible par les prétentions de Mlle. Duclos, qui, à soixante ans, s'obstinait à rester au théâtre. La *Médée*, de Longepierre, jouée avec peu de succès en 1694, dut à Mlle. Balicourt une sorte de résurrection en 1728. Cette actrice joua ce rôle avec une telle supériorité, que la pièce, oubliée depuis trente-quatre ans, eut un succès prodigieux. Mlle. Balicourt, qui avait une très-faible santé, obtint sa retraite en 1738, six mois après la réception de Mlle. Dumesnil, et mourut le 4 août 1743, dans un âge peu avancé. P—X.

BALIN (JEAN), prêtre et médecin, né à Vesoul vers 1570. Il paraît qu'il était professeur au collége de Narbonne, à Paris, en 1601, puisqu'il y prononça cette année un discours latin, à l'ouverture des classes. En 1607, il fit imprimer à Paris, in-8°., un poëme intitulé *De Divæ Magdalenæ gestis, ubi et ejus navigatio in Provinciam, et pœnitentiæ locus describuntur*; il le traduisit ensuite en français, et sa traduction parut la même année, sous le titre de *Poëme héroïque de Ste.-Magdeleine.* Il accompagna Claude de Rye en Flandre en qualité d'aumônier, et il fut témoin des événements de la guerre, qui se termina par la paix de 1608. Il en écrivit l'histoire sous ce titre: *De Bello Belgico, auspiciis Ambrosii Spinolæ*, Bruxelles, 1609, in-8°. On trouve à la suite, un poëme intitulé *De Pace Belgicâ, sive Janus bifrons Belgicus.* On loue la correction et la pureté du style de cet ouvrage. Foppens (*Bibl. Belgica*) dit que Balin a composé quelques autres ouvrages, mais peu intéressants. C'est ce bibliothécaire qui nous apprend que Balin mourut à Wesel, dans le duché de Clèves; mais il a négligé d'indiquer à quelle époque. W—S.

BALIOL. *Voy.* BAILLEUL.

BALL (JEAN), prêtre séditieux

du 14e. siècle, dont les controverses, excitées par Wiclef, avaient tourné la tête et allumé le fanatisme ; ce frénétique s'acquit une très-grande popularité en Angleterre, en prêchant aux habitants des campagnes ce système d'égalité qui flatte toujours la multitude : il leur annonçait que la différence des rangs et l'inégale distribution des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin ; que ces distinctions n'avaient été imaginées que par l'ambition des riches ; que le moment, pour le peuple, de reconquérir ses droits, à cet égard, était arrivé ; que, si l'on en laissait passer l'occasion, elle ne se représenterait plus ; et comme on ne lui permettait pas de prêcher une pareille doctrine dans les églises, il entraînait ses sectateurs dans les champs, et employait toutes les ressources de son éloquence pour les porter à la sédition. Le clergé et les seigneurs étaient surtout l'objet de ses déclamations : on se saisit de sa personne, et il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plusieurs provinces, qui avaient choisi Black-Heath, à peu de distance de Londres, pour lieu de leur rassemblement, menacer la capitale. Leur nombre s'accrut jusqu'à cent mille hommes. On les avait d'abord trop dédaignés : quand on voulut prendre des mesures répressives contre eux, ils se précipitèrent sur Londres, brisèrent les prisons, délivrèrent leur apôtre, et grossirent leur troupe de tous les malfaiteurs dont ils avaient rompu les fers. Ball enflammait leur colère ; ils attaquaient partout les seigneurs, le clergé et les gens de loi : ils détruisaient les édifices, enlevaient tout ce qu'il y avait de plus précieux, non pour se l'approprier, mais pour le mettre en pièces, et le jeter dans la Tamise. Richard II effrayé, se retira à la tour ; ils s'y portèrent : les soldats épouvantés leur en ouvrirent les portes. Il fallut que le roi, pour ne pas devenir la victime de leur fureur, leur livrât l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand-trésorier, qu'ils mirent à mort. Il serait trop long de rapporter en détail leurs autres excès, pendant les deux années que dura leur rébellion. Le gouvernement reprit enfin le dessus : Ball fut arrêté, en 1381, à Coventri ; on lui fit son procès, et il fut exécuté. Les historiens anglais disent qu'on ne trouva aucune preuve de correspondance entre lui et Wiclef, quoique ce fussent les doctrines de cet hérésiarque qu'il réduisait en pratique. T—D.

BALL (JEAN), théologien anglais de la secte des puritains, né en 1585, à Cassington, dans le comté d'Oxford. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit les ordres, et fut tout à la fois pasteur et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Il jouissait d'un grand crédit dans son parti, et il a composé quelques ouvrages qui ont eu beaucoup de succès : le plus connu est son *Traité concernant les fondements principaux de la religion chrétienne*. Ce traité, extrêmement répandu, avait eu, avant l'année 1632, quatorze éditions, et, chose singulière, il a été traduit en langue turke. Parmi ses autres écrits, on remarque un *Traité sur la foi*, in-4°., 1631 et 1637, et un *Jugement impartial sur les motifs de séparation*, in-4°., 1640 ; le *Pouvoir de la piété*, Londres, 1657, in-fol. ; *Traité de la méditation théologique*, Londres, 1660, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par Siméon Ashe. Jean Ball mourut en 1640, âgé de cinquante-cinq ans. X—s.

BALLENDEN ou BELLENDEN

(Jean), écrivain écossais du 16e. siècle, issu d'une ancienne famille, fut en grande faveur auprès du roi Jacques V: on prétend même qu'il eut beaucoup de part à l'éducation de ce prince, si recommandable par ses vertus et par son amour pour les lettres. Ballenden occupa différentes places dans l'église et dans l'état. Très-zélé catholique, il entreprit d'arrêter les progrès de la réformation; voyant tous ses efforts inutiles, il vint s'établir à Rome, où il mourut en 1550. On a conservé de lui des poésies lyriques, où l'on découvre, à travers la bizarrerie du langage, de l'enthousiasme poétique et un véritable talent; mais l'ouvrage sur lequel se fonde principalement sa réputation, est sa traduction du latin en écossais de l'histoire d'Hector Boethius, faite par l'ordre de Jacques V, et publiée à Édimbourg, en 1536, in-fol., sous le titre d'*Histoire et Chronique d'Écosse*, etc. Cette traduction, où il s'est souvent écarté de l'original, mais toujours pour l'intérêt de la vérité, est très-estimée de ses compatriotes. La plupart des autres écrits de Ballenden sont perdus. X—s.

BALLERINI (Pierre), célèbre écrivain ecclésiastique du 18e. siècle, naquit à Vérone, le 7 sept. 1698. Il était fils d'un professeur en chirurgie. Après avoir fait d'excellentes études sous les jésuites, il entra dans les ordres, et fut ordonné prêtre séculier. La lecture attentive des *Œuvres du cardinal de Noris* le rendit passionné pour celles de S. Augustin. Il en tira des principes de direction des études appliqués aux belles-lettres, qu'il expliquait aux jeunes gens, et qu'il publia sous le titre de *Méthode de S. Augustin*, etc. Un paragraphe qu'il y inséra, sur la conduite que l'on doit tenir lorsqu'il y a diversité d'opinions, surtout en matière de morale, fit beaucoup de bruit, excita des réclamations, et donna le premier signal d'une guerre de plume, qui a duré long-temps à Vérone, sur le *probable* et le *plus probable*, ou sur les degrés de probabilité morale. Après cette querelle du probabilisme, il s'engagea dans une autre sur l'usure, dans laquelle il eut pour adversaire le savant Scipion Maffei. Il avait quitté la chaire de belles-lettres pour professer la théologie dogmatique et morale, lorsqu'il fut choisi, en 1748, pour théologien canoniste de la commission que la république de Venise envoyait à Rome, dans l'affaire du patriarcat d'Aquilée. Dans quelques entretiens qu'il eut avec le pape, il lui inspira une confiance qui engagea le souverain pontife à le charger d'une édition des *Œuvres de S. Léon*, d'après les manuscrits du Vatican; et si ce saint pape fut déclaré docteur de l'église par une constitution du 13 oct. 1754, on reconnaît que cela est dû en grande partie à la proposition qui en fut faite par Ballerini dans l'épître dédicatoire du tome Ier. Après une vie employée toute entière aux études et aux travaux de son état, il mourut vers l'an 1764. Les principaux ouvrages qu'il publia sont: I. *Il Metodo di S. Agostino negli studj*, Vérone, 1724; Rome, 1757, in-12 (traduit en français par Nicolle de la Croix, Paris, 1760, in-12). II. Divers écrits en italien et en latin, contre le père Segneri et contre d'autres écrivains, dans la querelle sur le probabilisme, depuis 1732 jusqu'en 1736; le dernier est une Histoire du probabilisme, sous le titre de *Saggio della storia del probabilissimo nella descrizione del cangiamento di sei insigni probabilisti in probabilioristi*, etc., Vérone, 1736, in-8°; III. *Sancti Zenonis epis-*

copi Veronensis sermones, nunc primum quâ par erat diligentiâ editi, etc., avec des dissertations et des notes, Vérone, 1739, in-4°.; IV. *Sancti Antonini archiepiscopi Florentini ordinis prædicatorum summa theologica*, etc., avec des notes, observations, prélections, et une vie de l'auteur, Vérone, 1740 et 1741, 2 vol. in-fol.; V. *Sancti Raymundi de Pennafort ordinis prœdicatorum summa*, etc., Vérone, 1744, in-fol.; VI. *Sancti Leonis magni R. pontificis opera, post Paschasii Quesnellii recensionem ad complures et prœstantissimos manuscriptos codices ab illo non consultos exacta*, etc., Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-fol. L'édition de Quesnel avait été prohibée; celle-ci fut faite, comme on l'a vu, par ordre du pape. VII. Plusieurs ouvrages contre l'usure, et surtout deux volumes in-4°., l'un intitulé: *De jure divino et naturali circa usuram libri sex*, etc.; et l'autre: *Vindiciæ juris divini ac naturalis*, etc., Bologne, 1747, in-4°., etc. G—É.

BALLERINI (JÉRÔME), frère du précédent, naquit à Vérone, le 29 janvier 1702. Il fit à peu près les mêmes études que son frère, et prit comme lui l'état ecclésiastique; mais il cultiva plus particulièrement l'histoire que l'on appelle *profane*, par opposition à l'histoire ecclésiastique. Ces deux frères se quittèrent peu, et firent en commun plusieurs éditions et plusieurs ouvrages. Jérôme survécut plusieurs années à Pierre; il entreprit seul l'édition des *Œuvres du cardinal Noris*, d'après les exhortations et les conseils du marquis Scipion Maffei; mais ensuite son frère prit part à l'exécution: *Henrici Norisii Veronensis Augustiniani S. R. E. presbyteri cardinalis opera omnia nunc primum collecta et ordinata*, Vérone, 1732, 4 vol. in-fol.; le quatrième volume surtout appartient aux deux frères, et contient divers morceaux précieux d'histoire ecclésiastique. Il eut aussi la plus grande part dans l'édition des œuvres de Gibert, évêque de Vérone, dans laquelle il eut cependant son frère pour coopérateur: *Joan. Matthæi Giberti episcopi Veronensis, opera nunc primùm collecta*, etc., avec une Dissertation, la Vie de l'auteur et diverses autres Pièces, Vérone, 1732, in-4°. Les éditions données par son frère, auxquelles il coopéra le plus, sont celles des *Sermons de S. Zénon*, de la *Somme de S. Antonin*, et des *Œuvres de S. Léon*; mais il contribuait à la publication de presque tout ce que Pierre écrivait. Mazzuchelli, *Scritt. ital.*, tom. III, donne une idée intéressante de l'union qui régnait entre ces deux frères, et de la manière dont ils distribuaient entre eux les travaux. Ce qui appartenait plus particulièrement à la théologie et au droit canonique était du ressort de Pierre, et ce qui tenait le plus à la critique et à l'histoire, était traité par Jérôme. Ils revoyaient le tout ensemble, et s'ils étaient d'avis différent, rien n'était définitivement admis qu'après une discussion, quelquefois très-vive, il ne fût revêtu de l'approbation de tous les deux. G—É.

BALLEXSERD (JACQUES), de Genève, né en 1726, et mort en 1774, est connu par deux bons ouvrages: I. *Dissertation sur l'éducation physique des enfants, depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, 1762, in-8°., couronnée par la société des sciences de Harlem, et dont David, médecin à Paris, a donné une seconde édition avec des notes, en 1780; II. *Dissertation sur les causes principales de la mort d'un*

aussi grand nombre d'enfants, et quels sont les préservatifs les plus efficaces et les plus simples pour leur conserver la vie, couronnée par l'académie de Mantoue, et imprimée en italien, 1773; puis en français, 1775. C. et A.

BALLIANI (Jean-Baptiste), sénateur génois, né en 1586, est auteur d'un traité profond écrit en latin *sur le mouvement naturel des corps pesants*. Cet ouvrage parut d'abord en 1638, et fut publié de nouveau en 1646, très-augmenté, et enrichi de bonnes observations. Si Balliani eût eu le temps de s'appliquer aux sciences, il eût pu paraître avec distinction parmi les plus illustres savants de l'Italie; mais son rang et sa profession le portant principalement vers les lois et la politique, ne lui laissèrent que peu de temps pour s'occuper de ses études favorites, les mathématiques et la physique. Après avoir occupé avec honneur plusieurs charges publiques, il mourut en 1666, à l'âge de quatre-vingts ans. K.

BALLIÈRE de Laisement (Denis), natif de Paris, se fixa à Rouen, où il devint vice-directeur de l'académie. Il cultiva tour à tour la musique, les lettres, la chimie, et mourut en 1804. On a de lui : I. *Deucalion et Pyrrha* (1751); II. *le Rossignol* (1751); III. *le Retour du Printemps* (1753); IV. *Zéphyre et Flore* (1754), opéras comiques, représentés à Rouen, et dont le premier n'a pas été imprimé ; V. *la Guirlande* (1757), représenté à la Foire St.-Laurent; VI. *Théorie de la Musique*, Paris, 1764, in-4°., ouvrage aussi concis qu'instructif; VII. *Eloge de Le Cat*, Rouen, 1769, in-8°.; VIII. une nouvelle édition du *Gazophylacium græcorum*, de Philippe Cattier, Paris, Didot, 1790, in-8°. D. L.

BALLIN (Claude), fils d'un riche orfévre de Paris, naquit en 1615, et embrassa la profession de son père. Ses premières années se passèrent à l'étude du dessin ; celle des ouvrages du Poussin particulièrement lui forma le goût, et enrichit son imagination. Comme l'académie de peinture n'existait pas encore, non plus que l'école des Gobelins, le jeune Ballin allait dessiner d'après nature chez différents artistes, qui se réunissaient pour faire les frais d'un modèle. A force d'application, il fit de si grands progrès, qu'à l'âge de dix-neuf ans, il exécuta quatre grands bassins d'argent de 60 marcs chacun, sur lesquels il avait composé et exécuté en relief les quatre âges du monde, avec tant de succès, que le cardinal de Richelieu, qui les acheta, lui commanda encore quatre grands vases dans le même genre pour les assortir à ces bassins. La réputation de Ballin s'étant bientôt accrue par le nombre de ses beaux ouvrages, il fut chargé, par Louis XIV, d'exécuter des tables d'argent, des candelabres, des vases, des canapés, et beaucoup d'autres meubles enrichis de bas-reliefs, que la détresse du trésor public, à l'époque de la guerre de la succession, obligea de porter à la monnaie. Il ne reste de ces chefs-d'œuvre que des dessins qu'un nommé Delaunai, orfévre, en avait faits. Un grand nombre d'autres ouvrages que cet artiste avait exécutés pour différentes églises, tels que soleils, croix, chandeliers, lampes, etc., ont éprouvé le même sort lors de la révolution. Ce fut Ballin qui cisela la première épée et le premier hausse-col que porta Louis XIV. A la mort de Varin, ce prince le nomma directeur du balancier des médailles et des jetons : Ballin se distingua dans cette place par la finesse de son exécution,

et sut réunir aux grâces modernes la sévérité de l'antique. Ballin a fait époque dans la gravure, et il recula les bornes de cet art : il mourut à Paris, le 22 janvier 1678, âgé de soixante-trois ans. P—E.

BALLINO (JULES), avocat et littérateur vénitien, qui florissait après la moitié du 16e. siècle, et qui vivait encore en 1592, a laissé des Traductions italiennes, assez estimées, de plusieurs ouvrages grecs : I. *Vita di Mosè composta da Filone ebreo*, Venise, 1560, in-4°.; II. *Trattato di Plutarco dell' amor de' genitori verso i figliuoli*, Venise, 1564, in-8°.; III. *la Morale filosofia brevemente descritta per due filosofi Epitteto-stoico e Aristotile-peripatetico*, Venise, 1564 et 1565; Rome, 1689, in-8°. : le Traité ci-dessus est réimprimé dans cette édition; IV. *Trattato d'Aristotile della virtù e de' vizii*, Venise, 1565, in-8°.; V. *le Prediche del gran Basilio, arcivescovo di Cesarea*, etc., Venise, 1566, in-8°. VI. Il a aussi publié la première partie d'un ouvrage intitulé : *Disegni delle più illustri città e fortezze del mondo, con una breve istoria delle origini ed accidenti loro*, Venise, 1560, in-4°. Ce volume ne contient que cinquante villes; les dessins gravés sont médiocres, et les notices sèches et insignifiantes. Il est à croire que le peu de succès de cette première partie le détourna de continuer l'ouvrage. G—É.

BALLISTE (nommé encore BALISTE et CALLISTE), général romain, vivait au 3e. siècle, et fut préfet du prétoire sous Valérien. Les soldats qui s'étaient dispersés lors de la captivité de ce prince, se rallièrent et choisirent pour chef Balliste. Il mena ses troupes en Cilicie, et fit lever aux Perses le siége de Pompeïopolis. Entrant ensuite en Lycaonie, il surprit les Perses, leur enleva leur butin, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étaient les femmes de Sapor. Se portant ensuite sur la côte de la Cilicie, il défit encore les ennemis à Sébaste et à Coryce. Dans ces expéditions, Odenat, roi de Palmyre, qui avait à se plaindre de Sapor, seconda puissamment le général romain. Balliste usa ensuite de son crédit sur les troupes, afin de les porter à reconnaître pour empereur Macrien, qui, en récompense, le nomma capitaine de ses gardes. Lorsque ce nouvel empereur passa en Italie pour combattre Auréole et Galien, il laissa en Syrie Quiétus, son second fils, et Balliste, pour défendre cette province contre les Perses. La nouvelle de la mort de Macrien et de son fils aîné les obligea de se renfermer dans Émèse; mais Balliste donna aux habitants le conseil de se défaire de Quiétus : ensuite il prit le titre d'empereur, et changea la ville en un désert, en faisant passer au fil de l'épée tous ceux qui refusaient de le reconnaître. Il se maintint pendant quelque temps en Orient, et donna même des lois dans plusieurs provinces ; mais l'an 264, il fut tué par un soldat, qui, dit-on, exécuta ce meurtre d'après les ordres d'Odenat. D—T.

BALLO (FABIO), noble sicilien, né à Palerme, dans le 16e. siècle, y prit l'état de jurisconsulte, qu'il exerça jusqu'à un âge très-avancé, avec une grande réputation de savoir et d'intégrité. Il mourut dans la même ville, le 23 mai 1632. La poésie était pour lui un amusement. On trouve de ses *Canzoni Siciliane*, dans le tom. Ier., part. II, des *Muse Siciliane*, Palerme, 1647 et 1662, in-12. Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, tome Ier., parle d'une églogue manuscrite, inti-

tulée *Alfesibeo*, du même auteur, et écrite dans la même langue, mais elle n'a point été imprimée. — Il laissa un fils, Jean-Dominique BALLO, qui, après avoir été d'abord avocat comme son père, prit ensuite l'habit ecclésiastique, et dont on trouve aussi des *Canzoni Siciliane* dans le même volume du même recueil. G—É.

BALLO (JOSEPH), docteur sicilien, naquit à Palerme, le 29 juillet 1567. Son père, qui était d'une grande naissance, et baron de Calattuvi, et sa mère, fille du prince de Villa-Franca, voulaient qu'il prît le parti des armes; il préféra l'état ecclésiastique, renonça à la baronie, et se livra entièrement à l'étude des sciences ecclésiastiques, des mathématiques et de l'astronomie. Il fit un voyage en Espagne, et y fut reçu docteur en théologie. De retour dans sa patrie, où il fit quelque séjour, il repassa ensuite à Bari, dans le royaume de Naples, et fut chanoine de cette cathédrale. Il se rendit à Padoue, en 1635, y fit imprimer plusieurs ouvrages, et, dans un second voyage qu'il y fit, à l'âge de soixante-douze ans, mourut dans cette ville, le 2 novembre 1640. Ses principaux ouvrages sont : I. *De fecunditate Dei circa productiones ad extra*, Padoue, 1635, in-4°.; II. *Demonstratio de motu corporum naturali*, Padoue, 1635, in-4°. Dans son dernier voyage à Padoue, il y fit aussi imprimer un ouvrage théologique, qu'il avait médité pendant trente ans, et sur lequel il avait soutenu des controverses avec des théologiens romains et siciliens. Il est intitulé : *Resolutio de modo evidenter possibili transubstantiationis panis et vini, in sacrosanctum Domini Jesu corpus et sanguinem*, etc., Padoue, 1640, in-4°. Son systême, selon Mazzuchelli, *Scritt. ital.*, tom. III, est que les accidents qui restent dans l'Eucharistie, sont les accidents du corps de J.-C., modifiés de manière qu'ils représentent l'espèce du pain. *Il sistema del nostro autore è che gli accidenti, i quali rimangono nell' Eucaristia, sieno accidenti del corpo di Cristo modificati in guisa che rappresentino le specie del pane.* Des théologiens qui crurent entendre ce systême, l'attaquèrent publiquement; d'autres, qui crurent l'entendre aussi, le défendirent : cette querelle fut très-vive; mais heureusement pour le repos de l'auteur, il était mort avant qu'elle fût engagée. G—É.

BALLO (THOMAS), noble sicilien, né à Palerme, se distingua, par son talent poétique, vers la fin du 16e. siècle. Il fut chevalier de St.-Étienne, et membre de l'académie des *Accesi* de Palerme. Le recueil des *Rime* de cette académie, Palerme, 1571, in-8°., contient plusieurs pièces de lui. Son plus grand ouvrage est un poëme héroïque, consacré à la gloire de sa patrie, et dédié à Cosme II, grand-duc de Toscane; il est intitulé : *Palermo liberata, poema eroico in ottava rima, cogli argomenti di Girolamo Spucees*, Palerme, 1612, in-4°. G—É.

BALLON (LOUISE-BLANCHE-THÉRÈSE PERRUCARD DE), fondatrice des bernardines réformées, naquit, en 1591, au château de Vanchi, en Savoie, d'une famille noble. Ses parents la mirent, à l'âge de sept ans, au monastère de Ste.-Catherine-sur-Annecy, dont une de ses parentes était abbesse. Elle y fit profession à seize ans, et entreprit la réforme en 1622, à Rumilly, sous la direction de S. François de Sales, son parent. Les nouvelles réformées prirent le nom de *Sœurs de la Providence*, quoique le peuple leur ait donné celui de *Religieuses Bernardines réfor-*

mées. La mère de Ballon établit successivement sa réforme à Grenoble, à St.-Jean-de-Maurienne, à la Roche, à Seyssel, à Vienne, à Lyon. Les bernardines de Marseille et de Toulon ne tardèrent pas à l'embrasser; et elle obtint, en 1628, un bref d'Urbain VIII, pour soustraire son ordre à la juridiction de l'abbé de Cîteaux, et le soumettre aux ordinaires des lieux. Les constitutions qu'elle donna furent approuvées à Rome, en 1631; mais la mère de Pinçonas, qu'elle envoya à Paris, pour y établir la réforme, en fit imprimer, quelques années après, de nouvelles, assez différentes des premières. Pour les faire prévaloir, elle représenta la mère de Ballon comme une femme inquiète, ambitieuse, qui cherchait à se faire supérieure générale. Celle-ci protesta du contraire dans ses écrits. Cependant, quelques-uns des nouveaux établissements adoptèrent les passions de la mère de Pinçonas, et il en résulta un schisme. Les religieuses de Rumilly déposèrent la mère de Ballon de la supériorité; celles de Marseille la mirent à leur tête. Rappelée en Savoie, par l'évêque de Genève, elle y multiplia ses fondations, et mourut, le 14 décembre 1668, au monastère de Seyssel, en odeur de sainteté. Le P. Grossi, de l'Oratoire, a fait imprimer ses *OEuvres de piété*, en un vol. in-8°., 1700, et a mis sa vie en tête du volume. T—D.

BALLYET (EMMANUEL), religieux carme déchaussé, évêque et consul de France à Babylone (Baghdâd), naquit en 1700, à Marnay, bourg de Franche-Comté. Il rendit compte à Benoît XIV de sa mission à Babylone, par une lettre imprimée en latin et en français, à Rome, en 1754. Cette lettre contient des détails curieux sur les mœurs et les coutumes des peuples du Levant. Il avait parcouru une partie de l'Asie, en observateur. Le journal de ses voyages se trouvait dans la bibliothèque du duc d'Orléans, et d'Anville en a extrait la *Description d'un monument de sculpture, découvert dans une montagne.* Ballyet avait formé un médailler précieux, dont un de ses neveux a fait imprimer le catalogue. Il mourut de la peste à Baghdâd en 1773. — Le P. Symphorien BALLYET, son frère, est mort supérieur-général de son ordre. W—S.

BALSAMO. *V.* CAGLIOSTRO.

BALSAMO, et non pas BALZAMO (LAURENT), poète sicilien, né à Palerme, y florissait au commencement du 17e. siècle. On a de lui, dans la langue de son pays, des *Canzoni sacre* et des *Octaves*, insérées dans les *Muse Siciliane*, Palerme, 1653, in-12. On l'a mal à propos confondu avec l'un des deux jésuites nommés Ignace BALSAMO, dont l'un était de Messine, où il mourut, en 1659, et n'a fait d'autres vers qu'une *Canzone*, intitulée : *Lettera di Nostra Signora alla città di Messina*, Messine, 1653, in-4°., et un recueil de poésies pieuses, sur le martyre de S. Placide : *Martirio de' Santi Placido e compagni, canzone e rime*, Messine, 1653, in-4°.—L'autre jésuite, Ignace BALSAMO, nommé aussi *Balsamone*, était de la Pouille, où il naquit en 1543, et remplit, pendant plus de trente-cinq ans en France, les premiers emplois de son ordre. Il mourut à Limoges le 2 octobre 1618; il a publié en français une *Instruction sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, ouvrage qui fut ensuite traduit en latin, et imprimé à Cologne, 1611 et 1612, in-12. G—É.

BALSAMON (THÉODORE), né à Constantinople, dans le 12e. siècle,

fut fait chancelier et bibliothécaire de Ste.-Sophie, prévôt des Blaquernes; enfin, patriarche d'Antioche, en 1186. Il ne put cependant pas aller remplir les fonctions de cette dernière place, parce que les Latins étaient alors maîtres de cette ville, et y avaient un évêque de leur communion. Isaac l'Ange, ayant dessein de placer sur le siége de Constantinople son prophète Dorothée, déjà patriarche de Jérusalem, contre la disposition des canons qui condamnaient les translations, chargea Balsamon de proposer la question dans une assemblée d'évêques, en lui laissant entrevoir que le choix le regardait. Ce prélat, en qui l'étude n'avait pas éteint l'ambition, fit aisément passer la proposition; mais il n'en fut que pour la honte, lorsqu'il vit Dorothée occuper le patriarchat de la ville impériale, qu'il avait convoité. Balsamon mourut vers 1204. C'est le plus habile canoniste qu'aient eu les Grecs. Il ne paraît cependant pas très-versé dans la critique, ni dans la connaissance de l'antiquité ecclésiastique. Ses ouvrages annoncent d'ailleurs trop d'animosité contre les Latins. Le plus important est un *Commentaire* sur les canons des apôtres et des sept conciles œcuméniques, sur le code de l'Église d'Afrique, et sur les épîtres canoniques des PP. Grecs, dont la meilleure édition est celle de Bévérège, Oxford, 1672, in-fol. Son *Commentaire* sur le *Nomocanon* de Photius, fut imprimé en grec et en latin, à Paris, 1615, in-4°.; puis en 1661, dans la *Bibliothèque du droit canonique ancien*, de Justel. La même collection contient encore, du même Balsamon, un recueil de constitutions ecclésiastiques, avec les notes de Leunclavius et de Fabrot. On a quelques autres ouvrages de lui sur des matières canoniques, dans le *Droit grec et romain* de Leunclavius, et dans les *Monuments de l'Église grecque*, de Cotelier. T—D.

BALTAZARINI, musicien italien, fut célèbre en France sous le nom de *Beaujoyeulx*. La reine Catherine de Médicis, à qui il avait été envoyé du Piémont, comme l'un des virtuoses les plus distingués sur le violon, le nomma son premier valet-de-chambre, et le mit à la tête de ses musiciens. Henri III, en lui confiant l'intendance de sa musique, le chargea de l'ordonnance des fêtes de la cour, place qu'il remplit long-temps avec beaucoup d'intelligence. On a imprimé le détail d'une de ces fêtes brillantes, sous le titre de *Ballet comique de la royne, faict aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de Mlle. de Vaudemont*, Paris, 1582, in-4°. Cette fête fut donnée le 15 octobre 1581. P—x.

BALTEZY-MÉHÉMET. *Voy.* MÉHÉMET.

BALTHASAR (CHRISTOPHE), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roy, en 1588, écrivit pour prouver la légitimité des droits de la France sur différents domaines de l'Espagne. Son ouvrage est intitulé: *Traité des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France, depuis Charles VIII*, Paris, 1626, in-8°.; augmenté d'un *Discours des droits et prétentions des rois de France sur l'Empire*, Paris, 1635, in-8°.; réimprimé en 1647, in-4°., sous le titre de *Justice des armes du roi très-chrétien contre le roi d'Espagne*. Il était âgé de plus de soixante ans quand il embrassa la religion protestante; ce qui lui a valu de grands éloges de la part de Bayle. Il mourut de la pierre, à Castres, vers 1670. Le P. Lelong dit qu'il fut conseiller d'état et intendant en Languedoc, mais c'est une erreur. Les nouveaux éditeurs de sa *Bibliothèque historique de la France* con-

jecturent que Christophe Balthasar avait un fils du même nom que lui, avocat au présidial d'Auxerre, et auteur de différents *Traités sur le droit de Régale* et l'*origine des fiefs*, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque de Séguier; comme ils n'appuient leur conjecture d'aucune preuve, nous avons suivi l'opinion commune, qui ne distingue pas ces deux auteurs. W—s.

BALTHASAR (Augustin de), docteur en droit, membre du grand tribunal d'appel du roi de Suède, à Wismar, né en 1701, à Greifswald, en Poméranie, où son père était professeur de morale et de droit, étudia à Jéna, et alla s'établir à Wismar, où il devint successivement docteur du droit, professeur et membre de la Faculté, et parvint aux places les plus honorables. Il mourut à Wismar, en 1779. On distingue, parmi ses nombreux ouvrages : I. *Apparatus diplomatico-historicus*, ou *Tableau de toutes les lois qui servent à l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen*, etc., Greifswald, 1730-35, in-folio; II. *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, etc., ibid., 1733-37, 2 vol. in-fol.; III. *De Origine, statu ac conditione hominum propriorum in Pomeraniâ*, ibid., 1735-49; IV. *Discours sur les avantages du temps présent, sous le rapport du perfectionnement des sciences, spécialement de l'étude de l'histoire et du droit*, ibid., 1742, in-4°.; V. *Jus ecclesiasticum pastorale*, ibid., 1760-63, 2 vol. in-fol. Le reste de ses ouvrages se compose de dissertations relatives à l'administration civile et religieuse de la Poméranie.—Un autre Balthasar (Jacques-Henri de), professeur de théologie et surintendant-général des églises de la Poméranie suédoise, a laissé : I. *Recueils de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Poméranie*, Greifswald, 1723-25, in-4°.; II. *Val. ab Eickstædt epitome annalium Pomeraniæ*, ibid., 1726, in-4°., ainsi que plusieurs écrits théologiques de peu d'importance. G—t.

BALTHASAR (Joseph-Antoine-Félix de), né à Lucerne, en 1737, y est mort en 1810. Après avoir fait ses études dans sa patrie et à l'académie royale de Lyon, il entra dans la magistrature, et y remplit successivement différentes places avec distinction; il était trésorier de l'état au moment où la révolution éclata en Suisse. La modération et la prudence qu'il y déploya lui assurèrent l'estime de tous les partis. Il devint président de l'administration municipale de Lucerne, et ne résigna cette place que deux ans avant sa mort. L'histoire de sa patrie fut son étude favorite, et il a formé de riches et précieuses collections de notes manuscrites sur l'histoire suisse. La *Bibliothèque Suisse* de Haller, enrichie de nombreuses notices fournies par M. de Balthasar, donne l'énumération des collections de celui-ci, qui depuis sont devenues la propriété de la ville de Lucerne. Les ouvrages imprimés de Balthasar consistent en différents Traités relatifs à l'histoire du canton de Lucerne et à celle de la Suisse en général. Celui qui a fait le plus de sensation parut en 1768 (à Zurich), sous ce titre : *De Helvetiorum juribus circa sacra*, et il a été traduit en français par M. Viend (*les Libertés de l'Église helvétique*, Lausanne, 1770, in-12.) La cour de Rome et son nonce résidant à Lucerne, s'en montrèrent fort offensés; l'écrit fut condamné à Rome, et l'évêque de Constance demanda au gouvernement qu'il fût supprimé. Le Traité condam-

né n'offrait toutefois qu'un exposé historique qui prouvait que la Suisse catholique, guidée par son bon sens plutôt que par un système raisonné, avait, dans plusieurs occasions importantes, exercé, dans ses relations avec la cour de Rome, les libertés de l'Eglise gallicane, et que les quatre propositions de celle-ci étaient reconnues et adoptées de très-ancienne date en Suisse. L'Histoire de la Nonciature dans ce pays et le Code diplomatique y relatif, se trouvent parmi les manuscrits de Balthasar, et en forment une des parties les plus curieuses. De ses autres écrits imprimés, on ne citera que la *Défense de Guillaume Tell*, 1760, in-8°., dans laquelle on trouve la réfutation des doutes élevés alors sur la vérité de l'histoire de ce héros de la liberté suisse; et le *Museum virorum Lucernatum famâ et meritis illustrium*, Lucerne, 1777, in-4°. — Son père (François) avait été, comme lui, zélé partisan de l'indépendance helvétique, et il a aussi donné quelques écrits sur l'histoire de sa patrie.

U—I.

BALTHASAR CORDERIUS. *Voy.* CORDER.

BALTHAZARI (THÉODORE), professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, inventa, en 1710, le microscope solaire, au moyen duquel on grossit les objets transparents par la lumière du soleil. Il en a publié l'explication sous ce titre: *De micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu multiplici opusculum*, Erlangen, 1710, in-8°. D'autres attribuent cette invention à Lieberkuhn. K.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone, à qui Bérose donne le nom de *Nabonnedes*, Hérodote celui de *Labynete*, et Josèphe celui de *Naboandel*, était fils d'Évilmerodach, et petit-fils de Nabuchodonosor. Il monta jeune sur le trône, abandonna le gouvernement à sa mère Nitocris, pour se livrer à ses plaisirs. Nitocris, femme d'une rare capacité, fit tout ce que la sagesse humaine pouvait lui dicter pour retarder la chute de l'empire; mais le temps prédit par les prophètes pour la ruine des Babyloniens était arrivé. Cyaxare, roi des Mèdes, et Cyrus son neveu, roi des Perses, lui déclarèrent la guerre, prirent plusieurs de ses villes, battirent Crésus, roi de Lydie, qu'il avait engagé à faire une diversion dans la Médie, le firent prisonnier dans sa capitale, et vinrent mettre le siége devant Babylone, après avoir gagné plusieurs batailles contre les armées de Balthazar: ce siége durait depuis deux ans, lorsque ce prince ayant fait apporter, au milieu d'un grand festin, les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem, les fit servir aux orgies de ses courtisans et de ses concubines. A l'instant il aperçut une main qui traçait sur la muraille ces trois mots: *Mané*, *Thecel*, *Pharez*; il en fut effrayé, et fit appeler ses devins et ses astrologues, pour les lui expliquer, promettant à celui qui y réussirait, de le décorer des attributs de la royauté, et de l'associer à sa mère et à lui, dans le gouvernement de son empire. Ces sages ne purent déchiffrer ces caractères hébreu-samaritains. On appela Daniel qui, dédaignant la récompense promise, représenta, avec beaucoup de liberté, au roi, les désordres de sa vie, et la profanation des vases sacrés qu'il venait de faire, lui déclara que l'inscription portait, que les jours de sa vie et de son règne étaient comptés, qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre, et que son royaume

allait être divisé entre les Mèdes et les Perses. Effectivement, Cyrus, instruit d'avance des dissolutions auxquelles les Babyloniens étaient dans l'usage de se livrer pendant cette fête annuelle, avait tout préparé pour s'emparer de la ville par stratagême ; ses troupes y étant entrées de nuit, pénétrèrent jusqu'au palais. Balthazar y fut massacré, et tout ce qui le défendait passé au fil de l'épée. Ce fut ainsi que ce prince périt, la 17ᵉ. année de son règne, et que l'empire des Babyloniens, fondé deux cent neuf ans auparavant, par Nabonassar, fut détruit, environ l'an 539 av. J.-C. Par cet événement furent accomplies les prophéties d'Isaïe, de Jérémie, d'Habacuch et de Daniel. T—D.

BALTUS (Jean-François), né à Metz, le 8 juin 1667, jésuite en 1682, professa les belles-lettres à Dijon, à Pont-à-Mousson, et l'Écriture-Sainte, à Strasbourg. Il fut appelé à Rome, en 1717, pour y être chargé de l'examen des livres composés par les membres de sa société. L'air de cette ville ne convenant point à sa santé, il revint en France, fut successivement recteur de plusieurs colléges, et mourut le 19 mars 1743, bibliothécaire de celui de Reims. Le P. Baltus est principalement connu par sa *Réponse à l'histoire des Oracles*, de Fontenelle, Strasbourg, 1707 et 1709, in-8°., à laquelle il donna une suite en 1708, pour répondre à la critique que Leclerc en avait faite dans sa *Bibliothèque choisie*. Fontenelle, en renouvelant le système de van Dahle, soutenait, contre l'opinion commune, 1°. que les anciens oracles du paganisme n'avaient rien de surnaturel, qu'ils étaient l'effet de l'artifice des prêtres des idoles; 2°. qu'ils avaient duré jusqu'à l'entière ruine du paganisme, sous les empereurs chrétiens: Baltus prétendait, au contraire, qu'ils étaient au moins en partie l'ouvrage des démons, et qu'ils avaient été réduits au silence, lors de la mission de J.-C. sur la terre. L'une et l'autre opinion pouvaient réclamer en leur faveur des autorités respectables; mais d'un côté l'académicien avait glissé dans son livre des assertions un peu trop légères, et, de l'autre, le jésuite traita son adversaire trop sévèrement, et lui imputa des conséquences que celui-ci était bien éloigné d'avouer. Baltus envoya son ouvrage à Fontenelle qui, par prudence, n'y répondit pas. Il se contenta de dire plaisamment à Basnage qui l'en pressait : « Je consens que le diable passe pour » prophète, puisque Baltus le veut, » et qu'il trouve cela plus orthodoxe. » Les autres ouvrages de ce savant jésuite sont : I. *Défense des SS. PP. accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4°., pour prouver que le prétendu platonisme des Pères n'a été imaginé que pour traduire nos plus grands mystères en opinions d'un philosophe païen ; II. *Jugement des SS. PP. sur la morale des philosophes païens*, Strasb., 1719, in-4°.; III. *la Religion chrétienne, prouvée par l'accomplissement des prophéties*, Paris, 1728, in-4°.; IV. *Défense* de l'ouvrage précédent, ibid., 1737, 3 vol. in-12; les deux premiers contre Grotius, le troisième contre Richard Simon. Il y a de lui, dans les *Mémoires de Trévoux*, de 1738, une lettre sur le même sujet. V. Les *Actes de S. Barlaam*, tirés d'un manuscrit grec, avec deux *Discours*, l'un de S. Basile, l'autre de S. Jean Chrysostôme, le tout en français, Dijon, 1720, in-12; VI. *Sentiment du P. Baltus*, sur le traité de la faiblesse de l'esprit humain, de Huet, dans les Mémoires du P. Desmolets, et quelques autres ouvrages. T—D.

BALUE (Jean), né en 1421, au bourg d'Angle, en Poitou, d'un tailleur ou d'un meunier, s'éleva à un rang qu'il méritait peu par ses talents, et dont il était très-indigne par ses vices. Il surprit d'abord la confiance de Jacques Juvenal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire ; et il trouva le moyen de détourner à son profit les meilleurs effets de la succession. Devenu ensuite grand-vicaire de Jean de Beauveau, évêque d'Angers, il fit dans cette place un commerce scandaleux de bénéfices, à l'insu de son maître. Au retour d'un voyage de Rome, Balue s'attacha à la cour, où s'étant insinué dans les bonnes grâces de Louis XI, par la conformité de son caractère avec celui de ce prince, il fut successivement conseiller au parlement, administrateur du collége de Navarre, des hôpitaux et des aumôneries, chargé de la disposition des bénéfices, trésorier de l'épargne, secrétaire d'état, titulaire des plus riches abbayes, enfin évêque d'Évreux. La sotte vanité de ce prélat lui donnait la manie de se mêler de tout, excepté des devoirs de son état, ce qui l'exposait souvent aux railleries des courtisans. Dammartin le voyant un jour en camail et en rochet, faisant défiler des troupes devant lui, dit à Louis XI, « Sire, je vous supplie de m'envoyer » à Évreux ordonner des prêtres, » puisque l'évêque vient ici passer les » soldats en revue. » Les plus grands crimes ne lui coûtaient rien pour satisfaire son ambition ; ses intrigues furent en partie cause de la mort de Charles de Melun, qui l'avait introduit dans la faveur de Louis XI. Il fit déposer l'évêque d'Angers, son bienfaiteur, pour s'emparer de son siége. Il acheta, par l'abolition de la pragmatique sanction, et par une décime qu'il procura au pape Pie II, sur le clergé de France, le chapeau de cardinal, que ses mœurs dépravées lui avaient fait refuser à une première demande; enfin, cet homme sans pudeur, élevé par toute sorte de forfaits aux fonctions de premier ministre, dont le titre n'était pas encore en usage, se jouait de l'aveuglement et de la crédulité du monarque, pour empêcher, par ses intrigues secrettes, qu'il ne se raccommodât avec le duc de Berri, de peur que la réunion du roi avec son frère ne diminuât son crédit : mais les lettres qui contenaient ses complots, ayant été interceptées, il fut arrêté; et l'on vit, par son interrogatoire, que sa misérable ambition n'avait rien respecté; que par lui le duc de Bourgogne avait été instruit de tous les secrets du gouvernement; qu'il avait mis en usage tous les ressorts imaginables pour perpétuer les divisions entre les deux frères, pour attiser la haine du monarque et du duc de Bourgogne, et pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable, afin de cimenter son installation dans le ministère, par le besoin qu'on aurait d'employer ses services. Louis, craignant de se brouiller avec la cour de Rome, fit demander au pape des commissaires apostoliques pour faire le procès au cardinal ; le pontife prétendit qu'il ne pouvait être jugé que par le consistoire. Cette absurde dispute sauva la vie au coupable, qui fut enfermé dans une cage de fer de huit pieds en carré, qu'on voit encore aujourd'hui au château de Loches. On prétend que cette espèce de cachot était de son invention. Assurément personne ne méritait mieux que lui d'en faire le premier essai. Lorsqu'il eut été en prison pendant onze ans, le cardinal légat, neveu de Sixte IV, intéressa la conscience de Louis XI, vers

les dernières années de son règne, pour obtenir son élargissement. Cependant, cette grâce ne lui fut accordée que sous la condition expresse que le pape se chargerait de faire juger et punir ce perfide ministre. Mais à peine Balue fut-il arrivé à Rome, qu'on l'y combla d'honneurs; il réussit, par ses intrigues, à se faire nommer légat en France, en 1484, et eut l'impudence de s'y montrer revêtu de cette nouvelle qualité. Le parlement lui fit signifier un arrêt qui lui défendait l'entrée de la capitale. Il trouva plus de facilité au conseil, en se soumettant à toutes les restrictions qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il devint évêque d'Albano, et mourut en 1491 légat dans la Marche d'Ancône. Balue avait plus de finesse dans l'esprit, que d'élévation dans l'ame; souple, adroit, plus faux que politique, il était moins propre à la négociation qu'à l'intrigue. Il ne connaissait ni patrie, ni souverain, ni religion; au-dessus des scrupules, de la honte et du remords, pour réunir tous les vices, il ne lui manquait que l'hypocrisie, dont le scandale de ses mœurs l'avait préservé. On prétend qu'il aima les lettres, et l'on en donne pour preuve le soin qu'il prit de rassembler des manuscrits rares, dont il enrichit la bibliothèque qu'il fit construire dans son évêché d'Évreux. T—D.

BALUZE (Étienne), naquit le 24 décembre 1630, à Tulle, d'une ancienne famille de robe. Après avoir fait sa philosophie à Toulouse, il fréquenta les écoles de droit, par déférence pour son père; mais son goût l'entraînant vers l'étude de l'histoire ecclésiastique, il se fit bientôt connaître de M. de Montchal, archevêque de Toulouse, qui lui ouvrit sa bibliothèque. Le savant de Marca, successeur de ce prélat, l'attira à Paris en 1656, le prit chez lui, l'associa à ses travaux, et le fit, en mourant (1662), dépositaire de ses manuscrits. Plusieurs évêques voulurent alors se l'attacher. Il donna la préférence à M. de Lamothe-Houdancourt, archevêque d'Auch, qu'il quitta en 1667 pour entrer chez M. de Colbert, en qualité de bibliothécaire. Ce fut par ses soins que la bibliothèque de ce ministre acquit la plus grande partie des richesses littéraires qui la rendirent célèbre parmi les savants. Il en conserva la direction sous les fils de Colbert, jusqu'en 1700, qu'il la quitta pour se retirer dans une maison dépendante du collége des Écossais. Louis XIV avait érigé pour lui, en 1670, une chaire de droit canon au collége royal, dont il devint inspecteur, en 1707, après la mort de l'abbé Gallois. Une affaire malheureuse le fit tomber peu de temps après dans la disgrâce: il inséra dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, quelques fragments d'un ancien cartulaire et d'un obituaire de Brioude, qui prouvaient que les Bouillon descendaient en ligne directe des anciens ducs de Guyenne, comtes d'Auvergne. Long-temps auparavant, D. Mabillon, D. Ruinart et Baluze avaient tous les trois jugé ces titres authentiques, et ce dernier les avait rendus publics; mais lorsque le cardinal de Bouillon se fut retiré en pays étranger, Louis XIV chercha à le mortifier dans la personne de l'historien de sa maison, qu'on supposa n'avoir inséré ces titres que pour soutenir les prétentions du cardinal à l'indépendance. Baluze fut exilé successivement à Rouen, à Blois, à Tours, à Orléans; et il ne put obtenir son rappel qu'en 1713, après la paix d'Utrecht; mais on ne lui rendit ni ses places ni son traitement au collége royal. Ce savant mourut à Paris, le

28 juillet 1718, regretté et célébré par tous les gens de lettres, dont il était le Nestor et l'ami. On l'inhuma dans l'église St.-Sulpice. Son testament se ressentit un peu du caprice dont il n'avait pas été tout-à-fait exempt pendant sa vie. Il fit une femme étrangère sa légataire universelle, ne laissant presque rien à sa famille. Il ordonna que sa bibliothèque fût vendue en détail, afin que les particuliers trouvassent à se pourvoir facilement des livres qu'il avait lui-même recherchés et trouvés avec assez de peine après la mort des autres. Cette bibliothèque contenait dix mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf articles de livres de tout format, et plus de quinze cent manuscrits sur toutes sortes de sujets, dont le roi fit l'acquisition, et qui furent déposés dans la bibliothèque royale, ainsi que cent quinze ouvrages chargés de notes de sa main, et dont il se proposait de donner de nouvelles éditions. Il n'était que simple tonsuré, possédait un canonicat de Reims et quelques autres bénéfices. « Baluze, dit Dupin, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à la république des lettres, par son application continuelle à rechercher de tous côtés des manuscrits des bons auteurs, à les conférer avec les éditions, et à les donner ensuite au public avec des notes pleines de recherches et d'érudition. Personne n'était plus versé que lui dans la connaissance des manuscrits, des titres et des livres imprimés. Il savait à fond l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne : il avait lu les Pères, et écrivait bien en latin : il n'était point avare de ses richesses littéraires, les communiquait volontiers, et aidait de ses conseils et de sa plume ceux qui s'adressaient à lui. La liste de ses ouvrages imprimés est de quarante-cinq, dont quelques-uns sont de plusieurs volumes. On ne parlera ici que des principaux : I. *Regum Francorum capitularia*, 1677, in-fol., 2 v., enrichis des collections d'Ansegise et du diacre Benoît, des formules de Marculfe, des commentaires de Bignon, de Sirmond, et de beaucoup d'autres pièces qui n'avaient pas encore vu le jour, ornés de notes pleines d'érudition, et d'une préface curieuse sur l'origine et l'autorité des différentes collections des capitulaires. Baluze se proposait d'en donner une nouvelle édition, collationnée sur un grand nombre de manuscrits qu'il avait découverts depuis la première. C'est sur son exemplaire, chargé de variantes et d'additions écrites de sa main, que M. de Chiniac a publié, en 1780, cette nouvelle édition, en 2 vol. in-fol., dont la superbe exécution répond à l'importance de l'ouvrage. La préface de ce recueil a été traduite par l'Escalopier de Nouras, sous le titre de *Histoire des Capitulaires des rois français*, etc., la Haye, 1755, in-12. Une nouvelle traduction, par Chiniac, parut en 1779, in-8°. On y trouve la traduction de la vie de Baluze, écrite par lui-même, et achevée par le libraire Martin; et, à la suite, non seulement le catalogue des ouvrages de Baluze, mais encore l'indice des différents ouvrages émargés de sa main, et de plusieurs desquels il avait préparé de nouvelles éditions. II. *Epistolæ Innocentii papæ III*, 1682, in-fol., 2 vol. Cette collection, beaucoup plus considérable que celles qui l'avaient précédée, l'aurait été bien davantage, si les Romains avaient voulu lui communiquer les pièces qui sont dans la bibliothèque du Vatican. Bréquigny et M. de la Porte du Theil ont donné, dans leur recueil intitulé *Diplomata*, *chartæ*, etc.,

1791, 3 vol. in-fol., les lettres d'Innocent que Baluze n'avait pas publiées, et quelques lettres qu'il avait publiées inexactement. III. *Conciliorum nova collectio*, 1683, 1 vol. in-fol. Cette collection, destinée à recueillir les monuments omis par le P. Labbe, devait avoir plusieurs volumes; mais Baluze ayant besoin de ménager la cour de Rome pour faire passer une pension que Colbert lui avait procurée sur l'évêché d'Auxerre, abandonna son dessein, et se borna au premier volume. IV. Les *Vies des Papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4°., qui lui valurent une pension de Louis XIV. C'est un des meilleurs ouvrages qui soient sortis de la plume de Baluze; il y réfute toutes les déclamations des ultramontains, qui comparèrent le séjour des papes à Avignon à la captivité de Babylone, et il y soutient que les papes, comme souverains pontifes, ont le droit de transférer et d'établir leur siége partout ailleurs qu'à Rome. V. *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°. VI. *S. Cypriani opera*; il était occupé à faire imprimer au Louvre cette belle et savante édition, lorsque la mort le surprit; elle fut achevée sous la direction de D. Prudent Maran. VII. *Miscellanea*, 7 vol. in-8°., dont le P. Mansi a donné une nouvelle édit., considérablement augmentée, à Lucques, 1761, 4 vol. in-fol. Nous passons sous silence un grand nombre de dissertations également savantes et curieuses, les édit. de Salvien, de Vincent de Lerins, de Loup de Ferrières, d'Agobard, d'Amulon, de Leidrade, de Réginon, de Marius Mercator, du diacre Florus, des conciles de la Gaule Narbonnaise, de la correction de Gratien par Antoine Augustin; de la *Marca Hispanica*, commencée par M. de Marca, et qu'il augmenta d'un 4e. livre: *De Concordiâ sacerdotii et imperii*, auquel il ajouta un supplément pour le 5e. livre, qui était resté imparfait, et de la vie de l'auteur. On imprima après sa mort, sous le titre de *Bibliotheca Baluziana*, Paris, 1719, in-8°., plusieurs pièces manuscrites de ce savant auteur. — Hyacinthe BALUZE, son parent, fit imprimer à Bordeaux, en 1705, in-12, 2 vol. sous ce titre: *Pensées morales et chrétiennes*. T—D.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ, seigneur DE), membre de l'académie française, naquit à Angoulême, en 1594. Employé d'abord à Rome, pendant deux ans, en qualité d'agent du cardinal de Lavalette, il vint ensuite se fixer à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître, et à mériter par ses talents la bienveillance du cardinal de Richelieu qui lui fit accorder une pension de 2,000 francs, avec le brevet de conseiller d'état. Ce fut dans cette capitale que Balzac composa une grande partie des ouvrages qui lui ont procuré autant d'admirateurs que de critiques. Parmi ces derniers, on remarquait le père Goulu, général des Feuillants, qui, oubliant le caractère dont il était revêtu, poussa l'amertume de sa censure jusqu'à l'invective et aux personnalités. En vain Balzac cherchait-il à se défendre par des réponses décentes et modérées, publiées sous le nom d'*Ogier* (et non d'*Ogny*, comme on l'a prétendu quelque part); l'acharnement du père Goulu contre ce restaurateur de la langue française, n'eut, en quelque sorte d'autre terme que la maladie de l'un d'eux. Ces différentes tracasseries déterminèrent Balzac à quitter Paris, et à se retirer dans une terre qu'il possédait sur les bords de la Charente, où il termina sa carrière, le 18 février 1655, âgé de soixante ans. Le legs de 12,000 fr., fait à l'hôpital d'Angoulême, où il fut enterré,

et le don de 2,000 fr. pour l'établissement d'un prix d'éloquence pour l'académie française, prouvent qu'à l'époque où vivait Balzac, les gens de lettres ne se bornaient pas à se montrer généreux et bienfaisants dans leurs livres. En général, Balzac est plus connu dans le monde par le recueil de ses lettres, dont les Elzévirs ont donné plusieurs éditions, que par ses autres ouvrages. Cependant ce n'est pas le seul titre qu'on puisse invoquer en sa faveur. Indépendamment de ses *Dissertations littéraires*, Balzac a publié, à des époques différentes, plusieurs traités, dont voici les titres : *Aristippe*, *le Prince*, *le Socrate chrétien*, *le Barbon*. Ces divers ouvrages ont été réunis en deux gros volumes in-fol., par un de ses confrères à l'académie française (l'abbé Cassaigne), et publiés après la mort de l'auteur, en 1665, à Paris, chez Thomas Jolly. Cette édition est, sans contredit, la plus correcte; mais elle est aujourd'hui assez rare, et ne se trouve plus que dans les dépôts littéraires du gouvernement. Balzac fut du petit nombre de ces écrivains qui jouirent de leur vivant de la plus grande célébrité; mais si son siècle éleva trop haut son mérite, par un retour fâcheux, le siècle suivant parut le reléguer parmi les littérateurs du dernier ordre. On ne peut lui refuser cependant l'inappréciable avantage d'avoir, le premier, donné à la prose française une précision, une élégance, une correction qu'on ne rencontre guère dans les ouvrages du siècle où il a vécu. Balzac connaissait les anciens. Il avait de l'oreille et du goût; il se servit assez heureusement de ses dons naturels et acquis, pour perfectionner un idiome qui, avant lui, était sans grâces et sans énergie. En général, on n'a point assez remarqué que, tandis que des écrivains de son temps et même postérieurs ne font soupçonner dans leurs ouvrages aucune intelligence des formes ni des règles de l'éloquence, le style de Balzac, au contraire, a, sous plusieurs rapports, une grande affinité avec celui des écrivains du grand siècle. Il est vrai que Laharpe, et avant lui Voltaire, ont dit de cet écrivain : qu'il s'était plus occupé des *mots* que des *pensées*. Ce jugement, trop sévère pour être admis sans examen, peut être juste lorsqu'on l'applique à ses *lettres*, genre de production où l'on cherche moins la profondeur des pensées que les agréments du style et les détails; mais dans les autres ouvrages de Balzac, il est facile de se convaincre que cet auteur est plus occupé du fond des choses que de la manière de les rendre. Dans le *Socrate chrétien*, dans *Aristippe*, dans son *Prince*, Balzac ne nous paraît point avoir sacrifié sa pensée à l'expression, et l'on trouve, au contraire, des réflexions saines et judicieuses, qui prouvent que cet écrivain avait bien médité son sujet, et qu'il s'était long-temps nourri de la lecture des anciens, qu'il a cherché à imiter dans plusieurs *Odes latines*, imprimées à la suite de ses *Dissertations littéraires*. En 1807, l'auteur de cet article a publié les *Pensées de Balzac*, un vol. in-12 de 305 pages, avec des *Observations critiques sur cet écrivain*, etc. Cet ouvrage est devenu rare, et n'a pas été réimprimé. M. Campenon a publié un *Choix des Lettres de Balzac*, *de Voiture*, *de Boursault*, 1806, 2 v. in-12. M—N.

BALZE (N.), naquit à Avignon en 1733, et y mourut en 1792. Il honora la profession d'avocat par son désintéressement, et cultiva les muses avec passion. Il débuta par un *Recueil de Contes*, d'un genre trop libre, mais où l'on trouve de la finesse

et quelquefois une piquante originalité d'expressions, ce qui malheureusement n'équivaut point au naturel. Sa tragédie de *Coriolan*, imprimée en 1773, ne jouit point des honneurs de la représentation ; la sévérité des comédiens français est justifiée par les défauts de la pièce, et surtout par l'enflure continue du style. Des traits heureux s'y font cependant remarquer. Lorsque Volumnie conjure Coriolan de rentrer à Rome, elle lui dit :

Au nom de la patrie !

Coriolan répond :

Un banni n'en a plus.

Doué d'une imagination brûlante, Balze semblait être né pour le genre lyrique. Ses odes, où le mauvais goût se fait encore trop souvent sentir, offrent des pensées brillantes, de grandes images et un enthousiasme qui n'est jamais le partage de la médiocrité. On peut en juger par les vers suivants :

Qu'au fameux chantre de la Grèce
Les Aristarques du Permesse,
Reprochent un léger sommeil ;
Sa muse, en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'Olympe à son réveil.

Les ouvrages de Balze sont disséminés dans divers recueils. Nous croyons qu'un choix fait avec soin ne pourrait manquer de plaire aux amateurs de la poésie. St—t.

BANCBANUS, magnat de Hongrie, régent du royaume pendant l'expédition d'André II dans la Terre-Sainte, en 1217, poignarda la reine Gertrude, qui avait aidé son frère à outrager sa femme, sortit l'épée toute fumante, en publiant sa vengeance, et demandant à être jugé par le roi lui-même. Ce prince, à son retour, ayant trouvé la reine coupable, pardonna à Bancbanus, qui fut sacrifié néanmoins, lui et sa famille, au ressentiment des fils du roi. B—p.

BANCHI (Séraphin), religieux florentin, de l'ordre de S. Dominique, fut envoyé jeune à Paris, où Catherine de Médicis lui fournit les moyens de faire son cours d'études. La mort de sa protectrice l'obligea de retourner dans sa patrie. Il s'y acquit la confiance de Ferdinand Ier., grand-duc de Toscane, qui le renvoya en France pour observer les troubles dont ce royaume était agité, et lui en rendre compte. Barrière lui ayant fait part à Lyon, en 1593, de son projet d'assassiner Henri IV, il se hâta d'en faire prévenir ce prince, et le scélérat fut arrêté au moment où il allait exécuter son crime. La loyauté de Banchi lui valut sa nomination à l'évêché d'Angoulême, qu'il refusa par humilité. Il se contenta d'une pension qu'il employa à de bonnes œuvres et à faire d'utiles réparations au collége de son ordre, où il passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus religieuses, et mourut après 1622. On a de lui : I. *Apologie contre les jugements téméraires de ceux qui ont pensé servir la religion en faisant assassiner le roi de France*, Paris, 1596, in-8°. Il y raconte de quelle manière il avait découvert le projet de Barrière ; II. le *Rosaire spirituel de la sacrée vierge Marie*, ibid., 1610, in-12. Il se justifie dans la préface de ce qu'on lui imputait d'avoir abusé de la confession pour révéler le dessein de Barrière ; III. *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide entrepris sur la personne du roi, et comme il en fut miraculeusement garanti*, Paris, 1598, in-8°. Cette pièce est différente d'une autre du même auteur, et à peu près du même titre, qu'on trouve dans le tome VI des *Mémoires de la ligue* et des *Mémoires de Condé*, intitulée : *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide at-*

tenté contre le roi Henri IV à la suscitation des jésuites. T—D.

BANCK (LAURENT), né à Norkoping, vint en 1641 à Franecker pour y étudier la jurisprudence. Il se concilia tellement l'estime et la faveur des curateurs de l'université de cette ville, qu'en 1647 ils le nommèrent professeur extraordinaire de droit. Il exerça cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 13 octobre 1662. On a de lui : I. *Roma triumphans, seu inauguratio Innocentii X, cum appendice de quarumdam ceremoniarum Papalium origine*, Franec., 1645, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé dans la même ville en 1656. Bayle, qui n'a connu que cette seconde édition, paraît croire qu'elle était la première. II. *De tyrannide Papæ in reges et principes christianos diascepsis*, Franec., 1649, in-12. Ce mot *diascepsis*, qui signifie *examen*, *considération*, *réflexion*, a été pris pour un nom de ville par un biographe, ou plutôt par son imprimeur. III. *Commentarii de privilegiis militum, jurisconsultorum, studiosorum, mercatorum, mulierum.* Ce sont cinq dissertations séparées, imprimées à Franecker, les quatre premières en 1649, la cinquième en 1651. IV. *De bancci-ruptoribus* (*sur les banqueroutiers*), Franec., 1650, in-4°.; V. *Taxa S. cancellariæ apostolicæ, notis illustrata*, Franec., 1651, in-8°. Banck dit dans sa préface qu'il a consulté les différentes éditions de ce livre, et que J.-Bapt. Sibon, moine bernardin et lecteur du collége romain, lui en a communiqué à Rome un exemplaire manuscrit. VI. *Dissert. de jure et privilegiis nobilium*, Franec., 1652, in-4°.; VII. *De duellis*, Franec., 1658, in-4°.; VIII. *Bizarrie politiche*, etc., Franec., 1658, in-12. C'est un ouvrage satirique sur lequel on peut consulter Nicéron, t. XLI, p. 384; IX. *Dissert. de structurâ et rupturâ aureæ bullæ Caroli IV*, Franec., 1661, in-4°., etc., etc. B—ss.

BANDARINI (MARC), poète italien très-médiocre du 16e. siècle, était né dans les environs de Padoue. On a de lui : I. *Li due primi canti di Mandricardo innamorato*, Venise, 1542, in-8°.; l'*Impresa di Barbarossa contra la città di Cattaro*, etc., *poema diviso in tre canti*, Ferrare, 1543, in-4°.; III. *Sonetti in diversi e varsj oggetti*, 1547, in-8°.; IV. *Varco Vittorioso da questa mortale all' immortal vita fatto dal sig. conte Gio. Luigi del Fiesco, in ottava rima*, Venise, 1550, in-8°.; il publia aussi un petit Traité sur les coutumes particulières des villes d'Italie, avec ce titre fastueux : *Le due Giornate del poeta Bandarini, dove si tratta de tutti i costumi*, etc., 1556, in-8°.; et ces *Journées du poète Bandarini*, ne sont qu'une traduction en prose italienne du traité latin d'Ortensio Lando, publié sous le nom de *Philalethes polytopiensis*, et sous le titre de *Fortianæ quæstiones.* G—É.

BANDARRA (GONÇALO EANNES), cordonnier, natif de Francoso, en Portugal, vécut sous les rois Emmanuel, Jean III et Sébastien. Sans savoir lire ni écrire, il composa des couplets prophétiques sur le sort futur de sa nation, qui furent bientôt dans la bouche de tout le monde. Les Portugais étaient mécontents des innovations que la cour ne cessait de faire dans leurs lois et leurs usages, depuis que leurs souverains ne se mariaient plus que dans la famille de Charles V. Ceux qui ont étudié l'histoire de Portugal savent que la cour de Madrid, par l'influence de ces princesses, prépara la ruine de cette

monarchie et sa conquête. Le mécontentement était général; la cour seule et ses adhérents étaient aveuglés. Les poésies de Bandarra, qui, sous un voile allégorique, prédisaient la perte de la nation et sa résurrection, n'étaient au fond que l'expression de l'opinion publique, et flattaient l'amour-propre des Portugais. Le cardinal Henri, qui fut depuis le dernier roi de cette ligne des ducs de Béja, et qui était alors à la fois grand-inquisiteur et le plus aveugle instrument de ces innovations, fit poursuivre Bandarra par le Saint-Office, qui le condamna à de grandes pénitences, et à paraître dans un auto-da-fé, en 1541. Il paraît cependant que l'opinion publique lutta cette fois avec l'inquisition, et l'emporta sur elle ; car Bandarra continua à publier ses couplets; et quinze ans après en dédia la collection entière à l'évêque de Guarda, D. Jean de Portugal, qui était d'une branche légitimée de la maison royale. On ignore l'époque de sa mort; mais elle a dû être postérieure à l'année de cette dédicace (1556). Lorsque le royaume fut occupé par les Espagnols, et qu'une partie de ces prophéties se trouva vérifiée, les Portugais, qui souffraient leur joug très-impatiemment, donnèrent une grande importance à l'autre partie, qui concernait le rétablissement de leur indépendance. Il se forma une secte très-répandue et très-entêtée, appelée les *Sébastianistes*, aux yeux desquels le livre des couplets de Bandarra était le livre sacré et le point de ralliement du patriotisme. La politique espagnole fut impuissante contre cette secte et contre Bandarra. On eut beau en faire défendre la lecture par l'inquisition, en faire un crime, et en rechercher les exemplaires; la persécution, comme il arrive toujours, leur donna plus de consistance. D. Jean de Castro, petit-fils du héros des Indes, en fit faire une édition à Paris, en 1605, avec des commentaires très-propres à alimenter ce feu sacré des espérances populaires, qui contribua si puissamment à secouer le joug espagnol, en 1640. Cette secte mériterait bien que l'on en donnât une histoire particulière. Tout ce que Bandarra dit de la restauration de la monarchie, ils l'entendent du rétablissement personnel du roi Sébastien sur le trône. Le long laps de temps, depuis sa perte, n'a jamais ébranlé leur foi. Leur nombre, leur puissance secrète et mystique ont toujours été grands jusqu'au règne du roi Joseph Ier. Les princes de la maison de Bragance, sûrs de leur inébranlable fidélité, jusqu'au moment du retour du roi Sébastien, ont eu la sagesse de ne pas les persécuter; ils ont, au contraire, eu l'air de flatter leur opinion : ce dont on pourrait citer beaucoup d'exemples remarquables. Lors de l'acclamation de Jean IV en 1640, ce prince qui se trouvait alors dans son palais de Villaviçosa, en reçut la nouvelle à une porte qui mène au parc, et que l'on appelle la porte du Nœud. Ce fut aussi par cette porte qu'il sortit quelques jours après, pour se rendre à son couronnement à Lisbonne. On a mis sur cette porte une inscription en vers latins, qui, après quelque galimathias sur les nœuds de la porte, le nœud Gordien, le nœud de la domination espagnole, se termine par ces deux vers :

Solvit Alexander nodum, ut rex imperet orbi ;
Rex meus, ut regis sceptra latentis agat.

Sous le roi Jean V, le savant Barbosa Machado publia des *Mémoires du roi Sébastien*, en 4 vol. in-4°., imprimés aux frais du roi, à l'imprimerie royale, avec la sanction de l'académie royale d'histoire Portugaise. Un beau por-

trait du roi Sébastien se trouve à la tête de cet ouvrage, avec cette inscription :

Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco.

Le roi Jean IV permit au marquis de Niza, son ambassadeur extraordinaire en France, de publier une nouvelle édition de Bandarra, avec des commentaires dans le vrai sens des sébastianistes. Cette édition curieuse est de 1646, à Nantes, par Guillaume Monier, sous le titre de *Couplets de Bandarra, purifiés et imprimés par un grand seigneur de Portugal, offerts aux vrais Portugais fidèles au roi caché*. Il est remarquable que les jésuites aient été de tout temps les plus grands partisans de Bandarra et des sébastianistes. Comme la sentence de l'inquisition avait imputé à celui-ci des mœurs dissolues, le jésuite Vasconcellos a soutenu, dans un ouvrage, que la pureté des mœurs n'était pas nécessaire pour jouir du don de prophétie, et que Bandarra pouvait bien être inspiré, comme Balaam et Caïphas l'avaient été. Plusieurs auteurs portugais et espagnols se sont occupés de Bandarra, soit pour l'approuver, soit pour le censurer. Le marquis de Pombal, au milieu des plus grandes affaires, n'a pas dédaigné de s'en occuper dans la *Déduction analytique et politique de la conduite des jésuites en Portugal*, ouvrage qu'il publia en 1767, sous le nom du procureur-général de la couronne, Scabra da Silva. Bandarra est enterré à S. Pierre de Francoso, où D. Alvaro de Abranches, fameux général portugais, dans la guerre de la révolution, lui fit faire un mausolée en 1641. Au nom de Bandarra, on a vu, plus d'une fois, les Portugais se lever en masse contre leurs ennemis. C—S—A.

BANDELLO (MATTHIEU), dominicain, neveu de Vincent Bandello, qui fut général de l'ordre de St.-Dominique, naquit à Castelnuovo di Scrivia, dans le Tortonnais, en 1480, à ce qu'il paraît. Il fit ses études à Rome et à Naples. Négligeant les subtilités des scolastiques de son temps, et méprisant aussi la vaine science de l'alchimie, qui occupait plusieurs moines contemporains, il s'appliqua presque exclusivement aux belles-lettres. Il paraît qu'il se fixa pendant plusieurs années à Mantoue et dans les environs de cette ville, qu'il y fut particulièrement estimé de Pirro Gonzaga et de Camille Bentivoglio, et qu'ils lui confièrent l'éducation littéraire de leur fille, la célèbre Lucrèce Gonzague, qui apprit de lui le latin et même le grec. Il s'arrêta ensuite à Milan jusqu'en 1528. Son séjour dans cette ville fut souvent interrompu par des voyages, et par différentes négociations dont il fut chargé par les princes et les grands seigneurs qui gouvernaient alors les principales villes de Lombardie. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France, furent confisqués, et sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un déguisement, il erra quelque temps de ville en ville. Il se retira d'abord chez Louis Gonzague, célèbre capitaine de ces temps-là. Il s'attacha enfin à César Frégose, qui, de général des Vénitiens, était passé au service de la France. Il s'arrêta avec lui en Piémont, jusqu'à la trêve conclue entre les puissances belligérantes, et il le suivit en France. La mort de son protecteur, assassiné en 1541, par ordre du marquis del Vasto, gouverneur de Milan, lorsqu'il revenait de Turquie, où il avait été envoyé, revêtu de la qualité d'ambassadeur du roi François Ier., ne le détacha pas de

cette famille illustre. Il continua à demeurer à Agen, avec la veuve et les enfants de ce général. Il fut enfin nommé, en 1550, évêque de la même ville; mais laissant bientôt le gouvernement de son diocèse à Jean Valerio, évêque de Grasse, il s'appliqua, à l'âge de soixante-dix ans, à polir, à arranger, à écrire même des Nouvelles, jusqu'en 1554, où les trois premières parties de son ouvrage furent imprimées à Lucques en 3 vol. in-4°. La quatrième partie parut à Lyon, 1573, in-8°. Les éditions de Milan, 1560, 3 vol. in-8°., et de Venise, 1566, 3 vol. in-4°., sont tronquées et incomplètes. Cependant on trouve, dans le troisième volume, quelques Nouvelles qui ne sont pas dans l'édition originale. Les éditions de Londres, 1740, 4 tom. in-4°., et de Livourne, sous le titre de Londres, 1791-93, 9 vol. in-8°., sont estimées et passent pour complètes. Les curieux recherchent le premier ouvrage de Bandello, intitulé : *Canti XI delle lodi della S. Lucretia Gonzaga di Gazuolo, e del vero amore; col tempio di pudicitia*, Agen, 1545, in-8°. On trouve dans le même volume *le tre Parche* de Bandello. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1561. Les ouvrages de Bandello sont tout-à-fait analogues à la vie toute séculière qu'il menait parmi les sociétés brillantes, ou dans les camps. « La liberté, dit Apostolo Zeno, avec » laquelle quelques-unes des Nou- » velles de Bandello sont écrites, ne » fait pas plus d'honneur au moine qui » les a composées qu'à l'évêque qui les » publiées. » Il fit imprimer, à l'âge de vingt-huit ans, une Traduction latine, d'une des Nouvelles de Boccace (Milan, 1508); ce qui a entraîné dans de singulières erreurs Vossius, Bayle, Fontanini et plusieurs autres. Tiraboschi dit que Bandello, dans ses *Nouvelles*, a pris dans Boccace les obscénités, sans en imiter l'élégance. Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*) croit aussi qu'on ne peut comparer, en aucune manière, le style de l'auteur lombard avec celui de l'auteur florentin. Cependant, malgré l'autorité de ces deux écrivains, nous croyons, avec le savant auteur (*Napione*) de l'éloge italien de Bandello (*Piemontesi illustri*, vol. V), que, quand même on ne voudrait pas admirer dans celui-ci l'harmonieuse brièveté des périodes, la rapidité de la narration, jointe à une grande simplicité naturelle, on devrait avouer que ses Nouvelles sont beaucoup plus intéressantes que celles de Boccace, par l'abondance des faits historiques. Il a encore publié deux Poëmes, l'un à la louange de Lucrèce Gonzague; l'autre, pour la naissance d'un fils de César Fregoso; le premier en onze chants (*ottava rima*); le second en trois chants, ou *chapitres* (*capitoli*), très-rares et assez plats tous les deux. Il n'en est pas de même de ses poésies qu'on trouve manuscrites dans la bibliothèque de l'académie de Turin; elles peuvent être comparées à celles des meilleurs poètes. Il existe des traductions françaises peu estimées d'une partie des Nouvelles de Bandello. (*Voy.* BELLEFOREST et BOAISTUAU.)

B—D E.

BANDIERA (ALEXANDRE), né à Sienne, en 1699, fut d'abord jésuite, depuis vingt jusqu'à quarante ans, et, selon l'institution de cet ordre, il professa les belles-lettres dans plusieurs villes d'Italie; mais ayant embrassé des opinions littéraires et une méthode d'enseignement différentes de celles que la compagnie avait généralement adoptées, il en résulta pour lui quelques désagréments qui l'engagèrent à passer, avec toutes les per-

missions nécessaires, dans l'ordre des frères servites. Il s'y consacra, pendant le reste de sa vie, aux travaux de l'enseignement public, et jouit de la considération due à son savoir et à son zèle. Il publia plusieurs traductions italiennes d'auteurs latins, avec des notes et des observations grammaticales, qui les rendent utiles pour les études de la jeunesse italienne, quand elle veut apprendre sa propre langue en même temps que la langue latine: ce sont, entre autres, les traductions de *Cornélius Népos*, des *Oraisons de Cicéron*, de ses *Epîtres familières*, de ses *Traités des Offices, de la Vieillesse* et *de l'Amitié*, du *Songe de Scipion*, et des *Paradoxes*. Il composa aussi plusieurs ouvrages de son propre fonds, tels que : I. *Gerotricamerone, ovvero tre sacre giornate*, etc., Venise, 1745, in-8°. Le titre et la forme de cet ouvrage sont imités du *Décaméron* de Boccace, mais le caractère en est très-différent. Les interlocuteurs sont dix jeunes gens pieux et de bonnes mœurs, qui racontent chacun à leur tour des traits de l'Histoire sainte. On en critiqua le titre, qui devait être *Gierotrimerone*, et non pas *Gerotricamerone*; l'auteur défendit son titre, mais ne le justifia pas. II. *I pregiudizj delle umane lettere*, etc., Venise, 1755, in-8°.; III. *Componimenti di varie maniere*, etc., Venise, 1755, in-8°. Ce volume de mélanges contient des panégyriques, des discours de piété, des morceaux de littérature, et quelques poésies. Le P. Bandiera a aussi publié, en deux parties in-8°., Venise, 1754, une édition du *Décaméron* de Boccace, purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, et accompagnée d'une préface et d'un grand nombre de notes sur les expressions de Boccace qui ont vieilli, et sur d'autres objets de philologie et de grammaire. — Alexandre Bandiera eut deux frères, l'un (François BANDIERA), son aîné de plusieurs années, prêtre et jurisconsulte, écrivit sur le droit public un ouvrage enrichi de notes historiques et critiques. — L'autre (Jean-Nicolas BANDIERA), aussi son aîné, de la congrégation de l'Oratoire, a laissé, entre autres ouvrages estimés, I. *De Augustino Dato libri II*, Rome, 1733, in-4°. C'est une vie du célèbre Augustin Dati, tirée en plus grande partie de ses ouvrages, et qui en contient un catalogue exact et raisonné. II. *Trattato degli studj delle donne, opera d'un academico Intronato*, Venise, 1740, in-8°. L'auteur, qui ne se nomma point, et se désigna seulement par le titre de l'académie de Sienne, dont il était membre, y emploie l'érudition et le raisonnement pour prouver que l'étude des arts, des lettres, et même des sciences, convient aux femmes autant qu'à nous. Les femmes connaissent peu cet ouvrage, qui prouve, peut-être trop savamment pour elles, qu'elles peuvent devenir savantes. G—É.

BANDINELLI (le cavalier BACCIO), sculpteur, naquit à Florence en 1487; son père, orfévre et joaillier très-habile, était, au dire de Benvenuto Cellini, fils d'un charbonnier; mais, ajoute-t-il malignement, Bandinelli eut l'honneur d'être le premier de sa race, et d'anoblir sa postérité. Dans son enfance, et pendant un hiver rigoureux, il tomba à Florence une grande quantité de neige; le jeune Baccio eut l'idée de s'en servir pour modeler une figure gigantesque, et y réussit avec le secours d'autres enfants et au grand étonnement des artistes de la ville, qui prédirent qu'il deviendrait un homme extraordinaire. Cet horos-

cope développa en effet les dispositions de Bandinelli, mais contribua peut-être à lui donner un caractère vain et envieux; il conserva aussi toujours un goût décidé pour le colossal, et exécuta par la suite plusieurs figures de ce genre. Baccio avait appris de son père les premiers éléments du dessin; et, pour se perfectionner, il entra chez François Rustici, l'un des meilleurs sculpteurs de ce temps-là. Sur ces entrefaites, le fameux *Carton* que Michel-Ange avait fait en concurrence avec Léonard de Vinci, ayant été offert à l'admiration du public, devint l'objet de l'étude de tous les jeunes artistes; Baccio fut un de ceux qui en profitèrent le mieux; mais lors de la révolution qui éclata à Florence, en 1512, ce chef-d'œuvre de l'art ayant été mis en pièces, on accusa Bandinelli de cette coupable action; quoi qu'il en soit, l'envie et la haine qu'il avait vouées à Michel-Ange, et qu'il ne dissimulait pas, durèrent autant que sa vie. Sans cesse tourmenté du désir d'égaler et même de surpasser dans tous les genres ce célèbre artiste, Bandinelli voulut apprendre à peindre; il essaya à plusieurs reprises; mais, soit faute d'adresse, soit manque d'intelligence et de dispositions pour cet art, il échoua complètement, quoiqu'il fût grand dessinateur. Il tourna alors toute son ambition vers la sculpture, et exécuta un *Mercure*, qui fut envoyé à François Ier. Il fit ensuite le *S. Pierre* qu'on voit dans la cathédrale de Florence, et l'*Orphée* du palais Pitti. Il chercha dans cet ouvrage à imiter la nature de l'*Apollon du Belvéder*, et y réussit assez bien: cette statue fut posée sur une base sculptée avec délicatesse, par Benedetto da Rovezzano. François Ier. ayant demandé au Pape une copie du *Laocoon*, Bandinelli en fut chargé, et se vanta de surpasser l'original. C'était à cette occasion que Michel-Ange disait: « Celui qui marche sur les traces » d'un autre reste toujours en arrière. » Cette copie du *Laocoon* resta à Florence; elle est encore dans la galerie; mais on ne peut plus guère juger de son mérite, parce qu'elle a été brisée et presque calcinée en 1762, dans l'incendie qui dévora une partie de ce musée. Le plus important des nombreux travaux de Bandinelli est le groupe colossal d'*Hercule terrassant Cacus*, qu'on voit à Florence, sur la place du Palais vieux. Cet ouvrage a été l'objet de la critique des contemporains de Bandinelli; l'on ne cessait d'appliquer sur la base des inscriptions satiriques et injurieuses, au point que, pour faire cesser le scandale, l'on fut obligé de mettre en prison quelques mauvais plaisants. L'auteur profita néanmoins des critiques, et retoucha ses figures; elles ont du *grandiose* dans le dessin, mais l'action est froide, les attitudes roides et gênées, et les muscles sont trop ressentis: ce qui fit comparer le torse de l'Hercule à un sac rempli de pommes de pin. L'attache du col de la figure de Cacus est admirable; cette partie fut moulée en plâtre, et on l'envoya à Rome, à Michel-Ange, qui se contenta de répondre « qu'elle était fort belle, mais » qu'il fallait voir le reste. » Bandinelli entendait bien la composition des bas-reliefs; il en exécuta un très-beau, qu'il fit couler en bronze, et dont il fit présent à l'empereur Charles-Quint, qui récompensa l'artiste orgueilleux de la manière la plus flatteuse, en le nommant chevalier de St.-Jacques. On voit dans la cathédrale de Florence, autour du chœur, d'autres bas-reliefs du même auteur; ils sont d'un beau style, et ont été gravés par Morghen. On connaît quelques compositions

dessinées par Bandinelli, telles que le *Martyre de S. Laurent* et le *Massacre des Innocents*, qui ont été gravées par Marc-Antoine, Marc de Ravenne et Agostino Veneziano. Son dernier ouvrage de sculpture est une figure du *Christ mort, soutenu par Nicodème*, dans lequel on reconnaît la tête de l'auteur, exécutée par Clément, son fils, qui annonçait beaucoup de talent, mais dont la mort fut prématurée. Ayant obtenu la permission de placer ce groupe dans une chapelle de l'église *de' Servi*, et sur le tombeau dans lequel il désirait être déposé, ainsi que son épouse, Bandinelli voulut aussi y transporter lui-même les ossements de son père : après ce transport, qu'il exécuta de ses propres mains, et un travail forcé, il tomba malade de fatigue, et mourut au bout de quelques jours, à l'âge de 72 ans, laissant plusieurs enfants, qui héritèrent de ses grandes richesses, et d'une foule de dessins, de modèles et de marbres ébauchés. Baccio Bandinelli fut mieux apprécié après sa mort que de son vivant. Il avait un style élevé et *grandiose*, mais ses figures manquent de mouvement, de souplesse et de grâce. Ses compositions dessinées sont compliquées, et se recommandent par des expressions fortes ; on y remarque plus de savoir que de goût. Enfin, malgré sa haine contre Michel-Ange, il semble ne s'être élevé qu'en s'appuyant sur lui. La dureté de son caractère obscurcissait ses bonnes qualités ; il disait sans cesse du mal des ouvrages des autres artistes ; il aimait les procès, et eut des altercations fort vives, dans lesquelles l'autorité fut obligée d'intervenir. Très-vain de sa noblesse récente, il changea plusieurs fois de nom pour faire oublier son origine, et s'en tint à la fin à celui de Bandinelli, parce qu'il prétendait que ses ancêtres étaient de la famille des Bandinelli de Sienne. C—n.

BANDINI (Ange-Marie), célèbre littérateur italien du 18e. siècle, naquit à Florence, le 25 septembre 1726. Resté orphelin dans son enfance, il eut pour appui et pour premier guide son frère Joseph Bandini, jurisconsulte estimé. Ange-Marie fit ses études sous les jésuites. Il annonça de bonne heure une sorte de passion pour les manuscrits, les livres rares et la recherche des inscriptions inédites ; il montra aussi du goût pour la poésie ; mais il y renonça pour une cause qui fait voir que ce goût n'était pas en lui une passion bien forte. Il composa pour le mariage de milord Carteret un épithalame, qu'il fit imprimer magnifiquement ; il avait sans doute compté sur la générosité anglaise : trompé dans son attente, il dit à la poésie un éternel adieu. C'est une épreuve à laquelle il ne serait pas mal que l'on mît de temps en temps de prétendus talents poétiques. L'histoire littéraire devint le principal objet de ses études. Le célèbre docteur Lami le prit en amitié, et l'aida de ses encouragements et de ses conseils. Bandini fit, en 1747, un voyage à Vienne, avec l'évêque de Volterra, qui l'avait pris pour secrétaire. Il fut présenté à l'empereur, et lui fit agréer la dédicace de son *Specimen litteraturæ Florentinæ*, qu'on imprimait alors à Florence. Il revint l'année suivante par Venise, Padoue, Ferrare et Bologne, se liant d'amitié avec les savants de toutes ces villes, comme il l'avait fait à Vienne. Après quelque séjour à Florence, il se rendit à Rome, où il prit l'habit et les ordres ecclésiastiques. Il y passait tout son temps dans la bibliothèque du Vatican et dans celles des cardinaux Passionei et Corsini, occupé de recherches savantes.

On découvrit alors à Rome le fameux obélisque d'Auguste, enseveli parmi les ruines du champ de Mars, et qui avait autrefois servi de gnomon. Il en entreprit, par ordre du pape Benoît XIV, la description et l'explication, qu'il eut achevée en peu de mois; mais ayant éprouvé que l'air de Rome était contraire à sa santé, il repartit pour Florence, emportant les regrets des cardinaux les plus distingués par leur savoir, et du pape lui-même. En 1750, monsig. Alexandre Marucelli fit choix de lui pour présider à la riche bibliothèque que l'abbé François Marucelli son oncle, avait laissée, et qui devait, d'après le testament de cet oncle, être ouverte au public, sorte de générosité dont on trouve beaucoup d'exemples en Italie, et peu ailleurs. Mais à peine avait-il commencé à mettre cette bibliothèque en ordre, que le propriétaire mourut, le 1er. décembre 1750, en laissant pour son héritière universelle cette bibliothèque même, et nommant l'abbé Bandini, non seulement bibliothécaire perpétuel, mais son exécuteur testamentaire. Il fallut à Bandini deux ans entiers pour liquider la succession, terminer plusieurs procès à ce sujet, et former le catalogue complet de cette vaste bibliothèque; mais il l'ouvrit au public dès le mois de septembre 1752. Il fut pourvu, en 1756, par l'empereur, d'un canonicat à Florence, et nommé bibliothécaire en chef de la bibliothèque Laurentienne, deux places que la mort du savant chanoine Biscioni laissait vacantes. Il a rempli avec honneur, pendant quarante-quatre ans, ce poste important pour les lettres, et est mort en 1800, généralement estimé et regretté. Il possédait, près de Fiésole, la jolie villa de St.-Antoine; il y a fondé, en mourant, une maison d'éducation publique, et a consacré le reste de son bien à d'autres actes de bienfaisance. Bandini a laissé peu d'ouvrages d'une certaine étendue, mais un grand nombre de savants opuscules, imprimés, les uns à part, les autres dans les collections où ces sortes de productions sont recueillies. L'un des premiers par lequel il se fit connaître est sa *Dissertatio de veterum saltationibus*, qu'il fit à vingt-deux ans, et que le savant Lami inséra dans le 5e. vol. des *Œuvres de Meursius*, qu'il publia in-fol., en 1745. Nous ne citerons, parmi ses ouvrages, que : I. *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, etc., Florence, 2 vol. in-8°.; vol. I, 1747; vol. II, 1751. En racontant dans ce livre la vie du savant Christophe Landino, l'auteur expose aussi les services rendus à la république des lettres par d'autres savants ses contemporains; il fait connaître l'université de Florence, dont Landino fut en quelque sorte le fondateur, et les actes de l'académie platonicienne, établie par Cosme de Médicis, aïeul de Laurent-le-Magnifique, et dont ce même Landino était président. II. *De obelisco Augusti Cæsaris, è Campi Martii ruderibus nuper eruto*, Rome, 1750, in-fol. C'est ce travail qu'il avait fait d'abord en italien, par ordre de Benoît XIV, et que le même pape voulut qu'il publiât en latin et en italien. L'auteur consulta les astronomes les plus célèbres de l'Europe, sur l'usage astronomique auquel cet obélisque avait servi, et les réponses de tous ces savants sont imprimées à la suite de l'ouvrage. III. *Collectio veterum aliquot monumentorum ad historiam præcipuè litterariam pertinentium*, Arezzo, 1752, in-8°. Cet ouvrage fut dénoncé et prohibé l'année suivante, par la Sainte-Congrégation de l'Index; mais sur les explications que donna l'auteur, la prohibition fut

levée par un décret, et l'on croit que ce fut à cette occasion qu'une bulle très-prudente du pape ordonna à cette congrégation de ne plus proscrire à l'avenir aucun livre, sans avoir auparavant appelé l'auteur, et sans avoir entendu ses explications et ses défenses. IV. *Elogio dell'ab. Francesco Marucelli fondatore della pubblica libreria Marucelliana*, (que l'on appelle plaisamment *Biblioteca lacci astuziana* dans un certain Dictionnaire universel), Livourne, 1754, in-4°.; V. *Vita e letere di Amerigo Vespucci*, Florence, 1745, pet. in-4°. Les sept lettres originales d'Améric Vespuce, imprimées après sa Vie, contiennent des relations de ses quatre voyages. Les trois dernières sont adressées à Laurent-le-Magnifique. VI. *De vitá et scriptis Joan. Bapt. Donii Patricii Florentini libri V, adnotationibus illustrati; accedit ejusdem Donii litterarium commercium nunc primùm in lucem editum*, Florence, 1755, in-fol.; VII. *Vita di Filippo Strozzi*, Livourne, 1756, in-4°.; VIII. *Vita del cardin. Niccolò da Prato*, ibid, même année, in-4°.; IX. Depuis 1763 jusqu'en 1766, il publia successivement et enrichit de notes et de variantes sept poètes grecs, avec des traductions en vers italiens d'Antoine-Marie Salvini, et le texte grec, revu sur les meilleurs manuscrits, savoir : Callimaque, les deux poëmes de Nicander sur les poisons et les contre-poisons, les *Phénomènes* d'Aratus, le poëme de Musée, ceux de Coluthus sur l'enlèvement d'Hélène, et Tryphiodore sur la prise de Troie; enfin, Theognis, Phocylide, et les vers dorés de Pythagore. X. *Catalogus codicum manuscriptorum græcorum, latinorum et italorum bibliothecæ Laurentianæ*, Florence, 1764-78, 8 vol. in-folio. Ils sont ainsi diposés : manuscrits grecs, 3 vol.; latins, 4 vol.; italiens, 1 vol. XI. *Bibliotheca Leopoldina Laurentiana, sive catalogus manuscriptorum, qui jussu Petri Leopoldi in Laurentianam translati sunt*, Florence, 1791-93, 3 vol. in-fol., que l'on joint à l'ouvrage précédent. Et.-Ev. Assemani avait déjà donné le catalogue des manuscrits orientaux de cette bibliothèque (*V.* ASSEMANI). XII. *De Florentiná Juntarum typographiá, ejusque censoribus*, Luques, 1791, 2 parties, in-8°.

G—É.

BANDURI (D. ANSELME), né vers 1670, à Raguse, d'une famille noble, entra fort jeune dans l'ordre de S. Benoît. Il fit ses premières études à Naples, où la congrégation dont il était membre possédait une maison, et obtint ensuite la permission de se rendre à Florence, qui lui offrait, plus qu'aucune autre ville d'Italie, des moyens de suivre son goût pour les recherches d'antiquités. Il visita auparavant les principales villes de ce pays, sans autre ressource que celle de son talent pour toucher l'orgue. Arrivé à Florence, ses connaissances dans les langues le firent juger propre à diriger les études de ses confrères. Bientôt il se fit connaître des savants, et entre autres de D. Bern. de Montfaucon, qui l'indiqua au grand-duc pour remplir la chaire d'histoire ecclésiastique qu'il venait de fonder à l'université de Pise. Ce prince, d'après l'avis de Montfaucon, l'envoya à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, afin de former son goût au milieu des savants, dont s'honorait alors cette abbaye. D. Banduri songea à répondre aux vues du grand-duc, en publiant, avec des éclaircissements, plusieurs ouvrages rares ou peu connus, sur l'histoire ecclésiastique. Il annonça, par un prospectus intitulé *Conspectus*

operum Sancti Nicephori, Paris, 1705, in-12, qu'il préparait une édition des *Œuvres de Nicéphore*, patriarche de Constantinople, et qu'il mettrait au jour successivement, le *Commentaire de Théodore de Mopsueste sur les douze petits prophètes*, le *Commentaire de Philon, de Carpathos, sur le Cantique des Cantiques ;* celui d'*Hésychius, sur les Psaumes*, et divers Opuscules des pères grecs. Il suspendit l'exécution de ce projet pour se livrer à des travaux encore plus importants; il avait découvert plusieurs manuscrits relatifs à l'histoire de Constantinople; il les compara, les traduisit en latin, en éclaircit les passages obscurs ou difficiles, et, les joignant à d'autres pièces sur le même sujet, déjà connues, les publia sous le titre d'*Imperium Orientale*, Paris, 1711, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui fait partie de la *Collection Bysantine*, fut vivement attaqué par Casimir Oudin, homme savant, mais partial, et qui, outré de ce que D. Banduri avait relevé quelques erreurs où il était tombé, ne prit pas même la peine de le lire pour le combattre. Aussi sa critique ne fit-elle aucun tort à l'ouvrage, qui a conservé toute sa réputation. D. Banduri publia ensuite, *Numismata imperatorum Romanorum*, depuis Trajan Dèce jusqu'au dernier Paléologue, Paris, 1718, 2 vol. in-fol. Ce Recueil est fort estimé : il faut y joindre le *Supplément*, publié par Jérome Tanini, à Rome, 1791, 1 vol. in-fol. D. Banduri a placé en tête de cet ouvrage le catalogue de tous les auteurs qui ont traité de la numismatique. Jean Alb. Fabricius l'a fait réimprimer séparément, à Hambourg, en 1719, in-4°., avec un *Recueil de dissertations de plusieurs savants sur les médailles*. Banduri avait été reçu membre de l'académie des inscriptions, en 1715. Le chagrin qu'il eut de se voir abandonné par le grand-duc, son protecteur, lui fit accepter, en 1724, la place de bibliothécaire du duc d'Orléans. Il assurait, à cette époque, que son travail sur Nicéphore et Théodore de Mopsueste, formant 4 vol. in-fol., était terminé. Il paraît que sa mauvaise santé seule l'empêcha de le publier. En effet, il ne fit plus que languir, tourmenté par de fréquents accès de goutte, qui duraient jusqu'à trois ou quatre mois. Il mourut dans un de ces accès, le 14 janvier 1743. On a dit assez légèrement, et on a répété de même, que M. de la Barre (*V.* Barre (de la), de l'académie des inscriptions, était le véritable auteur de ses ouvrages. D. Banduri n'a jamais caché les obligations qu'il avait à son confrère, ni les services qu'il en avait reçus pour ses ouvrages. Il est clair qu'il en aurait agi autrement, s'il avait voulu s'approprier son travail. On a dit encore qu'il était fils naturel du grand-duc de Toscane. Un pareil fait aurait besoin de preuves pour être cru ; mais cette assertion tombe d'elle-même, si l'on veut bien se rappeler que ce fut Montfaucon qui fit connaître Banduri au grand-duc, et qui le lui recommanda ; et que jamais celui-ci ne put obtenir la survivance de Magliabecchi, dans la place de bibliothécaire du duc de Florence, qui lui permit seulement d'en prendre le titre à la tête d'un de ses ouvrages. W—s.

BANES (Dominique), originaire de Mondragon, ou plutôt de Valmaseda, en Biscaye, né à Valladolid, vint, à l'âge de quinze ans, à Salamanque, et, après y avoir achevé ses cours, entra dans l'ordre des frères prêcheurs. Il étudia la théologie sous les savants Melchior Cano, Didace de Chaves, et Pierre Sotomayor, tous domini-

cains. Après avoir prononcé ses vœux, Bañes professa la théologie pendant plus de trente-deux ans à Avila (où il fut le confesseur de Ste. Thérèse pendant huit ans), à Alcala de Henarez, à Valladolid, à Salamanque, et mourut à Medina del Campo, le 1er. novembre 1604, à soixante-dix-sept ans. On a de lui : I. *De Generatione et corruptione, sive in Aristotelis eos libros commentaria et quæstiones*, Salamanque, 1585, in-folio ; Cologne, 1614, in-4°. ; II. *Relectio de merito et augmento charitatis*, Salamanque, 1590, in-8°. ; III. *In Aristotelis Dialecticâm* ; IV. *Institutiones minoris dialecticæ, hoc est summulæ*, Cologne, 1618, in-8°. ; V. *Commentaria scholastica in primam partem Summæ S. Thomæ, nec non in secundam secundæ*, Venise, 1602, 3 vol. in-folio ; Douai, 1614-16, 2 vol. in-fol. La première édition parut à Salamanque, de 1584 à 1594.

A. B—T.

BANGIUS, ou BANG (PIERRE), théologien suédois, né à Helsinburg, en 1633, d'abord professeur de théologie à l'université d'Abo, et ensuite évêque de Wiborg, mort en 1696. Pendant qu'il professait la théologie, il fit soutenir des thèses qui l'engagèrent dans une querelle très-animée avec Miltopœus, professeur de philosophie, et qui occasionnèrent un schisme dans l'université d'Abo. On a de Bangius plusieurs ouvrages en latin, parmi lesquels on doit observer son *Commentaire sur l'Épître aux Hébreux*, et son *Histoire ecclésiastique*. Ce dernier ouvrage, qui parut en 1675, contient plusieurs idées singulières. On y lit entre autres, qu'Adam demeura quelque temps en Suède, et fut le premier évêque de ce pays.— Il y a eu en Dannemarck quelques savants du nom de BANG, qui ont écrit sur les langues et sur la théologie.

C—AU.

BANIER, ou BANER (JEAN GUSTAFSON), seigneur de Mulhammar, Norrby, etc., feld-maréchal de Suède, naquit à Diursholm, dans la province d'Upland, en 1596. Son père fut du nombre des sénateurs que Charles IX fit décapiter en 1600, après les avoir accusés, devant les états du royaume, de complicité avec le roi de Pologne. Jean Banier était cependant destiné à devenir l'ami et le compagnon de gloire du fils de Charles, du grand Gustave-Adolphe. Ce prince étant monté sur le trône, continua la guerre que la Suède avait commencée contre la Pologne. Connaissant le mérite de Banier, il l'attacha à sa personne, en le nommant son chambellan, et à son armée, en lui donnant un brevet d'officier de cavalerie ; en 1625, il l'envoya en Livonie, pour s'emparer de Cokenhusen. Cette expedition fut couronnée d'un succès qui justifia le choix du monarque, et qui ouvrit à l'armée suédoise le chemin de la Courlande et de la Livonie. Banier accompagna ensuite Gustave-Adolphe dans toutes ses campagnes contre les Polonais, prit une part glorieuse à toutes les affaires importantes, et obtint le titre de général. Une trève ayant été conclue en 1629, il retourna en Suède, et fut créé chevalier par le roi, en présence des états. Lorsqu'en 1630 Gustave-Adolphe conduisit son armée en Allemagne, Banier fut du nombre des généraux qu'il choisit pour l'accompagner. A la bataille de Leipzig, il lui confia le commandement de l'aile droite, et fut si satisfait de son intelligence et de son courage, qu'il dit, « qu'après Dieu, c'était à Banier qu'il » devait la victoire. » Ce général fut ensuite chargé de faire le blocus de Magdebourg, dont il s'empara. Le roi

s'étant porté vers la Bavière, Banier le suivit, prit les villes de Donawerth, Munich, et assista à l'affaire de Nuremberg, où il fut blessé dangereusement. Il resta en Bavière pour y commander une armée pendant l'expédition que Gustave entreprit en Saxe, et qui amena la bataille de Lutzen. Ayant appris la mort du roi, il se joignit aussitôt à l'armée principale, et appuya les opérations du général Horn, qui avait pris le commandement. Lorsque le corps du roi fut conduit en Suède, Banier voulut accompagner ce convoi funèbre, pour revoir sa patrie, et pour rendre un hommage solennel à la mémoire du héros qu'il avait chéri et admiré; mais le chancelier Oxenstiern, qui appréciait ses talents, le persuada de rester à l'armée. Sa présence et les ressources de son génie devinrent bientôt nécessaires. La bataille de Nordlingen avait été perdue, Horn était prisonnier de guerre, et les Autrichiens poursuivaient les débris de l'armée suédoise; Banier rassembla les troupes qui étaient restées dans le nord de l'Allemagne, se porta vers Erfurt, et prit une position si avantageuse, qu'il fit échouer les projets des impériaux. Ce fut depuis ce moment surtout qu'il déploya ses grands talents militaires, tantôt par des marches savantes, tantôt par des victoires signalées. Après avoir assuré ses communications avec la Baltique, il alla, en 1636, à la rencontre de l'armée ennemie, composée d'impériaux et de Saxons. La bataille s'engagea près de Wittstoch, en Brandebourg, et Banier remporta une victoire qui décida de l'issue de cette guerre. Inférieur en forces, mais suppléant au nombre par son courage et la rapidité de ses mouvements, il répandit la terreur parmi les ennemis; cinq mille Saxons restèrent sur la place; un grand nombre fut tué en fuyant; cent cinquante drapeaux, l'artillerie, les munitions et le bagage tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le bruit de cette victoire s'étant répandu dans l'Europe entière, les armes de la Suède reprirent leur éclat; les impériaux virent se détacher de leur parti la plupart des princes d'Allemagne, que leurs succès avaient intimidés; la Hollande et la France firent de nouveaux efforts pour seconder la Suède. Cependant, les Autrichiens renforcèrent leurs armées, et Banier eut besoin de toute sa vigilance pour se maintenir dans la situation avantageuse qui avait été le fruit de ses exploits. Une retraite savante à Stettin, et plusieurs batailles, dont celle de Chemnitz fut la plus décisive, lui firent conserver la supériorité. Ayant eu des renforts, il avança en Bohême, et força les ennemis à se jeter dans la forteresse de Prague. Il était à Mersebourg, méditant de nouvelles expéditions, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie très-grave, qui lui ôta bientôt la force de s'occuper du commandement. Il se fit conduire à Halberstadt, où il mourut, en 1641. Une année avant, il avait épousé, en troisièmes noces, la princesse Jeanne de Bade, qui lui avait inspiré la plus forte passion. On prétend que l'ardeur avec laquelle il se livra à cette passion abrégea ses jours; d'autres ont dit que sa mort fut l'effet du poison. Doué des plus heureuses dispositions, formé à la plus savante école, Banier joignait à une grande intrépidité, une connaissance profonde de l'art militaire; et à la maturité du conseil, la rapidité de l'exécution. On l'appelait le second Gustave; et il ressemblait à ce prince, non seulement par les qualités guerrières, mais par les traits du visage. G—AU.

BANIER (Antoine), né à Dalet, village d'Auvergne, le 2 novembre 1673, de parents honnêtes, mais assez mal partagés des biens de la fortune, fit ses études au collége des jésuites de Clermont, où il se distingua par une grande facilité et par une mémoire plus étonnante encore. L'éclat avec lequel il soutint ses thèses publiques, à la suite de son cours de philosophie, détermina son père à faire un sacrifice d'argent pour l'envoyer à Paris. La petite somme qu'il avait reçue en partant fut bientôt dissipée; et n'attendant pas de nouveaux secours de sa famille, il fut obligé, pour subsister, de donner des leçons de latinité et de belles-lettres. Au bout de quelque temps, il entra chez le président Dumetz, comme précepteur de son fils; et il eut le double bonheur de trouver dans ce jeune homme un sujet digne de ses soins, et dans Dumetz un savant modeste, qui mettait à sa disposition une bibliothèque nombreuse. En relisant avec son élève les poëtes grecs et latins, Banier eut occasion de remarquer le faux des systêmes au moyen desquels on avait prétendu éclaircir la mythologie, dont le développement pouvait jeter un si grand jour sur l'histoire, les mœurs et l'état des connaissances des peuples anciens. Le fruit de ses études fut l'*Explication historique des Fables*, ouvrage qu'il publia en 1711, 2 vol. in-12. De Boze, chargé d'examiner cet ouvrage, fut étonné de l'intérêt que l'auteur avait su répandre sur une matière qui en paraissait peu susceptible, et de l'érudition qu'il avait montrée, sans affectation et sans étalage. Dès-lors, il le regarda comme un sujet précieux pour l'académie des inscriptions et belles-lettres; et il l'y fit recevoir deux années après, en 1713. Son amour pour le travail, et la douceur de ses mœurs, le firent aimer et estimer de ses confrères. On peut juger, par le grand nombre de mémoires qu'il a fait imprimer dans le recueil de cette compagnie, de son zèle pour le progrès des sciences; il n'abandonna jamais son projet d'éclaircir la mythologie, et il fut continuellement occupé à perfectionner l'ouvrage qu'il avait entrepris sur ce sujet. Il en donna une nouvelle édition en 1715, 3 vol. in-12. Celle-ci n'a de commun avec la précédente, que le titre. Le plan de l'ouvrage est entièrement changé, et il est divisé en dialogues, dont les interlocuteurs sont: *Alcidas*, son élève, *Éliante*, son épouse, et *Théophile*, nom sous lequel l'auteur s'est désigné lui-même. La meilleure édition de cet ouvrage est la troisième, intitulée: *La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, Paris, 1738, 1740, 3 volumes in-4°., ou 1738, 8 volumes in-12, avec beaucoup de changements, de corrections dans le style, et d'additions dans les faits. Cet ouvrage assure à son auteur une réputation durable; il y travailla pendant trente ans. Il en a publié d'autres moins connus. De ce nombre est le *troisième Voyage de Paul Lucas*, Rouen, 1719, 3 vol. in-12. Il le rédigea d'après les notes informes de ce célèbre voyageur, et y ajouta différentes remarques d'érudition. Le succès en fut assez grand, pour que les libraires qui l'avaient publié chargeassent l'abbé Banier de présider à la nouvelle édition des *Voyages de Corneille Lebruyn*, qui parut à Paris, en 1725, 5 vol. in-4°. L'éditeur en corrigea le style, défectueux en beaucoup d'endroits, et éclaircit différents passages par des notes géographiques. La même année, il publia la quatrième édition des *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, de d'Argonne. Il en dis-

tribua les matériaux avec plus d'ordre, et y ajouta quantité d'anecdotes, qui ne sont pas toutes également certaines ni piquantes. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il entreprit la traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. Elle parut en 1732, à Amsterdam, Western, grand in-folio, et dut une partie de ses succès aux gravures de Bern. Picart, dont elle est ornée. On en donna une seconde édition la même année, Amsterdam, 1732, 3 vol. in-12, et une troisième, Paris, 1738, 2 vol. in-4°.: elle reparut avec de nouvelles gravures de Lemire et Basan, Paris, 1767-71, 4 vol. in-4°., et Paris, 1807, 1808, 2 vol. in-8°. Cette traduction est assez exacte, mais froide et sèche. L'exemple de l'abbé Banier prouve que, pour rendre les beautés d'un poète, il ne suffit pas toujours de les sentir et d'en être pénétré. Le dernier ouvrage auquel il ait eu part, est l'édition des *Cérémonies et Coutumes religieuses des différents peuples du monde*, Paris, 1741, 7 vol. in-folio. Cette édition, moins estimée que celle d'Amsterdam, a cependant conservé quelques partisans. On a reproché à l'abbé Banier et à l'abbé Lemascrier, son collaborateur, de ne point parler avec assez de ménagement de Jean Fréd. Bernard, le véritable auteur de l'ouvrage, et de lui dire des injures en s'appropriant son travail. Les nouveaux éditeurs, en réformant les déclamations que l'esprit de parti lui avait dictées contre l'église romaine et ses usages, auraient dû rendre plus de justice à son érudition; ils ajoutèrent à l'ouvrage plusieurs morceaux estimables, dont Bernard s'empara à son tour, en leur rendant les injures qu'ils lui avaient dites. L'abbé Banier mourut à Paris, le 2 novembre 1741, d'une maladie qui lui fit souffrir de grandes douleurs pendant les trois dernières années de sa vie. Il avait donné une édition de l'*Histoire poétique du P. Gautruche*, 1738, in-12.

W—s.

BANISTER (Jean), reçu à la faculté d'Oxford, en 1573, pratiqua la médecine avec succès à Nottingham, et a écrit sur cette science quelques ouvrages encore bons à consulter: I. un *Traité nécessaire et nouveau de chirurgie, comprenant en abrégé le traitement général et particulier des ulcères*, Londres, 1575, in-8°.; II. *Certaines Expériences de son invention*, ibid; III. l'*Histoire de l'homme, extraite de la quintessence des meilleurs anatomistes de son temps*, Londres, 1578, grand in-fol. en neuf livres; IV. *Chirurgie abrégée, recueillie et traduite principalement de Wecker*, Londres, 1585, in-12; V. *Antidote chirurgical*, Londres, 1589, in-8°., sorte de matière médicale, formulaire de beaucoup de remèdes. Haller n'a parlé que de son *Histoire anatomique de l'homme*. Plusieurs années après sa mort, ses ouvrages furent rassemblés en six livres, et publiés dans l'ordre suivant: *Des tumeurs, blessures, ulcères en général et en particulier; des fractures et luxations; de la guérison des ulcères; l'antidote*, etc., Londres, 1663, in-4°. — Banister (Richard), son parent, exerça aussi la médecine, mais se livra plus particulièrement aux maladies des yeux. On le considère comme l'auteur d'un traité intitulé: *Traité merveilleux des yeux, contenant la connaissance et la cure de cent treize maladies, auxquelles cette partie et les paupières sont sujettes*; mais c'est une erreur; ce traité est de Jacques Guillemeau; la première édition en fut dédiée à Jean Banister; et, quand elle fut épuisée, Richard la réimprima avec un ouvrage de sa

composition, ayant pour titre : *Bréviaire de Banister*. On ne connaît pas l'époque de la mort d'aucun de ces médecins. C. et A.

BANISTER (JEAN), missionnaire de l'église anglicane et botaniste voyageur, qui a vécu sur la fin du 17e. siècle, séjourna quelque temps aux Indes orientales ; de là il passa dans la Virginie, d'où il envoya, en 1680, un catalogue de plantes à Rai, qui les fit connaître. Il fit aussi passer plusieurs *Lettres* et *Mémoires* au docteur Lister, à Petiver, à la société royale de Londres, et elles furent insérées dans les *Transactions philosophiques*, vol. XVII, N°. 198, et vol. XXII, N°. 270. Petiver a publié le catalogue des plantes de l'herbier de la Virginie, de Banister. Ce sont les seuls ouvrages qu'il ait laissés. Ayant voulu gravir un rocher pour y cueillir une plante, il tomba, et fut brisé dans sa chute. Son herbier passa dans la collection d'Hans-Sloane. Houston, autre botaniste voyageur, et qui ne fut pas plus heureux que Banister, lui a dédié, sous le nom de *Banisteria*, un genre, de la famille des Malpighiacées. Linné, qui aimait que le nom d'une plante fît allusion aux habitudes ou au caractère de celui dont elle porte le nom, a donné à une espèce celui de *scandens* ou *grimpante*, pour mieux rappeler les inclinations de ce botaniste et la catastrophe qui le fit périr, parce que, comme lui, elle aime à grimper sur les rochers. D—P—s.

BANKERT (JOSEPH VAN TRAPPEN), né d'une famille obscure, à Flessingue. De simple matelot qu'il était d'abord, il s'éleva bientôt au rang de commandant de la côte, puis de capitaine de vaisseau et de vice-amiral. Ce fut en cette qualité qu'il combattit sur la flotte de Pierre Hein, lors de la prise des riches galions espagnols, en 1622, et qu'il seconda avec succès, en 1629, les tentatives de la compagnie des Indes sur Fernambouc. En 1637, ayant mis en mer avec quatre vaisseaux de guerre, Bankert rencontra sept vaisseaux sortis de Dunkerque ; il leur livra un combat opiniâtre, en prit trois, et les amena victorieusement à Flessingue. L'année d'après, il se trouva à un autre combat naval, livré également aux Dunkerquois par toute la flotte hollandaise, sous le commandement du fameux Tromp. La bravoure qu'il y montra fut récompensée par le don d'une chaîne en or. Bankert se distingua encore sous le même amiral, en 1639, contre la flotte espagnole, sur la côte d'Angleterre. Toutes ces affaires honorables le portèrent enfin au rang d'amiral, et la compagnie des Indes lui confia le commandement d'une flotte destinée à rétablir ses affaires dans le Brésil. Bankert mit à la voile, en 1646 ; mais à peine fut-il en mer, que plusieurs malheurs se joignirent pour contrarier ses projets. Une tempête anéantit deux de ses vaisseaux, et poussa les autres sur la côte d'Angleterre. La désunion se mit ensuite entre les officiers de la flotte, et l'équipage se révolta. Après avoir momentanément calmé cette sédition, Bankert se dirigea sur Olinde ; mais arrivé dans la rade de cette ville, il y éprouva de nouveaux désagréments de la part des matelots mutinés et des Hollandais établis au Brésil. Il voulut enfin commencer ses opérations, et approcha avec sa flotte de la rivière de St.-François, pour en venir aux mains avec les Portugais ; mais cette tentative n'aboutit qu'à la prise de la petite île de Tagaripa, qui lui coûta plus de deux mille hommes, et qu'il ne garda que très-peu de temps ; aussi l'a-t-on blâmé en Hollande d'avoir sacrifié tant de sang pour une possession

de si peu d'importance. Bankert réussit mieux dans la baie de Tous-les-Saints, où il battit la flotte portugaise, et prit cinq de ses vaisseaux richement chargés, et ayant à bord le vice-roi, l'amiral et d'autres personnes de marque. Dans un autre combat, il leur prit encore quatre vaisseaux chargés de sucre, et mit ensuite à la voile pour retourner en Hollande; mais il mourut d'une attaque d'apoplexie dans la traversée. Ses deux fils qui l'accompagnaient rapportèrent ses restes dans sa patrie. D—G.

BANKERT (Adrien), né à Flessingue, fut nommé, en 1665, vice-amiral, et, l'année suivante, lieutenant-amiral de la Hollande. Il n'était encore que capitaine de vaisseau, quand il se distingua par sa belle défense contre les Suédois qui vinrent attaquer, auprès de l'île de Ween, ses vaisseaux très-endommagés par les glaçons. Malgré sa mauvaise position, il parvint à repousser les Suédois, et à se frayer un chemin jusqu'à Copenhague, où il fut reçu par le roi avec beaucoup de distinction. Dans un combat naval, livré aux Anglais en 1666, Bankert courut risque de périr, son vaisseau étant sur le point de couler bas; il se jeta, avec son équipage, dans quelques bateaux, mit le feu à son vaisseau, attaqua lui-même les Anglais, et sauva trois vaisseaux hollandais qu'ils avaient déjà entourés. L'année suivante, il commanda cinq vaisseaux, dans l'entreprise dirigée contre Chatham. En 1672, il se battit une journée entière contre les flottes combinées de la France et de l'Angleterre; il seconda ensuite Ruyter dans trois actions qui eurent lieu contre la flotte française, et qui furent toutes à l'avantage de la Hollande, quoique les marins français, tels que d'Estrées et Martel, y déployassent la plus grande valeur. En 1674, les trois amiraux, Bankert, Tromp et van Nees, d'intelligence avec le chevalier de Rohan, formèrent le projet d'une descente sur la côte de France; mais ce projet ayant été éventé, ils ne purent s'emparer que de l'île de Noirmoutier, qu'ils évacuèrent au bout de quelques jours, après avoir pris dix-neuf vaisseaux échoués sur la côte de l'île, et avoir exigé 30,000 francs de contributions. Bankert mourut à Middelbourg, en 1684: son corps repose dans l'église St.-Pierre de cette ville. Plusieurs médailles ont perpétué le souvenir de ses actions les plus glorieuses. — On présume que Jean Bankert, qui périt dans la bataille navale entre les Hollandais et les Anglais, le 13 juin 1665, était son frère, et que Joseph Bankert, dont nous avons parlé, était son père. D—G.

BANKES (sir John), jurisconsulte anglais, né en 1589, à Keswick, dans la province de Cumberland, étudia à Oxford, et suivit la carrière du barreau. Son application aux devoirs de son état, la gravité de son maintien et son excellente réputation, lui attirèrent l'attention de Charles Ier., qui l'éleva à différentes places importantes. Nommé, en 1634, procureur-général, il s'acquit une haute estime par la manière dont il remplit ce poste difficile dans ces temps de troubles. Il fut nommé, en 1640, président de la cour des plaids-communs, et ensuite conseiller privé de S. M. Au milieu des orages de la guerre civile, il resta constamment fidèle à la cause de son roi. Sa femme, lady Bankes, assiégée dans son château de Corffe, avec ses enfants et ses domestiques, déploya un courage extraordinaire contre un parti nombreux de troupes du parlement; secondée seulement par une petite troupe, composée d'abord de

cinq hommes, et qui ne s'éleva jamais à plus de quarante, elle résista aux surprises, à un siége régulier, à la famine; et, bien que la petite ville dépendante du château eût été obligée de se rendre, cette femme courageuse tint dans sa forteresse jusqu'à l'arrivée d'un secours, qui mit les rebelles en fuite. Sir John Bankes mourut à Oxford, en 1644. Il a écrit plusieurs ouvrages de jurisprudence, qui n'ont point été imprimés. S—D.

BANKS (Jean), écrivain anglais, né en 1709, à Sunning, dans le comté de Berk, fut d'abord mis en apprentissage chez un tisserand; mais s'étant démis le bras, et ne pouvant continuer ce genre de travail, il vint à Londres, où il ouvrit une petite boutique de libraire, qu'il abandonna ensuite pour le métier de relieur. Il consacrait ses moments de loisir à la littérature, et il a travaillé à une *Vie de J.-C.*, in-folio, et à différents journaux anglais. On a aussi de lui quelques poésies; mais il est plus connu comme auteur de l'*Examen critique de la Vie d'Olivier Cromwell*, en 1 vol. in-12, ouvrage célèbre en Angleterre, et qui a été souvent réimprimé. Jean Banks mourut à Islington, en 1751. X—s.

BANKS (Jean), auteur anglais du 17e. siècle, a donné au théâtre plusieurs tragédies, qui, quoiqu'écrites dans un style emphatique et peu élégant, ont eu du succès, et ont arraché plus de larmes que des pièces plus correctes et de meilleur goût. Il faut, au reste, qu'il ait su se conformer au goût de sa nation et de son temps. Ces tragédies sont: I. *les Rois rivaux*, 1677; II. *la Destruction de Troie*, 1679; III. *la Vertu trahie*, 1682; IV. *les Reines d'Albion*, ou *la Mort de Marie, reine d'Écosse*, 1684 et 1702; V. *le Favori malheureux*, ou *le Comte d'Essex*, 1685; VI. l'*Usurpateur innocent*, 1694; VII. *Cyrus-le-Grand*, 1696. X—s.

BANKS (Thomas), sculpteur anglais, né vers le milieu du 18e. siècle, eut deux avantages qui avaient manqué à son rival Bacon, celui d'être élevé pour son art, et celui de voyager en Italie; aussi, quoiqu'il ne puisse pas être mis sur la même ligne que les Canova, les Julien et les Sergel, ses contemporains, il mérite une place distinguée parmi les bons statuaires. Ses meilleurs ouvrages sont une statue de *Caractacus*, et une autre de l'*Amour*, qu'il rapporta de Rome, en 1779. Quand Banks revint en Angleterre, tous les encouragements y étaient pour l'école de peinture qui venait de naître, et les amateurs ne recherchaient pas encore les statues des artistes de leur nation. Ce fut donc en vain que Banks chercha dans son pays un homme riche qui voulût lui acheter sa statue de l'*Amour*; ce désagrément le décida à partir, en 1781, pour Pétersbourg, où l'impératrice acheta cette statue, pour la placer dans son jardin anglais, à Czarskozelo. Banks, très-supérieur à Bacon, pour le goût et la correction du dessin dans ses figures isolées, n'a guère été plus heureux que lui dans ses grandes compositions, et l'on peut s'en convaincre par les monuments du célèbre Nelson et du capitaine Burgess, dernièrement placés à St.-Paul. V. S. M.

BANNÈS. *Voy.* Bañès.

BANNIER. *Voy.* Banier.

BANQUO, *thane* royal de Lochquhabir, dans le nord de l'Ecosse, sous le règne de Duncan, qui monta sur le trône en 1040. « C'était, dit Buchanan, le seul homme puissant de ces contrées qui cultivât la justice, » et son courage égalait son intégrité. Ceux dont il punissait les crimes ou répri-

mait les passions conspirèrent contre lui, vinrent le surprendre dans un de ses châteaux, l'en arrachèrent tout sanglant : leur cupidité le sauva de leur rage : après l'avoir couvert de blessures, ils le laissèrent pour mort, impatients d'aller piller sa maison et ses biens. Rappellé à la vie par de fidèles serviteurs, Banquo, dès qu'il put faire un mouvement, alla montrer ses plaies non encore fermées au monarque, dont la molle indulgence envers les méchants dégénérait en faiblesse meurtrière pour les bons. Duncan fit partir un héraut d'armes, pour assigner les coupables à comparaître devant la justice royale ; ils le massacrèrent. Le monarque irrité envoya contre eux une division de ses troupes, elle fut vaincue. Alors Macbeth, cousin germain du roi, déclara que, si on voulait le revêtir, lui et Banquo, du commandement absolu dans cette province, livrée à l'anarchie, il répondait de la faire rentrer dans le devoir. Le roi n'hésita pas à leur confier cette mission, et ils la remplirent avec autant de rapidité que de succès. Les rebelles, battus de poste en poste, réduits à une poignée d'hommes et à leur dernière citadelle, aimèrent mieux s'entre-tuer que se rendre à discrétion. Macbeth fit chercher parmi leurs cadâvres celui de leur chef Macduald, lui coupa la tête, qu'il envoya au roi, partagea le tronc et les membres, et les fit distribuer et exposer sur les lieux les plus éminents du canton rebelle : justice barbare, qui pouvait déjà exciter des inquiétudes sur le juge. Cependant un plus grand danger vint du dehors menacer le royaume. Les Danois qui occupaient le trône d'Angleterre, voulurent occuper aussi celui d'Ecosse. Duncan, sorti de sa léthargie, alla au-devant d'eux, les combattit, non sans bravoure, mais sans talents, et eut son armée écrasée à Curles. L'habileté de Banquo parvint à détruire complètement l'armée victorieuse ; et bientôt après, son active intrépidité, allant à la rencontre d'un corps de Danois nouvellement débarqués, en fit un tel carnage, que ceux de leurs chefs échappés à ce désastre, se jurèrent l'un à l'autre de ne plus reparaître en Écosse. Jusqu'ici l'histoire nous a présenté Banquo comme un héros vertueux, Macbeth comme un guerrier politique, dont la valeur et la fermeté pouvaient avoir quelque chose de barbare, mais utile à son pays et fidèle à son souverain. Une révolution s'opère. Macbeth va devenir un monstre, et Banquo perdre jusqu'à son innocence. Macbeth, cousin de Duncan, révèle tout à coup à ses amis le projet caché depuis longtemps dans les replis de son ame, de détrôner, tuer et remplacer un monarque « plus fait, leur dit-il, pour » gouverner des moines, que pour » commander à des braves. » Banquo n'est pas le complice du crime ; mais il en reste le confident muet; et, dans cette occasion, ne pas le révéler, c'était y participer. Il en fut puni : sa vie fut sacrifiée par celui-là même auquel il avait sacrifié sa vertu. Après avoir consommé son parricide et usurpé la couronne ; après s'être contenu pendant dix ans, et avoir du moins employé pour le bien de son pays le pouvoir qu'il avait acquis par le meurtre de son roi, Macbeth, redevenu lui-même, poursuivi par l'ombre de Duncan, menacé par la jeunesse croissante des orphelins royaux, se méfiant de ceux-là même dont les conseils n'avaient tendu qu'à lui concilier la faveur du peuple, choisit Banquo pour sa première victime, l'invita, lui et son fils, à un repas, au sortir duquel tous deux devaient tomber sous le fer

d'assassins apostés par un roi! Banquo fut frappé à mort; son fils Fléanchus eût le bonheur de s'échapper, à la faveur de la nuit, se réfugia dans le pays de Galles, revint en Écosse après la mort du tyran, mérita par ses exploits d'être créé *Stuart*, ou sénéchal de tout le royaume, et c'est de lui que les anciennes chroniques ou légendes font sortir toutes les différentes branches de la maison royale de Stuart. Au surplus, ces événements ont été classés par Robertson dans sa seconde période de l'*Histoire d'Écosse*, celle où la vérité, dit-il, commence à se montrer, mais demande encore à être dégagée avec discernement de toutes les fables dont elle se trouve environnée. Nous avons donc, avec la sévérité historique, retranché de notre récit les circonstances merveilleuses qu'a introduites dans le sien Hector Boëtius; mais nous n'aurons pas le courage de reprocher à sa crédulité ce qui a produit le chef-d'œuvre de l'immortel Shakespeare. Tout le monde connaît le terrible effet de cette scène, où Macbeth, ayant invité tous ses grands vassaux à un festin royal, au moment où il s'avance vers le banquet, recule tout à coup avec une horreur convulsive, parce qu'il trouve sa place occupée par le spectre de Banquo. (*Voy.* MACBETH.)

L—T—L.

BANTI, fameuse cantatrice italienne, née à Créma, en 1757, morte à Bologne, le 18 février 1806. Cette femme que l'on surnomma, par exagération, la *virtuose* du siècle, chantait, en 1778, à Paris, dans un des cafés du boulevart, où le directeur de l'Opéra l'entendit : il l'engagea sur-le-champ pour la troupe de l'opéra buffa, qui, à cette époque, jouait sur le théâtre de l'Académie royale de musique. Elle acquit, en peu de temps, une grande réputation, et elle l'a soutenue, tant en Italie qu'à Londres. C'est surtout dans cette dernière ville, où elle a chanté pendant neuf ans, que la signora Banti a laissé des souvenirs de son rare talent.

P—X.

BAODAN, fils de Ninéadha, monarque d'Irlande, issu, au 4[e]. degré, du grand Niall-Noygiallach (ou Neill des neuf otages), monta vers l'an 565 sur le trône suprême de cette île, que venait d'occuper avant lui son cousin-germain Inméric. Il n'y resta pas longtemps. Attaqué par un compétiteur qui voulait lui ravir le sceptre à tout prix, vaincu, poursuivi, près d'être atteint, il se réfugia dans un monastère, qu'avait fondé et que gouvernait le célèbre Columba, ou Columb-Kill, qui fut depuis l'*Apôtre des Pictes.* Le monarque et l'abbé avaient un aïeul commun, et tous deux espéraient que la loi de l'hospitalité, si sainte en Hibernie, devenant encore plus sacrée par le respect dû à un asyle religieux, sauverait au moins la vie du roi vaincu. Colman, fils de Dermod, (c'était le nom de l'usurpateur victorieux), vint arracher lui-même le malheureux Baodan des autels qu'il tenait embrassés, et le fit massacrer à la porte du monastère. Columba courut aussitôt dans toutes les tribus des Hy-Niall, ou O-Neills septentrionaux, demandant vengeance pour un monarque de leur sang assassiné, pour la loi de leur pays enfreinte, pour les asyles de leur religion violés et profanés par le meurtre. A la voix de son saint et royal anachorète, l'Ultonie entière prit les armes, et celui qui s'était rendu coupable de tant d'attentats en fut puni. Colman perdit l'espoir du trône avec la vie. Baodan, d'autant plus regretté que ses vertus et son savoir lui avaient valu son élection au rang suprême, eut pour

successeur Aodh, ou Hugues II, fils d'Inméric. L—T—L.

BAPST (MICHEL), médecin allemand du 16e. siècle, composa un ouvrage de chirurgie, sous le titre de *Neues Arznei-Kunst und Wunder buch*, en 3 volumes. Le premier fut imprimé à Mulhausen, en 1590; le second à Leipzig, en 1592; le troisième à Eisleben, en 1596: ils furent réimprimés plusieurs fois. Dans le troisième volume, l'auteur traite des plantes qui ont la propriété d'étancher le sang. Il a composé un autre ouvrage, sous le titre de *Juniperetum oder Wachholder-Garten*, etc., imprimé d'abord à Eisleben, en 1601, réimprimé en 1605 et en 1675. C'est une énorme et misérable collection de toutes les propriétés réelles et supposées que l'on attribuait au genevrier. D—P—S.

BAPTISTE (JEAN). *V.* MONOYER.

BAPTISTE. *Voy.* BATTISTE.

BAPTISTIN, ou BATISTIN (JEAN-BAPTISTE STUCK), compositeur de musique et virtuose, allemand d'origine, né à Florence, fit connaître en France le violoncelle, sur lequel il excellait. Il dut à son talent sur cet instrument, dont il joua le premier à l'Opéra, une pension de Louis XIV. Baptistin composa la musique de trois opéras: *Méléagre*, représenté en 1709; *Manto la fée*, en 1711; *Polydore*, en 1720. Il a composé et publié, à diverses époques, des cantates qui ont eu long-temps beaucoup de réputation. Ce musicien est mort à Paris, vers l'année 1745. P—X.

BARAC. *Voy.* BORAC.

BARAHONA Y PADILLA (JEAN), de la ville de Xerès, a fait une paraphrase, plutôt qu'une traduction littérale, du Traité italien d'Alexandre Piccolomini, des *Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577, in-8°. — BARAHONA Y SOTO (LOUIS), né, au milieu du 16e. siècle, à Lucena, dans l'Andalousie, était médecin à Archidona; mais n'est connu aujourd'hui que comme poète. Il entreprit de continuer le *Roland* de l'Arioste, et donna avec succès le commencement de son travail, sous le titre de *Primera parte de la Angelica*, Grenade, 1586, in-4°. Cervantes (*Don Quichotte*, 1re. partie, chap. 6), fait l'éloge de ce poëme. Lorsque le Curé, fatigué de l'examen de la bibliothèque de Don Quichotte, se décide à faire sauter tous les livres par la fenêtre: « Même celui-» ci, *les Larmes d'Angelique!* s'é-» cria le Barbier. — Les *Larmes* » *d'Angélique!* reprend le Curé, avec » vivacité: ah! quelle injustice nous » allions faire! son nom seul m'en fe-» rait verser, des larmes, chaque » fois que je l'entendrais prononcer, » si j'avais fait brûler ce charmant ou-» vrage; l'auteur est un des plus grands » poètes qui aient jamais existé; lui » seul a su, en traduisant Ovide, nous » transmettre toutes les grâces de l'ori-» ginal... » — BARAHONA VALDIVIESO (Pierre), franciscain de la province de Castille, né, suivant les uns, à Madrid, suivant les autres à Burgos, fut professeur de théologie morale, et habile prédicateur. Il vivait encore en 1606; il a laissé en latin plusieurs ouvrages théologiques. A. B—T.

BARANOWSKI, ou BARANOVIUS (ALBERT), né en Pologne, dans le 16e. siècle, fut nommé évêque de Przemisl par Sigismond II, auprès duquel il était en grande faveur, et qu'il accompagna dans un voyage à Revel. Au retour de ce voyage, il devint évêque de Wladislas; et enfin, dans un âge avancé, il obtint l'archevêché de Gnêne. Il mourut en 1615, laissant plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: I. *Constitutiones*

synodi diœcesanæ Uladislaviensis an. 1607 *celebratæ*, Crac., 1607; II. *Concilium provinciale regni Poloniæ an.* 1607 *celebratum*, Crac., 1611; III. *Synodus diœcesana Gnesnensis habita* 1612, Crac., 1612.—BARANOWSKI (Stanislas à Rzeplin), gentilhomme polonais, qui a vécu dans le 17e. siècle, a continué, en langue polonaise, les *Insignia, facinoraque præclara nobilitatis Polonicæ* de Barth. Paproz, jusqu'à l'année 1635; mais cette continuation n'existe qu'en manuscrit. C—AU.

BARANOWSKY. *V.* BOGUSLAS.

BARANTE. *Voy.* BRUGIÈRE.

BARANZANO (REDEMPTUS), né en 1590, à Serravalle, bourg du diocèse de Verceil, dans le Piémont. Après avoir fait ses premières études avec distinction, il entra dans l'ordre des Barnabites. Ses supérieurs ne tardèrent point à reconnaître en lui les dispositions les plus heureuses pour les sciences; et, peu de temps après, ils le chargèrent de professer la philosophie dans leur collége d'Annecy. Baranzano connut l'un des premiers le vide et la fausseté des systêmes enseignés dans les écoles; il secoua l'autorité d'Aristote, et essaya de substituer aux hypothèses des philosophes grecs les siennes propres. Les sciences philosophiques ont fait depuis cette époque des progrès que Baranzano n'avait point prévus, et auxquels il n'a eu aucune part; mais on ne doit pas oublier qu'à l'époque où il écrivait, c'est beaucoup que d'avoir osé s'écarter des idées reçues; et que d'ailleurs le temps lui a manqué pour mûrir et perfectionner ses ouvrages. Il était en correspondance avec le chancelier Bacon; et le père Nicéron a conservé, dans le tom. III de ses *Mémoires*, une lettre intéressante adressée à Baranzano, par ce grand homme; il fut envoyé en France par ses supérieurs, qui comptaient sur sa réputation et sur son crédit pour obtenir l'établissement de quelques maisons de leur ordre dans ce royaume. Il réussit dans cet objet, et mourut dans le couvent qu'il avait vu établir à Montargis, le 23 déc. 1622, âgé seulement de trente-trois ans. La Mothe-le-Vayer, qui met Baranzano au nombre des esprits les plus subtils de son siècle, raconte qu'il lui avait promis de se faire revoir à lui s'il mourrait le premier; il ne tint pas sa promesse. Outre quelques ouvrages de dévotion, on a de lui: I. *Uranoscopia, seu de cœlo*, Genève, 1617, in-4°.; II. *Novæ opiniones physicæ*, Lugd., 1619, in-8°.; III. *Campus philosophicus*, ibid., 1620, in-8°. W—s.

BARATELLA (ANTOINE LAUREGIO), de Campo-San-Piero, dans le territoire de Padoue, poète latin très-fécond, florissait dans la première moitié du 15e. siècle; il passa la plus grande partie de sa vie dans une *villa* voisine de Campo-San-Piero, appelée *Lauregia*, ce qui lui fit ajouter à son nom celui de *Lauregio*. Il paraît qu'il ne s'y occupa d'autre chose que de composer des vers latins. On a écrit qu'il avait pour cet exercice de l'esprit la même facilité qu'Ovide; et que, si l'on eût réuni tous ses ouvrages, la somme totale de ses vers aurait monté à soixante mille. On n'a pourtant jamais rien imprimé de lui, ce qui fait croire qu'il ne joignait à la facilité d'Ovide ni son génie, ni son talent. Il mourut en 1448 à Feltre, où il enseignait la rhétorique. On cite des recueils entiers de ses vers manuscrits conservés à Padoue, à Trévise, à Venise, à Milan. Les poëmes que ces manuscrits contiennent ont des titres assez singuliers: *Palifo-*

dia, *Lavandula*, *Echaton*, *Polidemonareis*, *Foschara*, *Rovea*, *Cribratura*, etc. Un autre manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne est tout composé d'élégies, et il n'y en a pas moins de cent une, divisées en cinq livres, faisant en tout deux mille vers, moins dix-huit, comme il s'est donné la peine de le dire lui-même dans ces deux vers mis à la fin du recueil :

Continet hæc elegeïa bis duo millia versus,
Ter senis minor est calculus ille tamen.

G—É.

BARATIER (Jean-Philippe), né le 19 janv. 1721, à Schwabach, dans le margraviat d'Anspach. Son père, qui était pasteur de l'église française de ce lieu, eut le talent de lui apprendre à écrire à l'âge de trois ans, et à parler le latin, le français et l'allemand, avant la fin de sa 4e. année, sans grammaire, sans livre, et sans qu'il sût ce que c'était que conjugaisons, déclinaisons, etc. L'usage qu'il faisait de ces trois langues ne mit pas la moindre confusion dans son esprit : il parlait français avec sa mère, latin avec son père, et allemand avec la servante. L'étude du grec et de l'hébreu ne lui coûta pas davantage. Dès l'âge de sept ans, il savait par cœur tous les psaumes dans cette dernière langue. Deux ans après, il composa un *Dictionnaire hébreu des mots les plus difficiles*, avec des réflexions critiques assez curieuses, acheva, dans le même temps, de transcrire en hébreu la *Petite Bible* d'Opitius, et y substitua une version latine de sa façon, à celle d'Arias Montanus. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Ils furent suivis de plusieurs dissertations savantes dans la *Bibliothèque germanique*. Baratier lut ensuite les livres rabbiniques, et traduisit en latin l'*Itinéraire de Benjamin de Tudele*, qu'il publia avec des dissertations, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-8°. L'année suivante, il donna, *Anti-Artemonius, seu Initium S. Joannis ex antiquitate ecclesiasticâ, adversùs Artemonium, vindicatum atque illustratum*, Nuremberg, 1737, in-8°. (*Voy.* Sam. Crellius). Il mit, à la fin de cet ouvrage, une dissertation sur les *Trois Dialogues de la Nature humaine de J.-C.*, qu'il prétendit n'être pas de Théodoret. Les journalistes de Trévoux l'ayant attaqué sur ce point de critique, il soutint son sentiment par une nouvelle dissertation, dans la *Bibliothèque germanique*, où il prétendit encore ôter à ce père sa *Philothée*. Deux globes lui étant tombés entre les mains, il se procura des livres de mathématiques et d'astronomie, laissa de côté ses études de l'antiquité, et, en huit ou dix jours, il fut en état de résoudre des problêmes, de rendre raison de tous les systêmes, et de faire des observations. En moins de trois mois, il connut les étoiles, les planètes, calcula leur cours, se fit un astrolabe, des tables astronomiques, et divers instruments de carton. Il inventa de nouveaux calculs, de nouvelles méthodes, ou du moins qui étaient telles pour lui, parce qu'il ne les trouva point dans ses livres. Enfin, il forma dès-lors le projet de découvrir les longitudes, qu'il envoya aux académies royales d'Angleterre et de Prusse. Celle-ci se l'agrégea peu de temps après. Le roi de Prusse l'admit plusieurs fois auprès de sa personne. Ce prince, qui ne faisait pas grand cas de l'astronomie, chercha à l'en dégoûter, et voulut l'engager à s'appliquer à des choses plus utiles pour sa fortune, surtout au droit public, qui, en Allemagne, ouvrait la porte à toutes les places. Cependant, il lui

donna cent écus pour acheter des instruments, et lui fit présent d'une pendule astronomique. Arrivé à Hall, en 1735, où son père venait d'être nommé pasteur, il reprit ses études sur les antiquités ecclésiastiques, qui produisirent plusieurs dissertations, sur divers sujets de ce genre, entre autres, *Disquisitio chronologica de successione antiquissimâ Rom. pontificum*, Utrecht, 1740, in-4°., qui n'était que le prélude du grand ouvrage qu'il méditait sur l'histoire des premiers siècles de l'église. Ces travaux n'empêchèrent pas Baratier de suivre son goût pour les mathématiques. Il reprit son projet des longitudes, ou plutôt en forma un nouveau, fondé sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, et il proposa une boussole de son invention, propre à cet usage. Il envoya, en 1738, son travail à l'académie des sciences de Paris, avec trois autres propositions, une sur les *réfractions*, la seconde sur l'*obliquité de l'écliptique*, la troisième sur la *meilleure forme des tables astronomiques*. L'académie jugea toutes ces inventions ingénieuses, et elle crut devoir en encourager l'auteur. Baratier ne borna pas là ses études : architecture militaire, littérature de tous les genres, et dans toutes les langues anciennes et modernes, médailles, inscriptions, antiquités grecques, romaines, orientales, indiennes, chinoises, rien n'échappa à ses recherches. Il rassemblait des matériaux sur les antiquités égyptiennes, qu'il prétendait éclaircir par le déchiffrement des hiéroglyphes et par l'intelligence de leur astronomie, lorsqu'il fut arrêté dans ce travail, par une maladie qui le conduisit au tombeau, le 5 septemb. 1740, à l'âge de dix-neuf ans. Il voyait depuis long-temps la mort s'avancer; il en supporta les approches avec la plus constante résignation, et mourut, dit-on, dans de grands sentiments de piété. Une mémoire prodigieuse, une érudition immense, un esprit vif, original, capable des méditations les plus métaphysiques, doué d'une grande netteté dans les idées, d'une grande précision dans la manière de les rendre, telles sont les heureuses qualités qu'il porta dans l'étude des sciences. Il joignait, à tout cela, un caractère gai et plein d'enjouement. Baratier n'avait jamais eu d'autre maître que son père, dont la plus grande peine fut de fixer son esprit sur un objet, assez long-temps pour lui en donner une idée distincte, et de réprimer son avidité insatiable de tout savoir. Du reste, il lui avait toujours laissé une très-grande liberté, et ne l'avait point conduit par la voie ordinaire des grammaires et des dictionnaires. Il lui avait toujours fait un amusement de l'étude, épiant le moment où son esprit était disposé à recevoir une nourriture, plutôt qu'une autre. Outre les ouvrages dont on a parlé, il est encore auteur d'une traduction de la *Défense de la Monarchie sicilienne*, de Ludwic, à laquelle il a ajouté une *Histoire abrégée de la dispute entre Clément XI et le roi des Deux-Siciles*, 1738, in-8°. On trouve, à la fin de la vie de cet étonnant jeune homme, par Formey, Utrecht, 1741, un catalogue détaillé de ses manuscrits. T—D.

BARAZE (Cyprien), jésuite, fut destiné par sa compagnie, vers l'an 1675, à porter la lumière de l'Évangile chez les nations sauvages qui occupent les contrées immenses situées sous la zône torride, derrière les montagnes du Pérou, et que l'on comprend sous le nom général de *Moxes*, parce que la peuplade des Moxes fut la première à embrasser

le christianisme. Pendant plus de vingt-sept ans que le P. Baraze passa au milieu de ces sauvages, sa vie présente une suite continuelle de travaux, dont le récit paraît incroyable. La chaleur d'un climat brûlant, le fréquent débordement des rivières, des forêts presque impraticables, même aux naturels du pays, la crainte des bêtes féroces, celle des habitants plus cruels encore, rien ne put ralentir le zèle du missionnaire. En prêchant la religion à ses grossiers néophytes, il adoucit leurs mœurs, détruisit leurs barbares coutumes, et fit briller au milieu d'eux l'aurore de la civilisation; ce fut par lui qu'ils reconnurent des lois, obéirent à des chefs, eurent des laboureurs, des charpentiers, des tisserands, et trouvèrent leur subsistance par des moyens moins incertains que la chasse et la pêche, jusque-là leur unique ressource. Dès que le P. Baraze avait instruit et discipliné une peuplade, abandonnant à d'autres le soin de recueillir le fruit de ses peines, il volait à de nouveaux travaux. Après la conversion des Moxes, celle des Cosérémoniens, des Guarayens, des Tapacures, des Baures, devint l'objet de ses prédications. Ce fut chez ce dernier peuple, un peu plus civilisé que les autres, mais plus cruel encore, que le P. Baraze trouva le terme de sa laborieuse carrière, et couronna par le martyre les vertus d'une vie apostolique. Déjà percé de flèches, il priait encore pour ses assassins, lorsque l'un d'eux l'acheva en lui déchargeant sur la tête un grand coup de hache. Ainsi mourut ce digne missionnaire, le 16 de septembre de l'an 1702, dans sa 61e. année. Ses travaux le mettent au premier rang de ces missionnaires que l'auteur *du Génie du Christianisme* nous peint, « se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses, où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpées, et furetant dans les cavernes et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. » S—s.

BARBA (Alv. Alonzo), prêtre espagnol, a cultivé avec succès la minéralogie, et a écrit sur la métallurgie. Il vivait au milieu du 17e. siècle. Étant curé au Potosi, il eut occasion d'y voir tous les procédés employés par les Espagnols pour l'essai et l'exploitation des mines d'or et d'argent, et les publia dans un livre intitulé: *Arte de los metalles en que se ensena el versadero beneficio de los oros*, etc., Madrid, 1640, in-4°., 1729; traduction allemande, 1676, 1696, 1739; en Hollandais 1740; en français par Gosfort, sous le titre de *Métallurgie*, ou l'*Art de tirer et de purifier les métaux*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, publiés par Lenglet Dufresnoy, qui y a ajouté plusieurs dissertations et une préface. Dès 1730, Charles Hautin de Villars avait donné un *Traité de l'Art métallique*, in-12, extrait des œuvres de Barba. Fourcroy cite Alonzo Barba comme un auteur digne de foi, et remarquable pour le temps où il a écrit. C. G.

BARBA (Pierre), médecin espagnol dans le 17e. siècle, de la faculté de Valladolid, sous le règne de Philippe IV, dont il fut le premier médecin. Il est un des premiers qui ait préconisé l'emploi du quinquina fébrifuge, dans un ouvrage intitulé: *Vera praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur Hispani medici à calumniis*, Séville, 1642, in-4°. On a encore de lui un écrit, en espagnol, sur la peste, Madrid, 1648. G. et A.

BARBA (Pompée della), né à Pescia en Toscane, florissait, comme médecin et comme philosophe, vers le milieu du 16e. siècle. Il était membre de l'académie de Florence, et y lut, en 1548, une Exposition ou Explication d'un sonnet platonique. Cette exposition, divisée en cinq chapitres, est imprimée, Florence, 1549, in-8°. L'auteur n'est désigné que sous le nom de *Pompeo da Pescia.* Le sujet du sonnet est le premier effet de l'amour, qui est, porte le texte, *de séparer l'ame du corps de l'amant ;* et les cinq chapitres de l'Exposition traitent de *l'immortalité de l'ame, selon Aristote et selon Platon.* Salvini nous apprend, *Fasti consolari*, p. 74, que Pompée della Barba fut le premier à établir cet usage académique. Il avait commencé à traduire en italien l'*Histoire naturelle de Pline*, lorsque Pie IV l'appela à Rome auprès de lui, en qualité de médecin ; ce qui l'empêcha de continuer ce travail. Il mourut en 1582. Il a laissé, outre l'Exposition ci-dessus : I. *Discorsi filosofici sopra il Platonico e divino sogno di Scipione di M. Tullio*, Venise, 1553 et 1554, in 8°. ; II. *Dialogo delle armi e delle lettere*, Venise, 1558, 1578, in-8°. ; III. *De secretis naturæ*, Venise, 1558, in-8°. ; IV. *De balneis montis Catini.* Cet opuscule n'a été imprimé que dans le dernier siècle, par le docteur Targioni, qui l'a inséré dans le 3e. vol. de son *Voyage dans la Toscane.* G—é.

BARBA (Simon della), frère puîné du précédent, et né à Pescia comme lui, fut aussi académicien de Florence. A l'exemple de son frère, il lut, dans cette académie, l'exposition du sonnet de Pétrarque, qui commence par ce vers :

In nobil sangue vita umile e queta.

Il y explique quelle était la véritable noblesse de Laure, et prouve facilement que c'était celle de l'ame. Cette exposition fut imprimée à Pescia, 1554, in-8°. Il publia, de concert avec son frère, un ouvrage plus considérable, intitulé : *La Topica di Cicerone, tradotta, col comento, nel quale si mostrano gli esempj di tutti i luoghi, cavati da Dante, dal Petrarca e dal Boccaccio ; e le differenze locali di Boezio, cavate da Temistio e Cicerone, ridotte in arte, tradotte e abbreviate*, Venise, 1556, in-8°. La traduction des *Topiques* est de Simon ; le Commentaire dans lequel tous les exemples des *Topiques* sont tirés de Dante, Pétrarque et Boccace, est de Pompée, ainsi que la traduction de Boëce. G—é.

BARBADILLO (Alphonse-Jérôme de Salas), né à Madrid, fut un des auteurs espagnols distingués, de la fin du 16e. siècle, et du commencement du 17e. On a de lui des poésies et des comédies écrites d'un style pur et naturel. Quoique attaché à la famille royale, il ne put échapper à la misère, compagne presque inséparable du génie ; il était mort en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : I. *el Sagaz estacio marido examinado*, comédie, Madrid, 1620, in-12 ; II. *la Sabia flora malsabidilla*, Madrid, 1621, in-8°. ; III. *el Subtil Cordovez Pedro de Urdemalas*, avec un traité *del Caballero perfecto*, Madrid, 1620, in-8°. ; IV. *los Triumphos de la beata soror Juana de la Cruz*, en vers héroïques, 1621, in-8°. ; V. *Coronas del Parnaso, y platos de las Musas*, ouvrage posthume, 1635, in-8°. ; VI. *la Hyja de Celestina*, roman, Saragoce, 1612, in-8°. ; seconde édition, revue et corrigée, Madrid, 1614, in-12 ; Milan, 1616, in-8°. ; VII. *Casa del plazer honesto*, Madrid, 1620, in-8°. ;

VIII. *Rimas Castellanas*, 1616, in-8°.; IX. *el Cortesano descortes*, 1621, in-4°.; X. *Correccion de vicios*, 1615; XI. *la Estafeta del dios Momo*, 1627; XII. *el Necio bien afortunado*, 1621, in-8°.; XIII. *D. Diego de Noche*, Madrid, 1623, in-8°.; XIV. *la Incasable mal casada*, Madrid, 1622, in-8°.; XV. *Boca de totas verdades*, 1615, in-8°. A. B—T.

BARBADORI (DONATO), issu d'une famille illustre de Florence, fut élevé dans cette république aux emplois les plus importants. Ce fut lui que la seigneurie envoya en ambassade à la cour d'Avignon, pour justifier, en 1375, la conduite de ses concitoyens, et la guerre qu'ils faisaient à l'Église. Il le fit avec tant d'éloquence, qu'il arracha des larmes à tous les cardinaux italiens. Florence, cependant, fut condamnée par le consistoire; mais Barbadori se retourna vers le crucifix qui était au milieu de l'assemblée, et s'écria qu'il en appelait de la sentence du pape à celle de Dieu lui-même, espérant voir juger à un tribunal plus juste, les juges humains et leurs victimes. Trois ans après, la plus vile populace s'empara du gouvernement de Florence, et elle persécuta tout le parti de Pierre des Albizzi (*Voy.* ALBIZZI), auquel Barbadori était attaché. Celui-ci fut accusé d'avoir conjuré contre le peuple, pour lui enlever un pouvoir dont il abusait indignement, et il eut la tête tranchée en 1379. — BARBADORI (Nicolas), son petit-fils, s'attacha au parti de Renaud des Albizzi. Impétueux et prompt à tout entreprendre, il proposa toujours à sa faction les expédients les plus violents; et comme ses conseils ne furent jamais suivis, il put attribuer son malheur et celui de sa patrie, à la fausse prudence de ceux qui se donnaient pour plus modérés. Il s'efforça vainement, en 1433, d'engager Nicolas d'Uzzano à prendre les armes, pour chasser les Médicis de Florence. Lorsque, l'année suivante, les Albizzi furent attaqués à leur tour par leurs adversaires, il rassembla seul des soldats, et se mit en état de défense, sans se laisser décourager, lors même qu'il vit tous les chefs de son parti, et tous ses amis l'abandonner l'un après l'autre. Il ne posa les armes que sur l'ordre exprès de Renaud des Albizzi, son chef, et bientôt après il fut enveloppé avec lui dans une même sentence d'exil.

S. S—I.

BARBARELLI. *V.* GIORGION (le).

BARBARIGO (AUGUSTIN), doge de Venise, succéda, en 1486, à son frère Marc, dont le gouvernement, qui n'avait duré que six mois, ne fut remarquable par aucun événement. Sous celui d'Augustin, le royaume de Chypre fut réuni aux états de Venise, par la cession de la reine de Chypre, qui était de la maison Cornaro. On lui donna pour dédommagement une pension de 8,000 ducats, et quelques châteaux dans la marche de Trévise. L'invasion de Charles VIII en Italie entraîna ensuite la république dans une guerre continentale, tandis que les Turks lui enlevaient ses provinces grecques, et qu'ils poussaient leurs ravages jusque dans le Frioul. Le règne de Barbarigo fut pour les Vénitiens une époque de dangers et de calamités; il mourut dans l'automne de 1501. Léonard Loredano lui succéda. — Nicolas BARBARIGO, de la même famille, fut ambassadeur de Venise à Constantinople, et mourut dans la première de ces villes, en 1579. Il a donné la *Vie du doge André Gritti*, et celle du *cardinal Contarini*, en latin. — Un autre individu, aussi de la même famille, et dont Cor-

dora a écrit la Vie, devint cardinal, et publia quelques ouvrages de piété. S. S—I.

BARBARIGO (GRÉGOIRE), noble vénitien et cardinal, naquit le 25 septembre 1625. Ayant pris l'état ecclésiastique, il fut fait successivement chanoine de Padoue, référendaire et prélat-domestique du pape Alexandre VII, évêque de Bergame en 1657, cardinal en 1660, et en 1664 transféré à l'évêché de Padoue. Il y institua un séminaire pour les jeunes ecclésiastiques, le dota, le pourvut d'habiles maîtres pour les langues grecque, latine, hébraïque, chaldéenne, arabe, syriaque, et y établit une imprimerie, fournie des caractères de toutes ces langues. Il mourut à Padoue, le 18 juillet 1697. Outre quelques réglements ou constitutions pour le bon gouvernement de son église, on a de lui vingt-cinq Lettres, écrites en italien, au célèbre Magliabecchi, insérées au commencement du tome II des *Epistolæ clarorum Venetorum ad Antonium Magliabechium*. G—É.

BARBARO (JOSAPHAT), naquit à Venise, d'une famille noble et ancienne. La plupart des grands de cette république se livraient alors au commerce. Barbaro suivit cette carrière, et fit, en 1436, un voyage à la Tana, (aujourd'hui Asof), alors l'entrepôt principal des marchandises de la Chine et des Indes, et qui portait ce nom, parce qu'elle est à l'embouchure du Don, qu'on appelait alors le Tanaïs, et en italien *la Tana*. Barbaro resta seize ans en Tatarie, et s'y trouva lorsque les Mahométans, qui vivaient sur les bords du Ledil ou Wolga, soumirent toute cette contrée, et y firent adopter leur religion. Le consul vénitien l'envoya en ambassade vers le général mahométan, qui l'accueillit avec distinction, et lui accorda la protection qu'il sollicitait. Barbaro, de retour dans sa patrie, fut chargé d'une autre mission. En 1473, on l'envoya en Perse pour diriger Ussun-Cassan dans la guerre qu'il soutenait contre les Turks. Après une absence de cinq ans, il revint à Venise jouir de la considération que lui méritait sa vie laborieuse et utile. Il mourut en 1494, dans un âge très-avancé. Barbaro termine en quelque sorte cette longue suite de voyageurs, qui, depuis le 13e. siècle jusqu'à la fin du 15e., parcoururent l'intérieur de l'Asie, qu'ils firent connaître aux Européens. Les relations de ses voyages donnent sur la Perse et la Géorgie des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Tout ce qu'il dit du *Khanat de Kaptchak* est du plus grand intérêt pour le tableau géographique de la Tatarie, au 15e. siècle. Presque toutes ses observations, sur les mœurs et les usages de ces contrées, ont été confirmées par les voyageurs russes et allemands. La relation des voyages de Barbaro fut imprimée, pour la première fois, chez les fils d'Alde Manuce, dans une petite collection, assez rare aujourd'hui, et qui a pour titre : *Viaggi fatti da Venezia alla Tana in Persia, India, e in Constantinopoli, con la Descrizione delle città, luoghi, siti, costumi, e della Porta del Gran Turco*, etc. Venezia, per Figliuoli d'Aldo, 1543 et 1545, in-8°. Ramusio a inséré les Voyages de Barbaro dans sa collection. On les trouve traduits en latin, par Geuder de Herolzberg, dans le *Rerum Persicarum historia*. L. R—E.

BARBARO (FRANÇOIS), noble vénitien, et l'un des plus célèbres littérateurs du 15e. siècle, naquit à Venise vers l'an 1398. Il eut pour maîtres, dans les langues latine et grecque, les plus savants professeurs ; dès l'âge de dix-huit ans, il se fit admirer a

Padoue par deux discours latins qu'il prononça dans des solennités scholaires. Revenu à Venise, il s'y forma une nombreuse bibliothèque, riche surtout en anciens manuscrits. Il se maria à vingt-un ans avec une Loredano, dont il eut six enfants, un garçon et cinq filles. Malgré sa grande jeunesse, il fut élu sénateur l'année même de son mariage. En 1424, il complimenta en langue grecque l'empereur Paléologue, et ce fut avec tant de naturel et d'élégance, que l'empereur en témoigna de l'étonnement. Barbaro fut successivement nommé *podestà*, ou premier magistrat de Trévise, de Vicence et de Vérone, et chargé par sa république de plusieurs ambassades et autres missions politiques, dont il s'acquita toujours avec autant de capacité que de zèle. Celle de ces missions qui eut le plus d'éclat, fut celle de capitaine de Brescia qu'il exerça pendant trois ans. Il y réconcilia les principaux citoyens, divisés en plusieurs partis, et y soutint vers la fin de 1438, avec le plus grand courage, un siége célèbre dans l'histoire de ce siècle contre Piccinino, général du duc de Milan. Aussi, lorsqu'il quitta le gouvernement de Brescia, la ville qu'il avait délivrée, voulant lui donner un témoignage public de reconnaissance et d'estime, lui fit présent d'un étendard et d'un écu relevés en or. On prononça publiquement son panégyrique; et le même orateur, chargé de le reconduire honorablement à Venise, en prononça un second en le présentant au doge qui était assis sur son trône. Après avoir exercé plusieurs autres emplois, il fut fait, en 1452, procurateur de S. Marc, et mourut au commencement de janvier 1454. Dans cette vie toujours occupée, il ne se rendit pas seulement célèbre par ses talents et son savoir, mais par les services qu'il rendit aux lettres, et par l'appui que les littérateurs de son temps trouvèrent en lui. Il a laissé: I. plusieurs Harangues ou Discours publics, imprimés, les uns à part, les autres dans divers recueils; II. *De re uxoriâ libri II*, Paris, 1513, in-4°. Cet opuscule, rempli d'érudition et très-élégamment écrit, a été réimprimé plusieurs fois, et de plus, traduit en italien par Alberto Lollio, Venise, 1548, in-8°.; et deux fois en français, l'une par Martin du Pin, 1537 et 1560, in-12, l'autre par Claude Joly, Paris, 1667, in-12. III. *Francisci Barbari et aliorum ad ipsum epistolæ ab anno* 1425 *ad annum* 1453, etc., Brescia, 1753, in-4°. Plusieurs de ces épîtres avaient été publiées par Bernard Pez, partie 3, tome VI, du *Thesaurus Anecdotorum;* le cardinal Quirini, en donnant cette édition de Brescia, l'a fait précéder d'un premier volume où, sous le titre de *Diatriba*, il a rassemblé des notices précieuses sur la littérature du 15e. siècle. Il serait seulement à désirer qu'il y eût mis plus d'ordre, et laissé échapper moins d'erreurs. IV. Il existe de plus une *Histoire du Siége de Brescia*, soutenu en 1438 par Barbaro, qui est censée écrite par Evangelista Manelmo, ou Manelino de Vicence. Barbaro dit, dans une de ses épîtres, l'avoir fait écrire par ce Manelmo, son confident et son ami; mais de fortes raisons portent à croire, et c'est l'opinion du cardinal Quirini, que cette histoire fut écrite par François Barbaro lui-même. Elle est intitulée: *Evangelistæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obsidione Brixiæ, anno* 1438; Brescia, 1728, in-4°.

G—É.

BARBARO, ou Hermolaus BARBARUS, petit-fils de François et fils de

Zacharie, naquit à Venise, le 21 mai 1464. Il se distingua de bonne heure par son savoir et son habileté dans les affaires politiques. Le sénat de Venise le chargea de négociations importantes près des empereurs Frédéric III et de Maximilien son fils, et ensuite l'envoya en ambassade près du pape. A dix-huit ans, il composa un *Traité du célibat*, qui n'a point été imprimé; il n'en avait que vingt lorsqu'il prononça l'oraison funèbre du Doge Nicolas Marcello. Il s'occupa ensuite à rétablir la gloire et l'éclat des sciences, en publiant des éditions soignées de quelques ouvrages des anciens, et par-là, contribua beaucoup à la renaissance des lettres. Barbaro était ambassadeur auprès d'Innocent VIII, en 1491, qui le nomma patriarche d'Aquilée; il accepta sans avoir préalablement obtenu le consentement du sénat, qui, jaloux de conserver ses droits, lui intima l'ordre de ne pas profiter de sa nomination, et ensuite lui ordonna de renoncer à cette dignité. Barbaro n'obéit que lorsqu'on l'eut menacé de dépouiller son père de ses dignités et même de ses biens. Il resta à Rome, où il n'avait pour subsister qu'une modique pension que lui faisait le pape. Attaqué de la peste, et se trouvant abandonné de tout le monde, il mourut le 14 juin 1493, à l'âge de trente-neuf ans. Malgré la brièveté de sa vie, il a laissé des ouvrages qui sont le résultat d'immenses travaux. Il a corrigé tout le texte de l'*Histoire naturelle* de Pline, qui avait souffert beaucoup d'altérations, par l'ignorance des copistes; et il s'est vanté d'y avoir fait plus de cinq mille corrections: celles qu'il propose ne sont cependant pas toujours heureuses. Cet ouvrage se ressent de la précipitation avec laquelle il le composa, puisqu'il dit n'y avoir employé que vingt mois: cependant on ne peut disconvenir qu'il n'ait soupçonné bien des erreurs dans Pline, et il en a découvert un très-grand nombre. Il relève souvent avec beaucoup de justesse les méprises que Pline a faites sur les plantes des auteurs grecs. La première édition de son ouvrage parut à Rome, sous ce titre: *Castigationes Plinianæ Hermolai Barbari Aquiliensis pontificis*, Romæ, 1492, *octavo kalendar. decembris*, in-fol. L'épître dédica- est datée du 25 août 1492; elle est adressée au pape Alexandre VI, qui avait été élevé au trône pontifical, le 12 du même mois. Cette édition, qui est certainement la première, est extrêmement rare; elle a été inconnue à presque tous les bibliographes. Barbaro ayant été prié d'expliquer et éclaircir encore quelques passages de Pline, il ajouta ses *Castigationes secundæ*, qu'il dédia encore à Alexandre VI. Maittaire, Haller, Mead, Montfaucon, parlent de plusieurs réimpressions. Hermolaüs Barbarus s'appliqua aussi à faire connaître Dioscoride, et il en donna une version latine très-élégante, pour laquelle il sembla prendre Pline pour modèle; mais le soin qu'il prit d'orner son style nuisit à l'exactitude. Il y joignit un corollaire, et montre une profonde connaissance des langues latine et grecque. Il réunit tout ce que les anciens nous ont laissé sur les plantes. On doit le regarder comme le premier qui ait frayé la route; et si on l'a surpassé, ce n'a été qu'en profitant de ses travaux. Quoiqu'il n'exerçât pas la médecine, il a rendu service à cette science, en la tirant de la sécurité où elle était sur les remèdes des anciens. Il est à regretter qu'il n'ait eu aucune connaisance sur d'autres parties de l'histoire naturelle. Son travail sur Dioscoride fut publié sous ce titre: *Hermolai*

Barbari Patricii Veneti in Dioscoridem corollariorum libri V, cum præfatione Joannis Baptistæ Egnatii. Cette édition est sans date et sans désignation de lieu. On croit qu'elle fut publiée à Rome, après la mort de l'auteur. Cet ouvrage a été réimprimé à la suite de la traduction de Dioscoride, par Marcellus Virgilius, Cologne, 1534. On trouve la liste des ouvrages de Barbaro dans les *Mémoires* de Nicéron; on peut aussi consulter sur cet auteur, le tom. II de la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, et surtout le *Giornale de' letterati d'Italia*, tom. XXVIII.

D—P—s.

BARBARO (Ermolao), évêque de Trévise et ensuite de Vérone, qu'il ne faut pas confondre avec le patriarche d'Aquilée, naquit à Venise, vers l'an 1410. Après avoir commencé ses études à Vérone, sous le célèbre Guarino, il alla les continuer à Florence, sous le même maître; déjà très-instruit dans la langue latine, il y étudia le grec, et fut en état, dès l'âge de douze ans, de traduire de grec en latin quelques fables d'Ésope. De retour à Venise, il alla étudier les lois à Padoue, et y fut reçu docteur, en 1435. L'année suivante, le pape Eugène IV, qui était à Bologne, l'appela auprès de lui, lui donna le titre de protonotaire apostolique, et un bénéfice. Après avoir voyagé dans presque toute l'Italie, il revint à la cour romaine, et fut nommé, en 1443, à l'évêché de Trévise. Plusieurs années se passèrent avant qu'il en prît possession, et il y resta peu de temps, ayant été transféré, en 1453, à l'évêché de Vérone. Il assista, en 1459, au concile tenu par Pie II à Mantoue, et fut envoyé, en 1460, légat du même pape auprès du roi de France Charles VII. Il mourut à Venise en 1471. Il avait laissé plusieurs ouvrages, entre autres la version latine de quelques fables d'Ésope, dont il est parlé ci-dessus, deux *Harangues* ou *Oraisons* latines contre les poètes, des *Sermons*, des *Épîtres*, etc.; mais aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. G—É.

BARBARO (Daniel), noble vénitien, patriarche d'Aquilée, naquit le 8 février 1513, de François Barbaro, arrière petit-fils du fameux François Barbaro, dont nous avons parlé dans un article précédent. Si l'on veut connaître la descendance de tous ces membres plus ou moins illustres d'une même famille vénitienne, il suffit de savoir que Candiano Barbaro, sénateur au 14e. siècle, eut deux fils, François qui fut le célèbre littérateur nommé ci-dessus, et Zaccarie; de ce dernier naquit Ermolao, évêque de Trévise et de Vérone; de François, un autre Zaccarie qui fut procurateur de S. Marc; de ce Zaccarie vinrent trois fils, Louis, mort sans postérité, Ermolao, patriarche d'Aquilée, auteur des *Castigationes Plinianæ*, etc., et Daniel; de ce dernier, un second François; et de ce François, un second Daniel, qui est le sujet de cet article. Il fit ses études à Padoue, et montra de bonne heure un goût particulier pour les mathématiques. Il en avait aussi pour les sciences naturelles; et il en donna une preuve en faisant construire et planter à Padoue le jardin de botanique qui le reconnaît pour fondateur. Il fut reçu docteur de la faculté des arts en 1540. Il retourna ensuite à Venise et entra dans les emplois. Il fut chargé, en 1548, d'une ambassade auprès du roi d'Angleterre, Édouard VI, et s'y distingua par ses talents, son savoir et sa magnificence. A la fin de 1550, le pape Jules III le donna pour coadjuteur à Jean Grimani, patriarche d'Aquilée, avec qui

il partagea dès-lors le gouvernement de cette église. Il prit aussi depuis ce moment le titre de *patriarche élu*, et le porta jusqu'à sa mort, Grimani lui ayant survécu. L'évêché de Vérone étant resté vacant en 1559, le sénat mit Daniel Barbaro au nombre des sujets qu'il présenta au pape pour le remplir. Le pape lui préféra un autre candidat, mais en réservant à Daniel une pension de 500 écus d'or, qui fut doublée l'année suivante. Il assista au concile de Trente, et les services qu'il y rendit à l'Église auraient été récompensés par la pourpre romaine, s'il avait vécu plus longtemps. Il mourut à Venise le 12 avril 1570. Il était mathématicien, philosophe, littérateur, antiquaire et théologien, presque également habile dans toutes ces facultés. Il eut pour amis les hommes de lettres les plus célèbres de son temps, Bembo, Varchi, Speron Speroni, Bernardo Tasso, Pierre Arétin, Niccolò Franco, et surtout l'illustre cardinal Navagero. On a de lui : I. *Exquisitæ in Porphyrium commentationes*, Venise, Alde, 1542, in-fol.; II. *Predica de' sogni*, sous le faux nom significatif du *Rever. padre D. Hypneo da Schio*, imprimé pour la première fois in-12, sans date et sans nom de lieu, et réimprimé à Venise, 1542, in-8°. Cet opuscule singulier et très-rare, est en vers rimés de sept pieds, et l'auteur assure dans son épître dédicatoire adressée à Giulia Ferretti, qu'il l'a composé comme en rêvant. III. La traduction latine de la *Rhétorique* d'Aristote par son grand oncle Ermolao Barbaro, avec de savants commentaires de lui Daniel, Venise, 1544, in-4°., ouvrage réimprimé la même année à Lyon, et plusieurs fois ensuite ailleurs; IV. *I dieci libri dell' Architettura di M. Vitruvio tradotti e commentati*, Venise, 1556, in-fol., ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1567, in-4°. Il donna aussi sur le même auteur d'autres commentaires latins, Venise, 1567, in-fol.; ces derniers ont été insérés, par extraits, dans l'édition de Vitruve, publiée à Amsterd., chez les Elzéviers, 1649, in-fol.; V. *Dell' Eloquenza, Dialogo*, etc., Venise, 1557, in-4°.; Florence, 1641; VI. *la Pratica della Perspettiva, opera molto utile a' pittori, scultori, e architetti*, Venise, 1568, in-fol. G—É.

BARBAROUX (Charles), né à Marseille, vint à Paris avec les Marseillais qui prirent part à la journée du 10 août 1792. Ayant été nommé député à la convention nationale, il accusa la commune de Paris et la société des Jacobins. Dans le même temps, il demandait avec instance qu'on jugeât le roi et la famille royale. Lorsque le parti de la Gironde, auquel Barbaroux appartenait, se fut ouvertement prononcé contre les anarchistes, il accusa successivement Marat, Robespierre et le parti d'Orléans. Les Girondins ayant succombé le 31 mai 1793, Barbaroux refusa de donner sa démission, et entendit avec tranquillité prononcer son arrestation. Il trouva moyen d'échapper au gendarme qui le gardait, et se rendit dans le Calvados avec plusieurs de ses collègues fugitifs. Obligé de quitter cette retraite, il s'embarqua à Quimper pour passer à Bordeaux; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut arrêté, et périt sur un échafaud, le 25 juin 1793. Mme. Roland, qui parle beaucoup de Barbaroux dans ses *Mémoires*, dit qu'il était beau comme Antinoüs. K.

BARBATO (Marc), poète italien du 15e. siècle, né à Sulmone au royaume de Naples, n'est célèbre que par l'amitié qui le liait avec Pétrarque,

Parmi les lettres latines de ce dernier, il y en a un grand nombre adressées à Barbato de Sulmone, *Barbato Sulmonensi.* Barbato fût en faveur auprès du roi Robert, qui le fit même son chancelier. Après la mort de ce roi, il s'éloigna de la cour, et y revint ensuite, sous le ministère du grand sénéchal Acciajuoli. Il mourut en 1362. Toppi affirme, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, pag. 100, que l'on conservait à Sulmone, chez les frères mineurs de l'Observance, un gros volume de ses poésies; mais elles n'ont point vu le jour. G—é.

BARBATO (Pétrone), poète italien du 16e. siècle, était né à Foligno, où il mourut le 22 novembre 1554. Il fut un des premiers à écrire en vers libres, non rimés, ou *sciolti*, dont Trissino passe pour avoir donné le premier l'exemple. Ses poésies, d'abord éparses dans différents recueils, ont été réunies en un seul volume, sous ce titre : *Rime di Petronio Barbato gentiluomo di Foligno, estratte da varii raccolte del Secolo XVI e da' suoi manoscritti originali*, etc., Foligno, 1712, in-8°. Il avait aussi laissé deux comédies, l'*Ortensio* et l'*Ippolito*, et une exposition ou explication de plusieurs vers de Pétrarque, qui sont restées en manuscrit à Foligno, et n'ont jamais été imprimées. G—é.

BARBATO (Barthélemi), de Padoue, littérateur italien du 17e. siècle, a laissé quelques ouvrages en vers et en prose. Tomasini en parle honorablement, *Athenæ Patavinæ*, p. 97, et cite de lui trois ouvrages : I. *Poesie*, Padoue, in-12; II. *il Valaresso, istoria della peste* 1630 *e* 1631, Padoue, in-fol.; III. *Esempiare del buon governo.* Il ne donne la date d'aucune de ces éditions; il y en a une du second ouvrage, sous ce titre: *Il contagio di Padova, anno* 1631, Rovigo, 1640, in-fol. On trouve deux idylles de Barbato, *la Lettera* et *Galatea*, dans un recueil d'idylles, publié par Bidelli, Milan, 1618, in-12. Il existe une édition de la *Jérusalem délivrée*, Padoue, 1628, in-4°., avec une *Vie du Tasse*, et les *Arguments* à chaque chant, par Barthélemi Barbato. Ces arguments ont été mis ensuite dans différentes éditions. Quant à la *Vie du Tasse*, ce n'est qu'un simple abrégé de celle qui fut écrite par Manso. G—é.

BARBAULT (Antoine-François), médecin et chirurgien, né à Paris, y fut démonstrateur de l'art des accouchements pendant vingt-cinq ans, et mourut le 14 mars 1784, dans un âge avancé, après avoir donné : I. *Splanchnologie, suivie de l'Angiologie et de la Nevrologie*, 1739, in-12; II. *Principes de la chirurgie*, in-12; III. *Cours d'accouchements, en faveur des étudiants, des sages-femmes et des aspirants à cet art*, 1776, 2 vol. in-12. A. B—t.

BARBAZAN (Arnauld Guilhem, seigneur de), d'une famille distinguée du pays de Bigorre, fit preuve, jeune encore, en 1404, d'une grande intrépidité, devant le château de Montendre, dans un combat singulier, où six chevaliers français combattirent contre un pareil nombre de chevaliers anglais, en présence des deux armées ennemies. Le roi Charles VI avait choisi Barbazan pour chef de cette espèce de joûte guerrière, dont tout l'honneur resta aux Français. Barbazan renversa d'un coup de lance le chevalier de l'Escale, chef des chevaliers anglais. On reconnut depuis lors, « tant d'honneur dans sa conduite, qu'on le nomma *le Chevalier sans reproche.* » Charles VI l'honora lui-même de ce titre, qu'il fit graver avec la devise, *Ut lapsu graviora*

ruant, sur le sabre dont il lui fit présent. Les factions d'Orléans et de Bourgogne ayant allumé la guerre civile et étrangère, Barbazan ne tarda pas à s'y signaler. Il défendit Corbeil contre le duc de Bourgogne, en 1417, et, réfugié ensuite à la Bastille, avec d'autres seigneurs, partisans du dauphin, depuis Charles VII, il emmena ce prince à Melun, et revint deux jours après dans Paris, avec seize cents hommes, pour surprendre les Bourguignons. Un combat sanglant eut lieu dans le faubourg St.-Antoine, au désavantage des royalistes. En 1420, Barbazan défendit Melun, place alors importante, contre Henri V, roi d'Angleterre, et soutint ses attaques avec une bravoure qui étonna le monarque anglais. De part et d'autre, des juges décernaient le prix du courage et nommaient les vainqueurs. Barbazan, à l'imitation du roi d'Angleterre, créa plusieurs chevaliers. Forcé, n'ayant plus de vivres, d'accepter une capitulation que le monarque anglais viola indignement, il fut transféré à Château-Gaillard, près de Rouen, et retenu prisonnier dans cette forteresse pendant huit années, jusqu'à ce que le brave Lahire le délivrât, en 1430, ayant surpris le château par escalade. Barbazan reprit aussitôt les armes pour la défense du royaume, s'empara de Pont-sur-Seine, l'année suivante, et remporta, à la Croisette en Champagne, avec trois mille hommes seulement, sur les Bourguignons et les Anglais réunis, la victoire la plus complète que les généraux de Charles VII eussent encore obtenue. Il en fut récompensé non seulement par le gouvernement de Champagne et de Brie, mais encore par le titre de *restaurateur du royaume et de la couronne de France*, titre énoncé dans les lettres patentes de Charles VII, pour l'autoriser à porter dans ses armes les trois fleurs de lis sans brisure. En 1431, il reçut ordre de joindre ses troupes à celles de René d'Anjou, pour soutenir les prétentions de ce prince sur le duché de Lorraine et de Bar. Sourd aux conseils de Barbazan, René vint attaquer imprudemment l'ennemi à Bullegneville, près Nanci, où il fut complètement défait. La perte la plus douloureuse pour la France, dans cette journée, fut celle du brave Barbazan, qui, percé de plusieurs coups et fait prisonnier, mourut six mois après, des suites de ses blessures. Sa mort priva Charles VII d'un général qui joignait à une expérience consommée une valeur et une fidélité peu communes. Le roi fit porter son corps à St.-Denis, où il fut inhumé dans le tombeau des rois, et avec les mêmes honneurs et les mêmes cérémonies. Quoiqu'il eût une fille de Sibylle de Montaut sa femme, il avait appelé son neveu, Louis de Faudoas, à sa succession, ce qui valut à la maison de Faudoas les trois fleurs de lis de France dans ses armoiries. Cette maison subsiste encore dans la personne de M. Félix de Faudoas, parent de Mmes. de Crussol, de Clermont-Tonnerre et de Rovigo. B—P.

BARBAZAN (Etienne), naquit à Saint-Fargeau, en Puisaye, diocèse d'Auxerre, en 1696, et mourut à Paris, en 1770. De tous les genres de littérature auxquels, avec ses heureuses dispositions, il aurait pu se livrer avec succès, Barbazan choisit l'étude des auteurs français, depuis le 12e. jusqu'au 16e. siècle. Profond dans la connaissance du langage de ces temps, il en suivit habilement les progrès, ne négligea pas même le patois des provinces; et ses écrits l'ayant fait estimer des savants, ils le décidèrent à venir à Paris. L'abbé Pérau avait commencé un *Recueil alphabétique*,

et l'avait laissé à la lettre C. Barbazan, en société avec Graville et l'abbé de la Porte, continua cet ouvrage jusqu'à la dernière lettre de l'alphabet, et le publia en 1745 et années suivantes. On peut juger que 24 volumes in-12 ne contiennent pas des pièces également intéressantes ; mais il s'y en trouve beaucoup de très-remarquables, et la plupart inconnues. En 1756, Barbazan fit paraître le prospectus de son *Glossaire du nouveau Borel ;* en même temps, La Curne de Ste.-Palaye annonça un *Glossaire de la langue française.* La concurrence intimida le premier qui, dénué de moyens pécuniaires, ne voulut pas lutter contre un académicien riche ; et aucun libraire n'osa traiter de son manuscrit, tant en imposait la réputation de son antagoniste. Il ne lui restait que le parti d'en proposer l'acquisition à Ste-Palaye lui-même. Celui-ci, prévoyant que cet ouvrage pourrait servir à la perfection du sien, accepta. Le prix fut convenu, mais l'acte de cession ne fut point signé, et le marché n'eut pas lieu. Cet ouvrage, formant six portefeuilles in-folio, passa, après la mort de Barbazan, dans les mains du marquis de Paulmy, qui s'en étant utilement servi pour ses travaux littéraires, s'en arrangea avec la bibliothèque de la Chancellerie. Cédé par celle-ci à la bibliothèque Royale, il est enfin passé à celle de l'Arsenal, mais privé de la première partie qui s'est perdue. Cette perte est d'autant plus sensible, que l'auteur y indiquait comment, par les vignettes et par les caractères, on peut reconnaître l'époque où les manuscrits ont été faits. Cette partie contenait encore une notice des auteurs qu'il avait consultés, des exemples d'écritures de tous les temps, et une Vie abrégée des écrivains français du premier âge, avec une notice de leurs productions. Pour venger ces écrivains de l'espèce de mépris dans lequel il les voyait injustement plongés, Barbazan avait composé plusieurs ouvrages dont les manuscrits ne se sont pas trouvés à sa mort. On doit particulièrement regretter un *Dictionnaire étymologique* dont la publication avait été annoncée. On a de cet auteur : I. *Fabliaux et Contes français des XII*e*., XIII*e*., XIV*e*. et XV*e*. siècles*, Paris, 1756, 3 vol. in-12 ; II. l'*Ordène de chevalerie*, Lausanne et Paris, 1759, in-12 : il y a en tête de cet ouvrage un discours préliminaire fort curieux, qui contient un essai sur les étymologies et une dissertation sur l'origine de la langue française ; III. *le Castoiement*, ou *Instruction d'un père à son fils*, ouvrage moral, traduit dans le 13e. siècle, d'après le *Disciplina clericalis*, de Pierre Alphonse, juif portugais, qui l'avait lui-même traduit de l'arabe. Ce livre, imprimé en 1760, in-12, contient encore quelques pièces historiques et morales en vers, qui sont également du 13e. siècle ; le tout est précédé d'une dissertation sur la langue des Celtes, avec quelques observations sur les étymologies. En 1808, on a publié, en 4 vol. in-8°., figures, une édition de ces trois ouvrages. L'éditeur (M. Méon) y a joint quelques pièces intéressantes ; il est seulement à regretter qu'il n'ait pas suivi l'exemple de Barbazan qui expliquait tous les endroits difficiles, et qu'il n'y ait pas joint des notes. R—T.

BARBE (Sainte), vierge et martyre. On n'a rien de bien certain sur cette sainte, honorée toutefois avec une dévotion particulière par les Latins, les Grecs, les Syriens et les Moscovites. Baronius pense qu'on doit préférer ceux qui la font disciple d'Origène, et placent son martyre à Nicomédie, en 235, sous le règne de

Maximin Ier. Jos. Assemani préfère les actes qui se trouvent dans Métaphraste et Montbritius. On y lit que Ste. Barbe fut martyrisée à Héliopolis, sous le règne de Galère, vers l'an 306. D'autres prétendent que son père, n'ayant pu lui faire abandonner la foi de J.-C., lui trancha lui-même la tête, et fut ensuite frappé de la foudre, ce qui fait qu'on l'invoquait dans les temps d'orage. Il y avait autrefois près d'Edesse un monastère qui portait le nom de Ste.-Barbe. T—D.

BARBE, reine de Pologne, fille d'Etienne Zapoliay, comte de Scépus, ou Zips, palatin de Transylvanie, épousa en 1512 Sigismond Ier., roi de Pologne, et mourut le 2 octobre 1525, emportant les regrets du roi et de la nation. Cette princesse, qu'on avait surnommée *Esther*, à cause de sa piété touchante, ne donna que deux filles à Sigismond; l'une mourut jeune, et l'autre fut mariée à l'électeur de Brandebourg. B—P.

BARBE RADZIWIL, reine de Pologne, fille de George Radziwil, castellan de Wilna, et veuve de Stanislas Gastold, palatin de Trocki, se fit remarquer par son esprit et par les grâces de sa figure, et inspira une passion violente au jeune Sigismond (Auguste), fils de Sigismond roi de Pologne. Attentive aux leçons d'une mère fort adroite, Barbe sut exciter cet amour par des refus ménagés avec art. Le fils du roi s'unit à elle par un mariage secret, n'osant point l'avouer pour sa femme, dans la crainte d'encourir la disgrâce de son père. Le mystère que demandait cette union en fit long-temps le charme, et contribua beaucoup à la rendre durable. Ce ne fut qu'à la mort du roi, en 1548, que Sigismond, se voyant en possession du trône, déclara publiquement son mariage, et ordonna aux palatins et aux principaux officiers de la cour, alors à Wilna, d'aller reconnaître Barbe Radziwil pour leur reine. On l'amena comme en triomphe de l'un des faubourgs de Wilna, où elle logeait, dans le palais du monarque. Arrivée à Cracovie, le roi, sans attendre le consentement de la diète, lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang; mais bientôt la diète, assemblée à Pétrikow, en 1549, délibéra si l'on ne casserait pas ce mariage inégal, reprochant à Sigismond d'avoir déshonoré le trône et négligé de procurer à la Pologne l'avantage d'une puissante alliance. Le prince montra en cette occasion beaucoup de fermeté, et déclara qu'il n'avait dû consulter dans son choix que son inclination personnelle, et non les désirs et les caprices de la nation. Il résista à toutes les menaces des grands, qui firent éclater l'esprit d'indépendance qui caractérisait alors la noblesse polonaise. Sigismond en craignit un moment les suites; mais cédant aux avis de son épouse, il jugea que la violence serait un moyen dangereux et inutile, et il finit par triompher, en se servant des moyens indiqués par la sagesse de la reine. Les grands, dans la crainte qu'il ne fît revivre une loi qui défendait qu'une seule personne cumulât plusieurs dignités, consentirent enfin au couronnement de Barbe; mais cette princesse survécut peu de temps à la cérémonie qui mit le comble à son bonheur; elle mourut six mois après, regrettée de toute la nation. On répandit le bruit que des ennemis secrets de la maison de Radziwil l'avaient fait empoisonner par un médecin italien; mais tous les historiens polonais assurent qu'elle mourut d'un cancer. B—P.

BARBEAU-DE-LA-BRUYÈRE

(Jean-Louis), né à Paris, le 29 juin 1710, fils d'un marchand de bois, était destiné à l'état de son père; mais son goût en décida autrement. Après avoir pris l'habit ecclésiastique, il le quitta pour aller en Hollande, où il séjourna quinze ans. Ce fut là, dit M. Barbier, sur le témoignage de feu L. Th. Hérissant, que Barbeau composa une *Vie de M. François de Pâris, diacre*, 1731, in-12 de quatre-vingts pages, avec cette épigraphe: *Consummatus in brevi explevit*, etc. Nous remarquerons qu'il n'est fait aucune mention de ce livre dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*. En revenant en France, Barbeau rapporta de Hollande plusieurs cartes peu connues, qu'il communiqua à Buache, qui le garda chez lui pendant longues années, et aux ouvrages de qui il a eu part. En 1750, il publia une *Mappemonde historique*: c'est un tableau chronologique très-ingénieux, dans lequel on voit d'un coup-d'œil toutes les révolutions de chaque état, et la situation politique de tous les états contemporains, à une époque quelconque, depuis les temps historiques les plus anciens, jusqu'à 1750. Priestley, Chantreau, Goffaux, etc., ont publié depuis, sur le même plan, des cartes chronologiques qui vont jusque vers la fin du 18e. siècle; cependant la *Mappemonde historique* de Barbeau-de-la-Bruyère est encore consultée avec fruit, parce qu'au mérite de l'invention elle joint celui d'offrir un plus grand détail. Quelques années après, il traduisit de l'allemand, de Strahlemberg, la *Description de l'empire russien*, 1757, 2 vol. in-12. On lui a de plus grandes obligations comme éditeur. Il donna de nouvelles éditions des *Tablettes chronologiques* de Lenglet Dufresnoy, 1763, 2 vol. in-8°., qu'il fit encore réimprimer en 1778; de la *Géographie moderne* de Nicole de la Croix, avec des corrections et augmentations qui en font presque un ouvrage neuf, 1774, 2 vol. in-12, souvent réimprimée. Ce fut lui qui, avec Drouet, donna la 4e. édition de la *Méthode pour étudier la Géographie*, par Lenglet Dufresnoy, 1768, 10 vol. in-12. Il a été éditeur des tomes III, IV et V, et a eu beaucoup de part aux deux premiers volumes de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* (*V.* Fevret). Barbeau-de-la-Bruyère mourut d'une attaque d'apoplexie le 20 novembre 1781; il s'était marié deux ans auparavant. A. B—t.

BARBERET (Denis), médecin, né dans le baillage d'Arnay-le-Duc, en Bourgogne, le 17 octobre 1714, reçu docteur dans la faculté de Montpellier, se distingua par son activité à briguer les suffrages académiques, et son empressement à répondre aux questions que les sociétés savantes, encore dans le zèle de leur première institution, présentaient de toutes parts aux esprits avides d'instruction. Il exerça successivement la médecine à Dijon, à Bourg en Bresse, à Toulon et dans les armées; il travailla même à la collection académique de cette première ville, si justement renommée; mais ses titres principaux aux souvenirs de la postérité, sont: I. deux *Mémoires* couronnés, l'un par l'académie de Lyon, en 1762, et l'autre par celle de Besançon, en 1761, sur la meilleure manière de cultiver la vigne et de faire le vin. On y trouve surtout des observations précieuses, sur les altérations spontanées que la continuation du travail fermentatif amène chaque jour dans le vin, sur les moyens de les régler, de hâter celles qui ajoutent à ses bonnes qua-

lités, de le maintenir le plus longtemps possible à cet état, de prévenir, surprendre celles de ces altérations, qui lui sont contraires. On regrette que les connaissances chimiques actuelles n'aient pu l'éclairer et lui servir à lier tous ces faits, qui n'en sont pas moins de précieux matériaux pour une Histoire du vin, ouvrage que nous ne possédons pas encore. II. Un *Mémoire* couronné par la société royale d'agriculture de Paris, en 1765, *sur les maladies épidémiques des bestiaux*, où l'on trouve aussi les premiers germes d'une médecine vétérinaire bien ordonnée, et un des premiers essais en ce genre, que les médecins, égarés par des préjugés, avaient pour la plupart refusé jusqu'alors de cultiver. Les sociétés de Bordeaux et de Rouen le couronnèrent aussi, la première, pour un Mémoire relatif aux analogies du tonnerre et de l'électricité, 1750; la seconde, pour un autre, traitant de la meilleure manière d'amender les terres, 1763. C. et A.

BARBERINI, famille florentine, originaire de Semifonte, et qui, depuis le pontificat d'Urbain VIII, est parvenue à un rang distingué dans la noblesse romaine. Le cardinal Maffeo Barberini fut élevé au Saint-Siége, le 6 août 1623, sous le nom d'*Urbain VIII*, et pendant un règne de vingt-un ans, jusqu'au 29 juillet 1644, il combla ses neveux d'honneurs et de richesses. Sa tête s'était affaiblie avec l'âge, et ses parents abusèrent, d'une manière scandaleuse, du crédit qu'ils avaient obtenu sur son esprit. Trois Barberini, savoir François et deux Antoines, furent appelés par lui au sacré collége : le pape leur assura trois cents mille écus de rente en biens ecclésiastiques, et leur partagea de plus les produits des vacations de la chambre apostolique, qui montaient annuellement à deux cent mille écus. Urbain VIII accorda la principauté de Palestrine, avec soixante mille écus de rente, à un quatrième neveu, nommé *Taddeo*, qu'il nomma général de ses troupes. Tant d'honneurs et de richesses ne satisfirent point l'avidité des Barberini; ils désiraient acquérir les duchés de Castro et de Ronciglione, fiefs de la maison Farnèse, situés entre Rome et la Toscane : ils cherchèrent d'abord à les acheter du duc de Parme, ou à les obtenir comme dot de sa fille, qu'ils voulaient faire épouser au prince de Palestrine; mais, ne pouvant amener Edouard Farnèse à céder à leurs vœux, ils lui firent déclarer la guerre par le pape, en 1641, sous prétexte qu'il ne lui était pas permis d'élever des fortifications dans ses états. La conquête des duchés de Castro et de Ronciglione fut accomplie en peu de jours, par les Barberini; mais en 1642, ils voulurent aussi tenter celle du duché de Parme, et, dans ce but, ils rassemblèrent dix-huit à vingt mille hommes dans l'état de Bologne : don Taddeo Barberini, préfet de Rome, et général de l'Église, les commandait, et il demanda le passage au duc de Modène pour entrer dans l'état de Parme. Farnèse d'autre part avait rassemblé une armée; mais il se trouva bientôt sans argent pour la payer. Il résolut de la faire vivre aux dépens de ses ennemis, et de prendre l'offensive. Il traversa l'état de Modène, sans artillerie et sans bagages, avec trois mille hommes de cavalerie seulement, et il alla chercher l'armée du pape. Celle-ci n'avait jamais supposé qu'il pût être question pour elle de combattre; lorsque ces pacifiques soldats virent, comme le rapportent les historiens italiens, qu'on leur proposait d'attendre un ennemi qui frappait avec le tranchant, non avec le plat du sabre, et qui chargeait

les fusils avec des balles, ils prirent tous la fuite : leur général leur en donna lui-même l'exemple. Toutes les villes de Romagne ouvrirent leurs portes à Édouard Farnèse; Rome même était dans la confusion, et le pape songeait à s'enfermer dans le château St.-Ange. Mais le duc de Parme s'arrêta imprudemment entre la Piève et Castiglione, pour ouvrir des négociations avec le pape, par l'entremise des ministres de France et de Toscane; et ses soldats, perdant l'espoir du pillage qui les avait animés jusqu'alors, l'abandonnèrent presque tous. Les Barberini revenus de leur premier effroi, augmentèrent leurs prétentions : ils menacèrent à leur tour, et, à l'entrée de l'hiver, Farnèse fut obligé de se retirer dans l'état de Parme. Les Vénitiens, le grand-duc de Toscane et le duc de Modène formèrent, l'année suivante, une ligue pour défendre le duc de Parme; le cardinal Antoine Barberini se mit à la tête des troupes pontificales, et fut battu par Montécuculli, alors général du duc de Modène; enfin un traité, conclu à Venise le 31 mai 1644, rétablit chacun dans les droits qu'il avait avant le commencement des hostilités. Mais cette guerre ridicule avait coûté des sommes immenses aux Barberini; il fallut, pour la soutenir, accabler les peuples d'impositions, et s'exposer à toute leur haine; elle se manifesta bientôt après, lorsqu'Urbain VIII expira le 29 juillet 1644. Cependant, malgré les clameurs des Romains, les Barberini, à l'aide des nombreux partisans qu'ils avaient dans le conclave, et des troupes qu'ils avaient prises à leur solde, balancèrent encore long-temps les suffrages des cardinaux dans l'élection du nouveau pape. Ils donnèrent enfin, par un espèce de compromis, leur voix à Panfili, qui prit le nom d'*Innocent X*. Ce nouveau pontife, quoiqu'il leur eût des obligations, ne les ménagea pas long-temps : il ôta la charge de général de l'Église à Taddeo Barberini; il demanda compte au cardinal Antoine, de quarante millions d'écus, dont il avait eu l'administration comme trésorier du pape, et de huit millions d'écus dont il avait endetté la chambre apostolique. Les Barberini, auparavant si puissants, n'entendirent plus que plaintes et que reproches; ils comprirent que leur ruine était résolue, et ils s'enfuirent en France, où ils se mirent sous la protection du cardinal Mazarin. Celui-ci réussit en effet à les réconcilier avec la cour de Rome, et à faire lever le sequestre qui avait été mis sur leurs biens. Taddeo Barberini mourut à Paris, en 1647; mais les deux cardinaux revinrent en Italie, et leur famille conserva la principauté de Palestrine. S. S—I.

BARBERINO (François da), l'un des plus anciens poètes toscans, et des meilleurs de cette première époque de la poésie italienne, naquit, en 1264, à Barberino, dans la Valdelsa, en Toscane. Son père se nommait *Neri di Rinuccio*, c'est-à-dire fils de *Rinuccio*; mais ni *Rinuccio* ni *Neri* n'étant des noms de famille, on ignore généralement celui de notre François. Quelques auteurs l'ont appelé *Francesco Tafani*; ce qui porterait à croire que c'était, en effet, son nom, c'est que les Barberini, qui donnèrent à l'église des cardinaux et un pape, descendaient de lui, et que les trois abeilles que portaient leurs armes étaient, dit-on, dans l'origine, trois taons, en italien *tafani*, qui, dans la suite, furent changés en abeilles. François fit ses premières études sous le célèbre Brunetto Latini. Il était encore très-jeune, lorsqu'il fut en état de répondre publiquement, et sans préparation, à

vingt-quatre questions sur des matières d'amour, qui étaient alors une partie de la philosophie morale, et un objet sérieux d'étude. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence, et, après la mort de son père, il prit l'état de notaire public, l'un des plus estimés de ce temps-là. Il voyagea en Provence et en France, ou il resta pendant quatre ans, et même davantage; il séjourna surtout long-temps à Avignon, où la cour pontificale était alors. De retour à Florence, en 1313, il y reçut, non pas le bonnet, comme nous disons en France, mais le laurier de docteur en droit, *la laurea :* on assure qu'il fut le premier à y prendre ce grade, et que ce fut par un privilége particulier de Clément V. Il était intime ami et parent de l'évêque de Florence, Antoine d'Orso, qui lui donna une partie de ses biens. D'Orso étant mort, en 1321, Barberino eut à soutenir un procès contre les nonces apostoliques, qui réclamaient les biens de cet évêque, provenant, disaient-ils, des aumônes qu'il avait reçues pour envoyer des secours dans la Terre-Sainte, et dont il n'avait pas le droit de disposer autrement. Barberino se défendit vigoureusement, prouva que ce qu'il avait reçu n'était que le remboursement d'avances faites, et garda les biens. Il mourut en 1348, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il s'est surtout rendu célèbre par un ouvrage intitulé : *Documenti d'Amore*, qui, après être resté long-temps enseveli dans les bibliothèques, a été imprimé, pour la première fois, à Rome, 1640, in-4°. Frédéric Ubaldini, qui donna cette édition, y joignit une *Vie* de Barberino, son portrait, une jolie gravure à chacun des *Documenti*, plusieurs autres poésies du même auteur, et à la fin une table explicative des expressions et des manières de parler qui lui sont propres, très-utile pour l'étude approfondie de la langue. Il ne faut pas croire que cet ouvrage, que l'auteur commença vers l'an 1290, n'ait pour objet que l'amour proprement dit. C'est un traité de philosophie morale, où sont présentés les préceptes les plus essentiels de toutes les vertus. Il est divisé en douze parties, dont les sujets sont: *la Docilité*, *l'Adresse* ou *la Dextérité* (*Industria*), *la Constance*, *la Discrétion*, *la Patience*, *l'Espérance*, *la Prudence*, *la Gloire*, *la Justice*, *l'Innocence*, *la Reconnaissance ;* et, ce qui est plus singulier, pour finir, *l'Éternité*. Barberino y employa des vers de différentes mesures, dont la plupart étaient peut-être de son invention. Crescimbeni, dans son *Histoire de la poésie*, le cite souvent comme une autorité. Il lui reproche seulement d'avoir trop imité les poètes provençaux, dont la langue et les poésies lui étaient, en effet, très-familières. Il est cependant compté parmi les écrivains qui font, comme on dit en italien, *texte de langue*, et souvent cité par les académiciens de la Crusca. G—É.

BARBERINO (François), cardinal, neveu du pape Urbain VIII, était né à Florence le 23 septembre 1597. Il fut envoyé, par son oncle, légat en France et en Espagne, et fait ensuite vice-chancelier de l'Église, bibliothécaire du Vatican, évêque de Sabine, puis de Porto, et enfin d'Ostie, doyen du sacré collége, etc. Il mourut le 10 décembre 1679; il était savant dans les langues anciennes et orientales; il fut directeur d'une académie littéraire, établie par Urbain VIII, et rassembla dans son palais une riche bibliothèque, dont le catalogue, imprimé à Rome en 1681 (et non pas 1581, seize ans avant la naissance du cardinal), 2 vol. in-fol., est lui-même un

livre devenu rare. On a de lui une traduction italienne, du grec, de l'empereur Marc-Aurèle, où il n'a pas mis son nom, et qui a été imprimée sous ce titre: *I dodici libri di Marco Aurelio Antonino imperadore, di se stesso, ed a se stesso, con varie lezioni di testi greci*, etc., Rome, 1667, in-8°.; 1675, in-12.—Un second cardinal, nommé aussi François BARBERINO, est bon dans certains dictionnaires, dont presque tous les articles contiennent des erreurs pareilles, mais ne se trouve nulle part ailleurs. —Il y eut un cardinal Antoine BARBERINO, frère du pape Urbain VIII, né à Florence, en 1569, capucin en 1585, cardinal et évêque de Sinigaglia, en 1624, mort en 1646, qui laissa des *Constitutions synodales*, pour son évêché, et d'autres écrits relatifs au régime de l'ordre des capucins. On le nomme l'*ancien* (*il vecchio*), pour le distinguer d'un second Antoine BARBERINO, aussi cardinal, son neveu, fils de Charles BARBERINO, autre frère d'Urbain VIII, et que l'on appelle *Il giovane* (le jeune). Celui-ci, né à Rome, en 1608, fut fait cardinal en 1628, et mourut le 4 août 1671. Il aimait les lettres, et surtout la poésie; il y a de lui des vers latins et italiens dans la Description du palais Barberini, publiée sous ce titre: *Ædes Barberinæ ad Quirinalem descriptæ*, Rome, 1642, in-fol. G—É.

BARBEROUSSE Ier. (AROUDJ), roi d'Alger, surnommé *Barberousse* à cause de la couleur de sa barbe, fils d'un corsaire renégat de Mételin (Lesbos), et d'une Espagnole d'Andalousie, commença fort jeune le métier de corsaire, sur les côtes d'Afrique, se signala, dès l'âge de treize ans, par la prise de deux galères du pape, et huit ans après, fut à la tête d'une escadre de quarante galères, montées par des Maures et des Turks attirés par le bruit de ses exploits. Appelé au secours du roi de Bugie, qui avait été chassé de ses états, il débarqua avec une petite armée, attaqua inutilement la capitale, et eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon. La réputation de Barberousse s'étendit alors chez les Arabes des montagnes, qui lui donnèrent le titre de Sulthan. Ce fut en cette qualité qu'il reçut, en 1516, l'ambassade de Sélim Eutemy, souverain d'Alger, qui l'invitait à venir chasser les Espagnols de la côte. Barberousse fit partir dix-huit galères et trente barques sous les ordres de son frère Khaïr-Eddyn, et marcha lui-même par terre avec tout ce qu'il put trouver de Maures et de Turks affectionnés. Mais au lieu d'aller droit à Alger, il tourne du côté de Sargel, où Hassan, autre fameux corsaire, s'était établi; Barberousse le surprend, lui fait couper la tête, se saisit de ses vaisseaux, et oblige les Turks qui étaient au service de Hassan, de le suivre dans son expédition d'Alger. A son arrivée dans cette ville, les habitants le portèrent en triomphe aux acclamations du peuple. Le pirate, enflé de ces honneurs, conçut le projet de s'emparer du pouvoir souverain. Il s'assure d'abord de ses principaux officiers, laisse commettre impunément les plus grands excès à ses troupes, et se place sur le trône, après avoir ôté la vie au malheureux Sélim. Il augmenta ensuite ses forces, fit réparer les fortifications, et s'affermit sur le trône; mais sa tyrannie l'ayant rendu odieux aux Arabes et aux Algériens, ceux-ci formèrent le projet de rétablir le fils d'Eutemy, qui s'était sauvé à Oran. Le vigilant Barberousse ne tarda pas à découvrir la conspiration; il fit couper la tête à une vingtaine de conjurés, ce qui jeta l'épouvante dans la

ville. En vain le jeune Eutemy parut avec une flotte et dix mille Espagnols. Barberousse les ayant attaqués au moment du débarquement, la plupart furent tués ou faits prisonniers ; ceux qui regagnèrent leurs vaisseaux périrent par la tempête avec le reste de la flotte. L'usurpateur se crut alors invincible, et redoubla de cruauté. Les Arabes indignés se liguèrent contre lui avec le roi de Tenèze, et marchèrent vers Alger avec quinze mille hommes. Barberousse les attaque et les disperse avec mille arquebusiers turks et cinq cents Maures seulement; il poursuit le roi vaincu jusqu'aux portes de Tenèze, dont il s'empare, et force les habitants de le reconnaître pour souverain. Il subjugue également le royaume de Trémécen, dont le roi se sauve à Oran, auprès des Espagnols. Charles-Quint sentit alors la nécessité de s'opposer à la puissance et aux progrès du redoutable Barberousse. Les Arabes et dix mille Espagnols réunis sous les ordres du marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran, marchèrent contre Barberousse, lui enlevèrent d'abord l'importante forteresse de Colou, située entre Alger et Trémécen, et s'avancèrent ensuite vers cette dernière ville ; Barberousse se jeta dans le château, résolu de s'y défendre. Il fit effectivement une résistance vigoureuse; mais n'ayant plus de vivres, il se sauva, avec ses Turks, par un souterrain qu'il avait fait creuser, emportant avec lui toutes ses richesses. Poursuivi par les Espagnols, il fit semer derrière lui, sur la route, son or, son argent, sa vaisselle, employant ainsi, pour favoriser sa fuite, le même artifice dont s'était servi Mithridate; mais il n'en obtint pas le même succès, par la vigilance du général espagnol, qui le joignit au passage de la rivière de Huexda, à huit lieues de Trémécen. Obligé de faire face, Barberousse combattit avec acharnement; mais, accablé par le nombre, il fut massacré avec le reste de ses soldats, en 1518, à l'âge de 44 ans, laissant le trône à son frère Kaïr-Eddyn (*Voy.* l'article suivant). B—P.

BARBEROUSSE II (KHAÏR-EDDYN), roi d'Alger, frère, lieutenant et successeur du précédent, surnommé aussi *Barberousse*, fut proclamé roi des Algériens, et général de la mer, du consentement de tous les capitaines corsaires; mais craignant, après deux ans de règne, une révolte générale dans ses états, il se mit sous la protection de la Porte, à laquelle il céda la souveraineté d'Alger. Sélim Ier. le nomma bacha ou vice-roi, et lui envoya deux mille janissaires. Khaïr-Eddyn exécuta alors deux grands projets qu'il méditait depuis long-temps : il se rendit maître de la forteresse que les Espagnols avaient élevée près d'Alger, et fit construire un mole pour former un nouveau port. Trente mille esclaves chrétiens y travaillèrent. Le port ayant été achevé en moins de trois ans, Barberousse se vit en état de fondre sur tous les vaisseaux marchands qui naviguaient vers la côte de Barbarie, et de se signaler par un grand nombre d'exploits. Soliman II voulant l'opposer au célèbre Doria, le nomma amiral de toutes ses flottes. Bientôt ce pirate-roi vint rendre hommage à Soliman, et lui offrit Tunis, qu'il s'engageait à conquérir en son nom ; il reçut à Constantinople, des mains du sulthan, un sceptre et une épée, avec 80,000 ducats, pour les frais de la guerre. Rempli du vaste projet de conquérir toute la Barbarie, Barberousse mit en mer avec quatre-vingts galères et plusieurs galiotes; il ravagea d'abord les côtes d'Italie, jeta l'épouvante dans Rome même, fit voile

ensuite pour l'Afrique, prit Biserte et Tunis, qu'il soumit au croissant. L'empereur Charles-Quint craignant que Barberousse n'attaquât ses états, vint en personne disputer à cet heureux corsaire la conquête de Tunis, et débarqua, en 1535, près de cette ville avec une puissante armée. Khaïr-Eddyn, résolu de tenir tête au plus grand souverain de la chrétienté, marcha courageusement avec ses troupes, à la rencontre de l'empereur; le combat fut vif, mais de peu de durée. Les Maures ayant tourné le dos, Khaïr-Eddyn se renferma dans Tunis; mais la révolte des captifs chrétiens, qui brisèrent leurs chaînes, et fondirent sur les Turks, le força d'abandonner cette ville au vainqueur, et de se réfugier à Biserte. Là, équipant à la hâte une escadre, il longea la côte, gagna Alger, courût ensuite ravager les côtes d'Italie; il porta la terreur dans la Pouille, surprit la ville de Fondi, où la belle Julie de Gonzague, qu'il venait enlever pour l'offrir à Soliman, n'échappa de ses mains qu'en fuyant presque nue au milieu de la nuit. Barberousse continua d'être la terreur des chrétiens et le rival de Doria. Lorsque cet amiral parut avec la flotte chrétienne dans le golfe d'Ambracie, où mouillaient les galères turkes, Khaïr-Eddyn montra de l'indécision, ce qui lui attira les reproches d'un eunuque de la cour, qui le menaça de l'indignation de son maître. Barberousse se tournant alors vers ses principaux capitaines, leur dit : « Il faut, à ce » qu'il me paraît, que nous hasardions » une bataille avec beaucoup de désa» vantage, de peur que nous ne pé» rissions par les clameurs de ce » demi-homme. » Il fit aussitôt lever l'ancre, attaqua la flotte chrétienne, et resta maître de la mer, par l'habileté de ses manœuvres. Envoyé ensuite par Soliman pour assiéger Castel-Nuovo, par mer et par terre, il prit cette place d'assaut, en 1539. Aussi heureux sur terre que sur mer, il mit le royaume d'Yémen sous l'obéissance des sulthans; et, reparaissant l'année suivante à la tête des flottes othomanes, il battit les chrétiens, forts de trois cents voiles, devant l'île de Candie. Il parut ensuite dans la rivière de Gênes, avec cent cinquante voiles, comme auxiliaire des Français ; il entra à Marseille, assiégea la citadelle de Nice, qu'il ne put prendre, et réunit contre Charles-Quint la flotte de Soliman-le-Grand à celle de François Ier. L'amiral turk évita néanmoins Doria son rival : ces deux célèbres marins semblaient se respecter mutuellement. Après avoir mouillé à Toulon, Khaïr-Eddyn ravagea de nouveau les côtes d'Italie, et rentra à Constantinople avec sept mille captifs. Soliman le reçut avec distinction, et approuva sa conduite. Ce fut la dernière campagne de Barberousse; quoiqu'âgé alors de soixante-dix ans, il s'abandonna aux délices du harem, passant les jours et les nuits avec ses plus belles esclaves : il poussa si loin l'incontinence, qu'on le trouva mort dans son lit, en 1546, (an de l'hégire 953). Soliman sentit vivement la perte de ce grand homme de mer. Il fut enterré dans sa maison de plaisance de Béchiktoch, village situé à l'entrée du canal de la mer Noire, à quatre milles environ de Péra, où il avait fait bâtir une mosquée à ses dépens : son tombeau s'y voit encore. On a publié, en 1781, in-12, une Vie de ce roi-corsaire, où l'on cherche à établir, contre toute vraisemblance, qu'il était français d'origine, et de la famille d'Authon, de la province de Saintonge. Nous observerons que *Khaïr-Eddyn*, corrompu par les historiens occidentaux en *Hariadan*, est un surnom qui

lui fut donné par Soliman, et qui signifie *le bien de la religion*. Son nom est *Hadher*, ou *Hazer*, selon la manière de prononcer des Turks. B—p.

BARBEROUSSE. *Voy*. Frédéric Barberousse.

BARBÉSIEU. *Voy*. Richard de Barbésieu.

BARBÉSIEUX (Louis-François-Marie Le Tellier, marquis de), ministre et secrétaire d'état sous Louis XIV, 3e. fils du marquis de Louvois, naquit à Paris, en 1668, et fut d'abord chevalier de Malte. Quoique Louvois fût mort disgracié, Louis XIV n'hésita pas à le remplacer par Barbésieux son fils, à qui il avait accordé la survivance du ministère de la guerre. Barbésieux n'avait alors que vingt-trois ans, et, malgré sa grande jeunesse, le roi lui abandonna la direction des affaires les plus difficiles de l'administration de la guerre. Il montra beaucoup de pénétration et d'activité, mais il s'aperçut bientôt qu'il était dangereux de succéder à un homme tel que son père. On compara les actions de ce ministre consommé avec les tâtonnements d'un jeune homme qui essayait ses forces, et cette comparaison ne fut pas avantageuse à Barbésieux. Cependant, il avait à pourvoir à l'entretien de plusieurs armées, en Allemagne, en Flandre et en Piémont, et, quoique Louvois eût épuisé toutes les ressources du royaume, son fils, en 1692, mit Louis XIV en état d'entreprendre le siége de Namur, à la tête d'une armée de cent mille hommes. Namur fut pris, et les courtisans les plus prévenus contre Barbésieux ne purent s'empêcher de lui rendre justice. A la paix de Riswick, Barbésieux se trouvant dans une sorte d'inaction, se livra à ses passions, et négligea les affaires publiques : Louis XIV, mécontent alors de sa conduite, mais voulant le corriger sans trop le mortifier, s'adressa à son oncle, l'archevêque de Reims, auquel il écrivit à ce sujet la lettre suivante : « C'est, » dit Voltaire, qui le premier a fait » connaître cette lettre, un maître » instruit de tout, un père qui parle. » — « Je sais, écrivit Louis XIV, ce » que je dois à la mémoire de M. de » Louvois; mais si votre neveu ne » change de conduite, je serai forcé » de prendre un parti. J'en serai fâ» ché; mais il en faudra prendre un. » Il a des talents; mais il n'en fait pas » un bon usage. Il donne trop souvent » à souper aux princes; au lieu de tra» vailler, il néglige les affaires pour » ses plaisirs ; il fait attendre trop » long-temps les officiers dans son » antichambre ; il leur parle avec » hauteur, et quelquefois avec du» reté. ». Barbésieux ne fut pas témoin de la guerre malheureuse que Guillaume III suscita à Louis XIV pour la succession d'Espagne, et dans laquelle ses talents auraient été mis à une longue épreuve. Épuisé par son goût pour les femmes et par tous les genres d'excès, il mourut le 5 janvier 1701, à trente-trois ans. Il paraît qu'il croyait, ainsi que son père, à l'astrologie judiciaire et aux visions, et que, d'après la connaissance de ses débauches, le père Alexis, cordélier qu'il consultait souvent sur son horoscope, lui annonça, dit-on, qu'il mourrait dans sa 33e. année; c'est ainsi, du moins, qu'on explique la note suivante, écrite de sa main, que l'archevêque de Reims, son oncle, trouva dans ses papiers : « J'aurai, à ma 33e. année, une » grande maladie, de laquelle je n'é» chapperai pas. » Barbésieux n'eut point d'enfants de sa femme, qui était de la maison de Cruzol-Uzès, et qui mourut à vingt ans. B—p.

BARBETTE (Paul), médecin et

chirurgien d'Amsterdam dans le 17e. siècle, a perdu de nos jours presque toute la réputation qu'il eut de son temps. Il adopta le système de *De le Boë*, qui voulait guérir toutes les maladies par la voie exclusive des sueurs, et blâmait universellement les saignées. Toute méthode exclusive en médecine annonce des vues étroites, et frappe de stérilité tous les ouvrages qu'on peut composer sur une science dont le sujet est ce qu'il y a de plus universel. Aussi ceux de Barbette sont-ils de nos jours oubliés : I. *Chirurgie, enrichie d'observations des modernes*, Amsterdam, en hollandais, 1658, 1663, in-8°.; en latin, Amsterd., 1672, in-12, 1693, in-12; Lyon, 1693, in-8°., 3 vol.; II. *Anatomie pratique*, Amsterd., 1659, in-8°.; III. *Traité de la peste*, Leyde, 1667, in-12, avec des notes de Frédéric Dekken; IV. *Praxis medica*, avec notes du même, Leyde, 1669, 1678, in-12; en allem., Francf., 1685; en Français, Lyon, 1694. Manget a réuni toutes ces œuvres sous le titre de : *Opera omnia medica et chirurgica, notis et observationibus*, etc., Genève, 1682, in-4°., 1688, 1704, in-4°.; Rome, 1682; en flamand, Amsterd., 1688, in-8°.; en italien, Bol., 1692, in-8°.; en allem., Leipzig, 1718, in-8°. C. et A.

BARBEU-DUBOURG (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne le 12 février 1709, mort à Paris le 14 décembre 1779, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des langues anciennes, en sorte qu'il savait très-bien le grec et l'hébreu. S'étant fixé à Paris, il y pratiqua la médecine, et publia différents ouvrages plus recommandables par l'élégance du style que par la profondeur des connaissances. En 1761, il commença une *Gazette de médecine*; en 1767, il se fit connaître comme botaniste par un ouvrage intitulé *le Botaniste français*, 2 vol. in-12. C'est un des livres élémentaires les plus agréablement écrits que l'on ait publiés dans notre langue. On n'y trouve aucune découverte; mais celles qui ont été faites précédemment sont mises en œuvre d'une manière exacte et très-habile. Le premier volume contient des principes qui sont une paraphrase de la *Philosophia Botanica* de Linné. Il y expose une méthode qui lui est particulière, et semble tenir le milieu entre les systêmes artificiels et la méthode naturelle. Il y a de plus trois lettres sur les usages des plantes, par lesquelles on voit qu'il était un praticien éclairé et prudent. Le second volume comprend toutes les plantes désignées dans cet ouvrage, rangées suivant sa méthode, c'est-à-dire, par familles naturelles, mais distribuées méthodiquement. La description du caractère des genres est un peu vague. Pour les espèces, il est le premier qui ait fait la tentative de traduire les phrases de Linné, et c'est encore aujourd'hui celui qui y a le mieux réussi. Il avait étudié les champignons, et il avait fait des essais sur leurs qualités; il avait même entrepris d'en former une collection en empreinte, faite par Mlle. Biheron, et il donna le nom de cette habile artiste à un des genres qu'il forma. Cet ouvrage lui causa de vives altercations avec Adanson. Ce savant, ayant été nommé censeur de l'ouvrage, fut choqué de ne pas y être nommé, quoique l'idée des familles parût prise dans son ouvrage, et que Barbeu-Dubourg eût adopté ses genres. Barbeu demanda un autre censeur : ce qui lui fut accordé. On peut regarder cet ouvrage comme bien supérieur à celui de Dalibard, et l'un des meilleurs

que l'on ait sur les plantes des environs de Paris : cependant il n'est jamais cité par les botanistes. J.-J. Rousseau seul en a parlé fort brièvement, et il lui reproche, on ne sait pourquoi, de se livrer trop à son imagination. Sa méthode tient un peu à celle de Tournefort combinée avec celle de Rivin. Pour faire suite à cet ouvrage, il en publia un autre sur les *Usages des plantes*, en 2 vol. Barbeu-Dubourg avait été lié dans sa jeunesse avec lord Bolyngbrocke ; il traduisit ses *Lettres sur l'histoire*, mais en s'engageant avec l'auteur de ne les publier qu'après sa mort. Dans sa vieillesse, il fut très-lié avec Franklin pendant son séjour à Paris, et lui dédia son *Petit Code de la raison humaine*, 1774, in-8°.; 1782, Passy, imprimerie de Franklin, in-24; 1789, in-12. Cette dernière est la plus complète; celle de 1782 est la plus rare, presque tous les exemplaires ayant été envoyés en Amérique. On a de Barbeu-Dubourg : I. *Projet d'un cours complet de médecine* ; II. *Recherches sur la durée de la grossesse et le terme de l'accouchement*, 1765, in-8°., etc., etc.; III. *Traduction des lettres sur l'histoire de Bolyngbrocke*, 1752, 2 vol. in-12; IV. *Chronographie*, ou *Description des temps*, avec une carte sur les révolutions des empires, faite sur un plan assez ingénieux. V. Quelques opuscules peu importants. Il a été éditeur des *Œuvres de Franklin*, traduites de l'anglais par M. l'Ecuy, 1773, 2 vol. in-4°. L'un des auteurs de cet article a consacré à la mémoire de ce savant estimable, sous le nom de *Barbeuia*, un genre qu'il a découvert à Madagascar; il ne renferme jusqu'à présent qu'une seule espèce, dont la place, dans les familles naturelles, est encore inconnue.

D—P—s, C. et A.

BARBEYRAC (Charles), né en 1629 en Provence, fut reçu docteur en médecine, à Montpellier, en 1649. Il jouit dans cette ville d'une très-grande réputation comme praticien; on dit même que Locke le comparait à son illustre ami Sydenham. N'ayant rien écrit, on ne peut indiquer quelle philosophie régla sa pratique et sa théorie, ni même si sa réputation, dans un monde qui ne peut être juge compétent, reposait sur des fondements solides : on est disposé à le croire, s'il avait, comme on le rapporte, secoué la méthode trop suivie de son temps, d'abuser des médicaments dans le traitement des maladies; cela annonce un esprit judicieux et discret contemplateur des mouvements de la nature. Il mourut en 1699. C. et A.

BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent, né le 15 mars 1674, à Béziers, de parents calvinistes qui l'emmenèrent en Suisse lors de la révocation de l'édit de Nantes. Son père aurait désiré qu'il se fût livré à l'étude de la théologie; mais son goût le porta à celle de la jurisprudence, et spécialement au droit de la nature et des gens. Il fut successivement professeur de belles-lettres au collége français de Berlin, de droit et d'histoire à Lausanne, de droit public à Groningue, puis membre de la société royale des sciences de Prusse, et mourut en 1729. C'était un homme savant, laborieux, exact dans ses recherches; mais son style sec et dépourvu de grâces est peu attrayant. La plupart de ses ouvrages sont ou des traductions ou des compilations de divers traités sur le droit de la nature et des gens, recommandables surtout par les notes instructives, mais souvent trop prolixes, quelquefois même inutiles, dont il les a enrichis.

I. *Traités du droit de la nature et des gens; des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduits de Puffendorf, accompagnés d'excellentes notes, qui ont été traduites en latin. L'édition la plus ample du premier est celle de Londres, 1740, 3 vol. in-4°., et du dernier, celle de 1741, 2 vol. in-12. II. *Du Pouvoir des souverains et de la liberté de conscience*, traduits du latin de Noodt, et augmentés, dans l'édition d'Amsterdam, en 1714, du *Discours de Gronovius sur la loi royale*, et d'un autre discours du traducteur sur la nature du sort : l'édition d'Amsterdam 1731, 2 vol. in-12, est plus ample. III. le *Jugement compétent des ambassadeurs*, etc., traduit de Byuckershoëk, 1723; IV. *Défense du droit de la compagnie hollandaise des Indes orientales contre les prétentions des habitants des Pays-Bas autrichiens;* V. Traduction du *Traité sur les lois naturelles de Cumberland*, avec des notes estimées, 1744, in-4°.; VI. *Supplément au Grand Corps diplomatique*, avec des notes, Amsterdam, 1739, in-fol., 5 vol. L'*Histoire des anciens traités*, qui en fait partie, et qui va jusqu'à Charlemagne, est curieuse pour l'histoire ancienne, à cause des remarques que Barbeyrac a jointes à ces traités. VII. *Traité du droit de la guerre et de la paix*, traduit de Grotius, Amsterd., 1724, 1729; Bâle, 1746, 2 vol. in-4°., avec de bonnes notes et une ample préface; VIII. *Traité du jeu*, 2 vol. in-8°., dont la seconde édition est de 1737, 3 vol. in-12. L'auteur, souvent interrompu dans son travail par des dames qui jouaient presque tous les jours dans sa chambre, chez sa belle-mère, et obligé de décider des coups qui excitaient des disputes entre elles, conçut l'idée de ce livre, qui fut le fondement de sa réputation. Il y a de la méthode, beaucoup de recherches, des vues assez fines; mais l'auteur écrit sans goût, accorde trop aux joueurs, se jette trop souvent dans des discussions étrangères à son sujet, fatigue ses lecteurs par la peine qu'il se donne de ramener sans nécessité les principes du droit et de la morale aux conventions des joueurs. IX. *Traduction de divers Sermons de Tillotson*, Amsterdam, 1722, 6 vol in-8°. : le second volume est précédé d'une bonne préface sur la personne et les sermons du prélat anglais. X. Dans sa préface du *Traité de la nature et des gens* de Puffendorf, Barbeyrac avait fortement attaqué le goût des saints Pères pour les allégories, sans épargner celles de l'Écriture-Sainte. D. Cellier en ayant fait l'apologie en 1718, Barbeyrac revint à la charge dans son *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4°. On y voit avec peine qu'en renouvelant contre les Pères les mêmes reproches que Daillé leur avait faits, il y mit beaucoup moins de réserve. D. Cellier réfute cet ouvrage en divers endroits de sa *Bibliotheque des auteurs sacrés et ecclésiastiques;* le docteur William Reewes, protestant anglais, en a fait une réfutation particulière. Barbeyrac publia, en 1709, dans *la Bibliothèque choisie* de Leclerc, le plan et l'essai d'une édition de Lucrèce, *cum notis variorum*, mais il ne l'a pas exécuté. T—D.

BARBIANO (ALBÉRIC Ier., comte de). Pendant le 14e. siècle, les Italiens avaient complètement renoncé à l'art de la guerre ; toutes leurs armées étaient composées de soldats étrangers, et ils laissaient désoler leurs provinces et trahir leurs souverains par des bandes redoutables d'Allemands, de Français, d'Anglais et de Hongrois, qu'on nommait *Compagnies d'Aven-*

ture. Albéric, comte de Barbiano, et seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Bologne, changea entièrement l'état de sa patrie, sous le rapport militaire; il rétablit l'honneur des armesi taliennes, et il réussit, par son exemple et ses leçons, à remplacer les étrangers par des soldats italiens. Il commença en 1377 à se faire connaître, par la part qu'il eut au massacre de Césène. Il commandait à cette époque un corps de six cents chevaux, sous les ordres du cardinal de Genève, qui fut depuis anti-pape sous le nom de *Clément VII*. Dès-lors il appela auprès de lui tous les Italiens qui, dans différentes armées, servaient parmi les étrangers; il en forma un corps, qu'il nomma la *Compagnie de St.-George*, et qu'il mit, dans le schisme, au service du pontife italien; donnant ainsi à la première armée italienne qui eût existé dans ce siècle, un intérêt national; il remporta devant Marino, le 28 avril 1379, une victoire sur les Bretons, les plus redoutables parmi les soldats étrangers qui servaient en Italie, et il assura ainsi l'honneur de sa nouvelle troupe. La compagnie de St.-George devint la grande école de l'art militaire en Italie; Barbiano y appela ses frères et tous ses parents; il distingua parmi ses soldats tous ceux que leurs talents rendaient dignes de commander un jour les armées. Ugolotto Biancardo, Jacob del Verme, Facino Cane, Ottobon Terzo, Broglio, Braccio de Montone, Biordo et Ceccolino des Michelotti, Sforza enfin, furent formés par ses leçons. (*Voy*. ces noms.) Barbiano servit utilement sous Charles III, roi de Naples, et sous Jean Galeas Visconti, duc de Milan. Le premier, en 1384, lui donna le titre de grand-connétable du royaume, qu'il conserva toute sa vie. Il fut mis, en 1402, par le testament du second, au nombre des tuteurs de ses enfants, et à la tête du conseil de régence. Il mourut en 1409, au château de la Piève, près de Pérouse; il était alors au service de Ladislas, roi de Naples, et il se préparait à commencer, au nom de ce monarque, la guerre contre les Florentins. S. S—I.

BARBIANO (ALBÉRIC II, comte de Zagonara), probablement fils du précédent, s'était mis sous la protection de la république florentine, avec les fiefs qu'il possédait dans les Apennins. Il fut assiégé, en 1424, dans Zagonara, par Ange de la Pergola, général du duc de Milan. Charles Malatesti, seigneur de Rimini, fut chargé par les Florentins d'aller le délivrer; mais Malatesti fut battu et fait prisonnier, et Albéric de Barbiano fut obligé de se soumettre au duc de Milan. Dès-lors, il fut toujours attaché à son parti; et en 1430, comme il était général des Siennois, ses alliés, il remporta plusieurs avantages sur les troupes florentines. S. S—I.

BARBIANO (JEAN), frère d'Albéric Ier., fut un de ses principaux élèves dans l'art militaire; mais il suivit rarement le même parti que lui. Il se mit au service des Bolonais, et il combattit presque toujours, de concert avec les Florentins, contre le duc de Milan ou le roi de Naples. Dans les guerres civiles de Ferrare, en 1394, il embrassa le parti d'Azzo d'Est, contre le marquis Nicolas III. Les conseillers de celui-ci crurent cependant pouvoir engager Jean de Barbiano à un crime horrible, celui de massacrer ce marquis Azzo, dont il était l'ami et le principal confident. Ils lui offrirent pour récompense de cette perfidie les châteaux de Lugo et de Conselice, situés en Romagne, près de celui de Barbiano. Le comte accepta les offres qui lui étaient faites, mais il en aver-

tit en même temps Azzo son ami. Ils firent choix d'un domestique qui était de même taille qu'Azzo, et ils le firent attendre dans une salle écartée du château de Barbiano. Azzo et le comte eurent cependant une conférence avec l'ambassadeur de Nicolas III, qui avait caché sa mission perfide sous le voile d'une négociation avec tous deux. Ils sortirent ensuite, et passèrent dans la chambre où leur domestique les attendait. Azzo changea d'habits avec lui et se retira, et aussitôt Jean de Barbiano fit massacrer ce malheureux domestique, qui ne savait point le motif de son déguisement. On eut soin de lui donner plusieurs coups de poignard dans le visage pour le défigurer. Alors Barbiano appela l'ambassadeur du marquis d'Est, à qui il montra ce cadavre encore palpitant, comme celui de son ami, et il demanda la récompense de sa perfidie. L'ambassadeur écrivit à sa cour qu'il avait vu le meurtre accompli sous ses yeux. Les deux châteaux, prix du sang versé, furent livrés au comte de Barbiano, et celui-ci fit aussitôt reparaître Azzo d'Este, se glorifiant d'avoir joué des traîtres, d'une manière qui n'était guère moins atroce que leur proposition. Jean de Barbiano s'étant mis, en 1401, à la solde de Jean Bentivoglio, celui-ci, sur un soupçon de trahison, lui fit trancher la tête la même année.

S. S—I.

BARBIER (LOUIS). *Voy.* LA RIVIÈRE.

BARBIER D'AUCOUR (JEAN), né à Langres, de parents pauvres, vers l'année 1641, vint à Paris; ses études achevées, il se mit répétiteur au collége de Lisieux, et en même temps étudia en droit. Une aventure qui lui arriva, en 1663, parut décider de la nature de ses liaisons et de ses écrits. Tous les ans, les jésuites exposaient dans l'église de leur collége une suite de tableaux énigmatiques dont les spectateurs étaient invités à donner l'explication en latin. Barbier ayant laissé échapper quelques paroles peu décentes, le jésuite qui présidait à l'exercice, l'en reprit, en lui rappelant la sainteté du lieu. Il répondit brusquement : *Si locus est sacrus, quare exponitis?*..... On ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase; tous les écoliers se mirent à répéter son barbarisme, et le sobriquet d'*Avocat sacrus* lui en resta. On prétend que cette petite mortification le jeta dans le parti opposé aux jésuites, que depuis il attaqua en corps ou individuellement, dans ses divers écrits. Il fit d'abord contre eux une satire en vers, intitulée l'*Onguent pour la brûlure* (1664), qui fut suivie d'une apologie, ayant pour titre : *Lettre d'un avocat à un de ses amis* (1666); et ensuite, il composa ses *Sentiments de Cléanthe*, 1671, in-12, excellente critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, ouvrage du P. Bouhours, qui voulut vainement en empêcher la publication. En sa qualité de janséniste, il fit une *Réponse à la première lettre de Racine, contre Port-Royal* (1666), et plusieurs années après (1675), il attaqua de nouveau ce grand poëte, dans une plate et ignoble satire, intitulée *Apollon vendeur de Mithridate*; et, dans d'autres éditions, *Apollon charlatan*. Il semblait être destiné aux déconvenues les plus fâcheuses; il ne fut pas plus heureux aux exercices du barreau, qu'à ceux du collége des jésuites. La première fois qu'il plaida, il resta court au bout de quelques phrases. Boileau, pour venger son ami Racine, fit allusion à cette disgrâce dans ces vers de la fin du *Lutrin*:

Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré.

Il renonça donc à plaider, mais non pas à écrire des Mémoires. Il fit entre autres deux *factums* fort estimés, pour un pauvre domestique, nommé *le Brun*, qui avait été injustement condamné à mort, comme ayant assassiné sa maîtresse, et qui mourut des suites de la question. Il fut, en général, très-maltraité de la fortune; elle sembla lui sourire une seule fois, en le plaçant, en qualité de précepteur, auprès d'un des fils de Colbert; mais ce ministre étant mort trop peu de temps après, il vit échouer, par cette mort, des entreprises où il avait mis le fruit de ses épargnes. Il épousa, pour subsister, la fille de son libraire, de qui heureusement il n'eut point d'enfants, et mourut d'une inflammation de poitrine à cinquante-trois ans, le 13 septembre 1694. L'académie française, dont il était membre depuis onze ans, lui envoya, dans sa dernière maladie, des députés qui se montrèrent touchés de le voir mal logé. « Ma » grande consolation, leur dit-il, c'est » que je ne laisse point d'héritiers de » ma misère. » L'abbé de Choisy, l'un des députés, lui dit poliment : « Vous » laissez un nom qui ne mourra point. » —Ah! c'est de quoi je ne me flatte pas, » reprit-il. Quand mes ouvrages au- » raient d'eux-mêmes une sorte de » prix, j'ai péché dans le choix de » mes sujets. Je n'ai fait que des cri- » tiques, ouvrages peu durables; car » si le livre qu'on a critiqué vient à » tomber dans le mépris, la critique » y tombe en même temps, parce » qu'elle passe pour inutile; et si, » malgré la critique, le livre se sou- » tient, alors la critique est pareille- » ment oubliée, parce qu'elle passe » pour injuste. » Cela est vrai, en général; mais ne l'est pas à son égard. On n'a point oublié, on n'oubliera point ses *Sentiments de Cléanthe*. D'Olivet, très-favorable aux jésuites, à qui il avait appartenu, dit de ce livre « qu'il est admirable en son genre, qu'on y trouve de la délicatesse, de la vivacité, de l'enjouement, un savoir bien ménagé et un goût sûr, qui saisit jusqu'à l'ombre du ridicule dans un amas d'excellentes choses, comme le creuset sépare un grain de cuivre dans une once d'or. » Barbier d'Aucour fut remplacé à l'académie par l'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre. On a prétendu que ce prélat, si vain de sa noblesse, n'avait point parlé de son prédécesseur dans son discours de réception, attendu qu'il s'était fait une loi de ne jamais louer un roturier; mais que, sur les représentations de l'académie, il voulut bien suppléer à ce silence dans le discours imprimé. D'Alembert traite cette anecdote de fable, mais les raisons qu'il donne ne sont point concluantes. A—G—R.

BARBIER. *Voy.* METZ.

BARBIER (MARIE-ANNE), née à Orléans, vint s'établir à Paris, s'y lia d'amitié, ou, selon d'autres, d'un sentiment plus tendre avec l'abbé Pellegrin, et se mit à composer comme lui des pièces de théâtre. Elle donna quatre tragédies, *Arrie et Pétus*, *Cornélie*, *Tomyris* et *la Mort de César*. On voit que, jalouse de la gloire de son sexe, elle a fait de trois femmes qui l'honorèrent par leurs vertus et leur courage, les héroïnes de ses trois premières pièces. L'intention n'a rien que de louable; mais malheureusement l'exécution n'y répond pas. Mlle. Barbier n'a rien ajouté à la renommée des femmes illustres qu'elle a mises sur la scène, et elle-même n'augmentera pas le nombre de celles qui se sont signalées par de grands talents. La conduite de ses pièces est sage, mais froide et sans effet. Voulant

donner plus de grandeur à ses héroïnes, elle rapetisse ridiculement les héros qu'elle place à côté d'elles. Elle tend sans cesse au sublime; mais la faiblesse de ses pensées et de son style ne saurait y atteindre, et elle tombe dans une déclamation vague. Sa versification ne manque pas de facilité, ni même d'une sorte d'élégance; mais elle est tout-à-fait sans éclat et sans force. Quelque médiocres que fussent ses ouvrages, ils ne lui en furent pas moins disputés. On ne voit pas de raisons pour douter qu'elle en fût véritablement l'auteur; seulement on peut croire que son ami, l'abbé Pellegrin, ne lui refusa ni ses avis, ni même ses secours au besoin. Elle mourut à Paris, en 1745. Son théâtre, imprimé en 1755, 1 vol. in-12, comprend ses quatre tragédies et une comédie du *Faucon*. On n'y a pas joint ses opéras, qui sont les *Fêtes d'été*, le *Jugement de Pâris*, et les *Plaisirs de la campagne*. A—G—R.

BARBIERI. *Voy.* GUERCHIN (LE).

BARBO (PAUL), théologien et philosophe aristotélicien du 15e. siècle, était né à Soncino, dans le Crémonais. Il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains, et s'y distingua par ses bonnes mœurs et par ses talents. Il professa pendant plusieurs années la philosophie à Milan, à Ferrare, à Sienne et à Bologne. Élu prieur des dominicains de Crémone, il y mourut en 1494. On a publié de lui : I. *Elegantissima expositio in artem veterem Aristotelis, cum quæstionibus*, Venise, 1499; II. *Quæstiones metaphysicæ super divinâ sapientiâ Aristotelis*, Venise, 1505, in-fol., réimprimé plusieurs fois à Venise, à Lyon et ailleurs; plusieurs autres ouvrages ou éditions d'ouvrages à peu près sur les mêmes matières, et entre autres une très-bonne édition des *Opuscules de S. Thomas*, Milan, 1488, in-fol. — Il y eut dans le même siècle un autre BARBO (Paul), noble vénitien, orateur latin, né vers l'an 1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape, sous le nom de *Paul II*. Il remplit honorablement plusieurs des premiers emplois de sa république; ce fut lui qui conclut la paix à Lodi, entre Venise et le duc de Milan, en 1454. Il fut envoyé ambassadeur en 1461, avec Bernard Giustiniano, pour complimenter Louis XI sur son avénement au trône. Il harangua à Tours le nouveau roi. Son discours latin a été inséré dans un recueil intitulé : *Orationes aliquot patriciorum Venetorum*, imprimé à la suite du petit Traité du cardinal Augustin Valiero *De cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, Joseph Comino, 1719, in-4°. Paul Barbo mourut à Venise, en 1464, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté. G—É.

BARBO (JEAN-BAPTISTE), poète italien de quelque mérite, qui florissait au commencement du 17e. siècle, était de Padoue. Il y en eut un autre des mêmes nom et prénom, qui était de Ravenne, ou peut-être était-ce le même, dont les éditeurs des *Rime scelte de' poeti Ravennati*, auront mal connu la patrie. Celui de Padoue a publié : I. une traduction en vers italiens, non rimés, *sciolti*, du poëme de Sannazar *De partu Virginis*, Padoue, 1604, in-4°.; II. *Rime piacevoli*, Vicence, 1614, in-12; III. *Oracolo, ovvero invettiva contro le Donne*, etc., Vicence, 1616, in-12; IV. *il Ratto di Proserpina, di Claudiano, tradotto in versi sciolti*, Padoue, sans date, in-4°.; V. une Satire en tercets, ou *terza rima*, contre un Sonnet de Bragadina Cavalli, insérée dans les OEuvres mêmes de cette femme-poète, imp. à Vérone, 1609, in-8°. G—É.

BARBOSA, ou BARBESSA (Edouard), naquit à Lisbonne, vers l'an 1480. Son zèle pour les progrès de la géographie lui fit franchir les mers. Il parcourut les Indes, visita les Moluques, et recueillit des renseignements précieux sur l'Asie méridionale, depuis la mer Rouge jusqu'au Japon. Ayant accompagné Magellan dans son voyage autour du Monde, il fut assassiné dans l'île de Zébu, le 1er. mai 1521. Barbosa acheva, en 1516, la relation de ses voyages en Asie. Elle paraît n'avoir pas été imprimée en Portugal, où l'auteur était si peu connu, que Foria y Souza ne l'a pas même cité dans sa Notice des principaux auteurs portugais qui ont écrit sur l'Asie. Ramusio a publié une traduction de ce Voyage, faite d'après un manuscrit très-défectueux. On la trouve dans le tome Ier. de son recueil, page 288. L. R—e.

BARBOSA (Pierre), professeur célèbre de droit romain, dans l'université de Coïmbre, sous le règne du roi Sébastien, qui le tira de cette université, en 1577, pour le placer dans le conseil suprême de justice, où il resta jusqu'à sa mort, en 1606, avec la plus grande réputation de droiture, d'intégrité et d'indépendance. Il était persuadé que Philippe II était un possesseur injuste de la couronne de Portugal, et il ne s'en cachait pas. Ce monarque rusé et politique sentit le tort qu'il se ferait dans l'esprit des Portugais, s'il persécutait un tel homme, qui d'ailleurs ne donnait point de prise par sa conduite. Lorsque la place de grand-chancelier de Portugal vint à vaquer, les usages et l'opinion publique y appelaient Barbosa, et ce prince la lui conféra, croyant le gagner; mais celui-ci persista dans son opinion, et lorsque l'on annonça la mort de ce souverain, en ajoutant avec flatterie qu'il était mort dans les sentiments de la plus haute piété, le grand-chancelier demanda froidement « si le roi avait ordonné dans son testament qu'on rendît le Portugal à celui à qui il appartenait de droit. » Les ouvrages de cet homme vertueux sont des commentaires sur les titres du Digeste, *de Judiciis*, Lyon, 1622, in-fol.; *de Soluto matrimonio*, Madrid, 1595, in-fol.; *de Legatis et Substitutionibus*, Lyon, 1664, in-fol., *de Donationibus*, Francfort, 1625, in-fol. C—S—a.

BARBOSA (Augustin), jurisconsulte portugais, né à Guimaraens en 1590, commença à se distinguer assez jeune par un ouvrage qui était pour ce temps-là d'un très-grand intérêt, et qui a eu une grande vogue dans le clergé catholique des deux derniers siècles. Son titre est : *Remissiones in loca varia Concilii Tridentini*. La 1re. édition est de Lisbonne, 1618, in-4°. On l'a réimprimé à Tolède, à Brescia, à Anvers, à Lyon, à Venise; le grand succès de son ouvrage l'engagea à sortir de Portugal pour visiter les universités de France, d'Italie et de l'Allemagne catholique. Il se fixa enfin à Rome, qui était effectivement la ville où l'on pouvait le mieux apprécier son genre de connaissances. Urbain VIII et Innocent X le distinguèrent et le récompensèrent par des bénéfices. Lors du rétablissement de la monarchie portugaise, en 1640, il suivit le parti espagnol, et il fut nommé, par Philippe IV, en 1649, évêque d'Ugento, dans le royaume de Naples. Il se rendit à son évêché et y mourut la même année. Ses ouvrages ont été très-nombreux et très-souvent imprimés en France, en Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas; ils ont été recueillis sous le titre de *Opera omnia*, Lyon, 1716 et suiv., 16 tom. in-fol.; mais les

changements survenus en Europe ont infiniment diminué les occasions d'en faire usage, et ils vont tomber dans l'oubli. On doit pourtant distinguer parmi eux les suivants: I. *De officio et potestate Episcopi*, duquel il existe une édition de Rome, deux de Venise, une de Paris et quatre de Lyon; II. *De officio et potestate Parochi*, imprimé deux fois à Rome, trois à Venise et trois fois à Lyon. — Son père (Emmanuel) a publié des *Commentaires* estimés sur les lois portugaises.

C—S—a.

BARBOSA (Dom Joseph), théatin portugais, membre de l'académie royale de l'histoire portugaise, et historiographe de la maison de Bragance, né à Lisbonne en 1674, mort en 1750. C'était un homme de lettres fort laborieux, et qui ne manquait pas de goût. Il a laissé un fort grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer: I. son *Histoire des Reines de Portugal*, 1 vol. in-4°., Lisbonne, 1727; II. *Archi-Athenæum Lusitanum*, 1 vol. in-4°., Lisbonne, 1733. On avait imprimé après sa mort, en 2 vol. in-fol., l'*Histoire des Ducs de Bragance*, et on était au moment de les publier, lorsque l'incendie qui suivit le grand tremblement de terre du 1er. novembre 1755, en consuma toute l'édition. On trouve, dans les *Actes de l'Académie royale d'Histoire portugaise*, un grand nombre de mémoires de ce savant. C—S—a.

BARBOSA (Dom Vincent), théatin portugais, né à Redondo en 1663, mort à Lisbonne en 1711, est auteur d'un ouvrage curieux, et qui est presque le seul que l'on ait sur l'île de Bornéo. Les théatins avaient entrepris la conversion de cette île à la religion chrétienne, et le P. Barbosa a extrait de la correspondance de ces missionnaires les matériaux de son ouvrage qui est intitulé: *Résumé des relations envoyées au roi Pierre II, de la nouvelle mission établie à Bornéo*, Lisbonne, 1692, 1 vol. in-4°. — Un autre Barbosa (Antoine), jésuite missionnaire portugais, dans la Cochinchine, a laissé un Dictionnaire de la langue de ce pays, qui a été publié dans le *Dictionarium linguæ annamiticæ*, donné à Rome, en 1651, par le P. de Rhodes. C—S—a.

BARBOSA-MACHADO (Diègue), abbé de Sever, et membre de l'académie royale de l'histoire portugaise, né à Lisbonne en 1682, mort vers 1770. Son érudition était grande, mais il manquait absolument de goût et de jugement. On lui a cependant l'obligation d'avoir publié une *Bibliothèque des Auteurs portugais* (*Bibliotheca Lusitana*), Lisbonne, 1741-52, 4 vol. in-fol., où l'on trouve une grande abondance de matériaux de tout genre, bons et mauvais. Il a aussi publié 4 vol. in-4°. de *Mémoires pour l'Histoire du roi Sébastien*, et quelques autres ouvrages qui ne méritent pas qu'on les cite. C—S—a.

BARBOT (Jean), voyageur français, que nous connaissons par une *Description des côtes occidentales d'Afrique et des contrées adjacentes*, écrite d'abord en français, et qu'il a ensuite traduite en anglais. Cette description a été publiée dans la *Collection des voyages et navigations*, de Churchill, Londres, 1732, 7 vol. in-fol. D'après ce qu'on a pu recueillir dans l'ouvrage de Barbot, il paraît qu'il avait été employé, jusqu'à l'année 1682, par les diverses compagnies françaises, qui se succédèrent alors assez rapidement, sous le nom de *Compagnie des Indes occidentales*. Barbot jouissait d'une grande considération; il a fait plusieurs voyages à la côte d'Afrique et aux Antilles, chargé

d'inspecter les établissements de la compagnie, et de rendre compte de leur état aux administrateurs résidant à Paris. C'est pendant ces différents voyages, qu'il a rassemblé les matériaux qui depuis lui ont servi à composer son ouvrage. Il paraît que Barbot était de la religion réformée, et qu'à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il passa en Angleterre avec Jacques Barbot son frère, et un autre Jacques Barbot, fils de ce dernier. Jean Barbot cessa ses navigations, après avoir quitté sa patrie; mais son frère et son neveu firent des voyages à la côte de Guinée et d'Angola, en qualité de subrécargues, sur des bâtiments où il était intéressé. La description des côtes d'Afrique qu'il nous a laissée est très-complète; il n'a rien omis de ce qui a rapport aux mœurs et usages des peuples qui l'habitent. Il parle, en particulier, des diverses religions qu'ils professent, et des gouvernements sous lesquels ils vivent. On y trouve aussi une foule de remarques utiles à la navigation et au commerce. Le plan vaste que Barbot avait embrassé ne lui a pas permis de se borner à ce qu'il avait vu par lui-même; il a inséré dans son ouvrage toutes les connaissances transmises par les voyageurs et les écrivains qui l'avaient précédé. Il a fait beaucoup d'usage des écrits de Dapper, de Bosman, d'Artus et d'autres qui sont inconnus; mais comme il cite rarement ses autorités, on doit le lire avec précaution. Sa description d'Afrique contient l'histoire de ce pays jusqu'en 1682, époque de son dernier voyage. La première partie d'un supplément assez considérable est consacrée à faire connaître les changements les plus remarquables qui ont eu lieu jusqu'à l'année 1708, d'après ses correspondances, et ce qu'il a pu apprendre des voyageurs les plus dignes de foi. Cette première partie de son supplément est terminée par le journal du voyage que Jacques Barbot son frère a fait au nouveau Calabar, et par le voyage de son neveu à la côte d'Angola. Barbot a donné, dans la seconde partie du supplément, des instructions nautiques sur la route à suivre, en partant de la Rochelle pour se rendre aux côtes d'Afrique, et sur la navigation de ces côtes elles-mêmes. Il y a joint quelques notions sur les colonies de Cayenne et des îles Antilles. R—l.

BARBOU, imprimeurs, qui se sont fait un nom par la correction et l'élégance des livres sortis de leurs presses. La famille des Barbou remonte jusqu'au 16e. siècle. Le premier que l'on connaisse est un nommé Jean, qui, établi à Lyon, donna, en 1539, les *Œuvres de Clément Marot*, petit in-8°., caractère italique, édition très-correcte. La devise de *Mort n'y mord* qu'on y lit, paraît être celle de Marot; on la trouve du moins dans toutes les éditions de ce poète. Les successeurs de Barbou prirent pour devise *Meta laboris honor*. — Hugues Barbou, fils du précédent, quitta Lyon pour aller s'établir à Limoges; il y donna, en 1580, une très-belle édition, en caractères italiques, des *Epîtres de Cicéron à Atticus*, avec les corrections et les notes de Siméon Dubois, lieutenant-général de Limoges; il existe encore dans cette ville un imprimeur de ce nom. — Le premier des Barbou qui se fixa à Paris, fut Jean-Joseph, reçu libraire en 1704, par arrêt du conseil; il mourut en 1752. — Son frère Joseph fut reçu libraire en 1717, et imprimeur en 1723; il mourut en 1737. Sa veuve lui succéda, et se démit de son imprimerie en 1750. — M. Joseph-Gérard Barbou, neveu des deux pré-

cédents, fut reçu libraire en 1746, et reprit, en 1750, l'imprimerie de Joseph, qui lui fut cédée par la veuve. C'est ce même Joseph-Gérard qui a entrepris la suite de la jolie collection des classiques qui porte son nom; cependant il faut dire qu'elle n'a point été commencée par lui; car les premiers volumes ont paru dès 1743, et ceux qui ont été publiés par Barbou commencent à l'année 1755. Voici ce qui a donné lieu à cette collection. L'abbé Lenglet-Dufresnoy, voyant que les jolies éditions des auteurs latins, exécutées par les Elzévirs, devenaient plus rares de jour en jour, conçut, en 1743, le dessein de suppléer à cette rareté, en faisant réimprimer toute la suite des mêmes auteurs, dans un format aussi commode, et avec autant d'élégance. Son projet fut goûté par des libraires de renom, et entre autres par Antoine Coustelier, fils d'Urbain, si connu dans la typographie française. Alors, on vit paraître *Catulle, Tibulle* et *Properce*, 1743, 1 vol.; *Lucrèce*, 1744, 1 vol.; *Salluste*, 1744, 1 vol.; *Virgile*, 1745, 3 vol.; *Cornelius Nepos*, 1745, 1 vol.; *Lucain*, 1745, 1 vol.; *Phèdre*, 1742, 1747, 1 vol., et 1754, 1 vol.; *Horace*, 1746, 1 vol.; *Velleius Paterculus*, 1746, 1 vol.; *Eutrope*, 1746, 1 vol.; *Juvénal* et *Perse*, 1746, 1 vol.; *Martial*, 1754, 2 vol.; et *Térence*, 1753, 2 vol. Le zèle des entrepreneurs de ces éditions se rallentissant, et la collection étant menacée d'en rester là, M. Barbou résolut de la continuer. En conséquence, il acquit le fonds des auteurs déjà publiés par différents libraires, et y ajouta lui-même *César*, 1755, 2 vol.; *Quinte-Curce*, 1757, 1 vol.; *Plaute*, 1759, 3 vol.; *Tacite*, 1760, 3 vol. *Selecta Senecæ*, 1761, 1 vol.; *Ovide*, 1762, 3 vol.; *Cicéron*, 1768, 14 vol.; *Justin*, 1770, 1 vol.; *Pline l'ancien*, 1779, 6 vol.; *Pline le jeune*, 1769, 1 vol.; *Tite-Live*, 1775, 7 vol. A ces classiques, M. Barbou ajouta encore: *Nouveau Testament*, en latin, 1767, 1 vol.; l'*Imitation de J.-C.*, 1758, 1764, 1773, 1789, en latin, 1 vol.; en français, 1759, 1780, 1787, 1 vol.; *Amœnitates poëticæ*, 1757, 1779, 1 vol.; *Sarbievius*, 1759, 1 vol.; *Sarcotis* de *Masenius*, 1757, 1 vol.; *Rapin*, 1780, 1 vol.; *Vanière*, 1774, 1 vol.; *Desbillons*, 1759, 1778, 1 vol.; *Encomium moriæ*, 1777, 1 vol. M. J.-G. Barbou céda, en 1789, son fonds à Hugues Barbou son neveu, mort en 1808. Les héritiers de ce dernier vendirent leur fonds à M. Auguste Delalain, qui a publié *Juvencius*, 1809, 1 vol.; *Musæ rhetorices*, 1809, 1 vol.; et *Quintilianus*, 1810, 2 vol. Pour compléter cette jolie collection, il faut y ajouter *Meursii elegantiæ latini sermonis*, 1757, 2 tomes en un volume, ainsi que les *Tablettes géographiques* de Philippe de Pretot, éditeur du *Térence*, et de la plupart des auteurs imprimés pour cette collection, avant 1755. Les éditeurs postérieurs ont été MM. Lallemand, Brotier, Capperonier, Valart, Denis, Beauzée, etc. La collection complète jusqu'à ce jour, est en 76 vol. in-12. P—T.

BARBOUR (Jean), auteur écossais du 14e. siècle, né vers 1320, fut chapelain du roi David Bruce, qui l'envoya plusieurs fois en ambassade en Angleterre, où Édouard III lui témoigna beaucoup de considération. Il réunissait aux qualités de l'homme d'état un talent poétique très-distingué pour le siècle où il vivait. Il a écrit en vers héroïques l'histoire de ce Robert Bruce, l'un des plus grands capitaines de son temps, qui délivra la nation écossaise du joug des Anglais. Jean Barbour tenait le détail des événe-

ments qu'il retrace de la bouche même des guerriers qui y avaient eu part, et l'on trouve dans son ouvrage plusieurs faits et anecdotes qui ont échappé aux autres historiens. La plus ancienne édition que l'on connaisse de ce poëme est celle de 1616, Édimbourg, in-12. Il en avait paru depuis, environ vingt autres, dont la dernière à Glascow, en 1672; mais toutes plus ou moins corrigées pour le style, et écrites en langage moderne, lorsqu'un écrivain anglais, J. Pinkerton entreprit d'en donner une nouvelle édition, qui parut en 1790, 3 vol. in-12, sous ce titre : *Bruce*, ou *l'Histoire de Robert Ier., roi d'Ecosse, écrite en vers écossais, par Jean Barbour*, 1re. *édition authentique, publiée d'après un manuscrit daté de* 1489, *avec des notes et un glossaire*. Jean Barbour mourut à Aberdeen, en 1378.

X—s.

BARBUD. Ce nom d'un célèbre musicien persan, qui vivait sous la 4e. dynastie des rois de Perse, est devenu, en ce pays, le surnom habituel des musiciens qui ont quelque célébrité. On a également donné le nom de *Barbud* à un instrument de musique de son invention, et l'*air du trône* est une de ses compositions que l'on a conservées, et qui tire son principal mérite de son antiquité. P—x.

BARBUO' SONCINO, ou BARBO' (SCIPION), gentilhomme padouan, du moins s'en donne-t-il le titre dans le seul ouvrage que l'on ait de lui, était docteur en droit, au 16e. siècle, et descendait d'un Pierre BARBUO' SONCINO, ou BARBO', jurisconsulte, qui eut quelque célébrité dans le 15e. Les auteurs d'histoires littéraires qui ont parlé de son aïeul (Pierre Scardeoni, *De claris jureconsultis Patavinis;* Tomasini, *De gymnasio Patavino*), rendent ce nom de *Barbuo'*, assez étrange en italien, par celui de *Barbobus*, qui ne l'est pas moins en latin, et ils ajoutent *seu Sonzinius*. Les uns disent qu'il était de Padoue, les autres de *Soncino*, dans le Crémonais, d'où sa famille tirait peut-être son origine et son nom. Ce Pierre a laissé quelques Consultations (*Consilia*) qui sont imprimées dans les recueils d'ouvrages de ce genre, tels que *Consilia diversorum*, Venise, 1572, in-fol.; *Tractatus diversorum*, ibidem; *Consilia criminalia diversorum*, etc. Quant à Scipion, il n'existe de lui qu'un ouvrage historique, qui ne mérite d'être cité que par les gravures qui l'accompagnent; c'est un abrégé de ce qu'on avait écrit sur l'histoire des ducs de Milan, tant des Visconti que des Sforce, avec leurs portraits d'après nature, gravés par le célèbre Girolamo Porro, à qui l'on doit les gravures d'une belle édition de l'*Arioste*, et de tant d'autres bien connues dans la bibliographie. On n'en a pas moins défiguré son nom de la manière la plus étrange; on l'a nommé *Porro Girolmo*, dans un Dictionnaire, qui ferait du nôtre un *errata*, si nous en relevions toutes les fautes. L'ouvrage de Barbuo' Soncino est intitulé : *Sommario delle vite de' duchi di Milano, cosi Visconti, come Sforzeschi, col natural ritratto di ciascuno d'essi intagliato in rame*, Venise, 1574, in-8°., et 1584, in-fol. Le duc de la Vallière en possédait un exemplaire, porté sur le *Catalogue* imprimé de sa bibliothèque, N°. 24,769, et qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Arsenal. G—É.

BARCHAM, ou BARKHAM (JEAN), savant théologien et antiquaire anglais, né à Exeter, vers l'année 1572, et mort en 1642, à Bocking, dans le comté d'Essex, où il était ministre d'une paroisse, a laissé une riche collection

de médailles et de monnaies, qui se trouve aujourd'hui dans une des salles de l'université d'Oxford. Il a écrit les règnes des rois Jean et Henri II, dans l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée par Jean Speed; l'*Explication du Blason*, imprimée, pour la première fois, à Londres, en 1610, in-fol., sous le nom de *Jean Guillim*, et un *Traité* inédit *sur les médailles*.

X—s.

BARCHOCHEBAS, ou BARKOKEBAS, l'un des imposteurs juifs qui, dans les premiers siècles de l'Église, voulurent se faire passer pour le Messie. Il avait commencé par être voleur, n'étant occupé de s'enrichir que par le pillage. Lorsqu'il eut conçu l'idée de persuader aux juifs qu'il était le Messie, il changea son nom propre de *Bar-Coziba*, c'est-à-dire, *fils du Mensonge*, en celui de *Barchochebas*, qui signifie *fils de l'Etoile*. Il se fit saluer, sous ce nouveau nom, par Akiba, chef du Sanhédrin, qui se donna pour son précurseur, et l'annonça comme l'étoile sous laquelle Balaam avait désigné de loin le futur libérateur de la nation. Pour mieux tromper les juifs, et leur persuader qu'il était réellement un astre favorable descendu du ciel, il semblait, au rapport de S. Jérôme, vomir des flammes, au moyen d'un morceau d'étoupe allumée qu'il mettait dans sa bouche. Les juifs, irrités de ce que l'empereur Adrien avait fait élever un temple à Jupiter à la place du temple de Dieu, et séduits par la promesse tant de fois réitérée à ce peuple vain et crédule, qu'il devait triompher de toutes les nations, étaient très-disposés à se révolter contre les Romains. Barchochebas profita de cette disposition. Il assembla une nombreuse armée, établit à Bither le siége de sa puissance, fit battre monnaie à son nom, se fit couronner roi, et fut joint par tous les brigands des contrées voisines, que l'espoir du pillage attirait auprès de lui. Il exerça toutes sortes de ravage dans le pays, déchargeant principalement sa fureur sur les chrétiens, qu'il regardait comme des apostats de la religion juive. L'empereur négligea d'abord de réprimer ces brigandages. Tinnius Rufus, qui commandait en Judée, fut battu en plusieurs rencontres. Il fallut faire marcher contre les juifs Jules-Sévère, l'un des plus habiles généraux de l'Empire; mais les révoltés étaient si nombreux, que, n'osant les attaquer en bataille rangée, il se borna à les harceler, à les serrer de près, à leur couper les vivres. Après les avoir ainsi affaiblis, il les assiégea dans Bither. Barchochebas, qui s'y était renfermé, fit mourir le rabbin Tryphon, pour avoir proposé de capituler. La ville fut prise d'assaut, Barchochebas périt dans la mêlée, toute l'armée fut passée au fil de l'épée. Les auteurs juifs racontent que, lorsqu'on voulut enlever le corps de l'imposteur, pour le montrer à Adrien, on trouva un serpent autour de son cou, qui effraya les porteurs, et que le prince reconnut alors que Dieu seul pouvait tuer cet homme. Les mêmes auteurs ajoutent qu'il périt plus de monde dans cette guerre, qu'il n'en était sorti d'Égypte, sous la conduite de Moïse; que les ruisseaux de sang entraînaient des pierres de quatre livres jusqu'à la mer, éloignée de quatre milles; que, pendant sept ans, on n'eut pas besoin de fumer les terres des environs, etc. Du reste, Dion représente cette guerre comme une des plus cruelles qu'on eût vues, et il dit que les Romains y perdirent un grand nombre de leurs meilleures troupes. Elle avait duré plus de deux ans, et ne fut terminée qu'en l'an 136 de l'ère chré-

tienne. Les juifs ont, dans leur liturgie, un jour de jeûne solennel et des prières destinées à perpétuer la mémoire de ce terrible événement. Bossuet, dans son explication de l'*Apocalypse*, a rapproché diverses circonstances d'après lesquelles il croit que Barchochebas était l'étoile dont il est parlé dans le 8e. chapitre de ce livre mystérieux.

T—D.

BARCIA (André Gonzalez de), de l'académie d'Espagne, auditeur du conseil suprême de la guerre, est auteur de : *Ensayo cronologico para la historia general de la Florida desde el ano* 1512 *que descubrio la Florida Juan Ponce de Leon*, Madrid, in-fol., 1723. Barcia était un des Espagnols les plus savants de son temps. Il comprend, sous le nom de *Floride*, tout le continent et les îles adjacentes de l'Amérique septentrionale, depuis la rivière de Panuco, à l'orient du Mexique, et rapporte tout ce qui s'est passé dans ces vastes contrées, depuis 1512 jusqu'à 1722. Il avait publié son ouvrage sous le nom supposé de *Gabriel de Cardenas*. K.

BARCKHAUSEN, ou BARCHUSEN (Jean Conrad), médecin, né à Horn, dans le comté de Lippe, en Westphalie, en 1666, s'attacha moins à l'étude de la médecine qu'à celle de la chimie ; mais, dans ces temps, la première de ces sciences comprenait implicitement la seconde : il l'étudia successivement à Berlin, Mayence et Vienne, l'abandonna momentanément pour servir en qualité de médecin, dans les troupes vénitiennes en Morée, revint, en 1694, se faire recevoir docteur à Utrecht, et finit par y être nommé professeur de chimie en 1703. A sa mort, arrivée en 1723, il légua ses plus beaux livres à la bibliothèque d'Utrecht. Quoique Staahl eût déjà commencé de donner aux faits de la chimie une consistance scientifique par sa *Théorie du phlogistique*, Barckhausen, dans les ouvrages qu'il a écrits sur cette science, ne suivit pas la direction imprimée par ce grand homme, son contemporain ; cependant, comme beaucoup d'opérations et d'expériences y sont réunies, ils constituent au moins un recueil assez précieux de matériaux ; en voici les titres : I. *Synopsis pharmaceutica*, Francf., 1690, in-12; sous le titre de *Pharmacopeus synopticus*, Utrecht, 1696, in-8°.; II. *Pyrosophia*, Leyde, 1698, in-4°.; 1717, in-4°., avec fig., ouvrage où il est question encore de la folie du temps, de la recherche de la pierre philosophale. Barckhausen en avait donné un abrégé, sous ce titre : *Compendium ratiocinii chemici, more geometrarum concinnatum*, 1712, in-8°. III. *Acroamata in quibus complura ad iatro-chemiam atque physicam spectantia, jucundâ rerum varietate explicantur*, Trajecti Batavorum, 1703, in-8°. IV. La médecine doit encore à Barckhausen une histoire des sectes qui l'ont partagée, sous la forme de dialogue : *Historia medicinæ in quâ, si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ*, etc., *quæ ab exordio mundi usque ad nostra tempora inclaruerunt, pertractantur*, Amsterd., 1710, in-8°.; 1723, in-4°. Elle est suivie d'une dissertation sur le nepenthès d'Homère, que Barckhausen dit avoir quelque rapport avec l'opium. V. *Collecta medicinæ practicæ generalis*, Amsterd., 1715, in-8°. Barckhausen est un des premiers chimistes qui aient reconnu la nature acide du sel de succin obtenu par la sublimation. Il s'est aussi beaucoup occupé de la chimie animale. On trouve dans ses *Analyse de la bile et des matières excrémentitielles* plusieurs observations

qui méritent d'être conservées. C'est lui qui a estimé aux $\frac{23}{24}$ la quantité d'eau contenue dans l'urine humaine; cette proportion varie nécessairement un peu. C. et A.

BARCLAY (Alexandre), auteur anglais du 16e. siècle, jouissait d'une telle réputation de son temps que l'Angleterre et l'Écosse se disputèrent la gloire de lui avoir donné la naissance; il paraît néanmoins qu'il était Ecossais, et qu'il vint étudier à Oxford, vers l'année 1495, sous le patronage de Thomas Cornish, depuis évêque de Tyne. Il visita ensuite les différents royaumes de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit les ordres, fut pendant quelque temps bénédictin, ensuite franciscain; et occupa successivement deux bénéfices dans les comtés de Sommerset et d'Essex. Il mourut en 1552, à Croydon, dans la province de Surrey, dans un âge très-avancé. Bale, écrivain protestant, l'accuse d'avoir vécu en adultère; Pits, auteur catholique, le représente comme dévouant tout son temps au service de la religion, et à la lecture de la *Vie des Saints*. Ces deux faits ne paraissent pas absolument contradictoires, surtout à cette époque. C'était au reste un homme inconstant, peu réglé dans ses mœurs, aussi triste et inquiet dans sa vieillesse qu'il avait été gai et aimable dans sa jeunesse. Ce qu'on ne peut contester, ce sont les services qu'il a rendus à la littérature anglaise par ses ouvrages, et surtout par ses nombreuses traductions, écrites d'un style plus pur et plus facile que celui d'aucun des ouvrages de ses contemporains. On remarque parmi ces traductions, 1°. *Églogues sur les misères des courtisans*, du latin d'Æneas Sylvius; 2°. des *Églogues*, trad. du latin de Baptiste le Mantouan; 3°. *le Château du Travail*, trad. du français; 4°. *la Guerre de Jugurtha*, de Salluste; 5°. *Navis stultifera*, ou *la Nef des fous*, traduite librement de Sébastien Brandt ou Brantius, avec des additions considérables. Ce singulier ouvrage, le plus connu de tous ceux d'Alexandre Barclay, est une espèce de satire, écrite moitié en prose, moitié en vers, et ornée de gravures en bois. Il a été imprimé la première fois à Londres, en 1509, réimprimé en 1519, in-fol., et en 1570, in-4°. On trouve, parmi les productions originales de cet auteur: I. un *Traité de la prononciation française*; II. les *Vies de Ste. Marguerite, de Ste. Catherine, de S. George*, etc., en vers anglais; III. la *Figure de notre mère la sainte Église, opprimée par le roi de France*. Barclay avait suivi tous les changements opérés en Angleterre par Henri VIII dans l'état religieux. S—d.

BARCLAY (Guillaume), né à Aberdeen, en 1543, d'une ancienne famille d'Écosse. Après avoir reçu une bonne éducation dans son pays, il alla étudier en droit à Bourges, sous le célèbre Cujas; dès qu'il y eut été reçu docteur, il fut appelé à Pont-à-Mousson, pour occuper la chaire de jurisprudence dans l'université nouvellement établie de cette ville, dont le jésuite Edmond Hay, son oncle, était recteur. Le duc de Lorraine conçut tant d'estime pour lui qu'il le fit conseiller d'état et maître des requêtes: il y épousa une demoiselle de la maison de Malleville. Les jésuites ayant voulu attirer son fils dans leur société, il s'y opposa fortement; ce qui lui valut de leur part des tracasseries, qui l'obligèrent de quitter le pays. Barclay fut amplement dédommagé de la perte de sa chaire par celle de professeur royal à Angers, dans la même faculté. Ménage rapporte que, lorsqu'il allait donner ses leçons, il était revêtu d'une très-belle simarre,

portait une grosse chaîne d'or au col, se faisait accompagner par son fils, et suivre par deux laquais en livrée. Barclay avait été témoin, dans sa jeunesse, des troubles que les maximes républicaines avaient causés en Écosse. Il n'en fallut pas davantage pour le porter, en France, à se déclarer contre la ligue, et à consacrer sa plume à la défense de la cause royale contre les Buchanan, les Languet, les Boucher, en général, contre les anarchistes de toutes les couleurs. Les partisans des maximes ultramontaines, tels que Bellarmin, Becan, Eudémon Jean, trouvèrent également en lui un puissant adversaire. Lorsque Jacques Ier. fut monté sur le trône d'Angleterre, Barclay, qui avait été élevé dans sa cour, en Écosse, se rendit, en 1603, à Londres, où sa grande réputation l'avait précédé. Jacques lui fit les offres les plus avantageuses pour le fixer auprès de lui; mais il y mettait pour condition que Barclay embrasserait la religion anglicane. Celui-ci rejeta la condition, s'en retourna, en 1604, à Angers, où il mourut, sur la fin de l'année suivante. C'était un des plus habiles jurisconsultes de son temps. On a de lui, en ce genre, un ouvrage intitulé: *Comment. in tit. pandectarum de rebus creditis et de jurejurando*, Paris, 1605, in-8°. Il était, de plus, savant dans les matières ecclésiastiques relatives à la politique, comme on peut en juger par les deux ouvrages suivants: I. *De regno et regali potestate libri VI*, Paris, 1600, in-4°.; et avec l'ouvrage suivant, Hanovre, 1612, in-8°.; II. *De potestate papæ, an quatenùs in principes sæculares jus et imperium habeat*, Londres, 1609, in-8°.; Pont-à-Mousson, 1610, in-8°.; traduit en français sous ce titre: *Traité de la puissance du pape sur les princes séculiers*, Pont-à-Mousson, 1611, Cologne, 1688, in-8°. L'ouvrage fut publié par son fils. Quoiqu'il y combatte le pouvoir direct et indirect des papes sur le temporel, il avait déjà fait une épître dédicatoire à Clément VIII, qu'on trouve à la fin de la traduction française. Dans le premier de ces traités, Barclay combat les démocrates qui donnent aux peuples le droit de déposer leurs souverains; et, dans le dernier, il réfute les ultramontains, qui accordent le même droit aux papes.

T—D.

BARCLAY (Jean), fils du précédent, naquit en 1582, à Pont-à-Mousson. Après la mort de son père, il passa en Angleterre, où il s'était fait connaître avantageusement dans un premier voyage, par un poëme latin sur le couronnement de Jacques Ier. Ce prince l'accueillit avec distinction, et se l'attacha par un emploi lucratif, qui le mit en état de vivre honorablement avec sa famille. Ses liaisons avec plusieurs amis qui faisaient profession de la religion anglicane; le soin qu'il prit de faire imprimer les ouvrages de son père contre les maximes ultramontaines; ses propres ouvrages, calqués sur les mêmes principes, le rendirent suspect à une certaine classe de catholiques plus zélés qu'éclairés. Le fameux jésuite Eudémon Jean se mit à la tête de la cabale. Pour faire cesser les bruits calomnieux répandus contre son orthodoxie, Barclay quitta l'Angleterre en 1616, après dix ans de séjour dans ce pays, se rendit à Paris, et de là à Rome, où il fut bien reçu de Paul V et des cardinaux, surtout du savant cardinal Barberin qui depuis fut pape, sous le nom d'*Urbain VIII*. Pour mettre son catholicisme dans la plus grande évidence, il donna d'abord une *Apologie*, où il confondit toutes les calomnies avancées contre lui (elle se trouve

dans plusieurs éditions de son *Euphormion*); puis il publia un ouvrage où il combattait toutes les sectes protestantes, sous le titre de *Parænesis ad sectarios*, Cologne, 1617, in-8°. Barclay passa le reste de ses jours à Rome, où il mourut le 12 août 1621. C'était un homme mélancolique, se communiquant peu, passant une grande partie de la journée dans son cabinet, et l'autre dans son jardin. Ses ouvrages de controverse attestent son savoir et la loyauté de ses principes, surtout ses *Publicæ pro regibus, et privatæ pro G. Barclaio parente vindiciæ*, Paris, 1612, imprimé par les soins de Peiresc, son ami; ouvrage solide, rempli d'excellents principes, auquel Bellarmin ne répliqua point. Il laissa ce soin à son confrère l'Heureux, déguisé sous le nom d'*Eudémon Jean*, qui accusa Barclay de n'avoir pas parlé assez respectueusement des papes. Ses autres ouvrages sont : I. un *Commentaire* en anglais sur la *Thébaïde* de Stace, qu'il avait composé à l'âge de dix-neuf ans, imprimé à Pont-à-Mousson, 1601, in-8°.; II. *Poëmatum libri duo*, 1615, in-4°.; III. une *Histoire de la conjuration des poudres*, Oxford, 1634; IV. *Icon animorum*, Lond., 1614, in-8°.; traduit en français, Paris, 1625, in-8°. Barclay est principalement connu par deux romans allégoriques : *Euphormio, sive satyricon*, dont les meilleures éditions sont celles d'Elzevir, 1637, in-12, et de Leyde, 1674, in-8°. *cum notis variorum*. L'édition de Rouen, 1628, renferme l'*Apologia pro se*, l'*Icon animorum*, et l'*Alethophili lacrymæ*, qui en forme la quatrième partie. La cinquième est de Morisot, de Dijon. Il a été traduit en français par l'abbé Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711, 3 vol. in-2. L'autre allégorie satirique, qui eut beaucoup de succès, est son fameux *Argenis*, dont la lecture faisait, dit-on, les délices du cardinal de Richelieu, qui croyait y retrouver les principes de sa politique. Il fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1621, puis en 1625, avec une clef, au moyen de laquelle on croyait marquer les principaux personnages que l'auteur avait voulu désigner sous le voile de l'allégorie. On en donna une édition à Leyde en 1630, *cum notis variorum*; idem, 1664 et 1669, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues vivantes de l'Europe : il y en a deux traductions en français, l'une par l'abbé Josse, chanoine de Chartres, 1732, 3 vol. in-12; l'autre, beaucoup meilleure, par M. Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. L'auteur avait cherché à imiter le style de Pétrone. Quoique l'ouvrage en général soit bien écrit, on y a critiqué des néologismes, des termes impropres, des locutions étrangères à la bonne latinité : sa prose est plus estimée que les vers dont elle est entremêlée. L'auteur a laissé en manuscrit une *Histoire de la Conquête de Jérusalem*. Grotius, admirateur du style de Barclay, fit, en son honneur, le distique suivant, qu'on a mis au bas de son portrait :

Gente Caledonius, Gallus natalibus, hic est
Romam Romano qui docet ore loqui

T—D.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, était le fils aîné de David Barclay de Mathers, d'une ancienne famille d'Écosse et alliée à quelques unes des premières maisons de ce pays. Il naquit en 1648, selon quelques-uns, à Edimbourg, mais plus probablement à Gordon, dans le comté de Murray. Il fut envoyé, pour son éducation, au collége des Écossais, de Paris, dont était alors principal un de ses oncles. Il paraît qu'on essaya dans

ce collége de le convertir au catholicisme, et qu'on n'était pas sans espoir d'y réussir, lorsque son père, selon toute apparence, instruit de ce qui se passait, se hâta de le rappeler en Angleterre, quoiqu'il ne fût encore que dans sa dix-septième année. A la vérité, ses dispositions et son goût pour l'étude avaient avancé son éducation. Ce même goût le suivit chez son père; et, après avoir appris le grec et l'hébreu, il se tourna bientôt vers l'étude de la théologie. Son père ayant embrassé, en 1666, la doctrine des quakers, Robert suivit bientôt cet exemple, et devint un des plus fermes appuis de son parti. Un changement de religion dans un homme de bonne foi va rarement sans un peu d'enthousiasme, et l'enthousiasme fait une partie essentielle de la religion des quakers. Barclay, converti de vingt-deux ans, dut nécessairement s'y livrer comme les autres, du moins dans les premiers temps; et il raconte lui-même, qu'ayant senti un mouvement qui le poussait à parcourir les rues d'Aberdeen, couvert de sac et de cendre, il n'eut point de repos qu'il n'eût obéi à cette impulsion, qu'il regardait comme un commandement de Dieu; et si, dans la suite de sa vie, Barclay ne porta pas aussi loin que plusieurs de ceux de sa secte, cette idée d'un commerce immédiat avec la Divinité, du moins demeura-t-il toujours fidèle à ce point fondamental de la doctrine des quakers, puisque son dernier ouvrage a pour objet de prouver *la possibilité et la nécessité d'une révélation intérieure et immédiate.* Cependant, il porta, autant qu'il fut possible, dans ses opinions religieuses, le calme de son caractère et la solide maturité de son jugement. Il écrivit autant contre les enthousiastes de sa secte que contre ses adversaires; mais il s'appliqua surtout à la justifier et à la présenter avec avantage aux yeux des autres communions religieuses. Ce soin dut nécessairement le porter à se tourner vers les idées les plus conformes à la raison et aux opinions généralement reçues, mais put l'écarter quelquefois des principes de sa secte. Son plus célèbre ouvrage, l'*Apologie de la véritable théologie chrétienne, telle que la professent et l'enseignent ceux que par dérision on appelle quakers*, passe pour être plutôt l'exposé de la doctrine de l'écrivain, que de celle de la secte en général; et Barclay fut comparé à cette occasion à un bon avocat qui défend une mauvaise cause. Mais l'effet certain de cet ouvrage, publié d'abord en latin à Amsterdam, 1676, in-4°., et traduit ensuite en différentes langues, fut, ainsi que celui des autres ouvrages de Barclay, de procurer à la secte des quakers une considération dont elle n'avait pas joui jusqu'alors, et qu'il soutenait par son caractère et sa conduite. La dédicace de cette *Apologie*, adressée à Charles II, est remarquable par un ton de courage et de liberté sans grossièreté; elle a toujours été citée comme un modèle dans son genre. En voici un passage: « Tu as connu la pros- » périté et l'adversité; tu as éprouvé » ce que c'est que d'être banni de son » pays natal; d'être dominé comme » de dominer et d'occuper un trône; » et, ayant été opprimé, tu dois sa- » voir combien l'oppresseur est en » horreur à Dieu et aux hommes. » Voltaire, qui cite l'ouvrage avec beaucoup d'éloges, ajoute que « cette lettre eut son effet et que la persécution cessa. » Mais cela n'est pas exact; car nous voyons, qu'en 1677, Robert Barclay, à son retour d'un voyage en Hollande et en Allemagne, où il avait accompagné le célèbre Guillaume

Penn, fut jeté dans la prison d'Aberdeen, avec son père et un grand nombre de personnes de sa secte, à l'instigation de l'archevêque de St.-André. Il obtint sa liberté par l'entremise de la princesse palatine du Rhin, Élisabeth, qui était pénétrée d'estime pour les quakers, et entretenait une correspondance avec Penn et Barclay. Il jouit même ensuite d'une certaine faveur à la cour de Jacques II, qui érigea en baronie sa terre d'Ury. En 1682, les propriétaires de la Nouvelle-Jersey, dans l'Amérique septentrionale, l'élurent gouverneur de cette province, en lui offrant les plus grands avantages; il n'accepta pas, mais il choisit le gouverneur qui fut envoyé à sa place. Il mourut le 13 oct. 1690, dans sa terre d'Ury, âgé de quarante-deux ans, laissant l'honorable mémoire d'une vie employée toute entière au soutien de ce qu'il regardait comme la vérité, et fut toujours digne de cette noble mission. Bien que l'influence de l'esprit de controverse ait mêlé un peu d'aigreur dans quelques-uns de ses écrits, une douceur aimable faisait le fond de son caractère, et sa sérénité manifesta toujours une grande confiance dans la providence. Il laissa sept enfants, qui tous vivaient encore cinquante ans après sa mort. Ses principaux ouvrages sont: I. *Catéchisme et confession de foi, approuvés par l'assemblée générale des patriarches, des prophètes et des apôtres, présidée par J.-C. lui-même*, etc., Rotterdam, 1675. L'auteur essaie de prouver que la doctrine des quakers n'est autre chose que la religion protestante perfectionnée. II. *Apologie de la vraie théologie chrétienne*, etc., Amsterdam, 1676, in-4°., en latin, et en 1678, en anglais; traduite en français, Londres, 1702, in-8°. III. *Theses theologicæ*; V. *Traité sur l'amour universel*, 1677. S—D.

BARCO-CENTENERA (MARTIN DEL), prêtre de l'Estremadoure, passa au Paraguay en 1573, et écrivit en vers son *Argentina*, ou *Histoire de la rivière de la Plata*, depuis sa découverte jusqu'en 1581. Cet ouvrage fut imprimé à Lisbonne, en 1602; on le trouve aussi dans le tome III du *Recueil de Barca*, Madrid, 1749. C'est un poëme irrégulier, en mauvais vers, mêlé de faits, de fables et d'épisodes étrangers au sujet; on y trouve cependant quelques faits que l'on chercherait en vain dans d'autres auteurs. — Un autre BARCO (Alexis), peintre espagnol du 17e. siècle, a fait des paysages estimés, et que l'on trouve dans beaucoup de maisons particulières de Madrid.—Ce nom est aussi celui d'un général Bavarois qui fut tué dans la campagne de 1809 contre les Tyroliens. B—P.

BARCOK. *Voy*. BARKOK.

BARCOS (MARTIN DE), naquit en 1600, à Bayonne, d'une famille distinguée. Le célèbre abbé de S. Cyran, son oncle maternel, après lui avoir donné les premiers éléments des sciences, l'envoya étudier la théologie à Louvain, sous Jansénius, depuis évêque d'Ypres. Le cardinal de Richelieu voulut se l'attacher : mais le jeune de Barcos, qui avait déjà des liaisons avec la famille des Arnauld, préféra de se charger, par pure amitié, de l'éducation du fils de M. d'Andilly; puis il se retira auprès de son oncle, et s'associa à tous ses travaux. C'était l'époque où les réguliers d'Angleterre, ayant les jésuites à leur tête, attaquèrent la juridiction des évêques. Barcos fit à cette occasion, pour la défense du clergé de France et de la Sorbonne, qui avaient censuré les livres des jésuites anglais, un ouvrage composé sous la direction de son oncle, auquel on l'attribue communément, sous le titre de

Petrus Aurelius. Cet ouvrage, où les droits du second ordre sont quelquefois sacrifiés aux prérogatives du premier, fut approuvé par trois assemblées consécutives, et imprimé aux dépens du clergé, qui fit d'inutiles recherches pour en découvrir l'auteur, afin de lui donner des preuves de sa reconnaissance. L'abbé de Barcos avait inséré, dans la préface du livre de la *Fréquente Communion*, cette proposition incidente, « que S. Pierre et S. Paul » sont les deux chefs de l'Église qui » n'en font qu'un. » Rome en fut alarmée, et vit en cela le projet d'admettre deux papes avec une autorité égale. C'est sous ce rapport que cette proposition fut censurée, malgré l'explication qu'il en donna dans deux écrits, intitulés, l'un, *la Grandeur de l'Église romaine*; et l'autre, *Traité de l'autorité de S. Pierre et de S. Paul*. Cette disgrâce ne l'empêcha pas d'être pourvu de l'abbaye de S. Cyran, après la mort de son oncle, en 1644. Quelques années après, il s'y retira, releva tous les bâtiments claustraux, répara les murs de l'église, meubla la sacristie, enrichit la bibliothèque, rétablit la discipline monastique dans toute sa rigueur, donna lui-même l'exemple de la régularité la plus stricte, comme s'il y eût été obligé par une profession solennelle. Il composa même en latin un Commentaire sur la règle de S. Benoît, pour en faciliter l'intelligence et la pratique aux religieux. Son attachement à la cause de Port-Royal lui valut une lettre-de-cachet qui l'exilait à Boulogne; mais il l'évita en se cachant, et ne reparut qu'après que la paix eut été rendue à l'Église en 1669. Il revint alors à son abbaye, où il mourut, le 22 août 1678. Dans les disputes au sujet du formulaire, l'abbé de Barcos ne fut pas toujours d'accord avec Arnauld, Nicole et les autres théologiens de Port-Royal, trouvant tantôt qu'on accordait trop, tantôt qu'on n'accordait pas assez; mais sur le fond de la doctrine, il n'y eut jamais la moindre dissonance entre eux. C'est à la défense de cette doctrine que sont consacrés les nombreux écrits sortis de sa plume, dont on trouve la liste dans le *Nécrologe des Défenseurs de la vérité*. De tous ces écrits, celui qui fit le plus de bruit, est l'*Exposition de la foi de l'Eglise, touchant la grâce et la prédestination*, ouvrage composé à la prière de Pavillon, évêque d'Aleth, censuré par le cardinal de Noailles, en 1696, dans la célèbre ordonnance qui ne satisfit ni les jansénistes, ni les jésuites, dont il condamnait la doctrine. La plus grande partie des ouvrages de Barcos est aujourd'hui complètement oubliée, comme les discussions qui les ont fait naître. T—D.

BARDANES, surnommé LE TURK. *Voy*. IRÈNE et NICÉPHORE.

BARDANES. *Voy*. PHILIPPICUS.

BARDAS, patrice de l'empire d'Orient, dut son élévation au mariage de sa sœur Théodora, avec l'empereur Théophile, en 830. Sa naissance était illustre; Marin son père, et Manuel son oncle, occupaient des places importantes. Bardas, dévoré d'ambition et capable de tous les crimes, avait l'art de cacher ses vices sous un extérieur séduisant. Théophile y fut trompé, le nomma, en mourant, tuteur de son fils Michel, encore au berceau, et lui donna pour collégues le sage Théoctiste, et Manuel, que ses vertus faisaient généralement estimer. Tous trois formaient le conseil de l'impératrice, déclarée régente pendant la minorité de son fils. Bardas, gêné par l'ascendant que ses collégues avaient à la cour, et par l'attachement que le peuple témoignait pour Théodora,

prit, pour les renverser, une route détournée, mais qui devait le conduire à son but. Il ne rougit pas de nourrir et d'exciter les mauvaises dispositions du jeune Michel, et de développer les semences du vice dans le cœur d'un prince, son neveu, son pupille et son maître. L'assassinat de Théoctiste fut le premier résultat de ces funestes soins; l'exil de Manuel suivit de près. Théodora ne tarda pas à être chassée du palais, et bientôt après, cette mère infortunée fut enfermée dans un cloître avec les princesses ses filles. Dès-lors, rien ne s'opposa plus à l'ambition de Bardas, qui venait de se faire donner le titre de César. Une conjuration, vraie ou supposée, tramée contre lui, devint le prétexte de la mort des sénateurs et des patrices les plus distingués. L'illustre patriarche Ignace voulut mettre un frein à ces crimes; il fut déposé, et renfermé dans un cachot, et le fougueux Photius fut installé sur le trône patriarcal de Constantinople. Tandis que Bardas désolait l'empire par ses concussions et ses cruautés, il s'élevait en silence un vengeur à ses côtés. Basile le Macédonien, sorti de l'obscurité la plus profonde, parvenu de degrés en degrés jusqu'au grade de grand-chambellan, s'était introduit peu à peu dans la familiarité de l'empereur. Il sut écarter les soupçons que Bardas conçut plusieurs fois contre lui, et Michel, qui commençait à sentir le joug que le patrice lui avait imposé, parut songer à le briser. Basile entretint des dispositions dont il espérait recueillir tout le fruit, et hâta la perte de Bardas. L'empereur annonça le projet de porter la guerre en Crète, et l'armée, campée dans une plaine, attendait le moment favorable pour s'embarquer. Bardas avait placé sa tente loin de celle de l'empereur, sur une éminence d'où il dominait sur tout le camp. Basile profita de cette circonstance pour exciter les soupçons de Michel, et pour mettre un terme aux irrésolutions de ce prince; l'ordre de massacrer Bardas, lorsqu'il se présenterait le lendemain, fut donné; celui-ci, informé de ce qui se tramait, crut intimider son neveu en faisant bonne contenance, et en se présentant dans un appareil magnifique. Rempli de cette idée, il arrive à la tente de l'empereur. Basile le reçoit avec respect et l'introduit; à l'instant Symbace, officier des gardes, donne le signal: c'était le signe de la croix. Les conjurés, saisis de crainte, restent immobiles, mais Basile tire son épée; en vain Bardas se jette aux genoux de l'empereur, il est repoussé, et tombe percé de coups aux pieds de ses assassins, le 21 avril 866. L—S—E.

BARDAS-PHOCAS. *V.* BARDAS-SCLÉRUS, et BASILE II.

BARDAS SCLÉRUS, général romain, devait être d'une naissance illustre, puisque, sous le règne de Constantin VII, Jean Zimiscès, déjà parvenu à de hautes dignités, épousa Marie, sœur de Sclérus. La fin tragique de Nicéphore Phocas, en 969, ayant à la fois donné à Zimiscès et la couronne impériale et la tutelle de ses jeunes collègues, Basile II et Constantin VIII, enfants et successeurs de Romain-le-Jeune, Sclérus fut élevé par le nouvel Auguste aux premières charges militaires. L'année suivante (970), les Russes, qui depuis longtemps ravageaient les frontières de l'empire, passèrent le mont Hémus, sous la conduite de Venceslas, leur prince, et, réunis aux Bulgares, aux Patzinaces et aux Hongrois, vinrent camper à la vue d'Andrinople. Cette irruption soudaine n'avait pas laissé le temps de rassembler des forces imposantes; mais Sclérus s'enferma dans la

place avec dix mille hommes, et cette petite armée sauva l'empire. Les barbares, trompés par des manœuvres savantes, furent battus séparément, et contraints de regagner leur patrie. Ils laissèrent vingt mille des leurs dans cette expédition, qui ne coûta aux Grecs qu'un petit nombre de soldats. Sclérus avait à peine mis l'épée dans le fourreau, qu'un ordre de Zimiscès l'envoya en Asie chercher un adversaire plus digne de son courage et de ses talents. Bardas-Phocas, relégué dans Amasie, après le meurtre de l'empereur Nicéphore son oncle, cherchait dans l'ombre les moyens de se venger. Uni en secret avec Léon-le-Curopalate son père, et avec son frère Nicéphore, il se sauve d'Amasie, s'empare de Césarée de Cappadoce, qui lui est livrée par les fils du gouverneur, et là, jetant le masque, il se revêt de la pourpre et prend le titre d'empereur. Son parti s'étendait jusqu'en Thrace, où le Curopalate et le jeune Nicéphore se disposaient à se rendre, lorsque leur mauvaise fortune les fit tomber entre les mains de Zimiscès, qui borna sa vengeance à les faire enfermer. Bardas-Sclérus, arrivé en Phrygie, déconcerta par son activité tous les projets des rebelles. Les chefs effrayés, à la vue de l'armée impériale, abandonnèrent le malheureux Phocas, qui consentit à se soumettre, pourvu qu'il n'éprouvât pas de traitement rigoureux. Sclérus le promit, et Zimiscès l'envoya dans un monastère de l'île de Chio. Ce prince étant mort en 975, l'eunuque Basile, chambellan et premier ministre des jeunes empereurs Basile et Constantin, redoutant le génie et la réputation de Sclérus, qui commandait les troupes d'Orient, le fit créer duc de Mésopotamie, et envoya, pour lui succéder dans le commandement, Pierre Phocas, second frère de Bardas-Phocas, qui vivait alors, sous l'habit de moine, dans l'île de Chio. Sclérus, indigné contre le ministre, appelle auprès de lui le jeune Romain son fils, se montre à son armée, dont il était adoré, et se fait proclamer empereur. Les mécontents de toute l'Asie se rallient sous ses drapeaux, et les Sarrasins, jaloux de fomenter des divisions intestines parmi les Grecs, lui donnent de puissants secours d'hommes et d'argent. Le ministre épouvanté oppose successivement plusieurs armées, sous les ordres de Pierre Phocas, du Patrice Jean, et de Léon-le-Protovestiaire. Tous furent battus; Pierre Phocas et le Patrice perdirent la vie; Léon tomba dans les mains du vainqueur. Basile étonné, mais non pas abattu par ces revers multipliés, imagina d'opposer à Sclérus un ennemi irréconciliable: c'était Bardas-Phocas. Celui-ci quitta avec joie son froc monastique, et se prêta à des vues qui pouvaient par la suite favoriser son ambition. Par un jeu singulier de la fortune, on vit Phocas, autrefois rebelle et poursuivi par Sclérus, châtier ce même Sclérus devenu rebelle à son tour. Les avantages furent souvent balancés, et ces capitaines déployèrent toutes les ressources de la haine et du talent. Enfin, Phocas aidé des secours que David, roi d'Ibérie, lui avait envoyés, et l'armée de Sclérus, grossie des troupes du sulthan d'Alep, se rencontrèrent sur les bords du fleuve Halys. Des deux côtés, la fureur était au comble; on combattait depuis plusieurs heures, lorsque Phocas, voyant ses troupes qui commençaient à plier, préféra la mort à une défaite qui flétrissait sa gloire; il écarte tout ce qui s'oppose à son passage, marche droit à Sclérus, l'attaque, et commence avec lui un combat singulier. Les deux armées

s'arrêtent, on suspend le carnage ; le destin de l'empire flotte entre ces deux fiers rivaux. Le sort se décide pour Phocas ; Sclérus, frappé d'un coup terrible, est renversé sur son cheval. Le coursier épouvanté prend la fuite, parcourt les rangs, et leur montre le général sanglant et abattu. A cette vue, l'armée se débande, et le malheureux Sclérus, fugitif et poursuivi, ne peut trouver d'asyle qu'auprès du khalyfe de Baghdâd. Ce prince lui fit un accueil distingué ; mais bientôt après, se défiant d'un pareil hôte, il le fit surveiller, puis renfermer assez étroitement. Dix années s'écoulèrent, pendant lesquelles Phocas garda le commandement de l'Orient. Sclérus parvint à adoucir sa captivité ; il rendit même au khalyfe des services importants dans la guerre contre les Perses : le khalyfe, persuadé par les conseils du général grec, avait armé trois mille prisonniers chrétiens, et l'avait chargé de les commander. A la tête de cette troupe, Sclérus abandonna les Sarrasins, passa l'Euphrate, s'empara de Malatria, grossit son armée d'une foule de mécontents, et reprit le titre d'empereur. De son côté, Phocas était irrité des changements survenus à la cour de Constantinople. Basile avait enfin secoué le joug de son ministre, et l'avait exilé ; Phocas, sa créature, pouvait être renversé ; il prévint sa chute, en ceignant une seconde fois son front du diadême. Sclérus, supérieur aux événements, tira parti d'un contre-temps qui lui donnait deux ennemis à combattre ; il résolut de les tromper tous deux. Par son ordre, son fils Romain se rendit à Constantinople, et se présenta comme un transfuge à l'empereur. Il était chargé, dans le cas d'une défaite, d'obtenir le pardon de son père. Il parvint facilement à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur Basile, qui, élevé avec lui, l'avait toujours tendrement aimé. Pendant ce temps, Sclérus proposait à Phocas de réunir leurs forces et de partager la puissance. Phocas feignit d'y consentir ; un traité fut signé par les deux prétendants. Sous la foi des serments, Sclérus vint trouver Phocas en Cappadoce, et s'apprêtait déjà à éluder le traité ; mais celui-ci le prévint en le faisant enfermer dans une forteresse, en 989. Débarrassé d'un aussi dangereux rival, Phocas réunit toutes ses forces pour résister à l'empereur, et marcha vers Constantinople. La défaite et la mort du patrice Calayr Delphinas commença la ruine du rebelle. Phocas assiégeait Abyde ; l'armée des deux empereurs vint offrir la bataille ; le signal allait être donné, lorsque Phocas, saisi d'un mal subit, s'éloigne de ses soldats, s'assied sous un arbre, et meurt à la vue des deux armées. On ne douta pas que le poison ne fût la cause d'un événement aussi extraordinaire. Cette mort n'étouffa pas la rebellion. Marie, veuve de Phocas, maîtresse du château Tyroppée, remit Sclérus en liberté. Tous les partisans de Phocas vinrent se ranger autour de lui, et les deux empereurs n'avaient commis qu'un crime inutile. La guerre allait recommencer avec plus de fureur, lorsque Sclérus, accablé de vieillesse, fatigué de tant de dangers et de traverses, chargea son fils qui était resté près de l'empereur, de négocier son pardon, et l'assurance d'un traitement honorable. Basile saisit avec joie l'occasion de pacifier l'empire, et promit à Sclérus la dignité de curopalate avec de grands revenus. Le rebelle se soumit, et, soutenu par deux écuyers à cause de son grand âge, il vint trouver l'empereur. Ce spectacle frappa Basile, qui fit remarquer à ses

courtisans cet assemblage de grandeur et de fragilité. Tous les partisans de Sclérus obtinrent leur grâce et conservèrent leurs biens. Il mourut peu de temps après, vers l'an 990.

L—S—E.

BARDE (Jean de la), marquis de Marolles-sur-Seine, né vers 1600, fut d'abord employé dans les bureaux des affaires étrangères. Son mérite et la protection particulière du cardinal Mazarin lui valurent un avancement rapide. Il fut envoyé au congrès d'Osnabruck par le cardinal, nommé ensuite ambassadeur en Suisse, poste qu'il occupa pendant douze ans, et enfin conseiller d'état. Il mourut à Paris en 1692, dans un âge très-avancé. On conservait ses lettres, ses harangues et les différentes pièces de son ambassade dans la bibliothèque de Ste.-Geneviève. La Barde avait écrit en latin l'histoire de son temps. Les dix premiers livres furent imprimés à Paris en 1671, in-4°.; ils contiennent le récit des événements arrivés de 1643 à 1652. La suite n'a jamais paru. Bayle dit que cet ouvrage, long-temps attendu comme un chef-d'œuvre, fut bien reçu du public; que le style en est bon, et que les choses y sont racontées sans flatterie. L'abbé de Marolles, qui compare l'auteur à Salluste, aurait souhaité que cette histoire fût traduite en français; mais jusqu'ici son désir n'ayant pas été rempli, il n'est pas à croire qu'il le soit jamais. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que la Barde ayant traduit son nom à la tête de son ouvrage par celui de *Labardæus*, quelques compilateurs ne l'ont pas reconnu sous cette espèce de déguisement. Cet homme, dont la vie entière avait été occupée par la politique, trouva cependant le loisir d'étudier la théologie, et il a publié un livre de controverse en latin touchant le dogme de l'Eucharistie. — Denis de la Barde, son frère, évêque de St.-Brieux, fut secrétaire de l'assemblée du clergé de France, tenue à Mantes en 1641, et prononça en 1645 l'oraison funèbre de Henri d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux. W—s.

BARDESANES, hérésiarque du 2e. siècle, né en Syrie, d'une famille originaire d'Edesse. C'était un génie fin et délié, cultivé par l'étude de la philosophie, qui se fit d'abord une grande réputation par son zèle pour la défense de la religion. Le philosophe Apollonius se trouvant à Edesse avec l'empereur tenta d'enlever un si beau génie au christianisme; mais ni les promesses ni les menaces ne purent l'ébranler. Parmi les nombreux ouvrages qu'il composa dans cette première époque de sa vie, on estimait surtout celui où il combattait le destin et la fatalité; Eusèbe nous en a conservé un long fragment bien propre à faire regretter la perte du reste. On trouve aussi dans Porphyre quelques fragments de sa relation d'un voyage dans les Indes, que l'envie de connaître la philosophie des Brachmanes lui avait fait entreprendre. On ne sait par quelle voie ni à quelle époque précise cet homme, dont le savoir, l'éloquence et les talents avaient fait la gloire de l'église, excité l'admiration des païens mêmes, et qui avait confessé la foi devant Marc-Aurèle, se laissa entraîner dans l'hérésie des Valentiniens. Il n'y persista pas long-temps; mais il ne s'en releva que pour tomber dans d'autres erreurs, en voulant chercher la solution de cette question qui a égaré tant de philosophes. « Pourquoi y a-» t-il du mal dans le monde? » Séduit par les charmes apparents de la phi-

losophie orientale, il l'adopta avec empressement, en la modifiant de manière à rendre son système moins révoltant que celui des Marcionites, contre lesquels il avait composé des dialogues très-estimés. « Il y a, disait-il, un Dieu suprême, pur et bienfaisant, absolument exempt d'imperfection, et étranger à toute espèce de mal. Il y a aussi un prince des ténèbres, la source de tous les désordres et de toutes les imperfections. Le Dieu suprême a créé le monde sans aucun mélange de mal. Il a donné l'existence à tous les hommes qui sont sortis de ses mains, purs, innocents, revêtus de corps subtils, doués d'une nature céleste. Le prince des ténèbres les ayant séduits et portés au péché, le Dieu suprême a permis qu'ils soient tombés dans des corps grossiers, formés d'une matière corrompue par le mauvais principe qui avait introduit la dépravation et le désordre dans le monde moral; de-là ce conflit perpétuel chez l'homme entre sa raison et ses passions. C'est pour l'affranchir de cette servitude que J.-C. est descendu des régions supérieures avec un corps céleste, afin d'enseigner aux hommes à dompter et à soumettre leur corps terrestre par l'abstinence, le jeûne et la contemplation. » Bardesanes eut un fils appelé Harmonius, qui suivit ses erreurs, et en ajouta plusieurs autres sur l'origine de l'ame, la corruption du corps, etc. Le père et le fils avaient beaucoup de talent pour la poésie et pour la musique; ils mirent leur doctrine en beaux vers; ils en composèrent des hymnes que le peuple chantait. Ce moyen leur servit merveilleusement à répandre leurs erreurs. Ce fut pour en détruire l'illusion que S. Ephrem, diacre de l'église d'Edesse, mit aussi en vers et en musique la doctrine de l'église. La secte des Bardesanites subsista longtemps en Syrie. T—D.

BARDI (Jean), comte de Vernio, noble florentin, se distingua, dans la dernière moitié du 16e. siècle, par ses connaissances et par ses talents dans les sciences mathématiques, les belles-lettres, la poésie et la langue grecque. Il était membre de l'académie de la Crusca, et de celle des *Alterati* de Florence. Ce fut lui qui fournit en 1585, à François Patrizj, l'occasion d'entrer dans la fameuse querelle entre les partisans de l'Arioste et ceux du Tasse, en lui écrivant une lettre, où il lui demandait son avis. Patrizj y répondit par une défense de l'Arioste, contre laquelle le Tasse adressa à Bardi lui-même un *Discours*, imprimé la même année à Ferrare. Le pape Urbain VIII, qui avait pour Bardi beaucoup d'amitié, l'appela auprès de lui, à Rome, et le fit son *maestro di camera*. J. B. Doni, dans son *Traité de la Musique théâtrale* (*Musica scenica*), et le Quadrio, dans le 5e. volume de l'*Histoire de la poésie*, lui attribuent l'honneur d'avoir été l'un des premiers à engager à mettre en musique les représentations tragiques, à l'imitation des anciens Grecs et Latins, dont les tragédies étaient chantées. Il a laissé: I. *Discorso sopra il giuoco del Calcio Fiorentino del Puro accademico fiorentino* (le *Puro* était son nom dans l'académie des *Alterati*), Venise, 1580, in-4°., réimprimé en 1615, aussi in-4°.; II. *Tractatus eorum quæ vehuntur in aquis experimenta ad Archimedis trutinam examinata*, Rome, 1614; III. des poésies, une églogue et une comédie non imprimées. Celle-ci, qui était intitulée l'*Amico fido*, fut représentée à Florence, en 1585, aux noces de César d'Este et de Virginie de Médicis. On a

la description des fêtes de ce mariage, écrite par le célèbre académicien Bastien de' Rossi, imprimée à Florence la même année, in-4°. De' Rossi y fait un grand éloge de la comédie de Bardi. Le troisième intermède de la *Favola di Paride*, composée par Michel-Ange Buonarotti le jeune, est de lui. On dit aussi qu'il avait traduit, du grec en italien, les *Vies* de Plutarque. G—É.

BARDI (Pierre de'), comte de Vernio, fils du précédent, fut comme lui de l'académie de la Crusca et de celle des *Alterati*. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort; on sait seulement qu'il vécut jusqu'à un âge très-avancé, et vraisemblablement au-delà de 1660. On a de lui: I. *i Discorsi di Massimo Tirio filosofo Platonico*, Venise, 1642, in-4°. La traduction de ces discours est faite sur la version latine de Cosme de' Pazzi, archevêque de Florence, qui les avait traduits du grec. II. *Avino, Avolio, Ottone e Berlinghieri, poema eroico*, sous le nom anagrammatique de *Beridio d'Arpe, Cornetano*, Florence, 1643, in-12. C'est un poëme burlesque que l'auteur intitulait aussi *Poemone*, où il tourne en ridicule les hauts faits d'armes des paladins. — Pierre de' Bardi laissa un fils, nommé Ferdinand, qui jouit d'une haute faveur auprès du grand-duc de Toscane, Ferdinand II. Il fut son chambellan, son gentilhomme résident à la cour de France, son secrétaire pour le département de la guerre, et son conseiller d'état. Il mourut le 1er. mai 1680. Il cultivait aussi les lettres, et l'on a imprimé de lui: I. une *Oraison funèbre du prince François de Toscane, frère de Ferdinand II*, prononcée, en italien, aux obsèques de ce prince, Florence, 1604, in-4°.; II. une *Description des fêtes célébrées à Florence pour le mariage du grand-duc et de Victoire de la Rovère*, Florence, 1637, in-4°. G—É.

BARDI (Jérôme), moine camaldule, naquit à Florence vers l'an 1544. Il se distingua dans cet ordre par son érudition; mais il en quitta l'habit quelque temps après, et se retira à Venise, où il vécut plusieurs années comme prêtre séculier. Élu en 1593, curé de la paroisse de St.-Mathieu et St.-Samuel, il y mourut le 28 mars de l'année suivante. On a de lui plusieurs ouvrages, où Fontanini lui a reproché de n'avoir pas joint à son nom celui de son ordre, sans penser, comme Apostolo Zeno l'a observé, qu'il avait été sécularisé avant de les publier, et peut-être de les écrire. Ce sont: I. *Joannis Lucidi Samothæi chronicon ab orbe condito usque ad annum* 1535, *cum additionibus Hieronymi Bardi*, etc., Venise, 1575, in-4°. La continuation ou addition de Bardi s'étend depuis 1535 jusqu'en 1575. II. *Cronologia universale dalla creazione d'Adamo sino al* 1581, Venise, 1581, 2 vol. gr. in-fol. L'auteur se vante, dans une lettre en forme d'avis au lecteur, d'avoir écrit tout cet ouvrage en sept mois. Il en publia un abrégé la même année, ibid., 2 vol. in-4°. III. *Vittoria navale ottenuta dalla republica di Venezia contra Ottone figliuolo di Federigo I, imperadore*, etc., Venise, 1584, in-4°.; et 1619, in-4°. Le fruit de cette victoire des Vénitiens sur les impériaux fut le rétablissement du pape Alexandre III, qui s'était réfugié à Venise. IV. L'explication, en italien, de toutes les histoires représentées dans les tableaux qui ornent les salles du palais ducal de la république de Venise, contenant l'exposition des victoires les plus signalées remportées sur différentes na-

tions par les Vénitiens, Venise, 1587, in-8°., et réimprimée plusieurs fois. V. *Delle cose notabili della città di Venezia e degli uomini illustri di quella dominante*, Venise, 1587, in-8°.; ibid., 1592, 1601, et 1660; VI. la Traduction italienne du *Martyrologe romain*, remis en ordre selon l'usage du calendrier grégorien, etc. Venise, 1585, in-4°. G—É.

BARDI (JÉRÔME), prêtre et médecin italien, au 17e. siècle, était de Rapallo, mais d'origine génoise. Il entra, en 1619, dans la compagnie de Jésus, d'où sa mauvaise santé l'obligea de sortir cinq ans après. Il alla ensuite à Gênes, où il reprit ses études, et fut reçu docteur en théologie et en médecine. La chaire de philosophie de l'université de Pise, où l'on expliquait Aristote et Platon, étant devenue vacante, l'archevêque de Pise, Julien de Médicis, la fit donner à notre Bardi, qui y professa avec beaucoup d'éclat. Il continuait cependant d'étudier l'anatomie, la médecine, et trouvait encore des moments à donner à la poésie. Après la mort de son père, il se rendit à Rome, où il resta depuis 1651 jusqu'en 1667; et, quoique prêtre, obtint du pape, Alexandre VII, la permission d'exercer la médecine. Les principaux ouvrages qu'on a de lui, sont: I. *Prolusio philosophica habita in Pisarum celeberrimo Athenæo, XI mensis nov.* 1633, etc., Pise, 1634, in-4°. C'est le discours d'ouverture de ses cours de philosophie dans cette université. II. *Medicus politicocatholicus*, etc., Gênes, 1643, in-8°.; III. *Theatrum naturæ iatrochymicæ rationalis*, etc., Rome, 1654, in-4°.; IV. *Xaverius Peregrinus, pede pari et impari descriptus*, Rome, 1659, in-4°. Ce poëme valut à l'auteur, de la part d'Alexandre VII, une pension de cinquante écus romains. Parmi les ouvrages de Jérôme Bardi, qui n'ont point été imprimés, on en remarque un, dont le titre singulier fait croire qu'il cultivait aussi la musique; ce titre est: *Musica medica, magica, moralis, consona, dissona, curativa, catholica, rationalis*. G—É.

BARDI (DEA DE'), religieuse à Florence au 15e. siècle, cultiva la poésie italienne. Une seule pièce a fait sa réputation; c'est une Ode, ou *canzone*, imprimée dans plusieurs recueils, et écrite avec un ton de douleur ironique: *In morte d'una ghiandaja*, sur la mort d'un geai, qui s'était noyé dans un puits. Elle est insérée dans le 3e. livre *Delle opere burlesche del Berni e d'altri*, Florence (Naples), 1723, in-8°. G—É.

BARDIN (PIERRE), né à Rouen en 1590, membre de l'académie française, se noya, en 1637, en voulant secourir M. d'Humières, qui avait été son élève et était son bienfaiteur. Chapelain dit, dans l'épitaphe qu'il lui a consacrée :

> . . . Quand au fond des eaux il fut précipité,
> Les vertus avec lui firent toutes naufrage.

Son goût le portait à l'étude des mathématiques; cependant ses ouvrages sont de pure littérature; ils ne méritent guère d'être tirés de l'oubli. En voici la liste: I. *Le Grand-Chambellan de France*, Paris, in-folio, 1623, dédié au duc de Chevreuse; II. *Essai sur l'Ecclésiaste de Salomon*, Paris, 1626, in-8°.; III. *Pensées morales sur l'Ecclésiaste de Salomon*, 1629, in-8°.; IV. *le Lycée, où, en plusieurs promenades, il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme*, 1632-1634, 1640, 2 vol. in-8°. La mort de l'auteur a laissé cet ouvrage imparfait. Ce fut à la mort de Bardin que l'académie française arrêta qu'elle ferait célébrer

un service pour chaque académicien qu'elle perdrait. A. B—T.

BARDIN (Jean), peintre, né en 1732 à Montbar. Envoyé à Paris pour s'y livrer au commerce, il céda au penchant qui l'entraînait vers les arts, et, devenu élève de Lagrenée aîné, remporta le grand prix de peinture. Après un séjour de quelques années à Rome, il revint en France, et fut reçu à l'académie en 1778. Bardin fut nommé membre correspondant de l'Institut, et professeur de dessin à l'école centrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1809, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ce peintre n'a laissé aucun ouvrage assez remarquable pour mériter qu'on en fasse mention. Il possédait bien ce qui tient au mécanisme de l'art; mais ayant commencé ses études dans le temps de la plus grande dégradation de l'école française, il saisit trop facilement le goût alors dominant pour pouvoir ensuite l'abandonner d'après la contemplation des chefs-d'œuvre de l'Italie; et lorsque l'école se régénéra, il était trop âgé pour pouvoir rien changer à sa manière. D—T.

BARDON (Dandré). *V*. Dandré Bardon.

BARDYLIS, de simple charbonnier, devint chef de voleurs, et ensuite roi de l'Illyrie. Il défit Perdiccas, roi de Macédoine, qui fut tué dans le combat, et s'empara d'une partie de ses états; mais il fut bientôt lui-même vaincu par Philippe, frère et successeur de Perdiccas, qui lui reprit toutes ses conquêtes, l'an 359 avant J.-C. Peu d'années après, Bardylis se souleva de nouveau, de concert avec le roi des Thraces et celui des Pæoniens; Philippe les ayant prévenus, les défit et les rendit tributaires de la Macédoine. Bardylis, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, combattit à cheval avec beaucoup de valeur; il ne fut cependant pas tué, comme le dit Olivier, dans son *Histoire de Philippe*; mais il est probable qu'il ne poussa pas sa carrière bien loin. Clitus son fils se révolta contre Alexandre, qui venait de monter sur le trône; ce prince le défit, le dépouilla de ses états, et le força de se réfugier chez Glaucias, roi des Taulantiens. Il rentra sans doute dans son royaume après le départ d'Alexandre pour l'Asie; car on trouve au nombre des femmes de Pyrrhus, une Bircenna, fille de Bardylis, roi des Illyriens, qui devait être petit-fils de celui-ci. C—R.

BARDZINSKI (Jean Alanus), religieux polonais de l'ordre des dominicains, vécut dans le 17e. siècle. Il a traduit en vers polonais la *Pharsale* de Lucain, Oliva, 1691; les tragédies de Sénèque, Thorn, 1696. On a aussi de lui une traduction, partie en prose, partie en vers, de la *Consolation philosophique* de Boëce, Thorn, 1694. Les Polonais s'occupèrent, dès le 16e. siècle, à traduire dans leur langue les auteurs grecs et latins. Pendant le 17e. et le 18e., cette branche de leur littérature s'est encore enrichie davantage, et s'est étendue aux écrivains de la France et de l'Italie. Virgile, Ovide, Pétrarque, le Tasse, Racine, Fénélon, Voltaire ont été traduits par des littérateurs d'un talent distingué, et que nous aurons occasion de faire connaître dans la suite de ce Dictionnaire. C—AU.

BAREBONE (Louez-Dieu), rebelle et fanatique, du temps de Cromwell, fut d'abord marchand de pelleteries, et ensuite un des membres les plus furieux du parlement de Cromwell en 1653, et qui a retenu le nom de *Barebone* (*os décharné*). Cromwell, voulant conserver l'apparence d'une république, décréta que l'autorité su-

prême résiderait dans la réunion de cent quarante personnes, sous la dénomination de parlement. C'était un rassemblement d'hommes vils, ignorants et fanatiques, qui, avec des noms de l'*Ancien-Testament*, ou une sentence de l'*Ecriture* ajoutée à leur nom, se dirent inspirés de l'esprit saint, et délibérèrent pour détruire le clergé, les universités et les cours de justice. Barebone prit pour surnom *Louez-Dieu*. Lorsque Monk vint à Londres pour rétablir la royauté, Barebone parut à la tête d'une populace si nombreuse, qu'il effraya ce général. Il présenta une pétition au parlement pour exclure le roi et sa famille; mais Monk adressa ses plaintes au même corps qui encourageait ce fanatique et ses partisans, et on les vit bientôt rentrer dans l'obscurité. B—R J^e.

BARENTSEN, ou BARENTS (THIERRY), peintre, né en 1534, à Amsterdam. Son père, surnommé *le Sourd*, était un peintre médiocre, et auteur d'un tableau qui fut placé dans l'hôtel de ville d'Amsterdam. Il y avait représenté une sédition qui eut lieu en 1535. Thierry Barentsen, après avoir reçu de son père les premières leçons, passa en Italie à l'âge de vingt-un ans, et eut l'avantage de se concilier à Venise l'amitié du Titien. Ce grand artiste, charmé de ses connaissances en littérature, de ses talents en musique, et de l'agrément de ses manières, le reçut chez lui avec une affection paternelle. Après sept années de séjour en Italie, Barentsen retourna dans son pays, où il épousa une jeune personne, alliée aux principales maisons d'Amsterdam. On estimait beaucoup une *Chute des Anges rebelles* qu'il avait faite pour la Communauté des arquebusiers de cette ville; mais ce tableau périt dans les guerres de religion. Parmi plusieurs autres ouvrages de ce peintre, répandus dans les principales villes de Hollande, on cite une *Judith*, que l'on regarde comme son meilleur ouvrage. Barentsen fit aussi un grand nombre de portraits; tous, dit Descamps qui a fourni ces détails, sont dans le goût du Titien. De Piles cite le portrait de ce même peintre, par Barentsen, qui l'apporta d'Italie à Amsterdam. Barentsen mourut dans cette ville, en 1592, à l'âge de cinquante-huit ans. D—T.

BARETTI (JOSEPH), littérateur et poète italien du 18e. siècle, naquit à Turin le 22 mars 1716. Dans sa première jeunesse, son père le destinait à l'étude des lois; ne se sentant aucun goût pour entrer dans cette carrière, il partit de Turin, et se rendit à Guastalla, auprès d'un oncle qui le plaça, en qualité de secrétaire, chez un riche négociant. Ce négociant avait un associé, nommé *Cantoni*, qui était poète. Baretti ne lui connaissait pas ce talent; et lorsqu'il arrivait à Cantoni de vouloir lui dicter des lettres de quelque importance, il se fâchait, et répondait qu'il saurait bien les écrire lui-même. Un jour, Cantoni tira de son bureau un volume de poésies manuscrites, et les donna à lire aux jeunes gens du secrétariat, sans dire qu'elles fussent de lui. Baretti les ayant lues à son tour en fit de grands éloges. Cantoni, soit par modestie, soit seulement pour s'amuser, soutint qu'elles ne valaient rien du tout. « Elles sont très-» bonnes, vous dis-je, répondit Baret-» ti; et vous, monsieur, qui n'êtes pas » poète, vous ne devriez point juger de » ce que vous n'entendez pas. » Quand cette scène eut assez duré, Cantoni se fit enfin connaître. « Excusez-moi, re-» prit le jeune étourdi; je ne vous pre-» nais pas pour un homme d'esprit : » vous pourrez désormais, quand il vous » plaira, me dicter mes lettres. » Cantoni

le prit dès-lors en amitié, et l'engagea à cultiver, avec plus d'application, la poésie, dont il ne s'était jusqu'alors fait qu'un jeu. Il versifiait également bien dans le genre sérieux et dans le genre burlesque; mais il avait pour ce dernier une disposition particulière. Au bout de deux ans, il retourna dans sa patrie, et voyagea ensuite à Mantoue, à Venise et à Milan; il était à Venise en 1745, et s'y arrêta pendant deux ans, principalement occupé de traduire en vers libres (*sciolti*) les tragédies de Corneille, dont on dit qu'il fut bien payé par le libraire. Il revint à Turin en 1747, et y publia quelques opuscules; il partit pour Londres à la fin de janvier 1751, avec le projet d'y être directeur du théâtre italien. Il y ouvrit une école de langue italienne, et se fit aimer par la douceur de son caractère et les agréments de son esprit. On lui prête des opinions peu favorables à quelques célèbres écrivains français; il traitait, dit-on, de rêveries les idées de J.-J. Rousseau, appelait *philosophisme* notre philosophie, et prétendait qu'elle ne pouvait en imposer qu'aux femmes de chambre; il pourrait avoir dit cela sans qu'il y eût rien autre chose à en conclure, sinon qu'un poète burlesque italien est assez mauvais juge en ces matières, et que, quand le *Contrat social* et *Émile*, quand tout ce que le 18e. siècle a produit d'écrits philosophiques, seraient mal appréciés par le Berni lui-même, s'il vivait, ils n'en vaudraient pas moins : on se met assez peu en peine de ce que pensait Scarron de la philosophie de Descartes. Baretti mourut à Londres le 5 mai 1789. Sa traduction de Pierre Corneille fut imprimée à Venise, avec le texte original, 1747 et 1748, 4 vol. in-4°. Ses poésies plaisantes ou badines (*piacevoli*) le furent à Turin, 1750, in-4°.; ses traductions en vers libres des deux poëmes d'Ovide, de l'*Art d'aimer* et du *Remède d'amour*, ont été insérées dans les tomes XXIX et XXX de la grande collection des poètes latins traduits en vers italiens, imprimée à Milan. On a de lui quelques opuscules critiques, publiés pendant qu'il était encore en Italie. A Londres, il a donné : I. un bon *Dictionnaire anglais et italien*, 2 vol. in-4°., 1760; II. une *Grammaire italienne et anglaise, anglaise et italienne*, et plusieurs autres ouvrages pour l'étude de deux langues; III. un recueil intitulé: *Pamphlets*, contenant des Dissertations diverses, écrites en langue anglaise, dans l'une desquelles il réfute ce qu'a écrit Voltaire, dans son *Traité de la poésie épique*, sur la poésie et les poètes italiens. Cette Dissertation fut traduite en italien, et imprimée à Turin, par le comte Caroccio de Villars, intime ami de l'auteur. IV. *Projet pour avoir un opéra italien à Londres, dans un goût tout nouveau.* Dans cet écrit, imprimé en anglais et en français, il s'amuse aux dépens de l'opéra que l'on devait jouer au carnaval de 1754, sur le grand théâtre de Londres; il en propose une parodie, qui fut jouée, en effet, sur l'autre théâtre, et qui fit tomber l'opéra. V. *Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 4 vol. in-8°., 1770, etc., traduit en français par Henri Rieu, 1778, 4 vol. in-12; VI. *les Italiens, ou Mœurs et coutumes d'Italie*, traduit en français par Fréville, 1773, in-12. On joint ce dernier ouvrage aux *Observations sur l'Italie, par deux gentilshommes suédois* (*V.* Grosley).

G—é.

BARGAGLI (Scipion), noble Siennois, fut un des auteurs italiens les plus distingués qui fleurirent vers la

fin du 16e. siècle. Il obtint de l'empereur Rodolphe II les titres de chevalier et de comte Palatin, et la permission d'ajouter à ses armes l'aigle à deux têtes. Il fut l'un des membres les plus illustres de l'académie des *Intronati* de Sienne, et de celle qui fut créée à Venise en 1593. On le regarde comme le premier qui ait écrit convenablement sur les devises. Il mourut dans un âge très-avancé, le 27 octobre 1612. On a de lui : I. *Orazione delle lodi delle accademie*, discours prononcé par l'auteur, à Sienne, devant l'académie des *Accesi*, Florence, 1569, in-4°.; II. *Orazione nella morte di monsig. Alessandro Piccolomini, arcivescovo di Patrasso ed eletto di Siena*, Bologne, 1579, in-4°.; III. *i Trattenimenti, dove da vaghe donne e giovani uomini rappresentati sono onesti e dilettevoli giuochi, narrate novelle, e cantate, alcune amorose canzonette*, Florence, 1581, in-8°.; Venise, 1587, in-4°., et ibid., 1591 et 1592; IV. *le Imprese*, Venise, in-4°.; cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première parut en 1589, et la seconde en 1594; V. *i Rovescj delle medaglie*, Sienne, 1599, in-12; VI. *Jephté*, tragédie latine de Buchanan, traduite en italien, Venise, 1600, in-12; 1601, idem; VI. *il Turamino, ovvero del parlare e dello scrivere sanese*, Sienne, 1602, in-4°. Cet ouvrage a pour objet de prouver que la langue italienne est plutôt siennoise que toscane, et qu'on ne doit pas l'appeler le *toscan*, mais le *siennois*. Il est en forme de dialogue, et intitulé *Turamino*, du nom de *Virginio Turamini*, qui est un des interlocuteurs. VII. Une tragédie d'*Oreste*, qui était en manuscrit dans la bibliothèque du marquis Capponi, et qui est portée au catalogue de cette bibliothèque, page 435. On trouve des poëmes de Scipion Bargagli dans plusieurs recueils de son temps. — BARGAGLI (Jérome), son frère, fut de la même académie des *Intronati*. Il était jurisconsulte. Après avoir professé le droit civil pendant plusieurs années dans sa patrie, il fut auditeur de rote à Gênes, et retourna ensuite à Sienne, où il exerça, avec beaucoup de distinction, la profession d'avocat. Il y mourut en 1586. Il a laissé : I. *Dialogo de' Giuochi che nelle vegghie sanesi si usano di fare*, Sienne, 1572, in-4°.; Venise, 1581, in-8°., et réimprimé plusieurs fois; II. *la Pellegrina*, comédie en prose, qui ne fut représentée et publiée qu'après la mort de l'auteur. Elle fut jouée en 1589, à Florence, aux fêtes du mariage du grand-duc Ferdinand de Médicis, et publiée la même année par Scipion frère de l'auteur, à Sienne, in-4°. et in-12, puis réimpr. plusieurs fois. III. Des poésies lyriques, insérées dans plusieurs recueils. G—É.

BARGÉDÉ, (NICOLE, ou NICOLAS), né dans le 16e. siècle, à Vézelay, petite ville du Nivernais, avocat et ensuite président au présidial d'Auxerre, a composé des poésies qui annoncent une imagination triste et mélancolique. La mort des grands et des rois, le néant de l'homme, ses misères, sont les seuls sujets dont il se soit occupé; on a de lui : I. *Le Moins que Rien, fils aîné de la Terre* (c'est-à-dire l'homme), poëme en vers de dix syllabes, Paris, Guill. Thibault, 1550, in-8°.; II. *les Odes pénitentes du Moins que Rien*, Paris, Vinc. Sertenas, 1550, in-8°.; III. *Eglogue sur le trépas de Marie d'Albret, duchesse de Nivernois*, Paris, Est. Groulleau, 1550, in-8°.; IV. l'*Arrêt des trois Esprits, sur le trépas du prince Claude de Lorraine, duc de Guise*, Paris, le même, 1550, in-8°. On ignore le

temps de la mort de cet auteur. — Hélie BARGÉDÉ son fils, avocat au bailliage d'Auxerre et bailly de Vézelay, a composé un poëme en six livres, intitulé : *la France triomphante*, et d'autres poésies qui n'ont point été imprimées. W—s.

BARGEO. *Voy.* ANGELIO.

BARGETON (....), naquit à Uzès, vers 1675. Méconnu, tant qu'il fut obscur et peu riche, par une famille de son pays et de son nom, qui se prétendait noble, il s'en vit recherché aussitôt que son mérite lui eut acquis du crédit et de la fortune; mais, dédaignant ce genre de lustre, il répondit à l'homme qui, pour l'engager à se laisser reconnaître pour son parent, vantait l'ancienneté de son origine : « Puisque vous êtes gentilhomme, je » n'ai pas l'honneur de vous apparte- » nir. » Il parvint de bonne heure au premier rang des avocats du parlement de Paris. Il dirigeait, par ses conseils, les affaires des plus grandes et des plus opulentes familles du royaume, et il jouissait particulièrement de la confiance du duc et de la duchesse du Maine. Ces rapports le compromirent un moment, à l'époque de la découverte de la conspiration du prince de Cellamare. On voit, par les *Mémoires de Dangeau*, que Bargeton, soupçonné d'avoir pris part à cette intrigue, fut mis à la Bastille; mais son innocence ayant été bientôt reconnue, il recouvra la liberté, le 16 mai 1719. La réputation de Bargeton, comme publiciste, n'eut pas moins d'éclat que celle qu'il s'était faite comme jurisconsulte. Le contrôleur-général des finances, Machault, forma le dessein, en 1749, d'assujétir les biens du clergé à l'impôt des 20es. Il communiqua son projet à Bargeton. Quoique bien convaincu que l'ordre ecclésiastique n'avait aucun droit réel de se soustraire aux charges publiques, et de n'accorder que des dons gratuits, Bargeton, sans confiance dans le succès de la lutte qui allait s'engager, parce qu'il connaissait la faiblesse et la versatilité de Louis XV, conseillait ou de commencer par interdire les assemblées du clergé, ou de ne pas hasarder le combat. Le ministre, qui croyait avoir inspiré au monarque la force et le courage de le soutenir, insista sur l'exécution de son plan, en disant : « J'ai » la promesse du roi. — Il y man- » quera, » répondit Bargeton; et l'événement ne tarda pas à vérifier cette prédiction. Malgré sa prévoyance, Bargeton n'hésita pas à céder au desir de Machault et à lui prêter le secours de ses lumières, pour éclairer l'opinion publique. Il composa, dans cette intention, les lettres, *Ne repugnate vestro bono*, ainsi appelées du passage de Sénèque qui leur sert d'épigraphe. Ce livre fut regardé, par tous les bons esprits, comme un ouvrage profond, « où l'érudition, le bon » sens, la philosophie et le talent d'é- » crire plaidaient à l'envi, suivant les » propres expressions de l'auteur, la » cause de la patrie, de la noblesse, » des peuples; et, si j'ose le dire, » ajoutait-il, celle du roi lui-même, » du droit naturel, des lois divines et » humaines, des lois fondamentales » du royaume, des libertés de l'église » gallicane, et de l'usage constant et » immémorial de la monarchie. » Le dessein du contrôleur-général ayant échoué, le clergé eut le crédit de faire supprimer les *Lettres* de Bargeton, par un arrêt du conseil, du 1er. juin 1750. M. de Caulet, évêque de Grenoble, voyant que cet acte de rigueur, loin d'avoir ébranlé les principes développés par Bargeton, n'avait servi qu'à les affermir, entreprit de les attaquer dans une réponse en forme

épistolaire, 1751, 3 vol. in-12. Le docteur de Sorbonne, Duranthon, avait déjà essayé de réfuter les maximes de Bargeton, dans sa *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques*, 1750, in-12; mais les armes de l'intérêt et des préjugés, assez maladroitement maniées, furent encore plus impuissantes que celles de l'autorité. Au surplus, Bargeton ne sentit pas ces coups: il était mort à Paris, âgé d'environ soixante-quinze ans, avant même la publication de son livre. La première édition est supposée de Londres, 1750, in-12. Il s'en fit la même année, sous la rubrique d'Amsterdam, une réimpression où se trouve l'arrêt du conseil. V. S—L.

BARING (DANIEL EVRARD), né en 1690, à Oberg, dans le pays d'Hildesheim, d'un père ecclésiastique, étudia d'abord la théologie et la médecine, puis se livra, par le conseil de ses protecteurs, à l'étude de l'histoire littéraire. Ses connaissances bibliographiques lui valurent, en 1719, la place de sous-bibliothécaire royal à Hanôvre. Baring s'est rendu recommandable par ses travaux sur l'histoire de la diplomatie. Son principal ouvrage est un livre intitulé: *Clavis diplomatica, specimina veterum scripturarum tradens*, Hanôvre, 1737, in-4°., seconde édition, à laquelle est ajoutée une Bibliothèque des auteurs sur la diplomatique, Hanôvre, 1754, 2 vol. in-4°. On a encore de lui un *Essai sur l'Histoire ecclésiastique et littéraire du Hanôvre*, 1748, in-8°. Mort en 1753. G—T.

BARIOL, ou BARJOLS. *V.* ELIAS DE BARJOLS.

BARISANO (FRANÇOIS-DOMINIQUE), médecin du 17e. siècle, né à Albe, dans le Montferrat. Il habita Turin, où il fut en grande réputation. Il a prouvé qu'il la méritait, dans son *Tractatus de Thermis Valderianis prope Cuneum in Pedemontio sitis*, Turin, 1690, in-8°. On a aussi de lui, *Hippocrates medico-moralis ad utramque, corporum scilicet et animarum, salutem accomodatus*, Turin, 1682, in-4°. C. et A.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la famille Sardi de Pise, l'une de celles qui avaient conquis sur les Sarrasins et partagé la Sardaigne, vers l'an 1050, était, en 1164, seigneur d'Arborea; lorsqu'il pria Frédéric Barberousse de le créer roi de Sardaigne, en lui offrant pour cette île, qui depuis long-temps n'obéissait plus à l'Empire, un tribut de 4000 marcs d'argent. Les Gênois appuyèrent sa demande, et lui firent l'avance du tribut; et quand il eut obtenu le diplôme de Frédéric, ils armèrent une flotte pour le conduire en Sardaigne, espérant ainsi soustraire cette île aux Pisans, leurs rivaux; mais ils ne voulurent jamais rendre la liberté au nouveau roi, qu'ils gardaient comme otage des sommes qu'ils lui avaient prêtées; et après l'avoir promené sur toutes les côtes de Sardaigne, sans lui permettre de débarquer, lorsqu'ils virent que personne ne prenait les armes en sa faveur, et que Barison lui-même ne songeait qu'à s'échapper de leurs mains pour aller dans ses montagnes se parer de son nouveau titre parmi ses sujets demi-sauvages, ils le ramenèrent à Gênes, où Barison, abandonné par ses vassaux, mourut en prison. S. S—I.

BARISONI (ALBERTIN), noble de Padoue, où il naquit le 7 septembre 1587, y fit ses premières études; il alla ensuite faire sa philosophie à Rome, revint prendre le doctorat à Padoue, et obtint, à vingt-trois ans, un canonicat de cette cathédrale. Il le résilia quelques années après pour une ab-

baye en Allemagne; mais l'air de ce pays ne lui convenant pas, il revint à Padoue. Il y enseigna publiquement, d'abord les matières féodales qu'il possédait parfaitement, et ensuite les *Pandectes* de Justinien. Il quitta cette chaire en 1636, lorsqu'à la mort de l'évêque de Padoue, il fut élu, par ce chapitre, vicaire-général épiscopal. Il redevint, en 1647, professeur dans l'université de Padoue, et y enseigna la philosophie morale; il fut enfin élu, en 1653, évêque de Cénéda, dans l'état de Venise, où il mourut en 1667. Il eut pour amis plusieurs des gens de lettres les plus célèbres de son temps, parmi lesquels on compte surtout Laurent Pignoria (et non pas *Pignorius*), et Alexandre Tassoni, auteur de la *Secchia rapita*, auquel il ne fut pas inutile pour corriger et limer son poëme. Il en donna une édition, avec des arguments à tous les chants (*con gli argomenti del canonico Albertino Barisoni*), mais sans notes, Paris, 1622, in-12. Il prononça, en latin, dans l'accadémie des *Ricovrati*, dont il était l'un des principaux membres, un *Éloge de la poésie*, qui fut imprimé à Padoue, 1619, in-4°. Il prit, sous le nom d'*Ermidoro Filalete*, la défense de son ami Pignoria, contre Ange Portenari, dans un écrit intitulé: *Degli antiventagli d'Ermidoro Filalete fascio primo*, Venise, 1625, in-4°. Il s'agissait de la patrie du jurisconsulte Paul. Portenari et tous les Padouans voulaient qu'il fût de Padoue, et Pignoria soutenait qu'il était romain. On peut voir les détails de cette controverse dans les *Notes d'Apostolo Zeno sur la Bibliothèque italienne de Fontanini*, tome II, p. 133. Barisoni laissa de plus un Traité, intitulé: *De archivis antiquorum commentarius*, qui fut publié, pour la première fois, par le marquis Poleni, dans le 1er. vol. de ses *Nova supplementa antiquit. Roman.*, p. 1077, Venise, 1737, in-fol. L'éditeur nous apprend dans sa préface, p. 15, qu'il tenait le manuscrit de cet ouvrage du marquis Ugolin Barisoni, descendant de l'auteur, lequel en possédait encore plusieurs autres qui n'ont point été imprimés. G—É.

BARJESU. *Voy*. ELYMAS.

BARKOK, 1er. sulthan des mamlouks circassiens ou borgistes, était un esclave circassien vendu à Ilbogha, puissant émyr d'Égypte. Élevé aux premières dignités de l'empire des mamlouks, alors livré à la plus cruelle anarchie, et s'en étant fait déclarer régent, il ne tarda pas à précipiter du trône son pupile Hadjy, pour s'y placer lui-même, le 26 novembre 1382 (19 de ramadan 784 de l'hég.). Cette conduite lui fit de nombreux ennemis parmi les officiers qui avaient les mêmes prétentions que lui; le khalyfe, dont le consentement avait légitimé son usurpation, conspira contre lui; et deux gouverneurs de Syrie, Ilbogha et Mantach levèrent l'étendard de la révolte. En vain Barkok jeta le khalyfe en prison, et fit périr plusieurs des émyrs séditieux; en vain il essaya d'arrêter les progrès de l'armée des rebelles. Son crédit et son autorité s'affaiblirent; le peuple, qui ne prévit pour lui que des malheurs, l'abandonna, sa milice déserta, et il tomba au pouvoir de ses ennemis. La plupart des émyrs demandaient sa mort, mais il fut envoyé prisonnier à Krac. Ilbogha tira Hadjy de sa prison, le plaça sur le trône, et régna sous son nom. Mantach, non moins ambitieux, se voyant privé de l'autorité qu'il croyait partager, prit les armes; Ilbogha suivit son exemple, et le Kaire devint un champ de bataille. Les rues se teignirent chaque jour du sang des deux

partis; la populace et la milice s'abandonnèrent aux plus affreux excès; les maisons furent pillées et incendiées, et ces scènes de carnage se terminèrent enfin par la chute d'Ilbogha et l'élévation de son rival. Mantach, maître du pouvoir, ordonna la mort de Barkok; mais ce dernier, instruit de son sort, était parvenu à sortir de sa prison, et s'avançait à la tête d'un parti considérable: la fortune lui fut aussi favorable qu'elle lui avait été contraire. Ses forces et son crédit s'augmentèrent rapidement, Mantach succomba, et le Kaire ouvrit ses portes à Barkok. Il y fit son entrée, au bruit des acclamations du peuple qui était venu à sa rencontre, et avait étendu des tapis de soie dans les rues où il devait passer. Barkok s'assit de nouveau sur le trône le 28 janvier 1390 (10 séfer 792 de l'hég.), fit reconduire en prison Hadjy, pour qui il eut toujours les plus grands égards, et détruisit ainsi la dynastie des mamlouks Baharites, qui avaient occupé le trône pendant près d'un siècle et demi (*Voy.* Aïbek.) Depuis ce moment, son règne fut heureux, quoique agité. Les troubles de l'état se calmèrent peu à peu, et Tamerlan, qui menaçait de subjuguer l'Égypte, se contenta de lui écrire une lettre menaçante, et s'en retourna, effrayé peut-être des préparatifs et de la bonne contenance de Barkok. Ce prince ayant joué avec excès au mail, fut attaqué d'une fièvre violente, et expira au Kaire, le 20 juin 1399 (15 de chawâl 801 de l'hég.), à l'âge de soixante ans, après en avoir régné environ dix-neuf en deux fois. Sa mort fut suivie d'une affliction générale; car il était également cher au peuple et aux soldats; il avait rétabli l'ordre dans l'état, et quoiqu'il eût aboli un grand nombre d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son trésor, et pour une pareille somme d'effets précieux, et dans ses écuries 6000 chevaux et 5000 chameaux. Il avait porté le corps de ses mamlouks à 5000 hommes, et anéanti la puissance des vizyrs par l'établissement d'une régie particulière (*diwan mofred*). Il protégea les savants, fit élever au Kaire un superbe collége, où les étudiants recevaient gratuitement tout ce qui leur était nécessaire; il fit construire un pont sur le Jourdain, réparer l'arsenal d'Alexandrie, et défricher les montagnes du Fayoum. Il n'oublia point à sa mort les pauvres, qu'il avait toujours secourus pendant sa vie, et leur légua une somme de 14,999 pièces d'or. Faradj son fils, à qui il avait fait prêter serment de fidélité par tous ses officiers avant de mourir, lui succéda. J—n.

BARKYAROC, 4e. prince de la dynastie des Seldjoukides de Perse, était l'aîné des fils de Mélik-Châh, à qui il succéda en 1092. Élevé sur le trône par le peuple d'Ispahan, il en fut chassé par Turkan-Khâtoun sa belle-mère, qui avait fait reconnaître Mahmoud, son fils, sulthan à Baghdâd, et s'avançait à la tête d'une nombreuse armée. Barkyaroc ne tarda pas à revenir avec des forces considérables, que lui donna le gouverneur du Farès, livra bataille à Turkan-Khâtoun, défit son armée, et lui accorda la paix et la ville d'Ispahan, sous la condition qu'elle partagerait avec lui les trésors de son père Mélik-Châh. L'armée d'Ismaël, frère de ce dernier, éprouva le même sort que celle de la sulthane. Après ces victoires, Barkyaroc fut proclamé prince légitime à Baghdâd, en 1094. Turkhan-Khâtoun était morte, et Mahmoud et Barkyaroc vivaient en bonne intelligence, lorsque Tanach, prince de Damas, après avoir soumis la Syrie, le Dyarbekr et

une partie de l'Irac, vint menacer l'Azerbeydjan. Barkyaroc marcha à sa rencontre, avec 1000 hommes seulement, et osa l'attaquer. Une déroute complète le punit de cette témérité. Revenu en toute hâte à Ispahan, il en trouva les portes fermées, et on ne les lui ouvrit que pour se saisir de lui et le jeter en prison. Cet attentat était l'œuvre des princes Seldjoukides, partisans de la défunte sulthane. Déjà l'ordre était donné de lui crever les yeux, lorsque la mort de Mahmoud lui rendit la liberté et le sceptre. Après avoir mis ordre aux affaires de l'empire, il marcha contre Tanach, qui avait négligé de profiter de ses premiers succès, et le défit. Ce rebelle périt dans l'action. Aussitôt après cette victoire, Barkyaroc s'avança vers le Khoraçan, où Arcelan, autre prince Seldjoukide, s'était rendu indépendant. Mais lorsqu'il y arriva, Arcelan venait d'être assassiné, et aucun obstacle ne s'opposa à la réduction de cette province, dont il confia le gouvernement à Sandjar, son frère. De retour en Irac, il y trouva un ennemi nouveau, et plus redoutable que ceux qu'il avait déjà vaincus. Mouayyd-Eddaulah, fils du célèbre Nédham-el-Mulk, à qui il avait ôté la dignité de vizyr, venait de porter Mohammed son frère à lui faire la guerre. Barkyaroc s'apprêtait à combattre, lorsqu'une sédition élevée dans Ispahan le mit dans le plus grand danger. Modjered-el-Mulk, son ministre des finances, avait irrité, par sa probité sévère, les officiers Seldjoukides, habitués aux prodigalités de ses prédécesseurs. Enhardis par le danger que courait l'état, ils assaillirent l'hôtel de ce ministre, qui se réfugia dans le palais du sulthan; mais les rebelles, sans respect pour cet asyle, en enfoncèrent les portes, en arrachèrent Modjered-el-Mulk, et le mirent en pièces. Il s'en fallut peu que Barkyaroc ne devînt aussi leur victime; il se sauva à Rey, de là à Baghdâd, où il fit rétablir son nom dans la prière, et marcha contre Mohammed. Vaincu par ce frère rebelle, il prit la fuite vers le Khoraçan, unit ses troupes à celles du général de cette province, et combattit contre Sandjar, qui le défit une seconde fois. Il se réfugia alors en Khousystan, où il trouva un ami fidèle dans Ayyas, ancien esclave de Mélik-Châh. Cet officier, que la faveur de son prince et son rare mérite avaient élevé aux premières charges de l'empire, embrassa avec ardeur la cause du fils de son bienfaiteur. Il marcha avec lui contre Mohammed qui, cette fois, fut complètement battu. Mouayyd-Eddaulah, ce ministre auteur de la guerre, tomba au pouvoir du vainqueur; et, loin de recevoir le châtiment que méritaient ses crimes, il obtint, par son adresse, la dignité de vizyr de Barkyaroc; mais il ne jouit pas long-temps de son bonheur. Barkyaroc ayant entendu un jour ses courtisans blâmer sa conduite, à l'égard de Mouayyd-Eddaulah, et dire qu'il avait craint de le punir, il le fit venir sur-le-champ en sa présence, et lui abattit la tête d'un coup de son cimeterre. « Voyez, dit-il à ses courtisans, si les » princes de ma maison savent se faire » craindre, et se venger de leurs en» nemis. » Cependant Mohammed et Sandjar avaient réuni leur forces, et s'avançaient sur Ispahan. Barkyaroc, dénué d'argent, alla en demander au khalyfe de Baghdâd. Arrivé dans cette ville, il y tomba dangereusement malade. La conquête de tous ses états coûta peu à ses deux frères; ils marchèrent, sans perdre de temps, vers Baghdâd, dont ils s'emparèrent. Barkyaroc, à leur approche, avait été

transporté à Wacith, où il s'était rétabli; il s'apprêtait à les combattre. Quoique les deux partis fussent également las de la guerre, ils se livrèrent encore deux combats, où la victoire resta à Barkyaroc. Enfin, ces trois frères, après avoir ensanglanté l'empire pendant quatre ans, songèrent sérieusement à la paix : elle fut conclue en 497 de l'hég. (1104). Barkyaroc fut reconnu sulthan du Djebal, de Hamadan, Ispahan, Rey, Baghdâd et de leurs dépendances : il lui fut permis de faire battre le tambour dans son palais, aux heures de la prière; Mohammed eut tout le pays, depuis la rivière d'Ispidaz jusqu'au Derbend, le Dyarbekr et la Syrie; Sandjar eut le Khoraçan. On convint que ces trois frères n'auraient de relations entre eux que par l'entremise de leur vizyr, et que chacun d'eux ferait faire la prière, en son nom, dans les pays qui lui étaient soumis. Barkyaroc mourut à Béroudjerd, en reby 1er. 498 (décem. 1104 de J.-C.). On dit qu'il n'avait alors que vingt-cinq ans, dont il en avait régné douze. Les historiens ont fait un éloge complet de ce prince, qui montra dans sa plus tendre jeunesse une prudence rare, une constance et une valeur à toute épreuve; il était libéral, et s'était attiré l'affection de ceux qui l'entouraient, par la douceur de son caractère. Peu de jours avant sa mort, il avait fait prêter aux troupes le serment de fidélité à son fils Mélik-Châh (*Voy.* MOHAMMED, 5e. prince Seldjoukide). J—N.

BARLAAM, savant moine de S. Basile, qui se rendit célèbre, ou du moins fit beaucoup parler de lui dans la première moitié du 14e. siècle, était né à Seminara, dans la Calabre ultérieure. Il était très-jeune quand il prit l'habit religieux : il se nommait auparavant *Bernard*, et quitta, en entrant dans le cloître, ce nom pour celui de *Barlaam*. Il se livra avec une grande ardeur à l'étude, et se distingua bientôt par l'étendue de ses connaissances, non seulement dans les sciences sacrées, mais dans les mathématiques, la philosophie et l'astronomie. Le désir de lire dans l'original les livres d'Aristote le fit passer en Orient pour apprendre la langue grecque. Il se rendit d'abord en Étolie, et commença à y étudier cette langue; mais il y puisa en même temps les erreurs de l'Église grecque. Il alla ensuite à Salonique, où les lettres étaient florissantes ; il y resta quelque temps, se perfectionnant dans la langue et s'endurcissant dans les erreurs. Lorsqu'enfin il fut en état de paraître avec avantage à Constantinople, il s'y transporta, en 1327 ; il ne tarda pas à s'y faire des amis puissants, et parvint jusqu'aux bonnes grâces de l'empereur Andronic-le-Jeune, par la protection de Jean Cantacuzène, favori de ce monarque. Cantacuzène, livré lui-même à l'étude, était alors occupé de former une riche bibliothèque. Barlaam lui fut très-utile pour l'exécution de ce projet; il le logea dans son palais, s'occupa de sa fortune, et obtint pour lui, en 1331, l'abbaye, les uns disent de St.-Sauveur, les autres du St.-Esprit. L'Allaci livre II, ch. 16 de son ouvrage, *De perpetuâ consens. eccles. Occident. et Orient.*, rapporte des *Lettres de Benoît XII*, qui prouvent que c'est du second de ces deux monastères. La faveur dont Barlaam jouissait l'enorgueillit. Il traitait les Grecs d'ignorants, et osa défier à une controverse, sur différentes matières philosophiques, le savant Nicéphore Grégoras. Il fut vaincu : la honte qu'il en eut et la haine que lui portaient les Grecs l'engagèrent à quitter Constantinople. Il retourna, en 1332, à Salonique; mais

l'occasion se présenta bientôt pour lui, de se remettre bien avec les Grecs. Le pape Jean XXII ayant envoyé deux légats à Constantinople pour traiter de la réunion des deux Églises, les Grecs refusèrent d'entrer en discussion avec eux; Barlaam se déclara alors ouvertement pour le schisme, et publia contre les légats du pape divers écrits; mais dans l'ardeur de son zèle, il lui échappa des traits contre les moines du mont Athos, contre leur manière de prier, et leurs opinions sur la lumière du Thabor; il alla jusqu'à les traiter d'imposteurs, de corrupteurs du dogme et de séducteurs du peuple. L'un de ces solitaires, qui jouissait parmi eux d'un grand crédit, Georges Palamas, prit leur défense. Cette dispute, fort animée de part et d'autre, dura trois ans. Il y eut, en 1339, trève ou suspension d'armes. Andronic envoya secrètement Barlaam en Occident, pour demander des secours contre les Bulgares et les Turks qui étendaient chaque jour leurs conquêtes, les premiers en Europe, les seconds le long des côtes de l'Hellespont. Barlaam alla premièrement à Naples, auprès du roi Robert; il vint ensuite en France, à la cour de Philippe-de-Valois, et à Avignon, où régnait alors Benoît XII, bien accueilli partout, mais n'obtenant rien des princes latins pour l'empereur et pour ses Grecs. Barlaam repassa, en 1340, à Salonique, et y recommença ses hostilités contre les solitaires du mont Athos; mais un grand nombre de ceux des monastères voisins, et plusieurs du mont Athos même, étant accourus à Salonique, il craignit quelque événement sinistre, et s'enfuit à Constantinople. Là, se sentant fort, il accusa, devant le patriarche et devant les évêques, la doctrine de ces solitaires, et demanda avec instance un synode pour la condamnation de leurs erreurs. Le patriarche les appela à Constantinople; ils obéirent, mais se montrèrent disposés à une vigoureuse défense. L'empereur, pressé par les armes des Turks, voulut en vain apaiser ce tumulte théologique. Barlaam, obstiné dans ses attaques, et Palamas non moins obstiné à y répondre, firent tant de bruit, qu'Andronic se vit forcé à convoquer le synode demandé par les deux partis. Il fut ouvert le 11 juin 1341. Le patriarche et l'empereur même y présidèrent. Barlaam parla le premier; Palamas répondit, et soutint que la lumière du Thabor était la gloire incréée de Dieu; il parla aussi d'une certaine formule de prière qu'on reprochait aux siens, et qui consistait à laisser tomber sa barbe sur sa poitrine, en tenant les regards baissés. On les accusait de regarder leur nombril, et de croire y voir cette lumière incréée qui était l'objet de la dispute. Il n'est pas démontré qu'ils ne le crussent pas en effet; les limites sont trop difficiles à poser dans ces matières; et Dieu n'a sans doute pas dit à la superstition, comme à la mer: *Non procedes ampliùs.* Quoi qu'il en soit, Barlaam s'apercevant que la victoire penchait du côté de Palamas et de ses solitaires, songea, suivant le conseil de son protecteur Cantacuzène, à faire sa retraite et à se raccommoder avec eux. Il y réussit; les moines lui pardonnèrent, et le synode fut dissous. Andronic mourut quatre jours après. Alors Barlaam se mit à réclamer hautement contre le synode, et, ne pouvant supporter la honte dont il crut que la décision de cette assemblée l'avait couvert, il repassa en Italie, laissant chez les Grecs une mémoire abhorrée, à cause de sa doctrine sur la lumière du Thabor, et de la distinction qu'il admettait entre les

opérations de Dieu et son essence. Il chercha un asyle auprès du roi Robert, grand protecteur des lettres, dont il reçut le meilleur accueil, et qui le mit avec d'autres savants, entre autres avec le grammairien Paul de Pérouse, à la tête de sa bibliothèque. Ce fut vraisemblablement alors, selon Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. III, pag. 371, qu'il rencontra Pétrarque dans cette cour, et qu'il lui enseigna les éléments de la langue grecque ; mais c'est évidemment une erreur. Le synode de Constantinople fut ouvert, comme on l'a vu, le 11 juin 1341. Barlaam n'en partit au plus tôt que vers la fin du même mois, et n'arriva qu'au commencement de juillet à Naples. Pétrarque en était parti dès le commencement d'avril, puisque son triomphe à Rome, où il se rendit en quittant le roi Robert, eut lieu le jour de Pâques, 8 de ce mois. C'était plutôt à Avignon, à la cour de Benoît XII, dans le voyage que Barlaam y fit vers la fin de 1339 ; et, comme il n'y resta que peu de temps, il faut croire que ses leçons se bornèrent à donner à Pétrarque les premiers éléments, et à lui indiquer une méthode pour avancer seul dans cette étude. Barlaam, revenu en Italie, rétracta les opinions qu'il avait embrassées en Grèce, redevint bon catholique, et écrivit plusieurs ouvrages en faveur de l'Église romaine. Clément VI récompensa son zèle en le nommant, en 1342, à l'évêché de Geraci, dans le royaume de Naples. On ignore l'époque précise de sa mort; mais ce fut sûrement avant le 4 août 1348, puisque Ughelli, dans son *Italia sacra*, tome IX, col. 396, lui donne pour successeur, dans cet évêché, un autre moine de S. Basile, nommé *Siméon de Constantinople*, et qu'il fixe ce jour pour date de son élection. Comme il écrivit tantôt pour l'une des deux Églises, tantôt pour l'autre, quelques auteurs ont cru qu'il y avait eu deux Barlaam. Allaci a réfuté cette opinion dans l'ouvrage cité ci-dessus ; elle fait trop d'honneur à ce moine et aux gens de sa sorte, qui ne se font aucun scrupule de penser, ou d'écrire qu'ils pensent, dans les différentes circonstances de leur vie, ce qui convient le mieux à leurs intérêts. On a imprimé de Barlaam les ouvrages suivants : I. *Contra primatum Papæ liber.* Le texte grec de ce livre, avec une traduction latine, parut d'abord à Oxford, 1592, in-4°. ; ensuite, avec les notes de Claude Saumaise, Hanovre, 1603, in-8°. ; 1608, idem, etc. II. Λογιστικῆς, *sive Arithmeticæ algebraicæ libri VI*, avec le texte et la traduction latine, Strasbourg, 1572, in-8°., et avec des *Scholies*, de Jean Chamber, Paris, 1606, in-4°. ; III. *Ethicæ secundum stoicos lib. II*, dans le tom. VI du *Trésor des anciennes leçons* de H. Canisius, édit. d'Ingolstadt, et tome IV de l'édition d'Anvers. Canisius avait tiré ce Traité de la bibliothèque du duc de Bavière : on le trouve aussi dans le tom. XXVI de la *Bibliothèque des Pères*, éditions de Paris et de Cologne. IV. *Orationes.* Ces deux harangues, pour la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine, prononcées à Avignon devant Benoît XII, ont été insérées par Bzovius, dans ses *Annales ecclésiastiques*, ann. 1339, §. XXV. V. Plusieurs *Lettres de controverse*, imprimées dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius ; dans la *Bibl. Pontificia*, de Roccaberti ; dans les *Annales de Bzovius*, et ailleurs : on y trouve aussi son traité, intitulé : *Probatio per sanctam Scripturam, quod Spiritus sanctus et ex Filio est, quemadmodum et ex Patre.* On n'a point imprimé les traités composés en

Grèce, dans lesquels il avait aussi *prouvé* tout le contraire. G—É.

BARLAND, ou BAARLAND. La famille de ce nom a produit plusieurs hommes distingués dans l'histoire politique et littéraire de la Hollande. Adrien de Baarland, le plus célèbre, naquit dans l'île de Sud-Beveland, en 1488. Après avoir fait ses études à Gand, sous la direction du P. Schot, puis à Louvain, il enseigna le latin au collége de Busleiden, depuis 1518 jusqu'en 1520, alla ensuite en Angleterre, et à son retour obtint une chaire d'éloquence. Ses cours furent suivis par un grand nombre d'élèves, dont plusieurs se distinguèrent dans la suite. Baarland parlait et écrivait le latin avec beaucoup de facilité. Érasme dit de lui qu'il était versé dans toutes les sciences. Barland mourut à Louvain vers 1542. Il a écrit un grand nombre d'opuscules, sur lesquels on peut consulter le P. de La Rue, *Gelehrted Zeeland*, les *Mémoires* de Nicéron, le *Dictionnaire de Moréri* de 1740. Voici les titres de ceux qui traitent de l'histoire : *Chronologia brevis ac historia ab orbe condito ad annum* 1532. — *De litteratis urbis Romæ principibus.* — *De ducibus Venetis.* — *De comitibus Hollandiæ.* — *De episcopis Ultrajectinis.* — *Chronicon ducum Brabantiæ*; trad. en français, Amst., 1603; Anvers, Plantin, 1612, in-fol. — *De rebus gestis ducum Brabantiæ.* — *De urbibus inferioris Germaniæ.* Tous ces opuscules, imprimés en divers endroits et à des époques différentes, ont été rassemblés et publiés en un vol. in-8°., par Bernard Gualter, Cologne, 1603. — Michel de Baarland, secrétaire de la ville de Goës, était bon poète et bon jurisconsulte. Ses *Poésies mêlées* ont été publiées à Dordrecht, en 1658, in-8°. — Baarland (Hubert), né en Zélande, exerça la médecine à Namur, et écrivit sur cet art : I. *Velitatio medica*, Antverpiæ, 1532, in-8°.; II. *Epistola medica de aquarum distillatarum facultatibus*, Antv., 1536, in-8°. Il a traduit, du grec, le livre de Galien, intitulé : *De medicamentis paratu facilibus*, Wexiæ, 1533. D—G.

BARLÆUS. *Voy.* BAERLE.

BARLES (Louis), médecin qui pratiquait son art à Marseille, sur la fin du 17e. siècle, est connu par deux traductions de Degraaf, sur les organes de la génération, qu'il enrichit des nouvelles connaissances de van Hoorne et de Veslingius sur cette matière, et de plusieurs planches de Warnerdam : I. *les Nouvelles Découvertes sur les organes des femmes servant à la génération*, Lyon, 1674, in-12; II. *les Nouvelles Découvertes sur les organes des hommes servant à la génération*, Lyon, 1675, in-12. Ils ont été réunis en une édition, à Lyon, 1680, 4 vol. in-12. C. et A.

BARLESIO, ou BARLEZIO (Marin), né à Scutari, dans l'Albanie, vers le milieu du 15e. siècle. On l'a confondu quelquefois avec un de ses compatriotes, également nommé *Marin.* Barlesio est plus connu sous le nom latin *Barletius*, parce que c'est dans cette langue qu'il a écrit les ouvrages suivants : I. *De vitâ et laudibus Scanderbergii, sive Georgii Castriotæ Epirotarum principis libri XIII*, Strasbourg, 1537, in-fol. : cette édition est la meilleure ; quelques biographes prétendent qu'il en existe une plus ancienne et plus rare, Rome, sans date. Cet ouvrage a été traduit en allemand, en italien, en portugais, et enfin en français, par Lavardin, Paris, 1597, in-8°., et encore par le P. Duponcet, jésuite, sous le titre de *Histoire de Scanderberg*, 1709, in-12. II. *De expugnatione*

Scodrensi (le siége de Scutari) *à Turcis, libri tres*, Venise, 1504; Bâle, 1556, in-4°. : ces deux ouvrages ont été abrégés par Georges-Barthold Pontanus, Hanau, 1609, in-8°. III. *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578, 3 vol. in-4°. Ayant fixé approximativement, mais sur le témoignage unanime des biographes les plus accrédités, la date de la naissance de Barlesio, nous pensons que l'*Histoire abrégée des papes, jusqu'à Marcel II*, ne peut être de lui ; puisque Marcel II étant mort en 1555, Barlesio aurait eu plus de cent ans, lorsqu'il aurait terminé son ouvrage. W—s.

BARLETTA (Gabriel), prédicateur dominicain du 15e. siècle, eut alors la plus brillante réputation, qu'on lui a fait expier depuis par le ridicule. Le plus grand nombre des auteurs qui ont parlé de lui veulent qu'il soit né à Barletta, petite place ou château dans le royaume de Naples, et qu'il en ait pris le nom ; d'autres affirment que c'était son nom de famille, et que la ville d'Aquino, patrie de S. Thomas, était aussi la sienne. François de la Serre, *Épître dédicatoire des sermons de Barletta*, édition de Paris, 1531 ; Toppi, *Bibliothèque Napolitaine* ; Fontanini, *Bibliothèque Italienne* ; Tafuri, *Histoire des Écrivains nés dans le royaume de Naples*, sont de ce dernier avis. Quoi qu'il en soit, Barletta donna, par ses sermons, une si haute opinion de son éloquence, qu'il fit naître ce proverbe souvent cité : *Nescit prædicare, qui nescit Barlettare*. Des écrivains graves se sont égayés à recueillir des traits de cette prétendue éloquence, qu'ils ont livrés à la risée publique. On peut les lire dans l'*Apologie d'Hérodote*, par Henri Étienne, chap. XV, XXIX et XXXI ; dans l'article Barletta, du *Dictionnaire de Bayle*, note B ; dans les *Mémoires de Nicéron*, t. III. Il est inutile de les répéter ici. Quelques auteurs ont pris sa défense ; ils ont prétendu, les uns, que des auditeurs malins avaient travesti les paroles du prédicateur, qu'ils les avaient exprès écrites de travers, et en avaient fait circuler des copies ; les autres, que c'était dans l'âge suivant qu'on y avait ajouté tous ces passages, ces proverbes triviaux et ces bouffonneries ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Italie n'était pas, au 15e. siècle, dans le même état de barbarie et d'ignorance que le reste de l'Europe ; qu'elle était remplie de savants et de littérateurs en état de bien juger de l'éloquence, et qu'il y en eut parmi eux qui louèrent celle de Barletta, et attestèrent que les sermons qu'on lui attribuait n'étaient point ceux qu'il avait prêchés. Léandre Alberti, son contemporain, dont le témoignage doit être d'un grand poids, lui donne, dans sa *Description de l'Italie*, p. 244, le titre de *savant et éloquent prédicateur*. « On a imprimé, ajoute-t-il, des sermons qu'on lui attribue, et qui ne » sont pas en vérité dignes d'un si » grand homme ; ils sont l'ouvrage » d'un ignorant que j'ai connu dans ma » jeunesse. Pour leur donner du prix, » il les publia sous le nom du P. Ga- » briel. On y trouve beaucoup de choses » qu'il vaudrait mieux qui n'eussent » jamais été écrites, etc. » Au reste, ce que ces sermons ont de plus ridicule ne l'est peut-être pas encore autant, et ne l'est sûrement pas plus que tant de traits que l'on peut citer des sermons de Menot, de Maillard, et de plusieurs autres sermonaires du même siècle. Les lettres étaient plus avancées en Italie, mais l'instruction du peuple ne l'était pas beaucoup davantage, et c'est le peuple qui fait la réputation des prédicateurs. On cite

plus de vingt éditions des sermons de Barletta ; la première a pour titre : *Sermones à septuagesimâ ad feriam tertiam post pascha. Item Sermones XXVIII de Sanctis. Item Sermones III de paucitate salvandorum, de irâ Dei, et de choreis, et IV pro dominicis Adventûs*, Brixiæ, 1498, in-8°. Cave et Dupin en ont cité une de 1470, mais, à ce qu'il paraît, sans fondement. Celle de 1497, que cite Maittaire, n'est sans doute que celle de 1498, avec une seule année d'erreur. Il y en a aussi une jolie édition, petit in-8°. gothique, Rouen, 1515. Celle de Venise, 1577, en deux volumes in-8°., passe, au jugement de Mazzuchelli, pour être la meilleure de toutes, comme la plus mauvaise, selon Tafuri (*Istoria degli scrittori nati nel regno di Napoli*), est celle que donna à Bénévent le cardinal Orsini, qui, peu de temps après, devint pape. G—É.

BARLOTTA (Joseph), noble sicilien, littérateur et poète du 17e. siècle, naquit à Trapani, le 13 décembre 1654. Il entra, dès l'âge de treize ans, dans la congrégation de l'Oratoire, fit son cours de philosophie et de théologie scholastique et morale chez les jésuites de Trapani, et, dès qu'il fut devenu prêtre, se livra à la prédication. Il cultivait aussi la poésie, mais ne l'exerçait que sur des sujets pieux, auxquels il donnait quelquefois, selon l'esprit qui régnait de son temps en Italie, des titres singuliers. Par exemple, son poëme sur le massacre des innocents est intitulé : *la Voix du Verbe coupée dans la bouche du martyre par les coups de l'incontinence d'Hérode* (*la Voce del Verbo troncata in bocca al martirio a' colpi dell' incontinenza d'Erode*), Trapani, 1695, in-4°. Il y en a plusieurs autres de cette espèce. Il a fait aussi un drame en musique, dont S. Eustache est le héros, l'*Eustachio, dramma melotragico*, Trapani, 1692, in-8°. ; un recueil de quatre sermons pour les vendredis du mois de mars, sous le titre de *le Sacre veglie*, terminé par l'oraison funèbre d'un évêque de Mazzara, Trapani, 1686, in-8°. ; et un recueil plus considérable de sermons pour tout le carême, *Prediche quaresimali, parte I*, Trapani, 1698, in-4°. ; *parte II*, ibid., 1707 ou 1708. Il avait de plus composé des poésies diverses, *Sonetti, Odi e Madrigali*, et deux volumes de serénades et de cantates. On ne croit pas qu'elles aient été imprimées. G—É.

BARLOWE (Guillaume), savant évêque anglais du 16e. siècle, né dans le comté d'Essex, fut élevé et reçu moine dans un couvent des Augustins de St.-David, dans ce même comté, prit ensuite à Oxford le degré de docteur en théologie, et fut nommé prieur d'un chapitre de son ordre. Il fut, en cette qualité, envoyé en ambassade en Ecosse, en 1535. Lors de la suppression des monastères par Henri VIII, non seulement il se soumit de bonne grâce à cette mesure, mais il engagea plusieurs abbés à en faire autant ; ce qui le mit tellement en faveur auprès de ce monarque, qu'il le nomma successivement évêque de St.-Asaph, de St.-David, et de Bath et Wells. Il avait montré d'abord beaucoup de zèle pour la religion protestante ; mais il paraît qu'il savait, suivant l'occasion, se relâcher de la sévérité de ses principes ; et l'on a conservé une de ses lettres, adressée à Henri VIII, où il se déclare bon catholique, et reconnaît que tout ce qu'il a dit et écrit jusqu'alors contre la messe, le purgatoire, le pape et le clergé, n'est qu'un tissu d'erreurs

et d'infamies, dont il demande pardon. Il redevint protestant sous le règne du roi protestant Edouard VI, et, pour cette raison, se vit persécuté sous le règne de la reine Marie, qui le dépouilla de son évêché, et le fit mettre en prison. Etant parvenu à s'échapper, il passa en Allemagne, où il resta jusqu'à l'avènement d'Élisabeth. De retour dans sa patrie, il fut élevé au siége épiscopal de Chichester, et nommé premier chanoine de Westminster. Il mourut dans son évêché, en 1568, laissant onze enfants, dont cinq filles, mariées toutes cinq à des évêques. On a de lui, entre autres ouvrages: I. *l'Enterrement de la messe;* II. *Homélies chrétiennes;* III. *Traité de cosmographie;* IV. *Réponses à certaines questions concernant les abus de la messe*, imprimées dans *l'Histoire de la réformation*, de l'évêque Burnet; V. *l'Ascension des moines et religieux, représentée avec des figures.* Il a eu part aussi à un livre intitulé: *la Divine et pieuse Institution d'un chrétien*, vulgairement appelé en Angleterre *le Livre de l'évêque*, imprimé à Londres, en 1537.

S—D.

BARLOWE (GUILLAUME), physicien anglais, fils du précédent, né dans le comté de Pembroke. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il fit différents voyages sur mer, où il acquit de grandes connaissances dans la navigation. En 1573, il entra dans les ordres sacrés, obtint plusieurs bénéfices, et fut, en dernier lieu, archidiacre de Salisbury. Il est le premier auteur qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant, et il a fait sur ce sujet plusieurs découvertes intéressantes, qu'il a publiées dans les ouvrages suivants: I. *l'Aide du navigateur* (the navigator's Supply), Londres, 1597, in-4°.; II. *Avertissement magnétique*, ou *Observations et Expériences concernant la nature et les propriétés de l'aimant*, Londres, 1616, in-4°.; III. *Court Examen des frivoles critiques du docteur Ridley sur l'Avertissement magnétique*, Londres, 1618, in-4°. Il mourut en 1625.

X—S.

BARLOW (THOMAS), théologien anglais, né en 1607 à Langhill, dans le Westmorland, étudia à l'université d'Oxford, où il fut nommé professeur de métaphysique, en 1635. Lorsque cette ville se rendit au parlement, Barlow se déclara pour le parlement, qui le récompensa par différentes places. Aussitôt après la restauration, Barlow se rangea du parti du roi, et les places et la faveur le suivirent encore. Il fut nommé, en 1660, professeur en théologie, en 1661, archidiacre d'Oxford, et en 1675, évêque de Lincoln. Après s'être signalé par ses écrits contre la doctrine catholique, après avoir contribué à éveiller la nation sur le danger qu'elle courait de la part d'un prince soumis au pape, Barlow, dès que Jacques II fut monté sur le trône, s'empressa de lui témoigner de toutes les manières et son attachement et sa soumission, jusqu'à ce que, à l'époque de la révolution, il eût reconnu le prince d'Orange, Guillaume III, pour souverain légitime. Il ne balança jamais à se ranger dans le parti du plus fort. Il était regardé comme un très-savant théologien et un excellent casuiste. Il est difficile de lui faire un grand mérite de ses principes de tolérance; il eut du moins celui de les répandre par ses écrits, en même temps qu'il en usait dans sa conduite. On aurait pu les trouver en contradiction avec la rigidité de son calvinisme; mais ils s'accordaient à merveille avec sa négligence à remplir ses devoirs d'évêque. Il mourut à Bugden, en 1691, âgé de

quatre-vingt-cinq ans. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : I. *De la tolérance en matière de religion*, 1660 ; II. l'*Origine des Sinecures*, 1676 ; III. *Principes et doctrine de la cour de Rome sur l'excommunication et la déposition des rois*, traduit en français, 1679, in-8°. ; IV. *Cas de conscience*, résolus par lui, et publiés après sa mort, 1691, in-8°. V. *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, publié à Oxford, à la suite de la *Métaphysique de Scheibler*, et réimprimé en 1658, in-4°. C'est le recueil de ses leçons publiques dans l'université d'Oxford. L'une de ses leçons roule sur la fameuse question : « S'il vaut mieux ne » pas vivre que de vivre malheureux. » Il pense qu'il vaut mieux ne pas exister. Il est vraisemblable que presque tous les hommes qui examineront de sens froid cette question, la résoudront de même; mais il est certain que presque tous les hommes qui sont malheureux préfèrent encore leur existence malheureuse à la non-existence. On a aussi de Barlow des lettres où il se montre le champion de la doctrine d'Aristote, contre ce qu'on appelait alors la nouvelle philosophie. S—D.

BARLOW (François), peintre anglais, né en 1646, dans la province de Lincoln, et mort en 1702, étudia les premiers éléments de son art sous un peintre médiocre de portraits, nommé *Sheppard*. Son goût le porta à peindre des animaux. La correction de dessin qu'on remarque dans ses ouvrages fait regretter qu'il n'ait pas également possédé la science du coloris. Il ne lui a manqué que cette partie de l'art pour être mis à côté des plus grands peintres d'animaux ; mais ce défaut est d'autant plus frappant dans le genre qu'il avait choisi, que l'imitation parfaite y constitue essentiellement la première de toutes les beautés, et presque la seule dont il soit susceptible. Ce défaut disparaît dans les gravures nombreuses qu'on a faites d'après ses ouvrages, où l'on remarque d'ailleurs des figures bien dessinées, bien groupées ; et le beau choix des paysages dans lesquels il les a placées prouve également la fertilité de son génie et la pureté de son goût. Holler a beaucoup gravé d'après lui. — Un autre BARLOW, célèbre horloger anglais, inventa, en 1676, les montres à répétition. V. S. M.

BARMECIDES. *V.* YAHYA EL-BARMEKY.

BARNABÉ (S.), était né dans l'île de Chypre, d'une famille de la tribu de Lévi. S. Luc lui donne le titre d'*Apôtre*, parce que, bien qu'il ne fût pas du nombre des douze disciples dont J.-C. avait composé le collége apostolique, il eut beaucoup de part à leur mission pour l'établissement du christianisme. Son nom était originairement *José*, ou *Joseph*. Après l'Ascension, les apôtres y substituèrent celui de *Barnabé*, qui, selon S. Luc, signifie, *fils de consolation*, et selon S. Jérôme, *fils de prophète*, double qualité qui lui convenait parfaitement, soit parce qu'il possédait un rare talent pour consoler les affligés, soit parce qu'il était doué du don de prophétie. Il avait été condisciple de S. Paul, sous Gamaliel. Il signala sa conversion par la vente de son patrimoine, qui était considérable, et dont il déposa le prix aux pieds des apôtres, pour être employé au soulagement des pauvres et à l'entretien des fidèles. Lorsque S. Paul eut embrassé la foi, ce fut lui qui le présenta à S. Pierre et à S. Jacques, en se rendant garant de la sincérité de sa conversion. L'Écriture l'appelle un homme *bon, plein de foi, rempli du saint*

Esprit. Ayant été envoyé par l'Église de Jérusalem vers celle d'Antioche, pour y accélérer, par ses instructions, les progrès de l'Évangile, il y reçut la mission du ciel pour aller avec S. Paul prêcher la foi aux gentils. Cette mission leur fut confirmée dans le concile de Jérusalem, où ils avaient beaucoup contribué à faire rendre le décret contre les cérémonies légales. Ils parcoururent ensemble l'Asie, la Syrie, la Grèce et plusieurs autres contrées, exerçant partout, avec le plus grand zèle et le plus grand succès, le ministère de l'apostolat. S'étant séparés dans la suite pour donner plus d'extension à ce ministère, Barnabé prit avec lui S. Marc, son cousin, avec lequel il alla en Chypre. Ici se termine ce que l'on sait de plus positif sur cet apôtre; le reste n'est fondé que sur des conjectures. Les Grecs, d'après une relation d'Alexandre, moine de Chypre au 6e. siècle, croient que Barnabé souffrit le martyre à Salamine, après avoir converti une grande partie des habitants de l'île, par ses prédications et ses miracles. D'autres l'envoient prêcher l'Évangile en diverses contrées. L'Église de Milan le reconnaît pour son apôtre, parce que, suivant l'ancienne tradition du pays, c'est de lui qu'elle aurait reçu la première prédication de la foi. Il y a même une église sous son invocation, desservie par les clercs réguliers, qui en ont pris le nom de *Barnabites*. S. Paul parle de S. Barnabé comme vivant en 56; S. Chrysostôme place sa mort en 63: tous les auteurs conviennent qu'il poussa sa carrière jusque dans une extrême vieillesse. Les deux Églises grecque et latine célèbrent sa fête, le 11 juin. On rapporte qu'en 488, son tombeau fut découvert dans les environs de Salamine, et qu'on trouva sur sa poitrine l'Évangile de S. Matthieu, écrit en hébreu de sa propre main. Anthime, archevêque de Salamine, profita de cette découverte pour soutenir, contre Pierre-le-Foulon, que son église étant de fondation apostolique, devait être indépendante du patriarcat d'Antioche, conformément aux décrets du concile d'Éphèse. Les *Actes* et l'*Évangile* qui portent le nom de S. Barnabé, sont des ouvrages supposés et indignes du saint apôtre. L'*Épître* qu'on lui attribue est citée, par S. Clément d'Alexandrie, comme étant de lui. S. Eusèbe et S. Jérôme la mettent dans la classe des livres apocryphes: c'est dans cette classe qu'on la lisait anciennement dans les églises. Elle était connue avant la fin du second siècle. Le style a le caractère des temps apostoliques; mais jamais l'Église ne l'a admise au rang des livres canoniques. Elle fut adressée aux juifs convertis peu de temps après la destruction du temple de Jérusalem, pour leur prouver l'abolition des cérémonies légales par la prédication de l'Évangile, et les convaincre de la nécessité de l'incarnation. L'auteur y dit que les six jours de la création signifient, dans un sens allégorique, six mille ans, après la révolution desquels arrivera l'embrasement général, idée qui lui est commune avec plusieurs anciens pères. Le texte grec des cinq premiers chapitres est perdu; mais nous l'avons entière d'une très-ancienne version. D. d'Achery la fit imprimer, en 1645, in-4°., avec une préface de sa façon, et les notes de D. Ménard (*Voy.* ACHERY). Elle a été insérée dans le Recueil de Cotelier, et dans les *Varia sacra*, de Le Moyne, et traduite en français par le P. Le Gras, de l'Oratoire. T—D.

BARNARD (SIR JEAN), alderman distingué de la cité de Londres, naquit à Reading, dans le Berkshire, en 1685, de parents quakers: son

père était marchand de vin, et lui-même exerça quelque temps cet état. A dix-neuf ans, Barnard quitta la secte des quakers et embrassa la religion anglicane. La nomination que fit de lui le corps des marchands de vin, pour adresser des observations à la chambre haute, sur un bill qui intéressait leur commerce, mit d'abord ses talents en évidence, et il fut élu, en 1722, membre du parlement, par la cité. Il siégea, dans ce corps, pendant près de quarante ans, de manière à mériter l'affection de ses concitoyens, qui lui élevèrent une statue à la Bourse royale. Il prit souvent part aux discussions, et proposa, entre autres, un bill pour réduire le nombre des spectacles et réprimer la licence des comédiens. En 1732, Georges II le créa chevalier; en 1738, il fut nommé lord maire de Londres, et ensuite alderman du premier quartier de la cité, poste dans lequel il mérita réellement le titre de *Père de la cité*, par de grandes améliorations dans la police. Barnard se retira de sa place en 1758, et vécut à Clapham jusqu'au 29 août 1766, laissant la réputation d'un sage et vertueux magistrat, et d'un bon orateur. — Un autre Jean BARNARD, ou BERNARD, ecclésiastique du 17e. siècle, né à Castor, dans le comté de Lincoln, mort à Newark, en 1683, est auteur d'un ouvrage anglais intitulé : *Censura cleri, contre les ministres de mauvaises mœurs, qui ne sont point propres à être rétablis dans les bénéfices de l'Église, ni par leur prudence, ni par leur piété*, Londres, 1660, in-4°. On a aussi de lui : *Theologo-historicus*, ou la *Vie de Pierre Heylin*, Londres, 1683, in-8°., et quelques écrits de peu d'importance. B—R J.

BARNAUD (NICOLAS), protestant, né dans la petite ville du Crest, en Dauphiné, dans le 16e. siècle, voyagea, pendant une partie de sa vie, en France, en Allemagne, en Suisse et en Espagne. Il exerçait la médecine, et trouvait dans son état des moyens de vivre dans les différentes villes où le conduisaient son humeur vagabonde et la crainte des châtiments que lui méritait sa hardiesse à manifester ses opinions religieuses et politiques. Il s'appliqua long-temps à la recherche de la pierre philosophale, et il a publié un grand nombre d'ouvrages d'alchimie, dont on trouvera les titres dans les *Bibliothèques* de Vander Linden, Mercklin, Borel, Lenglet Dufresnoy, etc.; mais nulle part d'une manière aussi exacte et aussi détaillée que dans le dictionnaire de Prosper Marchand, à son article. Des critiques qui ne connaissaient les ouvrages de Barnaud que par les titres, étonnés de leur multitude, ont pensé que Prosper Marchand avait confondu plusieurs auteurs du même nom, mais ils n'ont pas su que tous les ouvrages de Barnaud avaient été réunis dans un seul volume, qui forme le troisième du *Theatrum chymicum*, publié par Zetzner, à Strasbourg, en 1659; et ils conviendront qu'il n'est pas extraordinaire qu'un seul homme ait pu composer ce volume. Barnaud était lié avec Socin, et il traduisit un de ses ouvrages, intitulé : *De l'autorité de la Sainte-Écriture*, 1592. Après la journée de la St.-Barthélemi, il se réfugia à Genève, et y fit imprimer, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, le *Réveil-matin des Français et de leurs voisins*, 1574, in-8°. Cet ouvrage, traduit en latin, reparut la même année, et, comme l'original, sous la fausse indication d'*Édimbourg*; il est entièrement dirigé contre les instigateurs

des massacres qui venaient d'avoir lieu; mais l'auteur s'était exprimé avec si peu de ménagement sur leur compte, qu'il en fut désapprouvé même par ceux de son parti, qui craignirent les suites de cette levée de bouclier. On raconte qu'un gentilhomme, nommé *Lafin*, ayant rencontré Barnaud, seul dans une des rues de Bâle, lui donna un soufflet, en lui reprochant amèrement le tort que son imprudence faisait aux protestants. La Monnoye croit que Nicolas Barnaud est le véritable auteur d'un ouvrage fort rare et très-ancien, intitulé : *le Miroir des Français, contenant l'état et maniement des affaires de France, tant de la justice que de la police, mis en dialogue par Nicolas Montand*, 1582, in-8°. Comme La Monnoye ne dit pas les raisons sur lesquelles il fonde son opinion, on ne peut savoir jusqu'à quel degré elle mérite confiance. Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire*, M. Delisle de Sales, dans son ouvrage intitulé : *Malesherbes*; et enfin M. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, adoptent l'opinion de La Monnoye, sans examen. Le *Miroir des Français* est dédié à Louise de Lorraine, reine de France, épouse de Henri III. Parmi les moyens que l'auteur indique pour la réforme du royaume, on en trouve plusieurs qui ont été récemment mis en usage, tels que la vente des biens du clergé, la déportation des prêtres, leur mariage, la fonte des cloches, le *maximum*, l'établissement d'une milice sédentaire, formée de tous les ordres de citoyens, etc. Le même esprit qui règne dans cet ouvrage paraît en avoir dicté un autre, qui avait paru un an avant celui-ci, intitulé: le *Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur*, 1581 ou 1582, in-8°., réimprimé à Londres, 1624, in-8°. L'auteur est désigné sur le frontispice par les initiales N. D. C., qu'on peut rendre par *Nicolas de Crest*. W—s.

BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), né à Grenoble en 1761, dans le sein de la religion protestante, fils d'un procureur, se fit lui-même avocat, et fut député, par le tiers-état de la province du Dauphiné, aux états-généraux de 1789. Il s'y montra, dès les premiers moments, l'un des plus chauds partisans de la révolution : une imagination ardente, un esprit vif et pénétrant, une élocution élégante et facile, toutes ces dispositions, réunies à une extrême jeunesse, ne tardèrent pas à lui acquérir une grande popularité. Il acheva de conquérir les suffrages bruyants de la multitude par l'exagération de ses opinions politiques. Le parti de la cour lui reprocha amèrement cette phrase plus qu'inconsidérée, qui lui échappa à la tribune, lorsqu'on vint apprendre à l'assemblée constituante la fin tragique de Foulon : « Le sang qui coule est-il donc » si pur, qu'on ne puisse en répandre » quelques gouttes ? » Les journaux du temps nous ont conservé les discours qu'il prononça sur les principales questions qui divisèrent l'assemblée constituante, et dans lesquels il montra une vive opposition à la cour. Il eut quelquefois à lutter contre Mirabeau lui-même, qui ne partageait pas toujours les opinions des révolutionnaires; cependant, les choses allèrent si loin, que les principaux chefs de la révolution songèrent à en arrêter le cours. Les opinions de Barnave commencèrent à se modérer dans la discussion sur les colonies, où il se montra moins favorable aux gens de couleur que ceux de son parti ne l'auraient

désiré. Dès ce moment, il perdit de sa popularité, et fut même accusé de corruption par ceux qui, quelques jours auparavant, l'avaient porté en triomphe. Le 21 juin 1791, lors de la fuite de Louis XVI, il ne contribua pas peu à maintenir le calme dans l'assemblée, défendit M. de la Fayette, qu'on accusait d'avoir favorisé l'évasion de la famille royale, et fut nommé, avec Péthion et Latour-Maubourg, pour aller au-devant du roi, qu'on avait arrêté à Varennes. L'aspect du malheur, le tableau de la grandeur royale dégradée, firent une impression profonde sur son esprit, et, dès ce moment, on put remarquer un changement absolu dans sa conduite et dans ses opinions. Il combattit à la tribune pour l'inviolabilité de la personne du roi, et il montra, dans son discours, avec une éloquence vraiment prophétique, les orages de la république et les malheurs qui ne tardèrent pas à éclater sur la France. Après la session de l'assemblée constituante, Barnave se retira à Grenoble, où il épousa la fille d'un conseiller de la cour-des-aides; mais il ne jouit pas long-temps du repos auquel il paraissait s'être voué: après la journée du 10 août, on découvrit au château des Tuileries la correspondance de la cour avec quelques membres de l'assemblée constituante. Barnave, qui s'y trouvait compromis, fut emprisonné à Grenoble, où il resta quinze mois: il y paraissait oublié; mais lorsque la convention eut établi le gouvernement révolutionnaire, on se souvint de Barnave, qui fut conduit à Paris, et parut devant le tribunal révolutionnaire, où son éloquence et sa fermeté ne purent fléchir ses juges. Condamné à mort, il fut exécuté avec Duport-Dutertre, le 29 octobre 1793; il était âgé de trente-deux ans. Le buste de Barnave est maintenant dans le musée de Grenoble, et sa statue en pied a été placée, par ordre du gouvernement consulaire, dans le grand escalier du palais du Sénat-Conservateur. M—D.

BARNER (JACQUES), médecin-chimiste, né à Elbing, en 1641, professa successivement la médecine et la chimie à Padoue, en 1670, et à Leipzig, et mourut à Elbing, en 1686. Compilateur qui céda entièrement à l'influence de son siècle, Barner apprend mieux qu'aucun écrivain de son temps, ce qu'était alors, avant Stahl, la chimie, toute occupée de la recherche chimérique de la pierre philosophale, et dont aucune doctrine générale ne systématisait les faits; et ce qu'était aussi la médecine, dont cette science chimique avait envahi la théorie et la pratique. A peine quelques faits précieux, et épars çà et là dans ses écrits, y compensent-ils le vide ou la surcharge des raisonnements; c'est ce que prouvent: I. *Prodromus vindiciarum, experimentorum ac dogmatum suorum*, Augustæ Vindelicorum, 1667, in-8°.; II. *Exercitium chimicum delineatum*, Patav., 1670, in-4°.; III. *Spiritus vini sine acido*, etc., Lipsiæ, 1675, in-8°.; IV. *Chimia philosophica cum doctrinâ salium, medicamentis sine igne culinari parabilibus et exercitio chimiæ*, Noriberg., 1689, in-8°. Les chimistes ne pensaient alors qu'à faire de l'or; les médecins, par leur avidité à ne faire dans l'étude de l'économie animale que de fausses applications chimiques, semblaient méconnaître jusqu'au nom de leur science; et cette marche erronée infectait jusqu'aux compilations, que, par une autre erreur de ce temps de ténèbres, on préférait à l'étude immédiate de la nature. Barner, dans son *Prodromus Sennerti novi*, etc., Au-

gustæ Vindelicorum, 1674, in-4°., rassemble tous les dogmes que la médecine a vu naître dans son sein, depuis Hippocrate, Galien, jusqu'aux Paracelse, van Helmont, les oracles de son temps, et veut les épurer d'après ses principes anatomico-chimiques.

C. et A.

BARNES ou BERNERS (JULIENNE), fille de sir James Berners, qui eut la tête tranchée sous le règne de Richard II. Née à Roding, dans la province d'Essex, vers la fin du 14°. siècle, son savoir et ses vertus la firent nommer prieure d'une communauté religieuse de Sopewell, près de St.-Alban, où elle vivait encore en 1460. Elle joignait à des qualités solides une rare beauté, et un goût pour la chasse et les exercices du corps, qui paraîtrait aujourd'hui peu convenable à une femme, et surtout à une religieuse. Elle a composé sur la fauconnerie, la chasse et le blason, quelques traités qui ont été publiés dans l'enfance de l'art de l'imprimerie, en 1481 ou 1486, à St.-Alban, en un petit vol. in-fol.; réimprimés à Westminster, in-4°., en 1496, et plusieurs fois à Londres, notamment en 1550 et en 1595, in-4°. La dernière édition a pour titre, l'*École du gentilhomme*, ou *le Livre de St.-Alban*. Le traité sur la chasse est écrit en vers rimés. On y trouve des expressions un peu libres, qui ont fait présumer que ce n'est qu'une traduction du français ou du latin.

X—s.

BARNES (ROBERT), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII, fut envoyé en Allemagne par ce monarque, en 1535, pour conférer avec les théologiens protestants de Wittemberg, relativement à l'affaire de son divorce. Il parvint à entraîner en partie les opinions de ces théologiens, et prit sur lui de supprimer celles de leurs conclusions qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. Cette conduite lui concilia la faveur de son maître, qui le chargea de négocier son mariage avec Anne de Clèves; mais le roi s'étant ensuite repenti de cette union, en conserva un ressentiment profond contre celui qui en avait été l'instrument. En 1540, l'évêque Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de le réfuter dans un sermon composé sur le même texte, où il n'épargnait ni les personnalités, ni les invectives les plus triviales, jusqu'à plaisanter sur le nom de *Gardiner*, qui, en anglais, signifie *jardinier*. Il lui fut enjoint de se rétracter; il obéit, mais d'une manière si ambigüe que cela ne fit qu'aigrir davantage ses ennemis. Il fut conduit à la tour de Londres, par ordre du roi, et, bientôt après, condamné sans examen, et comme hérétique, à périr dans les flammes. Il subit son supplice le 30 juillet 1540, argumentant, jusqu'au dernier soupir, en faveur de sa doctrine. Un grand nombre d'autres personnes partagèrent son sort, les unes comme professant les opinions de Luther, les autres comme attachées à la religion catholique. On a de Robert Barnes deux ouvrages : I. un *Traité* contenant sa profession de foi, en dix-neuf thèses, publié d'abord en latin, avec une préface de Poméranus, réimprimé en allemand, à Nuremberg, en 1531; II. *Vitæ Romanorum pontificum*, publié en latin, à Wittemberg, en 1536, avec une préface de Luther; réimprimé plusieurs fois, notamment à Bâle, in-8°., en 1568, sous ce titre: *Vitæ Romanorum pontificum quos papas vocamus, per Robert. Barnes., S. Theol. doct. Anglum, Londini anno abhinc 28, pro Christi nomine combustum*, etc. : cet ouvrage, qui

contient les vies des papes, depuis S. Pierre jusqu'à Alexandre III, a été imprimé en allemand, à Leyde, en 1615, avec les *Vies des papes*, écrites par J. Bale ou Baleus. S—D.

BARNES (JOSUÉ), théologien anglais, fils d'un marchand de Londres, naquit en cette ville, le 10 janvier 1654. Il s'était fait remarquer, dès son enfance, par ses progrès dans l'étude du grec, et par une grande facilité à faire des vers anglais et latins. Élevé à l'université de Cambridge, où il fut nommé, en 1695, professeur de grec, il s'était fait connaître par des ouvrages de différents genres, où l'imagination et l'esprit brillaient plus que le goût et le jugement. Sa mémoire était prodigieuse; il avait peut-être dans la tête plus de mots grecs qu'aucun autre homme de son temps, et personne n'écrivait en cette langue avec autant de facilité; mais toujours sans goût et sans grâce. Le docteur Bentley disait que Barnes savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes. Le docteur Clarke a été jusqu'à lui disputer cet avantage. Il était cependant si fier de ses connaissances en ce genre, que, lorsqu'on lui faisait apercevoir quelques fautes dans ses ouvrages : « Petits grimauds, disait-il, j'ai oublié plus de grec que vous n'en saurez jamais. » Son intolérable vanité lui faisait un grand nombre d'ennemis, et la bizarre vivacité de son imagination l'entraînait à des singularités de conduite, au milieu desquelles cependant il ne perdait jamais de vue son intérêt, bien ou mal entendu. Ainsi, par exemple, persuadé que nos charités nous sont remboursées dès ce monde avec usure, il donna un jour son habit à un pauvre, et il prétendait, dans ses marchés avec la Providence, avoir toujours gagné à ces sortes de générosités. C'était probablement dans le même esprit qu'il avait soin de dédier toujours ses ouvrages, ou les éditions qu'il faisait des auteurs anciens, à des personnes du plus haut rang; c'est avec ce discernement qu'il dédia son *Anacréon* au duc de Marlborough. On ne sait s'il faut blâmer son goût ou louer son jugement dans le choix de sa femme, riche veuve, appelée mistriss *Mason*, âgée d'environ quarante-cinq ans, qui, dit-on, étant venue un jour à Cambridge pour le voir, lui demanda la permission de lui léguer par son testament une rente de 100 l. sterl.; Barnes n'y voulut point consentir, à moins qu'elle n'y joignît le don de sa personne, qui n'était rien moins qu'agréable. La dame avait le cœur trop bon pour rien refuser à « Josué, pour qui le soleil, disait-elle, » s'était arrêté. » Leur mariage eut lieu peu de temps après, en 1700. On peut juger des idées de mistriss Mason en littérature critique, s'il est vrai que ce soit pour lui plaire qu'il ait écrit une longue pièce de vers, tendante à prouver que Salomon est l'auteur des ouvrages attribués à Homère. Josué Barnes mourut le 3 août 1712. Sa femme lui fit élever à Hemingford, dans le Huntingdonshire, un monument avec une inscription singulière, partie en latin, partie en vers grecs anacréontiques. On a proposé d'y substituer ce jeu de mots, que Ménage avait précédemment appliqué à Montmaur :

Joshua Barnes,
Felicis memoriæ, judicium exspectans.

Ses principaux ouvrages sont : I. *Poëmes et poésies*, en latin et en anglais, 1669; l'auteur n'avait que quinze ans lorsqu'il publia ce recueil; II. *Gerania*, ou *Nouvelle Découverte d'une petite espèce d'hommes appelés Pygmées*, Londres, 1675; III. *le Miroir des courtisans*, ou *Paraphrase de*

l'histoire d'Esther, en vers grecs, avec une traduction latine et des scholies ou notes grecques, etc., Londres, 1679, in-8°.; IV. *Histoire d'Edouard III, roi d'Angleterre et de France, et seigneur d'Irlande*, etc., suivie de l'*Histoire du prince Noir*, Cambridge, 1688, in-fol. (en anglais): c'est une compilation indigeste, où Barnes, mauvais imitateur des anciens, se perd dans des harangues longues et ennuyeuses qu'il prête à ses héros, et dans des origines imaginaires, telles que celle de l'ordre de la Jarretière, qu'il fait remonter jusqu'aux Phéniciens; V. *Euripidis quæ extant omnia*, etc., Cambridge, 1694, in-folio: cette édition renferme, outre le texte et la traduction latine de Guillaume Canter, revue par Barnes, une *Notice sur Euripide*, une *Dissertation sur la tragédie des anciens Grecs*, trois index et des notes; VI. *Anacreon Teius, poëta lyricus, summâ curâ et diligentiâ ad fidem etiam vet. manusc. Vaticani emendatus*, Cambridge, 1705 et 1721, in-8°.; on y trouve une vie d'Anacréon, des prolégomènes, quelques odes de Barnes, en grec et en latin, sous le titre de *Anacreon christianus*, etc.; VII. *Homeri opera*, grec et latin, Cambridge, 1710, 2 vol. in-4°.: c'est une des éditions les plus complètes qui existent de ce poète. Les autres ouvrages de Barnes sont entièrement oubliés, et sa réputation, même comme helleniste, est bien peu de chose aujourd'hui. S—D.

BARNES (JEAN), ou BARNS, bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre, vers la fin du 16e. siècle, fit une partie de ses études dans l'université d'Oxford; mais la religion anglicane ne lui convenant point, il alla étudier, en théologie, à Salamanque, où il finit par entrer dans l'ordre de St.-Benoît. Étant retourné en Angleterre pour y exercer les fonctions de missionnaire, il fut pris, déporté en Normandie, d'où il fut appelé à Dieulwart, prieuré de son ordre en Lorraine, pour y être professeur de théologie. Peu de temps après, il alla remplir le même emploi à Douai, d'où il repassa en Angleterre, et se fixa à Oxford. Ennemi de la doctrine des équivoques, il attaqua fortement sur cet article les jésuites Parsons et Lessius, dans un ouvrage intitulé: *Dissertatio contra æquivocationes*, Paris, 1625, in-8°., qui fut traduit la même année, en français, 1625, in-8°., et vivement attaqué l'année suivante, par Théophile Raynaud, déguisé sous le nom d'*Emonerius*. Il s'était fortement prononcé contre les prétentions ultramontaines, dans un Traité anglais: *De la suprématie des conciles*. Les bénédictins de sa nation, disséminés dans des missions isolées, ne dépendant chacun que des divers supérieurs étrangers et éloignés sous lesquels ils avaient fait profession, se réunirent en congrégation, sous un chef national, avec la permission du pape. Barnes, à la tête de ceux qui avaient émis leurs vœux en Espagne, refusa de se réunir, et il publia à ce sujet un ouvrage sous ce titre: *Examen trophæorum congregationis prætensæ Anglicanæ ord. S. Benedicti*, Reims, 1622, in-8°. Il y attaquait le bref de Rome pour l'érection de la nouvelle congrégation, soutenait qu'avant le schisme, il n'y avait jamais eu, en Angleterre, d'autre congrégation de bénédictins que celle de Cluni, et que ceux qui, dans leur profession, avaient voué obéissance à un supérieur étranger, ne pouvaient s'y soustraire. C'est contre cet ouvrage que Clément Reyner, son confrère et son compatriote, publia en 1626, à Douai, in-fol., l'*Apostolatus benedictinorum in Angliâ*. Toutes ces causes réunies donnèrent

de l'inquiétude à ses confrères, et il se vit contraint de se réfugier à Paris. Les appréhensions qui l'avaient chassé de son pays, l'y suivirent, et lui causèrent quelque dérangement d'esprit, de sorte qu'on fut obligé de le renfermer par ordre du roi. Ses facultés ayant repris leur cours, il se retira en Flandre, et de là à Rome. Le dérangement de son esprit s'y étant de nouveau manifesté, il fut mis dans une maison de fous, où il resta près de vingt ans : il y était encore en 1650. Tel est le récit que fait de cette aventure, Dodd, auteur d'une *Histoire* estimée *de l'Église catholique anglicane*, Bruxelles, 3 vol. in-fol., 1742. Le *Mercure* de 1626 et de 1628 raconte la chose un peu différemment. On y lit que Barnes fut arrêté le 5 décembre 1626, comme il travaillait à la réfutation de Reyner, garotté sur un cheval, livré à deux de ses confrères, conduit par la maréchaussée, et enfermé au château de Vaerden, à deux lieues de Bruxelles, qu'il y resta jusqu'au 11 mai 1628, que le nonce du pape le fit transférer à Rome sous l'escorte de six cavaliers. L'abbé Goujet ajoute, dans la dernière édition de Moréri, qu'il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il mourut après trente ans de prison. Barnes avait des talents, beaucoup d'érudition, et encore plus d'amour-propre. Sa tête n'étant pas assez forte pour résister aux contrariétés que lui causèrent ses sentiments et la manière vive dont il les rendait, fut en grande partie la cause de ses malheurs. Outre les trois ouvrages dont on a parlé, il avait encore traduit de l'espagnol, le *Combat spirituel* de Castaniza, et composé un livre intitulé : *Catholico-Romanus pacificus*, dans lequel il attaque plusieurs prérogatives du Saint-Siège. L'ouvrage était resté manuscrit entre les mains des protestants d'Oxford, qui le firent imprimer dans cette ville, en 1680, in-4°. L'auteur s'y proposait d'engager le pape à recevoir les anglicans à sa communion, sans aucune dépendance de son siége, jusqu'à ce qu'un concile libre et universel eût terminé le différend qui existe entre les deux Églises. T—D.

BARNEVELDT (JEAN D'OLDEN), grand-pensionnaire de Hollande, joignait à une profonde pénétration une grande simplicité de mœurs. Né vers 1549, il fit éclater de bonne heure un zèle ardent pour la cause de l'indépendance des Provinces-Unies qui venaient de secouer le joug de l'Espagne. Nommé avocat-géneral de la province de Hollande, Barneveldt se signala bientôt comme savant magistrat et habile négociateur. En 1587, il s'opposa avec succès aux injustices et aux plans ambitieux de Leicester, général des troupes anglaises, et favori d'Élisabeth, que les Hollandais avaient nommé capitaine-général. Envoyé ensuite en ambassade auprès de Henri IV, roi de France, il détourna, en 1598, ce monarque de faire la paix avec les Espagnols ; enfin, ce fut lui qui détermina le cabinet de Londres à restituer aux Provinces-Unies les places de la Brille, de Flessingue et de Remekens. Trente années de services et de travaux importants avaient acquis à Barneveldt un grand crédit dans sa république naissante ; il l'avait sauvée de l'ambition de Leicester, et il observait d'un œil attentif les desseins secrets de Maurice de Nassau, que ses concitoyens venaient d'élever à la dignité de stathouder, ou de capitaine-général. Prévenu contre Maurice, qui l'avait fait sonder, il se défia des talents et des vues de ce prince, et devint par-là même le chef du parti républicain, qui voulait que le pouvoir fût partagé

et amovible, et que la part de la législature fût plus grande que celle du stathouder. Cependant, les Provinces-Unies, après avoir défendu leur indépendance contre les forces espagnoles, étaient à la veille de recueillir le fruit de leur persévérance et de leur courage. L'Espagne, épuisée, sans espoir de recouvrer ces provinces, venait d'ouvrir des négociations pacifiques, par l'entremise de l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas. Barneveldt y fut envoyé, et déploya, dans cette négociation délicate, les talents d'un homme d'état et la fermeté d'un républicain intègre; il déclara d'abord à l'ambassadeur du roi d'Espagne, que les États n'entreraient en conférence que lorsque leur souveraineté serait reconnue. Ce principe admis, Barneveldt s'engageait à souscrire à la trève que proposait le roi catholique; mais il lui restait encore à vaincre les obstacles que lui opposait Maurice de Nassau, qui, préférant la guerre par intérêt personnel, entravait les négociations, et ne voyait dans Barneveldt qu'un ennemi de sa maison et de sa personne. Il fomenta secrètement la haine du peuple contre ce puissant adversaire. Chaque jour voyait éclore des écrits satiriques et des libelles. On crut même, en 1608, intimider Barneveldt, par des lettres anonymes, qui contenaient des menaces d'attenter à sa vie. Le pensionnaire mit ces lettres sous les yeux des états, et, après un réquisitoire aussi noble qu'énergique, il résigna sa charge, et quitta l'assemblée. Il fut suivi aussitôt par les députés, qui le conjurèrent de ne pas abandonner l'état dans une conjoncture si difficile. Barneveldt, cédant aux instances des députés, reprit ses fonctions, poursuivit avec chaleur les négociations, et conclut, en 1609, une trève de douze ans avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance de la Hollande. Le crédit que donna au pensionnaire l'accomplissement de la trève, malgré les efforts de la maison de Nassau, le mit en mesure de balancer, et même de circonscrire le pouvoir militaire. Ce fut ainsi qu'il empêcha ses concitoyens de prendre part aux troubles de la Bohême, dont Maurice voulait profiter pour élever encore sa fortune. Les deux partis se surveillaient attentivement, entretenant dans l'état une rivalité funeste, lorsque des querelles théologiques vinrent encore ajouter à la fureur des factions. Deux sectes opposées et rivales venaient de prendre naissance dans l'université de Leyde: l'une, dont Jacques Arminius était le chef, tendait à mitiger les principes durs et sévères de Calvin, sur la prédestination et la grâce; l'autre avait pour fondateur François Gomarre, qui soutenait les dogmes de Calvin dans toute leur rigidité. Bientôt toute la Hollande fut partagée par ces opinions: on fut Arminien ou Gomariste, beaucoup plus par intérêt que par persuasion. Barneveldt et ses amis se déclarèrent pour Arminius; les arminiens ou *remontrans* ne réclamaient que le principe de la tolérance universelle. S'ils étaient moins nombreux que les gomaristes ou *contre-remontrans*, ils se montraient cependant redoutables, par l'influence et la capacité de leurs chefs. Non seulement Barneveldt, mais Vossius, Grotius, Ledenberg, Hoogenberts, et presque tous les savants et les magistrats suivaient les opinions d'Arminius. Il suffisait que Barneveldt épousât un parti, pour que Maurice se déclarât en faveur du parti contraire. Dès-lors, des questions purement spéculatives devinrent une affaire d'état; la guerre civile semblait inévitable. Barneveldt, craignant la ruine de la liberté, voulut opposer

une digue aux factieux ; il proposa un réglement ecclésiastique, qui fut confirmé par les états, espérant dès-lors que les disputes théologiques céderaient enfin à la puissance des lois, et il insista fortement pour une tolérance universelle à l'égard des points de controverse ; mais ce sage parti, adopté d'abord, fut repoussé ensuite par les efforts secrets de la faction de Nassau, dont il contrariait les vues. Tout fut mis en usage pour affaiblir le crédit de Barneveldt. Les arminiens furent représentés par leurs adversaires, comme des amis secrets de l'Espagne. On attaqua Barneveldt par d'infâmes libelles, qu'il tenta vainement de faire supprimer ; il fut insulté dans l'assemblée même des états, et par le peuple, dont Maurice était l'idole. La tenue des états-généraux fut le seul moyen qu'entrevit Barneveldt pour préserver la constitution des dangers qui la menaçaient ; mais son puissant adversaire viola le privilége des villes, et déposa les magistrats voués à la cause de Barneveldt. N'espérant plus arrêter le torrent, le grand-pensionnaire prévit le sort qui lui était réservé, et songea de nouveau à résigner ses fonctions, pour se dérober à l'acharnement de ses ennemis ; mais ses devoirs et les instances de ses amis l'emportèrent encore, et il se dévoua. Maurice, devenu tout-puissant, demanda un synode national, sous prétexte de mettre un terme aux dissensions dogmatiques. Les états, d'après l'impulsion de Barneveldt, se déclarèrent contre cette mesure, dont on prévoyait les dangers. On leva des troupes, sans le consentement de Maurice, pour faire régner l'ordre dans les villes que les *gomaristes* troublaient par leurs violences. Cette atteinte, portée au pouvoir du stathouder, ne fit rien perdre à Maurice de sa popularité et de sa puissance. Il fit diriger contre Barneveldt des libelles encore plus amers que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors. Pour les réfuter, le grand-pensionnaire publia ce mémoire célèbre où étaient dévoilées toutes les trames de ses adversaires, et où il signalait aux Provinces-Unies la faction de Nassau, comme voulant anéantir la liberté : la profondeur, la sagesse et le dévouement de Barneveldt étaient très-remarquables dans cet écrit ; on le censura néanmoins avec toutes les marques de la haine la plus aveugle. Maurice fit tenir, en 1618, le synode de Dordrecht, composé des députés de presque toutes les églises calvinistes de l'Europe : ce fut le signal des vengeances. Le synode condamna les *arminiens* avec autant de rigueur et d'injustice, que s'ils n'avaient pas été de la même communion. Maurice, excité à des mesures encore plus violentes, fit arrêter Barneveldt avec les autres chefs du parti *arminien*, sans aucun égard pour les représentations motivées des états, qui avaient pris ce respectable vieillard sous leur protection. Il fut emprisonné avec ses amis dans la tour de Lœvenstein, d'où le parti, dont il était le chef, a depuis tiré son nom. Barneveldt fut jugé par vingt-six commissaires vendus à Maurice. On lui imputa des crimes imaginaires ; on l'accusa d'avoir trahi la patrie qui lui devait son existence politique. En vain la princesse douairière d'Orange, et l'ambassadeur de France du Maurier, élevèrent leurs voix en faveur de Barneveldt ; en vain son épouse et ses enfants le réclamèrent à haute voix, il fut condamné à périr sur l'échafaud, à l'âge de soixante-douze ans ; et il subit son jugement le 13 mai 1617, devant un peuple immense, avec la même fermeté qu'il avait déployée dans toutes les circonstances de sa

vie. Sa mémoire est encore aujourd'hui en grande vénération dans les Provinces-Unies. Une médaille a été frappée en son honneur, et sa mort a laissé une tache ineffaçable sur la maison d'Orange. Le poète Vondel, son ami, a donné, sous le titre allégorique de *Palamède*, une tragédie, où il voue cet événement à l'exécration de la postérité; la mort de Barneveldt a également fourni un sujet de tragédie à Lemière. La lettre touchante qu'il écrivit à sa femme avant d'aller au supplice, est un monument de tendresse et de grandeur d'ame : elle a été recueillie dans le *Præstantium virorum epistolæ*. — Ses deux fils (René et Guillaume) occupaient tous deux, dans la république, un emploi dont ils furent privés, lorsque leur père fut décapité. L'aîné, nommé *Guillaume*, seigneur de Stautembourg, conçut le projet de venger à la fois la mort de son père, et l'injustice dont il venait d'être lui-même la victime. Il communiqua à son frère René, seigneur de Groenvald, son dessein d'assassiner le prince d'Orange, et l'exhorta, d'une manière pressante, à se joindre à lui pour délivrer sa patrie du joug d'un tyran. René reçut cette confidence avec une sorte d'horreur, et employa les raisonnements les plus solides pour détourner son frère de l'exécution de cet attentat; mais ses représentations furent sans effet. Guillaume était obstiné, implacable, et il était résolu de se venger ou de périr; il engagea dans ce complot un grand nombre d'arminiens, ou *remontrans*, dont la mort de Barneveldt avait consommé l'oppression, et qui, tous également animés contre Maurice, étaient précédemment d'avis de délivrer leur patrie de la servitude. On résolut d'assassiner le prince dans le chemin de Riswyck à la Haye. Les conjurés avaient déja choisi le lieu et le jour de l'exécution, lorsque deux des complices, tourmentés par la crainte et les remords, découvrirent la conspiration. Guillaume prit la fuite, et se sauva à Anvers, où il mourut peu de temps après. René fut arrêté, mis en prison, et condamné à mort, comme complice, parce qu'il n'avait pas découvert le projet criminel de son frère. Sa mère demanda sa grâce à Maurice, qui lui répondit qu'elle faisait pour son fils une démarche qu'elle avait refusé de faire pour son mari : « Je n'ai pas demandé » grâce pour mon mari, répondit-elle, » parce qu'il était innocent; mais je » la demande pour mon fils, parce » qu'il est coupable. » Maurice resta inflexible, et le malheureux René eut la tête tranchée en 1623. B—p.

BARNSTORF (Bernard), s'est occupé de l'histoire naturelle, et a publié, au commencement du 18e. siècle, un ouvrage intitulé : *Programma de resuscitatione plantarum*, Rostochi, 1703. Il traite de la *palingénésie*, ou de la manière dont les cendres ou les molécules d'une plante, après sa destruction et sa décomposition par le feu, mises dans certains fluides, se rapprochent, se combinent, s'arrangent spontanément d'après des lois particulières, et forment l'esquisse d'un corps qui représente la plante dont elles proviennent. Ce phénomène méritait l'attention; aussi plusieurs savants des différentes contrées de l'Europe, mais surtout de l'Allemagne, s'en sont-ils occupés, et le plus grand nombre de leurs observations se trouve consigné dans les premiers volumes des *Actes et mélanges de l'académie des Curieux de la nature*; mais quoique ces faits aient été rapportés par des auteurs graves, et qui paraissaient dignes de confiance, les physiciens s'accordent maintenant à

les reléguer parmi les fables. Bonnet a donné depuis le titre de *Palingénésie* à l'un de ses ouvrages; mais il n'a de commun que le titre avec cette merveilleuse opération. D—P—s.

BARO (BALTHAZAR), né à Valence, en 1600, fut en sa jeunesse secrétaire de d'Urfé, qui mourut après avoir achevé la quatrième partie d'*Astrée*; Baro la fit imprimer, et composa la cinquième sur ses mémoires, Paris, 1647, 5 vol. in-8°. Arrivé à Paris, il eut grand accès chez la duchesse de Chevreuse; aussi le cardinal de Richelieu eut-il beaucoup de peine à consentir à ce qu'il fût de l'académie française qu'on formait alors. Baro fut fait gentilhomme de Mlle. de Montpensier. Sur la fin de sa vie, il obtint les charges de procureur du roi au présidial de Valence, et de trésorier de France à Montpellier. Il mourut en 1650. On a encore de lui plusieurs ouvrages: I. *Célinde*, poëme héroï-tragi-comique, en cinq actes et en prose, 1629, in-8°. Dans le troisième acte de cette pièce, on donne une tragédie de *Judith*, en trois cents vers. II. *Parthénie*, 1642, in-8°. C'est le moins faible des ouvrages de l'auteur. III. *Clorise*, pastorale, 1632, in-4°.; IV. *Clarimonde*, tragédie, 1643, in-4°.; V et VI. *le Prince fugitif*, et *S. Eustache, martyr*, poëmes dramatiques, 1649, in-4°.; VII, VIII et IX. *Carista, ou les Charmes de la beauté; l'Amante vindicative*, poëmes dramatiques; et *Rosemonde*, tragédie, 1651, in-4°.; X. *Ode sur la mort du maréchal de Schomberg*, dans les recueils de l'académie; XI. *Contre l'auteur d'un libelle, ode pour M. le cardinal de Richelieu*, 1637, in-4°. A. B—T.

BAROCCI. *Voy.* BAROZZI.

BAROCCI (ou FIORI FEDERICO D'URBINO), dit *le Baroche*. L'un des ancêtres du Baroche, sculpteur milanais, fut appelé, avec beaucoup d'autres artistes, à la cour de Frédéric Feltrio, duc d'Urbin; il s'établit dans cette ville, s'y maria, et devint le chef d'une famille qui compte plusieurs hommes habiles dans la sculpture, la ciselure, l'horlogerie et les sciences mathématiques. L'un d'eux exerça avec distinction la profession d'horloger, et exécuta pour le pape Pie V une pendule qui marquait la révolution des temps, et tout le systême planétaire, ce qu'on regarda pour lors comme une merveille. Frédéric Barocci naquit à Urbin, en 1528. Son oncle, Barthélemi Genga, architecte du duc Guidobaldo, reconnut de bonne heure ses dispositions pour les arts du dessin, et le recommanda à Batista Veneziano, qui était venu à Urbin pour peindre la voûte de la chapelle de l'archevêché. Au départ de cet artiste, Frédéric alla à Pesaro, où habitait le Genga, qui lui apprit la géométrie, l'architecture, la perspective, et lui procura la facilité d'étudier, dans la galerie ducale, les peintures du Titien et des autres grands maîtres. A vingt ans, l'enthousiasme du Baroche pour les ouvrages de Raphaël, son compatriote, le conduisit à Rome, où il rencontra un de ses parents, qui était intendant du cardinal Jules de la Rovere. Il présenta le jeune artiste à son maître, qui lui accorda sa protection. Il étudia aussitôt avec assiduité les fresques du Vatican; mais il était si simple et si timide, que les autres élèves ne prenaient pas garde à lui. Jean d'Udine ayant par hasard jeté les yeux sur les études du modeste Frédéric, et apprenant qu'il était d'Urbin, patrie de son propre maître, il l'embrassa avec une vive affection, l'encouragea et lui prédit qu'un jour il ferait honneur à son

pays. Michel-Ange, à qui on montra ces mêmes dessins, confirma la prédiction. En effet, les premiers ouvrages que le Baroche exécuta à son retour de Rome sont d'une grande manière, d'un beau dessin, et dans le style de Raphaël; mais n'étant plus soutenu par la vue des chefs-d'œuvre de ce grand maître, il se laissa aller à la pente naturelle de son caractère doux et timide. Il quitta le sublime pour le gracieux; séduit par le coloris du Corrége, il se livra en entier à cette nouvelle étude, adopta le style et la couleur de ce maître, dont il dévint l'imitateur. Ayant été rappelé à Rome, en 1560, par le pape Pie IV, il exécuta, avec son ami Frédéric Zuccheri, plusieurs grands ouvrages de peinture au palais du Belvédère. Les succès du Baroche excitèrent la jalousie de quelques autres artistes, et il fut empoisonné dans un repas où ils l'avaient invité. Le cardinal de la Rovère, son protecteur, le fit aussitôt transporter dans son palais; on lui prodigua tous les secours de la médecine; mais, s'ils lui conservèrent la vie, ils furent insuffisants pour lui rendre la santé. Le poison continua ses ravages, et tourmenta toujours le malheureux artiste, qui, revenu dans sa patrie, resta plusieurs années sans pouvoir travailler. Cependant, soit pour faire diversion aux cruelles souffrances qu'il éprouvait, soit qu'il s'y habituât, il se remit à peindre dans les courts instants de relâche que lui laissait son mal; il vécut même encore cinquante-deux ans, et produisit un grand nombre d'ouvrages où l'on ne retrouve aucune trace de gêne et de contrainte, et qui se font remarquer au contraire par des idées gracieuses, spirituelles et même riantes. Cet artiste laborieux travailla jusqu'à son dernier moment, et il achevait un tableau, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, en 1612, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré, avec pompe, dans l'église de St.-François, à Urbin, où était le tombeau de ses ancêtres. Le Baroche jouit d'une existence très-honorable; il était respecté des grands, aimé de son prince, qui lui avait donné un logement dans son propre palais. Plusieurs autres souverains lui avaient fait des offres avantageuses pour l'attirer dans leurs états; mais ses infirmités lui servaient de prétexte pour ne point quitter sa patrie. Ses nombreux ouvrages, dont il fixait lui-même le prix, lui procurèrent un grande fortune, et il en faisait un digne emploi. Presque tous ses tableaux offrent des sujets pieux. Il a fait quelques portraits, et gravé un petit nombre d'eau-fortes, estimées des connaisseurs. On voit de ses peintures à Rome, à Gênes, à Pérouse, à Urbin, à Sinigaglia, etc. Ce fut au milieu des douleurs, qu'il exécuta, pour la cathédrale de Pérouse, sa célèbre *Déposition de croix*, qu'on voit aujourd'hui au Musée Napoléon. Il peignit aussi, pour l'église de St.-François, à Urbin, un tableau qu'il fut sept ans à finir, et qu'on connaît sous le nom du *Pardon*. Ce tableau, selon Lanzi, est un chef-d'œuvre de perspective aérienne, de couleur et d'harmonie; il le termina avec le plus grand soin, y mit son nom, et le grava lui-même à l'eau forte, en 1581. On cite aussi son *Annonciation*, de Lorette; *le Martyre de S. Vital*, à Ravenne; quelques tableaux de chevalet qu'on voit à la galerie de Florence, à Milan, à Rome, à Vicence, etc. *L'Extase de Ste. Micheline sur le Calvaire* était régardée, par Simon Cantarini, comme le chef-d'œuvre du Baroche. Ce tableau, qui est exposé au Muséum de Paris, donnerait une bien pauvre idée du jugement de Cantarini et du talent

de l'auteur, si ses autres ouvrages ne plaidaient en sa faveur. Au reste, le Baroche chercha, comme nous l'avons dit, la manière du Corrège, dans ses airs de têtes, dans le faire des draperies, dans le vague des contours, et dans le raccourci des figures; mais généralement son dessin est moins large, son clair obscur moins parfait; ses couleurs imitent dans leur choix cette belle harmonie (*la bella iride*) du Corrège; mais elles ne sont pas aussi vigoureuses, et manquent de finesse et de vérité. En abandonnant le cours de ses premières études et les traces de Raphaël, le Baroche s'égara; ses compositions eurent encore de la vivacité, de la grâce et de l'expression; mais, voulant imiter le style du Corrège, il l'exagéra et tomba dans le maniéré. L'emploi abusif du cinabre et de l'azur donna à ses chairs un ton livide ou rosé qui s'éloigne de la nature; son dessin est peu correct; l'expression de ses têtes par fois très-vive, est souvent exagerée et grimacière. Cet artiste fut long-temps admiré; ses défauts mêmes étaient si brillants, qu'ils éblouirent le vulgaire; mais aussi ils contribuèrent à la décadence de l'art en Italie, en multipliant le peuple servile des copistes. Le meilleur des élèves du Baroche est François Vanni, de Sienne. C—N.

BARON (MICHEL BOYRON, dit), né à Paris, en 1653, d'un marchand d'Issoudun, comme lui nommé *Michel* et comme lui comédien, fut l'élève et l'ami de Molière qu'il suivit dans sa double carrière d'acteur et d'auteur. Autant il lui fut supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Né avec tous les dons de la nature, il les avait perfectionnés par l'art. Figure noble, taille imposante, voix sonore, geste naturel et intelligence supérieure, il réunissait tout. Racine, après avoir donné aux autres acteurs les instructions les plus détaillées sur leurs rôles, lui disait: « Pour vous, » M. Baron, je vous livre à vous- » même; votre cœur vous en appren- » dra plus que mes leçons. » Un de ses principes en fait d'action était que les bras, dans le geste ordinaire, ne devaient point s'élever au-dessus de l'œil; « mais, ajoutait-il, si la pas- » sion les porte au-dessus de la tête, » laissez-la faire; la passion en sait » plus que les règles. » Il fut appelé le Roscius de son siècle, et mérita cette inscription que J.-B. Rousseau fit pour son portrait:

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton;
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Il estimait peu sa profession; mais il faisait un cas extrême de son art, et surtout de lui-même. « Tous les cent » ans, disait-il, on peut voir un Cé- » sar; mais il en faut dix mille pour » produire un Baron. » Il affectait avec les grands un ton d'égalité familière qui ne lui réussissait pas toujours bien. Un jour, son cocher et son laquais ayant été battus par ceux du marquis de Biron, il porta sa plainte au marquis, et lui dit: « Vos gens » ont maltraité les miens; je vous en » demande justice. Il répéta tant de fois *vos gens et les miens*, que le marquis, impatienté du parallèle, lui dit: « Mon pauvre Baron, que » diable veux-tu que je te dise? » Pourquoi as-tu des gens? » Il avait aussi la manie de passer pour homme à bonnes fortunes, et l'on croit qu'il a voulu se peindre dans la pièce qui porte ce titre. Les bontés de beaucoup de grandes dames pouvaient autoriser en lui ce genre de fatuité. Une fois, il s'avisa d'aller pendant le jour, comme compagnie, chez l'une

d'elles, qui était dans l'habitude de le recevoir la nuit. « M. Baron, lui dit-» elle froidement, que venez-vous » chercher ici? — Mon bonnet de » nuit, répondit-il tout haut.» En 1691 il quitta le théâtre. Il y remonta en 1720, au bout de vingt-neuf ans, en ayant lui-même soixante-huit. Il y eut encore d'étonnants succès; mais quelquefois aussi on lui fit sentir la décadence de ses moyens. « Ingrat » parterre! s'écriait-il alors, si tu as » du goût, c'est moi qui te l'ai donné, » et tu le tournes contre moi! » Une fois, on lui cria : « Plus haut. — Et » vous, plus bas, répliqua-t-il.» Il fut obligé de faire des excuses au public, et commença ainsi : « MM., je » n'ai jamais senti avec plus d'amer-» tume qu'en ce moment la bassesse » de mon état.... » On voulut bien se contenter de cette orgueilleuse humiliation, et les applaudissements l'empêchèrent de continuer. Il mourut le 22 décembre 1729, âgé de soixante-dix-sept ans. Son théâtre, en 3 vol. in-12, Paris, 1759, contient sept comédies, le *Coquet trompé*, les *Enlèvements*, la *Coquette*, l'*Homme à bonnes fortunes*, l'*Andrienne*, le *Jaloux* et l'*École des Pères*; la meilleure, l'*Homme à bonnes fortunes*, est restée au théâtre. Déjà de son temps on attribuait au P. Larue, jésuite, son *Andrienne* et son *École des Pères*, imitées de Térence. Dans la préface de la première, il réclame contre l'injustice, et rappelle assez à propos que Térence lui-même était accusé de ne faire que prêter son nom aux ouvrages des autres. Il n'est nullement impossible qu'il ait traduit lui-même l'*Andrienne* et les *Adelphes* : il n'était point étranger aux lettres latines. Duclos, qui l'a connu, dit qu'il avait dans son cabinet la collection entière des *Ad usum* et des *Variorum*. De plus, il a imité en vers une satire et dix odes d'Horace. Son père était mort en 1655 des suites d'une légère blessure qu'il s'était faite au pied, dans le rôle de D. Diègue, en repoussant, avec le mouvement d'indignation que la situation exige, son épée qui n'a pu le venger du comte. Le mal ayant été négligé, il devint nécessaire de lui couper la jambe. Il n'y voulut jamais consentir. « Il ferait beau voir, disait-il, un » roi de théâtre avec une jambe de » bois! » Sa femme, mère de Baron, comédienne aussi, était si belle que, lorsqu'elle allait voir la reine-mère à sa toilette, cette princesse faisait enfuir toutes ses dames en leur criant : » Voilà la Baron. » Elle mourut d'une révolution subite en apprenant qu'un de ses amants venait de lui voler tout son argent et tous ses meubles de prix. A—G—R.

BARON (BONAVENTURE), moine irlandais du 17e. siècle, naquit à Clonmell, dans le comté de Tipperary: son véritable nom était *Fitz Gérald*, et il sortait d'une branche de cette famille, qui a fourni à l'église plusieurs personnages distingués. Son oncle maternel, Luc Wadding, savant franciscain, prit soin de son éducation, et l'envoya à Rome, où il fit profession dans un couvent de cet ordre. Il écrivait en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance. Bonaventure Baron a publié en latin plusieurs ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont : I. *Metra miscellanea*, Rome, 1645, in-24; II. *Opuscula varia*, Wurtzbourg, 1666, in-fol.; III. *Theologia*, 6 vol., Paris, 1676. Il mourut à Rome, en 1696, aveugle, et dans un âge très-avancé. — BARON (Robert), vivait sous le règne de Charles Ier., et sous le protectorat de Cromwel. On a de lui un roman

intitulé : l'*Académie cyprienne*, et une tragédie, intitulée, *Mirza*. — Deux autres BARON, graveurs, ont laissé des ouvrages peu remarquables. L'un d'eux (Jean), né à Toulouse, vivait au 17e. siècle; l'autre (Bernard), né en France, mourut en Angleterre au milieu du 18e. siècle. X—s.

BARON. Cette famille, originaire de la Côte-Saint-André, et qui, depuis plusieurs générations exerçait la pharmacie, donna, vers la fin du 17e. siècle, et dans la première moitié du 18e., trois médecins, qui honorèrent la faculté de Paris. — BARON (Hyacinthe-Théodore), né en avril 1686 à Paris, reçu docteur en 1710. Il s'adonna de bonne heure à la pratique de la médecine, et, après avoir rempli avec distinction les fonctions de professeur de chirurgie, de matière médicale et de pharmacie, il fut élu doyen de la faculté en 1730, et, par un honneur que cette compagnie accordait rarement, continué dans cette place en 1732. C'est principalement en cette dernière qualité qu'il servit la médecine; car il a peu écrit, et la tradition et ses ouvrages ne nous ont laissé rien de bien important sur sa théorie ni sur sa pratique; mais pendant son administration commença la belle et riche bibliothèque qui orne la faculté actuelle; par ses soins s'imprima le *Codex medicamentarius, seu Pharmacopœa Parisiensis*, 1732, in-4°., ouvrage qui indique aux pharmaciens la série de procédés à suivre dans la confection des médicaments, et que les talents de Baron en pharmacie le rendaient très-propre à diriger. Il résista aux prétentions de Chirac, premier médecin du roi, qui voulait créer une académie de médecine, présidée à jamais par les médecins de la cour, et qui aurait ainsi anéanti la juridiction de la faculté; enfin, il continua ce qu'avait commencé Andry, en exigeant des jeunes médecins deux examens relatifs à la chirurgie, afin de sanctionner par le mérite, la seule autorité à jamais respectée, la suprématie que les lois et l'opinion donnaient alors à la médecine sur la chirurgie. On a de lui : I. *Question de médecine*, où l'on examine si c'est aux médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes, 1735, in-4°.; II. une dissertation académique sur le chocolat, *An senibus chocolatæ potus*, 1739. Il mourut le 28 juillet 1758. — BARON (Hyacinthe Théodore), fils du précédent, né à Paris, le 12 août 1707, suivit la même carrière que son père. Il fut reçu docteur en 1732. De 1739 à 1748, il exerça la médecine aux armées, en qualité de premier médecin; il revint ensuite à Paris, et remplit quelque temps les fonctions de médecin de l'Hôtel-Dieu : la faculté le nomma doyen en 1752, et lui fit aussi l'honneur de le réélire en 1754. Il s'occupa surtout de la partie littéraire et historique de la médecine; il fit réimprimer un Recueil des statuts et usages de la faculté (*Ritus, usus et laudabiles facultatis medicinæ Parisiensis consuetudines*), Paris, 1751, in-12; il publia aussi un Catalogue chronologique de tous les médecins de Paris, depuis le 13e. siècle (*Compendiaria medicorum Parisiensium notitia*), doyens, bacheliers, licenciés et docteurs, depuis 1295 jusqu'en 1752; et une notice chronologique de toutes les thèses, sur la théorie et la pratique de la médecine, souetnues dans l'école de Paris, depuis 1539 jusqu'en 1752, *Quæstionum medicarum series chronologica*, in-4°. Ces trois ouvrages, imprimés en 1752, et qui éclairent l'histoire de la faculté de Paris, furent corrigés et continués par lui en

1763. En 1758, il donna le *Codex Parisiensis*, et déjà son service aux armées l'avait porté à faire imprimer un ouvrage analogue, sous le titre de *Formules de médicaments à l'usage des hôpitaux d'armée.* Baron mourut le 27 mars 1787. Son érudition était vaste : on a remarqué que sa bibliothèque contenait presque tous les monuments du charlatanisme des hommes, et qu'il avait réuni surtout ceux des gens de lettres, des chimistes et des médecins. — BARON D'HÉNOUVILLE (Theodore), frère du précédent, né à Paris le 17 juin 1715, reçu docteur en 1741, se distingua plus particulièrement comme chimiste, quoiqu'il ait pratiqué la médecine proprement dite, et écrit sur cette science; mais ses principales productions ont trait à la chimie et à la pharmacie, sur lesquelles il a fait plusieurs mémoires insérés parmi ceux de l'académie des sciences, dont il avait été nommé membre en 1752. Le premier, en 1739, traite de la précipitation des sels neutres par le sel de tartre; le second, en 1753, sur l'évaporation de l'eau, précédé de deux autres, en 1748, sur le borax; un autre, en 1760, sur l'alun, etc. Quoique l'on pressente que les progrès de la chimie ont dû frapper de sécheresse et de stérilité les travaux de Baron, ils n'en étaient pas moins beaux de ce temps, et bons dans le nôtre, à consulter, comme histoire des faits et des opinions. En 1756, il donna une nouvelle édition du *Cours de Chimie*, de Lemery, Paris, in-4°., avec d'heureuses et utiles additions, que quatre-vingts ans avaient rendues nécessaires. Il rendit le même service pour la pharmacopée de Fuller, *Pharmacopœæ Thomæ Fulleri*, *editio castigatior*, Paris, 1768, in-12. Élève de Rouelle, il lui succéda dans sa place d'adjoint-chimiste, et fut de même quelque temps adjoint au chimiste chargé de juger tous les projets d'arts, de teintures, de mines proposés au ministère. Il mourut le 10 mars 1768. Ses écrits sur la médecine proprement dite ne sont guère que des observations isolées et des dissertations : parmi les premières, on en remarque une sur les perforations spontanées de l'estomac, bien connues de nos jours, 1748; une autre sur l'avantage dont il est aux femmes de nourrir leurs enfants, en latin, 1741; et une autre, aussi en latin, sur les eaux minérales en général, et celles de Passy en particulier, 1743. C. et A.

BARONI (LEONORA), fameuse cantatrice italienne du 17e. siècle. Elle ne fut pas moins admirée pour la pureté de sa méthode, la facilité de son exécution, et la beauté de sa voix, que recherchée pour ses excellentes qualités, son esprit et ses grâces, ainsi que le prouve un ouvrage intitulé : *Applausi poetici alle glorie della signora Baroni*, Rome, 1636. — Sa mère, Adrienne-Basile BARONI, surnommée la *Belle Adrienne*, célèbre par sa beauté, son esprit et ses talents, avait déjà reçu les hommages d'une foule de poètes dans un pays où, à la vérité, on les prodigue facilement. Tous les vers qu'on lui adressa furent réunis dans un gros volume, publié en 1623, sous le titre de *Teatro della gloria d'Adriana.* P—x.

BARONI (CAVALCABÒ-GASPAR-ANTONIO), peintre, né près de Rovérédo, en 1682, fut élève de Balestra; il a fait cinq belles fresques dans le chœur de l'église des Carmes de cette ville. Le comte Vanetti a écrit la *Vie* de ce peintre, et a donné une notice de ses ouvrages, Vérone, 1781, in-8°. Baroni eut les défauts de Balestra, sans avoir tout son talent, et il

passe pour un artiste du troisième ordre. Ses meilleurs tableaux sont les prophètes *Élie* et *Élisée*, et la *Cène.* Ce dernier était à Notre-Dame-de-Lorette. Baroni est mort en 1759. A—D.

BARONIUS (César), cardinal, appelé le *Père des Annales ecclésiastiques*, naquit le 30 oct. 1538, à Sora, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, fut un des premiers disciples de S. Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, et lui succéda, en 1593, dans la place de général de cette congrégation. Clément VIII, dont il était le confesseur, le revêtit, en 1596, de la pourpre romaine, et le fit, peu de temps après, bibliothécaire du Vatican. On ne doute point qu'il n'eût été élevé sur le Saint-Siége, dans le conclave de Léon XI, et surtout dans celui de Paul V, où il eut trente-une voix, si la faction espagnole ne s'y fût opposée, à cause de son *Traité de la Monarchie de Sicile*, contre l'usurpation de Philippe III. Il s'était rendu digne de cette place éminente par sa piété, sa probité, et par les services qu'il avait rendus à l'Église, en composant ses *Annales ecclésiastiques*, auxquelles il ne discontinua pas de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 30 juin 1607. Les centuriateurs de Magdebourg avaient donné à l'histoire ecclésiastique une tournure aussi favorable à la cause du protestantisme, qu'elle était désavantageuse à celle de l'église catholique. Baronius entreprit de leur opposer un ouvrage du même genre, mais conçu d'après des vues différentes; et il composa ses *Annales ecclésiastiques*, en 12 vol. in-fol., qui vont jusqu'en 1198, et dont le premier parut à Rome, en 1588. On convient généralement que cet ouvrage renferme beaucoup de fautes de chronologie et d'histoire. Les catholiques ont encore mieux relevé ces défauts que les protestants. Luc Holstenius a même outré ce reproche, en avançant qu'il se faisait fort d'y montrer huit mille faussetés. Baronius y parle de plusieurs faits dont il n'avait pas assez de connaissance, surtout dans l'histoire des Grecs, dont il ne savait que médiocrement la langue, ce qui l'obligeait d'emprunter des secours étrangers pour les monuments qui n'étaient point traduits en latin; il y fait quelquefois usage de pièces peu authentiques, ce qui vient en partie de ce que la critique n'avait pas encore fait les progrès qu'elle a faits depuis; il se jette trop dans la controverse, et il ne s'y montre pas toujours très-impartial. Malgré ces défauts, l'ouvrage est infiniment utile: c'est le corps d'histoire ecclésiastique le plus étendu, le mieux travaillé qui se soit fait en ce genre. Il est bien digéré, plein de recherches, composé avec soin, et avec toute l'exactitude qu'on peut exiger d'un homme qui s'engage seul et le premier dans une aussi vaste entreprise. Quoiqu'il écrive plus en dissertateur qu'en historien, il est cependant méthodique, clair et intelligible. Scaliger, tout protestant qu'il était, ne pouvait s'empêcher de l'admirer, et d'avouer qu'il y trouvait toujours quelque chose à apprendre. Le judicieux Fleuri, quoique obligé de s'écarter souvent des sentiments du docte annaliste, rend hommage à sa profonde érudition, et reconnaît que l'ouvrage, nonobstant ses erreurs, est d'une très-grande utilité. Les plus belles éditions sont celles de Rome et d'Anvers: on préfère la première, parce qu'elle est l'originale, et qu'on y trouve le Traité de la monarchie de Sicile, qui a été omis dans la seconde, après avoir été supprimé par une ordonnance du roi d'Espagne. La plus

commode est celle de Mayence, en 1601, parce que les autorités des écrivains ecclésiastiques y sont marquées d'un caractère différent de celui du discours, et qu'elle est à deux colonnes : c'est d'ailleurs celle que Baronius avait désignée pour servir d'original aux éditions subséquentes. L'ouvrage entier, avec la continuation de Raynaldi et Laderchi, et la critique de Pagi, compose trente-un volumes. On en a donné une nouvelle édition à Lucques, en 1737 et 38, en quarante-trois volumes, avec les notes de Mansi et un index qui manquent dans les précédentes. Les critiques de Pagi y sont insérées dans les divers endroits auxquels elles appartiennent. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde pas à l'importance de l'ouvrage. On a de ce savant cardinal, le *Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol. Cette édition, quoique moins exacte que celles de la même ville, en 1600, et de Paris, en 1607, est recherchée des curieux, à cause de quelques fautes échappées à l'auteur, qui, pour cela, en avait retiré tous les exemplaires qu'il avait pu recueillir : ce qui l'a rendue rare. On donne sur les autres éditions de Rome, quoique revues par l'auteur, la préférence à celles d'Anvers, parce que le P. Rosweide y a joint deux anciens martyrologes qui ne sont point dans les autres (*V.* RAYNALDI-LADERCHI, SPONDE PAGI). T—D.

BARONIUS (JUSTE), né à Xanten, dans le duché de Clèves, fit abjuration du calvinisme, au commencement du 17e. siècle, entre les mains du pape Clément VIII, et eut pour parain le cardinal Baronius. Il a publié les *Motifs de sa conversion*, un *Traité de préjugés et de prescription contre les hérétiques*, et un recueil de lettres intitulé : *Epistolarum sacrarum ad pontif. libri sex*, Mayence, 1605, in-8°. K.

BAROTTI (JEAN-ANDRÉ), savant littérateur italien du 18e. siècle, naquit à Ferrare en 1701. Après avoir fait ses études sous les jésuites, il suivit, pour plaire à ses parents, les écoles de droit, et fut reçu docteur au bout de trois ans ; mais dès qu'il fut libre de suivre ses inclinations paisibles, il se livra entièrement aux belles-lettres. Il voulut d'abord cultiver la poésie ; mais voyant, après une épreuve de quatre ou cinq ans, combien le peu qu'il avait fait lui avait coûté de peine et lui produisait peu de profit et de gloire, il renonça au projet de devenir poète, et n'écrivit plus qu'en prose. Il composa beaucoup d'ouvrages et d'opuscules de différents genres, et traita un grand nombre de sujets, selon les occasions qui se présentaient, et le plus souvent pour plaire à ses amis ou aux personnes dont il cultivait la bienveillance. La douceur de son caractère et sa complaisance naturelle le disposaient toujours à donner son temps et ses soins au premier qui venait les réclamer. Il fut mis, vers le milieu du siècle, à la tête de la bibliothèque publique que l'on ouvrit à Ferrare, et cet emploi fut pour lui un moyen de rendre plus de services et de se faire plus d'amis. Il vécut ainsi jusqu'à un âge assez avancé. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, peu considérables, mais où l'on remarque une érudition bien digérée et un bon goût. Les principaux sont : I. *Ragionamento sopra l'intrinseca ragione del proverbio* : NESSUN PROFETA ALLA SUA PATRIA È CARO, Ferrare, 1729. Ce proverbe : *Aucun prophète n'est aimé dans son pays*, est, comme on le voit, différent du nôtre : *Nul n'est prophète en son pays*,

et vaut mieux. II. *Difesa degli scrittori ferraresi*, etc. Cette défense des écrivains de Ferrare contre des observations faites sur le 3e. livre du Traité de Fontanini, *Dell' eloquenza italiana*, est remplie d'érudition et d'une critique solide. Elle a été réimprimée dans le recueil intitulé : *Esami di varj autori sopra il libro dell' eloquenza italiana di monsignore Giusto Fontanini arcivescovo d'Ancira*, Venise, 1739, in-4°. ; III. *Del dominio delle donne, discorsi accademici*, Bologne, 1745, in-8°. Ce sont deux discours prononcés par l'auteur dans l'académie *degl' Intrepidi* de Ferrare. IV. *Delle chiome bionde e ciglia nere d'Alcina*, Padoue, 1746, in-8°. ; autre discours prononcé dans la même académie V. Traduction italienne du livre du P. Bouhours : *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*. Elle est imprimée dans le premier volume des *Considerazioni* du marquis Orsi sur ce livre, Modène, 1745, in-4°. VI. Des notes et considérations sur plusieurs poëmes, lesquelles donnent beaucoup de prix aux éditions où elles se trouvent, telles que : 1°. *La Via della croce, rime sacre di Girolamo Baruffaldi, con le considerazioni di Gio. Andr. Barotti*, Bologne, 1732, in-fol. Ces *Considérations* sont remarquables par une érudition théologique très-étendue, et qui s'exerce avec la réserve convenable sur des questions débattues entre les différents interprètes des livres saints, même au sujet de la passion de J.-C. 2°. *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno, poema in ottava rima*, Bologne, 1736, in-4°. Cette édition d'un poëme facétieux très-connu, est enrichie de gravures, d'allégories et de notes (*annotazioni*), qui sont de notre Barotti ; 3°. *Le opere di Lodovico Ariosto (con le annotazioni del medesimo)*, Venise, 1741, tom. IV, in-12 ; 4°. *La Secchia rapita di Alessandro Tassoni*, Modène, 1744, in-4°., avec une longue et savante préface historique, et beaucoup de notes du même Barotti, etc., etc. G—É.

BAROZZI (François), que d'autres appellent, mais moins exactement, Barocci. Il y eut deux écrivains italiens de ce nom et surnom. L'un était noble vénitien, parent des deux papes Eugène IV et Paul II, et professait publiquement le droit canon à Padoue, en 1447. Il était grand jurisconsulte, bon orateur, et savant dans les lettres grecques et latines. Paul II le fit chanoine de Bergame, et ensuite évêque de Trévise, où il mourut en 1471. Il avait laissé un traité *De cognitione juris*, une *Oraison funèbre de Bertholde d'Este*, général de l'armée des Vénitiens, et quelques vers latins, qui n'ont point été imprimés. L'autre, François Barozzi, est beaucoup plus célèbre dans les lettres. Il était aussi noble vénitien, sans doute de la même famille, et florissait dans la dernière moitié du 16e. siècle. Il s'adonna particulièrement à la philosophie et aux mathématiques ; mais il y joignit d'autres connaissances, et surtout celle des langues grecque et latine, qui lui étaient aussi familières que sa propre langue. Il avait un esprit vif et étendu, une mémoire prodigieuse, et une disposition singulière à passer d'une étude à l'autre, sans confusion et sans effort. Tant de qualités ne le garantirent pas des travers les plus extraordinaires, qui compromirent sa tranquillité et même sa vie. Il n'eut pas seulement la faiblesse de croire aux sortiléges et à la magie ; mais il y recourut pour deviner l'avenir, et satisfaire ses passions amou-

reuses qui étaient chez lui très-ardentes. Les pratiques qu'il employait furent dénoncées à l'Inquisition. Son procès s'instruisit à Venise pendant dix mois, en 1587. Il fut enfin arrêté et mis en prison. Conduit devant le tribunal, il en obtint la promesse qu'il aurait la vie et la fortune sauves, s'il voulait avouer la vérité; alors il fit une longue confession de ses erreurs, et fut condamné à payer différentes sommes qui devaient être employées à la fabrication de plusieurs croix d'argent, à pratiquer certaines dévotions à des époques déterminées, enfin à rester en prison tant qu'il plairait au tribunal. On apprend, par cette confession, qu'il avait un fils nommé *André*, né en 1570, à qui il avait cru pouvoir enseigner toutes les sciences par le moyen de la magie, et une fille mariée qu'il avait instruite, ainsi que son mari, de tous ses secrets; qu'il avait enseigné à son élève Daniel Malipiero, la sphère et ensuite la magie; qu'il avait vécu long-temps dans l'île de Candie; que, par suite d'un procès criminel, il avait été renfermé dans un couvent, et ensuite banni; mais qu'au moyen d'un sauf-conduit, il avait échappé au bannissement; qu'il était né assez riche, ayant reçu de ses pères 4000 ducats de rentes, mais qu'il s'était toujours trouvé pauvre et mal à l'aise, à cause de ses péchés; qu'ayant obtenu en Candie, par ses sortiléges, de faire pleuvoir après une grande sécheresse, la pluie, accompagnée de tempête, fut si forte qu'elle renversa un moulin qui lui appartenait, et lui fit perdre plus de cent écus de rentes, etc. On ignore l'époque précise de sa mort. Il laissa en mourant à son neveu, Jacques Barozzi, une bibliothèque nombreuse et choisie, avec des instruments curieux de physique et de mathématiques. Cette bibliothèque, dont le catalogue est imprimé, passa ensuite en Angleterre, comme on le verra dans l'article suivant. On a de François Barozzi : I. *Procli Diadochi Commentaria in lib. primum Elementorum Euclidis, latinè, per Fr. Barocium, cum ejusdem scholiis*, Padoue, 1560, in-folio; II. *Hieronis liber de Machinis bellicis et Geodesia, latinè, cum scholiis*, Venise, 1572, in-4°.; III. *De Cosmographiâ libri IV*, Venise, 1585 et 1598, in-8°.; ce traité a été traduit en italien, Venise, 1607, in-8°.; IV. *Geometricum problema tredecim modis demonstratum, quod docet duas lineas in eodem plano designare quæ numquam invicem coincidant, etsi in infinitum protrahantur*, Venise, 1586, in-4°.; V. *Il nobilissimo ed antichissimo giuoco pitagorico chiamato Ritmomachia, cioè battaglia di consonanze di numeri, in lingua volgare a modo di parafrasi composto*, Venise, 1572, in-4°. avec figures. Cet ouvrage singulier, imité du latin de Buxérius, a été traduit en allemand par Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, Leipzig, 1616, in-folio. Le traducteur est désigné par les noms de *Gustave Seleno*, dont le premier, selon la remarque de Mazzuchelli (*Scrittor d'Ital.*, t. III, p. 413, note 25), est l'anagramme d'*Auguste*, et le second qui signifie la *lune* en grec, fait allusion à la ville ducale de Lunebourg. V. Enfin, quelques autres opuscules latins, et une *Description de l'île de Crète* en italien, qui n'a point été imprimée, et dont la bibliothèque impériale possède un manuscrit. G—É.

BAROZZI (Jacques), noble vénitien, neveu du précédent, était aussi très-savant en mathématiques et très-instruit dans les lettres; on lui attribue un *Commentaire sur la Sphère*,

un *Traité de Mathématiques*, des traductions du grec en latin, et des discours latins prononcés en différentes occasions. Il hérita, comme on l'a vu plus haut, de la riche bibliothèque de son oncle, et y ajouta un grand nombre de manuscrits grecs. Il en fit imprimer le catalogue, Venise, 1617, in-4°. Elle passa en Angleterre, sans doute après sa mort. Tomasini, qui a réimprimé ce catalogue (dans ses *Bibl. manuscr. Venet.*), prétend qu'elle fut achetée par le comte Thomas d'Arondel; mais Foscarini (*Letteratura Veneziana*, pag. 316) affirme qu'elle le fut par le comte de Pembrock, qui en fit présent, en 1629, à la bibliothèque de l'université d'Oxford dont il était chancelier. G—É.

BAROZZIO. *Voy.* VIGNOLE.

BARRA (PIERRE), médecin du 17e. siècle, établi à Lyon, a publié, I. *De l'abus de l'antimoine et de la saignée*, Lyon, 1664, in-12; II. *De l'usage de la glace, de la neige et du froid*, 1671 et 1675, in-12; III. *De veris terminis partûs humani; accessit historia mulieris romanæ, jam ab annis quatuor gravidæ*, 1666, in-8°. A. B—T.

BARRABAS était en prison à Jérusalem, pour cause de meurtre et de sédition, à l'époque de la passion de J.-C. La coutume des juifs, à la fête de Pâques, était de donner la liberté à un criminel, et Pilate demanda au peuple à qui, de Barrabas ou de Jésus, il voulait accorder cette faveur. Le peuple choisit Barrabas. K.

BARRADAS (SÉBASTIEN), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1542, enseigna long-temps dans les universités de Coïmbre et d'Évora, exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle, qu'il mérita d'être appelé l'*Apôtre du Portugal*, et mourut saintement en 1615. Ses ouvrages ont été publiés en 4 vol. in-folio, Anvers, 1617, et Cologne, 1620. On en estime surtout les deux suivants: *Commentaria in concordiam et historiam evangelicam*, et *Itinerarium filiorum Israël ex Ægypto in terram repromissionis*. Ce dernier a été imprimé séparément, à Paris, en 1620, in-fol. T—D.

BARRAL (PIERRE), naquit à Grenoble, où il fit ses études, et où il prit les ordres; il se rendit ensuite à Paris, où il se dévoua à l'éducation de la jeunesse, et y mourut le 21 juillet 1772. D'une humeur douce et sociale, d'une bonté extrême, il prodiguait le fruit de ses travaux aux indigents qui recouraient à sa générosité. On a de lui: I. *les Appelants célèbres* (avec un *Discours sur l'appel*, par L.-Ét. Rondet), 1753, in-12. Partisan de Jansénius et de Quesnel, il consacra dans cet ouvrage sa plume aux défenseurs de leur cause. Ce fut dans les mêmes principes, qu'il entreprit l'ouvrage suivant. II. *Dictionnaire historique, littéraire et critique des Hommes célèbres* (*Voy.* le Discours préliminaire de la *Biographie universelle*), 1758, 6 vol. in-8°. Les P. Gaubil et Valla, oratoriens, ont coopéré à cet ouvrage, qu'on appela le *Martyrologe du Jansénisme, fait par un convulsionnaire*. III. *Maximes sur le devoir des rois et le bon usage de leur autorité*, 1754, in-12; cet ouvrage parut aussi sous les deux titres suivants: 1°. *Manuel des Souverains*, 1754, in-12; 2°. *Principes sur le gouvernement monarchique*, Londres, Nourse, 1755, in-12; IV. *Lettres sur l'ouvrage* (de l'abbé Irailh) intitulé: *Querelles littéraires* (1762), in-12; ces lettres sont au nombre de dix; celle qui renferme l'Apologie de S. Bernard est de dom Clémencet.

L'abbé Le Roy, oratorien, est auteur de celle qui roule sur la dispute du quiétisme entre Fénélon et Bossuet. V. *Dictionnaire portatif, historique, géographique et moral de la Bible*, 1756, in-8°.; 1758, 2 vol. in-8°.; VI. *Dictionnaire des Antiquités romaines*, traduit et abrégé du grand Dictionnaire de Pitiscus, 1766, 2 vol. in-8°. M. Pougens a donné, en 1796, 2 vol. in-8°., une nouvelle édition de cet ouvrage, auquel il ajouta un *Essai sur l'étude des Antiquités septentrionales et des anciennes langues du Nord*. VII. *Sevigniana*, ou *Recueil de pensées ingénieuses, d'anecdotes littéraires*, etc., tirées des *Lettres de Mme. de Sévigné*, avec des remarques, in-12, 1756, 1767, réimprimé en 1788. Barral a été éditeur des *Mémoires historiques et littéraires de l'abbé Goujet*, 1767, in-12.

A. B—T.

BARRAS (Louis, comte de), né en Provence, d'une famille ancienne et distinguée dans le service militaire, mort peu de temps avant la révolution française, lieutenant-général des armées navales. Ses premières années eurent peu d'éclat; mais dans la guerre maritime qui fixa l'indépendance de l'Amérique septentrionale, Barras montra des qualités encore plus rares que l'expérience et le courage. Lieutenant-général plus ancien que le comte de Grasse, et libre d'agir en chef au nord des États-Unis, il n'hésita point à venir se placer sous les ordres de cet amiral, quand il crut cette réunion nécessaire au bien du service; exemple d'un dévouement noble et généreux, qui a toujours eu peu de modèles et peu d'imitateurs. Barras avait d'abord suivi le comte d'Estaing, dans sa campagne au nord de l'Amérique, et s'était distingué au combat naval de la Grenade. Il suivit pareillement le comte de Grasse, de la baie de Chesapeack aux Antilles, et combattit vaillamment, sous ses ordres, le 25 et le 26 janvier 1782, contre l'amiral Hood, dont l'escadre était mouillée sous le canon de St.-Christophe. Cette île s'étant rendue aux troupes françaises, commandées par le marquis de Bouillé, Barras fut détaché pour s'emparer des colonies anglaises de Névis et de Montferrat, qui se rendirent à lui. Peu de temps après, il retourna en Europe, et n'eut aucune part aux revers qui accablèrent l'escadre française au mois d'avril suivant (*Voy.* Grasse). La paix de 1783 fut pour le comte de Barras l'époque d'une retraite absolue, dans laquelle il a joui, jusqu'à sa mort, de l'estime de ses compagnons d'armes, et du repos honorable qu'il avait mérité par ses services et ses vertus.

E—d.

BARRE (Pierre la). *Voy.* BARRIÈRE (Pierre).

BARRE (Joseph), chanoine régulier de Ste.-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville, le 23 juin 1764, âgé de soixante-douze ans. Il entra jeune dans cette congrégation, et y fit de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Des travaux utiles remplirent le cours de sa vie laborieuse. Les principaux ouvrages sortis de sa plume sont : I. *Vindiciæ librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12, livre où l'on trouve beaucoup d'érudition; II. *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4°. L'auteur avait publié auparavant une lettre où il exposait le plan qu'il se proposait de suivre. La critique, en rendant justice aux recherches de l'auteur, lui reproche cependant de manquer d'exactitude dans les faits, et d'élégance dans le style,

et de plus une partialité nationale, capable de rendre l'ouvrage odieux aux peuples qui ont eu quelque démêlé avec la France. C'est un effort de mémoire, plutôt que de génie, et souvent cette mémoire est infidèle. Enfin, on convient généralement que cette histoire ne peut lui assigner une place parmi les bons écrivains en ce genre. Une observation assez piquante, c'est que le P. Barre a inséré dans son histoire beaucoup de faits et de discours pris mot pour mot dans l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire. Il met entre autres ces paroles dans la bouche de Charles-Quint: « Le pape est bien » heureux que les princes de la ligue » de Smalkade ne m'aient pas pro- » posé de me faire protestant; car, » s'ils l'avaient voulu, je ne sais pas » trop ce que j'aurais fait. » C'est la réponse de l'empereur Joseph, quand le pape Clément XI se plaignit à lui de sa condescendance à l'égard du monarque suédois. « Il ne suffit pas, dit » un critique, pour composer une » bonne histoire d'Allemagne, de » compiler ce qui se trouve dans les » auteurs modernes, au moyen de » quelques liaisons; il faut consulter » les auteurs originaux, que les alle- » mands ont recueillis avec soin. Celle » de Heiss n'en mérite pas le nom; et » celle de l'abbé Schmidt, traduite en » français, est moins l'histoire des Al- » lemands, qu'un cadre où l'auteur a » cherché à placer ses systèmes. » On trouvera dans le *Journal des savants* une longue analyse de cet ouvrage. III. *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12, curieuse, mais dont la diction n'est pas assez pure, et dont les faits ne sont pas toujours bien choisis. IV. *Examen des défauts théologiques*, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12, diffus, mal écrit, mais plein d'excellentes vues. V. *Lettre sur l'unité de la monarchie française*, dont on trouve un extrait dans le *Mercure* de 1762. Le P. Barre a enrichi de notes l'édition des *Œuvres de Bernard van Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol. Il fit paraître, en 1755, le prospectus d'une Histoire des lois et des tribunaux de justice; mais l'état d'imperfection où il laissa en mourant cette entreprise en empêcha la publication. Cependant, si l'on en croit l'abbé de Feller, ce serait son meilleur ouvrage. — Un autre BARRE (Nicolas) a fondé, dans le 17e. siècle l'ordre des frères et sœurs *piétistes*, consacrés à l'éducation des enfants pauvres. N—L.

BARRE (JEAN DE LA), prévôt de Corbeil pendant dix-sept ans, s'occupa à recueillir des mémoires, pour en composer une histoire, intitulée : *Antiquités de la ville, comté et chatellenie de Corbeil*, 1647, in-4°. Cet ouvrage est en deux livres; les saints et les comtes du pays sont mentionnés fort au long dans le premier; dans le second, l'auteur suit les règnes de chaque roi de France, depuis Louis-le-Gros qui conquit la ville, jusqu'à Henri IV. Il donne aussi la liste de tous les auteurs qu'il avait consultés pour la composition de son ouvrage. A. B—T.

BARRE (FRANÇOIS-POULAIN DE LA), né à Paris en juillet 1647, allia l'étude de la théologie à celle de la philosophie cartésienne. Il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le titre de docteur de Sorbonne, et la cure de la Flamangrie dans le diocèse de Laon. Des chagrins que lui avait attirés la liberté avec laquelle il s'exprimait sur des choses que son état lui faisait un devoir de respecter, le déterminèrent à quitter sa patrie et à renoncer à sa religion. Il exécuta son dessein en 1688, à l'âge de quarante-un ans, et se retira à Paris, puis à Genève, où il se maria en 1690.

Il donna d'abord des leçons de philosophie et de belles-lettres, et fut nommé régent de seconde en 1708; il reçut gratuitement le titre de bourgeois en 1716, et mourut en mai 1723. On a de lui plusieurs ouvrages médiocres : I. l'*Egalité des deux Sexes*, 1673, 1691, in-12. L'opinion soutenue dans ce livre n'était point nouvelle; l'auteur la combattit ensuite, dans un autre ouvrage, intitulé : *De l'excellence des hommes*, 1675, in-12; 1692, in-8°. II. *De l'éducation des Dames*, 1679, in-12; III. *les Rapports de la Langue latine à la française, pour traduire élégamment*, Paris, 1672, in-12. Senebier lui attribue encore *le Catalogue des mauvais termes communs au peuple de Genève*, titre d'après lequel on peut juger que l'auteur ne possédait pas assez bien les finesses de sa langue, pour pouvoir en donner des leçons. W—s.

BARRE (Jean-Jacques de la), fils du précédent, naquit à Genève, en septembre 1696; fut nommé pasteur de l'Eglise réformée, remplit les devoirs de son ministère avec zèle et charité, et mourut en 1751. On a de lui : *La Doctrine des Protestants, sur la liberté et le droit de lire l'Ecriture-Sainte*, etc., Genève, 1720, in-8°. Suivant Senebier, c'est un des meilleurs ouvrages de controverse qu'il y ait. L'auteur, cependant, n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il le publia. Ses *Pensées philosophiques* et ses *Pensées théologiques*, toutes deux imprimées à Genève, in-8°., et ses *Dialogues sur divers sujets*, in-12, sont moins connus. W—s.

BARRE (Louis-François-Joseph de la), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tournay, le 9 mars 1688. Son père, qui jouissait d'une fortune considérable, ayant été ruiné par suite d'entreprises mal dirigées, le jeune de la Barre, qu'on avait envoyé faire ses études à Paris, se trouva presque obligé de les interrompre, au moment où il entrait en quatrième; mais la douceur de son caractère et son assiduité au travail l'avaient fait aimer du maître de pension, qui voulut le conserver gratuitement, et lui obtint, quelque temps après, une bourse au collége de Ste.-Barbe. Ses études achevées, il demeura pendant deux années chez un savant ecclésiastique, qui lui enseigna le grec, et lui apprit à collationer les manuscrits anciens. Dans le même temps, dom Anselme Banduri étant venu à Paris pour y faire imprimer son *Imperium orientale*, et les *Numismata imperatorum Romanorum*, on lui indiqua la Barre, comme très-capable de surveiller l'impression de ces deux importants ouvrages. Il répondit à l'idée avantageuse qu'on avait eue de son savoir, et aussitôt que ce premier travail fut terminé, à la demande de plusieurs savants, il donna une nouvelle édition du *Spicilége*, de dom Luc d'Achéry. (*V.* Achéry.) La nécessité où il se trouvait de se faire une ressource de ses connaissances, l'engagea à publier successivement : I. les *Vetera analecta de Mabillon*, 1723, in-fol.; II. le *Dictionnaire de Moréri*, avec des additions considérables, surtout pour la partie géographique. Cette édition parut en 1725; mais elle a été effacée par les suivantes. III. Les *Mémoires de l'Histoire de France et de Bourgogne*, connus sous le titre de *Journal de Charles VI*, 1729, 2 vol. in-4°., avec une préface curieuse; IV. le *Secrétaire du Cabinet* et le *Secrétaire de la Cour*, 1732, 2 vol. in-12; V. l'*Histoire de Louis XIV*, par Larrey, 1733, 9

vol. in-12; VI. enfin, l'*Histoire de Paris*, de Dom Lobineau, 1735, 5 vol. in-12. Ce furent là les principaux ouvrages dont il a été l'éditeur. Reçu à l'académie des inscriptions, en 1727, il a enrichi les Mémoires de cette compagnie d'un grand nombre de morceaux curieux, parmi lesquels on distingue des *Eclaircissements sur l'Histoire de Lycurgue*, et un *Traité complet du Poëme épique*. Tous ces travaux, qui auraient suffi à un homme très-laborieux, laissaient encore des loisirs à la Barre, puisqu'il se chargea de la rédaction du *Journal de Verdun*, en 1727, et qu'il continua cette entreprise jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mai 1738 : il était âgé de cinquante ans. On a trouvé dans ses papiers des matériaux pour un *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, ouvrage immense, et qu'il se proposait de terminer dans le cours de trois années. La Barre, quoique affecté de surdité, s'était marié deux fois, et il avait eu le bonheur de trouver dans son ménage cette tranquillité, si précieuse pour ceux qui s'occupent des lettres. W—s.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (ANTOINE DE LA), frère utérin du précédent, naquit à Cambray. Élevé secrètement chez une de ses tantes, après avoir fait ses études, il fut chanoine régulier de la maison de St.-Victor à Paris. Ses vœux lui étant à charge, il se retira à la Haye, et y fut professeur dans la pension de Jean Rousset. Il alla ensuite à Hambourg, puis revint à la Haye, où Rousset « l'employa, dit Bruys, à traduire » *Suétone* et à faire des notes sur » la traduction de Du Ryer, des *Métamorphoses d'Ovide*. » Beaumarchais se maria peu de temps après, apprit l'anglais, l'espagnol et l'italien, et se mit aux gages des libraires. En 1735, il abandonna la Hollande, et s'arrêta à Francfort-sur-le-Mein, où il composa, au profit du libraire Varentrap, une gazette française, sous le titre d'*Avant-Coureur*; enfin, il se rendit à Bamberg, ou à Wirtzbourg, où il paraît qu'il rentra dans le sein de l'Église. Il est mort vers 1750. Beaumarchais possédait les poètes grecs et latins; son style est agréable. On a de lui : I. *Aventures de Don Antonio de Bufalis*, histoire italienne, la Haye, 1712, 1722, 1724, in-12; II. *Histoire de Pologne, sous le roi Auguste II*, 1733, 4 vol. in-12, ouvrage publié sous le nom de l'abbé de Parthenay; III. *Journal littéraire*, de 1732-37. Cet ouvrage, commencé en 1713, par s'Gravesande et autres, a 24 vol. in-12. IV. *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants*, 1740 et années suivantes, 12 vol. in-8°. Les 1[ers]. volumes, surtout, renferment des personnalités odieuses contre Jean Rousset, avec qui Beaumarchais s'était brouillé. Aussi Bruys appelle-t-il les *Lettres sérieuses et badines*, un livre *horridum et sacrum*. V. *La Monarchie des Hébreux, traduite de l'espagnol, du marquis de Saint-Philippe*, la Haye, 1727, 4 vol. in-12; VI. *le Temple des Muses, orné de soixante tableaux dessinés et gravés par B. Picart*, 1733, in-fol.; VII. *le Hollandais*, ou *Lettres sur la Hollande, ancienne et moderne*, 1739, 3 parties, in-8°.; VIII. *Amusements littéraires*, ou *Correspondance politique, historique, philosophique, critique et galante* (pour les années 1738 et 1739), 1741, 3 vol. in-12, divisés chacun en deux parties; la dernière lettre est du 25 juin 1739. L'ouvrage est dédié *à très-haut et très-puissant prince, le Public*; et cet intitulé de la dédicace est ce qu'il y a

de plus piquant dans les trois volumes. On y trouve cependant le portrait de Voltaire, deux lettres de ce grand homme sur l'ame, quelques pièces de vers très-connues aujourd'hui. Il y a très-peu d'intérêt dans les nouvelles politiques et littéraires que donne l'auteur, ainsi que dans les petits contes et extraits qu'il donne des ouvrages nouveaux. A. B—T.

BARRE (MICHEL LA), compositeur de musique et virtuose, né à Paris, vers 1680. Il eut dans son temps la réputation du plus célèbre joueur de flûte, et se distingua dans l'orchestre de l'académie royale de musique. Après avoir composé divers *duo* et *trio* pour la flûte, il fit la musique de deux opéras de Lamotte, qui furent représentés à l'Opéra; le premier, intitulé: le *Triomphe des Arts*, en 1700; et le second, la *Vénitienne*, en 1705. Cette dernière pièce a été remise en musique par d'Auvergne, en 1768. La Barre est mort à Paris, vers l'année 1744. Son père était marchand de bois dans le quartier St.-Paul. P—x.

BARRE (JEAN-FRANÇOIS LE FÈVRE, chevalier DE LA), petit-fils d'un lieutenant-général des armées du roi, a été, en France, l'une des dernières victimes de l'intolérance religieuse. Son père ayant dissipé sa fortune, sa tante, abbesse de Villancourt, le fit venir auprès d'elle, et se chargea de son éducation. Ce jeune homme répondait aux bontés et aux soins de sa parente: à dix-huit ans, il avait déjà fait de grands progrès dans les mathématiques et dans les arts du dessin; il avait lu avec fruit tous les ouvrages des écrivains anciens et modernes qui ont traité de l'art militaire, et même il avait fait des notes intéressantes sur quelques-uns. On venait de solliciter pour lui une compagnie de cavalerie, qui avait été promise, lorsqu'arriva l'horrible événement que notre devoir nous force de retracer. Dans le courant de l'année 1765, un crucifix en bois, placé sur le pont d'Abbeville, avait été mutilé; l'évêque d'Amiens, de la Motte d'Orléans, publia un monitoire pour inviter à révéler les auteurs de ce crime, à peine d'encourir les censures ecclésiastiques et l'excommunication. Duval de Saucourt, conseiller au présidial d'Abbeville, et que des raisons d'intérêt avaient rendu ennemi de l'abbesse de Villancourt, en accusa le chevalier de la Barre: plusieurs témoins furent entendus. Le chevalier de la Barre et Détallonde, jeune homme de son âge, furent décrétés de prise de corps. Détallonde se sauva, et passa en Prusse, où il a servi avec distinction; le chevalier fut arrêté, et conduit en prison. L'acte d'accusation dressé par le lieutenant criminel d'Abbeville portait que les prévenus avaient passé devant une procession sans ôter leur chapeau; qu'ils avaient parlé contre le dogme de l'eucharistie; et enfin qu'ils avaient chanté des chansons libertines et impies. Le tribunal d'Abbeville condamna le chevalier de la Barre à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. Un arrêt du parlement de Paris, du 5 juin 1766, rendu à la majorité de cinq voix sur vingt-cinq, adoucit ce jugement, en ordonnant que le chevalier de la Barre serait décapité avant d'être jeté dans les flammes. Cet arrêt fut exécuté le 1er. juillet suivant. L'infortuné jeune homme, à peine âgé de dix-neuf ans, fut conduit au lieu du supplice, dans un tombereau, avec un écriteau sur la poitrine, portant: *Impie, blasphémateur, sacrilége abominable et exécrable*. Voltaire réclama avec autant

de force contre ce jugement que contre celui de Calas; il fit paraître, sous le nom de *M. de Casen*, avocat au conseil du roi, une *Relation de la mort du chevalier de la Barre*, que l'on trouvera tom. XXXVI de la collection de ses œuvres, édit. de Beaumarchais. « On lui donna, dit-il, pour confesseur et pour assistant un dominicain, ami de sa tante l'abbesse, avec lequel il avait souvent soupé dans le couvent; ce bon homme pleurait, et le chevalier le consolait. On leur servit à dîner; le dominicain ne pouvait manger. — Prenons un peu de nourriture, lui dit le chevalier, vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner. — Ce spectacle, en effet, était terrible : on avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution..... Il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille, sans plainte, sans colère et sans ostentation : tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistait, se réduit à ces paroles : Je ne croyais pas qu'on pût faire mourir un jeune gentilhomme pour si peu de chose. » W—s.

BARREAUX (Jacques Vallée, seigneur des), né à Paris, en 1602, était petit-neveu de Geoffroy Vallée. Il étudia à la Flèche, chez les jésuites, qui lui proposèrent vainement d'entrer dans leur société. Son père, qui mourut maître des requêtes, et président au grand-conseil, le fit pourvoir d'une charge de conseiller au parlement de Paris. Des Barreaux, rapporteur d'une affaire, et se voyant pressé par les parties, les fit venir, brûla les pièces du procès en leur présence, et paya lui-même ce qui en était l'objet : il s'agissait de quatre ou cinq cents livres. D'autres disent qu'ayant fait perdre injustement un procès, dont il était rapporteur, et s'étant aperçu de son erreur, il paya, de son argent, la partie qu'il avait fait condamner. Ce trait a fourni à Lachaussée le sujet de sa *Gouvernante*. Des Barreaux se démit de sa charge pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse; il porta le raffinement d plaisir jusqu'à changer de climats sui vant les saisons de l'année; il passa l'hiver à Marseille : la maison qu appelait sa favorite, était dans le Laguedoc : c'était celle du comte de Cmont de Lodève, où il disait, qu la bonne chère et la liberté étaien ur leur trône. En Anjou, il fréquent la maison du Lude; quelquefois il ait voir Balzac, sur les bords de la ha rente. Le lieu qu'il fréquenta le lus était Chenailles-sur-Loire, où l'u de ses oncles avait une maison. Il a en 1642 voir, en Hollande, Desc tes, qu'il appelait son ami. Dans jeunesse il avait été lié avec Th phile Viaud, chez lequel on trouva letres latines de des Barreaux, l'auraient fait condamner au mê supplice que son grand-oncle, on ne l'eût excusé sur son âge. O trouve dans les lettres de Boursault dans plusieurs *Ana*, quelques c tes sur des Barreaux, qui paraiss faits à plaisir. On croit que, quat ou cinq ans avant sa mort, il se re à Châlons-sur-Saône, le meilleur, disait-il, et le plus pur qui fût France. Des Barreaux mangeait s ent chez l'évêque de cette ville, et s souvent encore avec un carme q exhortait à la pénitence, sur quoi apelle disait que des Barreaux n'était converti qu'à condition de s'enivrer qu'une fois le jour ave religieux. Des Barreaux demand trois choses à Dieu, oubli pour le sé, patience pour le présent, mi corde pour l'avenir. Il mourut Châlons-sur-

Saône, le 9 mai 1673. De toutes ses poésies, qui passèrent pour de petites pièces de vers agréables dans le goût de Sarazin et de Chapelle, il ne nous reste que le célèbre sonnet :

Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité.

On prétend que l'ayant fait étant malade, il le désavoua lorsque sa santé fut rétablie. Voltaire va plus loin : « Il » est faux, dit-il, que ce sonnet, aussi médiocre que fameux, soit de des Barreaux ; il est de l'abbé de Lavau ; j'en ai vu la preuve dans une lettre de Lavau à l'abbé Servien. »

A. B—T.

BARRELIER (Jacques), dominicain, né à Paris en 1606, a laissé un volume de figures de plantes qui sont estimées. Après avoir fait d'excellentes études, il se voua à la médecine, prit le grade de bachelier en 16[illegible], et celui de licencié en 1634 ; mais, au lieu de se faire recevoir docteur, il abandonna le monde pour entrer dans l'ordre de S. Dominique et il prononça ses vœux en 163[illegible]. Il se livra alors à l'étude des pères de l'église, et il enseigna la théologie, mais il consacrait ses heures de loisir à la botanique. Le père Thomas Turco, général de l'ordre, étant venu à Paris en 1646, fut frappé de l'étendue de ses connaissances, et il le prit pour assistant dans la visite qu'il fit des couvents de son ordre ; ce qui lui donna l'occasion de parcourir la Provence, le Languedoc, et ensuite l'Espagne et l'Italie. Il fit des courses dans les Apennins, et partout il recueillait des plantes, dont il voulait donner l'histoire générale. Après les avoir dessinées, il les fit graver à Rome, prenant celles de Columna pour modèles. Il fut secondé, dans cette entreprise, par Gaston duc d'Orléans, qui voulut fournir à une partie des dépenses de ce travail. Le Père Turco étant mort en 1650, Barrelier continua ses fonctions d'assistant auprès du P. Martin, nouveau général de l'ordre, qui mourut en 1670 ; alors, après vingt-cinq ans de séjour à Rome, il revint à Paris en 1672, au couvent de la rue St.-Honoré. Il s'occupait à perfectionner son ouvrage, lorsqu'il fut étouffé par un asthme, le 17 septembre 1673. Il avait légué ses manuscrits à la bibliothèque des Jacobins-St.-Honoré, où il demeurait ; mais peu de temps après sa mort, tous ces matériaux se trouvèrent dispersés ; une partie fut la proie d'un incendie ; mais les planches en cuivre furent sauvées, sans cela, la réputation du P. Barrelier eut été engloutie ; car il n'aurait été connu que par quelques citations de Morison, de Tournefort et de Plumier. Quarante ans après, Antoine de Jussieu trouva le moyen de rassembler les planches ; mais il n'y avait plus de texte ; il fut obligé d'y suppléer, et il donna des observations, avec la vie de l'auteur. C'est donc à ses soins que l'on doit l'ouvrage intitulé : *R. P. Barrelieri, Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, iconibus æneis exhibitæ : opus posthumum accurante Antonio Jussieu botanices professore in lucem editum et ad recentiorum normam digestum*, Parisiis, 1714, in-fol. L'ouvrage contient trois cent trente-quatre planches, et treize cent quatre-vingt-douze figures de différentes espèces de plantes, avec trois planches de coquillages. Le zèle d'Antoine de Jussieu l'entraîna peut-être trop loin, lorsqu'il accusa Boccone d'avoir été plagiaire à l'égard de Barrelier, parce qu'ils ont publié les mêmes plantes. Il est certain que Boccone annonça plusieurs plantes comme les tenant de Barrelier ; et il

est à présumer que ce dernier en reçut beaucoup en échange du botaniste sicilien, d'autant plus que le projet du botaniste français étant de faire une collection générale, il avait pris dans tous les auteurs ce qui lui convenait. C'est ainsi que l'on y trouve toutes les plantes publiées par Cornutus, toutes celles du jardin Farnèse d'Aldini. Si l'on met de côté les plantes communes qui avaient été bien figurées, sur treize cent quatre-vingt-douze, il en reste cent qu'il a bien fait connaître. Quelques-unes de ces figures sont très-correctes pour le dessin; mais dans des proportions trop petites. Il y a bien quelques détails sur la fructification, mais ils sont loin de ce que l'on exige maintenant. La réputation de Barrelier était tellement établie, quoiqu'il n'eût rien paru de lui, que Plumier consacra à sa mémoire un genre de plantes sous le nom de *Barleria*; il est composé de plusieurs arbustes des pays chauds, remarquables par la beauté des fleurs; ils appartiennent à la famille des *Acanthacées*. Le père Barrelier a aussi composé un grand ouvrage, dans lequel il traitait de toutes les plantes du globe qui étaient connues alors, et dont il voulait donner des figures; il lui avait donné le titre de *Hortus mundi*; d'autres disent *Orbis terrarum*; mais il n'a pas été imprimé. On a encore de ce savant laborieux sept cents figures de champignons et trois cents de coquillages, qui n'ont pas été publiées. D—P—s.

BARRÊME (François), dont le nom est devenu proverbe, naquit à Lyon, et mourut à Paris en 1703. On a de lui: I. le *Livre des comptes faits*, appelé communément *Barrême*, réimprimé un très-grand nombre de fois; II. le *Livre facile pour apprendre l'arithmétique soi-même*, Paris, 1706, in-12, avec un double frontispice gravé: cette édition est encore recherchée des amateurs, à cause de plusieurs articles curieux qui n'ont pas été conservés dans les nombreuses réimpressions. III. Le *Livre nécessaire*, contenant les calculs des intérêts; IV. le *Livre du grand commerce*, contenant les changes; V. la *Géométrie servant à l'arpentage*, 1673, in-12, avec une dédicace à M. Legendre, négociant. Cette dédicace a vingt-trois strophes de dix vers chaque. Les vers ont la mesure et les rimes sont exactes: voilà tout ce qu'on en peut dire. A. B—T.

BARRÈRE (Pierre), naturaliste, a exercé la médecine à Cayenne et à la Guyane, pendant trois années, vers le commencement du 18e. siècle. Après son retour en France, il fut nommé professeur de botanique à Perpignan, sa patrie, où il est mort le 1er. novembre 1755. Il a publié plusieurs ouvrages: I. *Question de médecine, dans laquelle on examine si la théorie de la botanique et la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin*, Narbonne, 1740, in-4°.; II. *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, ou le Dénombrement des plantes, des animaux et des minéraux qui se trouvent dans l'île de Cayenne et à la Guyane*, Paris, 1741, 1749, in-12, et inséré dans le tome II de la *Collection des Voyages*, publiée par Haller, à Gœttingue, 1751, in-8°. Dans ce petit ouvrage, l'auteur ne donne qu'une idée fort imparfaite des richesses naturelles de ces contrées; les plantes y sont rangées par ordre alphabétique, sous les noms que Plumier et Tournefort leur ont donnés. III. *Ornithologiæ specimen novum, sive series avium, in Ruscinone, Pyrenæis montibus atque in Galliâ æquinoctiali observatarum*, Perpignan, 1745, in-4°., avec

une planche. IV. *Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées*, Paris, 1746, in-8°., 2 planch.; V. *Observations d'anatomie*, Perpignan, 1751, in-8°.; 1753, in-4°.; il y traite des effets nuisibles de la jusquiame. VI. En 1743, il donna à l'académie des sciences de Paris un *Mémoire sur la manière dont on cultive le riz en Espagne*. VII. *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, 1743, in-12; VIII. *Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres*, Paris, 1741, in-4°. et in-12. Barrère prétendait que la bile des négres était noire, et qu'elle était la cause de la couleur de leur peau. Il a été réfuté par Lecat. M. Willdenow a donné, en son honneur, le nom de *Barrera* à un genre de plantes de la Guyane qu'Aublet avait fait connaître, mais sous un autre nom. D—P—s.

BARRETO (Moniz de), vice-roi des Indes, d'abord gouverneur de Malaca, parvint au gouvernement des Indes, en 1573, sous le règne de Sébastien, et passa en Afrique, à l'expiration de sa vice-royauté, en 1589, avec le titre de gouverneur-général des côtes orientales. Arrivé à Mozambique, il soutint une guerre sanglante contre les barbares africains, pénétra dans les états du roi de Mongas, et s'empara de sa capitale; mais il se vit forcé de retourner à Mozambique, pour arrêter les complots de Pereira, gouverneur de la citadelle. Son arrivée imprévue fit trembler les séditieux: « Allez, dit-il à Pereira, qui implorait » sa clémence à genoux, allez, je vous » pardonne; vos remords vous pu» niront assez de votre perfidie et de » votre ingratitude. » Barreto préparait une expédition contre le Monomotapa, lorsqu'un religieux portugais, enflé de la faveur de la cour, s'y opposa, et lui dit avec arrogance: « Vous » serez responsable devant Dieu et de» vant les hommes de tous les mal» heurs qui arriveront en Afrique. » Le fier et sensible Barreto fut si navré de l'injustice de cette menace, qu'il en mourut de douleur deux jours après. B—p.

BARRETT (Guillaume), chirurgien anglais, natif du comté de Sommerset, mort en 1789, était membre de la société des antiquaires de Londres. Quoiqu'il eût beaucoup de talent comme chirurgien, il est plus particulièrement connu comme auteur d'un livre intitulé *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, etc., avec des planches, 1788, 1 vol. in-4°. ouvrage mal écrit, mais plein de recherches utiles et faites avec une grande exactitude. — Un peintre de paysage du même nom a acquis quelque célébrité à Londres, dans le 18e. siécle, et a été membre de l'académie de peinture, dont il était un des fondateurs. X—s.

BARRETT (Jean-Jacques de), né à Condom, le 12 novembre 1717, était fils de Jacques de Barrett, qui avait suivi le roi Jacques en France. Après avoir fini ses études, Jean-Jacques vint à Paris, se lia avec quelques littérateurs distingués, et se livra entièrement à l'étude de la littérature ancienne. En 1762, il fut nommé professeur de langue latine à l'école militaire, et, trois ans après, inspecteur-général des études dans cette école. Après plusieurs années d'exercice, il donna sa démission, et, dans la retraite, continua de traduire des auteurs latins: il est mort le 19 août 1792. Il a traduit I. *Traité de l'Amitié*, *de la Vieillesse*, les *Paradoxes*, le *Songe de Scipion* et la *Lettre politique à Quintus*, 1760, in-12; 4e. édition, 1776, in-12; II. les *Offices de Cicéron*, 1759, in-12; 3e. édition,

1776, in-12; III. *Histoire des deux règnes de Nerva et de Trajan*; IV. les *Métamorphoses d'Ovide*, 1778, 1796, 2 vol. in-12; V. *Œuvres de Virgile* (il n'a fait que revoir la traduction de Catrou), 1782, 1787, 2 vol. in-12; VI. *Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784, 1789, 2 vol. in-12; VII. *Éloge de la Folie*, par Erasme, 1789, in-12; VIII. *Histoires et Maximes morales*, etc., 1781, 1803, in-12; c'est une traduction du *Selectæ è Profanis*; IX. la *Loi naturelle*, 1790, in-12; X. *Nouvelle traduction de Tacite*, ouvrage posthume, Paris, A. Delalain, 1811, 3 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont estimés. Ce sont les seuls de J. J. Barrett, d'après les renseignements pris auprès de sa famille. Tous les bibliographes l'ont, jusqu'à ce jour, appelé *Paul Barrett*, et le faisaient naître à Lyon, le 28 juin 1728. Nous n'avons pu, à Lyon même, obtenir aucun renseignement sur ce Paul Barrett, ou plus probablement Barret, sur le compte duquel cependant nous croyons devoir mettre : I. *les Amours d'Alcidor et de Charisée*, 1751, 2 vol. in-12; II. quelques comédies, depuis 1751 jusqu'à 1760; III. *l'Homme moral* ou *le Tableau de la vie*, 1764, 3 vol. in-12; IV. *Foka*, ou *les Métamorphoses, contes chinois, dérobé à M. de V....*, 1777, 2 vol. in-12; V. *le Grelot*, 1762, in-12; VI. *Mademoiselle Javotte*, 1762, in-12; VII. *les Petits Spectacles de Paris* (l'année 1773), in-18. A. B—T.

BARRI (GABRIEL), et non pas *Barrio*, né à Francica, dans la Calabre, au 16e. siècle, fut prêtre séculier, bon humaniste et savant géographe. Le principal ouvrage qu'on a de lui, date de 1571, ce qui fait penser qu'il était alors dans la force de l'âge. C'est un livre intitulé : *De antiquitate et situ Calabriæ libri V*, Rome, 1571, in-8°., réimprimé dans l'*Italia illustrata*, Francfort, 1600, in-fol.; et dans le tome IX, part. V du *Thesaur. antiquit. Italiæ*, de P. Burmann. Il en a paru une nouvelle édition, avec des additions et des notes de Thomas Aceti, et des *Animadversiones* de Sertorio Quattromani, Rome, 1737, in-fol.; enfin, il est inséré dans le *Delectus scriptorum rerum Neapolitanarum*, publié à Naples, in-fol., par Dominique Giordani. Ce nombre d'éditions atteste le mérite de l'ouvrage; il a été cependant vivement critiqué dans quelques-unes des observations de Quattromani; mais il n'a pas manqué de défenseurs. Quelques écrivains ont prétendu que Barri n'en était que le prête-nom, et l'ont attribué, les uns au cardinal Sirlet, les autres, au cardinal Santorio. Il est à croire que, s'il était de l'un ou de l'autre, on l'aurait su positivement, du moins après leur mort. Trois opuscules latins du même auteur, sur trois sujets très-différents, parurent ensemble cette même année: *Pro linguâ latinâ libri III; De æternitate Urbis liber unus; De laudibus Italiæ liber unus*, Rome, 1571, in-8°.; mais c'était une seconde édition augmentée; la première avait paru dès 1554. L'auteur se montre, dans son traité *Pro linguâ latinâ*, extrêmement passionné pour cette langue, et ennemi déclaré de la langue italienne ou vulgaire. Son aversion allait si loin, qu'il fait, dans son livre *De antiq. et situ Calabriæ*, des imprécations horribles contre quiconque oserait le traduire en italien; elles se trouvent au commencement du second livre, p. 1034. G—É.

BARRIÈRE (PIERRE), ou LA-BARRE, d'abord batelier à Orléans sa patrie, puis soldat, esprit sombre, mélancolique, qui s'est rendu fameux

par le projet d'assassiner Henri IV. Son dessein ayant été découvert (*Voy.* Banchi), il fut arrêté à Melun, comme il allait l'exécuter, et rompu vif le 26 août 1593, sans avoir témoigné le moindre repentir. Il déclara dans son testament de mort, et il soutint sur l'échafaud, qu'il avait été porté ou encouragé dans son régicide par un capucin de Lyon, par Aubri, curé de St.-André-des-Arcs, et par le P. Varade, recteur des Jésuites de Paris. (*Voy.* les *Lettres de Pasquier*, liv. XI, lett. 2; l'*Histoire de De Thou*, liv. CVII.). L'histoire particulière de ce régicide fut publiée, Paris, 1594, in-8°. T—d.

BARRIERE (Jean de la), instituteur de la congrégation des Feuillants, naquit en 1544, à St.-Ceré en Querci, d'une famille noble. Il fut nommé, en 1562, abbé de Feuillant, au diocèse de Rieux, dont il prit possession en 1565, et qu'il posséda pendant onze ans en commende. Il fit profession à Toulouse en 1573, et entreprit aussitôt d'y faire revivre le premier esprit de S. Bernard. Il fut quatre ans sans pouvoir trouver un seul religieux qui voulût embrasser sa réforme. On le dénonça même au chapitre général de Cîteaux, comme un innovateur dangereux; mais enfin son humilité, sa patience, son zèle, ses exemples, triomphèrent de tous les obstacles, et attirèrent de nombreux disciples dans sa solitude. Sixte V, par un bref du 5 septembre 1586, confirma le nouvel institut, et l'affranchit de l'obédience de Cîteaux. La Barrière resta constamment attaché à la cause royale durant les troubles qui désolaient la France. Henri III lui en témoigna sa reconnaissance, en faisant bâtir pour son institut le couvent de la rue St.-Honoré, dont le pieux réformateur prit possession en 1587, avec soixante de ses disciples. Les ligueurs firent de vains efforts pour l'attirer dans leur parti. Fidèle à son prince, même jusqu'après la mort funeste de Henri III, qu'il apprit à Bordeaux, il lui fit faire un service solennel dans l'église de son ordre, et prononça lui-même son oraison funèbre. Quelques-uns de ses religieux, séduits par la ligue, se soulevèrent contre lui, et devinrent ses persécuteurs. Ils le dénoncèrent à Sixte V, et provoquèrent contre lui la convocation d'un chapitre en Italie, sous l'influence de ce pape. L'inquisiteur Alexandre de' Franciscis, dominicain, qui y présidait en qualité de commissaire apostolique, l'interrogea sur les crimes qu'on lui imputait. L'abbé, quoique innocent, déclara au général, par humilité, qu'il était un grand pécheur. Sur cette simple déclaration, prise pour un aveu de ses prétendus crimes, il fut suspendu de l'administration de son abbaye, interdit de dire la messe, et eut ordre de se présenter tous les mois devant le tribunal de l'inquisition pour y rendre compte de sa conduite. Le chapitre général des Feuillants, de 1598, ayant demandé son rétablissement, le fanatique de' Franciscis, devenu évêque de Forli, l'empêcha par ses intrigues; mais enfin le cardinal Bellarmin, chargé par Clément VIII d'examiner les griefs allégués contre lui, le fit absoudre solennellement. Le pape modéra seulement quelques austérités trop excessives qu'il avait introduites dans sa réforme. Quelques-unes de ses institutions durent, avec raison, paraître bien bizarres, comme celle de se servir à table de crânes humains, au lieu de tasses ou de gobelets. La Barrière mourut à Rome le 25 avril 1600, entre les bras

du cardinal d'Ossat son ami. Toute sa vie présente une suite de pénitences, de mortifications, d'austérités qui surpassaient celles des anciens anachorètes. Il joignait à cela un grand fond de bonté, et des manières douces et affables. Les divers événements de sa vie étaient peints sur verre dans des tableaux placés au centre des vitraux du cloître des Feuillants de la rue St.-Honoré, où ils attiraient les curieux. Les plus beaux, au nombre de douze, sont l'ouvrage de Benoît Michu, en 1706, sur les dessins de Mathieu Elye, peintre flamand. Ils ont tous été transportés au Musée des Petits-Augustins, et n'ont éprouvé que de légères mutilations. T—D.

BARRIN DE LA GALLISSONNIÈRE. *Voy.* GALLISSONNIÈRE.

BARRIN (JEAN), grand-chantre de la cathédrale de Nantes, et l'un des vicaires-généraux du diocèse, était de la famille des Barrin de la Gallissonnière, qui a fourni des officiers distingués à la marine française. Barrin a traduit en vers les *Épîtres* et *Élégies* d'Ovide, Paris, 1676; la Haye, 1692 et 1701, in-12. Afin d'effacer auprès des gens d'église cette erreur de sa jeunesse, il composa la *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise*, femme du duc de Bretagne, Pierre II; Rennes, 1704, in-12. M. Barbier (N°. 7255) lui attribue *Vénus dans le cloître*, ou *la Religieuse en chemise*, publié sous le nom de l'abbé Duprat, et qualifié de *livre infâme* par Lenglet-Dufresnoy. D. N—L.

BARRINGTON (JEAN-SHUTE), fils d'un négociant anglais nommé *Benjamin Shute*, naquit en 1678 à Théobald, dans le comté de Hertford. Après avoir reçu sa première instruction à l'université d'Utrecht, il entra dans la société d'Inner Temple à Londres, où il se livra particulièrement à l'étude du droit. Il publia ensuite, en faveur des protestants séparés de l'église d'Angleterre, plusieurs ouvrages estimés, où l'on trouve beaucoup de talent et de savoir réunis à un esprit de tolérance et de liberté religieuse qu'il avait puisé à l'école de Locke, son maître et son ami. Ses principes lui méritèrent, sous le règne de la reine Anne, la confiance du ministère whig, qui le chargea, à l'âge de vingt-quatre ans, de négociations relatives au projet de la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre. Les services qu'il rendit dans cette circonstance furent récompensés, en 1708, par la place de commissaire des douanes, qu'il perdit sous le ministère suivant. A cette même époque, un riche particulier du comté de Berks, qui le connaissait à peine, l'adopta pour son fils, et lui laissa tous ses biens; quelques années après, un parent éloigné, nommé *Barrington*, dont il prit le nom et les armes, le fit également son héritier. Il se trouva alors, par sa fortune, ses talents et sa considération personnelle, à la tête du parti dissident. Il fut nommé membre du parlement à l'avènement de Georges Ier., qui le créa, en 1720, baron Barrington de Newcastle et vicomte Barrington d'Ardglass; mais, en 1723, il fut expulsé de la chambre des communes, à l'occasion de la malheureuse affaire de la loterie d'Harburgh, dont il était sous-gouverneur : cette flétrissure que, selon l'opinion publique, il n'avait pas méritée, fut, à ce qu'on présume, une suite de la haine du premier ministre Walpole, son ennemi déclaré. Il mourut dans sa terre du comté de Berks en 1734, laissant neuf enfants, dont plusieurs se sont distingués dans le gouvernement, l'église, l'état militaire et les

lettres. L'un d'eux, Daines, fera le sujet de l'article suivant. Le docteur Swift, qui professait les principes les plus opposés aux siens, et dont le témoignage ne peut être suspect, le présente, dans une de ses lettres, comme l'esprit le plus délié de toute l'Angleterre, et comme un esprit sage et modéré. Voici les principaux de ses ouvrages: I. *Essai sur l'intérêt de l'Angleterre relativement aux protestants non conformistes*, in-4°., 1701 et 1703; II. *les Droits des protestants non conformistes*, 1705, in-4°.; III. *Miscellanea sacra*, 2 vol. in-8°., 1725, réimprimés avec des additions considérables en 1770, en 3 vol. in-8°.; IV. *Essai sur les diverses dispensations de Dieu sur le genre humain, dans l'ordre où elles se trouvent dans la Bible*, ou *Système abrégé de la religion naturelle et révélée*, 1725, in-8°., réimprimé plusieurs fois depuis. X—s.

BARRINGTON (Daines), 4e. fils du précédent, fut destiné par son père à l'étude des lois, et occupa différentes places dans la judicature et dans le gouvernement; mais il se distingua plus particulièrement dans la connaissance que dans l'application des lois; il est aussi connu comme antiquaire et comme naturaliste. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, et celle des antiquaires le choisit pour son vice-président. Il résigna ses diverses places vers la fin de sa vie, et mourut dans la retraite le 14 mars 1800. On a de lui différents ouvrages, dont les principaux sont: I. *Observations sur les statuts, spécialement les plus anciens*, etc., 1766, in-4°., réimprimé la même année. Cet ouvrage, qui a eu depuis cinq éditions, notamment en 1769 et 1775, jouit encore d'une grande réputation, et il est très-souvent cité comme une autorité par les meilleurs historiens anglais et par ceux qui se sont livrés à l'étude et à la recherche des anciennes lois. II. *Le Calendrier du Naturaliste*, 1767, in-4°.; III. une édition d'*Orosius*, avec la traduction anglo-saxonne, d'Alfred-le-Grand, et une traduction anglaise, accompagnée de notes, par Daines Barrington, 1773, in-8°. Ces notes ont été vivement critiquées. IV. *Traité sur la probabilité d'atteindre au pôle septentrional*, 1775, in-4°., publié à l'occasion du voyage au Nord, entrepris par le capitaine Phipps, depuis lord Mulgrave; V. *Expériences sur le chant des oiseaux; Essai sur le langage des oiseaux;* VI. *Voyage d'Othar*, ou *Eclaircissements sur la géographie du 9e. siècle;* VII. *Recherches sur l'invasion de Jules-César en Angleterre;* VIII. *Mémoires sur la fameuse médaille d'Apamée.* Plusieurs de ces différents écrits, et beaucoup d'autres du même auteur, sur les antiquités et sur l'histoire naturelle, se trouvent dans les *Mémoires de la société royale de Londres et de la société des antiquaires*, et dans un recueil qu'il a publié lui-même en 1780, en 1 vol. in-4°., sous le titre de *Mélanges sur divers sujets.* On y reconnaît un esprit ingénieux et observateur, mais un peu trop enclin au paradoxe et aux opinions singulières. Ses recherches sur le chant des oiseaux sont neuves et curieuses. — Son frère (Samuel), devint contre-amiral, et se distingua par la prise de Ste.-Lucie. En 1782, il contribua au ravitaillement de Gibraltar, et mourut en 1800. S—d.

BARROIS (Jacques-Marie), libraire à Paris, mort le 20 mars 1769, à soixante-cinq ans, s'acquit une grande réputation par son immense instruction. « Il connaissait, dit Lad-

» vocat, non seulement les éditions et » les prix des livres, mais leur con» tenu. » Il a rédigé un grand nombre de *Catalogues*, dont quelques-uns sont indiqués dans la *France littéraire* de 1769. On recherche surtout, et l'on consulte souvent encore son *Catalogue des livres de Falconnet*, avec des éclaircissements et une table très-commode, 1763, 2 vol. in-8°. La filiation des Barrois dans la librairie française, offre le même tableau que les familles des Ancillon et des Bernouilli dans les sciences. A. B—T.

BARROS (JEAN DE), le plus célèbre des historiens portugais, naquit, à la fin du 15e. siècle, d'une famille distinguée et d'ancienne noblesse. On ignore le lieu et l'époque précise de sa naissance; mais il est probable qu'il naquit en 1496, dans une des terres de sa famille. Sa vie est mieux connue, car on a recueilli ce que les auteurs contemporains en ont écrit, et quelques circonstances, dont il fait lui-même mention dans ses écrits. A un âge très-peu avancé, il entra au service du roi Emmanuel, en qualité d'enfant gentilhomme. Cette institution portugaise, dont l'ombre seule existait dans ces derniers temps, ressemblait en quelque sorte à celle des pages; mais les enfants gentilshommes étaient très-nombreux, et, en les élevant, on avait moins pour but le service personnel du roi, quoiqu'ils le fissent par tour, que le service qu'il recevrait d'eux un jour comme chef de l'état. Tous les mois le roi avait un travail avec leurs directeurs et leurs maîtres; il prenait connaissance de leurs progrès et de leurs défauts, et distribuait lui-même les récompenses ou le blâme. Jean de Barros était, nous dit-il, encore à l'âge où faire tourner le sabot était son grand amusement, quand il entra dans cette école. Il se fit bientôt après distinguer par son esprit et son application; et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de dix-sept ans, le roi le plaça auprès du prince royal, qui fut depuis le roi Jean III, dans un rang que je traduirais volontiers, d'après ses attributions, par *Page-chambellan*. Il y en avait un certain nombre attachés à chacun des princes de la maison royale, vivant habituellement dans leurs appartements, et continuellement occupés de leur service. Jean de Barros avait pris un goût si décidé pour l'étude, qu'il profitait de tous les moments libres pour s'occuper et vivre avec Salluste, Tite-Live et Virgile. Il écrivit même son premier ouvrage au milieu des distractions inévitables dans une cour; il le composait dans l'anti-chambre, sans être jamais sûr de n'être pas interrompu avant de parvenir à la fin de la période qu'il écrivait; mais le prince royal, qui lui-même aimait les lettres, voulut voir son travail à mesure qu'il avançait, lui donnait des conseils et y faisait des corrections. L'ouvrage parut en 1520; l'auteur n'avait que vingt-quatre ans; il le présenta au roi en lui disant : « Sire, je n'ai écrit ce petit livre que pour essayer mes forces, » et voir si on trouve mon style digne » d'être employé à écrire l'histoire de » mon pays. » Le roi lui ordonna de lire quelques chapitres, dont il se montra satisfait, et lui dit : « Je souhaitais beaucoup que l'on écrivît ce que » nous venons de faire dans l'Inde; » mais je ne trouve personne dont le » style me contente; occupez-vous en, » et je vous promets que votre temps » ne sera point perdu. » Quoique le roi mourût peu de mois après, ces paroles eurent leur effet, et le Portugal leur doit peut-être le bel ouvrage historique qui parut trente-deux ans plus

tard. Le premier ouvrage qu'il composa dans l'antichambre est un roman intitulé : l'*Empereur Clarimond* (1601, in-fol.) C'est un prince imaginaire, dont Barros écrit l'histoire, comme s'il eût existé, sans viser au merveilleux ni au romanesque. Quoique la fable n'ait rien d'extraordinaire, le charme du langage l'a sauvée de l'oubli : on en a donné plusieurs éditions au 16e., au 17e., et même au 18e. siècle. Le roi Jean III, à son avènement au trône, le nomma gouverneur des établissements portugais sur la côte de Guinée. Lorsqu'il fut de retour, il le fit trésorier-général des colonies, et, quelques années après, agent-général des mêmes pays, place importante qui équivalait presque à un ministère d'état, et que Barros occupa pendant trente-huit ans, avec une grande réputation d'intelligence et de probité. Toutes ces places étaient de nature à lui fournir des renseignements sur le théâtre et les événements de l'histoire à laquelle il travaillait. On s'aperçoit, en lisant cette histoire, combien il en avait profité. En 1539, le roi lui fit donation de la province du Maranham, dans le Brésil, à la charge d'y faire des établissements. L'entreprise fut malheureuse, il y perdit beaucoup de son bien, et finit par rendre la province au roi, qui le dédommagea et le récompensa ailleurs. A l'âge de soixante-douze ans, il se retira dans sa terre d'Alitem, où il mourut trois ans après, en 1571. On a de Jean de Barros, sous le titre d'*Asie Portugaise*, quarante livres de l'histoire des Portugais dans l'Inde, écrits dans un langage majestueux, quoique simple, et avec une rare connaissance de la matière, un jugement calme, et une stricte véracité. Différents écrivains ont cherché à les continuer (*V.* les art. COUTO, CASTANHÉDA et BOCARRO). Ulloa traduisit en italien cet ouvrage, dont le président de Thou et les savants contemporains parlent avec de grands éloges. Le *Dictionnaire historique* s'est avisé d'opposer à leurs témoignages l'autorité de la Boulaye-le-Goux, que le même dictionnaire traite d'écrivain incorrect, et diseur de faussetés. L'*Azia Portugueza* est un livre classique, et qui a beaucoup contribué à fixer la prose portugaise. Il en existe plusieurs éditions, dont la plus rare est l'originale, avec les suites, Lisbonne, 1552-1615, divisée en 14 volumes in-folio ; et la plus belle est celle de 1774, de l'impr. royale de Lisbonne ; 11 vol. in-8°., y compris la vie de Barros. Les autres ouvrages de cet auteur sont : I. un Dialogue moral, intitulé : *Rhopicancuma*, où il fait voir par quels moyens on se corrompt, lorsqu'on abandonne les principes pour s'accommoder aux temps ; cet ouvrage fut défendu par l'inquisition. II. Un autre dialogue moral, *sur la mauvaise honte ;* une *Grammaire de la Langue portugaise*, la première qui ait été publiée. Il avait laissé d'autres ouvrages sur le commerce et la géographie des Indes, et sur des sujets de morale, que le roi Philippe II acheta à grand prix de la belle-fille de l'auteur, mais qui n'ont jamais été publiés. — Un autre BARROS (Alphonse de), a laissé un recueil de *Proverbes moraux*, Madrid, 1601 et 1608, in-8°. ; Lisbonne, 1617, in-8°. ; il a aussi publié une des premières éditions de *Gusman d'Alfarache*, avec l'éloge de ce roman et de son auteur. C—S—A.

BARROSO (MICHEL DE), né à Madrid en 1540, posséda plusieurs talents ; mais c'est surtout comme peintre qu'il mérite une notice. Il étudia les arts du dessin sous Becerra, célèbre

artiste, qui avait reçu en Italie les leçons de Raphaël et de Michel-Ange. Aidé de ces lumières, Barroso devint habile architecte, et excella dans la perspective. Palomino Velasco lui accorde un coloris agréable et une touche légère, mais il ne le regarde pas comme un grand dessinateur; il vante surtout une *Station* de cet artiste, placée dans le principal cloître de l'Escurial. Barroso possédait plusieurs langues, entre autres le grec et le latin. Il était de plus bon musicien. Il mourut à Madrid en 1590, à l'âge de cinquante ans. D—T.

BARROW (ISAAC), né à Londres, au mois d'octobre 1630, fut théologien et géomètre; mais ce n'est que par ce dernier titre qu'il est connu maintenant, du moins hors de son pays, et surtout parce qu'il fut le maître de Newton, et qu'il donna, du problême des tangentes, une solution qui ne pouvait manquer de faire naître le calcul différentiel. Quoiqu'il ait, à plusieurs reprises, montré pour les mathématiques une prédilection marquée, il ne s'en occupa néanmoins que comme d'une étude accessoire: la lecture d'Eusèbe et de Scaliger le conduisit à l'étude de la chronologie; cette dernière, à l'astronomie, qui l'obligea de se livrer à la géométrie. Ses connaissances dans la langue grecque, et même dans l'arabe, lui ouvrirent les sources de cette science, et nous valurent des versions latines des *Traités d'Euclide*, *d'Archimède*, *d'Appollonius*, et *de Théodose*, qu'il réduisit à de petits volumes, soit en employant des signes abréviatifs, soit en évitant les répétitions qui sont fréquentes dans les originaux; mais son goût pour l'érudition se montre sous des formes un peu rebutantes dans ses *Lectiones mathematicæ*. Ce recueil de discours sur la philosophie des mathématiques, comme on la concevait alors, est hérissé de citations grecques et fort difficile à lire. Il faut cependant en excepter quatre leçons d'une date incertaine, et dont l'objet est d'indiquer la méthode par laquelle Archimède a découvert ses plus beaux théorêmes. C'est dans ses *Lectiones opticæ et geometricæ* qu'il expose les découvertes qui lui sont propres. Les *Leçons géométriques* ont pour objet les propriétés des courbes; on y trouve (pag. 80) la considération du triangle, nommé depuis *triangle différentiel*, et duquel se déduit sur-le-champ la sous-tangente d'une courbe quelconque. Dans les *Leçons d'optique*, il discute la question qui s'était élevée sur le lieu apparent des images que présentent les miroirs courbes, et propose, à ce sujet, une loi très-ingénieuse. Les querelles religieuses et les troubles politiques qui agitèrent sa patrie opposèrent de grands obstacles à son avancement. Soupçonné de pencher vers la doctrine d'Arminius, et de plus royaliste, il fut écarté d'une chaire de grec qu'il avait méritée. Cette contrariété le fit sortir de son pays: il voyagea en France, en Italie; il alla à Smyrne, et, dans la traversée, il prit une part honorable au combat que le vaisseau qui le portait soutint contre un corsaire algérien. Il séjourna ensuite à Constantinople. De retour en Angleterre, il obtint, en 1660, une chaire de grec à Cambridge; en 1662, il fut nommé professeur de philosophie au collége de Gresham; la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, en 1663; et, l'année suivante, il remplit la chaire de mathématiques fondée par Lucas dans l'université de Cambridge. Ce fut là qu'il compta Newton parmi ses disciples,

et il lui résigna sa chaire, en 1669. Se livrant alors entièrement à la théologie, il reçut en 1670, le grade de docteur dans cette faculté; devint, en 1675, chancelier de l'université de Cambridge, et mourut le 4 mars 1677. Il fut enterré dans l'église de Westminster, où ses amis lui firent élever un monument. Ainsi, sa carrière s'est terminée d'une manière honorable, quoiqu'il ait été d'abord oublié dans les grâces que Charles II, à son rétablissement, répandit sur les partisans de la monarchie. Le distique suivant paraît avoir été composé par Barrow, dans l'intention de se rappeler au souvenir du prince :

Te magis optârat rediturum, Carole, nemo;
Te reducem sensit, Carole, nemo minùs.

Ses principaux ouvrages sont: I. *Lectiones opticæ et geometricæ, in quibus phænomenôn opticorum genuinæ rationes investigantur ac exponuntur, et generalia curvarum linearum symptomata declarantur*, Londres, 1674, in-4°., 1 vol; II. *Archimedis opera, Apollonii Pergæi conicorum libri IV, Theodosii spherica, methodo novâ illustrata et succinctè demonstrata*, Londres, 1675, in-4°., 1 vol.; III. *Euclidis elementorum libri XV, breviter demonstrati*, Londres, in-12, 1 vol.: ce livre, qui est très-estimé, a eu plusieurs éditions; la première est de 1659, et ne comprend que les *Éléments*; à la suite des dernières, de celle de 1678, par exemple, on trouve les *Data*, et une Leçon de Barrow sur les théorêmes d'Archimède, concernant la sphère et le cylindre, exposés par la méthode des indivisibles. IV. *Isaaci Barrow, mathematicæ professoris Lucasiani, lectiones habitæ in scholis publicis academiæ Cantabrigiensis*, Londres, 1684, in-12, 1 vol. Barrow est de plus auteur d'*Œuvres théologiques, morales et poétiques*, en trois volumes in-folio, dont Tillotson a été l'éditeur. L—x.

BARRY (Girald), plus connu sous le nom de *Giraldus Cambrensis* (Girald, du pays de Galles), naquit vers l'an 1146, au château de Mainarpir, près de Pembroke, dans le midi du pays de Galles. Il était d'une famille noble, alliée même aux princes de ce pays. L'excessive vanité qui a dicté ses mémoires ne permet guère de le croire entièrement sur ce qu'il nous dit des extraordinaires dispositions de son enfance. Cependant, après avoir été envoyé achever son éducation en France, où il demeura trois ans, et où il se distingua dans l'étude de la rhétorique, à son retour dans son pays, en 1172, il commença à se faire connaître par ses talents et principalement par son caractère ardent et inquiet, qui le fit juger propre à soutenir les intérêts de l'église. Neveu de l'évêque de S. David, il obtint bientôt plusieurs bénéfices; mais après la mort de cet évêque, il fut toute sa vie appelé à ce siége par le chapitre, et repoussé par les rois d'Angleterre Henri II et Richard Ier. (Cœur-de-Lion), qui craignaient l'influence d'un Gallois de haute naissance. Ce fut en 1176 qu'il reçut à cet égard un premier dégoût. Barry, alors âgé de trente ans, et qui n'avait pu être évêque, pour se distraire de son chagrin, fit de nouveau un voyage à Paris, dans l'intention de poursuivre ses études, surtout celle de la théologie. Il s'acquit, du moins à ce qu'il nous dit, une réputation prodigieuse, principalement par sa connaissance des Décrétales. En 1179, il fut nommé professeur de droit canon à l'université de Paris; mais il refusa cette place, et en 1180, il retourna dans son pays, où il fut chargé, par l'archevêque de Cantor-

béry, de l'administration de l'évêché de St. David, dont l'évêque avait été chassé par le peuple et le clergé réunis. Après de longs débats, que Girald fut accusé d'avoir prolongés, l'évêque fut rétabli, et, en 1184, Girald, qu'on ne craignait apparemment que comme évêque, fut appelé à la cour, où Henri II le nomma son chapelain, l'employa utilement dans plusieurs affaires relatives au pays de Galles, et, l'année suivante, l'envoya en Irlande, en qualité de secrétaire et de conseiller privé de son fils (Jean Sans-Terre). Barry n'eut aucune part aux imprudences de ce prince; il désapprouva hautement sa conduite envers l'église d'Irlande, et, nommé par lui aux évêchés de Ferns et de Leighlin, il refusa noblement des fonctions où, lui dit-il, il sentait qu'il ne pouvait faire le bien. Ce fut dans ce voyage qu'il recueillit les matériaux de sa *Topographie de l'Irlande*, ouvrage remarquable par une circonstance qui prouve moins peut-être la vanité de l'homme, que l'importance qu'on se croyait permis d'attacher alors aux productions de l'esprit. Lorsqu'il le lut publiquement, en 1187, à Oxford, cet ouvrage, divisé en trois parties, ayant occupé trois jours de lecture, le premier jour Barry réunit dans un banquet tous les pauvres de la ville; le second jour, il invita à un second festin tous les docteurs et tous les savants de quelque réputation; le troisième fut destiné aux savants d'un ordre moins distingué, aux soldats, aux bourgeois et aux pauvres de la ville. Cette topographie, remplie de fables et d'erreurs grossières, a depuis été vivement réfutée. Barry fut accusé, pour lui donner plus de prix, d'avoir détruit plusieurs chroniques irlandaises qu'il avait eues entre les mains. En 1188, Baudoin, archevêque de Cantorbéry, ayant entrepris une tournée dans les montagnes du pays de Galles, à l'effet de prêcher la croisade, Barry l'accompagna, et, pour prêcher d'exemple, se croisa lui-même; mais Richard I[er]. lui ayant laissé, en partant pour la Palestine, l'administration du royaume, conjointement avec Guillaume de Long-Champ, chancelier et évêque d'Ély, Barry obtint du pape d'être relevé de son vœu; il quitta la cour en 1192, sur quelque désagrément, et se retira à Lincoln, où les lettres le consolèrent. L'évêché de St.-David se trouvant vacant en 1198, ses amis l'engagèrent à se présenter; mais il leur répondit par un mot qui est devenu mémorable: *Virum episcopalem peti, non petere debere*, qu'un homme digne de l'épiscopat ne doit pas demander, mais être demandé. Cependant, l'année suivante, ayant été de nouveau nommé par le chapitre et refusé par le roi Richard, il en appela à Rome, où il se rendit en personne; mais, après trois voyages et de longs délais, il eut la douleur d'échouer dans l'objet de son ambition. Dès ce moment il renonça pour jamais aux affaires du monde, et se livra entièrement à la culture des lettres. En 1215, on lui offrit encore l'évêché de St.-David, mais à des conditions si peu convenables qu'il le refusa. On ignore la date précise de sa mort; on sait seulement qu'il vivait encore en 1220. Cet homme, qui paraît avoir uni à une vanité excessive, du talent pour les affaires et une certaine fermeté de caractère, n'est remarquable aujourd'hui, comme écrivain, que par le nombre de ses ouvrages, monument de la crédulité et du mauvais goût du siècle. Leur liste seule formerait un livre elle-même; les plus connus sont: I. *Topographia Hiberniæ*, en trois livres; II. *Historia Vaticinalis*

de expugnatione Hiberniæ, en deux livres. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés en 1602, à Francfort, par les soins de M. Camden. III. *Itinerarium Cambriæ*, en deux livres. C'est la relation du voyage qu'il fit avec l'archevêque Baudoin dans les montagnes du pays de Galles, voyage dont il ne manque pas de s'attribuer tout le succès. On y trouve des détails précieux sur la prédication des croisades. Bachmann a donné un précis de cette relation dans son *Histoire littéraire des anciens Voyages*. On en trouve un extrait dans les *Annales des Voyages*, de M. Malte-Brun, tom. III, pag. 310. IV. *De rebus à se gestis*, en deux livres. C'est surtout dans ce journal de sa vie qu'on trouve des traits vraiment curieux de sa ridicule vanité, comme lorsqu'il parle de la prodigieuse réputation qu'il s'était faite dans les écoles, par son éloquence; éloquence telle, dit-il, que ses innombrables auditeurs ne savaient ce qu'ils devaient admirer le plus, ou de la douceur de sa voix, ou de l'élégance de ses expressions, ou de la force irrésistible de ses arguments. V. *Ecclesiæ speculum, sive de monasticis ordinibus, ex ecclesiasticis religionibus variis, distinctionum libri IV*. L'auteur s'était proposé, dans cet ouvrage, d'exposer les vices des moines, contre lesquels il avait conçu une haine invétérée; on rapporte qu'il avait coutume d'ajouter à sa litanie : *A monachorum malitiâ libera nos, Domine* (Délivrez-nous, Seigneur, de la méchanceté des moines). S—D.

BARRY (Jacques), de la même famille que le précédent. Son père, riche négociant de Dublin, était membre du parlement d'Irlande. Jacques Barry suivit la carrière du barreau, où il se fit une grande réputation par ses talents. Le lord Wentworth, ensuite comte de Stafford, lui procura des places et des distinctions honorables; mais les troubles qui agitèrent le règne de Charles Ier., lui enlevèrent son protecteur, dont il fut bien près de partager la destinée tragique. Son attachement à la cause royale fut récompensé, aussitôt après le rétablissement de Charles II, par la place de président de la cour du banc du roi en Irlande; il fut élevé à la pairie, peu de temps après, avec le titre de baron de Santry, et nommé conseiller privé. Il mourut en 1672. On a de lui un ouvrage intitulé: *The case of tenures*, etc. (le Cas des tenures sur la commission des titres défectueux, discuté par tous les juges d'Irlande, avec la décision et ses motifs); Dublin, 1637, in-fol., et 1752, in-12. X—s.

BARRY (Jacques), peintre d'histoire, né à Cork en Irlande en 1741, était fils d'un maçon. Après avoir appris le grec et le latin, il se livra à l'étude de la peinture. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître était un tableau de *S. Patrice baptisant le roi de Cashel*, composé à dix-neuf ans. Fort de la protection d'Edmund Burke, son compatriote, il vint à Londres, où ses talents obtinrent aussitôt de l'emploi. En 1765, il passa sur le continent pour y étudier les ouvrages des grands maîtres aux frais de Burke; après un séjour de quatre ans en France et en Italie, il revint en Angleterre, où il composa, vers 1772, un tableau de *Vénus*, dont on a donné la gravure, et un tableau de *Jupiter et Junon*, tous deux remarquables par l'originalité et la grandeur de la conception, mais d'un très-médiocre coloris. Ce fut vers cette époque qu'il provoqua le refroidissement d'Edmund Burke, en refusant durement de faire son portrait, genre d'ouvrage qu'il re-

gardait comme au-dessous de lui. Il se brouilla également avec Reynolds, qu'il soupçonnait d'être jaloux de ses talents. En 1775, voyant son pinceau sans emploi lucratif, il prit la plume, et publia un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires qui s'opposent au progrès des arts en Angleterre*, dans lequel il réfute les théories de Dubos, de Montesquieu et Winkelmann sur l'influence du climat. Son mérite réel le fit nommer membre de l'académie royale de peinture de Londres, et, en 1786, professeur; mais ses bizarreries, et ses procédés peu obligeants envers ses confrères, lui firent ôter cette place vers l'année 1799. Ses opinions en faveur de la révolution de France achevèrent ensuite de lui aliéner la plus grande partie de ses compatriotes; et le roi s'étant fait apporter le registre des membres de l'académie de peinture, en raya le nom de Barry de sa propre main. Le principal monument de sa réputation en Angleterre est une suite de six tableaux représentant les progrès de la société et de la civilisation parmi les hommes, qu'il peignit pour la société d'encouragement. L'exécution de ces tableaux, commencés en 1777, et dont deux ont chacun quarante-deux pieds anglais de longueur, employa sept années de sa vie. Cet ouvrage se voit dans les salles des bâtiments nommés les *Adelphes*. Les compatriotes mêmes de Barry, tout en vantant la grandeur de la composition de ces six tableaux, connus sous le nom de l'*Élysée*, avouent que l'exécution en est médiocre et le coloris détestable. Le seul prix qu'il en demanda fut l'exposition publique et à son profit de ses tableaux, dont il fit à cette occasion une notice explicative, dans laquelle il rappelle souvent une cabale qu'il suppose formée contre lui, et qui le poursuit partout. Il prétendait que les offices en musique célébrés à Westminster, dans le temps de cette exposition, n'avaient d'autre but que de détourner l'attention publique et de lui ravir sa gloire et ses profits. Ne croyant pas être assez remarqué par ses talents, on prétend qu'il voulut l'être par ses singularités; ayant de quoi vivre et s'habiller décemment, tout chez lui présentait l'image de la misère et de la malpropreté. On ne l'appelait dans son quartier que le *sale* Barry. La pitié qu'il inspirait engagea la société des arts à former en sa faveur une souscription qui se monta à 1000 liv. sterl.; mais il mourut l'année suivante, en 1806, et fut enterré à l'église de St.-Paul. Barry était savant et possédait bien la théorie de la peinture, comme on en peut juger par ses lettres écrites d'Italie à Edmund Burke, mais surtout par six *Leçons sur la peinture*, qui sont ce qu'il a écrit de mieux. Il parlait de son art avec enthousiasme, et en parlait bien; mais il avait adopté un style grand et sévère qui s'éloigne de la véritable nature. Quoique, dans un de ses écrits, il eût présenté sur le coloris du Titien les observations les plus sages et les plus judicieuses, il méprisait cette partie de l'art, et faisait peu de cas de Rubens, de Van Dick, de Teniers, de Rembrandt et de toute l'école flamande, qui brille surtout par le coloris. Barry était d'un caractère peu sociable, et vivait très-retiré; il était extrêmement frugal; il ne lui fallait, disait-il, que *du pain*, *un toit et la gloire*. Outre les tableaux que nous avons cités, on a de lui, entr'autres, un *Philoctète*, peint à Bologne, plus grand que nature, et dont il a lui-même donné l'estampe. On a publié en

1809 les *Œuvres de J. Barry, peintre d'histoire, avec une notice sur sa vie et ses écrits*, Londres, 2 vol. in-4°. Il a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses ouvrages. X—s.

BARRY (Spranger), acteur célèbre, né à Dublin, le 20 novembre 1719. Son père, qui était orfèvre, l'avait élevé dans sa profession; mais, dominé par une passion irrésistible pour le théâtre, il débuta, en 1744, dans le rôle d'Othello, où il obtint le plus grand succès. On peut juger de son mérite, en apprenant qu'il sut se faire remarquer sur un théâtre où brillaient Garrick, Quin et Cibber. L'affluence des spectateurs, attirés par la réunion de tant de talents, fut souvent si grande, qu'elle devint funeste à plusieurs, et l'on rapporte qu'il était alors assez ordinaire d'entendre dire: « Un tel est mort d'une » fièvre de Garrick, de Quin, ou » de Barry. » Ce fut en 1746 qu'il vint à Londres, et se fit applaudir sur le théâtre de Drury-Lane, dans des rôles que Garrick et lui remplissaient tour à tour. Vers 1758, Barry revint en Irlande, et fit construire, de concert avec un autre acteur, deux jolies salles de spectacle à Dublin et à Corke. De retour à Londres, en 1766, il reparut en 1773 sur le théâtre de Covent-Garden, et, malgré des infirmités et des souffrances continuelles, obtint encore les applaudissements du public. Il excellait surtout dans les situations pathétiques, dans les pièces de Shakespeare, surtout dans le rôle d'Othello, qu'il avait choisi pour son début, et dans lequel il n'a jamais été égalé. X—s.

BARRY (Georges), né au Berwikshire, en 1747, fit ses études à l'université d'Edimbourg, et fut successivement instituteur chez un noble des Orcades, puis second prédicateur à la cathédrale de Kirkwall, et enfin ministre dans l'île de Shapinsay, où il mourut vers la fin de 1804. Le premier ouvrage de Barry, celui qui le fit d'abord connaître, fut une Description statistique des deux diocèses qu'il avait présidés. Cet ouvrage a été publié par John Sinclair, dans son recueil intitulé: *A statical account of Scotland drawn up from the communications of the ministers of the different parishes*, Edimbourg, 1792, 1799, in-8°. Barry, envoyé dans les Orcades, se livra avec zèle aux fonctions de son état, et donna des soins assidus à l'instruction publique, qu'il organisa sur un meilleur pied. Ce service fut apprécié par la société établie en Ecosse pour hâter les progrès du christianisme; elle admit Barry au nombre de ses membres, et le nomma inspecteur-général des écoles dans les Orcades. Son goût pour la statistique prit une nouvelle force dans son séjour de Shapinshay; il examina les Orcades sous leurs rapports physique, moral et politique, et le résultat de ses travaux fut l'excellente Histoire de ces îles, qui parut à Edimbourg, en 1805, un vol. in-4°., cartes et fig., sous ce titre: *The history of the Orkney Islands*, etc. *Illustrated with map of the whole Islands and with plates of some of the most interesting objects they contain. By the rev. Georges Barry, minister of Shapinshay*, Edimbourg and London, 1805, in-4°. Cet ouvrage, comme toutes les topographies minutieuses, contient plusieurs choses qui n'ont d'intérêt que pour les habitants des Orcades; mais il en renferme aussi beaucoup d'autres d'un intérêt plus général. C'est la première description fidèle de cet archipel, sur lequel les Torfœus, les Wallace, les Buchanan n'avaient donné que des aperçus historiques. L. R—e.

BARRY, ou BARRI (PAUL DE), né en 1585, à Leucate, diocèse de Narbonne, jésuite en 1601, recteur des colléges d'Aix et de Nîmes, provincial de la province de Lyon, mort à Avignon le 28 juillet 1661, dont le nom n'a dû le droit d'être conservé qu'à la singularité d'un grand nombre de livres de dévotion, et au ridicule que Pascal a versé sur ces livres, dans les *Lettres provinciales*, ridicule pleinement justifié par leurs seuls titres : I. *le Paradis ouvert à Philagie, par cent dévotions à la mère de Dieu*; II. *la Sainte faveur auprès de Jésus, par cent dévotions aux sacrés mystères*; III. *les Saintes résolutions de Philagie*; IV. *les Saints accords de Philagie avec le fils de Dieu*; V. *la Riche alliance de Philagie avec les saints du paradis*; VI. *la Pédagogie céleste*; VII. *les Cent Illustres de la maison de Dieu*; VIII. *les Deux illustres Amants de la maison de Dieu*, et plusieurs autres ouvrages du même genre, dont le seul qui ait échappé à l'oubli est le *Pensez-y bien*, que les ames dévotes lisent encore, au moyen de la correction que l'on a faite au style, et du retranchement des mysticités. — Il y a un autre BARRY (Réné), historiographe du roi, auteur d'une *Vie de Louis XIII*, en latin, traduite en français, par Jean Nicolaï, qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : *le Triomphe de Louis-le-Juste*, poëme latin, de Charles Beys, Paris, 1649, in-fol. Il avait composé divers ouvrages sur l'art oratoire, entre autres une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4°., qui eut plusieurs éditions; sur la *Logique*, la *Morale*, la *Physique* et la *Métaphysique*, où ceux qui sont venus après lui ont puisé de bonnes choses. On a encore de lui des *Conversations*, Paris, 1675, in-4°., 2 vol. T—D.

BARRY (MARIE-JEANNE GOMART DE VAUBERNIER, comtesse DU), naquit à Vaucouleurs, en 1744; elle était fille d'un commis aux barrières. C'est un jeu remarquable du hasard, que le même pays ait donné naissance à Jeanne-d'Arc, qui fut l'appui du trône, et à la comtesse du Barry, qui en fut la honte. La nature l'avait douée des charmes extérieurs les plus séduisants; elle vint à Paris, et entra chez une marchande de modes, école ordinaire de corruption; elle acheva de se dépraver chez la fameuse Gourdan, où le public la connut sous le nom de Mlle. *Lange*. Le comte Jean du Barry, un de ces hommes sans principes et sans mœurs, mais non pas sans nom et sans esprit, à qui l'habitude et le talent du vice ont procuré de nos jours une sorte d'existence, sous le titre de *roué*; le comte Jean du Barry spécula sur les charmes de cette prostituée, encore peu connue, et la présenta à Lebel, valet-de-chambre de Louis XV, comme méritant les regards de ce vieillard couronné, dont les sens étaient blasés par la débauche, et qui ne savait plus depuis long-temps ennoblir ou faire excuser par son choix ses honteuses faiblesses. Le vieux monarque, accoutumé à rencontrer le respect jusque dans les bras de ses maîtresses, retrouva des jouissances et des désirs près d'une femme d'une espèce nouvelle pour lui. Il l'aima de toute sa faiblesse, et l'empire d'une vile prostituée sur le souverain le plus majestueux et le plus imposant, fut fondé par la lubricité. Dans le délire de sa passion, Louis XV craignit cependant de voir dans sa maîtresse une femme publique; il fallut lui trouver un mari : on ne le chercha pas, il s'offrit dans la personne de Guillaume du Barry, frère du comte Jean, et bientôt la comtesse du Barry parut

publiquement à la cour. Le triomphe du vice sur les mœurs publiques fut marqué le jour où, au scandale universel, la méprisable compagne des débauches d'un roi, qui forçait, malgré eux, ses sujets à le mépriser, fut présentée à Versailles, en 1769, conduite par une femme de qualité, dont le nom sera sans doute inconnu de la postérité. L'étrange favorite, jetée dans une sphère si brillante et si nouvelle pour elle, se laissa conduire par les fourbes plus ou moins adroits, plus ou moins obscurs, mais tous également ambitieux et avides, qui l'entouraient : les ennemis du duc de Choiseul, d'un côté, et les du Barry de l'autre, la firent servir d'instrument à leurs intrigues, à leurs haines, et concourir ainsi au bouleversement général qui signala les dernières années de Louis XV. Le duc de Choiseul osa faire rougir son souverain du vil choix qu'il avait fait; la disgrâce de ce ministre fut la récompense de sa noble hardiesse : on n'attribua ses tentatives qu'au dépit de n'avoir pu faire jouer à la duchesse de Grammont le rôle de Mme. de Montespan. L'arme du ridicule fut employée de part et d'autre, avec plus ou moins d'esprit et de légèreté, chez une nation qui rit de tout, et souvent d'elle-même. Le parti opposé consola la favorite par les mêmes moyens, comme si le ridicule était la lance d'Achille, dont les blessures se guérissaient par elle-même. On attribua au duc de Nivernais la chanson qui commence par ce couplet :

Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde ;
En vain la bourgeoise en gémit,
Et la duchesse en gronde ;
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

Il paraît, au surplus, que Louis XV lui-même sentait son abjection : « Je » sais bien, dit-il un jour au duc de » Noailles, je sais bien que je succède » à Sainte-Foy. — Sire, dit le duc en » s'inclinant, comme votre majesté suc- » cède à Pharamond. » (*Nouv. Mél. de madame Necker*, tom. II, p. 39.) Elle influa beaucoup sur l'exil du parlement (1771), à l'instigation du chancelier Maupeou. Voici une anecdote peu connue et qui mérite de l'être : Maupeou lui fit présent d'un tableau de Charles Ier., par van Dyck, représentant ce prince dans une forêt, fuyant ses persécuteurs, tableau qui est aujourd'hui au Muséum. Ce tableau fut placé dans le boudoir de la comtesse, en face de l'othomane où Louis XV avait habitude de s'asseoir ; et quand ce prince fixait sa vue sur ce tableau, la favorite lui disait : « Eh » bien ! La France, tu vois ce tableau ! » si tu laisses faire ton parlement, il » te fera couper la tête, comme le par- » lement d'Angleterre l'a fait couper à » Charles. » Mme. du Barry n'était pas une méchante femme : les malheurs publics ne furent pas son ouvrage ; on ne doit les attribuer qu'aux avides et perfides conseillers qui l'égarèrent sans cesse, et abusèrent de son inexpérience pour favoriser les plus monstrueuses dilapidations et faire triompher les manœuvres les plus odieuses. On vit le maréchal de Richelieu descendre au rang de ses adulateurs ; le chancelier Maupeou, qui se disait allié aux Barrymore d'Écosse, s'empresser de reconnaître le même droit aux du Barry, et traiter la favorite de cousine. Cependant cette femme, aux pieds de laquelle Louis XV vivait dans le dernier degré d'abjection, voyait le trésor public ouvert à ses moindres demandes. Comme elle ne se trouvait pas bien logée dans le palais d'une princesse du sang, le pavillon de Luciennes fut bâti pour elle, et ce fut là que Mme. du Barry traitait Louis XV

comme un valet, et l'appelait *la France*. A la mort du monarque, en 1774, Mme. du Barry fut reléguée dans l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux. Livrée à elle-même, elle vécut avec décence, et donna des marques d'un grand respect pour la religion. Louis XVI lui permit de sortir du monastère où elle s'était fait plaindre et presque estimer : Luciennes lui fut accordé pour demeure, et le petit-fils de Louis XV lui donna une pension. Mme. du Barry parut dès-lors oublier entièrement la cour, et ne s'occupa qu'à embellir sa retraite et à protéger les beaux arts. Abandonnée de presque tous ceux qui avaient été ses flatteurs, elle n'imita pas leur ingratitude. A l'époque de la révolution, elle professa pour la mémoire de son bienfaiteur, et les malheurs de son auguste famille, un respect et un dévouement qui ne peuvent absoudre sans doute la moitié de sa vie, mais qui jettent quelque honneur et quelque intérêt sur sa malheureuse fin. Il paraît que Mme. du Barry ne fit courir le bruit que ses diamants avaient été volés, qu'afin d'assurer un honorable emploi à ce gage de sa fidélité, que la morale sévère appellera toujours des *dépouilles du peuple* et des *richesses d'iniquité*. Quoi qu'il en soit, on l'accusa de n'être allée en Angleterre que pour y porter ses diamants. Arrêtée sur ce motif, à son retour, en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire le 4 novembre suivant, et condamnée à mort « comme conspiratrice, et ayant » porté à Londres le deuil du tyran. » Conduite à la mort, le 6 décembre, elle ne cessa de demander grâce ; ses yeux étaient baignés de larmes ; elle poussait des cris perçants, et implorait la pitié du peuple ; à l'instant de l'exécution, on l'entendit s'écrier sur l'échafaud : *Monsieur le bourreau, encore un moment*. On a remarqué qu'elle fut la seule femme, condamnée par le tribunal révolutionnaire, qui ait montré tant de faiblesse. Parmi les nombreux ouvrages publiés sur Mme. du Barry, on doit distinguer : I. *Lettres de madame du Barry*, 1779, in-8°.; II. *Anecdotes de madame la comtesse du Barry*, 1777, 2 parties in-12. Ce dernier ouvrage est attribué à Theveneau de Morande. S—Y.

BARSÉBAI, 8e. sulthan de la 2e. dynastie des Mamloucks d'Égypte, était, comme ses prédécesseurs, esclave circassien. Amené en Syrie, il y fut acheté par le gouverneur de Malatia, qui l'envoya en présent au sulthan Barkok. Celui-ci le mit au nombre de ses mamlouks, parmi lesquels il se fit distinguer. Devenu échanson du sulthan Faradj, il commença à figurer dans les troubles de l'Égypte. Il s'attacha à Chéïkh-Mahmoudy, en obtint un commandement dans les troupes, devint gouverneur de Tripoli de Syrie, et se fit disgracier et jeter en prison pour s'être laissé battre par un parti de Turkomans. Mis en liberté, réintégré, il fut encore disgracié, et enfin, après plusieurs alternatives de fortune, il jouit d'une grande faveur auprès du sulthan Thatar, qui lui confia la tutelle de son fils Mohammed. Thatar ne fit que paraître sur le trône. Sa mort en mit en possession son fils encore très-jeune, à qui les Mamlouks donnèrent pour tuteur l'émyr Djanibek. Barsébaï, privé de la régence, songea à s'emparer du pouvoir souverain, et après avoir trompé Djanibek et Thurbaï, mamlouks puissants, qui n'avaient pas moins d'ambition que lui, il déposa le fils de son bienfaiteur, et se fit proclamer sulthan, le 8 de reby 2e. 825 de l'hég. (1er. av. 1422 de J.-C.). Les guerres intestines qu'il eut à soutenir pour conserver la couronne, la

peste qui affligea une partie de l'empire, et les incursions des Francs, semblèrent d'abord autant de fléaux destinés à le punir de son ingratitude; mais il prouva que, s'il avait eu assez d'adresse pour tromper ses rivaux, il avait aussi assez de génie pour conserver l'empire qu'il leur avait arraché. Il signala son avènement par l'abolition de la coutume de baiser la terre devant le prince, et il la remplaça par celle de baiser les mains. Il exclut du divân les juifs et les chrétiens, s'occupa à réduire les émyrs séditieux, et, lorsqu'il en eut triomphé, songea à porter ses armes au dehors. Les corsaires catalans et italiens ravageaient alors les côtes de la Syrie et de l'Égypte, et allaient déposer dans l'île de Chypre le produit de leurs pirateries. Barsébaï, ayant fait d'inutiles plaintes au roi de cette île, résolut de la mettre à feu et à sang, fit construire des bâtiments dans tous les ports de son empire, rassembla les troupes de Syrie et d'Égypte, et après les avoir aguerries par quelques incursions, fit partir une flotte nombreuse, qui s'empara de Limisso le 26 de chaban 829 (3 juillet 1426 de J.-C.). Nous n'entrerons point dans les détails de cette expédition mémorable, qui se termina par le désastre d'une grande partie de l'île, et la prise du roi Jean II. Ce prince, amené en Égypte, fit son entrée au Caire, monté sur un mulet, et accompagné de tous les autres captifs, et de tout le butin. Barsébaï l'attendait au château, assis sur son trône, et entouré de tous ses officiers; ce fut là que, pour comble d'humiliation, le monarque de Chypre, du sang de l'illustre maison de Lusignan, se prosterna plusieurs fois devant l'esclave turk, devenu son maître. Les historiens s'accordent à dire que Barsébaï, content d'avoir satisfait son orgueil, ne viola point les droits de l'humanité; il traita son captif avec douceur, et, après en avoir tiré une forte somme pour sa rançon, et l'avoir obligé à payer un tribut annuel, il le fit reconduire en Chypre par six de ses galères. Barsébaï fit encore, à l'orient de son empire, quelques expéditions qui lui réussirent, et mena une vie très-active, parcourant ses provinces, et s'assurant, par sa présence, de la fidélité de ses officiers; ce fut ainsi qu'il conserva le sceptre jusqu'à sa mort, arrivée le 13 de dzoùl-heddjah 841 (7 juin 1438 de J.-C.), après un règne de seize ans. J—N.

BARSINE, fille d'Artabaze, fut mariée, en premières noces, à Memnon de Rhodes. Elle fut prise à Damas, avec les autres femmes de la suite de Darius; et, comme son mari était mort, Alexandre la prit pour concubine, et en eut un fils, nommé *Hercules*; il la donna ensuite en mariage à Eumènes de Cardie. Elle resta à Pergame après la mort d'Eumènes; car ce fut de cette ville que Polysperchon fit venir Hercules pour le faire reconnaître roi. Il est probable qu'elle fut tuée en même temps que son fils, l'an 309 avant l'ère chrétienne. — Arrien donne aussi le nom de BARSINE à la fille aînée de Darius, qu'Alexandre épousa; ce qui est sans doute une faute de copiste; car tous les autres auteurs la nomment *Statira*. C—R.

BARSUMA, célèbre hérétique, métropolitain de Nisibe, contribua beaucoup, par ses intrigues et ses violences, à propager, dans la Perse et la Chaldée, le nestorianisme, presque anéanti à la mort de son auteur, et voulut encore ajouter aux erreurs de Nestorius. Il soutint que le mariage devait être permis aux évêques, aux prêtres et aux clercs, s'appuyant sur cette parole de

l'apôtre : *Melius est nubere, quam uri*, et donna lui-même l'exemple de cette infraction des règles ecclésiastiques, en vivant avec une femme qu'il disait être son épouse légitime. Babucéus, évêque de Seleucie, s'étant élevé contre ses principes irréligieux, il le rendit si odieux à Sirouz, roi de Perse, que ce prince ordonna sa mort, et permit à Barsuma de poursuivre les partisans de l'Église d'Occident. Barsuma leur fit une guerre ouverte, et on dit qu'il en périt sept mille. Enfin, cet homme méprisable pour ses principes et sa conduite morale, mourut en 489 de J.-C., après avoir établi en Perse et dans la Mésopotamie, une secte qui a causé de grands malheurs dans l'Église d'Orient, et dont il subsiste encore aujourd'hui quelques restes. On peut consulter sur Barsuma et ses écrits la *Bibliotheca Orientalis* de J.-S. Assemani. J—N.

BARTAS (GUILLAUME DE SALUSTE DU), né vers 1544, près d'Auch, de parents nobles, et élevé pour le métier de la guerre, se signala comme militaire et comme négociateur. De la même religion que Henri IV, avant qu'il fût roi de France, et attaché à la personne de ce prince, en qualité de gentilhomme ordinaire de la chambre, il fut employé par lui, avec succès, pour ses affaires en Danemarck, en Écosse et en Angleterre. Jacques VI, qui eut successivement ces deux derniers royaumes, voulut le retenir à son service; il préféra de revenir dans sa patrie. Il se trouva à la bataille d'Ivry, et chanta la victoire à laquelle il avait contribué. Quatre mois après, en juillet 1590, il mourut, âgé de quarante-six ans, des suites de quelques blessures qui avaient été mal guéries. Tout le temps que ses devoirs laissaient à sa disposition, il le passait à son château du Bartas, et là composait ses longs et nombreux poëmes: la *Première Semaine*, c'est-à-dire *la Création*, en sept journées; l'*Uranie*, la *Judith*, le *Triomphe de la foi*, les *Neuf Muses*; et la *Seconde Semaine*, ouvrage très-bizarrement intitulé, qui comprend une grande partie des histoires de l'*Ancien Testament*. Le seul de ses poëmes dont on ait retenu le titre, la *Semaine*, eut, en moins de six ans, plus de trente éditions, et fut traduit en latin, en italien, en espagnol, en allemand et en anglais. Cela n'empêche pas qu'aujourd'hui le nom de du Bartas ne soit, pour ainsi dire, passé en proverbe pour exprimer la barbarie et le mauvais goût du style. Le sien est hérissé de métaphores extravagantes, et de mots composés à la manière grecque et latine. Laharpe y a pourtant reconnu « quelques vers qui ont de la précision » et de l'énergie. » De Thou, qui rend de son caractère un témoignage fort honorable, attribue ses défauts, comme poète, à l'éloignement où il vivait de la capitale et des gens de mérite qui l'habitaient : il est douteux qu'il eût trouvé des avis bien utiles dans un pays dont Ronsard était l'idole. Ses œuvres ont été imprimées à Paris, en 1610, 2 vol. in-folio, avec d'énormes commentaires de Simon Goulard de Senlis. A—G—R.

BARTENSTEIN (JEAN CHRISTOPHE DE), vice-chancelier d'Autriche et de Bohême, né en 1690, fut long-temps secrétaire d'état de l'empereur, et se fit connaître par plusieurs manifestes qu'il écrivit pour la maison d'Autriche : le plus remarquable est la *Déclaration de guerre* contre la France, en 1741. Il composa pour l'instruction du prince, depuis empereur sous le nom de *Joseph II*, un *Droit de la nature et des gens*, imprimé à Vienne, en 1790, in-8°. Il

mourut à Vienne le 6 août 1766. — Bartenstein (Laurent Adam), né à Heldbourg, le 28 août 1717, fut précepteur de deux comtes d'Auersberg à Burgstall en Autriche, recteur de l'école de Cobourg en 1743, professeur au gymnase de la même ville, où il mourut le 25 février 1796. On a de lui : I. *Religionis christianæ excellentia ex insigniter commendato amoris studio adserenda*, Cobourg, 1757, in-4°.; II. *Rudiments simplifiés de la langue grecque*, ibid., 1778, in-8°. III. *Cur Virgilius moriens Æneida comburi jusserit*, 1772, etc. G—t.

BARTH (Jean), né à Dunkerque, en 1651, ennoblit son nom et répandit sa renommée dans toute l'Europe, par des actions d'une bravoure extraordinaire. Il était fils d'un simple pêcheur, et Louis XIV se plut à l'honorer au milieu de sa cour. Le chevalier de Forbin, son compagnon et son rival de gloire, qui joignait une naissance illustre et une éducation polie à l'intrépidité de Jean Barth, le conduisit à Versailles, en 1691. Les courtisans se disaient entre eux : « Allons » voir le chevalier de Forbin, qui mène » l'ours; » mais le roi lui fit un accueil plein de bonté. L'apercevant un jour dans la galerie, il l'appela, et lui dit obligeamment : « Jean Barth, je » viens de vous nommer chef d'esca- » dre. — Sire, vous avez bien fait, » répondit le marin. » Les courtisans rirent aux éclats de cette naïveté grossière, qui, selon eux, peignait à la fois la sottise et la vanité. « Vous n'a- » vez pas compris Jean Barth, leur » dit Louis XIV; sa réponse est celle » d'un homme qui sent ce qu'il vaut, » et qui compte m'en donner de nou- » velles preuves. » Jean Barth justifia bientôt la confiance du monarque; il n'avait encore montré que l'audace infatigable d'un armateur; il signala son courage par des actions plus utiles. Trente-deux vaisseaux de guerre anglais et hollandais bloquaient le port de Dunkerque; Jean Barth en sortit avec sept frégates, et, dès le lendemain, s'empara de quatre navires anglais richement chargés pour la Russie. Dans le cours de la même campagne, il brûla plus de quatre-vingts bâtiments ennemis, fit une descente vers Newcastle, ravagea tout le pays des environs, et revint à Dunkerque avec plus de quinze cent mille francs de prises. Il en ressortit avant la fin de l'année (1692), avec trois vaisseaux de guerre, rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, chargée de grains, attaqua et mit en fuite l'escorte qui la protégeait, et prit seize navires marchands. En 1693, Jean Barth, commandant le vaisseau *le Glorieux*, de 64 canons, se trouva sous les ordres du maréchal de Tourville, à la journée de Lagos, où les Français vengèrent le désastre de la Hogue, sur l'escadre et les flottes marchandes parties d'Angleterre pour l'Espagne, l'Italie et le Levant. Quatre-vingt-sept navires de commerce et plusieurs vaisseaux de guerre furent pris ou brûlés, et la perte des alliés, dans cette occasion, fut évaluée à plus de vingt-cinq millions de livres. Jean Barth, s'étant séparé du corps de l'armée, fit échouer, près de Faro, six bâtiments hollandais richement chargés, qui furent livrés aux flammes. L'année suivante fut signalée par des succès plus utiles. On manquait de blé : Jean Barth, malgré la vigilance des Anglais, fit d'abord entrer à Dunkerque une flotte considérable chargée de grains; il courut ensuite au devant d'un convoi plus nombreux, qui apportait en France les blés du Danemark et de la Pologne : le contre-amiral

Hidde, avec huit vaisseaux de guerre, s'en était emparé; déjà, il était à la hauteur du Texel, près d'entrer dans les ports de Hollande; il n'y avait pas un moment à perdre: Jean-Barth, quoiqu'il n'eût avec lui que six vaisseaux d'un rang inférieur à ceux de l'ennemi, l'attaque sans hésiter, enlève le contre-amiral hollandais à l'abordage, prend deux autres vaisseaux de guerre, et ramène toute la flotte marchande à Dunkerque. Cette action brillante lui valut des lettres de noblesse. En 1696, ayant encore trompé les Anglais, qui l'attendaient à la sortie du port avec une escadre trois fois plus forte que la sienne, il rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, composée de cent dix voiles, et protégée par cinq frégates. L'escorte tomba bientôt au pouvoir des Français avec une quarantaine de navires; mais treize vaisseaux de ligne hollandais ayant paru dans le temps que Jean Barth conduisait ses prises à Dunkerque, il fut forcé d'en brûler la plus grande partie, et d'éviter lui-même un combat trop inégal. La paix seule pouvait interrompre les travaux de ce marin célèbre: elle fut conclue à Riswick, et Jean Barth passa les dernières années de sa vie à Dunkerque. Il y mourut d'une pleurésie, le 27 avril 1702, au moment où la guerre de la succession d'Espagne ouvrait une nouvelle carrière à son expérience et à son courage. Il était âgé d'environ cinquante ans, et son tempérament n'avait rien perdu de sa force. On a dit que Jean Barth *n'était guère bon que sur son navire*, c'est-à-dire qu'il n'était propre à commander qu'un seul vaisseau, et qu'il était plus capable d'une action hardie que d'un projet étendu. La seconde partie de cette assertion paraît assez juste; la première est démentie par les faits: c'est avec des escadres de six et de huit vaisseaux que Jean Barth accomplit ses entreprises les plus glorieuses, et qu'il montra plusieurs fois autant de prudence dans la combinaison de ses plans, que d'intrépidité dans leur exécution. E—D.

BARTH, ou BARTHIUS (GASPARD DE), savant critique allemand, né le 22 juin 1587, à Custrin, d'une famille noble. Son père, Charles Barth, était professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et chancelier à Custrin. Le jeune Barth fit ses premières études à Gotha et à Eisenac. A douze ans, il traduisit en vers latins les *Psaumes de David*, et à seize, il publia une *Dissertation* fort estimée, sur la manière de lire les auteurs latins; il visita l'Italie, la Suisse, la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, et revint habiter Leipzig et Halle, où il passa le reste de sa vie, et où il mourut le 17 septembre 1658. On a de lui des *Commentaires* estimés, quoique diffus, sur Claudien, Francfort, 1650, in-4°.; sur Stace, Cygneæ, 1664, 4 vol. in-4°., et sur plusieurs autres auteurs grecs et latins, sacrés et profanes. Son principal ouvrage est celui connu sous le nom d'*Adversaria*, Francfort, 1624, in-fol. Il en avait laissé deux autres volumes pareils, qui n'ont jamais été imprimés; enfin, des poésies latines, imprimées à Francfort, 1623, in-8°. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires* de Nicéron. — BARTH, ou BARTHIUS (Michel), médecin allemand, né vers l'an 1650, à Annaberg, en Saxe, professa à Léipzig, et mourut dans cette ville, en 1684. Il laissa un Recueil de lettres sur la médecine; il composa aussi des vers latins, qui sont estimés, dont on trouve quelques fragments dans le

premier volume des *Délices des poètes allemands*. — Barth, (Frédéric Gottlieb), né à Wittenberg, le 5 août 1738, mort à Pforta, le 6 octobre 1794, se distingua aussi comme professeur et comme érudit. On a de lui : I, une édition estimée de *Properce*, avec des notes, des variantes et un index, Leipzig, 1777, in-8°.; II. *Stricturæ aliquot animadversionum ad Anacreontem*, Naumbourg, 1777, in-4°.; III. une *Grammaire allemande-espagnole*, Erfurt, 1778, in-8°. Cette grammaire a eu trois éditions. IV. Une *Nouvelle Chrestomathie poétique anglaise*, Erfurt, 1778, in-8°., etc. — Barth (Godefroi), habile jurisconsulte et praticien de Leipzig, naquit dans cette ville le 12 septembre 1650. Après avoir obtenu, en 1670, le degré de bachelier en philosophie, il étudia la médecine, qu'il quitta ensuite pour s'adonner à l'étude du droit. Le 28 septembre 1686, il prit à Bâle le bonnet de docteur. Il alla ensuite professer avec succès à Leipzig, où il mourut le 21 juin 1728. Moréri (1759), qui donna la liste de plusieurs de ses thèses, dit qu'on estime beaucoup son *Hodegeta forensis, civilis et criminalis*. G—T.

BARTHE. *V.* Thermes.

BARTHE (Nicolas-Thomas), naquit à Marseille, en 1734, d'une famille honnête. Ses parents l'envoyèrent étudier chez les Pères de l'Oratoire de Juilly, où il fit connaître de bonne heure ses dispositions pour la poésie. Après avoir terminé ses études, il débuta dans le monde littéraire par quelques pièces fugitives qui le firent remarquer. En 1764, il fit représenter à la Comédie française une pièce intitulée : l'*Amateur*, dans laquelle on trouva une versification facile et spirituelle : elle a été imprimée à Dijon, 1776, in-8°. Peu de temps après, il donna les *Fausses Infidélités*, en un acte, restée au théâtre, et qui, au jugement de Laharpe, vaut mieux que toutes les petites pièces jouées depuis Dufresny. Barthe fut moins heureux dans la *Mère jalouse*, qui fut médiocrement accueillie du public. La veille de la représentation, il montrait quelques inquiétudes à Chamfort : « Qu'avez-vous à craindre, lui dit ce dernier, vous n'avez point d'ennemis. — Je n'en connais point, répondit Barthe, *si ce n'est peut-être mes amis.* » La *Mère jalouse* ne justifia que trop le pressentiment de l'auteur, et lui suscita beaucoup de tracasseries. Il voulut reconquérir les suffrages du public par une nouvelle comédie en cinq actes, intitulée : l'*Homme personnel*. Il y travailla long-temps. Avant la représentation, il alla la lire à Colardeau, attaqué d'une maladie mortelle ; celui-ci eut la patience d'en entendre la lecture jusqu'au bout, et se contenta de lui dire : « Vous avez oublié un trait essentiel dans votre comédie, c'est celui d'un homme qui vient lire une comédie en cinq actes à son ami mourant. » L'*Homme personnel*, qui avait beaucoup réussi dans les sociétés particulières, n'eut que fort peu de succès au théâtre ; on y trouva de l'esprit, de la finesse ; mais rien de ce qui fait la bonne comédie. Barthe renonça alors à la carrière dramatique, où il avait cessé de réussir, en cherchant à s'élever au-dessus de son talent. Il entreprit de traduire l'*Art d'aimer* d'Ovide, et bientôt renonça à ce projet, pour faire un *Art d'aimer* de sa composition. Ce poëme en quatre chants, dont Laharpe dans sa correspondance a cité quelques fragments avec éloge, n'a point vu le jour. Barthe était d'un caractère aimable et enjoué, fécond en réparties

heureuses, mais d'une humeur capricieuse et changeante. Thomas disait, en parlant de lui : « Il m'a fait trouver » dans l'amitié tous les orages de l'a-» mour. » Barthe mourut le 17 juin 1785, victime de son amour pour la dissipation et pour le plaisir. Lorsqu'il était sur son lit de mort, un de ses amis vint lui apporter un billet de loge pour la première représentation d'*Iphigénie en Tauride*, de Piccini : « Mon cher » ami, lui dit-il, on va me porter à » l'église, je ne puis aller à l'Opéra. » Les *OEuvres* de Barthe n'ont point été recueillies ; les amateurs recherchent encore parmi ses pièces fugitives, les *Statuts de l'Opéra*, badinage charmant, et plein de bonne plaisanterie. On trouve dans ses autres pièces, comme dans ses ouvrages dramatiques, plus d'esprit que de verve et de poésie ; quelques biographes l'ont placé entre Gresset et Desmahis, raprochement assez singulier ; nous pensons qu'il est beaucoup plus près de Desmahis que de Gresset. M. Fayolle vient de publier les *OEuvres choisies de Barthe*, 1811, in-12 et in-18. On y trouve la *Mère Jalouse*, les *Fausses Infidélités*, des épîtres, des poésies diverses, et quelques fragments de l'*Art d'aimer*. M—D.

BARTHEL (JEAN-GASPARD), jurisconsulte, naquit, en 1697, de parents obscurs, à Kitzingen, dans le pays de Wurtzbourg, étudia dans cette ville chez les jésuites, et marqua de bonne heure une vocation particulière pour le droit. L'évêque de Wurtzbourg le prit sous sa protection, et l'envoya perfectionner ses études à Rome. Barthel eut le bonheur d'y profiter des leçons du cardinal Lambertini, depuis pape, sous le nom de *Benoît XIV*. En 1727, il fut reçu docteur en droit, et retourna la même année à Wurtzbourg, où il fut nommé régent du séminaire et professeur du droit canon à l'université ; en 1728, il fut nommé conseiller ecclésiastique de l'évêque ; en 1729, docteur de théologie ; en 1738, chanoine bénéficier à Wurtzbourg ; en 1744, conseiller privé ; en 1754, doyen des chanoines, et enfin, vice-chancelier de l'université. Il revêtit ainsi successivement toutes les dignités qui sont ouvertes à un ecclésiastique séculier, dans la principauté de Wurtzbourg, et mourut dans cette ville le 8 avril 1771. Barthel était un jurisconsulte fort savant. Les universités catholiques lui ont des obligations incontestables. Il perfectionna l'enseignement du droit canonique, qui se réduisait avant lui à répéter les *Décrétales* et les *Commentaires* de la cour de Rome, sans rattacher cette science à l'histoire de l'Église et de l'état, sans pénétrer dans l'esprit des lois de l'Église, ni approfondir la constitution ecclésiastique de l'Allemagne, qui a son organisation et ses principes à part : il ne faut donc guère s'étonner si Barthel, dans le sentiment de sa supériorité, appelait ses prédécesseurs, non des canonistes, mais des décrétalistes. Barthel suivit avec ardeur une carrière que les théologiens avaient encore à peine tentée en Allemagne, et que Pierre de Marca, Bossuet, Thomassin, Fleury et d'autres grands hommes, avaient parcourue avec tant d'honneur, et, joignant aux principes généraux, puisés dans leurs ouvrages, l'étude des prérogatives et de l'organisation particulière de l'église d'Allemagne, il dirigea son attention sur les édits de pacification religieuse ; les traités de sa nation avec la cour de Rome, et les autres lois fondamentales de l'empire ; sur les libertés des églises d'Allemagne, leurs alliances, soit entre elles, soit avec l'état et les

autres églises de la même communion. Il réduisit ainsi le droit canonique à une forme appropriée à l'Allemagne, sans négliger les institutions de pratique qui concernent les dicastères; travail d'autant plus facile pour lui, qu'il avait été employé lui-même, pendant quarante ans, dans les affaires les plus importantes de l'évêché de Wurtzbourg. Barthel joignit à ses moyens de succès personnels, l'avantage d'avoir vécu dans la familiarité de deux hommes éminents à l'école desquels il ne pouvait manquer de se former. L'un était le pape Benoît XIV, l'autre, le prince-évêque de Wurtzbourg, Charles-Frédéric, qui, ayant rempli trente ans les fonctions de vice-chancelier de l'Empire, avait été appelé à étudier à fond toutes les particularités de la constitution politique et ecclésiastique de l'Allemagne. Ce fut encore pour Barthel un bonheur d'avoir pour amis Ickstadt et Sundermahler, deux jurisconsultes distingués, et d'avoir le célèbre professeur Neller de Trieste pour collaborateur dans ses travaux scientifiques. Les écrits de Barthel roulent presque tous sur des objets de recherches fort intéressants pour l'Allemagne; on y remarque partout de la franchise, du patriotisme, un attachement non équivoque pour la constitution et l'Église germanique, joint à un respect profond pour le St.-Siége. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'un zèle ardent pour la religion; on regrette que ce zèle soit trop souvent mêlé d'amertume et d'intolérance. Barthel avait puisé chez les jésuites de Wurtzbourg et à la cour de Rome une haine contre les protestants, qui éclate souvent chez lui en expressions que les catholiques raisonnables désavouent. Voici le titre de ses principaux écrits: I. *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1736, in-4°.; II. *De jure reformandi antiquo et novo*, ibid, 1744, in-4°.; III. *De restitutâ canonicarum in Germaniâ electionum politiâ*, ibid, 1749; IV. *Tractatus de eo quod circa libertatem exercitii religionis ex lege divinâ, et ex lege imperii justum est*, ibid, 1764, in-4°.
G—T.

BARTHÉLEMI (S.), apôtre, dont le nom est patronimique, et signifie *fils de Tholomée* ou *Tolmai*. Plusieurs savants interprêtes pensent que ce saint est le même que Nathanaël, né à Cana, en Galilée, qui fut docteur de la loi et un des soixante-douze disciples. Ce saint fut, comme les autres apôtres, témoin des principales actions de Jésus-Christ sur la terre. On le compte parmi ceux qui furent témoins de sa résurrection et reçurent le St.-Esprit. Il visita les contrées les plus barbares de l'Orient, et pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, à ce qu'assure Eusèbe. Cet écrivain ajoute, qu'au commencement du 3e. siècle, S. Patène alla dans les Indes pour réfuter les brachmanes, qu'il y trouva le christianisme établi, et qu'on lui montra l'*Évangile de Saint Mathieu*, en langue hébraïque, apporté dans ces contrées par S. Barthélemi. Lors de son retour, l'apôtre rencontra S. Philippe à Hiéraple, en Phrygie, et se rendit de là en Lycaonie, où, selon S. Chrysostôme, il prêcha aussi la foi. Enfin, après avoir parcouru quelques autres pays, il trouva les Arméniens tellement attachés à l'idolâtrie, qu'ils lui firent subir le martyre. La plus commune opinion est qu'il fut écorché vif; mais les historiens grecs modernes assurent que le gouverneur d'Albanopolis le fit crucifier. Ces deux opinions peuvent se concilier, puisque ce double supplice était en usage chez les Égyp-

tiens et les Perses, de qui les Arméniens pouvaient l'avoir emprunté. Les reliques de S. Barthélemi furent, dit-on, déposées d'abord dans la ville de Duras, en Mésopotamie, d'où on les transporta successivement dans l'île de Lipari, à Bénévent, et enfin à Rome, où, en 983, elles furent placées dans un monument de porphyre, sous le grand autel de l'église qui porte le nom du saint, dans l'île du Tibre. Les Latins révèrent la mémoire de S. Barthélemi le 24 août, et les Grecs le 11 juin. Le martyre de ce saint a été souvent représenté par de grands peintres, jaloux de traiter un sujet si terrible, où ils trouvaient moyen de montrer leur connaissance de l'anatomie; et Michel-Ange, le plus savant des dessinateurs, a introduit dans son fameux *Jugement dernier*, peint sur un des murs de la chapelle Sixtine, S. Barthélemi tenant sa peau d'une main, et montrant de l'autre le fer, instrument de son cruel supplice.
D—r.

BARTHÉLEMI (Pierre), prêtre, né à Marseille, accompagna, en 1096, Raimond de St.-Giles, et Adhémar, évêque du Puy, dans la première expédition de la Terre-Sainte. Pieux et crédule, il joua un très-grand rôle dans le siége d'Antioche, en racontant aux croisés les visions qu'il avait eues pendant son sommeil. Il vint annoncer aux chefs de la croisade que S. André lui était apparu, et lui avait dit que, dans l'église de St.-Pierre d'Antioche, on trouverait, en fouillant la terre, la lance avec laquelle on avait percé le flanc de Jésus-Christ. Cette lance était révélée aux chrétiens, comme une arme céleste avec laquelle ils devaient mettre en fuite les infidèles. L'avis de cette découverte excita un grand enthousiasme parmi les croisés; par l'ordre des chefs, et en présence de douze témoins, on fouilla la terre au lieu indiqué; après avoir fait d'inutiles recherches pendant une journée, vers le soir, Barthélemi descendit dans la fosse qu'on avait creusée, et bientôt en ressortit avec le fer merveilleux qu'il avait annoncé. L'enthousiasme redoubla parmi les croisés, qui, trois jours après, remportèrent une grande victoire sur les Sarrasins; la lance fut portée au milieu de l'armée chrétienne, et sa vue contribua beaucoup à ranimer l'ardeur des soldats; cependant, comme elle attirait de nombreuses offrandes aux Provençaux, la jalousie des autres nations chrétiennes ne tarda pas à élever des doutes sur l'authenticité de sa découverte; l'armée chrétienne fut longtemps agitée par les plus violents débats; mais enfin, Barthélemi qui s'était persuadé à lui-même la vérité de ce qu'il avait annoncé, prit le parti de se soumettre à l'épreuve du feu, pour attester sa véracité. Le vendredi saint, 1099, un grand bûcher fut allumé au milieu du camp des croisés, qui faisaient alors le siége d'Arcas, près de Tripoli. Barthélemi, après avoir passé trois jours en prières, se précipita au milieu des flammes, et il traversa le bûcher fatal en présence de quarante mille pèlerins; mais il ne résista pas long-temps à cette terrible épreuve, et mourut peu de jours après. Depuis ce temps, la lance miraculeuse fut tout-à-fait abandonnée. M—d.

BARTHÉLEMI DE COLOGNE, savant illustre, qui habitait à Cologne au commencement du 16e. siècle, a beaucoup contribué à faire refleurir en Allemagne les études classiques: il avait fait les siennes avec Erasme, à Deventer, sous Alexandre Hegius. Il se rendit de là à Zwoll, et plus tard à Cologne, où il s'efforça de remettre en honneur les anciens, et d'enseigner

purement leur langue. Persécuté par des ennemis jaloux, il alla à Minden, où il fut nommé recteur du collége, et où il mourut dans une grande indigence. On a de lui : I. *Poëmata*, qui, d'après Montfaucon et Lambecius (*Biblioth. des Manus.*), existent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne; II. *Sylva carminum*, Deventer, 1505, in-4°.; III. *De Sectâ Diogenis*; IV. *Epistola mythologica*, etc. G—T.

BARTHÉLEMI DES MARTYRS, ainsi appelé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs, à Lisbonne, où il reçut le baptême en 1514. Il entra, en 1528, dans l'ordre de St.-Dominique, professa pendant vingt ans la théologie, devint précepteur de don Antonio, neveu du roi Jean III, et fut nommé, en 1559, archevêque de Brague, à la sollicitation de Louis de Grenade, malgré la plus forte opposition de sa part. Il assista au concile de Trente, y parla fortement pour la résidence des évêques de droit divin; soutint, contre les ultramontains, qu'ils tenaient leur juridiction de leur titre, et non de la concession du pape; proposa de leur prescrire une vie frugale, la modestie dans leurs ameublements, et de les obliger à rendre compte de l'usage de leurs revenus, dans le concile de la province. Pie IV lui témoigna beaucoup de confiance dans un voyage qu'il fit à Rome, ce qui ne l'empêcha pas de montrer au pontife combien il était choqué de voir les évêques debout et découverts, devant les cardinaux assis et couverts : sa remontrance fit cesser cet usage indécent. En général, il était peu favorable aux cardinaux, à cause de leur luxe, et il s'en exprima librement, et en plein concile, dans les termes suivants : *Eminentissimi cardinales eminentissimâ egent reformatione.* L'objet de son voyage à Rome avait été de solliciter de Pie IV la permission de se démettre de son archevêché, ce qu'il ne put obtenir. De retour dans son diocèse, il renouvela ses instances auprès de Grégoire XIII, qui accéda à sa demande. Il vécut encore huit ans dans le couvent de Viane, en simple religieux, et mourut en odeur de sainteté, en 1590. Clément XIV l'a béatifié en 1773. Le P. d'Inguimberti, depuis évêque de Carpentras, a recueilli ses *OEuvres*, dont il a donné une édition à Rome, en 1744, 2 vol. in-fol.; le P. Quétif en avait traduit une grande partie du portugais en latin. On en estime surtout l'*Abrégé des Maximes de la Vie spirituelle*, *les Devoirs et les Vertus des évêques*, traduits l'un et l'autre en français, le dernier par Guill. de Mello, Paris, 1672, in-12; *Stimulus pastorum*; *Recueil de ce qui s'est passé de plus considérable durant la tenue du concile de Trente*; *Relation de son voyage à Trente*, etc. Ses ouvrages historiques se ressentent du peu de progrès qu'avait faits la critique de son temps. Ses autres écrits contiennent d'excellentes règles de conduite pour tous les états, sont pleins d'onction et de solides réflexions. Le Maître de Sacy a donné une *Vie* très-estimée de ce saint archevêque, Paris, 1663, in-4°. et in-8°. On y lit surtout avec beaucoup d'édification l'activité de son zèle pendant la famine et la peste qui désolèrent la ville de Brague, en 1575, sa charité compatissante envers les pauvres, qu'il instruisait par ses leçons, et auxquels il faisait distribuer chaque jour des vivres et tous les secours qu'exigeait leur état. T—D.

BARTHÉLEMI, ou FRA BARTHOLOMEO DI SAN MARCO. *V.* BACCIO DELLA PORTA.

BARTHELEMY (JEAN-JACQUES),

abbé, grand-trésorier de Saint-Martin-de-Tours, secrétaire-général des Suisses et Grisons, etc., naquit à Cassis, près Aubagne, le 20 janvier 1716. Il fit ses premières études à Marseille, d'abord sous le P. Reynaud, de l'Oratoire, dans le collége de cet ordre, puis chez les jésuites. Les langues anciennes furent l'objet particulier de ses travaux et de ses affections; il y fit des progrès rapides, et puisa dans les poëmes d'Homère ce goût de la belle antiquité qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. Il étudiait à la fois l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, les mathématiques, l'astronomie; et, comme il le dit lui-même, insatiable de travail, mais sans expérience, il se précipita dans le chaos, et s'y enfonça si bien, qu'il en tomba dangereusement malade. En 1744, il se rendit à Paris. Gros de Boze, alors garde du cabinet des médailles, l'accueillit avec intérêt, et bientôt, le jugea digne de partager ses travaux. Sous cet habile maître, Barthélemy parcourut, sans s'égarer, les nombreux dédales de la numismatique, cette science difficile qui semblerait devoir n'offrir à l'histoire que des documents sûrs, si, trop souvent, les hommes ne se faisaient un jeu d'altérer la vérité, même dans les monuments destinés à la constater. En 1747, Burette, de l'académie des inscriptions, étant mort, cette compagnie nomma Barthélemy pour le remplacer. La société royale de Londres, celle des antiquaires de la même ville, l'admirent également parmi leurs membres; et, lorsqu'en 1753, la place de garde du cabinet des antiques vint à vaquer, par la mort de Boze, Barthélemy y fut appelé par le choix particulier de Louis XV. Ce cabinet, riche alors de vingt mille médailles, s'accrut par ses soins de plus du double: il fit un choix dans les nombreuses collections de Cary, de Clèves, de Pellerin, de d'Ennery, et porta ses recherches jusques en Italie, où, précédé par sa réputation, il fut accueilli avec empressement par les savants les plus recommandables. Il visita Pompéia, Pæstum, Herculanum, expliqua la mosaïque de Palestrine, et revint à Paris avec de nouveaux trésors. Pendant son voyage, il connut à Rome Mme. la comtesse de Stainville, depuis duchesse de Choiseuil, et son mari, alors ambassadeur de France. « Quarante ans, dit Sainte-» Croix, d'un attachement pur comme » la vertu, n'affaiblirent point, dans » la suite, l'impression qu'avaient faite » sur lui les qualités rares et touchan-» tes de cette respectable amie. » Le duc de Choiseul, appelé peu de temps après au ministère, s'occupa de la fortune de l'abbé Barthélemy, et lui donna par-là les moyens de s'occuper à loisir de ses travaux littéraires. Barthélemy usa des dons de la fortune avec modération. « J'aurais pris, disait-il, une voi-» ture, si je n'avais pas craint de rou-» gir en trouvant sur mon chemin des » gens de lettres à pied qui valaient » mieux que moi. » L'abbé Barthélemy n'était encore connu que par une saine érudition, et par des mémoires pleins de recherches neuves et précieuses, de vues utiles et d'heureuses découvertes; il devait bientôt couronner tous ses travaux par son *Voyage d'Anacharsis*. Il travailla trente ans à élever ce monument digne des anciens, dont il nous a retracé les usages, les mœurs et le génie. Cet ouvrage, un de ceux qui font le plus d'honneur au siècle dernier, parut en 1788, époque où commençait la révolution française: le succès qu'il obtint dans un temps si peu favorable aux lettres, surpassa les espérances du modeste écrivain. Il eut d'abord trois

éditions, et fut traduit dans plusieurs langues. Tous les hommes éclairés de l'Europe se réunirent pour admirer, dans le *Voyage d'Anacharsis*, la réunion de l'élégance et de l'érudition, un style clair, naturel, un coloris plein de grâce, réuni à la vérité des tableaux et à la scrupuleuse exactitude des recherches et des citations. Un de nos poètes les plus distingués, M. de Fontanes, fut l'interprète des sentiments du public, dans ces vers qu'il adressa à l'abbé Barthélemy :

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès long-temps votre goût et vos mœurs;
Toute l'antiquité, par vos soins rajeunie,
Reparaît à vos yeux sous ses propres couleurs,
Et vous nous rendez son génie, etc.

En 1789, l'académie française reçut dans son sein l'abbé Barthélemy. L'année suivante, il refusa la place de bibliothécaire en chef, que Louis XVI lui fit offrir. Mais la fortune, dont il pensait avoir fixé l'inconstance, attendait ses dernières années pour l'accabler sous le poids de ses inévitables disgrâces. La révolution française, après avoir privé Barthélemy de vingt-cinq mille livres de rente, et l'avoir réduit au plus étroit nécessaire, l'exposa encore à périr sous les coups des bourreaux. Le 2 septembre, il fut traîné à la prison des Madelonettes; les prisonniers qui s'y trouvaient, apprenant son arrivée, descendirent tous au bas de l'escalier, et l'y reçurent avec une sorte d'attendrissement mêlé de respect. Cependant il recouvra sa liberté seize heures après l'avoir perdue. Les hommes de tous les partis voulurent venger l'outrage fait à l'auteur d'*Anacharsis*. Paré, ministre de l'intérieur, vint lui offrir la place de bibliothécaire. Barthélemy la refusa, en s'excusant sur son grand âge : il avait près de quatre-vingts-ans, et ne pouvait désirer que le repos. Ce fut alors qu'il se fit en lui un changement remarquable. « Désenivré de la gloire, » dit Sainte-Croix, son amour pour » elle s'affaiblit chaque jour; bientôt » il ne s'embarrassa plus de l'avenir, » pour lequel il avait tant vécu. » Il disait dans ses moments d'humeur que la révolution était mal nommée, et qu'il fallait l'appeler une *révélation*, faisant allusion à la terrible expérience qu'elle donnait aux hommes. Le poids de ses infirmités s'aggrava de jour en jour; il sentit que sa dernière heure approchait, et ne cessa de s'occuper du sort de ses amis; enfin il expira le 30 avril 1795, en lisant la quatrième épître du premier livre d'Horace. On lui a appliqué, avec beaucoup de justesse, ce passage de Pline : *Probitate morum, ingenii elegantiâ, operum varietate monstrabilis*. Sainte-Croix, Nivernois, M. de Boufflers, et quelques autres ont tracé l'éloge de Barthélemy. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Réflexions sur l'alphabet et sur la langue de Palmyre*, Paris, 1754, in-fol., in-4°., et au tom. XXVI des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, trad. en anglais par R. Wood. II. *Réflexions sur quelques monuments phœniciens, et sur les alphabets qui en résultent*, Paris, 1730, in-8°., au tom. XXX des *Mémoires*; et, par extrait, à la tête de l'ouvrage de de Guignes, sur les Chinois. III. *Explication de la Mosaïque de Palestrine*, Paris, 1760, in-4°.; au tom. XXX des *Mémoires*, et avec les *Peintures antiques* de P. S. Bartoli, 1787, in-fol. IV. *Amours de Carite et Polydore*, Paris, 1760, in-12; Lausanne (Paris), 1796, in-12; et dans les OEuvres diverses; traduit en allemand, Francfort, 1762, in-8°.; Prague, 1799, in-8°.; en anglais, Londres, 1799, in-8°.; en espagnol, par Fernand Rimoro de Leïs, Madrid, 1799, in-8°.; en hollandais,

la Haye, 1799, in-12; et en suédois, Stockholm, 1800, in-8°. V. *Lettre sur les Médailles trouvées à la Vieille-Toulouse*, 1764, in-8°. VI. *Lettre au marquis d'Olivieri sur des monuments phœniciens*, Paris, 1766, in-4°. VII. *Entretiens sur l'état de la musique grecque*, Paris, 1777, in-8°., refondus dans le *Voyage d'Anacharsis*. VIII. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Paris, Debure, 1788, 4 vol. in-4°., et atlas, 7 vol. in-8°., 1789, 1790: ces deux dernières, avec atlas in-4°., Didot jeune, 1799, grand in-4°., 7 volumes, et atlas in-fol., in-8°. 7 vol. et atlas. Parmi les nombreuses réimpressions, on doit distinguer l'édition stéréotype, Paris, 1809, 7 vol. in-18, où, comme dans celle de 1799, se trouvent trois mémoires de l'abbé Barthélemy, sur sa vie, sur le cabinet des médailles, et sur les *Voyages d'Anacharsis*. L'introduction du *Voyage d'Anacharsis* a été imprimée à part, sous le titre d'*Abrégé de l'Histoire grecque*, Paris, Debure, 1793, in-12. L'ouvrage entier a été traduit en allemand, par J. Er. Buster, Berlin, 1790, in-8°.; abrégé par Schroëder, Neuwied, 1792, in-8°.; trad. en anglais, 1791, 1794, in-8°.; en italien, Venise, 1791, in-8°.; et abrégé, Pise, 1791, in-12; en hollandais, 1791, 1795, in-8°.; en suédois, Stockholm, 1791, in-8°.; enfin en grec, par G. Const. Sacellarii, Vienne, 1799, in-8°. IX. *Discours de réception à l'Académie française*, Paris, 1789, in-4°., dans ses OEuvres diverses, et trad. en allemand par Brunn. X. *Dissertation sur une inscription grecque relative aux finances d'Athènes*, Paris, 1792, in-4°. XI. *OEuvres diverses*, publiées par Sainte-Croix, Paris, Jansen, 1798, in-8°., 2 vol. Elles contiennent: *Observations sur une loi des Perses; la Chanteloupée*, poëme; *Recherches sur le partage du butin chez les anciens; Fragments d'un voyage littéraire en Italie; Réflexions sur quelques peintures mexicaines; Mémoire lu à la commission des monuments; Essai d'une Histoire romaine; Fragments de Numismatique; Instructions pour les voyageurs Dombey et Houel; Mémoire sur le cabinet des médailles*; et une vingtaine de Lettres sur des objets d'antiquité. Ces œuvres ont été en partie traduites en allemand, Leipzig, 1799, in-8°., 2 vol. XII. *Voyage en Italie*, publié, sur ses lettres originales, par M. Sérieys, deux éditions, 1802, in-8°., trad. en allemand, Mayence, même année. On y trouve plusieurs morceaux inédits de Winkelmann, du P. Jacquier, de l'abbé Zarillo, etc. XIII. Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Recherches sur le Pactole; sur une médaille de Xerxès, tom. XXI; sur une inscription d'Amyclée, tom. XXIII; Paléographie numismatique; sur deux médailles d'Antigonus, tom. XXIV; sur des armes de cuivre, tom. XXV; sur diverses médailles; sur celles des Arabes, tom. XXVI; sur les anciens monuments de Rome, tom. XXVIII; sur le rapport des langues égyptienne, phœnicienne et grecque; sur des médailles des rois parthes; sur un bas-relief égyptien, tom. XXXII; sur le nombre de pièces jouées dans un jour au théâtre d'Athènes, tom. XXXIX; sur les médailles d'Antonin, tom. XLI. XIV. Il a fourni quatre articles à Caylus, pour son *Recueil d'antiquités*; la description des fêtes de Délos, à M. de Choiseul-Gouffier, pour son *Voyage de la Grèce;* fait insérer, dans le *Journal des Savants*, trois *Lettres sur les*

médailles phœniciennes, et l'extrait d'un *Mémoire sur quelques médailles samaritaines*, que l'on retrouve dans l'ouvrage de Pérez-Bayer; enfin l'abbé Audibert a publié une lettre de lui dans sa *Dissertation sur les origines de Toulouse.* — Son neveu, BARTHÉLEMY COURÇAY (André), chargé du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, mort en 1800, présenta, en 1795, à la convention, une médaille du temps de la ligue, prouvant que dès lors il existait en France des idées de liberté. M—D.

BARTHÉLEMY DE PISE. *Voy.* ALBIZZI.

BARTHÈZ (PAUL-JOSEPH), professeur honoraire de la faculté de médecine de Montpellier, médecin consultant de l'empereur, membre de la légion d'honneur, associé de l'institut, jouit d'une grande réputation dans la dernière moitié du 18e. siècle. Il est un des médecins, en effet, qui concoururent le plus à renverser les fausses doctrines que la médecine avait empruntées de la mécanique et de la chimie, et à faire revivre celle établie primitivement par Hippocrate, et depuis renouvelée par Stahl. On voulut même dans le temps, et quelques personnes le prétendent encore aujourd'hui, le considérer comme en étant le véritable restaurateur; mais s'il est vrai que Stahl laissa encore quelque obscurité dans les esprits, en choisissant, peut-être à dessein, l'expression d'*ame* pour désigner la force qu'Hippocrate a dit le premier régir les corps vivants, et qui, depuis, avait été si long-temps méconnue; s'il est vrai, qu'à cause de cette expression dont l'acception la plus générale rappelle d'autres idées, Stahl ne parut pas d'abord donner à la philosophie médicale une base assez étendue et constamment applicable à tous les cas; il n'en est pas moins vrai, cependant, que Barthèz reçut de lui la première impulsion, et qu'ensuite une exagération d'abstractions égara ce dernier, au point qu'il eût étouffé lui-même l'heureux mouvement qu'il avait concouru à imprimer, si les médecins qu'il avait détournés d'une fausse voie ne se fussent servis de ses principes mêmes pour quitter la route trop obscure et trop vague où il s'était engagé. D'ailleurs, les idées de van Helmont sur la force vivante, qu'il appelait *archée;* celles de Stahl, sur la force tonique; les expériences de Haller, en 1756, sur la sensibilité et l'irritabilité, prouvent évidemment qu'avant 1774, date du premier écrit de Barthèz, les médecins s'étaient déjà élevés à l'établissement de quelques-unes des forces organiques que les faits obligent d'admettre comme mobiles principaux des phénomènes des corps vivants. Mais si l'on ne doit pas, avec quelques personnes, considérer Barthèz comme le fondateur ou le restaurateur de la doctrine hippocratique, il est certain qu'il contribua beaucoup à en ramener l'empire; qu'il fut le premier qui fit alors de ces principes la base fondamentale et exclusive d'une doctrine médicale; et qu'il a préparé ainsi les travaux qui ont depuis si fort surpassé les siens, mais qui ne doivent pas les faire oublier. Il naquit à Montpellier, le 11 décembre 1734; il fit ses études à Narbonne, où résidait son père, ingénieur de la province de Languedoc, puis à Toulouse: elles furent marquées par des succès. Son père combattit le penchant qui l'entraînait vers l'état ecclésiastique, et lui fit commencer l'étude de la médecine à la faculté de Montpellier, en 1750; le jeune Barthèz y fut reçu docteur en 1753. De là il vint à Paris, où son goût

constant pour les hautes spéculations, et ce qu'a toujours de séduisant l'art de généraliser, même quand on en abuse, le fit accueillir par les principaux gens de lettres de ce temps; le président Hénault, Mairan, Caylus, d'Alembert, l'abbé Barthélemi, etc. Alors parurent ses premiers écrits, deux *Mémoires*, qui furent couronnés par l'académie des inscriptions. En 1756, Barthèz fut employé dans les armées, et après une fièvre putride des camps, dont le traita le célèbre Verlooph de Hanovre, il revint à Paris, où les collaborateurs du *Journal des Savants* et de l'*Encyclopédie* l'associèrent à leurs travaux. En 1759, il obtint au concours une chaire à l'université de médecine de Montpellier. Ce fut là qu'il commença la carrière de l'enseignement, où il obtint de grands succès; son élocution était en effet élégante et facile, et la nécessité qu'impose la discussion orale, d'être rapidement compris, réprimait dans ses cours l'exagération d'abstractions dans laquelle il paraît se complaire dans ses écrits: d'ailleurs, il y exposait cette physiologie nouvelle, fondée sur une force de vie, et dont il déposa les germes dans ses deux premiers ouvrages, qui parurent alors: *Oratio de principio vitali hominis*, Montpellier, in-4°., 1773; *Nova doctrina de functionibus corporis humani*, ibidem, en 1774, année où il fut nommé coadjuteur et survivancier du chancelier de l'université; il avait même, dans des cours de botanique, fait aux végétaux, une application heureuse de ses principes de physiologie animale, et consacré pour eux, comme pour les animaux, l'existence d'une force de vie qui les arrache de même à l'empire des lois physiques. Mais, jusques-là, ce n'étaient encore que de vagues aperçus. Ce système de travaux et d'idées le conduisit à la composition de son ouvrage fondamental en physiologie, *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, in-8°., Montpellier, 1778, et dont il a imprimé une seconde édition, en deux vol. in-8°., à Paris, 1806. C'était la première fois qu'on voyait dans nos temps modernes tous les faits de l'économie animale rangés sous une philosophie étrangère à celle des autres sciences, dégagés des explications physiques et chimiques, et rapportés à un mobile inhérent, que Barthèz appelle *principe vital*: sous ce rapport, il influa puissamment sur son siècle, que d'ailleurs les travaux des Stahliens et des Solidistes avaient mûri peu à peu, et préparé à cette nouvelle philosophie; et peut-être eût-il conservé plus d'influence dans le nôtre, s'il n'eût pas altéré ce qu'a de fécond cette idée première, par des subtilités que les derniers progrès en physiologie, et que la manière de procéder, aujourd'hui admise dans les sciences naturelles, rendent évidemment fastidieuses. Dans cet ouvrage, Barthèz montre que tous les actes de l'homme ne sont pas dus, comme la plupart le disaient avant lui, aux forces générales qui président aux autres mouvements de la matière, mais à une qui lui est propre et inhérente: il présente les organes qui le composent, exécutant des actes divers en raison de mouvements qui leur sont spontanés, et selon les impressions qu'ils reçoivent; il les offre ainsi doués de forces sensitives et motrices. Dans cette première partie de sa théorie, il est vrai comme les faits sur lesquels il s'appuie; et, sous ce premier rapport, il servit grandement la science, en la ramenant à une doctrine qui avait été méconnue, que peu de médecins adoptaient alors, et qui aujourd'hui est devenue générale;

mais ensuite Barthèz veut fondre ces forces sensitives et motrices (dernier terme auquel conduisent les faits dans l'étude de l'économie animale), dans un principe idéal, abstrait, qui, d'après ses propres expressions, ne serait ni l'ame ni le corps; mais une abstraction indéterminée, qu'on peut regarder à volonté comme jouissant d'une existence propre, ou comme étant un mode de l'organisation; et qu'enfin, malgré ces feintes concessions sur sa nullité réelle, il personnifie gratuitement et sans utilité pour la science. Cette personnification idéale, d'un principe vital, est en effet le seul trait qui caractérise sa doctrine et la distingue de celle des physiologistes de nos jours, qui argumentent tous, d'après les forces vitales. Dans cette seconde partie, Barthèz, comme on voit, cesse de prendre pour guide les faits, pour se perdre dans de pures abstractions; au lieu de rechercher les effets secondaires, produits par ces forces vitales une fois admises, d'après la méthode de philosopher universellement adoptée depuis Bacon, il ne s'occupe qu'à trouver leurs liens avec leur prétendu principe vital; il ne voit pas que l'admission de celui-ci est au moins inutile, et surcharge sans fruit la théorie; il s'égare sur la limite précise des propriétés vitales et des actes qui n'en sont que des effets; ceux-ci, dès qu'ils échappent à ses explications, sont élevés par lui au rang de propriétés vitales, de loi primordiale du principe vital, telle, par exemple, que sa *force de situation fixe*, qui n'est qu'une variété de la contractilité musculaire: enfin, bornant son influence à l'idée principale, et se trompant dans la manière de la poursuivre, il force presque la postérité à compter aujourd'hui ses services, moins par ce qu'il a édifié que par ce qu'il a détruit. Ce vice dans la philosophie de Barthèz, sans doute pourrait provenir de sa facilité à admettre les faits sur lesquels il fondait ses raisonnements; on le voit partout rechercher les faits insolites, les adopter sans critique; mais il provient surtout de ce qu'il ne poursuivait dans ces faits que les rapports abstraits dont la base dès-lors le plus souvent est vague, la liaison difficilement saisie, et conséquemment l'expression obscure. Aussi, nul auteur n'exige plus d'efforts pour être compris; plusieurs en accusent son style; mais c'est plutôt l'effet de ce goût d'abstractions qui, lui faisant rejeter la simple et médiate observation, pour généraliser à l'infini les faits, et outrepasser le terme de leur judicieuse comparaison, ne donne à ses raisonnements que des bases métaphysiques, aussi difficiles à poser d'une manière claire, que pénibles à suivre. Ces défauts dans le fonds et dans la forme de l'ouvrage de Barthèz, restreignirent son utilité à l'époque où il parut, la rendirent même alors moins générale: cependant, il n'en fit pas moins dans le temps, et avec juste raison, une grande sensation dans le monde savant; il scella la réputation de son auteur, et prépara les honneurs qui vinrent bientôt le chercher. En 1780, Barthèz qui, quelque temps avant, s'était fait recevoir docteur en droit, et agréer comme conseiller à la cour souveraine des aides de Montpellier, fut appelé dans la capitale, comme médecin consultant du roi, avec un brevet de conseiller d'état, et une pension de cent louis; nommé associé libre des académies des sciences et des inscriptions, et premier médecin du duc d'Orléans, en remplacement de Tronchin. Ce nouveau séjour ne pouvait qu'accroître sa réputation; il y exerça dix années sa profession, avec les témoignages les moins équivoques de la considération publique.

La révolution vint l'en chasser; il s'enfuit à Carcassonne, où il chercha à être oublié, pratiquant gratuitement la médecine, et fidèle surtout aux études solitaires du cabinet, qu'il avait chéries par dessus tout. Ce fut dans cette retraite qu'il composa et publia sa *Nouvelle Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux.* Examiner la disposition respective des muscles et des os, les articulations, les brisures de nos membres; observer le jeu général et partiel de toutes ces parties dans nos divers mouvements; et, abstraction faite de la cause de la contractilité musculaire, y rattacher les principes généraux de la mécanique: tel est le but que se propose Barthèz dans cet ouvrage, dont il avait eu le premier modèle dans le *De motu animalium*, de Borelli; mais Barthèz restreint un peu l'influence mécanique que celui-ci avait exagérée; il rectifie quelques considérations mal présentées ou omises, et en fait l'application à un plus grand nombre de modes de loco-motion, tant de l'homme que des animaux, station, marcher, course, saut, vol, nager, ramper, etc. Son ouvrage est le plus complet, sous ce rapport: on le voit seulement avec peine y porter la teinte de son esprit, et, par son goût pour les abstractions, répandre l'obscurité sur la partie de physiologie la plus susceptible d'une analyse précise et lumineuse, et borner, en quelque sorte lui-même, les progrès qui lui sont dus. Quelques années après le rétablissement des facultés de médecine, Barthèz, trop vieux pour se livrer de nouveau à l'enseignement, fut nommé professeur honoraire de celles de Montpellier; et ce fut en cette qualité qu'il prononça, en 1801, un *Discours sur le génie d'Hippocrate*, lors de l'inauguration du buste de ce père de la médecine dans cette école. Il appartenait à un homme aussi versé dans la littérature grecque que Barthèz, et surtout dont l'esprit montrait tant de goût pour l'art de généraliser, de bien faire sentir le mérite de ce grand homme, qui savait tout à la fois observer les faits avec la plus grande justesse, et s'élever, en les groupant, aux plus sûres et plus fécondes généralités; c'était un sujet d'autant plus heureux, que caractériser le génie d'Hippocrate, c'était réellement tracer celui de l'art lui-même, et faire en quelque sorte, sur celui-ci, une profession de foi. Barthèz, sans doute, entrevit ce vaste plan, sans avoir l'intention de le remplir; mais la postérité, que le talent rend sévère, regrette qu'il ait négligé ce point capital, et s'afflige de ne voir ressortir en son discours ni le génie médical du médecin grec, ni celui de l'art, ni le sien propre. Dans l'année suivante, Barthèz reçut encore de nouveaux honneurs; sous le consulat, il fut nommé médecin titulaire du gouvernement, et, lors de l'élévation du consul à l'Empire, nommé médecin consultant de l'empereur, et membre de la légion d'honneur. En 1802, Barthèz, qui jusque-là n'avait écrit que sur la *Physiologie* proprement dite, à l'exception de quelques *Mémoires*, dans des écrits périodiques, et dont on ne pouvait conséquemment apprécier le mérite pratique, publia son traité des *Maladies goutteuses*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage et deux *Mémoires sur les fluxions*, contenus dans le second volume des *Mémoires de la Société médicale d'Émulation de Paris*, sont les compositions où l'on doit chercher à reconnaître le médecin praticien proprement dit, comme dans la *Science de l'homme* on juge le médecin spéculatif et philosophe. Digne également d'éloges, sous le rapport de l'idée

première, mais s'égarant quand il arrive aux détails, on retrouve ce même vice de son esprit, qui fait qu'il s'applique plus aux abstractions qu'aux termes simples de l'observation. Il trace d'abord des règles générales sur les méthodes curatives et les traitements; il les réduit à trois, une *naturelle*, une *analytique* et une *empirique*, selon que l'on imite les mouvements naturels ou spontanés par lesquels chaque maladie marche d'elle-même à sa guérison; que l'on combat isolément et successivement chacun des symptômes dont la maladie se compose, ou que l'on emploie des substances tellement actives, perturbatrices, comme on les nomme, qu'elles occasionnent un trouble général dans la machine, et interrompent le mouvement morbifique qui avait commencé; ou bien enfin, selon que l'on use de spécifique, s'il est vrai que la médecine en possède un seul. Par son talent de généraliser, le premier il groupe en abstractions, ce que depuis long-temps les médecins mettaient instinctivement en pratique, et prévient ainsi tout l'oubli qu'ils pourraient en faire : mais en même temps, dans le reste de l'ouvrage, où il fait une application de ces règles générales aux cas excessivement diversifiés qu'offrent les maladies goutteuses, il est bien loin de se montrer aussi scrupuleux observateur que spéculateur habile. Barthèz, sans doute, était très-savant; versé dans les langues grecque, latine, anglaise, allemande, italienne, espagnole; il avait surtout une érudition trop rare de nos jours; mais, peut-être, peut-on lui reprocher d'avoir été trop peu sévère dans l'admission des faits; peut-être, doit-on dire que ses ouvrages décèlent un esprit plus porté aux abstractions qu'à l'observation proprement dite : la postérité doit voir en lui moins l'homme qui recueillit immédiatement les faits, que celui qui opéra sur ceux conservés par l'érudition; moins le médecin habile dans l'heureux talent d'observer, et doué de ce coup-d'œil rapide qui en est la marque la plus sûre, que l'homme propre aux spéculations, et même les rendant moins utiles, par l'abus qu'il en fait. Barthèz, en un mot, ayant peu observé par lui-même, ne pouvait tout au plus que créer, perfectionner les méthodes, mais non faire des découvertes. Attaqué de la pierre, et s'effrayant de l'opération douloureuse qui pouvait seule le guérir, il usa en vain de liqueurs dissolvantes, de lithontriptiques, une des applications abusives et exagérées de la chimie moderne. Il fut saisi, comme Buffon, d'une fièvre maligne, et mourut le 15 octobre 1806. L'année de sa mort, il donna, comme nous l'avons dit, une seconde édition de sa *Science de l'Homme;* et ce qui mérite d'être noté, c'est que les nombreuses améliorations systématiques que la science avait éprouvées pendant les vingt-cinq années qui venaient de s'écouler, et qu'avait rendues inévitables le mouvement que Barthèz lui-même avait imprimé, ne lui commandèrent aucuns changements : il a préféré le laisser à l'état où était la science quand il parut, que de le faire marcher avec elle, et de prononcer même les noms des physiologistes, ses contemporains et restaurateurs comme lui de la bonne doctrine; aussi est-il déjà fort loin de nous. Barthèz a fait les articles de médecine au *Journal des Savants*, depuis avril jusqu'à décembre 1759. On a encore de lui deux ouvrages posthumes : I. *Traité du beau*, in-8°., Paris, 1807, publié par les soins de son frère, M. Barthèz de Marmorières; II. *Consultations de médecine*, 2 vol. in-8°., Paris, 1810, publiées par

M. Lordat, héritier des manuscrits de l'auteur. C. et A.

BARTHOLIN (GASPARD), célèbre écrivain danois, né le 12 fév. 1585, à Malmoë, en Scanie, voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, et fut lié avec tous les savants de ces diverses contrées. Il refusa une chaire de langue grecque à Sedan, enseigna la médecine à Padoue, à Wittemberg, et enfin à Copenhague, où il fut nommé recteur de l'université, en 1618. Il y avait enseigné successivement le latin et la théologie; car son érudition était universelle; il mourut le 13 juillet 1630, laissant six fils, dont cinq se distinguèrent par leurs écrits, et feront la matière des articles suivants. De quarante-neuf ouvrages qu'il publia, nous ne citerons que les principaux : I. *Oratio de ortu, progressu, et incrementis Hafniensibus*, Copenhague, 1620, in-4°.; II. *Rhetorica major*, 1616, souvent réimprimée; III. *Logica major locupletata*, Strasbourg, 1624, in-8°., souvent réimprimée; IV. *Systema physicum*, Copenhague, 1628, in-8°.; V. *De lapide nephritico, ubi simul de amuletis præcipuis*, Copenhague, 1627, in-8°.; VI. *De unicornu*, id.; VII. *De pygmæis*, id., 1628, in-8°.; VIII. *Paradoxa medica CCXL*, Bâle, 1610, in-4°.; IX. *Anatomicæ institutiones*, Albi, 1611, in-8°., souvent réimprimé; traduit en francais par Abr. Duprat, Paris, 1647, in-4°.; X. *Manuductio ad veram psychologiam ex sacris litteris*, Copenhague, 1619, in-8°. C'est un livre théologique, pris mal à propos, par quelques bibliographes, pour un traité de physiologie. C. M. P.

BARTHOLIN (BARTOLE, ou BARTHÉLEMI), fils aîné du précédent, peut être mis au nombre des enfants célèbres, par leur érudition précoce. A l'âge de quatorze ans, il prononçait en public des discours en langue grecque; il fut successivement professeur d'éloquence, et antiquaire du roi Frédéric III. On ne connaît de lui que sa *Bibliotheca selecta*, publiée en 1669. — Son frère (ALBERT), médecin comme lui, fut recteur du collége de Fridriksbourg, dans l'île Seeland, et mourut, en 1643, âgé de quarante-sept ans. On ne connaît de lui que son Traité *De scriptis Danorum*, publié après sa mort, avec quelques augmentations, par son frère Thomas, Copenhague, 1666, in-8°. C. M. P.

BARTHOLIN (ÉRASME), autre frère du précédent, né à Roskild, le 13 août 1625, voyagea, comme son père, en Italie; revenu à Copenhague, y fut professeur de géométrie, et ensuite de médecine, et fut en même temps assesseur du consistoire et du haut conseil. Il mourut en 1698. C'est par erreur que d'autres biographes l'ont supposé fils de Thomas Bartholin, qui n'avait que neuf ans de plus que lui. Ses principaux ouvrages sont : I. *De cometis, ann.* 1664 *et* 1665 *opusculum, ex observationibus Hafniæ habitis adornatum*, 1665, in-4°., fig.; II. *Experimenta crystalli Islandici disdiaclasti, quibus mira et insolita refractio detegitur*, Copenhague, 1670, in-4°.; III. *De naturæ mirabilibus, quæstiones academicæ*, ibid., 1674, in-4°. Il y traite, entre autres sujets, de la figure de la neige, de l'attraction, de la physique, suivant le système de Descartes, de la mémoire, et de la force de l'habitude. On a encore de lui quelques bonnes observations de physique, dans les *Ephémérides d'Allemagne*, et dans les *Mémoires de l'académie de Copenhague*. C. M. P.

BARTHOLIN (THOMAS), autre

frère des précédents, et le plus célèbre de cette famille d'érudits, né à Copenhague, le 20 octob. 1619, voyagea comme son père dans presque toute l'Europe, et fut en relation avec tous les savants de son siècle. Nommé, en 1646, professeur d'anatomie à Copenhague, il publia sur cette science un grand nombre d'observations nouvelles et de découvertes dont il s'attribua la gloire : il eut le chagrin de voir réduire en cendres sa nombreuse bibliothèque, en 1670, et ce fut pour le dédommager de cette perte que le roi de Danemark (Christian V) lui accorda le titre et les émoluments de médecin du roi, l'exempta d'impôts, le nomma inspecteur suprême de la bibliothèque de l'université, et le fit, en 1675, assesseur du haut conseil. Il mourut le 4 décembre 1680, âgé de soixante-quatre ans, après avoir publié plus de soixante-dix ouvrages, dont les principaux sont : I. *Anatomica, ex Gasparis parentis institutionibus, omniumque recentiorum et propriis observationibus locupletata*, Leyde, 1641, in-8°., très-souvent réimprimée ; II. *De luce animalium libri III*, Leyde, 1647, in-8°.; id., Copenhague, 1669, in-8°., sous ce titre : *De luce hominum et brutorum ;* c'est un traité des phosphores naturels ; III. *De armillis veterum*, Copenhague, 1647, in-8°.; IV. *De cygni anatome ejusque cantu*, id., 1650, in-4°.; id. ib., 1668, in-8°.; V. *De cruce Christi*, ibid., 1651, in-8°.; VI. *De lacteis thoracicis in homine brutisque nuperrimè observatis, historia anatomica*, ibid., 1652, in-4°., souvent réimprimé ; VII. *Vasa lymphatica nuper Hafniæ in animantibus inventa et in homine, et hepatis exequiæ*, ibid., 1653, in-4°., souvent réimprimé (*Voy.* sur cet ouvrage, et les discussions qu'il fit naître, l'article Rudbeck); VIII. *Historiarum anatomicarum et medicarum centuriæ VI*, ibid., 1654 à 1661, in-8°. ; IX. *Cista medica Hafniensis*, ibid., 1652, in-8°.; X. *De medicinâ Danorum domesticâ*, ib., 1666, in-8°., ouvrage curieux : c'est une topographie médicale, surchargée de circonstances étrangères au sujet ; XI. *De cometâ consilium medicum cum monstrorum nuper in Daniâ natorum historiâ*, ibid., 1666, in-8°. Cet ouvrage prouve que la grande érudition de l'auteur ne l'avait pas garanti d'une assez bonne dose de crédulité. XII. *Epistolarum medicinalium à doctis vel ad doctos scriptarum centuriæ IV*, ib., 1663 et 1667, in-8°.; XIII. *De medicis poëtis dissertatio*, ibid, 1669, in-8°., XIV. *De bibliothecæ incendio, dissertatio ad filios*, ibid, 1670, in-8°.; XV. *De morbis biblicis*, ibid., 1672, in-8°. C'est le même sujet que Mead a traité dans sa *Medica sacra*. XVI. *Disquisitio medica de sanguine vetito, cum Salmasii judicio*, Francfort, 1673, in-8°.; XVII. *De peregrinatione medicâ*, Copenhague, 1674, in-4°. Il y rapporte diverses observations curieuses faites dans ses voyages. XVIII. *De anatome practicâ ex cadaveribus morbosis adornandâ*, ibid., 1674, in-4°. On y trouve joint le catalogue détaillé de tous les ouvrages que l'auteur avait publiés à cette époque. XIX. *De puerperio veterum*, idem, 1675, in-4°.; XX. *Acta medica et philosophica Hafniensia*, années 1672-79, 5 vol. in-4°., fig.; ouvrage périodique, rempli d'observations anatonomiques et de faits curieux, mais adoptés quelquefois avec peu de critique : on y trouve la bibliographie complète de tous les livres de médecine ou de philosophie, publiés à Copenhague; XXI. *De unguento armario*. Ce traité de la pou-

dre de sympathie se ressent de la crédulité de l'auteur ; on y trouve cependant des faits curieux. XXII. *De usu flagrorum*, Francfort, 1669, in-12; XXIII. *Mantissa ex miscellaneis medicis de annulis aurium*, Amsterdam, 1676, in-12; XXIV. *Dissertationes de libris legendis ;* c'est un cours de bibliologie assez bien fait pour le temps où il a été composé : on y trouve des remarques curieuses. On doit encore à cet infatigable écrivain des éditions et des traductions de plusieurs autres ouvrages, et plusieurs observations intéressantes dans les *Ephemerides curiosorum naturæ*, et autres collections de ce temps-là. Il avait encore composé : *Bibliotheca anatomica, omnium anatomicorum tam veterum quàm recentiorum scripta, inventa, vitas et effigies complectens ;* mais l'ouvrage fut consumé lors de l'incendie de sa bibliothèque. C. M. P.

BARTHOLIN (Gaspar), fils du précédent, fut, comme son père et son aïeul, professeur en médecine à Copenhague, et employé à la cour de Danemark. Il a, de même, beaucoup écrit; mais on l'accuse de s'être le plus souvent attribué les travaux des autres : *Vir in adhibendis alienis laboribus non meticulosus*, dit Haller, *Bibliothec. Anatomic.* Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitationes miscellaneæ varii argumenti, imprimis anatomici*, Leyde, 1675, in-8°. Ce recueil contient neuf Dissertations. II. *Diaphragmatis structura nova*, Paris, 1676, in-8°. Il y a joint un petit Traité sur la manière d'injecter les viscères, avec la description d'un instrument de nouvelle invention. III. *De inauribus veterum syntagma*, Amsterdam, Wetstein, 1676, in-12; IV. *De tibiis veterum et earum antiquo usu, libri III*, ibid., 1679, in-12, fig., ouvrage rempli d'une érudition indigeste, et où l'on trouve souvent tout, excepté ce que l'on y cherche. On en peut dire autant de tout ce que les Bartholins ont écrit sur la science des antiquités. V. *De ductu salivali hactenùs non descripto, observatio anatomica*, Copenhague, 1684, in-4°.; VI. *Specimen compendii physici*, ibid., 1687, in-4°.; VII. *Specimen philosophiæ naturalis*, ibid., 1692, in-4°. de 160 pages. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, revue et augmentée; il y a joint : VIII. *De fontium, fluviorumque origine ex pluviis*, dissertation qu'il avait déjà publiée en 1689; IX. *De respiratione animalium*, ibid., 1700, in-4°., rare; X. *Specimen historiæ anatomicæ partium corporis humani, ad recentiorum mentem accommodatæ, novisque observationibus illustratæ*, ibid., in-4°. Quoique fort court, cet Essai développe les nouvelles découvertes avec beaucoup de clarté; on y trouve des réflexions très-judicieuses. XI. *Præfatio ad Vegetii artem veterinariam*, ibid., 1701, in-8°.; XII. *Dissertatio de glossopetris*, ibid., 1704, in-4°., et 1706, in-12. Il a aussi ajouté des notes et des observations à plusieurs ouvrages de son père, dont il a publié de nouvelles éditions. — Bartholin (Thomas), son frère, fut aussi docteur en médecine, suivit ensuite la jurisprudence, et fut professeur en histoire et en droit, assesseur au consistoire, secrétaire, antiquaire et archiviste du roi de Danemarck. Il mourut en 1690 ; on connaît de lui : I. *Observatio de variis miris circà glaciem Islandicam*, Copenhague 1670, in-12; II. *De vermibus in aceto et semine*, ibid., 1671, in-12; III. *Antiquitates Danicæ*, ibidem, 1689, in-4°. C. M. P.

BARTISCH (Georges), chirur-

gien oculiste, né à Kœnigsberg, vers le milieu du 16ᵉ. siècle, acquit quelque célébrité dans cette partie par un *Traité des maladies des yeux*, publié à Dresde, en 1583, et réimprimé plusieurs fois, dont les planches ont été faites d'après celles du *Cours d'anatomie* de Vesale (Leyde, 1725). Rau a revendiqué l'invention d'un instrument destiné à fixer la paupière, que Bartisch s'était attribuée; ainsi la célébrité de ce docteur serait fondée sur deux usurpations. K.

BARTOLE, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, naquit à Sasso-Ferrato, ville de l'Ombrie, vers l'an 1313. On a dit qu'il était bâtard, ou qu'il avait été exposé en naissant; mais c'est une erreur fondée sur un passage mal entendu de ses ouvrages. Sa famille est connue, et son père s'appelait *François Bonnacursi*. Lorsque Barthole vint au monde, il y avait à peine un siècle et demi que l'étude du droit romain, presque étouffée dans toute l'Europe, par les institutions des peuples barbares, avait pris une vigueur nouvelle en Italie, où il paraît qu'elle ne fut jamais entièrement oubliée. La théologie et la jurisprudence étaient alors les sciences dominantes dans les écoles. Barthole avait à peine terminé ses premières études, qu'il commença à quatorze ans celle du droit; il fut reçu, six ans après, docteur à l'université de Bologne, la plus fameuse école de ce temps. Il remplit, pendant quelques années, une place de juge; mais la sévérité excessive qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, lui ayant attiré un blâme universel, il abandonna cette carrière à vingt-six ans, pour se livrer exclusivement au penchant qu'il avait pour l'enseignement du droit. Il professa onze ans à Pise; des tracasseries, que lui suscita la jalousie de quelques-uns de ses collègues, le dégoûtèrent du séjour de cette ville. Il vint s'établir à Pérouse, où il fut accueilli avec empressement, et où on lui accorda des lettres de citoyen. La célébrité qu'il avait déjà acquise à Pise s'accrut encore dans son nouvel asyle : on désertait les autres écoles pour venir à la sienne. Les habitants de Pérouse ayant des grâces à solliciter de l'empereur Charles IV, lui députèrent Barthole, comme le plus capable de les leur faire obtenir. L'empereur, à qui son mérite n'était point inconnu, consentit à tout ce qu'il venait lui demander, et lui accorda en outre plusieurs distinctions particulières. Il le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna des armoiries, que la noblesse avait seule droit de porter; enfin, il lui permit de donner des dispenses d'âge à ceux de ses élèves qui en auraient besoin, et de légitimer les bâtards, de quelque espèce qu'ils fussent. Les empereurs d'Allemagne regardaient les faveurs de ce genre comme des attributions spéciales de leur couronne, et ils les communiquaient à ceux qu'ils voulaient honorer. Des familles considérables de Gênes ont conservé, jusques à la réunion de leur pays à la France, le droit de faire des docteurs qu'elles tenaient de ces princes. On a prétendu que Barthole avait aidé l'empereur dans la rédaction de la bulle d'or, qui était comme la charte fondamentale de l'ancienne constitution germanique; mais cela n'est point vrai : Barthole était cependant très-capable de le seconder dans un pareil ouvrage. Ses connaissances embrassaient aussi l'économie politique, comme on le voit par un traité du *Gouvernement et de la Tyrannie*, qu'on trouve dans le recueil de ses œuvres, et dont il avait

puisé les principes dans les livres d'Aristote, qui renfermaient toute la science de ces temps-là. Barthole acquit sa grande réputation par ses leçons publiques, et par ses commentaires sur les diverses parties des lois romaines. Les jurisconsultes, qui, les premiers, avaient écrit sur le même sujet, respectant jusqu'à un certain point la défense de Justinien, de commenter ses lois, n'avaient fait que des *gloses*, ou des notes très-courtes, pour éclaircir ce qu'elles avaient d'ambigu ou d'obscur; quelques-uns plus hardis firent des *sommes*, ou des explications plus étendues; mais Barthole, et les jurisconsultes qui écrivirent de son temps, se *débordèrent en torrent*, dit Pasquier, *en l'explication du droit*; ils inondèrent de commentaires, non seulement le corps des lois romaines, mais encore les gloses des anciens interprètes. Il leur manquait cependant l'érudition nécessaire pour bien entendre des lois qui tenaient à des institutions, à des mœurs et à des habitudes dont on avait perdu le souvenir. Cette critique ingénieuse qui fait corriger des textes fautifs ou corrompus, leur était entièrement inconnue; leur style informe n'est qu'un assemblage de locutions barbares. Dans leurs écrits, les matières les plus disparates sont mêlées confusément sans ordre ni méthode. Les gouvernements, loin encore de cette régularité où ils sont parvenus dans la suite, étaient dans une anarchie presque complète. Les productions des écrivains devaient se ressentir de la barbarie générale. Barthole n'en fut par conséquent point exempt. Il donne une idée assez juste de la bizarrerie de son goût, lorsque, pour faire connaître l'ordre et la marche d'une procédure, il imagine un procès entre la Vierge et le Diable, dont Jésus est constitué juge. Les parties comparaissent en personne; le diable demandait qu'on remît sous son joug le genre humain, dont il disait avoir été le maître depuis la chute d'Adam; il s'appuyait sur les lois, qui veulent que celui qui a été dépouillé mal à propos d'une longue possession, y soit rétabli de suite. La Vierge lui répondait qu'il n'était qu'un possesseur de mauvaise foi, et que les lois qu'il citait ne le concernaient point. Le reste est du même genre !.. On épuise de part et d'autre les ressources infinies de la chicane de ce temps. Cependant le genre humain gagna son procès, et le diable, pour cette fois, ne put s'en remettre en possession. Cet ouvrage bizarre, intitulé: *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*, est imprimé dans le *Processus juris Jocoserius*, Hanau, 1611, in-8°. Malgré ces défauts, Barthole fut un homme extraordinaire : quelques-uns ont voulu lui donner, comme à Socrate, un génie inspirateur. Il avait, en effet, un esprit vif et pénétrant, un jugement solide et profond. On a remarqué qu'il ne s'est jamais contredit dans ses nombreux écrits, sur des matières qui prêtaient tant à la controverse. Il parut en quelque sorte au moment du réveil de l'esprit humain : on commençait à sentir tout le poids de la barbarie, et la nécessité de substituer aux volontés arbitraires de la force, les préceptes d'une raison équitable. Barthole contribua plus que personne à les faire connaître aux esprits avides de les recevoir; il en tira non seulement de son propre fonds, mais il passa encore en revue les opinions des jurisconsultes qui l'avaient précédé; il les épura, les étendit, les développa, et, en les appropriant avec un art admirable aux besoins de l'ordre social, il jeta les

fondements de la civilisation de l'Europe. L'influence qu'il exerça ne fut pas bornée à son siècle. Ses opinions ont été long-temps regardées comme des lois dans beaucoup de pays ; partout elles ont servi de base aux jugements des tribunaux, aux dispositions des coutumes, aux ordonnances des législateurs. Les jurisconsultes les plus célèbres s'accordent à regarder Barthole comme leur maître. Dumoulin, qui n'était pas louangeur, l'appelle le *premier et le coryphée des interprètes du droit*. Le temps a néanmoins obscurci la gloire de Barthole ; on ne lit plus ses écrits ; et il lui est arrivé ce qui arrive toujours à ceux qui ont créé une science : les progrès du bien qu'ils ont commencé nuisent à leur réputation. Les ouvrages de Barthole sont des Commentaires sur toutes les parties du droit romain, des Traités sur quelques sujets particuliers, ou des conseils ; il n'était pas seulement jurisconsulte, mais il avait appris tout ce qu'il était possible de savoir de son temps. Il était théologien et philosophe ; il savait l'hébreu, et avait des connaissances en géométrie. Son ardeur pour l'étude était infatigable, sans quoi sa vie n'aurait pu suffire à tant de travaux ; car il mourut à Pérouse en 1356, à quarante-quatre, d'autres disent à quarante-six ans, malgré le régime austère auquel il s'était soumis. Il faisait peser tous ses aliments, de peur, en en prenant une trop grande quantité, de devenir moins capable d'écrire ou de méditer. Il eût plusieurs enfants, auxquels il laissa peu de fortune. Sa famille tint cependant toujours un rang distingué à Pérouse. B—I.

BARTOLI (Cosme), célèbre littérateur italien du 16e. siècle, était né à Florence, d'une famille noble. Il se livra aux belles-lettres et aux mathématiques avec un succès égal. Il fut, en 1540, un des premiers membres de l'académie *degli Umidi*, qui devint ensuite si célèbre sous le nom d'*académie florentine* ; il fut même un des deux membres chargés d'en rédiger les réglements. En 1568, le grand-duc le choisit pour son résident à Venise, où il demeura trois ans. De retour à Florence, il fut fait prieur, ou *preposito*, de la grande église de St.-Jean-Baptiste, et en remplit exemplairement les fonctions jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque précise. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; on estime surtout les suivants : I. *Marsilio Ficino sopra l'amore, ovvero convilto di Platone traslatato da lui dalla greca lingua nella latina, e appresso volgarizzato nella toscana*, Florence, 1544, in-8°. Cette édition d'un ouvrage qui ne lui appartient pas, lui doit la sorte d'estime dont elle jouit ; il conféra minutieusement le texte de Marsile Ficin, avec une bonne copie faite d'après l'original, et le fit précéder d'un long discours, au nom de l'imprimeur Neri Dortelata, tant sur la nouvelle et bizarre orthographe employée dans tout l'ouvrage, et dont Bartoli ne voulait point passer pour introducteur, que sur plusieurs autres points relatifs à la langue italienne. Cette édidion, qui est très-rare, n'est pas bonne pour apprendre l'italien, mais curieuse pour ceux qui le savent, à cause de cette diversité d'orthographe que Bartoli avait en effet imaginée pour mieux exprimer la prononciation florentine, mais qui n'a point été adoptée. II. *L'Architettura di Leon Batista Alberti tradotta in lingua fiorentina coll' aggiunta de' disegni*, etc., Florence, 1550, in-fol. gr. Venise, 1565, in-4°. Pierre Lauro de Modène a aussi traduit cet ouvrage latin d'Alberti, mais on préfère la traduction de Cosme Bar-

toli; qui y ajouta beaucoup de dessins de son invention, tels qu'il crut qu'Alberti aurait pu les faire lui-même. III. *Opuscoli morali di Leon Batista Alberti, tradotti e parte corretti da Cosimo Bartoli*, Venise, 1568, in-4°. IV. *Manlio Severino Boezio, della consolatione della filosofia, tradotto in volgare*, Florence, 1551, in-8°. Bartoli fit cette traduction par ordre du duc qui voulait l'envoyer à l'empereur Charles-Quint; mais Varchi traduisit en concurrence le même ouvrage, et sa version fut préférée; elle l'a aussi été par les académiciens de la Crusca, qui citent dans leur Dictionnaire la traduction de Varchi, et non celle de Bartoli. V. *Modo di misurar le distanze, le superficie, i corpi, le piante, le provincie, le prospettive e tutte le altre cose terrene secondo le vere regole di Euclide*, Venise, 1564 et 1589, in-4°. VI. Deux Oraisons funèbres prononcées dans l'académie de Florence; l'une à la mort de Carlo Lenzoni, imprimée à la fin de la *Difesa della lingua fiorentina e di Dante*, ouvrage posthume de cet académicien, mis au jour par Bartoli, Florence, 1556, in-4°.; l'autre à la mort de Pier-Francesco Giambullari, imprimée à la fin de l'*Istoria dell' Europa*, du même Giambullari, publiée aussi par Bartoli, Venise, 1566, in-4°. VII. *Vita di Federigo Barbarossa imperator romano*, Florence, 1556, in-8°.; VIII. *Ragionamenti accademici sopra alcuni luoghi di Dante, con alcune invenzioni e significati*, etc. Venise, sans date, in-4°.; ibid., 1567 et 1607, aussi in-4°. A la fin du troisième de ces *ragionamenti* se trouve une *canzone*, ou ode de notre auteur, qui a suffi au Crescimbeni pour le mettre au nombre des poètes italiens. IX. *Discorsi istorici universali* (ils sont au nombre de quarante); Venise, 1569, in-4°.; Gênes, 1582, in-4°. G—É.

BARTOLI (GEORGES), frère du précédent, fut, comme lui, membre de l'académie florentine. On ignore aussi l'époque de sa naissance et celle de sa mort; on voit seulement qu'il dut mourir avant le 15 septembre 1584, puisque ce fut à cette date que parut l'édition posthume de son traité *Degli Elementi del parlar toscano*, donnée à Florence, in-4°., par Cosme son frère. Cosme dédia cette édition à Laurent Giacomini, intime ami de Georges. L'épître dédicatoire nous apprend que l'auteur de ce traité n'y avait pas mis la dernière main, et que, s'il eût vécu plus long-temps, il l'aurait laissé plus parfait, ainsi que plusieurs autres ouvrages. G—É.

BARTOLI (MINERVE), femme-poète, née à Urbin, florissait vers la fin du 16e. siècle. Ses poésies sont éparses dans divers recueils; on en trouve dans les *Egloghe e rime de' Federigo Ricciuoli*, Urbin, 1594, in-4°.; d'autres dans les *Poesie de' Alessandro Miari*, Reggio, 1591; cinq sonnets dans le *Parnasso de' Poetici ingegni di Alessandro Scajoli*, Parme, 1601 et 1611, in-12; et deux dans la 2e. partie des *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, recueillis par la comtesse Louise Bergalli. G—É.

BARTOLI (DANIEL), savant jésuite, né à Ferrare en 1608, mort à Rome, le 13 janv. 1685. Lorsqu'il eut fourni sa carrière classique et exercé pendant plusieurs années le ministère de la prédication avec succès dans les principales chaires d'Italie, ses supérieurs l'appliquèrent au travail du cabinet. Le plus connu et le plus considérable de ses ouvrages est une *Histoire de sa compagnie*, en italien, imprimée sucessivement à Rome, depuis 1653

jusqu'en 1673, 6 vol. in-fol. La partie de l'*Asie*, dont la 1re. édition est de 1653, en eut une 3e. en 1667, augmentée de la mission du Mogol, et de la vie du P. Ridolphe Aquaviva. Cette histoire est curieuse, parce qu'on y trouve beaucoup de choses qui ne sont point ailleurs, et que l'auteur avait puisées dans les manuscrits du Vatican ; dans ceux de divers colléges anglais, et dans les mémoires qui lui avaient été envoyés d'Angleterre (*V.* CORDARA). Ses différentes parties sont difficiles à rassembler. Plusieurs ont été traduites en latin par le P. Giannini, et imprimées en cette langue à Lyon et à Rome, in-4°., à différentes époques. Ses autres ouvrages furent réunis et publiés à Venise, en 1717, 3 vol. in-4°. La partie théologique est peu estimée; mais l'on fait grand cas des ouvrages suivants : I. *l'Uomo di Lettere*, traduit en français par le P. Livoy Barnabite, avec des notes historiques et critiques, 1769, in-12, 3 vol.; II. *il Torte e il diritto del non si puo*, ouvrage piquant, où il a affranchi la langue italienne des entraves des puristes ; III. *l'Ortografia italiana ;* IV. *il Trattato del suono, de tremori armonici e dell' udito*, où il examine la ressemblance qu'il y a entre les ondulations qui se font dans l'eau, et celles qui se forment dans l'air. Le chapitre le plus curieux est celui des sales parlantes. V. *Del Ghiaccio e della Coagulatione.* L'auteur s'y éloigne des routes ordinaires de l'école, et fonde sa théorie sur les expériences. VI. *della Tensione e pressione*, etc. Ce jésuite passe pour un des meilleurs écrivains italiens, tant pour la pureté, la précision et l'élévation du style que pour le fond des choses. On lui reproche seulement de ne s'être pas assez garanti du faux goût qui régnait de son temps en Italie. Ses talents étaient relevés par la pratique de toutes les vertus religieuses. T—D.

BARTOLI (PIETRO SANTI), peintre et graveur à l'eau forte, naquit à Pérouse en 1635. Cet artiste a gravé avec beaucoup de sentiment et de goût un nombre considérable de monuments antiques d'après ses propres dessins, qui sont en général très-exacts. On peut lui reprocher cependant de n'avoir pas assez conservé le caractère des maîtres qu'il a traduits, et d'y avoir souvent substitué sa manière. Ses principaux ouvrages sont : I. *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; II. *Colonna Trajana*, Rome, in-fol.; III. *Columna Antoninia*, Rome, in-fol.; IV. *Médailles du Cabinet de la reine Christine*, la Haye, 1742, in-fol.; V. *Gli antichi sepolcri*, Rome, 1697; Leyde, 1728, in-fol.; VI. *le Pitture antiche del sepolcro de' Nasoni*, Rome, 1680, 1702, 1704, 1706, 1750, in-fol.; VII. *le antiche Lucerne sepolcrali*, Rome, 1690, in-fol.; et en latin, Coloniæ Marchicæ, 1702, in-fol.; VIII. *Museum Odescalcum*, Rome, 1747, 1751, in-fol., 2 vol.; IX. *Parerga atque ornamenta ex Raphaele*, Rome, in-fol.; X. *Giove che fulmina li giganti* (d'après Jules Romain), Rome, in-fol.; XI. *Virgiliani codicis picturæ*, etc., Rome, 1725, 1741, in-fol. (*Voy.* BEGER, BELLORI, CAYLUS, CIACCONE, HAVERCAMP, MARIETTE). Bartoli, comme peintre, était l'élève du Poussin, et a souvent copié ses tableaux avec succès. Il est mort à Rome en 1700. P—E.

BARTOLI (DOMINIQUE), poète italien du 17e. siècle, naquit le 14 décembre 1629, à Montefégatesi, gros village dans les montagnes de la république de Lucques. Il fit d'excellentes

études dans la capitale de ce petit état, et étonna par ses progrès ceux qui n'avaient d'abord été surpris que de voir un fils de paysan admis dans des écoles toutes remplies de la jeune noblesse du pays. Bientôt, il se fit aimer par les agréments de son esprit, autant qu'estimer par l'étendue de ses connaissances et par la régularité de ses mœurs. Entre autres gens de lettres dont il fut l'ami, on distingue le P. Beverini, qu'il aida à corriger, perfectionner et publier sa traduction de l'*Énéide*. C'est le P. Beverini lui-même qui nous en instruit dans sa préface. Il eut une querelle littéraire, mais sans aigreur et sans fiel, avec un autre poète nommé *Loreto Mattei*. Celui-ci avait publié, sous le titre du *Psalmista Toscano*, une paraphrase des *Psaumes de David*, qui lui avait fait beaucoup de réputation. Dominique Bartoli y observa quelques fautes de langue qui pouvaient, selon lui, obscurcir la gloire de l'auteur. Il lui adressa publiquement, le 27 juillet 1687, une lettre à ce sujet, sous le nom anagrammatique de *Nicodemo Librato*. Après avoir donné de grands éloges au Psalmiste toscan, il indiquait les fautes qu'il y croyait apercevoir. Mattei parvint à connaître l'auteur caché sous ce faux nom, et lui répondit sous celui d'*Oretto Tameti*, qui était aussi l'anagramme du sien. Bartoli répliqua; Mattei répondit encore, et cette guerre de répliques et de contre-répliques dura pendant toute une année. Elle se termina le plus paisiblement du monde; les deux antagonistes devinrent amis, s'adressèrent l'un à l'autre des sonnets remplis d'une bienveillance mutuelle, et se firent réciproquement l'envoi de leur portrait. Mattei fit plus, il supprima une dernière réponse qu'il était près de publier, et il envoya à Bologne, à son imprimeur, qui préparait une nouvelle édition de son *Psalmista Toscano*, une feuille de corrections conformes aux observations de Bartoli, en lui recommandant de les mettre à la fin, s'il était trop tard pour les placer dans le corps de l'ouvrage; ce qui fut exécuté, comme on le voit dans l'édition de 1683. Bartoli fit, en 1693, un voyage à Rome, où il rencontra Mattei, avec qui il n'avait jusque-là correspondu que par écrit, et ils se lièrent plus intimement que jamais. Il ne manque que deux petites conditions pour que toutes les querelles de cette espèce finissent à peu près de même: c'est que les critiques soient honnêtes et de bonne foi, et que les amours-propres d'auteurs soient raisonnables. Bartoli, de retour dans sa patrie, y mourut âgé de soixante-huit ans, le 8 septembre 1698. Il a publié lui-même le recueil des pièces de sa controverse avec Mattei, sous ce titre: l'*Asta d'Achille che ferisce per sanare il Salmista Toscano del signore Loreto Mattei, censura cortese del signore Domenico Bartoli, col breve raconto delle principali contese de' poeti volgari*, Modène, 1695, in-12. On a de lui: I. un recueil de ses *Odes* ou *Canzoni*, sous le titre de *Canzoniero*, parte I et II, Lucques, 1695, in-12; II. *Rime giocose*, qui ne furent imprimées que quelques années après sa mort, Lucques, 1703, in-12. G—É.

BARTOLI (JOSEPH), célèbre antiquaire italien du 18e. siècle, professeur de belles-lettres dans l'université de Turin, et antiquaire en titre du roi de Sardaigne, naquit à Padoue, en février 1717. Il fit ses études dans sa patrie, et eut le bonheur particulier d'intéresser, par ses dispositions, le savant abbé Lazzarini, qui lui donna gratuitement des conseils et des leçons, et se donna même la peine de rédiger

pour lui et d'écrire de sa main une Grammaire grecque, que Bartoli a conservée précieusement toute sa vie. Il s'adonna d'abord à la poésie, et y fut encouragé par le célèbre Apostolo Zeno; ensuite à la philosophie, où il eut pour guide le savant abbé Conti; enfin, pour complaire à son père qui l'en pressait depuis long-temps, il étudia aussi les lois, et fut reçu docteur en 1736. Il voulut alors exercer la profession d'avocat; mais les détours de la chicane, et les clameurs du barreau le dégoûtèrent bientôt, et il obtint de son père la permission de retourner à de plus douces études. Il ouvrit une espèce d'école de philosophie, de belles-lettres et de langue grecque, ce qui donna lieu à des réunions littéraires qui se tinrent souvent chez lui. Elles furent interrompues par le choix que fit de lui le sénat de Padoue, pour remplir dans cette université la chaire de physique expérimentale. Il exerça, pendant trois ans, avec distinction cet emploi; mais, ayant sans doute déjà des vues sur l'université de Turin, il donna d'avance sa démission. Il fit un voyage à Bologne, pour lier connaissance avec les savants de ce célèbre institut, et de là, en 1742, à Udine, où il fut, pendant deux ans, instituteur des enfants de Marc Contarini, qui y était lieutenant pour la république de Venise. Il était de retour dans sa patrie, en 1745, lorsqu'il fut, selon son désir, nommé professeur de belles-lettres dans l'université de Turin. Le succès de ses leçons attira l'attention du roi, qui, voulant se l'attacher de plus près, lui donna le titre d'antiquaire royal. Il obtint ensuite la permission de voyager en Italie, et depuis en France. Nous l'avons vu à Paris pendant plusieurs années, lié avec les gens de lettres et les savants les plus distingués, et, malgré quelques singularités dans l'humeur et dans les manières, généralement estimé. Il est mort à Turin, quelque temps après son retour, vers le commencement de la révolution française. On a de lui, outre quelques poésies, des Dissertations, des Lettres, et d'autres opuscules sur différents sujets d'érudition et d'antiquité, tels que les suivants : I. *Due Dissertazioni*, etc., Vérone, 1745, in-4°. La première contient une notice du Musée public d'inscriptions, qui venait d'être ouvert à Vérone, et l'on y compare l'usage de l'antiquité figurée et écrite, avec celui des observations et des expériences physiques, relativement à l'histoire. La seconde n'a pour but que de démontrer la beauté d'une inscription grecque inédite, placée dans ce même Musée. Toutes deux sont remplies d'une érudition aussi étendue que variée. II. *Lettere apologetiche sopra alcuni novellieri e giornalisti*, etc., Turin, sans date, in-4°. La date qui manque à ce recueil est sûrement postérieure à 1753, car la douzième et dernière lettre qu'il contient est de cette même année. Il les publia toutes séparément depuis la fin de 1747; elles avaient pour objet de justifier un programme qu'il avait fait imprimer à Turin, en 1746, et dans lequel il promettait la véritable explication d'un ancien diptyque, publié par le cardinal Quirini. Plusieurs savants, ennuyés de si longs préliminaires, écrivirent contre ces lettres, demandant toujours l'explication promise, les uns du ton de l'impatience, les autres en y mêlant le sarcasme et la dérision. Bartoli, qui écrivait depuis si long-temps sur ce diptyque, ne l'avait point vu, ni ses adversaires non plus. Il fit enfin un voyage à Brescia, où l'on en conservait l'original : il le trouva si différent

de la description que le cardinal Quirini en avait donnée, que Bartoli se déclara délié de l'engagement qu'il avait pris de l'expliquer. Il le remplit cependant quelques années après, et, se trouvant à Parme en 1757, il y publia : III. *Il vero disegno delle due Tavolette d'avorio chiamate dittico Quiriniano, ora la prima volta dato in luce da Giuseppe Bartoli*, etc., in-4°. Ce volume contient trois Dissertations, dont l'une défend l'antiquité du diptyque, contre le marquis Maffei qui l'avait attaquée; l'autre réfute la fausse explication qu'on en avait donnée, et la troisième en donne une explication plus naturelle et plus vraisemblable. IV. *La quarta Egloga di Virgilio spiegata*, Rome, 1758, in-4°. Ses poésies sont éparses dans différents recueils. Il était correspondant de l'académie des inscriptions, et a publié en français quelques opuscules. G—É.

BARTOLOCCI (JULES), savant religieux italien de l'ordre de St.-Bernard, naquit en 1613, à Celano dans l'Abruzze, passa la plus grande partie de sa vie à professer la langue hébraique et rabbinique au collége de la Sapience à Rome, fut attaché en cette qualité à la bibliothèque du Vatican, devint abbé de St.-Bernard, et mourut d'apoplexie, le 1er. nov. 1687. Bartolocci est connu par sa *Bibliothèque rabbinique*, Rome, 1675, 4 vol. in-fol., dont les trois premiers parurent de son vivant, et le quatrième, resté imparfait, fut continué par son disciple Imbonati, qui, pour perfectionner le plan de son maître, publia en 1694 un cinquième volume sous le titre de *Bibliothèque latine-hébraïque*. L'ouvrage de Bartolocci lui avait coûté vingt-cinq ans de travail. Il offre le recueil le plus complet qu'on ait en extraits de livres des rabbins, tant manuscrits qu'imprimés ; mais il pèche par défaut de critique, et même de jugement ; car l'auteur s'y arrête à réfuter sérieusement une infinité de rêveries juives, dont l'absurdité est palpable, tandis qu'il passe légèrement sur des choses qui auraient mérité un examen approfondi. Cependant l'ouvrage est recherché, parce qu'on y trouve bien des notices curieuses qui ne sont point ailleurs. Ce qu'il contient de bon aurait pu être renfermé dans un seul volume. Wolff en a beaucoup profité pour sa *Bibliothèque hébraïque*. Bartolocci a composé encore un Commentaire in-folio sur le livre de Tobie. T—D.

BARTOLOMMEI (JÉRÔME), poëte italien du 17e. siècle, d'une famille noble de Florence, dont l'ancien nom était *Smeducci*, naquit vers 1584. Il fut de l'académie de la Crusca, et de l'académie florentine, dont il fut consul en 1648. Il vécut quelque temps à Rome sous Urbain VIII, qui lui accorda une pension sans qu'il l'eut demandée ; il se maria deux fois, et eut de sa seconde femme un fils, dont nous parlerons à l'article suivant. Il mourut le 8 mai 1662. Ses principaux ouvrages imprimés sont : I. *Tragedie*, Rome, 1632, in-12 ; les mêmes, corrigées et augmentées de trois tragédies, Florence, 1655, 2 vol. in-4°. ; le premier en contient six : *Eugenia*, *Isabella*, *Polietto*, *Aglae*, *Giorgio*, *Teodora* ; et le second quatre : *Il Clodoveo trionfante*, *S. Eustachio*, *Altamene*, *Oreso* ; II. *l'America, poema eroico, al christianissimo Luigi XIV re di Francia e di Navarra*, Rome, 1650, in-folio. Ce poëme, dont Améric Vespuce est le héros, est divisé en quarante chants. Le titre porte, avec le nom de l'auteur, l'ancien nom de sa famille, *Girolamo Bartolommei, già Smeducci*. III.

Drami musicali morali, Florence, 1656, in-4°. Ils sont divisés en deux parties; la première est composée de six drames, et la seconde de huit. IV. *Dialoghi sacri musicali intorno a diversi soggetti*, etc., Florence, 1657, in-4°. Ces dialogues, vulgairement nommés *Oratorio*, sont au nombre de soixante-quatorze. V. *Didascalia, cioè dottrina comica*, Florence, 1658, in-4°.; seconde édition, corrigée et augmentée, Florence, 1661, in-4°. Cette espèce de poétique, dédiée par l'auteur à son fils, a pour but principal de rappeler l'art du théâtre à sa première institution, c'est-à-dire, d'inspirer l'horreur du vice, et d'encourager à la vertu. Il y donne les sujets et le plan de plusieurs pièces nouvelles, pour montrer que l'on peut faire de bonnes comédies sans toutes ces intrigues d'amour qui finissent par le mariage. On trouve ses poésies lyriques répandues dans plusieurs recueils. G—É.

BARTOLOMMEI (Mathias Marie), fils du précédent, naquit à Florence, le 14 août 1640. Son père prit le plus grand soin de son éducation. On a vu qu'il lui dédia sa *Didascalia comica* ; le fils annonça de bonne heure qu'il profiterait de ses leçons. Il se distingua parmi les jeunes nobles par qui le cardinal Léopold de Toscane faisait jouer des comédies, sur le théâtre de son Casino di san Marco. Il en composa deux pour ces représentations particulières. Il obtint ensuite la faveur du grand-duc Cosme III, qui le fit gentilhomme de sa chambre, et l'envoya en France pour faire part au roi de la mort du grand-duc son père, et de son propre avènement. Le marquis Bartolommei fut, comme son père, des deux académies Florentine et de la Crusca. Il mourut à Florence, le 24 décembre 1695; on a publié de lui, séparément, six comédies, tant en vers qu'en prose, qui n'ont jamais été réunies, savoir: *Amore opera a caso*, Florence, 1668, in-12; *la Sofferenza vince Fortuna*, Florence, 1669, in-4°., Bologne, la même année, in-12; *le Gelose cautele*, Bologne, 1669 et 1694; *il Finto marchese*, Rome, 1676; *la Prudenza vince Amore*, Venise, 1682; *Amore non vuole inganni*; cette dernière n'a pour titre que *Trattenimento scenico*, Bologne, 1697; ces 4 dernières in-12. Ce fut lui qui donna, en 1644, l'édition du joli poëme de Baldovini, intitulé : *Lamento di Cecco da Varlungo* (*Voy.* François Baldovini), et il y mit une préface qui a été conservée dans l'édition de 1755. G—É.

BARTON (Élisabeth), connue sous le nom de *la Religieuse de Kent*, fille d'une basse extraction, selon toute apparence, et sur laquelle on ne sait rien jusqu'en l'année 1525, époque à laquelle elle était servante d'un habitant de la paroisse d'Aldington, dans le comté de Kent. Ayant été saisie de vapeurs hystériques, elle tira avantage des convulsions que lui donnait sa maladie pour se prétendre inspirée de Dieu. Se trouvant, au sortir d'une de ces convulsions, auprès du berceau de l'un des enfants de son maître, qui était alors mourant, elle demanda s'il était mort; sur ce qu'on lui répondit que non, elle annonça qu'il allait mourir. Ces mots étaient à peine prononcés que l'enfant poussa un profond soupir, qui fut le dernier. Cet événement si naturel donna à Élisabeth une telle réputation que le curé de la paroisse d'Aldington, nommé Masters, résolut de la faire servir d'appui à la religion catholique, menacée alors en Angleterre par les progrès de la réforme. Il recueillait les paroles qu'elle

prononçait dans ses accès et dont elle ne se souvenait plus ensuite, et les faisait passer pour des inspirations du St.-Esprit, cherchant à lui persuader à elle-même qu'elle était réellement inspirée. Cependant les convulsions ayant cessé, Élisabeth s'étudia à les contrefaire; alors, plus maîtresse de ses actions et de ses paroles, aussitôt après l'accès, elle tombait dans une extase d'où elle sortait par des hymnes, des éjaculations de prophéties, quelquefois en prose, quelquefois en vers grossiers, tels que les faisaient les moines d'alors, et qui lui étaient fournis par Masters et quelques moines qui s'étaient associés à son imposture. Elle prétendit avoir été ravie au ciel, où elle avait entendu des choses qui toutes tendaient à inspirer le zèle des diverses pratiques de la religion catholique. Sans esprit, sans instruction, avec une réputation de vertu suspecte à ceux que n'aveuglait pas l'esprit de parti, aidée seulement de cet esprit de parti, et de la simplicité d'un siècle où quelques lumières, éparses sur quelques points, laissaient tout le reste dans une profonde obscurité, Élisabeth vint à bout d'en imposer, non seulement à la multitude, mais même à des hommes éclairés, entre autres au fameux Thomas Morus. Warham, archevêque de Cantorbéry, zélé catholique, la fit examiner par plusieurs ecclésiastiques, qui également attachés à la même cause, furent également aisés à surprendre ou à séduire. Elle eut une vision qui lui ordonnait de se rendre à une fameuse chapelle dédiée à la Vierge, sous le nom de *Notre-Dame-de-Court-Strete*, où elle devait être guérie. Elle s'y rendit accompagnée de trois mille personnes de toutes conditions, qui, averties du miracle, s'étaient rassemblées autour de la sainte, comme pour lui servir de cortége. Arrivée dans la chapelle, après un accès, elle annonça qu'elle était guérie, et que la Ste. Vierge lui ordonnait de se faire religieuse. Elle entra dans le couvent du St.-Sépulcre à Cantorbéry, où, malgré le miracle de la Ste Vierge, elle continua ses extases. Elle y serait probablement morte en paix et en grande réputation de sainteté, si elle s'était contentée de prophétiser, et même, de faire des miracles en faveur de ceux qui invoquaient Notre-Dame-de-Court-Strete; mais lorsque l'affaire du divorce de Henri VIII commença à alarmer sérieusement les partisans de l'Église romaine, Élisabeth déclara publiquement que, du moment où Catherine d'Arragon, étant encore vivante, Henri épouserait une autre femme, il cesserait, aux yeux de Dieu, d'être roi d'Angleterre; qu'il perdrait effectivement sa couronne un mois après, et mourrait de la mort d'un scélérat. Henri épousa Anne de Boulen, et ne perdit point sa couronne. Cependant cette dernière partie de la révélation n'empêcha pas de croire à la première. Il se forma un parti considérable de moines, qui se répandirent dans les provinces, annonçant partout, sans se mettre fort en peine du secret, que, d'après les révélations faites à la religieuse de Kent, Henri n'était plus roi selon le cœur de Dieu, et que ses sujets étaient déliés du serment de fidélité. Thomas Abel, chapelain de Catherine, était entré dans cette espèce de conspiration, et les ambassadeurs du pape n'y étaient pas étrangers. Un moine, nommé *Déering*, recueillit en un volume les visions et les révélations d'Élisabeth. Au mois de novembre 1533, cette femme fut arrêtée, ainsi que plusieurs de ses complices, par l'ordre du roi, et traduite devant la chambre étoilée, où,

sans être soumis à la question, ils avouèrent leur imposture. Ils furent condamnés à être exposés sur un échafaud, à y entendre lire en public l'aveu qu'ils avaient fait à la chambre, puis à demeurer à la tour jusqu'à l'ouverture du parlement. Pendant cet intervalle, les bruits qui se répandirent que les aveux faits par Élisabeth et ses associés leur avaient été arrachés par la force, irritèrent tellement le roi, qu'il résolut de donner à cette affaire une tournure beaucoup plus grave; et les rapports qu'avait eus Thomas Morus avec Élisabeth, quoiqu'ils ne fussent pas de nature à le faire regarder comme coupable, furent par la suite une des principales causes de sa perte. Élisabeth et six de ses complices, parmi lesquels se trouvaient Masters et un docteur Bocking, soupçonné de vivre avec elle dans une intimité peu compatible avec les devoirs d'une religieuse, furent condamnés par le parlement à avoir la tête tranchée, comme coupables de haute trahison. Ils subirent leur arrêt à Tyburn, le 21 avril 1534. Élisabeth, dans un discours qu'elle fit avant de mourir, reconnut la justice de la sentence. Sept autres personnes, au nombre desquelles étaient Thomas Abel et Fisher, évêque de Rochester, furent condamnées à avoir leurs biens confisqués, et à demeurer en prison aussi long-temps qu'il plairait au roi de l'ordonner. Le reste de ceux qui se trouvaient compromis dans cette affaire obtinrent leur grâce, est-il dit dans l'acte, *sur les instantes sollicitations de la reine Anne*. L'historien Sanders, dans un ouvrage latin sur les martyrs du papisme, sous Henri VIII, comprend dans sa liste Élisabeth Barton. X—s.

BARTRAM (Jean), habitant de l'Amérique septentrionale, qui a fait plusieurs voyages dans ces vastes contrées, dont il a publié la relation, et qui a donné plusieurs lettres et mémoires sur la botanique et différents sujets d'histoire naturelle. Le premier voyage fut publié à Londres, sous ce titre : *Observations made in his travels*, etc., ou *Voyage de J. Bartram, de la Pensylvanie à Onondago, Oswego, et au lac Ontario, en Canada*, London, 1751, in-8°. Il a fourni plusieurs mémoires aux *Transactions philosophiques*. Jean Bartram a fait aussi un autre voyage à la Floride, Pensacola, St.-Augustin, et sur les bords de la rivière St.-Jean; il y a découvert plusieurs espèces de plantes nouvelles, entre autres un joli petit arbuste que l'on cultive en Europe dans les serres, auquel on a donné le nom d'*Illicium de la Floride*, dont on connaissait avant cela une autre espèce indigène de la Chine (*Illicium anisatum*), connue sous le nom de *Badiane*, ou *anis étoilé de la Chine*. William Storck a publié l'extrait du journal de ce voyageur, Londres, 1769, in-4°. On a donné à un genre de plantes le nom de *Bartramia*. — Son fils, William, a fait, en 1773, un voyage dans le nord et le sud de la Caroline, la Géorgie, la Floride, la contrée des Chiroquois et celle des Chactas, etc., dont il a publié la relation, Philadelphie, 1791, in-8°., trad. en français par P. V. Benoist, 1799, 2 vol. in-8°. On y trouve des détails curieux sur l'histoire naturelle, et sur les nations qui habitent ces vastes régions. D—P—s.

BARTSCH (Jean), médecin hollandais, qui a vécu au commencement du 18e. siècle; jeune homme qui donnait de grandes espérances. Il se lia avec Linné, qui était de son âge, et qui se trouvait alors en Hollande; il prit dans sa société, non seulement le goût de la botanique, mais une pas-

sion qui lui faisait désirer de parcourir des contrées lointaines, et qui fussent encore, pour ainsi dire, neuves pour la recherche des plantes : son ami lui présenta l'occasion de la satisfaire. Boerhaave, qui avait reconnu de bonne heure le génie de Linné, l'avait vivement sollicité d'accepter la place de médecin de la compagnie hollandaise, à Surinam; mais il refusa cette place. Boerhaave lui ayant permis de se faire remplacer, il présenta son ami Bartsch, qui accepta avec joie cette mission; mais lorsqu'il fut arrivé dans ce pays, il se trouva en butte aux vexations d'un gouverneur jaloux et méchant, qui ne lui accorda pas une heure de loisir. Le chagrin et l'insalubrité du climat le moissonnèrent en moins de six mois, vers 1735. Sa *Dissertation sur la chaleur de Surinam*, et les lettres qu'il écrivit à Linné, de cette colonie, firent vivement regretter sa perte. Linné donna le nom de *Bartsia* à un nouveau genre qu'il établit dans l'*Hortus Cliffortianus*, et il l'accompagna d'une notice touchante, sur les trop courtes destinées de son ami.

D—P—s.

BARUCH, fils de Néri, frère de Saraïas, qui occupait un rang distingué à la cour du roi Sédécias, était d'une famille illustre de la tribu de Juda. Il s'attacha à la personne du prophète Jérémie, fut son plus fidèle disciple, lui servit de secrétaire, et devint prophète lui-même. Jérémie, étant détenu en prison, lui dicta, vers l'an 606 avant J.-C., ses prédictions contre Juda et Israël, et le chargea d'en aller faire la lecture au peuple assemblé dans le temple de Jérusalem, pour célébrer la fête annuelle de l'expiation. Cette lecture fut écoutée de sang-froid par le peuple, qui ne témoigna aucun sentiment de componction. Baruch seul, effrayé des menaces que contenait cette prophétie, eut besoin d'être rassuré par Jérémie, qui lui promit, de la part du Seigneur, qu'il ne serait point enveloppé dans les malheurs de sa nation. L'insensibilité du peuple obligea Jérémie de renvoyer Baruch l'année suivante, pour lui renouveler ces funestes prédictions, auxquelles le prophète en avait ajouté de plus menaçantes encore. Les grands de la cour de Jéchonias, roi de Juda, en parurent alarmés; mais Jéchonias, à qui ils voulurent en faire la lecture, ne put la soutenir, déchira avec fureur le livre où elles étaient contenues, le jeta au feu, et fit rechercher Baruch, que les courtisans avaient soustrait à sa colère. Jérémie les lui dicta de nouveau, ajoutant toujours des menaces plus effrayantes à celles qui avaient produit si peu d'effet; et lorsque les juifs eurent été transportés à Babylone, Baruch reçut la mission, avec son frère Saraïas, d'aller les consoler, de leur annoncer leur future délivrance et les malheurs qui devaient fondre sur cette ville. Tout cela était renfermé dans une lettre de Jérémie, dont ils étaient porteurs. Les captifs, touchés de componction, firent une collecte parmi eux, chargèrent Baruch d'en porter le produit à Jérusalem, pour y être employé à offrir des sacrifices dans le temple, et écrivirent à leurs frères de Judée la lettre qui compose le cinquième chapitre de sa prophétie, et qu'il avait sans doute lui-même écrite en leur nom et de leur part. Lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, Baruch s'était trouvé au nombre des prisonniers; mais il avait été remis en liberté par Nabuzardan, qui lui témoigna, en cette occasion, toute sorte de considération. N'ayant pu détourner les restes du peuple de se retirer en Égypte, il fut obligé de les

y suivre avec Jérémie. Après la mort de ce prophète, il alla retrouver les captifs à Babylone, où il écrivit sa prophétie, dont il leur fit la lecture. Voilà tout ce qu'on sait de positif sur la vie de ce prophète. Les rabbins disent qu'il mourut à Babylone, la douzième année de la captivité. Sa mémoire a toujours été en vénération chez les juifs et chez les chrétiens. Le principal sujet de sa prophétie est la lettre dont nous avons parlé. Elle est précédée d'une préface historique qui en explique le motif. Il y expose la justice des jugements de Dieu sur sa nation, implore pour elle la divine miséricorde, et annonce aux captifs leur future délivrance. Les Pères y ont remarqué une prophétie très-frappante de l'incarnation, et de magnifiques promesses faites à Jérusalem, qui n'ont pu avoir leur parfait accomplissement que dans l'église chrétienne. Nous ne l'avons plus dans le texte original; mais les fréquents hébraïsmes qu'on trouve dans la version grecque ne permettent pas de douter qu'elle n'ait été originairement écrite en hébreu. Comme les juifs se sont fait une loi de ne recevoir dans leur canon que les livres écrits en cette langue, ils en ont exclu le livre de Baruch. C'est ce qui a engagé les protestants à le rejeter du nombre des livres canoniques. S. Jérôme en avait la même idée. Il est vrai qu'on n'en trouve pas une mention particulière dans les anciens catalogues; ce qui vient de ce qu'on le confondait alors avec Jérémie, à la suite duquel il est ordinairement placé, et sous le nom de qui il est souvent cité par les Pères. Cependant, le concile de Laodicée, S. Cyrille de Jérusalem, S. Athanase, et autres, le distinguent, dans leurs catalogues, de la prophétie de Jérémie; enfin, le concile de Trente l'a inséré dans le canon des Écritures. Les Syriens lisent en leur langue une lettre assez longue, sous le nom de Baruch, qui est imprimée dans les *Polyglottes* de Paris et d'Angleterre; elle est adressée aux dix tribus et demi, d'au-delà de l'Euphrate; mais les critiques ont prouvé, par les propres caractères de cette lettre, qu'elle n'a pu être écrite que depuis la publication de l'Évangile.

T—D.

BARUFFALDI (Jérôme), célèbre littérateur et poète italien du 18e. siècle, naquit à Ferrare le 17 juillet 1675. S'étant destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fit de bonnes études en philosophie, en théologie, et en droit canon, après avoir fini les études grammaticales et littéraires qui emploient ordinairement les premières années de la jeunesse. Il reçut la prêtrise en 1700, et obtint, sept ans après, un bon bénéfice dans la cathédrale de Ferrare. Il était déjà de l'académie des *Intrepidi* de cette ville, et de plusieurs autres académies. Il avait suivi d'abord le mauvais goût qui régnait alors dans les vers et dans la prose, goût qu'il avait puisé dans la lecture de tous ces écrivains du siècle qui venait de finir, désignés depuis sous le nom de *Seicentisti;* mais rappelé à de meilleurs principes, par un bon vieillard, philosophe et poète, nommé *Alphonse Gioja,* le seul peut-être qui y fût demeuré fidèle à Ferrare, il purgea son style de tous les défauts brillants qui l'avaient d'abord séduit. Il cultiva l'éloquence sacrée, et prêcha souvent avec éclat, tant à Ferrare que dans d'autres villes. Sa réputation s'étendit dans l'Italie, et bientôt même en France, où l'abbé Bignon, garde de la bibliothèque du roi, voulut l'attirer. Baruffaldi refusa, pour ne pas affliger son père. Il en fut séparé par des persécutions et des

injustices. Son père, qui était un antiquaire, passionné surtout pour les antiquités de sa patrie, avait formé une collection considérable de manuscrits, de médailles et d'autres objets relatifs à ce genre d'étude; le fils l'avait encore augmentée, surtout en manuscrits et en titres originaux. Il s'éleva alors un grand procès au sujet du domaine de Ferrare : des envieux le dénoncèrent comme pouvant faire, ou même ayant fait usage de ses livres contre les intérêts du souverain. Il fut condamné, sans préliminaire et sans être entendu, à être dépouillé de ses livres, et exilé de Ferrare et de tout l'état ecclésiastique. La sentence lui fut signifiée, et fut exécutée le 17 juillet 1711, jour anniversaire de sa naissance. Il lui fallut deux ans pour obtenir justice, mais il l'obtint enfin; on lui rendit d'abord la liberté de retourner à Ferrare, ensuite sa bibliothèque. Son rappel lui fut annoncé par une lettre pontificale très-honorable; mais le pape aurait mieux fait de ne se point mettre dans la nécessité de la lui écrire. L'innocence de Baruffaldi et la gaîté naturelle de son humeur l'aidèrent à supporter paisiblement cette disgrâce. Il prépara, pendant son exil, et acheva même plusieurs ouvrages, qu'il donna ensuite au public. Cette persécution augmenta encore la considération dont il jouissait dans sa patrie. On créa pour lui, dans l'université, une chaire honoraire de théologie, qu'il occupa jusqu'à ce que celle de belles-lettres vînt à vaquer. Celle-ci lui fut alors donnée, et il en ouvrit les cours en 1724. L'archevêque de Ravenne le nomma son vicaire-général à Ferrare. Le chapitre de la cathédrale lui avait conféré, en 1721, un canonicat vacant; mais cette collation fut attaquée par les tribunaux de Rome, et le chapitre et le nouveau chanoine perdirent leur procès. Il en fut bien dédommagé par l'archi-prêtrise de l'église collégiale de Cento, qui lui fut offerte, en 1729, par les électeurs, et qu'après quelque résistance il se résolut enfin à accepter. Il avait établi chez lui, à Ferrare, une réunion d'amis, tous gens de lettres, qui devint une académie, sous le titre de *la Vigna*; il y prit lui-même le nom académique d'*Enante Vignajuolo*, sous lequel ont paru plusieurs de ses ouvrages. Depuis sa nomination à l'archi-prêtrise, il partagea son séjour entre Cento et Ferrare. Il fut frappé dans cette dernière ville, en 1753, d'une attaque d'apoplexie, dont il revint, mais avec la perte de presque toutes ses facultés, et ne pouvant plus ni parler ni écrire; il succomba enfin, et mourut la nuit du dernier jour de mars au premier d'avril 1755. Il nous serait commode de renvoyer nos lecteurs à la liste que Mazzuchelli a donnée des ouvrages de ce fécond et ingénieux écrivain; mais le livre de Mazzuchelli (*I Scrittori d'Italia*) étant fort rare en France, ils n'en seraient pas plus avancés. Cette liste contient plus de cent ouvrages, latins et italiens, en prose et en vers; nous y choisirons ceux qui ont le plus d'importance, et qui ont donné à leur auteur la place distinguée qu'il occupe dans la littérature de son pays et de son siècle. I. *Dissertatio de poëtis Ferrariensibus*, Ferrare, 1698, in-4°., réimprimée dans le tom. IX, part. 8 du *Thesaur. Antiquit. ital.* de Grævius; II. *Dissertatio de præficis ad illustrationem urnœ sepulchralis Fl. Quartillæ præficæ*, etc., Ferrare, 1713, in-8°., et insérée dans le tom. III du *Novus Thesaur. Antiquit. roman.* de Sallengre; III. *Studiorum ephemerides almæ Ferrariensis universitatis ejusque colle-*

giorum, 6 petits vol. in-12, Ferrare, depuis 1725 jusqu'en 1730 ; IV. *Della Storia di Ferrara lib. IX*, etc., Ferrare, 1700, in-4°. Cette histoire, qui donne dans le plus grand détail les événements arrivés depuis 1655 jusqu'en 1700 même, et dans laquelle l'auteur s'exprimait trop librement sur des faits relatifs à l'affaire du domaine de Ferrare, qui s'agitait alors, fut la première cause de sa disgrâce. Il l'appelait dans la suite : *Libro di Verità, non di prudenza*. V. *Annotazioni sopra il trattato delle particelle e dei verbi della lingua italiana del Cinonio*. Ces observations sont imprimées sous le seul nom d'un *Accademico Intrepido*, ou d'un membre de l'académie des *Intrepidi*, à la suite de l'ouvrage même de Cinonio, sur les particules, Ferrare, 1709 et 1711, in-4°. VI. *Lettera difensiva di messer Antonio Tibaldeo di Ferrara al sig. Dottore Lod. Ant. Muratori da Modena*, 1709. Muratori avait traité peu favorablement, dans son livre *Della perfetta Poesia*, le Tibaldeo, poète ferrarais du 15ᵉ. siècle. Baruffaldi, dans cette lettre, dont il ne s'avoua point l'auteur, répond, au nom de son compatriote, aux critiques de Muratori. VII. *Rime scelte de' poeti Ferraresi antichi e moderni*, etc., Ferrare, 1713, in-8°. Baruffaldi n'est pas le seul à qui soit dû ce recueil, mais il est auteur du discours qui le précède, *sur l'origine de la poésie à Ferrare*, et des *notices* qui le suivent, sur tous les poètes dont il contient des vers; et ces pièces, très-utiles pour l'histoire littéraire, donnent beaucoup de prix au recueil. VIII. *La Tabaccheide ditirambo, colle annotazioni*, Ferrare, 1714, in-4°. C'est un poëme à peu près dans le genre du *Bacco in Toscana* de Rédi, mais moins bon et beaucoup plus long, puisqu'il n'a pas moins de deux mille cent quarante-six vers de toutes mesures. IX. Le 15ᵉ. chant du poëme intitulé : *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno*, imprimé pour la première fois, avec des gravures et des notes, à Bologne, in-4°. X. *Il Grillo*, poëme en dix chants, à peu près du même genre que le *Bertoldo*, et qu'il donna sous son nom académique d'*Enante Vignajuolo*, Vérone, 1738, in-8°. ; Venise et Lucques, la même année, aussi in-8°. XI. *Il Canapajo lib. VIII*, Bologne, 1741, in-4°., poëme didactique sur la culture du chanvre, regardé comme le meilleur ouvrage de son auteur, et l'un des meilleurs poëmes didactiques italiens. Il est suivi de notes explicatives, et d'autres opuscules qui complètent l'instruction sur cette culture. XII. *I Baccanali*, poëmes dithyrambiques, mais de moins d'étendue que la *Tabaccheide*, furent d'abord imprimés chacun à part ; le premier, en 1710, ensuite les dix premiers ensemble, Venise, 1722, in-12. Seize autres furent aussi imprimés séparément, depuis 1727 jusqu'en 1750, puis ensemble, et réunis aux dix premiers, en tout vingt-six *Baccanali*, avec des arguments à chacun pour en indiquer le sujet, Bologne, 1758, 3 vol. in-8°. Le 3ᵉ. volume est rempli par la *Tabaccheide*, réimprimée avec beaucoup de nouvelles notes, que l'auteur avait préparées pour une seconde édition. XIII. Cinq pièces de théâtre, que nous réunirons ici dans un seul article : 1°. *Clizia, scena pastorale cantata in musica nel teatro Scroffa*, Ferrare, 1716, in-4°.; 2°. *Ezzelino, tragedia in versi sciolti*, Venise, 1721, in-8°.; corrigée et améliorée, Ferrare, 1722, 1726 et 1727, in-8°.; 3°. *Giocasta la giovine, tragedia di scena muta-*

bile, etc., avec un discours sur les changements de scène, Faenza, 1725, in-8°.; Venise, 1727, in-8°.; 4°. *la Deifobe, tragedia*, Paris, 1727, in-8°. Quoique cette pièce eût paru sous le nom de Baruffaldi, il publia une déclaration qui avertissait le public qu'elle n'était point de lui, qu'il n'avait fait qu'en corriger quelques vers, et qu'il l'avait tirée d'un manuscrit mal en ordre, intitulé l'*Albamora*, qui avait appartenu à une troupe de comédiens; 5°. *il Sacrifizio d'Abele, rappresentazione sacra*, Bologne, 1739, in-8°. On trouve parmi ses ouvrages posthumes, et restés inédits, d'autres pièces de théâtre, *il Pastor buggiardo, favola pastorale; Statira, tragedia*, et *Bertoldo in corte*. XIV. Grand nombre d'opuscules de tout genre, tant en vers qu'en prose, et beaucoup de poésies dans différents recueils. G—É.

BARWICK (Pierre), médecin anglais, né vers l'an 1619, à Wetherstack, dans le Westmoreland, étudia à l'université de Cambridge. Il s'honora par son courage et son dévouement, surtout pour les pauvres, pendant la peste qui ravagea la ville de Londres, en 1665. Fidèlement attaché à la cause royale, il fut fait, aussitôt après la restauration, médecin ordinaire de Charles II; ce prince avait la plus haute estime pour ses talents et son caractère. Modèle de piété, de bonté et de désintéressement, et d'une modestie presque sans exemple, Barwick était également remarquable par la solidité de son savoir, et par la facilité et l'élégance de son style. Il mourut à Londres en 1705, âgé de quatre-vingt-six ans. Il réussissait particulièrement dans le traitement de la petite vérole et des différentes espèces de fièvre. On a de lui: I. une *Défense de la découverte de la circulation du sang par Harvey*, regardée comme un des meilleurs ouvrages écrits sur ce sujet; II. la *Vie de Jean Barwick* (son frère), écrite en latin, et publiée avec une préface par Hilkiah Bedford, 1721, in-8°. Quelque temps avant sa mort, et devenu presque aveugle, il ajouta à cet ouvrage un appendix, en défense de l'*Eikon Basilikè*, contre le docteur Walker, où l'on trouve beaucoup d'aigreur, occasionnée par les nombreux et grossiers libelles répandus dans le public contre la mémoire de Charles Ier. On attribue aussi au docteur Barwick un livre intitulé : *De iis quæ medicorum animos exagitant*, Londres, 1671, in-4°. X—s.

BARZIZIO. *Voy.* Gasparini.

BAS. *Voy.* Lebas.

BASAN (Pierre-François), graveur et marchand d'estampes, né à Paris, le 23 octobre 1723, étudia d'abord le dessin et la gravure; mais, comme il le dit lui-même, « la vivacité de son caractère, et son peu de » patience, lui firent préférer le com- » merce, auquel il donna toute l'exten- » sion dont il est susceptible. » A la vérité, Basan stimulant ceux qui avaient quelque goût pour les objets d'arts, forma un grand nombre d'amateurs, non seulement en France, mais encore dans les pays étrangers, et rendit ainsi un grand service aux artistes, ses contemporains. Parmi une multitude d'estampes et de collections, qui portent son nom, il y a quelques sujets de sa main (notamment dans la galerie de Dresde et dans celle du comte de Bruhl), qui annonçaient de la facilité et d'heureuses dispositions. On a de lui beaucoup de *Catalogues d'Estampes*, et un *Dictionnaire des Graveurs* anciens et modernes, qui, malgré un grand nombre de fautes, est cependant encore le meilleur jusqu'à

présent. Cet ouvrage, imprimé en 3 vol. in-12, 1770, a eu une seconde édition en 1789, 2 vol. in-8°., qui a reparu en 1809, augmentée d'une *Notice historique sur l'art de la gravure*, par P. P. Choffard, et d'un précis de la vie de l'auteur. La première contient un *Catalogue des Estampes* gravées d'après Rubens. Basan est mort à Paris, le 12 janvier 1797.

P—E.

BASCHI (MATHIEU), instituteur des capucins, naquit dans le duché d'Urbin, et entra dans l'ordre des mineurs observantins, au commencement du 16e. siècle. Touché du relâchement qui s'était introduit dans l'ordre, il se sentit fortement porté à faire revivre parmi ses frères la règle de S. François dans toute sa rigueur. Vivement occupé de cette pensée, il crut qu'elle lui était inspirée du ciel, et il s'imagina que le saint patriarche de l'ordre lui avait apparu dans une vision, revêtu de l'habit qu'il avait porté. Baschi prit aussitôt une robe d'une étoffe grossière, semblable à celle qu'il croyait avoir vue à S. François; il se couvrit la tête d'un capuchon pointu, d'où est venu à ses disciples le nom de *Capucins*. Dans cet équipage, il sortit furtivement de son couvent de Montefalcone, se rendit à Rome, et se présenta à Clément VII, qui, suivant sa demande, lui permit de porter son nouvel accoutrement, d'observer à la lettre la règle de S. François, de prêcher la parole de Dieu, et de travailler au salut des pécheurs, sous la condition de se présenter tous les ans au chapitre des frères mineurs. En peu de temps, frère Baschi eut un grand nombre de disciples; mais il trouva aussi beaucoup de persécuteurs parmi les observantins, qui étaient surtout révoltés de son capuchon pointu. Il fut arrêté dans un chapitre général, et mis en prison par ordre du provincial. La duchesse de Camerino, nièce du pape, obtint sa liberté. Sa réforme fut approuvée du souverain pontife en 1528, et, l'année suivante, il eut le titre de vicaire-général de l'ordre : au bout de deux mois, il quitta cet emploi, sortit de son couvent, et courut de tous côtés, prêchant la parole de Dieu. Ce fut en exerçant ce ministère, qu'il mourut à Venise en 1552. Marc de Lisbonne, dans son *Histoire séraphique*, de l'édition de Vénise, 1598, en fait un thaumaturge, et raconte, sur l'institution des capucins, des visions et des miracles fort extraordinaires; mais on ne trouve rien de tout cela dans les éditions portugaise de 1588, espagnole de 1590, italienne de 1591. T—D.

BASCHI. *Voy.* AUBAIS.

BASCHILOW (SEMEN), savant de Russie, né vers l'année 1740, mort en 1770. Il fut d'abord employé comme interprète à l'académie de Pétersbourg, et devint ensuite secrétaire du sénat. Il publia quelques livres des *Annales de Nicon*, le *Sudebnick*, du czar Iwan Wasiliewitch, quelques autres pièces relatives à l'histoire de son pays. C—AU.

BASEDOW (JEAN-BERNARD), né à Hambourg, le 11 septembre 1723, était fils d'un perruquier; les mauvais traitements lui firent abandonner la maison paternelle : un médecin de village le prit à son service, et, le décida bientôt à retourner chez son père. Entré dans les basses classes du collége de St.-Jean, la rudesse de ses maîtres le rendit dur et violent lui-même : forcé d'assujétir son esprit à une méthode lente et rigoureuse, il contracta pour la patience et la régularité, une aversion qui exerça sur tout le cours de sa vie une influence

marquée. Pauvre et intelligent, il se chargeait souvent des tâches de ses camarades de collége, riches et paresseux; ceux-ci, en revanche, l'associaient à des parties de plaisir qui contribuèrent à lui faire prendre des habitudes de dérèglement dont sa santé et sa réputation eurent souvent à souffrir. En 1744, Basedow alla à Leipzig étudier la théologie : il se livra tout entier aux leçons du docteur Crusius et à l'étude de la philosophie. Elle commença par le rendre sceptique en théologie; la lecture approfondie des livres saints et de tout ce qui s'y rapporte le ramena à la foi; mais, dans son isolement, il forma sa foi d'après ses idées, et elle fut peu orthodoxe. Revenu à Hambourg, il y vécut comme candidat jusqu'en 1749, que M. de Quaalen, conseiller intime de Holstein, le donna pour précepteur à son fils. Basedow commença à s'occuper d'éducation. D'abord, il ne voulut enseigner le latin à son élève que de routine, et en lui parlant latin; il écrivit même sur ce sujet une dissertation, qui parut à Kiel, en 1751 : *Inusitata et optima honestioris juventutis erudiendæ methodus*. Nommé, en 1753, professeur de morale et de belles-lettres à l'académie de Soroë, en Danemarck, il y publia, en 1758, sa *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, 2 vol., Copenhague et Leipzig, in-8°., 2e. édition, 1777, qui contenait de fort bonnes choses sur l'éducation en général, et sur celle des filles en particulier; mais il mit en avant des propositions peu conformes à l'orthodoxie luthérienne; aussi, le comte de Danneskiold, inspecteur de l'académie, lui fit-il ôter sa place, pour le transférer au gymnase d'Altona. Basedow continua de s'adonner à des travaux théologiques. Lorsqu'il publia, en 1764, sa *Philalethée*, ou *Nouvelles Considérations sur les vérités de la Religion et de la raison, jusque sur les limites de la révélation*, Altona, 2 vol. in-8°., le magistrat en fit défendre la lecture; il n'eut plus la permission d'imprimer à Hambourg ni à Lubeck; la communion lui fut interdite, ainsi qu'à toute sa famille; le peuple alla jusqu'à vouloir le lapider. Basedow, qui voyait la vérité dans ses opinions, déploya, pour les soutenir et les justifier, une activité prodigieuse; il écrivit son *Instruction méthodique dans la religion et la morale de la raison*, Altona, 1764, in-8°.; son *Système théorétique de la saine Raison*, Altona, 1765, in-8°.; son *Essai d'une Dogmatique libre*, Berlin, 1766, in-8°.; ses *Extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Berlin et Altona, 1766, in-8°.; son *Essai en faveur de la vérité du Christianisme*, ibid., 1766, in-8°., morceau qu'il estimait fort, parce qu'il y fondait surtout la vérité du christianisme sur sa valeur morale, et plusieurs autres ouvrages où se trouvaient des assertions hétérodoxes, comme la *non-éternité des peines*, *l'inégalité des trois Personnes de la Trinité*, *la non-satisfaction de nos péchés par la mort du Rédempteur*, etc. Constamment persécuté dans sa carrière théologique, Basedow aurait été la victime de son zèle, si le comte de Bernstorf, ministre d'état, et J.-A. Cramer, prédicateur de la cour de Copenhague, ne l'eussent pris sous leur protection. Il cessa tout-à-fait de donner des leçons, sans perdre son traitement, et, vers la fin de l'an 1767, il abandonna la théologie pour s'occuper avec la même ardeur de l'éducation. Il conçut le projet de la réformer entièrement en Allemagne. Il commença par publier une *Adresse aux amis de l'humanité et aux hommes puissants, sur*

les écoles, les études et leur influence sur le bonheur public, avec le plan d'un Traité élémentaire des connaissances humaines, Hambourg, 1768, in-8°. Il proposait la réforme des écoles, des méthodes d'enseignement, l'établissement d'un institut pour former des maîtres, et demandait des souscriptions pour l'impression de son *Livre élémentaire*, où ses principes devaient être exposés et accompagnés de planches : il avait besoin de 5050 écus. Les souscriptions se montèrent bientôt à 15,000 écus; l'impératrice de Russie, Catherine II, envoya 1000 écus, le roi de Danemarck 900 écus, etc. En 1770, parut le 1er. volume de la *Méthode pour les pères et les mères de famille, et pour les chefs des peuples*, Altona, 1770, in-8°.; ce volume fut suivi, six mois après, des trois premières parties de son *Livre élémentaire*, in-8°., avec 54 planches. Cet ouvrage, loué dans presque tous les journaux, et entre autres par Garve, dans la *Bibliothèque des Belles-Lettres* de Leipzig, fut traduit en français par Huber, et en latin, par Mangelsdorf; mais Schlozer, dans la traduction allemande de l'*Essai d'Éducation nationale*, de M. de la Chalotais, accusa Basedow d'avoir omis dans son plan plusieurs branches des sciences, et de n'avoir eu en vue qu'une spéculation pécuniaire. Basedow désolé offrit de rendre le prix du livre à ceux qui n'en seraient pas satisfaits. Un seul homme, un Suisse, redemanda sa souscription. Basedow continua d'écrire : Encouragé par le succès de son *Livre élémentaire*, il écrivit plusieurs autres ouvrages consacrés, soit aux enfants, soit aux parents, et destinés à en propager les principes : son *Livret pour les parents et les maîtres*, et son *Livret pour les enfants*, 1771, in-8°.; son *Traité d'arithmétique*, 1773, in-8°., et ses *Éléments de mathématiques pures*, 1772, deux parties, in-8°., eurent beaucoup de succès. Son *Agathocrator*, ou de l'*Éducation des maîtres à venir*, 1771, in-8°., lui valut une médaille de l'empereur Joseph II; enfin, les voyages qu'il fit à Brunswick, à Leipzig, à Dessau, à Berlin, à Halle, pour y examiner l'état de l'instruction publique, lui ayant fourni l'occasion d'étendre ou de rectifier ses idées, et de se convaincre que son *Livre élémentaire*, écrit de verve et à la hâte, contenait beaucoup d'assertions fausses ou hasardées et de marques de précipitation, il en publia une nouvelle édition fort améliorée, sous ce titre : *Traité élémentaire, ou Recueil méthodique de toutes les connaissances nécessaires pour l'instruction de la jeunesse, depuis le premier âge jusqu'aux études académiques, accompagné de planches et de traductions française et latine*, 1774, Dessau et Berlin, 4 vol.; 2e. édition, Leipzig, 1785. La même année, il publia son *Legs pour les consciences*, ou *Manuel de religion naturelle et révélée*, ouvrage qu'il composa pour faire connaître ses vrais principes religieux, et se laver du soupçon qu'il avait encouru, de vouloir fonder une secte. Dans ses voyages, il avait été fort bien accueilli par le prince d'Anhalt-Dessau, qui lui promit sa protection. C'était alors qu'il avait résolu de fonder à Dessau un institut d'éducation, et d'appliquer lui-même ses principes, en formant des élèves qui pussent les répandre dans toute l'Allemagne. Peu propre, par la nature de son esprit et de son caractère, à réussir dans un état qui exige avant tout de l'ordre, de la patience et de la tenue, il porta dans ce nouveau projet son ardeur accoutumée : le nom

de *Philanthropinon* lui parut le plus convenable à ses vues, et il publia à Leipzig, en 1774, une brochure in-8°.; intitulée: *le Philanthropinon fondé à Dessau*, où il développait son plan. Il ne tarda pas à le mettre à exécution; mais le succès fut loin de répondre à son attente: il eut peu d'élèves. L'établissement, mal administré, devint le théâtre des querelles du curateur Basedow, avec les maîtres qui y enseignaient sous son inspection. L'association du célèbre Campe; un journal que les deux directeurs composèrent ensemble, sous le titre d'*Entretiens pédagogiques*, Dessau, 1777-79, in-8°., et un examen public qui jeta beaucoup d'éclat, rendirent au *Philanthropinon* une splendeur passagère: mais bientôt Basedow se brouilla avec Campe, se plaignit de son prince, quitta et reprit la curatelle de son institut, et, portant dans ses relations une humeur grossière et impérieuse, finit par donner au public, en 1783, des scènes scandaleuses par ses querelles avec le professeur Wolke, son ancien associé: il avait renoncé, dès 1778, à la direction de l'établissement qui fut fermé en 1793. Basedow cessa presque entièrement de s'occuper d'éducation; il revint à ses méditations théologiques, et, fixé tantôt à Magdebourg, tantôt à Halle, tantôt à Leipzig, il prit part à la fameuse discussion qu'excitèrent en Allemagne les *Fragments de Wolfenbütel*, ouvrage posthume et anonyme de Reimar, publié par Lessing. Basedow embrassa la cause du christianisme dans plusieurs ouvrages, entre autres dans sa *Proposition aux Penseurs du* 19e. *siècle*, *pour rétablir la paix entre le christianisme primitif bien entendu, et la raison éclairée*, Irénople, deux parties, 1779, in-8°. Le docteur Semler ayant écrit une prétendue *Réfutation des Fragments de Reimar*; Basedow démêla sans peine les mauvaises intentions de l'auteur, qui attaquait sourdement la foi qu'il avait l'air de défendre, et, avec sa franchise véhémente, dans une brochure publiée à Dessau, 1780, il somma Semler de s'expliquer ouvertement, s'engageant à le dédommager de sa fortune, si cette déclaration publique lui devenait nuisible. Semler ne répondit rien, et Basedow écrivit encore. Il venait de publier son *Jésus-Christ, le Monde chrétien et le petit nombre d'élus*, 1784, in-8°., lorsque, par un dernier retour à cette étude, qui avait partagé avec la théologie ses forces et son temps, il donna une *Nouvelle Méthode d'apprendre à lire*, Hambourg, 1785, in-8°., qu'il appliqua lui-même avec succès dans deux écoles de petites-filles, à Magdebourg, et cet enseignement occupait journellement, pendant quatre heures, cet homme d'un zèle infatigable, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 25 juillet 1790, avec la fermeté et la résignation d'un chrétien: il avait demandé que son corps fût ouvert, voulant (ce sont ses propres paroles) être encore utile à ses semblables après sa mort. On a élevé à Magdebourg, en 1797, un monument de marbre sur la place où il avait été enseveli. A des mœurs peu polies dans leur franchise, il joignait des habitudes grossières; il aimait le vin et en buvait avec excès; enfin, avec un caractère peu aimable, il sembla souvent, par son inconduite, prendre encore à tâche de rendre ses services peu utiles et sa vertu peu estimable. Rien ne le fait mieux connaître que ce qu'il a dit de lui-même: « Un lecteur » pénétrant verra, par mes écrits, que » j'ai été spécialement appelé à servir » la vérité et le bonheur des hommes,

» en suivant des routes jusques-là inconnues; mes opinions se sont succédées, comme on va le voir: j'ai été luthérien, sceptique, athée, ami de la religion naturelle, converti au christianisme, chrétien paradoxal, chrétien de plus en plus hétérodoxe; on peut voir en moi un penseur tourmenté au dedans par ses propres méditations, et un écrivain tourmenté au dehors, parce qu'il a été tantôt haï, tantôt méconnu; hardi et entreprenant dans mes actions, j'ai toujours vu, le découragement au fond du cœur, les dangers qui me menaçaient, et dont Dieu m'a sauvé en partie; j'ai fait peu de cas du bonheur domestique, des amitiés et des habitudes; j'en ai porté la peine; occupé de guérir les autres, j'ai négligé la santé de mon ame; l'estime est due à la sincérité de mes opinions, plutôt qu'à ma conduite; je désirais ardemment de la rendre parfaite, mais elle eût exigé plus de suite et d'attention que la méditation de grandes vérités; aussi, ai-je été encore plus souvent mécontent de moi-même que des autres, dont cependant, par cette raison même, j'ai su rarement être satisfait; mon cœur a peu joui des charmes de la piété, parce que chaque occasion m'entraînait à des recherches, et affaiblissait ainsi en moi le sentiment. Je me crois un homme et un chrétien comme il y en a peu, et comme il ne faut pas qu'il y en ait beaucoup. » Cette franchise, sans apprêt et sans orgueil, suffirait pour faire honorer le caractère d'un homme qui a rendu quelques services à sa patrie et à son siècle. L'ouvrage de Basedow, de l'*Éducation des Princes destinés au trône*, a été traduit en français par Bourgoing, Yverdun, 1777, in-8°. (*Voy.* la liste de ses ouvrages dans le *Lexicon des écrivains allemands*, morts de 1750 à 1800, de Meusel, tome Ier., pages 189-95, et sa vie, dans le *Nécrologe*, de Schlichtegroll, pour l'an 1790, tom. II, page 114-175.) G—T.

BASEILHAC (Jean). *V.* COSME.

BASELIUS (JACQUES). La Hollande a produit deux auteurs de ce nom. L'un, né en 1530, fut d'abord prédicateur à Flessingue, et puis à Berg-op-Zoom, où il mourut en 1598. On a de lui une relation du siége de cette ville en 1588, imprimée dans la même ville en 1603, in-4°., et devenue fort rare.—Son petit-fils, appelé également *Jacques* BASELIUS, naquit à Leyde, et fut dans la suite pasteur à Kerkwerven, village de Zélande. Il était très-versé dans l'histoire civile et ecclésiastique. Son principal ouvrage est l'Histoire religieuse de la Belgique, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1600: *Sulpitius Belgicus, sive Historia religionis instauratæ, corruptæ et reformatæ in Belgio et à Belgis*, etc., Leyde, 1657, in-12.— Un troisième BASELIUS (Nicolas) fût chirurgien à Berg-St.-Winoc en Flandre, et écrivit un petit traité astronomique sous ce titre: *Descriptio cometæ qui apparuit* 14 *nov. anno* 1577, *unà cum prognosticis anni calamitosissimi* 1578, Anvers, 1578, in-4°. D—G.

BASHUYSEN (HENRI-JACQUES WAN), savant professeur des langues orientales à Hanau, sa patrie, où il était né en 1679, et mourut en 1758. Sa passion pour l'hébreu, et surtout pour l'hébreu de rabbin, le porta à ériger, à ses frais, une imprimerie, pour imprimer correctement les meilleurs commentaires des docteurs juifs. Il commença par celui d'Abrabanel,

sur le *Pentateuque*, qui parut en 1710, en beaux caractères, plus correct, plus commode, que dans les éditions de Venise, dans lequel il restitua les endroits qu'en avaient supprimés les inquisiteurs. Cette édition a cela de particulier, que les passages de l'Écriture et du Thalmud sont marqués sur les marges, et qu'il est orné de points et de virgules, ce qui le distingue des autres livres rabbiniques. Il avait publié, dès 1707, sous le titre de *Commentaria scripturaria*, etc., les vingt-un premiers chapitres de la *Genèse*, avec des notes littérales, tirées des écrits des rabbins, imprimées en caractères rabbiniques, espèce de lettres courantes qui tiennent lieu des caractères italiques. Ce n'était là qu'un essai, afin de sonder le goût des amateurs de ce genre de littérature, pour une *Bible hébraïco-rabbinique* qu'il se proposait de faire exécuter. En 1712, il donna un *Psautier hébreu*, in-12, avec des notes abrégées de quelques rabbins, dont le texte était mieux imprimé qu'on ne le faisait ordinairement en Allemagne.

T—D.

BASILE (S.), archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église, naquit dans cette ville en 329, d'une famille originaire du Pont, où elle avait tenu un rang considérable. Il eut pour père un des hommes les plus vertueux et les plus éloquents de Césarée, pour mère Ste. Emmélie, pour sœur Ste. Macrine, pour frères S. Grégoire de Nysse et S. Pierre de Sébaste. Ses ancêtres lui offraient d'autres saints recommandables par divers genres de mérite. Basile semblait donc destiné par sa naissance, par les exemples domestiques qu'il avait sous les yeux, et par les talents dont la Providence l'avait doué, à devenir un des personnages les plus distingués de l'Église. Ces magnifiques espérances ne furent point trompées. Après avoir fait ses études dans la province du Pont avec un succès éclatant, il alla suivre à Constantinople les leçons de Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps. Libanius, enthousiasmé de ses heureuses dispositions, frappé de ses vertus naissantes, le distingua bien vite de la foule de ses disciples, et conserva pendant toute sa vie la plus haute estime pour sa personne. Au sortir de cette école, Basile alla se perfectionner à Athènes, où l'on accourait de toutes parts pour se former à la pureté du langage et à cette élégance attique qui ont rendu si célèbres les grands écrivains de la Grèce. Là, il retrouva Grégoire de Nazianze, son ancien ami, son émule pour la piété, pour les talents, pour l'ardeur à s'instruire. Après s'y être perfectionné dans l'art oratoire, après y avoir amassé un trésor de connaissances dans les sciences profanes, il résista aux propositions avantageuses qui lui furent faites pour l'y fixer au rang des maîtres, et revint dans sa patrie, de laquelle on pressentait déjà qu'il serait la gloire et l'ornement. Il y remplit pendant quelque temps une chaire de rhétorique, et parut avec éclat dans le barreau; mais la crainte que les applaudissements qu'il recevait dans ce double emploi ne lui enflassent le cœur, le fit renoncer à des états profanes, où il éclipsait tous ses concurrents, pour se consacrer entièrement à Dieu. Il reçut le baptême en 357, vendit et distribua son bien aux pauvres, parcourut les monastères de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, où les sujets d'édification qu'il trouva le consolèrent du triste spectacle des ravages que l'arianisme faisait dans tout l'Orient. A son retour,

Basile fut obligé de se séparer de la communion de Dianée son évêque, qui avait eu la faiblesse de souscrire la formule arienne de Rimini. Ce fut alors qu'il se retira dans les déserts du Pont, non loin du monastère de filles que sa mère et sa sœur avaient fondé sur les bords de l'Iris. A leur exemple, il en établit un pour les hommes de l'autre côté de la rivière, et y rassembla les solitaires dispersés dans le voisinage, pour leur faire mener la vie cénobitique qu'il préférait à la vie érémitique, dont l'isolement lui paraissait sujet à de grands inconvénients. Ces établissements s'étant multipliés dans le Pont et dans la Cappadoce, il leur donna une règle commune, et en conserva l'inspection générale, même après qu'il fut devenu évêque. Dianée, attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau, le rappela à Césarée; et dès que cet évêque lui eut protesté que c'était sans en connaître le mal qu'il avait souscrit la formule de Rimini, sans avoir jamais prétendu renoncer à la foi de Nicée, il ne fit aucune difficulté de rentrer sous sa juridiction, et de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait l'état du pontife mourant. Basile n'était encore que lecteur. Eusèbe, successeur de Dianée, l'ordonna prêtre en 364. Ses succès dans la prédication excitèrent la jalousie d'Eusèbe, qui lui interdit l'exercice du saint ministère, ce qui lui donna la liberté de retourner dans ses monastères du Pont. L'empereur Valens s'étant rendu peu après à Césarée pour mettre les ariens en possession des églises des catholiques, Eusèbe, hors d'état de lui résister, se rendit aux vœux des fidèles, et rappela Basile. Sa présence fit cesser les divisions qui régnaient à son sujet parmi les orthodoxes, son zèle fit échouer le projet de Valens, et son éloquence fit ouvrir les greniers des riches pour nourrir les pauvres qu'une affreuse famine avait réduits à la plus extrême misère. La mort de l'évêque Eusèbe l'ayant porté, en 370, sur le siége de Césarée, cette église prit dès-lors une nouvelle face, par les soins qu'il mit à former son clergé, par la ferveur qu'il inspira à tous les fidèles, et par le zèle actif qu'il déploya dans toutes les parties de son ministère. Ce zèle s'étendit même au-delà des bornes de son diocèse. L'église d'Antioche était déchirée par un schisme d'autant plus difficile à éteindre, que chaque parti avait un homme distingué à sa tête. Ses efforts pour y rétablir l'harmonie ne purent réussir. Il fut plus heureux auprès des évêques macédoniens, qui témoignaient le désir de se réunir à l'église. Basile se contenta de leur faire admettre la foi de Nicée, et confesser que le St.-Esprit n'est pas une créature, bien convaincu qu'une fois rentrés dans le sein de l'unité, on les amènerait facilement, dans des conférences amicales, à en reconnaître la divinité. Cette condescendance, blâmée par quelques catholiques zélés, fut approuvée par S. Athanase, et affaiblit singulièrement le parti de l'arianisme. Valens, toujours obsédé par les chefs de ce parti, reprit le projet de faire communiquer ensemble les ariens et les catholiques; la terreur marchait à sa suite dans toutes les provinces qu'il traversait. Les évêques intimidés faiblissaient devant ses menaces. Le préfet Modeste, qui le précédait, avait ordre surtout de soumettre l'archevêque de Césarée. Modeste, assis sur son tribunal, entouré de ses licteurs armés de leurs faisceaux, fait comparaître Basile, lui parle de la confiscation de ses biens, de l'exil, des tourments, de la mort

même, s'il ne se réunit à la religion de l'empereur. Le saint prélat, avec la sérénité peinte sur son visage, lui présente quelques livres qui formaient tous ses biens, des haillons qui le défendaient à peine de l'intempérie des saisons; il lui parle de son séjour sur la terre comme d'un lieu d'exil, du ciel comme de sa véritable patrie, après laquelle il soupire, de son corps exténué, dont les premiers tourments détruiront promptement le frêle édifice, et le réuniront à son créateur, pour lequel seul il vit. Modeste, étonné de cette tranquille intrépidité : « Personne, lui dit-il, ne m'a encore parlé » avec une telle audace. — C'est, » reprend Basile, avec une sainte » confiance, que vous n'avez point » encore eu affaire à un évêque. Dans » le cours ordinaire de la vie, nous » sommes les plus doux et les plus » soumis de tous les hommes; mais » quand il s'agit de la religion, nous » méprisons tout pour Dieu, sans que » rien soit capable de nous ébranler. » Une pareille résignation imposa au préfet et à l'empereur même devant lequel il comparut le lendemain, et on le laissa tranquille. Cependant Basile savait tempérer par une sage condescendance la rigueur de son ministère. Valens s'étant rendu à l'église le jour de l'Epiphanie, n'osa pas se présenter à la communion, prévenu qu'elle lui serait refusée; mais il fit son offrande, qui fut acceptée, Basile croyant que, dans une occasion si extraordinaire, il était de la prudence de relâcher quelque chose de la sévérité des règles pour ne pas humilier la majesté impériale et provoquer son ressentiment. Deux fois Valens se laissa arracher par les ariens l'ordre de l'exiler, deux fois il fut obligé de le révoquer. Le reste de la vie de S. Basile n'offre plus que des détails sur les mesures qu'il prenait pour entretenir le bon ordre dans son église, pour terminer les différends qui s'élevaient dans les églises voisines, pour ramener les pasteurs et leurs troupeaux à la foi de Nicée, pour procurer des évêques orthodoxes aux diocèses qui en manquaient, régler des disputes de territoire, etc., etc. Tout cela le mit dans le cas de faire de fréquents voyages, quelquefois dans les saisons les plus rudes de l'année. Sa santé, que les rigueurs de la pénitence avaient toujours rendue très-chancelante, en fut extrêmement affectée. Il mourut, au milieu de toutes ces sollicitudes, en 379, universellement regretté, non seulement par les chrétiens, mais par les juifs et les païens, qui le regardaient tous comme leur père. S. Grégoire de Nazianze se chargea d'exprimer les regrets des uns et des autres, dans l'oraison funèbre qu'il prononça à ses funérailles, et qu'on regarde comme un des discours les plus touchants de cet éloquent orateur chrétien. Les ouvrages de S. Basile consistent en des Homélies, des Discours, des Morales, cinq livres contre Eunomius, un Livre du Saint-Esprit, un Commentaire sur Isaïe, plus de trois cents Lettres sur divers sujets. Ce qui forme le caractère de son éloquence, c'est une excellente dialectique, des connaissances étendues et variées, des mouvements vrais, une imagination riche, de grandes pensées, de sublimes conceptions, un fréquent usage de l'Ecriture-Sainte, des grâces, une diction pure, une précision unique, beaucoup d'ordre, de clarté, d'élégance dans le style. Photius, si bon juge en cette matière, regarde son talent comme le plus propre à entraîner les cœurs et à persuader les esprits dans les actions publiques. On y remarque cependant

un peu le défaut des rhéteurs sous lesquels il avait été élevé, comme d'être trop prodigue d'ornements, de tableaux agréables, de descriptions fleuries. L'*Hexaméron*, ou *Recueil de discours sur l'ouvrage des six jours de la création*, regardé comme son chef-d'œuvre, est plein d'érudition et de variété. Il y a seulement quelques opinions qui attestent l'état d'imperfection où était alors l'étude de la physique et de l'histoire naturelle. Ses lettres sont un des ouvrages les plus curieux et les plus savants de l'antiquité; elles sont écrites avec noblesse et pureté. L'état des églises d'Orient et d'Occident y est dépeint sous des traits naturels; un grand nombre de questions de doctrine, de discipline et de morale y sont décidées avec beaucoup d'habileté et de prudence. Il y en a plusieurs de consolation et d'exhortation qui sont très-édifiantes et très-fortes. Celles qui ne sont que de compliment renferment pour la plupart des pensées ingénieuses et solides. Toutes les anciennes éditions de S. Basile étaient incomplètes et défectueuses pour le texte grec, obscures et inexactes pour la version latine. Dom Garnier a corrigé tous ces défauts dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres, dont les deux premiers volumes parurent à Paris en 1721 et 22, et le troisième après la mort de l'éditeur, en 1730, par les soins de D. Prudent Maran. La vie de S. Basile a été composée en français, Paris, 1674, in-4°., par M. Hermant, qui a aussi traduit ses *Ascétiques*, 2 vol., et sa *Morale*, 1661, in-12. Ses Lettres et ses Sermons l'ont été par l'abbé de Bellegarde (*Voy.* BELLEGARDE), et sa *Morale* par M. Leroy, abbé de Hautefontaine, 1663, in-8°. Le duc de Luynes a traduit quelques ouvrages de S. Cyprien, S. Basile, etc., 1664, in-8°. Enfin l'abbé Auger a publié, en 1788, une traduction de l'*Hexaméron*, des *Homélies* et des *Lettres choisies*. L'ordre de S. Basile, le plus ancien des ordres religieux, tire, selon la plus commune opinion, son nom de ce saint évêque. T—D.

BASILE, archevêque de Séleucie, que quelques-uns ont mal à propos confondu avec un autre BASILE, ami de S. Chrysostôme, monta sur ce siége vers l'an 440. Il assista au concile de Constantinople, en 448, où il combattit et condamna Eutychès; et l'année suivante, au conciliabule d'Éphèse, où, cédant à la terreur qu'inspirait Dioscore, il eut la faiblesse de souscrire au rétablissement de l'Hérésiarque, et à la déposition de Flavien, en anathématisant les deux natures en J.-C., dont il avait pris la défense dans le concile précédent; mais lorsque la paix eut été rendue à l'église, sous l'empereur Marcien, il reconnut sa faute, en demanda pardon au concile de Calcédoine, et fut admis à la communion des orthodoxes. L'histoire garde le silence sur les autres actions de sa vie, qu'il termina, à ce que l'on croit, vers 458, dans une extrême vieillesse. Divers monuments lui donnent le titre de *bienheureux*, quelques-uns celui de *saint*, ce qui ne s'accorde guère avec la lâcheté qu'il montra au faux concile d'Éphèse, ni avec le ton de vanité qu'on remarque dans quelques-uns de ses écrits. Nous avons sous son nom, à la fin des *OEuvres de S. Grégoire Thaumaturge*, édit. de Paris, 1622, dans la *Bibliothèque des prédicateurs de Combefis*, et dans celle des Pères, quarante *Discours* et quelques *Homélies*; une *Vie de Ste. Thècle*, Anvers, 1608, composée sur d'anciens Mémoires, mais qui inspire peu de confiance sur leur authenticité. On lui attribue encore quelques écrits, qui lui

sont contestés. Photius reconnaît en lui un génie vif, élevé, un style plein de figures et trop affecté. Il manquait de justesse dans l'esprit, et n'est pas toujours fort exact sur la doctrine. T—D.

BASILE Ier., dit le *Macédonien*, empereur d'Orient, naquit de parents pauvres, dans un bourg de la Macédoine, près d'Andrinople. Lorsque les Bulgares prirent cette ville, en 813, ils emmenèrent le jeune Basile pour otage; mais à la paix il retourna dans son obscure retraite. A l'âge de vingt-cinq ans, il se rendit à Constantinople sous les habits de la misère; on prétend qu'y étant arrivé de nuit, et s'étant couché sous le portique d'une église, il fut recueilli par le gardien, auquel une révélation apprit que ce mendiant serait un jour empereur. Quoi qu'il en soit, le gardien devint le protecteur de Basile, et il le fit entrer comme écuyer chez un des officiers de l'empereur Michel III. Il survint bientôt une occasion de dresser un cheval fougueux que l'empereur aimait beaucoup; Basile en fut chargé, et réussit avec tant d'adresse, qu'il gagna la faveur de Michel, qui l'éleva rapidement jusqu'au grade d'accubiteur ou de chambellan, en 861. Cette faveur signalée excita la jalousie du patrice Bardas, homme puissant et dangereux; et Basile, sachant ce qu'il avait à craindre d'un tel ennemi, résolut de le prévenir; il alarma l'empereur sur les projets de Bardas, supposa une conjuration dont le patrice était l'ame, et fit résoudre son arrestation. Bardas, averti par Léon le philosophe, fils de Basile, se plaignit, donna des éclaircissements; l'empereur feignit de tout oublier, et cette apparente réconciliation fut consacrée par un horrible sacrilége. Michel et Basile jurèrent sur le sang de Jésus-Christ, qu'ils ne trameraient rien contre Bardas, et tous les trois partirent pour une expédition maritime, pendant laquelle on indisposa de nouveau l'esprit de Michel. Enfin, Basile assassina lui-même son rival dans la tente de l'empereur, qui retourna sur-le-champ à Constantinople; et Basile, à peine arrivé, fut associé à l'empire, en 866. Symbace, neveu de Bardas, avait contribué à sa perte, dans l'espoir d'être nommé César; trompé dans son attente, il se révolta, fut pris, et condamné par le féroce Michel à avoir le poing coupé et les yeux crevés. Cependant Basile voulut ramener Michel à une conduite moins odieuse; mais ce prince, irrité de trouver un censeur dans l'homme qu'il avait élevé, résolut de le faire tuer. Basile fut instruit de ce projet, et se hâta d'en prévenir l'exécution. Michel s'étant enivré dans un repas, fut reporté dans sa chambre; Basile y courut aussitôt avec quelques amis, qui poignardèrent le tyran, en 867. Parvenu au trône par le crime, Basile s'y fit remarquer par des vertus et par de grandes qualités; il arrêta les discussions religieuses, en chassant Photius, patriarche intrigant et hérétique, et en rétablissant S. Ignace, que Photius avait fait expulser neuf ans auparavant. Ce dernier fut anathématisé dans un concile tenu à Constantinople. Basile mit aussi tous ses soins à faire refleurir la justice, à réformer les abus, à consolider la paix de l'empire par des traités et par la conversion des peuples barbares. Il réprima les Manichéens qui désolaient les provinces depuis leur révolte sous le règne de Théodora, et battit les Sarrasins en Orient, en Italie, sur les côtes de la Grèce et de l'Ionie. Cependant Photius, à force d'adresse, et en flattant la vanité de Basile, parvint à rentrer en faveur; et S. Ignace étant mort en 878, l'empereur replaça

Photius sur le siége patriarcal. Ce prêtre sacrilége, habile et audacieux, entoura Basile d'hommes pervers et adroits qui parvinrent à le captiver entièrement. Ils entreprirent de perdre dans son esprit Léon, l'un de ses fils, qu'ils accusèrent de méditer un parricide ; Basile fut sur le point de le faire mourir. On rapporte que la voix d'un perroquet accoutumé à répéter *pauvre Léon*, le ramena à des sentiments plus paternels, et qu'il reconnut enfin l'innocence de ce fils, auquel il rendit sa tendresse. Peu de temps après, il mourut d'une dyssenterie, ou, suivant Zonare, d'une blessure qu'un cerf lui fit à la chasse, en 886. Basile avait régné vingt ans. Il releva toutes les parties de l'administration, et fit respecter l'empire par ses nombreux ennemis; il forma le projet d'un corps de droit qu'on a nommé les *Basiliques*, qui fut terminé par Léon le philosophe, son fils. Il nous reste de lui les avis qu'il adressa à son fils Léon le philosophe. Cet ouvrage, divisé en soixante chapitres, respire la morale la plus pure, et se trouve dans le 1er. volume de l'*Imperium orientale* de Banduri. L—S—E.

BASILE II, empereur d'Orient, était fils de Romain-le-Jeune; mais la haine que ce dernier s'était attirée, ferma d'abord à ses enfants le chemin du trône, qui fut occupé à la mort de Romain, en 963, par Nicéphore Phocas, auquel Jean Zimiscès arracha, six ans après, le sceptre et la vie. Zimiscès reconnut pour ses successeurs les deux fils de Romain, Basile et Constantin, et sa mort, avancée par le poison que lui fit donner l'eunuque Basile, les rendit empereurs en 975. Ils furent mis d'abord sous la tutelle de l'eunuque, auquel Bardas Sclérus, ou Scélère, habile général, que ses projets ambitieux avaient fait exiler sous les règnes précédents, voulut enlever l'autorité (*V.* BARDAS-SCLÉRUS). Cette révolte dangereuse déchira l'empire pendant les premières années du règne de Basile et de son frère; elle se termina par la défaite de Sclérus, qui se réfugia à Babylone, où il fut mis en prison. Basile préluda aux exploits militaires qui signalèrent son règne, et qui furent sa seule occupation comme son seul mérite; mais sa première entreprise ne fut point heureuse; il fut battu par Samuel, roi des Bulgares. Bardas Phocas, un des généraux de Basile, et qui avait terminé la révolte de Bardas Sclérus, voulut profiter de l'humiliation de l'empereur, et se fit proclamer en Asie. Sclérus, échappé des mains des Perses, se réunit à Phocas, et tous deux convinrent de se partager l'empire; mais en 986, Phocas fut battu et tué près d'Abydos; et Sclérus se soumit, à la sollicitation de son fils Romain, qui était en grande faveur auprès de Basile. Celui-ci, délivré des troubles intérieurs, songea à repousser les Bulgares; il vainquit plusieurs fois leur roi Samuel; mais en 1013, il déshonora sa victoire par une horrible cruauté: maître de quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux, en épargnant un seul par centaine, pour qu'il pût reconduire les autres dans leur patrie. Ce spectacle affreux causa la mort du roi Samuel. Enfin, en 1017, les Bulgares reconnurent Basile pour leur souverain, et l'empereur rentra en triomphe dans Constantinople, en 1019. Ce fut à cette occasion que le patriarche Sergius le somma d'accomplir deux vœux solennels qu'il avait faits. Le premier était de se faire moine, et le second, de supprimer des impôts onéreux. Basile composa avec le patriarche, et promit de porter un petit habit reli-

gieux sous les ornements impériaux, de s'abstenir de viande, et de garder la continence. Les historiens assurent qu'il remplit fidèlement ces engagements; mais il ne voulut point supprimer les impôts, sous prétexte que de nouveaux ennemis demandaient de nouveaux efforts. En effet, les Sarrasins ravageaient la Palestine. Basile défit d'abord les Abasces en 1019, et déjoua une conjuration formée contre lui par Nicéphore, fils de Phocas, et par Xiphias. En 1025, il allait attaquer les Sarrasins, lorsque la mort le surprit dans la 70e. année de son âge, et la 50e. de son règne. Son ardeur pour la gloire lui fit négliger toutes les autres sources de la prospérité des états, et son avarice multiplia les impôts. Les arts et les sciences tombèrent dans une telle décadence, qu'on a désigné cette époque par le nom de *siècle de fer*. L—S—E.

BASILE, hérésiarque qui renouvela dans le 12e. siècle, en Bulgarie, les erreurs des Pauliciens. Il donna à ses sectateurs le nom de *Bogomiles*, qui, en langue esclavone, signifie, *ceux qui implorent la miséricorde de Dieu*, parce qu'ils balbutiaient toujours quelque prière entre les lèvres. C'était un vieillard de haute taille, ayant la mortification peinte sur le visage, couvert d'un manteau et d'une cuculle, marchant la tête penchée, déguisant la dissolution de ses mœurs sous l'extérieur le plus recueilli et le plus austère. Il fut quinze ans à former le systême de ses rêveries, cinquante à les débiter; il se faisait suivre par douze fanatiques, qu'il appelait ses apôtres, mais qui ne débitaient leur doctrine qu'avec beaucoup de circonspection. Cet hérésiarque donnait à Dieu une figure humaine, prétendait que le monde avait été créé par les mauvais anges; que l'archange Michel s'était incarné; que tous ses sectateurs concevaient le Verbe divin, et l'enfantaient comme la Vierge l'avait conçu et enfanté. Il confessait la Trinité, mais de bouche seulement, attribuant au père les noms des deux autres personnes, auxquelles il ne donnait qu'une naissance temporelle; traitant d'illusion tous les mystères de J.-C.; réjetant le baptême, l'eucharistie, condamnant le mariage. Il n'admettait de tout l'*Ancien Testament*, que les psaumes et les prophéties, traitait les saints Pères, les évêques, tous les catholiques, de pharisiens, et soutenait une foule d'autres absurdités plus ou moins extravagantes. Ces erreurs s'étaient déjà glissées dans quelques familles considérables, et avaient fait des progrès chez le peuple, lorsque l'empereur Alexis Comnène crut qu'il était temps d'en arrêter le cours. Il feignit de vouloir être son disciple, et l'engagea à lui dévoiler toute sa doctrine. Basile, exercé à la dissimulation, résista d'abord; mais enfin il se laissa séduire par les flatteries d'Alexis. Pendant qu'il débitait son systême, un secrétaire, placé derrière un rideau, écrivait tout ce qu'il disait; et lorsqu'il eut fini, l'empereur, quittant tout à coup le rôle de catéchumène, ouvre les portes de l'appartement, introduit le patriarche Nicolas, les principaux membres du clergé et du sénat, qui s'étaient rendus sans bruit dans une salle voisine, et fait lire à haute voix les horreurs que Basile avait débitées. Basile ne les désavoua pas; il déclara qu'il était prêt à soutenir sa doctrine, à subir pour sa défense les tourments les plus cruels, la mort même, bien convaincu que les anges le délivreraient. L'empereur employa tous les moyens possibles pour le ramener. Menaces, promesses, instructions, tout fut inutile, soit avant, soit après le synode

auquel il le livra enfin. Lorsqu'il fut conduit sur la place de l'Hippodrome, à la vue du bûcher enflammé, au milieu duquel on allait le jeter, l'empereur renouvela ses instances, lui offrant sa grâce et sa liberté, s'il voulait se rétracter : l'appareil du supplice l'effraya, mais ne le fit pas changer. On le jeta dans les flammes, et les anges qu'il avait appelés à son secours le laissèrent consumer. Le peuple demandait qu'on fît subir le même sort à ses apôtres et à ses sectateurs. Alexis se contenta de les faire mettre en prison, où quelques-uns se rétractèrent. Ce prince, pour étouffer leur erreur, chargea un moine très-savant, nommé *Euthymius Zigabenus*, de la réfuter dans un ouvrage qui s'est conservé jusqu'à nous, sous le titre de *Panoplie dogmatique*. Cet événement est de l'année 1110. Il existait encore des Bogomiles au milieu du 12e. siècle, qui furent condamnés par un concile de Constantinople, en 1143. T—D.

BASILE, surnommé L'OISEAU, naquit dans une classe obscure, et fut attaché, dès son enfance, à la personne de l'empereur Constantin VII, Porphyrogenète. Souple, adroit, dissimulé, il parvint, à force de ruses, à gagner la bienveillance des fils de Romain Lécapène, qui régnait avec Constantin. Basile, indigné de voir son maître légitime devenu l'esclave de Romain, entreprit de briser ce joug humiliant : il y réussit, en faisant servir à ses desseins les propres fils de Romain, et Marien Argyre, son petit-fils. Romain fut détrôné et exilé, Porphyrogenète, aidé de Basile qu'il venait de créer commandant de la garde étrangère, relégua bientôt les fils de Romain dans l'exil de leur père, et demeura seul maître de l'empire. Cette révolution, arrivée en 944, semble avoir été fatale à ses auteurs, qui tous périrent misérablement. Lorsque Romain le jeune eut succédé, en 959, à son père Constantin, Basile, conservant toujours son caractère intrigant et hardi, et ne se trouvant pas assez récompensé par le fils, des services qu'il avait rendus au père, séduisit plusieurs patrices mécontents : le projet était de poignarder Romain et de couronner Basile. Le complot fut découvert; les conjurés expirèrent dans les supplices. Basile devint fou au moment où il fut arrêté. L'empereur le fit transporter dans l'île de Proconnèse, où il mourut presque aussitôt, l'an 961.

L—S—E.

BASILE, patricien de Constantinople, et chambellan de l'empereur Constantin Porphyrogénète, vers l'an 930 de J.-C., avait écrit en grec un *Traité* sur la tactique navale, dont il ne nous reste que le commencement, publié par J.-Alb. Fabricius, pour la première fois, dans le 8e. volume de sa *Bibliothèque grecque*. C—R.

BASILE VALENTIN, célèbre alchimiste, et l'un des fondateurs de la chimie moderne. On n'a aucun détail sur sa vie, et ce qu'on en a dit est si contradictoire et si mêlé de fables, que de bons critiques ont pensé qu'il n'avait jamais existé, et que ce nom, formé de deux mots, l'un grec, l'autre latin, signifiant *roi puissant*, était le voile sous lequel un adepte avait voulu cacher son nom, et indiquer le pouvoir de l'alchimie. Les uns le font vivre au 12e. siècle, d'autres le font naître à Erfurt en 1394, et écrire en 1415 : on verra bientôt que cette époque est inadmissible. On a dit qu'il était bénédictin à Erfurt; que, dans le cours de ses expériences sur les transmutations des métaux, il travailla beaucoup sur le minéral que les latins nommaient *stibium*; qu'un résidu de cette substance, jeté hors de son laboratoire, ayant été

avalé par des porcs, il observa que ces animaux, après une forte évacuation, engraissèrent d'une manière extraordinaire; que, voulant profiter de cette découverte pour redonner de l'embonpoint à quelques-uns des religieux de son monastère, exténués par les jeûnes et les mortifications, il leur administra ce nouveau remède qui leur fut fatal, et dont ils périrent presque tous, ce qui valut à ce métal le nom d'*antimoine*, qu'il porte encore. On a ajouté que ses ouvrages ne furent connus que long-temps après sa mort; qu'une des colonnes de l'église d'Erfurt s'étant ouverte tout à coup, comme par miracle, on y avait découvert les écrits de ce bénédictin. On a débité sur ce sujet beaucoup d'autres fables qui ont été adoptées par les alchimistes, mais qu'on ne croit plus depuis long-temps. Si l'on s'en rapporte à Boerhaave, il est prouvé qu'il n'y avait point de monastère de bénédictins à Erfurt: dans tous les cas, les livres publiés sous le nom de Basile Valentin n'ont pu être écrits au commencement du 15e. siècle : on y voit que la maladie vénérienne était déjà répandue depuis quelque temps en Allemagne. Elle y est désignée par les noms de *morbus Gallicus*, et *lues Gallica*, et il est incontestable qu'elle n'a reçu ce nom que depuis l'expédition des Français à Naples, sous Charles VIII, en 1495. Quel que soit l'auteur qui s'est caché sous ce nom, il a écrit en haut allemand, et on n'a traduit en latin que la moindre partie de ses ouvrages : on y a probablement joint plusieurs morceaux d'une plume différente; ils sont tous assez recherchés, voici les principaux : I. *De microcosmo deque magno mundi mysterio et medicinâ hominis*, Marpurg, 1609, in-8°.; II. *Azoth, sive Aureliæ philosophorum....*, Francfort, 1613, in-4°., traduit en français en 1660 et 1669; III. *Practica, unà cum duodecim clavibus et appendice*, Francfort, 1618, in-4°. (*les douze Clefs de philosophie de frère Basile Valentin, traitant de la vraie médecine métallique*), à la suite de la traduction française de l'*Azoth*, 1660, in-12, et 1669, in-8°. IV. *Apocalypsis chymica*, Erfurt, 1624, in-8°.; V. *Manifestatio artificiorum*, etc., Erfurt, 1624, in-4°., traduit en français par J. Israël, sous ce titre : *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4°.; VI. *Currus triumphalis antimonii*, Lipsiæ, 1624, in-8°.; idem, *cum commentariis Theod. Kerkringii*, Amsterdam, 1671, in-12; VII. *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium*, Francfort, 1676, in-8°.; VIII. *Haliographia, de præparatione, usu, ac virtutibus omnium salium mineralium, animalium, ac vegetabilium, ex manuscriptis Basilii Valentini collecta ab Ant. Salmincio*, Bologne, 1644, in-8°. Cet auteur paraît exact dans ses expériences, et clair et sincère dans la manière de les exposer, excepté quand il s'agit de ses *arcanes*, surtout de la pierre philosophale : après chaque préparation, il manque rarement d'en donner quelque usage médical; aussi il passe pour le fondateur de la chimie-pharmaceutique, et on prétend que Van-Helmont, Lemery le père, et beaucoup d'autres modernes, lui doivent une grande partie de ce qu'il y a de bon dans leurs écrits. Il est le premier qui ait conseillé l'usage de l'antimoine à l'intérieur, et il a enrichi la médecine de plusieurs préparations de ce métal, comme aussi du sel volatil huileux

(carbonate d'ammoniaque empyreumatique) dont Sylvius Deleboe a voulu se faire honneur. (*Voy.* Carrere, *Biblioth. de la médecine*, tom. Ier.) C. G. et C. M. P.

BASILE, prince de Moldavie, dans le 17e. siècle, s'acquit, à prix d'argent, le droit de gouverner cette province; il était natif d'Albanie. Connaissant la vénalité de la cour othomane, il se flattait, au moyen des sommes qu'il répandait dans le sérail, de commettre impunément les plus grandes injustices; mais les Moldaves, las de sa tyrannie, le chassèrent au bout de quelques années, et mirent à sa place Étienne XII, dit *Burduze*, c'est-à dire *le Gros*. Basile avait épousé la fille du fameux Bogdan-Kiemielnisky, hetman des Cosaques. Son beau-père lui fournit une armée avec laquelle il courut à Soczava, où il avait laissé sa femme, son fils et ses trésors; mais cette place était déjà tombée au pouvoir d'Étienne. Ce malheur fut suivi de la défection des Cosaques. Basile implora de nouveau les secours de Kiemielnisky; ce dernier était fort adonné au vin; il se passa sept jours avant que le prince moldave pût trouver un moment favorable pour l'entretenir. Enfin, l'ayant joint, il lui fit le tableau de ses malheurs. Son beau-père, pour toute réponse, lui présenta une coupe pleine de sa liqueur favorite, et l'invita à la boire, comme le vrai remède à ses peines. Basile indigné, se tourna vers ceux qui l'accompagnaient, et dit avec émotion: « J'avais cru jusqu'ici que les » Cosaques étaient hommes et engen» drés par des hommes; mais je vois » qu'il n'y a que trop de fondements » à ce qu'on dit parmi nous, que les » Cosaques sont ou des ours changés » en hommes, ou que, d'hommes qu'ils » étaient, ils sont devenus ours. » Basile ne parvint point à remonter sur le trône, et il languit le reste de ses jours dans l'obscurité. D. N—L.

BASILE. *Voy.* WASSILLI.

BASILE (JEAN-BAPTISTE), comte de Torone, poète napolitain, florissait au commencement du 17e. siècle. Il prend, au frontispice de quelques-uns de ses ouvrages, les titres de chevalier, comte palatin, et gentilhomme de S. A. le duc de Mantoue. Il mourut vers l'année 1637. Ses poésies, *Opere poetiche*, imprimées à Mantoue, 1613, in-12, contiennent: 1°. des *Madrigali ed ode*, divisés en deux parties; 2°. *la Venere addolorata, favola tragica da rappresentarsi in musica*; 3°. *Egloghe amorose e lugubri*; 4°. *le Avventurose disavventure, favola maritima*; 5°. *il Pianto della Vergine, poemetto sacro*, etc. On a de lui, en langage napolitain: I. *le Muse napoletane, egroche* (9 églogues), *di Gian Alessio Abbatutis* (anagramme à peu près exacte de *Giovan Batista Basile*), Naples, 1635, in-12, ib. 1647, 1669 et 1678, in-12; II. *lo Cunto de li Cunti, ovvero lo trattenemiento de li peccerille*, sous le même nom, Naples, 1637, in-12, ouvrage rempli de proverbes, de dictons et d'historiettes du pays, qui plaisent beaucoup aux Napolitains. Il a été réimprimé plusieurs fois à Naples et même à Rome. III. *La Vajasseide*, poëme en 5 chants, de Jules-César Cortèse, l'un des meilleurs auteurs napolitains, éd. accompagnée de quelques morceaux en prose napolitaine, par notre Basile, sous son nom de *Gian Alessio Abbatutis*. Il a donné des éditions soignées et accompagnées de notes, d'éclaircissements et de tables, 1°. *di M. Pietro Bembo*, Naples, 1615, in-8°.; 2°. *di M. Gio. della Casa*, ibid., 1617, in-8°.; 3°. *di Galeazzo di Tarsia*, rassemblées pour la pre-

mière fois, ibid., 1617, in-12. — Adrienne Basile, sa sœur, publia, l'année même de sa mort, un poëme de lui, en octaves, intitulé *Teagene*, tiré des *Ethiopiques* d'Héliodore, Rome, 1637, in-4°. Cette sœur était baronne de Pian Carretto, et mariée avec un Napolitain nommé *Muzio Barone*. Elle cultivait aussi la poésie, et excellait dans la musique. Le Marini l'a louée dans le chant VII de son *Adone*, stance 8. Toppi parle d'elle dans sa *Bibliothèque Napolitaine*, et dit qu'elle avait fait imprimer ses différentes compositions poétiques, *sue varie composizioni in verso*; mais il avoue que ce livre ne lui était jamais tombé entre les mains. G—É.

BASILICO (Ciriaco), auteur napolitain du 17e. siècle, traduisit en vers italiens de différentes mesures, le *Satyricon* de Petrone, ou de Petronius Arbiter (et non pas de *Petronio Arbitro*, comme on l'appelle dans un *Dictionnaire historique*, où on l'a pris apparemment pour un auteur italien, et comme on y appelle ailleurs, dans un article exprès, *Basso* (*Cesio*), le poète latin Cæsius Bassus). Cette traduction de Basilico, parut sous le titre de *i Successi di Eumolpione*, Naples, 1678, in-12. Elle est suivie, dans le même volume, de la traduction, en vers libres (*sciolti*), du *Moretum* (et non pas du *Moreto*), attribué à Virgile, et qui l'est, par quelques auteurs à *Cornelius Severus* (et non pas à *Septime Sévère*; l'empereur de ce nom n'ayant fait ni le *Moretum*, ni l'*Ætna*, ni aucun autre poëme). G—É.

BASILICO (Jérôme), de Messine, jurisconsulte célèbre au 17e. siècle, exerça d'abord cette profession en Sicile, ensuite en Espagne, fut juge du tribunal suprême dans sa patrie, en 1669, et mourut à Madrid, dès l'année suivante, 1670. Il joignit la culture des belles-lettres, de l'érudition, de l'éloquence et de la poésie, aux études de son état, et fut des académies de Messine et de Palerme. On a de lui : I. quatre discours académiques, imprimés séparément in-4°., 1°. *gli Anelli di Sant' Agata*, Messine, 1654; 2°. *il Fato nemico all' armi Francesi in Sicilia*, Palerme, 1655; 3°. *le Dame guerriere*, Palerme 1661; le sujet de ce discours est la chasse aux cailles, qui se faisait tous les ans à Messine. Le titre du 4e. est singulier; mais ne dut point le paraître dans ce siècle où l'on n'écrivait rien naturellement : *la Ruota degli umani avvenimenti, cioè la divina Providenza scherzante nei raggiri degli affari dell' universo*, Palerme, 1662; II. un Panégyrique du duc de Sermoneta, vice-roi et capitaine général pour S. M. Catholique en Sicile (*gli Applausi della Sicilia al governo dell' eccellentissimo signore D. Francesco Gaetano, duca di Sermoneta*, etc.), Messine, 1663, in-fol.; III. autre *Panégyrique du roi d'Espagne, Charles II, à son avénement au trône*, en espagnol et en italien, Madrid, 1666, in-fol.; IV. autre Panégyrique du Confesseur de la Reine (*Panegirico scritto a Gio. Everardo Nitardo, confessore della regina*), Madrid, 1668, in-fol.; V. enfin un ouvrage de sa profession de jurisconsulte : *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ*, Florence, 1691, in-fol. G—É.

BASILIDE, hérésiarque du second siècle, disciple de Ménandre, et maître de Marcion, était d'Alexandrie, qu'il infecta de ses erreurs, d'où elles se répandirent dans toute l'Égypte. On date la naissance de son hérésie du commencement du second siècle, et l'on place sa mort environ l'an 130 ou 131. Ce fut en voulant rechercher l'origine

du mal dans le monde, qu'il s'égara. Peu satisfait des théories alors en vogue dans l'école d'Alexandrie, il se forma un système particulier, composé des principes des pythagoriciens, des juifs et des chrétiens. Pour concilier l'origine du mal avec la bonté de l'être suprême, il le fit naître des intelligences subalternes, dont les anges, divisés en différents ordres, formaient la dernière; et c'était au dernier de ces ordres, placé dans le 365e. des cieux imaginés par lui, qu'il attribuait la création du monde, et par conséquent la cause du bien et du mal qui s'y font remarquer. Ces anges s'étant partagé l'empire de l'univers, le prince des anges du ciel, dans lequel se trouve la terre, voulut soumettre toutes les nations à la nation juive qui lui était échue en partage, afin de dominer sur le monde entier; mais les autres anges se liguèrent contre lui, et il n'en résulta que la haine de toutes les nations contre celle des juifs. Cependant l'Être Suprême, touché du triste sort des hommes, envoya son premier fils, ou la première des intelligences, pour délivrer le genre humain; mais il ne prit que l'apparence d'un homme, sous la figure de Siméon le Cyrénéen, qui fut crucifié; et il remonta au ciel, sans avoir jamais été connu de personne sur la terre. Basilide ajoutait à ces idées le système de la métempsycose, suivant lequel les ames expiaient dans les corps les fautes qu'elles avaient commises dans une vie antérieure à leur union avec les corps : il admettait deux ames, comme les pythagoriciens, pour expliquer les combats de la raison et des passions. Son fameux Symbole, appelé *Abraxas*, était une petite figure ou un talisman, qui représentait, ou signifiait, non pas le Dieu suprême, comme Tertullien et S. Jérôme l'ont cru, puisque ce Dieu, selon lui, n'avait point de nom; mais le nombre mystérieux de 365, exprimé par ces lettres de l'alphabet. Basilide, entêté des rêveries de la cabale, jugea que c'était celui qui plaisait le plus à l'intelligence créatrice, parce que l'année était composée de 365 jours, correspondants aux 365 révolutions du soleil autour de la terre; et comme c'était dans le soleil qu'il plaçait cette intelligence, il attribua au mot composé de ces lettres, la vertu d'attirer puissamment les influences de l'intelligence créatrice du monde. Ces *Abraxas* se répandirent partout avec les divers symboles propres à caractériser le soleil. De-là vient la prodigieuse variété de ceux dont le Père Montfaucon nous a donné les gravures (*Voy.* Jean CHIFFLET). Basilide avait composé 24 livres sur l'Évangile; il avait même fait un Évangile qui portait son nom, des prophéties, etc., tout cela est perdu; on trouve seulement quelques fragments de ses 24 livres sur l'Évangile, dans le *Spicilége* de Grabbe. Ses disciples existaient encore du temps de S. Epiphane et de S. Jérôme. Ils se livraient à beaucoup de désordres : on les chassait comme des énergumènes. Ils se répandirent en Espagne et dans les Gaules. Quelques savants ont prétendu découvrir dans leurs *Abraxas* les mystères du christianisme; mais cette idée n'a pas fait fortune. On peut voir sur tout ce qui concerne Basilide, l'*Histoire des Juifs*, de Basnage.

T—D.

BASILISQUE, empereur d'Orient, était frère de Vérine, femme de Léon Ier. En 468, sous le règne de ce dernier, Basilisque fut chargé du commandement d'une expédition formidable, destinée à chasser de l'Afrique Genséric et les Vandales. La terreur avait frappé ces barbares, et

si Basilisque, en débarquant, eût marché droit à Carthage, l'Afrique fût rentrée sous la puissance romaine; mais, par négligence, ou, suivant Procope, par trahison, il perdit un temps précieux; Genséric rassembla ses troupes et ses vaisseaux. Le vent se trouvant favorable à sa flotte, il mit le feu à quelques-uns de ses navires, et les laissa dériver sur la flotte romaine, qui fut bientôt incendiée. Le désordre fut horrible, et l'armée ayant été attaquée dans le même moment, fut taillée en pièces. Basilisque en ramena les débris à Constantinople, où l'indignation publique lui aurait coûté la vie, sans le crédit de Vérine, qui le fit sauver. Il reparut peu de temps après, et, en 471, il défendit les approches de Constantinople pendant les troubles excités par le meurtre d'Aspar et d'Ardaburius (*V.* Aspar). En 475, Zénon l'isaurien, s'étant attiré la haine générale, par ses vices et son incapacité, les yeux se tournèrent vers Basilisque, que Vérine sa sœur, veuve de Léon, feignit d'appuyer, quoiqu'elle méditât d'élever jusqu'au trône Patrice son amant. Zénon, averti de cette conjuration, prit lâchement la fuite, même avant l'arrivée de son rival, et se réfugia en Isaurie; le peuple de Constantinople fit un massacre affreux de tous les Isaures qui se trouvèrent dans cette ville, et Basilisque fut couronné dans une plaine, aux portes de la capitale. Son premier soin fut de combler d'honneurs Harmace, l'amant déclaré de sa femme Zénonide, et de faire assassiner Patrice, que Vérine favorisait. Cette princesse, furieuse d'un tel outrage, jura la perte de Basilisque. L'avarice, l'incapacité et l'imprudence du nouvel empereur fournissaient des armes contre lui et faisaient déjà regretter Zénon. Basilisque, par le conseil de sa femme Zénonide, embrassa les erreurs d'Eutychès, et se déclara le protecteur de Pierre-le-Foulon, un des plus fougueux sectateurs de cette hérésie. Acace, patriarche de Constantinople, homme dangereux et puissant, excita la haine publique contre Basilisque, et fomenta une sédition qui força l'empereur à dissimuler ses projets. Ce fut à cette époque, en 476, qu'un incendie épouvantable consuma la fameuse bibliothèque de Constantinople: cent vingt mille manuscrits devinrent la proie des flammes; de ce nombre se trouvaient les quarante-huit livres de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, écrits en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent, dans une longueur de plus de cent pieds. Cependant Zénon se préparait à recouvrer le sceptre les armes à la main. Basilisque, effrayé, envoya contre lui Illus et Troconde, deux généraux habiles qui d'abord eurent des succès, mais qui, partageant bientôt le mécontentement général, et excités en secret par Vérine et par les principaux sénateurs, se tournèrent du côté de Zénon, dont ils relevèrent le faible courage. Basilisque, à la nouvelle de cette défection, confia une nouvelle armée à son favori Harmace. Celui-ci, oubliant à son tour ses serments et l'amour de Zénonide, prit une fausse route, de concert avec Zénon, qui, par ce moyen, arriva sans obstacles devant Constantinople; Vérine, le peuple et le sénat lui en ouvrirent les portes, et Basilisque, avec Zénonide et ses enfants se réfugia dans l'église de Ste.-Irène, où il déposa la couronne. On n'osait l'arracher de cet asyle; le patriarche Acace parvint à l'en faire sortir et à le livrer à Zénon, qui le relégua dans la forteresse de Limnes, en Cappadoce; arrivés là, Basilisque, Zénonide et leurs enfants furent jetés dans une citerne sèche, dont on ferma

l'entrée, et dans laquelle ils périrent de froid et de faim, en 477. Harmace, qui les avait trahis, fut assassiné peu de temps après, par l'ordre de Zénon. L—S—e.

BASILOWITZ. *Voy.* Ivan.

BASIN (Thomas), originaire de Calais, né à Rouen, fut évêque de Lisieux, sous Charles VII. Accusé, sous le règne de Louis XI, de favoriser les Anglais et les Bourguignons, il reçut d'abord défense de paraître à la cour, puis fut exilé, et ensuite dépouillé de ses biens et de son évêché. Il se retira alors à Louvain, où il professa le droit, et alla depuis à Utrecht. Sixte IV le nomma vicaire de David-le-Bourguignon, évêque d'Utrecht, et lui donna le titre d'archevêque de Césarée. Il mourut à Utrecht, le 30 décembre 1491. Il a fait : I. un *Traité contre Paul de Middelbourg*, imprimé dans le tome IV du *Spicilége de d'Achéry ;* II. une *Histoire de son temps*, dont Mathæus a publié un extrait dans le tom. II de ses *Analectes.* Moréri, après avoir parlé de ces deux ouvrages, cite de Thomas Basin un manuscrit *De puellâ Aurelianensi.*—Basin (Nicolas) son frère, aussi retiré à Utrecht, y mourut au mois de juin 1495.—Basin (Simon), né à Paris, le 12 mars 1608, après avoir fait ses études, entra chez les dominicains. Ses parents l'en firent sortir par autorité; mais, reconnaissant par la suite sa vocation, consentirent qu'il s'engageât dans l'état ecclésiastique. Simon Basin devint chapelain d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII; mais la cour ayant peu d'attraits pour lui, il rentra chez les dominicains en 1632, prit le nom de *Thomas*, s'adonna à la prédication, et mourut à Paris, le 18 juillet 1671. Il a fait, en français, des Sermons et des Odes, et même une tragi-comédie; en grec et en latin, quelques pièces de vers. Moréri, qui rapporte les titres de plusieurs de ces ouvrages, dit que la plupart n'ont pas été imprimés.—Basin (Bernard), espagnol, docteur de Paris et chanoine de Saragoce, sur la fin du 15e. siècle, a laissé, entr'autres ouvrages, un traité *De Artibus magicis et magorum maleficiis*, Paris, 1506, in-8°. A. B—t.

BASINE, femme de Childeric Ier., roi de France, était mariée au roi de Thuringe, chez lequel Childeric se retira, quand il fut chassé par les grands du royaume, révoltés de l'impudence avec laquelle il faisait l'amour à leurs femmes. La perte d'une couronne ne le corrigea pas, car il séduisit la femme du prince chez lequel il avait trouvé un asyle : il lui inspira une passion si violente qu'elle quitta son époux pour venir rejoindre Childeric, quand celui-ci fut rappelé dans ses états. « Si » j'avais cru, disait-elle, trouver au-» delà des mers un héros plus brave » et plus galant, j'aurais été l'y cher-» cher. » Il y a grande apparence que cette histoire a été inventée à plaisir, ainsi que presque tout ce qu'on raconte des aventures de Childeric. Les historiens s'accordent du moins à faire naître de ce mariage le grand Clovis, véritable fondateur de la monarchie française, — Une autre Basine, fille de Chilpéric et d'Audovère, fut violée par les domestiques de Frédégonde, et par ses ordres : après l'avoir ainsi avilie, on la renferma dans un couvent à Poitiers. Le nombre des crimes attribués à Frédégonde est si grand, qu'on pourrait croire que les historiens, en se succédant, se sont permis de les augmenter, comme on prétend que les anciens firent honneur à un seul Hercule des travaux par lesquels plusieurs héros s'étaient distingués. F—e.

BASINGE (Jean), est moins généralement connu sous son véritable nom de *Basinge* que sous celui de *Basingstoke*, qu'il prit de sa ville natale, située dans le Hampshire. Très-versé dans les langues, orateur, mathématicien et théologien, il se distingua, dans le 13e. siècle, par son savoir et ses vertus. Après avoir étudié à Oxford et à l'université de Paris, il fit le voyage d'Athènes, pour se perfectionner dans la langue grecque, dont l'étude était alors fort négligée en Europe, et pouvait même être dangereuse, s'il est vrai, comme le rapporte Espencæus, que la connaissance du grec rendait un homme suspect, mais que celle de l'hébreu le faisait presque regarder comme hérétique : *Græcè nosse suspectum fuerit, hebraicè propè hæreticum*. Basingstoke contribua beaucoup à écarter ces préventions, et à encourager en Angleterre l'étude de la langue grecque; et, pour la faciliter, il traduisit du grec en latin une grammaire, qu'il intitula le *Donatus des Grecs*. Il avait rapporté d'Athènes plusieurs manuscrits en cette langue, et ce fut lui qui introduisit en Angleterre l'usage des chiffres grecs. Ses autres ouvrages sont : la traduction latine d'une *Concordance des Évangiles*, un volume de *Sermons*, et un Commentaire sur une partie des sentences de Lombard, intitulé : *Particulæ sententiarum per distinctiones*. Il mourut en 1252, après avoir été successivement archidiacre de Londres et de Leicester. S—d.

BASIRE (Isaac), théologien anglican, né dans l'île de Jersey, en 1607. Après avoir été quelque temps maître d'école à Guernesey, il obtint plusieurs bénéfices, et fut nommé, vers l'année 1640, chapelain de Charles Ier. Les troubles qui agitèrent ce règne arrêtèrent son avancement. Vivement poursuivi par les rebelles, il se réfugia à Oxford, où il prêcha avec succès devant le roi. Lorsque la garnison de cette ville se fut rendue au parlement, Basire forma le projet d'aller propager dans l'Orient la doctrine de l'Église anglicane. Il partit en 1646, parcourut la Morée, la Palestine, la Mésopotamie, et fut reçu avec distinction par les patriarches de Jérusalem et d'Antioche. Après un assez long séjour à Alep, il fit à pied, et sans un seul compagnon européen, le voyage de Constantinople, avec une vingtaine de Turks, auprès desquels il sut se rendre recommandable par ses connaissances en médecine. Il alla jusque dans la Transylvanie, où George Ragotzi II, prince de cette contrée, l'accueillit favorablement, et le nomma professeur en théologie de l'université de Weissembourg, nouvellement fondée. Après un séjour de sept ans dans ce pays, la nouvelle de la restauration le rappela en Angleterre. Il fut réintégré dans ses bénéfices, et nommé chapelain de Charles II. Il mourut en 1676, âgé de 69 ans. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Deo et Ecclesiæ sacrum*, ou *le Sacrilége jugé et condamné par S. Paul* (*Épître aux Romains*, II, 22); II. *Diatriba de antiquâ Ecclesiæ britannicæ libertate*, Bruges, 1656, in-8°.; III. *Lettre à sir Richard Brown*, contenant la relation de ses voyages, imprimée à la suite d'une traduction anglaise de l'ouvrage ci-dessus, Londres, 1661, in-8°.; IV. *Histoire du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660, in-8°. X—s.

BASIRE. *Voy.* Bazire.

BASKERVILLE (Jean), célèbre fondeur de caractères, et imprimeur anglais, né en 1706, à Wolverley, dans le comté de Worcester. Après avoir été successivement maître d'écri-

ture et vernisseur à Birmingham, il entreprit, en 1750, de fondre de nouveaux caractères d'imprimerie; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de tentatives, et après beaucoup de dépenses, qu'il parvint à produire un type dont il fût content. Il fit, en 1756, son premier essai typographique, dans une édition in-4°. de *Virgile*, qui se vendit d'abord une guinée, et qui en coûte aujourd'hui trois. Il imprima ensuite le *Paradis perdu*, la *Bible*, in-fol., le livre des *Prières communes* (Common Prayers), en divers formats, *Horace*, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, *Juvénal*, *Salluste* et *Florus*, in-4°.; plusieurs classiques anglais et d'autres ouvrages. Il mourut le 18 janvier 1775, âgé de soixante-neuf ans. Il avait fait élever sur le terrain de sa maison une petite pyramide, destinée à recevoir ses restes mortels; ce qu'il voulait éviter, c'était d'être enterré parmi des chrétiens. Baskerville avait porté l'art de l'imprimerie à un plus haut degré de perfection qu'on ne l'avait encore fait en Angleterre, et son mérite est en cela d'autant plus grand, que ses talents ne trouvèrent jamais aucune espèce d'encouragement. Il fut obligé de payer une somme considérable à l'université de Cambridge, pour obtenir la permission d'imprimer la *Bible* et le livre des *Prières communes*. Lorsqu'après sa mort, on procéda à la vente de ses caractères, il ne se trouva pas dans toute l'Angleterre un seul homme qui voulût les acheter. On les offrit en vain aux universités et aux libraires; ils demeurèrent ensevelis dans la poussière, jusqu'au moment où Beaumarchais en fit l'acquisition, en 1779, au prix de 3,700 liv. sterl., pour les employer à l'édition des *Œuvres de Voltaire*. Quelque mérite qu'on reconnaisse aux éditions de Baskerville, pour la beauté du caractère, il faut avouer qu'elles ne se distinguent point par la correction; et même, sous le rapport de la perfection de l'art, elles sont encore loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les beaux ouvrages qu'ont donnés postérieurement les Didot et les Bodoni. Baskerville était un homme d'une belle figure, d'un caractère obligeant, mais d'un esprit chagrin et bizarre. Il portait jusqu'à la manie sa haine pour toute espèce de culte religieux, et surtout pour celui de la religion catholique. On en peut juger par l'article suivant de son testament, qui a été publié au temps de sa mort: « Je » déclare que ma volonté est, que je » fais le partage de tous mes biens et » meubles comme ci-dessus, sous la » condition expresse que ma femme, » de concert avec les exécuteurs de » mon testament, fera enterrer mon » corps dans le bâtiment de forme co- » nique, construit sur mon terrain, » qui a servi jusqu'ici de moulin, que » j'ai dernièrement élevé à une plus » grande hauteur, et où j'ai fait prati- » quer un caveau destiné à recevoir » mon corps. Ceci paraîtra sans doute » une folie à beaucoup de monde, peut- » être même en est-ce une; mais c'est » une folie que j'ai concertée il y a plu- » sieurs années, attendu que j'ai un » très-grand mépris pour toute espèce » de superstition, pour la farce de » Terre-Sainte, pour le barbarisme ir- » landais des espérances fondées, etc. » Je regarde aussi ce qu'on appelle ré- » vélation (à l'exception des rognures » de morale qui s'y trouvent mêlées), » comme l'abus le plus impudent du » sens commun que l'on ait jamais ima- » giné pour se jouer du genre humain. » Je m'attends bien que cette déclara- » tion sera l'objet de la critique sévère » des ignorants et des bigots, qui ne » savent pas mettre de différence entre » la religion et la superstition, et à qui

» l'on a appris que la morale (qui com- » prend, selon moi, tous les devoirs » de l'homme envers Dieu et ses sem- » blables) ne suffit pas pour le ren- » dre digne de ses bontés ; à moins » qu'on ne fasse profession de croire, » comme ils le disent, à certains mys- » tères et dogmes absurdes, dont ils » n'ont pas plus d'idée qu'un cheval. » Je déclare que cette morale a fait ma » religion et la règle de toutes mes ac- » tions, auxquelles j'en appelle pour » prouver combien ma croyance a été » d'accord avec ma conduite. » Toute réflexion sur cet indécent galimathias serait superflue. S—D.

BASMADJY (Ibrahim), c'est-à-dire *l'Imprimeur*, était Hongrois de nation : il abandonna sa religion pour embrasser le mahométisme. Ce renégat avait de l'esprit, de l'intelligence, de la valeur, et joignait à une grande industrie des connaissances étendues et un grand amour pour les lettres : il parlait les langues française, italienne et turke. Séid-Effendi, qui avait accompagné son père Méhémet dans son ambassade à Paris, en 1720, fut frappé, parmi toutes les merveilles que les progrès des arts et des sciences lui avaient offertes, des inappréciables avantages de l'imprimerie, et conçut le projet d'introduire cette utile innovation dans son pays. Il jeta les yeux sur le renégat Ibrahim, se l'associa, et tous deux travaillèrent de concert à cette entreprise. Le Hongrois fit un livre écrit à la main, où il développait tous les bienfaits que la nation othomane devait attendre de cet art nouveau : l'ouvrage fut présenté au grand-vizyr Ibrahim-Pacha, protecteur et ami des lettres. Le muphti Abdallah-Effendi donna un *fetfa* favorable ; le grand-vizyr fit signer le privilége de la main du sulthan Achmet III ; l'édit fut inscrit sur les annales de l'empire ; seulement l'autorité composa avec le préjugé religieux, et il fut défendu de jamais imprimer le Coran, les lois orales du prophète, leurs commentaires, les livres canoniques et de jurisprudence. On voit, par ces réserves solennelles, que le nouvel établissement ne donna à la foule nombreuse des copistes turks aucun sujet de murmurer, comme on l'a faussement prétendu. Tous les ouvrages qui traitent de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, et de toutes les autres sciences, furent abandonnés aux presses naissantes. Séid-Effendi fut le fondateur de l'établissement : Basmadjy en devint l'ame. Cependant, malgré tout son zèle et tous ses soins, il ne put mettre au jour que seize ouvrages : I. un *Dictionnaire arabe-turk* (*Kitab loghat Wanculi*), composé en arabe par Djewhary, et traduit en turk par Wanculi, ou Mohamed de Van, en Arménie, édition in-fol. en 2 vol., terminée vers le mois de janvier 1729, dont le prix fut fixé, par ordre de la cour, à 35 piastres ; II. *Tohfet-ul-Kobbar*, par Hadjy-Khalfa, ou *Histoire des Guerres maritimes des Othomans*, petit in-fol. (*Voy.* Hadjy-Khalfa) ; III. *Tarykhi seyiar* (*Journal du Voyageur*), ou *Histoire de l'irruption des Aghuans et de leur Guerre avec les Persans*, ouvrage traduit du latin en langue turke. L'auteur est le P. Thadée-Krusinski, missionnaire polonais de la compagnie de Jésus. IV. *Tarykhi Hindi Garbi* (*Histoire d'Amérique*), ouvrage plein de fables, faussement attribué à Hadjy-Khalfa, auquel sont jointes quatre cartes géographiques, et une d'astronomie, d'après Ptolémée, et dont ces mots indiquent l'auteur : « Fait par le pauvre Ibrahim. » V. *Tarykhi Tymour Kourkan de Nazami Zadèh* (*Histoire de Tamerlan*), in-4°., traduit

de l'arabe; VI. *Tarykhi mesr el-cadym Wel-djédyd*, ou *Histoire de l'Egypte ancienne et nouvelle*, par Sohaïli-Effendi; elle renferme tout l'espace, depuis la création du monde jusqu'à la conquête par Sélim Ier.; VII. *Gulcheni Kholafá*, ou *Bouquet de Roses des Khalyfes*, par Nazami-Zadèh, in-fol., qui contient l'histoire de soixante-un successeurs et vicaires de Mahomet; VIII. *Grammaire turke-française*: elle est du P. Holdermann, jésuite allemand, missionnaire à Galata, qui la dédia au cardinal de Fleury; IX. *Nizam él-umen*, ou *Tactique*, imprimée et composée par Ibrahim, lui-même; X. *Feyousath-Miknatissiyéh*, ou *Traité de la vertu et de l'usage de la boussole*, compilation prise par Ibrahim dans des livres latins; XI. le *Djihán numá*, on *petit Atlas*, d'Hadjy-Khalfa, in-folio; XII. le *Tacvymi tavarykh*, ou *Tables chronologiques*, du même; XIII. *Kitab tarykhi Neima*, ou *Annales Othomanes de Neima*, 2 vol. in-fol.; ces Annales vont jusqu'en 1655, et commencent en 1591; XIV. *Kibatı tarykhi* (*Annales de Rachid-Effendi, historiographe impérial*). Cet ouvrage est la continuation du précédent, jusqu'à l'année 1728. XV. *Ahrali-Ghazevatder dyari-Bosna*, ou *Guerres de Bosnie, depuis* 1736 *jusqu'en* 1739, par Omar-Effendi; XVI. enfin le *Ferheng-choüry* (*Dictionnaire persan-turk*), dernier ouvrage sorti des presses d'Ibrahim-Basmadjy. Outre ces ouvrages, il imprima encore deux grandes cartes, l'une de la mer noire, l'autre de la mer Caspienne. La générosité d'Achmet III le récompensa de ses travaux; outre les bénéfices de son imprimerie, il en reçut des grâces particulières et qui ne firent pas moins d'honneur au sujet qu'au souverain. Il jouissait d'un timar, ou fief militaire, et d'un traitement de 99 aspres par jour, lorsqu'après dix-huit ans des plus laborieuses occupations, il mourut en 1746. S—Y.

BASMAISON (Jean de), jurisconsulte, né à Riom, en Auvergne, au 16e. siècle, d'une famille distinguée. Il fit de bonnes études, et vint à Paris, où il se lia avec Etienne Pasquier. De retour à Riom, Basmaison y exerça la profession d'avocat, et acquit une grande réputation. Sa province le députa, en 1576, aux états de Blois, et il s'y fit remarquer par sa sagesse, sur la question de savoir s'il convenait de traiter les protestants avec clémence, ou de les punir comme des rebelles. Basmaison conclut qu'il était plus digne de la grandeur et de la prudence du roi de rappeler ses sujets à l'obéissance par la douceur, que d'user de rigueur envers eux. Il fut ensuite choisi, avec l'évêque d'Autun et le seigneur de Montmorin, pour aller inviter le prince de Condé à venir aux états. Il fut encore député deux fois vers Henri III, pour les affaires de sa province. En 1579, il publia à Paris, in-8°., un *Sommaire discours de fiefs et arrière-fiefs*, relativement aux usages de l'Auvergne, et en 1590, un commentaire sur la coutume de la même province, intitulé : *Paraphrase sur la coutume*, etc., ces deux ouvrages furent estimés, et on fit plusieurs éditions du dernier. Basmaison avait composé, en latin sur la même coutume, un autre commentaire plus étendu, qui n'a point été imprimé. Dans les dernières années de sa vie, il éprouva des tracasseries de la part des ligueurs dont il ne partageait point les opinions. Il mourut vers l'an 1600, selon Moréri, dont on a extrait cet article. D—T.

BASNAGE (Benjamin), né à Carentan, en 1580, a été un célèbre

ministre protestant : il composa un *Traité de l'Église*, estimé par ceux de sa communion, et employa cinquante-un ans de sa vie aux fonctions pénibles du ministère. Il mourut en 1652. — BASNAGE (Antoine), son fils aîné, né en 1610, ministre à Bayeux, arrêté au Hâvre-de-Grâce, fut mis en liberté en 1685, et se retira en Hollande, où il mourut à Zutphen en 1691. — BASNAGE (Samuel), de Flottemanville, fils d'Antoine, naquit en 1638, à Bayeux, où il prêcha d'abord. Il suivit son père à Zutphen, et mourut en 1721. On a de lui : I. *Annales politico-ecclesiastici annorum* DCXLV *à Cæsare Augusto usque ad Phocam*, Rotterdam, 1706, 3 vol. in-fol., ouvrage médiocre et bien moins estimable que l'*Histoire de l'Église*, par Jacques Basnage, son cousin ; II. *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes historico-criticæ, in quibus cardinalis Baronii annales ab A. C.* XXXV *in quo Casaubonus desiit, expenduntur*, 1692, in-4°. Les remarques de Casaubon n'allaient que jusqu'à l'an 34 ; Samuel Basnage n'a pas poussé les siennes au-delà de l'an 44. Son ouvrage n'était que l'avant-coureur du précédent. A. B—T.

BASNAGE DU FRAQUENAY (HENRI), fils puîné de Benjamin, né le 16 octobre 1615, à Ste.-Mère-Église, près de Carentan, a été un des plus habiles et des plus éloquents avocats du parlement de Rouen, où il prêta le serment, en 1636. Il avait une érudition immense et l'imagination très-vive. Quoiqu'il fût de la religion protestante, on avait pour lui, dit Bayle, une grande estime et une amitié singulière. Ses ouvrages sont bien écrits. On a de lui : I. *Coutumes du pays et duché de Normandie, avec commentaires*, 2 vol. in-fol., 1678 et 1681, 1694 ; II. *Traité des hypothèques*, in-4°., 1687, 1724. Ce traité a été contredit par Olivier Étienne, qui a publié sur ce sujet un vol. in-4°. Les Œuvres complètes de Basnage ont été imprimées à Rouen, 2 vol. in-folio, 1709, 1776. Henri Basnage mourut à Rouen le 20 octobre 1695. A. B—T.

BASNAGE DE BEAUVAL (JACQUES), fils aîné du précédent, naquit à Rouen, le 8 août 1653. On l'envoya de bonne heure à Saumur, pour étudier sous Tanneguy Le Févre, qui en fit son disciple favori. Il alla successivement à Genève, puis à Sedan, où il eut pour maître le célèbre Jurieu. De retour à Rouen, il fut reçu ministre en 1676, et épousa, en 1684, Suzanne Dumoulin, petite-fille du fameux Pierre Dumoulin. Réfugié ensuite en Hollande, où il eut toute la faveur du grand-pensionnaire Heinsius, il conserva toujours de l'attachement pour son pays. On en était si persuadé à la cour de France, que l'abbé Dubois, depuis cardinal, ayant été envoyé à la Haye, en 1716, eut ordre du duc d'Orléans de se gouverner par les avis de Basnage. Ils agirent de concert, et l'alliance fut conclue le 14 janvier 1717. Pour reconnaître les services de Basnage en cette occasion, on lui restitua tous les biens qu'il avait en France. Il mourut le 22 décembre 1723, ne laissant qu'une fille, mariée à M. de la Sarraz. Basnage était vrai jusque dans les plus petites choses : sa candeur, sa franchise, sa bonne foi ne paraissent pas moins dans ses ouvrages, que la profondeur de son érudition. « Il était, dit Voltaire, plus » propre à être ministre d'état que » d'une paroisse. » Basnage eut des disputes fort vives avec Jurieu, et, pour le railler de ce qu'il changeait fréquemment de principes, il fit courir un cata-

logue satirique de prétendus livres nouveaux, où l'on trouvait ces deux titres : *Variations et contradictions de M. Jurieu*, 10 vol..... *Rétractations du même*, 6 vol..... Basnage a composé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans les tomes IV et X de Niceron. Les plus célèbres sont : I. *Histoire de l'Eglise, depuis J.-C. jusqu'à présent*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol., ouvrage très-estimé; II. *Histoire de la religion des Eglises réformées*, Rotterdam, 1690, in-12. Basnage fit entrer cet ouvrage dans le précédent, dont il fait la quatrième partie; mais il y avait fait des retranchements pour éviter les répétitions; l'édition de Rotterdam, 1721, 5 vol. in-8°., est augmentée de plus de la moitié; il y a encore des augmentations dans celle de 1725, 2 vol. in-4°.; III. *Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent, pour servir de supplément à l'Histoire de Josephe*, 1706, 5 vol. in-12; nouvelle édition, 1716, 15 vol. in-12. Ce livre est plein d'une vaste érudition, par rapport à tout ce qui regarde la religion judaïque et l'histoire des juifs. La première édition, publiée en 1706, eut un tel succès, que l'abbé Dupin la fit réimprimer à Paris, en 1710, en 7 vol. in-12, après y avoir changé ce qu'il avait jugé à propos; ce qui donna lieu à Basnage de publier le livre intitulé : *Histoire des Juifs, réclamée et rétablie par son véritable auteur, contre l'édition anonyme et tronquée faite à Paris*, avec plusieurs additions qui peuvent servir de sixième tome à cette histoire, 1711, in-12. L. M. Boissy a publié des *Dissertations critiques pour servir d'éclaircissements à l'histoire des Juifs avant et depuis J.-C., et de suite à l'histoire de Basnage*, 1785, ou 1787, 2 vol. in-12. IV. *Antiquités judaïques*, ou *Remarques critiques sur la république des Hébreux*, 1713, 2 vol. in-8°. C'est une espèce de supplément au traité de Cuneus (*Voy.* CUNEUS). V. *Dissertation historique sur les duels et les ordres de chevalerie*, 1720, in-8°., ouvrage curieux, réimprimé avec l'*Histoire des ordres de chevalerie*, 1721, 4 vol. in-8°.; VI. *Annales des Provinces-Unies, depuis les négociations pour la paix de Munster*, 1719 et 1726, 2 vol. in-fol.; cette histoire va de 1646 à 1678. L'auteur avait continué l'ouvrage jusqu'en 1684, et laissé un plan pour le conduire jusqu'en 1720. VII. *La Communion sainte*, 1668, in-18, 1697, in-12; cette cinquième édition est fort augmentée. La septième édition, faite en 1708, est augmentée d'un livre, dans lequel il traite des devoirs de ceux qui ne communient pas. Cet ouvrage a été si fort goûté, même par les catholiques, qu'on a cru pouvoir le faire servir à leur usage, et qu'il a été imprimé pour eux à Rouen et à Bruxelles. L'abbé de Flamare l'a même inséré dans son ouvrage intitulé : *Conformité de la créance de l'église catholique, avec la créance de l'église primitive...*, Rouen, 1701, 2 vol. in-12. VIII. *Lettres pastorales sur le renouvellement de la persécution*, 1698, in-4°.; IX. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, représentée en tailles-douces, faites et dessinées par Romain de Hoogue, avec une explication et des vers, par M. de La Brune, à chaque épreuve, Amsterdam, 1705, in-fol.; réimprimée en 1714, sous le titre de *Grand Tableau de l'univers*. On recherche la première édition, à cause des figures; l'édition in-4°., Amsterdam, 1706, a d'autres gravures, dans lesquelles on a retranché la description et l'histoire du temple, et toutes

les cartes géographiques. L'abbé Lenglet pense que les catholiques ne doivent pas faire difficulté de se servir de ce livre, qui est très-instructif, et écrit sans partialité : on l'a réimprimé in-12, sans figures. X. *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum et historicorum* (*V.* Canisius). XI. *Instructions pastorales aux réformés de France, sur l'obéissance due au souverain*, 1720. La première, composée à la sollicitation du duc d'Orléans, qui craignait que les nouveaux convertis du Dauphiné, du Poitou et du Languedoc ne se laissassent entraîner à quelques soulèvements par les émissaires du cardinal Albéroni, fut réimprimée en France par ordre de la cour, et produisit tout l'effet qu'on s'en était promis. On trouve l'éloge de Basnage à la tête du second volume de ses *Annales des Provinces-Unies*. C. T—y.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du précédent, né à Rouen, le 7 août 1656, fut d'abord avocat au parlement, et y marcha sur les traces de son père. La révocation de l'édit de Nantes le fit, en 1687, passer en Hollande, où il mourut, le 29 mars 1710, âgé de cinquante-quatre ans. On a de lui, I. *Tolérance des religions*, 1684, in-12 ; II. *Histoire des ouvrages des savants*, commencée au mois de septembre 1687, et finie en juin 1709, 24 vol. in-12. Lorsque Basnage arriva en Hollande, Bayle avait interrompu ses *Nouvelles de la république des lettres*. L'ouvrage de Basnage y fait suite ; il est écrit avec beaucoup de politesse, et, si les éloges y sont rares et modérés, les auteurs n'avaient à se plaindre ni du ton ni de la forme des jugements portés sur leurs productions ; le rédacteur respectait tous les partis et toutes les religions ; on lui a cependant reproché de mêler trop souvent ses réflexions avec celles de l'ouvrage dont il parlait, de sorte qu'il est difficile de distinguer les sentiments de l'écrivain, des pensées de celui qui faisait les extraits. III. *Dictionnaire universel, recueilli et compilé par feu M. Antoine Furetière, seconde édition augmentée*, 1701, 3 vol. in-fol. L'édition du *Dictionnaire de Trévoux*, dédiée au duc du Maine, 1704, 3 vol., n'est qu'une réimpression, sans nom d'auteur, de cet ouvrage. « Tout y est » semblable, dit le P. Nicéron, mé- » thode, orthographe, exemples...; on » y a laissé jusqu'aux fautes d'im- » pression ; il y a, à la vérité, quel- » ques additions, dont la plupart sont » entièrement étrangères au diction- » naire. » Basnage se proposait de faire de nouvelles augmentations pour une nouvelle édition qu'il projetait, et qui n'a paru qu'après sa mort, en 1726, 4 vol. in-fol. On trouve dans les tomes II et X des *Mémoires* de Nicéron la liste des autres ouvrages de Basnage, qui eut quelques contestations avec Jurieu. A. B—t.

BASSÆUS (Nicolas), célèbre typographe de Francfort-sur-le-Mein, a vécu sur la fin du 16e. siècle ; il a imprimé beaucoup de livres de médecine et de botanique, et a été l'éditeur des ouvrages de Tabernæmontanus, qui étaient alors importants par le grand nombre de planches. Ce botaniste étant mort en 1590, avant d'avoir terminé le second volume de son *Krauterbuch*, in-fol., avec figures, Bassæus le fit achever par les soins du médecin N. Braun ; et il parut la même année, ainsi que la seconde édition de l'*Icones plantarum*, 4 vol. in-4°. Il publia aussi, sous son propre nom, les figures de ce dernier ouvrage, séparément et sans texte, sous ce

titre : *Eicones plantarum*, Francfort, 1590, 4 vol. in-4°. ; cet ouvrage renferme 2,255 figures de plantes, gravées sur bois : il s'en est distribué une très-grande quantité d'exemplaires. C'était alors, avec les éditions les plus complètes des *Commentaires de Matthiole* sur Dioscoride, la collection de figures la plus nombreuse et la mieux exécutée que l'on eût encore vue : elle contenait les plantes officinales de l'Europe, et presque tous les végétaux de l'Allemagne connus à cette époque. D—P—s.

BASSAN (François da Ponte, dit le), peintre, né à Vicence, vers la fin du 15e. siècle, s'est fait remarquer parmi les artistes de la première époque de l'école vénitienne. Il suivit les principes des deux Bellin. François Bassan avait reçu une éducation distinguée, et acquis de bonne heure les connaissances nécessaires pour devenir un chef d'école, aussi eut-il tout le mérite convenable pour instruire dignement son fils Jacques, et le mettre en état d'être un des plus habiles peintres du 16e. siècle. On voit aisément, dans les ouvrages de François Bassan, le passage de son premier style à sa seconde et à sa troisième manière. Au dôme de St.-Barthélemy de Bassano, il est exact, mais encore sec ; à l'église de St.-Jean, sa pâte commence à devenir meilleure ; enfin, à Oliero, où il a laissé aussi des fresques, on trouve une composition plus étudiée, un dessin plus soigné, une couleur harmonieuse, et on remarque que toutes les passions ont été exprimées avec assez de vérité. Il y a d'autres fresques de ce maître à Milan, suivant ce que dit Lomazzo, qui en vante le dessin, mais qui assure en même temps que les ombres et les lumières n'ont aucune justesse. François Bassan mourut en 1530. A—D.

BASSAN (Jacques da Ponte, dit le vieux), fils du précédent, naquit à Bassano, en 1510, deux ans avant le Tintoret. Il fut élève de son père François. Ses premiers ouvrages, qu'on trouve dans l'église de St.-Bernardin de Bassano, annoncent les mêmes principes. Son père l'envoya à Venise, et le recommanda à Bonifazio, peintre habile, mais qui travaillait toujours sans témoins. Bassan, pour le voir colorier, était obligé de le regarder furtivement à travers les trous d'une porte. Il copia beaucoup, dans les premières années, son maître Bonifazio, et le Titien, dont quelques auteurs le font élève. En effet, le style de Jacques Bassan a quelquefois beaucoup de rapports avec celui du Titien ; mais Lanzi, de qui nous empruntons ces réflexions, pense que cette conformité dans le faire du Titien et du Bassan, n'annonce pas d'une manière assez certaine que celui-ci ait été élève du premier. La mort de François Bassan obligea Jacques à retourner à Bassano, où il se forma, d'après le Corrège, un style qu'on appelle son troisième style, et qui est plus naturel, plus simple, et plus gracieux. C'est ce même style qu'une foule d'artistes flamands ont adopté depuis avec tant de succès. Jacques paraît être arrivé à la perfection de son talent, en commençant par se contenter, pendant quelques années, d'une belle union de teintes, suivie de coups de pinceau libres et hardis, et en finissant, quelques années après, par des touches simples, mêlées de teintes brillantes, et accompagnées d'une sorte d'audace et de négligence, qui, au premier abord, présentent une pâte confuse et informe, mais qui, de loin, offrent une singulière magie de coloris. Le musée Napoléon a dix tableaux de Jacques Bassan ; en les étu-

diant, nous y avons trouvé un style original, une foule d'oppositions dans les attitudes. Si une figure est de face, l'autre tourne les épaules; si l'une est baissée, la plus voisine est debout. Il est souvent avare de ses effets de lumière, quoiqu'on en remarque de très-agréables dans son *Joseph d'Arimathie*, tableau d'une petite proportion, où les Saintes-Femmes pleurent Jésus qu'elles vont ensevelir. En dégradant habilement ses lumières, Jacques a soin de peu éclairer l'ensemble de ses figures, et de réserver les teintes les plus vives et les plus animées pour les parties où les mêmes figures forment un angle, par exemple, pour l'extrémité des épaules, pour le genou et le coude. A cet effet, il adopte un systême de plis, naturel en apparence, mais qui cache cependant un art infini. On a aussi beaucoup loué les teintes vertes de cet artiste; elles ont une couleur d'émeraude qui lui est propre. Jacques a cherché quelquefois à s'élever jusqu'au style de Michel-Ange, comme on le voit dans un *Samson combattant les Philistins*, fresque du palais Michiéli; mais, soit par goût particulier, ou par la conscience secrète de son infériorité, il préféra ensuite les sujets qui demandent moins de vigueur. Sur ses tableaux d'autel, les figures ne sont pas toujours de grandeur naturelle, et on les trouve souvent un peu froides. C'est ce qui a fait dire que, si le Tintoret représentait des vieillards pleins d'énergie, le Bassan avait peint des jeunes gens sans force et sans ame. On reproche au Bassan de n'avoir pas introduit dans ses ouvrages ces belles fabriques d'architecture dans lesquelles l'école vénitienne a tant excellé; au contraire, il aimait les intérieurs, la lumière des chandelles et des bougies, les cabanes, les chaudrons, les tonneaux, objets qu'il avait facilement sous les yeux, et qu'il peignait avec une exactitude surprenante. Il faut avouer que, dans ses idées, il était peu abondant; aussi répétait-il presque toujours les mêmes pensées. Ses sujets sacrés les plus ordinaires, sont des traits du *Vieux* et du *Nouveau Testament*, le *Repas chez Marthe*, le *Repas chez le Pharisien*, l'*Arche de Noé*, le *Retour de Jacob*, la *Reine de Saba*, et les *Trois Mages*, avec un grand luxe de velours et de riches draperies, la *Déposition de N. S. à la lueur des torches*. Nous avons vu aussi un autre tableau de ce maître, où il a représenté toute sa famille dans un concert. Ce tableau est à la galerie de Florence; on croit que Bassan l'a répété deux fois. De cette répétition fastidieuse des mêmes sujets, résultait un inconvénient fâcheux pour la gloire de Jacques Bassan; mais aussi il parvint à si bien peindre ce qu'il répétait si souvent, qu'il porta cet art jusqu'à la dernière perfection. Lanzi dit que sa *Naissance de J.-C.*, placée à St.-Joseph de Bassano, est non seulement son meilleur ouvrage, mais peut-être le plus bel ouvrage de la peinture moderne, en ce qui concerne la force des teintes et du clair obscur; il est certain que plusieurs peintres des Pays-Bas, et surtout Bramer, se sont constamment étudiés à imiter les coloris du Bassan. Ses dernières compositions sont d'un prix prodigieux, quoiqu'il y ait quelquefois des défauts de perspective, et qu'on puisse y critiquer des poses mal réfléchies. On sait qu'Annibal Carrache, entrant chez Bassan, s'avança pour prendre un livre qui était peint sur un de ses tableaux; le Tintoret se désirait à lui-même le coloris de Jacques, et chercha à s'en rapprocher; mais le plus grand honneur qu'eut ce célèbre pein-

tre fut celui d'être prié par Paul Véronèse de servir de maître à son fils Carletto, dans la partie où Jacques excellait particulièrement. Il mourut en 1592. Il forma à la peinture ses quatre fils. — 1°. François, auteur d'un tableau qui est au Musée, et qui représente *Jésus entrant dans la maison de Marthe et de Marie.* François mourut en 1591, à quarante-trois ans, après avoir peint avec moins de vigueur que son père. On a dit qu'il travailla au palais St.-Marc, concurremment avec Paul Véronèse et le Tintoret: il ne travailla pas concurremment avec ces deux grands peintres; il fut employé à peindre quelques fresques sur les dessins de Paul Véronèse. — 2°. Léandre (dit le chevalier Léandre). On a au Musée un de ses tableaux, représentant les *Juifs surpris de la résurrection de Lazare.* Dans les compositions de celui-ci, on voit qu'il dérobe souvent les idées de son père, et quand on connaît bien le style de Jacques, on retrouve à tout moment les vols domestiques de Léandre. Le doge Grimani le créa chevalier, parce qu'il avait fait son portrait; Léandre mena depuis, à Venise, la vie d'un prince. Il se montrait en public orné d'un collier d'or, présent du doge, et entouré d'élèves qu'il nourrissait dans sa maison; il portait les airs de grandeur jusqu'à craindre aussi d'être empoisonné, et ses élèves goûtaient les mets qu'on lui présentait; mais il ne fallait pas que les élèves prissent de trop gros morceaux. Alors le grand seigneur redevenait un petit bourgeois, et leur reprochait amèrement leur gourmandise. Léandre mourut en 1623, à l'âge de soixante-trois ans. Il réussit dans les portraits; il en fit souvent pour la cour de Vienne. Rodolphe II voulut l'attacher à sa cour, comme son premier peintre; Léandre préféra rester à Venise. — 3°. Jean-Baptiste, dont on ne connaît qu'un seul tableau, que quelques auteurs attribuent au chevalier Léandre. Il mourut, en 1613, à l'âge de soixante ans. — 4°. Jérôme, le dernier de la famille, né en 1560, et mort en 1622. Ses visages ont de la grâce et de la couleur; sa composition est simple. Il a fait pour l'église de St.-Jean, à Bassano, une *Sainte-Barbe entre deux jeunes femmes regardant au ciel la Vierge Marie.* Sa manière est toujours un peu celle de Léandre, son frère. A—d.

BASSANÈSE. *Voy.* Negro.

BASSANI, ou BASSIANO (Alexandre), jurisconsulte de Padoue, vers la fin du 15e. siècle, passa pour très-éloquent. Il remplit dans plusieurs villes l'office d'assesseur auprès du *podestà*, ou premier magistrat; il était attaché en cette qualité à Bernard Bembo, père du célèbre cardinal Bembo, lorsqu'il mourut à Ravenne, vers 1495. Il laissa un Traité *De officio prætoris,* dont Scardeoni, qui l'avait lu en manuscrit, fait un grand éloge (*De antiquitatibus urbis Patavii, lib. II, class. X*), mais qui n'a point été imprimé. — Un second Alexandre Bassani, ou Bassiano, aussi de Padoue, et sans doute parent du premier, vivait au 16e. siècle. Instruit dans les antiquités, il fut chargé, par décret public, avec un autre padouan (Jean Cavaccio), de décrire les différentes figures et les faits des empereurs romains qui décorent la grande salle du capitaine, ou chef militaire, de Padoue. Il écrivit les *Vies des douze Césars* (auxquelles il joignit leurs portraits), restées inédites, et dont Scardeoni parle aussi. Il publia une description des honneurs rendus à la reine de Pologne, lors de son passage à Padoue, etc. G—é.

BASSANI (Jacques-Antoine), jésuite et prédicateur italien, naquit à Venise, vers l'an 1686. Le vrai nom de son père, avocat vénitien, était *Cagliari*; mais, ayant été adopté par Jacques Bassani de Vicence, il prit son nom, et y joignit aussi le titre de *Vicentino*, Vicentin, titre que son fils voulut porter aussi: c'est apparemment ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il était de Vicence. Entré jeune chez les jésuites, après y avoir fait ses études, il enseigna, selon l'institution de cette compagnie, les belles-lettres, et se garantit, dans l'art oratoire et dans la poésie, des préjugés et du faux goût qui régnaient alors. S'étant livré ensuite à la prédication, il devint un des orateurs les plus célèbres de son temps. Il prêcha dans toutes les principales villes d'Italie. A Rome, il eut souvent pour auditeur le pape Benoît XIV, qui l'avait souvent entendu à Bologne. Son séjour habituel était à Padoue. Il y mourut le 21 mai 1747. On a publié trente de ses *Sermons*, Bologne, 1752, in-4°.; Venise, 1753, in-4°. L'obscurité qui y règne généralement n'a pas permis de les publier tous. Il avait composé beaucoup de poésies latines et italiennes. Après sa mort, le P. Jean-Bapt. Roberti, de la même compagnie, en fit un choix, et les fit imprimer, Padoue, 1749, in-4°., avec une Vie de l'auteur, élégamment écrite en latin, où il s'applique surtout à faire connaître par quelles études le P. Bassani avait réussi à se former un style exempt des vices qui infectaient celui de tant d'autres écrivains. D'autres poésies de lui sont éparses dans plusieurs recueils.

G—é.

BASSANO (Alvarez de Sainte-Croix). *Voy.* Sainte-Croix.

BASSANTIN (Jacques), astronome écossais, fils du *laird*, ou seigneur de Bassantin dans le Mers, était né sous le règne de Jacques IV. Ce fut à Glascow qu'il fit ses premières études; il voyagea ensuite, pour son instruction, dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la France; mais, uniquement occupé des sciences exactes, il n'acquit dans les écoles de ces différents pays presqu'aucunes notions de littérature. Quoiqu'il ne sût que très-peu le français, il enseigna quelque temps les mathématiques à Paris. Il demeura long-temps en France, et y acquit une grande réputation et quelque fortune. Ce fut, à ce qu'on prétend, à l'université de Paris qu'il prit le goût de l'astrologie judiciaire, tellement inhérente alors à la profession d'astronome, que celui qui n'aurait vu dans les astres que ce qui s'y trouve, aurait passé pour moins habile que ses confrères. En retournant dans son pays, en 1562, Bassantin prédit à sir Robert Melvil, comme on le voit dans les Mémoires de son frère Jacques Melvil, une partie des événements arrivés depuis à la reine Marie Stuart, alors réfugiée en Angleterre; mais il lui prédit aussi des événements qui n'arrivèrent point, et l'on a eu assez d'opinion du bon sens de Bassantin pour attribuer celles de ses prédictions qui se sont réalisées à sa prévoyance, et croire que ce ne sont pas les astres qui l'ont trompé sur le reste. Revenu en Écosse, il embrassa le parti du comte de Murray, et mourut en 1568. Ses ouvrages sont: I. *Astronomia Jacobi Bassantini scoti, opus absolutissimum, in quo quicquid unquam peritiores mathematici in cœlis observarunt, eo ordine eâque methodo traditur, ut cuivis posthac facile innotescant quæcumque de astris ac planetis, nec-non de eorum variis orbibus, motibus, passionibus*, etc. *dici possunt*; *ingens*

et doctum volumen ter editum latinè et gallicè, Genève, 1599, in-fol. Cet ouvrage, publié d'abord en français par les soins de quelques savants, avait été traduit en latin, par Jean Tornesius. II. *Paraphrase de l'astrolabe, avec une explication de l'usage de cet instrument*, Lyon, 1555; Paris, 1617, in-8°.; III. *Super mathematic. genethliaca*; IV. *Arithmetica*; V. *Musica secundùm Platonem*; VI. *De mathesi in genere*. Ces ouvrages, malgré un mélange d'idées superstitieuses, présentent souvent d'excellentes observations. S—D.

BASSARABA (CONSTANTIN BRANCOVAN), prince de Valachie, a été connu, en Europe, sous les noms de *Cantacuzène*, de *Brancovan* et de *Bassaraba*; il prétendait qu'ils appartenaient tous les trois à sa famille. La vérité est qu'ayant obtenu la main d'Hélène, fille de Constantin Cantacuzène, Brancovan parvint à la principauté de Valachie, par le crédit de ses beaux-frères, et il crut se parer d'un nouveau lustre, en prenant le nom de *Cantacuzène*. Il fut forcé de le quitter, et pour n'avoir pas la honte de reprendre celui de *Brancovan*, il s'avisa de se faire nommer *Bassaraba*, nom d'une très-ancienne famille de Valachie, qui avait donné plusieurs souverains à cette province, et qui était éteinte depuis long-temps. Comme le nom de Bassaraba était une dépouille que personne ne pouvait réclamer, il le conserva sans obstacle. En 1710, la guerre étant à la veille d'éclater entre les Russes et les Turks, la Porte voulut s'assurer de la fidélité des hospodars de Moldavie et de Valachie, et elle jeta les yeux sur le célèbre Démétrius Cantemir, pour gouverner cette dernière province. Constantin Brancovan n'épargna rien pour échapper à la disgrâce qui le menaçait; il représenta son rival comme un ennemi secret des osmanlis, et il obtint du grand-vizyr le bannissement de Cantemir dans l'île de Chio. Démétrius, prévenu de ce qui se tramait contre lui, s'était réfugié à l'hôtel de France. Le vizyr l'envoya réclamer. « Je n'ai point Cantemir chez moi, » répondit l'ambassadeur (Mr. de » Ferriol); et, quand il y serait, je ne » le rendrais pas; car je ne pourrais » me résoudre à ternir l'honneur de » mon souverain, par une lâcheté. » Il congédia, sans vouloir l'entendre, l'émissaire que le prince valaque lui avait dépêché pour l'inviter à ne point accorder d'asyle à son ennemi. Tandis que Brancovan descendait aux moyens les plus odieux pour perdre Cantemir, lui-même était accusé par Mazeppa, cet hetman des Cosaques qui avait embrassé le parti de Charles XII, d'entretenir une correspondance secrète avec le czar. Il avait déjà reçu, disait Mazeppa, le collier de St.-André, en confirmation de son alliance, et il avait promis de fournir trente mille hommes aux Russes, lorsqu'ils auraient passé le Dniester. Il était difficile d'arrêter Brancovan, dont le pouvoir était considérable. La Porte résolut de lui faire dresser un piége par le prince de Moldavie. Nicolas Maurocordato, qui était alors pourvu de cette dignité, n'ayant pas été jugé propre à remplir une commission si délicate, on choisit pour le remplacer ce même Démétrius Cantemir, que Brancovan avait voulu perdre, et qui d'ailleurs avait donné, dans plusieurs circonstances, des preuves de son habileté. Démétrius fut nommé, en novembre 1710, prince de Moldavie, avec ordre de se saisir de la personne de Brancovan, sous quelque prétexte que ce fût, et de l'envoyer à Constantinople, mort ou vif; mais Cantemir

avait résolu de s'attacher à la fortune du czar, et son traité avec ce prince fut bientôt conclu. De son côté, le prince de Valachie promit aux Russes des vivres et des renforts; mais, soit qu'il reconnût l'impossibilité de remplir ses promesses, soit plutôt que la considération dont jouissait Cantemir auprès de Pierre-le-Grand, excitât sa jalousie, il rentra dans les intérêts de la Porte, et, feignant toujours d'être dans ceux du czar, il lui proposa la paix, afin d'arrêter sa marche, et de donner aux Turks le temps de se réunir. Les détails de la fameuse campagne du Pruth sont connus de tout le monde. Pierre, forcé de consentir à une paix désavantageuse, reprit la route de ses états. Il fut suivi par Démétrius Cantemir, qu'il avait refusé de livrer, et qu'il combla de richesses et d'honneurs. La destinée de Brancovan fut bien différente. Quoique ce prince, dans la guerre de 1690, eût découvert aux Turks un sentier par lequel ils pénétrèrent dans la Transilvanie, et surprirent une division autrichienne; quoique dans cette dernière circonstance il eût préparé les succès du grand-vizyr, par sa trahison envers le czar; enfin, quoiqu'il eût dépensé de grosses sommes pour obtenir de la Porte une patente qui le déclarait exempt de punition capitale, il fut accusé d'avoir favorisé les Russes, et condamné à être étranglé, ainsi que ses quatre fils, Constantin, Étienne, Raducanut et Mathieu. Cette malheureuse famille fut exécutée dans l'intérieur des Sept-Tours, en 1714. D. N—L.

BASSELIN (Olivier), naquit dans le Val-de-Vire, en Normandie, vers le milieu du 15e. siècle. Propriétaire d'un moulin à foulon, situé à l'extrémité de la vallée pittoresque qui borde la petite ville de Vire, il passa sa vie dans l'exercice de sa profession. Les Muses vinrent le visiter dans sa retraite obscure. Doué d'une imagination féconde, d'une gaîté franche, et d'un esprit piquant, il composa une foule de chansons bachiques qui attestent son talent naturel et son ignorance complète des règles de l'art. Basselin eut assez de philosophie pour redouter la renommée. Dans un siècle où les vers conduisaient quelquefois à la fortune, il aurait pu élever la sienne, en mettant sa muse aux pieds de quelque riche protecteur. Sentant le prix de sa liberté, il la conserva, et ne sortit point de son vallon. Ce fut pour ses voisins qu'il composa ses rondes joyeuses : elles amusaient un auditoire peu difficile que le poète réunissait sur le sommet du coteau qui dominait son moulin. La tradition est muette sur sa vie; on ignore même l'époque de sa mort; il paraît toutefois qu'il ne vivait plus en 1500. Bourgueville, dans ses *Antiquités de Caen*, et Lafresnaie-Vauquelin, dans son *Art Poëtique*, sont les premiers qui aient parlé d'Olivier Basselin, et de ses chansons, qu'ils appellent *Vaude-vires*. D'après leur autorité, André Duchesne et Ménage prétendent que Basselin est l'inventeur du vaudeville, qui devrait, selon eux, s'appeler *Vau-de-vire*, son premier nom. Cette étymologie est inadmissible. Il est beaucoup plus probable que *vaudeville* vient de *voix de ville*, nom qui fut d'abord donné aux chansons qui se terminaient par un trait piquant ou satyrique. La preuve la plus forte qu'on en puisse fournir, c'est qu'avant que Bourgueville eût écrit, et avant l'impression des chansons de Basselin, on connaissait plusieurs recueils intitulés *Voix-de-ville*, qui se composaient de chansons parfaitement semblables à celles qui portent aujour-

d'hui le nom de *vaudevilles*. C'est d'ailleurs une erreur de croire que Basselin a été l'inventeur d'un genre avec lequel ses ouvrages n'ont aucun rapport; d'un genre bien connu avant lui, et qui est aussi ancien que la gaîté française. On doit le regarder plutôt comme un de nos plus anciens auteurs de chansons bachiques et de rondes joyeuses, et, sous ce rapport, il mérite des éloges, par son style naturel et facile, et par son originalité. Les chansons de Basselin n'ont été imprimées que longtemps après sa mort. Ce fut un nommé *Le Houx*, son compatriote, qui les réunit et les publia vers 1610, après les avoir défigurées, en substituant, aux expressions qui avaient vieilli, des expressions plus modernes. Ce recueil renferme encore un assez grand nombre de chansons, dont Le Houx est l'auteur, et qui y sont insérées sous le nom de Basselin. Il est intitulé : *le Livre des chants nouveaux de Vaudevires, par Olivier Basselin*, Vire, Jean de Cesne, sans date, in-18, d'environ cent pages. Une nouvelle édition de ces vaudevires, tirée à cent-cinquante exemplaires, a paru à Vire, en 1811, 1 vol. in-8°., avec une préface et des notes. L. R—E.

BASSEPORTE (Madelaine-Françoise), née à Paris, en 1701, s'est rendue célèbre par le talent de peindre les plantes et d'autres objets d'histoire naturelle. Les dispositions qu'elle eut de très-bonne heure pour le dessin, ayant frappé Aubriet, peintre du Jardin du Roi, il prit plaisir à les cultiver, et elle profita tellement de ses leçons, qu'elle fut jugée digne de le remplacer lorsqu'il mourut, en 1743. Louis XV la chargea d'enseigner aux princesses ses filles à peindre des fleurs; et, pour jouir plus souvent du plaisir qu'il trouvait à sa conversation, il la dispensa de toute étiquette. Elle fit souvent usage de cette faveur pour servir les personnes de sa connaissance, surtout celles qui étaient dans le malheur; mais elle n'en profita pas pour sa fortune particulière, qui ne consistait qu'en une modique pension; ce qui ne l'empêcha pas de rendre des services importants à des hommes qui se distinguèrent par la suite dans les sciences et dans les arts; notamment au chimiste Rouelle, et à Larchevêque, sculpteur du roi de Suède. Bernard de Jussieu lui indiquait les objets les plus utiles à dessiner, et dirigea son attention sur les plus petits détails des parties de la fructification, dont il lui fit connaître l'importance. Elle fut aussi liée avec l'abbé Pluche, auteur du *Spectacle de la nature*, et elle prit plaisir à orner de ses dessins cet excellent ouvrage. Elle mourut au Jardin du Roi, au mois d'octobre 1780, âgée de soixante-dix-neuf ans, et fut généralement regrettée. Un grand nombre de ses dessins se trouve répandu dans les porte-feuilles des amateurs; mais ses plus grands travaux sont la continuation de la superbe collection de plantes peintes sur vélin, commencée pour Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, maintenant déposée à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, où l'on voit ce qu'elle a produit pendant plus de quarante ans : c'est la partie la plus faible de cette collection : cependant, on remarque quelquefois dans ses dessins de l'élégance et de la grâce; mais on n'y trouve pas l'énergie et la vérité qui caractérisent ceux d'Aubriet; de sorte que le mérite réel de Mlle. Basseporte, comme artiste, est resté au-dessous de la célébrité dont elle a joui de son vivant. D—P—s.

BASSET (Pierre), historien anglais du 15e. siècle, issu d'une bonne famille du comté de Stafford; il est

auteur d'un livre intitulé : *les Actions du roi Henri V*. Cet ouvrage, qui n'a point été imprimé, contient une relation fidèle et détaillée des événements arrivés sous le règne de ce prince, jusqu'au couronnement de son fils Henri VI. Il est conservé en manuscrit dans la bibliothèque du collége d'Héralds. Basset était chambellan de Henri V, qu'il avait suivi dans ses diverses campagnes de France, et il avait été témoin oculaire des événements qu'il a décrits. X—s.

BASSI (FERDINAND), bolonais, médecin et professeur de botanique, a publié, dans les *Mémoires de l'Institut de Bologne*, dont il était membre, la relation d'un voyage dans les Apennins; il y fait la description de plusieurs plantes curieuses qu'il y avait découvertes : *Iter ad Alpes* (*Apenninas*) *in Comment.* Il a donné plusieurs autres opuscules dans les mêmes mémoires; on lui doit aussi l'Histoire naturelle du mont Porretano, sous ce titre : *Delle terme Porretane*, Rome, 1768, in-4°. *Instit. Bononiensis*, tom. IV. Ayant eu l'occasion de voir fleurir une plante que Boccone n'avait fait connaître qu'imparfaitement, il lui trouva des caractères suffisants pour en former un genre particulier, qu'il dédia, sous le nom d'*Ambrosinia*, à la mémoire des deux frères Ambrosini. Allioni lui a rendu le même honneur, en donnant le nom de *Bassia* à un genre; mais on n'a pas cru qu'il eût des caractères suffisants pour être séparé de celui du *Salsola*, ou soude, et Linné l'a transporté à un autre genre qu'il forma d'un arbre de la côte de Malabar. Kœnig, qui l'avait observé dans le pays, lui conservait le nom d'*Illipe*, qui lui est donné par les Indiens. Il mourut le 9 mai 1774. D—P—s.

BASSI (HUGUES-VISCONTI DES), seigneur sarde, originaire de Pise, héritier des seigneuries d'Arborea et d'Oristagni, en Sardaigne, était d'une naissance illégitime, et la république pisane ne consentit à le mettre en possession des fiefs de son père, qui comprenaient le tiers de la Sardaigne, qu'après qu'il aurait payé dix mille florins pour son investiture. Il en garda, contre les Pisans, le ressentiment le plus profond et la haine la plus féroce, et, pour se venger, il résolut de livrer la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon. Il engagea dans son complot les Malaspina et les Doria, qui possédaient de vastes fiefs dans l'île; et, donnant lui-même aux Pisans le premier indice des projets de la cour d'Aragon, il demanda, sous ce prétexte, des secours à la république; mais en un même jour, le 11 avril 1323, il fit massacrer tous les auxiliaires qu'il avait demandés, et qu'il avait eu soin de séparer les uns des autres : il fit massacrer en même temps tous les marchands et les voyageurs pisans qui se trouvaient dans la partie de l'île où il commandait, et il ouvrit ses ports à la flotte aragonaise. Malgré cette trahison, il fallut encore plus de trois ans au roi d'Aragon pour conquérir la Sardaigne; et elle ne lui fut cédée que par le traité du 10 juin 1326. S. S—I.

BASSI (LAURE-MARIE-CATHERINE), savante italienne, naquit à Bologne le 31 octobre 1711. Fille d'un docteur en droit, elle montra de bonne heure une forte passion pour la lecture et pour l'étude. A vingt-un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les deux cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistants eurent la permission d'y argumenter; sept professeurs célèbres en profitèrent; elle répondit à tous dans le latin le plus élegant, et obtint

des applaudissements universels : c'était le 17 avril 1732. Le 12 mai suivant, elle reçut solennellement le doctorat dans la même faculté, et fut agrégée au collége de philosophie. Cette solennité extraordinaire fut célébrée par tous les poètes contemporains. On publia à Bologne deux recueils in-4°. de leurs vers : I. *Rime per la conclusione filosofica nello studio pubblico di Bologna tenuta dall' illustrissima ed eccellentisima signora Laura Maria Caterina Bassi*, etc.; II. *Rime per la famosa laureazione et acclamatissima aggregazione al collegio filosofico della illustrissima ed eccellentisima signora*, etc. La même année, le sénat de sa patrie lui conféra une chaire de philosophie, avec des appointements honorables, et la liberté de faire les leçons qui lui conviendraient le mieux. On frappa pour elle une médaille, portant d'un côté son portrait, et de l'autre une Minerve qui, pour se faire voir à une jeune fille, tient une lampe allumée, avec cette légende : *Soli cui fas vidisse Minervam*. Elle n'étudia pas avec moins de succès l'algèbre, la géométrie, et ensuite la physique, pour laquelle elle montra même un génie particulier, et qu'elle enseigna par préférence. Elle ne négligea pas pour cela les belles-lettres ; elle savait parfaitement la langue grecque, et cultiva la poésie italienne. Aussi fut-elle reçue non seulement dans l'institut de Bologne, mais dans plusieurs académies purement littéraires, et notamment dans celle *degli Arcadi*. Elle épousa, en 1738, Jean-Joseph Veratti, docteur en médecine, dont elle eût plusieurs enfants. Elle mourut le 20 févr. 1778. On trouve, dans le tom. XVI de la *Bibliothèque italique*, une lettre où l'on fait ainsi son portrait. « Elle a le » visage tant soit peu picoté, doux, » sérieux et modeste ; des yeux noirs » et vifs, mais fermes, et composés » sans affectation ou vanité apparente ; la mémoire heureuse, le » jugement solide et l'imagination » prompte. Elle me parla coulamment » en latin pendant une heure, avec » grâce et netteté. Elle est fort entendue dans la métaphysique, mais » elle goûte plus la physique moderne » et particulièrement l'anglaise. Elle » me paraît très-versée dans tous les » systêmes ; du moins elle m'a savamment répondu sur la végétation, » l'origine des fontaines, le flux et » reflux de la mer, la lumière, les couleurs, les sons, les mouvements » des planètes et plusieurs autres matières. Elle étudie actuellement les » mathématiques, pour se mettre en » état de lire la philosophie Newtonienne. » Elle avait, dit-on, composé un poëme épique sur les dernières guerres d'Italie ; mais il n'a pas été imprimé. Ne faisons donc point de règles qui interdisent aux femmes l'étude des sciences et des lettres, ou du moins que ces règles ne soient jamais sans exception. G—É.

BASSI, ou BASSO (Simon), patricien et chanoine de Bénévent (ce sont les titres qu'il prend à la tête du recueil de ses poésies), était né à Bénévent, vers la fin du 16e. siècle, et florissait, ou du moins écrivait au commencentent du 17e. Il paraît qu'il fit quelque séjour en Espagne, où l'on va voir qu'il publia son Recueil ; et c'est sans doute ce qui lui fit écrire en prose un ouvrage intitulé : *Apologia per la monarchia di Spagna contro Trajano Boccalini*. Il a laissé en vers : I. *Rime Toscani di Simone Bassi, patrizio e canonico Beneventano*, Madrid, 1610, in-4°.; II. *Frammenti dell' epica poesia di Simone Bassi*, Venise, 1615, in-4°. G—É.

BASSI. *Voy.* POLITIEN.

BASSIANUS (LANDUS), médecin, né à Plaisance, fit ses études à Padoue, y fut reçu docteur en 1554. Il alla ensuite exercer son art à Plaisance, où il acquit une grande célébrité, et où il fut assassiné en 1562 par un soldat, qui le perça de plusieurs coups de baïonnette au moment où il se retirait chez lui le soir. Il a laissé plusieurs écrits remarquables, et entre autres, I. *De humanâ Historiâ, vel de singularum hominis partium cognitione*, Bâle, 1542, in-8°. II. *Iatrologia, sive Dialogi duo in quibus de universæ artis medicæ, præcipuè verò morborum omnium curandorum methodo disseritur*, Bâle, 1543, in-4°. K.

BASSIUS (HENRI), médecin, né à Brême, en 1690, et l'un des disciples du grand Hoffmann. En 1713, il était à Halle, recevant les leçons de cet habile professeur; en 1715, il voyagea à Strasbourg, à Bâle, et revint en 1718 se faire recevoir docteur à Halle. Il y fut aussitôt nommé professeur d'anatomie et de chirurgie, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. La médecine alors reconnaissait en Europe trois grands maîtres, Stahl, Boërhaave et Hoffmann; Bassius travailla dans la direction de ce dernier. On a de lui plusieurs ouvrages assez estimés : I. *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ*, Halle, 1718: c'est sa thèse inaugurale, que Haller a estimée assez pour l'insérer dans son Recueil, et que Macquart a traduite en français, Paris, 1759, in-12. II. *Grundlicher bericht von Bandagen*, Leipzig, 1720 et 1732, in-8°.; en hollandais, Amsterdam, 1748 : c'est un *Traité sur les Bandages*. III. *Tractatus de morbis venereis*, Leipzig, 1764, in-8°., avec addition de quelques observations de l'éditeur. IV. *Commentaires sur la chirurgie de Nuck*, en allemand, imprimés à Halle en 1728, in-8°. V. Mais le grand titre de Bassius au souvenir de la postérité est ses *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ*, Halle, 1731, in-8°. C'est un recueil d'observations toutes intéressantes, dont plusieurs ont trait à des faits rares, exposés avec candeur et clarté, accompagnés souvent d'assez bonnes figures; et, les sciences n'étant en dernière analyse que des collections de faits, on ne peut trop recommander les ouvrages qui sont de ces faits des sources à la fois riches et pures.

C. et A.

BASSOMPIERRE (FRANÇOIS DE), maréchal de France, et l'un des hommes les plus brillants et les plus aimables qui aient joué un rôle sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, naquit en Lorraine, le 12 avril 1579, d'un rang illustre, et descendait d'une branche de la maison de Clèves. Après avoir voyagé en Italie et dans le royaume de Naples, il parut à la cour de Henri IV, où son goût pour le faste, le jeu et la galanterie le firent rechercher. Bassompierre figura dans les fêtes et les amusements de la capitale; il ambitionna ensuite des succès plus solides, et fit avec distinction ses premières armes en 1602, dans la guerre contre le duc de Savoie. L'année suivante, il se signala en Hongrie, où il servit contre les Othomans dans l'armée impériale, commandée par le maréchal Rosworm, général de Rodolphe II. Son penchant pour la France l'y ramena après cette expédition; il reparut à la cour, et bientôt son esprit, sa figure, sa naissance et son mérite, qui l'appelaient aux premières dignités militaires, lui permirent de prétendre à la main de Mlle. de Montmorency, fille du con-

nétable, celle dont les écrivains du temps ont célébré les charmes avec tant d'enthousiasme, et qui inspira au bon et faible Henri IV une passion si déraisonnable et si blâmée. « Bassompierre, lui dit un jour ce prince, » je te veux parler en ami; je suis » devenu non seulement amoureux, » mais fol et outré de Mlle. de » Montmorency; si tu l'épouses, et » qu'elle t'aime, je te haïrai; si elle » m'aimait, tu me haïrais: il vaut mieux » que ce ne soit pas la cause de notre » mésintelligence. » Bassompierre, cédant aux prières et aux promesses de son maître, renonça à cette alliance. Henri, soulagé, l'embrassa, et pleura de satisfaction : Mlle. de Montmorency devint princesse de Condé, et la gloire du meilleur des rois reçut une tache ineffaçable. Bassompierre fut fait colonel-général des Suisses et Grisons; mais, conservant à la cour son indépendance, il alliait l'esprit du courtisan à la fierté d'un grand seigneur. A la mort de Henri IV, le duc de Sully vint au Louvre, à la tête de quarante chevaux, et, dans son zèle et sa douleur, il se permit de dire au premier groupe qu'il rencontra dans les appartements : « Messieurs, si le service » que vous avez voué au roi, qu'à » notre grand malheur, nous venons » de perdre, vous est si avant en » l'ame qu'il doit l'être à tous les » bons Français, jurez tous de conser- » ver la même fidélité que vous lui » avez rendue, au roi, son fils et » successeur; et que vous emploierez » votre sang et votre vie pour venger » sa mort. » Bassompierre lui répondit fièrement: « Monsieur, c'est nous » qui faisons faire ce serment aux » autres. » Il exerça, en 1617, la charge de grand-maître de l'artillerie au siége de Château-Porcien : il fut blessé à celui de Rhétel. En 1620, il se trouva, comme maréchal de camp, au combat du Pont-de-Cé, aux siéges de St.-Jean-d'Angéli, de Montpellier, etc. Enfin, en 1622, le roi Louis XIII le fit maréchal de France. La bienveillance que le roi lui portait inquiéta Luynes, le favori en titre; en conséquence, il le fit avertir que la faveur du prince ne souffrait pas de partage, et qu'il ne devait pas songer à rester à la cour, lui donnant le choix d'une ambassade, d'un commandement, d'un gouvernement, pourvu qu'il consentît à s'éloigner. Bassompierre, après quelque hésitation, se détermina pour l'ambassade. Luynes le combla alors de politesses et de remercîments : « Je vous aime, lui » dit-il, et je vous estime; mais le » penchant du roi pour vous me » cause de l'ombrage : je suis enfin » comme un mari qui craint d'être » trompé, et qui ne souffre pas avec » plaisir un homme aimable auprès » de sa femme. » Bassompierre fut nommé à l'ambassade d'Espagne, mission que l'affaire de la Valteline, qui se traitait alors, rendait fort importante. En 1625, il fut envoyé en Suisse, et de là en Angleterre; de retour en France, il se signala d'abord au siége de la Rochelle, où il disputa le commandement de l'armée au duc d'Angoulême; ensuite au Pas-de-Suze en 1629, et au siége de Montauban, en Languedoc. Bientôt après, toute la cour, toute la France, et le roi Louis XIII furent soumis au despotisme du cardinal de Richelieu : le maréchal de Bassompière s'en fit craindre par son caractère indépendant, sa gaîté hardie, et ses liaisons intimes avec la maison de Lorraine. Richelieu n'attendait que l'occasion de le perdre, et la trouva facilement. Bassompierre entra dans différentes intrigues que le cardinal déjoua, et

ne manqua jamais de punir avec une barbare rigueur. Il fut arrêté et mis à la Bastille, le 23 fév. 1631. La princesse de Conti, Louise de Lorraine, dont il était l'amant, et qu'il avait épousée en secret, mourut de douleur, en apprenant son arrestation. Malleville, son secrétaire, célébra cet événement dans la touchante élégie qui commence par ces vers :

Lorsque le beau Daphnis, la gloire des fidèles,
Perdit la liberté qu'il ôtait aux plus belles.....

Bassompierre, averti du malheur qui le menaçait, avait brûlé, dit-on, plus de six mille lettres qui auraient compromis les plus grandes dames de la cour. Sa détention dura douze ans; elle ne cessa qu'à la mort du cardinal. Le quatrain suivant parut à cette occasion :

Enfin, dans l'arrière-saison,
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne,
France, je sors de ma prison
Quand son ame sort de la sienne.

Le bel-esprit anonyme qui avait imaginé cette plaisanterie, y laissa une preuve du mauvais goût du temps, en faisant observer lui-même ce qu'on n'eût pas deviné ; c'est que le vers :

France, je sors de ma prison,

contient, à une lettre près, l'anagramme de François de Bassompierre. Lorsqu'il sortit de la Bastille, Louis XIII lui demanda son âge; il ne se donna que cinquante ans, quoiqu'il en eût plus de soixante. Le roi paraissant surpris : « Sire, répondit Bassompierre, je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées au service de votre majesté. » Tous les *Ana* ont rapporté que Bassompierre était devenu fort gros dans cette prison, et que, la reine lui ayant demandé quand il accoucherait, il lui répondit : « Madame, quand j'aurai trouvé une sage-femme, » demande et réponse d'un assez mauvais genre pour ne faire honneur ni à la dignité d'Anne d'Autriche, ni à l'esprit du brillant et aimable courtisan. On le retrouve mieux dans ses relations avec Mlle. d'Entragues, sœur de la marquise de Verneuil. Il lui avait fait une promesse de mariage, et en avait eu un fils, qui mourut évêque. Mlle. d'Entragues plaida huit ans pour être reconnue, et se faisait appeler Mme. de Bassompierre : « Monsieur, lui dit-elle un jour publiquement, vous devriez me faire rendre les honneurs de maréchale de France. » Bassompierre se contenta d'abord de lui demander pourquoi elle prenait un nom de guerre. « Vous êtes le plus sot homme de la cour, reprit en colère Mlle. d'Entragues. — Eh! que diriez-vous donc, répliqua le maréchal, si je vous avais épousée ? » Pendant le siége de la Rochelle, où il commandait, sentant que la prise de cette ville accroîtrait le pouvoir dont abusait déjà le cardinal de Richelieu, il dit aux courtisans : « Je crois que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle. » Bassompierre avait été forcé de vendre sa charge de colonel-général des Suisses au marquis de Coislin, quand on le mit à la Bastille; cette charge, que possédait alors le marquis de La Châtre, lui fut rendue sous le ministère du cardinal Mazarin : on parlait même de lui pour être gouverneur de Louis XIV; mais il mourut d'apoplexie, chez le duc de Vitri, dans la Brie, le 12 octobre 1646, à l'âge de soixante-cinq ans, vieillesse précoce, que les infirmités, les peines d'esprit et douze années de prison avaient avancée. Le maréchal de Bassompierre réunissait tous les avantages de la naissance, de la figure, de l'esprit et de la bravoure. Il avait étudié dans sa jeunesse, avec beaucoup de succès, la philosophie, le droit, la

médecine, et tout ce qui a trait à l'art militaire; et ayant eu le temps, pendant sa longue captivité, de réfléchir sur les affaires publiques, il y travailla à divers écrits, dont la publication a jeté un grand jour sur les événements de ce temps-là. I. *Mémoires du maréchal de Bassompierre*, *contenant l'histoire de sa vie* (de 1598 à 1631), Cologne, 1665, 3 vol. in-12; Trévoux, 1723, 4 vol., etc. Cet ouvrage, que Bassompierre avait intitulé: *Journal de ma vie*, a éprouvé à l'impression des retranchements considérables, à cause de quelques anecdotes sur des familles puissantes. II. *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, Cologne, 4 vol. in-12. Pendant sa détention, Bassompierre avait écrit en marge d'un exemplaire des *Vies des rois Henri IV et Louis XIII*, par Dupleix, quelques observations critiques, qui furent publiées sans sa participation, par un minime à qui il les avait confiées, et qui y ajouta des notes de sa composition, de sorte qu'on ne peut distinguer ce qui appartient au moine ou au maréchal. M. Serieys a publié, à Paris, en 1802, un volume in-8°., intitulé: *Nouveaux mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault, et imprimés sur les manuscrits de cet académicien*. Cet ouvrage contient des fautes qu'on ne peut attribuer qu'à l'éditeur; et la plupart des noms propres y sont entièrement défigurés; ce qui doit en faire soupçonner l'authenticité. S—y.

BASSUEL (Pierre), chirurgien de Paris, né en 1706, fut un des premiers membres de l'académie de chirurgie fondée en 1731, et fut longtemps son commissaire de correspondance. Reçu en 1730, il fut nommé professeur en 1744, et jusqu'en 1757, année de sa mort, il jouit d'une grande réputation à Paris. On a de lui plusieurs Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Chirurgie, relatifs à son art, sur la hernie crurale, sur la fracture de la rotule, etc.; le principal est celui relatif à la question grandement agitée alors, de savoir si, dans la systole du cœur (la contraction de cet organe pour pousser le sang dans les artères), ce viscère diminue de volume et se raccourcit. Vesale, Riolan, etc., avaient professé le contraire; Bassuel renversa cette erreur physiologique, en examinant la disposition des valvules, qui est telle que la circulation n'aurait pu se faire, si l'assertion de Vesale eût été vraie, et en s'aidant à la fois du raisonnement et de l'expérience.

C. et A.

BASSUS. Plusieurs hommes dans l'antiquité ont porté ce nom, et sont cités par divers auteurs anciens, comme ayant écrit sur l'histoire naturelle; mais leurs ouvrages, qui ont été estimés pendant plusieurs siècles, sont perdus. — 1°. Tylius, ou Tyléus Bassus, cité par Dioscoride, dans la préface de sa *Matière médicale*, comme l'un de ceux qui ont le mieux écrit sur cette partie. S. Épiphane en parle dans son livre *Adv. hær.*, lib. I, et le met au nombre des botanistes. — 2°. Licinius Bassus. Dioscoride en fait l'éloge, et en parle comme d'un contemporain dont il avait reçu des marques d'affection. Ce Licinius Bassus était aussi l'ami commun d'Aréus, auquel Dioscoride a dédié son ouvrage sur les plantes. Quelques savants ont cru que c'était le même que Lecanius Bassus, cité par Pline. — 3°. Julius Bassus, qui a écrit en grec sur les propriétés des plantes; il est cité par Dioscoride dans sa préface, et par S. Épiphane dans son livre *Adv.*

hær. Ces auteurs ont vécu sur la fin de la république, sous Auguste et avant le règne de Néron; les suivants n'ont paru que dans des temps postérieurs. — 1°. Pomponius BASSUS. — 2°. Tullius BASSUS, médecin de l'empereur Aurélien. — 3°. Julius BASSUS MARCELLUS, cité par Galien, à l'occasion d'un collyre. D—P—s.

BASSUS. *Voy.* CASSIANUS.

BASSVILLE (NICOLAS-JEAN HUGOU DE), après avoir fait quelques éducations particulières, fut, à l'époque de la révolution, l'un des rédacteurs du *Mercure national*, ou *Journal d'état et du citoyen.* Le premier numéro de ce journal parut le 31 décembre 1789; le dernier, le 29 mars 1791. Les collaborateurs furent Carra, Masclet, Touron, Robert, Guinement-Kéralio et Mlle. Kéralio. En 1792, Bassville fut nommé secrétaire de légation à Naples, et se trouvait à Rome le 13 janvier 1793; un attroupement populaire l'assaillit à coups de pierres, et le força de se réfugier dans une maison, où il fut poursuivi, et reçut dans le bas-ventre un coup de rasoir dont il mourut trente-quatre heures après. Cet événement fut l'objet de beaucoup de récriminations contre le gouvernement papal, de la part de la France, alors gouvernée par la convention nationale. La relation publiée par le gouvernement romain, porte que Bassville rétracta son serment à la constitution, et mourut dans des sentiments de piété. M. Salvi a publié à Milan, en 1798, un poëme italien dont Bassville est le héros. Un auteur français (M. Dorat-Cubières) avait, longtemps auparavant, fait imprimer *la Mort de Bassville, ou la Conspiration de Pie VI dévoilée*, 1793, in-8°. Le professeur Monti, a aussi chanté en vers italiens la mort de Bassville. Bassville, membre de plusieurs académies, a laissé les ouvrages suivants : I. *Éléments de Mythologie, avec l'analyse d'Ovide et des poëmes d'Homère et de Virgile*, 1784, 1789, 1 vol. in-8°. ; II. *Mélanges érotiques et historiques*, 1784, in-18; III. *Précis sur la vie de François Lefort, citoyen de Genève, et ministre de Pierre-le-Grand*, 1785, 1786, in-8°. L'auteur, combattant l'opinion de Voltaire, qui fait honneur à Pierre-le-Grand de tous les changements préparés en Russie, s'écrie : « Les » princes ne sont-ils pas assez flattés » pendant leur vie, faut-il les pour- » suivre encore au fond de leurs tom- » beaux, pour les louer de ce qu'ils » n'ont pas fait? » IV. *Mémoires historiques, critiques et politiques de la révolution de France avec toutes les opérations de l'assemblée nationale*, 1790, in-4°., ou 2 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires secrets sur la cour de Berlin.* A. B—T.

BASTA (GEORGES), était originaire de l'Épire, dit Moréri, et naquit dans un village nommé la Rocca, près de Tarente; il commandait un régiment de cavalerie épirote ou albanaise, quand le duc de Parme prit en 1579 possession du gouvernement des Pays-Bas. Ce prince lui confia plusieurs expéditions délicates. Basta parvint, en 1596, à fournir des vivres à la ville de la Fère, assiégée par Henri IV; à cette occasion, Bayle fait un grand éloge de Basta. Étant passé au service de l'empereur, il se signala en Transylvanie et en Hongrie, et fut créé comte. Il mourut en 1607. On a de lui : I. *Maestro di Campo generale*, Venise, 1606; II. *Governo della cavalleria leggiera*, Francfort, 1612. Naudé, dans son ouvrage de l'étude militaire, dit que ces deux traités sont excellents. — BASTA (Ni-

colas), son parent, et que quelques-uns disent son frère, se distingua aussi dans la carrière militaire. Campana, Davila, de Thou et Bussières, lui attribuent l'expédition de la Fère; dont Boutteroue, plus exactement, fait honneur à Georges. A. B—T.

BASTARD (THOMAS), ecclésiastique et poète anglais des 16e. et 17e. siècles, naquit à Blandford, dans le comté de Dorset. Après avoir étudié quelque temps au collége de Westminster, il entra à l'université d'Oxford, où il fut nommé, en 1588, membre perpétuel du collége Neuf; il prit le degré de maître-ès-arts deux ans après; mais quelques satires, qu'il composa contre plusieurs personnes éminentes, le firent expulser de l'université. Il entra ensuite dans les ordres, et obtint plusieurs bénéfices; il devint fou vers la fin de sa vie, et mourut, en 1618, dans une prison où il avait été renfermé comme débiteur insolvable. Il jouissait d'une grande réputation comme poète et comme prédicateur, et il était très-recherché pour les agréments de son esprit et de sa conversation. On a de lui des épigrammes ingénieuses, un poëme latin, en trois chants, intitulé: *Magna Britannia*, Londres, 1605, in-4°., et deux vol. in-4°. de *Sermons*, publiés à Londres, en 1615. X—S.

BASTER (JOB), médecin hollandais, né en 1711, mort en 1775, a publié un grand nombre d'ouvrages sur la botanique et l'histoire naturelle: I. *Principes de Botanique, suivant Linné*, en hollandais, Harlem, 1768, in-4°.; II. *Opuscula subseciva, observationes miscellaneas de animalculis et plantis quibusdam marinis, eorumque ovariis et seminibus continentia*, Harlem, 2 tom. in-4°., 1759-65; III. *Sur la génération des animalcules dans l'intérieur des plantes*, Harlem, 1768, in-8°. Il a donné aussi des Dissertations dans les *Transactions philosophiques*, et les *Mémoires des académies de Harlem et de Flessingue*. Plusieurs botanistes ont donné successivement le nom de *Bastera* à des genres de plantes très-différents; mais de nouvelles découvertes, ou un examen plus exact des caractères, les ont fait réunir à d'autres. D—P—S.

BASTIDE (FERDINAND) entra chez les jésuites à Salamanque, l'an 1588, et défendit la cause de son ordre dans les congrégations *de auxiliis*. Il a même laissé sur ces matières quatre gros volumes manuscrits. Il quitta les jésuites, et se retira à Valladolid, où il fut professeur en théologie, chancelier de l'université, et chanoine de la cathédrale. — BASTIDE (Philippe), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à St.-Benoît-du-Sault, dans le diocèse de Bourges, en 1620, mort à St.-Denis le 23 octobre 1690, a laissé quelques opuscules sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. de la congrégation de St.-Maur*, par Dom Le Cerf. — BASTIDE (Louis), florissait à la fin du 17e. siècle et au commencement du 18e. Fléchier lui adressa quelques lettres qui sont imprimées; ce prélat faisait cas des *Panégyriques* de Bastide, qui a aussi publié plusieurs ouvrages estimés sur la religion. Le plus connu est sa réponse au livre de Jurieu, *De l'accomplissement des prophéties*. Cette réponse parut en 1706, en 2 vol.; le premier a pour titre: l'*Incrédulité des déistes confondue par J.-C.*; le second, l'*Accomplissement des prophéties que M. Jurieu ne croit pas encore accomplies, et l'apologie de l'Église romaine contre les écrits de cet hérétique.* — BASTIDE (Jean-Baptiste), fils de réfugiés fran-

çais, ancien magistrat de Berlin, de l'académie de cette ville, est mort à Paris le 1er. avril 1810, âgé d'environ 63 ans. Il s'était adonné à l'étude du vieux langage français et des étymologies, et avait travaillé pendant quarante ans à une édition de Montaigne; il a légué ses manuscrits et toute sa fortune à la Bibliothèque impériale. A. B—t.

BASTIDE (Jean-François de), né à Marseille, le 15 mars 1724, est mort à Milan, le 4 juillet 1798. On a de lui : I. *le Tribunal de l'Amour*, ou *les Causes célèbres de Cythère*, 1749, 2 vol. in-12; II. *les Confessions d'un Fat*, 1747, deux parties in-12; III. *le Tombeau philosophique*, ou *Histoire du marquis de****, 1751, in-12; IV. *la Trentaine de Cythère*, 1752, in-12; V. *Mémoires de la baronne de St.-Clair*, 1752, 1756, in-12; VI. *Lettre d'amour du chevalier de***, 1752, in-12; VII. *le Faux oracle*, 1752, in-12; VIII. *les Ressources de l'Amour*, 1752, in-12; IX. *les Têtes Folles*, 1753, in-12; X. *l'Être pensant*, 1755, 2 vol. in-12; XI. *Ce qu'on a dit et ce que l'on dira*, 1757, in-12; XII. *les Choses comme on doit les voir*, 1757, in-12; XIII. *les Aventures de Victoire Ponty*, 1758, 2 vol. in-12; XIV. *le Nouveau Spectateur*, 1758, 2 vol. in-12; XV. *le Monde comme il est*, 1760-61, 4 vol. in-12, suite de l'ouvrage précédent; XVI. les quinze premiers volumes du *Choix des anciens Mercures*; XVII. *l'Élixir littéraire*, 3 vol. in-12; XVIII. *Variétés historiques, littéraires, galantes*, 1774, deux parties in-8°.; XIX. *Lettre à J.-J. Rousseau, au sujet de sa Lettre à d'Alembert*; XX. *le Journal de Bruxelles*, ou *le Penseur*; XXI. *l'Épreuve de la probité*, comédie en cinq actes et en prose, 1762, in-12; XXII. *les Caractères*, comédie en trois actes et en vers; XXIII. *les Deux Talents*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes; XXIV. *le Désenchantement inespéré*, comédie en un acte et en prose, 1750, in-12; XXV. *le Jeune Homme*, comédie en cinq actes et en vers, 1749, in-12; XXVI. *Gésancourt et Clémentine*, tragédie bourgeoise en cinq actes et en prose, 1767, in-12. Il a eu part à l'*Homme du Monde éclairé par les arts*, de Blondel, et à *la Bibliothèque universelle des Romans*. *Le Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin* lui donne l'*Homme vrai*, 1761, in-12, que M. Barbier attribue à Graville; en revanche, M. Barbier regarde Bastide comme l'auteur des ouvrages intitulés : *le Dépit et le Voyage*, poëme avec des notes, suivi des *Lettres Vénitiennes*, 1771, in-8°., et *Réflexions philosophiques sur la marche de nos idées*, 1759, in-8°.; ils sont peut-être d'un homonyme. Jean-François de Bastide a fait, comme on voit, des recueils, des journaux, des lettres, des romans, des mémoires, des contes, des comédies en vers, des tragédies en prose; et tout cela, dit l'abbé Sabathier, est allé grossir les trésors ténébreux de l'oubli. A. B—t.

BASTIDE. *Voy.* Chiniac.

BASTON (Robert), poète anglais du 14e. siècle, issu d'une famille noble, naquit aux environs de Nottingham, dans le comté d'Yorck. Il fut prieur d'un couvent de Carmes à Scarborough, poète lauréat et orateur public à Oxford. Edouard Ier., en partant pour l'expédition d'Ecosse, en 1304, l'emmena avec lui, et le chargea du soin de chanter ses exploits; mais le poète ayant été fait prisonnier par les troupes écossaises, fut contraint, à force de tourments,

de prendre Robert Bruce pour le sujet de ses chants; ce qu'il fait entendre dans les deux premiers vers du poëme qu'il écrivit en l'honneur de ce prince : « Je composerai mon chant de rimes » lugubres, car ce n'est qu'en pleu- » rant que je m'exerce sur un tel su- » jet. » On cite de lui les ouvrages suivants : I. *De Strivilniensi obsidione;* II. *De altero Scotorum bello;* III. *De Scotiæ guerris variis ;* IV. *De variis mundi statibus ;* V. *De sacerdotum luxuriis*; VI. *Contra artistas ;* VII. *De divite et Lazaro;* VIII. *Epistolæ ad diversos ;* IX. *Sermones synodales ;* X. *Poésies diverses ;* XI. Un *Recueil* de tragédies et de comédies en anglais. C'était un poète passable pour le temps où il écrivait. Il mourut vers l'année 1310.

X—s.

BASTWICK (Jean), médecin anglais, né à Writtle, dans le comté d'Essex, en 1593, étudia à l'université de Cambridge, et passa ensuite neuf ans hors de son pays. Après avoir pris le degré de docteur en médecine, à Padoue, il vint s'établir à Colchester; mais son esprit ardent ne lui permit pas d'y vivre long-temps en repos. Vers l'année 1624, il fit imprimer en Hollande, et répandre dans toute l'Angleterre, un traité intitulé : *Elenchus religionis papisticæ, in quo probatur neque apostolicam, neque catholicam, imo neque romanam esse;* suivi du *Flagellum pontificis et episcoporum Latialium.* Cet ouvrage, qui fut réimprimé à Londres en 1633, 1636 et 1641, et où il attaquait non seulement la suprématie du pape, mais les évêques, souleva contre lui le haut clergé d'Angleterre. Il avait cru se mettre à l'abri de ce côté, en déclarant qu'il ne comprenait pas dans ses attaques les évêques qui tenaient leur autorité des rois ou des empereurs; mais les évêques anglicans prétendirent tenir leur autorité de Dieu seul. Bastwick fut arrêté, mis en jugement, et condamné à payer une amende de 100 liv. sterl., aux dépens, et à rester en prison jusqu'à ce qu'il eût fait une rétractation; au lieu de se rétracter, il aggrava ses torts aux yeux du clergé, en composant deux autres traités, l'un *Apologeticus ad præsules Anglicanos*, etc., 1636, in-8°., très-rare; et l'autre, *la Nouvelle Litanie ;* où il injuriait grossièrement les évêques, les accusait de prévention pour le papisme, et se plaignait amèrement de la sévérité de ses juges. Il eut bientôt un plus juste sujet de se plaindre. Mis de nouveau en jugement, il fut condamné avec deux autres personnes, prévenues de délits du même genre, Burton, docteur, et Pryme, avocat, à payer une amende de 5000 liv. sterl., à être exposé au pilori, à y avoir les oreilles coupées, et à un emprisonnement perpétuel dans une province éloignée. Après avoir subi sa sentence, il fut transporté dans une prison de Cornouailles, et de là aux îles Sorlingues. Bien que les trois condamnés ne fussent point des hommes estimés, cependant l'indignité de ce traitement, fait à des hommes d'une profession honorable, révolta tous les esprits, et fit de leur cause une affaire publique. Sur une pétition présentée par les amis de Bastwick, la chambre des communes déclara illégale la sentence prononcée contre lui, et lui adjugea des dédommagements pris sur les biens des juges. Il rentra dans Londres comme en triomphe, chargé de présents et aux acclamations du peuple qui vint au-devant de lui, portant des fleurs et des branches d'arbre, et le conduisit jusqu'à son logement. On ne connaît point la date de sa mort. Outre les

ouvrages cités ci-dessus, il en avait composé plusieurs autres qui n'ont plus d'intérêt, quoiqu'ils soient écrits d'un style pur et assez élégant : il est certain qu'il leur dut bien moins sa célébrité qu'aux événements de sa vie.

X—s.

BASUEL (FRANÇOIS), né à Durnes, village de Franche-Comté, et curé de Granvillers, dans la même province, a publié un recueil de sermons. Duverdier, qui fait mention de cet ouvrage, n'en rapporte pas le titre d'une manière exacte ; il se trompe d'ailleurs sur le lieu de l'impression. Ce recueil est intitulé : *Sermons familiers et très-chrétiens sur les Évangiles des dimanches et fêtes, nouvellement imprimés en l'an* 1561 : c'est un volume in-8°., divisé en deux parties. L'impression en fut retardée par l'ordre d'Antoine Lulle, vicaire-général du diocèse, qui exigea de l'auteur le retranchement de plusieurs passages suspects : elle ne fut terminée que le 4 décembre 1561. On apprend, par la souscription de la seconde partie, que l'auteur avait fait imprimer cet ouvrage à ses frais, et qu'il se vend en la ville de Grandvillers, par Pierre Quessote. Duverdier dit qu'il a été imprimé à Besançon, et tous les bibliographes l'ont copié sans examen ; mais nous observerons qu'il n'a point existé d'imprimerie en cette ville dans le 16e. siècle, avant 1588. On peut consulter la *Dissertation* rare et curieuse du P. Laire, *sur l'Histoire de l'imprimerie en Franche-Comté, dans le* 15e. *siècle.* L'auteur de cet article a composé un supplément à cette *Dissertation.* Fr. Basuel était ami de Gilbert Cousin, et on trouve quelques vers latins de sa façon dans le recueil des œuvres de Cousin.

W—s.

BATALUS. *Voy.* BATTALUS.

BATE, ou BATUS (JEAN), théologien anglais du 15e. siècle, né dans le comté de Northumberland, étudia à York et à Oxford, où il prit le degré de docteur en théologie, et devint prieur d'un couvent de carmes d'York. Il se distingua principalement par une grande connaissance de la langue grecque. On cite de lui les ouvrages suivants : I. *De la Construction des parties du discours* ; II. *sur les Universaux de Porphyre* ; III. *sur les Cathégories d'Aristote* ; IV. *sur les six Principes de Porrétanus* ; V. *Questions sur la nature de l'ame* ; VI. *Abrégé de Logique* ; VII. des *Sermons*, et plusieurs *Traités* sur des matières théologiques. Un de ses historiographes, l'évêque Bale, écrivain du 16e. siècle, en reconnaissant son érudition, l'accuse, dans le style modéré du temps, d'avoir corrompu la parole de Dieu par de fausses doctrines, soutenu les blasphêmes de l'Ante-Christ, et d'avoir infecté ses ouvrages de paganisme. Jean Bate mourut en 1429.

X—s.

BATE (GEORGE), médecin anglais, né en 1608, à Maid's Morton, dans le comté de Buckingham, étudia à Oxford, et prit le dégré de docteur en 1637. Il se fit bientôt une si grande réputation, que, pendant la guerre civile, il fut nommé premier médecin de Charles Ier., alors retiré à Oxford. Lorsqu'il jugea la cause royale presque perdue, il vint à Londres, où il fut reçu membre du collége des médecins, et nommé médecin de la *Charter-house.* Quoiqu'il passât généralement pour un royaliste déguisé, il se conduisit assez adroitement avec la faction dominante pour devenir premier médecin d'Olivier Cromwell, ce qui n'empêcha pas qu'à l'époque du rétablissement de Charles II, il ne fût élevé à la place de premier médecin de ce monarque. On

a prétendu que ce qui avait contribué à lui regagner la faveur royale, c'était le bruit répandu par ses amis, qu'il avait secrètement hâté la mort de l'usurpateur; mais le docteur Bate lui-même s'est complètement justifié de cette inculpation, dans un rapport détaillé sur la dernière maladie de Cromwell. George Bate fut un des premiers membres de la société royale de Londres. Il est principalement connu comme auteur d'un ouvrage historique en latin sur les troubles politiques de l'époque où il vivait, et intitulé : *Elenchus motuum nuperorum in Angliâ, simul ac juris regii et parlamentarii brevis narratio*; la première partie parut en 1649, à Paris; en 1650, à Francfort-sur-le-Mein; et la même année à Edimbourg, in-16. Elle a été traduite en français sous le titre de : *Abrégé des Mouvements d'Angleterre*, Anvers, 1650, in-16. On y raconte, p. 308, que le bourreau qui trancha la tête à Charles Ier. était masqué. La seconde partie fut publiée à Londres en 1661, réimprimée à Amsterdam l'année suivante, in-8°., et à Londres en 1663, avec la première partie. Un médecin, Thomas Skinner, y ajouta, en 1676, une troisième partie, inférieure aux deux premières, et Lovel publia, en 1685, une traduction anglaise de l'ouvrage entier. Le style de Bate est élégant, mais n'est pas tout-à-fait exempt d'affectation. Son ouvrage est très-estimé des Anglais : il y règne, en général, un esprit d'impartialité assez remarquable dans un auteur contemporain des événements qu'il décrit. On a aussi de lui l'*Apologie royale*, ou la *Déclaration des communes en parlement, le* 11 *février* 1647, 1648, in-4°. Il a eu part à un ouvrage de médecine du docteur Glisson, intitulé : *De rachitide, sive morbo puerili*; etc., publié à Londres en 1650, in-8°., et en anglais, en 1651. La *Pharmacopœia Bateana*, ou *Dispensaire de Bate*, publiée à Londres, en 1688 et 1691, et réimprimée fréquemment en latin et en anglais, est encore estimée et consultée. Il mourut en 1669. — Un autre George BATE, est auteur d'un livre intitulé *les Vies, les Actions et l'exécution des principaux acteurs et provocateurs de l'horrible meurtre de Charles Ier.*, Londres, 1661, in-8°. — BATE (Henri), écrivain anglais, a donné, vers la fin du 18e. siècle, quelques comédies au théâtre. Il est plus connu pour avoir rédigé un *Journal ministériel*, et plus encore pour des querelles fréquentes, qui, bien qu'il fût ecclésiastique, lui firent mettre souvent l'épée à la main. Ses pièces sont intitulées : I. *Henri* et *Emma*, 1774; II. les *Candidats rivaux*, 1775; III. le *Maure blanchi*, 1776; IV. la *Flèche de lard*, 1778. — Un autre BATE (Jules), disciple de Jean Hutchinson, est auteur de plusieurs écrits en faveur du système de son maître, et d'un *Dictionnaire anglais et hébreu*. X—s.

BATECUMBE, ou BADECOMBE (GUILLAUME), mathématicien anglais du 15e. siècle, sorti des écoles d'Oxford, a composé plusieurs ouvrages qui prouvent qu'il était, pour le temps, un des géomètres, ou peut-être mieux, un des astronomes les plus distingués. On croit qu'il vivait vers l'année 1420, sous le règne de Henri V. Ses ouvrages sont : I. *De sphæræ concavæ fabricâ et usu*; II. *De sphærâ solidâ*; III. *De operatione astrolabii*; IV. *Conclusiones sophiæ*. X—s.

BATELIER, ou plutôt BATHELIER (JACQUES LE), sieur d'Aviron, avocat au présidial d'Évreux, fut un des bons jurisconsultes du 16e. siècle. Il composa, vers l'an 1587, des *Commentaires sur la coutume*

de Normandie, que le premier président Goulard fit imprimer. « Comme » le nom de l'auteur n'était point, dit » Servin, à la tête de l'ouvrage, on » reprocha à l'éditeur de vouloir se » l'attribuer. » Il répondit que l'auteur était si connu, qu'il était inutile de le nommer. « Ce livre est tant beau, » dit-il, qu'il ne peut être que l'œuvre » de Jacques-le-Bathelier, ni connu » sous autre nom. » Ces Commentaires ont été imprimés avec ceux de J. Berault et de Godefroy, Rouen, 1626, 1684, 1776, 2 vol. in-fol. Le Bathelier avait aussi composé la *Généalogie des six comtes d'Évreux, issus des ducs de Normandie*; mais cet ouvrage paraît n'avoir pas été imprimé. A. B—T.

BATES (GUILLAUME), théologien anglais, presbytérien, naquit en 1625, et étudia à Cambridge. Son savoir, son éloquence dans la chaire et son habileté dans les affaires, lui firent une grande réputation dans son parti. A l'époque de la restauration, il fut nommé chapelain de Charles II, et il serait parvenu à l'épiscopat, s'il avait voulu se soumettre à l'acte de conformité. Il fut chargé de différentes négociations ecclésiastiques, où il montra un esprit de paix qui lui mérita l'estime générale, et l'amitié du docteur Tillotson et des hommes les plus distingués de son temps. On a de lui différents ouvrages de piété, écrits d'un style élégant et pur, et dont la plupart ont été recueillis en 1 vol. in-fol. Ils se composent de *Sermons* et de *Traités* divers sur l'*harmonie des attributs de Dieu*, *le Bonheur final de l'homme*, *les quatre dernières choses*, etc.; mais Guillaume Bates est plus généralement connu comme éditeur d'un volume intitulé : *Vitæ selectorum aliquot virorum, qui doctrinâ, dignitate, aut pietate inclaruere*, Londres, 1681, in-4°. Il mourut à Hackney, près de Londres, en 1699. X—s.

BATES (JOHN), compositeur de musique et organiste anglais, publia un ouvrage estimé sur l'harmonie, et fut choisi, en 1776, pour organiser et diriger à Londres le concert de musique ancienne. En 1784, il commença à conduire l'orchestre et à toucher l'orgue dans le concert annuel qui se donne pour la célébration de l'anniversaire de Handel. On a de lui des *Sonates* pour le clavecin, et un opéra intitulé : *Pharnace*. John Bates mourut à Londres, en 1799. P—x.

BATHE (GUILLAUME), d'une famille autrefois puissante et considérée en Irlande, que des malheurs et des fautes de tout genre avaient réduite à la plus grande médiocrité. Il naquit à Dublin, en 1564, dans la religion protestante; mais, confié dans sa première jeunesse aux soins d'un instituteur catholique, il en reçut les principes du catholicisme, que ne put déraciner la suite de son éducation achevée à Oxford. Vers l'âge de trente ans, ne pouvant supporter de vivre dans le protestantisme, il le quitta, ainsi que son pays, et, vers 1596, se fit jésuite en Flandre. Il voyagea ensuite en Italie et en Espagne, où il fut nommé directeur du séminaire irlandais de Salamanque, et mourut à Madrid, le 17 juin 1614. On l'a représenté comme très-ardent à gagner des ames à la religion. Ses confrères l'ont loué comme un homme très-savant, et d'une vertu extraordinaire, quoiqu'il fût d'un caractère chagrin et peu sociable. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Introduction à l'Art musical*, Londres, 1584, in-4°.; II. *Janua linguarum, seu Modus maximè accommodatus, quo patefit aditus ad omnes linguas intelligendas*, Salamanque, 1611, petit in-4°. de 144 pag., livre fort curieux,

rédigé d'après le même principe, mais sur un plan plus avantageux que la *Janua linguarum* de Comenius ; un des censeurs de l'ouvrage, professeur à l'université de Salamanque, atteste que, par cette méthode, il a vu des écoliers faire en trois mois autant de progrès dans l'étude du latin, que d'autres en trois ans par la voie ordinaire des rudiments. III. *Institution méthodique des principaux mystères de la Foi chrétienne*, etc., publiée en anglais et en latin, sans nom d'auteur ; IV. *Préparation pour le sacrement de Pénitence*, publiée en espagnol, sous le nom de *Pierre Manrique*, à Milan, en 1604 ou 1614, in-4°. X—s.

BATHURST (RALPH), médecin, poète et théologien anglais, né en 1620, dans le comté de Northampton, étudia la théologie à Oxford, et devint membre du collége de la Trinité, en 1640; mais il s'attacha bientôt à l'étude de la médecine, où il fit des progrès rapides. Il fut nommé, sous le gouvernement de Cromwell, médecin de la marine. La société royale de Londres le compte au nombre de ses fondateurs, et le choisit pour son président, en 1688. Après la restauration, il abandonna la médecine pour prendre les ordres sacrés. Il fut nommé successivement chapelain, de Charles II, président du collége de la Trinité d'Oxford, doyen de Wells, en 1670, et vice-chancelier de l'université d'Oxford, en 1673. En 1691, le roi Guillaume l'ayant nommé évêque de Bristol, il refusa cet évêché. Il mourut aveugle, en 1704, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Dans les divers changements de gouvernement, dont il fut témoin durant le cours de sa longue vie, Bathurst paraît s'être maintenu avec prudence, mais sans bassesse. On a de lui : I. *Prælectiones tres de respiratione*, Oxford, 1654. « L'auteur, dit Carrère, présente la respiration comme une fonction volontaire, qui dépend de l'action du diaphragme et des muscles épigastriques. Bathurst prétend que l'air est chargé de parties nitreuses qui pénètrent dans les poumons à chaque inspiration. Il est partisan de la doctrine de Vanhelmont, et admet un acide dans l'estomac. » II. *Nouvelles de l'autre monde*, en anglais, Oxford, 1651, in-4°. Cet écrit singulier est une narration de la délivrance miraculeuse d'Anne Green, qui, après avoir été pendue à Oxford, le 14 décembre 1650, pour crime d'infanticide, fut rappelée à la vie par les soins de l'auteur et du docteur Willis, son ami. III. Ses *Poésies latines*, insérées dans les *Analecta musarum anglicanarum*, sont remarquables par un ton de dignité, qu'il a su conserver dans un remercîment à Cromwell, sur la paix avec la Hollande, et dans des vers adressés à Charles II, sur sa restauration. Ses *Iambes*, en faveur de la philosophie de Hobbes, lui ont attiré le reproche d'irreligion, et devaient au moins déplaire aux théologiens de son temps. Il était fort instruit sur les diverses branches de la littérature, mais principalement estimé comme latiniste. Ses meilleurs écrits ont été imprimés sous le titre de *Restes littéraires* (*Literary remains*), à la suite de sa Vie, par Warton, 1761, in-8°. X—s.

BATHURST (ALLEN), gentilhomme anglais, naquit à Westminster, en 1684, et fut envoyé, par ses parents, à l'université d'Oxford. Il fut, en 1705, élu au parlement, par le bourg de Cirencester, et se joignit au parti des *torys*, qui le porta dans la chambre haute en 1711. Lord Bathurst prit une part active, pendant vingt-cinq ans,

aux débats de la chambre haute, s'opposa de toutes ses forces aux mesures de la cour, et particulièrement à l'administration de Rob. Walpole. Après avoir été membre du conseil privé du roi, trésorier du prince de Galles (Georges III), il obtint une pension de 2000 liv. sterl. à l'avènement de ce prince à la couronne, et fut créé comte Bathurst en 1772. Il mourut en 1775, âgé de quatre-vingt-onze ans, s'étant éloigné des affaires quinze ans auparavant. Son esprit et ses connaissances l'avaient mis en relation avec Swift, Pope, Addison et autres grands personnages, et, à en juger par quelques lettres conservées dans la Correspondance de Swift, son commerce était très-agréable. Pope lui a adressé son *Épître sur l'usage des richesses*, et Sterne en a tracé ce portrait dans sa *Troisième lettre à Éliza* : « Ce sei-
» gneur, je le répète, est un prodige.
» A quatre-vingts ans, il a tout l'es-
» prit, toute la vivacité d'un homme
» de trente. — Une disposition à se
» laisser plaire, et le pouvoir de plaire
» au-delà de tout ce que je connais;
» ajoutez à cela de l'instruction, de la
» politesse, de la sensibilité. » On peut lire une notice intéressante sur ce seigneur, dans l'*Annual register*, 1775, pag. 22. — Son fils, Henri, comte BATHURST, né en 1714, s'adonna à l'étude des lois, et fut nommé, en 1746, solliciteur-général du prince de Galles, et ensuite son procureur-général. En 1754, il reçut le titre de sergent ès-lois, et fut nommé juge de la cour des plaids-communs; en 1771, créé lord Apsley, baron d'Apsley, et élevé à la dignité de grand-chancelier d'Angleterre. En 1776, il remplit les fonctions de grand-sénéchal au procès de la duchesse de Kingston, puis remit au roi le grand sceau en 1778. Lord Bathurst a écrit une brochure intitulée : *The case of miss Swordfeger*, in-4°. Il a aussi publié en anglais la *Théorie de l'évidence*, in-8°., que l'on croit avoir servi de base au juge Buller, pour son Introduction à la loi *Nisi prius*. Il mourut en 1794. B—R J[e].

BATHYCLÈS, sculpteur grec, était de Magnésie. Il construisit, pour la ville d'Amyclée, un trône dont Pausanias donne la description la plus brillante; les Grâces et les Heures en formaient les principaux soutiens. On y voyait aussi la statue de Diane, et enfin un tel nombre de bas-reliefs et d'ornements, qu'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la fécondité de l'artiste, ou de la magnificence et du goût d'un peuple qui demandait à l'art de pareils ouvrages. Toute l'histoire fabuleuse de la Grèce y était représentée. Il paraît que ce trône renfermait plusieurs siéges; mais sur le principal était placée la statue du Dieu. Cette statue n'était pas de la main de Bathyclès; ce n'était qu'un ouvrage barbare et colossal, que son antiquité et la piété des Amycléens avaient rendu célèbre. Pausanias n'indique point le temps où vivait Bathyclès; mais il regarde le trône d'Amyclée comme étant d'une haute antiquité. L—S—E.

BATHYLLE, natif d'Alexandrie, fut le rival de Pylade (*Voy.* ce nom), et l'un des plus célèbres pantomimes de l'antiquité. Il était esclave de Mécène, qui l'affranchit, et qui, si l'on en croit Tacite, eut avec lui des liaisons plus intimes. Les deux saltateurs, également habiles, également chers aux Romains, luttaient sans cesse l'un contre l'autre, et s'étaient partagé le domaine théâtral. Pylade excellait dans les scènes graves, sérieuses, et qui tenaient de la tragédie; Bathylle, pour les sujets riants et voluptueux, du

genre de la comédie. On connaît la peinture énergique que fait Juvénal (sat. VI, v. 63), du jeu passionné de ce pantomime, dans la pièce intitulée : *Léda.* La saltation de Bathylle se rapportait, dit Plutarque, au cordax, la seconde des trois divisions de la danse des Grecs. Quoiqu'elle différât, ainsi que je l'ai dit, de celle de son rival, la jalousie les faisait souvent s'écarter des genres qui leur convenaient le mieux, et Bathylle ayant représenté une pièce intitulée : *Pan et les Satyres au banquet de l'Amour;* Pylade, pour l'imiter, donna aussi un banquet, celui de *Bacchus aux Satyres et aux Bacchantes.* Dans la nouveauté de l'art que ces deux grands acteurs avaient, si non inventé, du moins perfectionné, et auquel ils donnèrent, en général, le nom de *Danse italique*, leurs succès furent aussi brillants que rapides, et leurs démêlés occupèrent les Romains autant que les affaires les plus importantes de l'état. Ils étaient tous ou Pyladiens, ou Bathylliens; plus d'une fois même, les deux partis furent près d'en venir aux mains : une semblable division s'établit entre les élèves des deux pantomimes, qui retinrent jusqu'aux noms de leurs maîtres. Sénèque reproche aux Romains de laisser s'éteindre successivement les diverses sectes philosophiques, tandis qu'ils sont si jaloux de perpétuer le nom de chaque histrion. On ignore l'époque de la mort de Bathylle. Nous avons le dessin de son tombeau ; on y voit sa statue couchée, et, au-dessous, une inscription, que l'on trouvera, avec beaucoup d'autres relatives aux pantomimes, dans l'ouvrage intitulé : *De la Saltation théâtrale*, Paris, 1790, in-8°. — Plusieurs autres acteurs anciens ont porté le nom de *Bathylle.* D. L.

BATILDE (Ste.), épouse de Clovis II, roi de France, fut d'abord esclave d'Archambaud, maire du palais de ce monarque. Elle fut vendue par des pirates, qui avaient l'habitude de venir exposer sur les côtes de France les captifs qu'ils avaient enlevés de l'autre côté de la mer ; ainsi, il est bien constant que Batilde était née en Angleterre ; mais on n'a aucune preuve qu'elle descendît des rois saxons qui y régnaient à cette époque. Attachée au service de la femme d'Archambaud, la jeune anglaise se fit remarquer par sa douceur, ses grâces, son esprit, sa beauté, autant que par la sagesse de sa conduite. Lorsque Clovis II fut en âge d'être marié, Archambaud lui donna Batilde en 649, et fit de son esclave la femme de son souverain. C'est avec raison que Mézerai se demande : « Quelle fut plus grande, » ou la hardiesse de ce maire, ou la faiblesse du jeune roi ? » Au reste, jamais élévation ne fut mieux justifiée. Clovis II, dont la santé était chancelante, et le cerveau très-affaibli, mourut en 655, âgé de vingt-trois ans, laissant trois fils, Clotaire III, Childeric II, et Thierri III. Batilde prit les rênes du gouvernement, et se conduisit avec une prudence digne d'admiration ; et quoique les Français, à cette époque, eussent en horreur la domination des femmes, elle les maintint pendant dix ans dans le devoir. N'oubliant jamais l'état d'où la Providence l'avait tirée pour la porter sur le trône, elle mit tous ses soins à abolir l'esclavage; elle s'occupa, avec une égale persévérance, de la réforme de l'Église, dont la discipline était très-relâchée ; et ses utiles réglements la firent adorer des pauvres et des ecclésiastiques. On a remarqué qu'elle n'accordait sa confiance qu'à des évêques, exemple qui fut depuis imité par presque toutes les reines-régentes ; mais

enfin les grands se lassèrent d'être sans autorité, et Batilde fut obligée, en 665, de se retirer dans le monastère de Chelles, qu'elle avait bâti; elle y mourut vers la fin de janvier 680. « L'histoire, » dit le président Hénault, en parlant » de cette princesse, lui rend cette jus» tice, qu'elle n'oublia pas sur le trône » son premier état, et que, devenue » religieuse, elle ne se souvint jamais » qu'elle eût porté la couronne. » Que pourrait-on ajouter à cet éloge? Elle fut canonisée par le pape Nicolas Ier.; sa fête est célébrée le 30 janvier, regardé comme le jour anniversaire de sa mort. Ses reliques reposaient sur le grand autel de l'abbaye de Chelles, avec celles de S. Genès, son aumônier, évêque de Lyon, et celles de Ste. Batilde, abbesse de ce monastère (*V. la Vie de Ste. Batilde*, traduite par Arnauld d'Andilly; et les *Vies des Saints* de Baillet). F—E.

BATMANSON (JEAN), auteur anglais du 16e. siècle, étudia à Oxford, et devint prieur d'un couvent de chartreux situé dans les faubourgs de Londres. Il écrivit contre Érasme et contre Luther. Quelques-uns de ses compatriotes l'ont représenté comme un homme également recommandable par sa piété et par ses talents, et d'autres, comme un disputeur ignorant et présomptueux; contradiction facile à expliquer dans un temps de partis. Il paraît, par les ouvrages qui restent de lui, qu'il ne manquait ni d'esprit ni d'érudition. Ce sont: I. *Animadversiones in annotationes Erasmi in Novum Testamentum*; II. *Traité contre quelques écrits de Luther* (il rétracta ensuite ces deux ouvrages); III. *Commentaria in Proverbia Salomonis; in Cantica canticorum*; IV. *De unicâ Magdalenâ*; V. *Institutiones noviciorum*; VI. *De contemptu mundi*; VII. *De Christo duodenni*; VIII. *Sur les mots*: MISSUS EST, etc. Batmanson mourut le 16 novembre 1531. X—S.

BATONI (POMPEO), né à Lucques en 1708. Si l'on peut dire de quelqu'un qu'il est né peintre, c'est de Pompeo Batoni. Il ne dut aux professeurs de sa patrie que les principes de l'art; mais arrivé à Rome, il ne fréquenta aucune école, s'en tint à l'étude de l'antique, des ouvrages de Raphaël, et en apprit le grand secret de voir la nature, et de la représenter avec discernement et vérité. Ce fut ainsi qu'il acquit cette grande variété de caractères de tête, de physionomie, de beautés et d'expressions qu'on désire souvent dans les tableaux de quelques grands artistes qui se sont trop livrés à l'idéal. Batoni ne composait aucune scène qu'il ne l'eût vue dans la nature; elle seule lui donnait la première idée des poses de ses figures, et il ajustait ses draperies sur des modèles vivants, plutôt que sur le mannequin. Son coloris était clair, brillant, suave, et s'est conservé dans toute sa pureté. Il badinait avec le pinceau, et toutes les manières lui étaient bonnes, ou plutôt il n'avait point de manière. Quoiqu'il ne fût point lettré, il mettait de la poésie dans ses compositions, et réussissait particulièrement dans le genre agréable. Voulait-il peindre le caractère d'une jeune fille un peu coquette, il la représentait endormie; autour d'elle folâtraient des amours, l'un lui montrait des joyaux précieux, l'autre de riches vêtements, le troisième, plus voisin, était armé de flèches; la jeune beauté semblait sourire à ces riantes chimères qui lui étaient familières, et qui embellissaient jusqu'à son sommeil. Le cavalier Boni, dans son *Elogio di Pompeo Batoni*, le compare à Raphaël Mengs, son contemporain: il appelle l'un le peintre de la

philosophie, l'autre celui de la nature. Mengs arriva au beau, comme Protogènes, par la réflexion et l'étude; Batoni en fut doué par les Grâces, comme Apelles. Pompeo Batoni fit bien le portrait, et il exécuta ceux de plusieurs papes et souverains. Il travailla aussi en miniature, et termina avec le même soin, mais sans sécheresse, quelques-unes de ses autres peintures. Beaucoup d'églises d'Italie possèdent des tableaux de ce maître; celui des Olivetains de Lucques, représentant le *Martyre de S. Barthélemi*, et celui de *Ste. Catherine* à Sienne, sont fort estimés. Parmi ses ouvrages qui existent à Rome, Mengs donnait la préférence au *S. Celso*, de l'église de ce nom. Un autre tableau, représentant la *Chute de Simon le magicien*, et qu'on voit aux Chartreux, devait être copié en mosaïque pour la basilique de St.-Pierre. Pompeo Batoni avait adopté Rome pour sa patrie; il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1787. Les exemples et les conseils de cet habile maître ont guidé une foule de jeunes peintres dans la bonne route de l'art; aussi, peut-on le considérer comme le restaurateur de l'école romaine moderne C—N.

BATRACHUS, architecte, naquit à Lacédémone; mais il se distingua surtout à Rome, où il éleva, de concert avec Saurus, ou Sauros, son compatriote, un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Les deux artistes, favorisés des dons de la fortune, voulurent s'immortaliser en élevant cet édifice à leurs dépens, dans l'espérance d'y graver leurs noms; mais on leur en refusa la permission. Ils eurent alors recours à un stratagême pour parvenir à leur but; comme le nom de *Batrachus* répond, dans la langue grecque, à celui de grenouille, et *Saurus* à celui de lézard, ils firent sculpter ces animaux dans les ornements des colonnes. En 1771, on voyait encore, dans le monastère de S. Eusèbe, quelques-unes de ces colonnes et leur piédestal. Parmi les chapiteaux antiques qui ont été employés dans la construction de l'église de St.-Laurent, hors des murs de Rome, on en remarque un très-beau d'ordre ionique, où le milieu des volutes est occupé d'un côté par une grenouille, et de l'autre par un lézard. Il est probable que ce débris vient aussi du temple même construit par ces deux architectes. L—S—E.

BATSCH (AUGUSTE-JEAN-GEORGE-CHARLES), naturaliste, né à Jéna, le 28 octobre 1761, fut nommé professeur de philosophie dans la même ville, en 1792, et y fonda la *Société pour l'avancement des sciences naturelles*: il en fut le directeur depuis 1793 jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 29 septembre 1802. Il a publié, en allemand ou en latin, plusieurs ouvrages sur la botanique et sur diverses parties de l'histoire naturelle, dont l'un des principaux est un traité des champignons, écrit en latin et en allemand, avec beaucoup de figures, intitulé: I. *Elenchus fungorum, latinè et germanicè; accedunt icones 57 fungorum nonnullorum agri Jenensis*, Hallæ-Magdeburgicæ, 1783, in-4°.; II. *Elenchi fungorum continuatio*, 1784; III. *Dissertatio inauguralis sistens dispositionem generum plantarum Jenensium, secundum Linnæum et familias naturales*, Jena, 1786, in-4°.; IV. un *Traité sur l'organisation des corps*; V. *De la manière de dessécher les fleurs et les plantes pour en former des herbiers*; VI. *Histoire naturelle du genre des vers plats ou tænia en général, et de ses espèces en particulier*, avec

cinq planches, Halle, 1786, in-8°.; VII. *Essai d'une introduction à la connaissance et à l'histoire des plantes ;* VIII. *Essai d'une introduction à l'histoire des animaux et des minéraux ;* IX. *Analyse botanique des fleurs de divers genres de plantes*, en latin et en allemand, avec vingt planches coloriées, Halle, 1790, in-4°.; X. *Remarques sur la Botanique*, 4 vol. in-4°.; XI. *Tabula affinitatum regni vegetabilis*, 1804. Cet ouvrage est le développement de la dissertation inaugurale, sur la distribution des genres de plantes par familles. Il consiste dans de nouvelles considérations pour combiner la méthode naturelle, avec une clef ou système artificiel, applicable à tous les genres connus. Il s'y trouve d'heureux rapprochements ; mais il y en a beaucoup d'autres qui sont forcés, et même bizarres. L'ouvrage est terminé par une carte, indiquant les rapports des différents genres. L'auteur est de l'opinion de quelques naturalistes, qui croient que les êtres organisés ne forment pas une chaîne simple, unique et continue ; mais plusieurs qui se subdivisent, se rapprochent et s'entrelacent en manière de réseau : c'est ce que l'on nomme *système de réticulation*, qui est l'opposé de celui de *la chaîne des êtres*, lequel est le plus généralement reçu. XII. *Entretien sur la Botanique et la Physiologie végétale*, deux parties, Jéna, 1792, in-8°. (en allemand); XIII. *Botanique pour les Dames et les amateurs de plantes*, Weimar, 1795, 1798, 1805, in-8°. (en allemand); traduite en français, et augmentée de notes et d'autres additions (par Bourgoing), Weimar, 1799, in-8°., avec quatre planches; c'est un livre élémentaire. XIV. (en allemand) *Mémoires pour l'histoire pragmatique des trois règnes de la nature : Règne animal*, 1re. partie ; *Terres et Pierres*, Weimar, 1800, in-4°., avec trois belles planches coloriées. On voit, par la suite des travaux de Batsch, que, malgré la brièveté de sa vie, étant mort à quarante-un ans, il a rendu des services importants aux sciences physiques, et principalement à la botanique. M. Gmelin, dans son *Systema Naturæ*, lui à dédié un genre de la famille des Borraginées, auquel il a donné le nom de *Batschia*.

D—P—s.

BATT. La littérature hollandaise connaît cinq auteurs de ce nom. — Barthélemi Batt, né dans la ville d'Alost, en Flandre, en 1515, s'adonna au luthéranisme, essuya les persécutions de l'inquisition espagnole, et fut obligé de s'enfuir en Allemagne. Il s'établit à Rostock, et y mourut en 1559; il a laissé un ouvrage de morale : *De œconomiâ Christianâ libri II*, Anvers, 1558, in-12.—Son fils, Liévin Batt, né à Gand, en 1545, suivit son père à Rostock, et acheva ses études à Wittemberg, sous le fameux Melanchthon ; il obtint dans cette université le grade de maître-ès-arts, en 1559. De retour à Rostock, il y enseigna d'abord en particulier, et puis en public, les mathématiques : mais forcé de quitter cette ville, à cause de la guerre et de la peste, il se rendit en Italie, et fut promu à Venise au grade de docteur en médecine. Lorsque la paix fut rétablie, il retourna à Rostock, et y obtint une chaire de médecine, qu'il remplit pendant ving-cinq ans : il mourut en 1591. Il a écrit : *Epistolæ aliquot, medica tractantes*. Ces lettres sont insérées dans les *Miscellanea*, de Henri Smétius, son neveu, Francfort, 1611, in-8°. —Charles Batt, qui, depuis 1593 jusqu'en 1598, fut médecin de la ville

de Dordrecht, a traduit de l'allemand et du français plusieurs ouvrages, entre autres, le *Livre de Médecine*, de Wirtsung, la *Pratique de la Chirurgie*, de Guillaume, et la *Chirurgie*, d'Ambroise Paré. — Jacques Batt, en 1500, secrétaire de la ville de Berg-op-Zoom, était un homme savant, et jouissait de l'estime d'Érasme, qui lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans sa correspondance. Les premières sont de l'an 1498, et les dernières de 1500. On peut consulter sur lui Goudhoeven, *Chronique de Hollande.* — Corneille Batt, fils du précédent, naquit à Veere, en Zélande, vers l'année 1470 : il fut médecin dans sa ville natale, et se lia également avec Érasme. Il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres une description du monde, sous le titre de *Wereldbeschrijving*, publiée en 1512, qui contient des choses très-curieuses, dont Neijgersberg a profité, dans sa *Chronique de Zélande.* Cet ouvrage était déjà rare dans le temps de Boxhorn : Batt a composé la plupart de ses ouvrages pour le jeune seigneur de Béveren, dont l'éducation lui avait été confiée. D—g.

BATTAGLINI (Marc), évêque de Nocera dans l'Ombrie, et ensuite de Cesène, né le 25 mars 1645, dans une petite ville du diocèse de Rimini, mourut dans son dernier évêché le 19 septembre 1717. Ughelli (*Italia sacra*, vol. II), se trompe en plaçant sa mort au mois d'octobre. L'ouvrage qui lui fit le plus de réputation est son Histoire des conciles, *Istoria universale di tutti i Concilj generali e particolari di santa Chiesa*, Venise, 1686, in-fol. Malgré son titre, il ne parla point de tous les conciles, mais seulement des principaux, au nombre de quatre cent soixante-quinze; mais il donna, en 1689, une 2e. édition, 2 vol. in-fol., augmentée de quatre cent trois autres conciles, et d'après laquelle ont été faites (aussi à Venise) celles de 1696, 1704 et 1714. On a encore de lui, outre quelques ouvrages de moindre étendue, *Annali del sacerdozio e dell' imperio intorno all' intero secolo decimo settimo di nostra salute*, Venise, 4 vol. in-fol.; le 1er. 1701, le 2e. 1704, le 3e. 1709, et le 4e. 1711. Chacun de ces volumes embrasse les événements arrivés d'un jubilé universel à un autre, ou dans le cours de vingt-cinq ans. Ils ne sont point divisés par livres, mais par années. Le style a de l'affectation et de l'enflure; c'est le défaut de presque tous les écrits de ce temps, où l'on faisait peu de cas du naturel et de la simplicité. Il s'est fait du tout ensemble une 2e. édition à Ancône, 1742, 3 vol. in-fol. G—é.

BATTALUS, joueur de flûte d'Ephèse, célèbre par sa mollesse. Le poète Antiphane, qui vivait vers l'an 400 av. J.-C., avait fait une comédie sur lui, ce qui fit que son nom devint proverbe. Comme Démosthène était très-efféminé dans sa jeunesse, on lui donna le surnom de *Battalus.* C—r.

BATTARA (Jean-Antoine), ecclésiastique, médecin et botaniste italien, qui a exercé en même temps le sacerdoce et la médecine, ce qui n'est pas rare en Italie. Il était curé à Rimini, où il est mort en 1789. Il observa avec beaucoup de soin les champignons qui croissent aux environs de cette ville, et il en a publié l'histoire : *Fungorum agri Ariminensis historia*, Faenza, 1755; 2e. édition, 1759, in-4°., avec 200 figures. Il les classa d'une manière particulière, et il en fit connaître plusieurs espèces nouvelles, dont il a donné des figures en 40 planches, qui sont médiocres

pour l'exécution, mais qui sont exactes, ayant toutes été dessinées par l'auteur. Il chercha à prouver que ce sont de véritables plantes, qui doivent leur origine à des graines, et non pas à la putréfaction, comme on le croyait assez généralement alors. Dans le nombre des champignons qu'il a découverts, il s'en est trouvé un qui se distingue des autres par des caractères particuliers; ce qui a engagé tout récemment M. Persoon à en faire un nouveau genre, sous le nom de *Battara*. Ce savant donna, en 1778, *Pratica agraria distributa in varii dialoghi*, Rome, 2 vol. in-12. Il a publié deux autres petits ouvrages : *Litteræ ad C. Toninium*, dans les *Atti dell' Acad. di Siena*, *tom. IV*, et *Epistola selecta de re naturali observationes complectens*, Arimini, 1774, in-4°., *cum tab. æneis IV*. Ce sont des lettres contenant des observations sur l'histoire naturelle. Jean Bianchi, plus connu sous le nom latin de *Plancus*, dont Battara avait été le disciple, contribua à l'édition du *Traité des champignons*.

D—P—s.

BATTEUX (Charles), chanoine honoraire de Reims, né le 7 mai 1713 à Allend'huy, près de Reims, passa dans cette ville ses premières années, y professa la rhétorique à vingt ans, et sa reconnaissance lui inspira en 1739 une ode latine (*in Civitatem Remensem*), qui fut traduite par M. de Saulx, chanoine de l'église cathédrale, et chancelier de l'université de la même ville. En 1730, il fut appelé à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les colléges de Lisieux et de Navarre. Ce fut en qualité de professeur et au nom de l'université qu'il prononça deux discours latins, l'un sur *la naissance du duc de Bourgogne*, et l'autre *De gustu veterum in studiis litterarum retinendo*. Nommé professeur de philosophie grecque et latine au collége royal, il remplit avec distinction cette chaire, qui fut supprimée quelques années avant sa mort, et remplacée par la chaire d'éloquence française, que M. l'abbé Aubert, son disciple et son ami, occupa le premier. Il fut admis à l'académie des inscriptions en 1754, et entra en 1761 à l'académie française. Chargé plus d'une fois de représenter cette compagnie, il parla, non avec cette recherche qui vise à l'effet, et semble donner le signal des applaudissements, mais avec la justesse et la clarté d'un esprit droit et lumineux. Il y reçut, à la place de l'abbé d'Olivet, son maître et son ami, l'abbé de Condillac, qui, par une rencontre singulière, fut remplacé le même jour que lui dans l'académie. Encore plus estimable par une probité rigoureuse et par ses qualités personnelles que par ses talents littéraires, son caractère paisible le fit échapper, du moins de son vivant, aux persécutions de l'envie. Bon parent, il soutenait par ses bienfaits une famille nombreuse et peu fortunée. Excellent citoyen, il prenait aux revers et aux succès de la France un intérêt qui allait jusqu'à l'émotion. Grave sans austérité, mais plutôt par état que par caractère; doué de beaucoup de dignité dans l'ame, la figure et le maintien, il apportait dans la société une gaîté douce, une conversation solide et instructive, une philosophie exempte de fiel, étrangère à l'esprit de parti. Né d'une complexion robuste en apparence, mais altérée à la longue par le travail du cabinet; après avoir eu pendant quelques années des maux de nerfs, il fut emporté par une hydropisie de poitrine le 14 juillet 1780,

lorsqu'il entrait dans sa soixante-huitième année, et fut inhumé dans l'église de St.-André-des-Arcs, où le ministre Bertin lui fit construire un tombeau. Il fut remplacé à l'académie française par Lemierre, et eut l'honneur d'être loué par M. Delille, alors directeur de cette compagnie. Ses ouvrages sont : I. *Cours de Belles-Lettres*, 5 vol. in-12, 1774, dans lequel on a réuni *les Beaux-Arts réduits à un même principe* (l'imitation de la belle nature), 1747, et son *Traité de la construction oratoire*. Ces ouvrages, écrits avec moins de charme et d'abandon que le *Traité des Études* de Rollin, sont cependant devenus classiques chez les étrangers. On regarde le traité des *Beaux-Arts réduits*, etc., comme la plus estimable de toutes les productions de Batteux, par la sagesse du dessein, la finesse des vues, et par la sagacité avec laquelle il décompose la métaphysique des arts, et la ramène à des principes simples, lumineux et féconds. On a publié et réimprimé plusieurs fois sous le titre d'*Éléments de littérature*, 2 vol. in-12, attribués maladroitement à Batteux lui-même, qui ne sont qu'un abrégé du *Cours de belles-lettres*. II. *Traduction des Œuvres d'Horace en français*, 1750, 1768 et 1803, 2 volumes in-12, fidèle, à quelques inexactitudes près, mais dénuée de grâce et de chaleur. Au reste, il avait la bonne foi de convenir lui-même qu'il s'était proposé de faciliter l'intelligence de l'auteur, et non de représenter fidèlement la force et l'harmonie d'un poète si souvent traduit sans être jamais imité. L'abbé Joly de Dijon, qui travaillait alors au *Journal des Savants*, critiqua cette traduction. Batteux lui répondit dans une brochure intitulée : *Observations de l'abbé Ninhin, professeur de seconde au collége de Navarre, sur un article du* Journal des Savants, *du mois d'octobre* 1750, *concernant les poésies d'Horace, traduites en français*, Paris, 1750, in-12. III. *La Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits*, Paris, 1750, in-12, dont la publication suivit de près la réception de l'auteur à l'académie des inscriptions, écrit qui eut la gloire de fixer enfin l'opinion générale sur cet Epicure, jusqu'alors tant cité et si mal connu; IV. *les quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau, avec les traductions et des remarques*, 2 vol. in-8°., 1771; V. *Histoire des causes premières*, 1779, in-8°. Cet écrit, plein de recherches, où l'auteur fait voir avec quelle sage liberté il savait s'affranchir de ces respects de tradition si long-temps prodigués à des chimères, ne contribua pas peu, dit-on, à faire supprimer la chaire de philosophie au collége de France. VI. *Cours élémentaire à l'usage de l'Ecole militaire*, 45 vol. in-12. Cette compilation, demandée par le comte de St.-Germain, et pour laquelle Chompré, Montchablon et Philippe de Prétot furent ses principaux collaborateurs, fut exécutée en moins d'un an, et ce travail forcé nuisit et à la santé de l'auteur, qui s'altéra sans retour, et à la perfection de l'ouvrage, dont le peu de succès avança, dit-on, le terme des jours de Batteux. VII. *Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique à l'usage des jeunes orateurs*, Paris, 1780, in-12. VIII. *Nouvel Examen du préjugé de l'inversion*, Paris, 1767, in-12; IX. *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, Paris, 1746, in-12; X. *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois*, 1776, 1789, 15 vol. in-4°., collection

commencée par Batteux, et achevée par Bréquigny et de Guignes; XI. *Ocellus Lucanus, de la nature de l'univers; Timée de Locres, de l'ame du monde; Lettre d'Aristote sur le système du monde*, avec la traduction et des notes, Paris, 1768, 3 part., in-8°.; XII. *Traité de l'arrangement des mots, traduit du grec de Denys d'Halicarnasse, avec des exemples et des remarques*, Paris, 1788, in-12. Ce dernier écrit, qui parut depuis sa mort, est suivi d'un discours où le traducteur entreprend de venger la langue française des préférences exclusives données aux langues grecque et latine. Quoique nourri dans l'étude des auteurs anciens, il avait su se défendre d'une prévention aveugle en leur faveur, et l'on se rappelle que, lors de la querelle sur les inscriptions, il s'éleva contre l'opinion qui maintient encore parmi nous, sur nos monuments, l'usage exclusif d'une langue morte. Après le décès de l'abbé Batteux, il parut dans l'*Année littéraire*, 1780, N°. 27, une critique assez peu ménagée des ouvrages de cet académicien, quelquefois juste et quelquefois outrée. Nous y renvoyons le lecteur, et nous nous contenterons de faire observer, avec M. Delille, qu'on ne peut méconnaître dans M. Batteux le littérateur estimable, l'écrivain élégant, le dissertateur ingénieux, le grammairien habile et l'admirateur éclairé de l'antiquité. (Voy. *Discours prononcés à l'académie française pour la réception de M. Lemierre*, et *le Nécrologe des hommes célèbres de France*, tom. XVI, p. 47-84, 1781.) N—L.

BATTIE (Guillaume), médecin anglais, naquit de parents pauvres, en 1704, dans le comté de Devon. Il étudia d'abord à l'école d'Eton et ensuite à l'université de Cambridge. Après avoir pris ses degrés, et pratiqué quelque temps la médecine à Cambridge et à Uxbridge, il vint à Londres, où il obtint bientôt une grande réputation, et où il se maria. Il s'était fait connaître dans le monde savant, dès l'année 1729, par un essai d'édition d'*Isocrate*, édition qu'il completta, en 1749, en 2 vol. in-8°. La part active qu'il prit dans la dispute qui s'éleva, vers 1750, entre le collége des médecins de Londres et le docteur Schomberg, lui attira le ridicule honneur de devenir le sujet d'un poëme intitulé *la Battiade*, dont deux chants seulement ont été imprimés. Il s'était beaucoup occupé des maladies de l'esprit; en 1757, étant alors médecin de l'hôpital St.-Luc, et chef d'un établissement pour le traitement des aliénés, il fit paraître, en un vol. in-4°., un *Traité sur la Manie*, où il critiquait la méthode adoptée par le docteur Monro. Jean Monro, fils de ce dernier, lui répondit avec vivacité, dans un petit écrit, où il avait pris pour épigraphe ce passage d'Horace: *O major tandem parcas insane minori!* d'où les plaisants l'appelèrent le *major Battie*, substituant ce titre à celui de *doctor*. On doit encore à Guillaume Battie deux autres ouvrages, intitulés, l'un: *De principiis animalibus exercitationes in Coll. Reg. medicorum*, en quatre parties, 1751 et 1752; l'autre, *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis nonnullis ad principia animalia accommodati*, 1762. Il mourut en 1776, âgé de soixante-douze ans. X—s.

BATTIFERRI (Laure), femme-poète italienne très-célèbre dans le 16e. siècle, fille naturelle, mais légitimée de Jean-Antoine Battiferri d'Urbin, naquit en 1523. Elle annonça de bonne heure pour la poé-

sie et pour les lettres, des dispositions que son père se plut à cultiver par l'éducation la plus soignée. Elle se fit admirer dès sa plus tendre jeunesse par son talent poétique, joint à des connaissances littéraires et philosophiques très-étendues. Elle épousa en 1550 le célèbre sculpteur et architecte florentin Barthélemi Ammanati, qui était lui-même très-instruit. (*V.* AMMANATI). Elle ne cessa point, quoique mariée, de s'appliquer aux mêmes études, et de donner chaque jour de nouvelles preuves de talent. Elle devint l'objet des éloges des gens de lettres et des poètes les plus célèbres. Bernardo Tasso, père du grand Torquato, la plaça même dans le centième chant de son *Amadis* (st. 39), où il dit :

E Laura Battiferra onor d'Urbino.

Annibal Caro parle souvent et honorablement d'elle dans ses lettres et dans ses vers. Elle était de l'académie des *Intronati* de Sienne. Elle publia en 1560 à Florence un premier livre de ses poésies : *Il primo libro delle opere Toscane*, in-4°.; mais il n'en a jamais paru de second. Ce volume a été réimprimé à Naples avec des additions, 1694, in-12. On a encore d'elle : *I sette Salmi Penitenziali, tradotti in lingua toscana, con gli argomenti sopra ciascuno di essi, e con alcuni suoi sonetti spirituali*, Florence, 1564, 1566 et 1570, in-4°., Naples, 1697, in-12. On trouve de plus beaucoup de ses vers dans tous les recueils du temps. Elle mourut en 1589, et fut enterrée dans l'église de San Giannino de Florence, où son mari le fut depuis auprès d'elle.

G—É.

BATTISTA. Un Dictionnaire italien nous a donné, sur plusieurs auteurs qui ont porté ce nom, de petits articles insignifiants, qu'on s'est cru obligé de copier dans des Dictionnaires français. Pour ne pas paraître les ignorer, nous les fondrons tous ici en un seul article. BATTISTA, de Ferrare, secrétaire du duc Hercule II, écrivit plusieurs ouvrages théologiques, et quelques-uns d'histoire, vers l'an 1493. — BATTISTA (Fulgose), doge de Gênes, chassé par son aïeul, écrivit dans son exil, en 1483, neuf livres, *Exemplorum memorabilium*, qui ont été traduits par Camille Gilino, de Milan. — BATTISTA (Ignace), vénitien, professeur de belles-lettres, selon Gessner, qui l'avait connu vieux, en 1543, écrivit : I. *Historia imperatorum Romanorum*; II. *de Origine Turcarum*. — BATTISTA, surnommé *Trovamala*, italien, qui vivait à Louvain, en 1485, écrivit une *Summa casuum Conscientiæ*. Bellarmin (*de Scriptoribus Ecclesiasticis*) a parlé de lui avec éloge. G—É.

BATTISTA, poète latin du 15e. siècle, que ces mêmes Dictionnaires disent espagnol, *Spagnuolo*, mais né à Mantoue, était de la famille *Spagnuoli* de cette ville, mais n'en était, selon Paul Jove, qu'un rejeton illégitime. Il jouit, de son temps, de la plus grande célébrité; et, n'y eut-il que l'énorme quantité de vers qu'il publia, ce n'est point dans l'histoire des lettres un homme à qui l'on puisse ne donner que quatre ou cinq lignes, et dont on doive se borner à dire : *Scrisse molti poemi in 4 vol. alcuni contro la corte di Roma*. Ce poète de Mantoue est celui qu'en France on a conservé l'habitude de nommer *le Mantouan*. Il entra fort jeune dans l'ordre des Carmes, et point du tout des Carmélites, comme on l'a dit plaisamment en français, croyant traduire ainsi le mot italien *de' Carmelitani*. Devenu général de son ordre, il entreprit d'y porter la réforme; et, n'ayant pu y

réussir, il abdiqua, pour passer en repos le reste de sa vie. Il mourut en 1516, âgé de plus de quatre-vingts ans, selon Paul Jove et Tiraboschi. Il n'était donc pas né en 1448, mais vers l'an 1436. Sa renommée poétique était si imposante, qu'elle en imposa au savant Érasme lui-même, qui dit, dans une de ses lettres, qu'un jour Battista ne serait pas mis beaucoup au-dessous de son compatriote Virgile. Après sa mort, le marquis de Mantoue, Frédéric de Gonzague, lui érigea une statue de marbre auprès de celle de Virgile. Il est impossible aujourd'hui de concevoir une illusion pareille, en lisant cette multitude de vers médiocres, et dans lesquels les règles même de la versification sont quelquefois violées. La réputation de tous ces seconds Virgile est sujette à ne leur pas survivre, tandis que le premier et le seul véritable peut dire, comme dans l'inscription gravée sur la porte de l'Enfer du Dante : *Ed io eterno duro.* Les poëmes de Battista Spagnuoli ou du Mantouan, furent d'abord publiés séparément, ensuite recueillis en 3 vol. in-fol., Paris, 1513, avec de longs commentaires, et enfin en 4 vol. petit in-4°., sans commentaires, Anvers, 1576. On distingue, dans cette masse de vers, I. dix Églogues, ouvrage de sa jeunesse, et l'un des moins mauvais de tous les siens : c'est ce qui est le plus connu de lui en France. On en a une traduction en rimes françaises, sous le titre de *Bucoliques*, par d'Amboyse, Paris, in-4°., sans date, mais sûrement du 16e. siècle. II. Un poëme à l'imitation de celui des *Fastes*, sur tous les Saints fêtés dans le cours de l'année, sous ce titre : *De Sacris diebus, ad Leonem X, pontificem maximum.* III. Sept pièces en l'honneur d'autant de vierges saintes, et premièrement de la vierge Marie ; l'auteur intitule ces pièces *Parthenice prima*, *Parthenice secunda*, etc. C'est pour cela qu'un traducteur français, aussi du 16e. siècle, a donné à sa traduction le titre de *la Parthénice Marianne*, etc., Lyon, 1523, in-fol. IV. Quatre livres de *Sylves* ou de poëmes mêlés sur divers sujets ; des *Élégies*, des *Épîtres morales*, etc. G—É.

BATTISTA (Joseph), auteur italien du 17e. siècle, qui jouit alors de toute la réputation que procuraient l'exagération, l'enflure et tous les vices de style les plus monstrueux. Il était né dans le royaume de Naples, entre Brindes et Tarente, dans un lieu nommé *le Grottaglie.* Il perdit ses parents en bas âge, et resta livré à des tuteurs qui, soit par négligence, soit par avidité, réduisirent presque à rien sa modique fortune. Il étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Naples, où il fit des cours de philosophie et de théologie. Il fut même reçu docteur en cette dernière faculté, et prit l'habit ecclésiastique. Jean-Baptiste Manso, marquis de Villa, qui avait tant aimé le Tasse, et qui a écrit sa vie, prit beaucoup d'amitié pour le jeune Battista, et conçut une telle opinion de son goût, qu'en mourant il ordonna, par son testament, que tous ses écrits lui fussent remis, et ne fussent imprimés qu'après qu'il les aurait revus et corrigés. Ayant perdu cet appui, Battista entra chez le duc d'Avellino, qui l'en avait pressé avec instance. Il y resta dix ans ; mais il se retira enfin dans sa patrie, où il vécut long-temps solitaire, et souvent livré à la plus noire mélancolie. Devenu de bonne heure sujet à la goutte et à des accès de sciatique très-douloureux, il cherchait quelquefois à se distraire de sa tristesse et de ses douleurs, par de petits voyages à Salerne, à Pæstum, à Tarente, sur les côtes de Mergel-

lina, à Sorrento ou à Bari. Il mourut à Naples le 6 mars 1675. Mettant à part les défauts de son style, c'était un des littérateurs les plus savants de son siècle. On a de lui : I. Des Épigrammes latines (*Epigrammatum centuriæ III*), Venise, 1653 et 1659, in-12; II. Des Poésies lyriques (*Poesie meliche*), divisées en quatre parties, qui parurent séparément à Venise, depuis 1653 jusqu'en 1664, in-12; puis les quatre parties ensemble, Venise, 1665, in-12, réimprimées en 1666. Il y en eut une cinquième partie, Bologne, 1670, in-12; Parme, 1675, aussi in-12. III. *Epicedj eroici*, Venise, 1667, in 12; et avec des additions, Bologne, 1669, in-12. Crescimbéni et Quadrio disent qu'il fut le premier à emprunter le mot grec et latin *epicedium*, pour signifier un morceau de poésie funèbre. IV. *Le Giornate accademiche* (en prose), Venise, 1670 et 1673, in-12; V. *Affetti caritativi*, Padoue, in-12. Battista ne se fit point connaître pour l'auteur de cet opuscule, qui était une réponse vive et mordante à des critiques faites contre ses vers. Il n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, qu'il distribua à ses amis; ce petit volume est fort rare. VI. *Della patria d'Ennio*, autre opuscule, où il soutient qu'Ennius était natif de Rudia, dans le voisinage des *Grottaglie*, fut d'abord imprimé dans deux recueils du temps; et ensuite, à la fin d'une édition de ses lettres, dont on va parler tout à l'heure; VII. l'*Assalone*, tragédie, Venise, 1676. Cette pièce et les deux ouvrages suivants furent publiés après la mort de l'auteur, par son neveu, Simon-Antoine Battista. VIII. *La poetica di Giuseppe Battista*, Venise, 1676, in-12. Crescimbéni a parlé de cette poétique, dont il loue la clarté, la brièveté et le jugement; IX. *Lettere*, *opera postuma ed ultima*, etc., Venise, 1677 et 1678, in-12, Bologne, 1678, in-12; C'est à la fin de ces lettres, que l'on trouve la dissertation *Della patria d'Ennio*, dont il est parlé ci-dessus, N°. VI. G—É.

BATTONI. *Voy.* Batoni.

BATTORI, ou BATHORI (Etienne), prince de Transylvanie, et roi de Pologne, né dans une condition privée, s'éleva lui-même au trône par ses talents et par de belles actions. Nourri dans les camps, il montra de bonne heure de l'inclination pour les armes, et s'acquit par son courage et par sa prudence l'estime des soldats et du peuple. Les Transylvains eurent recours à lui dans un différend survenu avec la cour de Vienne, et il eut le bonheur de tout régler à la satisfaction des deux partis. La souveraineté de la Transylvanie étant devenue vacante par la mort de Jean Sigismond, neveu de Sigismond II, roi de Pologne, Etienne Battori fut élu prince, en 1571, d'un consentement unanime, sans avoir brigué cet honneur, ni même conçu l'idée de s'élever ainsi au-dessus de ses concitoyens. Cette dignité lui fraya le chemin du trône. Battori paya un tribut au sulthan Selim II, en 1573, pour obtenir l'investiture de la Transylvanie. Le prince othoman lui envoya par un chiaoux la masse d'armes et le sabre, en lui enjoignant de ne faire aucune alliance avec les puissances chrétiennes sans son agrément. Amurath III, en 1575, récompensa la soumission de Battori, en le faisant préférer, pour le trône de Pologne, à Maximilien d'Autriche, son concurrent. Plusieurs sénateurs s'étaient déjà déclarés pour ce prince, mais le reste de la noblesse fut pour Battori, qui, s'avançant en Pologne avec une armée, vit son élection appuyée de toutes les

forces de l'empire othoman. Élu roi de Pologne en 1576, à condition qu'il épouserait la princesse Anne, fille de Sigismond Auguste, dernier souverain du sang des Jagellons, il fut couronné à Cracovie, avec la reine son épouse, et jura de maintenir les droits et la liberté de la nation. Battori régna avec gloire; toutes les provinces lui étaient soumises, à l'exception de Dantzick, qui tenait encore pour la maison d'Autriche: Battori força cette ville de le reconnaître pour roi. Il soutint ensuite la guerre pendant cinq ans contre les Russes, qu'il défit en plusieurs rencontres, et obligea le czar de lui céder toute la Courlande et une partie de la Livonie. La paix une fois rendue à la Pologne, Battori donna toute son attention au gouvernement civil, à l'administration de la justice et à la discipline de l'armée. Ce fut lui qui, par de sages réglements, fit de la cavalerie polonaise la principale force de la nation, et la rendit si redoutable aux Moscovites et aux Turks. Il disciplina aussi les Cosaques, qu'il opposa avec succès aux Tatars, en les attachant au service de la Pologne. Ce prince employait ainsi les loisirs de la paix, lorsque les Suédois, profitant d'une révolte survenue à Riga, cherchèrent à s'emparer de cette ville. Le roi de Pologne prit aussitôt des mesures vigoureuses pour étouffer la sédition. La ville négocia; mais Battori voulait qu'elle implorât sa clémence; et, comme les députés y mettaient des conditions, il entra dans un si grand accès de colère, qu'il en mourut peu de jours après à Grodno, le 13 décembre 1586, dans la 54ᵉ. année de son âge, sans laisser de postérité. Il était alors à la veille de déclarer la guerre aux Turks. Prudent, brave, actif, juste, bienfaisant, Battori s'était attiré le respect et l'affection des Polonais, qui honorent encore aujourd'hui sa mémoire; mais toute la sagesse de ce prince ne put le préserver de ces accès d'emportement et de colère, voisins de la frénésie, dont il fut la victime. B—P.

BATTORI, ou BATHORI (Sigismond), était vayvode de Transylvanie, l'an 1595, sous le sulthan Mahomet III, et l'empereur Rodolphe II. Uni aux vayvodes de Valachie et de Moldavie, il secoua comme eux le joug que les Othomans faisaient peser sur ces trois provinces chrétiennes. Il eut la gloire de vaincre le grand-vizyr Sinan-Pacha, qu'il força à repasser le Danube; il se trouva à la bataille d'Agria, qui n'eût pas été une défaite pour les impériaux, si les conseils de Sigismond eussent été suivis, si son exemple eût été imité. Peu de temps après, ce prince guerrier, toujours victorieux, mais bizarre et inconstant, céda volontairement sa souveraineté à l'empereur Rodolphe, ne demandant en échange que la principauté d'Oppelen et de Ratibor, en Silésie, une pension de 50,000 ducats, et le chapeau de cardinal. Marié à l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, il devait faire casser son mariage, et embrasser l'état ecclésiastique. Ce prince singulier, ennuyé de vaincre comme de commander, ne cherchait plus que la solitude; l'activité et l'inquiétude continuelles de son esprit ne lui permettaient pas de dormir; il se réveillait en fureur au milieu de la nuit, et ne voyait que des spectres et des fantômes. A peine ce prince versatile eut-il fait ratifier la cession par les états, qu'il s'en repentit; il se travestit en moine, abandonna la Silésie, et s'enfuit en Pologne. Là, il fit un nouveau transport de sa principauté au cardinal André Battori, évêque de Warmie, qui alla en prendre possession, non

pas sans obstacle : Sigismond, en cédant la Transylvanie cette fois, la mettait sous la protection du sulthan, dont il se reconnaissait tributaire. Michel de Valachie, allié des impériaux, marcha contre le cardinal, le battit dans un combat, à la suite duquel il fut tué en 1599, en cherchant son salut dans la fuite. Sigismond, qui changeait d'alliés comme de projets, se joignit aux Othomans pour rentrer dans ses états, et en chasser le vayvode Michel, à qui l'empereur en avait donné l'investiture. Sigismond fut vaincu, et ce prince, toujours heureux jusque-là, fut abandonné par la fortune dès qu'il eut réuni ses armes à celles des infidèles. Il se réfugia en Moldavie. L'an 1600, les Transylvains le rappelèrent, et il redevint leur prince pour la troisième fois. Soutenu de nouveau par les Othomans, les Tatars et les Moldaves, il se vit à la tête de 30,000 hommes, et n'en éprouva pas moins une déroute complète. Toujours battu, et reparaissant sans cesse, Sigismond chercha, en 1602, à se réconcilier avec l'empereur : il céda encore une fois la Transylvanie, livra, pour garantie, toutes ses places fortes, et obtint à ce prix la faveur de rentrer dans les bonnes grâces de Rodolphe, qu'il alla implorer à Prague. Ce prince transylvain, dont la vie militaire fut partagée également en victoires et en défaites, dont la foi fut aussi équivoque que l'amitié inconstante, à qui ses succès valurent long-temps la jalousie de ses voisins, plein de courage, et à la fois sans caractère, survécut à sa gloire, et mourut à Prague, le 20 mars 1613, dans l'obscurité et l'oubli. S—Y.

BATTORI, ou BATHORI (GABRIEL), frère de Sigismond, devint prince de Transylvanie, en reconnaissant la suzeraineté de l'empereur Mathias. Il se mit sous la protection des Turks, pour se maintenir contre le souverain qui s'autorisait de la cession faite par Sigismond à l'empereur Rodolphe, en 1597. Battori prit Hermanstadt, chassa de la Valachie le vayvode Radul, et fut forcé bientôt après de revenir en Transylvanie, tenir tête à Forgatz, lieutenant de l'empereur Mathias. Soutenu par les Othomans, dont il s'était reconnu vassal, et par les Tatars, il parvint à obliger Forgatz à se retirer; mais il gouverna ses sujets avec tant de dureté qu'ils se révoltèrent contre lui. Ils ne virent en lui qu'un usurpateur, quoiqu'il fût issu du sang de leurs anciens souverains. Les Transylvains élurent pour leur prince Betlem-Gabor, et déposèrent Gabriel Battori. Betlem se mit sous la protection d'Achmet Ier., qui le soutint contre son rival. Sandar-Pacha entra dans la Transylvanie avec 60 mille hommes. Battori, craignant de succomber, voulut composer avec les Othomans; mais en quittant leur camp, à la tête d'une faible escorte, il fut assassiné le 26 octobre 1613, et ce meurtre assura la paisible possession de la Transylvanie à Betlem-Gabor. S—Y.

BATTUS Ier., né à Théra, l'une des îles Cyclades, descendait, à la 17e. génération, d'Euphémus, l'un des argonautes. Quoique très-bègue, il fut choisi par l'oracle de Delphes pour conduire une colonie de Théra dans la Libye : il y passa, suivant Eusèbe, l'an 631 av. J.-C., et il s'établit avec ceux qui le suivaient, dans une petite île attenante à la Libye, nommée Platée. Il passa ensuite sur le continent, où il fonda la ville de Cyrène, dans le voisinage d'une fontaine consacrée à Apollon. Il paraît assez probable qu'il ne fit que renouveler un ancien établissement ; car, si l'on en croit les traditions mythologiques, qui ont tou-

jours quelque fondement, Cyrène avait été bâtie, avant le siége de Troie, par un certain Aristée, venu de la Thessalie. Battus régna quarante ans, et laissa, en mourant, le trône à Arcésilas, son fils. Hérodote dit qu'il s'appelait d'abord *Aristote*, et que ce fut la Pythie qui lui donna le nom de *Battus*, qui signifiait *roi*, dans le langage de la Libye. Mais si ce nom avait eu cette signification, tous ses successeurs l'auraient pris ; et cependant nous voyons les rois de Cyrène, durant huit générations, se nommer alternativement *Battus* et *Arcésilas*. C—R.

BATTUS II, surnommé l'Heureux, fils d'Arcésilas Ier., monta sur le trône vers l'an 575 av. J.-C. Cyrène prit beaucoup d'accroissement sous son règne, par le grand nombre d'habitants qui y vinrent de toutes les parties de la Grèce : ces nouveaux venus s'emparèrent d'un canton considérable, dont ils dépouillèrent les Libyens; ceux-ci alors eurent recours à Apriès, roi d'Égypte, qui, ne voyant pas sans inquiétude cette puissance se former dans son voisinage, envoya contre eux une armée considérable, qui fut taillée en pièces par les Cyrénéens. Battus II eut pour successeur Arcésilas II, son fils. C—R.

BATTUS III, surnommé le Boiteux, était encore fort jeune lorsque Arcésilas II, son père, mourut empoisonné par Laarchus, son frère, qui usurpa le trône. Eryxo, sa veuve, ayant vengé son mari, en faisant périr le meurtrier, Battus monta sur le trône vers l'an 544 av. J.-C. L'amour de la liberté commençait à germer chez les peuples de la Grèce, et ils ne supportaient plus qu'avec peine le gouvernement d'un seul ; les Cyrénéens, comme les autres, voulurent limiter l'autorité de leur roi; et comme il fallait pour cela des lois nouvelles, ils eurent recours à Démonax de Mantinée, qui attribua au roi une certaine portion de terres, lui conserva le droit de présider aux sacrifices et à ce qui concernait la religion, mais lui ôta presque tout le reste de son pouvoir, qu'il transféra au peuple et au sénat. Battus avait épousé Phérétime, dont l'origine nous est inconnue; il en eut un fils, Arcésilas III, qui lui succéda. — Il y eut un Battus IV, qui fut roi après Arcésilas III, son père ; et un cinquième Battus, fils d'Arcésilas IV; mais leur histoire nous est inconnue; on sait seulement que le dernier se retira chez les Évespérides, où les Cyrénéens le firent sans doute assassiner; car Héraclides de Pont dit qu'ils jetèrent sa tête dans la mer. C—R.

BATU, nommé aussi BATHY, ou BATOU, petit-fils de Djenguyz-Khan, succéda à son père Touchy-Khan dans la souveraineté du Captchac, en 1223 de J.-C. L'obscurité et la confusion qui régnent encore dans l'histoire des nombreux successeurs de Djenguyz-Khan ne permettent pas de donner des notions bien justes sur le règne et les actions de Batou; on voit seulement que, Djenguyz étant mort peu de temps après son avènement, il assista avec tous ses frères à l'élection du nouveau grand khan Octaï, et le suivit dans son expédition en Chine. A son retour, Octaï, satisfait de ses services, le renvoya dans le Captchac, avec une nombreuse armée, en lui ordonnant de conquérir les pays septentrionaux de l'Europe. Cette armée se répandit dans la Russie, et de là en Pologne, en Hongrie, en Bulgarie, portant partout la désolation. De tous ces pays, la Russie seule fut soumise, après un séjour de dix ans qu'y fit Batou, et au bout duquel il rentra vic-

torieux dans le Captchac. Plusieurs de ses armées envahirent encore ces mêmes régions en 1252. Telboga, son lieutenant, ravagea tout le territoire de Susdal en Russie, défit André Jaroslawitz, proche de Vladimire, prit la ville de Pereslavie, et en fit prisonnière la princesse. En 1254, le même général pénétra jusqu'à Bythomie, dans la contrée d'Opal. Vers le même temps, c'est-à-dire en 1255, mourut Batou; il portait le titre de *Sagin*, ou *Sain-Khan*. Mr. de Guignes fait observer que son nom signifie *force*, *dureté*, et sans doute *courage*. Son frère, Bérékéh-Khan lui succéda.

J—n.

BAUD (Pierre le). *V.* Lebaud.

BAUDART (Guillaume), naquit à Deinse, petite ville de Flandre, de parents protestants, qui, obligés de quitter ce pays, à cause de leur religion, allèrent s'établir à Emden. Le jeune Baudart y fit ses études, et s'y appliqua avec beaucoup de succès au latin, au grec et à l'hébreu. Il fit ensuite un cours de théologie; et, ayant achevé ses études, il fut nommé pasteur, d'abord à Sneek, et puis à Zutphen. Le synode national de Dordrecht le chargea, conjointement avec Bogerman et Bucérus, de faire une nouvelle traduction du *Vieux-Testament*. Bucérus étant mort quelque temps après, Baudart et Bogerman achevèrent seuls ce travail au bout de six ans. Baudart entreprit aussi la continuation de l'Histoire du temps, de van Meteren, depuis 1603 jusqu'en 1624. Cet ouvrage parut à Arnhem, en 1624, sous ce titre: *Gedenkwaardige Geschiedenissen zo kerkelijke als wereldlijke*, 2 vol. in-fol. Il composa en outre un recueil de sentences: *Apophthegmata christiana*, Amsterdam, 1657, in-4°.; et il fit des quatrains pour une collection de gravures, représentant les guerres de l'Espagne et des Pays-Bas, *Polemographia Belgica*, Amsterd., 1621, in-4°. Cet ouvrage fut publié en français, sous le titre de *Description des siéges, batailles, rencontres*, etc., *durant les guerres des Pays-Bas ou de Nassau*, Amsterd., 1616, in-4°., fig. Baudart mourut à Zutphen, en 1640, âgé de soixante-seize ans, après avoir été pasteur de cette ville durant trente-six ans. D—g.

BAUDEAU (Nicolas), chanoine régulier et prieur de St.-Lô en Normandie, prévôt mitré de Widziniski en Pologne, de l'académie de Bordeaux, naquit à Amboise, le 25 avril 1730. Il s'attacha aux économistes, et composa, pour propager leurs principes, différents ouvrages dont le principal est un journal intitulé: *les Éphémérides du citoyen*, ou *Chronique de l'esprit national*, 1765 et suiv., 63 vol. in-12. Le marquis de Mirabeau fut le collaborateur de Baudeau jusqu'en mai 1768, époque à laquelle l'ouvrage passa entre les mains de Mr. Dupont de Nemours. L'abbé Baudeau fut quelque temps attaché au dernier duc d'Orléans. Il est mort, vers 1792, dans la démence la plus complète. Ses autres ouvrages sont: I. *Analyse de l'ouvrage du pape Benoît XIV, sur les béatifications*, 1759, in-12; II. *Avis au peuple sur son premier besoin*, 1768, in-12; III. *Avis aux honnêtes gens qui veulent bien faire*, 1768, in-12; IV. *Exposition de la loi naturelle*, 1767, in-12; V. *Idées d'un citoyen sur les vrais pauvres*, 1765, in-8°.; VI. *Sur l'administration des finances du roi*, 1763, 3 vol. in-8°.; VII. *Sur le commerce d'Orient et la compagnie des Indes*, 1764, in-8°.; VIII. *Lettres d'un citoyen à un magistrat, sur les vingtièmes et autres impôts*, 1768, in-12; IX. *Lettres et Mémoires à*

un magistrat du parlement de Paris, sur l'arrêt du conseil du 13 *septembre* 1774, in-12; X. *Mémoires sur l'utilité des histoires particulières des provinces, et sur la manière de les écrire*, 1759, in-8°.; XI. *Nouvelles Ephémérides économiques*, 1774-76, 19 vol. in-12; XII. *Première Introduction à la Philosophie économique*, 1771, in-8°.; XIII. *Principes économiques de Louis XII et du cardinal d'Amboise*, 1785, in-8°.; XIV. *Charles V, Louis XII et Henri IV aux Français*, 1787, 2 vol. in-8°.; XV. *Prospectus du canal de Bourgogne, pour la jonction des deux mers*, 1768, in-8°.; XVI. *Idée d'une souscription patriotique en faveur de l'agriculture, du commerce et des arts*, 1765, in-8°.; XVII. *Questions proposées à M. Richard de Glanières, sur son plan d'imposition soi-disant économique*, 1774, in-8°.; XVIII. *Eclaircissements demandés à M. Necker sur ses principes économiques*, 1775, in-8°.; XIX. *Sur l'état présent de l'agriculture en Angleterre, traduit de l'anglais, avec des remarques sur l'état de l'agriculture en France*, 1778, in-8°. Il avait annoncé, en 1775, une nouvelle édition, en 12 vol. in-8°., des *Economies royales de Sully*, avec des notes et remarques de quelques économistes. Il n'en a paru que deux volumes. A. B—T.

BAUDELOCQUE (JEAN-LOUIS), célèbre chirurgien-accoucheur, naquit à Heilly en Picardie, département de la Somme, en 1746. Son père lui donna les premiers documents de son art; il vint ensuite à Paris, où, collégue et émule de Desault, il s'appliqua à la fois à l'anatomie, à la chirurgie et à l'art des accouchements. Cette dernière branche de l'art de guérir venait de prendre, entre les mains de Smellie et de Levret, une direction nouvelle: on commençait à entrevoir que la facilité avec laquelle peut se faire cette opération de la nature devait dépendre des rapports mécaniques entre le volume de la tête de l'enfant et la capacité de cette partie du corps connue sous le nom de *bassin*, par laquelle elle doit passer. Solayrès, enlevé prématurément à la médecine, fixait alors dans des cours publics l'attention des praticiens sur ces rapports mécaniques. Baudelocque, riche de connaissances anatomiques et chirurgicales, acquises dans un service de quelques années à l'hôpital de la Charité, et dans les cours de l'école pratique où il avait même obtenu un des premiers prix, se voua alors exclusivement aux mêmes travaux. Solayrès, qui l'avait distingué parmi ses auditeurs, lui confia le soin de terminer un de ses cours qu'il était forcé d'interrompre, et le jeune Baudelocque justifia sa confiance. L'année suivante, Baudelocque, quoique non reçu encore, commença à faire des cours, de lui-même; et le docteur Houstet, fondateur de l'école pratique et des prix qui y étaient décernés, sut éluder pour Baudelocque l'opposition que cette dernière raison mettait à ces essais. Le succès couronna le zèle du protégé et la bienveillance du protecteur. Depuis ce temps, la réputation de Baudelocque n'a fait qu'accroître, et peu de praticiens ont recueilli plus de titres d'honneur. En 1776, il fut reçu par le collége de chirurgie de Paris. Sa thèse était: *An in partu propter angustiam pelvis impossibili, symphysis ossium pubis secanda?* Il se déclarait alors opposé à cette section de la symphyse, préconisée par Sigaud, qui en voulait faire une application trop fréquente, et sur laquelle on est aujourd'hui revenu à une opinion mixte. Quelque

temps après, cette compagnie le nomma un de ses conseillers. Lorsque l'école de santé fut créée sur les débris des facultés de médecine et du collége de chirurgie, Baudelocque fut chargé d'y enseigner l'art des accouchements; nommé en même temps chirurgien en chef et accoucheur de l'hospice de la Maternité. Successivement beaucoup de sociétés savantes se l'associèrent : pratiquant son art dans une immense capitale, il obtint une confiance illimitée, et, dans les derniers jours de sa vie, celle de l'empereur Napoléon, qui le nomma premier accoucheur de l'impératrice Marie-Louise. Tous ses succès sont réellement sanctionnés, soit par ce que la tradition a conservé du mérite de Baudelocque, soit par les nombreux ouvrages qui lui sont dus. Il ne fut pas un professeur brillant, mais judicieux, plein de clarté, grave et commandant le respect. Ses ouvrages, qui sont en quelque sorte devenus classiques, ont été traduits dans plusieurs langues. Voici ce qui les distingue de ceux qui les avaient précédés : les diverses positions que peut affecter la tête de l'enfant, partie qui, le plus généralement, se présente la première dans l'accouchement, et qui décide de la situation du reste du corps, y sont mieux précisées; d'après ces positions, et celles des autres parties du corps de l'enfant qui peuvent aussi se présenter, il établit diverses espèces d'accouchements, dont il indique alors, avec la plus scrupuleuse exactitude, les manœuvres. Suivant exactement la marche du corps de l'enfant, depuis l'organe musculeux qui le renferme, jusqu'à sa sortie au-dehors à travers le bassin, et, jugeant les rapports que la nature établit elle-même entre les plus grandes longueurs de la tête et les plus grandes capacités du bassin, il observe que toujours elles se coordonnent, et il indique, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, les diverses directions que suit successivement le corps de l'enfant dans cette fonction naturelle. En même temps, il ramena, par son exemple, les praticiens à ne considérer l'accouchement que comme un acte qui entre dans le but de la nature, et que, dès-lors, elle doit le plus souvent accomplir par ses propres forces. Il rend beaucoup plus simples les secours que quelquefois il exige, et concourt beaucoup à faire rejeter cet attirail effrayant d'instruments dont cet art surchargeait encore alors sa pratique. Ce dernier mérite de Baudelocque rend plus odieuse l'inculpation injuste qui lui fut intentée dans les dernières années de sa vie. Un rival jaloux osa soupçonner non seulement ses talents, mais encore ses intentions. Les tribunaux retentirent de sa plainte, et en firent justice; mais Baudelocque n'en fut pas moins douloureusement affecté. Tout ce qu'il y avait alors de distingué dans son art s'empressa près de lui, pour lui faire oublier cette peine; et la postérité jugera de même, en s'en rapportant à ses seuls écrits. En voici la liste : I. *Principes des accouchements*, espèce de catéchisme par demandes et par réponses, in-8°., 1775. Le gouvernement fit réimprimer cet ouvrage, en 1787, au nombre de six mille exemplaires, et cependant il a fallu en donner une 3e. édition en 1806. II. *L'Art des accouchements*, 2 vol. in-8°., 1781. Le premier ouvrage était spécialement destiné aux sages-femmes et aux habitants des campagnes; celui-ci, composé pour les chirurgiens et médecins, comporte plus d'étendue; il n'eut pas moins de succès : il y en a eu trois autres éditions successivement en 1789, 1796, 1807. III. Un nombre consi-

dérable de *Mémoires, Dissertations*, *Rapports sur les maladies des femmes, des enfants, sur les accouchements*, dont plusieurs peuvent servir à éclairer la médecine légale, insérés dans ceux de l'académie et dans plusieurs journaux de médecine. IV. Il laissa inédite une *Collection de ses Observations* recueillies pendant quarante années. Baudelocque est mort le 1er. mai 1810. C. et A.

BAUDELOT DE DAIRVAL (Charles-César), né à Paris, le 29 novembre 1648, fit ses premières études à Beauvais, sous Louis Hallé, son oncle, supérieur du séminaire de cette ville, et les acheva à Paris, où il eut pour précepteur l'abbé Danet. Il se destinait à la médecine. La mort de son père l'obligea de s'appliquer à la connaissance des affaires; il fit son droit, fut reçu avocat, et plaida avec distinction. Un procès, où sa mère était intéressée, l'appela à Dijon. Il employait ses heures de loisir à parcourir les bibliothèques et les cabinets. Le jeune avocat devint bientôt antiquaire. Du produit d'une cause qu'il plaida à Dijon, pour le marquis de la Meilleraye, il y acheta un petit cabinet de livres, de figures et de médailles; et, de retour à Paris, il sacrifia à ses nouveaux goûts tous les avantages que le barreau lui présentait. Son livre *De l'utilité des voyages*, qu'il donna en 1686, le mit en liaison avec les plus célèbres antiquaires d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, et lui procura le titre d'associé de l'académie des Ricovrati de Padoue. Madame lui confia son cabinet de médailles d'or et de pierres gravées; l'académie des inscriptions l'admit dans son sein, en 1705. M. Nointel avait rapporté de Constantinople deux inscriptions fameuses, dont l'une, qui a plus de deux mille ans, contient le nom des officiers et des principaux soldats que les Athéniens perdirent en une même année, dans cinq expéditions différentes. Ces marbres passèrent à Thevenot, qui les plaça dans une petite maison de campagne à Issy. Après sa mort, Baudelot alla trouver ses héritiers, qui étaient de mauvaise humeur contre ces masses de pierre qui leur remplissaient toute une salle basse, et en fit l'acquisition. Sa joie lui prêta ce jour-là des forces d'athlète pour les charger presque seul sur la première voiture qu'on trouva, et les conduire pas à pas jusqu'au faubourg St.-Marceau, où il demeurait. Il donna la même attention à cette partie de son déménagement quand il vint demeurer au faubourg St.-Germain; mais, en attendant qu'il pût placer ces pierres dans son appartement, il les avait fait ranger de son mieux dans la cour. Une jeune dame, qui occupait le 1er. étage et le rez-de-chaussée, affecta un jour de faire arrêter les boueux pour emporter ces décombres. Baudelot, de retour, fut instruit des projets de la dame, et, quelque tard qu'il fût, il ne se donna point de repos que ces restes infortunés de la Grèce ne fussent en sûreté sous son propre toît. Baudelot mourut le 27 juin 1722, laissant à l'académie des inscriptions ce qu'il avait de plus cher, ses livres, ses médailles, ses bronzes et ses marbres antiques. C'était un homme affable, modeste et très-zélé pour la science qu'il possédait. On trouve la liste de ses ouvrages à la suite de son *Eloge* par de Boze, et dans les *Mémoires de Nicéron*; mais ni l'un ni l'autre ne parlent de l'*Explication d'une pierre gravée dont l'empreinte a été envoyée à l'académie des inscriptions et médailles au mois de février* 1708, in-4°., de 14 pages, avec gravures, pièce rare. L'ouvrage

de Baudelot, intitulé : *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiques procure aux savants*, 1686, 2 vol. in-12, a été réimprimé plusieurs fois ; la meilleure édition est celle de Rouen, 1727, 2 vol. in-12. « Le titre de cet ouvrage, » dit de Boze (et après lui Nicéron), » a trompé, et trompe encore tous les » jours les lecteurs qui ne passent pas » plus avant, c'est-à-dire le plus grand » nombre. L'auteur, qui n'avait fait » d'autres voyages que celui de Paris » à Dijon, y borne toute l'utilité dont » il parle à l'avantage qu'un homme » de lettres, qui voyage, peut tirer de » l'inspection, de l'étude et de la re» cherche des antiques. » A. B—T.

BAUDER (JEAN-FRÉDÉRIC), conseiller de commerce de l'électeur de Bavière, né le 8 janvier 1713, à Hersbruck, s'est rendu célèbre par sa découverte des marbres d'Altdorf. Après avoir parcouru, en vendant du pain d'épices, la Bavière, l'Autriche, la Silésie, la Saxe, etc., il s'établit à Altdorf, et y fit le commerce des fers. Il découvrit peu après le marbre d'Altdorf, et fonda, à Nuremberg, pour le polir et le travailler, une manufacture, qui subsiste encore. Il fit des recherches sur les pétrifications, et trouva une tête d'Alligator, qui fut déposée dans le cabinet d'histoire naturelle de Manheim. Il perfectionna la culture du houblon. On a de lui une Dissertation sur cette culture (Altdorf, 1776, in-4°.), ainsi que plusieurs Dissertations sur les marbres qu'il avait découverts. Une de ces Dissertations a été traduite en français, sous le titre de : *Relation des fossiles découverts depuis quelques années dans les environs d'Altdorf*, par J. F. Bauder, Altdorf, 1772, in-8°. G—T.

BAUDERON (BRICE), né vers 1540, à Paray, dans le Charolais (aujourd'hui département de Saône-et-Loire), fit ses études et fut reçu docteur en médecine à Montpellier. Il fixa ensuite sa demeure à Mâcon, et y pratiqua son art jusqu'en 1623, époque à laquelle il mourut, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses deux titres au souvenir de la postérité sont : I. *Praxis medica in duos tractatus distincta*, Paris, 1620, in-4°., qui, selon Haller, a été traduit en anglais sous ce titre : *Expert Physician*, Londres, 1657, in-8°., ouvrage de médecine proprement dite, assez riche en faits, et où l'on remarque surtout une érudition éclairée ; II. une *Pharmacopée*, qui a dû être très-recherchée de son temps, à en juger par les nombreuses éditions qu'on en a faites, et qu'il serait trop long d'énumérer. Elle parut pour la première fois, in-8°., à Lyon, en 1588 ; elle fut ensuite réimprimée dans cette ville, en 1594, 1596, in-16 ; 1603, 1607 ; en 1613, selon Goulin ; 1618, in-8°., 1623, etc. Sauvageon en donna postérieurement encore de nouvelles éditions, avec des additions, en 1639, 1641 ; Paris, in-8°., 1650, édition qui paraît n'être que celle de 1641, qu'on fit passer pour une édition nouvelle ; 1651 et 1661, Rouen, qui paraissent être des contrefaçons ; 1651, 1655, 1661, 1681, Lyon, etc. Elle fut aussi traduite en latin, sous ce titre : *Pharmacopœa è gallico in latinum versa à Philemone Hollando, cui adjecta sunt paraphrasis, et miscendorum medicamentorum modus. Huic accedunt Joannis Dubois observationes in methodum miscendorum medicamentorum quæ in quotidiano sunt usu*, Londres, 1639, in-fol. ; la Haye, 1640, in-12. J. de Castillo, selon Haller, l'a traduite en espagnol, Cadix, 1671, in-4°., et, selon Verny, elle l'aurait été en plusieurs autres langues. Une telle énuméra-

tion indique suffisamment la réputation que cet ouvrage eut dans son siècle; conservé encore dans le nôtre, il n'est peut-être pas sans intérêt sous le rapport des recherches savantes qu'il contient, et de la multiplicité des opérations pharmaceutiques qu'il expose. Bauderon eut un fils qui suivit, mais sans éclat, la carrière de la médecine; la grande fortune du père lui fit acheter la terre de Senecé, qui est restée dans sa famille, et dont les descendants de Bauderon ont depuis porté le nom. C. et A.

BAUDET (Étienne), graveur, né à Blois, en 1643, mort à Paris, en 1716, a gravé différentes estampes, d'après les Carraches, l'Albane, le Dominiquin, Bourdon, Pietre de Cortone, et autres; l'*Adoration du Veau d'or*, et le *Frappement du rocher*, d'après le Poussin, sont ses meilleurs ouvrages; en général, sa gravure est dure, et ses hachures, toujours carrées, ne présentent aucunes variétés. P—e.

BAUDIER (Michel), gentilhomme du roi, et historiographe de France, naquit en Languedoc, dans le 16e. siècle. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages qui prouvent moins de talent que de facilité; son style est lourd; ses phrases embrouillées; ses récits coupés par des digressions inutiles, et qui, détournant l'attention du lecteur de l'objet principal, le fatiguent et l'ennuient. Baudier manquait d'ailleurs de cet esprit de critique si nécessaire, surtout à l'historien; incapable de distinguer un fait vrai d'un autre controuvé ou apocryphe, il admet, sans examen, toutes les fables ridicules, tous les bruits populaires qu'il a puisés dans les sources les plus méprisables. Ces défauts n'empêchent pas qu'on ne puisse lire avec fruit, et même avec intérêt, quelques-uns de ses ouvrages, quand on a le goût formé, et qu'on est en état de démêler les choses vraies et qui doivent être admises, de celles qu'il faut rejeter. On a de Baudier : I. l'*Histoire des guerres de Flandre, depuis* 1559 *jusqu'en* 1609, *traduite de l'italien de Lanario*, Paris, 1618, in-4°.; II. *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la Vie de Mahomet et les actions des quatre premiers califes*, Paris, 1632, in-8°., curieuse et peu commune; III. *Histoire générale du sérail et de la cour de l'empereur des Turcs*, Paris, 1626, in-4°.; Rouen, 1638, in-8°., réimprimée avec l'*Histoire de la cour de la Chine*, 1642; et avec l'*Histoire des Turcs*, de Démétrius Chalcondyle, traduite en français par Blaise de Vigenère, Paris, 1662, 2 vol. in-fol.; IV. *Histoire du cardinal d'Amboise*, Paris, 1634, in-4°., meilleure et plus estimée que celle que composa Jean Sirmond, dans l'intention de rabaisser les qualités de ce ministre, et de relever la gloire du cardinal de Richelieu. Sirmond, assez lâche pour flatter le pouvoir, n'osa cependant pas avouer son livre, et il se cacha pour le publier, sous le nom de *des Montagnes*. V. *Histoire de Romieu, ministre d'état du comté de Provence* (dans le 13e. siècle), Paris, 1635, in-8°., ouvrage rempli de fables; VI. *le Soldat piémontais revenant du camp de Turin*, ou *Histoire de la campagne d'Italie, de l'année* 1640, Paris, 1644, in-8°.; VII. *Histoire du maréchal de Thoiras*, Paris, 1644, in-fol.; 1662, 2 vol. in-12; VIII. *Histoire de la cour du roi de la Chine*, 1642, in-8°., et 1669, in-12; IX. *Histoire de l'administration du cardinal Ximenez*, 1635, in-4°.; X. *Histoire de l'abbé Suger*, Paris, 1645, in-4°. On peut conjecturer que Baudier mourut

peu de temps après la publication de ce dernier ouvrage. W—s.

BAUDIN (Pierre-Charles-Louis), des Ardennes, né à Sédan, le 18 octobre 1748, d'un lieutenant-général au bailliage de cette ville, fut destiné par ses parents au barreau. Il allait y débuter lors de l'exil des parlements en 1771; et, malgré les offres les plus séduisantes, il resta fidèle à leur cause, et ne reparut qu'avec eux. Il revint à Sédan, en 1783, y eut la place de directeur des postes. Nommé maire en 1790, il fut successivement membre de l'assemblée législative et de la convention. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, pour la réclusion jusqu'à la paix, et pour le sursis. Réélu au corps législatif, il en faisait partie lorsqu'il mourut de joie, a-t-on dit, d'apprendre le retour d'Égypte du général Bonaparte, le 17 octobre 1799. Baudin avait été président des différentes assemblées où il siégea; il était membre de l'institut, il avait été de la commission des onze qui prépara la constitution directoriale. On a de lui plusieurs *Rapports* faits à la convention et aux autres assemblées, des *Mémoires* dans ceux de l'institut, et les ouvrages suivants: I. *Anecdotes et Réflexions générales sur la Constitution*, imprimées par ordre de la convention, an III (1794); II. *Éclaircissements sur l'article CCCLV de la Constitution, et sur la liberté de la presse*, 1795, in-8°. Baudin rédigea les séances de la convention pour le journal de Louvet, appelé la *Sentinelle*; il était l'un des collaborateurs du *Journal des Savants*, 1797, in-4°., et qui n'a existé que six mois. A. B—t.

BAUDIN (Nicolas), capitaine de vaisseau dans la marine française, naquit vers le milieu du 18e. siècle, à l'île de Ré, fut destiné de bonne heure au service de mer, et fit ses premières campagnes sur des bâtiments de commerce. On croit qu'il fut compris par le maréchal de Castries dans la nouvelle organisation de la marine royale, en 1786, avec le titre de sous-lieutenant de vaisseaux. Quoi qu'il en soit, il avait quitté la France peu de temps après, et commandait dans l'Inde un navire expédié de Livourne, sous pavillon autrichien, par François II, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. Il fit encore un second voyage aux Antilles pour le même objet, et revint en France, où il offrit la collection qu'il avait formée pour l'Autriche au gouvernement directorial, qui, pour récompense, le nomma capitaine de vaisseau, et lui confia (en 1803) les deux corvettes le *Géographe* et le *Naturaliste*, pour aller compléter la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. On lui doit des renseignements utiles à la navigation, sur la grande baie nommée, par les Hollandais, *Dir khertogs*, et par Dampier, *Baie des Chiens marins*. Le capitaine Baudin a reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, et s'est assuré que les bancs et les ressifs dont elles sont, pour ainsi dire, hérissées, en rendent l'accès impraticable. La plus importante des découvertes faites pendant ce voyage, est celle de la côte sud-ouest de cette grande île, depuis le détroit qui la sépare de la terre de Van Diémen, jusqu'à l'extrémité orientale de la terre de Nuyts, qui avait été reconnue peu de temps auparavant par le contre-amiral d'Entrecasteaux. Le capitaine Baudin, revenu à l'île de France deux ans après son départ d'Europe, fut attaqué d'une maladie occasionée par les fatigues de sa longue navigation, et mourut le 16 sept.

1803, sans avoir recueilli le fruit de ses travaux, et sans s'être justifié de beaucoup d'imputations graves. M. Péron, l'un des naturalistes qui l'avaient accompagné dans son expédition, et qui avait beaucoup à se plaindre de lui, a publié la relation d'une partie de ce voyage, sous le titre de *Voyage aux Terres australes*, par les frégates le *Géographe* et le *Naturaliste*, 1807-9, 3 volumes in-4°. Le nom de Baudin ne se trouve pas même cité une seule fois dans cette relation. E—D.

BAUDIUS (DOMINIQUE), poète et professeur d'éloquence, naquit à Lille, le 8 avril 1561. Il fit ses premières études à Aix-la-Chapelle, où la rigueur extrême du duc d'Albe contre les protestants avait obligé sa famille de se retirer. Privé de ses parents, dans un âge encore tendre, il alla de lui-même à Genève, où il eut pour maîtres Bèze et La Faye; après quelques années, il revint étudier en droit à Leyde, sous Hugues Daneau. Cette ville lui donna le droit de bourgeoisie en considération de ses talents. Il fut l'un des ambassadeurs que les États-Généraux envoyèrent, en 1585, à la reine Élisabeth; se lia à Londres avec le célèbre Philippe Sidney, et revint exercer la profession d'avocat à la Haye; mais son goût pour la poésie, et le peu de facilité qu'il avait de parler hollandais, l'en dégoûtèrent bientôt. Baudius passa dix ans à Paris. Achilles de Harlay le prit en amitié, le fit recevoir avocat au parlement de Paris, et le chargea d'accompagner son fils en Angleterre, où Henri IV l'envoyait en ambassade. De retour à Leyde, il y fut nommé professeur d'éloquence, en 1606, et succéda l'année suivante à Mérula, dans la chaire d'histoire. Ses leçons sur Tacite lui attirèrent un grand concours d'auditeurs; il enseigna encore le droit romain, et fut associé à Meursius dans la place d'historiographe des États-Généraux. L'imprudence qu'il eut de publier deux harangues, où il conseillait de faire une trève avec l'Espagne, et des éloges donnés au marquis de Spinola, rendirent sa fidélité suspecte: il fut sur le point d'être banni. Baudius mourut le 22 août 1613. Sa manie fut toujours d'être employé dans la diplomatie; mais son indiscrétion le rendait peu propre à inspirer la confiance qu'exige cet état. Ses mœurs n'étaient pas des mieux réglées; le vin et les femmes lui attirèrent des aventures fâcheuses, et ternirent sa réputation; son peu d'économie l'exposa souvent aux poursuites de ses créanciers, et le réduisit à vivre dans la misère. C'est dans cet état qu'il composa plusieurs de ses poésies, où règne un mélange de philosophie et de misanthropie comparable à celui du citoyen de Genève. Scriverius publia, en 1638, à Leyde, in-12, un recueil très-recherché, intitulé: *Dominici Baudii amores*, quoiqu'il n'y ait de lui qu'un très-petit nombre de pièces. Le pauvre Baudius y est cruellement maltraité. Il avait reçu de la nature une imagination vive et brillante, beaucoup de grâce dans l'esprit, une grande facilité, une abondance prodigieuse d'idées; il joignit à cela une érudition immense. Théologie, jurisprudence, histoire, philosophie, il donnait des leçons sur toutes les sciences avec une aisance égale; il possédait les langues grecque et latine comme s'il fût né à Athènes ou à Rome. Ses *Discours politiques*, calqués sur les principes de Sidney; son *Traité de l'usure*, etc., eurent du succès dans le temps. Ses *Lettres*, recueillies après sa mort par ses amis, Amsterdam, 1654, in-12, sont naturelles, élégantes, pleines de choses et de beaux sentiments; mais c'est

surtout dans la poésie latine qu'il réussit; ses pièces, en ce genre, portent l'empreinte de son ame ardente, échauffée d'ailleurs par les cris de la liberté, qui retentissaient alors de toutes parts. Les héros et les protecteurs de la Hollande sont ordinairement l'objet de ses chants. Lié avec Sully, Mornay, de Thou, Achilles du Harlay, Brulart de Sillery, Édouard Molé, il leur adressa, pendant nos guerres civiles, beaucoup de satires contre les ligueurs; il excellait surtout dans le genre des vers ïambes, dont la mesure vive et serrée s'accommodait davantage avec son imagination aisée et rapide, et avec son goût pour la satire. La meilleure édition des poésies de Baudius est d'Amsterdam, 1638, petit in-12; la meilleure édition des *Lettres*, *Discours*, et du *Traité sur l'usure*, est d'Amst., 1662, petit in-12. T—D.

BAUDOIN. *Voy.* BALDWIN et BAUDOUIN.

BAUDOIN, ou BAUDUIN, surnommé DE CONDÉ, naquit dans cette ville vers le commencement du 13e. siècle, et fut l'un des plus célèbres poëtes français de son temps. Après s'être fait connaître dans la Flandre, il vint à Paris, où il se lia avec la plupart des fabliers qui florissaient sous le règne de S. Louis. Baudoin n'eut pour rivaux que son compatriote Jéhan de Condé et le fameux Rutebœuf, dont la fertilité et l'esprit philosophique font époque dans le 13e. siècle. Baudoin ne manquait pas de facilité, et même d'invention. On lui doit plusieurs pièces de vers, telles que *Fabliaux*, *Dits et Contes moralisés*; elles se trouvent dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, Nos. 173, olim. 256, fonds de la Belgique; 2736, fonds de la Vallière; enfin, 7218 et 7632, ancien fonds. En voici les titres: I. *le Dit de l'Éléphant*; II. *le Dit des Preudomes et le Fabliau du Preudome*; III. *le Dit du Bachelier* (jeune homme); IV. *le Dit de Gentilesse* (noblesse); V. *l'Ave Maria*, en vers; VI. *Fabliau du manteau d'honneur*; VII. *les Vers sur le droit*; VIII. *le Dit du Corps*; IX. *le Dit du Garde-Corps*; X. *le Dit du Dragon qui envenime aulcun chevalier*; XI. *le Dit d'Avarice*; XII. *l'Équivoque de Baudoin de Condé*; XIII. *les trois Morts et les trois Vivants, Dit moralisé*, dont le sujet était fort en vogue, et qui le fut jusqu'à la fin du 15e. siècle. J'en connais six versions différentes, publiées de 12 à 1300; en voici le sujet, que M. Van-Praet (*Catalogue de la Vallière*, II—235), a très-bien défini, lorsqu'il a dit: « Trois jeunes » seigneurs, riches et puissants, re» çoivent de trois corps morts ron» gés de vers, dont ils font rencontre, » des leçons terribles sur la vanité des » grandeurs humaines. » Dans le manuscrit, fonds de la Vallière, qui contient celle de Baudoin, on en trouve deux autres. Chacune de ces versions y est accompagnée d'une miniature dans laquelle se voient, d'un côté, les trois seigneurs, dont le premier porte sur le poing un faucon, marque de sa puissance, et, de l'autre côté, les trois morts debout. Aucun biographe n'ayant parlé de Baudoin, il est difficile de déterminer l'époque de sa mort; s'il est le même que celui dont le roi de Navarre fait mention dans ses poésies, il doit avoir terminé sa carrière vers 1260. R—T.

BAUDONOVIE. *V.* RADEGONDE.

BAUDORY (JOSEPH DU), né à Vannes, d'une famille distinguée, le 16 février 1710, entra chez les jésuites, en 1727, et mourut à Paris, le 4 mai 1749. Nommé, à l'âge de trente-un ans, pour occuper la place

du P. Porée, il parut digne de la remplir. Ses *Œuvres diverses* furent recueillies en un vol. Ce recueil, dont la dernière édition est de Paris, 1809, in-12, comprend quatre *Discours latins*, quatre *Plaidoyers français*, et une *Ode au roi sur sa convalescence*. Les sujets des discours sont intéressants, surtout celui qu'il prononça comme successeur du P. Porée, et où l'auteur établit « combien il est difficile de succéder aux hommes supérieurs dans leur genre. » On peut reprocher au style, qui n'est pas toujours un modèle de bon goût, un peu d'afféterie, et ce cliquetis d'antithèses, ces jeux de mots, dont le P. Porée lui-même n'est pas exempt. Quant à sa latinité, elle est assez exacte, sans être pourtant aussi pure que celle des Cossart et des Jouvenci. Ses plaidoyers, genre d'exercice que les jésuites employaient avec succès dans leurs colléges, sont ingénieux, mais un peu diffus. Le *Plaidoyer des quatre âges* remplace, dans la seconde édition, une tragédie latine intitulée : *S. Ludovicus in vinculis*, qui n'avait pas reçu de son auteur sa dernière perfection.

N—L.

BAUDOT DE JUILLY (NICOLAS), né à Paris, le 17 avril 1678, d'un receveur des tailles de Vendôme, fut subdélégué de l'intendant à Sarlat, et mourut le 29 août 1759. Il est auteur de quelques ouvrages et de romans historiques, écrits avec beaucoup d'art et de méthode : I. *Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, 1696, in-12. « Quoique le sujet de » cet ouvrage (et des deux suivants) » soit tiré de l'histoire, et que tout y » soit vrai dans les principaux événements, dit le P. Lelong, néanmoins » l'auteur a avoué qu'il ne s'en faisait pas honneur. Cependant, l'*Histoire de Catherine* n'a rien de fabuleux. » Lenglet-Dufresnoy y trouve même « beaucoup de goût et » d'exactitude. » II. *Germaine de Foix*, 1701, in-12; III. *Histoire secrète du connétable de Bourbon*, 1696, in-12; IV. *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, 1699, 4 vol. in-8°., 1722, 4 vol. in-12. Ces trois ouvrages sont à peu près du même genre que le premier. Ses autres ouvrages sont plus solides; l'ordre et le style en font le principal mérite, l'auteur n'ayant consulté que les livres imprimés. V. *Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; VI. *Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12; VII. *Histoire de Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12, réimpr. en 1754; VIII. *Anecdotes*, ou *Histoire secrète de la Maison ottomane*, 1722, 2 vol. in-12, et 1724, 4 vol., que l'on attribue aussi à Mme. de Gomez; IX. trois ouvrages qu'il a publiés sous le nom de Mlle. de Lussan : *Histoire de la vie et du règne de Charles VI*, 1753, 9 vol. in-12; *Histoire du règne de Louis XI*, 1755, 6 vol. in-12; *Histoire des révolutions de Naples*, 1757, 4 vol. in-12. X. Quelques personnes lui attribuent une *Histoire des hommes illustres*, tirée de Brantôme; d'autres, en plus grand nombre, croient que cet ouvrage n'existe pas. A. B—T.

BAUDOUIN Ier., roi de Jérusalem, était frère de Godefroi de Bouillon. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il lui préféra bientôt le métier des armes; lorsqu'on prêcha la première croisade en 1095, il prit la croix et les armes avec son frère. Conduit dans cette entreprise, moins par la piété que par l'espoir de se faire une principauté en Asie, il chercha toutes les occasions de réaliser ses projets; lors-

que les croisés traversaient l'Asie mineure, et se dirigeaient vers Antioche, il fut envoyé avec Tancrède vers la Cilicie, pour découvrir le pays, et recevoir la soumission des villes qu'il devait rencontrer sur son passage. Il eut de violents démêlés avec Tancrède, pour la possession de Tarse et de Malmistra, et ne craignit point de faire couler le sang des croisés, pour satisfaire son ambition. Peu de temps après, il fut appelé par les habitants et le prince d'Edesse : accompagné de cent cavaliers, il entra dans la ville, où il fut reçu avec enthousiasme par le peuple. Le prince d'Edesse fut bientôt en butte à une sédition dans laquelle il perdit la vie. Baudouin, que le prince d'Edesse avait adopté pour son fils, et désigné pour son successeur, est accusé par les historiens d'avoir trahi en cette occasion son bienfaiteur et son père. Il fut nommé à sa place, et fonda ainsi une principauté qui resta cinquante-quatre ans entre les mains des Latins. Il ne suivit point les autres croisés à la prise de Jérusalem; aussi, lorsque dans le 1er. livre de *la Jérusalem délivrée*, l'Éternel jette un regard sur les princes croisés, « il voit dans Edesse l'ambitieux Baudouin, qui n'aspire qu'aux grandeurs humaines, dont il est occupé tout entier. » En l'année 1100, Baudouin abandonna le comté d'Edesse à son cousin Baudouin du Bourg, et succéda à Godefroi. Il n'hésita point à prendre le titre de roi que son frère avait refusé; ce qui fait que les historiens ont coutume de le désigner comme le premier des rois latins de Jérusalem. Ce prince fit la guerre pendant tout son règne; souvent vainqueur, quelquefois vaincu, jamais abattu par les revers, il ne laissa de repos ni à ses soldats ni à ses ennemis. Sous son règne, la ville de Tripoli, après un siége de plusieurs années, se rendit aux chrétiens, et fut le quatrième des établissements ou principautés fondés par les Latins en Orient. Baudouin ajouta par ses conquêtes, au royaume de Jérusalem, les villes de Ptolémaïs, ou St.-Jean-d'Acre, Sidon, Berite, et plusieurs villes de la côte de Phénicie : il allait entreprendre le siége de Tyr, lorsqu'une dyssenterie le mit au tombeau après un règne de dix-huit ans. M—d.

BAUDOUIN II, cousin et successeur du précédent au comté d'Edesse, et ensuite au royaume de Jérusalem. Il avait partagé les travaux de la première croisade; au dernier assaut de Jérusalem, il fut un des premiers qui, avec Godefroi de Bouillon, se jetèrent dans la ville. Il s'était fait chérir de ses compagnons par son courage et sa piété désintéressée. Dès le commencement de son règne, il fut obligé d'aller au secours d'Antioche, menacée par les Turks. Il les battit en plusieurs rencontres, et revint triomphant dans sa capitale, où il apprit que Josselin de Courtenai, comte d'Edesse, avait été fait prisonnier par les infidèles; aussitôt, il assembla une armée et se remit en campagne. Après avoir passé le Jourdain, il rencontra les ennemis; ayant voulu reconnaître lui-même le camp des infidèles, il se trouva tout à coup enveloppé, et éprouva le même sort que le prince d'Edesse qu'il allait secourir. La captivité de Baudouin plongea le royaume de Jérusalem dans la consternation. Les chrétiens, privés de leurs chefs, eurent à la fois à combattre les Turks de la Syrie et les Sarrasins d'Égypte. Cependant, aidés par les Vénitiens arrivés de l'Occident, ils s'emparèrent de Tyr, et repoussèrent leurs ennemis. D'un autre côté, Josselin de Courtenai parvint à s'échapper de sa prison, rassembla des troupes,

battit les infidèles, et fit rendre la liberté à Baudouin. Revenu dans ses états, celui-ci eut bientôt de nouvelles guerres à soutenir avec les émyrs de la Syrie, qu'il battit souvent sans pouvoir les détruire. Après un règne de douze ans, il laissa, en 1131, son royaume à Foulques, comte d'Anjou, qui avait épousé Mélissente, sa fille aînée : il fut vivement regretté des chrétiens. Ce fut sous le règne de Baudouin II que les ordres militaires de St.-Jean et du Temple furent approuvés par le pape, et commencèrent à jeter un grand éclat. M—D.

BAUDOUIN III succéda, en 1142, à Foulques, roi de Jérusalem, son père. Sous le règne de ce prince, les chrétiens d'Orient perdirent la principauté d'Edesse, qui fut envahie par Zenghi, sulthan d'Alep. La nouvelle de ce revers jeta la consternation parmi les chrétiens d'Occident, et réveilla en Europe l'ardeur des croisades. Louis VII, roi de France, Conrad III, empereur d'Allemagne, prirent la croix; les peuples obéirent à la voix de S. Bernard, et se précipitèrent une seconde fois sur l'Asie. L'armée des Allemands périt presque toute entière dans l'Asie mineure, où elle fut trahie, dit-on, par les Grecs, et surprise par les Turks. L'armée des Français, après avoir éprouvé plusieurs échecs, et remporté plusieurs avantages sur les Sarrasins qui s'opposaient à sa marche, arriva à Jérusalem, où Louis VII et Conrad furent reçus avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Baudouin accompagna les deux monarques au siége de Damas, dont les croisés ne purent se rendre maîtres. Après avoir échoué devant cette ville, soit par la trahison des chrétiens du pays, soit par l'incapacité des chefs de l'expédition, les croisés partirent pour l'Europe, et laissèrent Baudouin aux prises avec des ennemis formidables. Cependant, il ne se laissa point abattre, et ne craignit point de mesurer ses forces avec Nourrhédin, qui commençait à jeter les fondements d'un empire destiné à anéantir un jour les colonies chrétiennes en Asie. Après une guerre mêlée de succès et de revers, Baudouin III s'empara d'Ascalon qui avait résisté aux efforts de ses prédécesseurs. Il mourut empoisonné, le 23 février 1163, à l'âge de trente-trois ans, après vingt ans de règne. Comme il n'avait point d'enfants, il laissa, en mourant, le royaume de Jérusalem en proie à la discorde et aux factions qui se disputaient un trône menacé par les infidèles. Après de longs débats élevés dans le clergé et parmi les grands du royaume, Amaury fut reconnu pour successeur de Baudouin III. M—D.

BAUDOUIN IV, successeur et fils d'Amaury, était encore en bas âge, lorsqu'il succéda à son père, en 1174. Il était né avec de grandes infirmités; l'histoire nous apprend que, pendant tout son règne, il ne fit, pour ainsi dire, que mourir. Raymond III, comte de Tripoli, fut nommé régent du royaume de Jérusalem, pendant la minorité du jeune Baudouin. Le royaume fut bientôt agité par les prétentions de la noblesse et du clergé ; les états des chrétiens en Asie marchaient vers leur décadence ; Saladin, à la tête d'une puissante armée, avait quitté l'Égypte, et s'était avancé dans la Palestine. Le jeune Baudouin, devenu majeur, alla à sa rencontre, le battit dans le voisinage d'Ascalon, et le força de se retirer sur les bords du Nil. Cette victoire ranima l'espoir des chrétiens ; mais la fortune ne tarda pas à se déclarer pour les infidèles. Saladin, irrité de sa défaite, recommença bientôt la guerre, rencontra l'armée chré-

tienne, sur les bords du Jourdain, dans un lieu appelé le *Gué de Jacob*, et la tailla en pièces. Dans l'état critique où se trouva de nouveau le royaume de Jérusalem, on demanda à Saladin une trève, qu'il n'eût pas accordée, si la famine n'eût désolé les provinces du royaume, et qu'il vendit néanmoins à prix d'argent. Il trouva bientôt un prétexte pour la rompre, passa le Jourdain, à la tête d'une puissante armée, et mit tout à feu et à sang. Baudouin, dont les infirmités augmentaient tous les jours, n'était plus en état de marcher à la tête de ses troupes; il avait perdu la vue; une lèpre lui avait ôté l'usage des pieds et des mains; il laissa le commandement de l'armée chrétienne à Guy de Lusignan, son beau-frère, qu'il avait nommé régent du royaume. Guy de Lusignan, dont l'habileté et la bravoure étaient suspectées, ne sut point profiter de l'occasion que lui offrit la fortune, et n'osa pas attaquer les infidèles, qu'il aurait pu vaincre; des murmures s'élevèrent contre lui parmi les chrétiens; Baudouin fut obligé de lui retirer le commandement de l'armée, et de donner le soin du gouvernement à Raymond. Dans cet état de choses, Baudouin fut assez heureux pour obtenir une nouvelle trève de Saladin. On résolut de profiter de cette trève pour demander des secours en Occident; Héraclius, patriarche, fut envoyé en Europe pour solliciter une nouvelle croisade; mais il revint sans avoir rien obtenu. Le royaume de Jérusalem était toujours troublé par des factions, et menacé par les Sarrasins; Baudouin mourut dans cette fâcheuse conjoncture (1186), ayant désigné pour successeur Baudouin V, fils de Sibylle, sa sœur, et du marquis de Montferrat. Ce dernier, encore en bas âge, mourut sept mois après. Quelques historiens disent qu'il fut empoisonné par Raymond; les autres, qu'il fut sacrifié à l'ambition de sa mère, qui avait épousé, en secondes noces, Guy de Lusignan, auquel elle voulait assurer la couronne de Jérusalem. Un an après la mort de Baudouin V, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin. M—D.

BAUDOUIN Ier., empereur de Constantinople, naquit à Valenciennes, en 1171, de Baudouin, comte du Hainaut, et de Marguerite, sœur de Philippe, comte de Flandre. Il épousa Marie de Champagne, nièce de Philippe, roi de France. Ayant fait briller son courage dans une guerre qui s'alluma entre son père et le comte de Namur, il fut, dès l'âge de dix-huit ans, armé chevalier par Henri, roi des Romains. Le comte de Hainaut, allié du roi d'Angleterre, ravageait souvent les frontières de la France, et le jeune Baudouin se fit craindre de Philippe-Auguste. Le comte Philippe, mort dans la Terre-Sainte, avait laissé le comté de Flandre à sa sœur Marguerite. La mort de cette princesse rendit Baudouin maître du comté de Flandre; et, par le décès de son père, il hérita encore du Hainaut. L'acquisition de ces riches héritages ne put empêcher Baudouin de prendre la croix, en 1200, avec son frère Henri, Thiery, son neveu, et Marie de Champagne, sa femme. Selon le louable usage de la plupart des princes croisés, il consacra au soulagement de ses sujets les moments qui précédèrent son depart. Quelques privilèges accordés à plusieurs villes par ses prédécesseurs furent confirmés; d'autres, incommodes au peuple, furent annulés; il fit recueillir en un corps de lois les coutumes de Flandre et de Hainaut, et il déclara roturier tout noble, qui, fils de chevalier, aurait négligé, jusqu'à l'âge de

vingt-cinq ans, de recevoir l'ordre de chevalerie. L'assemblée des Ordres du Hainaut et de la Flandre fit inutilement observer à Baudouin que son absence, et celle de l'élite de la noblesse laisseraient ses états exposés à l'ambition du roi de France. Il partit après avoir confié le gouvernement à son frère Philippe, marquis de Namur, à Guillaume, son oncle, et à Bouchard d'Avesnes, chevalier qui jouissait d'une grande considération. Baudouin se dirigea vers la Bourgogne, et arriva à Venise en 1202. Peu de temps après son départ, sa femme était accouchée d'une fille, à Valenciennes. Dès que la comtesse fut rétablie de ses couches, elle s'embarqua pour rejoindre son mari. Tous les croisés admirèrent la générosité avec laquelle Baudouin s'efforça de compléter la somme qui était due aux Vénitiens pour le fret de leurs vaisseaux. Non seulement le comte de Flandre se dépouilla d'une forte somme d'argent monnoyé, de sa vaisselle d'or et d'argent, il eut encore recours à des emprunts. Lorsque le prince Alexis vint, au nom de son père Isaac, solliciter l'assistance des croisés, Baudouin se déclara hautement en faveur de ce prince malheureux. Il entra dans Constantinople (1204), à la tête de l'avant-garde, parce que, dit Ville-Hardouin, le comte de Flandre avait un grand nombre de braves gens, et plus d'archers et d'arbalêtriers qu'aucun autre seigneur de l'armée. Dans le second siége de Constantinople, ce prince donna l'assaut avec ses Flamands, et se logea dans la tente de l'usurpateur Murtzuphle. Alexis et son père étant morts, les croisés, maîtres de la ville, songèrent à placer un de leurs chefs sur le trône de Constantinople. Parmi ceux qui pouvaient aspirer à l'empire, Baudouin et le marquis de Montferrat réunissaient presque tous les suffrages de l'armée. Des qualités éminentes et des richesses considérables répandaient un grand éclat sur ces deux princes. Baudouin fut élu, et couronné dans l'église de Sainte-Sophie, avec toute la pompe du cérémonial des Grecs. Ce fut le 9 mai 1204 que le comte de Flandre et de Hainaut fut proclamé *Empereur de Constantinople, par la grâce de Dieu, très-fidèle à Jésus-Christ, couronné de Dieu, modérateur de la Romanie, toujours auguste.* Baudouin ne séjourna pas long-temps dans sa capitale; il se mit en campagne pour suivre Murtzuphle, qui occupait encore la Thrace. La mésintelligence qui éclata entre l'empereur et le marquis de Montferrat, seigneur du royaume de Thessalonique et de l'île de Candie, aurait pu devenir fatale au nouvel empire, si elle n'eût été promptement assoupie. Secondé par son frère Henri, Baudouin se saisit de Murtzuphle, et d'un grand nombre de villes. Ces avantages devinrent bientôt inutiles aux Latins, qui ne tardèrent pas à ressentir les suites funestes de leur mauvaise politique. Ils avaient refusé l'alliance du plus redoutable ennemi des Grecs, de Joannice, roi de Bulgarie. Leur réponse à ce roi annonçait des conquérants enivrés de leur prospérité: ils exigeaient qu'avant de conclure aucun traité, Joannice restituât toutes les terres qu'il avait usurpées sur l'empire. Le roi des Bulgares répondit que son royaume lui appartenait plus légitimement que Constantinople aux Français. Joannice, trop fier et trop puissant pour supporter patiemment l'arrogance des Latins, résolut de les exterminer, en s'unissant avec les Grecs. Ceux-ci se plaignaient surtout, dit Nicétas, de ce que Bau-

douin laissait percer son mépris pour leur nation. Didymotique, ville qui appartenait au comte de St.-Pol, fut la première qui se révolta. Andrinople chassa ensuite les Vénitiens qui l'occupaient. Cet exemple fut contagieux. Baudouin rassembla ses troupes à la hâte, assiégea Andrinople. Le roi de Bulgarie vint au secours de la place. La témérité du comte de Blois engagea les Latins dans un combat général. Les Français, imprudemment emportés à la poursuite des ennemis, furent défaits le 14 avril 1205, virent périr leurs plus braves chevaliers, et l'empereur Baudouin resta prisonnier. Les Bulgares l'enchaînèrent dans un cachot, où il demeura pendant une année. Quelques auteurs, parmi lesquels se trouve Ville-Hardouin, dont le témoignage doit être de grand poids, disent qu'il mourut en prison; d'autres racontent que la femme du roi des Bulgares devint amoureuse de l'empereur, et lui proposa de tuer Joannice. Les refus de Baudouin rendirent la reine furieuse, et elle l'accusa, devant son mari, du crime dont elle était coupable. Joannice fit couper à son captif les bras et les jambes, et le fit abandonner dans un champ, où, trois jours après, il expira (1206). Baudouin avait vécu trente-cinq ans. Plus long-temps captif qu'empereur, il n'avait régné que onze mois, depuis son couronnement jusqu'à la bataille d'Andrinople. Son crâne fut entouré de cercles d'or, et servit de coupe au roi barbare. L'incertitude des circonstances de la mort de Baudouin jeta du doute sur sa mort même; et un imposteur qui prit son nom, abusa pendant quelque temps la Flandre et le Hainaut. « Aucun des » princes croisés, dit un auteur (Le- » beau, *Hist. du Bas-Empire*), ne » surpassait Baudouin en valeur guer- » rière, aucun ne l'égalait en vertus » civiles. Doux, affable, plein d'hu- » manité, il ne pouvait voir un mal- » heureux sans le secourir : il souf- » frait sans humeur les contradictions, » et renonçait, sans résistance, à son » propre avis, pour en embrasser un » meilleur. Il ne manquait ni de lu- » mières pour apercevoir la route » qu'il fallait tenir dans les conjonc- » tures les plus embarrassantes, ni de » constance à la suivre. Sa piété trou- » vait, dans les plus grandes occupa- » tions, le temps de la prière; et la » pureté de ses mœurs lui interdisait » même les regards qui auraient pu la » ternir. Son aversion pour la débau- » che allait jusqu'à la singularité. Deux » fois par semaine, il faisait crier le » soir dans son palais: *Défense à tout* » *impudique de coucher sous le* » *même toit que le prince*. Il aimait » les lettres, et, avant son départ de » Flandre, il chargea plusieurs per- » sonnes instruites de rechercher et de » rédiger l'histoire du pays. » C—L.

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople, était fils de Pierre de Courtenay et d'Yolande, sa seconde femme; il n'avait que onze ans lorsque le sceptre lui fut dévolu, en 1228, par la mort de son frère Robert, qui avait succédé à Pierre de Courtenay. A l'avènement de Baudouin, l'empire des Latins était menacé d'un côté par Vatace, empereur grec, maître de l'Asie mineure; et de l'autre, par Théodore, despote d'Épire. Les seigneurs français cherchèrent une alliance qui pût rendre quelque force au trône de Constantinople; dans cette vue, on arrêta le mariage de Baudouin avec Marie, fille du vieux Jean de Brienne, comte de la Marche, et l'un des chefs les plus célèbres de la 5e. croisade. Jean de Brienne reçut lui-même le titre d'empereur; mais, jusqu'en 1233, il ne fit

rien pour arrêter les progrès de Vatace, et resta témoin indifférent de la guerre qui s'éleva entre Théodore d'Épire, et Asan, roi des Bulgares, et dans laquelle ce dernier fut victorieux. Asan, irrité depuis long-temps contre les Latins, se ligua avec Vatace, en 1234. L'empereur grec épousa Hélène, fille du roi des Bulgares, et tous deux vinrent assiéger Constantinople; la valeur de Jean de Brienne se réveilla dans ce pressant danger, et les chevaliers français qui l'avaient suivi, firent lever le siége. Dans le même temps, la flotte vénitienne battit la flotte grecque; en 1236, Asan et Vatace formèrent une nouvelle entreprise contre la capitale. Geoffroy de Villehardouin, prince d'Achaïe, avec quelques chevaliers montés sur six vaisseaux, vint donner au milieu de la nombreuse flotte des assiégeants, et la défit complètement; mais ces prodiges épuisaient les vainqueurs. Baudouin prit le parti de se rendre en Europe pour solliciter les secours du pape et des princes chrétiens. Il fut reçu avec empressement à la cour de Louis IX, roi de France; on rendit au prince grec les biens patrimoniaux des Courtenay. Pendant qu'il s'occupait à les rassembler, Jean de Brienne mourut à Constantinople. Anseau de Cahieu fut nommé régent en l'absence de Baudouin, et les dissensions qui s'élevèrent entre Vatace et Asan, jetèrent ce dernier, pour quelques instants, dans le parti des Français. Baudouin cependant passa en Angleterre, pour y solliciter des secours et des subsides. Déjà la France armait en sa faveur; mais les dispositions défavorables de Frédéric, empereur d'Allemagne, retardèrent les secours et suscitèrent de nouveaux embarras à Baudouin. Pour exciter le zèle de Louis, il lui fit présent de la couronne d'épines, relique révérée dans toute la chrétienté. Enfin, en 1239, Baudouin, suivi de plusieurs croisés illustres, partit pour Constantinople; mais ses alliés le quittèrent en route et prirent le chemin de la Palestine. Il parcourut de nouveau la France et l'Italie, et parvint enfin à conduire à Constantinople une armée florissante, dont il se servit pour intimider Vatace, et pour le forcer à une trève de deux ou trois ans. En 1244, Baudouin menacé plus vivement, passa en Italie et en France, assista au concile de Lyon, mendia de nouveaux secours, et, après avoir inutilement donné à l'Occident le spectacle de sa honte et de sa faiblesse, il revint à Constantinople, en 1248, vers le temps où S. Louis partit pour l'Égypte. En 1251, Baudouin, accoutumé aux humiliations, parut encore en Occident, tandis que Vatace faisait de rapides conquêtes, que la mort vint arrêter en 1255. Sous son successeur Lascaris, Baudouin, retiré dans Constantinople, resta spectateur inactif des exploits et des progrès de Manuel Paléologue, et vit enfin ce dernier s'approcher de Constantinople, en 1260, et en former le siége. Le manque de vaisseaux empêcha seul les Grecs de s'en emparer; mais l'année suivante, ils renouvelèrent l'attaque avec plus de succès. Baudouin eut à peine le temps de se sauver par mer. Il se retira d'abord dans l'île de Negrepont, et de là en Italie, n'emportant que le titre d'empereur, dont sa faiblesse le rendait indigne. En 1270, Baudouin se vit sur le point de conduire une nouvelle croisade à Constantinople; mais les désastres de S. Louis ralentirent ces dispositions; et, après avoir erré pendant plusieurs années dans les cours de l'Europe, Baudouin mourut en 1273, à l'âge de cinquante-six ans. L—S—E.

BAUDOUIN (François), naquit le 1er. janvier 1520, à Arras, où son père exerçait les fonctions d'avocat fiscal. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Louvain, il vint les perfectionner à Paris, par la fréquentation des hommes qui s'étaient fait une grande réputation dans le droit et dans les lettres, tels que Budé, Baïf, Dumoulin, etc. La fermentation excitée par la réformation agitait alors tous les esprits. Baudouin, peu accessible à la prévention, voulut, pour bien juger la réformation et les causes qui y avaient donné lieu, en connaître les chefs principaux. Dans un voyage entrepris avec cette intention, il vit Calvin et Mélanchthon à Genève, Bucer en Allemagne. Il revint à Paris en 1545, et retourna deux ans après à Genève, où ses liaisons avec Calvin devinrent plus étroites; il logea chez lui, et lui servit même de secrétaire. Il ne séjourna cependant pas long-temps à Genève, puisqu'en 1548 il obtint, par la protection de Michel de l'Hôpital, alors chancelier de Marguerite de Valois, duchesse de Berri, une chaire de droit, que la retraite de Duaren laissait vacante à Bourges. Éginard Baron y professait déjà. C'était un homme altier, envieux, qui ne pouvait souffrir de rival, encore moins de supérieur. Il suscita des tracasseries sans nombre à Baudoin. Sa mort, arrivée en 1550, ne rétablit pas le calme. Duaren, qui vint reprendre à Bourges la place qu'il avait quittée, d'abord ami de Baudouin, devint encore plus intraitable pour lui que Baron. L'animosité des maîtres se communiqua aux élèves. Leurs querelles compromirent souvent la tranquillité publique. Baudouin quitta la partie de lassitude, et forma le dessein de passer en Allemagne. Il vit de nouveau Calvin à Genève; mais ce réformateur, piqué de ce que Baudoin, qu'il croyait au nombre de ses disciples, avait continué de professer le catholicisme en France, lui fit un accueil très-froid. Baudouin avait le projet d'aller donner des leçons à Tubingue; mais il en fut détourné, sachant que Dumoulin devait venir y professer. Il enseigna quelque temps à Strasbourg, avec un grand succès; mais des brouilleries avec François Hottoman, qui s'y trouva en même temps que lui, le forcèrent de quitter encore cette ville. Il passa, en 1558, à Heidelberg, où il était appelé. Il y jouit pendant cinq ans du repos qui le fuyait partout ailleurs. Cependant les affaires s'étaient extrêmement brouillées en France. On était sur le point de voir éclater la guerre civile. Les bons citoyens, à la tête desquels se trouvait le chancelier de l'Hôpital, faisaient tous leurs efforts pour la prévenir et pour opérer un rapprochement entre les partis. Ils firent venir Baudouin d'Allemagne, pour les aider dans ce projet. Il arriva, apportant avec lui un ouvrage *sur les devoirs des vrais amis de la religion et de la patrie dans les troubles religieux*, qui avait été composé par Cassandre, ou Cassander, théologien, aussi renommé par sa piété et son érudition, que par sa modération et par sa modestie; mais ce livre, qui ne flattait aucun des partis, déplut à tous; et, au lieu de procurer la paix, fit naître les querelles les plus vives. Calvin, qui aurait perdu, par un rapprochement, l'importance d'un chef de parti, et qui en voulait d'ailleurs à Baudouin, qu'il regardait comme un déserteur de sa secte, le supposant l'auteur de l'ouvrage de Cassandre, entra le premier en lice contre lui. Il fut appuyé par les principaux calvinistes, et par les anciens ennemis de Baudouin, Dua-

ren et François Hottoman. Les pamphlets les plus injurieux contre Baudouin se succédèrent avec rapidité. Il y répondit très-bien de son côté, et dit des injures si fortes à Calvin, qu'il déconcerta son intrépidité, et le réduisit à garder le silence, en disant qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec *un tel chien.* Les intentions pacifiques de Baudouin ne réussirent pas mieux dans sa patrie, qu'elles n'avaient fait en France. Quoiqu'il eût eu le rare bonheur de plaire aux chefs des divers partis qui agitaient alors les Pays-Bas, il fut obligé, après des tentatives réitérées et inutiles, de renoncer au dessein de mettre l'accord parmi les hommes. Il fut même assez mal récompensé en France des efforts qu'il avait faits pour cela. On le fit seulement précepteur d'un bâtard d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qu'il avait, dit-on, réussi à ramener au catholicisme. Il était envoyé pour être l'orateur de ce prince au concile de Trente, quand sa mort, arrivée au siége de Rouen, en 1562, l'obligea de revenir de l'Italie, où il s'était déjà rendu avec son élève. Baudouin, dénué de cet appui, n'eut d'autres ressources que de composer des ouvrages, et de donner des leçons de droit à Paris, qui furent courues par tout ce qu'il y avait de plus distingué dans cette ville. On admirait surtout son élocution et la grâce qu'il avait en parlant. La protection de Hurault de Chiverny, chancelier du duc d'Anjou, depuis Henri III, lui procura une chaire de droit à l'université d'Angers. Sur ces entrefaites, le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne. Il arriva de ce pays, pour lui apporter l'acte de son élection, une célèbre ambassade, composée des personnes les plus distinguées par leur naissance et par leur savoir. L'orateur fit une harangue latine qui produisit une grande sensation. On crut que Baudouin était le seul capable d'y répondre d'une manière digne de la nation française. On le fit venir pour cela d'Angers. Ce fut une occasion pour lui de se lier avec les ambassadeurs, et, quoiqu'il n'y eût pas de jurisconsultes parmi eux, il parvint tellement à les convaincre des avantages de la jurisprudence, qu'ils lui firent promettre de les accompagner, pour aller l'enseigner à Cracovie; mais, dans le même temps, il mourut d'une fièvre chaude, le 11 novembre 1573. Le caractère de Baudouin a été long-temps méconnu et calomnié, comme il arrive toujours à ceux qui vivent dans les temps de factions. On l'a accusé surtout d'une grande versatilité en matière de religion, et l'on a prétendu qu'il fut catholique en France, calviniste à Genève, et luthérien à Strasbourg et à Heidelberg. Le vrai est que Baudouin, qui avait très-bien étudié l'antiquité ecclésiastique, convenait qu'il y avait de grands abus à réformer dans la religion catholique; mais il ne pouvait, disait-il, partager le fanatisme des réformés, qui voulaient bouleverser l'ancien édifice de l'Église. Les tentatives qu'il fit pour concilier les esprits, soit en France, soit dans les Pays-Bas, sont des preuves incontestables de son impartialité et de sa modération. Il fit encore des traits d'un honnête homme, lorsqu'il quitta les Pays-Bas, où il avait été bien accueilli par le duc d'Albe, de peur qu'il ne lui prît envie de le faire un des instruments de ses vengeances, en le mettant au nombre des juges des personnes qu'il avait fait arrêter, et ensuite lorsqu'il refusa une forte somme qu'on lui offrit en France pour faire l'apologie de la Saint-Barthélemi. C'était au reste un homme d'un

grand savoir. Il tenait pour maxime que la jurisprudence, sans le secours de l'histoire, n'était qu'une science aveugle. Il a exposé ses principes à ce sujet dans un traité intitulé : *De l'institution de l'histoire, et de son union avec la jurisprudence*, qu'il dédia au chancelier de l'Hôpital. Les ouvrages qu'il publia dans le cours de sa vie, et au milieu des orages qui la troublèrent, prouvent bien qu'il connaissait à fond l'histoire sacrée et profane, dont il sut faire usage pour l'interprétation des lois. A l'exception d'un commentaire in-folio sur les *Institutes de Justinien*, il n'a pas donné des ouvrages d'une grande étendue; ce sont des traités particuliers sur les points les plus curieux de la jurisprudence romaine : on en trouve sur la Loi des douze tables, sur les édits des empereurs romains contre les chrétiens; sur les lois rurales des Romains. Quand ce genre d'érudition commença à être négligé en France, les ouvrages de Baudouin durent l'être aussi; mais leur réputation renaquit en quelque sorte en Allemagne dans les premières années du 18[e]. siècle. Les jurisconsultes de ce pays, pour tirer la jurisprudence de l'espèce de barbarie où elle avait été jusqu'alors, voulurent remonter jusqu'aux sources les plus pures du droit romain; les ouvrages des jurisconsultes français, tels que Cujas, Duaren, Hottoman et Baudouin, leur parurent très-propres à opérer cette heureuse révolution. Chrestien Thomasius avait déjà eu le projet, dès 1689, de donner une édition complète des ouvrages de Baudouin : il expose son plan dans une longue lettre aux amateurs de la jurisprudence; mais aucun libraire ne voulut se charger de cette entreprise. Quarante ans après, le prix de ces ouvrages étant mieux connu, le célèbre Heineccius publia les opuscules de Baudouin, qui forment le premier volume de sa *Jurisprudentia Attica et Romana*, etc., Leyde, 1778, 2 vol. in-fol. Il y a, dans la préface, une vie très-détaillée de Baudouin. C'est Baudouin qui, le premier, a donné une édition séparée, Heidelberg, 1560, in-8°., de l'*Octavius* de Minutius Felix, qu'on imprimait auparavant comme 8[e]. livre d'Arnobe, *Contra gentes*. Il y joignit une dissertation pour prouver que c'était un ouvrage différent, appartenant à un autre auteur. S'il ne fut pas le premier, comme Heineccius le remarque, à s'apercevoir de cette erreur, il fut le premier à en instruire le public.

B—I.

BAUDOUIN (Benoît), né à Amiens, dans le 16[e]. siècle, était fils d'un cordonnier. Il avait exercé lui-même cette profession dans son enfance : on doit dire à sa louange qu'il ne rougit point de son premier état, et que, long-temps après l'avoir quitté, il publia un ouvrage sur les différentes espèces de chaussures des anciens. Cet ouvrage, intitulé : *De calceo antiquo et mystico*, fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1615, in-8°.; Frisius en donna une nouvelle édition, Amsterdam, 1667, in-12, et il y ajouta le Traité de Nigronus *De caligâ veterum*. Ces deux ouvrages furent réimprimés à Leyde, en 1711, in-12, avec des notes de Jean-Frédéric Nilant. On trouve, dans celui de Baudouin, beaucoup d'érudition et des idées singulières : il fait remonter l'origine des chaussures au commencement du monde, et prétend qu'Adam en fit le premier avec des peaux de bêtes préparées, secret qu'il avait appris de Dieu lui-même. Baudouin avait fait ses études à Paris, où il reçut le degré de bachelier en théologie ; il devint cu-

suite principal du collége de Troyes, et directeur de l'Hôtel-Dieu de cette ville, où il mourut, en 1632. On lui attribue une *Traduction en vers des Tragédies de Sénèque*, imprimée à Troyes, en 1620. Si cette traduction a réellement paru, elle doit être fort rare; car elle n'existait dans aucune des Bibliothèques les plus riches de France, et nous ne l'avons trouvée indiquée dans aucun des nombreux catalogues que nous avons consultés.

W—s.

BAUDOUIN, ou plutôt BAUDOIN (Jean), né à Pradelle, dans le Vivarais, après avoir fait ses études et quelques voyages, vint se fixer à Paris. Il fut lecteur de la reine Marguerite, et membre de l'académie française dès sa formation. Il a laissé plus de soixante ouvrages, parmi lesquels un grand nombre de traductions : on en trouve la liste dans l'*Histoire de l'académie française*, par Pélisson et d'Olivet, et dans les tomes XII et XX du P. Niceron. Ses traductions de Xiphilin (et non de Dion Cassius, comme on l'a écrit), de Suétone, de Velléius Paterculus, de Salluste, de Tacite, du Tasse, de Davila, de Bacon, d'Achilles Tatius, de Lucien, etc., ne sont guère estimées. Baudoin savait l'italien, l'espagnol, l'anglais; mais comme il travaillait *fami non famæ*, lorsqu'il était pressé, il ne faisait que retoucher les traductions faites avant lui, et changer les expressions et les tours qui n'étaient plus à la mode, sans recourir à l'original. Au reste, son style, au jugement de Pélisson, est facile, naturel et français. Il publia sa traduction de Xiphilin, sous ce titre : l'*Histoire de Dion Cassius de Nicée, concernant les Vies de vingt-six empereurs*, etc. *abrégée par Xiphilin, revue, corrigée et illustrée d'annotations et maximes politiques*, par Antoine de Bandole, 1610, in-4°. Les traductions que Cousin et Bois-Guillebert ont données de cet ouvrage, ont fait oublier celle de Baudouin, qui publia, sous le même nom de Bandole, les *Parallèles de César et de Henri IV* (alors vivant), à la tête de la traduction des *Commentaires de César*, par B. de Vigenère, 1609, in-4°. Les seuls ouvrages de Baudouin qui aient quelque prix aujourd'hui, sont : I. *Iconologie*, ou *Explications de plusieurs images, emblémes et autres figures hiéroglyphiques, tirée de César Ripa*, 1636, in-fol., 1643, in-4°.; 1698, 2 vol. in-12; II. *Emblémes avec des Discours moraux qui peuvent servir d'explication*, 1638-46, 3 vol. in-8°. avec des figures gravées par Briot, réimprimés avec de fort mauvaises gravures, sous ce titre : *Recueil d'emblémes*, ou *Tableaux des sciences et des vertus morales*, 3 vol. in-12. Baudouin mourut en 1650, âgé de plus de soixante ans (*Voyez* Boissat II et III.)

A. B—t.

BAUDRAND (Michel-Antoine), né à Paris, le 28 juillet 1633, fit ses études au collége de Clermont. A l'âge de quatorze ans, il était en rhétorique, et corrigeait les épreuves de l'ouvrage du P. Briet, son professeur, intitulé : *Parallela geographiæ veteris et novæ*. Ses études achevées, il fut secrétaire du cardinal Antoine Barberin, et entra avec lui, en 1655, au conclave où fut élu Alexandre VII; et, en 1667, à celui où fut élu Clément IX. Il alla en 1691 au conclave d'Innocent XII, avec le cardinal Lecamus. Les nombreux voyages qu'il fit à diverses époques lui donnèrent occasion de faire ou de vérifier beaucoup d'observations géographiques. Il mourut le 29 avril 1700. On a de lui : I. une édition du livre de Papire Masson des *Rivières de France*, 1688; II. une édition aug-

mentée de moitié du *Lexicon geographicum*, de Ph. Ferrarius, 1670, in-fol.; III. *Geographia ordine litterarum disposita*, in-fol., 2 vol.; le second porte la date de 1681; le premier, celle de 1682; IV. *Dictionnaire géographique et historique*. C'est en grande partie la traduction de l'ouvrage précédent. Baudrand était mort, laissant imparfait son travail, qui a été achevé par Dom Gélé, bénédictin, et publié par le frère de Baudrand, 1705, 2 vol. in-fol. Michel-Antoine Baudrand a laissé en manuscrit *Geographia christiana, sive Notitia archiepiscopatuum et episcopatuum totius orbis*, etc.

A. B—T.

BAUDRICOURT (Jean de), fils de Robert de Baudricourt, ce gouverneur de Vaucouleurs, qui envoya Jeanne d'Arc au roi Charles VII. Moins dévoué, dans sa jeunesse, à son souverain que ne l'était son père, il entra, en 1465, dans la rébellion connue sous le nom de *guerre du bien public*. Jean de Baudricourt y suivit les drapeaux du comte de Charolais: cette guerre domestique s'étant terminée après quelques mois, par le traité de Conflans, où les mécontents dictèrent la loi au monarque, Louis XI chercha à s'attacher par des bienfaits un serviteur dont les talents pouvaient lui être utiles, et dont l'erreur était aussi pardonnable que celle de l'illustre comte de Dunois, un des principaux rebelles. Ce prince le fit chevalier de son ordre, et de celui de St.-Michel, vers l'année 1472. Il l'envoya, en 1477, en ambassade auprès des cantons suisses, et le négociateur obtint une défense générale, sous peine de la vie, à tous les sujets de leur république, de porter les armes contre la France: transaction illusoire, qu'il était de la dignité et de la politique de Louis XI d'exiger authentiquement; mais dont l'intérêt des cantons leur conseillait d'éluder l'exécution. En 1480, le même roi nomma Baudricourt gouverneur de Bourgogne, et lui donna le commandement de Besançon. Charles VIII n'eut pas moins à se louer que son père de ses services et de sa fidélité, et les récompensa d'une manière plus éclatante encore. Aussi brave et habile capitaine qu'adroit et sage négociateur, Jean de Baudricourt contribua, par sa valeur et ses talents militaires, au gain de la bataille de St.-Aubin-du-Cormier, où Louis de la Trémouille fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, en 1488. Charles VIII l'honora, à cette époque, de la dignité de maréchal de France. En 1491, il s'employa à faire sortir le jeune roi de la tutelle de la régente, madame de Beaujeu, sa sœur; et à réconcilier le duc d'Orléans avec le duc de Bourbon. Baudricourt entra, avec le comte de Dunois, et plusieurs prélats et seigneurs, dans la ligue que les princes réconciliés formèrent et jurèrent sur les Évangiles pour le maintien de l'autorité royale et le soulagement du peuple. Quelque louable et noble que fût un pareil engagement, on ne peut s'empêcher de remarquer combien il était déplorable que, dans ces temps malheureux, l'autorité du souverain fût tellement précaire, qu'il eût besoin de l'appui de ses propres sujets pour être obéi. Le maréchal de Baudricourt, dont une si vertueuse association honore la mémoire, et consacre la fidélité, suivit le roi Charles VIII dans son expédition de Naples, en 1495. A son retour, il fit bâtir le château de Blaise, près duquel il fonda, à Braquencourt, un des premiers couvents que les minimes aient eus en France. Cette fondation prouve que le maréchal de Baudricourt unissait l'amour de

la religion aux soins de ses éminentes dignités. Il mourut à Blois, en 1499, et fut enterré dans l'église des minimes du Plessis-lès-Tours. S—Y.

BAUDRY. *Voy.* BALDERIC.

BAUDUER (ARNAUD-GILLES), né à Peyrusse-Massas, dans le diocèse d'Auch, au mois de mars 1744, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres, qu'il cultiva dans les universités de Toulouse et de Bordeaux. Ce fut dans cette dernière ville qu'il conçut une forte passion pour les langues hébraïque et grecque. A l'âge de vingt-deux ans, il se décida pour l'état ecclésiastique, entra au séminaire d'Auch, devint directeur de ce séminaire, et, environ deux ans après, fut nommé à la chaire de professeur de théologie. Il ne voulut pas que l'étude profonde qu'il avait faite de la langue hébraïque demeurât stérile. Dans le temps qu'il expliquait l'Écriture-Sainte à ses élèves, il conçut le dessein de faire une nouvelle version française des Psaumes. En 1783, il fit imprimer cette version chez Samson, à Paris, en 2 vol. in-12; les notes en sont très-instructives. Il s'occupait, dans son lieu natal, dont il était devenu curé, de la version de quelques autres livres de l'Écriture-Sainte; et déjà même celle du *Cantique des cantiques*, précédée d'une introduction à la lecture de ce livre, avec une explication, était achevée; il allait faire aussi imprimer un *Discours sur les moyens de se prémunir contre les objections des incrédules*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva au mois de mars 1787, à la suite d'une maladie occasionnée par un excès d'application à l'étude, et de zèle pour son troupeau. Ces ouvrages ne sont pas les seuls dont il se soit occupé. Il a laissé presque achevés: I. la version de l'*Ecclésiaste* sur le texte, avec des réflexions morales et chrétiennes; II. un *Traité, en forme de conférence, où l'on discute si l'Église pourrait aujourd'hui, sans inconvénient, faire l'office divin en langue vulgaire*; III. un *Plan raisonné d'une collection des monuments ecclésiastiques*, rédigé selon l'ordre des temps, où l'on se propose de montrer, 1°. quel a été l'enseignement de l'Église depuis les temps apostoliques jusqu'au concile de Constance; 2°. quelle a été la discipline ecclésiastique, et quelles ont été les mœurs des temps jusqu'à cette époque. K.

BAUDUIN (DOMINIQUE), prêtre de l'Oratoire, né à Liége, le 14 nov. 1742, se consacra à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse. L'excès de travail affaiblit sa vue; ce qui le força de quitter la place de professeur d'histoire, qu'il remplit pendant plusieurs années, à Maëstricht. Sa conversation était enjouée, quoiqu'il fût presque toujours occupé de sujets sérieux, tels que la morale, la politique, l'histoire. En 1789, le nonce, aujourd'hui cardinal de Zondadari, se trouvant à Liége, allait souvent le voir, et se plaisait à l'entendre pincer de la harpe en chantant les Psaumes de David. Bauduin est mort le 3 janvier 1809. On a de lui: I. *Essai sur l'immortalité de l'ame*, Dijon, 1781, in-12, réimpr. sous ce titre: *De l'immortalité de l'homme*, ou *Essai sur l'excellence de sa nature*, Liége, 1805, in-12; II. *la Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie*, Liége, 1788, in-12, réimpr. en 1797; III. *Discours sur l'importance du ministère pastoral*, in-8°.; IV. *Considérations sur les guerres de commerce*, in-8°. A. B—T.

BAUER (CHARLES-LOUIS), recteur à Hirschberg, en Silésie, né à Leip-

zig, le 18 juillet 1730, se forma sous le célèbre Ernesti, dont il fut un des meilleurs élèves. Il commença, en 1753, à donner des leçons sur les classiques anciens, et fut appelé, en 1766, à Hirschberg, où il mourut en 1799. L'étude approfondie qu'il avait faite des langues anciennes, lui avait fait négliger sa propre langue; il écrivait mieux en latin qu'en allemand. Il a formé plusieurs des bons philologues de l'Allemagne. On a de lui : I. *Glossarium Theodoreteum*, dans le 5e. volume de l'édtion de *Théodoret*, donnée par M. Schulze, Halle, 1769-74, in-8°.; II. *Excerpta Liviana*, éd. nouv., 1801, in-8°.; III. *Dictionnaire allemand-latin*; la 3e. édition est de 1805, in-8°. C'est un ouvrage estimé. IV. *Magasin d'exercices pour apprendre à écrire en latin*, 1787-92, in-8°., et un grand nombre de Dissertations. Il a continué l'édition de Thucydides, commencée par Gotleber. G—T.

BAUER (JEAN-JACOB), libraire à Nuremberg, né à Strasbourg, le 16 septembre 1706, mort le 29 janvier 1772. On a de lui : *Bibliotheca librorum rariorum universalis*, 1re. partie, de A à F, Nuremberg, 1770; 2e. partie, de G à L, 1771; 3e. partie, de M à R, 1771, et 4e. partie, de S à Z, ibid., 1772. Il ne parut du vivant de Bauer qu'une partie de cet ouvrage; le reste fut publié après sa mort et d'après ses matériaux, par Will et Hummel, qui y ajoutèrent deux volumes de supplément, 1774, in-8°. Un troisième volume de supplément parut en 1791. G—T.

BAUER (JEAN-GODEFROI), jurisconsulte, né à Leipzig, le 20 février 1695, mort le 2 mars 1763. On a de lui un grand nombre de Dissertations intéressantes sur des questions d'histoire et de droit; les principales sont : I. *De indole et naturá investituræ feudalis*, Leipzig, 1746, in-4°.; II. *De ducibus et comitibus Germaniæ sub Merovingis et Carolingis*, ibid., 1747, in-4°; III. *De plebeiis quá ratione feuda equestria comparare possint*, ibid., 1748, in-4°., etc. — BAUER (Jean-Frédéric), médecin de Leipzig, mort en 1743, a donné, dans le 1er. volume des *Actes de l'académie des curieux de la nature*, une Observation intéressante sur la régénération spontanée des roses rouges dans le vinaigre de roses. C'est un des phénomènes de la Palingénésie, dont nous avons donné une idée à l'article BARNSTORF. G—T et D—P—S.

BAUFFREMONT (NICOLAS DE), baron de Senescey, d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de Bourgogne, fut fait grand-prévôt de France sous Charles IX, tant « à cause » de sa grande noblesse, qu'à cause » de sa science, qualité rare alors parmi » nos guerriers, dit M. de Thou ». Sa conduite à l'exécrable journée de la St.-Barthélemi ne fait pas d'honneur à sa mémoire; il en partagea les excès, en trop fidèle serviteur de la cruelle Médicis. Bauffremont vint lui-même, avec des archers, tirer Laplace, premier président de la cour des aides, de l'asyle où il était caché; il l'emmena, sous prétexte de le conduire au Louvre, l'assurant que le roi l'exceptait de la proscription des protestants, mais qu'il désirait le voir; et il livra à la fureur du peuple ce magistrat, aussi recommandable par sa sagesse et son intégrité, que par ses lumières. Nicolas de Bauffremont se trouva dans l'armée catholique, à la bataille de Jarnac, en 1569; il y fut retiré mourant de dessous un tas de morts. La même année, il fut blessé à la bataille de Moncontour, où il était guidon de la compagnie du duc de Guise. Le baron

de Senescey assista ensuite aux états de Blois, de 1576, où il fit la fonction d'orateur de la noblesse, et harangua le roi Henri III. Dans le *Journal* de ces premiers états, écrit par le duc de Nevers, on trouve que Nicolas de Bauffremont, baron de Senescey, député de la noblesse, ne fut pas d'avis qu'il n'y eût en France qu'une seule religion, *alléguant qu'il ne fallait entrer en guerre et en nouveaux troubles*, langage assez surprenant dans un ligueur aussi zélé. Son attachement aux Guises n'était cependant pas douteux; car le duc de Guise ayant pris Auxonne, alors une des principales forteresses de la Bourgogne, ce fut à Nicolas de Bauffremont qu'il en confia le gouvernement. Tel fut le rôle politique que joua le baron de Senescey, estimé des uns, blâmé des autres. Sa mémoire est plus recommandable, comme savant, et ses contemporains en ont parlé, sous ce rapport, avec un accord unanime. Il mourut au château de Senescey, le 20 février 1582, à soixante-deux ans. On a de lui : I. une traduction du *Traité de la Providence*, de Salvien, Lyon, 1573, in-8°.; II. *Harangue pour la noblesse*, en 1561; III. *Proposition pour toute la noblesse de France*, faite en 1577 aux états de Blois, Paris, 1577, in-8°. S—Y.

BAUFFREMONT (Claude de), fils de Nicolas fut, comme son père, baron de Senescey, et gouverneur d'Auxonne. Aux états de Blois, de 1588, il fut député de la noblesse; il y parla peu et sagement, quoique partisan déclaré de la ligue et des princes lorrains. Sa *Harangue*, qui passe pour assez bien faite, est imprimée dans le tome IIIe. des *Mémoires de la ligue*. Il figure dans les écrits satiriques de ce temps-là. Dans la *Bibliothèque de Mlle. de Montpensier*, Claude de Bauffremont est noté comme auteur de l'ouvrage, intitulé : *les Miracles de la ligue*; ce qui prouve son dévouement au parti des factieux. Outre la *Harangue aux états de Blois à Henri III*, on a de Claude de Bauffremont un *Remercîment fait au nom de la noblesse de France* aux mêmes états. Le P. Lelong lui attribue un *Recueil de ce qui s'est négocié en la compagnie du Tiers-État, aux états de Blois, depuis le 15 novembre 1576 jusqu'en mars 1577*, Paris, in-8°., réimprimé dans le *Recueil général des Etats tenus en France*, 1651, in-4°.; traduit en latin par Philibert Bugnyon, 1577, in-8°. Claude de Bauffremont mourut au château de Senescey, en 1596, à l'âge de cinquante ans. S—Y.

BAUFFREMONT (Henri de), fils du précédent, fut choisi pour présider la noblesse aux états-généraux de 1614. Le cardinal Duperron dit de lui : « Son père était un homme d'un » bon esprit : le fils a si bonne façon; » il a la physionomie d'un homme fort » doux, qui, néanmoins, a de la » finesse et de la vertu. » Bauffremont demanda, au nom de la noblesse, l'abolition de la paulette ou de la vénalité des charges, et s'opposa à la publication du concile de Trente que le clergé voulait, tandis que le tiers-état combattait pour la souveraineté et l'indépendance des rois contre les prétentions de la cour de Rome. L'assemblée se termina, le bien public en avait été le prétexte, mais il ne s'ensuivit aucune réforme dans l'état. Les diverses harangues prononcées par Henri de Bauffremont aux états de 1614, ont été insérées dans le *Recueil général des États tenus en France*, Paris, 1651, in-4°. Henri, baron de Senescey fut, comme son père, gouverneur d'Auxonne. Il fut envoyé am-

bassadeur extraordinaire en Espagne en 1617 et 1618; il fut fait chevalier du St.-Esprit, en 1619, et mourut à Lyon le 22 octobre 1622, d'une blessure qu'il avait reçue la même année au siége de Royan, où il servit en qualité de maréchal de camp. Le P. Durosier, minime, a fait son éloge sous le titre de : *l'Immortalité du phénix, tirée de la glorieuse fin de messire Henri de Bauffremont*, Lyon, 1624, in-8°. S—Y.

BAUFFREMONT (CLAUDE-CHARLES-ROGER DE), fils de Claude, baron de Senescey, et d'Antoinette de Vienne, succéda, en 1562, sur le siége épiscopal de Troyes, à Antoine Caraccioli, qui, au grand scandale de l'église, jeta publiquement ses habits pontificaux, et embrassa la religion protestante. L'apostat n'en retint pas moins, sur son évêché, une pension de 4500 livres, que Claude de Bauffremont, son successeur, s'engagea à lui payer. Le droit de faire un pareil marché semble aussi scandaleux que la défection du prélat Caraccioli : mais l'évêque de Beauvais, le cardinal de Châtillon, offrait, par toute sa conduite, à cette époque, un exemple bien plus remarquable encore, et qui pouvait avoir épuisé tout le blâme et tout l'étonnement. Claude de Bauffremont occupa le siége de Troyes vingt-un ans; il mourut, âgé de soixante-quatre ans, au château de Scey-sur-Saône, où il fut enterré dans la chapelle de sa famille, la guerre civile n'ayant pas permis de le transporter à Troyes, le chef-lieu de son diocèse. S—Y.

BAUFFREMONT (CLAUDE-PAUL DE), marquis de Listenais, sous prétexte de vexation et d'oppression de sa province, avait pris les armes et fait plusieurs assemblées de noblesse et de gens de guerre. La chambre de justice de Besançon décerna contre lui un arrêt de prise de corps, par suite duquel il publia plusieurs manifestes pour prouver la droiture de ses intentions. Il fut obligé de se retirer en France, et ce fut l'occasion de la seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674. A. B—T.

BAUGIER (EDME), seigneur de Breuvry, doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers l'an 1680, est connu par un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoires historiques de la province de Champagne*, Châlons, 1721, 2 vol. in-8°. Ces mémoires, calqués sur ceux que Mr. Larcher, intendant de Champagne, avait dressés en 1698, sont intéressants et ce qu'il y a eu de mieux jusqu'ici sur l'ancienne province de Champagne. Baugier avait encore fait une Histoire particulière de la ville de Châlons, qu'il se proposait de donner au public. On ignore ce qu'elle est devenue, ainsi que l'époque de la mort de l'auteur. Peut-être était-il fils d'Edme Baugier, médecin et conseiller au présidial de Châlons, dont on a un mauvais *Traité sur les eaux minérales d'Attancourt*, etc., Châlons, 1696, in-8°. C. T—Y.

BAUHIN. Ce nom a été illustré à la fin du 16e. siècle, et au commencement du 17e., par deux frères qui ont concouru à faire une époque remarquable dans l'histoire de la botanique. Leur père, Jean BAUHIN, né à Amiens, le 24 août 1511, s'y distingua par la pratique de la médecine, et il s'acquit beaucoup de réputation en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, où il séjourna quelque temps; mais, ayant embrassé la réforme de Calvin, il fut obligé de se réfugier à Bâle, où il continua d'exercer la médecine et la chirurgie pendant quarante ans; il y mourut, en 1582, dans la 71e. année de son âge. — BAUHIN (Jean), son fils aîné, naquit à Bâle,

en 1541. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres et aux langues anciennes. Son père fut son premier maître dans l'étude de la médecine, et de toutes les sciences qui en sont la base; mais il se livra principalement à celle de la botanique, pour laquelle il avait plus de goût. Il y fit tant de progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans, il était en correspondance avec l'illustre Conrad Gessner, et que ce grand naturaliste le consultait sur les difficultés qu'il rencontrait dans l'étude des plantes, et lui donnait le titre d'*eruditissimus et ornatissimus juvenis*. Après avoir fait ses cours à l'université de Bâle, Bauhin alla à Tubingen, où Fuchs enseignait la botanique, et il y passa l'année 1560. Il quitta cette ville l'année suivante, et se rendit à Zurich, pour s'attacher à Gessner, avec qui il parcourut les Alpes et une partie de la Suisse et de la Rhétie. Le désir d'accroître ses connaissances, le fit encore voyager en Italie, et il demeura quelque temps à Padoue. De là, il vint en France, et séjourna à Montpellier, où il étudia la médecine et l'histoire naturelle, sous Rondelet. Il avait fait un Catalogue des plantes qui croissent aux environs de cette ville, et qui n'a jamais été publié. Il parcourut les contrées méridionales, et particulièrement les environs de Narbonne. A Lyon, il se lia avec Dalechamp, qui l'engagea à travailler à l'*Histoire des plantes*, qu'il méditait alors. Cet ouvrage commençait à s'avancer; mais les troubles de religion obligèrent J. Bauhin de quitter Lyon. Pendant son séjour dans cette ville, il avait parcouru une grande partie du Dauphiné. Il alla à Genève, où il resta quelque temps, et retourna ensuite à Bâle, où il fut nommé professeur de rhétorique, en 1566. Il continua néanmoins d'exercer la médecine, et s'y rendit si habile, qu'en 1570, Ulrich, duc de Wirtemberg-Montbelliard, le choisit pour son médecin; ce qui l'obligea d'aller demeurer à Montbelliard. Ce prince aimait les sciences et surtout la botanique. Il se plaisait à rassembler dans ses jardins, les arbres et les plantes les plus rares que l'on connût alors. J. Bauhin eut l'occasion d'en observer un grand nombre aux différentes époques de leur développement et de leur durée. Le premier ouvrage qu'il publia, est intitulé: *Histoire notable de la rage des loups, advenue en* 1590, Montbelliard, 1591, in-8°. En rendant compte de plusieurs accidents funestes dont il avait été témoin, et en indiquant les moyens curatifs, il montre de profondes connaissances sur cette horrible maladie; et, à cet égard, les médecins de notre siècle ne l'ont pas de beaucoup surpassé. Dans le même temps, il donna un autre ouvrage sur les plantes qui portent des noms de dieux et de saints. Cet ouvrage fut publié par les soins de son frère Gaspard, à Bâle, 1591, in-8°. C'est un chapitre détaché d'un grand ouvrage sur la conformité ou la diversité des noms donnés aux plantes par les différents auteurs; il en fait la concordance. Sous ce titre bizarre en apparence, les deux frères déployèrent une vaste et profonde érudition. Gaspard y ajouta les lettres que Gessner avait écrites à son frère, et qui n'avaient pas été publiées. Jean Bauhin publia, deux ans après, son *Traité des animaux ayant ailes, et qui nuisent par leur piqûres et morsures*, Montbelliard, 1593, in-8°. Il y combat surtout le préjugé qui faisait regarder comme venimeux les papillons dont la langue est roulée en spirale. Il détacha encore un chapitre de son grand ouvrage, et le publia sous

le titre suivant : *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montbelliard, 1593 et 1599, in-8°. On découvrit à Boll, dans le duché de Wirtemberg, une fontaine d'eau minérale, qui parut avoir de grandes propriétés. Bauhin se chargea d'en faire la description. Il en résulta un ouvrage important, et surtout précieux pour les botanistes et les cultivateurs, par les figures en bois de cinquante-six espèces ou variétés de pommes, et de trente-six espèces de poires, cultivées dans le pays. C'est le premier essai qui ait été fait en ce genre, et il a servi de modèle. Il fut traduit en allemand. Bauhin ayant fait quelques changements à son livre, le fit reparaître, sept ans après, sous ce titre : *De aquis medicatis nova methodus, quatuor libris comprehensa*, Montbelliard, 1605, 1607 et 1612, in-4°. Jean Bauhin réunissait toute la variété et la profondeur de ses connaissances, pour la composition d'un ouvrage aussi considérable par son étendue qu'important par son sujet : c'était l'*Histoire universelle des plantes*, qu'il voulait décrire d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait jusque-là. Il l'acheva ; mais il n'eut pas la satisfaction de le voir paraître, étant mort à Montbelliard, en 1613, âgé de soixante-douze ans. Cherler, médecin de Bâle, qui avait épousé sa fille unique, et l'avait aidé dans cet immense travail, en publia le *prodrome*, ou tableau, sous ce titre : *Johannis Bauhini et Joann. Henrici Cherleri, Historiæ plantarum Prodromus*, Yverdun, 1619, in-4°. Enfin, en 1651, trente-huit ans après la mort de Jean Bauhin, François-Louis de Graffenried, baillif d'Yverdun, et Chabrée de Genève, qui exerçait la médecine à Yverdun, firent paraître le principal ouvrage de cet illustre botaniste, le but et le résultat de tous ses travaux, sous ce titre : *Historia plantarum universalis nova et absolutissima, cum consensu et dissensu circà eas. Autoribus J. Bauhino*, etc., Yverdun, 1650, 1651, in-fol., 3 vol. Les éditeurs dédièrent les deux premiers volumes aux deux avoyers de Berne qui en avaient encouragé la publication ; et le troisième à Henri, duc d'Orléans de Longueville, prince de Neufchâtel. Les frais, se montant à 40,000 florins, furent avancés par Graffenried, zélé promoteur de l'entreprise. Dans cette Histoire, on trouve réuni et disposé avec beaucoup de méthode et de goût tout ce qui a été écrit sur les plantes dès la plus haute antiquité : naturalistes, botanistes, médecins, agronomes, poètes, historiens, tous y sont cités avec beaucoup de discernement et de précision. Cinq mille plantes y sont décrites, et l'on y trouve les figures de 3577 ; mais comme elles sont petites et mal exécutées, la plupart sont à peine reconnaissables, et ne peuvent être distinguées de celles qui leur ressemblent : souvent aussi elles sont transposées, par le peu de soin de l'éditeur. Jean Bauhin avait acquis de différentes personnes, ces planches gravées sur bois, et qui avaient déjà servi : le plus grand nombre venait de Fuchs. L'ouvrage est divisé en quarante livres, qui tiennent lieu de classes ; ils sont divisés en chapitres, qui peuvent être régardés comme des sections. On y reconnaît les traces de plusieurs familles ; mais il n'y en a aucune qui y soit dans sa totalité. On ne peut considérer le *Traité des plantes qui portent des noms de saints*, et celui *De absynthiis*, comme des chapitres de l'*Histoire des plantes* ; car il ne s'y trouve rien qui annonce une marche semblable. Si primitivement ils en ont

fait partie, il est évident que l'auteur en changea le plan depuis la publication de ces deux Traités. Chabrée publia, en 1666, 1676 et 1677, à Genève, un *Abrégé de l'Histoire des plantes*, sous le titre de *Sciagraphia*, et réunit toutes les figures en un seul volume qui est recherché, parce qu'il donne tout ce qu'il y a d'important sur la nomenclature et le nombre des espèces dans l'ouvrage original; mais, outre que Chabrée n'a pas corrigé les fautes et les transpositions, il en a ajouté de nouvelles. Les Histoires générales ou universelles qui ont été publiées sur les plantes, depuis celle de Jean Bauhin, même celles de Morison et de Rai, qui sont les plus complètes et les plus estimées, ne sont pas faites sur un plan aussi vaste, et lui sont inférieures dans beaucoup de parties, quoiqu'elles renferment un plus grand nombre d'espèces, et qu'elles soient rangées sur de meilleures méthodes. On attribue à Jean Bauhin un livre de format in-4°. oblong, imprimé en 1592, sans autre titre que ces mots au frontispice: *Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.*

D—P—s.

BAUHIN (Gaspard), frère puîné de Jean, naquit à Bâle le 17 janvier 1560. Ses parents le destinaient à l'étude de la théologie; mais, à l'exemple de son frère, il montra plus de dispositions pour la médecine et la botanique. A l'âge de seize ans, il en commença l'étude à l'université de Bâle, sous Théodore Zwinger et sous Félix Plater. Après y avoir fait de rapides progrès, il fut envoyé à Padoue, pour y étudier la médecine et l'anatomie, sous Fabricio d'Aquapendente, et la botanique sous Guillandin; il y demeura trois ans, pendant lesquels il alla à Rome, et parcourut une grande partie de l'Italie, en observant les plantes et en visitant les savants, avec la plupart desquels il entretint depuis une correspondance suivie. De retour dans sa patrie, en 1579, il n'y fit qu'un mois de séjour, et alla à Montpellier, où il demeura un an. De là, il se rendit à Paris, où il suivit les cours de chirurgie de Severin Pineau. Il devait ensuite visiter les principales universités de l'Allemagne; mais il ne put en voir que quelques-unes, parce que son père, qui se sentait près de mourir, le rappela à Bâle en 1580. L'année suivante, il se fit recevoir docteur en médecine, et se maria. Il fut nommé professeur de langue grecque, et quitta cette chaire en 1588 pour occuper celle de botanique et d'anatomie. En 1596, Frédéric, duc de Wirtemberg, le choisit pour son premier médecin, conjointement avec son frère Jean, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa résidence à Bâle. Félix Plater, premier professeur en médecine et premier médecin de la ville, étant mort en 1614, Bauhin fut revêtu de ces deux dignités. Il mourut à Bâle le 5 décembre 1624, âgé de près de soixante-cinq ans, universellement regretté. On lui rendit de grands honneurs, et l'on mit sur son tombeau une inscription pour perpétuer le souvenir de ses vertus et de ses talents. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; celui qu'il a nommé *Pinax* a rendu son nom immortel. Quoique Gaspard Bauhin ait cultivé la botanique et l'anatomie, et que très-jeune il se soit rendu célèbre dans ces deux sciences, sa réputation est plus grande comme botaniste. Entraîné par l'exemple de son frère, il conçut de bonne heure un vaste plan; ce fut de rassembler dans un seul corps d'ouvrage tout ce qu'on avait écrit jusqu'alors sur les plantes, et

surtout de faire la concordance de tous les noms que les divers auteurs avaient donnés à la même plante. Ce travail était long et pénible, et il exigeait d'immenses recherches. Ses nombreux voyages l'avaient préparé de bonne heure à cette vaste entreprise, tant par les matériaux qu'il avait recueillis que par les relations qu'il avait établies avec les plus savants botanistes de l'Europe; et, pendant quarante ans, il ne fut occupé qu'à jeter les fondements de ce grand ouvrage, et tous ceux qu'il publia ne furent, pour ainsi dire, que des préliminaires ou des travaux préparatoires. Le premier ouvrage qui lui est attribué est une traduction latine de l'ouvrage d'Anguillara *De simplicibus* (*Voy.* L. ANGUILLARA). Ce fut donc par l'annonce du genre de ses travaux qu'il commença sa carrière scientifique; il la publia en latin sous ce titre: I. *Phytopinax*, ou *Enumération des plantes décrites par les botanistes de notre siècle, avec leurs différences, auquel on a joint des descriptions succinctes de quelques plantes non décrites encore, et les figures de quelques-unes qui n'ont pas encore paru*, Bâle, 1596, in-4°.: c'est un catalogue de 2,460 plantes, avec la citation de quelques-uns des noms que les auteurs leur ont donnés, surtout Lobel. Ce n'était que la première partie de cet ouvrage; mais la seconde n'a jamais paru. Parmi les plantes décrites pour la première fois, se trouve la *pomme de terre*, ce végétal devenu si utile par la suite. Bauhin nous apprend qu'elle était déjà cultivée pour ses tubercules en Italie. Il aperçut avec sagacité les rapports de cette plante avec les *solanum*, dans le genre desquels il la rangea, tandis que son frère Jean ne voulut pas reconnaître cette analogie. Il publia ensuite: *Petri Andreæ Mathioli opera omnia*, Francfort, 1598, in-fol.; Bâle, 1674: il y fit beaucoup de notes et de corrections; il disculpe Mathiole de quelques-uns des reproches qu'on lui avait faits; il y ajouta une synonymie complète: enfin, aux grandes figures de la belle édition de Valgrisi, qu'il fit réduire à moitié de leurs dimensions, il en ajouta 350 sur le même modèle, prises de Camérarius pour la plus grande partie, mais fort au-dessous des originaux. En 1600, il fit paraître, sous le titre d'*Animadversiones in historiam generalem plantarum Lugduni*, une critique de l'*Histoire des Plantes de Lyon*, Francfort, in-4°. Il chercha à démontrer qu'elle contenait plus de 400 figures qui y étaient répétées deux ou trois fois. Sa critique n'est pas dirigée contre Dalechamp, qu'il ne nomme pas, mais contre les erreurs du livre; elle paraît souvent amère, et n'est pas toujours juste. En 1613, il donna une nouvelle édition de l'*Histoire des Plantes* de Tabernæmontanus, écrite en allemand sous le titre de *Krœuterbuch*; il y ajouta de nouvelles figures, et il compléta la synonymie des deux premiers livres. En 1620, il donna, sous le titre de *Prodromus theatri botanici*, Francfort, in-4°., l'idée de la manière dont il voulait exécuter un ouvrage complet sur l'histoire des plantes. Il consiste dans la description de 600 espèces qu'il regardait comme nouvelles; mais outre qu'il se trouve dans ce nombre beaucoup de variétés, il y en a plusieurs qui avaient été décrites précédemment par Clusius. Il donna les figures de 140. Ces figures, dont quelques-unes avaient paru dans son édition de Mathiole, sont d'une médiocre exécution, et l'on s'aperçoit trop facilement qu'elles ont été

dessinées sur des plantes sèches qui lui avaient été envoyées par ses correspondants. En 1622, il publia le *Catalogue des Plantes qui croissent aux environs de Bâle*, in-8°.; c'est une simple énumération, accompagnée d'une synonymie très-étendue. Ce livre était destiné à guider les étudiants en médecine de l'université, dans les leçons qu'il leur faisait sur les végétaux, fonction qu'il remplissait depuis plus de trente ans. On peut regarder cet ouvrage comme le type de ce grand nombre de Flores et de Catalogues qui ont surchargé la science sans contribuer à ses progrès. Tous ces ouvrages n'étaient donc que le prélude de travaux plus importants. Enfin parut celui qui devait à jamais établir sa réputation, c'est le *Pinax theatri botanici*, Basileæ, 1623, in-4°., c'est-à-dire : *Pinax* (ou table) *du théâtre de botanique*, ou *Index des ouvrages de Théophraste, Dioscoride, Pline, et des botanistes qui ont écrit depuis sur les plantes, contenant les noms d'environ* 6000 *plantes, avec leurs synonymies et leurs différences ; rangées méthodiquement suivant leurs genres et leurs espèces, ouvrage résultant de quarante ans de travaux.* Il est partagé en douze livres, dont chacun est divisé en six sections, ce qui en fait soixante-douze, subdivisées ensuite par chapitres. Ces chapitres portent en tête un nom qui est générique, et appartient à toutes les espèces, qui sont désignées chacune par un numéro et par un autre nom adjectif, ou par une phrase descriptive très-courte. Les noms qui indiquent le genre étant pour l'ordinaire ceux de Théophraste ou de Dioscoride, chaque article commence par une discussion savante, quoique très-courte, sur l'origine et la signification de ce mot. Il semble, au premier coup-d'œil, que la distribution de cet ouvrage est la même que celle des botanistes de notre siècle, étant méthodique comme la leur, puisque les livres sont des classes, les sections des ordres, les chapitres des genres, auxquels les espèces sont subordonnées; mais au fond il y a une grande différence. En examinant l'ensemble de ces livres, qui tiennent lieu de classes, on voit que G. Bauhin avait le sentiment intérieur de l'ordre naturel; ainsi, les deux premiers livres contiennent, presque sans mélange, les plantes monocotylédones, comme on les distingue maintenant. On trouve, parmi les sections, des familles presque entières; mais souvent il y introduit des végétaux qui leur sont étrangers. On ne doit pas plus louer Bauhin des rapprochements heureux qui se trouvent dans l'ordre qu'il a suivi, que le blâmer des disparates que l'on y rencontre; car il n'a fait en cela que suivre la route de ses prédécesseurs, Tragus, Brunsfels, Fuchs et Clusius, et surtout Lobel, dont il a copié l'arrangement méthodique, commençant, comme lui, par les graminées et les liliacées, sans beaucoup l'améliorer; en sorte que, comme tous ces auteurs, accordant plus à l'érudition qu'à l'examen de la nature, il rapprochait plutôt les végétaux entre eux à cause de la ressemblance ou de la conformité de nom, que par les rapports de leur structure et de leur forme extérieure. Cependant Gessner, Cæsalpin et Columna avaient déjà indiqué une route plus certaine, et l'on s'étonne qu'un homme tel que Bauhin ne l'ait pas reconnue. Le grand mérite de Gaspard Bauhin est d'avoir établi comparativement l'identité des plantes et déterminé leur es-

pèce par un nom ou une phrase très-courte, qui en donne la définition ou la différence; d'avoir rapporté à chacune le nom des auteurs qui en avaient parlé. Quoique, dans ces derniers temps, on lui ait reproché d'avoir confondu les espèces avec les variétés, il paraît, par un grand nombre de passages de ses écrits, qu'il savait très-bien les distinguer. Il est donc le premier qui ait fait la concordance complète et méthodique des noms donnés aux plantes. Cet ouvrage eût été encore plus utile, si, à la suite du nom de chaque auteur, on trouvait le titre du livre et l'indication de la page. Il est étonnant qu'ayant adopté cette manière dans le *Phytopinax*, il ne l'ait pas suivie dans l'ouvrage qui en est le développement. Malgré ce défaut, son utilité fut si généralement appréciée, que l'on ne put désigner une plante que par le nom que lui avait assigné G. Bauhin. Il fut donc législateur en botanique; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire; car il mourut l'année suivante, laissant en manuscrit son *Theatrum botanicum*, dont le *Pinax* n'était que la table. Ce ne fut que trente-quatre ans après que son fils, Jean-Gaspard, en publia le premier livre sous ce titre : *Gaspari Bauhini theatri botanici, sive historiæ plantarum et veterum et recentiorum placitis propriâque observatione concinnatæ liber primus, editus operâ et curâ Jo. Gasp. Bauhini*, Bâle, 1658, 1663, in-fol. Il est décoré d'un beau portrait de Gaspard. Ce premier livre contient la famille des graminées, mêlées avec celles des souchets et des joncs, dont les figures sont assez bonnes, et une partie de celles des liliacées : en tout, il y a environ 230 figures, dont plusieurs avaient paru, soit dans le Mathiole, soit dans le *Prodromus*. La sorte de suprématie et d'autorité que G. Bauhin s'était acquise par son *Pinax* se soutint jusqu'en 1669, époque à laquelle Morison, dans ses *Præludia botanica*, sous le titre de *Hallucinationes*, critiqua l'ordre qu'avait suivi Bauhin; il adopta néanmoins sa nomenclature, de même que Rai. Enfin Tournefort, fixant les genres, en les fondant sur des caractères pris dans les parties de la fructification, conserva le plus qu'il lui fut possible les noms de Bauhin; il conserva aussi tous ceux des espèces, quand ils s'alliaient avec ses principes; et, quand il était obligé d'en créer de nouveaux, il les composait de la même manière. Ainsi, malgré les changements utiles que la botanique avait reçus des botanistes méthodistes, les phrases de Bauhin conservèrent la prééminence, et furent le modèle que l'on imita jusque vers le milieu du 18e. siècle. Linné faisant alors une nouvelle époque par la réforme générale qu'il opérait dans la botanique, démontra que ces phrases n'étant établies que sur des caractères vagues, ne pouvaient faire distinguer suffisamment les plantes (*Voy.* LINNÉ). Le *Pinax* fut réimprimé à Bâle, en 1671, sans aucun changement. On a toujours vivement désiré que cet ouvrage fût continué, parce que, malgré ses imperfections, il est de la plus grande utilité. C'est en vain que Shérard et Dillen s'en sont occupés, de même que plusieurs autres botanistes célèbres. Mentzel, en 1680, lui donna la forme de dictionnaire, et y joignit les noms des différentes langues modernes; mais il négligea, comme Bauhin, de citer les ouvrages et les pages. Gaspard Bauhin était extrêmement laborieux; il a exercé l'activité de son esprit, non seulement sur la botanique, mais aussi sur la médecine et l'anatomie. Il possédait le rare talent de

faire des tableaux d'une science, d'y porter l'ordre et l'analyse; de fondre et de réunir en un seul ouvrage toutes les connaissances qui étaient éparses dans les livres, en y ajoutant ce qu'il savait de son propre fond. C'est ainsi qu'il réunit dans ses *Institutions d'anatomie*, et dans son *Théâtre anatomique*, tout ce que l'on savait de son temps sur cette partie. Ces ouvrages furent très-estimés. Une grande célébrité, fondée sur des talents aussi distingués, et sur plusieurs bons ouvrages, lui fit des envieux, et lui attira de violentes critiques. Riolan, anatomiste, doyen de la faculté de médecine de Paris, et médecin de la reine Marie de Médicis, lui contesta ses connaissances en anatomie, et poussa l'emportement jusqu'à le traiter d'homme vain. Il lui reprocha de se parer des découvertes d'autrui, spécialement au sujet de la valvule qui est entre l'iléon et le colon; il paraît que Varole et d'autres en avaient donné une description avant lui; mais G. Bauhin assure avoir vu cette valvule dès 1579, avant que personne en eût fait mention. Les contemporains ont fait justice de ces diatribes; ils ont donné à cette valvule le nom de *Bauhin*, qu'elle a conservé jusqu'à présent. Si l'on a pu reprocher à G. Bauhin d'avoir eu de la vanité, il faut convenir, du moins, qu'elle était fondée sur un très-grand savoir: le suffrage de son siècle était fait pour exalter son amour-propre. Deux de ses portraits, dont le premier se trouve en tête du *Phytopinax*, où il est représenté à l'âge de vingt-neuf ans, et bien exécuté, quoiqu'en bois; et le second, en tête du *Theatrum botanicum*, attestent qu'il avait une belle figure. Haller dit qu'il existait encore de son temps, chez les descendants de G. Bauhin, beaucoup de manuscrits de cet auteur, et un grand nombre de lettres fort intéressantes pour la botanique, de Prosper Alpini, de Columna et de plusieurs autres. Son herbier, qui était très-nombreux, y était aussi conservé; et Haller, dans ses ouvrages de botanique, en citant le *Pinax*, ou les autres ouvrages de G. Bauhin, cite très-souvent cet herbier. Il est facile de voir que les deux frères ont eu le même dessein, et ont suivi à peu près le même plan. On doit donc regretter qu'ils n'aient pas réuni leurs talents et leurs travaux. Peut-être alors auraient-ils pu voir terminer une entreprise qui était au-dessus des forces d'un seul homme. On ne conçoit pas comment ils ne se sont pas concertés; Jean, étant de dix-neuf ans plus âgé que Gaspard, aurait dû conserver long-temps de l'ascendant sur lui. On ne peut douter qu'ils n'aient été très-unis, à en juger par les citations honorables qu'ils font réciproquement l'un de l'autre. Maintenant, si l'on veut comparer le mérite des deux frères, supposé que l'on puisse juger l'ouvrage entier de Gaspard par le premier livre de son *Theatrum botanicum*, on le trouvera inférieur à son frère pour les descriptions et la sagacité de la critique; mais ses figures sont meilleures que celles de Jean, et il est plus complet pour la synonymie. Si on les compare avec leurs prédécesseurs et leurs contemporains, on verra que, dans toutes ces parties, ils sont restés en arrière: ainsi, ils ont été surpassés pour les descriptions par Clusius, et pour les figures, par Mathiole, Fuchs, Lobel, Dodonée, et surtout par Camerarius. Quant à la disposition méthodique, Gaspard n'a fait que copier Lobel; Jean a un peu changé cet ordre; mais il ne l'a pas perfectionné. Ils avaient cependant de meilleurs modèles sous les yeux, dont ils n'ont pas profité; Gessner et

Columna qui avaient fondé les vrais principes de la botanique, en annonçant qu'il fallait établir la classification sur la fleur et sur le fruit; mais surtout Cœsalpin, qui, de main de maître, avait déjà circonscrit les grandes familles naturelles. Leur mérite réel consiste donc à avoir fondu ensemble toutes les connaissances acquises jusqu'à eux; mais Dalechamp leur avait ouvert la route; et il avait posé les premiers fondements de l'édifice. Il résulte de cet examen, que la réputation des deux frères a été exagérée, puisque, loin d'être les premiers botanistes de leur siècle, il n'est aucune partie où ils n'aient été surpassés. Cependant, il faut convenir qu'on leur a des obligations réelles, et que, si l'on ne peut les placer au premier rang parmi les inventeurs, ils doivent en occuper un très-distingué parmi ceux qui ont su renfermer dans un cadre général toutes les connaissances que l'on avait alors. Plumier leur a consacré un genre, auquel il a donné le nom de *Bauhinia*. Il est composé de plusieurs arbustes grimpants, qui ne croissent que dans les pays situés entre les tropiques; ils sont remarquables par la beauté de leurs fleurs, et surtout par leurs feuilles, qui n'ont que deux folioles accouplées ou subjuguées. Linné a nommé une espèce *Bauhinia bijuga*, pour mieux rappeler, dit-il, la gloire inséparable des deux illustres frères. Voici la liste des ouvrages de médecine et d'anatomie publiés par G. Bauhin: I. *De corporis humani partibus externis, liber : hoc est, universalis methodi anatomicæ, ad Vesalium accomodatæ*, Bâle, 1588, in-8°.; II. *Anatomes liber secundus, partium spermaticarum tractationem continens*, Bâle, 1591, in-8°. Ces deux ouvrages ont été réimprimés ensemble à Bâle, en 1592, in-8°. III. *Anatomiæ corporis virilis et muliebris historia*, Lyon, 1597, in-8°.; Bâle, 1609, in-8°. Ces trois ouvrages ont été refondus sous le titre de *De corporis humani fabricâ libri quatuor*, Bâle, 1600, in-8°.; IV. *Institutiones anatomicæ*, Bâle, 1604, in-8°., avec les planches de Varole et de Jassolinus, Bâle, 1609, in-8°.; Oppenheim, 1614 et 1629, in-8°.; Francfort, 1616, in-8°.; V. *Theatrum anatomicum*, Francfort, 1605, in-8°., avec figures; VI. *Theatrum anatomicum infinitis locis auctum*, Francfort, 1621, in-4°. Les planches qui doivent entrer dans cet ouvrage ont été données séparément. L'anatomie est en partie tirée de Vésale; Bauhin a profité des descriptions d'Eustache, et des observations de Fallope, auxquelles il a joint les siennes. La plupart des planches sont empruntées de Vésale, d'Eustache et de Fabricius. Mathieu Merian a donné une édition de cet ouvrage, avec quelques changements, sous le titre de *Vivæ imagines corporis humani, æneis formis expressæ, et ex Theatro anatomico G. Bauhini desumptæ, operâ et sumptibus Matthæi Meriani*, Francfort, 1640, in-4°. VII. *De partu cæsareo liber*, Bâle, 1591, in-8°. C'est une traduction de l'ouvrage que François Rousset publia en français. G. Bauhin y a ajouté un *Appendix*. VIII. *De hermaphroditorum, monstrosorumque partuum naturâ, libri duo*, etc., Oppenheim, 1614, in-8°.; Francfort, 1629, in-4°. Ce livre est plus curieux qu'utile; IX. *De compositione medicamentorum*, Offenbach et Francfort, 1610, in-8°.; X. *De lapide bezoar*, Bâle, 1613, 1625, in-8°.; XI. *Oratio de homine*, Bâle, 1614, in-4°.; XII. *De remediorum formulis græcis, arabicis, latinis usitatis, libri duo*, Francfort, 1619, in-

8°. XIII. *Epistolæ medicæ*, Nuremberg, 1625, in-4°. Ces lettres se trouvent aussi dans le recueil intitulé: *Cista medica*, de Jean Hornung, Leipzig, 1661, in-4°.; XIV. *Epistola anatomica curiosa ad Voglerum patrem*, insérée dans la 3e. année du *Decennium des Éphémérides des curieux de la nature.* XV. *Gullielmi Varignanæ secreta medicinæ ad varios curandos morbos verissimis autoritatibus illustrata, cum additionibus G. Bauhini*, Bâle, 1597, in-8°. Il y a un petit ouvrage intitulé: *Histoire des plantes d'Europe*, avec figures, 2 vol. in-12, qui a été réimprimé à Lyon plusieurs fois, lequel est plus généralement connu sous le nom trivial de *Petit Bauhin:* quelques personnes l'ont attribué à Gaspard; mais il n'en est pas l'auteur. Il consiste dans les grandes figures de Matthiole, que l'on a réduites au quart de leur dimension, en sorte qu'elles sont très-petites; malgré cela elles sont assez reconnaissables. Elles furent gravées pour une édition française de Matthiole; mais elles parurent seules plusieurs fois; ensuite on y adapta un texte; alors on distribua le tout suivant l'ordre du *Pinax* de G. Bauhin, et, sous cette forme, elles ont eu un grand nombre d'éditions; en sorte que l'on peut assurer que c'est l'ouvrage de botanique qui en a eu le plus. C'est une preuve manifeste de la solidité et de la durée de la gravure des planches en bois, puisque, par ces nombreux tirages, elles n'ont reçu aucune altération. M. Gilibert les a fait reparaître en 1792, distribuées suivant le système de Linné; et, plus récemment encore, il les a reproduites dans ses *Plantes d'Europe*, 3 vol. in-8°. — BAUHIN (Jean-Gaspard), fils de Gaspard, ne fut pas moins célèbre que son père et son oncle. Il naquit à Bâle, le 12 mars 1606, y fut professeur de botanique et de médecine, et y mourut le 18 juillet 1685. C'est à lui que l'on doit la publication du premier volume du *Theatrum botanicum*, que son père avait laissé manuscrit. Il est l'auteur de trois petits traités de médecine: *De peste*, *De epilepsiâ*, *De morborum differentiâ*. — Il eut sept fils, dont quatre furent docteurs en médecine. JÉRÔME, qui était le troisième, a publié une nouvelle édition allemande du *Kræuterbuch* de Tabernæmontanus, à Bâle, en 1664, in-fol. — Emmanuel BAUHIN, petit-fils de Jean-Gaspard, médecin d'un régiment prussien, mourut en 1746. Ce dernier faisait la sixième génération qui eût exercé la médecine, exemple rare dans les annales des sciences. La famille des Bauhin peut être comparée, de ce côté, à celle des Asclépiades. D—P—s.

BAULACRE (LÉONARD), né à Genève au mois d'octobre 1670, mourut en cette ville, en 1761, dans sa 91e. année. Reçu ministre du S. Évangile en 1699, il fut présenté pour la place de précepteur du prince de Nassau, et obtint même, à cet égard, l'agrément du roi de Prusse, Guillaume; mais quelques obstacles s'opposant à sa nomination, il ne voulut faire aucune démarche pour les lever. A la vie des cours, il préférait déjà une vie tranquille et retirée. L'étude était moins pour lui une occupation qu'un délassement; les longs ouvrages l'effrayaient, aussi n'en a-t-il publié que de peu d'étendue; ils suffirent pour lui mériter la réputation d'un homme très-savant et d'un excellent critique. Il a laissé un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets d'histoire, de théologie et de morale, dont on trouvera la liste dans le t. IIIe. de l'*Histoire littéraire de Genève*, 1.38 à 46. Baulacre

occupa pendant long-temps la place de bibliothécaire à Genève. W—s.

BAULDRI (Paul), né à Rouen, en 1639, de parents protestants, abandonna, par zèle de religion, sa patrie, des amis puissants, et une fortune considérable. Retiré en Hollande, il s'y appliqua à l'étude des langues anciennes et de la théologie, avec cette assiduité et cette persévérance qui présagent les succès. Il fut nommé professeur d'histoire sacrée à l'université d'Utrecht, et justifia la haute opinion qu'on s'était faite de son savoir, par un grand nombre de *Dissertations* sur différents sujets d'histoire et de critique, imprimées dans les journaux. Il mourut en 1706, regretté de ses élèves et de ses nombreux amis; il avait épousé la fille de Henri Basnage de Frasquenay. En 1692, il avait publié à Utrecht une édition du traité de Lactance, *De mortibus persecutorum*. Cette édition, dont il existe des exemplaires avec la date de 1693, fait partie de la collection *cum notis variorum*. Les notes de Bauldri sont fort estimées, quoiqu'il y soutienne des faits rejetés par la plupart des protestants, tels que le voyage de St.-Pierre à Rome, son martyre, etc.; elles ont été insérées en entier dans l'édition de Lactance, par l'abbé Lenglet-Dufresnoy. On a encore de Bauldri un *Éloge de Mathieu de Larroque, ministre de Rouen*, imprimé dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684; une nouvelle édition de l'*Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence*, 1703, in-12, ouvrage de Furetière, rempli de traits malins, de personnalités, mais qui ne méritait guère l'honneur d'une réimpression; et enfin, *Syntagma calendariorum*, ou *Concordance des différents calendriers*. Cet ouvrage, utile pour la chronologie, est cependant peu connu et peu recherché. Le savant Adrien Reland a fait imprimer l'éloge de Bauldri, en latin, Utrecht, 1706, in-4°. W—s.

BAULIEU. *Voy.* Beaulieu.

BAULME (Jean de la), St.-AMOUR, seigneur de Martorey, né en Franche-Comté, en 1539, doit être mis au nombre des enfants célèbres. Il apprit le grec et le latin, de Gilbert Cousin, qui lui fit faire de grands progrès dans ces deux langues. Il s'appliqua aussi à la poésie latine, et, en 1551, il fit imprimer ses premiers essais en ce genre, sous le titre suivant: *Primitiæ quædam generosissimi ac verá nobilitate præstantissimi adoles. Joannis à Balmá, ætatis suæ duodecimo.* En 1553, il publia un petit vol. in-8°., intitulé: *Miscellanées* (ce recueil contient la *façon de vivre en court*, traduit du latin d'Érasme); un *Dialogue en vers français, sur le tréspas de Dame Antoine de Montmartin*, et quelques autres petites pièces. M. Grappin (*Histoire abrégée du comté de Bourg.*), lui attribue un autre ouvrage intitulé: *Epicedia*, imprimé en 1559. Suivant Duverdier, il avait traduit en français l'*Histoire naturelle* de Solin, et la *Vie de l'empereur Charles-Quint*, écrite en italien, par Louis Dolce. Ces deux derniers ouvrages n'ont point été imprimés. On ignore l'époque de sa mort; mais il est certain qu'il mourut jeune, puisqu'il ne vivait plus en 1579. W—s.

BAULOT, ou BEAULIEU, célèbre lithotomiste, plus connu sous le nom de Frère Jacques, naquit, en 1651, à l'Étendonne, hameau de la paroisse de Beaufort, près de Lons-le-Saunier. Ses parents, étant fort pauvres, ne purent donner aucun soin à son éducation. Il s'engagea à l'âge de seize ans dans un régiment de cavale-

rie, et, après avoir servi pendant quelques années, obtint son congé. Il s'attacha ensuite à un chirurgien empirique, nommé *Pauloni*, qui lui apprit les principes de la taille, au grand et au petit appareil. Au bout de quelque temps, il quitta son maître, et parcourut les différentes provinces de France, vêtu d'un habit religieux, et se faisant nommer le *Frère Jacques*. Il y fit plusieurs opérations qui commencèrent sa réputation; il perfectionna la méthode de Pauloni et les instruments dont il se servait. La simplicité de ses mœurs, sa modestie, sa piété, son désintéressement, lui firent beaucoup de partisans et d'admirateurs; mais lorsqu'il vint à Paris, quelques médecins, jaloux de ses succès, s'efforcèrent de le décrier. Il passa ensuite à Genève, et de là en Hollande, où il eut l'occasion de voir M. Rau, lithotomiste, qui jouissait d'une grande célébrité. M. Rau parut désapprouver la méthode de *Frère Jacques*, et se l'appropria. Cette méthode, connue en Angleterre sous le nom de la *taille de Rau*, fut perfectionnée par Cheselden. C'est donc à tort qu'elle a été nommée la *Taille anglaise*, et *Frère Jacques* doit en être regardé comme le véritable inventeur. Les magistrats d'Amsterdam firent frapper une médaille d'or en l'honneur de *Frère Jacques*, et son portrait fut gravé plusieurs fois pendant son séjour en Hollande. Il parcourut encore l'Italie et l'Allemagne, et vint enfin se fixer à Besançon. Il mourut dans un hermitage, près de cette ville, en 1720, âgé de soixante-neuf ans. M. Vacher, chirurgien, a écrit la *Vie de Frère Jacques*, Besançon, 1756, in-12. Le Frère Jacques mourut presque indigent. Une amélioration qui lui est due, et que nous avons omise, est la cessation de tout pansement après l'opération. On n'a de lui qu'un ouvrage extrêmement rare, imprimé en 1702, où il défend sa méthode contre les attaques de Mery. W—s.

BAUMANN (Christian-Jacob), prédicateur à Lébus, dans la Marche moyenne, né à Berlin, le 30 novembre 1725, est connu par son édition de l'excellent ouvrage de Sussmilch, intitulé : *Le Plan de Dieu dans les révolutions du genre humain*. Cette édition, corrigée avec beaucoup de soin et fort augmentée, parut à Berlin, en 1775-76, in-8°. On a de Baumann quelques autres petits ouvrages, entre autres une *Dissertation sur la population de la nouvelle Marche*, dans les *Matériaux politiques* de Hausen, tom. Ier.—Baumann (Nicolas), docteur en droit, secrétaire d'état du duché de Juliers, professeur d'histoire à Rostock, mort en 1526. Il est probable qu'il est l'auteur de la fameuse satyre, intitulée : *Rainer-le-Renard*, que Goëthe a paraphrasée en hexamètres allemands, et qui passe généralement sous le nom de *Henri d'Alkmar* (*Voy*. Alkmar). On peut consulter sur ce sujet l'*Histoire de la Littérature comique*, de Flögel, tom. III, et la *Nouvelle Bibliothèque universelle allemande*, tom. LXXX, p. 169-79. G—t.

BAUME-MONTREVEL (Claude de la), d'une ancienne famille de Bresse, né en 1531, fut nommé, à l'âge de douze ans, coadjuteur de son oncle à l'archevêché de Besançon. Le chapitre, qui avait le droit d'élire ses archevêques, n'ayant point consenti à cet arrangement, après la mort de Pierre de la Baume, nomma François Bonvalot, abbé de Luxeuil, pour le remplacer. Cette affaire fut portée à la cour de Rome, où elle fut terminée en faveur de Claude de la Baume, en 1545. Le nouvel archevêque choisit

pour son vicaire-général, Antoine Lulle, de l'île de Majorque, professeur à l'université de Dôle, homme très-savant dans les langues anciennes et dans les sciences. Ce fut Antoine Lulle qui recueillit les statuts synodaux du diocèse, et qui les fit imprimer avec un commentaire, sous le titre suivant: *Statuta synodalia, Bisunt. eccles. metrop. cum tractat. summariis*, Lyon, Roville, 1560, in-4°., et 1573, même format: la 2e. édition est augmentée. En 1571, Claude de la Baume tint une assemblée provinciale pour la réception du concile de Trente. Il proposa dans cette assemblée des mesures sévères pour empêcher les nouvelles opinions de s'introduire dans le diocèse. Sur sa demande, des commissaires furent nommés pour examiner la conduite des citoyens suspects d'hérésie. Ils en bannirent plusieurs de Besançon; d'autres, effrayés de cette rigueur, se retirèrent à Neufchâtel et à Montbelliard. Les mesures que l'on continuait à prendre contre les familles des bannis, les aigrirent; ils résolurent de rentrer dans la ville de vive force, et d'en expulser l'archevêque. Le 21 juin 1575 fut fixé pour l'exécution de ce dessein. Ils partirent, tant de Montbelliard que de Neufchâtel, au nombre de trois cents; mais ceux qui venaient de Neufchâtel ayant été retardés par les habitants du Val de Morteau, qui s'opposèrent à leur passage, ils ne se trouvèrent au jour fixé, qu'environ cent vingt devant Besançon. Ils ne laissèrent pas d'y entrer par la rivière du Doubs, à la faveur de la nuit; ils avaient même déjà pénétré assez avant dans la ville, lorsque le capitaine de Beaujeu, leur chef, ayant été dangereusement blessé par un citoyen nommé *Mairet*, le désordre se mit dans leur petite troupe. Ils se retirèrent avec tant de précipitation, que plusieurs se noyèrent en repassant la rivière dans les barques, au moyen desquelles ils l'avaient traversée; d'autres furent pris et massacrés sur-le-champ. Le lendemain, quarante jeunes gens des familles les plus distinguées de la ville, convaincus d'avoir pris part au projet des rebelles, périrent dans les supplices. En mémoire de cet événement, l'archevêque institua une fête qui se célèbre encore aujourd'hui le 21 juin. Ce fut pour le récompenser du courage qu'il avait montré dans cette circonstance, que le pape Grégoire XIII le nomma cardinal en 1578. Il mourut à Arbois le 15 juin 1584, lorsqu'il allait prendre possession de la vice-royauté de Naples, et y fut enterré dans le tombeau de sa famille.—Son oncle, Pierre de LA BAUME, évêque de Genève, après avoir été chassé de son siége, en 1535, par les calvinistes, avait été nommé cardinal par le pape Paul III, et ensuite archevêque de Besançon. W—s.

BAUME (NICOLAS-AUGUSTE DE LA), marquis de Montrevel, né en 1636, fils de Ferdinand de la Baume, lieutenant-général de la Bresse, se distingua dès sa jeunesse par une valeur brillante, qui nuisit d'abord à sa fortune, et lui fraya ensuite le chemin aux premiers honneurs militaires. Un duel l'obligea de sortir du royaume; mais ayant obtenu la permission d'y rentrer, en 1667, il ne cessa de se distinguer, et chaque grade fut pour lui le prix d'une action d'éclat. Il se jeta dans le Rhin, un des premiers, au fameux passage de 1672; il commandait le régiment d'Orléans, cavalerie, à la bataille de Senef; il servit, comme maréchal de camp, à la prise de Namur et à la journée de Fleurus; enfin, en 1703, il reçut le bâton de maréchal de France. Nommé à cette

époque commandant en Languedoc, il fit la guerre aux camisards; mais il combattit, sans les réduire, ceux que Villars lui-même ne put qu'amener à traiter de puissance à puissance. Le maréchal de Montrevel mourut à Paris, le 11 octobre 1716, à l'âge de soixante-dix ans, au moment où il allait prendre le commandement de l'Alsace et de la Franche-Comté. Sa seule qualité, universellement reconnue, fut une bravoure de paladin : mais elle aida tous ses avantages extérieurs à lui faire la plus brillante réputation. Sa présomption, qui ne s'humiliait que devant le monarque, donnait de la grâce à ses défauts, auxquels Louis XIV souriait, comme s'il eût trouvé bon qu'on l'imitât. Également assidu auprès de son maître, et aimable auprès des femmes, adroit, poli, soigneux de suivre les modes, et ayant les manières et le langage d'un grand-seigneur, comme il en avait la naissance; aimant le jeu, la dépense, et ne doutant de rien, il réunit tous les genres de succès, et parut les mériter. Son ignorance se mettait quelquefois trop à découvert; quoiqu'elle n'allât point jusqu'à prendre sa main droite pour sa main gauche, ainsi que le prétend le duc de St.-Simon, qui ne l'aimait pas. Le brillant et intrépide maréchal de Montrevel paya, par son exemple, un tribut honteux aux inconséquences et à la faiblesse de l'esprit humain; lui qui, tant de fois, avait bravé la mort sur les champs de bataille, ou dans des combats particuliers, mourut de frayeur en dînant. Lorsqu'il était près de partir pour son gouvernement d'Alsace, il était à table chez le duc de Biron : une salière se renversa sur lui; il pâlit, se trouva mal, s'écria qu'il était mort. On le porta chez lui; la fièvre le prit, et il mourut quatre jours après. Cette famille, très-ancienne et très-illustre, fut continuée par le frère du maréchal, et elle a fini dans la personne de François-Antoine-Melchior de la Baume, maréchal de camp, qui fut député de la noblesse de Mâcon aux états-généraux de 1789, où il se réunit un des premiers au tiers-état, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à mort le 7 juillet 1794, par le tribunal révolutionnaire. S—y.

BAUME-DESDOSSAT (Jacques François de la), chanoine de la collégiale de St.-Agricol d'Avignon, né à Carpentras, dans le comtat Venaissin, en 1705, vint d'abord à Paris, et fit paraître une petite brochure intitulée : *Éloge de la paix*, 1736, in-4°., dédié à l'académie française. Cet éloge a la forme de l'ode, du sermon, de l'épopée, et n'a le mérite d'aucun de ces genres. L'auteur, malgré son peu de succès, ne renonça pas à la littérature; il retourna dans son pays, puis revint à Paris, où il mourut, le 30 août 1756. On a de lui : I. la *Christiade*, ou *le Paradis reconquis*, 1753, 6 vol. in-12. Il y a dans cet ouvrage quelques indécences, et l'Écriture y est quelquefois travestie; on y voit tenter Jésus-Christ par la Madeleine : c'est sans doute ce qui porta le parlement à flétrir l'ouvrage, et à condamner l'auteur à une amende; et, à ce sujet, l'on a dit que, s'il existait des tribunaux criminels dans la république des lettres, l'abbé de la Baume aurait mérité d'y être traité comme au parlement de Paris. II. L'*Arcadie moderne*, ou *les Bergeries savantes*, pastorale héroïque en trois actes et en prose; c'est une apothéose littéraire du roi Stanislas, 1751, 1757, 1766, in-12; III. les *Saturnales françaises*, 1736, 2 vol. in-12, ou La Haye, 1737, ouvrage aussi plat et aussi mesquin que celui de Macrobe est profond et amusant. Il est divisé

non en chapitres, mais en journées ; et la scène est dans un château auprès de Paris, chez un président, pendant les vacances du palais. On trouve dans les *Saturnales françaises* quelques mauvaises plaisanteries, quelques galanteries ennuyeuses, et quatre comédies en prose, *le Médisant*, *les Effets de la prévention*, *le Triomphe de l'amitié*, et *l'Inégal*. Quelques personnes attribuent ces comédies à Thomas Croquet, qui probablement n'est qu'un pseudonyme. L'abbé de la Baume a travaillé pendant plus de dix ans au *Courrier d'Avignon*, jusqu'en l'année 1751. A. B—T.

BAUME (Griffet la). *Voyez* Griffet.

BAUME (Éléazar de la). *Voy.* Achards.

BAUMÉ (Antoine), pharmacien de Paris, naquit à Senlis, le 26 fév. 1728. Il était fils d'un aubergiste, qui le plaça, comme élève, chez le célèbre Geoffroy. Baumé n'avait point fait d'études, et éprouva de grandes difficultés dans la carrière des sciences, qu'il embrassa par goût et avec ardeur. Il se présenta au collége de pharmacie en 1752 ; sa réception présagea la réputation qu'il allait acquérir. Peu de temps après, on lui offrit la chaire de chimie à ce collége, et il y développa l'excellente méthode qui caractérise ses ouvrages. Aussitôt qu'il eut établi une maison de pharmacie, il fit tous les sacrifices nécessaires pour donner la plus grande étendue à son commerce. Son officine, ses laboratoires étaient moins des ateliers que de grandes manufactures. L'acétate de plomb, le muriate d'étain, les sels mercuriels, les mixtions antimoniales s'y préparaient par quintaux. Ces grandes manipulations ne nuisaient pas à ses travaux de cabinet. Il a rédigé des mémoires très-intéressants sur la crystallisation des sels, sur les phénomènes de la congélation, sur ceux de la fermentation, sur les combinaisons et les préparations du soufre, de l'opium, du mercure, de l'acide boracique, du platine et du quinquina. Il a publié des recherches sur les oxides métalliques, les acétates alkalins, l'émétique, les fécules et les extraits. Ces travaux importants ouvrirent à Baumé les portes de l'académie des sciences, et lorsque le succès de l'*Encyclopédie* fit concevoir le plan du *Dictionnaire des arts et métiers*, Baumé se chargea d'écrire plus de cent vingt-huit articles qui font partie de cette belle collection. Avant de publier ces traités technologiques, il avait déjà imprimé plusieurs mémoires qui prouvaient que les procédés des manufactures lui étaient familiers. On lui devait une méthode pour teindre les draps de deux couleurs, un moyen de dorer les pièces d'horlogerie, un autre pour éteindre les incendies, et un autre pour conserver le blé. On lui devait aussi des observations sur les constructions en plâtre ou en ciment, sur la fabrication des savons, sur les argiles et la nature des terres propres à l'agriculture. Il avait fait avec Macquer plus de mille expériences pour rendre notre porcelaine égale à celle du Japon. Il éleva, le premier en France, une manufacture de sel ammoniac, et le premier, il blanchit, par un procédé de son invention, les soies jaunes, sans les écruer : par ces deux arts, Baumé affranchit son pays des tributs qu'il payait à l'Égypte et à l'Inde. Sans avoir acquis une grande fortune, se voyant dans l'aisance, il céda son fonds de commerce en 1780, et il se livra avec plus d'ardeur à l'application de la chimie aux arts. Il perfectionna la teinture écarlate des Gobelins, et donna un procédé éco-

nomique pour la purification du salpêtre. Il fit un travail long et dispendieux pour perfectionner les aréomètres, et rendre les thermomètres comparables; il enseigna les moyens de préparer une fécule douce, et de faire du pain avec le maron d'Inde. La révolution vint bientôt lui enlever tout le fruit de ses travaux, et le plongea dans l'indigence; mais, incapable de se décourager, Baumé rentra dans la carrière commerciale. Il avait été pensionnaire de l'académie des sciences en 1785; il fut élu associé à l'institut en 1796, et membre honoraire de la société de médecine en 1798. Il mourut le 15 octobre 1804, à l'âge de soixante-seize ans. Baumé était sobre, ami de l'ordre, et très-laborieux. Une grande partie de son revenu était consacrée à ses expériences, à ses recherches. La plupart de ses travaux sont consignés dans les *Mémoires de l'académie*. Il a laissé : I. *Dissertation sur l'éther*, Paris, 1757, in-12; II. *Plan d'un cours de chimie expérimentale, en société avec Macquer*, Paris, 1757, in-12; III. *Manuel de chimie*, Paris, 1766, in-12; IV. *Mémoire sur les argiles*, Paris, 1770, in-8°.; V. *Mémoire sur la meilleure manière de construire les alambics pour la distillation des vins*, Paris, 1778, in-8°.; VI. *Opuscules de chimie*, Paris, an VI (1798), in-8°.; VII. *Éléments de pharmacie théorique et pratique*, 1 vol. in-8°., imprimés en 1762, réimprimés en 1769 et 1773. La 8e. édition a paru en l'an V (1797), en 2 vol. in-8°., avec un appendice. Il en a été en outre imprimé plusieurs contrefaçons. VIII. *Chimie expérimentale et raisonnée*, 3 vol. in-8°., Paris, 1773. Ce dernier ouvrage, très-utile à consulter pour la pratique des opérations, n'est pas à la hauteur des connaissances théoriques modernes; mais les *Éléments de pharmacie* offrent encore un excellent dispensaire, écrit avec ordre, précision et simplicité; les procédés y sont décrits avec détail, et les formules discutées avec sagesse. Baumé, malgré ses lumières, n'avait pas adopté la nouvelle nomenclature chimique. C. G.

BAUMEISTER (Frédéric-Chrétien), recteur du gymnase de Gœrlitz, s'est acquis un rang distingué parmi les savants et les philosophes de l'Allemagne moderne. Il naquit, le 17 juillet 1709, à Grossenkœrner, village du duché de Saxe-Gotha, où son père était pasteur. On l'envoya, à l'âge de treize ans, au gymnase de Gotha, où il ne tarda pas à se faire remarquer; un protecteur généreux lui fit faire ses études à Jéna; il entra à l'université en 1727. La philosophie de Wolf était à cette époque proscrite à Jéna; les professeurs cherchaient à en inspirer l'horreur à leurs élèves. Baumeister voulut s'assurer si le mal qu'on en disait était vrai, et assista furtivement à quelques leçons particulières de philosophie wolfienne; il en sortit plein d'admiration pour Wolf, et complètement guéri de ses préjugés. Ce changement déplut au protecteur du jeune homme, qui, pour le soustraire au danger d'embrasser les idées de Wolf, l'éloigna de Jéna, et l'envoya continuer ses études à Wittenberg. Il s'y rendit en 1729, et continua à suivre les cours de philosophie et de belles-lettres jusqu'au moment où il fut nommé maître-ès-arts. Ce titre lui ayant donné le droit de professer, il enseigna la philosophie, les belles-lettres et les langues, particulièrement la langue hébraïque, avec un succès qui lui attira beaucoup d'élèves. L'accueil qu'il recevait de ses auditeurs lui faisait rechercher les occasions de paraître en

public. Il disputait très-fréquemment et prêchait à la place des professeurs. En 1734, la faculté de philosophie le reçut au nombre de ses adjoints. La retraite d'un des professeurs accrut bientôt son importance, et doubla le nombre de ses disciples. En 1736, il fut appelé à Gœrlitz pour y remplir les fonctions de recteur du gymnase; il accepta et conserva cette place jusqu'à la fin de sa vie, malgré toutes les propositions avantageuses par lesquelles on cherchait à l'attirer ailleurs. Baumeister avait une érudition fort étendue. Il entendait fort bien ses classiques latins et grecs, sans être d'ailleurs très-versé dans les subtilités de la philologie. L'étude de la philosophie est celle à laquelle il a consacré le plus de temps. Ses écrits philosophiques appartiennent à l'école wolfienne. On y remarque néanmoins une indépendance d'opinions qui lui fait honneur, et qu'on ne rencontre pas au même degré chez tous les disciples de cette école. Sa manière d'écrire est sage et correcte. On retrouve dans le style de ses ouvrages, la gravité élégante qui caractérisait ses leçons publiques. Sa probité, son humanité et sa modestie, le firent considérer et rechercher de tous ceux qui le connurent. Il jouit toute sa vie de l'estime et de la confiance publique, et mourut universellement regretté, en septembre 1785, dans sa 76e. année. On a de lui : I. *Philosophia definitiva*, Wittenberg, 1735, in-4°.; II. *Institutiones philosophiæ rationalis, methodo Wolfianâ conscriptæ*, ibid., 1736, in-8°.; III. *Institutiones metaphysicæ methodo Wolfianâ adornatæ*, Wittenberg, 1738, in-8°.; IV. *Elementa philosophiæ recentioris*, Leipzig, 1747, in-8°.; V. *Eléments de rhétorique*, Gœrlitz, 1740, in-8°.; enfin une multitude de Dissertations et de Discours prononcés en différentes circonstances. G—T.

BAUMER (Jean-Guillaume), né en 1719, à Rehweiler en Franconie, fit ses études à Halle et à Jéna, fut pasteur à Krautheim en Franconie, en 1742, et quitta, quelques années après, la théologie pour se vouer à la médecine. Il professa long-temps cette science à Erfurt. En 1764, il fut appelé à aller enseigner et exercer la médecine à Giessen, et mourut en 1788, dans le voisinage de cette ville. On a de lui : I. une *Histoire naturelle du règne minéral, avec des observations particulières sur la Thuringe*, 2 vol. in-8°., en allemand, Gotha, 1763, 1764, avec 20 pl.; II. *Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, nec non terrarum et lapidum*, etc., Francfort, 1771, in-8°. C'est l'histoire naturelle de toutes les pierres précieuses, ainsi que des terres et des pierres en usage dans la médecine. III. *Medicina forensis*, Francfort et Leipzig, 1778, in-8°.; IV. *Bibliotheca chemica adornata*, Giessen, 1782, in-8°.; V. *Elementa chemiæ theoretico-practicæ*, Giessen, 1783, in-8°.; VI. *Anthropologia anatomico-physica*, Francfort, 1784, in-8°.; VII. *Fundamenta geographiæ et hydrographiæ subterraneæ*, Giessen, 1779, in-8°., avec 5 pl.; VIII. *Historia naturalis regni mineralogici*, Francfort, 1780, in-8°., avec 3 pl., ouvrage savant, mais peu élémentaire; IX. *Via valetudinem secundam tuendi et vitæ terminum prorogandi*, Giessen, 1771, in-8°. C'est par erreur que d'autres biographes ont dit qu'il avait donné l'*Histoire de la minéralogie d'Angleterre*. G—T.

BAUMGARTEN (Alexandre-Théophile), un des philosophes les plus judicieux et les plus profonds de l'Allemagne moderne, frère cadet de

Sigismond-Jacques Baumgarten, théologien d'un rare mérite, naquit, le 17 juin 1714, à Berlin, où son père était alors prédicateur de la cour. Le jeune Baumgarten se fit remarquer de fort bonne heure par un esprit de recherche et une pénétration surprenante. Il avait huit ans lorsqu'il perdit son père. On l'envoya aux écoles de Berlin, d'où il rapporta un talent distingué pour la poésie latine. Il passa de là à l'école de la maison des orphelins à Halle, dont son frère aîné était inspecteur, et y étudia la théologie. Ses études académiques tombèrent précisément sur les années où le philosophe Wolf était proscrit, et où c'était un crime à Halle que de fréquenter ses leçons. Ces considérations ne l'arrêtèrent point. Il chercha à se lier avec Wolf, et conçut une admiration toujours croissante pour ses principes. Il apprit avec lui à donner une marche plus méthodique à ses études, et à porter dans tous ses travaux une vigueur de raisonnement et une précision d'idées qu'il ne connaissait point encore. Pendant qu'il se livrait à des goûts studieux, son frère l'engagea à donner tous les jours une leçon dans une des classes supérieures de la maison des orphelins, où il fallait enseigner alternativement la littérature latine et la philosophie rationnelle. Baumgarten se vit ainsi obligé de faire une étude particulière de la logique, et y appliqua le même esprit philosophique que Wolf l'avait accoutumé à porter en tout. Ce fut à cette époque que Baumgarten, appelé à enseigner les belles-lettres, commença à concevoir des doutes sur la solidité des principes littéraires, et à se demander si ce qu'on enseignait depuis si long-temps sous le nom de belles-lettres méritait effectivement ce nom. Ces doutes le jetèrent dans un nouvel ordre de recherches. Après avoir professé pendant plusieurs années, avec autant de zèle que de succès, la logique, la métaphysique, le droit naturel et la philosophie morale, Baumgarten, jusqu'alors simple professeur honoraire à l'université de Halle, fut appelé en 1740, par le roi de Prusse, à aller remplir une place de professeur à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ses amis et ses nombreux élèves firent de vaines démarches pour le retenir. Des travaux soutenus, et la faiblesse de sa constitution, lui causèrent, dès l'année 1751, des maladies presque continuelles. Les fléaux de la guerre vinrent ajouter à cette affliction. Il perdit une grande partie de sa fortune dans le bombardement de Custrin, où il s'était refugié avec sa famille. Depuis 1751 jusqu'en 1760, il se sentit presque constamment mourant. Dans les intervalles de repos que lui laissait la maladie, il s'occupait de théologie, et travaillait à des recherches sur l'Histoire de Brandebourg, qui n'ont jamais été publiées. En 1760, sa santé parut se rétablir; il reprit avec une nouvelle ardeur ses anciennes occupations; mais ce retour de santé fut de courte durée; il fut atteint, deux ans après, d'une nouvelle maladie qui le mit au tombeau. Il mourut le 26 mai 1762, le jour même où, huit jours auparavant, il avait annoncé qu'il mourrait. Sa carrière fut courte, mais glorieuse. Le grand nombre de ses ouvrages annonce assez combien sa vie fut occupée. Il avait porté à Francfort les mêmes habitudes de travail qui l'avaient distingué quand il enseignait à Halle, professant à l'université, donnant des cours particuliers de philosophie et de littérature, soutenant des disputes publiques, et trouvant encore, au milieu de ces occupations journalières, le loisir de compo-

ser et d'écrire. Tous ceux qui ont connu Baumgarten, s'accordent à faire l'éloge de son caractère, de ses manières prévenantes et affables, et à relever l'agrément de sa conversation. Il a laissé la réputation d'un excellent esprit, d'un philosophe profond, d'un écrivain clair et élégant, qui, dans ses ouvrages comme dans ses leçons, savait allier les grâces d'une imagination animée à la justesse et à la solidité des pensées. Sa tête était éminemment systématique, et toutes ses idées s'y arrangeaient naturellement en système. Ses goûts qui le ramenaient vers les études philosophiques, ne lui firent point négliger les autres sciences; il sut cultiver en même temps la théologie, l'histoire et les belles-lettres. Cette dernière science lui a des obligations particulières. Ses principaux ouvrages sont: I. *Disputationes de nonnullis ad poëma pertinentibus*, Halle, 1735, in-4°.; II. *Metaphysica*, ibid., 1739, 1743, 1763, in-8°.; III. *Ethica philosophica*, ibid., 1740, 1751, in-8°.; IV. *Æsthetica*, Francfort-sur-l'Oder, 1750, 1758, 2 vol. in-8°.; ce fut lui qui inventa le mot qui fait le titre de cet ouvrage. V. *Initia philosophiæ practicæ primæ*, Francfort, 1760, in 8°.; VI. *Lettres philosophiques d'Aléthophilus*, Francfort et Leipzig, in-8°. G—T.

BAUMGARTEN (JACQUES-SIGISMOND), frère aîné du précédent, naquit, le 14 mars 1706, à Wolmirstædt, petite ville d'Allemagne, à deux lieues de Magdebourg, où son père, Jacques Baumgarten, était pasteur à cette époque. Celui-ci, qui le destinait à suivre la carrière de la théologie, fut long-temps son seul instituteur. Une santé chancelante, qui ne se raffermit jamais complètement dans la suite, n'arrêta point les progrès du jeune Baumgarten. Quand son père fut mort, il alla étudier à Halle, avec un second frère, qui mourut peu de temps après son arrivée. Baumgarten se distingua bientôt par ses connaissances et son application. L'histoire ecclésiastique et les langues orientales furent les objets d'études auxquels il s'appliqua de préférence. Il connut Wolf, devint son disciple, et se conduisit avec assez de prudence pour réussir à conserver la confiance des théologiens orthodoxes qui réprouvaient les sentiments de ce philosophe. En 1726, il fut chargé de l'inspection du collége de la maison des orphelins à Halle, et, en 1728, nommé adjoint du pasteur Francke, dans une église de cette ville. Baumgarten s'acquitta avec honneur de cette nouvelle fonction. En 1732, il fut reçu maître-ès-arts, et appelé à donner des cours publics de philosophie, de langues anciennes et de belles-lettres. Ses succès dans l'enseignement le firent nommer, en 1734, professeur ordinaire de la faculté de théologie. Sa mauvaise santé ne lui permit pas d'exercer long-temps ces différents emplois. Il renonça successivement à toutes ses fonctions publiques, pour se vouer exclusivement aux travaux du cabinet. Quelques tracasseries, suscitées par des collégues fanatiques et jaloux, contribuèrent à lui faire prendre ce parti. Des théologiens de Halle l'accusèrent d'hétérodoxie, et firent parvenir leurs plaintes jusqu'aux oreilles du roi. Baumgarten fut appelé à Potsdam; le roi ordonna une enquête, dans laquelle il fut facile à Baumgarten de confondre ses accusateurs. Le roi le renvoya absous. Baumgarten, fidèle à son nouveau plan de vie, ne se chargea dans la suite que de quelques fonctions peu importantes, dans lesquelles il réussissait néanmoins à se rendre utile. Sa santé, qui avait toujours été très-faible, déclinait sensiblement, et il ne cessa de

souffrir, pendant neuf ans, de l'hydropisie qui termina ses jours, le 4 juillet 1757. La netteté, la méthode, la justesse formaient le caractère de son esprit, comme de ses ouvrages. Une jeunesse utilement employée lui avait acquis un fonds de connaissances très-étendu. L'université de Halle lui est particulièrement redevable d'un perfectionnement important dans l'enseignement de la théologie, dont plusieurs branches avaient été complètement négligées jusqu'à lui. Une amélioration rapide fut le fruit de ses soins. Le catalogue des nombreux ouvrages qu'il a ou composés ou publiés, montre combien sa vie était occupée. Les principaux sont : I. *Instructions sur la conduite qui convient au chrétien*, ou *Théologie morale*, Halle, 1738, in-8°.; II. *Abrégé de l'histoire ecclésiastique, depuis J.-C.*, Halle, 1742, 1745, 3 vol. in-8°. Le docteur Semler en a publié la continuation, en un volume, Halle, 1762. III. *Traduction de l'histoire générale, publiée en Angleterre par une société de gens de lettres, avec des Notes critiques*, Halle, 1744-56, 16 vol. in-8°.; IV. *Primæ lineæ breviarii antiquitatum christianarum*, Halle, 1747, 1766, in-8°.; V. *Histoire d'Espagne, de Ferreras, avec les additions de la traduction française*, Halle, 1753-57, 7 vol. in-4°.; VI. *Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoiras, traduite en allemand, sur l'éd. de St.-Marc*, tomes 1-5, Halle, 1755-57; VII. la *Doctrine évangélique*, Halle, 1759, 1760, 3 vol. in-4°., etc. etc. — Un autre BAUMGARTEN (Martin A.), gentilhomme allemand, né en 1473, mort en 1535, visita, en 1507, l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et la Syrie. La relation de son voyage a été publiée long-temps après sa mort, par Christophe Donaver, Nuremberg, 1594, in-4°.; elle a été traduite en anglais, et insérée dans la *Collection des Voyages* de Churchill, vol. Ier., *Travels through Egypt, Arabia*, etc.

G—T.

BAUNE (JACQUES DE LA), né à Paris, le 15 avril 1649, entra chez les jésuites, où il professa les humanités avec succès, et mourut, le 21 octobre 1726, dans la maison professe de Paris. On a de lui : I. un *Recueil des ouvrages latins du P. Sirmond*, Paris, 1696, 5 vol. in-fol.; II. *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, in-4°., 1672, réimprimés par les soins de Henri-Jean Arntzenius (*Voy.* ARNTZENIUS). III. des *Poésies* et des *Harangues latines*. Ces harangues sont au nombre de quatre; la première est un Panégyrique de Louis XIV, père et protecteur des arts; la seconde, un Discours au duc de Bourbon, entrant en rhétorique; la troisième, une Oraison funèbre du prince de Condé, 1682; et la quatrième, un Éloge du parlement de Paris, 1684. L'abbé d'Artigny nous apprend, dans ses Mémoires, que Boileau assista à cette action publique, qui eut lieu en présence de cette compagnie, et que, voyant tant de graves personnages se couvrir le visage de leur mortier, et l'y tenir jusqu'à extinction d'éloge, il trouva la scène digne du Théâtre-Italien, et en rit avec le président Talon, qui se trouva paranymphé à son tour; mais, le discours fini, ces messieurs allèrent rendre au P. de La Baune les compliments qu'ils venaient de recevoir; ce qui fit une autre scène, et donna lieu à Boileau de réciter au président Talon ces vers de Furetière :

Comme un curé faisant sa ronde,
Encense à vêpres tout le monde,
Puis se tient droit, ayant cessé,
Pour être à son tour encensé.

L'*Éloge du parlement* a été réimpri-

mé avec la traduction française, des notes et une suite chronologique des premiers présidents, depuis Hugues de Courcy jusqu'à Mr. de Maupeou, in-12, 1753, sans nom de lieu. Le traducteur (Dreux du Radier), dit, dans son avertissement, que les différentes pièces du P. La Baune ont été rassemblées en un corps; mais toutes nos recherches n'ont pu nous procurer cette collection, si elle existe. N—L.

BAUR, ou BAUER (Jean Wilhelm), peintre et graveur, né à Strasbourg, en 1610, étudia la peinture sous Brendel, et fit, jeune encore, le voyage de Rome. Il s'appliqua principalement à l'étude de l'architecture, et à celle du paysage, qu'il suivit particulièrement dans la Villa Madama. Baur avait une imagination vive et riche, une touche légère et spirituelle, et beaucoup d'expression, mais il péchait du côté de la correction. Les sujets qui lui plaisaient le plus à traiter, étaient des processions, des cavalcades, des combats, ou autres compositions qui demandent beaucoup de figures et du mouvement. Il ne peignait qu'à la gouache sur vélin. Cet artiste gravait aussi à l'eau forte avec une grande facilité; son œuvre, en ce genre, est de plus de cinq cents pièces, presque toutes gravées par lui : ses *Métamorphoses d'Ovide* sont estimées. Il mourut à Vienne, en 1640, n'ayant encore que trente ans. P—E.

BAUR (Frédéric-Guillaume de), général russe, naquit, en 1735, à Biber, dans le pays de Hanau, où son père était chef forestier. Dès ses premières années, Baur annonça une vocation marquée pour l'état militaire. Dessiner, lever des plans, tracer des fortifications sur le papier et sur le terrain, étaient ses occupations favorites. Il entra, comme géomètre, au service de Hesse-Cassel, passa, en 1756, en Angleterre, à la suite d'un corps de Hessois, à la solde de cette puissance. Il y séjourna une année, et employa ce temps à exécuter des dessins qu'il envoyait à Cassel. Ces productions donnèrent une idée de plus en plus avantageuse de ses talents. De simple artificier d'artillerie qu'il était, il fut élevé au grade d'officier de pièce. En 1757, les régiments hessois au service d'Angleterre revinrent à Cassel. On les envoya bientôt après renforcer l'armée d'observation, qui était alors campée près de Hameln. Baur les suivit, et fut élevé successivement aux grades de lieutenant et de capitaine. Lorsqu'ensuite le duc Ferdinand eut pris le commandement de cette même armée, Baur fut créé adjudant-général et ingénieur au quartier-général. Il fit tous ses efforts pour se rendre toujours plus digne de la confiance de son chef. Dès le commencement de l'année 1758, il créa un corps qui faisait le service des pionniers, et rendit de grands services dans la campagne; et, en 1759, il parut à la tête d'un corps de hussards qu'il avait obtenu la permission de lever aux dépens de la caisse des contributions, et avec lequel il vint renforcer l'armée alliée. Ce corps lui fut donné en propriété par le roi de Prusse, Frédéric II, qui accorda en outre, à Baur, des lettres de noblesse, et le nomma colonel. Baur demeura attaché à l'état-major du duc Ferdinand de Brunswick, et remplit, en particulier, les fonctions de quartier-maître-général de son armée, jusqu'à la paix de 1762. On ignore les raisons qui le déterminèrent à quitter le service prussien. Il s'était retiré dans une maison de campagne, près de Francfort-sur-le-Mein, où il séjournait depuis la fin de la guerre, lorsqu'il fut nommé, en 1769, par l'impératrice de Russie,

général-major et quartier-maître-général de ses armées. Il fit, en cette qualité, les campagnes de Turquie, en 1770 et 1771, sous le général Romanzof. Cette même année, 1771, l'impératrice l'appela à Pétersbourg. Baur profita de ce séjour pour communiquer à cette princesse divers projets d'amélioration pour les salines de Russie. L'impératrice goûta ses idées, et le nomma, avec un traitement annuel de six mille roubles, directeur de toutes les salines situées dans le voisinage de Novogorod. Quand il eut rempli sa mission, il retourna à l'armée, fut fait, en 1773, lieutenant-général, et en 1780, ingénieur-général. L'impératrice lui permit alors d'exécuter deux projets qu'il lui avait communiqués auparavant: le premier, d'approvisionner d'eau pure la ville de Moscou; le second, de rendre plus profond le canal de Fontanka, près de Pétersbourg; de l'enfermer dans des quais de pierres de taille, et de construire un nouveau port à l'extrémité. Baur reçut, en 1770, l'ordre russe de Ste.-Anne, et en 1777 celui d'Alexandre Newski. En 1770, il était déjà commandeur de l'ordre militaire de St.-George, fondé en 1769. Il mourut le 4 février 1783. On a de lui un ouvrage écrit en français, qui a pour titre : *Mémoires historiques et géographiques sur la Walachie, avec un prospectus d'un Atlas géographique et militaire de la dernière guerre entre la Russie et la Porte-Othomane*, Francfort et Leipzig, in-8°. On lui doit encore une excellente *Carte de la Moldavie, pour servir à l'Histoire militaire de la guerre entre les Russes et les Turks*, Amsterdam, 1781. G—T.

BAURANS, auteur dramatique et musicien, né à Toulouse, en 1710, mort dans cette ville, en 1764. Ses connaissances en musique l'ayant mis à même d'apprécier les belles compositions de Pergolèse, il fit sur sa musique des paroles françaises, et donna, en 1754, au Théâtre Italien, la *Servante maîtresse*, imitée de la *Serva padrona*, et, en 1755, le *Maître de musique*, également parodié sur de la musique italienne : le premier de ces ouvrages eut un grand succès, et inspira aux Français le goût de la musique italienne : cet opéra est resté au théâtre. Baurans a traduit de l'italien, et publié des *Lettres sur l'électricité médicale*. P—x.

BAUREINFEIND (GEORGE-GUILLAUME), dessinateur et graveur, natif de Nyrnberg et élève de J.-M. Preisler. Il remporta, en 1759, à l'académie de peinture de Copenhague, le grand prix de gravure, dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ardent*, et fut nommé, en 1760, par le roi de Danemarck, Fréderic V, pour accompagner la société littéraire dans son voyage d'Arabie. Il partit au commencement de 1761, et mourut sur mer le 29 août 1763, près de l'île Socotra, en allant de Moka à Bombay. Baureinfeind fit les dessins des *Icones rerum naturalium* de Forskal. On trouve, dans la *Description de l'Arabie*, de Niébuhr, une grande planche gravée d'après son dessin, par Defehrt, représentant les *Exercices militaires des Arabes de l'Yémen.* On trouve aussi, dans le premier volume du *Voyage de Niébuhr en Arabie*, seize planches gravées d'après les dessins de cet artiste, tant figures que paysages, par Clémens, Defehr, George et Meno Haas. Heinecke, dans son *Dictionnaire des Arts*, dit que Baureinfeind a gravé des portraits d'après C.-G. Pilo et N.-O Mathes, et que C. Fritsch a gravé une

planche d'après le dessin qu'il avait fait d'un tableau de Cramer. B. N—G.

BAUSA (GRÉGOIRE), peintre, né à Majorque, en 1596, vint jeune à Valence, où il reçut les leçons de Jean Ribalta, peintre distingué. Palomino Velasco regrette que le temps ait détruit la plus grande partie des ouvrages de ce maître, et cite un *Martyre de S. Philippe*, placé, de son temps, au maître-autel des Carmélites de Valence, et le *Martyre de plusieurs saints de l'ordre des Trinitaires*, peint dans le cloître de ces religieux, dans la même ville. Bausa vécut toujours à Valence, et y mourut en 1656, à l'âge de soixante ans. D—T.

BAUSCH (LÉONARD), médecin allemand de Schweinfurt, en Franconie, a donné, au commencement du 17ᵉ. siècle, des commentaires sur Hippocrate : *Commentarii in libros Hippocratis de locis in homine; De medicamento purgante; De usu veratri; De diætá*, Madrid, 1694, in-fol. C. et A.

BAUSCH (JEAN-LAURENT), fils du précédent, et comme lui médecin, né à Schweinfurt, en 1605, mort dans la même ville le 30 septembre 1665. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il prit le bonnet de docteur à Altorf, en 1630. Il n'a publié que de petits ouvrages peu importants; mais il a beaucoup plus contribué aux progrès des sciences, par l'établissement de l'Académie des Curieux de la Nature, dont il fut le premier président. Il la fonda en 1652, dans l'intention de diriger, par ce moyen, les travaux des plus habiles médecins de son temps, vers un but commun, celui de faire des recherches sur la matière médicale. Pour donner une idée de la manière dont il désirait que ces travaux s'exécutassent, il publia, en 1665, une *Dissertation* sur deux pierres curieuses : *De lapide hæmatite et ætite*, Leipzig, in-8°., à laquelle il en ajouta une autre : *De sanguine*. Il mourut dans la même année, et laissa en manuscrit une autre *Dissertation*, qui fut publiée trois ans après : *Schediasma de cæruleo et chrysocollá*, Iena, 1668, in-8°. La société ne fut point dissoute par la mort de son fondateur; mais ce ne fut qu'en 1670 qu'elle fit paraître le premier volume de ses *Mémoires*, sous le titre de *Miscellanea academiæ naturæ curiosorum, seu Ephemerides medico-physicæ*, Leipzig, in-4°.; il contient trois décades. Ce volume a été réimprimé à Paris. Il parut successivement dix centuries; et enfin, quatre volumes, sous le titre de *Nova Acta*. La plus grande partie de cet ouvrage contient les mémoires ou les simples notices fournies par chacun des membres. Dans les *Appendix*, il se trouve des ouvrages entiers, et l'on y donne la *Vie des Académiciens décédés*. Cette académie ayant été approuvée par l'empereur d'Allemagne, prit, avec le titre d'*Impériale*, une nouvelle forme. En 1687, elle obtint de grands priviléges, qui assurèrent son existence. Les premiers volumes de ces *Éphémérides* se ressentent beaucoup de l'esprit qui dominait lorsqu'ils ont commencé à paraître : un petit nombre de faits utiles s'y trouvent accablés sous une érudition parasite. Plusieurs des membres s'occupèrent surtout de la palingénésie, ou de la reproduction des animaux et des plantes de leur cendre. Les figures qui accompagnaient ces mémoires étaient mal exécutées ; mais l'esprit d'observation ayant insensiblement fait des progrès, les *Actes*, ou *Éphémérides* s'en ressentirent, et bientôt, grâces aux travaux des Wolkamer, des Dillen et des Trew, ils devinrent un recueil précieux qui put

aller de pair avec les collections des premières sociétés savantes de l'Europe. La partie la plus estimée est celle qui a paru à Nuremberg, depuis 1727 jusqu'à 1754. Outre ces Mémoires, publiés collectivement, plusieurs auteurs firent paraître des ouvrages sous cette forme, que l'on appelait *ad normam naturæ curiosorum.* Cette méthode consistait à faire un volume entier sur une seule plante; tels sont l'*Anchora sacra, vel Scorzonera* de J. M. Fehr, Jena, 1666, in-8°.; le *Traité de la Sauge* (*Sacra herba, S. nobilis, salvia descripta*); *De Christianus Franciscus Paullini*, Augsbourg, 1668, in-8°., et le *Traité de la Ciguë* aquatique, de Wepfer, etc. En y procédant de cette manière, le règne végétal eût fini par composer à lui seul une bibliothèque immense. A l'imitation de quelques sociétés d'Italie, celle-ci est dans l'usage de donner à chacun de ses membres le nom de quelque savant ou philosophe ancien qui s'est distingué dans le même genre. Buchner, médecin du roi de Prusse, et président de l'Académie des Curieux de la Nature, en a fait l'histoire, publiée à Halle, en 1756, in-4°. D—P—s.

BAUTRU (Guillaume), comte de Séran, conseiller d'état, membre de l'académie française, naquit à Angers, en 1588, et était fils d'un conseiller au grand-conseil, grand-rapporteur de France. Il est principalement connu comme un des beaux esprits du 17e. siècle. Le rôle politique que joua Bautru fut très-secondaire; mais n'en tourna pas moins utilement pour sa famille et pour lui; le cardinal de Richelieu lui avait témoigné de la bienveillance; il fut une des créatures du cardinal Mazarin, et se maintint à la cour, autant par l'adresse de sa conduite et les agréments de son esprit, que par sa complaisance et son dévouement au premier ministre. Il avait l'inspection sur la *Gazette*, et c'était lui qui se chargeait, dans celle de Paris, de rédiger tous les éloges qu'elle adressait à l'administration et au caractère de Mazarin : Bautru ne fit jamais pour cette éminence que la guerre de plume. Dans les troubles de la fronde, il se tint auprès de la reine Anne d'Autriche, et, la veille des barricades, ce fut lui qui adressa au coadjuteur cette froide et mauvaise plaisanterie qui n'aurait pas sauvé le Palais-Royal. Le coadjuteur se présenta devant la reine en habits de prélat, au moment de l'arrestation de Broussel, et d'une fermentation qui n'était rien moins que sans danger : « Votre » Majesté, dit Bautru à la reine, est » donc bien malade, puisque le coad» juteur lui apporte l'extrême-onc» tion! » La preuve que Bautru n'avait auprès d'Anne d'Autriche que l'existence d'un bouffon de cour, c'est que cette princesse, cherchant par politique à se rendre agréable au coadjuteur, lui livrait bien le plaisant de profession quand elle lui disait : « Mon » Dieu, ne ferez-vous pas donner des » coups de bâton à ce coquin de Bau» tru, qui vous a tant manqué de res» pect? » et quand elle l'assurait que, par amitié pour lui, M. le cardinal lui aurait fait donner des coups de bâton, si elle ne l'en avait pas empêché. Bautru n'était à la cour qu'un parvenu bel esprit, qui ne devait sa fortune qu'à ses complaisances et à ses adulations. Un de ses confrères de l'académie n'en fait pas moins un pompeux éloge de lui dans ses lettres, et il ne tient pas à lui qu'un pasquin renforcé ne passe pour un philosophe inébranlable, qui avait pour règle de conduite la devise d'Horace : *Nil admirari propè res est una.* Aussi, l'Angely disait-il pendant le dîner du roi, au comte

de Nogent, frère de Bautru : « Couvrons-nous, cela est sans conséquence pour nous. » Ces petits désagréments, qui accompagnent la prospérité des parvenus, n'empêchèrent pas Guillaume Bautru d'être comte de Séran, introducteur des ambassadeurs, ministre plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie. Il eut pour ami Ménage, qui cite à chaque page de ses *Œuvres*, les bons mots de Bautru, et pour panégyriste l'académicien Costar, *Credat Judœus apella*. St.-Amant a dit :

Si vous oyez une équivoque,
Vous jettez d'aise votre toque,
Et prenez son sens malotru
Pour un des beaux mots de Bautru.

On a de Bautru une satire imprimée dans le *Cabinet satyrique*, 1666, 2 vol. in-12. Guillaume Bautru a laissé des souvenirs plus dignes d'estime que ses bons mots, qui ont vieilli, et ne devaient leur réputation qu'au mauvais goût du temps : il était l'oncle du comte de Nogent, qui fut tué au passage du Rhin, et celui du marquis de Vaubrun, lieutenant-général, entre les mains duquel furent remises les destinées de l'armée française, à la mort de Turenne, en 1675, et qui fut tué la même année au combat d'Altenheim. Guillaume Bautru mourut le 7 mai 1665, âgé de soixante-dix-sept ans.

S—Y.

BAUVIN (Jean-Grégoire), avocat, né à Arras en 1714, professeur de l'école militaire, mourut le 7 janvier 1776. Sa tragédie d'*Arminius*, sujet traité avant lui par Scudéry et par Campistron, imprimée à Paris, en 1769, y fut représentée, en 1772, avec des corrections, sous le titre des *Chérusques*, et n'eut qu'un succès médiocre. Il a donné une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*, in-12. Il travailla quelque temps au *Mercure* et au *Journal encyclopédique*, et entreprit, avec Marmontel, un Journal littéraire, intitulé l'*Observateur*, qui ne put se soutenir. Ses talents et l'honnêteté de son caractère ne purent le tirer de la pauvreté. N—L.

BAUX (Guillaume de), prince d'Orange, troubadour du 13e. siècle, serait sans doute oublié comme poète, s'il n'avait eu quelques aventures assez singulières comme souverain. Devenu prince d'Orange, par la mort de sa mère Tiburge, il obtint, en 1214, de l'empereur Frédéric II, des lettres-patentes qui lui donnaient le titre de roi d'Arles et de Vienne. Ces deux souverainetés, que l'empereur ne lui donna que parce qu'elles étaient bien réellement perdues pour l'Allemagne, le rendirent vain et injuste. Un marchand français qui traversait ses terres ayant été dépouillé par lui, sans doute parce qu'il fit quelque difficulté d'acquitter des droits de péage, se plaignit au roi de France, Philippe-Auguste, qui n'avait aucun droit sur la principauté d'Orange, mais qui lui répondit qu'étant trop éloigné pour lui faire rendre justice, il lui permettait de se la faire lui-même comme il le pourrait : le marchand, profitant de la permission, fait contrefaire le sceau du roi de France, écrit en son nom à Guillaume une invitation de se rendre auprès de lui pour y recevoir des honneurs et des biens. Guillaume enchanté, hâte les préparatifs de son voyage, part, séjourne dans la ville où se trouvait le marchand, et qui était sur son passage : celui-ci, qui avait pris ses mesures, l'arrête avec sa suite, et l'oblige à réparer le dommage qu'il lui avait fait. Ce trait ne peut s'expliquer qu'en se reportant à une époque où le droit des gens était inconnu. Guillaume, honteux et humilié, revint dans ses terres ; mais ne profita pas de la leçon. Peu de temps après, étant allé piller

une des propriétés du comte de Valentinois et de Die, avec lequel il était brouillé, il fut arrêté au retour par des pêcheurs, sujets du comte, qui le rançonnèrent. Deux troubadours, Gui de Cavaillon et Rambaud de Vaqueiras, le raillèrent dans leurs vers sur ces aventures. Guillaume de Baux périt d'une mort affreuse en combattant les Albigeois. Les Avignonais l'ayant surpris dans une embuscade l'écorchèrent vif, et coupèrent son corps en morceaux, vers l'an 1218 : le pape Honorius expédia des brefs pour engager les croisés à punir cette vengeance atroce, et Louis VIII, qui fit le siége d'Avignon, en 1226, mit cet attentat au nombre de ses griefs contre les habitants. Il ne reste de Guillaume de Baux que quelques vers en réponse aux deux troubadours qui publièrent ses aventures. P—x.

BAUX (Pierre), naquit à Nîmes, de parents calvinistes, le 12 août 1679. La profession de médecin était héréditaire dans cette famille. Baux l'exerça comme son père et son aïeul, et la fit embrasser à son fils ; il étudia son art tour à tour à Montpellier, à Orange, où il fut reçu docteur, et enfin à Paris, où il était allé contre la volonté de son père ; mais les lumières supérieures qu'il rapporta de la capitale, après un séjour de deux ans, lui firent facilement pardonner sa désobéissance. Il consacra ses talents à ses concitoyens, et leur donna particulièrement des preuves de son dévouement et de son zèle, lorsque la peste s'étant introduite en Provence, on craignit qu'elle ne s'étendît jusqu'à Nîmes. Tandis que plusieurs de ses confrères abandonnaient la ville menacée de la contagion, Baux promit aux habitants ses soins et ses services. Il composa, dans cette circonstance, un ouvrage intitulé : *Traité de la Peste, où l'on explique d'une manière nouvelle les principaux phénomènes de cette maladie, et où l'on donne les moyens de s'en préserver et de la guérir*, Toulouse, 1722, in-12. Cet écrit eut du succès, et obtint surtout le suffrage du médecin Chicoineau. Le *Journal des Savants* renferme quelques opuscules de Baux, qui, de plus, a laissé en manuscrit des *Observations sur divers points de la médecine théorique et pratique, de la physique et de l'histoire naturelle*, in-4°. : c'était le fruit d'études approfondies et d'une longue expérience. Les gens de l'art qui ont eu connaissance de cet ouvrage ont tous regretté qu'il n'ait pas vu le jour. Il ne faut pas ranger parmi les simples factums de palais les deux mémoires que le docteur Baux publia dans le procès des médecins contre les chirurgiens, qui prétendaient s'arroger le droit de pratiquer la médecine, querelle qui se renouvela depuis à Montpellier et à Paris, et à laquelle le célèbre Astruc ne dédaigna pas de prendre part. Les écrits de Baux, pour la cause des médecins, se firent distinguer par la force du raisonnement et par l'érudition, et furent recherchés de toutes les classes de lecteurs. Il mourut subitement à St.-Dionisy, près Nîmes, le 3 septembre 1732, à l'âge de cinquante-trois ans. — Son fils, Pierre Baux, fut aussi médecin, et l'un des plus zélés propagateurs de l'inoculation ; il a publié un *Parallèle de la petite vérole naturelle avec l'artificielle ou inoculée*, Avignon, 1761, in-12 ; et des *Observations météorologiques*, fruit des travaux les plus assidus pendant quarante ans. La *Collection de l'Académie des sciences* contient plusieurs mémoires de lui. V. S—l.

BAUYN (Bonaventure), docteur de Sorbonne, chancelier de l'univer-

sité de Paris, évêque d'Uzès, né à Dijon, le 25 novembre 1699, d'une famille considérée dans la magistrature, et qui avait donné à l'état des négociateurs habiles et des militaires distingués, jouit très-jeune encore d'une sorte de célébrité, par ses progrès extraordinaires dans les études, par les dispositions précoces de son esprit. On citait particulièrement son poëme en vers latins sur la paix, *Pax, carmen*, 1714, qui respire en effet le goût le plus pur, et fait regretter que l'auteur n'ait pas cru pouvoir, dans un âge plus mûr, concilier les devoirs de l'épiscopat avec la culture de la poésie. Il fit du moins toujours ses délices des ouvrages des anciens, et il avait la mémoire et l'esprit si remplis des beautés de Virgile, que, dans sa vieillesse même, il était encore en état de réciter de suite, et de commenter avec autant d'érudition que de goût, quelque morceau que ce pût être de l'*Énéide* et des *Géorgiques*. Ses lumières ne le préservèrent pas toujours des excès d'un zèle outré contre les protestants, les jansénistes et les philosophes. C'était sous ses auspices que Patouillet faisait la guerre à ces derniers, et, par son ordre, qu'il plaçait les *Lettres de Mme. de Sévigné* dans une espèce d'index par lequel on désignait aux fidèles les ouvrages dont la lecture pouvait être dangereuse, et qu'ils devaient s'interdire. Ce fut aussi par les conseils de Bauyn que les héritiers d'Abauzit, devenus catholiques, livrèrent aux flammes ses manuscrits. Bauyn fut d'ailleurs un évêque digne de la primitive Église par la pureté de ses mœurs, par la simplicité de son caractère et par son active charité. Il mourut dans son évêché, le 16 octobre 1779, à quatre-vingts ans.

V. S—l.

BAVERINI (Francesco), musicien italien du 15e. siècle. Il fut très-renommé dans la science du contrepoint, et on lui attribue la musique du premier opéra qui ait été représenté. Cet ouvrage dramatique, dont on croit que les paroles furent composées par Jean Sulpitius de Verulam, fut joué à Rome en 1440, et, selon d'autres, en 1480; il a pour titre: *la Conversione di S. Paolo*.

P—x.

BAVIÈRE (Arnoul, dit *le Mauvais*, duc de), était fils de Luitpold, que certains généalogistes font descendre de Charlemagne, et qui, après avoir gouverné la Bavière, sous la protection de l'empereur Arnoul, fut tué en 908, dans une bataille contre les Hongrois. Arnoul, élu peut-être par les Bavarois eux-mêmes, lui succéda en Bavière, précisément à l'époque où la race Carlovingienne finissait en Allemagne, dans la personne de Louis IV, dit l'*Enfant*. Il eut d'abord l'espérance de se rendre indépendant de l'Empire, et même de devenir empereur; mais le choix des électeurs étant tombé sur Conrad de Franconie, Arnoul en fut si irrité qu'il s'allia aussitôt avec Henri de Saxe, et Gilbert de Lorraine, pour faire la guerre à Conrad. Cette coalition réussit mal; Arnoul fut battu et forcé de s'enfuir en Hongrie, selon les uns; dans l'évêché de Salzbourg, selon les autres. Il ne reparut qu'après la mort de Conrad pour former de nouvelles prétentions sur la couronne impériale; elles échouèrent encore: Henri de Saxe fut élu. Arnoul devint son ennemi; comme ils allaient en venir à une action, Henri fit des propositions de paix à Arnoul qui les accepta, et se contenta du duché de Bavière, avec le droit de souveraineté sur le clergé. Il en usa si despotiquement, qu'il s'attira la haine de tous les ecclésiastiques; ils l'ont surnommé *le Mauvais*, tandis que d'autres histo-

riens l'appellent l'*Excellent* (*optimus*), et il ne méritait ni l'un ni l'autre de ces titres. Il périt, en 937, dans une campagne qu'il avait entreprise en Italie, contre le roi Hugues; d'autres disent qu'il était déjà de retour en Bavière lorsqu'il mourut. Aucun de ses trois fils n'hérita du duché de Bavière; l'empereur Othon le donna à Berthold, frère d'Arnoul; l'aîné des enfants de celui-ci, Eberhard, après avoir inutilement tenté de conserver ses états, fut exilé en Souabe; le second, nommé aussi *Arnoul*, fait comte de Scheyren, et palatin du Rhin, devint la tige d'une famille qui, en 1180, rentra en possession du duché de Bavière, dans la personne d'Othon de Wittelsbach. On ignore la destinée du troisième, nommé *Herman*. G—T.

BAVIÈRE (HENRI Ier., duc DE), frère de l'empereur Othon Ier., avait épousé Judith, fille d'Arnoul-le-Mauvais, et succéda en Bavière à Berthold: il dut son élévation aux sollicitations de sa mère Mathilde, qui avait pour lui une tendresse particulière, et à la générosité de son frère, qui lui pardonna une conspiration encore récente. Henri se montra prince plus reconnaissant qu'il n'avait été sujet fidèle; il servit Othon dans plusieurs rencontres, fit une campagne glorieuse en Italie, et fut, en revanche, protégé par l'empereur, contre son neveu Ludolphe, propre fils d'Othon, qui, après s'être ouvertement prononcé contre son père, s'était emparé de Ratisbonne, et dévastait la Bavière. Les Hongrois, de leur côté, firent une invasion dans les états de Henri, qui, aidé des troupes de l'Empire, les battit et les repoussa. Il mourut vers le milieu du 10e. siècle, laissant la Bavière à son fils Henri II. G—T.

BAVIÈRE (HENRI II, dit le *Querelleur*, duc DE), fils du précédent, était, dans sa jeunesse, en grande réputation de piété: il faisait dix milles tous les jours pour aller entendre matines dans l'abbaye St.-Emmeran, et l'on prétend que la pierre où il s'asseyait quelquefois, en attendant que le portier lui ouvrît, existe encore: ce qui peut faire douter de ce fait, c'est que l'histoire ajoute que, lorsque le portier était trop paresseux, un ange venait remplir ses fonctions, et ouvrait la porte à Henri. Quoi qu'il en soit, ce prince, devenu duc, ne se contenta plus d'entendre matines, il voulut conquérir la couronne impériale, après la mort d'Othon Ier.; mais Othon II l'emporta, et Henri, chassé de la Bavière, n'y put rentrer qu'après la mort d'Othon. En y rentrant, il reprit ses projets ambitieux; et, comme l'âge lui avait appris à dissimuler, il ne voulut d'abord être que le tuteur d'Othon III; mais, malgré ses artifices, son ambition se vit encore déjouée, et, revenant alors à son devoir, il retrouva son ancienne piété, s'occupa de l'embellissement des églises, et mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri-le-Saint, qui, devenu empereur, donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde. G—T.

BAVIÈRE (OTHON DE NORDTHEIM, duc DE), était issu d'une ancienne famille saxonne, peut-être la même que celle des Othons: il fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice-régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV. L'administration de cette princesse ayant déplu aux grands de l'Empire, ils s'allièrent contre elle, et Othon entra dans une conspiration qui devait enlever à sa bienfaitrice le pouvoir et son fils. Les conjurés réussirent; ils s'emparèrent du jeune empereur; Agnès se retira dans un cloître, et Othon exerça quelque temps une

grande influence, de concert avec Hannon, archevêque de Cologne. Henri IV, devenu majeur, n'oublia pas l'insulte qu'il avait partagée avec sa mère. En 1071, Othon fut accusé d'avoir voulu attenter à la vie de l'empereur, et condamné par la diète de Mayence à prouver son innocence dans un combat judiciaire. Il y consentit, mais demanda un sauf-conduit pour se rendre à Goslar : sur le refus de Henri, il ne comparut point; ses pairs, les grands de Saxe, le déclarèrent coupable de lèze-majesté, et l'empereur le dépouilla de son duché de Bavière pour le donner à Welf, ou Guelfe Ier., dit *le Grand*. Othon prit les armes pour défendre ses états; mais condamné de nouveau par la diète de Halberstadt à laquelle il s'était soumis, il fut mis aux arrêts, et en sortit au bout d'un an pour entrer dans la ligue qui se proposait de placer sur le trône impérial Rodolphe, duc de Souabe, au lieu de Henri. Cette coalition ne tarda pas à se dissoudre; Rodolphe lui-même passa du côté de l'empereur. Othon et les Saxons de son parti furent battus près de Langensalza en Thuringe. Une diète de pacification, tenue à Goslar, en 1075, suspendit ces démêlés; Othon se réconcilia avec Henri, qui le nomma son lieutenant-général dans la Saxe; mais des princes qui se sont révoltés une fois, et un monarque qui a pardonné, ne sauraient vivre long-temps en paix. Grégoire VII souffla de nouveau en Allemagne le feu de la discorde; Henri IV fut déposé dans une assemblée, tenue tumultuairement à Forcheim, et Rodolphe de Souabe fut couronné à Mayence. Othon, qui avait été l'un des principaux moteurs de cette nouvelle rebellion, fit des prodiges de valeur à la bataille de Wolksheim, près de Géra en Thuringe; mais son parti fut encore défait; Rodolphe reçut dans l'action une blessure mortelle, et Othon mourut, en 1083, sans que sa mort terminât les discussions qu'il avait tant contribué à exciter. G—T.

BAVIÈRE (GUELFE, ou WELF Ier., dit le *Grand*, duc DE), était fils d'Azon d'Est et de Cunégonde, dernier rejeton de l'illustre maison des Guelfes, ou Welfs d'Altdorf, et fut la tige de la nouvelle maison des Guelfes, nom si célèbre dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie. Après la disgrâce d'Othon, en 1071, Henri IV donna le duché de Bavière à Guelfe, qui se hâta de répudier la fille de son malheureux prédécesseur, qu'il avait épousée dans le temps de la haute fortune de son père. Lorsqu'Othon se fut réconcilié avec l'empereur, Guelfe, contraint de lui rendre une partie de son duché, prêta l'oreille aux insinuations des ennemis de Henri, entre autres à celles du pape Grégoire VII, et entra dans la ligue formée pour mettre Rodolphe de Souabe à la place de ce prince. Othon de Saxe ne tarda pas à s'y joindre, et, tant que dura cette guerre, Guelfe se distingua par sa bravoure; en 1084, il entreprit de disputer à l'empereur, qui revenait d'Italie, le passage du Lech, et n'y renonça que lorsqu'il se vit abandonné par plusieurs de ses alliés. En 1086, il assiégea et prit Ratisbonne, Salzbourg et Wurtzbourg, battit Henri devant cette dernière place, fit soulever la Souabe, pilla Augsbourg, et ne se réconcilia avec l'empereur, en 1097, que parce qu'il se brouilla avec le pape Urbain II, qui devint ainsi leur ennemi commun : la Souabe et la Franconie suivirent ses conseils, et rentrèrent sous la domination de Henri. Guelfe eût pu finir sa vie au sein d'un repos bien acheté, mais les croisades

commençaient ; il partit, après avoir réuni ses troupes à celles de Guillaume de Poitiers, traversa l'empire grec, essuya une défaite dans l'Asie mineure, arriva, déguisé à Antioche, et de là à Jérusalem, où Baudouin venait de succéder à Godefroi de Bouillon. On ignore si Guelfe se trouva à la bataille que ce monarque perdit, en 1103, contre les infidèles. Quoi qu'il en soit, il quitta la Palestine pour retourner en Bavière, aborda à l'île de Chypre, où il mourut d'une fièvre maligne. Il fut enterré à Paphos ; mais son fils Guelfe II, qui lui succéda en Bavière, fit exhumer son corps, et on le transporta à Altdorf, où il fut enseveli avec honneur. Il est la souche de la maison de Brunswick, et par conséquent de celle d'Angleterre.

G—t.

BAVIÈRE (Guelfe II, duc de), fils du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, et veuve de Godefroi-le-Bossu, qui possédait de grands biens en Italie ; mais le dévouement de cette princesse aux intérêts de la cour de Rome et au pape Grégoire VII en particulier l'empêcha de s'attacher à son mari ; elle refusa même de consommer son mariage, et Guelfe se sépara d'avec elle par un divorce, en 1097. Il avait servi sous son père, contre l'empereur Henri IV, et se réconcilia, comme lui, avec cet empereur, dont il abandonna de nouveau la cause, en 1105, pour embrasser celle du rebelle Henri V. En 1106, il força le gouverneur de Trente à relâcher les députés que ce prince envoyait à Rome pour obtenir la ratification de ce qui s'était fait dans l'assemblée de Mayence, et se rendit lui-même à Rome, en qualité d'ambassadeur, après la mort de Henri IV, et l'avènement de Henri V à l'Empire. De retour en Allemagne, il mourut vers l'an 1120, laissant le duché de Bavière à son frère Henri-le-Noir, qui le transmit, en 1126, à son fils Henri-le-Superbe.

G—t.

BAVIÈRE (Henri-le-Superbe, duc de), devint un des princes les plus puissants de l'Allemagne, par la faveur de l'empereur Lothaire II, qui sut le gagner en lui donnant la main de Gertrude, sa fille unique, et le duché de Saxe, de sorte que Henri réunit deux duchés, ce qui ne s'était vu qu'une seule fois en Allemagne, dans la personne d'Othon, duc de Souabe, à qui son oncle, l'empereur Othon II, avait donné le duché de Bavière. Henri devint ainsi l'ennemi de ses deux beaux-frères, Conrad et Frédéric de Souabe, auparavant ses amis, et rivaux de Lothaire. Du moins servit-il fidèlement son protecteur, en l'aidant à abaisser la maison de Hohenstaufen, et en l'accompagnant dans toutes ses entreprises. Il ne fut occupé, pendant quelque temps, que des troubles de la Bavière et de ses démêlés avec Frédéric de Souabe ; mais Robert, duc de Capoue, et le pape Innocent II, ayant imploré le secours de Lothaire contre Roger, roi de Sicile, et son protégé l'anti-pape Anaclet, l'empereur chargea Henri d'accompagner le pape avec trois mille hommes, et de lui soumettre la Campanie, tandis qu'il porterait lui-même ses armes à l'Orient des Apennins. Le duc de Bavière exécuta habilement sa mission : Capoue et Bénévent se soumirent ; la Campanie et la Pouille furent conquises, et lorsque Henri alla rejoindre Lothaire, qui faisait le siége de Bari, il fut reçu avec de grandes marques d'estime et de bienveillance : le don de la Toscane et des états de la comtesse Mathilde avait déjà prouvé la faveur dont il jouissait. A la mort de l'empereur, survenue en 1137, le duc de Bavière, fier de sa gloire et

de son pouvoir, se crut certain de lui succéder; il ne fit donc aucune démarche pour gagner les suffrages, et s'attira ainsi l'inimitié de la plupart des électeurs, déjà irrités par son orgueil, et inquiets de la puissance toujours croissante de la maison des Guelfes: Conrad de Hohenstaufen fut élu précipitamment à Coblentz, le 22 février 1138, et sacré à Aix-la-Chapelle, le 13 mars de la même année. Henri et les princes de Saxe ses alliés soutinrent que cette élection était illégale; mais la douceur de Conrad et la déclaration du pape, en sa faveur, lui gagnèrent les esprits: il convoqua une diète à Bamberg, et les Saxons s'y rendirent pour lui prêter serment de fidélité. Henri, qui avait entre ses mains les marques de la dignité impériale, refusa d'y aller: on le somma de comparaître à Ratisbonne; il envoya les ornements impériaux. C'était trop peu encore; il fallait qu'il vînt lui-même rendre hommage à Conrad. Cité à Augsbourg, il se contenta de s'approcher de la ville avec un corps considérable de gens armés. Des négociations furent entamées, mais sans succès; Conrad, craignant une surprise, sortit secrètement d'Augsbourg, et se rendit à Wurtzbourg, où la diète mit Henri au ban de l'Empire. Celle de Goslar le dépouilla de ses duchés; Conrad donna celui de Bavière à Léopold, margrave d'Autriche, et celui de Saxe, à Albert l'*Ours*, margrave de Brandebourg. La Bavière se soumit presque sans résistance, mais la Saxe embrassa avec chaleur le parti de Henri, qui en chassa bientôt Albert, dont les états héréditaires même eurent à souffrir des incursions de son rival. L'empereur marcha au secours de son protégé; Henri alla à sa rencontre, et l'arrêta près de Creutzbourg, dans la Thuringe; une trève fut signée, et elle amena la paix, qui rendit à Henri le duché de Saxe; mais il voulait reconquérir la Bavière, et, comme il s'y rendait à cette intention, il mourut à Quedlinbourg, en 1139, laissant un fils de quatre ans, nommé depuis *Henri-le-Lion*, sous la tutelle de son oncle Welfon, ou Guelfe.

G—T.

BAVIÈRE (WELFON, ou GUELFE DE), frère de Henri-le-Superbe, et tuteur de Henri-le-Lion, s'efforça de reconquérir, pour son pupille et pour sa maison, la Bavière que Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Secouru par le roi de Sicile, Roger, qui cherchait à susciter en Allemagne des embarras à l'empereur, pour l'empêcher de faire valoir ses droits sur la Pouille, Guelfe eut d'abord des succès, et repoussa Léopold jusqu'en Autriche; mais la diète de Worms, tenue en 1140, le mit au ban de l'Empire, et Conrad marcha en personne contre lui. Guelfe vola au secours de son château de Weinsberg, assiégé par l'empereur: la bataille qu'il perdit sous les murs de cette place donna naissance aux mots de *Guelfes* et de *Gibelins*, employés comme noms de deux partis. Guelfe avait donné son propre nom pour cri de guerre, et les Impériaux avaient adopté celui de *Waiblingen*, petite ville du duché de Wurtemberg, qui appartenait alors à Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'empereur: le nom de *Waiblingiens* devint, en Italie, celui de *Gibelins*. Guelfe, battu à Weinsberg, ne perdit point courage; il continua la guerre, refusa d'adhérer au traité conclu en 1142, entre les seigneurs saxons de son parti et l'empereur, et ne se réconcilia que plus tard avec ce monarque, qui se prit alors d'affection pour lui, et qu'il accompagna en Palestine, lors de la seconde croisade.

A son retour, Guelfe recommença à dévaster la Bavière, que Léopold d'Autriche avait laissée à son frère Henri. Conrad mourut, et Frédéric Ier., dit *Barberousse*, lui ayant succédé, Guelfe, satisfait de voir la Bavière rendue par le nouvel empereur, à Henri-le-Lion, le servit fidèlement, et l'accompagna deux fois en Italie, où il faisait d'ailleurs de fréquents voyages pour les intérêts de sa maison; mais toujours enclin à guerroyer, il eut avec Hugues de Tubingue des démêlés qui durèrent jusqu'à sa mort.

G—T.

BAVIÈRE (Henri, dit le *Lion*, duc de), fils de Henri-le-Superbe, se trouva, à la mort de son père, dépouillé des duchés de Saxe et de Bavière, dont il devait hériter. Tandis que son oncle, Guelfe, faisait les plus grands efforts pour le rétablir en Bavière, et que les Saxons lui gardaient leur foi, l'empereur Conrad, dans une diète tenue à Francfort, en 1142, l'engagea à abandonner ses prétentions sur la Bavière, en lui donnant l'investiture du duché de Saxe. Gertrude, mère du jeune Henri, exhorta son fils à cette renonciation, et épousa Henri d'Autriche, à qui la Bavière fut ainsi cédée; mais Henri, devenu homme et puissant, ne voulut point approuver une concession qu'il avait faite étant enfant et faible. Au moment où Conrad se disposait à partir pour la Terre-Sainte, il se présenta devant la diète de Francfort, et redemanda la Bavière, appuyant ses prétentions d'un discours éloquent, où il faisait valoir ses droits, et d'une suite nombreuse de seigneurs saxons prêts à les soutenir. Conrad étonné, demanda du temps, et proposa à la diète de renvoyer cette affaire au retour de Palestine; cela fut jugé convenable, et l'empereur crut sans doute avoir tout gagné; mais il revint de Jérusalem, et Henri-le-Lion renouvela sa demande. Par malheur pour lui, il avait mécontenté et effrayé les Saxons, par sa hauteur et sa puissance; au lieu de l'appuyer, ils conspirèrent contre lui, et appelèrent l'empereur en Saxe. Pendant que Henri était en Bavière, où il cherchait à se faire des partisans, Conrad partit pour Goslar : Henri d'Autriche reçut l'ordre d'enfermer Henri-le-Lion en Souabe, afin de l'empêcher de revenir sur-le-champ en Saxe; mais celui-ci s'échappa au moyen d'un stratagême, reparut dans Brunswick, et força l'empereur à abandonner son projet. Conrad étant mort en 1152, Henri trouva dans Frédéric Ier. son successeur, un souverain plus favorable : Henri d'Autriche, cité successivement à Wurtzbourg, à Spire, à Worms et à Goslar et n'ayant point comparu, fut dépouillé de son duché, que l'on rendit à Henri-le-Lion, et obtint, en dédommagement, l'érection du margraviat d'Autriche en duché héréditaire. Le nouveau duc de Bavière s'occupa du soin de faire fleurir et d'étendre ses états; séjournant tantôt en Saxe, tantôt en Bavière, il fit bâtir des villes, surveiller les routes, soumit et convertit, après plusieurs campagnes, les Slaves ses voisins, prêta des secours au roi de Danemarck Waldemar, contre les pirates du Nord, réprima plusieurs séditions, qui s'élevèrent au sein de la Saxe, et, trouvant trop étroite la sphère où s'exerçait son ardente activité, partit pour la Terre-Sainte, où les chrétiens avaient besoin de secours contre Nourr-Eddhin, soudan d'Egypte. Le soudan était mort, lorsque Henri, après une navigation périlleuse, arriva à Jérusalem; il repartit donc pour l'Allemagne, et, de retour en Bavière, fit bâtir la ville de Munich. Sur

ces entrefaites, l'empereur Frédéric, voyant ses affaires prendre en Italie une tournure fâcheuse, et trop faible pour arrêter seul la révolte, demanda du secours aux princes d'Allemagne, et en particulier à Henri-le-Lion, le plus puissant de tous. Il menaça, supplia; on prétend même que, dans une entrevue, près du lac de Côme, il voulut tomber aux pieds de Henri, et qu'un des gens de celui-ci eut l'insolence de lui dire, devant Frédéric, « Laissez, seigneur, laissez mettre à » vos pieds cette couronne impériale » qui sera bientôt sur votre tête. » L'orgueilleux duc résista à l'humiliation de l'empereur; ce dernier fut battu à Legnano; mais l'année suivante, il rentra en Allemagne, et là il était tout-puissant. Henri se vit à son tour humilié. Cité devant les diètes de Worms, de Magdebourg, de Goslar, de Wurtzbourg, et refusant d'y paraître, il fut accablé par le ressentiment de Frédéric et la haine des seigneurs, surtout des évêques, dont il avait blessé les droits ou les prétentions, et perdit ses états de Saxe et de Bavière. En vain sa fierté plia; en vain, à Erfurt, il se jeta aux pieds de l'empereur; tout ce qu'il put obtenir, fut de n'être condamné qu'à un exil de trois ans, après lequel il devait se contenter des seuls biens allodiaux de sa maison, qui consistaient dans les terres de Brunswick et de Lunebourg. Il se retira auprès du roi d'Angleterre son beau-père. « Qui eût pu croire ou » conjecturer alors, dit l'historien » Schmidt, que la postérité de cet il- » lustre banni (la maison de Bruns- » wick) régnerait un jour sur le trône » auprès duquel il avait cherché un » asyle ? » Après la mort de Frédéric Ier., survenue en 1190, Henri-le-Lion revint en Allemagne, espérant profiter de la jeunesse de Henri VI pour recouvrer ses états; mais toutes les haines ne s'étaient pas éteintes avec celle de Frédéric; les princes d'Allemagne déclarèrent la guerre à Henri, qui se vit sur le point d'être dépouillé de ses biens héréditaires. Il était vieux, il demanda la paix, l'obtint, et mourut à Brunswick en 1195.

G—T.

BAVIÈRE (OTHON DE WITTELSBACH, dit le *Grand*, duc DE), né à Kelheim, descendait d'Arnoul-le-Mauvais, et appartenait ainsi à l'ancienne maison de Bavière, qu'en 948 Othon Ier. avait dépouillée de ce duché pour le donner à Berthold : il en fut remis en possession en 1180, lorsque Frédéric Barberousse en dépouilla Henri-le-Lion, et c'est de lui que descendent la maison palatine et la maison de Bavière, aujourd'hui régnantes. Avant de rentrer dans ce duché, Othon était comte palatin de Bavière, et s'était déjà fort distingué par sa bravoure. Dans la première expédition de Frédéric Barberousse, en Italie, il emporta, avec deux cents hommes, une roche escarpée qui défendait le passage de Vérone, sur les bords de l'Adige : le Milanez, la Toscane et tous les lieux où Frédéric porta ses armes, furent, à diverses reprises, le théâtre de ses exploits : Frédéric l'employa dans plusieurs négociations importantes; et quoiqu'en lui donnant le duché de Bavière, il en détachât Ratisbonne pour en faire une ville libre, et le Tyrol, Othon ne se montra pas dans la suite moins fidèle à son souverain. Il mourut le 11 juillet 1183, laissant deux filles et un fils en bas âge, nommé *Louis*, qui fut son héritier. G—T.

BAVIÈRE (LOUIS, dit le *Sévère*, comte palatin, et duc DE), né en 1229, était fils d'Othon-l'Illustre, succéda à son père en 1253, et remit à son frère

Henri la Basse-Bavière. Dans l'interrègne agité qui s'écoula de la mort de Conrad II à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, les deux frères possédèrent en commun la dignité électorale, et donnèrent leur suffrage à Richard de Cornouailles; mais lors de l'élection de Rodolphe, comme ils se disposaient à voter tous deux, le roi de Bohême, Ottocare, s'y opposa, disant que le septemvirat des électeurs était ainsi violé; Louis fit observer que le partage de la Bavière ne pouvait les avoir frustrés ni l'un ni l'autre du droit d'électeur, quoique dans le collége électoral ils ne comptassent que pour un individu. Les électeurs se rendirent à ses raisons, et le chargèrent même d'élire pour eux cette fois: il élut Rodolphe, et conserva toujours à ce monarque une fidélité inviolable. Aussi en obtint-il de grandes faveurs: Rodolphe reconnut et confirma les droits des comtes palatins à avoir, pendant les vacances de la couronne impériale, la gardienneté de toutes les terres et principautés du St.-Empire. Il couronna Louis, son vicaire-général, et lieutenant de l'empire dans les duchés d'Autriche et de Stirie; enfin, il ne l'empêcha point de s'agrandir par l'héritage de l'infortuné Conradin de Souabe, de qui Louis avait acheté plusieurs villes, entre autres Donawerth, et qui, en mourant, lui légua une partie du reste de ses états héréditaires. A la mort de Rodolphe, Louis de Bavière ne vécut pas en si bonne intelligence avec Albert son fils: celui-ci voulait être tuteur du jeune Othon, neveu de Louis et duc de la Basse-Bavière, pour s'emparer ensuite de ses possessions. Louis s'y opposa avec force, et se rangea du parti d'Adolphe de Nassau, compétiteur d'Albert. Un accident fâcheux rompit pour un temps cette nouvelle alliance; Adolphe, traversant le Rhin en bateau, fut attaqué à coups de flèche, et des gens de sa suite furent atteints. On accusa Louis de cette perfidie; Adolphe déclara Louis coupable de lèze-majesté, et livra le Palatinat aux princes voisins: mais Louis parvint enfin à se justifier et à rentrer en faveur. Il n'en jouit pas long-temps; car il mourut à Heidelberg, en 1294, regretté de ses sujets, malgré son titre de *Sévère*, qu'il devait à un acte de violence et de barbarie fait pour lui attirer un autre nom. Il avait eu, pour première femme, Marie, fille de Henri-le-Magnanime, duc de Brabant; dans un voyage qu'il fit sur les bords du Rhin, il l'avait laissée à Donawerth; un messager, chargé de lui remettre une lettre de cette princesse, lui en remit aussi, par méprise, une autre, qu'elle écrivait à un homme de la cour de Bavière. Louis l'ouvrit, y trouva des mots mystérieux, et, dans sa fureur jalouse, commença par tuer le messager: il monte à cheval, arrive à Donawerth, passe son épée au travers du corps du commandant du château, entre dans les appartements, poignarde une des femmes de la duchesse, jette par la fenêtre la femme du gouverneur de la tour, fait arrêter Marie, et la condamne à périr par la main du bourreau. L'histoire ajoute que cette fureur fut suivie d'un repentir si violent, que les cheveux de Louis en blanchirent tout à coup. L'innocence de sa femme lui fut, dit-on, révélée, et le pape Alexandre IV lui accorda l'absolution, à condition qu'il ferait bâtir une maison pour douze religieux de S. Bruno. Comme il n'y avait point en Bavière de religieux de cet ordre, le bâtiment fut donné à des moines de Cîteaux, et c'est aujourd'hui l'abbaye de Furstenfeld. Louis épousa en secondes noces Mathilde, fille de Ro-

dolphe de Habsbourg; il partagea, en mourant, ses états entre ses deux fils: Rodolphe, dit le *Bègue*, eut le Palatinat, et fut la souche de la maison palatine, dite branche *Rodolphine* (*voy.* PALATIN); Louis, depuis empereur, sous le nom de *Louis V*, fut duc de Bavière, et sa postérité y a régné jusqu'à l'électeur Maximilien-Joseph Ier. G—T.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN, dit le *Grand*, duc DE), fils du duc Guillaume V, naquit à Landshut, le 17 avril 1573. Il reçut une éducation très soignée, et fit ses études à l'université d'Ingolstadt, où il se lia d'amitié avec Ferdinand, archiduc d'Autriche, depuis empereur, sous le nom de *Ferdinand II.* Au sortir de l'université, en 1591, il alla à Prague visiter la cour de l'empereur Rodolphe II, et parcourut ensuite l'Italie, qu'il observa avec soin et avec fruit. De retour en Bavière, il fut envoyé, comme représentant de son père, à la diète de Ratisbonne, tenue en 1594. En 1596, le duc Guillaume, poussé par des motifs de piété, abdiqua, et remit à son fils la couronne ducale. Maximilien ne tarda pas à faire usage de son nouveau pouvoir: il était dévot, et les réformés faisaient chaque jour des progrès en Allemagne; il était ambitieux, et l'empire avait besoin de lui. En 1610, il fut nommé chef de la ligue catholique, formée pour résister à l'union de Halle, conclue par les protestants, et protégée par Henri IV. Au moment où la succession du duché de Juliers semblait devoir faire éclater la guerre, un traité de neutralité, conclu à Munich, suspendit les hostilités. Maximilien employa à de petites discussions particulières l'intervalle qui s'écoula entre ce traité et la mort de l'empereur Mathias; il s'empara de la souveraineté de Mindelheim, força l'évêque de Salzbourg à abdiquer, et acquit une si grande considération, qu'en 1619, dans la diète électorale tenue à Francfort, il fut proposé à l'empire par les électeurs protestants, qui voulaient, soit désunir les électeurs catholiques qui portaient Ferdinand d'Autriche, soit enlever à ce prince l'appui de la ligue. Maximilien, docile aux conseils de la France ou de l'Espagne, refusa cet honneur, et Ferdinand fut élu; mais les états de Bohême, de Lusace, de Silésie et de la Haute-Autriche refusèrent de le reconnaître: les Bohêmes élurent pour roi Frédéric V, électeur palatin; les princes de l'union protestante se rassemblèrent à Nuremberg, et résolurent d'armer. Maximilien consentit, bien qu'avec peine, à prendre le commandement des troupes de la ligue. Une guerre sanglante allait commencer, lorsque, par un nouveau traité, conclu à Ulm en 1620, les protestants s'engagèrent à ne point se mêler des affaires de la Bohême, pourvu que la ligue n'entreprît rien sur le Palatinat. Maximilien, tranquille de ce côté, marche contre les mécontents de la Haute-Autriche, les soumet rapidement à l'empereur, opère sa réunion avec le comte de Bucquoy, entre en Silésie, s'avance sur Prague, et, le 8 novembre, défait entièrement, sur la montagne Blanche, l'armée de Frédéric V, dont cette défaite détermine la fuite, c'est-à-dire la ruine et la honte. Pendant ce temps, le Palatinat était envahi contre le traité d'Ulm: l'union, consternée de tant de revers inattendus, ne tarda pas à se dissoudre, et les succès de Maximilien portèrent Ferdinand à un despotisme qui bientôt rendit ce monarque odieux; mais le duc profita d'abord de l'accroissement du pouvoir de l'empereur. Malgré les protestations des électeurs de Saxe, de Brandebourg et de

plusieurs autres princes, Ferdinand lui conféra, au préjudice de la maison palatine, la dignité électorale, vacante par la proscription de l'électeur Frédéric V. Cependant, ce ne fut qu'en 1624, que le nouvel électeur fut admis dans le collége électoral: il obtint aussi le haut et une partie du bas Palatinat, en dédommagement des frais qu'il avait faits pour la guerre, et de sa renonciation à ses droits sur la Haute-Autriche. Son ambition devait être satisfaite; sa dévotion voulut l'être à son tour; il travailla à convertir ses nouveaux sujets au catholicisme, et l'on assure que, dans l'année 1628, quatorze mille deux cent cinquante-huit individus changèrent de croyance. La jalousie qu'inspira au duc l'élévation de Wallenstein, et l'invasion de Gustave-Adolphe, vinrent bientôt troubler son administration intérieure: il pressa la disgrâce du duc de Friedland, prit en main le commandement général, et voulut empêcher Gustave de passer le Lech. Battu et forcé de se replier sur Ingolstadt, il vit commencer pour lui une série d'infortunes et de défaites que dut rendre plus amères encore le souvenir de ses anciennes victoires: Donawerth et Munich tombèrent au pouvoir des ennemis; la Bavière fut dévastée. La prise de Ratisbonne ne pouvait dédommager Maximilien de tant de pertes. Wallenstein, rentré en crédit parce qu'il n'avait pas cessé d'être puissant, consentit enfin à défendre la Bavière; mais, soit mauvaise volonté, soit impossibilité réelle, il y arrêta peu les succès des Suédois: les Français y pénétrèrent d'un autre côté. Lassé de tant de désastres, et irrité de ce que l'empereur ne voulait rien faire pour avoir la paix, Maximilien conclut à Ulm, en 1647, avec les Français et les Suédois, une trève séparée. Cette trève dura peu; le 18 septembre de la même année, l'électeur reprit les armes pour Ferdinand III, et envoya des troupes en Bohême. Quoique Gustave-Adolphe fût mort, les Suédois étaient encore redoutables: le général Wrangel entra en Bavière, et la ravagea de nouveau; soutenu par les Français et Turenne, il gagna la bataille de Susmarshausen. Maximilien s'enfuit à Salzbourg; le traité de Westphalie vint lui épargner de nouvelles défaites. Il insista fortement auprès de l'empereur pour faire accorder à la France tout ce qu'elle demandait; et, protégé à son tour par les ministres français, il conserva le haut Palatinat et la dignité électorale. De l'an 1648 au 27 septembre 1651, époque de sa mort, survenue à Ingolstadt, il ne s'occupa que du soin de réparer dans ses états les maux de la guerre, et de fonder des églises, des monastères, des chapelles, etc.: il fit construire aussi un monument en l'honneur de Louis de Bavière, fils de Louis-le-Débonnaire; l'hôpital de St.-Joseph à Munich, et plusieurs édifices publics; les jésuites, les carmélites, les capucins, les franciscains et les frères-mineurs eurent beaucoup à se louer de sa libéralité. Son fils, Ferdinand-Marie, lui succéda. G—T.

BAVIÈRE (Maximilien-Emmanuel, duc et électeur de), fils de l'électeur Ferdinand-Marie, né le 11 juillet 1662, acquit, dans sa jeunesse, une grande habileté pour tous les exercices du corps, et succéda à son père, en 1679. Il contracta d'abord une alliance fort étroite avec l'Autriche, et, lorsque Vienne fut assiégée par les Turks, il marcha au secours de l'empereur avec 11,000 hommes, combattit vaillamment en Hongrie contre les Turks, sur les bords du Rhin contre les Français, et dépensa

pour cette guerre près de cent millions. Sa récompense fut d'être nommé, en 1691, gouverneur des Pays-Bas. Comme il avait épousé Marie-Antoinette, fille de l'empereur Léopold Ier. et petite-fille de Philippe IV, roi d'Espagne, cette alliance lui donnait quelques droits sur la monarchie espagnole, et son fils, Joseph-Ferdinand, se promettait de les faire valoir; mais la mort prématurée de ce jeune prince détruisit ses espérances, qui n'eussent peut-être amené que des malheurs; et lorsque la guerre de la *succession* d'Espagne fut ouverte, Maximilien, à qui Louis XIV avait donné des marques de bienveillance, envoya à Versailles le comte de Monasterol, pour traiter d'une alliance, par laquelle il s'engagea à recevoir les Français dans les Pays-Bas, et à fournir vingt mille hommes de troupes, moyennant la promesse que le gouvernement des Pays-Bas espagnols serait héréditaire dans sa famille. Entrant aussitôt en campagne, il s'empara des villes d'Ulm, de Memmingen, de Neubourg et de Ratisbonne; mais Joseph Ier. le fit mettre au ban de l'Empire; il essuya deux défaites, fut contraint de se réfugier dans les Pays-Bas, et vit ses états de Bavière partagés entre ses ennemis. Le traité de Rastadt l'en remit en possession; et, après s'être réconcilié avec l'Autriche, il envoya des troupes pour secourir l'empereur contre les Turks, sous les ordres de son fils, le prince Charles-Albert. Ses démêlés avec l'électeur palatin, pour le vicariat de l'empire, furent terminés, en 1724, par une convention, d'après laquelle ils s'engagèrent à l'administrer en commun. Il mourut le 26 février 1726, laissant un grand nombre d'enfants, parmi lesquels le prince Charles-Albert fut son successeur.

G—T.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN-JOSEPH, duc et électeur DE), fils de l'électeur Charles-Albert, connu sous le nom de *Charles VII*, né le 28 mars 1727, reçut une éducation très-soignée, et n'avait que treize ans lorsque son père mourut, après avoir disputé longtemps à Marie-Thérèse la succession de l'empereur Charles VI. L'impératrice fit faire aussitôt à Maximilien-Joseph des propositions de paix; mais il répondit au comte de Loss, chargé de les porter à Munich, qu'il n'accepterait et n'écouterait aucune proposition sans le concours de ses alliés : la guerre continua donc avec vigueur. Elle ne fut pas heureuse pour Maximilien. Le comte de Ségur fut battu à Pfaffenhofen; l'électeur quitta sa capitale pour s'enfuir à Augsbourg, et se décida bientôt à faire une paix qui pouvait seule le tirer d'une situation très-embarrassante : elle fut conclue à Fuessen, le 22 avril 1745, entre le prince de Furstenberg, ministre de Bavière, et le comte de Colloredo. Marie-Thérèse rendit tout ce qu'elle avait pris en Bavière; Maximilien renonça à ses prétentions sur la couronne impériale, et, de retour dans ses états, ne s'occupa plus qu'à guérir les maux qu'une longue suite de guerres y avait causés. Il commença par diminuer les dépenses de la cour et le nombre des troupes réglées; une commission fut chargée, en 1749, d'examiner la dette publique, et de pourvoir aux moyens de l'éteindre; les manufactures furent protégées; un nouvel ordre judiciaire s'établit; les laboureurs reçurent des encouragements et des récompenses; les écoles et les universités furent améliorées : en 1760, le duc fonda l'académie des sciences de Munich. Quoique fidèlement attaché à la religion catholique, il diminua le nombre des couvents, accorda

aux protestants de Munich le libre exercice de leur culte, et fut un des premiers princes qui expulsèrent les jésuites. Comme on lui présentait un jour une liste de gens qu'on appelait *esprits-forts*, en lui demandant de les exiler : « ce sont justement les meil- » leures têtes de mes états, » répondit-il, en jetant le papier au feu. Il mourut le 30 décembre 1777, et comme sa femme, Marie-Anne, fille du roi de Pologne Auguste III, ne lui avait point donné d'enfants, son duché passa à la maison palatine, dans la personne de l'électeur Charles-Théodore. G—T.

BAVON (S.), dont le nom propre était *Allovin*, vivait dans le 7e. siècle, et sortait d'une famille noble du pays de Liége. Il eut d'abord une conduite déréglée; mais un sermon de S. Amand, et la mort de sa femme lui firent prendre la résolution de se convertir. Il se soumit à la pénitence canonique, distribua son argent aux pauvres, et se retira dans un monastère de Gand, où S. Amand lui donna la tonsure. Ayant ensuite obtenu de son pieux directeur la permission de se faire ermite, il choisit d'abord pour demeure le tronc d'un arbre, ensuite il se fit une cellule dans la forêt de Malmedun, près de Gand, ne vivant que d'eau et d'herbes sauvages. Enfin, S. Floribert, abbé du monastère de St.-Pierre de Gand, lui permit de construire une nouvelle cellule dans le bois voisin de cette abbaye. Ce fut là que S. Bavon termina sa vie d'anachorète, en 653, 654 ou 657; car on varie sur l'année de sa mort; mais on s'accorde à dire qu'il cessa de vivre le 1er. octobre, jour auquel l'église honore sa mémoire. On bâtit à Gand, sous l'invocation de ce saint, une église qui fut d'abord desservie par des chanoines. Du temps de Charles-Quint, le chapitre fut transféré dans l'église de St.-Jean, qui prit dès-lors le nom de St.-Bavon, dont elle possédait les reliques, et qui est le patron de toute la ville. La vie de S. Bavon a été écrite plusieurs fois, et il existe une histoire en trois livres des miracles qu'on lui attribue. D—T.

BAXTER (RICHARD), théologien anglais non conformiste, né en 1615, à Rowton, dans le comté de Shrop, d'une famille honnête, mais peu riche, se fit remarquer, dès sa première enfance, par une extraordinaire disposition de piété, et par une pureté de cœur qu'il conserva toute sa vie. Ses premières études furent très-négligées; mais il y suppléa par une heureuse nature. Sa vocation l'appelait au ministère de l'Évangile; il y sacrifia quelques espérances qu'il avait pu concevoir de s'avancer à la cour : cependant il hésitait, retenu par les défauts de sa première éducation et par les craintes que lui inspirait sa piété. Cette même piété le détermina : il reçut les ordres, en 1638, de l'évêque de Worcester; rien alors dans ses opinions ne s'écarta des principes de l'église anglicane. Le serment de conformité, exigé à peu près à cette époque, fut pour lui, comme pour beaucoup d'autres, la première occasion de doute et d'un examen qui changea par la suite ses opinions. Il fut nommé, en 1640, ministre de Kidderminster. A l'époque de la guerre, il se déclara pour le parlement, mais jamais contre le roi. Chapelain d'un régiment de l'armée parlementaire, il s'efforçait d'arrêter les progrès des sectaires, et de maintenir des principes de modération et de véritable piété. De retour à Kidderminster, il prêcha contre le *covenant*, ne craignit point, lorsque Cromwell fut arrivé au faîte de sa puissance, de se prononcer contre sa tyrannie, et osa, dans une conférence à laquelle il fut appelé près de lui, lui reprocher d'a-

voir renversé la monarchie. Il se rendit à Londres quelque temps avant l'abdication de Richard Cromwell, et contribua par ses prédications au rappel de Charles II. Ce monarque, rétabli sur le trône, le nomma l'un de ses chapelains, et le chancelier Clarendon lui offrit l'évêché de Hereford qu'il refusa, bornant toute son ambition à retourner à sa cure de Kidderminster ; mais il n'y trouva point le repos. La modération et la pureté de sa conduite, les marques même d'estime et de faveur qu'il avait reçues du roi Charles II, n'avaient pu le soustraire à la haine des royalistes. Son refus constant de se soumettre à l'acte d'uniformité fut pour lui une source de persécutions ; sous le règne du roi Jacques II, maltraité, dépouillé et emprisonné plusieurs fois, sans cesse obligé de se cacher, bien que dans un état de santé qui fit plus d'une fois craindre pour sa vie, il n'en continua pas moins de prêcher de place en place, conformément à ses principes religieux. Il mourut le 8 décembre 1691. On a dit de Baxter que, s'il eût vécu dans les temps primitifs, il eût été un des Pères de l'Eglise. A l'époque où il vécut, il put mériter quelques-uns des reproches qui lui furent adressés par les partis opposés, ayant été aussi souvent accusé par les non conformistes de trop favoriser la hiérarchie, que persécuté par la faction contraire pour l'avoir attaquée. On a même pensé que, sans s'attacher à aucune secte, il s'était formé un système d'opinions religieuses mixtes ; ce qui a fait donner en Angleterre, à ce genre d'opinions, le nom de *baxterianisme*. Ses plus ardents adversaires ont reconnu son éloquence et ses talents, soit comme écrivain, soit comme prédicateur. La pureté de son caractère et de sa conduite est attestée par les invectives mêmes de ses ennemis : un des plus violents le compare à Lucifer, « jamais plus diabolique que lorsqu'il est un ange de lumière » et qui « orgueilleux de ses perfections, fut le premier à se révolter dans le ciel. » Baxter avait été marié à une femme dont il suffirait, pour faire l'éloge, de dire qu'elle approuva son mari dans le refus qu'il fit d'un évêché, qu'elle le suivit toujours en prison, et fut constamment la compagne de ses infortunes. Au milieu des travaux, des agitations et des souffrances dont sa vie a été remplie, Baxter a composé, sur des matières de théologie, cent quarante-cinq traités, dont quatre in-fol., soixante-treize in-4°., sans compter un grand nombre de petits écrits. On a publié contre lui jusqu'à soixante ouvrages ; les plus connus des siens sont : I. *le Repos éternel des Saints* ; II. *Appel aux non-convertis*. Vingt mille exemplaires de ce livre furent vendus dans l'espace d'un an ; il fut traduit non seulement dans plusieurs langues de l'Europe, mais même en indien. III. *Le Livre de famille des pauvres* ; IV. *Pensées dernières* ; V. *Paraphrase du Nouveau Testament*. Ce fut à l'occasion de ce livre qu'en 1685, Baxter fut condamné, par la cour du banc du roi, à une forte amende, à la prison, et à donner caution. Il avait fait un ouvrage intitulé : *La Sainte République*, pour l'opposer à l'*Oceana* d'Harrington. Son livre fut brûlé en 1683 par les royalistes, avec ceux de Milton et d'Hobber ; et l'*Oceana*, livre contre la monarchie, ne fut pas même censuré. Les ouvrages pratiques de Baxter ont été publiés en 4 vol. in-fol. S—D.

BAXTER (GUILLAUME), neveu du précédent, naquit en 1650, à Llanlugany, petit village du comté de Shrop. Son éducation avait été tellement négligée, qu'à dix-huit ans, âge

auquel il alla pour la première fois à l'école, il ne connaissait pas une lettre de l'alphabet, et n'entendait d'autre langue que le gallois; mais il s'appliqua ensuite à l'étude avec tant d'ardeur et de succès, qu'il devint un des plus savants philologues et antiquaires de son temps. Il publia, en 1679, une grammaire intitulée : *De analogiâ, sive Arte latinæ linguæ commentariolus*. En 1695, il donna une nouvelle édition d'*Anacréon*, plus correcte, avec des notes, et qui fut réimprimée en 1710, Londres, in-8°. On peut remarquer ici que Guillaume Baxter, qui, dans la dédicace de cette édition, avait traité fort rudement le fameux Tanneguy Lefebvre, également éditeur d'Anacréon, jusqu'à l'appeler un imbécille et un sot (*a silly frenchman and a mere blockhead*), fut traité à son tour de la même manière par J. Cornélius de Paw, qui publia à Utrecht, en 1732, une autre édition de ce poète; ce qui prouve seulement que les critiques d'alors n'étaient ni plus modestes ni plus polis que ceux de nos jours. Les autres ouvrages de Guillaume Baxter sont : I. une édition d'*Horace*, sous le titre de *Q. Horatii Flacci eclogæ*, 1701 et 1725, in-8°.; II. un *Dictionnaire des Antiquités britanniques*, en latin, 1719 et 1733, in-8°.; III. un *Glossaire des Antiquités romaines*, également en latin, et qui ne comprend que la lettre A, 1726, 1731, 1733, in-8°.; IV. quelques écrits où l'on trouve plus d'érudition que de goût. Il mourut le 31 mai 1723, âgé de soixante-treize ans, après avoir consacré une grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse. S—D.

BAXTER (ANDRÉ), écrivain écossais, fils d'un négociant d'Old-Aberdeen, naquit dans cette ville, en 1686 ou 1687. Il fit ses études au collége du roi à Aberdeen, et s'occupa particulièrement de l'éducation de quelques jeunes gens de famille noble, qu'il accompagna dans leurs voyages sur le continent. Il se maria en 1724, et publia quelques années après, in-4°., un ouvrage intitulé : *Recherches sur la nature de l'ame humaine, où l'immatérialité de l'ame est démontrée par les principes de la raison et de la philosophie*. Ce livre, devenu célèbre, fut réimprimé en 1737 et en 1745, en 2 vol. in-8°. En 1750, André Baxter ajouta un appendix à la première partie; il écrivit ensuite, pour l'usage de ses élèves et de son fils, un Traité qui parut d'abord en latin, sous le titre suivant : *Matho, sive Cosmo-theoria puerilis dialogus, in quo prima elementa de mundi ordine et ornatu proponuntur*; ce traité, traduit en anglais, avec des additions considérables, fut imprimé en 1745, en 2 vol. in-8°., et en 1765, en 2 vol. in-12. Baxter était versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, et n'était pas moins recommandable par ses vertus que par son savoir. Il eut pour amis les hommes les plus distingués, parmi lesquels on peut citer le docteur Warburton. Passionné pour l'étude, il passait souvent des nuits entières dans son cabinet, mais n'en était ni moins enjoué ni moins aimable dans le monde. Tourmenté sur la fin de sa vie par la goutte et d'autres infirmités, il mourut en 1750, âgé de soixante-trois ans. Son père en avait vécu cent dix. S—D.

* BAYARD (PIERRE-DU-TERRAIL, seigneur DE), surnommé le *Chevalier sans peur et sans reproche*, le seul peut-être de tous les héros du moyen âge dont la vie soit sans tache, et qu'on puisse louer sans aucune restriction. Simple, modeste, ami sincère, amant délicat, pieux, humain et magnanime, son ame réunit toutes les vertus;

et telle fut la perfection de cet illustre chevalier, que, sans le témoignage unanime des historiens contemporains, la postérité n'aurait peut-être vu en lui qu'un modèle chimérique et inimitable. Il naquit, en 1476, d'Aymon-du-Terrail et d'Hélène-des-Allemans, au château de Bayard, dans la vallée de Graisivaudan, à six lieues de Grenoble. La maison du Terrail, l'une des plus anciennes du Dauphiné, était qualifiée de *noble et ancienne chevalerie, d'écarlate de la noblesse.* Le jeune Bayard, élevé sous les yeux de son oncle George-du-Terrail, évêque de Grenoble, puisa de bonne heure, à l'école de ce digne prélat, le germe des vertus qui devaient l'illustrer un jour. « Mon enfant, lui disait ce bon » évêque, sois noble comme tes an- » cêtres, comme ton trisaïeul, qui fut » tué aux pieds du roi Jean, à la ba- » taille de Poitiers; comme ton bisaïeul » et ton aïeul, qui eurent le même sort, » l'un à Azincourt, l'autre à Montlhéry; » et enfin, comme ton père, qui fut » couvert d'honorables blessures en » défendant la patrie. » A peine Bayard eut-il atteint l'âge de treize ans, que, voué à la carrière des armes, l'évêque de Grenoble le présenta au duc de Savoie, allié de la France, qui l'admit au nombre de ses pages. Il faisait partie de son cortége, lorsque ce prince vint voir Charles VIII à Lyon. Charmé de l'adresse du jeune Bayard à manier un cheval, le roi de France le demanda au duc de Savoie, et le confia aux soins de Paul-de-Luxembourg, comte de Ligny. Ce seigneur le fit homme d'armes de sa compagnie, et lui témoigna le plus tendre intérêt. Les tournois furent pour le jeune Bayard les premiers champs d'honneur et de gloire. Dès-lors on démêlait dans ses traits ce qu'il serait un jour. Appelé à des combats plus sérieux, il suivit Charles VIII en Italie, fit à dix-huit ans, à la bataille de Fornoue, des prodiges de valeur, eut deux chevaux tués sous lui, et prit une enseigne qu'il présenta au roi. Vers le commencement du règne de Louis XII, il poursuivit avec tant d'acharnement les fuyards aux portes de Milan, qu'il entra avec eux dans la ville, et fut fait prisonnier. Ludovic Sforce eut la générosité de le renvoyer sans rançon, après lui avoir fait rendre ses armes et son cheval. Pendant le séjour des Français dans la Pouille, Bayard défit un parti espagnol, et fit lui-même prisonnier le capitaine don Alonzo de Soto-Mayor, qu'il traita généreusement; mais non content de prendre la fuite, au mépris de sa parole, Soto-Mayor calomnia Bayard, qui, selon les mœurs du temps, l'appela en combat singulier : il tua son adversaire, et plusieurs auteurs font mention de sa victoire comme d'un prodige de force et d'adresse. Depuis, à l'exemple d'Horatius Coclès, Bayard défendit seul, contre les Espagnols, un pont sur le Garigliano, et sauva l'armée française, en retardant la marche de l'ennemi victorieux. « Comme un tigre » eschappé, dit Théodore Godefroi, il » s'accula à la barrière du pont, et à » coups d'espée se défendit si très-bien, » qu'ils ne savoient que dire, et ne cui- » doient point que ce fût un homme, » mais un déable. » Cette belle action lui mérita pour devise un porc-épic, avec ces mots, faits pour lui seul : *Vires agminis unus habet.* Bayard suivit ensuite Louis XII, lorsque ce prince marcha contre les Gênois révoltés ; il fut chargé de l'attaque d'un fort dont la prise décida la soumission de la ville de Gênes. La ligue de Cambrai contre la république de Venise ayant rallumé la guerre d'Italie, l'armée française rencontra celle des Vénitiens près

d'Agnadel, en 1509. Bayard était à l'arrière-garde, et, marchant à travers les marais pour prendre les ennemis en flanc, il les rompit, et détermina la victoire. S'étant signalé aussi devant Padoue, l'empereur Maximilien lui dit, en présence de toute l'armée : « Le roi » mon frère est bienheureux d'avoir » un chevalier tel que vous; je vou» drais avoir une douzaine de vos pa» reils, et qu'il m'en coutât cent mille » florins par an. » Bayard vint ensuite au secours du duc de Ferrare, contre Jules II, et forma le projet d'enlever le pape, qui, d'allié de la France, était devenu son ennemi le plus acharné. Le hasard fit tout échouer; mais, non moins grand que Fabricius, Bayard sauva la vie à Jules II, qu'un traître offrait d'empoisonner. L'ame noble du héros français eut horreur de la trahison, et, montrant l'indignation la plus vive au duc de Ferrare, qui opinait pour l'empoisonnement, il le menaça d'avertir le pape. Bayard, blessé grièvement à l'assaut de Brescia, est porté dans la maison d'un gentilhomme qui venait de prendre la fuite, laissant sa femme et ses deux filles exposées à la brutalité des soldats. La mère éplorée reçoit le guerrier mourant, et le conjure de sauver la vie et l'honneur de ses filles. Bayard la rassure, met sa maison à l'abri de toute insulte; et, tandis que des ruisseaux de sang inondent la ville, que des soldats féroces se livrent à tous les excès du crime, l'asyle de Bayard devient le séjour de la paix, la sauvegarde de l'innocence. Guéri de sa blessure, et près de rejoindre l'armée, il refuse 2500 ducats que cette famille reconnaissante lui offre pour rançon, et partage cette somme entre les deux jeunes beautés dont il a protégé la vertu; il s'arrache, le cœur attendri, des bras de cette intéressante famille, qui le comble de bénédictions. La joie fut générale à l'arrivée de Bayard au camp de Gaston de Foix, devant Ravenne. Il opina pour la bataille, prit deux enseignes aux Espagnols, et poursuivit les fuyards : Gaston, l'espoir de la France, périt pour n'avoir pas suivi les conseils de Bayard. Blessé de nouveau à la retraite de Pavie, où il était resté le dernier pour faire rompre le pont, il fut transporté à Grenoble, dans la demeure de ses pères, vingt-deux ans après l'avoir quittée. Sa vie y fut en danger. « Mon regret, » disait-il, n'est pas de mourir, mais » de mourir dans un lit comme une » femme. » Il se rétablit, et ce fut dans ce même hiver que sa grande ame fit tourner à sa gloire jusqu'aux faiblesses inséparables de l'humanité. Bayard était enflammé du désir de posséder une jeune personne charmante : un suborneur se charge de la lui livrer; la mère, avilie par la misère, met un prix à l'honneur de sa fille. L'innocente victime paraît devant Bayard, avec ce timide embarras qui rend la beauté plus touchante. A peine ose-t-elle lever sur lui ses yeux humides de larmes. « Quoi! lui dit Bayard, » est-ce pour pleurer que vous êtes » venue? — Hélas! s'écrie-t-elle en se » jetant à ses genoux, vous êtes le » maître de mon sort..... mais appre» nez que je suis d'une famille noble, » et ne déshonorez pas une victime » de la misère! » Ces paroles, entrecoupées de sanglots, rappellent Bayard à lui-même, et, pénétré d'un saint respect pour cette jeune vierge, qui fond en larmes à ses pieds, il devient le protecteur de son innocence, lui assure une dot, et réprimande sa mère, dont il devient aussi l'appui : « Je » vous rends votre fille, lui dit-il, » aussi pure que je l'ai reçue; par le » choix d'un époux digne d'elle, je

» veux qu'elle puisse se féliciter le » reste de sa vie d'être restée vertueuse. » Ce trait, en plaçant Bayard à côté de Scipion, lui a fait appliquer ce que Tite-Live dit de ce héros de Rome, qui, à l'âge de vingt-six ans, remporta sur lui-même une semblable victoire : *Et juvenis, et cœlebs, et victor*. Bayard goûtait les hommages de ses concitoyens, lorsque la guerre, rallumée par l'agression de Ferdinand-le-Catholique, dans la Navarre, l'appela au-delà des Pyrénées : il y déploya les mêmes talents et le même héroïsme qui l'avaient rendu si célèbre au-delà des Alpes. Les revers qui empoisonnèrent les dernières années de Louis XII, ne donnèrent peut-être que plus d'éclat à la gloire personnelle de Bayard. Ligué avec Ferdinand et l'empereur Maximilien, le roi d'Angleterre Henri VIII menaça la Picardie, en 1513, et mit le siége devant Térouane. L'armée française en vint aux mains à Guinegaste, et prit honteusement la fuite, sans qu'il fût possible aux chefs de la rallier. Bayard, désespéré, s'arrête sur un pont, et fait face à l'ennemi avec son intrépidité ordinaire; mais, cédant au nombre, sa troupe va mettre bas les armes : Bayard, apercevant un officier anglais au pied d'un arbre, vole vers lui à cheval, et, lui mettant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, homme d'armes, » lui dit-il, ou je te tue! » L'officier lui remit son épée ; Bayard lui donne aussitôt la sienne, en lui disant : « Vous voyez devant vous le capitaine » Bayard, qui est aussi votre prison» nier. » Cette action ingénieuse et hardie fut rapportée à l'empereur et au roi d'Angleterre, qui décidèrent que Bayard ne devait point de rançon, et que les deux prisonniers étaient quittes mutuellement de leurs paroles. Les deux monarques accueillirent Bayard avec tous les égards qui étaient dus à un tel prisonnier, et le renvoyèrent comblé d'éloges. « Je crois, » lui dit Henri VIII, que si tous les gen» tilshommes français étaient comme » vous, le siége que j'ai mis devant » Térouane serait bientôt levé. » Parvenu au trône, François Ier. envoya Bayard en Dauphiné, en qualité de lieutenant-général, pour ouvrir à son armée le chemin des Alpes et du Piémont. Prosper Colonne l'attendait au passage, et espérait le surprendre; mais Bayard enleva lui-même ce général, et le fit prisonnier dans la ville de Carmagnole. Cette expédition brillante ne fut qu'un jeu pour Bayard, qui préludait ainsi à la fameuse journée de Marignan : il y fit des prodiges à côté de François Ier., et décida la victoire. On vit alors un spectacle digne de fixer les regards de tous les âges : un prince, vainqueur d'une nation redoutable, qui, rappelant les usages de l'ancienne chevalerie, voulut être armé chevalier de la main du plus brave, et qui fit choix de Bayard pour orner son diadême du gage de la valeur : « Bayard, mon amy, lui dit le mo» narque, je veux aujourd'huy soye » fait chevalier par vos mains, parce » que celui qui a combattu à pied et à » cheval, entre tous autres, est tenu » et réputé le plus digne chevalier. » Bayard s'excuse avec modestie : « Fai» tes mon vouloir et commandement, » ajoute le roi. » Bayard obéit, et, frappant du plat de son épée sur le col du monarque à genoux : « Sire, » dit-il, autant vaille que si c'étoit » Roland ou Olivier, Godefroy ou » Baudouin son frère ; certes, vous » êtes le premier prince que onques » fis chevalier. » Regardant ensuite son épée, et la baisant avec une joie ingénue : « Tu es bienheureuse, mon » espée, d'avoir, à un si vertueux et si

» puissant roi, donné l'ordre de chevalerie!... Ma bonne espée, tu seras » moult bien comme relique gardée, » et sur toutes autres honorée! » Cette épée devint bientôt encore plus glorieuse et redoutable dans les mains de Bayard. Jamais la patrie n'en eut un besoin si pressant. A peine François Ier. a-t-il vaincu au dehors, qu'il a ses propres frontières à défendre. La Champagne est menacée par les forces de Charles-Quint, réunies devant Mézières, faible boulevart contre tant d'ennemis. On propose au roi de brûler Mézières, et de dévaster toute la province. Ce conseil, inspiré par le désespoir et la crainte, fait frémir Bayard, qui dit au roi: « Il n'y a point » de places faibles où il y a des gens » de cœur pour les défendre! » Il se jette dans la ville, résolu de la sauver ou d'y périr. Les ennemis osent le sommer de se rendre: « Avant de » sortir de Mézières, répond Bayard, » j'espère faire dans les fossés un pont » de corps morts, sur lequel je puisse » passer avec ma garnison. » Cent pièces d'artillerie tonnent alors contre les remparts. Une partie de la garnison, craignant d'être écrasée sous les ruines, prend la fuite par la brèche: « Tant mieux, dit Bayard, ces lâches » n'étaient pas dignes d'acquérir de » la gloire avec nous. » La ruse acheva ce qu'avait commencé la bravoure. Bayard sema la discorde parmi les généraux ennemis qui levèrent le siége. Sans cette glorieuse résistance, Charles-Quint aurait pu pénétrer au cœur du royaume. Bayard vint à Paris, et y fut reçu comme un libérateur. Le parlement lui fit une députation solennelle au nom de la nation; le roi le nomma chevalier de l'ordre de St.-Michel, et lui donna une compagnie de cent hommes d'armes à commander en son nom, honneur jusque-là réservé aux princes. Il serait difficile de peindre les transports qu'excita son retour dans la province qui l'avait vu naître: ses soins et ses libéralités firent cesser le fléau de la peste qu'il avait trouvé à Grenoble. François Ier. envoya Bayard à Gênes, soulevée de nouveau contre la France, et sa présence suffit pour réprimer les Génois. De retour à l'armée, il soumit la ville de Lodi; mais bientôt la fortune changea, et ces mêmes armées françaises, jusqu'alors triomphantes, furent chassées de leurs conquêtes. L'amiral Bonnivet qui, par des mesures mal prises, avait fait battre Bayard à Rebec, près de Milan, lui remit ensuite le sort de l'armée, pour la sauver, ayant été blessé lui-même dans sa retraite. « Il est bien tard, ré» pond Bayard, encore sensible à l'af» faire de Rebec; mais, n'importe, » mon ame est à Dieu, et ma vie à l'é» tat; je vous promets de sauver l'ar» mée aux dépens de mes jours. » Il s'agissait de passer, à la vue d'un ennemi supérieur en force, la rivière de la Sésia, entre Romagnano et Gattinara. Bayard, toujours le dernier pour soutenir la retraite, chargeait vigoureusement les Espagnols, lorsque, vers les dix heures du matin, le 30 avril 1524, une pierre, lancée d'un arquebuse à croc, vint le frapper au côté droit, et lui rompit l'épine du dos. « Jésus, mon Dieu, je suis mort! » s'écrie Bayard. On court à lui pour le retirer de la mêlée: « Non, dit-il, » près de mourir, je me garderai bien » de tourner le dos à l'ennemi pour la » première fois. » Voyant approcher les Espagnols, il ranime sa voix mourante pour ordonner d'aller à la charge, et se fait placer au pied d'un arbre. « Mettez-moi, dit-il, de manière que » mon visage regarde l'ennemi. » Ses derniers moments portent le caractère de cette simplicité héroïque et

chrétienne qui distingue éminemment ce grand homme. Au défaut de croix, il baise la croix de son épée ; n'ayant point de prêtres, il se confesse à son écuyer ; il console ses domestiques, ses amis ; et, craignant qu'ils ne tombent au pouvoir des Espagnols, il les supplie de lui épargner ce surcroît de douleur. S'adressant au brave d'Allègre, il dépose dans son sein ses tendres adieux à son roi et à sa patrie. Les ennemis, maîtres du champ de bataille, viennent à leur tour auprès de lui, verser des larmes d'admiration et de regrets ; le marquis de Pescaire oublie sa victoire pour accourir à son secours ; teint du sang des Français, le connétable de Bourbon s'attendrit à la vue de ce héros expirant : « Ce » n'est pas moi qu'il faut plaindre, » lui dit Bayard; mais vous, qui com- » battez contre votre roi et contre votre » patrie! » Peu de minutes après avoir proféré ces belles paroles, il expira, à l'âge de quarante-huit ans. Son corps resta au pouvoir des ennemis, qui le firent embaumer, et lui rendirent les plus grands honneurs. On le transporta ensuite à Grenoble, à travers les états du duc de Savoie, qui lui fit rendre les mêmes honneurs funèbres qu'aux princes de son sang. La consternation fut générale dans toute la France : jamais deuil ne fut plus sincère ; la mort de Bayard était devenue une calamité publique. François I[er]. en marqua les plus vifs regrets. Il sentit encore plus vivement cette perte après la bataille de Pavie. « Ah! che- » valier Bayard, dit-il, en se voyant » au pouvoir des ennemis, que vous » me faites grande faute ! je ne serois » pas ici ! » Les restes de ce grand homme furent inhumés à une demi-lieue de Grenoble, dans une église des Minimes, bâtie par un de ses oncles, évêque de cette ville. Son mausolée n'est autre chose qu'un buste, au bas duquel on lit une épitaphe latine. Henri IV ordonna qu'on en érigeât un autre, qui repondît à la gloire du héros ; mais ce projet est resté sans exécution. Bayard mourut pauvre, et ne laissa qu'une fille naturelle, dont sa famille prit soin. La générosité et le désintéressement étaient ses deux vertus dominantes. Après la victoire, il distribuait tout le butin à ses soldats, et partageait entre eux la rançon des prisonniers qu'il avait faits de sa main. Un officier, envoyé pour le seconder dans un coup de main dont Bayard seul avait eu tout l'honneur, réclama la moitié des quinze mille ducats qui avaient été enlevés. Bayard soutint ses droits, et le conseil de guerre jugea en sa faveur. Il entend son camarade regretter amèrement la fortune qui lui échappe, et se fait apporter les quinze mille ducats. « Voilà de belles dragées, » dit-il avec sa gaîté ordinaire; je vois » bien qu'elles vous tentent; eh bien ! » puisqu'il vous faut de l'or, recevez- » en des mains de votre ami. » Il lui donne la moitié de la somme, et distribue le reste aux soldats. Dans une autre occasion, des révoltés vont se jeter aux genoux du général en chef, pour implorer sa clémence, et lui présentent trois cents marcs de vaisselle d'argent. Celui-ci les donne à Bayard : « Que le ciel me préserve, répond l'il- » lustre chevalier, de laisser entrer » chez moi ce qui vient des traîtres ! » Cela me porterait malheur. » Il n'accepte ce riche présent que pour le distribuer à ceux qui l'entourent. Toujours fidèle à la patrie, Bayard refusa des places éminentes et lucratives, sous des monarques étrangers. En vain Jules II, après l'affaire du Garigliano, lui fit proposer d'être généralissime de ses troupes ; en vain Henri VIII espéra l'attirer à lui, à force de louanges et de

promesses : « Je n'ai, dit Bayard, » qu'un maître au ciel, qui est Dieu, » et un maître sur la terre, qui est le » roi de France; je n'en servirai jamais » d'autre. » Né avec des inclinations libres et généreuses, Bayard fut étranger à la souplesse des cours et aux artifices de la politique; aussi n'a-t-il jamais commandé les armées en chef. Ce fut un malheur réel pour la France, et une faute de François I[er]., qui accorda plus à la faveur qu'au mérite. Si celui qui joignait la prudence à la valeur, la sagesse à l'intrépidité, l'amour de la patrie à l'amour de ses devoirs; qui, soigneux et vigilant, fertile en ressources, également propre à la défensive et à l'offensive; ferme dans les périls, tranquille au milieu des orages, incapable de céder à l'ennemi et de plier sous le nombre; qu'on suivait dans les camps pour apprendre de lui l'art de la guerre, dont la présence rassurait toute une armée et y répandait la joie; qui était à la fois l'oracle des conseils, l'ame et le bras des généraux, la terreur des ennemis, le bouclier et l'épée de l'état; si un tel homme, enfin, ne fut jamais général d'armée, il fut, sans doute, le plus digne de l'être. La vie de cet illustre chevalier a été écrite d'abord par son secrétaire, sous le nom du *Loyal serviteur*, Paris, 1527, in-4°.; réimprimée avec des notes de Théodore Godefroi, Paris, 1616, 1619, in-4°.; idem, avec un supplément par le président Claude Expilly, et de nouvelles notes par Louis Vidal, pseudonyme du président de Boissieu, Grenoble, 1651, in-4°. Lazare Bocquillot, prieur de Lonval, la remit en langage moderne, Paris, 1702, in-12; enfin, Guyard de Berville nous a donné la mieux écrite et la plus intéressante, Paris, 1760, 1766, 1768, in-12, réimprimée un grand nombre de fois. On en trouve encore une agréable dans le tom. IX des *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny. Etienne Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, a consacré au chevalier Bayard les chapitres 18, 19, 20, 21 et 22 de son 6[e]. livre. Les *Vies* qu'en ont donné Symphorien Champier, Paris, 1525, in-4°.; et Aimar, Lyon, 1699, in-12, ne sont que des romans. Les traits les plus saillants du caractère de Bayard et les principaux événements de sa vie ont été assez habilement placés, par le poète du Belloi, dans la tragédie de *Gaston et Bayard*. B—P.

BAYE (François Berthelot, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, commandant à Lunéville, mort le 3 septembre 1776, a publié *la Campagne du maréchal de Créqui en* 1677, Lunéville 1761, in-8°. A. B—T.

BAYEN (Pierre), pharmacien, né à Châlons-sur-Marne, en 1725, manifesta de bonne heure le goût des sciences et des arts. Pendant qu'il faisait ses études, il employait tous ses jours de vacances à visiter les ateliers des fabriques ou à suivre les travaux des agriculteurs. Il pensait, avec raison, qu'on pouvait simplifier les procédés que suivent les artisans et les instruments qu'ils employent; et, en effet, plusieurs arts lui doivent d'utiles réformes. Il vint à Paris, en 1749, et fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle. Il travailla quelque temps dans le laboratoire de Chamousset, où il développa tant de dispositions pour la chimie, que le gouvernement le chargea, avec Venel, d'analyser toutes les eaux minérales de la France. Ce travail important fut interrompu par l'ordre qu'il reçut, en 1755, de suivre, comme pharmacien en chef, l'expédition de l'île de Minorque, où il rendit de grands services. La troupe n'y trou-

vant ni fontaines, ni rivières, buvait de l'eau saumâtre qui lui donnait des maladies : Bayen découvrit une source cachée d'eau douce, assez abondante pour abreuver toute l'armée. Le siége allait être interrompu, parce que les officiers d'artillerie manquaient de salpêtre pour préparer les mêches des bombes : Bayen apprend leur embarras, demande de la poudre à canon, et en retire dans un jour assez de salpêtre pour que l'on puisse continuer le service des batteries. Après la campagne de Minorque, Bayen passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne, pendant la guerre de sept ans. A la paix, il reprit son travail sur les eaux minérales, et publia, en 1765, l'*Analyse des eaux de Bagnères de Luchon.* Les recherches chimiques qu'il fit à l'occasion de cette analyse lui découvrirent la propriété fulminante du mercure dans certaine combinaison. Il étudia soigneusement les oxides de ce métal, et fut le premier chimiste qui vérifia que les métaux, au lieu de perdre un de leurs principes dans la combustion, acquéraient au contraire un de ceux de l'air qui s'y fixe et augmente leurs poids. Cette théorie avait déjà été démontrée par Jean Rey, médecin périgourdin, dont le livre, publié en 1620, était oublié : Bayen, dans une lettre à l'abbé Rozier, rendit justice à cet ancien chimiste (*V.* Jean Rey). Il fit imprimer, en 1778, un *Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths.* Ce travail fit faire un pas sensible à la minéralogie; il fit connaître la présence de la magnésie dans les schistes, et la possibilité de la faire servir en France à des fabriques de sel d'epsom ou de sedlitz, que l'on tire de l'étranger. Un mémoire de Henckel et Margraff donna de grandes inquiétudes sur l'usage de l'étain, qu'ils regardaient comme un alliage de ce métal et d'arsénic : Bayen répéta leurs expériences, en fit de nouvelles, et prouva que les craintes qu'on avait conçues n'étaient pas fondées. Son ouvrage, qu'il fit en commun avec Charlard, est intitulé : *Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement*, Paris, 1781, in-8°. Leonhardi le traduisit en allemand, en 1784, Leipzig, in-8°. Quelque temps après, il découvrit que l'alun a besoin du concours de l'alcali pour crystalliser, que le fer spathique est un carbonate; il analysa comparativement les différentes espèces de marbres, et indiqua ceux que les architectes ou les statuaires peuvent employer avec plus d'avantages. Il fut reçu à l'institut à l'époque de sa formation, et mourut à Paris, en 1798, à l'âge de soixante treize ans. Bayen était un modèle de simplicité, de patience et de modestie; il était très-studieux, excellent observateur, et d'une rare philanthropie. On a recueilli ses *Opuscules chimiques*, 1798, 2 vol. in-8°., qui renferment une partie des mémoires cités ci-dessus. Beaucoup de notes utiles ont été perdues, parce que Bayen avait brûlé tous ses papiers sous le gouvernement révolutionnaire.

C. G.

BAYER (Jean), né à Augsbourg vers la fin du 16e. siècle, exerça le ministère évangélique en différents endroits avec un zèle ardent qui lui attira de fâcheuses affaires, et se distingua dans l'astronomie, ce qui lui valut d'être anobli, en 1669, par l'empereur Léopold. On lui doit un excellent ouvrage, intitulé : *Uranometria*, publié en 1603, dont il donna en 1627 une seconde édition, considérablement augmentée, sous ce titre : *Cœlum stellatum christianum*, réimprimée à Ulm en 1723, in-fol. C'est une des-

cription des constellations, accompagnée de cartes célestes; il y marque les étoiles de chaque constellation par des lettres grecques. Chaque étoile a son caractère distinctif, par lequel on peut la désigner, sans avoir besoin de se charger la mémoire d'une multitude de noms. Il a cependant dessiné sur ses cartes les figures des anciennes constellations, et leur a laissé les noms tirés des fables grecques, auxquels l'imagination était trop accoutumée pour y renoncer. T—D.

BAYER (Théophile-Sigefroi), petit-fils du précédent, né en 1694, à Kœnigsberg, où il fit ses études littéraires, philosophiques et théologiques. Son goût pour les langues orientales, dont les rabbins lui donnèrent les premières leçons, et qui fut cultivé par Abraham Wolf, le porta à apprendre même le chinois. L'état de sa santé, sérieusement altérée par la contention et l'assiduité qu'il donnait à ce genre d'étude, et l'envie d'étendre ses connaissances littéraires, l'engagèrent à voyager dans diverses contrées de l'Allemagne. Il s'y lia avec les savants, fut bien accueilli dans les plus célèbres universités, et revint en 1717, dans sa patrie, pour y être bibliothécaire. Appelé, en 1726, à Pétersbourg, il y occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines. Il se disposait à retourner en Allemagne, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, le 21 février 1738. Ceux de ses nombreux ouvrages par lesquels il est principalement connu, sont : I. *Museum Sinicum*, Pétersbourg, 1730, 2 vol. in-8°. Il contient une Grammaire chinoise, une autre Grammaire de la langue chincheo, un Traité de chronologie chinoise, un Traité des poids et des mesures, des fragments de quelques livres en chinois et en latin, plus de soixante planches, etc. : c'est dommage que, par la mauvaise exécution de ces planches, il offre souvent des textes chinois entièrement illisibles. Ses recherches ont d'ailleurs jeté un grand jour sur l'histoire du Nord et sur les migrations des peuples du moyen âge. II. *Historia Osrhoena et Edessena nummis illustrata*, Pétersbourg, 1734, in-4°., ouvrage estimé et regardé comme classique en son genre. III. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est sa traduction du premier livre du *Tchoun-tsieou*, ou *Chronique du royaume de Lu*, par Confucius. IV. *Historia congregationis cardinalium de propagandâ fide*, 1721, in-4°. C'est une satire si violente contre l'église romaine, que les protestants eux-mêmes en furent indignés. Les autres écrits de Bayer se trouvent dans les *Acta eruditorum*, dans les *Mémoires de l'académie de Pétersbourg;* plusieurs ont été imprimés séparément; quelques-uns sont restés manuscrits. Ils roulent presque tous sur divers points intéressants d'histoire, de chronologie, de philologie ancienne et orientale. Parmi les dissertations qu'il a insérées dans les douze premiers volumes des *Acta Petropolitana*, on doit surtout distinguer les suivants : *Elementa litteraturæ*, *Brahmanicæ*, *Tangutanæ*, *Mungalicæ*, de 23 pages, avec 10 pl. dans le tom. III; *Elementa Brahmanica*, *Tangutana*, *Mungalica*, avec 9 pl. dans le tom. IV; une autre sur la *Litteratura Mangiurica*; une autre *De lexico Sinico* Çu-guéy; et celles *De horis Sinicis ; De cyclo horario commentationes, accedit ejusdem Parergon Sinicum de calendario Sinico*, etc., Pétersbourg, 1735, in-4°. de 32 pages, avec 8 planches. Le catalogue le plus complet de ses ouvrages est celui qu'a rédigé M. Sharpe, dans l'*Appendix* au *Syn-*

tagma dissertationum de Th. Hyde, tom. II. T—D. et C. M. P.

BAYER (FRANÇOIS-PEREZ), antiquaire, né à Valence en Espagne, en 1711, y fit ses études, et y obtint la chaire d'hébreu. Appelé ensuite à l'université de Salamanque, il y composa des *Institutions de la langue hébraïque*, et un *Vocabulaire des mots espagnols dérivés de l'hébreu*, ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Le premier livre que Bayer publia, fut une *Dissertation sur les rois de l'île de Tarse*, Barcelone, 1753. L'auteur venait d'être alors nommé chanoine de la cathédrale de Barcelone. Par ordre de Ferdinand VI, il se rendit à Tolède, pour examiner les manuscrits conservés dans la bibliothèque de la cathédrale. Bayer présenta, quelque temps après, au roi les résultats de ses recherches, en un volume in-fol., manuscrit. En 1754, il alla à Rome, pour observer les monuments anciens qui pouvaient avoir rapport à l'histoire d'Espagne. Les résultats de ce voyage furent deux volumes in-fol., encore inédits. Étant à Rome, il fit imprimer, en 1756, une Dissertation, intitulée : *Damasus et Laurentius Hispanis adserti et vindicati.* Ce voyage lui procura l'avantage de se lier avec les hommes les plus savants de l'Italie. A son retour, Bayer fut nommé chanoine trésorier de la cathédrale de Tolède. En 1760, le roi le chargea de faire le Catalogue des manuscrits de l'Escurial. Bayer employa trois ans à ce grand travail, et fit un catalogue de quatre volumes in-fol. Son activité ne se ralentit point après cette entreprise pénible ; et il composa plusieurs petits ouvrages qui sont tous restés manuscrits. Le roi Charles III le nomma ensuite précepteur des infants, charge que Bayer remplit à la satisfaction générale. L'infant don Gabriel prouva combien il avait profité des leçons de son maître, en publiant, en 1772, une traduction de *Salluste ;* elle passe pour la meilleure qui ait été faite en langue espagnole. Cet ouvrage, imprimé avec beaucoup de luxe, est un des monuments typographiques de l'Espagne. Bayer eut sans doute beaucoup de part à cette traduction. Il l'accompagna d'une Dissertation sur l'alphabet et la langue des Phéniciens et de leurs colonies. L'antiquité des peuples orientaux était en général sa principale étude. La Dissertation qu'il publia à Valence, en 1781, sous ce titre : *De nummis Hebræo-Samaritanis*, in-4°., donna aux savants une haute idée de son érudition. Cependant, cette Dissertation éprouva dans la suite quelques contradictions ; mais Bayer, quoique parvenu à un âge très-avancé, la défendit par deux autres petites Dissertations, publiées en 1790 et 1793. L'année qui suivit l'impression de son premier Traité, le désir d'augmenter encore ses connaissances, lui fit entreprendre un voyage en Andalousie et en Portugal, d'où il rapporta un volume de notes, également manuscrit. Nommé ensuite conservateur de la bibliothèque royale de Madrid, il enrichit de notes une nouvelle édition de la *Bibliothèque espagnole* d'Antonio (*Voy.* ANTONIO). Pour récompenser ses travaux utiles, le roi lui accorda le titre de conseiller de la chambre. Bayer mourut le 26 janvier 1794. D—G.

BAYEUX (GEORGES), né à Caen, vers 1752, fut avocat dans cette ville, et ensuite à Rouen, où il se distingua dans plusieurs causes d'éclat. Les travaux de la plaidoirie ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres. Son plus important ouvrage est une traduction en prose des *Fastes d'Ovide*, 1783-88, 4 vol. in-8°. Elle est écrite avec as-

sez d'élégance et de noblesse; mais elle est surtout estimée pour le Discours préliminaire et les Notes qui l'accompagnent; l'érudition et la saine critique s'y joignent pour éclaircir les traditions obscures sur lesquelles se fondaient les usages civils et religieux des Romains. On n'en a pas donné de seconde édition, quoi qu'en dise certain *Dictionnaire universel historique, critique et bibliographique.* On doit encore à Bayeux : I. des *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787, in-4°., où l'auteur fait des rapprochements flatteurs entre les principaux personnages de Rome, à cette époque, et plusieurs de ses contemporains ; II. des *Essais académiques*, 1785, in-8°., où se trouvent l'éloge d'Ariston, et des extraits d'un grand ouvrage, intitulé l'*Antiquité pittoresque*; III. le *Prospectus d'une nouvelle traduction de Pausanias*, à laquelle devaient concourir des savants et des artistes du premier ordre : cette traduction était à peu près terminée. IV. quelques Pièces de vers couronnées par les académies de Rouen et de Caen. V. *Procès-verbaux de l'assemblée provinciale de Basse-Normandie*, Caen, 1787, in-4°. Il a laissé en manuscrit des Dissertations sur des objets d'antiquité, des traductions de *Claudien*, d'*Apulée*, etc., et une traduction presque entière de *Martial*, accompagnée de notes. En 1787, M. Necker l'appela auprès de lui, et le fit premier commis des finances. En 1789, il commença un journal, intitulé : *Histoire de la révolution présente*, ou *Mémoires périodiques, impartiaux et fidèles, pour servir à l'histoire de France, pendant les années* 1789 *et suivantes.* Nommé commissaire du roi, et ensuite procureur-général-syndic du département du Calvados, il fut mis en prison, et massacré par le peuple de Caen, le 6 septembre 1792, comme complice des ministres Montmorin et de Lessart, alors accusés de conspiration et emprisonnés à Orléans. A—G—R.

BAYF. *Voy.* Baïf.

BAYLE (François), médecin du 17e. siècle, professeur en l'université de Toulouse, mort le 24 septembre 1709, âgé de quatre-vingt-sept ans, jouit, dans sa patrie, d'une assez grande réputation, qu'il ne doit guère conserver aujourd'hui que comme érudit. Il s'attacha d'ailleurs beaucoup trop aux sciences accessoires à la médecine, pour porter dans celle-ci, et même dans les premières, cette lumière qui ne résulte guère que d'une étude exclusive et spéciale : d'ailleurs, vivant dans le siècle de Boërhaave, de Bellini, au temps où l'on faisait de fausses applications de la physique et des mathématiques à l'art de guérir, il suivit cette fausse philosophie; cependant on trouve quelques observations assez précieuses dans ses nombreux écrits, et particulièrement dans son *Traité de l'Apoplexie.* Voici la liste de ses ouvrage : I. *Systema generale philosophiæ*, 1669, in-8°.; II. *Dissertationes medicæ tres; De causis fluxûs menstrui mulierum; De sympathiâ variarum corporis partium cum utero; De usu lactis ad tabidos reficiendos et de venæ sectione in pleuritide*, Toulouse, 1670, in-4°.; 1681, 2 vol. in-12; Bruges, 1678, in-8°. III. *Tractatus de apoplexiâ*, Toulouse, 1676, in-12; la Haye, 1678, in-12; IV. *Problemata physico-medica*, Toulouse, 1677, 1681, in-12; V. *Dissertationes physicæ, ubi principia proprietatum in œconomiâ corporis animalis, in plantis et animalibus demonstrantur*, Toulouse, 1677, in-12; la Haye, 1678, in-12; VI. *Histoire anatomique d'une grossesse de*

vingt-cinq ans, Toulouse, 1678, in-12; Paris, 1679, in-12; VII. *Dissertatio de experientiâ et ratione conjungendâ in physicâ, medicinâ et chirurgiâ*, la Haye, 1678, in-12; traduction d'un écrit que Bayle publia en français, Paris, 1675, in-12; VIII. *Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite d'autorité du parlement de Toulouse*, Toulouse, 1682, in-12; IX. *Dissertations sur quelques questions de physique et médecine*, Toulouse, 1688, in-12; X. *Institutiones physicæ*, Toulouse, 1700, in-4°.; Paris, 1701, in-4°.; XI. *Opera omnia*, Toulouse, 1701, 4 vol. in-4°.

C. et A.

BAYLE (Pierre), naquit au Carlat, dans l'ancien comté de Foix, le 18 novembre 1647. Son père, ministre de la religion réformée, fut son premier instituteur : de bonne heure il donna des preuves d'une mémoire surprenante et d'une singulière vivacité d'esprit. A dix-neuf ans, il fut envoyé au collége de Puy-Laurens, pour y achever ses humanités. Peu s'en fallut que sa passion pour l'étude ne lui coûtât la vie; sa santé en fut affaiblie pour le reste de ses jours. Tous les livres lui étaient bons; son goût pour la dialectique lui faisait trouver des charmes aux ouvrages de controverse; mais le *Plutarque* d'Amyot et Montaigne étaient ses auteurs favoris: le dernier flattait déjà sans doute son penchant au scepticisme; tous deux communiquèrent peut-être à son style cette allure vive et franche, cette liberté d'expressions et jusqu'à cette teinte un peu gauloise qui se fait sentir dans ses écrits. Étant allé à Toulouse, pour y faire sa philosophie, il suivit le cours des jésuites. Les argumentations de son professeur et plus encore les disputes amicales qu'il avait souvent avec un prêtre catholique, logé près de lui, fortifièrent tellement les doutes que déjà quelques lectures lui avaient inspirés contre l'*orthodoxie* du protestantisme, qu'il se décida à changer de religion. Son abjuration fut un triomphe pour les catholiques, mais un coup de foudre pour sa secte et pour sa famille, qui employèrent toutes les séductions du cœur et de l'esprit pour le ramener à leur communion. Il y rentra secrètement, après dix-sept mois de catholicité, et, pour se soustraire à la peine du bannissement perpétuel, portée alors contre les relaps, il se rendit à Genève, et de là à Copet, où le comte de Dhona lui confia l'éducation de ses fils. Ce séjour et cet emploi lui étant devenus à charge, il rentra en France, et alla s'établir à Rouen, où il fut encore obligé de faire le métier de précepteur. Il s'en ennuya de nouveau, et vint à Paris, où du moins la société des hommes instruits le dédommageait des fatigues et des dégoûts de cette condition, qu'une troisième fois il avait été forcé d'accepter. La chaire de philosophie de Sédan étant venue à vaquer, en 1675, on le pressa de se présenter pour l'obtenir : il fallut la disputer à trois autres postulants; les quatre compétiteurs convinrent de s'enfermer, et de composer leurs thèses de concours, sans préparation, sans livres, entre deux soleils. Bayle sortit vainqueur de cette lutte, et professa avec distinction jusqu'à la suppression de l'académie de Sédan, prononcée par le roi, en 1681. Il fut alors appelé à Rotterdam, pour y remplir la même chaire. Son premier soin fut de s'employer pour procurer celle de théologie au ministre Jurieu, qui venait, comme lui, de perdre la sienne. On verra bientôt comment il fut payé de ce bon office. A l'occasion d'une co-

mète qui avait paru en 1680, et répandu un effroi presque universel, il publia, en 1682, ses *Pensées diverses sur la comète*, ouvrage rempli de savoir et de digressions, où étaient agitées mille questions de métaphysique, de morale, de théologie, d'histoire et de politique. A cette première production, succéda la *Critique générale de l'histoire du calvinisme de Maimbourg*. Ce livre fut également goûté des catholiques et des protestants; l'auteur critiqué en parla lui-même avec estime, et c'est en l'admirant qu'on le faisait brûler à Paris, par la main du bourreau. Jurieu ayant fait paraître à son tour une *Réfutation du P. Maimbourg*, elle n'eut aucun succès. Il n'en fallut pas davantage pour allumer la fureur jalouse de cet homme dévoré d'envie et d'orgueil. On a prétendu, mais sans fondement, que la haine de Jurieu contre Bayle venait de ce que sa femme avait pour lui un sentiment tout contraire. Cependant, Bayle entreprit un ouvrage périodique, sous le titre de *Nouvelles de la république des lettres*. Ce Journal, qu'il prenait autant de plaisir à faire que les autres en avaient à le lire, lui attira un singulier démêlé avec la fameuse Christine, reine de Suède. En insérant dans ses *Nouvelles* une lettre écrite de Rome, où elle condamnait les persécutions exercées en France contre les protestants, il avait observé que c'était un *reste de protestantisme*. Deux lettres, pleines de hauteur et de dureté, lui furent écrites, à ce sujet, par un prétendu serviteur de la reine; dans l'une, on lisait ce passage, qui pouvait faire songer à la funeste aventure de Monaldeschi : « Vous pour- » riez vous vanter d'être le seul au » monde qui l'eût offensée impuné- » ment, si vous n'aviez pris le parti » de la justification. » Bayle l'avait pris en effet; ses excuses satisfirent tellement Christine, qu'elle voulut, dès ce moment, entrer en correspondance avec lui pour tous les objets de littérature et de science. Son repos fut troublé bien plus cruellement par la mort de son père et de ses deux frères; ces pertes fort rapprochées, jointes à la violence toujours croissante des mesures employées en France contre les religionnaires, lui inspirèrent le *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile :* CONTRAINS-LES D'ENTRER. Cet ouvrage, qu'il ne voulut pas avouer, n'est digne de lui, ni pour le style qui en est dur et embarrassé, ni pour le ton qui en est chagrin et amer. Dans tous ses autres écrits, il s'exprima sur le compte de la France et du catholicisme, avec une modération que les hommes fougueux de son parti ne manquèrent pas de lui reprocher, et dont ses ennemis lui firent un crime. Jurieu, qui avait peut-être reconnu Bayle pour l'auteur du *Commentaire philosophique*, à la chaleur avec laquelle il y défendait son dogme favori, qui était la tolérance, attaqua l'ouvrage avec fureur. Sa haine n'attendait qu'un prétexte pour éclater ouvertement contre Bayle lui-même; il lui fut fourni par l'*Avis aux réfugiés*, ouvrage où les protestants sont traités avec peu de ménagement, mais que Bayle désavoua constamment, et qu'aucune preuve n'autorise à lui attribuer, bien qu'on l'ait inséré dans le recueil de ses œuvres. Non seulement Jurieu l'accusa d'en être l'auteur, mais il le représenta encore comme l'ame d'une cabale dévouée aux intérêts de la France, contre ceux du protestantisme et des puissances liguées. Dans deux écrits, Bayle repoussa cette double imputation; mais la calomnie fut la plus forte. En 1693, les magistrats de Rotterdam, entraînés, ou plutôt in-

intimidés par l'exemple du roi Guillaume, qui, en cette affaire, prenait parti contre Bayle, privèrent celui-ci de sa chaire, et lui retirèrent même la permission d'enseigner en particulier. Depuis assez long-temps sa santé l'avait contraint à discontinuer ses *Nouvelles de la république des lettres.* Libre de toute occupation obligée, mais sentant la nécessité de travailler pour satisfaire à l'activité de son esprit, et non pour pourvoir à des besoins que son extrême modération l'empêchait de connaître, il se livra entièrement à la composition de son *Dictionnaire historique et critique*, qu'il publia d'abord en 2 vol. in-fol., 1696. La rage de Jurieu n'était pas assouvie; une nouvelle persécution fut suscitée par lui contre ce nouvel ouvrage, le premier auquel Bayle ait mis son nom. Le consistoire, sur lequel il n'avait que trop de crédit, reprocha à l'auteur: 1°. de s'être permis des pensées et des expressions obscènes; 2°. d'avoir fait de l'article *David*, une espèce de diatribe contre ce roi; 3°. non seulement d'avoir rapporté tous les arguments des manichéens, mais de leur en avoir prêté de nouveaux, et de n'avoir réfuté ni les uns ni les autres; 4°. d'avoir eu le même tort, relativement à la doctrine du pyrrhonisme, dans l'article consacré au chef de cette secte; 5°. d'avoir donné des louanges outrées aux athées et aux épicuriens. Outre ces cinq chefs principaux, on le blâmait encore d'avoir pris la défense de quelques papes attaqués par les théologiens de la réforme. Ce seul trait caractérise Bayle et ses adversaires. Il promit de faire disparaître de son *Dictionnaire* ce qui avait blessé le consistoire; mais le public avait sur cela d'autres idées et d'autres intérêts: l'auteur aima mieux satisfaire ses lecteurs que ses juges, et son livre resta, à très-peu de chose près, dans le même état. Deux nouveaux ennemis s'élevèrent contre lui, Jacquelot et Leclerc, qui tous deux attaquèrent sa religion: d'autres le poursuivirent encore comme ennemi de sa secte et de sa nouvelle patrie. En continuant à le représenter comme partisan secret de la France, on ralluma contre lui la colère du gouvernement anglais, et, sans l'amitié de lord Shaftsbury, il était peut-être banni des sept provinces. Sa lutte contre Leclerc et Jacquelot fut vive et longue; mais elle troublait moins le repos de son ame, qu'elle ne faisait diversion aux maux dont son corps était accablé. Depuis long-temps sa poitrine était échauffée; elle s'enflamma; il ne voulut point appeler les secours de l'art contre une maladie qu'il disait héréditaire et incurable. Il mourut tout habillé, et, pour ainsi dire, la plume à la main, le 28 septembre 1706, âgé de cinquante-neuf ans. Le parlement de Toulouse reconnut la validité de son testament, malgré la loi qui annullait tous ceux des réfugiés. Un des juges, Senaux, représenta que les savants étaient de tous les pays; qu'il ne fallait pas regarder comme fugitif celui que l'amour des lettres avait appelé en d'autres contrées, et qu'il était indigne de traiter d'étranger celui que la France se glorifiait d'avoir produit. A ceux qui objectaient que Bayle était mort civilement: « C'est, disait-il, pendant » le cours même de cette mort civile, » que son nom a obtenu le plus grand » éclat dans toute l'Europe. » Fagon, le médecin de Louis XIV et de Mme. de Maintenon, consulté par un ami de Bayle, sur sa dernière maladie, écrivit: « Je souhaiterais passionnément » qu'il fût possible de trouver un re» mède aussi singulier que le mérite » de celui pour lequel on le demande; » et il permit qu'on publiât sa consulta-

tion, monument de son estime pour l'*illustre* M. Bayle. Bayle était tendre et officieux pour ses parents et pour ses amis. Son commerce était facile et doux ; conséquent dans son scepticisme, il supportait la contradiction, et rarement la faisait essuyer aux autres. Dans les nombreuses querelles qu'il eut à soutenir, il ne fut jamais l'agresseur, et son amour pour la paix était tel, qu'il refusa d'entrer dans les académies, à cause des dissensions qui trop souvent les agitent. Il avait de lui-même une opinion fort modeste, et recevait avec reconnaissance tous les avis qu'on lui donnait. Parfaitement désintéressé, il ne se laissa tenter par aucune des occasions de fortune qui lui furent offertes : l'amitié même avait peine à lui faire accepter ses moindres dons. D'une chasteté et d'une tempérance à toute épreuve, il ne commit d'excès, il ne trouva de plaisir que dans le travail ; il travailla quatorze heures par jour jusqu'à quarante ans, et avoua que, depuis l'âge de vingt, il ne se souvenait pas d'avoir eu un seul instant de loisir. En tout, son caractère et sa vie furent dignes d'un véritable philosophe. « Bayle, dit Voltaire, est le premier des dialecticiens » et des philosophes sceptiques..... » Ses plus grands ennemis sont forcés » d'avouer qu'il n'y a pas une seule » ligne dans ses ouvrages qui soit un » blasphême évident contre la religion » chrétienne ; mais ses plus grands » défenseurs avouent que, dans ses articles de controverse, il n'y a pas une » seule page qui ne conduise le lecteur » au doute, et souvent à l'incrédu- » lité. » Il se comparait lui-même au Jupiter *Assemble - nuages* d'Homère : « Mon talent, disait-il, est de » former des doutes ; mais ce ne sont » que des doutes. » Basnage de Beauval, son ami et son continuateur dans la rédaction des *Nouvelles de la république des lettres*, paraît avoir expliqué très-bien ce scepticisme, dont les uns lui savent tant de gré, et que les autres lui reprochent si fort : « La » plupart des théologiens, dit ce cri- » tique, lui semblaient trop décisifs, » et il aurait souhaité qu'on ne parlât » que douteusement des choses dou- » teuses. Dans cet esprit, il se faisait » un plaisir malicieux d'ébranler leur » assurance, et de leur montrer que » certaines vérités, qu'ils regardent » comme évidentes, sont environnées » et obscurcies de tant de difficultés, » qu'ils feraient quelquefois plus pru- » demment de suspendre leurs déci- » sions. Il avait aussi discuté tant de » faits qui ne sont point révoqués en » doute par le commun des savants, » et qu'il avait reconnus évidemment » faux, qu'il se défiait de tout, et n'a- » joutait foi aux historiens que par » provision, et en attendant une plus » ample instruction. » — « Dialecticien » admirable plus que profond philo- » sophe, dit encore Voltaire, il ne sa- » vait presque rien en physique. Il » ignorait les découvertes du grand » Newton, et presque tous ses articles » philosophiques supposent ou com- » battent un cartésianisme qui ne sub- » siste plus. » Son style, naturel et clair, est trop souvent diffus, lâche, incorrect et familier jusqu'à la trivialité. On lui a reproché justement des termes grossiers et obscènes ; il n'y mettait ni intention, ni plaisir ; l'ignorance ou l'oubli des bienséances de la société en était la seule cause. « L'ex- » trême vivacité de son esprit, dit La » Harpe, s'accommodait peu, et il en » convient, de la méthode et de l'or- » dre. Il aimait à promener son ima- » gination sur tous les objets, sans trop » se soucier de leur liaison ; un titre » quelconque lui suffisait pour le con-

» duire à parler de tout. » C'est de cette manière qu'il a composé son Dictionnaire, qu'il appelle lui-même *une compilation informe de passages cousus à la queue les uns des autres.* Sans vouloir abuser de cet aveu trop modeste, on peut dire que les articles en eux-mêmes sont fort peu de chose; qu'ils semblent n'être que l'occasion, que le prétexte des nombreuses notes qui les accompagnent, et dans lesquelles l'auteur prodigue à la fois les richesses de son érudition, et les efforts de sa dialectique. On a regretté que cet ouvrage contînt trop de noms obscurs, et pas assez de noms célèbres; mais il est juste d'observer qu'il a été entrepris principalement pour rectifier ou suppléer le *Dictionnaire de Moréri*. La 1re. édition est de 1697, 2 vol. in-fol.; la 2e., de 1702, fut aussi faite sous les yeux de Bayle. La 3e. édition, donnée par Prosper Marchand, 1720, 4 vol. in-fol., est la plus belle. On la recherche pour l'épître dédicatoire au duc d'Orléans, qui ne se trouve que dans quelques exemplaires, et pour l'article *David*, dont on trouve une seconde leçon à la fin du second volume. Mais cet article *David* se trouve aussi double dans les éditions de 1730, 4 vol. in-fol.; de 1734, 5 vol. in-fol. (la moins estimée de celles que nous citons, parce qu'elle a été imprimée à Trévoux); et de 1740, 4 vol. in-fol. C'est cette dernière qui est recherchée des savants, et regardée par eux comme la plus complète. Il existe une édition imprimée à Bâle, 1740, 4 vol. in-fol. Une édition in-8°. a été, dans les derniers temps, commencée à Leipzig. L'ouvrage entier a été traduit en anglais, avec des augmentations considérables, par Th. Birch et Lockman, 1734-41, 10 vol. in-fol. Joly a donné, en 1748, 2 vol. in-fol., des *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle* (*Voy.* BONNEGARDE et CHAUFEPIÉ). On a publié à la Haye, 1727-31, et 1737, 4 vol. in-folio, les *Œuvres diverses de P. Bayle*, contenant, outre tous les écrits déjà cités, I. *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis-le-Grand*, espèce de pamphlet contre ces nombreux ouvrages où l'on proclamait la gloire immortelle que Louis XIV s'était acquise, en extirpant l'hérésie; II. la *Cabale chimérique;* III. la *Chimère de la cabale de Rotterdam;* IV. *Avis au petit auteur des Petits Livrets;* V. *Nouvel Avis*, au même; VI. *Janua cœlorum reserata cunctis religionibus à celebri admodùm viro domino Petro Jurieu.* Ces cinq derniers écrits sont en réponse aux accusations d'irréligion et de félonie politique, intentées par Jurieu. VII. *Réponse aux questions d'un provincial*, ouvrage que l'auteur lui-même n'a pu définir, et qui est en effet indéfinissable, attendu que toutes les matières possibles y sont traitées sans ordre, et par chapitres isolés; VIII. *Entretiens de Maxime et de Thémiste*, ou *Réponse à M. Leclerc;* IX. *Opuscules;* X. *Cours de philosophie*, en latin, avec une traduction française; XI. *Lettres* à sa famille et à ses amis; l'auteur de cet article a vu un recueil de 363 lettres de Bayle, qui n'ont pas été imprimées. XII. *Discours historique sur la Vie de Gustave-Adolphe.* Desmaizeaux a écrit une *Vie de Bayle*, en 2 vol. in-12, 1722: « Elle ne devait » pas contenir six pages, a dit Voltaire. » Elle est réimprimée dans les éditions du *Dictionnaire* de 1730, 1734, 1740. L'*Histoire de Bayle et de ses ouvrages*, 1716, in-12, publiée sous le nom de la Monnoye, est de l'abbé du Revert. On trouve l'indi-

cation de quelques ouvrages de Bayle dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* de M. Barbier, qui toutefois ne parle pas de la *Bibliothèque volante*, Amst., 1700-1, cinq parties in-12. C'est un recueil de pièces rares et curieuses. A—G—R.

BAYLEY (ANSELME), théologien anglican du 18e. siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite les suivants : I. *Grammaire hébraïque sans points et avec des points ;* II. l'*Ancien Testament en anglais et en hébreu*, avec des remarques critiques et grammaticales, 4 vol. in-8°. ; III. *Union de la musique et de la poésie ;* IV. *Traité pratique sur l'art de chanter et de jouer des instruments ;* V. une *Grammaire anglaise ;* VI. *Institutions, Réglements et Statuts religieux pour les églises juive et chrétienne.* A. Bayley mourut en 1794. — BAYLEY (Nicolas), est auteur d'un Dictionnaire très-estimé en Angleterre, qui a été réimprimé à Londres en 1753 en un gros vol. in-fol., avec des gravures et des additions considérables, par J. N. Scott, sous le titre de *Dictionnaire étymologique et universel de la langue anglaise.* X—S.

BAYLY (LOUIS), prélat anglais du 17e. siècle, né à Caermarthen, ville du pays de Galles, étudia à Oxford, et fut successivement ministre d'Evesham dans le comté de Worcester, vers l'an 1611, chapelain de Jacques Ier., et évêque de Bangor en 1616. Il jouissait d'une grande réputation comme prédicateur; mais il est encore plus célèbre comme auteur d'un livre intitulé : *la Pratique de piété*, réimprimé pour la cinquante-neuvième fois en 1734, in-8°., traduit en langue galloise, et, en 1633, en français. Ce livre jouissait en Angleterre d'une telle réputation, qu'un prédicateur se plaignit de ce que, parmi le peuple, il était généralement considéré comme une autorité égale à la Bible. On a cru découvrir dans cet ouvrage quelques principes de puritanisme, qui, singuliers sous la plume d'un évêque, ont fait soupçonner Bayly de n'en être pas réellement l'auteur ; mais ce soupçon paraît dénué de fondement. On ignore pour quel motif l'évêque de Bangor fut, le 15 juillet 1621, enfermé dans la prison nommée *The fleet*, à moins que ce ne fût pour avoir eu peut-être quelque part aux représentations du parlement contre le mariage projeté du prince Henri avec l'infante d'Espagne : quoi qu'il en soit, il ne semble pas que sa détention ait été longue, ni que cette affaire ait eu pour lui aucune suite. Il mourut en 1632. X—S.

BAYLY (THOMAS), théologien anglais, fils du précédent, étudia à l'université de Cambridge. En 1644, il se retira à Oxford avec les ecclésiastiques qui, pendant la guerre civile, suivirent la fortune de Charles Ier. Il passa ensuite en France, et revint en Angleterre un an après la mort du roi; mais quelques écrits qu'il publia ayant alarmé le gouvernement, il fut arrêté et enfermé dans la prison de Newgate. Etant parvenu à recouvrer sa liberté, il se réfugia en Hollande, où il se déclara catholique romain, et se mit à déclamer contre la doctrine protestante, qu'il avait long-temps prêchée. Il mourut, dit-on, en Italie, dans un hôpital, vers l'année 1657. On a de lui une prétendue *Conférence concernant la religion, entre Charles Ier. et Henri, marquis de Worcester, au château de Ragland, en 1646 ;* un traité (en français) *De la rébellion des sujets envers leurs rois*, Paris, 1653, in-8°.,

et quelques autres ouvrages qui n'ont plus guère d'intérêt aujourd'hui. X—s.

BAYRO (Pierre de), médecin de Turin, né en 1468, mort en 1558, professeur dans l'université de cette ville, et premier médecin de Charles III, duc de Savoie. On a de lui un ouvrage assez recommandable sur la peste : *De pestilentiâ ejusque curatione per præservationum et curationum regimen*, Turin, 1507, in-4°.; Paris, in-8°. Ses autres compositions sont bien moins importantes; savoir : I. *Lexypyretæ perpetuæ quæstionis et annexorum solutio; de nobilitate facultatis medicinæ*, Turin, 1512, in-fol; II. *De medendis humani corporis malis Enchiridion, quod vulgò*, Veni mecum *vocant*, Bâle, 1563, 1578, in-8°., Lyon, 1561, in-12, Francfort, 1612, in-12. C. et A.

BAZARAD, prince d'origine slave, qui régnait sur la Valachie en 1330, est le premier vayvode de cette province sur lequel l'histoire nous ait transmis quelques détails. Deux seigneurs, vassaux de Charles Robert, roi de Hongrie, espérant s'emparer pour leur propre compte de la Valachie, s'ils pouvaient en chasser Bazarad, engagèrent Charles à l'attaquer. Égaré par leurs suggestions, le roi rassembla une armée nombreuse, et vint mettre le siége devant Severin. La conquête de cette place lui ouvrit le pays jusqu'à la mer Noire. Bazarad, avant de recourir aux armes, voulut tenter les voies de la négociation. Il fit savoir au monarque que, s'il consentait à se retirer, il cèderait la ville de Severin, continuerait de rendre hommage à la couronne de Hongrie, et d'acquitter le tribut annuel. Il se soumit encore à payer les frais de la guerre, et à remettre son fils en otage pour garant de sa fidélité; mais il ajouta que, si Charles refusait ces conditions, il devait s'attendre à la plus vigoureuse résistance, et que, peut-être, il pourrait se repentir de son injuste aggression. Ces menaces irritèrent le roi, et il continua sa marche; mais bientôt les vivres lui manquèrent. La fatigue et la faim réduisirent ses troupes à une telle extrémité, qu'il se vit contraint de solliciter la permission de reprendre le chemin de ses états. Bazarad feignit de consentir à sa demande, et, tandis que Charles opérait sa retraite en sécurité, les Valaques occupèrent les montagnes qu'il devait traverser, et, dès que les Hongrois y furent engagés, ils les accablèrent de flèches, et en firent un horrible massacre. Le roi lui-même ne dut la vie qu'au dévoûment d'un de ses officiers, qui se sacrifia pour le sauver. Bazarad, depuis cette époque, ne fut plus inquiété par les Hongrois, et ce prince transmit la couronne de Valachie à sa postérité. D. N—l.

BAZIN (Claude), né à Paris, reçu docteur en 1571, professeur de pharmacie en 1584, mourut en 1612. — Simon Bazin, son fils, reçu docteur en 1598, fut professeur de la faculté, en 1601, élu son doyen en 1638, et présida, en cette qualité, au choix de la nourrice qui a élevé Louis XIV. — Denis Bazin, fils de Simon, reçu docteur en 1630, fut nommé, l'année suivante, professeur en chirurgie au collége royal. — Guillaume Bazin, des environs de Chartres, reçu docteur en 1466, élu doyen en 1472, mourut en 1500. C'est sous son administration que fut bâtie l'ancienne école de médecine, rue de la Bûcherie. On ne sait pas précisément en quel lieu la faculté faisait auparavant ses leçons; mais, malgré les temps malheureux et le règne déplorable de Charles VII, la

faculté alors fit de généreux efforts; elle se sépara des autres corps enseignants, se bâtit un édifice séparé, et, dans la suite, Bazin prêta à la compagnie une somme fort considérable pour continuer ce bâtiment qui ne fut achevé qu'en 1477, auquel on ajouta en 1519 et 1571, et qu'a fait abandonner le bel édifice qu'occupe aujourd'hui la faculté actuelle. C. et A.

BAZIN (Gilles-Augustin), médecin de Strasbourg, né à Paris, correspondant de l'académie des sciences, mourut en 1754. Il a publié : I. *Observations sur les plantes et leur analogie avec les insectes*, Strasbourg, 1741, in-8°.; II. *Traité sur l'accroissement des plantes*, 1743, in-8°.; III. *Histoire naturelle des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; IV. *Abrégé de l'Histoire des insectes, pour servir de suite à celle des abeilles*, Paris, 1748 et suiv., 4 vol. in-12. L'auteur a donné la forme de dialogue à son ouvrage, dont le fonds est pris entièrement des *Mémoires* de Réaumur. V. *Observations sur l'accroissement du corps humain*, 1741, in 8°.; VI. *Description des courants magnétiques*, 1753, in-4°. Quelques personnes lui attribuent le *Livre jaune* (*Voy.* Boze). Le *Traité sur l'acier d'Alsace*, 1737, in-12, est du frère aîné de Bazin. D—P—s.

BAZIRE (Claude), né en 1764, d'un négociant de Dijon. Il voulut d'abord embrasser l'état ecclésiastique; puis, s'étant fait recevoir avocat, il devint commis aux archives des états de Bourgogne. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra partisan très-zélé, et fut nommé administrateur de district, puis, député à l'assemblée législative. Ses accusations contre la cour firent décerner contre lui, par le juge de paix Larivière, un *mandat d'amener*, qui coûta la vie à ce magistrat, lors des massacres de septembre 1792. Bazire devint membre de la convention, continua ses dénonciations, fut membre du comité de sûreté générale, et alla en mission à Lyon, où il destitua la municipalité, qu'il remplaça par des partisans de Châlier. En 1793, il s'opposa à la proposition d'obliger les députés à rendre compte de leur fortune. Il demanda aussi qu'on ne mît pas hors de la loi les prévenus qui parviendraient à s'échapper, et parla contre le système de la *terreur*. Devenu suspect, il essaya en vain de regagner la confiance de ceux dont il avait jusque là partagé les opinions. Il fut accusé de friponneries, d'intelligence avec des agioteurs, et enveloppé dans la chute du parti de Danton: il périt sur l'échafaud, le 5 avril 1794, à l'âge de trente ans. La société des Cordeliers avait provoqué son supplice, en le traitant de *modéré*, et quelques députés firent des efforts inutiles pour l'y soustraire. K.

BAZIUS (Jean), évêque de Wexiœ en Suède, né en 1581, mort en 1649, composa, par ordre du gouvernement, une Histoire ecclésiastique de Suède, sous le titre suivant : *Inventarium ecclesiæ Sueco-Gothicorum, continens integram Historiam ecclesiæ Suecorum, libris VIII descriptam usque ad annum* 1642, Lincopiæ, 1642, in-4°. Cet ouvrage qui a du mérite, surtout pour le temps où il fut écrit, a été surpassé depuis par ceux de Claude Arrhénius OErnhietur et d'Olaüs Celsius, sur le même sujet. L'évêque Bazius eut trois fils, Jean, Eric et Benoît, qui se distinguèrent par leur mérite et leurs talents.—Jean devint archevêque d'Upsal, et publia quelques ouvrages théologiques. — Éric courut la carrière militaire, et fut anobli sous le nom de *Leionhielm*.—

Benoît fut précepteur du prince Charles Gustave, depuis roi de Suède, sous le nom de *Charles X*, composa des dissertations sur divers sujets de morale et d'histoire, et fut anobli sous le nom d'*Ekehielm*. C—au.

BAZVALEN (Jean de). C'est dans l'*Histoire de Bretagne* que Voltaire a puisé la situation principale de sa tragédie d'*Adélaïde Duguesclin;* l'action généreuse qu'il y prête au sire de Couci appartient à Jean de Bazvalen, l'un des principaux chevaliers de la cour du duc Jean IV (1387). Bazvalen, bravant les périls auxquels l'exposait sa désobéissance, osa contrevenir aux ordres de son maître, donna à la voix du remords le temps de se faire entendre, et sauva par son dévouement, sa loyauté, sa prudence, les jours du connétable de Clisson, et l'honneur de son souverain. (*Voy.* les articles Clisson et Jean IV, dit *le Conquérant*). D. N—l.

BAZZANI (Mathieu), médecin, secrétaire et ensuite président de l'institut de Bologne, naquit en cette ville le 16 avril 1674. Il y étudia la botanique et la médecine, et y prit ses degrés en 1698. Il fut nommé à une chaire de médecine, qu'il remplit avec distinction. Il mourut à Bologne, le 29 décembre 1749. Ce savant s'est occupé de l'étude des plantes, mais plus en médecin qu'en botaniste, et seulement sous les rapports de leurs effets physiques et médicaux. On a de lui, dans les *Commentaires de l'Institut de Bologne*, tome II, des *Expériences sur le moyen de colorer les os des animaux, en leur faisant manger de la racine de garance.* Il a nourri plusieurs poulets avec cette racine, et les résultats de ses expériences ne diffèrent de ceux des expériences de Duhamel qu'en ce que ses poulets ont très-bien résisté, au lieu que ceux de Duhamel n'ont pu soutenir les épreuves auxquelles on les avait soumis. Il a publié un ouvrage de médecine légale, intitulé : *De ambiguè prolatis in judicium criminationibus consultationes physico-medicæ nonnullæ*, Bologne, 1742, in-4°. D—P—s.

BÉ. (*Voy.* Lebé).

BEALE (Marie), peintre, née en 1632, dans le comté de Suffolk, en Angleterre, morte en 1697, fut élève du chevalier Pierre Lely, fameux peintre de portraits sous Charles II. Elle ne borna pas ses études à suivre les leçons de son maître, et à dessiner d'après nature; elle chercha, ainsi que Lely, en copiant les tableaux des plus grands peintres, à se former un meilleur style et une plus belle manière; mais ni Marie Beale, ni Lely n'avaient reçu de la nature assez de génie pour profiter de telles études, au point d'éviter l'affectation et de savoir se mettre au-dessus des petitesses de la mode, et le nom de Marie Beale ne s'est probablement conservé que parce qu'elle peignit les portraits de plusieurs hommes illustres de son temps. L'admiration que Lely témoignait pour cette dame fit soupçonner qu'il lui était tendrement attaché. Elle était extrêmement laborieuse, et elle réussit, autant par la régularité de sa conduite que par l'emploi assidu de ses talents, à acquérir de la fortune et de la considération. Plusieurs de ses portraits, tels que ceux de *Patrick* et de *Vilkins*, se trouvent dans la collection du comte Ilchester à Melbury. V. S. M.

BÉARDÉ de l'Abbaye (...), né vers le commencement du 18e. siècle, mourut en 1771. Après s'être livré à l'étude de l'économie rurale, il publia les ouvrages suivants : I. *Dissertation* qui a remporté le prix à la Société libre et économique de St.-Pétersbourg, en l'année 1768, sur cette question :

« Est-il avantageux à un état que les » paysans possèdent en propre du terrain, ou qu'ils n'aient que des biens » meubles, et jusqu'où doit s'étendre » cette propriété? » in-8°., 1769-70; II. *Essais d'Agriculture*, ou *Tentatives physiques*, proposées par Béardé de l'Abbaye, 1 vol. in-8°., 1769; III. *Recherches sur les moyens de supprimer les impôts, avec l'examen de la nouvelle science*, Amsterd., 1770, in-8°.; IV. *la Félicité publique*, considérée dans les paysans cultivateurs de leurs propres terres, traduite de l'italien de Vignoli, Lausanne, 1770, in-12. D—M—T.

BEATILLO (ANTOINE), de Bari, dans le royaume de Naples, y naquit le 22 novembre 1570. Il entra chez les jésuites à dix-huit ans, y enseigna non seulement les belles-lettres, mais l'hébreu et l'Écriture-Sainte, s'adonna pendant plusieurs années à la prédication, et mourut à Naples le 7 janvier 1642. Il a laissé : I. plusieurs *Vies de saints* écrites en italien, et dont quelques-unes ont été imprimées, parmi lesquelles on distingue celle *Di san Sabino vescovo Canusino, protettore della città di Bari*, Naples, 1629, in-8°., parce qu'elle est suivie d'une liste des archevêques de Bari, utile pour l'histoire ecclésiastique de ce pays; II. *la Storia della città di Bari*, Naples, 1637, in-4°. G—É.

BÉATRIX (STE.). L'an 303 de J.-C., et durant la persécution de Dioclétien, S. Simplice et S. Faustin, martyrs, furent décapités; Béatrix, leur sœur, retira leurs corps du Tibre et leur donna la sépulture. Pendant sept mois, elle parvint à se soustraire aux peines portées contre cette action, qualifiée de délit par les édits, en demeurant cachée dans la maison d'une femme nommée *Lucine*; mais enfin elle fut dénoncée par un païen, son parent, qui voulait posséder ses biens. Ayant soutenu avec fermeté sa croyance devant les juges, elle fut condamnée à mort et étranglée en prison. Lucine l'enterra près de ses frères, dont les reliques, ainsi que les siennes, furent ensuite transportées, par ordre du pape Léon, dans une église que ce pontife avait fait construire sous leur invocation. De là, elles furent transférées dans celle de Ste.-Marie-Majeure, et l'Église honore ces trois martyrs le 29 juillet. D—T.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, fille de Frédéric, duc de la Lorraine supérieure, mariée en 1036 à Boniface III, marquis ou duc de Toscane. Elle fut mère de la fameuse comtesse Mathilde, qui naquit en 1046. Demeurée veuve en 1052, Béatrix continua de gouverner, comme tutrice de ses enfants, les vastes fiefs de Boniface, qui comprenaient, avec la Toscane, un tiers de la Lombardie. Elle fut arrêtée en 1055, par l'empereur Henri III, irrité de ce qu'elle avait épousé en secondes noces l'ennemi de ce monarque, Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine. Elle recouvra sa liberté deux ans après, et elle continua de régner conjointement avec sa fille, la comtesse Mathilde, jusqu'au 18 avril 1076, qu'elle mourut, au moment où il ne lui aurait plus été possible de demeurer neutre, comme elle l'avait été jusqu'alors dans la fameuse querelle des investitures. — BÉATRIX, fille de Renaud, comte de Bourgogne, épousa, en 1156, l'empereur Frédéric Ier., auquel elle apporta pour dot la Bourgogne cis-jurane et la Provence. Elle conduisit en Italie, en 1159, l'armée avec laquelle Frédéric fit le siége de Crème. Krantzius a raconté le premier, trois siècles après la mort de cette princesse, qu'étant venue à Milan, le peuple de cette ville, récemment asser-

vi, s'était vengé d'elle, en la promenant dans les rues, montée sur un âne; que c'était pour punir cette insulte que Frédéric avait rasé Milan en 1162, et que chaque Milanais, pour éviter le dernier supplice, fut obligé d'arracher avec les dents une figue qu'on faisait tenir sur le corps de ce même âne d'une manière aussi ridicule que dégoûtante. Ce fait a été répété par plusieurs historiens, sans aucun fondement : aucun contemporain ne fait mention de cette circonstance; au contraire, les détails qu'ils donnent sur l'époque de l'arrivée de l'impératrice en Italie la démentent d'avance. Elle mourut à Spire en 1185. S. S—I.

BEATTIE (James), naquit le 5 novembre 1735, à Laurencekirk, en Écosse. Son père était simple fermier, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à un goût naturel qu'il se sentait pour la poésie : on conserve encore dans sa famille quelques pièces de vers de sa composition. James Beattie le perdit à l'âge de sept ans, et fut laissé sous la protection de son frère aîné, David Beattie. Les progrès que fit James dans l'école de Laurencekirk, et la réputation qu'il y acquit comme poète, déterminèrent David, malgré la modicité de sa fortune, à conduire son frère, alors âgé de quatorze ans, à Aberdeen, pour le mettre à portée d'y obtenir une bourse dans l'université. James se présenta au concours ouvert au collége Mareschal, obtint la première bourse, et demeura quatre ans à ce collége, dirigé alors par le savant Thomas Blackvell. Ses études finies, Beattie prit ses degrés, et retourna, âgé de dix-huit ans, à Laurencekirk. Il fut successivement maître d'école à Fordoun, et professeur à l'école de grammaire latine instituée à Aberdeen. Il avait alors vingt-trois ans. Le manque de livres, qu'il ne pouvait que difficilement se procurer, avait arrêté son goût pour l'étude de la littérature. Le défaut d'habitude du monde avait laissé à ses manières de la gaucherie, et à son caractère une sorte de timidité défiante, naturelle dans un homme que sa situation, toujours inférieure à ses moyens, n'a pas accoutumé à croire aux succès. Placé dans la sphère qui lui convenait, il se fit bientôt connaître par les progrès de ses talents. Dès son séjour à Fordoun, il avait fait insérer plusieurs pièces de vers dans un journal littéraire d'Edimbourg, intitulé: *The Scots Magazine*. Après quelque temps de séjour à Aberdeen, ses amis l'engagèrent à publier un recueil de ses poésies. Elles furent annoncées par souscription, en 1760, et parurent en 1761 à Londres. Ce recueil, composé d'odes, d'élégies, de stances sur différents sujets, et d'une traduction des *Églogues de Virgile*, annonce un goût sain, de l'esprit, du talent, de la sensibilité, quoique sans une grande chaleur d'imagination ou de sentiment. On y trouve des images heureuses, généralement tirées du spectacle de la nature, et une disposition d'esprit philosophique. Ses vers passent pour harmonieux; ses traductions sont élégantes et fidèles. Quoique, en publiant ce recueil, Beattie eût fait un choix parmi les poésies composées dans sa jeunesse, cependant, lorsque son esprit se fut mûri, et son talent perfectionné, il rougit de l'imperfection de ses premiers essais, à tel point, que, non content de les retrancher dans les éditions suivantes de ses œuvres, il passa sa vie à tâcher d'en effacer le souvenir. Il n'en parla jamais à son fils, et son fils crut devoir, par égard, ne lui jamais avouer qu'il les connût. Cette première édition est excessivement rare. Ses amis obtinrent pour lui, en 1760, la chaire de

professeur de philosophie au collége Mareschal; mais les études de Beattie s'étaient si peu tournées vers cette partie de l'enseignement, que, la première année, sans les manuscrits de son prédécesseur, il lui aurait été difficile de se tirer de son cours. Il paraît même, qu'excepté quelques sermons prononcés pendant son séjour à Fordoun, où il avait suivi les études de théologie, les seuls morceaux qu'il eût écrits en prose se bornaient à la préface du recueil de ses poésies et à quelques notes de sa *Traduction de Virgile;* mais la nouvelle carrière qui s'ouvrait à lui ayant dirigé ses idées vers un but nouveau, il en fit l'objet de tous ses efforts. C'est aussi dans la philosophie morale et critique que Beattie s'est particulièrement distingué. En 1762, il composa son *Essai sur la poésie et la musique*, ouvrage très-estimé, et traduit en français, Paris, 1798, in-8°.; en 1764, son *Essai sur le rire et les ouvrages de plaisanterie*, et, peu de temps après, son célèbre *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité*, ouvrage qui établit sa réputation, et auquel les circonstances donnèrent un grand intérêt en Angleterre et surtout en Ecosse, où les écrits de Locke, et plus récemment ceux de Hume, avaient tourné les esprits vers les discussions philosophiques. L'ouvrage de Beattie était dirigé contre la doctrine de Locke, *des sensations, source unique de nos idées*, et contre le septicisme de Hume. Il distingue dans ce Traité deux sortes de vérités : les unes que nous recevons d'une manière intuitive, c'est-à-dire, sans avoir besoin d'aucune preuve, au moyen de cette faculté qu'ont tous les hommes d'être frappés de certaines vérités incontestables, et qu'il appelle le *sens commun*. La seconde classe est celle des vérités qui entrent dans notre esprit au moyen des preuves; celles-là sont du domaine de la raison; mais tout raisonnement aboutissant à un premier principe, nous ramène à l'intuition, qui est la source première de nos connaissances. Telle est la doctrine de Beattie : elle avait été mise au jour quelques années auparavant par le docteur Reid, également professeur à Aberdeen, dans ses *Recherches sur l'esprit humain* (*Inquiry into human mind*); mais on n'y avait fait que peu d'attention. L'ouvrage de Beattie, écrit avec chaleur, et même avec une véhémence quelquefois déclamatoire, et plus polémique que philosophique, fit au contraire un grand effet, d'abord en Ecosse, et bientôt après en Angleterre, où son poëme du *Minstrel* (*le Ménestrel*, ou *les Progrès du génie*) obtint un très-grand succès, et attira plus particulièrement sur lui l'attention du public. Ce poëme, le meilleur de ses ouvrages de poésie, fut composé en 1768, et publié, du moins quant à la première partie, en 1771. Cette même année, Beattie alla pour la première fois à Londres, où il fut accueilli avec distinction par lord Littleton, le docteur Johnson, Mr. Burke, Mss. Montague, etc.; il jouit dans cette ville de tous les agréments que lui pouvait procurer sa réputation, parvenue alors à son plus haut période. Il y revint en 1773, et fut alors présenté au roi, qui lui accorda une pension. En 1776, il publia à Edimbourg une seconde édition de son *Essai sur l'immutabilité de la vérité*, accompagné de l'*Essai sur la poésie et la musique*, de l'*Essai sur le rire*, et d'un *Essai sur l'utilité des études classiques*. En 1777, il donna un *Essai sur la mémoire et l'imagination*, faisant partie de ses cours de philosophie à Aberdeen. En 1779, il publia, à l'usage des classes, une *liste*

de scotticismes, au nombre d'environ deux cents, et, peu de temps après, parut son *Essai sur les songes*. En 1783, il publia sa *Théorie du langage*, un de ses meilleurs ouvrages, accompagné de trois Dissertations, sur *la Fable et le Roman*, sur les *Affections de famille*, et sur les *Exemples de sublime*. Il publia ensuite un *Traité sur l'évidence du Christianisme*. En 1790, il donna le premier volume de ses *Eléments de la science morale*, dont le second parut en 1793. Cet ouvrage très-estimé est un résumé de ses leçons à l'université d'Aberdeen: il avait eu d'abord le projet de le publier en latin, et on en a retrouvé dans ses papiers une grande partie écrite en cette langue, qu'il maniait avec élégance et facilité. En 1790, il publia à Edimbourg les *Œuvres posthumes d'Addison*, en 4 vol., avec une préface de l'éditeur. Beattie s'était marié en 1766; il avait eu de ce mariage deux fils de la plus belle espérance: il perdit l'un en 1790, à l'âge de vingt-deux ans, et le second en 1796, à l'âge de quinze ans. Ces deux pertes le plongèrent dans une douleur qui altéra sa santé, naturellement délicate. N'étant plus obligé de vaquer aux devoirs de sa place, à laquelle il s'était fait nommer un substitut après la mort de son second fils, il se retira entièrement du monde; il se refusa même à la société de ses amis; les trois dernières années de sa vie, il ne sortit point de sa chambre, et presque pas de son lit, Il mourut le 8 août 1803. Ce qu'on remarque surtout dans ses écrits philosophiques, est la clarté, une grande pénétration, plus de subtilité que de profondeur; mais un esprit net et sage. Il ne s'attache pas à pénétrer très-avant dans les idées métaphysiques; il tourne plutôt sa philosophie vers l'application à la morale, qu'il étaye d'un grand nombre de faits; ce qui, joint à la nature de son style, généralement très-clair, quoiqu'un peu prolixe, et rempli de chaleur et de mouvement, a contribué à rendre ses écrits extrêmement populaires. Son caractère était doux et modeste; ses manières dans le monde étaient l'expression de son caractère, et son esprit avait de la gaîté. On conserve en Écosse le souvenir de son talent et de son penchant pour les jeux de mots, preuve peut-être d'un goût formé un peu tard par l'usage du monde. S—D.

BEATTIE (JACQUES HAY), fils aîné de Jacques Beattie, né à Aberdeen en 1768, avait déjà donné des preuves de quelque talent pour la littérature, lorsque la mort vint l'enlever en 1790, à l'âge de vingt-deux ans. Élevé au collége Maréchal d'Aberdeen, il y prit, en 1786, le degré de maître-ès-arts, et fut nommé à dix-neuf ans professeur de philosophie morale et de logique dans l'université de cette ville. Quelques écrits en prose et en vers composés par lui, la plupart avant l'âge de dix-huit ans, ont été publiés ensemble en l'an 1800, sous ce titre: *Mélanges, par J. H. Beattie, avec une Notice sur sa vie et son caractère*, par J. Beattie. X—S.

BEAU. *Voy.* LEBEAU.

BEAUBREUIL (JEAN DE), avocat au siége présidial de Limoges, a composé une tragédie intitulée *Atilie* (Atilius Regulus), imprimée à Limoges par Hugues Barbou en 1582, in-8°. Il dédia cette pièce à Jean Dorat, qu'il nomme son maître. L'amour des belles-lettres l'avait engagé à faire un voyage en Italie. Il y suivit les leçons du célèbre Muret, qui s'attacha d'autant plus promptement à son élève, qu'il avait quelques obligations à sa famille. La Croix du Maine lui

donne la qualité de poète français et latin ; mais il n'a publié en français que la tragédie dont nous venons de parler, et il y a bien de l'apparence que ses vers latins n'ont jamais été imprimés. W—s.

BEAUCAIRE DE PÉGUILLON (FRANÇOIS), issu d'une ancienne famille de Bourbonnais, naquit en 1514 au château de Creste dans cette province. On a dit qu'il avait été précepteur du cardinal Charles de Lorraine ; mais ce cardinal nia le fait au concile de Trente, en présence de Beaucaire lui-même ; il lui fut néanmoins constamment attaché, et ce fut même en sa faveur que le cardinal se démit de l'évêché de Metz. Beaucaire le suivit au concile de Trente, où il se fit remarquer par la liberté de ses opinions. Dans le discours qu'il prononça sur la bataille de Dreux, il ne craignit pas de représenter aux Pères que, s'ils ne faisaient pas céder leurs intérêts personnels à ceux de la religion, s'ils ne parlaient que par complaisance, s'ils se conduisaient par des vues secrètes, le concile serait plus nuisible qu'avantageux à l'Église. Il y soutint fortement, contre les ultramontains, que les évêques reçoivent leur autorité de Dieu immédiatement, et qu'ils ne sont pas les simples délégués du pape ; enfin comme, après de longues disputes, on était très-embarrassé pour la rédaction du décret sur les mariages clandestins, ce fut lui qui mit tout le monde d'accord, en le rédigeant tel qu'il est aujourd'hui dans les actes du concile. Le discours de Beaucaire sur la bataille de Dreux, imprimé d'abord à Brescia, 1563, in-4°., a été réimprimé avec son *Rerum Gallicarum commentaria*, et encore avec les *Actes du concile de Trente*, Louvain, 1567, in-folio. Les troubles que les calvinistes excitèrent dans la ville de Metz, d'où les chanoines avaient été obligés de sortir, portèrent Beaucaire à se démettre en 1568 de son évêché, en faveur de Louis, cardinal de Guise. Il se retira au château de Creste, et s'y livra entièrement à l'étude et à la pratique des vertus sacerdotales, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1591. Il avait composé dans sa retraite une Histoire de son temps, sans avoir dessein de la faire imprimer, de peur de choquer des personnages puissants qui n'y étaient pas peints en beau. Philippe Dinet, sieur de St.-Romain, l'ayant découverte au château de Creste, la publia à Lyon en 1625, en un vol. in-fol., sous ce titre : *Rerum Gallicarum commentaria ab anno* 1461 *ad annum* 1580 ; elle ne va cependant que jusqu'en 1567, quoiqu'il y ait dans l'éloge de l'auteur et dans le privilége, comme dans le titre, qu'elle s'étend jusqu'en 1580 ; le style en est un peu diffus, mais élégant ; elle contient des faits curieux ; la chaleur avec laquelle l'auteur y défend les Guises ne va pas jusqu'à lui faire altérer les faits essentiels. On a encore de Beaucaire un traité *De infantium in matrum uteris sanctificatione*, Paris, 1565, 1567, in-8°. Il y réfute cette assertion des calvinistes, que les enfants des fidèles sont sanctifiés dans le ventre de leur mère, et que, s'ils meurent avant que de voir le jour, et par conséquent sans avoir pu recevoir le baptême, ils sont sauvés. On a encore du même auteur des vers latins qu'on trouve dans les *Deliciæ poëtarum Gallorum illustrium*. T—D.

BEAUCHAMP (JOSEPH), astronome, né à Vesoul, le 29 juin 1752. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, et, pour leur obéir, il entra

dans l'ordre des Bernardins, en 1767. Ce fut à cette époque qu'il vint à Paris. Son goût le détermina à suivre les leçons d'astronomie que Lalande donnait au collége de France. Le professeur devina les dispositions de son élève, et devint son ami. Une circonstance qui, en l'éloignant de Paris, semblait devoir le forcer de renoncer à l'astronomie, servit au contraire à développer ses talents pour cette science. Son oncle, Mr. Miroudot, évêque et consul de France à Bagdhâd, le nomma son grand-vicaire; et Beauchamp partit, en 1781, pour aller remplir ces fonctions. Son voyage ne fut point inutile à l'astronomie. Il observa, à Bagdhâd, un passage de Mercure sur le soleil, et, pendant dix années qu'il demeura dans le Levant, il fit des observations extrêmement importantes. Il les envoyait à Lalande, qui les publiait dans le *Journal des Savants*, et qui en a profité quelquefois, en rendant toute justice à son élève. Au mois de janvier 1784, il alla à Bassora et au golfe Persique, et envoya à Lalande une carte du cours du Tygre et de l'Euphrate, depuis Diarbekir jusqu'à Bassora, c'est-à-dire, sur trois cents lieues de longueur. Il fit une carte de la Babylonie, et donna à l'abbé Barthelemy des dessins de monuments, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que des manuscrits arabes. En 1787, il visita la mer Caspienne, pour en déterminer la situation. Il revint en France en 1790, et il demeura dans sa famille jusqu'en 1795, époque où il fut nommé consul à Mascate, en Arabie. Il partit en 1796, et arriva à Constantinople en 1797. Il séjourna pendant quelque temps dans cette ville, visita ensuite les côtes de la mer Noire, et rectifia, par ses observations, les fautes qui existaient dans les cartes de cette mer. Il était sur le point de se rendre à sa destination, lorsque le général Bonaparte l'appela en Égypte. Les remarques qu'il fit dans cette contrée sont consignées dans les *Mémoires de l'institut du Caire*. Le général l'ayant chargé d'une mission pour Constantinople, le bâtiment sur lequel il était monté fut pris par les Anglais, qui livrèrent Beauchamp aux Turks, comme un espion. Les ambassadeurs d'Espagne et de Russie s'étant intéressés au sort de ce savant, on se contenta de le renfermer dans un château sur les bords de la mer Noire, où il demeura pendant trois ans. Il en sortit en 1801; mais les chagrins et les privations qu'il avait éprouvés pendant sa captivité avaient altéré sa santé, et il mourut en arrivant à Nice, le 19 novembre de la même année. Avant de mourir, il apprit que le général Bonaparte, alors premier consul, venait de le nommer commissaire des relations commerciales à Lisbonne. La plupart des ouvrages de Beauchamp ont été imprimés dans les *Journaux des Savants*, et dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Il était correspondant de cette académie, et il avait été nommé membre de l'institut, à l'époque de sa formation. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande. Les principaux sont: I. *Voyage de Bagdhâd à Bassora, le long de l'Euphrate* (*Journal des Savants*, 1785); II. *Relations d'un voyage en Perse, fait en* 1787 (*Journal des Savants*, 1790); III. *Mémoire sur les antiquités babyloniennes qui se trouvent aux environs de Bagdhâd*; IV. *Réflexions sur les mœurs des Arabes*; V. *Lettres écrites de Bagdhâd à Lalande, en* 1793; VI. *Notices sur la Perse*, 1800. B—T et W—s.

BEAUCHAMPS (Pierre-François Godart de), littérateur, né à Paris, en 1689, travailla dans sa jeunesse pour les différents théâtres de la capitale. Il fit représenter, en 1721, *la Soubrette*, comédie en un acte, qui eut du succès; et, dans l'espace de dix ans, il donna successivement: *le Jaloux; Arlequin amoureux par enchantement; le Portrait; le Parvenu*, ou *le Mariage rompu; les Effets du dépit; les Amants réunis; le Bracelet; la Mère rivale*, et *la Fausse inconstance*. Ces différentes pièces, presque toutes accueillies dans leur nouveauté, ont eu le sort de tous les ouvrages médiocres; elles sont tombées dans le plus profond oubli. Beauchamps fit paraître, en 1735, ses *Recherches sur les théâtres de France*, Paris, in-4°., et 3 vol. in-8°. On lit avec intérêt ses dissertations sur l'origine et les progrès de l'art dramatique en France; mais il n'y fait guère que copier d'une manière servile, Lacroix-du-Maine et Duverdier; et, pour les temps plus rapprochés, les Gazettes littéraires; à la vérité, l'auteur lui-même ne regardait son ouvrage que comme un essai qui a pu donner l'idée de ceux qui ont paru depuis. (*Voy.* Parfaict et La Vallière.). On a encore de Beauchamps: I. *Funeztine*, roman assez ingénieux, 1737, in-12 rare, et réimprimé dans le 31e. volume du *Cabinet des Fées;* II. les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard, imitées en vers français*, Paris, 1737, in-8°., peu estimé; ce n'est qu'une froide et pâle copie; III. *Les Amours d'Ismène et d'Isménias*, roman traduit, ou plutôt imité, du grec d'Eustathius, auteur qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque de Thessalonique, du même nom, qui a laissé un Commentaire estimé sur Homère. L'ouvrage de Beauchamps fut imprimé à Paris, sous le nom de la Haye, 1743, in-8°., et il a été réimprimé, dans la même ville, en 1797, in-4°.; la seconde édition est ornée de figures enluminées. IV. *Imitation du roman grec* (*les Amours de Rhodante et de Dosiclès*) *Th. de Prodrome*, Paris, 1746, in-8°. Cette imitation diffère d'une traduction qui parut la même année, Paris, in-12, et dont l'auteur est resté jusqu'ici inconnu. Enfin on attribue à Beauchamps un roman sotadique, qu'il a constamment et inutilement désavoué: c'est l'*Histoire du prince Apprius, extraite des fastes du monde, depuis sa création, manuscrit persan, trouvé dans la bibliothèque du roi de Perse, traduit par messire Esprit, gentilhomme provençal*, Constantinople, la présente année (1728), in-12. On trouve dans quelques exemplaires de ce livre, qui a eu plusieurs éditions, une table explicative donnant les noms indécents des anagrammes employées par l'auteur. Beauchamps mourut, à Paris, le 12 mars 1761, âgé de soixante-douze ans.

W—s.

BEAUCHATEAU (François-Mathieu Chastelet de), né à Paris le 8 mai 1645, d'un comédien. Dès l'âge de sept ans, il parlait plusieurs langues, possédait l'intelligence de tous les termes de la philosophie, avait terminé un cours de géographie et d'histoire, et composait des vers français avec beaucoup de facilité. La reine, mère de Louis XIV, la reine de Suède, Christine, les ministres et les plus grands seigneurs, sur le bruit de sa réputation, désirèrent voir ce petit prodige. Le jeune Beauchâteau fut amené à la cour. On l'enferma dans un cabinet, après lui avoir donné un sujet sur lequel il devait faire des vers, et il se tira de cette épreuve d'une manière surpre-

nante. Il publia le recueil de ses poésies sous le titre de : *La Lyre du jeune Apollon*, ou *la Muse naissante du petit de Beauchâteau*, 1657, 1659, in-4°. Ce volume est orné des portraits des personnes à qui l'auteur avait dédié ses différentes pièces. Le cardinal de Richelieu lui assura une pension de 1000 francs, et le chancelier Seguier une de 300, pour l'encourager à cultiver ses talents. Cependant, soit inconstance, soit désir de voyager, en 1659, il passa en Angleterre avec un ecclésiastique apostat. Cromwel accueillit avec distinction le jeune poète, et chercha par ses bienfaits à le retenir à Londres; mais ce fut inutilement. Il quitta l'Angleterre vers 1661, pour se rendre en Perse avec son premier compagnon de voyage, qui y était envoyé comme missionnaire. On ignore ce qu'il est devenu depuis cette époque. W—s.

BEAUCHATEAU (Hippolyte Chastelet de), frère du précédent, était né, comme lui, avec beaucoup de talents naturels. Il entra, en 1666, dans la congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne, y professa pendant quelque temps les humanités avec succès, et se fit ensuite une réputation comme prédicateur. Les applaudissements qu'il reçut lui tournèrent la tête; plein de projets ambitieux et chimériques, il quitta sa congrégation en 1672; mais son inconstance et sa vanité lui ayant fait perdre ses amis et ses protecteurs, il feignit de se repentir de sa conduite, se retira au monastère de la Trappe, en sortit peu de temps après, et passa en Angleterre. En arrivant à Londres, il prit le nom de *Lusancy*, se donna pour un parent de M. de Pomponne, et eut l'audace d'avancer qu'il avait eu part aux ouvrages du docteur Arnauld. A quelque temps de là, il jeta un masque qu'il ne pouvait et n'osait plus garder, et embrassa la religion protestante en 1675. Il fut fait ministre, prêcha dans les principales églises de Londres, et ensuite devant le roi, qui, ayant goûté sa manière, le prit sous sa protection. Un jésuite tenta de le ramener à la religion romaine, et, honteux de n'y avoir pas réussi par la persuasion, voulut le contraindre par la violence à signer un acte d'abjuration. Cette affaire eut de l'éclat, et Beauchâteau, regardé comme un martyr par les enthousiastes de sa communion, fut fait diacre de l'église anglicane et maître-ès-arts de l'université d'Oxford. On assure que, sur la fin de sa vie, il se repentit sincèrement de sa conduite, et que, n'ayant plus de règle certaine de croyance, il varia sans cesse d'opinions, et mourut dans le socinianisme. On lui attribue l'*Abrégé de la Vie du maréchal de Schomberg*, Amsterdam, 1690, in-12, imprimé sous le nom de *Lusancy*. Les *Lettres de Sainte-Marthe* contiennent, tome II, pag. 421, quelques détails sur Beauchâteau père et fils. W—s.

BEAUCLAIR (P.... L.... de), né à l'île de France, mort directeur d'un institut d'éducation, et conseiller du Landgrave, à Darmstadt, le 11 mai 1804, est auteur des ouvrages suivants : I. *Anti-Contrat social*, ou *Réfutation du Contrat social*, la Haye, 1764, in-8°. II. *Histoire de Mlle. de Grisoles, écrite par elle-même*, 1770, in-8°.; III. *Histoire de Pierre III, empereur de Russie, avec plusieurs anecdotes singulières*, 1774, in-8°.; IV. *Cours de gallicismes*, Francfort, 1794-96, 3 volumes (et non un seul) in-8°. C'est un Vocabulaire qui, sous chaque mot, indique les différentes acceptions éloignées de l'usage général

dans lequel il peut se prendre dans la langue française ; mais quelquefois l'auteur a confondu les locutions proverbiales avec les gallicismes.

A. B—T.

BEAUCOUSIN (CHRISTOPHE-JEAN-FRANÇOIS), né à Noyon, vint de bonne heure à Paris, et fut reçu avocat au parlement, en 1751. Ses talents comme jurisconsulte lui donnèrent assez d'aisance pour former un cabinet nombreux et important, par les manuscrits qu'il avait rassemblés et par ceux qu'il avait composés. L'un de ces derniers, intitulé *Délassements d'un Jurisconsulte*, devant fournir plus de quinze volumes in-8°., allait être livré à l'impression, lorsque la révolution renversant sa fortune lui en ôta les moyens. Le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau, en 1798, à l'âge d'environ soixante-sept ans, au moment où il allait jouir d'un meilleur sort. Il apprit, la veille de sa mort, qu'il venait d'être nommé bibliothécaire du directoire exécutif, et que son cabinet devait être incorporé à la bibliothèque confiée à ses soins. Considéré dans son état, il avait employé tous les instants qu'il avait pu lui dérober, à sa passion pour la bibliographie et l'histoire littéraire. Beaucousin avait fourni beaucoup de notes pour la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*. Depuis l'impression de cet ouvrage, il avait fait sur son exemplaire un grand nombre de corrections, d'autant plus certaines qu'il avait les ouvrages sous les yeux. Il n'a rien fait imprimer d'important. Voici la liste de ses manuscrits connus, d'après la *Bibliothèque historique de la France* : I. *Histoire de Noyon et du Noyonnais*, dans laquelle les *Vies de Jean d'Artis*, de *Bonaventure de Fourcroy*, d'*Antoine Lecomte*, de *Nicolas de Nancel*, l'*Histoire de Philibert de Lorme*, les *Éloges de Jacques et Pierre Sarrasin*, et des *Remarques sur le collége de Noyon* ; II. *Histoire des hommes illustres de Noyon* ; il avait pour collaborateur Cl. Sezilla ; III. *Notice des ouvrages de Charles du Moulin* ; IV. *Éloge de Jean-Baptiste Hatté* ; V. *Eloge de Loiseau de Mauléon* ; VI. *Vie de Racan*, des œuvres duquel il se proposait de donner une édition complète ; VII. *Eloge de Mme. Beaucousin, sa mère.*

A. B—T.

BEAUFFREMONT. (*Voy.* BAUFFREMONT.

BEAUFILS (GUILLAUME), jésuite, né à St.-Flour, le 5 février 1674, eut pendant sa vie la réputation d'un bon prédicateur ; mais comme il devait en partie cette réputation à son débit, elle ne s'est pas soutenue après sa mort. On a du P. Beaufils des *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on distingue celles de Mr. de la Berchère, archevêque de Narbonne, de M. de Colbert, archevêque de Toulouse, et du dauphin, fils de Louis XIV ; *la Vie de Mme. de Lestonac, fondatrice de l'ordre des religieuses de Notre-Dame*, 1742, in-12 ; celle *de Mme. de Chantal*, *première supérieure des religieuses de la Visitation*, et enfin des *Lettres sur la manière de gouverner les maisons religieuses*, Paris, 1750, in-12. Le P. Beaufils mourut à Toulouse, le 30 décembre 1757, âgé de quatre-vingt-trois ans.

W—s.

BEAUFORT (HENRI), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évêque de Lincoln, ensuite évêque de Winchester, chancelier d'Angleterre, et ambassadeur en France. En 1426, il fut fait cardinal, et nommé, quelque temps après, légat en Allemagne par le pape Martin V, qui faisait publier dans ce pays la croisade contre les

hérétiques de Bohême. Le mauvais succès de cette entreprise ramena Henri de Beaufort en Angleterre avec l'argent que le pape lui avait envoyé pendant sa mission, et l'usage qu'il en fit pour lever des troupes contre la France offensa extrêmement le souverain pontife. Il travailla, mais en vain, à réconcilier les ducs de Bourgogne et de Bedford que leurs intérêts tenaient divisés. En 1430, il couronna, dans l'église Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, son élève et son petit neveu, que le duc de Bedford avait amené en France, dans le dessein de donner une forte idée du pouvoir des Anglais, par l'éclat de cette cérémonie. C'était un prélat ambitieux et violent; les derniers instants de sa vie, décrits par Shakespeare, dans la 2e. partie de la tragédie de *Henri VI* (ac. III, sc. III), forment un portrait d'après nature. Le cardinal, livré aux remords d'avoir fait assassiner son neveu, le duc de Glocester, a perdu la raison et veut s'empoisonner. Il excite la pitié du roi et d'un autre personnage, qui augurent mal de la vie d'un homme frappé d'un pareil genre de mort. Il mourut à Winchester, en 1447, six semaines après le meurtre de son neveu. Une tache encore ineffaçable à sa mémoire, est d'avoir siégé dans l'infâme tribunal qui condamna au bûcher la pucelle d'Orléans. B—R J^{e}.

BEAUFORT (MARGUERITE), fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset, naquit en 1441, à Bletshoe, dans le comté de Bedford. Recherchée en mariage par plusieurs personnages d'un rang illustre, elle épousa, à l'âge de quinze ans, Edmond, comte de Richemond, beau-frère du roi Henri VI. Si l'on en croit une histoire rapportée très-sérieusement par le chancelier Bacon et le docteur Fischer, ce fut une apparition de S. Nicolas qui décida son choix. Elle eut de cette première union un fils qui monta ensuite sur le trône d'Angleterre, sous le nom de *Henri VII*, par la cession que lui fit sa mère de ses droits à la couronne. Après la mort du comte, elle épousa successivement sir Henri Stafford, et Thomas lord Stanley, ensuite comte de Derby, qui la laissa veuve en 1504: étant alors âgée de soixante-trois ans, et, veuve de trois maris, elle fit un vœu de chasteté qui pouvait lui paraître moins pénible qu'inutile. Elle mourut en 1509, trois mois après la mort de son fils Henri VII, et immédiatement après l'avénement au trône de son petit-fils Henri VIII. Sa vie et sa fortune furent consacrées à des œuvres de charité et à des fondations utiles. C'est à elle, principalement, que l'université de Cambridge doit ses colléges du Christ et de St.-Jean, et une partie de l'éclat dont elle jouit. Non moins recommandable par son humanité, elle avait recueilli dans sa maison douze pauvres vieillards qu'elle nourrissait et qu'elle soignait dans leurs maladies. Elle avait ruiné sa constitution par toutes sortes d'austérités et de privations volontaires; et l'on rapporte qu'elle disait souvent que, « si les princes de la chrétienté voulaient entreprendre une nouvelle croisade contre les Turks, leurs ennemis communs, elle suivrait gaîment l'armée en qualité de blanchisseuse. » Un écrivain anglais fait, sur ces paroles de Marguerite Beaufort, cette réflexion très-sévère : « Quand on voit, dit-il, » la folie et le fanatisme, sous le masque vénérable de la religion et de la » vertu, exercer un tel ascendant sur » les ames les plus pures, et corrompre les plus nobles caractères, la raison rougit, et l'humanité verse une » larme. » Il oubliait l'époque où elle a

vécu. Si la piété de Marguerite avait été aussi éclairée que sincère, elle eût été trop au-dessus de son siècle et de son sexe. On lui attribue quelques ouvrages, entre autres le *Miroir de l'ame pécheresse*, traduit sur une traduction française du *Speculum aureum peccatorum*, publié par R. Pynson, en 1 vol. in-4°., et la traduction du 4e. livre de l'*Imitation de la Vie de N. S. J.-C.*, imprimée à la suite de la traduction des trois premiers livres de cet ouvrage, par le docteur Atkinson.

S—d.

BEAUFORT (François de Vendôme, duc de), fils de César de Vendôme, naquit à Paris, en 1616, et porta le nom de *duc de Beaufort* dès l'âge de vingt ans. Il se distingua par sa valeur à la bataille d'Avein en 1635, aux siéges de Corbie en 1636, de Hesdin en 1639, d'Arras en 1640. Anne d'Autriche, devenue régente en 1643, lui donna toute sa confiance. Il paraît qu'instruit de l'intérêt que prenait cette princesse à la conspiration de Cinq-Mars, contre le cardinal, il avait été vainement sollicité de faire des aveux qui compromissent la reine, et qu'il s'était retiré en Angleterre avec ce secret. A son retour, après la mort de Richelieu, la reine le reçut avec la plus grande distinction, et dit publiquement, en parlant de lui: « Voilà le plus honnête homme de » France! » Elle lui donna même, la veille de la mort de Louis XIII, la plus grande marque d'estime: craignant, sur de faux bruits, que le duc d'Orléans ou le prince de Condé ne fissent enlever le dauphin et le duc d'Anjou, dès que le roi aurait les yeux fermés, Anne d'Autriche fit venir le duc de Beaufort, lui remit ses fils entre les mains, en présence de toute la cour, et ordonna aux troupes de lui obéir comme à elle-même. Il ne tarda pas à vouloir dominer et à se rendre incommode. Etant entré dans la cabale des *importants*, il prit parti pour la duchesse de Montbazon, qu'il aimait avec passion, contre la duchesse de Longueville, sœur du grand Condé; il brava ouvertement le cardinal Mazarin; sans jugement, sans politesse, il manquait de respect à la régente elle-même, lui tournant le dos quand elle lui parlait, ou ne lui répondant que par des sarcasmes. Anne d'Autriche, quoique naturellement indulgente, craignit enfin que, dans sa folie, le duc de Beaufort ne se portât à des violences, et le fit renfermer au château de Vincennes, dans la même année 1643. Il se sauva de prison en 1649. Ce fut en souvenir de son adresse, que le prince de Condé, arrêté à son tour, répondit à quelqu'un qui lui offrait l'*Imitation de J.-C.* pour charmer l'ennui de sa captivité: « Non, non, l'i» mitation de Mr. de Beaufort! » Quoi qu'il en soit, le brave des braves, le gardien du trône, le protecteur de la régente, se réunit à la faction appelée *la fronde*, qui vint troubler les beaux jours de la régence. Le duc de Beaufort se joignit au prince de Conti, aux ducs de Longueville, d'Elbeuf, de Bouillon, au maréchal de la Mothe, au fameux coadjuteur de Retz, au parlement de Paris; il devint l'idole de la populace, et fut proclamé *le roi des halles*. Il alla se loger dans la rue Quincampoix, rue qu'il rendit déjà célèbre dès 1649, et qui le devint davantage en 1720. Il se fit marguillier de St.-Nicolas-des-Champs, pour être à la proximité du centre de son royaume. Le duc avait le langage et les manières de la populace. Né avec toutes les qualités du corps et de l'esprit qui peuvent charmer le peuple, le duc de Beaufort avait des manières plus grossières que populaires; sa mine

fière et hautaine lui faisait supposer de la grandeur d'ame ; il n'avait que de la présomption : il se croyait de la capacité en affaires, et il n'en avait que le jargon; il voulait passer pour habile, il n'avait que l'artifice que comporte peu d'esprit et de bon sens. Son arrogante vanité ne consultait jamais personne, et ne lui inspirait que de fausses démarches. L'étourderie était la marque distinctive de son caractère, et rien ne le prouve mieux que l'anecdote suivante. Voyant, à une époque de la fronde, que les esprits se rapprochaient de la soumission, il demanda un jour au président Bellièvre s'il ne changerait pas la face des affaires en donnant un soufflet au duc d'Elbeuf : « Je ne » crois pas, lui dit gravement le magistrat, que cela puisse changer au» tre chose que la face du duc d'El» beuf. » Cependant le duc de Beaufort, si facile à porter aux dernières extrémités, ne se fit pas autant prier pour la paix, que Mazarin ne l'avait craint : il ne résista que faiblement aux propositions de la cour. Il se soumit, sur des promesses vagues, qui ne furent jamais exécutées. Lorsqu'en 1652 le prince de Condé commença la guerre civile, le duc de Beaufort fut son lieutenant, ainsi que son beau-frère, le duc de Nemours. Ces deux princes ne purent s'accorder, et leurs querelles se changèrent en animosité si ouverte, qu'ils se battirent en duel, et le duc de Beaufort tua son beau-frère d'un coup de pistolet : le combat eut lieu, en 1652, à Paris, derrière l'hôtel de Vendôme, dans l'endroit où est aujourd'hui le marché aux chevaux. L'autorité légitime fut universellement reconnue en 1653, et Beaufort ne fut plus, devant Louis XIV, qu'un sujet soumis. En 1664, il fut chargé d'une expédition navale contre les corsaires de Gigéri en Afrique. En 1665, le duc de Beaufort battit deux fois sur mer les Algériens. Il commanda, en 1666, la flotte française qui devait se joindre aux Hollandais contre l'Angleterre ; mais cette démonstration ne fut qu'une démarche politique qui n'entraîna ni gloire ni péril. En 1669, le duc de Beaufort alla, de l'aveu de Louis XIV, au secours des Vénitiens, attaqués depuis vingt-quatre ans par les Othomans dans l'île de Candie. Le renfort que le duc amena ne fut pas assez nombreux pour empêcher le triomphe du célèbre grand-vizyr Achmet Kiuperli : la réputation du duc de Beaufort, la valeur des Français qui combattirent sous ses ordres, l'éclat de cette expédition, retardèrent la reddition de Candie, donnèrent un espoir inutile aux Vénitiens, et prouvèrent seulement une fois de plus que les Français étaient de singuliers amis de la Porte-Othomane, puisqu'elle les trouvait toujours dans les rangs de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, le duc de Beaufort se signala au siége de Candie, par des prodiges de valeur qui le firent autant redouter qu'admirer de l'armée othomane ; mais il fut tué dans une sortie; les vainqueurs lui coupèrent la tête, selon leur barbare usage à l'égard des vaincus : on le pensa du moins ; car on ne put jamais retrouver son corps. Telle fut la vie extraordinaire, et la fin malheureuse du duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV. Il avait hérité de sa valeur; mais la valeur n'avait chez lui que le caractère de la témérité : plus fin qu'habile, plus grossier que franc, plus hautain que fier, son étourderie constante l'empêcha de jouer le rôle pour lequel il se croyait fait dans les temps de troubles qui agitèrent la minorité de Louis XIV. Le duc de Beaufort, avec des qualités d'une brillante apparence, sembla conduit par l'ascendant d'une étoile

qui, tout le temps qu'il fut factieux, ne fit oublier ses bévues que par ses sottises. S—Y.

BEAUFORT (LOUIS DE), de la société royale de Londres, mort à Maëstricht, en 1795, avait été quelque temps gouverneur du prince de Hesse-Hombourg. On a de lui : I. *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, 1738, in-8°., réimprimée en 1750, 2 vol. in-12; II. *Histoire de César Germanicus*, 1741, in-12; III. *la République romaine*, ou *Plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, 1766, 2 vol. in-4°.; 1767, 6 vol. in-12. Cet ouvrage, le meilleur de l'auteur, est justement estimé : il est, pour la forme du gouvernement, ce que Montesquieu est pour les causes morales et politiques, et Vertot, Hooke et Ferguson, pour la partie historique. L'ouvrage de M. A. Adrien de Texier, *du Gouvernement de la république romaine*, Hambourg, 1796, 3 vol. in-8°., n'a pas fait oublier celui de Beaufort. A. B—T.

BEAUGENDRE (ANTOINE), originaire de Caudebec, naquit à Paris, au mois de septembre 1628, et fit, à l'âge de dix-neuf ans, profession dans l'ordre de St.-Benoît. Après avoir prêché avec quelque succès, et avoir été prieur de plusieurs monastères de son ordre, il se retira dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, dont il fut doyen et bibliothécaire. Il mourut le 16 août 1708. Il a fait imprimer : I. *Vie de messire Benigne Joly, prêtre, chanoine et instituteur des religieuses hospitalières de Dijon*, 1700, in-8°. ; II. *Venerabilis Hildeberti primò Cenomanensis episcopi, deinde Turonensis archiepiscopi opera... accesserunt Marbodi Rhedonensis episcopi, ipsius Hildeberti supparis opuscula*, 1708, in-fol. Beaugendre avait quatre-vingt-un ans quand il publia ce volume. Les notes ont été revues et retouchées par D. René Massuet. Beaugendre avait traduit en français les Lettres d'Hildebert; mais sa mort a empêché la publication de ce travail. A. B—T.

BEAUHARNAIS (ALEXANDRE, vicomte DE), né à la Martinique, en 1760, fut d'abord major en second d'un régiment d'infanterie, et epousa Mlle. de la Pagerie, d'une des premières familles de cette île. En 1789, il fut nommé député de la noblesse du bailliage de Blois aux états-généraux, et fit, au nom du comité militaire, plusieurs rapports. Lors de la fuite de Louis XVI, au 21 juin 1791, il était président de l'assemblée nationale. Il partit, après la session, pour l'armée du Nord, avec le grade d'adjudant-général. En mai 1792, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin; et peu de temps après, il refusa le ministère de la guerre. Ayant donné sa démission, par suite des décrets qui écartaient les nobles des armées, il se retira à la Ferté-Beauharnais, département de Loir-et-Cher, château érigé en marquisat pour son père; il y fut arrêté, comme suspect, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 23 juillet 1794, à l'âge de trente-quatre ans. La veille de son jugement, il écrivit à sa femme, pour lui recommander ses enfants, et l'engager à faire réhabiliter sa mémoire. Sa statue est une de celles qui décorent le grand escalier du sénat conservateur. K.

BEAUJEU (HUMBERT IV, sire DE), connétable de France et baron du Beaujolais. « Au royaume de France, » dit le *Grand Coutumier*, ne souloit » avoir que trois baronies, sçavoir : » Bourbon, Coucy et Beaujeu. » Humbert de Beaujeu servit utilement les

rois Philippe-Auguste et Louis VIII, dans la guerre contre les Albigeois. Ce dernier, avant de quitter le Languedoc, nomma le sire du Beaujeu gouverneur de cette province, titre qui lui fut ensuite confirmé par S. Louis. En 1227, il prit d'assaut le château de Bessade en Languedoc. L'année suivante, il fut encore appelé dans cette province pour soutenir Castel-Sarrasin, assiégé par le comte de Toulouse. L'évêque de cette ville et celui de Carcassone, les archevêques de Narbonne et de Bourges accompagnaient le sire de Beaujeu, à la tête d'une petite armée : c'était une espèce de croisade contre les Albigeois. L'armée catholique ne put sauver Castel-Sarrasin; mais elle força ensuite le comte de Toulouse et ses partisans à se renfermer dans la capitale de Languedoc, et, après avoir pris le château de Montechelle, fit pendant trois mois, aux environs de cette ville, des ravages dont le récit fait horreur. Le sire de Beaujeu conduisit ensuite son armée vers Pamiers, et s'arrêta dans la plaine de St.-Jean de Verges, d'où il alla soumettre tout le pays de Foix. La paix fut conclue l'année suivante, par la médiation du comte de Champagne. Humbert, en 1231, fit le pèlerinage de St.-Jacques de Compostelle. Baudouin II, empereur latin de Constantinople, étant venu chercher du secours en Occident, le sire de Beaujeu, son cousin, se chargea, en 1239, de le reconduire dans ses états, avec plusieurs grands seigneurs de France, et il assista à son couronnement, qui eut lieu à Ste.-Sophie, en décembre 1239. De retour en France, le sire de Beaujeu fut nommé connétable par S. Louis, et partit pour la Terre-Sainte, à la suite de ce monarque, en 1248. Le sire de Joinville fait un grand éloge de la sagesse et de la valeur qu'il fit paraître dans cette expédition, où il mourut, suivant quelques auteurs, avant la fin de la même année; mais une ancienne chronique manuscrite place sa mort : « L'an de grâce 1250, » le 21 mai, après que la cité d'Am- » vernerbat fut prise par les Fran- » çois. » Il avait épousé Marguerite de Baugé, dont il eut plusieurs enfants. — Son fils aîné, Guichard V, lui succéda dans la charge de connétable, fit la guerre avec succès, pour contraindre les seigneurs de Thoire et de Villars à lui rendre hommage, et porta ensuite du secours à Charles, comte de Provence, occupé à réduire ses sujets révoltés. Il fut depuis envoyé par le roi S. Louis, en ambassade en Angleterre, où il mourut, le 9 mai 1265, « et fut fort plaint et regretté de toute » manière de gens, dit la même chro- » nique manuscrite; car ce fut en son » temps un sage prince et de bonne » conduite, par quoi ce fut une moult » grant perte, tant pour le royaume » que pour son pays et ses parents. »

B—p.

BEAUJEU (Guichard VI de), surnommé *le Grand*, succéda, en 1290, à Louis, son père, dans la baronnie du Beaujolais, et dans une partie de la principauté de Dombes, et servit avec gloire sous Philippe-le-Bel, Louis-Hutin, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel et Philippe de Valois, « desquels, dit une ancienne chroni- » que, il fut seigneur, chambellan et » grant gouverneur. » Guichard jouissait du droit de faire battre monnaie dans sa terre de Dombes, qui était regardée comme une principauté indépendante. Il prit les armes, en 1325, en faveur d'Edouard, comte de Savoie, contre Guigues VIII, dauphin de Viennois, et fut fait prisonnier à la bataille de St.-Jean-le-Vieux, sous le château de Vareis, en

délivrant avec trop d'ardeur le comte de Savoie, qui était en danger d'être pris. Le dauphin ne lui accorda sa liberté qu'en 1327, en se faisant faire la cession d'une partie des terres qu'il avait dans le pays de Dombes, dans le Val-Romei et en Dauphiné; mais après sa délivrance, le sire de Beaujeu refusa de tenir les engagements qu'il avait pris avec le dauphin, ce qui devint une semence de guerre entre ces deux princes et leurs successeurs. Guichard demanda au comte de Savoie un dédommagement pour les pertes qu'il avait faites, et ce prince lui offrit les terres de Coligni et de Buen, à la charge de lui en faire hommage; mais Guichard les refusa, étant trop fier pour se rendre vassal d'un de ses égaux, qui lui avait d'ailleurs l'obligation de sa vie et de ses biens. Il accompagna, en 1328, Philippe de Valois, à la guerre de Flandres, et commanda le 3e. bataillon français à la bataille de Cassel, gagnée par ce monarque, contre les Flamands révoltés. L'obituaire de Mâcon, place la mort de Guichard-le-Grand au 24 septembre 1331: « Son corps, y est-il dit, » fut apporté de Paris jusqu'à Belle- » ville, et fut sépulturé au tombeau » qu'il avait fait faire en sa jeunesse. »

B—P.

BEAUJEU (ÉDOUARD, sire DE), maréchal de France, fils du précédent, naquit en 1316. Sa mère était Marie de Châtillon, fille de Gaucher V, connétable de France. « Édouard de » Beaujeu, dit une ancienne chroni- » que manuscrite, estoit fort dévot à » la Vierge Marie; il mena quantité de » gentilshommes au voyage d'outre- » mer, à ses propres cousts et dépens, » et batailla long-temps contre ceux » qui tenoient la loi de Mahomet. » En 1346, lorsque le roi Édouard d'Angleterre eut passé la Somme, au gué de Blanquetacque, Philippe de Valois envoya le sire de Beaujeu reconnaître l'armée anglaise, avant de lui livrer la funeste bataille de Créci. Après la déroute et la défaite des Français, le sire de Beaujeu accompagna, lui cinquième, le brave et malheureux Philippe: il était avec lui quand ce prince frappa, à l'entrée de la nuit, aux portes du petit château de Broye, criant au châtelain: « Ouvrez, c'est la fortune de la » France. » Édouard de Beaujeu fut fait maréchal de France l'année suivante, par la démission du maréchal de Montmorenci, son beau-frère. Cette même année, le roi Philippe s'approcha de Calais, qu'Édouard tenait assiégé: il envoya le maréchal de Beaujeu reconnaître le camp des Anglais, et, en même temps, inviter le roi d'Angleterre à une entrevue; mais Philippe ne put engager le roi Édouard ni à traiter ni à combattre. Les retranchements étaient inexpugnables; l'armée française fut forcée de se retirer, et Calais se rendit. Philippe de Valois mourut; le maréchal de Beaujeu continua à servir Jean II, son successeur; mais si ce fut avec autant de fidélité, ce ne fut pas avec plus de bonheur. Le gouverneur de Calais ayant surpris la ville de Guines, au mépris de la trève, voulut s'emparer de St.-Omer par une semblable trahison. Geoffroi de Charni, qui y commandait, avertit le sire de Beaujeu, qui s'avança pour faire tomber les Anglais dans leur propre piége. Il les surprit en effet, et les battit au combat d'Ardres, en 1351; mais il fut tué dans cette rencontre, laissant un fils nommé *Antoine*, qui mourut en 1374, sans postérité, et une fille appelée *Marguerite de Beaujeu*, mariée à Jacques de Savoie, prince d'Achaïe et de Morée. Antoine, sire de Beaujeu et de Dombes, laissa ses terres, à sa mort, à Édouard

II de Beaujeu, cousin d'Antoine. Édouard, poursuivi pour crime de rapt envers une fille de Villefranche, et ayant fait jeter par les fenêtres de son château l'huissier qui lui signifiait un décret d'ajournement personnel, fut arrêté et conduit prisonnier à Paris : il ne se déroba à la poursuite des lois qu'en acquérant la protection de Louis II, duc de Bourbon, par la cession des seigneuries de Beaujeu et de Dombes, qu'il lui fit en 1399. Les prétentions de Marguerite de Beaujeu, fille d'Édouard Ier., et sœur d'Antoine, furent achetées par une transaction approuvée solennellement par le roi Charles V. Ce sont ces prétentions que Louise de Savoie, mère de François Ier., fit revivre en 1522, contre le connétable de Bourbon, et qui eurent un fondement si injuste et des suites si funestes. S—y.

BEAUJEU (Pierre II de Bourbon, Sire de), succéda, en 1488, dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, par la mort de son frère Jean. Il épousa la fille aînée de Louis XI, roi de France, et eut une grande influence politique pendant la jeunesse de Charles VIII, puisque toute l'autorité était entre les mains de son épouse (*V.* Anne de France). Quoique le duc d'Orléans eût beaucoup à se plaindre des procédés rigoureux d'Anne de Beaujeu, et que, devenu roi sous le nom de *Louis XII*, il eût pu envelopper Pierre dans la disgrâce à laquelle celle-ci s'attendait, il les combla tous deux de faveurs ; et, comme ils n'avaient qu'une fille qu'ils destinaient à Charles de Bourbon-Montpensier, le roi consentit que les duchés de Bourbonnais et d'Auvergne, ainsi que le comté de Clermont, qui devaient lui revenir, passassent à ce jeune prince. Cet excès de générosité mit à ses pieds ceux dont il aurait pu justement se venger. Pierre de Beaujeu mourut en 1503. F—e.

BEAUJEU (Christophe de), baron de Beaujeu et seigneur de Jeaulges, était de l'ancienne famille de ce nom, dans le Beaujolais. Il suivit d'abord le parti des armes, et se distingua dans les guerres de Henri II, contre l'Espagne. Ayant été disgracié, il se retira en Suisse, où il demeura pendant plusieurs années. Il chercha alors quelques consolations dans le commerce des Muses, et, si on l'en croit, elles n'eurent pour lui que des bontés. Il voyagea aussi en Italie. Son exil dura dix ans. Au bout de ce temps, il revint à Paris, rentra en faveur, et fut même nommé commandant des troupes que les Suisses envoyèrent à Henri IV, en 1589. Il fit ensuite imprimer le recueil de ses œuvres, sous le titre des *Amours, ensemble le premier livre de la Suisse*, Paris, 1589, in-4°. On y trouve des odes, des sonnets, des élégies. Toutes ces pièces sont au-dessous du médiocre. Il avait composé un poëme sur la Suisse, en douze chants, à l'imitation de la *Franciade*, de Ronsard, et il voulait essayer le goût du public en faisant imprimer le premier. Les suivants n'ont jamais paru, et on ne doit pas en avoir de regret. W—s.

BEAUJEU *V.* Quiqueran (de).

BEAUJON (Nicolas), né à Bordeaux, en 1718, d'une famille commerçante, et dont le frère était avocat-général de la cour des Aides de cette ville, fut successivement banquier de la cour, receveur-général des finances de la généralité de Rouen, trésorier et commandeur de l'ordre de St.-Louis, et conseiller d'état à brevet. Beaujon joignait à une fortune déjà considérable une grande intelligence dans les affaires. Il fut chargé, dans un moment de disette, de procurer du

blé à la ville de Bordeaux. Cette opération, retardée par quelques obstacles, le rendit suspect au parlement, qui voulut sévir contre lui. Il fut obligé de s'enfuir, et vint se réfugier à Paris, où le gouvernement le prit sous sa protection, et le chargea de diverses opérations financières, qui l'élevèrent à un degré d'opulence extraordinaire. Il jouit de ses richesses en Épicurien recherché, mais modeste et paisible, et les dépensa, en grande partie, en bienfaits utiles. L'hospice qui porte son nom, situé à Paris, dans le faubourg du Roule, fut établi et doté par lui avec magnificence. L'acte de fondation est du mois de juillet 1784. Cet établissement était destiné d'abord à l'éducation gratuite de vingt-quatre enfants de l'un et de l'autre sexe, nés dans la commune du Roule, autrefois séparée de Paris. Le gouvernement en a fait depuis un hôpital pour les malades. Beaujon avait donné à son hospice les terrains, bâtiments, la chapelle, les vases sacrés, et 25,000 livres de rente pour l'entretien des desservants et des instituteurs. Cette donation avait été revêtue de lettres patentes enregistrées au parlement. Le testament de Beaujon contenait pour plus de trois millions de legs particuliers. Il avait été marié. Il mourut, à Paris, le 26 décembre 1786, sans laisser d'enfants. D—s.

BEAUJOYEULX. *Voy.* BALTAZARINI.

BEAULATON (....), mort en 1782, était de Montargis ou des environs, publia une traduction, en vers français, du *Paradis perdu*, de Milton, 2 vol. in-8°., 1778, qui eut peu de succès, et était déjà oubliée avant la publication de celle de M. Delille. « L'ouvrage de Beaulaton, dit Laharpe, » a beaucoup de rapports avec la *Pharsale* de Brébeuf; c'est-à-dire, qu'on y » trouve quelques morceaux bien faits, » noyés dans un déluge de vers boursouflés et baroques. » A. B—T.

BEAULIEU (LOUIS LE BLANC DE), ministre et professeur de théologie, dans l'académie calviniste de Sédan, né en 1614, au Plessis-Marli, disent tous les biographes; mais nous lisons dans la *Bibliothèque* manuscrite *des auteurs du Limousin*, par l'abbé Vitrac, qu'il avait vu le jour à Beaulieu, petite ville du Bas-Limousin; on croit même que c'est de là qu'il avait tiré son surnom. Le maréchal de Fabert, gouverneur de Sédan, qui avait en lui une extrême confiance, à cause de son caractère pacifique et conciliant, le chargea, en 1662, de dresser un plan de réunion entre les catholiques et les protestants. Dix ans après, le maréchal de Turenne s'adressa encore à lui pour le même objet. Le Blanc était effectivement l'homme le plus propre à conduire une opération de ce genre, par la considération dont il jouissait dans les deux partis, par la franchise avec laquelle il avait su, en mettant de côté toutes les ambiguïtés, réduire à un très-petit nombre les questions essentielles, débattues de part et d'autre. Au moyen de cette méthode, il était parvenu à diminuer les sujets de division, et à faciliter un rapprochement; il voulait que, dans les conférences projetées, on évitât soigneusement les disputes de mots; qu'on expliquât de bonne foi et avec clarté, les mal-entendus; qu'on applanît, autant que possible, les difficultés, en posant la question sur chaque article, dans les termes les plus propres à écarter les équivoques. Il avait proposé des mesures pour que les ministres les mieux disposés en faveur de la réunion fussent en majorité dans les synodes où l'on devait traiter de cette grande affaire, et leurs délibérations

étaient destinées à servir de base à un édit révocatoire de l'édit de Nantes, bien différent de celui qui eut lieu quelques années après. On travailla pendant trois ans à ce projet. Les ministres de Picardie et de Champagne s'y prêtaient, et avaient même donné leurs signatures, lorsque la roideur de ceux de l'île de France rompit toutes les mesures qui semblaient promettre une plus heureuse issue. Ce ministre pacifique mourut le 23 février 1675, regretté des protestants, pour son profond savoir, et des catholiques, à cause de sa franchise et de son esprit de conciliation. On a de lui des *Sermons* médiocres, un traité de l'*Origine de la Sainte-Écriture*, Londres, 1660; mais il s'était principalement rendu célèbre par ses thèses (*Theses Sedanenses*), Sédan, 1675, in-4°., réimprimées en Angleterre, 1683, in-folio. Le célèbre Nicole admirait l'extrême netteté qui y régnait, l'art avec lequel l'auteur savait y démêler les difficultés qui proviennent des différents usages des termes, et la bonne foi avec laquelle il concluait sur tous les articles, que la doctrine des catholiques était bonne, que les protestants ne leur étaient contraires que de nom. Ces thèses rendirent cependant son orthodoxie suspecte aux protestants zélés. Saurin trouvait qu'il avait trop rétréci l'espace qui sépare les deux communions, qu'il avait réduit presque à rien les points controversés; de sorte qu'en joignant à l'esprit de ces thèses, la douceur et l'inclination pacifique de l'auteur, il le mettait au rang des latitudinaires. T—D.

BEAULIEU (EUSTORG, ou HECTOR DE), né dans un village de ce nom, dans le Limousin. Il était fort jeune, lorsqu'il perdit ses parents, et ce premier malheur fut peut-être l'origine de tous ceux qui troublèrent sa vie. Il se vit obligé, pour subsister, de faire usage de ses talents; il était musicien, et fut attaché, en cette qualité, à une troupe de comédiens ambulants. On sait qu'il était à Lyon, en 1536, et Beauchamps le regarde comme l'auteur de quelques moralités qui y furent représentées cette année-là. Il avait été précédemment organiste de la cathédrale de Lectoure, en Gascogne, et il avait vécu pendant longtemps en donnant des leçons de musique. Il quitta les comédiens, se fit prêtre catholique; et, ayant ensuite embrassé les opinions de Calvin, il se retira à Genève, où il devint ministre de la nouvelle doctrine. Il avait publié, en 1537, un recueil de poésies, intitulé: *Les divers Rapports, contenant plusieurs Rondeaux, Dixains, Ballades, Chansons, Épîtres*, etc., Lyon, Pierre de Ste.-Lucie, in-8°. Il mit en musique plusieurs chansons imprimées en 1546, sous le titre de *Chrétienne réjouissance;* il a encore écrit la *Doctrine et Instruction des filles chrétiennes désirant vivre selon la parole de Dieu, avec la repentance de l'homme pécheur*, 1565, in-8°. Il est bon d'observer que Duverdier en fait deux auteurs différents, l'un sous le nom d'*Eustorg*, et l'autre sous celui d'*Hector de Beaulieu.*

W—S.

BEAULIEU (AUGUSTIN), navigateur français, né à Rouen, en 1589, se voua de bonne heure à la marine, et obtint, à l'âge de vingt-trois ans, le commandement d'un vaisseau, dans l'expédition de Briqueville, sur la côte d'Afrique. En 1616, s'étant attaché à la compagnie des Indes qui venait de se former, il conduisit un vaisseau dans l'Inde, sous les ordres du capitaine Nets. Les Hollandais attaquèrent cette expédition, et Nets fut obligé d'abandonner le

plus considérable de ses vaisseaux ; mais la cargaison du second suffit pour le dédommager des frais. Enfin, en 1619, Beaulieu eut le commandement d'une expédition pour l'Inde, composée de deux grands vaisseaux et d'une patache. Il fut encore traversé par les Hollandais, qui mirent le feu à un de ses vaisseaux ; mais le seul qu'il ramena suffit pour couvrir les dépenses de l'expédition. Il fit une relation de ce voyage, dans laquelle il développa de grandes connaissances nautiques. Aidé par Darien, l'un de ses pilotes, il enrichit cet ouvrage de vues et de renseignements très-sûrs pour la reconnaissance des côtes. Le style en est suranné; mais il inspire la confiance par sa simplicité. On ne peut, sans frémir, y lire les détails du supplice que le roi d'Achem fit subir sous ses yeux à plusieurs de ses femmes. Beaulieu fut ensuite employé au siége de la Rochelle et à la prise des îles Ste.-Marguerite; et, au retour de cette dernière expédition, il mourut à Toulon, en 1637, âgé de quarante-huit ans. La *Relation* de son voyage n'a été publiée qu'en 1664, par Thévenot, dans sa grande *Collection des Voyages*. D—P—s.

BEAULIEU (Jean-Baptiste Allais de), célèbre calligraphe du 17e. siècle, publia l'*Art d'écrire*. Cet ouvrage, gravé par Senault, fut imprimé à Paris, 1681, 1688, in-fol. — C'est à un Allais de Beaulieu que l'on doit le *Divertissement poétique*, Paris, 1634, in-4°. A. B—t.

BEAULIEU (Sébastien de Pontault, sieur de), premier ingénieur et maréchal des camps et armées du roi, doit être regardé comme le créateur de la topographie militaire sous Louis XIV. Digne émule de Sébastien Leclerc, de Châtillon et des élèves de Callot, il suivait l'armée, levait sur le terrain le plan des batailles et des siéges, et y ajoutait des sujets historiques en perspective. On trouve plusieurs de ses plans dans l'*OEuvre de Della-Bella ;* mais son ouvrage le plus important fait partie de la collection du cabinet du roi, et a pour titre : *Les glorieuses Conquêtes de Louis-le-Grand*, ou *Recueil de Plans et Vues des Places assiégées, et de celles où se sont données des batailles, avec des Discours*, 2 vol. in-fol., ou 3 vol., en y comprenant les Portraits et les Discours ou Mémoires instructifs. Cet ouvrage, l'un des plus magnifiques et des plus curieux qui aient paru en histoire militaire, comprend toutes les opérations de guerre depuis la bataille de Rocroi, en 1643, jusqu'à la prise de Namur, en 1692. Beaulieu, mort en 1674, n'a pu faire les plans que des places prises avant cette époque : l'ouvrage fut achevé par les soins et aux frais de sa nièce, veuve du sieur Des Roches. Cet ouvrage est connu sous le nom du *Grand Beaulieu*, pour le distinguer des réductions qu'on en a faites en format in-4°. oblong, et qui composent divers recueils connus sous le nom de *Petit Beaulieu ;* l'un, en 3 vol., est intitulé : *Plans et Profils des Villes des Pays-Bas, Lorraine, Alsace, Catalogne et Franche-Comté ;* l'autre, en 4 vol., a pour titre : *Plans et Profils, avec les Descriptions des principales Villes et Places fortes de France, et les Cartes de leurs gouvernements*, sans date ; le premier volume parut en 1667. Beaulieu avait publié séparément un *Plan de Calais*, et une *Carte de l'île de la Conférence*, Paris, 1659. La topographie militaire sembla rétrograder après la mort de cet habile ingénieur, et ne produisit qu'un petit nombre de morceaux d'un mérite supérieur, jus-

ques vers 1750, époque où la confection de la Carte dite *de Cassini* vint donner à ce genre de travail une forme nouvelle. C. M. P.

BEAULIEU. *Voy.* BAULOT.

BEAULIEU (N. baron DE), général autrichien, né dans le Brabant, s'était retiré dans sa famille avec le grade de lieutenant-colonel et la croix de l'ordre de Marie-Thérèse, lorsqu'en 1789, il accepta le commandement d'un corps destiné à comprimer l'insurrection de ses compatriotes. Il obtint des succès, et mit bientôt fin à cette guerre. Il combattit ensuite les Français dans les Pays-Bas. Après avoir obtenu quelques avantages de peu d'importance auprès de Lille et de Furnes, il fut employé dans le pays de Luxembourg, et gagna la bataille d'Arlon, en 1793. L'empereur lui donna, en 1796, le commandement en chef de l'armée d'Italie; mais il n'y parut que pour faire mieux éclater la supériorité de l'adversaire qu'il eut à combattre. Ses défaites à Montenotte, Millesimo, Montezemo, Mondovi, etc., commencèrent la longue suite des victoires que devait remporter le général Bonaparte. Ce fut en vain que Beaulieu voulut défendre l'Adda et le Mincio; son ennemi victorieux le poursuivit sans relâche, et poussa ses avant-postes jusque dans le Tyrol. Beaulieu, remplacé par Wurmser, se retira au mois de juin de la même année dans la ville de Lintz, où il mourut peu de temps après. K.

BEAUMANOIR (JEAN DE), chevalier breton, ami et compagnon d'armes du célèbre du Guesclin, embrassa le parti de Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, contre son compétiteur Jean de Montfort, dans la guerre civile qui désola la Bretagne au 14e. siècle. La fortune sembla d'abord sourire aux drapeaux de Charles; les Anglais, qui protégeaient Montfort, furent chassés de plusieurs places importantes, et Beaumanoir leur enleva, de vive force, la ville de Vannes. Chargé de la défense de Josselin, il gémissait de voir la garnison anglaise de Ploërmel parcourir les campagnes, et aggraver, par le brigandage et le meurtre, les maux inséparables de la guerre. Au moyen d'un sauf-conduit, il alla trouver le commandant, sir Brembro, et lui reprocha de faire *mauvaise guerre;* l'Anglais répondit vivement; la querelle s'échauffa. Le résultat de l'entrevue fut qu'un combat de trente contre trente aurait lieu le 27 mars suivant (1351), entre Ploërmel et Josselin, au chêne *de mi-voie.* Chaque parti fut exact au rendez-vous. Une foule de spectateurs, curieux d'assister à ce sanglant tournois, s'était portée sur le champ de bataille. Au moment d'en venir aux mains, Brembro parut hésiter. Ce combat, livré sans l'autorisation des souverains respectifs, était, disait-il, irrégulier. Beaumanoir répondit qu'il était trop tard pour rompre une partie si bien liée, pour perdre une si belle occasion de prouver *qui avait plus belle amie.* L'action s'engagea. Les Anglais obtinrent d'abord quelque avantage; mais Brembro ayant été tué, les Bretons firent de nouveaux efforts, et remportèrent une victoire complète. On rapporte que, vers la fin de la mêlée, Beaumanoir, blessé et dévoré d'une soif ardente, demandait à boire. « Bois de ton sang, » s'écria un de ses chevaliers, ta soif » se passera. » Ce combat ne pouvait influer sur le sort de la Bretagne, qui ne fut fixé qu'en 1364. Les armées étaient en présence, sous les murs d'Aurai. Beaumanoir fit d'infructueuses tentatives auprès du fameux Chandos,

général en chef de l'armée ennemie, pour entamer des négociations. Il en coûtait à son ame généreuse de voir ses compatriotes armés les uns contre les autres. Ses démarches avaient encore un autre objet; il était prisonnier sur parole! Chandos lui fit obtenir du comte de Montfort la permission de combattre, mais comme simple chevalier, et sans pouvoir accepter aucun commandement. La victoire était encore indécise, lorsque la mort de Charles de Blois entraîna la défaite de son armée. Beaumanoir fut du nombre des prisonniers, ainsi que du Guesclin, auprès duquel il avait combattu avec sa valeur ordinaire. On le vit plus tard aider son illustre compatriote à payer sa rançon. Beaumanoir resta fidèle au parti qu'il avait embrassé. Le Poitou, l'Angoumois et la Saintonge furent successivement le théâtre de ses exploits. Dans sa longue carrière, illustrée par des ambassades importantes, des commandements difficiles, il se fit toujours remarquer par sa loyauté et son courage; mais son premier titre de gloire est d'avoir été le chef des Bretons à la bataille des Trente. On ne sait pourquoi quelques historiens français ont voulu ranger cette bataille parmi les fables. Jamais fait historique ne fut mieux constaté. Pendant long-temps, en Angleterre, en Bretagne, dans toute la France, on disait, pour exprimer qu'une action avait été terrible : » Jamais on ne com- » battit plus vaillamment après la ba- » taille des Trente. » (V. *la Chronique de Froissard.*) M. de Toustaing a publié, sur l'authenticité de cette journée, une dissertation intéressante qu'on n'a point réfutée. On voyait encore, il y a peu d'années, entre Ploërmel et Josselin, les débris vénérables du chêne *de mi-voie*. Enfin, les Anglais, dont le témoignage en cette occasion n'est pas suspect, ont élevé un monument religieux à la mémoire de ceux de leurs guerriers qui périrent à la bataille des Trente. Cambri a fait graver ce monument en 1805.

D. N—L.

BEAUMANOIR (JEAN DE), maréchal de Lavardin (*Voy.* LAVARDIN).

BEAUMARCHAIS (PIERRE-AUGUSTIN CARON DE), naquit à Paris le 24 janv. 1732. Il était fils d'un horloger qui le destinait à sa profession, et ses premières études lui donnèrent en mécanique des connaissances assez étendues; mais la nature l'appelait à cultiver les arts de l'esprit, en y joignant l'esprit des affaires. Il se passionna d'abord pour la musique, et ce goût, presque toujours un peu frivole, lui servit à jeter les fondements d'une fortune solide. Introduit auprès des princesses filles du roi Louis XV, pour leur donner des leçons de harpe et de guittare; admis à leurs concerts particuliers, et bientôt après dans leur société, il profita de cette protection puissante pour se lier avec le fameux financier Pâris Duverney. Ses relations ayant affermi son crédit, ses entreprises le firent parvenir, jeune encore, à une opulence inespérée; dès-lors, il s'efforça d'honorer, par des succès littéraires, l'existence un peu équivoque dont il jouissait. *Eugénie* parut en 1767, *les Deux Amis* en 1770. Le premier de ces deux drames mérite d'être remarqué parmi les nombreuses productions de ce genre, qui a contribué si puissamment à dégrader la scène française et à corrompre le goût; car il est évident que les drames ont enfanté les mélodrames, et qu'après avoir applaudi la médiocrité qui remplaçait la peinture des mœurs et des caractères, l'éloquence des passions, la finesse et la pureté

du style, par la force d'une situation plus ou moins attachante, nous devions nous attendre au triomphe de la sottise, quand elle s'aviserait de remplacer une situation dramatique par une foule d'aventures romanesques et d'incidents merveilleux. Aussi n'est-ce plus que rarement et presque toujours dans la solitude que les drames reparaissent aujourd'hui sur la scène qui les avait accueillis d'abord avec un empressement si peu réfléchi, tandis que les mélodrames règnent sans partage sur les théâtres, où se rassemble une multitude avide d'émotions et d'événements. *Eugénie* se soutient encore par une espèce d'intérêt dont Diderot avait donné l'exemple dans son *Père de famille*; les *Deux Amis*, qui n'ont jamais eu le même succès, ont disparu depuis long-temps. A la première représentation de cette pièce, uniquement fondée sur l'embarras d'un négociant près de suspendre ses paiements, un plaisant s'écria du parterre : « Il s'agit ici d'une banqueroute; j'y suis pour mes vingt sous. » On voit que jusque-là Beaumarchais n'avait point encore trouvé le genre de son talent : il le reconnut bientôt, et le fit briller d'un grand éclat dans son procès contre MM. de la Blache et le conseiller Goëzmann. Les querelles du ministère et des cours de justice divisaient alors les intérêts et les opinions, ou plutôt tout se réunissait contre cette magistrature imprudente et servile qu'on appelait le parlement Maupeou. Goëzmann en était membre; Beaumarchais saisit d'un coup-d'œil tous les avantages de cette position. Il demandait aux héritiers de Pâris Duverney le paiement d'un reste de compte peu considérable. En exposant les faits avec la clarté convenable, et discutant ses droits avec la dialectique pressante qui le caractérise, il aurait convaincu les juges et gagné son procès sans bruit; en s'adressant aux passions avec autant d'adresse que de courage, il perdit sa cause; mais il occupa de lui la France entière. Pour la première fois peut-être la malignité trouva réunies, dans une discussion juridique, des scènes de comédie, des anecdotes de roman, tout le fiel de la satire la plus amère, toute la puissance de la logique la plus serrée; ces *mémoires* singuliers sont encore le plus beau titre littéraire de leur auteur; ils l'environnèrent d'une réputation bruyante qui alarma Voltaire lui-même, jaloux de toute espèce de gloire, et lui concilièrent je ne sais quelle faveur publique, dont il tira plus de force que de considération, mais qui n'en prépara pas moins le succès de tous ses ouvrages. Le *Barbier de Séville*, qui suivit de près le premier *Mémoire* (1775), est une comédie d'intrigue très-amusante, où l'auteur a rajeuni d'une manière originale les personnages les plus anciens du théâtre, les valets fripons et les tuteurs dupés; il y a des scènes d'un comique supérieur au genre et d'une gaîté contagieuse. Le *Mariage de Figaro* est une pièce plus extraordinaire. On a dit qu'il fallait moins d'esprit pour la faire que pour la faire jouer : certainement il en fallait beaucoup pour l'un et pour l'autre. Le temps a confirmé les critiques de la raison sur les invraisemblances du cinquième acte, sur l'indécence de plusieurs situations et sur le cynisme du style, hérissé partout de bons mots satiriques et de calembourgs licencieux; mais le temps confirme aussi le succès du second acte, qui est plein de combinaisons et de mouvements drama-

tiques; et, quoique dépouillé de cet intérêt de contradiction et de curiosité qui en rendit les premières représentations si piquantes, l'ouvrage n'a jamais cessé d'attirer la foule. Ici finissent en tout genre les succès de Beaumarchais. Peu de temps avant la révolution, il fut impliqué dans le procès du banquier Kornman, et trouva dans M. Bergasse un adversaire dont l'éloquence mâle et sévère était fort au-dessus du talent moitié sérieux, moitié bouffon qui avait accablé les Goëzmann, les Marin, les d'Arnaud, etc. Au lieu de cette raison hardie et de cette inépuisable gaîté qui avaient fait la fortune de ses premiers Mémoires, Beaumarchais, dans ceux-ci, ne prodigua que des plaisanteries sans grâce et des injures sans esprit. M. Bergasse au contraire, dans la cause d'un simple particulier, se montra le vengeur de la morale publique. Il excéda, je crois, les bornes d'une défense légitime; le fameux portrait du *malheureux qui sue le crime* n'est pas d'un goût parfaitement pur, ni d'un plaideur parfaitement juste. Les magistrats, fidèles aux formes, crurent devoir lui imposer une amende; mais des acclamations universelles furent le prix de son dévoûment et de son courage: il fut, comme Horace, condamné par les décemvirs, et porté en triomphe par le peuple. Beaumarchais, au contraire, perdit à cette époque une partie de ses droits à la bienveillance publique, et son opéra de *Tarare* (1787) ne les lui rendit pas. Jamais production plus monstrueusement philosophique n'avait étonné ce théâtre, où l'on ne se pique assurément ni de philosophie ni de régularité. Le style est digne de la conception de l'ouvrage. A côté de la nature et du génie du feu, exprimant les idées les plus communes dans le galimatias le plus magnifique, on entend des bergers et des laboureurs qui chantent leurs goûts innocents dans un langage non moins extraordinaire, quoique beaucoup plus humble :

> Nos tendres soins
> Sont pour nos foins,
> Et notre amour pour la pâture.

Ces petits vers lyriques réconcilient avec Chapelain : ils prouvent jusqu'où peut descendre un homme d'esprit, quand il méconnaît le genre de son talent. Beaumarchais a pourtant fait plusieurs couplets satiriques très-ingénieux. En 1792, il donna sur le théâtre du Marais le drame de la *Mère Coupable*, qui a passé depuis au théâtre Français. C'est le plus mauvais de ses ouvrages, sans en excepter *Tarare*: c'est pis encore, c'est une mauvaise action. Il avait manifestement le projet de vouer à la haine publique, sous le nom de *Begearss*, le redoutable adversaire qu'il avait rencontré dans le procès Kornmann. Sans doute, il avait le droit de s'en plaindre; mais une vengeance qui s'exerce par d'atroces calomnies, dégoûterait de la justice même. Ici, du moins, la haine fut trompée par ses propres fureurs : vainement Beaumarchais donna-t-il au monstre qu'il avait imaginé, un nom qui était l'anagramme de celui de son ennemi; le public ne soupçonna pas qu'on eût osé peindre l'honneur et la vertu sous les traits de la plus infâme hypocrisie, et l'honnête homme outragé ne daigna point s'apercevoir de cette odieuse intention. Au reste, le drame de *la Mère Coupable* est une composition sans art et sans goût, qui prouve seulement combien on avait eu raison de reprocher au *Mariage de Figaro* l'immoralité des caractères et des situations. Là, du moins, la gaîté servait de voile et d'excuse; mais ici le

dégoût ne sauve pas de l'ennui : l'épouvantable scène du quatrième acte, amenée aux dépens de toute vérité dramatique, fatigue sans attacher, et la pitié qu'inspire la malheureuse comtesse, palpitante sous la vengeance de son absurde époux, ressemble au sentiment qu'on éprouve auprès d'un malade en convulsions. Beaumarchais ne retrouva son véritable talent qu'une seule fois, depuis *le Mariage de Figaro :* ce fut dans le mémoire intitulé *Mes six Époques*, qu'il adressa à Lecointre de Versailles. Il y raconte, avec autant d'intérêt que de force, les dangers qu'il courut et qu'il devait courir dans une révolution, où la célébrité, les talents, la richesse étaient des titres de proscription. A cette époque, âgé de plus de soixante ans, il conservait toute la vigueur de sa jeunesse ; il n'en avait perdu que la gaîté. Les temps étaient différents. La guerre, entreprise pour soutenir l'indépendance de l'Amérique septentrionale, avait élevé sa fortune, dont il fit constamment un usage noble et généreux ; la guerre, allumée pour propager la prétendue liberté française, renversa l'édifice de son industrie et de son travail. Il avait déjà perdu près d'un million dans sa fameuse édition des *Œuvres de Voltaire*, monument dont l'exécution très-imparfaite ne répond pas à l'énorme dépense dont il fut l'objet. Il acheva sa ruine pour faire entrer en France soixante mille fusils dont les armées avaient besoin : c'était à la fin de 1792. « Il crut, dit » M. de La Harpe, que cette entre» prise devait à la fois l'honorer et le » sauver. Cette étrange méprise d'un » homme qui, avec tant d'esprit, ju» geait si mal d'un temps où l'on ne » pouvait être récompensé que du » crime, et où c'était un prodige de » faire quelque bien impunément, ex» plique aussi comment la même er» reur fut long-temps celle de tant de » gens éclairés, et pourquoi les hom» mes les plus simples furent alors » beaucoup plus clairvoyants que les » hommes instruits. Ceux-ci raison» naient toujours d'après ce qui pou» vait et devait être ; ceux-là, sans rai» sonner, ne voyaient que ce qui était. » Les uns, connaissant le passé, ré» clamaient toujours le possible et le » vraisemblable ; les autres, sans » avoir rien lu, jugeaient de ce qu'on » pouvait faire par ce qu'on faisait ; » en sorte que les premiers ne sortaient » pas d'étonnement et d'espérance, et » les autres d'horreur et d'effroi pour » le présent et l'avenir. » Beaumarchais survécut cependant à cette époque désastreuse. Revenu dans ses foyers, il vit des tyrans plus lâches et non moins cruels succéder à ceux qui l'en avaient chassé. Dégoûté du présent, sans espérances pour l'avenir, las de disputer à la révolution et à ses créanciers les débris de sa fortune ; parvenu à l'âge de soixante-neuf ans et trois mois, il mourut subitement et sans maladie, comme il avait vieilli sans infirmités, le 19 mai 1799. Un homme de beaucoup d'esprit, et dont le caractère éloigne jusqu'à l'idée du mensonge, m'a dit avoir passé plus d'une heure avec lui la veille de sa mort. Beaumarchais lui parla long-temps des moyens de sortir de la vie sans efforts et sans douleur, et finit par ces mots remarquables : « Je pourrais bien me laisser tourmen» ter encore quelque tems ; mais je ne » suis plus curieux. » Cette anecdote peu connue achève de caractériser cet homme singulier. Dans la courte notice de ses ouvrages, j'ai négligé de parler de sa *Réponse au comte de Mirabeau*, sur l'entreprise des eaux de Paris. Beaumarchais, qui avait con-

couru à cet établissement utile comme à ceux de la caisse d'escompte et de la pompe à feu, défendit la spéculation à laquelle il était intéressé; mais ce fut avec sagesse et modération, comme s'il avait craint de se commettre avec un adversaire qui cherchait le bruit et le danger. Mirabeau ne réussit point à l'entraîner dans cette lutte bruyante qu'il aurait peut-être cherchée vingt ans auparavant. Elle convenait trop alors à l'existence orageuse de Mirabeau, pour convenir encore à celle de Beaumarchais; et, jusqu'à l'époque de la révolution, celui-ci posséda toujours dans un dégré supérieur l'esprit de son temps et de sa position. C'est là le secret de sa fortune : on a vu qu'il avait traité les lettres comme les affaires, et que, dans ces deux carrières si différentes, il avait réussi par des moyens à peu près semblables; aussi sa destinée fut-elle à peu près la même dans le monde et sur le théâtre : il eut de l'éclat sans considération, et ses pièces ont eu plus de représentations que de lecteurs. On a publié, en 1802, in-12, une *Vie de Beaumarchais*, et, en 1809, une édition de ses OEuvres, en sept vol. in-8°. L'éditeur, M. Gudin, y a inséré quelques dissertations de sa composition. Mr. Marsollier des Vivetières a pris dans les Mémoires de Beaumarchais le sujet d'un drame en trois actes, intitulé : *Norac et Javolci* (anagrammes de Caron et de Clavijo), Lyon, 1785, in-8°. E—D.

BEAUMELLE (Laurent Angliviel de la), naquit à Valleraugue, ville du Bas-Languedoc, le 28 janvier 1727. Il fut élevé dans la religion catholique, au collége de l'Enfance-de-Jésus, à Alais. Au sortir de ses études, il passa quelques années à Genève, où il se fit distinguer par son esprit et son érudition. Il ne paraît pas certain qu'il y ait prêché dans les temples des protestants, comme Voltaire l'a imprimé, mais il n'est pas douteux qu'il fut attaché à leurs dogmes. En 1751, à l'âge de vingt-quatre ans, il fut appelé en Danemarck, pour être professeur de belles-lettres françaises. Le désir de voir la cour de Prusse, et peut-être de s'y établir, à l'exemple de plusieurs autres littérateurs français, lui fit bientôt quitter Copenhague. Il demanda son congé au roi de Danemarck, qui le lui accorda, avec une gratification considérable et la liberté de venir reprendre son poste quand il le jugerait à propos. Ce fut à Copenhague que la Beaumelle publia son premier ouvrage, intitulé : *Mes Pensées*. On y trouve, page 58, édition in-18, Berlin, le paragraphe suivant : « Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne, on ne trouvera » point d'exemple de prince qui ait » donné sept mille écus de pension à un » homme de lettres, à titre d'homme de » lettres. Il y a eu de plus grands poètes » que Voltaire; il n'y en eut jamais de si » bien récompensés, parce que le goût » ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble de » bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui » engagent un petit prince d'Allemagne » à combler de bienfaits un bouffon ou » un nain. » En arrivant à Berlin, la Beaumelle, qui avait déjà été en correspondance avec Voltaire, et qui savait qu'il était fort en crédit à la cour, alla lui rendre visite, et lui témoigna le désir de se lier avec lui. Voltaire lui demanda un exemplaire de ses *Pensées*; la Beaumelle le lui prêta. Il est facile de sentir l'impression que durent faire sur *l'homme de lettres, pensionné de sept mille écus*, les réflexions que l'on vient de citer. Ce fut l'origine de cette guerre sanglante de

personnalités et d'injures qui exista entre ces deux écrivains, et qui dura jusqu'à la mort de la Beaumelle. La considération que ce dernier témoignait à Maupertuis accrut encore leur inimitié. Voltaire, loin de le servir auprès du roi, lui suscita des dégoûts sans nombre qui le déterminèrent à quitter Berlin, au mois de mai 1752, pour se rendre à Paris. Plusieurs réflexions hardies, contenues dans ses *Pensées*, lui firent des ennemis et des persécuteurs. Le nombre en augmenta lorsqu'il eut publié ses *Notes sur le Siècle de Louis XIV*. Ce fut à la suite de cette publication qu'il fut arrêté, le 23 avril 1753, et mené à la Bastille : il en sortit au bout de six mois, et publia les *Mémoires de Maintenon*, qui fournirent le motif d'une nouvelle détention de la Beaumelle dans cette prison royale. Il n'est pas permis de douter que Voltaire et ses nombreux partisans ne fussent les principaux instigateurs de ces persécutions. Rien n'est plus affligeant et plus préjudiciable à la gloire des lettres que ces querelles virulentes où les deux partis sortent également des bornes de la justice, de la modération et de l'honneur. Il serait impossible de déterminer lequel eut les premiers torts de Voltaire ou de la Beaumelle; tous les deux étaient nés avec un caractère ardent et passionné; mais la Beaumelle eut incontestablement le tort de prétendre traiter d'égal à égal avec un homme tel que Voltaire. On trouve les preuves de cette ambition et de cet orgueil démesuré dans une lettre que la Beaumelle écrivit à Voltaire; l'un venait de sortir de la Bastille, et l'autre avait été arrêté à Francfort, mais bientôt laissé en liberté, après avoir quitté la cour de Berlin : « Nous voilà » libres, écrivait la Beaumelle; ven» geons-nous des disgrâces en nous les » rendant utiles. Laissons toutes ces » petitesses littéraires qui ont répandu » tant de nuages sur le cours de votre » vie, tant d'amertume sur ma jeu» nesse.... Nous voilà libres; croyons» en, vous, soixante ans d'expérience, » moi, six mois d'anéantissement. » Soyons plus sages, ou du moins » plus prudents, etc. » Cette proposition de paix, faite *de puissance à puissance*, dut prodigieusement déplaire à un homme aussi susceptible que Voltaire; aussi ne fut-elle pas accueillie; la Beaumelle continua de perdre en débats polémiques un temps dont il pouvait faire un meilleur usage, et Voltaire ne cessa de saisir toutes les occasions de se venger de son implacable critique. Ce fut pourtant la Beaumelle qui se lassa le premier. Il se retira à Toulouse, étant encore fort jeune; il y cultiva en paix la littérature, et il épousa la sœur de ce jeune Lavaisse, dont il a été si souvent question lors de la malheureuse affaire de Calas. En 1772, ses amis le rappelèrent à Paris, où ils lui firent obtenir une place à la Bibliothèque du roi; mais il n'en jouit pas long-temps; une mort prématurée l'enleva à sa famille et à la littérature, le 17 novembre 1773, à l'âge de quarante-cinq ans. Ses ouvrages sont : I. une *Défense de l'Esprit des lois*, qu'il ne faut pas confondre avec celle que Montesquieu publia lui-même, mais où l'on remarque une bonne dialectique et des réflexions profondes et judicieuses. II. *Mes Pensées*, ou *le Qu'en dira-t-on*. Il y eut plusieurs éditions de cet ouvrage en divers formats; la plus répandue est celle qui a été faite à Berlin, sous la date de 1755, avec le supplément. Ce recueil contient beaucoup de choses hardies pour le temps où il a paru. La Beaumelle y tranche du grand politique; il y discute les

forces, les moyens et les intérêts de toutes les puissances de l'Europe, et prononce en dix lignes sur le sort de chacune d'elles. On y trouve plusieurs portraits bien faits, entr'autres celui du cardinal de Fleury. Parmi les pensées politiques, il y en a quelques-unes purement morales qui se distinguent par un tour piquant et par une extrême précision : « Qu'un ministre » veille sur ses paroles; il lui vaut » mieux faire vingt sottises qu'en dire » une. — Il y a peut-être plus de gens » qui ont manqué aux occasions, qu'il » n'y en a à qui les occasions ont » manqué. — On confie à Euphémon » un département; Euphémon est ca» pable, et j'en suis bien aise; mais il » est le plus capable, et c'est ce qui » me pique. » On ne peut que regretter qu'un homme qui pensait et écrivait ainsi à vingt-quatre ans, ait sacrifié un pareil talent au triste avantage d'attaquer la réputation d'un écrivain célèbre et de lui causer quelques moments d'humeur. III. Les *Mémoires de madame Maintenon*, 6 vol. in-12, qui furent suivis de 9 vol. de *Lettres*. Cet ouvrage eut beaucoup de succès lors de sa publication; mais on ne tarda pas à reconnaître que les faits y étaient ou hasardés ou défigurés, et que ce recueil était une véritable spéculation sur la curiosité publique. Le talent de la Beaumelle, qui s'y fait de temps en temps remarquer, n'a pas suffi pour le sauver de l'oubli où il est plongé, et dont il est complètement digne. IV. *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, qui ne sont qu'une nouvelle édition des *Notes sur le Siècle de Louis XIV*, publiées huit ans auparavant, augmentées de nouvelles remarques, en réponse au *Supplément* de Voltaire. Ces lettres sont pleines de sel, d'esprit, de chaleur et d'énergie; il y règne pourtant une mesure assez rare dans le genre polémique : Voltaire n'en fut que plus blessé. En fait de critique, la raison et la modération offensent plus que les injures. V. *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, 1752, 1768, in-12. Ce recueil a eu de la vogue, parce qu'on a aimé de tout temps les extraits, les abrégés, les *esprits* et les pensées; mais cette traduction ne brille ni par la fidélité, ni par un choix judicieusement fait. VI. *Commentaire sur la Henriade*, Paris, 1775, in-4°., ou 2 vol. in-8°. Ce Commentaire a été revu par Fréron. Il y a des critiques justes et pleines de goût à côté de beaucoup de contradictions et de réflexions minutieuses; mais ce que cet ouvrage renferme de plus curieux, et en même temps de plus bizarre, ce sont *les changements à faire dans la Henriade, proposés par l'auteur des Commentaires*. La Beaumelle s'est avisé, très-sérieusement, de refaire des morceaux très-considérables de ce poëme sans avoir aucune idée, nous ne disons point de la poésie, mais de la versification. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, convient qu'il avait eu beaucoup à se plaindre des excès très-condamnables où Voltaire s'était porté contre lui : « Mais, ajoute-t-il, quand » son ennemi l'aurait payé pour con» sentir à se vouer lui-même au ridi» cule, jamais la Beaumelle n'aurait pu » mieux faire. » Il est certain que jamais un homme d'esprit ne s'est montré plus aveuglé par la passion : ces *changements à faire* sont d'une platitude, d'une extravagance à exciter la pitié. Ce travail mérite cependant d'être recherché et conservé, comme un monument du délire auquel peut être entraîné un homme de talent par l'animosité, l'esprit de dénigrement et l'orgueil. VII. *La Spectatrice danoise*, 1749, 2 vol. in-12; VIII. *Dis-*

cours à l'ouverture de ses leçons de belles-lettres à Copenhague, Copenhague, 1751, in-4°.; IX. *l'Esprit*, 1803, in-12, ouvrage posthume. Il paraît certain, d'après le rapport de plusieurs hommes de lettres, qu'il existait en manuscrit des traductions des *Odes d'Horace* et des *Annales de Tacite*, ainsi que des *Mélanges* de cet auteur : ces divers ouvrages n'ont pas été imprimés. On a dit que la Beaumelle était naturellement porté à la satyre; ses premiers ouvrages annonçaient un observateur judicieux et un penseur profond, plutôt qu'un satyrique; mais en même temps, ils décelaient un esprit ardent, inquiet, ambitieux de célébrité, et peut-être trop envieux de celle d'autrui. Ses premières liaisons avec Voltaire ont décidé de sa destinée littéraire. S'il n'eût pas eu à se plaindre de cet illustre écrivain, peut-être eût-il fourni une carrière plus utile à la littérature, et plus honorable pour lui-même. Égaré par la haîne, il s'est jeté dans la lice polémique, et ses écrits ont eu le sort réservé aux libelles et aux pamphlets, celui d'être oubliés pour jamais, après avoir amusé quelques jours la curiosité des oisifs et des méchants. Ces funestes démêlés ont causé plus d'un préjudice à la littérature, en la privant d'abord d'un écrivain qui aurait pu l'honorer par des ouvrages estimables, et en aigrissant l'esprit d'un grand homme, dont on a gémi plus d'une fois de voir la plume souillée des termes de *cuistre*, de *gredin*, de *coquin*, etc. On sait que la fureur l'a entraîné encore plus loin, et que, dans le *Poëme de la Pucelle*, il nomme la Beaumelle, comme faisant partie d'une troupe de gens de lettres qu'il suppose avoir été condamnés aux galères :

Esprit distrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les siennes.

Rien ne peut justifier des licences aussi scandaleuses. La Beaumelle présenta au parlement de Toulouse une requête en plainte, pour demander la suppression des imprimés qui le calomniaient. Cette requête fut répondue d'un *Soit communiqué aux gens du roi*. L'affaire des Calas survint dans cette circonstance : elle occupa tous les esprits; et la Beaumelle, beau-frère du jeune Lavaisse, qui était du nombre des accusés, oublia sa querelle pour ne s'occuper que de la défense de ceux-ci. Ce fut lui qui composa le premier mémoire publié dans cette cause. CH—N.

BEAUMONT (JEAN), auteur anglais, né en 1582, à Grâce-Dieu, dans le comté de Leicester, étudia à Oxford. Il fut élevé en 1626 à la dignité de chevalier baronet, et mourut en 1628. Des vers de Michel Drayton pourraient faire supposer que sa mort fut la suite de quelques chagrins. On a de lui des poésies estimées, et particulièrement de Ben-Johnson et de Michel Drayton, qui ont célébré ses talents poétiques. Les principaux ouvrages de Jean Beaumont sont : I. *la Couronne d'épines*, poëme en huit chants; II. *Bosworth-Field*, ou la *Bataille de Bosworth*, poëme, et *autres Poésies*, Londres, 1629; III. des *Traductions en vers anglais de quelques ouvrages de Virgile, Horace, Juvénal, Ausone et Claudien*; IV. *Dialogue entre le Monde, un Pélerin et la Vertu*; V. plusieurs *Traités sur des sujets de morale, de politique et de religion*. Il était frère du fameux poète dramatique, et père de Jean et de François Beaumont, qui ont aussi cultivé la poésie. X—s.

BEAUMONT (FRANÇOIS), frère du précédent, naquit à Grâce-Dieu en

1585 ou 1586, et étudia à l'université de Cambridge. Il mourut en 1615. Son goût le porta à cultiver la poésie dramatique ; il travailla toute sa vie avec son ami Jean Fletcher, et ces deux auteurs ont laissé une très-grande réputation. On ne peut savoir, dans le grand nombre de pièces, tant tragédies que comédies, publiées sous leurs noms réunis, quelles sont celles qui ont été faites par chacun des deux à part ou par tous deux en commun ; et, dans celles qu'ils ont faites ensemble, quelle a été la part de chacun des deux. L'opinion générale est que Beaumont, quoique le plus jeune, avait un jugement plus mûr et un goût plus sain, et qu'il corrigeait et contenait la surabondance d'imagination de son ami. Ben-Johnson avait tant de confiance dans le jugement de Beaumont, qu'il soumettait tous ses ouvrages à sa censure. Cependant une petite pièce de théâtre, intitulée *la Mascarade des gentilshommes de Gray's-Inn*, est connue pour avoir été composée par Beaumont, sans le secours de Fletcher. Plusieurs pièces de poésie publiées en 1653, en un vol. in-8°. prouvent qu'il ne manquait ni d'esprit d'invention, ni de gaîté et d'imagination poétique. Plusieurs autres de ses poésies ont été perdues. F. Beaumont et J. Fletcher avaient été unis pendant leur vie d'une amitié si rare entre les auteurs, que leurs biographes anglais n'ont pas cru devoir séparer leurs noms après leur mort, et ont réuni leurs notices sous un même article (*Voy.* FLETCHER).

X—s.

BEAUMONT (JOSEPH), auteur anglais, né en 1615, fut nommé en 1672 professeur royal de théologie de l'université de Cambridge, place qu'il remplit avec distinction pendant un grand nombre d'années. On a de lui un poëme allégorique intitulé *Psyché*, ou *le Mystère de l'Amour*, tableau du commerce entre J.-C. et l'ame humaine. Cet ouvrage eut quelque succès dans le temps. L'auteur mourut en 1699, âgé de quatre-vingt-quatre ans ; il a composé quelques autres poëmes, publiés par souscription en 1749 en un recueil in-4°., avec une notice sur sa vie. X—s.

BEAUMONT (AMBLARD DE), naquit à la fin du 13e. siècle, dans la vallée de Graisivaudan, près de Grenoble. Issu d'une de ces races que les historiens qualifient d'*ancienne chevalerie*, alliée aux anciens comtes de Savoie, de Genève, et aux dauphins, et qui n'avait encore produit que des guerriers, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des lois. On commençait à entrevoir qu'il était permis de s'instruire sans déroger, et que le fils d'un chevalier pouvait, sans déshonneur, savoir lire et écrire. Le mélange des lois romaines et de celles des Lombards formait tout le code de l'état des dauphins. Ce fut vers cet objet que se tournèrent les premiers regards d'Amblard de Beaumont ; il s'attacha à la fortune de Humbert, fils puîné du dauphin Jean II, et de Béatrix de Hongrie, duquel il devint le ministre et le confident. Le dauphin avait créé pour lui la charge de protonotaire, semblable à celle de secrétaire d'état ; il fit, au nom de ce prince, divers réglements pleins de sagesse, et qui prouvent que son administration s'étendait à toutes les parties du gouvernement. Il établit à la cour des dauphins un ordre et une dignité qu'on n'y avait pas encore remarqués. La mort du fils de Humbert II, l'inconstance naturelle à ce dernier, le peu d'espérance qui lui restait d'avoir des enfants, la crainte qu'après sa mort sa succession ne devînt un sujet de

discorde, les dettes dont il se trouvait pressé de toutes parts, le besoin continuel d'argent, tels furent les vrais motifs qui lui inspirèrent le désir de traiter avec quelque prince qui fût en état de lui faire les avances de sa succession. Philippe de Valois paraissait seul en état d'acquérir cette riche province, et si la négociation se tourna du côté de la France, ce fut principalement l'effet des soins et de l'habileté d'Amblard de Beaumont, et la suite de l'entière confiance que le dauphin avait en ce ministre. Les deux premiers traités de Humbert avec Philippe de Valois n'offraient qu'une succession éventuelle et sujette à bien des incertitudes; tout fut réglé par le dernier, d'une manière fixe et invariable, à Romans, le 29 mars 1349. Le lendemain de son abdication, Humbert entra dans la maison des frères prêcheurs de Lyon, où il prit l'habit de S. Dominique (*Voyez* HUMBERT II). Charles (fils aîné de Jean, duc de Normandie, petit-fils du roi, et en faveur de qui la donation définitive avait été faite) fit son entrée dans Grenoble quelques jours avant la fête de Noël, et Humbert s'y trouva en habit de jacobin. Amblard de Beaumont avait acompagné les deux princes, et c'est ainsi que se consomma cette affaire si avantageuse à la France, qui lui apporta une province importante, ancien démembrement de la monarchie. « Le roi, dit le président Hé» nault, en rendant compte de cet évé» nement, eut la principale obligation » de ce traité au confident et ministre de » Humbert, Amblard de Beaumont, » dont la maison subsiste encore au» jourd'hui : l'archevêque de Paris en » descend. » Le sire de Beaumont ne perdit rien de son crédit près du nouveau souverain, quoiqu'il conservât toute la confiance de l'ancien. Durant le cours de son ministère, il avait reçu un témoignage de la bienveillance de Humbert II, dans la personne d'une de ses parentes, Béatrix Alleman de Vaubonnais, qu'il lui avait donnée en mariage. Du fonds même de sa retraite, il se plaisait à rendre justice à son ancien ministre. C'est l'objet de ses Lettres de l'an 1353 : *Propter multa servitia et obsequia nobis impensa fideliter et longævis temporibus per dilectum et fidelem nostrum dominum Amblardum dominum Bellimontis*, etc., ce qui prouve que, dans l'affaire du Dauphiné, Amblard s'était rendu aussi agréable au prince qui se dépouillait volontairement, qu'à nos rois qui recueillaient de si riches dépouilles. Écoutons parler le nouveau dauphin (qui fut depuis le roi CHARLES V, surnommé *le Sage*), confirmant, par ses lettres du 16 juillet 1351, les donations que Philippe de Valois lui avait faites. Voici les motifs qui font agir Charles V : « C'est, dit» il, le désir de donner des marques » de sa reconnaissance à Amblard, » seigneur de Beaumont, chevalier, » son très-cher et fidèle conseiller, » qui, dès le commencement, au mi» lieu et à la fin de la négociation, a » beaucoup travaillé, et avec succès, » au transport du Dauphiné à la cou» ronne. » La première minute de cet acte précieux est conservée depuis plus de 450 ans dans le dépôt de la chambre des comptes de Dauphiné, d'où elle n'est jamais sortie (*V.* Allard, dans son 3e. vol. de l'*Histoire des Maisons de Dauphiné*, Grenoble, 1680, in-4°., et le président de Valbonnais, dans ses *Mémoires sur l'Histoire du Dauphiné*). Après avoir été plus de vingt-deux ans à la tête de l'administration de Dauphiné, et vu passer ce pays à un souverain digne d'en augmenter la gloire, et cela par une révolution dont on lui

attribuait tout le succès, Amblard de Beaumont passa le reste de sa vie dans sa famille, et mourut en 1375. T—L.

BEAUMONT-DES-ADRETS *V.* ADRETS.

BEAUMONT (CHRISTOPHE DE), archevêque de Paris, naquit le 26 juillet 1703, au château de la Roque, en Périgord, où s'était transplantée depuis long-temps une branche de sa maison, originaire de Dauphiné. Il dut à sa mère, Marie-Anne de Lostanges de Saint-Alvaire, cet amour de l'ordre, cette sévérité de mœurs, ce profond respect pour la religion, qui le distinguèrent; et il puisa dans les exemples de ses aïeux et dans les leçons de son père un attachement sans bornes à ses souverains, vertu héréditaire dans cette famille. D'abord chanoine et comte de Lyon, abbé de Notre-Dame-des-Vertus, diocèse de Châlons-sur-Marne, ensuite évêque de Bayonne, en 1741, il fut nommé à l'archevêché de Vienne, en 1745, et appelé l'année suivante à celui de Paris, qu'il refusa; mais les instances réitérées de Louis XV ayant été vaines, ce monarque lui donna l'ordre positif d'accepter. Après avoir pris possession de son nouveau siége, Beaumont se démit de son abbaye; il fut reçu commandeur de l'ordre du St.-Esprit, le 1er. janv. 1748; duc et pair de St.-Cloud, le 22 décem. 1750; élu proviseur de Sorbonne, le 8 nov. 1759. Il était fort versé dans la science du droit canonique et dans l'histoire. « La vertu, dit l'auteur de l'*Histoire » de France pendant le dix-huitième » siècle*, la vertu se peignait sur sa » figure, pleine de noblesse et de » bonté; son esprit était cultivé, son » élocution facile et brillante; il était » austère sans rudesse, et répandait » avec discernement des aumônes qui » absorbaient presque tout son re» venu. » La bulle *Unigenitus*, contre les *Réflexions morales du père Quesnel*, agitait alors violemment les esprits. Cette bulle, publiée à Rome le 8 septembre 1713, acceptée par la Sorbonne, l'immense majorité des évêques français et les autres églises de la catholicité, avait été enregistrée par le parlement; elle était donc devenue loi de l'Église et de l'état: Beaumont pouvait-il s'empêcher de la soutenir? Au jugement de quelques-uns, il déploya à ce sujet des moyens d'exécution trop sévères. Voilà tout ce que nous dirons des disputes religieuses de Beaumont avec les jansénistes, quoiqu'elles aient agité son épiscopat durant les deux tiers de son cours. Ceux qui voudront les connaître à fond, et la part qu'y prit le parlement de Paris, presque toujours en révolte contre l'autorité royale, doivent avoir recours aux écrits contradictoires du temps. Quant à ses différends avec les philosophes, qu'il combattit toujours avec autant de sagesse que de vigueur, nous nous bornerons à la simple exposition des faits. Il publia, contre les livres *de l'Esprit*, *Émile*, *Bélisaire*, la fameuse *Thèse* de l'abbé de Prades, etc., divers Mandements où il ne cessait de répéter que ces écrits, et autres de même nature, tendaient à perdre la religion et l'état. La révolution n'a que trop justifié ses présages. Louis XV l'exila successivement au château de la Roque, à Conflans et à la Trappe, moins pour le punir que pour le soustraire aux persécutions du parlement. Ce fut au sujet d'un de ses exils, que le grand Frédéric exprima hautement son estime pour Beaumont, en disant: « Que n'est-il venu dans mes » états! j'aurais fait la moitié du che» min. » Le roi, ainsi que les princes et les princesses de sa cour, sur-

tout le dauphin et la dauphine, étaient remplis d'affection pour lui. Marie-Louise de France le chargea d'annoncer et de faire agréer à Louis XV la résolution qu'elle avait prise d'embrasser la vie religieuse dans le monastère des Carmélites de St.-Denis. La famille de Beaumont conserve, au nombre de ses titres les plus précieux, la correspondance de l'archevêque avec cette princesse, qui l'appelle son père, et lui prodigue les démonstrations d'une tendresse vraiment filiale; mais elle regrette beaucoup la perte des lettres nombreuses que lui écrivirent presque tous les souverains de l'Europe, entre autres, le grand Frédéric et l'impératrice de Russie. Le ministère, excité par le parlement, voyant l'inflexibilité de Beaumont, imagina de l'engager à se démettre de son archevêché, ou de le faire consentir à se laisser donner un coadjuteur, partisan des nouvelles doctrines : mais, à cette démission, en vain l'on attacha la duché-pairie pour son neveu, la grande aumônerie de France, l'abbaye de St.-Germain, le chapeau de cardinal, et la feuille des bénéfices : Beaumont refusa toutes ces dignités, tous ces avantages, si capables de tenter l'ambition. Ce prélat, dont la fermeté contre les jansénistes ressemble quelquefois à de l'emportement, était admirable dans son intérieur, par l'égalité, la douceur et la modération de son caractère. Nous tenons de Mme. la comtesse de Marsan, que, l'attendant un jour dans son salon, elle le vit sortir de son cabinet avec quelqu'un qui s'en alla : « Je parie, monseigneur, lui dit-elle, » que cet homme est venu vous demander de l'argent (on a su depuis qu'il » lui avait donné 15,000 fr.). Vous » ignorez donc que c'est l'auteur du » libelle publié contre vous? — Je le » savais, madame. » Il portait jusqu'à l'héroïsme cette générosité envers ses ennemis, dont, à l'exemple de Fontenelle, il renfermait les libelles, sans les lire, dans une armoire destinée à cet usage. Une bénédiction secrète attachée aux œuvres de charité, semblait multiplier ses trésors. On raconte des traits innombrables de cette vertu qui constituait le caractère de Beaumont, et dont on était sûr de ressentir les effets, de quelque pays, de quelque religion et de quelque parti que fussent les infortunés. On sait qu'il céda, pour un objet quelconque d'utilité publique, les droits résultants du gain de son procès avec le roi, au sujet de l'hôtel de Soissons. Ces droits, évalués au-delà de 500,000 livres, furent destinés au soulagement des hôpitaux, et principalement à établir des lits particuliers, pour chaque malade, dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Le feu ayant pris, dans la nuit du 29 décembre 1772, à cet asyle de l'humanité souffrante, Beaumont fit transporter tous les malades dans son église et dans son palais, où, les soignant lui-même, assisté de son clergé, il pourvut, durant plusieurs jours, libéralement à tous leurs besoins. Dans un temps de calamité, Sartines, lieutenant de police, eut recours au bienfaisant archevêque: « Voilà 50,000 écus, lui dit-il; mais » qu'est-ce qu'une somme si modique » pour tant d'infortunés? » Parmi plusieurs traits de ce genre qui viennent s'offrir à notre mémoire, nous citerons encore le suivant : M^r^. de Beaumont était sorti seul, un jour, de son château de Conflans, pour se promener dans la campagne. Un vieux officier l'aborde et lui fait le tableau de son infortune. « Monsieur, lui dit » le prélat, je n'ai pas d'argent sur » moi ni à Conflans. Venez, dans huit

» jours, à l'archevêché, et ne soyez » plus en peine de votre sort, ni de » celui de votre famille. En attendant, » voici ma montre; elle a quelque va- » leur, disposez-en. » L'archevêque étant allé, quelque temps après, faire sa cour à Mesdames de France, il fut bien surpris d'entendre Mme. Adélaïde lui dire: « Mr. l'archevêque, je sais » que cette année vous vous êtes plu- » sieurs fois privé de votre montre; » en voilà une que je vous donne; » mais à condition que vous la garde- » rez. » Le prélat la reçut avec une respectueuse reconnaissance, et ne la porta jamais sur lui. Un lion gravé sur la boîte étendait sa patte sur un livre ouvert des Évangiles, et autour de cette gravure, on lisait ces mots: *Impavidum ferient ruinæ*, qui sont la devise de la maison de Beaumont. Tout entier à l'administration de son diocèse, malgré son grand âge, il ne se reposait sur personne du soin de le remplacer. Il mourut le 12 décembre 1781. Mr. l'abbé Ferlet, son secrétaire, connu depuis par une édition de *Tacite*, et Mr. l'abbé Thuet, prononcèrent son oraison funèbre; mais quelle voix pouvait être aussi éloquente que cette multitude innombrable de pauvres accourus de toutes les parties du diocèse pour pleurer et bénir leur bienfaiteur? On a de lui un *Recueil de Mandements*, en 2 vol. in-4°. Son tombeau ayant éprouvé, durant la révolution, le sort de tous les monuments de ce genre, il a été rétabli autant que les circonstances ont pu le permettre, dans l'église de Notre-Dame, par la piété de Christophe-Marie de Beaumont, son filleul et petit-neveu, qui, au moment où nous écrivons cet article (août 1811), vient lui-même de terminer sa carrière, signalée par la noble franchise, l'honneur et la loyauté des anciens chevaliers français. Digne du nom illustre qu'il portait, il laisse des regrets sincères dans le cœur de ses parents et de ses nombreux amis, auprès desquels il justifia si bien, durant toute sa vie, le sobriquet honorable donné à sa famille, dès les temps les plus reculés: *Amitié de Beaumont.* T—L.

BEAUMONT (Antoine-François, vicomte de), neveu du précédent, chef de division des armées navales, né au château de la Roque, en Périgord, le 3 mai 1733. Après un combat long et opiniâtre, à la portée du mousquet, le 11 septembre 1781, dans le sud-sud-ouest d'Ouessant, le vicomte de Beaumont, commandant la frégate *la Junon*, prit la frégate *le Fox*, l'un des meilleurs voiliers d'Angleterre, sous les ordres du capitaine Windsor. Le *Fox* fut absolument rasé; tout ce que l'humanité peut inspirer au vainqueur, pour un ennemi qu'il estime, succéda à la fureur de l'action, et le capitaine Windsor même en rendit ce témoignage, en écrivant à Mr. Stéphens, secrétaire de l'amirauté d'Angleterre. Le roi fit peindre ce combat pour perpétuer le souvenir des belles actions de la marine française, et il donna une copie de ce tableau au vicomte de Beaumont. L'original et la copie sont peints par Mr. de Rossel, capitaine de vaisseau. La révolution vint arrêter le cours des glorieuses destinées auxquelles le vicomte de Beaumont était appelé par sa naissance et son mérite. On se souviendra long-temps du caractère énergique qu'il déploya à l'assemblée de la noblesse de la sénéchaussée d'Agen, lors de la députation aux états-généraux. En lisant le discours qu'il y prononça, on croit entendre le langage de l'honneur même: « Pénétrez-vous, mes- » sieurs, y disait-il, de cette terrible » vérité; la confusion des ordres doit

» en amener l'anéantissement, et par » conséquent celui de la monarchie. » Lorsque l'assemblée constituante décréta l'abolition de la noblesse, le vicomte de Beaumont protesta contre ce décret, au nom de la noblesse de sa province. Mallet-du-Pan, qui inséra cette protestation dans le *Mercure de France*, en parle ainsi : « La révo» lution n'a pas produit de morceau » aussi fier, aussi énergique, aussi » digne d'un homme libre. » Les autorités constituées écrivirent à Mr. de Beaumont, pour savoir s'il avouait ou désavouait cette protestation : « Oui, » répondit-il, cette protestation, im» primée dans le *Journal général de* » *France* et dans le *Mercure*, est de » moi. On a ruiné ma fortune, et je » n'ai fait entendre aucune plainte. On » veut me dépouiller du caractère de » chevalier français ; mais qui peut » m'empêcher de croire que la no» blesse, une fois acquise par les ver» tus, ne peut se perdre que par le » crime, etc. ? » Mr. de Beaumont est mort à Toulouse, le 15 septembre 1805, laissant après lui la réputation d'un véritable chevalier français, et d'un des plus habiles marins du dernier siècle. T—L.

BEAUMONT (Claude-François), peintre, né à Turin en 1696, et mort en 1766. Il fit ses études à Rome, où il fut nommé membre de l'académie de St.-Luc. En 1731, Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne, l'appela près de lui pour le faire son peintre de cabinet, et le chargea de peindre plusieurs chambres de son palais, ainsi que la galerie, qui reçut ensuite du roi lui-même le nom qu'elle a conservé, celui de *Galerie Beaumont*. Cette galerie et les deux premières chambres sont toutes peintes à l'huile, bien conservées, et le coloris des deux chambres est surtout d'une grande fraîcheur. *L'Enlèvement d'Hélène* est le sujet du plafond de la première chambre. Cet immense ouvrage lui mérita l'honneur d'être créé, en 1737, chevalier de l'ordre de St.-Maurice. Il fut directeur, et pour ainsi dire fondateur de l'académie de peinture de Turin, où il forma plusieurs élèves en tous les genres. Il fut aussi chargé de la direction de la manufacture des tapisseries royales, où l'on ne copiait que ses tableaux. Le meilleur tableau de ce peintre représente *S. Charles Borromée donnant la communion à des pestiférés*. On estime aussi ceux qui sont placés dans les salles de la cour d'appel de Turin, où il a peint l'*Entrevue de la reine des Amazones et d'Alexandre-le-Grand*, *le jeune Annibal prêtant serment d'exterminer les Romains*, et *Sophonisbe recevant le poison*. K.

BEAUMONT (Simon-Herbert van), de Dordrecht en Hollande, parcourut la carrière de la jurisprudence, de la magistrature et de la diplomatie. En 1625, il était ambassadeur extraordinaire des États-Généraux en Pologne, en Suède et en Danemarck, et il devint ensuite secrétaire des états de Hollande. Il mourut en 1654, âgé de quatre-vingts ans. Il se délassait des soucis de la politique en cultivant la poésie latine. On a un recueil de lui sous le titre de *Poëmata*. Il aimait aussi la botanique, et il fit ses délices de la culture des plantes étrangères. Ayant une fortune considérable, il n'épargna ni peines ni dépenses pour enrichir le jardin qu'il avait à la Haye. Kiggelaar, son compatriote, fit connaître les richesses qu'il contenait, par le catalogue qu'il publia en 1690. Le jardin de botanique d'Amsterdam lui dut ses plus beaux ornements, ainsi que le té-

moigne en plusieurs endroits Commelin, qui en a publié le catalogue et la description. Linné parle de Beaumont avec éloge dans la préface de son *Hortus Cliffortianus*, comme ayant contribué aux progrès de la botanique et à l'introduction en Europe des végétaux étrangers.

D—P—s.

BEAUMONT (Mme LEPRINCE DE) *Voy.* LEPRINCE.

BEAUMONT (JEAN-LOUIS MOREAU DE), naquit à Paris, en 1715, et mourut au Mesnil, le 22 mai 1785. D'abord conseiller au parlement, ensuite intendant de Poitou, de Franche-Comté, de la Flandre, il fut nommé intendant des finances en 1756. Il a fait imprimer un ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les impositions en Europe*, Paris, imprimerie royale, 1768, 4 vol. in-4°. K.

BEAUMONT (ÉLIE DE). *Voy.* ÉLIE DE BEAUMONT.

BEAUNE, baron de Samblançay. *Voy.* SAMBLANÇAY.

BEAUNE (RENAUD DE), second fils de Guillaume de Beaune, et petit-fils du baron de Samblançay, naquit en 1527, la même année que son grand-père fut exécuté. Il prit d'abord le parti de la robe, et fut successivement conseiller au parlement, président aux enquêtes et maître des requêtes. Étant ensuite entré dans l'état ecclésiastique, il devint évêque de Mende en 1568, chancelier du duc d'Alençon en 1572, archevêque de Bourges en 1581, grand-aumônier en 1591, et archevêque de Sens en 1596; mais il ne put obtenir ses bulles pour ce dernier siége qu'en 1602, parce que Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avait absous Henri IV après avoir reçu son abjuration, s'était obstiné pendant six ans à les lui refuser. Il mourut en 1606. Dans les assemblées du clergé aux états de Blois, où il était président de son corps, et surtout dans les conférences de Surenne en 1593, à la tête des députés royalistes, il soutint les droits de Henri IV à la couronne, quoique hérétique, et cependant il y annonça les dispositions sincères dans lesquelles était ce prince de se convertir. « Comment pouvons-nous le croire, lui » dit l'Épinac, archevêque de Lyon, » chef des députés de la ligue, après » qu'il l'a promis tant de fois ? — Il » est vainqueur, répondit l'archevêque de Bourges, et à présent » qu'il est maître de la plus grande » partie des provinces et des principales villes, s'il se fait catholique, » on ne dira pas que c'est par la » crainte que lui inspirent des ennemis dont il a triomphé ». De Beaune contribua beaucoup à la conversion du roi. Brantôme dit qu'il était « un peu léger de créance ». Les ligueurs le faisaient passer pour athée, sans doute parce qu'il frondait leur zèle extravagant. De Thou rapporte qu'il voulait être regardé dans le royaume, tant que le schisme y durerait, comme le chef des évêques pour les dispenses et la collation des bénéfices, et que ses ennemis l'accusèrent d'aspirer à devenir patriarche. Il était attaqué d'une faim dévorante qui l'obligeait de manger nuit et jour toutes les quatre heures, et beaucoup chaque fois; encore évitait-il de faire de l'exercice, de peur d'irriter encore davantage son appétit. Cela ne l'empêchait point de vaquer à ses affaires ni à ses études. C'était l'orateur à la mode; il était chargé de toutes les actions d'éclat; mais ce qui nous reste de ses discours et de ses oraisons funèbres n'annonce qu'un orateur médiocre, digne de figurer à côté des Barletta, des Menot et des Maillard. Dans son *Oraison*

funèbre de Catherine de Médicis, par exemple, il fait remonter l'origine de cette maison jusqu'à un capitaine de l'armée de Brennus, qui, pour ses exploits contre les Mèdes, fut surnommé *Medicus*, d'où est venu le nom de *Médicis*. On a de lui : *Réformation de l'Université de Paris* (composée en 1599, par ordre du roi), Paris, 1601, 1667, in-8°. T—D.

BEAUNE (Florimond de), mathématicien français, qui, le premier dans son pays, accueillit la *Géométrie* de Descartes, et la commenta, naquit à Blois en 1601. Il entra d'abord dans la carrière des armes, qu'il abandonna pour celle de la magistrature. Devenu conseiller au présidial de Blois, il résida dans cette ville jusqu'à sa mort, causée, en 1652, par les suites d'une goute si violente, que quelques années auparavant, on avait cru devoir lui couper un pied. Descartes alla exprès à Blois pour l'entretenir, et conçut pour lui beaucoup d'attachement et d'estime, au point de préférer son approbation à celle de tous les géomètres français. De Beaune s'appliqua à faciliter la résolution des équations numériques. Il est le premier qui ait proposé de déterminer des courbes par des propriétés relatives à leurs tangentes. Il y a, dans ce genre, un problême qui porte son nom, et qui n'a été résolu complètement que par Jean Bernouilli. Il excellait aussi dans la construction des lunettes astronomiques. Il ne nous reste de lui que deux écrits, savoir : *Florimundi de Beaune in Cartesii geometriam notæ breves*; et *De æquationum constructione et limitibus opuscula duo, incepta à Florimundo de Beaune, absoluta vero et post mortem ejus edita ab Erasmo Bartholino*. On les trouve dans l'édition latine de la *Géométrie* de Descartes, imprimée en 2 vol., par Elzévier et Blaeu. L—x.

BEAUPLAN (Guillaume le Vasseur, sieur de), ingénieur géographe, né en Normandie, au commencement du 17e. siècle, fut, pendant dix-sept ans, capitaine d'artillerie au service de la république de Pologne, sous les rois Sigismond III et Ladislas IV. Il fit, avec le général Koniecpolski, toutes les campagnes de l'Ukraine, et fut principalement employé à lever la carte de cette nouvelle province, où il fonda plus de cinquante bourgades (*slobodes*), qui, en peu d'années, formèrent plus de mille villages. Privé, par la mort du roi Ladislas, de la récompense que ce prince lui avait promise, et négligé par son successeur, Jean Casimir, plus connaisseur en théologie qu'en administration, il se retira dans sa patrie, où il publia sa *Description de l'Ukraine*, sans dire du mal de la nation qui ne l'avait point récompensé. La première édition de cet ouvrage curieux, et que les descriptions plus récentes n'ont pas fait oublier, parut en 1650, et ne fut tirée qu'à une centaine d'exemplaires : la deuxième parut à Rouen, chez Cailloue, en 1660, sous ce titre : *Description d'Ukranie, qui sont plusieurs provinces du royaume de Pologne, contenues depuis les confins de la Moscovie, jusques aux limites de la Transylvanie; ensemble leurs mœurs, façons de vivre et de faire la guerre*, par le sieur de Beauplan, in-4°. de 112 pages. Cette même édition reparut, avec un nouveau frontispice, à Paris, chez Simon le Sourd, 1661. Cet ouvrage, orné de figures, eut beaucoup de succès, et fut traduit en anglais et en allemand. Mitzler de Kolof en inséra aussi une traduction latine dans sa collection. J. G. Mœller en publia une nouvelle traduction en

allemand, Breslau, 1780, in-8°. de 236 pages. Cette traduction n'a point de carte, et n'a conservé que deux figures de celles de l'original; mais elle est augmentée du Journal du voyage du prince Maximilien-Emmanuel de Wurtemberg. Le grand succès de l'ouvrage de Beauplan ne saurait être attribué aux agréments du style; l'accent et le jargon de sa province y percent à chaque instant: il dit, par exemple, toujours *viron* pour *environ*. Il a néanmoins dans sa manière, une naïveté qui ne déplaît pas: « Vous » excuserez facilement, dit-il en ter« minant son ouvrage, mon peu de » disposition à escrire plus poliement » que j'ay estimé indécent à un cava» lier qui a employé toute sa vie à faire » remuer la terre, fondre des canons » et péter le salpestre. » Dubois, dans son *Histoire littéraire de Pologne*, donne un extrait fort étendu de cet ouvrage; et dit que le lecteur le plus partial ne saurait s'empêcher d'accorder à Beauplan l'esprit d'observation. Les passages qu'il en cite sont tous curieux et très-intéressants; mais quelques-uns décèlent dans l'observateur au moins beaucoup de légéreté. Par exemple, en parlant du bobac (marmote de Pologne), animal très-singulier, qui ne se trouve guère qu'entre les rivières Sula et Supoy, depuis les confins de la Moscovie jusqu'au Dnieper, il dit: « J'adjousteray que ces » animaux sont tous hermaphrodites, » et estant pris jeunes au mois de may, » sont faciles à apprivoiser. I'en ay » nourry plusieurs, et sont iolis dans » la maison. » On doit encore à Beauplan une *Carte de l'Ukraine*, en quatre feuilles, devenue fort rare. Danville en parle avec beaucoup d'éloges; on la trouve quelquefois jointe à l'ouvrage précédent. Jansson Waesberg en donna, à Amsterdam, une nouvelle édition, qui ne diffère de l'original que parce qu'elle est orientée à l'ordinaire, et accompagnée de deux légendes historiques: dans l'original, le sud est en haut de la carte. Beauplan avait encore fait une *Carte générale de la Pologne*, avec les figures des hommes, animaux et plantes, et autres choses rares que l'on voit en ces pays; mais son graveur, Guillaume Hondius, étant mort, sa veuve, qui en avait toutes les planches, les envoya au roi de Pologne, qui les fit demander, et l'auteur n'en eut plus de nouvelles. Ces travaux ne l'empêchèrent pas d'employer ses talents pour l'utilité de son pays. On lui doit la première *Carte de Normandie* qui ait été publiée avec un peu de détail et d'exactitude. Elle parut d'abord en 1653, en cinq feuilles in-fol., et ensuite en douze feuilles. Une troisième édition, publiée en 1667, en deux feuilles in-fol., n'est peut-être qu'une réduction de la précédente. C. M. P.

BEAUPOIL-SAINT-AULAIRE. *Voy.* SAINT-AULAIRE.

BEAURAIN (JEAN DE), né le 17 janvier 1696, à Aix en Issart, au comté d'Artois, prétendait descendre des anciens châtelains de Beaurain. A l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris, et étudia la géographie sous Pierre Moulart-Sanson, géographe du roi, titre que Beaurain obtint à l'âge de vingt-cinq ans. Un *Calendrier perpétuel, ecclésiastique et civil*, qu'il publia en 1724, le fit connaître de Louis XV, pour qui il fit un grand nombre de cartes et de plans. L'ouvrage qui lui acquit le plus de réputation, est l'*Histoire militaire de Flandre*, ou *les Campagnes du maréchal de Luxembourg* (1690-94), Paris, 1755, 2 vol.; 1756, 3 vol. in-fol., dont on a une nouvelle édition, augmentée de notes tactiques, par un

officier prussien, Potsdam, 1783-87, 5 vol. in-4°. Il a aussi donné un *Atlas de géographie ancienne et moderne*, en 14 vol. in-fol. Le cardinal de Fleury et Amelot employèrent plusieurs fois, pour des négociations délicates, le chevalier de Beaurain, qui contribua à l'éducation du dauphin, ce qui lui valut une pension. Il mourut le 12 février 1771. C'est au fils de Jean de Beaurain que l'on doit : I. les *Cartes pour l'Histoire de la campagne du Grand-Condé en Flandre, en* 1674 (par le marquis d'Aguesseau), Paris, 1774, in-fol.; II. celles pour l'*Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne*, de 1672 à 1675, dont M. de Grimoard a fait le texte, Paris, 1782, 2 vol. in-fol. A. B—T.

BEAUREGARD (...), fameux prédicateur jésuite, né en 1731 à Pont-à-Mousson, se fit une grande réputation dans les provinces et dans la capitale, par son éloquence impétueuse, mais peu soignée et fort inégale; par son ton apostolique, mais quelquefois déclamatoire; par des traits de génie, mais que déparent trop souvent des trivialités choquantes. Il tenait le milieu entre le missionnaire et l'orateur; tout en lui excitait l'attention, en même temps que l'idée que l'on avait de sa vertu commandait le respect. Il ne prêchait jamais son sermon sur les mauvais livres, qu'il ne vît ensuite plusieurs de ses auditeurs venir déposer à ses pieds quelques-uns de ces instruments de corruption. Son carême à la cour, en 1789, fit la plus grande sensation par cette liberté, vraiment courageuse, avec laquelle il annonça, comme un nouveau Jérémie, les malheurs qui menaçaient alors la France, et qui ne tardèrent pas à éclater. Treize ans avant la révolution, on recueillit, avec un intérêt mêlé d'effroi, ces paroles prophétiques, dont il fit retentir les voûtes de Notre-Dame de Paris, dans un moment d'inspiration : « Oui, vos temples, Seigneur, » seront dépouillés et détruits, vos » fêtes abolies, votre nom blasphémé, » votre culte proscrit. Mais qu'en- » tends-je? Grand Dieu! que vois-je?.. » aux saints cantiques qui faisaient » retentir les voûtes sacrées en votre » honneur, succèdent des chants lu- » briques et profanes! Et toi! divinité » infâme du paganisme, impudique » Vénus! tu viens ici même prendre » audacieusement la place du Dieu » vivant, t'asseoir sur le trône du » Saint des Saints, et recevoir l'encens » coupable de tes nouveaux adora- » teurs! » Des hommes alors puissants, qui se crurent désignés par l'orateur, jetèrent les hauts cris, le dénoncèrent comme un séditieux et un calomniateur de la raison et des lumières. Condorcet, dans une note des *Pensées de Pascal*, le traita de *ligueur et de fanatique*. Le P. Beauregard, personnellement signalé au commencement de la révolution, se réfugia à Londres. Il n'y eut pas le même succès qu'à Paris. Les déclamations trop vives et trop directes qu'il se permit dans ses sermons contre les tristes victimes de la révolution, parurent indiscrètes et hors de saison. Il fut obligé de renoncer à la prédication : il se retira à Maëstricht, puis à Cologne, fut accueilli partout avec le plus tendre intérêt, et termina sa carrière en 1804, âgé de soixante-treize ans, au château de Gronincq, en Souabe, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, digne d'apprécier ses vertus et ses talents. On assure que, dans sa dernière retraite, il avait fait une révision exacte de ses sermons, et qu'il les a légués, ainsi que tout ce qu'il possédait, aux jésuites de Russie, ses confrères. T—D.

BEAUREGARD (Claude de). *V.* Bérigard.

BEAURIEU (Gaspard Guillard de), né à St.-Pol en Artois, le 9 juillet 1728, est mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 5 octobre 1795. Une figure assez semblable à celle qu'on donne à Ésope, un costume grotesque; savoir: un manteau dans le genre de ceux qui sont adoptés sur la scène, pour les rôles dits *à manteaux*, un large feutre, des souliers carrés, etc. donnaient à Beaurieu un air d'originalité que ne démentaient ni ses idées, ni sa manière de vivre, ni son caractère. « J'ai, disait-il, trop » aimé l'honneur et le bonheur pour » avoir jamais pu aimer la richesse. » Il nommait le temps une *dormeuse* qui nous mène doucement à l'éternité. Il répétait souvent ce mot piquant du P. Castel: « La vie de l'homme est » une épigramme dont la mort est la » pointe. » Simple et bon, il aimait les enfants, et s'était constamment occupé de leur éducation; il voulait s'y dévouer encore; et, dans ce dessein, il s'était fait recevoir, en 1794, élève de l'école normale. On a de lui: I. *l'Heureux citoyen*, 1759, in-12; II. *Cours d'Histoire sacrée et profane*, 1763, 1766, 1770, 2 vol. in-12; III. *le Portefeuille amusant*, ou *Nouvelles Variétés littéraires*, 1763, in-12; IV. *le Faux Philosophe*, *Discours à J.-J. Rousseau*, 1763, in-12; V. *l'Élève de la Nature*, 1763, in-12. Cet ouvrage, le plus célèbre de ceux de Beaurieu, a été réimprimé très-souvent, 1773, 3 vol. in-12; l'édition de Genève, 1790, 2 vol. in-8°., diffère des autres, en ce qu'on a retranché tout le troisième volume pour y substituer d'autres détails plus liés au corps de l'ouvrage, que Beaurieu publia d'abord sous le nom de J. J. Rousseau. VI. *Abrégé de l'Histoire des Insectes*, 1764, 2 volumes in-12; VII. *le Portefeuille français*, ou *Choix nouveau de différentes pièces*, 1765, in-12; VIII. *l'Heureux vieillard*, drame pastoral, 1769, in-8°.; IX. *Cours d'Histoire naturelle*, 1770, 7 vol. in-12; X. *Variétés littéraires*, 1773, in-12; XI. *De l'allaitement et de la première éducation des enfants*, Genève, 1782, in-12; XII. *l'Accord parfait*, ou *l'Équilibre physique et moral*, 1795, in-18. A. B—t.

BEAUSOBRE (Isaac de), naquit à Niort, le 8 mars 1659, d'une famille noble et ancienne, originaire du Limousin, où elle était connue sous le nom de *Beauxpuis de Beaussart*, que son aïeul changea en celui de *Beausobre*, pour mieux se déguiser, lorsqu'après la St.-Barthélemy, il se réfugia à Genève. Ses parents lui trouvant d'heureuses dispositions pour les sciences, voulurent l'attacher à celle du droit, dans l'espoir qu'à la faveur de leur alliance avec Mme. de Maintenon, il pourrait parvenir aux premières charges de la magistrature; mais son goût le portant vers les sciences ecclésiastiques, il alla prendre ses degrés à l'académie de Saumur, reçut l'imposition des mains au synode de Loudun, en 1683, et fut aussitôt après nommé ministre de Châtillon-sur-Indre, en Touraine. Le gouvernement ayant fait apposer les scellés sur le temple de ce lieu, Beausobre eut la témérité de les briser, de faire le prêche; et, pour se soustraire à l'amende honorable à laquelle il fut condamné, il se réfugia à Rotterdam, d'où il passa à Dessau, en qualité de chapelain de la princesse d'Anhalt, dont il sut mériter la confiance. Le duc de Saxe-Barby s'étant fait calviniste, de luthérien qu'il était, ce changement fut censuré dans un écrit de George Moebius, approuvé

par les théologiens de Leipzig. Beausobre en prit occasion de publier sa *Défense de la doctrine des Réformés*, Magdebourg, 1693, in-8°., où il traite les matières agitées entre les deux communions, peint les ministres luthériens sous des couleurs peu favorables, et fait l'apologie du synode de Dordrecht. Il prononça la même année l'oraison funèbre du prince de Dessau, où l'on remarque qu'il laissait indécise la question du salut des philosophes païens. Ces deux ouvrages donnèrent une haute idée de son érudition et de ses talents. Beausobre se rendit en 1694 à Berlin, où il devint successivement pasteur des réfugiés, chapelain du roi, membre du consistoire royal, directeur de l'hospice nommé *Maison française*, inspecteur des églises et du collége des Français du district de la capitale. La cour de Berlin le chargea, conjointement avec Lenfant, de travailler à une nouvelle version du *Nouveau - Testament*, ornée de préfaces et de notes très-amples, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°., réimprimée en 1741, même format, avec des corrections et des additions considérables. Tout ce qui regarde les *Épîtres de S. Paul* est de Beausobre; le reste appartient à son collaborateur. Trop de respect pour les premières versions données par les réformés lui a fait adopter des expressions surannées qui dégradent la noble simplicité de ce livre divin. Les notes contiennent quelquefois des idées sociniennes, et respirent trop l'esprit de controverse; c'est la première version française en langue moderne, faite sur le grec, par des auteurs réformés. Ce savant homme travailla pendant une grande partie de sa vie à une *Histoire de la réformation*, qui devait comprendre l'histoire générale de l'église en Occident, depuis le concile de Bâle jusqu'à la confession d'Augsbourg, avec celle des différentes sectes auxquelles les réformés se rattachent, telles que les pauliciens, les bogomiles, les vaudois, les albigeois, les frères de Bohême, etc. Ce travail l'avait jeté dans une digression qui a produit l'*Histoire critique du Manichéisme*, Amsterd., 1734-39, 2 vol. in-4°. Le deuxième a été rédigé par Formey, sur les *Mémoires* de Beausobre. Il aurait été suivi d'un troisième, si la mort n'eût enlevé l'auteur. C'est l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation; on y remarque une profonde connaissance de l'antiquité ecclésiastique, beaucoup de critique et de sagacité. L'auteur y retrace avec exactitude l'histoire de Manès, d'après les auteurs syriaques, arabes et persans; mais l'esprit de système, qui veut tout ramener à certains principes, s'y fait trop remarquer. La hardiesse de ses conjectures, le ton leste avec lequel il traite les SS. Pères, jusqu'à vouloir persuader que S. Augustin, qui a vécu huit ans parmi les manichéens, et a fini par les combattre, n'avait pas entendu leur doctrine; la manie de remettre perpétuellement sur le tapis les questions de controverse entre les catholiques et les protestants lui attirèrent des critiques fort vives de la part des journalistes de Trévoux, auxquels il répondit très-longuement dans la *Bibliothèque germanique*. Les pièces de ce procès pourraient former un volume, pour servir de supplément à l'ouvrage. Beausobre était d'une société de savants réfugiés qui prirent le nom d'*Anonymes* (*Voy.* FORMEY et LENFANT), ce qui l'engagea à travailler pour la *Bibliothèque germanique*, qu'il enrichit de quantité d'extraits et de savantes dissertations. Il y en a une entre autres par laquelle il veut prouver, contre les monuments

les plus authentiques, que la secte des *adamites* n'a jamais existé. Cette dissertation reparut, considérablement augmentée, à la fin de l'*Histoire des Hussites*, de Lenfant: elle a été solidement réfutée par le P. Travasa, savant théatin d'Italie. Les églises d'Utrecht, de Hambourg, celle de Savoie à Londres cherchèrent à l'attirer par des propositions avantageuses; mais le roi de Prusse ne voulut jamais laisser sortir de ses états un savant si distingué. Ses grandes occupations ne le garantirent pas des traits de l'amour à un âge où cette passion est ordinairement éteinte chez la plupart des hommes. La fille d'un autre ministre avait conçu le projet de devenir son épouse. Beausobre, septuagénaire, père d'un fils de 40 ans, céda à ses caresses, et la mit dans un état qui rendit le mariage nécessaire. Cette aventure galante tourna au profit des lettres. La vie retirée à laquelle elle le réduisit, lui laissa plus de loisir pour se livrer au travail de cabinet; et ce fut quatre ou cinq ans après ce mariage, qui lui avait donné deux enfants, qu'il fit paraître le premier volume de son *Histoire du Manichéisme*. Beausobre prêchait encore à quatre-vingts ans avec tout le feu de la jeunesse, et mourut, le 6 juin 1738, après une vieillesse exempte d'infirmités. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, des *Remarques critiques et philologiques sur le Nouveau-Testament*, la Haye, 1742, 2 vol. in-4°., par les soins de Lachapelle; une *Histoire critique du culte des morts, parmi les chrétiens et les païens*; un *Supplément à l'Histoire des Hussites*, de Lenfant, Lausanne, 1745, in-4°.; une *Histoire de la Réformation*, depuis 1517 jusqu'en 1530, que M. Pajon de Moncets a publiée en 1785, Berlin, 4 vol. in-8°., ouvrage imparfait, et qui a eu peu de succès; une *Dissertation sur les livres d'Optat de Milève*, un grand nombre de *Sermons*, outre ceux qui sont imprimés, et qui lui avaient mérité chez les protestants une réputation égale à celle de Saurin, surtout du côté de l'imagination, de la justesse, du tour neuf et original qu'il savait donner à ses pensées, des mouvements pathétiques et du brillant de son élocution. Tous ses ouvrages, dont nous n'avons fait connaître que les principaux, annoncent un littérateur profond, un jugement exquis, un critique souvent judicieux, mais quelquefois trop hardi. Le style, sans en être parfaitement pur, a de la vivacité, de la chaleur et de l'agrément. C'était, d'ailleurs, un homme d'un excellent caractère, honnête, poli, obligeant, modeste, généreux, compatissant, d'une société aisée et intéressante, se livrant néanmoins quelquefois à des vivacités qui troublaient son repos. Il avait reçu de la nature une belle physionomie, qui, jointe aux manières aisées contractées par un long commerce avec les grands, prévenait en sa faveur et inspirait la confiance. On le traitait, à la cour de Berlin, avec distinction, et les personnes du plus haut rang se faisaient honneur d'être en relation avec lui. Nous avons deux éloges de Beausobre, l'un de Formey, rédigé d'après les mémoires de Charles-Louis de Beausobre, à la tête du second volume de l'*Histoire du Manichéisme*; l'autre, de Lachapelle, sur les mémoires de la veuve de celui qui en est l'objet, au-devant de ses *Observations sur le Nouveau-Testament*, destiné à combattre quelques assertions du précédent, dont Formey prouva depuis l'authenticité. T—D.

BEAUSOBRE (Charles-Louis de), fils du précédent, né à Dessau, en 1690, embrassa l'état ecclésiasti-

que, malgré lui, et par complaisance pour sa mère. Il devint ministre de l'église de Bukholtz, puis à Hambourg, enfin à Berlin. Il fut conseiller privé du roi de Prusse, membre de l'académie des sciences, et mourut en 1753. Il travailla, sous la direction de son père, et conjointement avec Roques, à la continuation des *Discours de Saurin sur la Bible*, et composa ceux qui sont sur le *Nouveau Testament*. On y trouve en général moins de critique que dans ceux de Saurin, parce que son père ne croyait pas que la critique convînt à ces sortes d'ouvrages, où l'on préfère la simplicité et la clarté du style. Il est encore auteur d'une *Apologie des protestants*, in-4°., et d'un autre ouvrage du même genre, intitulé : le *Triomphe de l'innocence*.

T—D.

BEAUSOBRE (LOUIS DE). Ce fils précoce du second mariage d'Isaac de Beausobre, naquit à Berlin en 1730. Le prince royal, depuis Frédéric-le-Grand, l'ayant adopté, par estime pour le père, assigna 500 écus de pension annuelle pour son éducation au collége français de Berlin, puis à l'université de Francfort. Il l'envoya ensuite à Paris pour s'y former dans le commerce des gens de lettres de France. A son retour, il le fit entrer dans l'académie des sciences, et le nomma conseiller privé, après l'avoir employé en divers tribunaux. Ce prince l'appelait le *Petit Beausobre*, en le comparant à son père, et le plaisantait sur ses idées économiques. Il mourut à Berlin le 3 décembre 1783. C'était un homme d'esprit, doué de beaucoup de connaissances ; mais qui, pour avoir voulu embrasser trop d'objets, travailla plus en surface qu'en profondeur, et ne produisit que des ouvrages médiocres. C'était, d'ailleurs, un homme de bon conseil, affable et officieux. On a de lui : I. des *Lettres sur la littérature allemande*, dans les *Mercures* de 1755 : elles intéressent peu, parce que l'Allemagne n'avait pas encore fourni beaucoup d'ouvrages de littérature faits pour être goûtés des étrangers ; II. des *Dissertations philosophiques sur la nature du feu et les différentes parties de la philosophie*, 1753, in-12 ; III. *Dissertatio de nonnullis ad jus hierarchicum pertinentibus* ; IV. *le Pyrrhonisme du sage*, 1754, qui n'eut point de succès ; V. *Songes d'Épicure*, 1756 ; VI. *Essai sur le bonheur* ; VII. *Introduction à la statistique* ; VIII. *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, Amsterdam, 1765, 2 vol. in-8°. Il en a paru une nouvelle édition, corrigée et augmentée, en 1771, 3 vol. in-12, et une traduction en allemand avec des notes savantes. Cet ouvrage contient quelques bonnes idées : mais il est mal digéré. X. Quelques bons *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie de Berlin*.

T—D.

BEAUTEVILLE (JEAN-LOUIS DU BUISSON DE), évêque d'Alais, né à Beauteville, en 1708, d'une ancienne famille du Rouergue, fut chanoine et grand-vicaire de Mirepoix, député du second ordre à l'assemblée du clergé de 1755, où il se rangea du côté des modérés, et parvint, la même année, à l'évêché d'Alais. Le mandement qu'il publia en 1762, contre le *Recueil des Assertions*, lui attira une querelle de la part de M. de Brancas, archevêque d'Aix. Cet archevêque n'ayant pu réussir à le faire condamner à l'assemblée de 1765, obtint contre lui un bref du pape, que le parlement de Provence fit brûler par la main du bourreau, avec la lettre pastorale dont le prélat en avait accompagné la publication. Ses collègues de la province de Narbonne lui

firent défendre, par une lettre de cachet, de paraître aux états de Languedoc; mais elle fut aussitôt révoquée. Sa protestation à cet égard se trouve dans un écrit intitulé : *Précis de ce qui s'est passé à l'assemblée provinciale de Narbonne*, 1765, in-12. Ils cherchèrent alors à faire schisme avec lui pendant la tenue des états, en soutenant l'insubordination des sujets dyscoles de son clergé. Leur grief principal était qu'il ne faisait point signer le formulaire d'Alexandre VII, dont il n'avait pas trouvé l'usage établi dans son diocèse. Beauteville fut amplement dédommagé des mauvais procédés de ses confrères, par la considération dont il jouissait, tant parmi les protestants que parmi les catholiques d'Alais. Il mourut avec les sentiments d'une piété exemplaire, le 25 mars 1776, emportant avec lui les regrets de toutes les classes de citoyens. C'était un prélat savant, rempli de religion, attaché à tous ses devoirs, charitable envers les pauvres. Les protestants eurent à se louer de sa modération; il avait publié quelques écrits théologiques, sur le rapport des actions à Dieu, dans sa dispute avec l'archevêque d'Aix : quelques-uns de ses mandements firent sensation dans le public, celui, entre autres, qu'il donna sur la mort de Louis XV et sur le sacre de Louis XVI, où l'on trouva d'heureuses applications de l'Écriture sainte. Il avait composé, contre le rapport de M. de Brienne à l'assemblée du clergé de 1765, un ouvrage qu'il se disposait à rendre public, lorsqu'il fut surpris par la mort. Il avait été en correspondance avec Clément XIV, sur les moyens de terminer les divisions qui déchiraient l'église de France. T—D.

BEAUVAIS (frère Remi de), capucin, vivant dans le 17e. siècle. En entrant dans l'ordre des capucins, il prit le nom de *Beauvais*, sans doute du lieu de sa naissance; et les érudits n'ont pas jugé à propos de faire de grandes recherches sur sa famille. Il est auteur d'un poëme intitulé : *la Madeleine*, imprimé à Tournai, en 1617, in-8°., aux frais et par les soins de Marie de Longueval, l'une des pénitentes de l'auteur, qui lui en avait donné le sujet, et qui a mis son nom au bas de l'avis au lecteur. C'est une chose qui n'a point encore été remarquée, et qui mérite de l'être, que le sujet de la chrétienne pénitente, d'une femme abusée long-temps par le monde, revenue de ses erreurs, et les expiant par les larmes, sujet qui paraîtrait digne de la muse héroïque, n'ait inspiré cependant que des vers ridicules. On connaît le poëme de *la Madeleine au désert de la Ste-Baume*, par le P. de St.-Louis, que La Monnoye a jugé digne d'une réimpression, à raison de sa singularité et de sa bizarrerie. Un chartreux, nommé *Durand*, en 1622, et Jacques Le Clerc, curé de St.-Valery, en 1628, ont également choisi la Madeleine pour sujet de leurs chants dévots. Desmarets de St.-Sorlin, le Laboureur et plusieurs autres poëtes ont aussi célébré les miracles, les larmes et la pénitence de cette Sainte; tous ont échoué dans leur entreprise. Le poëme de frère Remi est divisé en vingt livres. On trouve au commencement un Dialogue entre la sainte et l'auteur. Ce dialogue amusera les personnes qui savent trouver dans les choses sérieuses un côté plaisant. Il serait impossible de supporter la lecture de l'ouvrage, dont l'auteur s'avoue humblement un petit novice en poésie. W—s.

BEAUVAIS (Nicolas Dauphin), né à Paris en 1687, se livra de bonne heure à l'étude du dessin et de la gra-

vure. Ses talents se développèrent dans l'école de Girard Audran. Il a gravé plusieurs morceaux dans la collection de Crozat, dans la galerie de Dresde, ainsi que dans l'ouvrage fait pour le sacre de Louis XV. Sans avoir acquis une grande célébrité, Beauvais a fait des ouvrages dignes d'estime. Il est mort à Paris, en 1763. — L'un de ses fils, Philippe, s'est distingué dans la sculpture. Après avoir remporté le grand prix, et fait le voyage de Rome, où il exécuta une statue de l'*Immortalité*, pour l'impératrice de Russie, il allait jouir dans sa patrie des avantages de sa réputation, lorsque la mort est venue l'enlever à la fleur de l'âge, en 1781. Il est connu par l'exécution d'un des bas-reliefs du portail de Ste-Geneviève. P—E.

BEAUVAIS (GUILLAUME), né à Dunkerque, en 1698, est mort à Orléans le 29 septembre 1773. Il était très-versé dans la science des médailles. On a de lui quelques ouvrages numismatiques assez estimés : I. *Lettre sur les médailles romaines* (dans le *Mercure* de 1734); II. *la Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites*, Paris, 1739, in-4°. Ce traité a aussi été ajouté aux deux ouvrages qui suivent. Il en a, en outre, paru une traduction allemande, imprimée à Dresde en 1791, in-4°., et enrichie de notes, et surtout d'une table fort utile aux acquéreurs de médailles, qui offre la spécification de la valeur et de la rareté des médailles impériales. Cette table a été reproduite dans la nouvelle édition française de la dissertation, Dresde, 1794, in-4°. III. *Traité des finances et de la fausse monnaie des Romains, auquel on a joint une Dissertation sur la manière de discerner les médailles antiques d'avec les contrefaites*, Paris, 1740, in-8°. M. Barbier attribue cet ouvrage à M. Chassipol. IV. *Histoire abrégée des empereurs romains et grecs par les médailles*, Paris, 1767, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant, non pour la partie historique qui est trop courte, mais pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connaître la rareté et le prix. C'est à la fin du 3e. volume qu'a été réimprimée la *Dissertation sur la manière de discerner les médailles antiques*. V. *Dissertation sur la marque et contre-marque des médailles des empereurs romains*, in-4°. Beauvais avait une collection de médailles précieuses qu'un particulier d'Orléans avait achetée ; et l'ayant apportée pour la vendre à Paris, comme il avait mis toutes les pièces dans des sacs sans soin, elles sont arrivées sans traces, et tout-à-fait défigurées. K.

BEAUVAIS DE PRÉAU (CHARLES-NICOLAS), né à Orléans, le 1er. août 1745, fut d'abord médecin, puis juge de paix à Paris. En 1791, on le nomma député à l'assemblée législative, et, en 1792, à la convention nationale, où il professa des opinions exagérées, et donna en plusieurs occasions des preuves de violence et d'emportement. Il était en mission à Toulon lorsque cette place tomba au pouvoir des Anglais, qui l'emprisonnèrent. Quand l'armée française l'eût reprise, Beauvais fut nommé commissaire à l'armée d'Italie ; mais il déclara dans une lettre à la convention, qu'il était hors d'état d'accepter cet emploi, parce qu'il avait été accablé de mauvais traitements lors de sa captivité. Il mourut le 27 mars 1794, à Montpellier. La convention fit déposer ses cendres dans les archives, et plaça pendant quelque temps son buste dans le lieu des séances. On a de Beauvais : I. *Description topographique du mont Olivet*, 1783,

in-8°. ; II. Une *Dissertation sur la parole*, traduction de l'ouvrage que J. C. Amman avait publié en 1692, sous le titre de *Surdus loquens*, et fait réimprimer en 1700, sous le titre de *Dissertatio de loquelâ ;* ce qui a fait croire que c'étaient deux ouvrages. La traduction de Beauvais a paru à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets*, par Deschamps, 1779, in-12. III. une nouvelle édition des *Essais historiques sur Orléans*, de Daniel Polluche, 1778, in-8°. K.

BEAUVAIS (JEAN-BAPTISTE-CHARLES-MARIE DE), évêque de Senez, naquit le 17 octobre 1731, à Cherbourg, d'une famille honnête et vertueuse. Son père, avocat au parlement de Paris, s'appliqua à former ce fruit unique de son mariage, et les heureuses dispositions de l'enfant répondirent parfaitement aux soins de l'auteur de ses jours. Devenu prêtre, son goût naturel et ses talents pour la prédication, cultivés par le célèbre Le Beau, son professeur de rhétorique, l'entraînèrent de bonne heure vers le ministère de la chaire. Une figure douce et noble, une manière de s'exprimer aisée, une confiance modeste, l'excellente réputation dont il jouissait, sa conduite véritablement ecclésiastique, donnaient du relief à la pureté de sa morale, et prévinrent favorablement le public en sa faveur. Choisi, en 1768, pour prêcher le panégyrique de S. Augustin devant l'assemblée générale du clergé, discours qui ne se prononçait qu'une fois tous les dix ans, lors des grandes assemblées, elle en fut tellement satisfaite, qu'elle chargea son président de recommander le jeune orateur au ministre de la feuille des bénéfices. Dès 1761, il avait préludé à la cour par le sermon de la Pentecôte. L'Avent de 1768 et le Carême de 1773 mirent le sceau à sa réputation, et le dernier terme à sa fortune, par sa nomination à l'évêché de Senez. Les obstacles qu'éprouva cet acte de justice rendue à son mérite, nous peignent au naturel l'esprit de cette époque. On lui reprochait d'être roturier. M. de Bezons, évêque de Carcassone, prélat qui, par ses vertus, son zèle et sa franchise, retraçait les mœurs antiques, ne craignit point de dire à Mesdames, filles de Louis XV, et protectrices de de l'abbé de Beauvais, qui insistaient sur son défaut de naissance, qu'un homme qui appartenait aux Bossuet, aux Bourdaloue, aux Fléchier, aux Massillon, pouvait le disputer aux plus nobles familles du royaume; et quand le cardinal de La Roche-Aymon ministre des grâces ecclésiastiques, lui opposa le même défaut : « Si je » croyais, lui répondit-il, que la no- » blesse fût la principale condition re- » quise pour l'épiscopat, je foulerais » ma croix aux pieds, et je renonce- » rais à la haute dignité dont je suis » revêtu. » Ces deux réponses circulèrent à la cour : elles firent fortune, et l'abbé de Beauvais fut nommé évêque. Chargé, peu de temps après, de prêcher à Versailles le sermon de la Cène, il sut profiter de l'autorité que lui donnait sa dignité nouvelle pour faire contraster les scandales de la cour avec la misère des peuples. On se rappelle encore aujourd'hui l'impression que l'orateur fit en cette occasion, où, pour émouvoir le monarque par le spectacle de sa fin dernière, et paraphrasant ce passage de l'Ecriture : « Encore quarante jours, et Ninive » sera détruite, » il parut lui prédire une mort qui semblait alors éloignée, et qui néanmoins suivit si littéralement la menace. Ce fut aussi cette circonstance frappante qu'il rappela dans l'oraison funèbre du même monarque, et qui en rend le début si im-

posant et presque digne de Bossuet. Le seul reproche fondé qu'on pût faire à cette pièce éloquente, ce fut d'y voir l'orateur, cédant trop à des ressentiments inspirés par l'esprit de corps, rappeler avec affectation des querelles qui, pour l'intérêt de l'Eglise et de l'Etat, n'auraient dû jamais exister. Pendant le court espace de temps que M. de Beauvais demeura dans son diocèse, il honora l'épiscopat par ses vertus, par sa régularité, par ses égards pour ses coopérateurs, et par sa charité envers les pauvres; mais le projet de réunion des évêchés de Digne et de Senez lui ayant causé des désagréments, qui se réunirent à la difficulté qu'il avait de parler et d'entendre l'idiome des peuples qu'il était chargé d'instruire, et au regret d'être éloigné de la capitale où il avait passé toute sa vie, il se démit de son siége en 1783. Dans sa retraite, il conçut le projet d'un séminaire particulier, pour former de jeunes prédicateurs, que les temps mauvais qui s'avançaient à grands pas sur la France, ne lui permirent pas de réaliser. Il voulut y suppléer provisoirement par des conférences, qui manquèrent leur but, par l'inexpérience de celui qui en fut chargé. Il entreprit, avec d'habiles coopérateurs, une nouvelle *Bibliothèque des prédicateurs*, dont sa mort arrêta le travail. Député aux états-généraux, par le baillage de Paris, *extrà muros*, son ame, peu faite pour supporter les agitations violentes, ne put résister aux orages qui en signalèrent le début. De funestes pressentiments affligèrent profondément son cœur. Sa santé s'en altéra, et une espèce de langueur le conduisit rapidement au tombeau, le 4 avril 1790. Ses Sermons ont été imprimés en 1806, Paris, 4 vol. in-12, par les soins de M. l'abbé de Galard, précédés d'une notice intéressante sur sa personne et ses discours, par M. l'abbé Boulogne. On regrette qu'une fausse délicatesse ait empêché l'estimable éditeur d'y insérer le *Panégyrique de S. Augustin*, et le sermon sur la Cêne, qui avaient produit un si grand effet lorsqu'ils furent prononcés. « Ses Sermons en général dit M. de Boulogne, » en les jugeant même au-dessous » de nos grands modèles, n'en méritent pas moins de figurer avec distinction parmi ceux qui honorent la » chaire française. On n'y rencontre » pas à la vérité cette vigueur de rai- » son, cette élévation de pensées, » cette vaste ordonnance de plan, » cette fécondité d'imagination qui dis- » tinguent nos premiers orateurs; mais » il y règne une simplicité noble et » soutenue, une sensibilité douce, » une diction correcte, et je ne sais » quel aimable abandon qui, quelque- » fois il est vrai, va jusqu'à la négli- » gence, mais qui persuade d'autant » plus, qu'il laisse moins voir d'effort » et de travail. » Le genre de son talent, la trempe de son esprit, la douceur de son caractère, semblaient ne lui promettre aucun succès dans les oraisons funèbres, où l'on exige un ton de force et de majesté qui doit toujours tendre au sublime. « C'est néanmoins, dit l'auteur cité, » dans ces sortes de discours que M. » de Senez s'est le plus distingué, et » il y montre une certaine hauteur que » l'on est loin de rencontrer dans ses » sermons. Il est vrai qu'il composa » ses oraisons funèbres dans la ma- » turité de son talent. » M. l'abbé de Galard prononça, dans une assemblée de la famille de M. de Juigné, archevêque de Paris, dont M. de Beauvais était l'ami particulier, l'éloge funèbre de ce dernier prélat. Cet éloge a été imprimé. L'orateur semble y fondre

son ame douce et sensible dans celle de son héros. La seule chose qu'on ait à regretter, c'est que la plume élégante de M. de Galard n'ait pas conduit cette esquisse jusqu'à la fin de la vie de M. l'évêque de Senez. T—D.

BEAUVAL (JEANNE-OLIVIER BOURGUIGNON, Mme.), comédienne, née en Hollande, vers 1643, exposée dès l'âge le plus tendre à la porte d'une église, recueillie par une blanchisseuse qui l'éleva jusqu'à l'âge de douze ans, adoptée par le chef d'une troupe de comédiens qui se trouvaient en Hollande, et qu'elle quitta pour s'engager dans celle de Lyon, dont le directeur devint son père adoptif. Elle épousa, malgré ce dernier, Beauval, simple gagiste dans cette troupe, et le fit recevoir au nombre des comédiens. Molière, qui eut occasion de la voir, obtint un ordre du roi pour la faire entrer à son théâtre, où elle débuta au mois de septembre 1670; elle ne plut point au roi, la première fois qu'il la vit jouer à Chambord; mais Molière ayant eu l'adresse d'éluder l'ordre que Louis XIV lui donna de distribuer le rôle de Nicole, du *Bourgeois gentilhomme*, à une autre comédienne, le monarque, après l'avoir vue dans ce rôle, dit à Molière: « Je reçois votre » actrice. » Cependant sa voix et sa figure ne lui plurent jamais. Depuis 1679 jusqu'en 1704, époque de sa retraite, elle créa plusieurs rôles de soubrettes, et joua les reines dans la tragédie. Le dernier rôle qu'elle joua d'original, est celui de Lisette, dans les *Folies Amoureuses*: elle avait alors cinquante-huit ans. Le caractère altier et très-contrariant de Mme. de Beauval se retrouve dans plusieurs rôles de soubrettes que les auteurs, et principalement Regnard, firent pour elle. Ce dernier eut assez d'ascendant sur elle pour l'engager à se laisser peindre en public dans le Prologue *des Folies amoureuses*, où Mme. de Beauval paraît sous son propre nom, avec Dancourt, et joue le rôle d'une femme bavarde et très-acariâtre. Cette comédienne est morte le 20 mars 1720. P—X.

BEAUVARLET (JACQUES-FIRMIN), né à Abbeville, le 25 sept. 1731, reçut dans cette ville les premières leçons du dessin et de la gravure, d'Hecquet et de Lefevre, graveurs peu connus, et vint à Paris, où il se mit sous la direction de Laurent Cars. Ce fut au sortir de cette école célèbre qu'il exécuta ses quatre grandes estampes d'après les tableaux de Luc Jordans, dans lesquelles on reconnaît le bon goût de cette même école. Ce fut sur ces estampes qu'il fut agréé à l'académie en 1765; mais le désir d'obtenir la vogue et de se conformer au goût du public, alors fort corrompu, lui fit abandonner la bonne route qu'il avait prise, et substituer à un faire large, à une manière savante, un goût mesquin, un servile arrangement de tailles, auxquels il sacrifiait jusqu'aux formes mêmes des tableaux qu'il traduisait. Habitué à graver d'après les dessins qu'il avait copiés, oubliant que le graveur doit être un traducteur fidèle, il changeait tout ce qui pouvait contrarier le brillant de son burin, ou l'agencement compassé de ses hachures. On l'a vu même, surtout dans sa suite d'*Esther*, d'après de Troy, agrandir les yeux de ses figures de femmes, et rappetisser les bouches d'une manière ridicule, croyant les rendre plus jolies. Malgré cela, Beauvarlet avait un fond de talent extrêmement aimable, et, sans l'abus qu'il en a fait, on le compterait au nombre des graveurs les plus habiles. *La Lecture* et *la Conversation espagnole*, d'après Carle Vanloo, moins entachées des défauts qu'on lui

reproche que les ouvrages qu'il a faits depuis, sont des estampes agréables, dont les bonnes épreuves seront toujours recherchées d'une certaine classe d'amateurs. C'est Beauvarlet qui a fait la tête du portrait de Mlle. Clairon, représentée en Médée, dans l'estampe gravée d'après Vanloo : cette tête avait été manquée par Cars, St.-Aubin et Jardinier. Les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la gravure feront bien d'éviter l'écueil dans lequel cet artiste est tombé, et de se rappeler que la correction du dessin est le premier mérite du graveur. Les estampes de Beauvarlet ont eu une très-grande vogue, et ses épreuves avant la lettre sont montées de son vivant à de très-hauts prix, qui ont beaucoup diminué depuis sa mort, arrivée à Paris, le 7 décembre 1797. Malgré les malheurs des circonstances, et les pertes que cet artiste avait éprouvées, il a terminé sa carrière dans l'aisance. P—E.

BEAUVAU (René, baron de), l'un des plus vaillants chevaliers du 13e. siècle, descendait de Raoul, qui, dans le 11e., n'avait pas déployé moins de valeur, et que les *Archives de St.-Aubin* d'Angers nous représentent, à l'année 1025, rendant hommage pour son château de Beauvau au comte d'Anjou, « debout, l'épée » au côté et la barrette en tête, à cause » de la parenté, » tandis que les autres seigneurs s'acquittaient de ce devoir à genoux, désarmés et découverts. C'est d'après cette circonstance que la plupart des auteurs ont vu dans la maison de Beauvau une branche cadette de la première maison d'Anjou ; et les vieilles chroniques de ces contrées, en établissant comme une règle « que la noblesse y marchait toujours sous la bannière de Beauvau, » semblent ne pas laisser de doute sur cette opinion. Quoi qu'il en soit, René de Beauvau avait ajouté tant d'éclat et attaché tant de bonheur à cette bannière, que Charles d'Anjou, frère du roi S. Louis, voulut la voir flotter parmi les siennes, et avoir René pour compagnon d'armes, lorsqu'il partit pour son expédition de Naples, en 1265. René s'y distingua par de nouveaux prodiges de bravoure, surtout à la bataille de Bénévent, où fut tué, en 1266, Mainfroi, l'usurpateur des Deux-Siciles. Pour récompense d'avoir si efficacement contribué à la réduction de ces royaumes, le baron de Beauvau en fut nommé connétable. Malheureusement, ce qui lui avait mérité ces honneurs l'empêcha d'en jouir long-temps : il mourut, dans la même année, de la suite des blessures dont il avait été couvert, laissant à sa longue et nombreuse postérité des exemples qu'elle a fidèlement suivis. L—T—L.

BEAUVAU (Louis, seigneur de), se montra, de bonne heure, digne de marcher sur les traces de son quadrisaïeul René. Formé par les leçons et les exemples de son père (qui avait été à la fois gouverneur d'Anjou et du Maine, sénéchal de Provence et d'Anjou, exécuteur testamentaire de Louis II, et ambassadeur de Louis III, roi de Sicile), Louis de Beauvau réunit en lui les divers mérites du guerrier, du magistrat et du négociateur. On le vit aimer et protéger les lettres dans un siècle encore à demi-barbare. Il fut gouverneur et capitaine de la Tour de Marseille, grand-sénéchal de Provence, premier chambellan de ce *bon roi René*, qui l'emmena partout avec lui, à travers les vicissitudes de sa fortune. Lorsqu'en 1445, René quitta la Lorraine pour n'y plus reparaître, il y laissa son fils Jean, duc de Calabre, avec le titre de son lieutenant-général, et voulut que le sénéchal de

Beauvau restât près de ce jeune prince, pour l'aider de sa valeur et de ses lumières dans un gouvernement difficile et envié. Ce fut à cette époque que la branche aînée de la maison de Beauvau fut transplantée d'Anjou en Lorraine. Tels étaient les droits de Louis de Beauvau à l'estime de son souverain et à la vénération publique, qu'en 1448, René, fondant l'ordre du Croissant, inscrivit, pour premier chevalier, *Louis de Beauvau;* le second était *Monseigneur de Lorraine*, fils aîné du comte de Vaudémont; et le fondateur, aussi modeste que bon et valeureux, n'écrivit *le roi René* qu'à la cinquième place. Louis de Beauvau mourut en 1472 à Rome, où il avait été chargé de plusieurs ambassades délicates, notamment auprès du pape Pie II. Il avait eu trois femmes, et, en 1454, avait marié sa fille unique du premier lit, Isabeau de Beauvau, avec Jean de Bourbon, comte de Vendôme, et trisaïeul du roi Henri IV. Moréri a remarqué que, par cette alliance, toutes les têtes couronnées de l'Europe, descendaient de la maison de Beauvau. L—T—L.

BEAUVAU (HENRI, baron DE), descendant au 5e. degré de Louis qui précède, aima la guerre, les négociations, les cours, les voyages, les sciences. Il alla faire ses premières armes en Hongrie, sous l'empereur Rodolphe II. Ne le trouvant pas assez bon guerrier, il offrit ses services à l'électeur de Bavière. Voyant la Hongrie envahie par les Turks, il leva un corps de mille chevaux et de deux mille hommes de pied, les conduisit à l'armée du prince de Mansfeld, et concourut à la victoire et à la reprise de Strigonie sur les infidèles, en 1595. Rappelé en Lorraine, il fut envoyé, en 1599, ambassadeur du duc Henri, à la cour de Rome, relativement au mariage de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, dont il avait l'honneur d'être cousin. Bientôt il suivit le duc de Mercœur à son expédition de Hongrie, lorsqu'en 1601 ce prince eut été prié par l'empereur Rodolphe de prendre le commandement de son armée. Les Turks défaits, et les affaires de l'empereur rétablies, Henri de Beauvau se mit à parcourir l'Europe, l'Asie, l'Afrique. De retour chez lui, il se maria, fut grand-forestier de Lorraine, conseiller d'état et premier chambellan du duc; écrivit une relation de ses campagnes et de ses voyages (dont l'édition la plus complète est de Nancy, 1619, in-4°. fig.), cultiva les lettres et l'éducation de son fils unique. — Ce fils fut Henri marquis de BEAUVAU, auteur des Mémoires de son nom, imprimés à Cologne, 1690. La réunion de ses connaissances et de son caractère le firent choisir pour gouverneur du prince ducal, qui depuis, sous le nom de *Charles V*, réduit par la France à n'être que duc titulaire de Lorraine, appelé par l'Allemagne à être le vrai défenseur de l'empire, se montra supérieur à la mauvaise et à la bonne fortune; eut la gloire de délivrer Vienne avec Sobieski, et de délivrer seul Sobieski à Barkan; épousa une sœur de l'empereur, veuve d'un roi de Pologne; mérita enfin que, pendant toute sa vie, Léopold l'appelât *le plus grand de ses généraux*, *comme le plus fidèle de ses alliés*, et qu'en apprenant sa mort, Louis XIV dit de lui: « J'ai » perdu le plus sage et le plus généreux » de mes ennemis. » L—T—L.

BEAUVAU (MARC DE), prince de Craon, petit-fils du dernier Henri, dont nous venons de parler, naquit en 1679, ainsi que Léopold de Lorraine, et eut une éducation presque commune avec le fils de son souverain.

Il le suivit, en 1695, à cette fameuse journée de Téméswar, où tous deux se signalèrent, âgés seulement de quinze ans; et lorqu'en 1697 la paix de Riswick eut remis l'héritier de Charles V en possession de ses états, le jeune souverain nomma son jeune camarade de bataille, grand-écuyer de Lorraine. Bientôt Léopold, croissant en âge, mérita d'être appelé *le meilleur et le plus sage des princes de son temps.* Retrouvant encore ces mêmes caractères de sagesse et de bonté dans celui dont la valeur avait si bien répondu à la sienne, le duc s'attacha plus particulièrement chaque jour son grand-écuyer par des faveurs, surtout par une confiance qu'on pouvait dire fraternelle. La bienfaisance en était le premier lien. Ce fut Marc, appelé alors le *marquis de Craon*, qui, en 1714, découvrit que le roi Stanislas, passant à Lunéville, venait d'y mettre secrètement en gage ses plus précieux bijoux, pour une somme bien au-dessous de leur valeur; ce fut lui qui en informa aussitôt Léopold; et le duc, sans perdre un instant, fit retirer les bijoux, et les envoya au roi, avec leur valeur entière en argent. Devenu père en 1708, Léopold se hâta, en 1715, de confier son fils à son ami; et Marc de Beauvau éleva François Ier, qui devait être empereur, comme Henri de Beauvau avait élevé Charles V. Les conseils de Marc eurent une grande influence dans tous les traités de pacification, de partages ou d'échanges, qui terminèrent ou suivirent la guerre de la succession; et les parties rivales le comblèrent des signes les plus éclatants de leur satisfaction. Ainsi, l'empereur Charles VI, l'ayant créé prince de Craon et du St.-Empire, le 13 novembre 1722, Philippe V, par lettres du 8 mai 1727, le créa grand d'Espagne de la première classe. Une mort prématurée enleva Léopold à ses sujets. Le fils du *bon duc* monta sur le trône de Lorraine, en 1729; mais fut obligé d'échanger le patrimoine de ses pères contre la Toscane, en 1735. Les deux souverains, dont l'un allait quitter, et dont l'autre venait occuper la Lorraine, s'accordèrent encore pour honorer le prince de Craon d'une égale confiance. Le duc François, partant pour Vienne, lui déclara qu'il le retenait à son service, et le choisissait pour aller recevoir le serment de fidélité de ses nouveaux sujets: le roi Stanislas, arrivant à Lunéville, lui demanda de se charger d'une ambassade particulière pour lui, auprès du roi de France, avant d'aller en Toscane: et le prince de Craon remplit ces deux missions en homme qui avait su les mériter. C'était lui qui avait négocié le mariage du souverain, son élève, avec l'aînée des archiduchesses d'Autriche, et l'empereur Charles VI l'avait nommé alors son conseiller d'état intime, avec promesse de la toison-d'or, qu'il reçut quelque temps après. Époux de Marie-Thérèse en 1736, le nouveau grand-duc fut associé par elle à la double couronne dont elle hérita en 1740, et l'année 1745 le porta sur le trône impérial, sous le nom de François Ier. Appelé à régir de si grands états, et préoccupé, avec la bonté des princes lorrains, du bonheur de ses sujets toscans, François se crut sûr d'y avoir pourvu, en leur donnant le prince de Craon pour vice-roi, sous les titres de son ministre plénipotentiaire, chef et président du conseil de régence. Ces contrées se souviennent encore avec reconnaissance de l'administration du prince de Craon. Elle eut pour caractères distinctifs une justice bienfaisante, une dignité affable, une attention constante à employer et à récompenser le mérite,

à protéger les lettres et les arts dans cette Florence, leur patrie naturelle. Le prince de Craon y vécut entouré des plus beaux esprits d'Italie, des Sérati, des Venuti, des Nicolini, des Buon-Delmonte, et il portait à ces réunions autant de lumières qu'il en recevait. On a dit de lui « qu'il était sûrement un des hommes les plus instruits, et peut-être l'homme le plus aimable de son temps. » Il mourut en 1754, âgé de soixante-quinze ans, après avoir eu, de son mariage avec Anne-Marguerite de Lignéville, fille du maréchal de Lorraine, vingt enfants, presque tous vivants à l'époque de sa mort, et aussi noblement établis qu'il convenait à leur naissance.

L—T—L.

BEAUVAU (Charles-Juste, maréchal de), fils du prince de Craon dont nous venons de parler, naquit à Lunéville le 10 sept. 1720. En 1742, pendant que les Français étaient assiégés dans Prague, tous les grenadiers de la garnison, joints aux carabiniers, rentraient d'une sortie qui avait été pour eux la plus brillante victoire, et cependant avaient la tristesse sur leurs fronts : on leur en demande la cause. « Le *jeune brave* est blessé, » s'écrient-ils; et ils s'ouvrent pour le montrer porté au milieu d'eux sur un brancard ensanglanté. Ce *jeune brave*, qu'ils avaient ainsi surnommé, était Charles de Beauvau, qui, dès l'âge de treize ans, avait voulu suivre son oncle Lignéville, partant pour aller trouver sur les remparts de Colorno la mort la plus glorieuse; qui, à vingt ans, colonel des gardes du roi Stanislas, était venu seul servir comme volontaire dans l'armée française, et qui, aide-de-camp du maréchal de Belle-Isle, « s'était fait (dit le chevalier de Boufflers), aide-de-camp de tout ce qui marchait à l'ennemi. » Prague défendue contre le prince Charles de Lorraine par le jeune Beauvau, dont le père était alors premier ministre du grand-duc François de Lorraine en Toscane, offrait un des jeux bizarres de la fortune; mais les vicissitudes et le changement de souverain qu'avait subi cette Lorraine tant disputée, entraînaient de pareils résultats. Le prince de Beauvau ne démentit point ce brillant début, qui lui valut la croix de S. Louis à vingt-un ans. Élevé rapidement de grade en grade, il rappela le *jeune brave* dans toutes ses campagnes; au passage de la Bormida, où, s'élançant avec son frère à travers les embrasures des canons, il s'empara des retranchements et du pont qui arrêtaient toute l'armée; à l'assaut de Mahon, où, commandant l'attaque principale, il arriva sur la brèche en même temps que les plus vaillants grenadiers; à la journée de Corback, où, sur l'annonce d'une bataille prochaine, on le vit accourir de Versailles, et lieutenant-général des armées, chevalier des ordres, capitaine des gardes, servir d'aide-de-camp au maréchal de Broglie. « M. de Beauvau (écrivait au roi, le maréchal vainqueur), est arrivé au moment du combat. C'est un aide-de-camp d'une nouvelle espèce : il n'est pas moins bon pour le conseil que pour l'action. » Aussi cet aide-de-camp fut-il choisi, deux ans après, pour commander en chef le corps de troupes envoyées au secours de l'Espagne : il allait entrer dans les Algarves, à la tête de vingt-six mille Français, lorsque la paix de 1763 vint fermer devant lui cette carrière des armes, qu'il était si avide de parcourir. On ne vit plus que l'homme de bien dans celui qui avait montré tant d'ardeur dans la guerre. Ce qui assigne

à Beauvau une place parmi les personnages les plus distingués de son temps, ce n'est pas seulement cette valeur, brillant héritage de ses pères, mais qui lui fut commune avec beaucoup d'autres; c'est cette beauté de caractère qui lui était propre, et qui, jamais démentie, lui mérita d'être appelé, comme Bayard, l'homme *sans peur et sans reproche ;* c'est, dans toutes ses actions publiques ou privées, ce sentiment intime du devoir, cet oubli de tout autre intérêt que celui de bien faire, cette vertu aussi modeste qu'elle était courageuse; enfin, cet esprit de justice et de bienfaisance universelle, qu'on ne pouvait pas plus lasser qu'intimider, et qui ne semblait craindre que d'être loué. Commandant du Languedoc en 1763, M. de Beauvau part de Montpellier, où il venait de tenir les états, pour aller se faire ouvrir une *Tour de Constance*, où languissaient encore, lui avait-on dit, quelques restes de familles protestantes, sans autres délits que leur croyance religieuse. A son entrée dans un cachot obscur, il voit tomber à ses pieds quatorze femmes, qui, au milieu des sanglots, lui racontent et leurs communs malheurs et leurs différentes histoires. La plus jeune, âgée de cinquante ans, avait suivi sa mère au *Desert*, n'en ayant que huit : arrêtées l'une et l'autre, la mère était morte, et la fille avait vieilli dans ce cachot. « Vous êtes toutes libres, s'écrie M. de Beauvau; » et de ses deniers il pourvoit immédiatement à leur subsistance, ainsi qu'à la recherche de leurs familles, pour celles qui en avaient encore une. Mais parmi ces victimes, pour lesquelles il avait déjà sollicité le gouvernement avant de quitter Versailles, un calcul, qu'on chercherait vainement à comprendre, l'avait astreint à n'en pouvoir délivrer que quatre à son choix. M. de Beauvau rend compte de ce qu'il a fait, et il le rend en ces termes : « La justice » et l'humanité parlant également en » faveur de toutes ces infortunées, je » me suis bien gardé de choisir entre » elles. Après leur sortie, j'ai fait fermer » la tour, dans l'espérance qu'elle ne » s'ouvrira plus pour une semblable » cause. » A la lecture de cette lettre, tous les bureaux ministériels ne manquèrent pas de crier à l'innovation ! à l'abus de confiance et de pouvoir ! Le prince de Beauvau reçoit ordre de réintégrer dans la tour dix prisonnières sur les quatorze. En cas de refus, on le menace d'en rendre compte au roi; on ne lui dissimule pas qu'il y va de la perte de son commandement. Courrier pour courrier, il répond par cette seule phrase : « Le roi est le maître de m'ôter le commandement qu'il » m'a confié, mais non de m'empêcher d'en remplir les *devoirs* selon » ma conscience et mon honneur. » Il fallait bien qu'une telle vertu finît par commander le respect, et que les quatorze victimes restassent délivrées. Plus d'une fois le prince de Beauvau, dans ses commandements divers, avait marqué aux parlements la limite de leur prérogative; plus d'une victime ou des iniquités, ou des méprises judiciaires lui avaient dû, auprès du trône, l'appui le plus ferme et le plus généreux; mais détruire toute la magistrature de France, mais briser le seul organe des vœux et des besoins du peuple auprès du souverain, devait répugner à tous les principes d'un homme tel que M. de Beauvau. Présent au fameux lit de justice de 1771, il refusa sa voix aux projets du chancelier Maupeou, qui recueillait lui-même les suffrages. Le roi lui écrivit, quelque temps après, qu'il n'en comptait pas moins sur son *respect*, son *attache-*

ment, et son *zèle* (il eût pu lui écrire qu'il y comptait davantage), et Louis XV, il faut le dire à son honneur, défendit la loyauté et la liberté de son capitaine des gardes contre les vengeances de son ministre, qui avait déjà fait dresser la lettre de cachet pour exiler M. de Beauvau à Épinal. Sous le nouveau règne, nommé commandant d'une des premières divisions militaires en 1777, gouverneur de Provence en 1782, maréchal de France en 1783, le prince de Beauvau imprima sur toutes ses diverses fonctions le sceau de son zèle pour l'honneur de l'armée et le bien du service, de son intégrité dans l'administration civile, de sa constante, mais sage philanthropie. La Provence lui dut le rétablissement de ses états et la conservation de son académie, le perfectionnement de sa navigation et le bien-être de ses matelots, des monuments achevés et d'autres commencés, qui tous devaient réunir l'utile et l'agréable. A la suppression de l'arsenal de Marseille, il avait proposé de convertir cette enceinte immense en un lieu privilégié, où tout commerce serait libre et tout culte permis. C'était une idée grande et féconde. Cette double franchise d'un seul quartier de Marseille pouvait investir la France de toute la navigation et de tout le commerce de la Méditerranée. Les troubles politiques s'élevèrent. Le 16 juillet 1789, le maréchal de Beauvau, également dévoué à son prince et à sa patrie, accompagna le roi, en volontaire, dans son voyage orageux de Versailles à l'hôtel-de-ville de Paris, prêt à le couvrir de son corps, si cette crainte d'un danger présent à tous les esprits se réalisait. Le 4 août, Louis XVI lui écrivit de sa main : « Je sens l'im» portance dont il est pour mon ser» vice que mon conseil d'état soit com» posé de la manière la plus propre à » captiver la confiance publique; et, » comme personne en France ne jouit » d'une considération plus générale et » plus distinguée que M. le maréchal » de Beauvau, je le prie de venir » m'aider de son zèle et de ses lu» mières, et de me donner, en ces » malheureuses circonstances, une » nouvelle preuve de son attachement » à ma personne. » Beauvau, qui avait refusé le ministère le jour où Malesherbes avait refusé les sceaux, l'accepta cette fois, se réservant seulement la liberté de quitter le conseil, dès qu'il verrait l'impossibilité d'y être utile. Il y siégea cinq mois, et des membres de ce conseil nous ont répété souvent que « si les avis ouverts par » M. de Beauvau eussent été suivis, » beaucoup de malheurs eussent pu » être évités. » Il ne devait pas survivre à ceux qu'enfanta l'année 1793, Son cœur cessa de souffrir le 21 mai de cette année. Ce fut une chose remarquable que, dans ces temps-là, une grande partie du public parut sentir la perte d'un vieillard vertueux. Un journal disait, en annonçant sa mort: « Malgré son nom et ses dignités, » l'ascendant de ses vertus et de ses » bienfaits l'a environné de respects » jusqu'à la fin de sa carrière. » — Nous n'avons rien dit de son goût passionné pour l'étude et les lettres, de sa constante et intime affection pour ceux qui, en s'adonnant à les cultiver, joignaient le mérite des vertus à l'éclat des talents, de tout ce qu'il puisa et porta dans leur commerce, de sa réception à l'académie *della Crusca*, en 1748, et à l'académie française, en 1771; enfin, de sa fidélité scrupuleuse à remplir encore ses devoirs d'académicien, comme il avait rempli ceux de tous les postes qu'il avait occupés. Nous renvoyons à son éloge

prononcé en 1805, dans une séance de l'Institut, par son neveu, M. de Boufflers; discours où la vérité s'est exprimée par l'organe du sentiment le plus religieux (1). Il est consolant de pouvoir dire, en terminant cet article, que, jusqu'à l'époque de la révolution, la vie de M. de Beauvau fut aussi fortunée qu'elle était pure. Il vécut le plus heureux des époux, des pères, des amis, même des bienfaiteurs; car il rendait la reconnaissance si douce, que sa bienfaisance eut le rare privilége de ne point rencontrer d'ingrats. Il avait été marié deux fois; sa première femme, fille du duc de Bouillon et d'une princesse de Lorraine, l'avait laissé veuf, avant qu'il eût atteint la moitié de sa carrière; la seconde, Élisabeth-Charlotte de Chabot, sœur du duc de Rohan-Chabot, a vieilli avec son époux: modèle révéré de la religion conjugale, elle lui a survécu pendant treize années, aussi intimement unie à sa mémoire qu'elle l'avait été à sa personne, et elle l'a rejoint dans son tombeau en 1806, âgée de soixante-dix-huit ans. On a dit d'elle ce que disait Cicéron de l'illustre Cornélia: « Femme admirable, dans laquelle tout le monde » croit que la Providence a voulu conserver les vestiges de cette antique » bonté, de cette urbanité de mœurs, » de cette perfection sociale des temps » qui ne sont plus. Environnée d'un » époux, d'un frère, de parents et » d'amis élevés tous au dernier degré, » soit des honneurs, soit de la considération publique, il lui a été donné, » quoique femme, de réfléchir sur » eux autant d'éclat qu'ils avaient pu » en répandre sur elle. » On a de lui une *Lettre à l'abbé Desfontaines, sur une phrase* (la seconde) *de cent quatre-vingts mots d'un discours de l'abbé Hardion, à la réception de M. de Mairan à l'académie française*, 1745, in-12. L—T—L.

BEAUVAU (René-François de), l'un des prélats les plus distingués de l'Église gallicane, sortait d'une branche cadette de la maison de Beauvau, établie dans le Poitou. Né en 1664, dans le château du Rivau; reçu docteur de Sorbonne à Paris, en 1694; chanoine et grand-vicaire de l'église de Sarlat, dont son oncle était évêque, il fut porté par son mérite, plus encore que par son nom, à l'évêché de Bayonne, dans l'année 1700. En peu de temps, il acquit l'amour et les respects de tout son diocèse, au point que, sept ans après, à la première nouvelle de sa promotion au siége de Tournay, les habitants de Bayonne coururent en foule à son palais, le conjurant, avec larmes, de ne pas les abandonner. Bientôt ils lui apportèrent une délibération, par laquelle ils venaient de s'imposer eux-mêmes une taxe volontaire, pour égaler le revenu du siége de Bayonne à celui de Tournay; afin, disaient-ils, que leur pasteur ne fût pas tenté par l'appât de pouvoir faire plus de bien ailleurs. Enfin, la ville écrivit au roi, lui demandant, avec les plus vives instances, la grâce de conserver son pasteur chéri. Louis XIV persévéra dans sa promotion, et dit à M. de Beauvau,

(1) « Oui (écrivait M. de Marmontel en déplorant, au nom de l'académie, la mort du maréchal de Beauvau), oui, nous pleurons celui dont » la seule présence recommandait dans » nos assemblées la décence, l'union, la » modération, l'amour de l'ordre et du » travail. Je ne parle point des lumières » qu'un goût sévère et pur, un sentiment exquis des convenances du langage répandaient habituellement sur » nos travaux: le moindre mérite de M. » de Beauvau, même aux yeux de l'académie, fut d'être un excellent académicien. »

en le revoyant. « Je sais ce que Bayonne » voulait faire pour vous ; mais vous » m'êtes nécessaire à Tournay. » En effet, ce que Fénélon avait été dans Cambrai, menacé par le duc de Marlborough, M. de Beauvau le fut dans Tournay, assiégé par le prince Eugène. Non seulement il fit de son palais et de son église un hôpital pour les blessés et les malades, mais il vendit toute sa vaisselle et autres effets précieux ; il emprunta, en son propre nom, jusqu'à 800,000 francs, pour faire subsister la garnison, nourrir les pauvres habitants, et affranchir les citoyens des contributions arbitraires. La ville abandonnée du dehors, et réduite à ouvrir ses portes, l'évêque refusa au vainqueur de chanter le *Te Deum;* et, sourd aux menaces, aux offres du prince Eugène et de l'empereur, il se rendit à Paris, près du souverain auquel il voulait rester fidèle. Les ennemis, qui eussent pu être offensés de ses refus, le comblèrent de respects à son départ, et Louis XIV, qui savait reconnaître noblement de si nobles services, signa une ordonnance portant que la dépense de M. de Beauveau, évêque de Tournay, tant qu'il resterait à Paris, serait défrayée toute entière par le trésor royal. Les sommes qu'il avait empruntées lui furent remboursées, sans qu'on voulût d'autre pièce justificative qu'un état écrit de sa main. La vente de sa vaisselle et de ses joyaux était ignorée de Louis XIV; le prélat n'en parla point; mais les Tournésiens, témoins et objet du sacrifice, rachetèrent tous ces effets vendus par le Mont-de-Piété, et prièrent M. de Beauvau de les recevoir d'eux, comme un gage de leur désir de le posséder encore, et de leurs regrets s'ils devaient le perdre. Il attendit la paix, elle donna Tournay à l'empereur, et il se démit de son évêché. Le roi le nomma successivement archevêque de Toulouse, en 1713; de Narbonne, en 1719; commandeur de ses ordres, en 1724; enfin, le 1er. juin 1739, celui qui avait refusé de chanter le *Te Deum* pour la conquête du prince Eugène, reçut ordre d'en chanter un pour la paix, et, dans la lettre qui exprimait cet ordre, Louis XV lui accordait personnellement le titre de *cousin*, que les rois de France et d'Angleterre avaient reconnu et assuré par brevets aux aînés de sa maison. Il ne survécut que deux mois à cette dernière marque d'honneur, et mourut le 4 août 1739, dans sa soixante-seizième année. Président des états de Languedoc pendant vingt ans, M. de Beauvau avait porté dans son administration politique la même pureté, sagesse et bienfaisance, que dans son administration pastorale. Animé, comme tous ceux de sa famille, du goût de l'étude et des lettres, membre honoraire de la société de Montpellier, il n'avait jamais manqué d'assister aux séances de cette compagnie, pendant que la tenue des États le fixait dans cette ville. On doit à ses soins et encouragements de tout genre l'*Histoire du Languedoc*, en 5 vol. in-fol., par les religieux de St.-Maur; la *Description géographique* et l'*Histoire naturelle* de cette même province, par la société de Montpellier. M. de Crillon fut son digne successeur, et dans son archevêché et dans sa place à l'académie. L—T—L.

BEAUVILLIERS (Marie de), fille du comte de St.-Aignan, gentilhomme attaché au duc d'Alençon, née le 27 avril 1574. Destinée à prendre le voile, à cause du peu de fortune de ses parents, elle se trouvait à l'abbaye de Montmartre, à l'époque du siége de Paris, en 1590; Henri IV la vit, s'enflamma pour elle, et lui persuada fa-

cilement de quitter sa retraite. Dans ces temps de troubles, on ne trouvait point extraordinaire qu'une religieuse sortît de son couvent pour éviter le voisinage des gens de guerre. Henri IV conduisit sa maîtresse à Senlis, et n'oublia rien pour lui rendre le séjour de cette ville agréable; mais il vit bientôt après Gabrielle d'Estrées, cousine-germaine de Mme. de Beauvilliers, et négligea tout-à-fait cette dernière. Elle prit alors le parti de retourner à l'abbaye de Montmartre, dont Henri IV la nomma abbesse, en 1597. Marie de Beauvilliers, dame de Montmartre, des Porcherons et du Fort-aux-Dames, fut cinquante-neuf ans abbesse, et mourut le 21 avril 1656, âgée de quatre-vingts ans. On trouve des détails sur son administration, dans les *Antiquités de Montmartre*, du P. Léon. B—y.

BEAUVILLIERS, duc de St.-Aignan (*Voy.* St.-Aignan).

BEAUVOIR (Claude de). *Voy.* Chatelus.

BEAUXALMIS (Thomas), docteur en théologie, de l'ordre des carmes, né à Melun en 1524, mort à Paris le 1er. mai 1589. Dom Calmet dit qu'il avait été curé de St.-Paul, et Amelot de la Houssaye assure qu'il fut privé de cette cure pour avoir voulu empêcher que Maugiron et quelques mignons de Henri III ne fussent enterrés dans son église. Beauxamis eut le mérite de rester fidèle à son prince, dans un temps de confusion et de déloyauté: c'est ce dont on peut juger par sa *Remontrance salutaire aux devoyez, qu'il n'est permis aux sujets, sous quelque prétexte que ce soit, se rebeller ni attenter contre leur roy*, Paris, 1567, 1585, in-8°.; réimprimée dans le tom. IV des *Mémoires de la ligue*. Ses autres ouvrages, dont quelques-uns ont des titres originaux, prouvent qu'il n'était pas moins zélé pour sa religion : I. *la Marmite renversée et fondue, de laquelle notre Dieu parle par les prophètes ; où est prouvé que la secte calvinique est la vraie marmite* etc. Paris, 1572, in-8°.; II. *Histoire des sectes qui ont oppugné le Saint-Sacrement de l'Eucharistie*, Paris, 1570, in-4°.; 1576, in-8°.; III. *Enqueste et griefs sur le sac, et pièces et dépositions des témoins produits par les favoris de la Nouvelle Église contre le pape*, etc., Paris, 1578, in-8°.; IV. *Commentaire* (en latin) *sur l'harmonie évangélique*, Paris, 1570, 2 vol.; Lyon, 1593, 3 vol.; Paris, 1650, 4 vol. in-4°.; V. *Oraison funèbre de Charles de Gondy, général des galères*, Paris, 1579, in-4°.; VI. *De cultu, intercessione, invocatione*, etc., *sanctorum*, Paris, Nivel, 1566, in-8°.; VII. *Résolutions sur certain pourtraits et libelles intitulés du nom de Marmite*, Paris, H. Marnef, 1568, in-8°. T—d.

BEAUZÉE (Nicolas), de l'académie française, né à Verdun, le 9 mai 1717, mourut à Paris, le 25 janvier 1789. Les sciences exactes furent le premier objet de ses travaux; mais il les quitta bientôt pour l'étude des langues anciennes et modernes. Après la mort de Dumarsais, il fut chargé des articles de grammaire de l'*Encyclopédie*, et, si l'on n'y retrouve pas la précision de son devancier, au moins la justesse et l'exactitude n'y laissent rien à désirer. Ces articles, joints aux articles de littérature de Marmontel, forment une collection intéressante, sous le titre de *Dictionnaire de Grammaire et de Littérature*, Liége, 3 vol. in-4°., ou 1789, 6 vol. in-8°. On a encore de lui : I. *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des Éléments néces-*

saires du langage, 1767, 2 vol. in-8°. « C'est, dit l'abbé Barthélemy, la des» cription de la région métaphysi» que de la grammaire; on a quel» quefois de la peine à suivre l'auteur, » au milieu de tant de discussions ari» des et d'idées abstraites; mais on » est toujours forcé d'admirer la finesse » de ses vues, ou l'intrépidité de son » courage.» L'impératrice Marie-Thérèse, après avoir lu cet ouvrage, adressa à Beauzée une médaille d'or. II. Une nouvelle édition des *Synonymes de l'abbé Girard*, considérablement augmentée, en 2 vol. in-12. Le 2e. volume est entièrement neuf, les articles qui le composent, recommandables par la justesse et la solidité, offrent une logique plus sûre, mais moins de finesse que ceux du 1er., et M. Guizot leur a donné place dans son *Dictionnaire universel des Synonymes français*. III. Une *Traduction de Salluste*, 1770, in-12, plusieurs fois réimprimée. On l'estime pour son exactitude et pour les notes; mais elle manque de chaleur et d'abondance, et n'a ni fait oublier la traduction du P. Dotteville, ni effrayé les nombreux rivaux qu'il a eus depuis dans cette entreprise, notamment Dureau-de-Lamalle. La lecture en est, d'ailleurs, rendue pénible, par les innovations que l'auteur s'est permises dans son orthographe. On peut porter le même jugement sur la traduction suivante. IV. *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, traduite de Quinte-Curce, 1789, 2 vol. in-12; V. *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion*, in-12; VI. une *Traduction de l'Imitation de J.-C.* On lui doit aussi la publication de l'*Optique de Newton*, traduit par le fameux Marat, Paris, 1787, 2 vol. in-8°., et une édition très-augmentée du *Dictionnaire des Synonymes* du P. de Livoy, 1778, in-8°. Littérateur instruit et laborieux, Beauzée ne fut pas moins estimable, comme homme et comme citoyen. Philosophe sans affiche, et religieux sans grimace; droit, simple, modeste, et plus indulgent pour les autres que pour lui-même, « il sut, dit M. de Boufflers, » conserver sa franchise et sa neutra» lité, au milieu de la guerre éternelle » des passions et des cabales; et, con» tent du modique fruit de ses travaux » littéraires, sa modération lui tint » lieu de fortune » Le roi de Prusse avait voulu l'appeler à Berlin: mais il eut la sagesse de préférer, à ces offres brillantes, sa patrie, et la satisfaction de siéger à l'académie française, dont il était un des membres les plus assidus et les plus utiles. Il y avait succédé à Duclos, et y fut remplacé par le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*. N—L.

BEAVER (JEAN), appelé aussi BEVER, et en latin *Fiber*, *Fiberius*, *Castor* et *Castorius*, moine bénédictin de l'abbaye de Westminster, vivait vers le commencement du 14e. siècle. C'était un homme plein d'esprit et d'activité. Il est auteur d'une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps, et d'un livre intitulé: *De rebus cœnobii Westmonasteriensis*. Ces deux ouvrages, qui n'ont pas été imprimés, ont été cités avec éloge par différents écrivains anglais. — Un autre auteur du même nom, moine de St.-Alban, a composé quelques Traités peu estimés, et qui sont aussi demeurés manuscrits. X—S.

BEAZIANO, BEATIANO, ou BEAZZANO (AUGUSTIN), poète latin et italien, naquit à Trévise, et florissait encore vers le milieu du 16e. siècle, sans que l'on sache positivement le temps de sa naissance et de

sa mort. Il fut chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, quoiqu'il eût d'abord été marié. Il était à Venise en 1514, très-lié avec le célèbre Bembo, qui devint ensuite cardinal. On voit dans le recueil des lettres du Bembo plusieurs preuves de cette intimité. Il y est toujours nommé *Beazzano*. Il avait une adresse particulière pour le maniement des affaires les plus difficiles, et son habileté fut reconnue, même à la cour de Rome. Dans la force de l'âge et dans les plus belles espérances de fortune, il fut attaqué d'infirmités douloureuses, surtout de la goutte, et se vit forcé de renoncer aux affaires. Il se retira d'abord à Vérone, puis à Trévise, où il passa les dix-huit dernières années de sa vie dans des souffrances excessives. Il n'y trouvait de distraction que dans l'étude et dans la conversation d'amis instruits et de savants qui venaient quelquefois de fort loin pour jouir de la sienne. On a de lui : I. *Delle cose volgari e latine del Beatiano*, Venise, 1538, in-8°. Ce volume, dont les pages ne sont point chiffrées, est fort rare. On croirait qu'il en a été fait une seconde édition sous ce titre : *Le rime volgari e latine del Beatiano*, Venise, 1551, in-8°.; mais celle-ci, qui est aussi très-rare, n'est autre que la première, dont on a changé le frontispice et la dernière page. II. *Le sette allegrezze e cinque passioni d'amore*, Trévise, 1590, in-4°.; III. Quelques petits poëmes latins, imprimés chacun séparément, des *rime* italiennes insérées dans divers recueils, et plusieurs lettres qui font partie de celles *di diversi* adressées au cardinal *Bembo*. G—É.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

